



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 00036734 6

40
The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncy Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library

Rev
H

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

ou

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOIAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE,
ET DE MIEUX AVERÉ, DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS
ONT PÉNÉTRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,
leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES,
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHIE

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES,

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,
Habits, Antiquités, &c.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
160220
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1299.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE jugement qu'on puisse porter de mon travail, on doit des louanges à ma constance. Ce pénultieme Tome sera bientôt suivi du dernier (1); c'est-à-dire que dans quelques mois, j'aurai rempli mes engagements avec toute la fidélité qu'on doit au Public.

Mon attention n'a pas été moins exacte, à suivre les loix que je me suis imposées dans l'Avertissement du douzieme Tome; surtout celles qui pouvoient resserrer l'immense étendue de mon sujet, & me conduire plus promptement à la fin d'une si longue carrière. On sera surpris de la quantité de Voïageurs que j'ai réduits à mes bornes, en me contentant de les nommer lorsqu'ils ne méritoient pas d'autre honneur, ou faisant entrer dans le cours de ma narration ce que je leur ai trouvé d'utile, sans m'asservir à les faire paroître successivement dans une multitude d'Extraits. Je n'ai accordé cette distinction qu'à ceux qui m'en ont paru dignes, par un caractère particulier d'utilité, de mérite ou de réputation. Combien d'Articles de moins, combien de répétitions épargnées, dans les premiers Tomes, si les Fondateurs Anglois avoient suivi la même méthode?

De tous les Voïageurs Etrangers, que j'ai cités sans explication, ou que j'ai mis formellement sur la scene, il n'y en a pas un seul dont le témoignage soit contesté. Ainsi, pour ne pas grossir inutilement ce Tome, qui est déjà d'une épaisseur extraordinaire, je remets, à la Table Alphabétique des Noms, les éclaircissemens qu'on peut désirer sur leurs Ouvrages. Mais on seroit étonné de ne pas trouver, dans l'Article de la Nouvelle France, diverses Relations qui jouissent d'une certaine célébrité, si je n'expliquois ici les raisons qui m'ont porté à les supprimer.

Il est question particulièrement des Voïages du P. *Hennepin*, Récollet, & de ceux du Chevalier de Tonti. L'opinion que j'ai des lumieres & de la probité du P. de Charlevoix, dont les Ouvrages m'ont été fort utiles pour le mien, ne me permet point d'appeller du rigoureux jugement qu'il a prononcé contre le P. Hennepin; surtout, si j'ajoute que mes propres recherches ne m'ont rien fait découvrir en faveur de ce pauvre Récollet.

(1) Actuellement sous presse.

Il avoit été fort lié avec M. de la Salle, & l'avoit suivi aux Illinois, d'où il remonta le Mississipi. C'est ce Voïage, qu'il publia en 1683, sous le titre de *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au Sud-Ouest de la Nouvelle France &c.* [in-12. à Paris, chez Auroy.]. Voici le Jugement du P. de Charlevoix :

» Ce titre n'est pas juste ; car le Païs que le P. Hennepin
 » & le Sieur Dacan découvrirent, en remontant ce Fleuve de-
 » puis la Riviere des Illinois jusqu'au Saut Saint Antoine, n'est
 » pas de la Louisiane, mais de la Nouvelle France. Celui d'un
 » second Ouvrage, qui se trouve dans le cinquieme Recueil
 » des Voïages au Nord, ne l'est pas davantage : il porte ;
 » *Voïage en un Païs plus grand que l'Europe, entre la Mer*
 » *Glaciale & le Nouveau Mexique.* Aussi loin que l'on ait
 » remonté le Mississipi, on a toujours été bien éloigné de la
 » Mer Glaciale. Lorsque l'Auteur publia cette seconde Rela-
 » tion, il étoit brouillé avec M. de la Salle. Il paroît même
 » qu'il avoit défense de retourner dans l'Amérique ; & que
 » ce fut le chagrin qu'il en conçut, qui le porta à s'en aller
 » en Hollande, où il fit imprimer un troisieme Ouvrage, in-
 » titulé : *Nouvelle Description d'un très grand Païs, situé dans*
 » *l'Amérique, entre le Nouveau Mexique & la Mer Glaciale,*
 » *depuis l'an 1670 jusqu'en 1682 &c.* [in-12. à Utrecht 1697 ;
 » & l'année suivante à Utrecht & à Amsterdam.] Il n'y dé-
 » charge pas seulement son chagrin sur M. de la Salle ; il le
 » fait encore retomber sur la France, dont il se croïoit mal-
 » traité, & croit sauver son honneur en déclarant qu'il étoit
 » né Sujet du Roi Catholique. Mais il devoit se souvenir que
 » c'étoit aux frais de la France qu'il avoit voïagé dans l'A-
 » mérique, & que c'étoit au nom du Roi Très Chrétien que
 » lui & le Sieur Dacan avoient pris possession des Païs qu'ils
 » avoient découverts. Il ne craignit pas même d'avancer que
 » c'étoit avec l'agrément du Roi Catholique, son premier Sou-
 » verain, qu'il dédioit son Livre au Roi Guillaume III d'An-
 » gleterre, & qu'il sollicitoit ce Monarque à faire la conquête
 » de ces vastes Régions, à y envoyer des Colonies & y faire
 » prêcher l'Évangile aux Infideles ; démarche qui scandalisa
 » les Catholiques, & fit rire les Protestans, surpris de voir un
 » Religieux, qui prenoit les titres de Missionnaire & Notaire
 » Apostolique, exhorter un Prince Hérétique à fonder une

A V E R T I S S E M E N T.

v

« Eglise dans le Nouveau Monde. Au reste, tous ces Ouvrages
 « sont écrits d'un style de déclamation, qui choque par son en-
 « flure, & révolte par les libertés que se donne l'Auteur, & par
 « ses invectives indécentes. Pour ce qui est du fond des choses,
 « le P. Hennepin a cru pouvoir profiter du privilege des Voia-
 « geurs : aussi est-il fort décrié en Canada ; & ceux, qui l'a-
 « voient accompagné, ont souvent protesté qu'il n'étoit rien
 « moins que véritable dans ses Histoires ».

Le P. de Charlevoix juge de la Relation, publiée sous le nom
 du Chevalier de Tonti, qu'elle n'auroit pû mériter que des éloges,
 si c'eût été l'Ouvrage de cet Officier, qui étoit fort capable de
 donner de bons Mémoires, sur une Colonie à l'établissement de
 laquelle il avoit travaillé plus que personne : mais il assure que
 M. de Tonti a desavoué cette production, *qui ne lui feroit
 honneur par aucun endroit.* Ce sont les termes du religieux Cri-
 tique ; & l'on verra d'ailleurs que M. d'Iberville reconnut la
 fausseté de cette Relation.

Le Journal Historique de M. Joutel, Compagnon de M. de
 la Salle dans son dernier Voïage, n'a vu le jour qu'en 1713 ;
 & le P. de Charlevoix a connu l'Auteur en 1723. C'étoit,
 dit-il, un fort honnête homme, qui avoit rendu d'importans
 services à M. de la Salle ; & le seul de toute la Troupe sur
 lequel ce célèbre & malheureux Voïageur pût compter. Son
 Ouvrage avoit été retouché par M. de Michel. » Il se plaignoit
 « qu'on l'avoit un peu altéré ; mais il ne paroît pas qu'on y
 « ait fait des changemens essentiels.

A l'égard du fameux Baron de la Hontan, il étoit assez naturel
 qu'un Jésuite, ami de la Religion & de la France, n'en ait
 pas porté un jugement favorable ; mais on ne voit pas le bien
 sur quels fondemens le Critique attaque sa bonne-foi, surtout
 dans son Voïage de la *Riviere Longue*, qui ne paroît pas
 moins vérifié par le témoignage de ses Soldats, que par le sien.

POUR ÉCLAIRER le chemin qui me reste à faire, j'annonce,
 à mes Lecteurs, qu'ils trouveront, dans le quinzième & dernier
 Tome, les Mœurs & les Usages des Indiens de l'Amérique
 Septentrionale ; les Voïages au Nord, au Nord-Est & au Nord-
 Ouest ; les Voïages aux Antilles & autres Iles de la Mer du
 Nord ; & , pour conclusion absolue, l'Histoire naturelle de tou-
 tes ces Contrées.

T A B L E

DES CHAPITRES ET DES DIVISIONS

D E C E V O L U M E.

S U I T E D U L I V R E S I X I E M E.

CONTINUATION DES VOÏAGES , DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS EN AMERIQUE.

CHAPITRE VI. Voïages sur le Marañon , ou la Riviere des Amazones.	
Introduction.	page 1
§. I. Plusieurs Voïages , tentés en différens tems.	2
Orfua.	ibid.
Ferrier.	3
Villalobos & Miranda.	4
Bonito Macul.	ibid.
Carvalho.	ibid.
Brito & Toledo.	ibid.
Pedro Texeira.	5
§. II. Voïage des PP. d'Acuña & d'Artieda.	7
§. III. Voïage de M. de la Coudamine.	24
CHAPITRE VII. §. I. Voïages sur la Riviere de la Plata.	55
Sebastien Cabor.	57
Pedre de Mendoxe.	63
Alfonse de Cabrera.	67
Description du Chaco.	70
Rétablissement & Description de Buenos Ayres.	78
§. II. Eclaircissement sur la Terre Magellanique.	82
§. III. Voïage du P. Quiroga sur la Côte de la Terre Magellanique.	83
§. IV. Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil.	100
CHAPITRE VIII. Histoire naturelle des Régions Espagnoles de l'Amérique méridionale.	103
§. I. Isthme de l'Amérique.	ibid.
§. II. Païs de Guayaquil.	127
§. III. Pérou , & Contrées voisines.	135
CHAPITRE IX. Voïages au Bresil.	180
§. I. Voïages & Etablissement des Portugais , au Bresil.	181
§. II. Etablissement des François , au Bresil.	183
Voïage de Jean de Lery.	ibid.
§. III. Voïages & Etablissement des Hollandois , au Bresil.	206
§. IV. Description du Bresil.	222

TABLE DES DIVISIONS.

	vij
<i>Capitainie de Saint Vincent.</i>	213
<i>Capitainie de Rio Janeiro.</i>	226
<i>Capitainie de Spiritu Santo.</i>	227
<i>Capitainie de Porto Seguro.</i>	229
<i>Capitainie d'Ilheos.</i>	ibid.
<i>Capitainie de Bahia.</i>	230
<i>Capitainie de Fernambuc.</i>	232
<i>Capitainie de Tamaraca.</i>	235
<i>Capitainie de Paraiba.</i>	238
<i>Capitainie de Rio Grande.</i>	241
<i>Capitainie de Ciara, & reste de la Côte jusqu'à la Riviere des Amazones.</i>	243
<i>Ile de Maragnan, & Etablissement des François.</i>	245
<i>Intérieur du Bresil.</i>	251
<i>Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.</i>	264
§. V. <i>Histoire naturelle du Bresil,</i>	289
<i>Productions naturelles, & Oiseaux de l'Ile de Maragnan.</i>	315
§. VI. <i>Insectes & Plantes de Surinam.</i>	317
CHAPITRE X. <i>Voïages sur l'Orinoque, & sur la suite des Côtes de l'Amérique Méridionale.</i>	335
§. I. <i>Voïage de Sir Walter Raleigh, dans la Guiane.</i>	336
<i>Témoignages sur la Guiane.</i>	359
<i>Autres témoignages sur l'existence del Dorado.</i>	360
§. II. <i>Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.</i>	362
§. III. <i>Guiane Française.</i>	374
§. IV. <i>Etablissement de la nouvelle Andalousie, depuis l'Orinoque jusqu'à Rio de la Hacha.</i>	392
§. V. <i>Gouvernemens de Rio de la Hacha, & de Sainte Marthe.</i>	404
§. VI. <i>Nouveau Roïaume de Grenade.</i>	410
CHAPITRE XI. <i>Voïages & Etablissmens dans l'Amérique Septentrionale.</i>	415
<i>Etablissement des François dans la Floride,</i>	ibid.
<i>Ribaut. I. Voïage,</i>	416
<i>Laudoniere.</i>	419
<i>Ribaut. II. Voïage,</i>	426
<i>De Gourgues,</i>	448
<i>Remarques sur la Floride Française.</i>	455
CHAPITRE XII. <i>Voïages, Découvertes & Etablissmens des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.</i>	459
§. I. <i>Etablissement de la Virginie.</i>	ibid.
<i>Voïages d'Amidor & Barlow.</i>	ibid.
<i>Greenwill.</i>	460
<i>Le Chevalier Raleigh,</i>	461
<i>White.</i>	ibid.
<i>Gosnold.</i>	462
<i>Autres Voïages des Anglois,</i>	ibid.
<i>Jean Smith.</i>	463
§. II. <i>Description de la Virginie & de Maryland.</i>	484
§. III. <i>Etat actuel de la Virginie.</i>	495

§. IV. Etablissement de la Nouvelle Angleterre.	513
Description de la Nouvelle Angleterre.	527
§. V. Etabliffemens de la nouvelle York & de la nouvelle Jersey.	544
§. VI. Etabliffement de la Penfylvanie.	555
Description de la Penfylvanie.	556
§. VII. Etabliffement des Anglois à la Caroline.	561
Description de la Caroline Angloife.	564
§. VIII. Floride Espagnole, & Voïage du P. de Charlevoix sur fes Côtes.	569
§. IX. Etabliffement & Description de la Nouvelle Georgie.	577
Voïage de M. Oglethorpe.	578
Observations générales sur les Colonies Angloifes du Continene.	586
CHAPITRE XIII. Suite des Voïages, des Découvertes, & des Etabliffemens des François dans l'Amérique Septentrionale.	589
De la Roche.	ibid.
Chauvin.	591
Champlain. I. Voïage.	ibid.
L'Escarbot.	594
Champlain. II. Voïage.	595
Champlain. III. Voïage.	599
Autres Voïages de Champlain.	603
Le P. Marquette.	608
Cavelier de la Salle.	609
D'Iberville.	624
Saint Denis.	632
Etabliffement dans la Baie d'Hudson.	637
Jeremie.	649
Caractere & usages des Indiens de la Baie d'Hudson.	659
Etabliffement des François dans l'Ile Roïale, ou le Cap Breton.	671
Description du Canada, ou de la Nouvelle France, contenant les Relations de divers Voïageurs.	684
Voïage & Observations du P. de Charlevoix.	690
Voïage du Baron de la Hontan sur la Riviere Longue.	719
Voïage du P. de Charlevoix à la Louifiane par le Fleuve Miffiffipi.	729
Suite de la Côte du Continent, Iles du Golfe Saint Laurent, & Grand Banc de Terre-Neuve.	745
Eclairciffemens sur les Différends des François & des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.	756

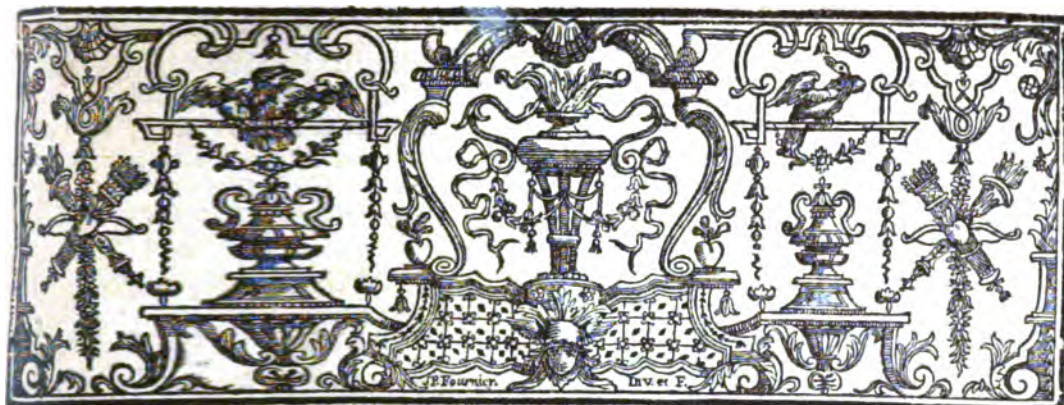
Fin de la Table des Divifions.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monfeigneur le Chancelier, le quatorzieme Tome de l'Histoire générale des Voïages; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, le 21 Novembre 1757.

C A P P E R O N N I E R.

HISTOIRE



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TROISIÈME PARTIE.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

CONTINUATION DES VOYAGES,
DES DÉCOUVERTES ET DES ÉTABLISSEMENTS,
dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE VI.

VOYAGES SUR LE MARAÑON, OU LA RIVIÈRE DES AMAZONES.

ON ne pense point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les aventures d'Orellana, qui ont été rapportées dans une juste étendue (1), & les remarques historiques qu'on n'a pû se dispenser de joindre à la Description du Gouvernement de Maynas, suffisent pour nous conduire à quelques célèbres Voyages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puissent être réduits à deux

INTRODUCTION.

(1) Tome précédent, pag. 106.
Tome XIV.

VOÏAGES
SUR LE
MARañON.

qui méritent cet éloge , celui des Peres d'Acuña & d'Artieda Jésuites , & celui de M. de la Condamine , de l'Académie des Sciences ; le premier aiant été précédé de diverses entreprises tentées dans la même vue , nous les devons à la curiosité du Lecteur , telles que le P. d'Acuña même a pris soin de les recueillir (2).

§ 1.

PLUSIEURS VOÏAGES TENTÉS EN DIFFERENS TEMS.

O R S U A.
I 5 6 0.
Son Caractere.
& son départ.

LE mauvais succès d'Orellana n'avoit pû manquer de refroidir les Espagnols pour le progrès de ses Découvertes, & les guerres civiles du Pérou sembloient en avoir éteint jusqu'au desir ; lorsqu'en 1560, sous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroy du Perou, un Gentilhomme Navarrois, nommé Pedro d'Orsua, distingué par son esprit & son courage, lui offrit ses services pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de son mérite, attira sous son Enseigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cusco, la même année, avec un corps d'environ sept cens Hommes, des Chevaux & des provisions. Une parfaite connoissance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions sur son entreprise, le firent marcher droit à la Province de Mosilones, pour rencontrer la Riviere de Moyabamba, par laquelle il se proposoit d'entrer dans celle des Amazones. On se promettoit beaucoup, d'un Voïage commencé avec tant de sagesse : cependant il n'y en eut jamais de si malheureux.

Il est assassiné
par deux Traî-
tres.

Orsua comptoit entré ses Officiers, Dom Fernand de Gusman, jeune homme nouvellement arrivé d'Espagne, & d'une conduite peu réglée, mais plein de résolution; & Lopez d'Aguirre, Gentilhomme Basque, du même caractère, mais de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Avanturiers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, concurent en même-tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée Agnès, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans toutes ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moyen de révolter les Troupes d'Orsua contre lui; & dans le trouble, ils l'assassinèrent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent Gusman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter; mais il en jouit peu: ceux qui le lui avoient accordé, piqués de l'en voir abuser tout d'un coup pour les maltraiter, le tuèrent presque aussi-tôt. D'Aguirre lui succéda; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Roiauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir

**Ses Meurtriers
prennent succes-
sivement le titre
de Rois.**

**Regne furieux.
de d'Aguirre.**

(2) Dans la Relation de son Voiage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Française. Edition d'Amsterdam, 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Île, & une Dissertation sur la Riviere des Amazones. Voyez, ci-dessous, p. 8, note 9.

dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes Contrées, les disposerent à le suivre. Il descendit avec eux, par le Coca, dans la Riviere des Amazones: mais il n'en put vaincre le courant. Le Pere d'Acuña raconte » qu'ayant été » contraint de s'y livrer jusqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à » plus de mille lieues de l'endroit où il s'étoit embarqué, il fut porté » dans le grand Canal qui mene au Cap de Nord. C'étoit la même route » par laquelle Orellana étoit sorti du Fleuve. En arrivant à la Mer, il » prit vers la Marguerite; il y aborda, dans un lieu qui conserve encore » le nom de Port du Tyran; il y tua Dom Ircan de Villa-Andrada, Gouverneur de l'île, & Dom Juan Sarmiento son Pere. Après leur mort, » le secours d'un certain Jean Burq, que le P. d'Acuña ne fait pas connoître autrement, le rendit maître de l'île. Il la pilla aussi-tôt, avec des cruautés inouïes. Delà, passant à Cumana, il y exerça les mêmes fureurs. Il désola toutes les Côtes qui portent le nom de Caracas, & les Provinces de Venezuela & de Baccho. Ensuite il se rendit à Sainte Marthe, où il continua ses ravages, & d'où il pénétra dans la Nouvelle Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la résolution de porter la guerre au sein du Pérou: mais, ayant rencontré quelques Troupes Espagnoles, qu'il ne put éviter de combattre, il fut entièrement défait, & contraint de chercher son salut dans la fuite. On avoit pris de justes mesures pour lui fermer les chemins. Il crut sa perte certaine, & son desespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple. Une Fille, qu'il avoit eue de Donna Mendoza, sa Femme, l'avoit suivi dans tous ses voïages. Il l'aimoit fort tendrement: ma Fille, lui dit-il, il faut que tu reçoives la mort de moi. Mon espérance étoit de te mettre sur le trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives pour devenir l'Esclave de mes Ennemis; & pour l'entendre nommer la Fille d'un Tyran & d'un Traître. Meurs de la main de ton Pere, si tu n'as pas la force de mourir de la tiéne. Elle lui demanda quelques heures pour se préparer à la mort. Il y consentit: mais trouvant ses prières trop longues, à genoux comme elle étoit, il lui tira un coup de carabine au travers du corps; & ne l'ayant pas tuée à l'instant, il l'acheva de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expirant: ah! mon Pere, c'est assez.

» Il fut saisi quelques jours après, & conduit Prisonnier à l'île de la Trinité, où il avoit laissé beaucoup de bien. Son Procès fut fait dans les formes; & sa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il seroit écartelé, que sa Maison seroit rasée jusqu'aux fondemens, & qu'on y semeroit assez de sel pour rendre la place à jamais stérile (3).

De si malheureux événemens firent perdre jusqu'à l'idée de pousser la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jésuites, animés du seul desir de la conversion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrèrent jusqu'au Pais des *Cofanes*, qui habitent les lieux voisins de la source du Coca. Mais, ayant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes si féroces, qu'au

(3) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

VOIAGES
SUR LE
MARAÑON,
ORSUA.
1560.

Ses ravages.

Action barbare.

Punition de
d'Aguirre.

FERRIER.
1606.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

lieu de se faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir massacrer un de leurs Confreres, nommé le P. Raphael Ferrier. Les autres furent forcés à la fuite.

VILLALOBOS
ET MIRANDA.
1621.

En 1621, Vincent de los Reyes de Villalobos, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Pais de Quixos, résolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazonas, & se disposoit à cette entreprise, lorsqu'aïant été rappelé de son Gouvernement, il fut obligé d'abandonner ses préparatifs. Alonze Miranda, qui paroît lui avoir succédé, forma le même dessein, & partit avec toutes les précautions nécessaires pour surmonter les obstacles; mais la mort le surprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joseph de Villa-Mayor Maldonado, Gouverneur de la même Province, avoit employé tout son bien, avec aussi peu de succès, pour former un établissement sur la même Riviere.

BONITO
MACUL.
1626.

Les Espagnols n'étoient pas les seuls qui fussent éclater cette ardeur, pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, se persuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réservée. Bonito Macul, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Espagne, la Commission d'entrer dans cette Riviere avec de bons Vaisseaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant: mais dans le tems qu'il y employoit tous ses soins, il fut rappelé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller servir à Fernambuc.

CARVALLO.
1633.

En 1633 & l'année suivante, la Cour d'Espagne, dont l'impatience sembla renaître pour le succès d'une entreprise tant de fois avortée, chargea par des lettres très pressantes, Francisco Carvallo, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement considérable, qu'aucun obstacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier sur lequel il pût se reposer de l'exécution, il partit lui-même, pour s'assurer une fois s'il étoit impossible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la source. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux descentes continuelles des Hollandois dans le Bresil, ne pût en rassembler assez pour obéir sur-le-champ; & pendant qu'il s'occupoit de ce soin, un heureux hazard fit disparaître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pû vaincre depuis un siecle.

BRITO ET
TOLEDE.
1635.

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de Saint François, nommés Dominique Brito (4) & André de Toleda, se trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de Palacios; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les atmes des Indiens; avec quel courage ils pénétrèrent jusqu'au bord de la Riviere des Amazonas; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laisserent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année suivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de Noroña, qui venoit de succéder à Carvallo dans le Gov-

(4) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*. Tom. I, l. 6, ch. 5.

vernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui présentait l'occasion de plaire au Roi son Maître, prit aussi-tôt la résolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, sous la conduite de Dom Pedro Texeira. Mais les circonstances de ce voiage ont été renvoyées à cet article.

Texeira mit à la voile, le 28 Octobre 1637, avec quarante-sept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, soixante-dix soldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de service, tous les équipages montoient à deux mille personnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciscains fussent du voiage, ce n'étoit pas des Guides sur l'expérience desquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoissance de la route. On se vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuèrent. Il fallut envoyer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire souvent des descentes dont on ne retiroit aucun fruit.

La crainte d'un sort beaucoup plus triste ne tarda point à faire impression sur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation si pénible, lorsque se plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premières exhortations eurent néanmoins la force de les rassurer : mais n'entendant parler que d'espérances, & les voyant remettre de jour en jour, plusieurs tournerent brusquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général sentit de quelle importance il étoit de ne pas employer la rigueur : loin de faire suivre les Fuyards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient; & mettant tous ses soins à s'attacher les autres, non-seulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues jusqu'alors en réserve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'avisa d'un stratagème, qui les affermit dans cette résolution : ce fut de choisir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans lesquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Escadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Bresil; & l'ayant instruit de ses intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoyer souvent à la Flotte des nouvelles qui fussent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un esprit vif & pénétrant, il avoit acquis une si parfaite connoissance des Indiens, par l'étude continuelle de leurs visages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétrait ce qu'ils avoient dans le cœur. Aussi le regardoient-ils comme un Devin (5); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui, qu'ils lui rendoient une obéissance aveugle. Ceux qui furent choisis pour le suivre s'applaudirent de cette préférence. L'usage, qu'il fit de leur confiance & de leur soumission, fut premierement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En second lieu, il détachoit, par intervalles, un de ses Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des in-

(5) *Ibid.* ch. 14.

VOIAGES
SUR LE
MARATHON.
TEXEIRA.
1838.

formations aussi flatteuses que le Général les avoit demandées. Mais la principale commission étoit de découvrir sur les bords du Fleuve, quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua sa navigation jusqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de Pagamino se joint à celle des Amazones, découvrant les restes d'un Fort Espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien soumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Espagnols avoient habité, n'eût pour voisins quelques Indiens moins barbares. Cette espérance lui fit prendre le parti d'y descendre. Le P. d'Acuña remarque que s'il eût continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de Napo, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins exposés aux incommodités qu'ils eurent à souffrir.

Le jour même de la descente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avoit pas cessé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuisés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envi. Il ne se passoit pas un jour, qu'ils ne crussent le dernier du voyage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout son monde.

Les Indiens, près desquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte les cheveux aussi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Espagnols; ils avoient même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres; mais en ayant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Troupes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son camp, l'angle de terre formé par les deux Rivières; & l'ayant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'Acosta Favultra, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tombèrent malades, sans aucun remède contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal sain entre deux grandes Rivières.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir aussi, avec quelques Canots, qui le transporterent jusqu'au lieu où le Fleuve cesse d'être navigable. Delà il se mit en chemin à pied. Son voyage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours; mais son récit n'avoit encore persuadé personne, jusqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. » Tous ces Portugais, dit le P. d'Acuña, furent

« reçus & caressés des Espagnols avec une tendresse de Freres, non-seulement parcequ'ils étoient tous Sujets d'un même Roi, mais aussi parcequ'ils leur apprennoient une route qu'ils avoient cherchée si long-tems sans succès : les uns se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient navigué sur le grand Fleuve, depuis sa source jusqu'à la Mer ; les autres prétendoient l'avoir remonté, découvert entièrement & reconnu tout-à-fait, depuis son embouchure du côté du Bresil, jusqu'à sa source la plus proche de Quito. Toutes les Communautés Religieuses de cette Ville en firent une réjouissance particuliere, pour remercier le Ciel de leur avoir ouvert une Vigne qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes, avec la même ardeur, à servir pour la prédication de l'Evangile (6) ».

L'affaire fut mise en délibération, le Conseil de Lima consulté ; & cette Cour suprême d'un grand Roiaume répondit au Président de Quito, Dom Alonse de Salazar, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui portoit de renvoyer le Général Texeira, avec tout son Monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit servir à la commodité de son voyage : elle prescrivait, en particulier, de choisir deux Espagnols de considération, & de faire agréer au Général Portugais qu'ils s'embarquassent avec lui, pour se mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient observé.

VOYAGES
SUR LE
MARANON.
TEXEIRA.
1638.

S I I.

VOYAGE DES PP. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA
SUR LA RIVIÈRE DES AMAZONES.

PLUSIEURS Personnes de distinction se présentèrent pour une si glorieuse entreprise. On nomme dans ce nombre, Dom Vasquez d'Acuña, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroy, & Corréjidor de Quito. » Son zele pour la gloire du Roi, lui fit » saisir l'occasion de le servir, avec le zele qu'il avoit eu dans les expéditions de cette nature, depuis plus de cinquante ans ; & que ses Aïeux » avoient témoigné toute leur vie. Il obtint du Viceroy la permission de faire » à ses propres frais l'armement & l'équipage de cette Entreprise, sans autre » intérêt que le service d'un bon Maître (7) ». Mais le Viceroy, qui avoit besoin de ses lumieres, se contenta de louer ses offres, & l'obligea de continuer ses fonctions. Cependant, pour le satisfaire en quelque chose, il choisit, à sa place, le P. Christophé d'Acuña son Frere, qui, rempli des mêmes sentimens, se crut fort honoré de servir son Prince dans une occasion de cette importance (8). On lui donna, pour Associé, le P. André d'Artieda, Professeur en Théologie au College de Cuenca, dont le P.

Circonstances
de leur départ.

(6) *Ibid.* ch. 17.

(7) On juge bien que c'est le P. d'Acuña qui parle ici ; & l'on applaudit au témoi-

gnage qu'il rend de lui-même & de sa Famille.

(8) *Ibid.* ch. 18.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
ACUÑA ET
ARTIEDA
1639.

d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes, expédiées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incessamment avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur voiage, pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut réglé au 16 de Janvier 1639 (9).

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié desquelles sont les sources de la Riviere des Amazonas. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célèbre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération.

Idee générale
de l'Amazonc.

„ Il traverse, dit-il, des Roiaumes de plus grande étendue & les enrichit
„ plus que le Gange, plus que l'Euphrate & le Nil. Il nourrit infiniment
„ plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il
„ reçoit beaucoup plus de Rivières. Si les bords du Gange sont couverts
„ d'un sable doré, ceux de l'Amazonc sont chargés d'un sable d'or pur;
„ & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les
„ Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein.
„ Enfin les Pais qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habitans
„ aidoient un peu la nature, tous les bords d'un si grand Fleuve seroient
„ de vastes Jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débordemens
„ de ses eaux fertilisent toutes les terres, qu'elles humectent,
„ non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas
„ besoin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses de la nature
„ se trouvent dans les Régions voisines; une prodigieuse abondance de
„ Poissons dans les Rivières, mille Animaux differens sur les Montagnes,
„ un nombre infini de toutes sortes d'Oiseaux, les arbres toujours chargés
„ de fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la
„ Terre farcies de pierres précieuses & des plus riches Métaux. Enfin,
„ parmi tant de Peuples qui habitent les bords de l'Amazonc, on ne voit que
„ des Hommes bien faits, adroits, & pleins de génie, pour les choses du
„ moins qui leur sont utiles (10) „.

Etendue des
Pais qui la bordent.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivières que nous avons déjà données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (11), & qui seront perfectionnées dans l'article suivant par les observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Pais, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractère ou leurs usages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. Cette grande

(9) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du voiage. chap. 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique ayant fait ensuite

supprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliothèque Vaticane. *Dissertation sur la Riviere des Amazonas*, p. 20.

(10) Relation d'Acuña, ch. 20.

(11) V. le T. XIII de ce Rec. à la description des environs de l'Amazonc, tirée de M. d'Ulloa. Région,

Région, dit le P. d'Acuña, peut avoir quatre mille lieues de circuit. » Si la longueur du Fleuve est de mille trois cens cinquante-six lieues, mesurées avec exactitude, ou, suivant la supputation d'Orellana, mille huit cens lieues; si la plupart des Rivieres, qui s'y joignent du côté du Nord ou du Midi, viennent de deux cens lieues, & plusieurs de plus de quatre cens, sans approcher d'aucune Terre peuplée d'Espagnols; on conviendra que cette étendue de Pais doit avoir au moins quatre cens lieues de largeur, dans sa plus étroite partie. Ainsi, conclut le savant Jésuite, avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de longueur, ou les mille huit cens lieues d'Orellana, c'est fort peu moins de quatre mille lieues de circuit par les regles de l'Arithmétique & de la Cosmographie (12). «

Tout cet espace étoit peuplé, au tems de sa Découverte, d'une infinité de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faisoient autant de Nations particulieres. Les deux Voyageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms, & la situation; des uns pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoissance de divers Indiens parfaitement informés. Le Pais étoit si peuplé, & les Habitans si proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans plusieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entreuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plupart prenoient la fuite, se jettoient dans leurs Canots, qui sont fort legers, abordoient à terre en un clin d'œil, se chargeoient dans leurs Canots, & se retiroient vers quelque un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

Leurs armes ordinaires étoient des javalins, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lançoient avec beaucoup de force & d'adresse. Ils avoient aussi une sorte de lance, qu'ils nommoient *Estolica*, plate, & longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arretoit une fleche de six piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, & taillé en barbillons. Ils prenoient cet instrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'enhaut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de justesse, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour Armes défensives, ils avoient des Boucliers d'un tissu de cannes tendues, & si serrées entr'elles, que leur legereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'emploioient que l'arc & les fleches, dont ils empoisonnoient la pointe avec des sucs si venimeux, que la blessure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils, pour la construction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaïlle de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient sur une pierre, après l'avoir fait sé-

(12) *Ibid.* ch. 37. Voyez, ci-dessous, la Relation de M. de la Condamine.

VOYAGES
SUR LE
MARANON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIUDA.
1639.

Habitans.

Leurs Armes.

Leurs Outils.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1639.

cher à la fumée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & légers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des sièges. Pour abattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vibrequins étoient des dents de sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'emploioient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine, dans le premier état d'innocence (13).

Leur Religion.

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du Ciel, pour demeurer avec eux, & pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre, ils élèvent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant ils reconnoissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans sa conversation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de surmonter les difficultés de la grande Rivière, il leur demanda en grâce, & par reconnaissance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laisser un de leurs Dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance & de bonté dans toutes ses entreprises (14). Un autre Cacique fit juger au P. d'Acuña qu'il se formoit aussi quelque idée d'un Dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir passer lui-même pour le Dieu de son País. » C'est ce que nous apprîmes, dit le Voyageur, quelques lieues avant » que d'arriver à son Habitation. Nous lui fîmes annoncer que nous lui » apportions la connoissance d'un Dieu plus puissant que lui. Il vint au » rivage, avec toutes les apparences d'une vive curiosité. Je lui donnai » les explications qu'on lui avoit promises: mais demeurant dans son » aveuglement, sous prétexte qu'il vouloit voir de ses propres yeux le » Dieu que je lui prêchois, il me dit qu'il étoit Fils du Soleil; que » toutes les nuits il alloit en esprit dans le Ciel, donner ses ordres pour

(13) *Ibid.* ch. 39.

(14) On n'ajoute point la réponse, qui se présente d'elle-même: mais l'honnête Jésuite ajoute qu'il ne jugea point à propos de lui laisser une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en planter une sur quelque lieu élevé des Bour-

gades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en prendre grand soin. Ensuite si ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pièces, ils les déclaroient condamnés à l'Esclavage, eux & leurs Enfants, pour avoir profané la Croix, & les enlevaient sans pitié.

VOYAGE
SUR LE
MARañON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.

1639.

« le jour suivant, & regler le Gouvernement général du monde (15). Un
« autre (16) me marqua plus de raison : Je lui demandai pourquoi ses
« Compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre Flotte, tandis qu'il
« étoit venu librement au-devant de nous, avec quelques-uns de ses Pa-
« rens. Il me répondit que des Hommes qui avoient été capables de re-
« monter la Riviere, malgré tant d'ennemis, & sans essuyer aucune perte,
« devoient en être un jour les Seigneurs ; qu'ils reviendroient pour la
« soumettre, & la peupleroient de nouveaux Habitans ; qu'il ne vouloit
« pas toujours vivre en crainte & trembler dans sa Maison ; qu'il ai-
« moit mieux se soumettre de bonne heure, & recevoir pour ses Maî-
« tre & ses Amis, ceux que les autres seroient un jour contraints de recon-
« noître & de servir par force (17) ».

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'A-
mérique, autant de confiance que de respect pour leurs Devins, qui leur
tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns
font secher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes,
pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur étoit cher.
D'autres les brûlent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont pos-
sédé pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours, qui se par-
tagent entre l'ivrognerie & les larmes (18).

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel
il avoit laissé son Camp, se nommoit *Anosc*, & que c'étoit dans ce Can-
ton que le Capitaine *Palacios* avoit été tué avec la plus grande partie
de son escorte. Vingt lieues au-dessus, on rencontre la Riviere *Agaric*,
célèbre par la quantité d'or qu'elle roule dans ses sables, & que cette rai-
son a fait nommer *Rio d'Oro*. C'est à son embouchure, de l'un & de
l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Pro-
vince des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingt lieues
du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs.
La premiere connoissance, qu'on avoit eue de ce País, avoit fait naître
aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête ; mais jusqu'alors
ils l'avoient tentée inutilement, & le sort de *Palacios* avoit achevé de les
rebuter.

Le Général Por-
tugais rejoint
son Camp au
Bourg d'*Anosc*.

1640.

Il s'étoit passé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi
dans le Camp d'*Anosc*, quarante Portugais & la plus grande partie de
ses Indiens. Ils s'étoient soutenus, mais avec une grande inquiétude
& des peines continuelles. Les Habitans du País, après avoir commencé
par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient per-
suadés qu'on pensoit à vanger la mort de *Palacios*. Cette crainte leur
avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils
avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en
état de leur résister dans l'enceinte de leur Camp ; mais depuis près d'un
an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans
une nécessité si pressante, qui diminueoit insensiblement leur nombre,
l'arrivée de la Flotte les jeta dans des transports de joie. Le nom de Che-

(15) *Ibidem*, ch. 40.

(17) *Ibid.*

(16) C'est-à-dire aussi dans un autre lieu.

(18) *Ibid.* ch. 42.

VOYAGES
SUR LE
MAKAÏON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Nation des A-
guas, ou Oma-
guas.

velus, que les premiers Espagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (19). Leurs armes ne sont que des dards. Au Sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les Avixiras, les Yurusnies, les Yquitos & les Zapotas, avec lesquelles les Chevelus étoient sans cesse en guerre, sur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au-dessous, commence la grande Province des Aguas, la plus fertile & la plus spacieuse de toutes celles que la Flotte eut à traverser. C'est par corruption, que les Espagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle est si peuplée, & les Villages se suivent de si près, qu'à peine sort-on de l'un sans en découvrir un autre. Sa largeur est peu considérable, parceque la plupart des Habitations étant sur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui sont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'est gueres plus large que le Fleuve. La Nation des Aguas, ou Omaguas, est plus raisonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle est redevable aux Indiens de Quixos, qui, lassés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Espagnols, monterent sur leurs Canots, & se laisserent conduire au fil de l'eau jusqu'aux Iles des Aguas, où ils comptèrent de trouver du repos, au milieu d'une puissante Nation. Ils y introduisirent une partie des usages qu'ils avoient observés dans les Etablissmens Espagnols, surtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuse quantité, & de se vêtir avec bienséance. Leurs toiles sont claires, & tissées, avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'applatisir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les Curinas au Sud, & les Zeunas au Nord.

Le P. d'Acuña
reconnoît fort
peu d'Antropo-
phages.

Le Pere d'Acuña, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les Aguas refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. » C'est, dit-il, une calomnie qu'ils ont inventée, dans la seule vue de colorer leurs propres cruautés contre cette innocente Nation. Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des Aguas, lui protesterent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient, parmi leurs Ennemis, quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les suojent dans leurs Fêtes, ou leurs Assemblées, pour se délivrer d'un sujet de crainte; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Cases, ils jettoient les corps dans le Fleuve. » Je ne desavoue pas, continue-t-il, qu'il ne se trouve dans ces Régions quelques Barbares, qui n'ont point horreur de manger leurs Ennemis; mais ils sont en petit nombre. On peut compter d'ailleurs qu'il ne s'est jamais vendu de chair humaine dans

(19) Le P. d'Acuña dit nettement jusqu'aux genoux.

« les Boucheries de cette Nation , comme l'ont écrit les Portugais , qui ,
 « sous prétexte de vanger cette barbarie , en commettent eux-mêmes une
 « plus grande , lorsqu'ils réduisent à l'esclavage des Peuples nés libres &
 « indépendans (20) ».

VOYAGES
 SUR LE
 MARAÑON.

D'ACUÑA ET
 D'ARTIEDA.
 1640.

Vers le milieu du País des Aguas , la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg , où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y ressentirent un froid si vif , qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les surprit ; ils furent , des Habitans , qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton , & que tous les ans , pendant trois Lunes , qui étoient celles de Juin , de Juillet & d'Août , ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait , sans répondre à la question. Le P. d'Acuña , l'ayant examiné lui-même , trouva que du côté du Sud , bien loin dans les Terres , il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de neige , & que dans l'espace de ces trois mois le vent souffloit de ce côté là ; ce qui devoit rafraîchir l'air jusques sous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la Terre y produisît du froment en abondance , avec toutes sortes de légumes.

On continue de passer sur les sources & les embouchures des Rivières , dans la supposition qu'elles ont été plus exactement représentées par le Mathématicien Espagnol dont on a donné les Descriptions (*) ; mais à l'occasion du Puru-mayo , qui en reçoit trente autres avant que de se joindre à l'Amazone , & qui , descendant des Montagnes de Pasto dans la Nouvelle Grenade , prend le nom d'Iza vers son embouchure , le P. d'Acuña rend témoignage qu'on trouve quantité d'or dans son sable , & que les Nations , qui habitent ses bords , se nomment les Yurimos , les Guarai-cas , les Porianas , les Zias , les Ahyves & les Cayos. Cinquante lieues au-dessous , les bords de l'Yotau sont peuplés par les Topanas , les Gavains , les Ozuanas , les Morvas , les Nauñas , les Cénomonas , & les Mariaves. On croit ces Nations fort riches en or , parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau est fort doux , & propre à la navigation.

La dernière Habitation des Aguas , en continuant le cours de l'Amazone , est un Bourg très peuplé , & la principale Forteresse de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garnison , quoiqu'ils soient les seuls maîtres des bords du Fleuve ; mais ils s'étendent si peu en largeur , que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivières , qui viennent tomber dans l'Amazone , leur procurent tous les biens des País qu'elles arrosent. Du côté du Nord , ils ont pour ennemis les Curis & les Quirabas ; & du côté du Sud , les Cachiguraa & les Incuris. Le P. d'Acuña ne put visiter ces Nations ; ses ordres ne lui permettoient pas de s'écarter si loin de la Flotte : mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Rivière , qu'il croit pouvoir appeller la Rivière de Cusco , parceque suivant la Relation d'Orellana , la Rivière de cette Ville est Nord & Sud de cette Ville , & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Australe , à

(20) *Ibid.* chap. 42.

(*) Empruntées de M. de la Condamine.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du País la nomment Yurna.

Vingt-huit lieues plus bas, du même côté, commence la grande & puissante Nation des Curuzicarís, dans un País couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingt lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en est si nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues sans trouver des Habitations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs, d'une demie journée de chemin. La crainte avoit fait disparaître une grande partie des Habitans : mais si cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent, dans les cabanes, toutes les marques d'une bonne économie & d'une extrême propreté. On y voioit, avec quantité de vivres, des ustensiles fort propres, & d'un travail recherché, surtout ceux qui servoient pour les alimens. L'or y est aussi très commun ; mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cachèrent soigneusement les plaques qu'ils portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaise n'avoit pu prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parcequ'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur ministère, qu'en remontant une Riviere, nommée Yurupail, qui se joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve successivement deux autres Rivières, dont la seconde a sa source au pié d'une Montagne où les Habitans recueillaient une prodigieuse quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Yuma Guarís*, qui signifie Tireurs de métal ; & les Portugais observerent, en effet, que dans tout le País on appelloit *Yuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute sorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour se rendre aux Mines, parut si difficile au P. d'Acuña, que sans avoir plus de passion pour l'or qu'il ne convient à un Jésuite, il n'eut pas de repos, dit-il (21), jusqu'à ce qu'il en eut découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicarís, c'est-à-dire, sur la rive opposée du Fleuve, on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivières, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles ; & toutes ces eaux vont se jeter dans Rio Negro. Au contraire, dans l'espace des quatre-vingt lieues que les Curuzicarís occupent, la terre est élevée.

Informations
que le P. d'Acuña
prend sur des
Mines d'or très
riches.

Court chemin
qui mene à ces
Mines.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le succès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'est l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la position est à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait presque face du côté du Sud, sur le bord d'un précipice, au pié duquel passe une autre Riviere, dont les rives sont habitées par la nombreuse Nation des *Paguaros*. Vingt-six lieues au-dessous, en continuant de suivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui se nomment les *Yacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes ; & c'est dans leur País, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché si long-tems par les Voyageurs de diverses Nations (24).

(21) *Ibid.* ch. 47.

(22) C'est le Lac de Parimé, sur lequel

on supposoit une Ville nommée *Manoa del Dorado*, qui passe aujourd'hui pour fabu-

Du même côté, la Nation des Curuzicarís est suivie le long du Fleuve par celle des *Yorimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes aiant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vit venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoitent toutes sortes de rafraichissemens. Les *Yorimaux* sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plupart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoissoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui caufoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur première Habitation, la même rive du Fleuve en offroit une autre, dont les Maisons étoient régulièrement contiguës, & s'étendoient ainsi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens mesures de Farine de Manioc, qui lui suffirent pour le reste du Voyage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ses Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, située trente lieues plus bas. C'est à dix lieues au-dessous de cette Ile, que la Province des *Yorimaux* finit.

VOYAGES
SUR LE
MARANON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.
Nations des
Yorimaux.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des *Cuchigaras*, sur une Riviere de même nom, poissonneuse & navigable, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit parsemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-dessus des *Cuchigaras*, les *Cumayaris*; & plus haut, vers ses sources, les *Curiguïres*, « qui sont des Géans de seize palmes de hauteur. Le P. d'Acuña ne donne ici que le témoignage de plusieurs personnes qui les avoient vus, & qui lui offroient de le conduire dans le Pais de cette race gigantesque; mais il fut rebuté par la longueur du chemin, qui demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Riviere (23).

Cuchigaras &
autres Nations.

Curiguïres, Na-
tion de Géants.

Plus loin, sur le bord méridional de l'Amazoné, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adresse admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faisoient des sièges en forme d'Animaux, des statues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection surprenant (24).

Nation de
Sculpteurs.

Trente-deux lieues après les *Cuchigaras*, le Pais est coupé par plusieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de *Carabuyavas*; mais ils sont distingués entr'eux par des noms particuliers, dont le Pere d'Acuña ne cite que celui des *Caraguanas*. « Quoique ces Indiens, dit-il, se servent d'arcs & de fleches, je vis à quelques-uns, des armes de fer, telles que des haches, des hallebardes, des serpes & des couteaux. Je leur fis demander, par nos Indienne. Cependant on verra quelques éclaircissements là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles de Voyageurs Anglois sur l'Orinoque. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement qu'un jour,

Nation qui
avoit des armes
de fer.

peut-être, Dieu permettra qu'on s'en dise.
Chap. 50.

(13) Ibid. chap. 63.

(24) Ibidem.

VOÏAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

» terpretres, d'où leur venoient ces instrumens : ils répondirent qu'ils les
» achetoient des Indiens les plus proches de la Mer, qui les tiroient,
» en échange pour leurs denrées, de certains Hommes blancs comme
» nous, dont les Habitations étoient sur la Côte maritime ; & que la seule
» différence qu'il y avoit entr'eux & nous, étoit qu'ils avoient les che-
» veux blonds. A ces marques, nous crûmes reconnoître avec certitude les
» Hollandois, qui s'étoient mis, depuis quelque tems, en possession
» de l'embouchure de la *Rivière douce*, ou de la Rivière Philippe. Etant
» venus descendre, en 1638, dans la Guiane, qui est une dépendance
» du Gouvernement de la Nouvelle Grenade ; ils s'étoient rendus maî-
» tres de toute l'Ile (25), & l'avoient surprise avant que les Espagnols
» eussent eu le tems d'emporter le Saint Sacrement de l'Autel, qui de-
» meura captif entre leurs mains. Ils se promettoient d'en tirer une gran-
» de rançon ; mais nos gens prirent un autre parti, qui fut de courir aux
» armes, & se disposoient à cette entreprise, lorsque nous nous mêmes
» en mer pour aller rendre compte en Espagne de notre Voïage (26) «.

Description
poétique de Rio
Negro.

Le P. d'Acuña fait une description fort poétique de Rio Negro, située
dit-il, un peu moins de trente lieues au-dessous de la Rivière de Basu-
rura, qui arrose le País des Carabuyavas. C'est la plus belle & la plus gran-
de de toutes celles qui se joignent à l'Amazone, dans l'espace de 1300
lieues. » On peut dire que cette puissante Rivière est si orgueilleuse,
» qu'elle semble chocquée d'en trouver une plus grande qu'elle. Aussi
» l'incomparable Amazone semble lui rendre les bras ; tandis que l'autre,
» dédaigneuse & superbe, au lieu de se mêler avec elle, s'en tient sé-
» parée, & qu'occupant seule la moitié de leur lit commun, elle fait
» distinguer les flots pendant plus de douze lieues. Les Portugais ont eu
» quelque raison de la nommer Rivière noire, parcequ'à son embouchu-
» re, & plusieurs lieues au-dessus, sa profondeur, joint à la clarté de
» toutes ces eaux qui tombent de plusieurs grands Lacs dans son lit, la
» fait paroître aussi noire que si elle étoit teinte ; quoique dans un verre,
» ses eaux aient toute la clarté du crystal (27). Les Peuples qui habitent
les bords se nomment les Canicuaris, les Caruparabas, & les Quarava-
guazanas. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches
empoisonnées. Leur País fournit de très bonnes pierres, & toutes sortes
de Gibber.

Édition des
Portugais de la
Fleuve.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octo-
bre, lorsque les soldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli si peu de
fruit de leur voïage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé
à remonter le Fleuve, prirent la résolution d'enlever du moins un grand
nombre d'Esclaves, pour se dédommager de tant de fatigues, par leurs pro-
pres mains. Le Général, qu'ils informèrent tumultueusement de leur des-
sein, y consentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña &
son Associé s'y opposèrent avec tant de force, par une protestation qu'ils

(25) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, Cayenne, qui est à peu de distance de la
apparemment parcequ'elle est entre deux. Côte Maritime.
grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone ; (26) Ibid. chap. 64,
à moins qu'il n'entende seulement l'Ile de (27) Ibid. ch. 69.

eurent la hardiesse de publier , que Texeira , fortifié par l'exemple de leur fermeté , en prit occasion de faire remettre aussi-tôt à la voile.

Quarante lieues plus loin , on arriva devant l'embouchure de la Riviere de Cayari , qui vient du Sud , & par laquelle on prétend que les Topinambous sont descendus dans l'Amazone (28). Ils s'arrêtèrent , dit-on , vingt-huit lieues au-dessous , dans une grande Ile , qui n'ayant pas moins de 60 lieues de large , doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet , les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation , dont le Pere d'Acuña nous donne l'Histoire.

Après la Conquête du Bresil , les Topinambous , Habitans de la Province de Fernambouc , aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais , se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ 84 gros Bourgs , où ils étoient établis , sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite , la nécessité les forçant de se diviser , une partie pénétra jusqu'au Pérou , & s'arrêta dans un Etablissement Espagnol , voisin des sources du Cayari. Mais , après quelque séjour , il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou , pour avoir tué une Vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres , que s'étant jettés dans leurs Canots , ils descendirent la Riviere , jusqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue générale du Bresil , qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée , jusqu'à celle du Para. Ils raconterent , au Pere d'Acuña , que leurs Ancêtres , n'ayant pû trouver , en sortant du Bresil , de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser , furent contraincts , pendant une marche de plus de 900 lieues , de se séparer plusieurs fois , & que ces différens corps peuplèrent diverses parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient descendus jusqu'à la Riviere des Amazones , eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place , & les vainquirent tant de fois , qu'après en avoir détruit une partie , ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Les Topinambous de l'Amazone sont une Nation si distinguée , que le Pere d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux plus sages Peuples de l'Europe ; & quoiqu'on s'apperçoive , dit-il , qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres , par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du País , ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur , & par leur adresse à se servir de l'arc & des flèches. Ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais , dont la plupart savoient la Langue du Bresil , n'avoient pas besoin d'Interpretes pour converser avec eux , ils en tirerent des informations fort curieuses ; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage (29). » Proche de leur Ile , du côté

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.

1640.

Ile des Topi-
nambous & leur
histoire.

Caractère ex-
traordinaire des
Topinambous.

Récits qu'ils
font aux Portu-
gais.

(28) Les Nations de cette Riviere sont l'Amazone , les Guaranacacos , les Maras , les Zurinas , les Cayanas , les Urarchaus , les Guas , les Gufmagis , les Burais , les Puno-
les Anamaris , les Guarinumas , les Curanais , les Oroquaras & les Aperas.
ris , les Papunacas , & les Abacaris. Depuis (29) Ibid. chap. 79. Voyez ci-dessous la
l'embouchure , on trouve , sur les bords de Description du Bresil.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

» du Sud, il y avoit alors deux Nations également remarquables; l'une
» de Nains, nommés *Guayaxis*; l'autre, d'une race d'Hommes & de Fem-
» mes, qui naissoient avec le devant des piés en arriere, de sorte qu'en
» marchant sur leurs traces on s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les *Ma-*
» *rayus* (30). Ils étoient Tributaires des Topinambous, auxquels ils four-
nissoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par
sept Nations nombreuses, mais sans courage, qui ne pensant qu'à vivre
en paix, de leurs Bestiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à
démêler avec les Topinambous. Mais plus loin, il y avoit une autre
Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce réglé, mille choses né-
cessaires à la vie, particulièrement du sel, qu'elle avoit en abondance
dans quelques Terres voisines. » J'eus d'autant moins de peine à le croire,
» continue le Pere d'Acuña, qu'en 1638, lorsque j'étois à Lima, deux
» Hommes, partis en différens tems pour en chercher, revinrent avec
» une bonne charge. Ils s'étoient embarqués sur une des Rivieres qui
» tombent dans l'Amazone, & qui les avoit conduits au pié d'une Mon-
» tagne de sel, dont les Habitans en faisoient un grand commerce.

Eclaircissement
du P. d'Acuña
sur les Amazo-
nes de l'Améri-
que.

Les Topinambous confirmerent, aux Portugais, qu'il existoit de
vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré son ancien nom. Cet article
semble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte
ici en faveur d'un fait si long-tems douteux, ont été adoptées par M. de
la Condamine, & fortifiées par ses propres recherches. Le Pere d'Acuña
les trouvoit si fortes, » qu'on ne peut les rejeter, dit-il, sans renoncer
» à toute foi humaine (31) : mais c'est dans les termes de son Traducteur
qu'il faut les citer :

» Je ne m'arrête point aux perquisitions sérieuses que la Cour Souve-
» raine de Quito en a faites. Plusieurs Natifs des lieux mêmes ont attesté
» qu'une des Provinces voisines du Fleuve étoit peuplée de Femmes bel-
» liqueuses, qui vivent & se gouvernent seules, sans Hommes; qu'en cer-
» tains tems de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, &
» que le reste du tems elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne son-
» gent qu'à cultiver la terre, & à se procurer, par le travail de leurs bras,
» tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas
» non plus à d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau
» Roiaume de Grenade, au Siège Royal de Pasto, où l'on reçut le témoi-
» gnage de quelques Indiens, particulièrement celui d'une Indienne, qui
» avoit été dans le País de ces vaillantes Femmes, & qui ne dit rien que
» de conforme à ce qu'on savoit déjà par les Relations précédentes. Mais
» je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, & que je voulus
» vérifier aussi-tôt que je me fus embarqué sur le Fleuve. On me dit,
» dans toutes les Habitations où je passai, qu'il y avoit, dans le País,
» des Femmes telles que je les depeignois; & chacun en particulier m'en
» donnoit des marques si constantes & si uniformes, que si la chose n'est
» point, il faut que le plus grand des mensonges passe dans tout le nou-
» veau Monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques.
» Cependant nous eûmes de plus grandes lumieres sur la Province que

(30) *Ibidem.*

(31) *Ibid.* ch. 70.

• ces Femmes habitent, sur les chemins qui y conduisent, sur les Indiens
• qui communiquent avec elles, & sur ceux qui leur servent à peupler,
• dans le dernier Village, qui est la Frontiere entr'elles & les Topi-
• nambous.

• Trente-six lieues au-dessous de ce dernier Village en descendant le
• Fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une Riviere qui vient de la
• Province même des Amazones, & qui est connuë par les Indiens du
• País, sous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui d'un Peu-
• ple, voisin de son embouchure. Au-dessus, c'est-à-dire, en remontant
• cette Riviere, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui par-
• lent la Langue générale du Bresil. Plus haut sont les *Tagaris*: ceux
• qui les suivent sont les *Guacares*, l'heureux Peuple qui jouit de la fa-
• veur des Amazones. Elles ont leurs Habitations sur des Montagnes d'u-
• ne hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une, nommée
• *Yacamiaba*, qui s'élève extraordinairement au-dessus de toutes les au-
• tres, & si battue des vents, qu'elle en est stérile. Ces Femmes s'y main-
• tiennent sans le secours des Hommes. Lorsque leurs Voisins viennent
• les visiter, au tems qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc & la
• fleche en main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les
• ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs Canots,
• où chacune saisit le premier Hamac qu'elle y trouve, & le va suspen-
• dre dans sa Maison, pour y recevoir celui à qui le Hamac appartient.
• Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux Hôtes retournent chez
• eux. Tous les ans, ils ne manquent point de faire ce voyage dans la
• même saison. Les Filles qui en naissent sont nourries par leurs Meres,
• instruites au travail & au maniment des armes. On ignore ce qu'elles
• font des mâles; mais j'ai su d'un Indien, qui s'étoit trouvé dans cette en-
• trevue, que l'année suivante, elles donnent aux Peres les Enfants mâ-
• les qu'elles ont mis au monde. Cependant la plupart croient qu'elles
• tuent les mâles au moment de leur naissance, & c'est ce que je ne
• puis décider sur le témoignage d'un seul Indien. Quoi qu'il en soit, el-
• les ont, dans leur País, des trésors capables d'enrichir le Monde en-
• tier; & l'embouchure de la Riviere, qui descend de cette Province, est
• à deux degrés & demi de hauteur méridionale (37).

Vingt-quatre lieues au-dessous, la Flotte Portugaise arriva dans un lieu
où le Fleuve est resserré par les Terres, & forme un détroit qui n'a que
plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere
d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-seulement
fermeroient le passage, mais dont on pourroit faire des Bureaux de Doua-
nes, si la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens, les Marées
se font sentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues jusqu'à la
Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des Tapajocos donne son nom
à une belle Riviere, qui arrose cette Province. Le País est très fertile,
& ses Habitans sont redoutés des Nations voisines, parceque le poison
de leurs fleches est si mortel qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inspiroient
de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fussent Amis des

Traitement que
les Portugais fai-
soient aux In-
diens.

(32) *Ibid.* ch. 61 & 62. Voyez la Relation de M. de la Condamine, dans l'article suivant.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Etrangers, & qu'au passage de la Flotte ils s'empressassent d'y porter toutes sortes de provisions. Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens : ils vouloient en faire des Esclaves, & cette cruelle résolution avoit besoin d'un prétexte. Déjà leurs Troupes étoient rassemblées pour l'exécuter. Elles se dispoisoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Destierro*, lorsque la Flotte y arriva. » Je m'efforçai, en honnête Voïageur, d'arrêter une si barbare entreprise, ou du moins de la retarder, jusqu'à l'explication » que je comptois d'avoir bientôt avec le Gouverneur du Para ; & Benoît » Maziel, son Fils, Commandant de l'Expédition, me promit de ne rien » tenter sans avoir reçu de nouveaux ordres de son Pere. Mais à peine » l'eus-je quitté, qu'embarquant ses Soldats sur un Brigantin armé de quelques Pieces de canon, & sur d'autres Bâtimens de moindre grandeur, » il alla porter la guerre aux Tapajocos. Envain acceptèrent-ils la paix, » avec mille témoignages de soumission. Maziel leur ordonna d'apporter » toutes leurs fleches empoisonnées ; & lorsqu'il les vit sans armes, il » les fit enfermer sous une bonne garde, comme un Troupeau de Moutons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il avoit amenés sur sa Flotte, » vrais démons lorsqu'il s'agit de faire du mal, furent lâchés sur ces Misérables, & commirent de si grands excès contre leurs Femmes & leurs Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, qu'à leur retour, un » des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible scene, me jura » qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Esclaves que d'en » avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoyés au Para, où je » les vis arriver ; & cette capture causa tant de plaisir aux Portugais, qu'ils » en entreprirent bientôt une autre, dans une Province plus éloignée, » où ils auront sans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà ce qu'on » nomme les Conquêtes du Bresil (33).

Curupatubas,
& richesse de
leur País.

Les Curupatubas, qu'on trouve à 40 lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent aussi leur nom, d'une Riviere qui arrose leur País, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécut en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'espace d'environ six journées, on en rencontre une autre, dont le sable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre ; nommée Yuquaratinci, dont elle baigne le pié. Les Habitans assuroient que dans le même Canton, ils tiroient souvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre sorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux ; & qu'ensuite, éprouvant que ces outils s'é-mousssoient facilement, ils avoient cessé d'en faire. Ils racontaient aussi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, suivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expressions, étoit vrai-semblablement d'Azur ; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, si brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroïsoit couverte de Diamans.

(33) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici du Tabac, qui croît en abondance dans le que quelques années auparavant, un gros Vaisseau Anglois avoit remonté la Riviere. Cette Nation en avoit tué une partie, donc des Tapajocos, pour y établir le Commerce elle conservoit encore les armes.

ins. Sur la seconde, on entendoit quelquefois d'effroyables bruits ; signe certain, suivant le Pere d'Acuña, qu'elle renfermoit dans ses entrailles, des pierres de grand prix (34).

Il ne vante pas moins la Province de Ginapape, qui tire aussi son nom d'une Riviere, à soixante lieues des Habitations du Curuparuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richesse de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possède plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arrose, sont comprises dans le Gouvernement du Marañon. Mais sans compter leurs Mines, qui sont réellement en grand nombre, & leur étendue, qui est plus vaste que toute l'Espagne ensemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, sur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient si bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverses tentatives pour s'y établir : mais ils en ont toujours été chassés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir assurer que ce terroir est du moins fort propre pour le Tabac & les Canes de Sucre, & que ses vastes pâturages peuvent nourrir une infinité de Bestiaux. C'étoit six lieues au-dessus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Destierro, c'est-à-dire du Bannissement. Diverses raisons l'ont fait démolir. Dix lieues au-dessous, on trouve, sur la Riviere de Paranaíba, une Nation Indienne, amie des Portugais ; & plus loin dans les Terres, plusieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme ensuite, sont encore plus peuplées : ces Iles & leurs Habitans sont en grand nombre ; les Nations se ressemblent si peu ; leurs Langues & leurs Coutumes sont si différentes, quoique la plupart entendent fort bien la Langue générale, qui est celle du Brésil ; enfin la matière est si vaste pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (35). Les plus considérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire observer que depuis la Conquête du Brésil, presque tous ces Peuples ont abandonné leur País, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-dessous des *Pacaxas*, qui habitoient les bords d'une Riviere à 80 lieues du Paranaíba & de la même côté, on voit encore le Bourg de *Commata*, célèbre autrefois par le nombre de ses Habitans, & par l'usage où les Indiens étoient d'y assembler leurs Armées, lorsqu'ils se dispoient à la guerre. Il est réduit presque à rien. Cependant le terroir y est très fertile, les *Paisages* y sont charmans ; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (36). La Riviere des Tocantins, qui passe derriere le Bourg, est un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña se plaint que personne ne connoisse la valeur. Il parle néanmoins d'un François, qui y venoit tous les ans, avec plusieurs Vaisseaux, & qui s'en retournant chargé du sable de cette Riviere, dont il savoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du País, l'usage qu'il en faisoit, dans la crainte de s'attirer leur

VOIAGES
SUR LE
MARAÑON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Tentatives des
Hollandois pour
s'y établir.

Combien la Ré-
gion étoit alors
peuplée.

Fuite des Peu-
ples.

Bourg de *Com-
mata*.

Voyage annuel
d'un François.

(34) On a peine à concevoir ces idées phantastiques ; mais ce n'est pas le seul endroit où l'on soupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidèlement le texte Espagnol. (35) *Ibid.* ch. 79. (36) *Ibid.* chap. 80.

VOIAGERS
SUR LE
MARañON.

D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA.
1640.

Remarques &
conseils du Pere
d'Acuña.

Explication des
vues de la Cour
d'Espagne dans
ce Voyage.

haine (37). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc, aiant traversé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la source de la même Riviere, dans l'espérance de faire de nouvelles découvertes, & de revenir chargés d'or : mais étant descendus jusqu'à l'embouchure, ils se virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorsque le Pere d'Acuña passoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ses fonctions Ecclésiastiques.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dependent : mais le judicieux Voïageur observe que les uns & les autres relevoient du Gouverneur Général du Marañon, qui étoit à plus de 130 lieues du Para, vers le Bresil ; ce qui ne pouvoit causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. » Si nos gens, dit-il, étoient » assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudroit nécessairement » que le Gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il auroit entre les mains » la clé du País. Ce n'est pas que le lieu, où le Para est situé, soit le meilleur qu'on puisse choisir : mais il seroit facile de le changer, si la découverte étoit poussée plus loin. Pour moi, je n'en trouverois pas de » plus commode que l'Île du Soleil, qui est quatorze lieues plus bas, » vers l'embouchure du Fleuve (38). C'est un Poste sur lequel on doit » absolument jeter les yeux, parceque le terroir y fournit toute sorte » de vivres, que les Vaisseaux y font à l'abri des vents les plus incommodes, & qu'ils en peuvent sortir dans les hautes Marées de la pleine » Lune. D'ailleurs cette Île a plus de dix lieues de circuit, de fort bonnes eaux, une grande abondance de Poisson de Mer & d'eau douce, » surtout une multitude infinie de Crabs, qui font la nourriture ordinaire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez qu'aujourd'hui même, il n'y » a point d'Île dans tout le voisinage, qui fournisse plus de Gibier pour » la Garnison & les Habitans du Para.

C'est par ce fruit politique de ses Observations que le Pere d'Acuña termine son Ouvrage (39), pour répondre aux vues de la Cour d'Espagne, qu'il ne laisse qu'entrevoir (40), mais qui se trouvent bien expliquées dans la Dissertation qu'on a citée (41). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis long-tems à faire des courses incommodes dans les Mers voisines des Etablissements Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés de gloire & de richesses. Il

(37) *Ibid.* chap. 81.

(38) Remarquons que le P. d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-six lieues au-dessous de l'Île du Soleil, depuis Zapara au Sud jusqu'au Cap de Nord, & qu'il repete ici nettement que son cours est de treize cens cinquante-six lieues. ch. 81.

(39) Sans oublier néanmoins le devoir de sa Profession ; car il s'étend aussi sur les avan-

tages qui peuvent en revenir à la Religion.

(40) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le passage de la Riviere & servir de Douane.

(41) Celle qui est à la tête de la traduction de son Ouvrage, p. 16 & suiv. Elle est assez curieuse ; mais l'Auteur n'en est pas nommé. Il paroît seulement qu'elle n'est pas du Traducteur.

n'avoit pas été facile de faire cesser ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parceque toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembloient pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remède, à des maux presque inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses Flottes la Loi de ne se pas séparer dans leur navigation : mais un ordre seul ne suffisoit pas pour les garantir. Il étoit presque impossible que pendant un Voïage de mille lieues plusieurs Vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un ; & tel Corsaire suivoit les Galions depuis la Havane jusqu'à San Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moïen de dérober la route de ses Galions ; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la Riviere des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet les plus grands Vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pû servir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Bresil, qui se joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effraïé les Corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en descendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. Delà toutes les tentatives qu'on a rapportées, jusqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuse. Mais quoique la découverte semblât perfectionnée par son retour & par les Observations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source ; & le Roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses Ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines, lorsqu'ils auroient chassé les Hollandois du Bresil. Comme il y avoit lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur servît de Routier, Philippe IV prit le parti, qu'on a rapporté, d'en faire supprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là, les entreprises des Espagnols se sont bornées, sur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque succès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Missionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs possessions étoit tel qu'on l'a représenté dans la Description de l'Audience de Quito, lorsque le Voïage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour sur le País, sur le cours du Fleuve, & sur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
D'ACUÑA ET
D'ARTIEDA-
1640.

VOÏAGE DE M. DE LA CONDAMINE.

Motifs de ce
Voïage.Anciennes Car-
tes de l'Amazon.

CE second Voïage de l'illustre Académicien n'est proprement que la suite & la conclusion (42) de son Journal, dont on a déjà donné l'extrait. On y a vu qu'après avoir terminé ses travaux Académiques sur les Montagnes de Quito, & fait élever ses fameuses Pyramides, il se trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. » Nous étions con-
» venus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les
» occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différen-
» tes (43), J'en choisis une presque ignorée, & qui ne pouvoit m'ex-
» poser à l'envie; c'étoit celle de la Riviere des Amazones, qui traverse,
» d'Occident en Orient, tout le continent de l'Amérique méridionale,
» & qui passe avec raison pour la plus grande Riviere du Monde. Je me
» proposois de rendre ce Voïage utile, en levant une Carte de ce Fleu-
» ve, & recueillant des observations en tout genre sur une Région si peu
» connue. M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuse (44)
du cours de ce Fleuve, par *Sanson*, dressée sur la Relation purement
Historique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géogra-
phes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de
meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la première fois, en France,
une copie de celle qui avoit été dressée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*,
& qui fut gravée à Quito en 1707 : mais plusieurs obstacles n'ayant jamais
permis à ce Missionnaire, de la rendre exacte, surtout vers la partie in-
férieure du fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques Notes, sans
presqu'aucun détail historique; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Con-
damine, on ne connoissoit le Pais des Amazones, que par la Relation du
Pere d'*Acuña*, dont on vient de lire l'extrait.

Comme nous avons déjà donné, d'après M. d'Ulloa (45), d'exactes re-
marques sur le nom, la source, & le cours général du Marañon, sur les
trois chemins qui conduisent de Quito à ce Fleuve, sur celui de Jaen
où cette Rivière commence à devenir navigable, & sur les principales
Rivieres dont elle se forme & se grossit, & que tous ces détails paroif-
sent tirés du Voïage de l'*Amazon* de M. de la Condamine, le seul des
Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à
suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son
entrée dans la Mer du Nord, & delà jusqu'en Europe.

(42) C'est néanmoins le premier Ouvrage
qu'il ait publié depuis son retour, sous le
titre de *Relation abrégée d'un Voïage dans
l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, &c.
par M. de la Condamine, de l'Académie
des Sciences, avec une Carte du Marañon
levée par le même : à Paris chez la Veuve
Pissot, 1745, in-8°. Il l'avoit fait imprimer

auparavant en Espagnol, à Amsterdam.

(43) Ces motifs sont expliqués plus au long
dans son Journal.

(44) *Ibid.* pp. 15 & précéd.

(45) Voy, Tome XIII, la Description
de l'Audience de Quito, & l'Avertissement,
où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout
emprunté de M. de la Condamine.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voïage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide : mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (45).

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de Tumbes. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par 3 degrés 40 minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa. Les Mines de ce Canton, autrefois célèbres, sont aujourd'hui presque abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau ; mais l'aloï n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On fait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entières, que sa plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à peu près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulières ; ce qui étant une fois connu fait juger de la hauteur moyenne du Mercure, par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son voïage de Lima, lui avoient appris que cette hauteur moyenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (46) ; d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de Zaruma est élevé d'environ sept cens toises ; ce qui n'est pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (47).

On rencontre, sur cette route, plusieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce d'arbre & de nanes, dont nous avons donné différentes Descriptions. Loxa est moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toi-

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.
M. DE LA
CONDAMINE.

1743.
Route de M. de
la Condamine,
depuis Tarqui
jusqu'à Jaen.

Situation de
Zaruma.

Hauteur des
Montagnes de
Loxa.

(45) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, ayant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authentique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient apposé des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

(46) Voyez le Journal historique, Inscription contenant les Observations faites à Quito, p. 163.

(47) L'Auteur observe que Laxt n'en fait aucune mention dans sa Description de l'Amérique. Il se servit, pour ce calcul, d'une Table dressée par M. Bouguer, sur une hypothèse qui répond jusqu'ici, mieux que toute autre, à diverses expériences du Ba-

rometre, faites à diverses hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Pais assez froid, il ressentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que sur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Pais bas & chaud. Je suppose, ajoute M. de la Condamine, qu'on est informé que pendant notre long séjour dans la Province de Quito, sous la Ligne équinoxiale, nous avons constamment reconnu que l'élevation du sol, plus ou moins grande, décide presque entièrement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toises pour se transporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, jusqu'au pied d'un amas de neige aussi ancien que le Monde, dont une Montagne voisine sera couronnée. *Ubi sup.* p. 22.

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Plantes de Quin-
quina.

Décadence de
plusieurs Villes.

Diverses for-
mes du Mara-
ñon.

ses, & la chaleur y est sensiblement plus grande ; mais quoique les Montagnes du voisinage ne soient que des collines, en comparaison de celles de Quito, elles ne laissent pas de servir de partage aux eaux de la Province ; & le même coteau, appelé *Caxanuma*, où croit le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naissance à des Rivières qui prennent un cours opposé, les unes à l'Occident, pour se rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui grossissent le Marañon.

L'Académicien passa le troisième jour de Juin entier sur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plan de l'arbre du Quinquina ; mais, avec le secours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put rassembler, dans toute sa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui pussent être transportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre prise au même lieu, dans une Caisse qu'il fit porter avec précaution sur les épaules d'un Homme, jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverse les derniers coteaux de la Cordillière. Dans toute cette route, on marche presque sans cesse par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entière : il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui sont les coffres du País, se pourrissent, & rendent une odeur insupportable. M. de la Condamine passa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid* ; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siècle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur première situation. Jaen même, qui conserve encore le titre de Ville, & qui devoit être la résidence du Gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un Village sale & humide, quoique sur une hauteur, & renommé seulement par un Insecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivières, qu'on passe, les unes à gué, les autres sur des Ponts, & d'autres sur des radeaux, construits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivières réunies en forment une grande & très rapide, nommée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à *Tomependa*, Village Indien dans une situation agréable, à la jonction de trois Rivières. Le Marañon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Rivière de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Ouest, à cinq degrés trente minutes de Latitude Australe. Depuis ce point, le Marañon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le Fleuve se rétrécit, & s'ouvre un passage entre deux Montagnes ; où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le Port de Jaen, c'est-à-dire le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaen, sur la petite Rivière de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Marañon, au-dessous des sauts.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa,

avec des ordres du Gouverneur de Jaën à son Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obstacles sur un Radeau, composé de deux ou trois pieces de bois. De Jaën au Port, on traverse le Marañon, & l'on se trouve plusieurs fois sur ses bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du Nord, plusieurs Torrents, qui pendant les grandes pluies charient un sable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve sont couverts de Cacao, qui n'est pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Pais ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramassent que lorsqu'on les presse de paier leur tribut.

Le quatrième jour après être parti de Jaën, M. de la Condamine traversa vingt & une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxième fois en Batteau. Les Mules, en approchant du gîte, se jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ses papiers, ses livres & ses instrumens mouillés. » C'étoit, le quatrième acci- » dent de cette espece, qu'il avoit essuïé, depuis qu'il voyageoit dans les » Montagnes : ses naufrages, dit-il, ne cessèrent qu'à son embarque- » ment «.

Le Port de Jaën, qui se nomme Chuchunga, est un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de se défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pû lui servir d'interpretes. La nécessité lui fit trouver le moïen d'y suppléer. Il savoit à peu près autant de mots de la langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en savoient de la Langue Espagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire construire une Basse assez grande, pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le temps de faire sécher ses papiers & ses livres (48). Le Soleil ne se montroit gueres qu'à midi; c'étoit assez pour prendre hauteur. Il trouva 5 degrés 21 minutes de Latitude Australe; & le Barometre, plus bas de seize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE,
1743.

Chuchunga-3
Port de Jaca.

Hauteur de ce
lieu.

(48) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il passa dans le Hameau de Chuchunga : » Je n'avois, dit-il, ni Vo- » leurs, ni Curieux à craindre. J'étois au » milieu des Sauvages. Je me délassois par- » mi eux d'avoir vécu avec des Hommes; » & , si j'ose le dire, je n'en regrettois pas » le Commerce. Après plusieurs années pas- » sées dans une agitation continuelle, je » jouissois pour la première fois d'une dou- » ce tranquillité. Le souvenir de mes fati- » gues, de mes peines & de mes périls pas- » sés, me paroissoit un songe. Le silence qui » regnoit dans cette solitude me la rendoit » plus aimable; il me sembloit que j'y res- » pirois plus librement. La chaleur du cli- » mat étoit tempérée par la fraîcheur des » eaux d'une Riviere, à peine sortis de sa

» source, & par l'épaisseur du Bois qui en » ombrageoit les bords. Un nombre prodigieux de Plantes singulieres & de Fleurs inconnues m'offroit un spectacle nouveau & varié. Dans les intervalles de mon travail, je partageois les plaisirs innocens de mes Indiens; je me baignois avec eux, j'admirois leur industrie à la Chasse & à la Pêche. Ils m'offroient l'élite de leur Poisson & de leur Gibier. Tous étoient à mes ordres : le Cacique, qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir. J'étois éclairé avec des bois de senteur & des résines odoriférantes. Le sable sur lequel je marchois étoit mêlé d'or. On vint me dire que mon Radeau étoit prêt, & j'oubliai toutes ces délices. Mem. de l'Acad. des Sciences pour 1745.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

M. de la Con-
damine s'embar-
que.

Il débouche
dans le Mara-
ñon.

Profondeur de
ce Fleuve.

Détroits, &
dangers que
l'Auteur y court.

cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau, il y a des Rivières navigables sans interruption (49).

Le 4 de Juillet après midi, il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Basse, sous l'escorte de trois Indiens du Haméau, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits saurs. Le jour suivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est là proprement qu'il est navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Rivière, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'aperçut, le matin, que le Fleuve étoit haussé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ses Guides, eut le tems de se livrer à ses Observations. Il mesura géométriquement la largeur du Marañon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déjà diminuée de quinze à vingt. Plusieurs Rivières, que ce Fleuve reçoit au-dessus de Jaen, sont plus larges; ce qui devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vitesse d'un Canot, abandonné au Courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à descendre. Il observa, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

Le 8, continuant sa route, il passa le Détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ 20 toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espece. Le Fleuve, arrêté par une Côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup, en faisant un angle droit avec sa première direction; & par la vitesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le Radeau sur lequel M. de la Condamine étoit alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tourner pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des vagues capables de submerger la Basse, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue: mais la violence du courant la repoussoit toujours dans le fond de l'Anse; & l'Académicien n'en feroit jamais sorti, sans l'adresse des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, aiant suivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anse, gravirent sur le rocher,

(49) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit-il, assez d'apparence que

le point où une Rivière commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivières ordinaires commencent à être navigables. p. 73.

Où ils lui jeterent, non sans peine, des Lianes, qui sont les cordes du Pais, avec lesquelles ils remorquerent le Radeau, jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passe un troisième détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, resserré par les Rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoioit de Sant'Iago, & qui auroit eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le Radeau étoit descendu en dix heures.

M. de la Condamine arriva, le dix, à *Sant'Iago de las Montañas*, Hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & formé des débris d'une Ville, qui avoit donné le sien à la Riviere. Ses bords sont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des Mines d'or du Pais. Ils vivent indépendans, dans des Bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit descendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre depuis 40 ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-dessous de Sant'Iago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords du Fleuve. Elle n'est séparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo de Manferiché*. On a vu, dans les Descriptions précédentes, que *Pongo* signifie Porte, & qu'on donne ce nom à tous les passages étroits, dont celui-ci est le plus célèbre. C'est un chemin que le Marañon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en se creusant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés presque à plomb. Il n'y a gueres plus d'un siècle que quelques Soldats Espagnols de Sant'Iago découvrirent ce passage & se hazarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déjà rapporté, la Mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le Fleuve. En arrivant à Sant'Iago, l'Académicien se flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre: mais malgré ses Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau sur lequel il devoit passer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les Radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur sert d'aviron.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser,

VOIAGES
SUR LE
MARañON.
M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Sant'Iago des
las Montañas.

Borja.

Pongo de Man-
feriché.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Étrange avan-
ture de M. de la
Condamine.

Mesure du Pon-
go de Manfieri-
ché.

& d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anse voisine de l'entrée du Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence, que sans aucun saut réel, les eaux semblent se précipiter, & leur choc contre les rochers cause un effroyable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voyageur François de voir de près le Pongo, avoient déjà pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, seul avec un Negre sur son Radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminue de 25 piés en 36 heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très grosse branche, d'un arbre caché sous l'eau, s'étant engagé entre les piéces du Radeau, où elle pénétoit de plus en plus à mesure qu'il baissoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien se vit menacé de demeurer accroché & suspendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ses papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moien de se dégager & de remettre son Radeau à flot (50).

Il avoit profité de son séjour forcé à Sant'Iago, pour mesurer géométriquement la largeur des deux Rivières, & pour prendre les angles qui lui devoient servir à dresser une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis sur le Fleuve, il fut bientôt entraîné, par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il se trouva transporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume ordinaire de sa charge, présentait à la résistance de l'air une surface sept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vitesse du courant; & cette vitesse, même diminuée considérablement, à mesure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'espace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faisoit deux toises par secondes, par comparaison à d'autres vitesses exactement mesurées.

Le Canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demie lieue au-dessous de Sant'Iago, & continue d'aller en rétrécissant; de sorte que de 250 toises, qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux Rivières, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jusqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que 25 varas Espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; & suivant l'opinion commune, on pouvoit passer, en un quart d'heure, de Sant'Iago à Borja. Mais une observation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du passage, il étoit à trois longueurs de son Radeau de chaque bord. Il comprit 57 minutes à sa Montre, depuis l'entrée du Pongo jusqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de 20 au degré (moins de 6000 toises) de Sant'Iago à Borja, au lieu de trois qu'on est dans l'usage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus

(50) *Ibidem*, p. 143.

19 vob
1100

tules ; qu'il ne put éviter dans les détours , l'auroient effraïé , s'il n'eût été prévenu. Il jugea qu'un Canot s'y briserait mille fois & sans ressour-
ce. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les
Pièces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées , ni clouées , la flexibi-
lité des Lianes qui les rassemblent produit l'effet d'un ressort qui amori-
tiroit le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant
d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Missionnaire , qui
eut ce malheur , y avoit passé deux jours entiers sans provisions , & se-
roit mort de faim , si la crûe subite du Fleuve ne l'eût remis dans le
fil de l'eau. On ne descend en Canot que dans les eaux basses , lorsque
le Canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

L'Académicien se crut dans un nouveau Monde à Borja (51). » Il s'y trou-
voit , dit-il , éloigné de tout commerce humain , sur une Mer d'eau dou-
» ce , au milieu d'un labyrinthe de Lacs , de Rivières & de Canaux ,
» qui pénètrent de toutes parts une immense Forêt , qu'eux seuls rendent
» accessible. Il rencontroit de nouvelles Plantes , de nouveaux Animaux
» & de nouveaux Hommes. Ses yeux , accoutumés depuis sept ans à voir
» des Montagnes se perdre dans les nues , ne pouvoient se laisser de faire
» le tour de l'Horizon , sans autre obstacle que les Collines du Pongo ,
» qui alloient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés ,
» qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito , suc-
» cédoit ici l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât il
» n'apercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux pieds sans
» la voir ; elle est si couverte d'herbes touffues , de plantes de Lianes & de
» brossailles , qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'espace d'un
» pié. Au-dessous de Borja , & 4 à 500 lieues plus loin en descendant
» le Fleuve , une pierre , un simple caillou est aussi rare qu'un Diamant.
» Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'est un spec-
» tacle divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja , lorsqu'ils
» en rencontrent pour la première fois. Ils s'empressent de les ramasser ; il
» s'en chargent comme d'une Marchandise précieuse , & ne commencent
» à les mépriser que lorsqu'ils les voient si communes.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere Magnin , Mis-
sionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu , qu'il trouva
de quatre degrés 28 minutes du Sud , il partit le 14 de Juillet avec ce
Pere , pour la Laguna. Le 15 , ils laisserent au Nord , l'embouchure du
Mocona , qui descend du Volcan de Sangay , dont les cendres , traver-
sant les Provinces de Macas & de Quito , volent quelquefois au-delà de
Guayaquil. Plus loin , & du même côté , ils rencontrèrent les trois bou-
ches de la Rivière de Pastaca , si débordée alors , qu'ils ne purent mesu-
rer la vraie largeur de sa principale bouche ; mais ils l'estimerent de 400
toises , & presque aussi large que le Marañon (52).

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.
Danger de ce
Passage.

Situation de
l'Autcur à Borja.

Volcan de
Sangay.

(51) Voyez , ci-dessus , les remarques de
M. d'Ulloa , dans la Description du Gouver-
nement de Maynas.

(52) L'observation du Soleil , à son cou-
cher & à son lever , donna , comme à Qui-

to , des déclinaisons de la Boussole , de huit
degrés & demi du Nord à l'Est. De deux
Amplitudes , ainsi observées consécutive-
ment le soir & le matin , on peut conclure
la déclinaison de l'Aiguille aimantée , sans

VOYAGES
SUR LE
MARañON.M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

M. de la Con-
damine est atten-
du à la Laguna
par Dom Pedro
Maldonado.

Le 19, ils arrivèrent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis six semaines par Dom Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Rivière des Amazones pour repasser en Europe : mais ayant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (53). La Laguna est une grosse Bourgade, de plus de mille Indiens, rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrain sec & élevé (54), situation rare dans ce País, & sur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga, qui a sa source, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Est de Lima. Ce fut par cette Rivière, que Pedro d'Orsoa descendit dans l'Amazone. La mémoire de son Expédition, & celle des événemens qui causèrent sa perte, se conservent encore à Lamas, petit Bourg voisin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ 250 toises de largeur à l'embouchure du Guallaga.

Forme des Ca-
nots sur lesquels
ils partent.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de 42 à 44 piés de long, sur trois seulement de large, & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les Rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu. Le Voyageur est à la poupe avec son Equipage, à l'abri de la pluie sous un toit long, d'un tissu de feuilles de Palmiers entrelassées, que les Indiens composent avec assez d'art. C'est une espèce de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toit volant, de même matière, & qui glisse sur le toit fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voyageurs associés étoit de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il étoit possible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramoient le jour, & deux seulement faisoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une ressource contre l'inaction, dans un voyage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nouveaux, auroit pu rendre fort ennuyeux. » J'avois besoin, dit-il, d'une » attention continuelle pour observer, la Boussole & la montre à la » main, les changemens de direction dans le cours du Fleuve & le tems » que nous mettions d'un détour à l'autre; pour examiner les différentes

connoître celle du Soleil; il suffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux observations, s'il est assez considérable pour être aperçu avec la Boussole, *ibid.* p. 59.

(53) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Boussole, & un Gnomon portatif, les Observations nécessaires pour décrire le cours du Pastaca; & M. de la Condamine

lui en avoit donné les moyens. Un Billot qu'il avoit laissé à un Arbre, en passant, le 1 de Juin, avoit instruit M. de la Condamine de sa marche, comme ils en étoient convenus.

(54) Plusieurs observations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à 5 degrés 14 minutes. *Ibid.* p. 62.

» largeurs

» largeurs de son lit & celles des embouchures des Rivières qu'il reçoit, » l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des Iles & » leur longueur, & surtout pour mesurer par diverses méthodes, la vi- » tesse du courant & celle du Canot, tantôt à terre, tantôt sur le Canot » même. Tous mes momens étoient remplis. Souvent j'ai fondé & me- » suré géométriquement la largeur du Fleuve & celle des Rivières qui » viennent s'y joindre, j'ai pris la hauteur méridienne du Soleil presque » tous les jours, & j'ai observé souvent son amplitude à son lever & à » son coucher. Dans tous les lieux où j'ai séjourné, j'ai monté le Baro- » metre, &c. (55).

Le 25 il laissa au Nord la Rivière du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Asie au même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de 9 ou 10 syllabes; & ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leur arme ordinaire de chasse, auxquelles ils ajustent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de coton, qui remplit exactement le vuide du tuyau. Ils les lancent, du seul souffle, à 30 & 40 pas, & rarement ils manquent leur coup. Un instrument si facile supplée avantageusement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites Fleches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du sang; & sans danger pour ceux qui, en mangeant la chair, parcequ'il n'agit point s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait sous la dent. Le contrepoison pour les Hommes qui en sont blessés est le sel, & plus sûrement le sucre (56) pris intérieurement.

Le 26, Messieurs de la Condamine & Maldonado rencontrèrent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale, une des plus grandes Rivières qui grossissent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parcequ'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le Fleuve dont il prend le nom: mais encore parcequ'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes Rivières. La question ne peut être entièrement décidée que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords furent abandonnées en 1695, après le soulèvement

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Sauvages Yaméos.

Difficultés de
leur Langue.

Leurs armes de
chasse.

Fleches empoi-
sonnées.

Rivière d'U-
cayale.

(55) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(56) Voyez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, avec ce poison.

VOÏAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE,
1743.

Nation des O-
maguas, & son
origine.

Signification de
leur nom.

Plante qui leur
procure des vi-
sions.

Les Seringues.

des Cunivos & des Piros, qui massacrèrent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît sensiblement, & le nombre de ses Iles augmente.

Le 27, les deux Voïageurs aborderent à la Mission de Saint Joachim, composée de plusieurs Nations Indiennes, surtout de celle des Omaguas, Nation autrefois puissante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'espace d'environ 200 lieues au dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Roïaume de Grenade, par laquelle une des Rivières qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces Rivières, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier siècle, & l'on comptoit alors, dans leur País, trente Villages marqués de leur nom sur la Carte du Pere Fritz; mais, effrayés par les incursions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Esclaves, ils se sont dispersés dans les Bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Camberas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brésilienne, signifie *tête plate*. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Brésil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur País, le long de la Rivière des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de Plantes, l'une que les Espagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre qui se nomme en Langue du País, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de 24 heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La *Curupa* se prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuyau de roseau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils insèrent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles, d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Marañon (53), & qui reçoit toute sorte de formes, dans sa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une Poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; & pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs Assemblées, le Maître de la Maison ne manque

point d'en présenter une à chacun des Assistans; & son usage précède, tous les jours, les repas de cérémonie (57).

En partant de Saint Joachim, les Voyageurs reglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 3 d'Août, dans le dessein d'y observer une émerfion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées d'Est à Ouest. D'ailleurs les Voyages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célèbre, & la prétention des Portugais sur le Domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement malgré les obstacles, avec une Lunette de 18 piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'Académicien aiant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés 24 minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Marañon, de 900 toises au-dessous de l'Ile, n'en aiant pû mesurer qu'un bras géométriquement; & celle du Napo, de 600 toises au-dessus des Iles qui partagent ses bouches. L'émerfion du premier Satellite fut observée avec le même succès (58), & la longitude de ce point déterminée.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le Fleuve, jusqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la dernière des Missions Espagnoles sur le Marañon. Elles s'étendoient à plus de 200 lieues au-delà; mais en 1710 les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voisines des bords du Napo, n'ayant jamais été subjuguées par les Espagnols, quelques-unes ont massacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Missionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jésuites de Quito ont renouvelé d'anciens Etablissmens, & formé depuis une cinquantaine d'années, sur cette Riviere, de nouvelles Missions, aujourd'hui très florissantes. Le nom de *Pevas* est tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ses Habitans; mais on y a rassemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente; ce qui est assez ordinaire dans routes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'est entendue que de deux ou trois Familles, reste misérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages sur les bords du Marañon; mais il en reste encore dans les terres, surtout vers le Nord; & M. de la Condamine nous assure qu'en remontant l'Yu-

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

Observations
astronomiques à
l'embouchure du
Napo.

Pevas, dernière
mission Espagno-
le sur le Mara-
ñon.

(57) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1741.

(58) Après avoir observé l'émerfion, l'Académicien prit aussi-tôt la hauteur des deux Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émerfion, l'observation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent mesurés avec une bonne montre; ce qui dispensa de monter & de regler une Pen-

dule. Par le calcul, la différence de Méridiens, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui sera plus exacte quand on aura l'heure de l'observation actuelle, en quelque lieu dont la position en Longitude soit connue, & où cette émerfion ait été visible. p. 82.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.
Bizarres usages.

pura, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Prisonniers.

Entre les bizarres usages de ces Nations, dans leurs Festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poissons passés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'Oiseaux de toutes couleurs, on est particulièrement surpris dans quelques-unes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paroisse diminuée. On voit de ces bours d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de Pendant d'oreille.

Saint Paul,
première Place
Portugaise.

On compte six ou sept journées, de Pevas, dernière des Missions Espagnoles qui sont à la charge des Jésuites, jusqu'à *Saint Paul*, première des Missions Portugaises desservies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois 8 à 900 toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des Canots. Les deux Voyageurs en essuierent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruisseau; c'est le seul Port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du Fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chute subite de quelque arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le soutenoit, s'abîme tout d'un-coup, après avoir été longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les aperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Dangers de la
navigation du
Fleuve.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens; il se trouve encore des lieux où il seroit dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de descendre la Riviere, fut surpris & massacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrèrent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le Missionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voyageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des Presbyteres de maçonnerie, de terre & de

brïque, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes Indiennes, des coffres avec des ferrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voïages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parcequ'elles en sont plus séparées par la Cordilliere, qu'elles ne le feroient par une Mer de mille lieues.

VOÏAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la-carene. Il est fendu, premierement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le milieu du feu, pour augmenter sa largeur : mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de maniere, que son jeu n'embarasse point la Cabane, qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur ; & portent jusqu'à 40 Rameurs. La plupart ont deux mâts, & vont à la voile, ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai.

Canots des Indiens Portugais.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voïagers, de Saint Paul à Coari, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passerent dans les Missions intermédiaires d'Yviratuha, Trapuatuha, Paraguari & Tefé. Coari est la dernière des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premières sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mélange de diverses Nations, la plupart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la rive méridionale du Fleuve, où les terres sont plus hautes & par conséquent à l'abri des inondations. Entre Saint Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles Rivières, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, sur celle de Coari, dans le haut des terres, un Pays découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cornes ; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources de cette Rivière arrosent des Pays fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on sait que les Bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivières, dont on a donné les noms dans la Description générale de son

Coari, & sur les Colonies Portugaises.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

cours. C'est dans ces quartiers qu'étoit situé un Village Indien , où Texeira , remontant le Fleuve en 1637 , reçut en troc , des anciens Habitans , quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito , & jugé de 23 Carats. Il en donna le nom de Village d'or à ce lieu ; & dans son retour , le 26 d'Août 1639 , il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal , par un Acte qui se conserve dans les Archives du Para , où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte , signé de tous les Officiers du Détachement , porte que ce fut sur une terre haute , vis-à-vis des bouches de la Riviere d'or. Le P. d'Acuña & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du Païs , & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Indiens , surtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous* , qui venoient à la rive Septentrionale de l'Amazone ; & tous ces lieux sont placés sur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve , le Lac , la Mine , la Borne & le Village d'or , attestés par la déposition de tant de Témoins , tout a disparu ; & sur les lieux mêmes , on en a perdu jusqu'à la mémoire.

M. de la Condamine observe que dès le tems du Pere Fritz , c'est-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña , les Portugais , oubliant le titre sur lequel ils fondent leur prétention , soutenoient déjà que la borne , plantée par Texeira , étoit située plus haut que la Province d'Omaguas ; & que dans le même tems , le Pere Fritz , Missionnaire Espagnol , donnant dans une autre extrémité , prétendoit qu'elle n'avoit été posée qu'aux environs de la Riviere de Cuchivara , c'est-à-dire plus de 200 lieues plus bas. L'Académicien , reproche de l'exagération aux deux Parties , & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or , si l'on examine bien le Canton où est située la quatrième Mission Portugaise , en descendant , nommée *Paraguari* , sur le bord méridional de l'Amazone , quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Tefé , à 3 degrés 20 minutes de Latitude australe par sa propre observation , on trouvera qu'il réunit tous les caractères qui désignent la situation de ce fameux Village , dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme son opinion par divers Eclaircissemens (59).

Eclaircissement
sur les Amazones
de l'Amérique
Méditerranéenne.

Dans le cours de sa navigation , il n'avoit pas cessé de demander aux Indiens des diverses Nations , s'ils avoient quelque connoissance de ces Femmes belliqueuses , dont le Fleuve a tiré son nom parmi les Européens , & s'il étoit vrai , comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance , qu'elles véussent éloignées des Hommes , avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne , dans une étendue de 12 à 1500 lieues de Païs ; que plusieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres ; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton , pour le lieu de la retraite des Amazones ; que les différens noms , par lesquels ils les désignent dans les différentes Langues , signifient *Femmes sans mari* , *Femmes excellentes* , &c ; qu'il étoit question d'Amazones dans ces Contrées ,

avant que les Espagnols y eussent pénétré , ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540 , à Orellana , le premier Européen qui ait descendu ce Fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voyageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acuña , qui disoit, comme on l'a vu , en 1641 , que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette Riviere étoient telles , que ce seroit manquer tout-à-fait à la foi humaine , que de les rejeter. Il rapporte des témoignages plus récents , auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado , son compagnon de Voyage , ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pu exister une Société de Femmes indépendantes , & sans un commerce habituel avec les Hommes , cela est surtout possible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique , où les Maris réduisent leurs Femmes à la condition d'Esclaves & de Bêtes de somme. Enfin il paroît persuadé , par la variété des témoignages non-concertés , qu'il y a eu des Amazones Américaines ; mais il y a toute apparence , dit-il , qu'elles n'existent plus (60).

Il partit de Coari , le 20 d'Août , avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou , qui étoit familière à M. Maldonado , & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture , leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les Missions Espagnoles , où l'on s'est efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul , ils avoient eu des Interpretes Portugais , qui parloient la Langue du Brésil , introduite aussi dans les Missions Portugaises ; mais n'en ayant point trouvé à Coari , où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Missionnaire , pour le Para , ils se virent parmi des Indiens avec lesquels ils ne pouvoient converser que par signes , ou à l'aide d'un court vocabulaire , que M. de la Condamine avoit fait de diverses questions dans leur Langue , mais qui malheureusement ne contenoit pas les réponses. Ces Peuples connoissent plusieurs Etoiles fixes , & donnent des noms d'Animaux à diverses constellations. Ils appellent les Hyades , ou la tête du Taureau , d'un nom qui signifie aujourd'hui , dans le País , mûchoire de Bœuf ; parceque depuis qu'on a transporté des Bœufs en Amérique , les Brasiiliens , comme les Naturels du Pérou , ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan , le plus grand des Quadrupèdes qu'ils connoissent avant l'arrivée des Européens.

Le second jour après avoir quitté Coari , on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura , à cent lieues de la première ; & le jour suivant , on rencontra , du côté du Sud , les bouches de la Riviere , nommée aujourd'hui *Purus* , mais anciennement *Cuchivara* , du nom d'un Village voisin. Elle n'est pas inférieure aux plus grandes , de celles qui grossissent le Marañon. Sept ou huit lieues au-dessous , M. de la Condamine voyant le Fleuve sans Îles & large de 1000 à 1200 toises , y jeta la sonde , qui ne lui fit pas trouver fond à 103 brasses.

Rio Negro , ou la Riviere noire , dans lequel il entra le 23 , est , dit-

(60) Pour conclusion , il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théâtre critique des E. Ecijs , par le P. Sarmiento.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

Les Indiens ont
quelque connois-
sance de l'Ast-
ronomie.

Extrême pro-
fondeur du Fleu-
ve.

VOIAGES
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

Rio Negro, &
son Fort Portu-
gais.

Camp volant
pour le Commer-
ce des Esclaves.

Communica-
tion trouvée en-
tre l'Orinoque &
le Marañon.

'Manoa del Do-
rado, Ville fau-
sée.

il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Père Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallèlement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, séparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, jusqu'au Fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1203 toises, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est 3 degrés neuf minutes Sud. C'est le premier Etablissement Portugais qu'on trouve au Nord, en descendant l'Amazone. Sa Riviere est fréquentée depuis plus d'un siecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Esclaves. Un Détachement de la Garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriser le commerce des Esclaves, dans les bornes prescrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Troupe de rachat*, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrain, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords. Les Bois y sont moins fourrés, & le Pais est tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva, au Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voïage sur lequel il ne peut rester aucun doute (61). C'est dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro sert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, & la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la source de cette erreur, si c'en est une (62), dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaos*, cette même Nation dont on a parlé. L'Histoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien, étoit encore si forte en 1740, qu'un Voïageur, nommé Nicolas *Hortfman* (63), natif de Hildesheim, espérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Essequebé, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la Riviere de

(61) Celui du Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. *Voiez*, ci-dessus, la Description du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans sa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, &

lon la Carte du P. Samuel Fritz.

(62) *Voiez*, ci-dessous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

(63) M. de la Condamine possède un Extrait du Journal de ce Voïageur, & une Carte de sa route, faite de la main.

Surinam & l'Orinoque. Après avoir traversé des Lacs & de vastes Campagnes, traînant ou portant son Canot avec des peines incroyables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de Riviere Blanche; les Hollandois, celui d'Essequébé, & celui de Parimé, sans doute parcequ'ils ont cru qu'elle conduisoit au Lac de ce nom. On croira, si l'on veut, qu'il étoit un de ceux que Hortsman traversa, mais il leur trouva si peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

A peu de distance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere, qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de Madera, ou Riviere du Bois, apparemment parcequ'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa Cruz de la Sierra, Ville Episcopale du haut Pérou, située à 17 degrés & demi de Latitude Australe. Cette Riviere porte le nom de Manure dans sa partie supérieure, où sont les Missions des Moxes (64), dont les Jésuites ont donné une Carte en 1713 (65). Mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jeter dans le grand Fleuve de la Plata.

L'Amazone, au-dessous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Iles, elle a jusqu'à deux & trois lieues; & dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connoissent que sous celui de Rio de Solimões, Riviere des Poisons, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parceque les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses Habitans.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laissé à gauche la Riviere de Jamundas, que le P. d'Acuña nomme Cunuris, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pié du Fort Portugais de Pauxis, où le lit du Fleuve est resserré dans un Détroit de 905 toises. Le flux & le reflux de la Mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la Mer, c'est-à-dire sur plus de deux cens lieues de cours, ou sur trois cens soixante, selon le P. d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, 14 toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para au bord de la Mer. Il fait là-dessus d'utiles réflexions.

VOYAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Rio Maderai

Extrême étendue
de son cours.

Fort de Pauxis.

Le flux de la
Mer s'y fait sen-
tir.

(64) Voyez la Description du Pérou, en divers endroits.

(65) Elle est dans le Tomp XII des Lettres édifiantes & curieuses.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

Réflexions sur
ces Marées.

» On conçoit bien, dit-il, que le flux qui arrive au Cap du Nord, à l'embouchure de la Rivière des Amazones, ne peut parvenir au Détroit de Pauxis, c'est-à-dire, si loin de la Mer, qu'en plusieurs jours, au lieu de cinq ou six heures, qui est le tems ordinaire que la Mer emploie à remonter. En effet, depuis la Côte jusqu'à Pauxis, il y a une vingtaine de Parages, qui désignent pour ainsi dire les journées de la Marée en remontant le Fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la haute Mer se manifeste à la même heure que sur la Côte; & si l'on suppose que ces différens Parages soient éloignés l'un de l'autre d'environ douze lieues, le même effet des Marées se fera remarquer dans leurs intervalles à toutes les heures intermédiaires; savoir, dans la supposition des douze lieues, une heure plus tard de lieue en lieue, en s'éloignant de la Mer. Il en est de même du reflux, aux heures correspondantes. Au reste, tous ces mouvemens alternatifs, chacun en son lieu, sont sujets aux retardemens journaliers, comme sur les Côtes. Cette espèce de marche des Marées, par ondulations, a vrai-semblablement lieu en pleine Mer, & doit retarder de plus en plus, depuis le point où commence le refoulement des eaux, jusques sur les Côtes. La proportion dans laquelle décroît la vitesse des Marées en remontant dans le Fleuve; deux courans opposés qu'on remarque dans le tems du flux, l'un à la surface de l'eau, l'autre à quelque profondeur; deux autres, dont l'un remonte le long des bords du Fleuve & s'accélère, tandis que l'autre, au milieu du lit de la Rivière, descend & retarde; enfin deux autres encore, opposés aussi, qui se rencontrent souvent, proche de la Mer, dans des Canaux naturels de traverse, où le flux entre à la fois par deux côtés opposés; tous ces faits, dont j'ignore que plusieurs aient été observés, leurs différentes combinaisons, divers autres accidens des Marées, sans doute plus fréquens & plus variés qu'ailleurs, dans un Fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus grande distance de la Mer qu'en aucun autre endroit du Monde connu, donneroient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

Mais pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudroit une suite d'Observations exactes; ce qui demanderoit un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir sa Patrie. Il se rendit, en seize heures, de Pauxis à Topayos, autre Forteresse Portugaise à l'entrée de la Rivière de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des Mines du Brésil, en traversant des Païs inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrières, que les Missionnaires Jésuites s'efforcent d'appriivoiser. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande Ile, à l'embouchure de la Rivière de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les Habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou *Topinamboux*, dominante il y a deux siècles dans le Brésil, où ils ont laissé leur Langue. On a vu leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'est chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de Pierres des Amazones,

Pierres des
Amazones.

Dont on ignore l'origine, & qui ont été long-tems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du Jade Oriental; elles résistent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habirans du Pais ont pû les tailler, & leur donner diverses figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Rivière, auquel on donnoit aisément une forme, & qui ne devoit ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'auroit pas été démentie par des essais, il resteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parceque les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parcequ'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Le 4 Septembre, les deux Voyageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, sans voir le moindre coteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, & dont les sommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord forment les Rivières de la Côte de Caienne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent se perdre dans l'Amazone. ~~Et~~ dans ces Montagnes, suivant la tradition du Pais, que se sont retirées les Amazones d'Orellana : mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'aussi mal éclaircie, assure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Le 5 au soir, la variation de l'aiguille, observée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit poussé sur le bord du Fleuve, ayant servi de théâtre pour cette Observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoiqu'il desséchât, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence étoit de 24 piés, & sa longueur de 84 entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les Bois des bords de l'Amazone, & de plusieurs autres Rivières qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voyageurs laisserent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de Paru, situé sur le bord Septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de Canots se sont perdus, ils entrèrent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication : les Iles, qui divisent la bouche de cette Rivière en plusieurs Canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur ; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même Rivière que le P. d'Acuña nomme Paranaíba, & le P. Fritz, dans sa Carte, *Aoripana* ; diversité, qui vient de celle

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.

Montagnes riches en Métaux, où l'on suppose que les Amazones se sont retirées.

Modique grandeur des Arbres.

Paru, ancien Fort Hollandois.

VOIAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.
Deux Arbres
aromatiques, l'un
nommé Crabe à
Cayenne.

des Langues. Xingu est le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Mission sur le bord de la Riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des Mines du Bresil; & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques (66) dont les fruits sont à peu-près de la grosseur d'une Olive, se rapent comme la noix Muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Cayenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que si les épiceries orientales en laissoient à desirer d'autres, celles-ci seroient plus connues en Europe. Cependant il a vu, dans le País, qu'elles passoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

L'Amazone devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui se succèdent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute espece, qui font la plus grande incommodité de la Navigation sur ce Fleuve. Leurs piquûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voient point sans un Pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces Insectes sur la rive Occidentale.

Forteresse de
Curupa.

Rivieres, qui
forment une es-
pece de Mer.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voïageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorsqu'ils étoient maîtres du Bresil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs Esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord méridional du Fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles; les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que, quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marajo*, défigurée dans toutes les Cartes. Delà, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables, sont premierement *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajayas*, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les

(66) Ils se nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

anciennes Cartes nomment , comme Laet , Riviere du Para ; en second lieu la Riviere des Tocantins , plus large encore que la précédente , & qu'il faut plusieurs mois pour remonter , descendant , comme le Topayos & le Xingu , des Mines du Bresil , dont elle apporte quelques fragmens dans son sable ; enfin , la Riviere de Muju , que l'Académicien trouva large de 749 toises à deux lieues dans les terres , & sur laquelle il rencontra une Frégate Portugaise qui remontoit à pleines voiles , pour aller chercher , quelques lieues plus haut , des bois de Menuiserie , rares & précieux dans d'autres Régions (67).

C'est sur le bord Oriental du Muju , qu'est située la Ville du Para , immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim , qui vient de recevoir une autre Riviere , appelée Guama. Il n'y a , suivant M. de la Condamine , que la vue d'une Carte , qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville , sur le concours d'un si grand nombre de Rivières. Ses Habitans sont fort éloignés , dit-il , de se croire sur le bord de l'Amazone , dont il est même vrai-semblable qu'il n'y a pas une seule goutte , qui baigne le pié de leurs murailles ; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris , quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laisse pas , dans le langage reçu , de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'Académicien fut conduit de Cnupa au Para , sans être consulté sur la route , entre des Iles , par des Canaux étroits , remplis de détours qui traversent d'une Riviere à l'autre , & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous les soins se rapportant à dresser sa Carte , il fut obligé de redoubler son attention , pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux sans nombre.

Le 19 de Septembre , c'est-à-dire près de 4 mois après son départ de Cuenca , il arriva heureusement à la vue du Para , que les Portugais nomment le *grand Para* , c'est-à-dire la *grande Riviere* dans la Langue du Bresil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collège des Jésuites , où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre , pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville , en vertu des ordres de S. M. Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva , le 27 , une Maison fort commode & sagement meublée , avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer , & dans une situation telle qu'il l'avoit désirée pour la commodité de ses Observations. » Nous crûmes , dit-il , en arrivant au Para , à la sortie des Bois de l'Amazone , nous voir » transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville , des rues bien » alignées , des Maisons riantes , la plupart rebâties depuis trente ans en » pierre & en moëlon , des Eglises magnifiques. Le Commerce direct » des Habitans avec Lisbonne , d'où il leur vient tous les ans une Flotte » marchande , leur donne la facilité de se pourvoir de toutes sortes de » commodités. Ils reçoivent les Marchandises de l'Europe en échange » pour les denrées du País , qui sont , outre quelque or en poudre qu'on

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Situation de la
Ville du Para.

Arrivée de M.
de la Condamine
dans cette Ville.

Idée de la Ville
du Para.

(67) Les Observations de M. de la Condamine sur quelques Animaux des País qu'il avoit traversés , sont réservées pour l'Article qui leur convient.

VOYAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1743.
Sa Latitude &
sa Longitude.

Autres Obser-
vations.

» apporte de l'intérieur des terres , du côté du Bresil , l'écorce du bois
» de crabe , ou de clou , la Salse-pareille , la Vanille , le Sucre , le
» Caffé , & surtout le Cacao (67).

Jamais la Latitude du Para n'avoit été observée à terre , & l'on assura
M. de la Condamine , à son arrivée , qu'il étoit précisément sous la li-
gne équinoxiale. Il trouva , par diverses observations , 1 degré 28 minu-
tes du Sud (68). A l'égard de la Longitude , une Eclipsé de Lune , qu'il
observa le premier de Novembre 1743 , & deux immersions du premier
Satellite de Jupiter (69) lui firent juger , par le calcul , la différence du
Méridien du Para à celui de Paris , d'environ trois heures 24 minutes à
l'Occident

Entre plusieurs autres Observations , les unes sur la déclinaison & l'in-
clinaison de l'aiguille , les autres sur les Marées , qui sont assez irréguli-
ères au Para , la plus importante , & qui avoit un rapport immédiat à
la figure de la Terre , objet principal de son Voyage , fut celle de la lon-
gueur du Pendule de tems moien , ou plutôt la différence de longueur de
ce Pendule à Quito & au Para (70). Neuf expériences , dont les deux
plus éloignées ne donnerent que trois oscillations de différence sur 98740 ,
lui firent trouver qu'en 24 heures de tems moien , son Pendule à verge
de Métal faisoit , au Para , 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito , & 50
ou 51 plus qu'à Pichincha , 150 toises au-dessus de Quito : d'où il con-
clut que sous l'Equateur , deux corps , dont l'un peseroit 1600 livres , &
l'autre 1000 livres au niveau de la Mer , étant transportés le premier à
1450 , le second à 2200 toises de hauteur , perdroient chacun plus d'une
livre de leur poids (71).

Il étoit nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone , pour
achever la Carte de ce Fleuve , & de suivre même la rive Septentrionale
jusqu'au Cap de Nord , où se termine son cours. Cette raison suffisoit
pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne ,
d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi , n'ayant pas profité , comme
M. Maldonado , de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonne le 3 de
Décembre , il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année , moins ce-

(67) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(68) La Carte du P. Fritz place cette
Ville par un degré du Sud. Celle de Laet
ne diffère pas sensiblement de M. de la Con-
damine. Le nouveau Routier Portugais porte
1 degré 40 minutes du Sud..

(69) Des 6 & 29 Décembre de la même
année.

(70) L'une de ces deux Villes est au bord
de la Mer , l'autre quatorze à quinze cens
toises au-dessus de son niveau ; & toutes
deux sous la Ligne équinoxiale ; car un de-
gré & demi n'est ici d'aucune conséquence.
L'Académicien étoit en état de déterminer
cette différence par le moien d'un Pendule
invariable de vingt-huit pouces de long ,
qui conservoit ses oscillations pendant plus

de vingt-quatre heures , & avec lequel il
avoit fait un grand nombre d'Observations
à Quito , & sur un endroit de la Monta-
gne du Pichincha , qui est élevé de sept cens
cinquante toises au-dessus du Sol de Quito.
Ibid. p. 181.

(71) A peu près comme il devoit arriver ,
si l'on faisoit les mêmes expériences sous
le vingt-deuxième & le vingt-huitième pa-
rallèle , suivant la Table de Newton ; ou
vers le vingt & vingt-cinquième , à juger
par la comparaison des Expériences immé-
diates faites sous l'Equateur & en divers
endroits de l'Europe. Au reste , M. de la
Condamine avertit que les nombres précé-
dens ne sont qu'approchés. p. 182.

pendant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plûpart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Genipa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette dernière conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du Pais. Un Indien Sauvage, nouvellement sorti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voyant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Amérique, qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été attaqués; & de ce moment, il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (72).

VOIAGES
SUR LE
MARAÑON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1743.

Remarque sur
la petite Vérole
qui fait de fré-
quens ravages au
Para.

Inoculation ten-
tée avec succès,
dans les Missions.

(72) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les especes monnoïées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoie courante étoit le Cacao. — A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lisbonne sur une Flotte Portugaise: « L'exem-
« ple du P. Fritz, dit-il, Missionnaire d'Es-
« pagne à Maynas, qui descendit le Fleuve

« jusqu'au Para, en 1689, pour y rétablir
« sa santé, & que le Gouverneur de cette
« Ville retint plus d'un an, avoit fait crain-
« dre à M. Maldonado de se déclarer Es-
« pagnol parmi les Portugais. Ses Parens
« & ses Amis le lui avoient bien recomman-
« dé avant son départ de Quito, & je lui
« avois promis le secret. Après que le Gou-
« verneur du Para m'eut remis copie des or-
« dres de S. M. P., & que nous eûmes éprou-
« vé les manieres franches & ouvertes de ce
« Commandant, je fis mon possible pour
« engager M. Maldonado à y répondre. Je

VOYAGES
SUR LE
MARAJON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1744.

M. de la Con-
damine quitte
Para.

Observations
sur les deux em-
bouchures de
l'Amazonc.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un Canot du Général (73), avec un Equipage de 22 Rameurs, & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer sa route : mais, n'ayant pu trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Indiens & à la timidité du *Mamelus* (74) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazonc, ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para sous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, seule, presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irrégulière, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude, de petites Iles (75). Le Bras du Para, cinq ou six

lui représentai que le Passeport ne distinguoit aucune Nation ; puisqu'il s'étendait à tous ceux qui m'accompagneroient ; que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par la Cour, & avoit reçu ordre de le faire reconduire à sa Mission avec de grands honneurs ; que les circonstances présentes étoient beaucoup plus favorables, puisque les deux Cours d'Espagne & de Portugal étoient depuis long-tems en bonne intelligence. Il sentoît la force de ces raisons ; mais une mauvaise honte le retenoit. Il avoit passé pour François, & reçu, en cette qualité, des Lettres de recommandation du Gouverneur pour Lisbonne : il n'osoit avouer les soupçons qu'on lui avoit inspirés. Ce n'est pas tout, il exigea de moi que je lui gardasse le secret, même après son départ. Je ne me suis trouvé, de ma vie, dans une situation plus embarrassante. D'un côté, je me reprochois de paier par une dissimulation qui ressembloit à une tromperie, la franchise d'un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, qui me combloit de politesses ; & d'un autre côté, je ne pouvois trahir la confiance de mon Ami. J'évitai, autant qu'il me fut possible, les conversations particulières avec le Gouverneur, qui me parloit souvent de M. Maldonado. L'Académicien, pendant son séjour au Para, fut fort lié avec un Ecclésiastique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurengo Alvares Roxo de Potlis, Grand-Chantre de l'Eglise Cathédrale & Grand-Vicaire de l'E-

vêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Histoire naturelle & pour la Mécanique. Plusieurs morceaux curieux, dont il fit présent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoyés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potlis est aujourd'hui Correspondant de l'Académie des Sciences, p. 196 & suiv. du Journal.

(73) M. d'Abreu de Castelbranco, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politesse. Ses lettres étoient, *Excellentissimo senhor Governador e Capitão General do Estado do Maranhão*. Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refusé, dit l'Académicien, de recevoir l'argent que je lui avois offert. Je portai secrètement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le frer du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la somme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit restée en dépôt par ordre du Gouverneur : c'est à cette occasion, que j'ai su jusqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majesté Portugaise, p. 199. du Journal.

(74) On appelle *Mamelus*, au Brésil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voyez, ci-dessous, la Description du Brésil.

(75) Elles sembleroient placées au hasard, s'il ne paroissoit qu'elles ont été copiées sur la Carte du Flambeau de Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

lieues

lieues au-dessous de la Ville, a déjà plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoia l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière Pointe, qui se nomme Magnan, très dangereuse même aux Canots par ses écueils. Au-delà de cette pointe il prit à l'Ouest, en suivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de 40 lieues sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laissa au Nord, l'une appelée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa Langue particulière. Le terrain de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entièrement noyé, & presque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, situé sur le bord oriental du Fleuve, & transféré par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il seroit impossible, en cet endroit, de traverser le Fleuve dans des Canots ordinaires, si le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin, & pour la dernière fois, la ligne Equinoxiale. L'observation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

VOYAGES
SUR LE
MARAÑON;
M. DE LA
CONDAMINE,
1744.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve, qui soit couvert d'arbres; le dedans des terres est un Pais uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordillère de Quito. Les Indiens assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes Plaines découvertes. Du Pais voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'Apyuague qui s'apperoivent aussi fort distinctement en Mer, de plusieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne (76).

Changement du
Sol vers le Nord.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve est le plus resserré par les Iles, surtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'Arauary, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene singulier. Pendant trois jours, les

Phénomene sin-
gulier de la Ma-
rée.

(76) De toutes ces suppositions, M. de la Condamine conclut qu'en partant de Cayenne, par cinq degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pu mesurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, sans sortir des terres de France, & reconnoître, chemin faisant, un intérieur des terres, qui ne l'a point été jusqu'ici; enfin que si l'on eût voulu, on eût pu, avec des Passants de Portugal, passer la mesure jus-

qu'au Parallele de Macapa, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eût été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorsqu'il l'avoit proposé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut question du Voyage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inspection des lieux étoit nécessaire pour s'assurer de ce qu'il proposoit. *Ibid.* p. 192.

VOIAGES
SUR LE
MARañON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

son explication.

M. de la Con-
damine échoue
sur un Banc de
sable.

Il y passe sept
jours.

plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à la plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de distance, un bruit effrayant, qui annonce la *Pororoca*; c'est le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on aperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troisieme, & quelquefois un quatrieme, qui se suivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrain emporté par la *Pororoca*, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute espece. Le rivage, partout où elle passe, est aussi net que s'il avoit été soigneusement balaié. Les Canots, les Pirogues, les Barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce Phénomene, » que cela n'arrive que lorsque » le Flot, montant & engagé dans un Canal étroit, rencontre en son » chemin un Banc de sable ou un haut fond qui lui fait obstacle; que » c'est là, & non ailleurs, que commence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au-delà du Banc, quand le » Canal redevient profond, ou s'élargit considérablement (77). Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Mascaret* à cet effet des Marées.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restoiient jusqu'aux grandes Marées, arriver au Cap de Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la *Pororoca*, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pié à sec, & où malgré ses représentations il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. Delà, il se rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, son Canot échoua sur un Banc de vase; & la Mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au Canot. Enfin, il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses Rameurs, dont la fonction avoit cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ses Observations (78) à la vue du Cap de Nord, & de s'ennuyer beaucoup d'être tou-

(77) *Ibid.* p. 195.

(78) Il remarqua, dans les Cartes marines, une erreur très dangereuse pour l'atterrissage des Vaisseaux, & qui peut-être en a fait périr plusieurs, comme ceux dont il vit les debris sur la Côte voisine, qui court au Nord jusqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ses explications

soient ici rapportées. Rien, dit-il, n'est » moins conforme à la vérité que la vue » & l'aspect de cette Côte, telle qu'elle est » dessinée dans le Flambeau de la Mer, li- » vre traduit du Hollandois dans toutes les » Langues. On y voit la représentation d'une » longue chaîne de Montagnes, dont les » diverses pointes & les inflexions sont figu-

Jours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchassé dans un limon durci, étoit devenu un Observatoire solide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Est, c'est-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une semaine entière, il eut aussi le loisir de promener sa vue de toutes parts, sans découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes sont représentées avec un grand détail, dans les Descriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune suivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

Quelques lieues à l'Ouest du Banc, auquel son aventure lui fait donner le nom de *Banc des sept jours*, & par la même hauteur, il rencontre une autre Bouche de l'Araouari, aujourd'hui fermée par les sables. Cette Bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, sont la Rivière & la Baie de Vincent Pinçon; sur-quoi il observe que les Portugais ont eu leurs raisons pour les confondre avec la Rivière d'Oyapoc, dont l'embouchure sous le Cap d'Orange est par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît ne faire de l'Oyapoc & de la Rivière de Pinçon qu'une seule & même Rivière, n'empêche pas qu'elles ne soient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre (79). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, situé sur le bord Septentrional de la Rivière du même nom à six lieues de son embouchure, est de trois degrés 55 minutes Nord.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parceque la Côte est si plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que

VOIAGES
SUR LE
MARAJON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

La Rivière
d'Oyapoc con-
fondue avec cel-
le de Vincent
Pinçon.

Fort François
d'Oyapoc.

M. de la Con-
damine arrive à
Cayenne.

reçues dans le plus grand détail; il est pour-
tant très vrai qu'on n'apperçoit pas sur le
terrein la moindre apparence de Colline,
tant que la vue peut s'étendre. La Côte est
une terre basse & noyée, couverte de Man-
gliers qui avancent fort loin dans la Mer.
Les mêmes Cartes Hollandoises, & d'après
celles-ci toutes les autres, défigurent aussi
l'Ile de Marayo, ou de Joanes; & d'une
seule Ile elles font un Archipel, avec des
Canaux où les sondes sont marquées. L'Académicien ne trouve qu'un moyen de
concilier ce qu'il a vu, avec la Carte: c'est
de supposer que les terres & le limon, char-
riés par l'Amazone & par le reflux de la Mer,
ont uni, avec le tems, plusieurs Iles en une
seule, dont le terrain s'affermir & s'élève de-
puis qu'elle est défrichée par ceux du Para,
qui y ont plusieurs Etablissements & beaucoup
de gros Bétail. Cette cause, jointe à la pro-
priété que les Mangliers ont de se reprodui-

re par leurs branches, qui deviennent des
races, peut avoir aussi fait avancer la Côte
du Continent plusieurs lieues vers l'Est, &
& même assez pour que les Montagnes de
l'intérieur des terres ne puissent plus être vi-
sibles en Mer, comme elles l'étoient peut-
être il y a plus d'un siècle, lorsque les vues
en ont été dessinées. Cette conjecture, que
la vue du terrain fit naître à M. de la Conda-
mine sur le lieu même, lui avoit échappé,
lorsqu'il donna sa Relation en 1745. Elle ne
manque pas de vrai-semblance: du moins
est-elle plus probable, qu'il ne l'est de sup-
poser que l'Auteur des Cartes du Flambeau
de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ses Lec-
teurs. pp. 202 & 203. du Journal.

(79) Il donne pour garants de ce fait les
anciennes Cartes, & les Auteurs originaux,
qui ont écrit de l'Amérique avant l'établisse-
ment des Portugais au Brésil.

VOIAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.
1744.

le gouvernail ne cessoit pas de sillonner dans la vase, il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne. On sait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens Paralleles, & que ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton sur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit proposé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui se font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet article; mais elles ne firent pas l'unique soin du savant Académicien, & parmi quantité d'autres Observations (80), l'étendue de ses connoissances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre dessein.

Premierement, il fit l'essai de ses graines de Quinquina, qui n'aient alors que huit mois, lui donnoient l'espérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pu conserver, & dont les dernières venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de submerger son Canot sur le Cap d'Orange. Mais des semences si délicates, & qui avoient essuïé de si grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

Expériences du
Poisson des fle-
ches Indiennes.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essayer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conservoit encore son activité, & si le Sucre étoit un contrepoison aussi efficace qu'on l'en avoit assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une Poule, légèrement blessée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis 13 mois, & qui lui fut soufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délaïé avec de l'eau, & retirée sur-le-champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après: bientôt les convulsions suivirent; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troisième, piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, ayant été

(80) M. de la Condamine fit des expériences sur la vitesse du son, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géométriquement la position de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & sur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers, & particulièrement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui sert de point de reconnaissance aux Vaisseaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue seroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la distance où l'on est d'une Côte; ce qui est fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres

du Continent, pour mesurer leurs détours par routes & distances, & pour observer diverses Latitudes. Ce sont des matériaux, qui pourront servir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son observation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ 5 degrés 56 minutes du Nord; & quatre observations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'est marquée dans le Livre de la *Connoissance des Temps*. M. Richer n'avoit fait aucune observation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204 & suiv.

secourue à l'instant avec le même remède , ne donna aucun signe d'incommodité (81). Ce Poison est un extrait , tiré , par le feu , des Sucs de diverses Plantes , particulièrement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes , ou de racines , dans celui des *Ticunas* , qui est le plus célèbre entre les Nations des rives de l'Amazone ; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant , dit-il , que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt , pour satisfaire leurs haines , leurs jalousies & leurs vengeances , un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes & aux Oiseaux (82).

Diverses tentatives , pour vérifier sur de grands Polypes de Mer , fort communs sur cette Côte , le fait merveilleux & toujours nouveau de la multiplication (83) , ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse , dont il fut attaqué & dangereusement malade , l'empêcha de les répéter.

L'Académicien , retenu à Cayenne par divers obstacles , en partit après un séjour de six mois , dans un Canot que lui fournit le Commandant , & se rendit à Surinam où il étoit invité par M. *Mauricius* , Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août , il entra dans la Rivière de Surinam , qu'il remonta l'espace de cinq lieues , jusqu'à *Paramaribo* , Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord. Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe. Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre , sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons , qui n'avoit que douze Hommes d'équipage : il courut un grand danger à l'atterrissage sur les Côtes de Hollande (84). Enfin il entra le 30 de

VOYAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1744.

Tentatives sans
succès sur la
multiplication
des Polypes.

Retour de M.
de la Condamine
en Europe.

(81) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden , en présence de MM. *Muskenbrock* , *Vanfvieter* , & *Albinus* , Professeurs célèbres , le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison , dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid , ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes , mais le sucre fut donné sans succès. La Poule , qui avoit avalé le sucre , parut seulement vivre un peu plus long-tems que l'autre. L'expérience ne fut pas répétée. *Ibid.* p. 209.

Nous avons appris , depuis , que M. de *Reaumur* & M. *Hérissant* , de l'Académie des Sciences , ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien , qui a fait périr en peu de minutes un Aigle , un Cheval & un Ours , qu'une once d'arsenic n'avoit fait que purger légèrement ; & que le sucre qu'on a fait avaler à plusieurs Animaux , blessés avec ces fleches empoisonnées , ne les a point préservés de la mort.

(82) *Ibid.* p. 210.

(83) On fait que la multiplication des Po-

types a été découverte par M. *Trembley* , & confirmée depuis par les Expériences de MM. de *Reaumur* , de *Jussieu* , & d'un grand nombre de Physiciens.

(84) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. » Avec un si petit équipage , » on peut juger quelle devoit être la lenteur de notre manœuvre : mais il seroit difficile de se figurer ce que j'eus à souffrir de la grossièreté des gens à qui j'avois affaire. Le 29 du même mois , nous échappâmes , grâces au mauvais tems , à un Corsaire Anglois , qui devoit être un Forban , puisque le Pavillon des Etats Généraux ne l'empêcha point de nous lâcher de près sa bordée. Le 6 Novembre , en approchant des Côtes de Bretagne , nous raisonnâmes avec un Corsaire de Saint Malo , le *Lys* , commandé par M. de la *Cour-Gaillard*. Je satisfis à toutes ses questions ; ce qui épargna au Capitaine Hollandois le risque de mettre la Chaloupe en Mer par un gros tems. Il n'en refusa pas moins , en passant devant Calais , de me descendre dans une Barque

VOIAGES
SUR LE
MARANON.

M. DE LA
CONDAMINE.

1744.
Accueil qu'il
reçoit dans sa
Patrie.

Novembre dans le Port d'Amsterdam ; & le 23 de Février 1745 il se re-
vit à Paris , après une absence d'environ dix ans.

Une réputation éclatante & bien méritée , c'est-à-dire fondée sur un
mérite connu , & sur des travaux également utiles & pénibles , tenoit
en France des applaudissemens prêts pour son retour. A son arrivée , il
eut l'honneur d'être présenté au Roi. Il lut , dans l'Assemblée publique de
l'Académie , la Relation de son Voiage sur la Riviere des Amazones ,
qui lui appartenoit proprement ; & qui fut publiée dans le cours de la
même année. Il remit , au Cabinet du Jardin du Roi , une collection de
deux cens morceaux d'Histoire Naturelle , & de différens Ouvrages de
l'Art , qu'il avoit rassemblés dans ses glorieuses courses. Enfin , sûr d'une
estime qui doit le rendre content de son sort , il jouit paisiblement de
la reconnoissance de ceux qu'il a bien servis ; c'est-à-dire de sa Patrie &
de toute l'Europe (85).

» de Pêcheur , comme il l'avoit promis au
» Gouverneur de Surinam. Jusques-là , notre
» navigation avoit été heureuse. Elle le fut
» encore à l'entrée du Texel , où nous pri-
» mes , le 16 , un Pilote Côtier. Le Bôt , sur
» lequel il étoit venu , lui troisième , entra
» sous nos yeux dans le Canal : quel fut
» mon regret de ne m'y être pas embarqué !
» Le vent aiant redoublé en ce moment ,
» nous errâmes , le reste du mois , dans la
» Mer de Hollande , sur des Bas-fonds , d'un
» très gros tems , par une brume continuel-
» le , & toujours la sonde en main. Ce fut
» par cette même tempête que périt dans la
» Manche le Vaisseau de l'Amiral *Balchen* ,
» monté de cent vingt pieces de canon. Le
» peu d'eau que tiroit notre Navire nous
» préserva d'échouer sur la Côte , dont nous
» vîmes souvent les feux de trop près. J'a-

» vois couru quelques risques sur Mer , dans
» mes voïages du Levant & d'Amérique ;
» mais je n'avois jamais vû le Capitaine fer-
» mer tous ses coffres , se charger d'un sac
» qui contenoit ses Lettres & ses Papiers les
» plus importans , n'attendre que le moment
» de toucher , & n'avoir qu'une foible espé-
» rance de se sauver dans la Chaloupe. Nous
» reconnûmes enfin *Wlie-land* , dont nous
» nous jugions très éloignés , & nous entrâ-
» mes dans le *Zuiderec*. En mettant pié à
» terre le 30 , à Amsterdam , tout le reste fut
» oublié. pag. 206. du Journal.

(85) Ajoutons que M. de la Condamine
s'étant marié en 1756 , le Roi l'a gratifié , à
cette occasion , d'une Pension de 4000 livres.
Voiez , dans l'Avertissement de ce Tome ,
quelques éclaircissemens sur sa Carte de la
Province de Quito , qui est au Tome XIII.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



CHAPITRE VII.

§ I.

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

C'EST pour achever tout ce qui concerne les Voiages & les Possessions des Espagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Brésil avec les Portugais, on revient ici à la fameuse Rivière de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déjà eu l'occasion de représenter son embouchure, d'après le Pere Feuillée (*); mais, sans compter les circonstances du premier Etablissement des Espagnols, il reste quantité d'observations à recueillir sur la Colonie de Buenos-Aires, & sur l'intérieur du País.

Rio de la Plata, ou la Rivière d'argent, qui se jette dans la Mer du Nord par les 35 degrés de Latitude du Sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Elle part du Lac des Xarayès, vers les seize degrés trente minutes, sous celui de Paraguay (86), qu'elle donne à une immense étendue de País (87), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des

INTRODUC-
TION.Source & cours
de Rio de la Pla-
ta.

(*) Tome XIII. pag. 329. not. 9.

(86) Paraguay signifie tête couronnée, comme si le Lac d'où il sort lui formoit une couronne. Don Martin del Barco, Auteur d'un Poème historique qu'on a déjà cité, prétend que le Lac des Xarayès n'est pas la source de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoute que quelques-uns la lui font tirer du Lac Parimé, dans la Province d'el Dorado. L'Historien du Paraguay, qui semble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque; & certainement il n'y auroit pas de vraisemblance à faire passer le Paraguay sous l'Amazone, comme il le faudroit nécessairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laissons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Historien Espagnol nommé Lozano: « Jean Gar-
cie, natif de l'Assomption, Capitale du
Paraguay, étant été plusieurs années Es-
clave des Payaguas, revint dans sa Patrie
au commencement du dix huitième siècle,
raconta que dans un Voiage qu'il avoit

» fait à la suite de ces Indiens, après
» qu'ils eurent remonté le Paraguay & tra-
» versé le Lac des Xarayès, ils se trouve-
» rent sur une Rivière qui s'y décharge;
» que l'ayant remontée quelques jours, ils
» arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous
» laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas,
» avant que de s'engager dans ce Canal té-
» nèbreux, allumerent des flambeaux d'une
» espèce de résine; pour se précautionner
» contre des chauve-souris, qu'ils nom-
» ment Andiras, d'une grosseur énorme,
» & qui se jettent sur les Voiageurs lorf-
» qu'ils ne prennent pas cette précaution;
» qu'ils mirent deux jours à la remonter;
» qu'après en être sortis, ils avoient con-
» tinué quelque tems la même route, &
» s'étoient trouvés à l'entrée d'un Lac,
» dont on ne voioit point l'autre bord;
» qu'ils n'allèrent pas plus loin, & qu'ils
» retournerent chez eux par la même route.
Histoire du Paraguay, l. 1. p. 6. Admet-
tons ce fait si l'on veut; mais ne le regar-
dons point, avec l'Historien, comme une
confirmation de l'existence du Lac Parimé
& d'el Dorado.

(87) Voyez, au Tome XIII, la Descrip-
tion de l'Audience de Quito.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

INTRODUC-
TION.

Tems de sa dé-
couverte par les
Espagnols.

Malheureuses
tentatives des
Portugais.

Sort d'Alexis
Garcia & de son
Fils.

Charcas ; au midi , que le Détroit de Magellan ; à l'Orient , que le Bre-
sil ; à l'Occident , que le Pérou & le Chili. Après sa sortie du Lac , le Pa-
raguay grossit ses eaux de celles de plusieurs Rivières , quelques-unes af-
sez grandes ; jusqu'au vingt-septième degré , où il se joint avec un autre
Fleuve qui coule presque parallèlement avec lui , après avoir tourné de
l'Est à l'Ouest & coulé long-tems au Nord-Est , & que sa largeur a fait
nommer *Parana* , c'est-à-dire , Mer. Après cette jonction , plus profond
mais moins large , il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés ,
où il reçoit une autre grande Riviere , qui vient du Nord-Est , & qui se
nomme l'Uruguay. Il coule ensuite , sous le nom de la Plata , à l'Est Nord-
Est jusqu'à la Mer.

On a vu (88) que les Espagnols furent redevables de la première dé-
couverte de ce Fleuve en 1515 , à Jean Diaz de Solis , Grand Pilote de
Castille , qui lui donna son nom (89) , mais qui eut le malheur d'y pé-
rir par les fleches des Sauvages , avec une partie de ses gens. Le sort de
quelques Portugais , qui entrèrent , quelques années après , dans le Fleuve
du Paraguay par le Bresil , ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit , qui
commençoit à se répandre , que les Espagnols avoient trouvé d'immenses ri-
chesses au Pérou , Dom Martin de Sofa , Gouverneur & Capitaine Général
du Bresil , conçut le dessein de les partager avec eux. Il chargea de cette
entreprise Alexis Garcia , qui , partant avec son fils & trois autres Portu-
gais , prit sa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas dif-
ficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens , dont il en-
gagea , dit-on , mille à le suivre ; & traversant le Fleuve , il pénétra jus-
qu'aux frontieres du Pérou , où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'ar-
gent. Ensuite , étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti , il
résolut d'y faire un Etablissement , pour servir comme d'entrepôt aux Avan-
turiers de sa Nation qui voudroient profiter de ses Découvertes. Dans
cette vue , il renvoia deux de ses gens au Général , pour l'informer du
succès de son Voyage & lui communiquer son projet. Mais c'étoit pouf-
fer trop loin la confiance pour ses Indiens , que de rester seul parmi eux ,
avec son Fils & le troisième de ses Associés. A peine les deux autres fu-
rent partis , que ces Barbares le massacrèrent , lui & le Portugais , fi-
rent prisonnier son fils , qui étoit fort jeune , & s'emparerent de toutes
ses richesses.

Cependant l'arrivée de ses deux Envoies , la nouvelle d'un chemin dé-
couvert jusqu'au Pérou , & quelques lingots d'or & d'argent qui en fai-
soient foi , causerent une joie fort vive aux Portugais du Bresil. Soixante
des plus ardens partirent aussi-tôt avec une Troupe de Brasiliens , sous
la conduite de *Seldeno* , pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu
où ils devoient le trouver , ils eurent quelques soupçons de la perfidie
des Indiens : mais envain s'armerent-ils de précaution ; ils furent préve-
nus , à la faveur des Bois , & raillés en pièces , à l'exception de quelques-
uns , qui se sauverent heureusement vers le Parana. Ils avoient à passer

(88) Voyez le Tome XII de ce Recueil , pag. 205.

(89) Les Indiens le nommoient auparavant , *Amaraya*.

de Fleuve, pour se dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit ; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrèrent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage ; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voioient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

Malgré l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Pais, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques aventures. Aussi l'Espagne y songeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez légers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien Cabot, ou *Gabot*, dont le nom a déjà paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses Freres, la découverte de l'île de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VII d'Angleterre, se voiant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des Etablissmens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (90). La *Victoire*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fut revenu en Espagne, & le premier qui eut fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverses sortes d'Epicerie & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit ; mais croiant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur ; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars, 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. » Cabot devoit commander une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine Général ; on lui donnoit pour Lieutenant Martin Mendez, qui avoit été » Trésorier de celle de Magellan, & qui étoit revenu sur la *Victoire*. Il » devoit passer le Détroit, se rendre aux Moluques, aller faire ensuite » la découverte de Tharsis, d'Ophir & de Cipango, noms d'une grande » antiquité, par lesquels on entendoit le Japon, y charger son Navire » d'or & d'argent, & revenir en Espagne par la même route. » C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur ; mais avec quelque air de confiance qu'il garantit l'exécution d'une si belle promesse, les Armateurs de Seville, ayant remarqué un commencement de méfintelligence entre lui & Mendez, regretterent de l'avoir choisi pour commander leurs Vaisseaux. Ils firent même représenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permission de nommer un autre Chef.

VOYAGES
SUR LE FLEU-
VE DE LA
PLATA.

Autres Portu-
gais qui périrent
sur le Paraguay
& le Parana.

VOYAGE DE
SEBASTIEN
CABOT.

1526.

D'où Cabot
vient en Espagne.

Il est nommé
Chef d'un Eca-
dre pour les Mo-
luques.

On regrette ce
choix.

(90) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3 & suiv.
Tome XIV.

VOYAGES
SUR LE FLEU-
VE DE LA
PLATA.

SÉBASTIEN
CABOT.

1526.

Son départ.

Il se rend odieux.

Résolution qu'il
prend de renon-
cer au voyage des
Moluques.

Il s'arrête à
Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il cons-
truit sans succès.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuse de ne s'être conduit, dans ce Voyage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les provisions, dit-il, lui manquèrent bientôt, faute d'économie; il ne ménagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, sans eau & sans vivres, à l'Île de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'est pas éloignée du Cap Saint Augustin au Brésil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuse ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Île; enfin, lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure (91) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il résolut de ne pas pousser sa navigation plus loin, sous prétexte qu'il manquoit de vivres pour passer le Détroit; mais plus vraisemblablement parceque ses Equipages commençoient à se murmurer. Il prit même le parti de dégrader, dans une Île déserte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement sa conduite.

Quoique l'embouchure du Fleuve soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Îles de Saint Gabriel, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos-Aires. La première, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Îles forment avec le Continent qu'il avoit à sa droite, & delà dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette méprise eut deux causes; l'une que les Îles de Saint Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Uruguay est très-large, lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur; & trouvant à droite une petite Rivière, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un Fort, où il laissa Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de pousser les Observations sur le Fleuve: mais, trois jours après, cet Officier, ayant échoué sur un Banc de sable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauvèrent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux Îles de Saint Gabriel.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre; & remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Rivière qui sort des Montagnes de Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien de

(91) L'Historien du Paraguay dit la Baie, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au Cap Saint Antoine, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie, mais qu'il faut suivre le sentiment de

ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra, vis-à-vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Historien n'a pas consulté le P. Feuillee, qui donne là-dessus des idées fort précises, quoiqu'il se trompe en faisant Sébastien Cabot Anglois de nation. Voyez son Journal, pp. 281 & suiv. & ci-dessus, Tom. XIII, p. 309.

Zacariona en celui de *Rio Tercero*. Il donna , au Fort , celui de *S. Esprit* ; mais il est plus connu , dans les Relations (92) sous celui de Tour de Cabot. Il y laissa une Garnison ; & continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors , se trouvant entre deux grandes Rivières , il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déjà remarqué que c'est le Parana ; mais voyant qu'il tournoit trop à l'Est , il retourna au confluent & remonta le Paraguay , dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bresil. Il y fut attaqué par des Indiens , qui lui tuèrent vingt-cinq Hommes , & firent trois Prisonniers. Bientôt , il eut la satisfaction d'être vengé , par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia , & l'on assure que le fruit de sa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'ayant eu aucune connoissance de cette aventure , il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du País ; & cette idée lui parut certaine , lorsqu'ayant fait alliance avec d'autres Indiens , non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres , mais ils lui donnerent des lingots d'or , pour de viles Marchandises d'Espagne. Alors , ne doutant plus que le País n'eût des Mines d'argent , il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

Il se disposoit à retourner vers sa Flotte avec ses trésors , lorsqu'il vit arriver un Officier Portugais , nommé *Diegue Garcias* , envoyé par le Capitaine Général du Bresil , pour reconnoître le País , & pour en prendre possession au nom du Portugal , mais avec trop peu de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols , qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que si les Portugais revenoient avec des forces supérieures , que la proximité du Bresil les mettroit toujours en état d'envoier , il ne pourroit les empêcher de se rendre maîtres du País. Il prit le parti de traiter civilement *Garcias* , & de l'engager à le suivre au Fort du Saint Esprit. Mais après l'avoir congédié avec la même dissimulation , il crut devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Quelques vues qu'on puisse lui supposer , sa présence lui parut nécessaire au Paraguay. Il chargea *Fernand Calderon* , qu'il avoit nommé Trésorier de l'Escadre à la place de *Mendez* , de toutes les richesses qu'il avoit recueillies , & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raisons qui l'avoient arrêté. Il faisoit à ce Prince la description du País qu'il avoit découvert ; il lui marquoit par quelles mesures il croioit pouvoir en assurer la possession à l'Espagne ; & pour conclusion , il lui demandoit des secours qu'il croioit également nécessaires contre les Portugais & les Indiens.

Calderon , & *Barloque* , que Cabot fit partir avec lui , arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527 : ils eurent une Audience favorable de l'Empereur , dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des trésors qu'ils lui présentèrent , les premiers , dit-on , qui fussent passés du Continent de l'Amérique en Espa-

VOÏAGES
SUR LA RIVIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.

1526.

Il en bâtit un autre sous le nom de Saint Esprit , ou Tour de Cabot.

Il vange la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

Cabot se détermine à demeurer au Paraguay.

1527.

Raisons qui le font repasser en Espagne.

(92) Voyez , ci-dessus , Tom. XIII.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.

1527.

Il laisse Lara
pour Gouverneur
du Fort.

Histoire tragi-
que d'une Dame
Espagnole.

gne, & plus encore les espérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût prise sur ses Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans sans exécution. Cabot se lassa d'attendre, & se crut nécessaire en Espagne, pour hâter des secours sans lesquels il désespéroit de pouvoir résister aux Portugais du Brésil. Il quitta son Fort du Saint Esprit, où il laissa Nuño de Lara pour Commandant, avec six vingts Hommes; & rejoignant son Escadre, il fit mettre aussi-tôt à la voile.

Lara, qui sentit le danger de sa situation, au milieu de plusieurs Peuples, dont il ne pouvoit espérer de la soumission qu'autant qu'il seroit en état de les contenir par la force, pensa d'abord à mettre dans ses intérêts les *Timbuez*, ses plus proches Voisins, & n'y employa pas inutilement ses offres. Bientôt cette alliance lui devint funeste, par de malheureux événemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Histoire prend une face un peu romanesque, mais sans y rien perdre, parcequ'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la noblesse (93). *Mangora*, Cacique de *Timbuez*, rendoit de fréquentes visites au Commandant. Un jour, aiant eu l'occasion de voir une Dame Espagnole, nommée *Luce Miranda*, Epouse de *Sebastien Hurtado*, un des principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette passion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, & d'être constamment sur ses gardes. *Mangora* n'expliqua rien à son désavantage, & se flatta au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ses vues. Il invita *Hurtado* à l'aller voir, & le pria d'amener sa Femme. L'Espagnol donna pour excuse, qu'il ne pouvoit sortir du Fort sans la permission du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponse fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien se promettre que par la mort d'*Hurtado*. Pendant qu'il se livroit aux plus noirs desseins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoiblissement de la Garnison Espagnole étoit une occasion qu'il résolut de ne pas manquer: il assembla quatre mille Indiens, & les posta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Ensuite, se présentant à la porte de la Place, avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de provisions, il lui en apportoit assez pour attendre l'arrivée de son Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & voulut le traiter avec sa Troupe. Le Cacique, qui s'y étoit attendu, avoit donné des instructions à son Escorte, & des signaux à ceux qu'il avoit laissés derrière lui.

Le Festin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols aiant proposé de se retirer, *Mangora* donna le

(93) Ajoutons qu'elle a paru digne, au Religieux Historien, d'exercer sa plume & ses sentimens. La tendresse de cœur n'est point incompatible avec la vertu.

premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voioient déjà les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment, pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes, qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même-tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déjà fort blessé, aiant apperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vengeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expirer; & percé lui-même par les Barbares qui l'environtoient, il tomba mort presqu'au même instant.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scene si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda, il prît pour elle la même passion qui venoit de coûter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Troupe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croioit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, & de mettre son honneur à couvert par une prompt mort.

Elle fut trompée: sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de *Siripa*. Il ne désespéra point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, *Hurtado*, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort; son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de *Timbuez*. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se posséda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fût percé de fleches. On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jeter à ses pieds, & fondant en larmes lui demanda grace pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour! même l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. *Hurtado* fut délié, & reçut même la permission de voir quelquefois son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie. Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de se voir, que pour tendre un piège à l'Espagnol, & pour se

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.

1527.

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

SEBASTIEN
CABOT.

1527.

La Tour de Ca-
bot est abandon-
née.

Les Espagnols
s'établissent dans
un autre lieu.

Ils sont chassés
par les Portu-
gais.

Indolence de la
Cour d'Espagne.

donner un prétexte de révoquer sa promesse. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occasion. Peu de jours après, la Femme de Siripa, excitée par son intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il s'en convainquit aussi-tôt par ses yeux; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur-le-champ; & les deux Epoux expirèrent à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

Cependant les Espagnols, qui étoient restés sous la conduite d'un Officier nommé *Moschera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. *Moschera* prit le parti de s'embarquer avec sa Troupe, sur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; & rangeant la Côte, il s'avança vers les 32 degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pais étoient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile; & sa petite Colonie s'établissoit fort heureusement, lorsqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé *Edouard Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voisin, par le Capitaine Général du Brésil. Il le reçut avec amitié: mais leur tranquillité dura peu. *Perez* reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de son exil; & *Moschera* fut sommé par la même voie, de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ses Officiers attribuoient la Souveraineté du Pais. *Perez* obéit: mais l'Espagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit résolu de se maintenir dans son Poste. Les armes & les munitions lui manquoient; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de Canancé, vis-à-vis de son Fort, il profita de l'occasion que la fortune lui offroit; & s'embarquant avec toute sa Troupe, soutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il surprit les François pendant la nuit & se rendit maître de leur Vaisseau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à son Fort, le mirent en état de résister aux premières attaques des Portugais. Après les avoir repoussés avec vigueur, il usa de ses avantages jusqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pillâ les Magasins de la Ville; cependant, aiant compris que ce succès ne pouvoit tourner qu'à sa ruine, en attirant sur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Ile de Sainte Catherine.

Du côté de l'Espagne, les récits & les sollicitations de Cabot avoient disposé la Cour à faire l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restoit pas un Espagnol, & qu'il falloit recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le tems d'armer une nombreuse Flotte, qui paroissoit destinée à la même Expédition. On fut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avoit paru réveiller, retomberent dans leur première léthargie. *Sebastien Cabot*, dont le nom ne paroît plus entre les Voïageurs du même tems, étoit mort, ou

rebut d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE.

1535.
Conditions de
son Voyage.

Jamais Entreprise pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanfon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantadé, & Gouverneur Général de tous les Pais qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voyages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Forteresses, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient être héréditaires dans sa Famille. Après trois ans de séjour, il pouvoit revenir en Espagne, & nommer à sa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ses prérogatives. Quoique suivant les Loix du Roïaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dûssent payer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, sans autre diminution que celle d'un dixieme, pour le Trésor Roial; si les trésors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Espagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Pais, & pourvoir tous les Postes, de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes. Après avoir signé ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur conversion au Christianisme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grâce à personne sur cet important article.

Empressement
des Espagnols à
le suivre.

Les ordres étoient déjà donnés, pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (94). Osorio, Capitaine Italien, qui s'étoit fort distingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, sous les ordres de Mendoze. De si grands préparatifs, & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plupart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585, saison la plus propre pour ce voyage, parceque si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les Bri-

Son départ.

(94). Herrera dit douze.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE...

1535.

Il fait poignar-
der Oforio son
Lieutenant.

Fondation de
Buenos Aires.

1536.
Famine dans la
nouvelle Colo-
nie.

Avanture ex-
traordinaire d'u-
ne Femme Espa-
gnole.

les du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (95), & ce contretems fit comme l'ouverture de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Oforio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspireroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le défit de ce prétendu Rival, & le malheureux Oforio fut poignardé. Une partie des Troupes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Bresil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés, étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre sans douleur la mort d'Oforio. Il dit assez haut qu'une action si indigne attireroit la malédiction du Ciel sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors, toute la Flotte se trouvant réunie entre les Iles de Saint Gabriel & la rive Occidentale du Fleuve, Dom Pedre choisit ce lieu pour son premier Etablissement, & chargea Dom Sanche del Campo, de choisir un emplacement sûr & commode. Cet Officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuestra Señora de Buenos-Aires*, parce que l'air y est très sain. Tout le monde s'employa au travail, & bientôt des édifices furent assez nombreux pour servir de Camp.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etablissement étranger si près d'eux. Ils refuserent des vivres. La nécessité d'employer les armes, pour en obtenir, donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cens Hommes, qui furent détachés sous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au passage d'un Ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fit violer ses ordres, il mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans

(95) *Ubi supra*. Liv. I. p. 38.

aucune

aucune marque de doute l'aventure de cette Fugitive , & la regarde comme un trait de la Providence , vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts , Maldonata découvrit une caverne , qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers : mais elle y trouva une Lionne , dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet Animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées ; la Lionne étoit pleine , & ne pouvoit mettre bas : elle sembloit demander un service , que Maldonata ne craignoit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée , sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présens : elle sortit , pour chercher sa nourriture ; & depuis ce jour , elle ne manqua point d'apporter , aux piés de sa Libératrice , une provision qu'elle partageoit avec elle. Ce soin dura aussi long-tems que ses Petits la retinrent dans la Caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés , Maldonata cessa de la voir , & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent , sans rencontrer des Indiens , qui la firent Esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols , qui la ramenèrent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit sorti. Dom François Ruiz de Galan , qui commandoit dans son absence , Homme dur jusqu'à la cruauté , savoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale , & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre , en pleine campagne , pour y mourir de faim , c'est-à-dire du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite , ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après , il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats , qu'il chargea de cet ordre , furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnés de Tigres & de Lions , qui n'osoient s'approcher d'elle , parcequ'une Lionne , qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux , sembloit la défendre. A la vue des Soldats , la Lionne se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet Animal ; qu'elle avoit reconnu au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Aires , il la caressa beaucoup , en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit , sans paroître plus féroce que les Lions mêmes , se dispenser de faire grâce à une Femme , dont le Ciel avoit pris si sensiblement la protection (96).

L'Adelantade , parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine , qui lui avoit déjà fait perdre deux cens Hommes , avoit remonté Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là , Jean d'Ayolas son Lieutenant , par lequel il s'étoit fait précéder , l'ayant assuré que les Timbazez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols , & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les Guayacas , il fit rebâ-

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZA.
1536.

Entreprises de
Jean d'Ayolas.

(95) *Ubi supra*, liv. 1. p. 38.

(96) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'Argentinia, quoique ce Poète fasse profession de

tenir le fait de la bouche de Maldonata , cite le Pere del Techo , qui l'apprit au Paraguay même , comme un fait certain & peu éloigné.

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

PEDRE DE
MENDOZE.

1536.

tir l'ancien Fort, sous le nom de *Bonne Espérance* (97). Ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre lesquels on nomme Dom Martinez d'Itala, Dom Jean Ponce de Leon, Dom Charles Dubrin, & Dom Louis Perez, Frere de Sainte Therese (98). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine (99), il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzale de Mendoza, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, revint sur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut suivi presque aussitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moschera & toute la Colonie, de l'île Sainte Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportoit à la culture des terres.

Des espérances.

Ayolas, ayant remonté long-tems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Pais sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, jusqu'aux frontieres du Bresil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés 40 minutes, où il trouva sur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les *Guaranis* l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoya ses Bâtimens; & les y laissant sous la conduite d'Itala, avec un petit Détachement d'Espagnols sous celle du Capitaine Vergara, il se livra aux grandes espérances qu'il avoit conçues sur le témoignage des *Guaranis*.

Retour de Pe-
dre de Mendoza.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ses projets; mais ses Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce silence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes, pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déjà formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la Mer, qu'il mit à la voile avec Jean de Caceres, son Trésorier, après avoir nommé en vertu de ses pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le désespoir dans le cœur, maudissant le jour auquel il avoit quitté l'Espagne pour courir après une chimère, & se déshonorer dans une Région sauvage. Lorsqu'il

de funeste mort

fut en Mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une

(97) On le trouve aussi nommé, *Corpus Christi*. maine apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cer-

(98) Suivant quelques Mémoires.

(99) Elle avoit fait manger de la chair hu- excès reçurent ensuite une amnistie & l'abs-

solution d'Espagne.

Chienne, qui étoit prête à faire ses Petits ; & cette chair infectée, joint à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur : & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Osorio.

La Ville de Buenos-Aires, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoza, qui cherchoient Ayolas, arrivèrent au Port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voisine du Fleuve. Ils s'y rendirent ; & l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre, un Ecrit, par lequel ils espéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qu'il lui importoit de savoir. Ils l'avertissoient surtout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuse au monde, parcequ'elle fait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoza & Salazar descendirent le Fleuve jusqu'un peu au-dessous de la branche Septentrionale du Pilco Mayo, qui s'y jette vers les 25 degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espede de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud ; à l'Occident du Fleuve. Cette situation leur aiant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presque égale du Pérou & du Bresil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en suivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de *Fondation de l'Assomption*, qu'elle porte encore.

Mendoza y resta seul ; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voiage à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera ; mais la Ville étoit déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces ; & ranimés ensuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publièrent, pour excuser leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumière qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la Fête se célébroit le même jour. Le penchant de leur Nation pour le merveilleux leur fit choisir Saint Blaise pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérèrent de pouvoir conserver.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

ALFONSE DE
CABRERA.

1538.

Dans quel état
il trouva Buenos
Aires.

Indiens perfides

Fondation de
l'Assomption,
Capitale du Pa-
raguay.

Prodige, pour
les Indiens.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

CABRERA.

1538.

Sort de Jean
d'Ayolas.

Etat de Buenos
Aires.

Election d'Irala.

Buenos - Aires
est abandonné.

Naufrage d'un
Vaisseau Génois.

qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour , à l'entrée de la nuit, aiant mouillé sur le Fleuve , il entendit une voix qui l'appelloit de la rive : il y envoya un Canot. On y trouva un Indien , qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols , & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas , qui avoit été tué par les Payaguas , en revenant des frontieres du Pérou , chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides , autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains ; mais n'aïant pas un Homme qui ne fût malade , il se rendit à l'Assomption , où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ. Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption , joint au triste avis qu'il donnoit de la mort d'Ayolas , fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires , dont le nombre diminueoit de jour en jour , la résolution de le suivre dans ce nouvel Etablissement. Cabrera & Galan se déterminèrent eux mêmes à remonter le Fleuve , avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Assomption , qui commençoit à prendre l'air d'une Ville , ils y remarquèrent quelque partage sur l'autorité d'Irala ; & Galan se rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient opposés : mais Cabrera termina ce différend , en produisant un ordre de l'Empereur , que ce Prince lui avoit remis lui-même , & qui portoit pour date le 12 Septembre 1737. Il contenoit que si le Gouverneur , nommé par Dom Pedre Mendoze , étoit mort sans s'être donné un Successeur , Cabrera , revêtu de la Dignité d'Inspecteur , assembleroit les Fondateurs & les Conquérens de la Province , leur feroit prêter serment de choisir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place , & feroit reconnoître , au nom de Sa Majesté , celui qui seroit élu à la pluralité des suffrages. L'ordre du Souverain fut respecté , & le choix tomba sur Dominique Martinez d'Irala. Il proposa aussi-tôt d'abandonner Buenos-Aires , où l'expérience faisoit trop connoître qu'il étoit impossible de subsister , tant qu'on ne seroit point en état de soumettre les Nations voisines. L'Assemblée se partagea. Plusieurs représentèrent la nécessité d'un Port , pour les Vaisseaux qui arriveroient d'Espagne , & demanderent ce que deviendroit l'Assomption , dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer , s'il ne lui venoit pas de puissans secours. Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou , d'où l'on tireroit aisément tous les secours nécessaires ; & son avis aiant passé sans opposition , Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins , pour l'évacuation de Buenos-Aires.

Son arrivée y répandit une vive joie , & n'en causa pas moins à l'Equipage d'un Vaisseau de Genes , qui avoit échoué sur un Banc à l'entrée du Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou , avec la valeur de cinquante mille Ducats de Marchandises ; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan , d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata , il y avoit péri par l'ignorance des Pilotes , & l'on n'en avoit sauvé que les Hommes , qui couroient risque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens , dont il paroît que la postérité subsiste encore au Paraguay , tels qu'Antoine d'Aquino ,

Thomas Rizo, & Jean-Baptiste Trochi. Le Convoi de Buenos-Aires aiant remonté heureusement le Fleuve sous la conduite d'Abreu, l'Assomption se trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ses Habitans & par celle de ses Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore sans enceinte, puisqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une palissade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit six cens Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfans.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obstacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une si belle Colonie; mais il fut levé fort heureusement, par une aventure également plaisante & tragique, qui tourna au bonheur des Espagnols, après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Missionnaires avoient commencé à répandre les lumières de la Foi, & plusieurs Indiens demandoient ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétienne, imagina une Procession générale, qui devoit se faire en mémoire de la Passion de N. S., avec toutes les cérémonies qui sont particulières à l'Espagne; c'est-à-dire que tous les Espagnols y devoient paroître, les épaulés découvertes, & le fouet à la main, pour se *flageller*. Il y invita les Indiens voisins: mais la maniere dont on les traitoit déjà ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Espagnols; & la plupart n'aient embrassé le Christianisme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occasion de secouer un joug, qui leur devenoit insupportable. On assure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour l'exécution de leur dessein; car ils étoient informés de l'état où les Espagnols devoient paroître. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui étoit au service de Salazar, entra dans sa Chambre, & le voiant prêt à sortir dans son burlesque équipage, lui dit les larmes aux yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à sa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit aussi-tôt, prit le seul parti qui s'offroit dans un péril si pressant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Espagnols, étoient presque aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de se tenir sous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, sur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent sans défiance: mais à mesure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés séparément. Lorsqu'il les eut tous en son pouvoir, il les fit paroître devant lui, pour leur déclarer qu'il étoit instruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution se fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient la Ville, & qui voiant les Espagnols bien armés, non-seulement perdirent la hardiesse de s'y opposer, mais confesserent qu'ils avoient aussi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Espagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point: & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la suite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

CABRERA.
1538.

L'Assomption
s'accroit des Ha-
bitans de Buenos-
Aires.

1539.
Aventure ex-
traordinaire qui
lui procure des
Femmes.

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPTION
DU CHACO.

ont épousé des Negresses ; & delà vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces(1).

ON ne pense point à suivre ici les Espagnols de l'Assomption dans toutes leurs Conquêtes , ni même tous les Voïageurs du Païs dans leurs courses (2). La Description (*), qu'on a déjà donnée , de cette partie de l'Amérique , contient les noms & la situation des Villes qui furent successivement fondées , avec leur division chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon dessein , après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voïages sur ce Fleuve , n'est que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétablissement de Buenos-Aires , qui mérite ce soin par la célébrité de son Port , & à l'origine des fameuses *Réductions* du Paraguay. Cependant je donnerai place , dans l'intervalle , à la Description d'une grande Province du même Païs , dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquise par les Espagnols , elle paroît également ignorée du commun des Historiens & des Voïageurs. Le P. Lozano , Missionnaire Jésuite , dont l'Historien du Paraguay emprunte cet article (3) , place le Chaco entre la Province particulière du Paraguay & celle de Rio de la Plata , qui n'en ont fait longtems qu'une seule , & lui donne une étendue qui borne les deux autres , du côté de l'Occident , au grand Fleuve qui porte ces deux noms (4). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien ; & l'Historien observe qu'il ne se trouve pas même dans la vie de Saint François Solano (5) , Religieux de l'Ordre de Saint François , qui avoit parcouru ce Païs d'un bout à l'autre , pour y prêcher l'Evangile. Mais , dans la Langue naturelle du Pérou , on nomme Chaco ces grands Troupeaux de Bêtes fauves , que les Peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses ; & l'on a donné le même nom au Païs dont il est question , parcequ'après la Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugièrent. De *Chacu* , que les Espagnols prononcent *Chacou* , l'usage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris , sous ce nom , que le Païs renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere , le Pilco-Mayo & la Riviere rouge , & qu'ensuite on l'a étendu plus loin , à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

Beauté du Païs

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux Païs du Monde : mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes , qui commence à la vue de Cordoue , & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra en

(1) Histoire du Paraguay, l. 1. pp. 49 & 50.

(2) Outre plusieurs Voïageurs Espagnols , les Lettres curieuses & intéressantes sont remplies de Relations d'un grand nombre de Missionnaires.

(*) Au Tome XIII , dans celle des Provinces du Pérou.

(3) Relacion chorographica del gran Chaco.

(4) Sauf, dit-il , le droit de ces deux Pro-

vinces , de celle de Tucuman , & même de celle des Charcas , qui peuvent avoir des prétentions sur ce qui est compris sous le nom de Chaco , parcequ'elles ne reconnoissent point de Limites marquées de ce côté là , & dont les Gouverneurs sont même obligés , par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco , à n'en pas reconnoître. *ubi sup.* p. 145.

(5) Canonisé en 1725.

tournant de l'Ouest au Nord, forme de ce côté-là une Barrière si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme la Cordilliere des Chiriguanes, qu'elle le rend inaccessible. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, & que l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlèvent les Cavaliers de la selle, & que pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les piés n'en cachotent la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui sont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou, que les Ghicas & les Orejones, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui est au milieu du Lac des Xarayès, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Il sort aussi de la plupart de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivières, dont les eaux, qui sont fort saines, contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco; sans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargeant dans le Mamoré, vont se joindre ensemble au Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco sont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Rivières qui
l'arrosent.

Le *Pilco-Mayo*, qui l'emporte sur toutes les autres, suffiroit seul pour enrichir ce Pais, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas assez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou: & quelques Relations assurent qu'une petite Rivière, nommée *Taxapaian*, que le *Pilco-Mayo* reçoit assez près de sa source, contient quantité d'argent, qu'on ne sauroit en tirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Les Mineurs ont supputé qu'en cinquante-six ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie, tant d'argent dans le *Pilco-Mayo*, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Cette grande Rivière, après avoir traversé les Plaines de Manso, se divise en deux bras navigables pour d'assez gros Bâtimens, dont le septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de Salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à son entrée dans le Chaco, que le *Pilco-Mayo* commence à devenir fort poissonneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras se déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-dessous de l'Assomption, qui se trouve ainsi dans une Ile dont la largeur moyenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile est assez basse, & par conséquent marécageuse, jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies, les deux bras sont confondus; car alors ils s'enlent si fort, qu'ils se réunissent ensemble & même avec *Rio Vermejo*, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laissent dans le terrain qu'ils ont couvert, plusieurs Lagunes qui ne se sechent jamais. Suivant Garcilasso de:

Le Pilco-Mayo

VOYAGES
SUR LA RI-
VIÈRE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
DU CHACO.

Rio Salado.

la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie en Langue Péruvienne, *Rivière des Moineaux* ; & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Rivière d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne feroit pas aisé de sortir.

Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Rivière du passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée Sant'Iago d'Estero, il change son premier nom en celui de Rio de Valbuena ; & depuis la source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ 40 lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Rivière passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou Rivière salée, qu'à la hauteur de Sant'Iago, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est ; & recevant une petite Rivière, nommée *Salatillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde : cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Vermejo.

Rio Vermejo traverse le Chaco, du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. On ignore d'où vient à cette Rivière le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd, dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio grande*. Son cours est si tranquille, qu'il est presque aussi facile à remonter qu'à descendre, surtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords sont charmans. Elle est fort poissonneuse, & l'on attribue plusieurs vertus à ses eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropisie & l'indigestion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune sur ses bords, que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans rides & sans maladie. C'est du moins une tradition bien établie parmi les Espagnols, que de tous les Soldats qui travaillèrent depuis 1628 jusqu'en 1635 à bâtir la Ville de Sant'Iago de Guadalcázar, aucun ne mourut, & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le seul remède des Terres fût capable de causer des maladies ; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan d'Urizar, qui côtoya long-temps cette Rivière dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de Rio grande, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre article (7).

Autres Rivières,
& leurs proprié-
tés.

La plupart des autres Rivières du Chaco ont quelque propriété remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pu découvrir d'où lui vient cette couleur,

(7) Voyez l'Article des Mines, dans la Description du Pérou.

qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (7) qui n'a pas long-tems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne faisant plus d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres, dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages : à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme de grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux ; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte : ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions ; quoique la pêche & la chasse puissent suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devoient naturellement y être excessives ; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud, qui y souffle régulièrement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

On remet, à l'Histoire naturelle de l'Amérique méridionale, les observations du Pere Lozano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée ; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Païs qui l'environnent, quoiqu'il ne le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bourgades ; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on fait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
DU CHACO.

Inondations &
leurs effets.

Usages & ca-
ractere des Hab-
itans du Chaco.

(7) On trouve la Description, dans une Lettre du Pere Cartaneo, Jésuite, imprimée à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre ; *Il Christianismo felice nelle Missioni del Paraguay.*

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIT.
DU CHACO.

Deux Nations
exclusivement In-
guierces.

dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces transmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etablissements de tant de Nations errantes, n'ont pu se faire sans perte, ni sans mille obstacles nuisibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractère & de leurs usages. Le Pere Lozano en remarque deux si singuliers, que le témoignage d'un Missionnaire ne pouvant être suspect, ce qu'il en rapporte est seul capable de donner de la vraisemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis. (8). Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*; en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui signifie piés d'Autruche. On les nomme ainsi, parcequ'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés ressemblent à ceux des Autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable; & sans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des *Cullugas*. Il n'est pas nommé; mais un Missionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (9), assuroit qu'ayant rencontré une Troupe de ces Indiens, il avoit été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. » Il n'avoit pas moins admiré la délicatesse » & la richesse de leur Langue, la beauté de leur caractère, leur politesse, la vivacité & la pénétration de leur esprit: enfin, il regrettoit » qu'on ne traitât pas mieux une Nation, si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie, & qu'on n'eût pas commencé par lui faire goûter les maximes du Christianisme, avant que » de lui imposer un joug qu'on lui rendoit encore plus pesant de jour en jour (10).

Air terrible des
Indiens du Cha-
co.

En général, les Indiens du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Barbares, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus, & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs: mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils se couvrent d'une cappe de peaux assez bien passées, & ornées de diverses figures. Dans quelques Nations, les Femmes ne sont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs sont la féroce, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connoît aucune forme de Gou-

(8) Voyez, ci-dessous, leurs Relations. Le P. Lozano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il assure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut désirer de la vérité de ce récit.

(9) Le Pere Gaspard Osorio, massacré en 1638, par les Chiriguanes.

(10) Histoire du Paraguay, liv. 3. pag. 155.

serment : chaque Bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques ; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité , que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans , & portent avec eux tous leurs meubles , qui sont une natte , un hamac & une calebasse. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce sont de misérables huttes de branches d'arbres , couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations , voisines du Tucuman , sont vêtues & mieux logées.

Presque tous ces Indiens sont Antropophages , & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols , par leur acharnement dans le combat , & plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une Habitation , il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance , ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent , pendant une année entière , le moment de fondre sur eux sans s'exposer ; ils ont sans cesse des Espions en Campagne , qui ne marchent que la nuit , se traînant , s'il le faut , sur les coudes , qu'ils ont toujours couverts de calx. C'est ce qui a fait croire , à quelques Espagnols , que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal , pour observer ce qui se passe chez leurs Ennemis. Lorsqu'eux mêmes ils sont surpris , le désespoir les rend si furieux , qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des Femmes vendre leur vie bien cher , aux Soldats les mieux armés.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent : c'est l'arc , la fleche , le Macana , avec une espee de lance d'un bois très dur , & bien travaillé , qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force ; quoique très pesant , car sa longueur est de quinze palmes , & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf , avec une languette crochue , qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'aggrandir beaucoup. Une corde , à laquelle il est attaché , sert à le retirer après le coup ; ainsi lorsqu'on est blessé , le seul parti est de se laisser prendre , ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Barbares font un Prisonnier , ils lui sciennent le cou avec une machoire de Poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête , qu'ils gardent comme un monument de leur victoire , & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons Cavaliers , & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course , & qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtés ou par la croupe , sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers ; ils manient leurs Chevaux avec un simple licou , & les poussent si vigoureusement , que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme ils sont presque toujours nus , ils ont la peau extrêmement dure. Le Pere Lozano vit la tête d'un *Mocou* , dont la peau avoit sur le crâne un demi doigt d'épaisseur.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage , la poitrine & les bras , comme les Moresques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles , dès qu'elles sont nées ; & dans quelques Nations elles arrachent

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
CHACO.

Peuples errans.

Stratagemes des
Peuples du Cha-
co.

Leur fureur
dans les combats.

Leurs armes

Danger de leurs
blessures.

Ils sont excel-
lens Cavaliers.

Leurs Femmes.

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
DU CHACO.

Leurs Sépultures.

Nation des Chi-
riguanes, & son
origine.

Ils sont ennemis
irréconciliables
des Espagnols.

Leurs usages.

le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément. Aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruisseau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la Fosse, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol: ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le Mort soit tout-à-fait oublié.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la Conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette Nation. Techio (11) & Fernandez (12) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuèrent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent à vanger sa mort, se réfugièrent dans la Cordillière Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille: mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixième Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déjà établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On fait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis: ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Brésil, où leur Langue se parle, ou du moins, s'entend de toutes parts. Mais il paroît que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent compter sur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entreprise n'est pas aisée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fière, plus dure, plus inconstante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux succès d'une Expédition, tentée en 1572 pour les soumettre, par Dom François de Toledo, Viceroy du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que souvent, parmi les Prisonnières qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'Historien, c'est que d'un jour à l'autre, ils ne sont plus les mêmes hommes; aujourd'hui pleins de raison, & d'un bon Commerce; de-

(11) Historia Paraquariensis, lib. II.

(12) Relacion historial de los Chiquitos.

main, pires que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'intérêt : s'ils n'espèrent rien, tout Homme est leur ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur Nation.

En suivant à l'Ouest, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve plusieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Espagnol (13), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, surtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des Bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Dom Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'Original, comme une sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Dom Hurtado de Mendoza, Marquis de Cañete, & Viceroy du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine *Manfo*, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de *Manfo* est demeuré aux Plaines, que son malheur a rendues célèbres (14).

La Ville de Santa Fé, fondée en 1573 par Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord Oriental de ce Fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, étant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, sous le nom de la *Conception*, sur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle soixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pu conserver un Etablissement qui leur ouvroit une si belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il est devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit située la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Lozano, que pendant qu'ils la bâtissoient, sous les ordres de Dom Martin de Ledesma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Ouest dans les Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voyoit la fumée de leurs Villages, dont son Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledesma prenoit, pour s'y faire conduire:

VOYAGES
SUR LA RIVIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
DU CHACO..

Nations anciennement chrétiennes.

Plaines de
Manfo.

Malheur qui
leur donne ce
nom.

Ville de Santa Fé.

Foiblesse des
Espagnols au Pa-
raguay.

(13) Xarque, livre 3, chap. 28.

(14) On les appelle *Llanos de Manfo*.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

DESCRIPT.
DU CHACO.

Nations qu'ils ne
peuvent connoi-
tre.

Prédiction de
S. François So-
lano.

RÉTABLISS-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
BUENOS - AI-
RES.

Ortiz de Zarate
est son Restaura-
teur.

avec ses Troupes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de sa mauvaise foi, & qu'ils lui en faisoient un reproche, il leur confessa qu'il y alloit de sa vie. » Mais pourquoi, lui dirent-ils, ces Peuples ne veulent-ils pas qu'on aille chez eux ? Par- » cequ'ils craignent, répondit-il, que si vous en saviez le chemin, vous » ne les fassiez tous mourir, comme vos Prédécesseurs ont fait l'Inca, » pour s'emparer de son Empire & de ses richesses ». Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas emploioient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeste mort d'Atahualpa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, suivant le P. Lozano, descendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (15). Enfin, soit foiblesse dans l'attaque, ou forte extraordinaire dans la résistance, il est certain que les Espagnols n'ont encore pû forcer les barrières qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Historien, sur une Prophétie de Saint François de Solano, dont ils prétendent qu'une grande partie a déjà reçu son accomplissement. » C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint Missionnaire a prédit la destruction de la Ville d'Esteco, la découverte de plusieurs nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus, & l'on a trouvé des Mines entre Salta & Jujuy ; mais les deux autres parties de la Prophétie sont encore dans les secrets de la Providence (16).

L'Espagne apporta aussi beaucoup de lenteur à se rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos Aires demeura plus de quarante ans déserte ; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Espagnols au fond des Terres, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient besoin d'une retraite, à l'entrée du Fleuve, pour les Vaisseaux dont ils recevoient leurs Troupes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entreprise étoit devenue plus facile, depuis les nouveaux établissemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'hommes, pour tenir les Barbares en respect. Ce fut en 1580, que Dom Jean Ortiz de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, aiant commencé par soumettre ceux qui pouvoient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendozze l'avoit placée, & changea son premier nom de *Noire Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos Aires*.

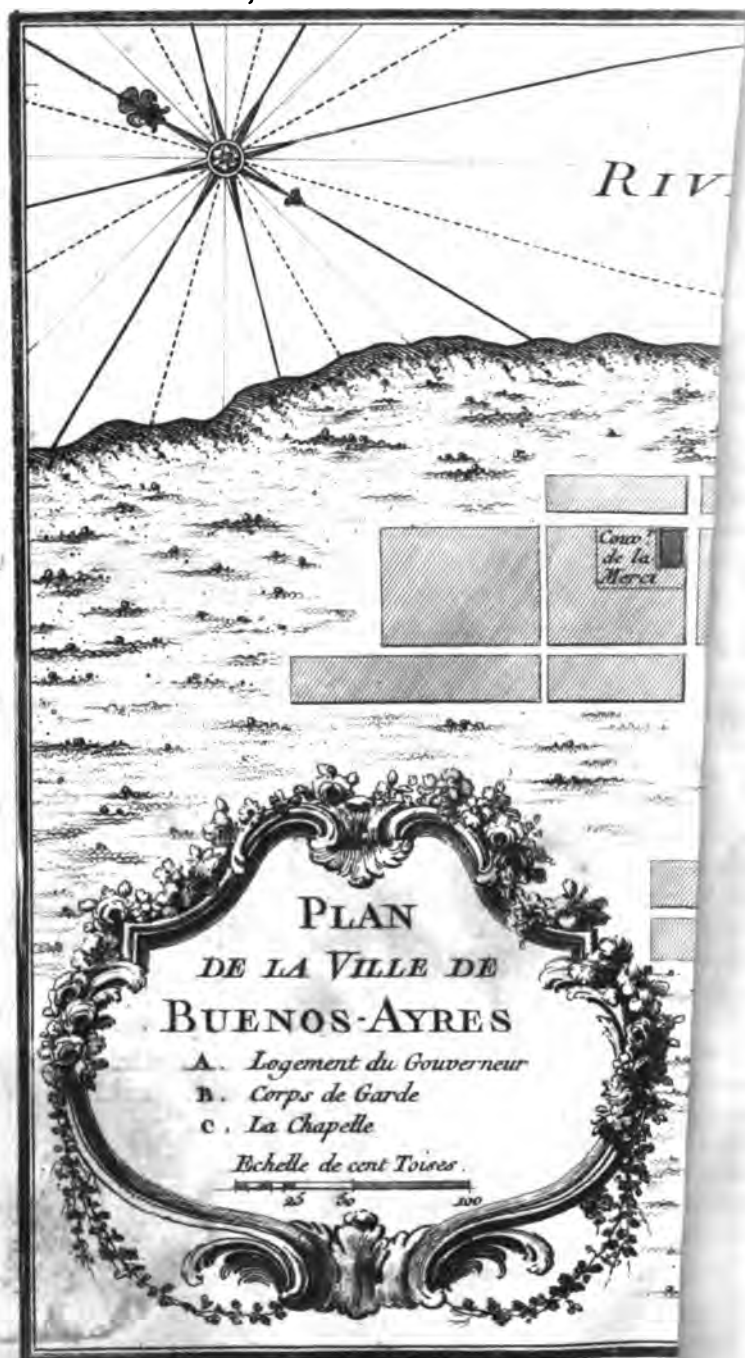
Cependant elle resta long-tems encore dans un état, qui ne faisoit pas honneur à la Province, dont elle est comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avoit laissé

(15) Voyez, ci-dessous, leurs Relations.

(16) Histoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

18.



IV Vergers & des Plaines. Les Maisons, bâties la plupart de terre, n'ont qu'un étage. C'étoient des carrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre ; & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservoit encore cette forme : mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir pour bâtir l'Eglise du College, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la baux. Depuis, les Maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale ; tous édifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Espagne. On avoit engagé aussi ces deux Artistes, à bâtir un Hôtel de Ville ; mais l'Ouvrage n'ayant été commencé sur un Plan trop magnifique, les fonds manquèrent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avoit déjà changé fort avantageusement de face. On y comptoit déjà seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Meris & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre les Espagnols, qui croiroient se déshonorer par le travail ; ceux même, qui sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'employer au service d'autrui ; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voisines. Cette aversion, pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établissement des *Commandes* ; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Espagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquistadors, & dans lesquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient assujettis au service personnel. On voit, aux environs de Buenos Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroisse à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Espagnols que l'Eglise Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Episcopal, dans le cours de l'année 1620 (17).

La Ville de Buenos Aires est assez grande (18). Un Ruisseau la sépare de la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. L'Hiver commence, dans ce Pais, au mois de Juin ; le Printems, au mois de Septembre ; l'Eté, en Décembre ; l'Automne, en Mars ; & ces quatre Saisons y

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

RETABLISSE-
MENT ET DIS-
CRPTION DE
BUENOS - AI-
RES.

Etat de cette
Ville.

Aversion de
Espagnols & de
Indiens libres
pour le travail.

Avantages de
Buenos-Aires.

(17) L'Assomption avoit eu cet honneur de cet article, quelques salarifications sur dès l'année 1547. la fameuse Bourgade du Saint Sacrement,

(18) On y a fait, depuis quelques années, qui en est voisine, & sur les bruits qu'on a de nouveaux accroissemens. Voyez, à la fin répandus au désavantage des Jésuites.

VOIAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

RÉTABLISSE-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
BUENOS-AI-
RES.

Première entrée
des Jésuites dans
cette Contrée.

Opinion qu'ils
avoient donnée
d'eux.

Arrivée extraor-
dinaire de quel-
ques Missionnai-
res.

sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Été, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se lèvent régulièrement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres : mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellents. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parcequ'on n'est point encore parvenu à la garantir d'une espèce de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (19). Les autres productions du País sont remises à l'Histoire naturelle.

L'année du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la première admission des Jésuites, dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infidèles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires, que l'Espagne y avoit envoyés, étoient quelques Religieux de Saint François, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zèle. On a déjà nommé le Père François de Solano, qui y étoit venu du Pérou, & dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation : mais ces Hommes apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du País ne cessoient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes, pour en obtenir des Ministres de la Religion. „ On commençoit „ alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique : ils étoient même, de „ puis trente ans, au Brésil, que le P. Anchieta remplissoit de l'odeur „ de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Depuis peu, ils s'étoient éta- „ blis au Pérou. Ils avoient déjà fait, dans ces deux Roïaumes, un nombre „ infini de conversions ; & , partout l'on disoit hautement que ce nouvel „ Ordre, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Co- „ lomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel „ une mission spéciale & une grace particulière, pour y établir le Roïau- „ me de J. C. (20) „. Ce fut du País des Charcas, qu'on vit passer d'a- bord au Tucuman deux Jésuites, déjà exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois autres Missionnaires du même Corps arrivèrent du Brésil à Buenos-Aires ; & bien-tôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques (21)

(19) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du P. Cataneo, déjà citées.

(20) Histoire du Paraguay, liv. 4. p. 172.

(21) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait,

qui est une aventure de Voïagers, & si singulière, que je n'aurois pas la hardiesse de la donner, sur des témoignages moins respectables. Ils étoient partis cinq du Brésil ; le Père *Aminio*, Supérieur de la Troupe, & les Pères Jean *Salonia*, Thomas fait

fait le fond de la nouvelle Histoire du Paraguay, & sans doute une très édifiante partie de celle de l'Eglise. On vit naître en 1594 un Collège à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, jusqu'aux Dames (22), voulurent mettre la main au travail. Les Missionnaires, distribués entre les objets de leur zèle, donnèrent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles; & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Indiens: mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur; & la Cour d'Espagne les soutint par sa protection.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étoient retardées par deux principales causes; l'une qu'on rendoit le christianisme odieux aux Naturels du Pais, par la manière dont on traitoit ceux qui l'avoient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missionnaires, pour en persuader la sainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils formèrent le projet d'une République chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Ce Plan fut présenté à Phi-

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

RETABLISSE-
MENT ET DES-
SCRIPTION DE
BUENOS-AI-
RES.

Leur progrès.

Projet qu'ils
formèrent d'une
République chré-
tienne.

Exécution de
leur projet.

Fils, Etienne de Grao, & Emmanuel Or-
tega: ils firent le voyage par Mer. » Arri-
vés, dit l'Historien, à l'entrée de la Baie
de Rio de la Plata, ils se croioient hors
de tous risques, lorsque leur Bâtiment
fut attaqué par un Navire Anglois, qui
s'en rendit aisément le maître. Le Capi-
taine, à la vue des cinq Jésuites, s'em-
porta contre eux d'une manière indécente,
& après les avoir chargés d'injures, les
débarqua dans une Ile déserte, résolu de
les y faire mourir de faim. Il changea
ensuite de pensée, & les fit revenir à son
bord, en disant qu'il vouloir les faire
pendre à la grande vergue. Ils trouve-
rent, en arrivant, qu'on avoit pillé tout
leur bagage, & ils s'y étoient bien atten-
dus: un moment après, ils apperçurent
un Anglois qui mectroit sur le Pont des
Agnus Dei, & qui jurant contre le Pape,
se mettoit en devoir de les fouler aux
piés. Le P. Ortega ne put souffrir cette
impiété, il courut à l'Hérétique; & ne
pouvant rien gagner sur lui par ses re-
montrances, il le prit par le pié pour
l'écarter. Ce Malheureux, en se débar-
rant, se coigna la tête contre une piece
de bois, & se blessa légèrement. Cepen-
dant, à la vue du sang, qui couloit de
sa blessure, l'Equipage entra en fureur,
& dans le premier transport jetta le Jé-
suite à la Mer. Comme ce Pere savoit
fort bien nager, il regagna aisément le
Navire, & les Anglois l'aiderent à remon-

ter, pour lui faire, disoient-ils, souff-
rir un genre de mort plus cruel. Tandis
qu'ils en délibéroient, le Sacrilege, qu'ils
vouloient vanger, se mit à crier qu'il
sentoit des douleurs très vives au pié,
qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei*: on
apperçut, en effet, une apostume, & la
gangrene y étoit déjà. On se hâta de
lui couper la jambe, mais il étoit trop
tard: la gangrene avoit déjà gagné la
masse du sang, & le Malade expira le
même jour. Un châtement de Dieu, si vi-
sible, saisit tous les Anglois de frayeur. On
ne parla plus de faire mourir le Mission-
naire; & le Navire appareilla, pour ga-
gner le Détroit de Magellan. Au bout de
quelques jours, que les Jésuites passèrent
sans qu'on leur donnât rien à manger,
le Capitaine les fit embarquer dans un pe-
tit Bateau, sans rames, sans voiles, sans
aucunes provisions, & leur dit d'aller où
ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des
flots, ils ne voioient aucune apparence
de pouvoir éviter, ou d'y être submet-
tés, ou de mourir de faim. Mais ils
étoient sous la sauvegarde de celui qui
commande aux Elements. Leur Bateau,
conduit comme par une main invisible,
alla, sans s'arrêter, surgir au Port de
Buenos-Aires. « La seule foi historique ne
suffit point ici: mais voyez l'Histoire du Pa-
raguay, l. 4. pp. 175 & 176.

(22) Ibid. p. 137.

VOYAGES
SUR LA RI-
VIERE DE LA
PLATA.

lippe III, avec un engagement solennel à lui conserver tous les droits de la souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances; & tous ses Successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jésuites en avoient déjà tenté la pratique, dans quatre Réductions (23) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le succès les avoit encouragés. On compte, pour la première, en 1610, & par conséquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Lorette*, sur la Rivière de *Paranapandé*. Avec le secours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a représentée dans un autre article (24). Cependant depuis près d'un siècle & demi qu'elle prospère, que n'a-t-elle pas souffert de la haine & de l'envie? Mais ceux qui sont demeurés incertains, sur de malignes suppositions, trouvent enfin, dans la nouvelle Histoire du Paraguay, des éclaircissemens pour tous leurs doutes; & les dernières nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accusations encore plus injurieuses, qui n'ont jamais été mieux fondées (*).

§ I I.

ECLAIRCISSEMENT SUR LA TERRE MAGELLANIQUE.

Nulle Côte ha-
bitée au Sud de
Buenos-Aires.

C'EST Buenos-Aires qui doit être regardée, non-seulement comme le terme des Colonies Espagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines sur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y présentent que des Déserts, jusqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages steriles. Cependant on ne peut se dispenser de recueillir quelques lumières incertaines, qui ont fait quelquefois soupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également désertes, & qui ont même fait naître l'espérance d'en trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Témoignage du
P. Feuillée sur le
Païs & la Répu-
blique des Césa-
rens.

Il rapporte, comme on l'a déjà fait, sur des témoignages plus anciens, qu'en 1539 Charles-Quint ayant permis à, alors Evêque de Placentia, d'envoyer quatre Vaisseaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrèrent dans le Détroit après une heureuse navigation, le 20 Janvier de l'année suivante. Lorsqu'ils y furent avancés d'environ 25 lieues, un vent d'Ouest en jeta trois sur la Côte, & les y brisa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres & 18 à 20 Femmes, parvinrent à se sauver. Le Capitaine du quatrième Vaisseau, qui étoit demeuré au large, sans

(23) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades chrétiennes formées par des Infidèles & dirigées par des Religieux.

(24) Voyez, Tome XIII, dans la Description de l'Audience de la Plata, l'état des Missions du Paraguay. Tout y est emprunté d'un Voyageur étranger, avant la publication de la nouvelle Histoire.

(*) On avoit faussement répandu qu'un Jésuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay,

& faisoit la guerre aux Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que les Indiens des Réductions se sont soulevés, malgré leurs Guides spirituels, à l'occasion de la Bourgade du S. Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'ayant livré Bataille aux Troupes réunies de l'Espagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de 1000 ou 1200 hommes. Mais cette querelle est terminée par d'heureuses conciliations dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jésuites.

avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette troupe de Malheureux, pour suivre la route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur aventure. « On croit, dit le Pere Feuillée, que ceux » qui restèrent dans le Détroit ont été l'origine d'un Peuple, nommé les » *Césariens*, qui habitent une Terre à 43 ou 44 degrés de hauteur du » Pôle Antarctique, au milieu du Continent qui sépare la Mer du Nord » de celle du Sud, Pays extrêmement fertile & très agréable, fermé, du » côté de l'Ouest, par une Rivière grande & rapide. Ceux qui en ont » visité les bords ont vu, de l'autre côté, des Peuples fort différens des » Naturels du Pays, & des linges blancs mis à sécher. Ils ont même en- » tendu des Cloches. J'appris au Chili, continue le Mathématicien Mi- » nime, que l'entrée dans les Terres des Césariens est défendue par une » Loi Capitale à tous les Etrangers, sans en excepter les Espagnols. C'est » ce qu'on a su d'un Indien, leur Espion, qui, s'étant laissé gagner par » un Missionnaire zélé, promit de lui faciliter le passage de la Rivière, » le conduisit en effet à l'autre rive, & le cacha dans un Bois avec son » Valet, après s'être engagé à les y venir prendre la nuit suivante, pour » les introduire dans la Ville. Il vint à l'heure marquée; mais loin d'exé- » cuter le reste de ses promesses, il assassina le Missionnaire; & n'auroit » pas plus épargné le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par une heureuse fuite, » qui le fit arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître. » Le Pere Feuillée paroît persuadé (25) de la vérité de cette Histoire. « La nécessité, dit-il, ayant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils cherchent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, & dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée. Ces Peuples, ajoute-t-il, n'ayant rien à désirer, parcequ'ils trouvent chez eux de quoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant avec d'autres Nations.

Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus surs, en vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par son objet, par le caractère de ceux qui y furent employés, & par la Majesté du nom Roial, dont elle porte les auspices.

§ III.

VOYAGE DU PERE QUIROGA

Sur la Côte de la Terre Magellanique.

EN 1745 (26), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole, nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée

Observations
faites depuis Bu-
enos-Aires jus-
qu'au Détroit.

(25) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

(26) On a l'obligation de ce Journal au P. Lozano, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires des PP. Quiroga & Cardiel.

VOYAGES
SUR LA CÔTE
DE LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1745.

Projet de la
Côte d'Espagne.

de huit piéces de Canon , & commandée par Dom Joachim d'Olivarez ; Régidor de Cadiz , d'où elle étoit partie. Philippe V en avoit choisi les Pilotes , entre les plus habiles d'Espagne. Le premier étoit Dom Diegue *Vareta*, Basque ; le second , Dom Basile *Ramirez* de Séville : & ce Monarque voulut que le P. Joseph *Quiroga* , Jésuite , qui s'étoit fait , avant que de renoncer au Monde , la réputation d'un très habile Homme de Mer , fit le voyage avec eux. La Fregate étoit destinée à ranger , aussi près qu'il seroit possible , la Côte occidentale de la Mer Magellanique , depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan , & le Pere *Quiroga* étoit chargé des Observations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du Paraguay , & ce fut sur les PP. Mathias Strobl & Joseph Cardiel que le choix tomba. La première vue du Roi d'Espagne , dans cette entreprise , étoit de faire chercher , sur cette Côte , des Peuples , disposés à se réunir sous la conduite des Jésuites , pour embrasser le Christianisme & former des *Réductions* sur le modele du Paraguay ; la seconde , de trouver quelque Port commode , qui pût être fortifié , pour servir de retraite aux Navires Espagnols , pour s'assurer d'une entrée facile dans le Continent , & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Le Gouverneur de Rio de la Plata , qui étoit prévenu sur cette Expédition ; ayant déjà fait ses préparatifs , la Fregate remit à la voile le 15 Décembre de la même année. Elle se rendit d'abord à *Monte-Video* , où la Garnison de cette Place lui fournit 25 Soldats , destinés à garder le Port qu'on choisiroit pour un Etablissement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter aussi , dans l'espérance d'y rassembler un grand nombre d'Indiens. Quoique *Monte-Video* ne soit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires , on ne put y mouiller que le 13 ; & les 25 Soldats furent embarqués sur la Fregate , aux ordres de l'Alferez Roial Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17 , avec un vent entre Nord & Nord-Ouest. Mais la nége , qui tomba tout le jour , fit passer l'Île de Flores sans la voir.

Le Dimanche 19 , on mouilla trois lieues au-dessous de l'Île de Lobos , qui restoit au Nord-Nord-Ouest , & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. A l'Est-Sud-Est elle a une chaîne de Rochers dangereux , qui ne s'élèvent point au-dessus de la surface de l'eau. Le 21 , on se trouva par les 35 degrés onze minutes de Latitude Australe ; le Dimanche 26 , par les 38 degrés 34 minutes , vent de Sud-Est ; & le Mardi 28 , à 39 degrés 9 minutes , où les Pilotes s'estimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La sonde , jettée l'après-midi , fit trouver 52 brasses , sable fin & gris , & les Baleines commencerent à se faire voir. Mercredi , 5 de Janvier , 1746 , à dix heures du matin , on découvrit le Cap blanc au Sud-Sud-Est , & la Côte du Nord , qui forme une grande Plage en forme d'Anse , où les Navires peuvent mouiller à l'abri d'une Terre haute , & rase comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere *Quiroga* l'ayant estimée au Sud-Est-quart-de-Sud , par les 46 degrés 48 minutes de Latitude , jugea que le Cap blanc étoit par les 47 ; ce qui doit être bien observé , pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe , d'une Terre blanche , haute & plate aussi , qui s'étend jusqu'à la Mer , avec une ouverture semée de pointes de Ro-

chers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires , la Longitude du Cap blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La sonde ne trouve point de fond sur toute cette Côte ; mais , à la pointe du Cap Blanc , on voit comme un Rocher , qui semble coupé en deux ; & plus au Sud , une pointe de terre basse. Ensuite la Côte court Nord & Sud ; & forme une Anse fort grande , jusqu'au Port *Desiré*.

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA
1746.

Port *Desiré*.

Le Jeudi 6 , on se trouva au Sud du Cap Blanc , à quatre lieues de la Côte , portant sur la grande Ile , qui se présente à l'entrée du Port *Desiré*. A l'honneur de la Fête du jour , on lui donna le nom d'Ile des Rois , qu'elle portoit déjà dans quelques Relations. Toute l'Anse , qui est entre le Cap Blanc & le Port *Desiré* , est assez haute , avec quelques ouvertures pleines de Buissons & de Salines. La Frégate entra , le même jour , dans le Port , par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée est reconnoissable par un Ilot , blanc comme la neige , qui est un peu en-dehors. Du côté du Sud , on voit une Terre assez élevée , surmontée d'un Rocher , qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent aussi des Rochers assez hauts , qui semblent avoir été coupés ; & celui qui est du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le soir , le Pere Cardiel , étant descendu à terre avec les deux Pilotes , trouva que la Marée commençoit à monter vers sept heures du soir. Ils apperçurent , sur le rivage , de petites Lagunes , dont la superficie étoit une croute de sel , de l'épaisseur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7 , le commencement de la Marée fut à sept heures 15 minutes du matin.

Le Pere Cardiel descendit à terre une seconde fois , avec l'Alferez & 16 Soldats , dans l'espoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté , le Capitaine , les deux Pilotes , le P. Quiroga & le P. Strobl , se mirent dans la Chaloupe , pour achever de reconnoître le Port. Ils tournèrent à l'Ouest , & côtoierent toute la partie méridionale de l'Ile des Pingouins ; ils sonderent le Canal , jusqu'à l'Ile de Los Pazaros ; & passant entre cette Ile & la Terre-ferme , ils remonterent un petit courant tout couvert de Canes , qui paroissoit une Riviere , à l'abri de tous les vents. Enfin , étant descendus sur le continent , ils monterent sur les plus hautes collines , pour observer le Pais , qui leur parut fort sec , plein de crevasses , semé de Monticules , de rochers , & de pierres à chaux , & sans aucun arbre , si ce n'est dans quelques fonds , où il s'en trouve de fort petits , avec beaucoup de buissons & de halliers. Telle est toute la Côte Septentrionale de ce Port , depuis l'Ile de los Pazaros , qui couvre une petite Anse fort sûre , où toutes sortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Ouest , sur la même Côte , & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits , dont l'eau leur parut fort saine. C'est la seule , dit-on , que les Hollandois aient pû trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curiosité de monter , avec sa Troupe , sur une très haute Montagne. Il trouva , sur la cime , un grand monceau de pierres , qui couvroient un Squelette , presque pourri , d'une taille ordinaire , & non de cette taille gigantesque que la Relation du Voïage de Jacques

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (*). Du reste, après avoir parcouru tout le Pais, il ne trouva aucun vestige qui put lui faire juger qu'on y eût passé ; pas un seul arbre, mais seulement quelques buissons ; point d'eau douce ; & peut-être y seroit-il mort de soif, avec tous ses Compagnons, si la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Pais qu'ils découvrirent, du sommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence : mais, dans celui qu'ils eurent le courage de visiter, un Homme ne trouveroit pas de quoi vivre, ni de quoi se bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, si l'on excepte quelques petits Oiseaux, & les traces d'un ou deux Guanacos. Vers le soir du même jour, ceux qui étoient restés sur la Frégate virent un chien, qui leur parut domestique, & qui aboïoit de toute sa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu ; mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, se firent débarquer du côté du Sud ; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrèrent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournèrent, par l'Ouest, jusqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarès, à l'honneur du Capitaine. Delà, étant entrés dans un Canal étroit, qui sépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anse, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage ; & la Marée basse ayant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Ensuite, ayant débarqué dans l'Ile, ils observerent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Ouest-Sud-Ouest. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'assurèrent de la position de l'Ile de *las Peñas* & de celle des Rois. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarès, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrain sec. Ils trouverent quelques Huitres, à la Pointe occidentale ; & les Matelots y pêcherent de grosses & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Ouest Sud-Ouest : ensuite, on passa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruisseau, formé par une source assez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer ; mais l'eau qu'on en tira ressembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Rivière qu'à celle d'un Puits ; l'endroit est d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le second Pilote, qui avoit fait cette découverte, la source fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Pais d'alentour ressemble à celui qu'on avoit vu jusqu'alors, & n'est pas mieux pourvu d'arbres.

Le Lundi 10, en continuant d'avancer sur le même Canal, toujours à l'Ouest-Sud-Ouest, on rencontra une Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parcequ'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis quatre brasses jus-

(*) Voyez, ci-dessus, Tome XI.

qu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournèrent vers la Frégate, où ils arriverent presqu'en même-tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé, partout, un País de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

De toutes ces Observations, l'Auteur du Journal conclut que le Port Desiré est un des meilleurs Ports du monde, mais que manquant de tout & le País ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins de quoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguïser, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a seulement, au cou, un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne sont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (27). Ils vivent de Poisson, ce qui est cause apparemment de sa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Fregate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

La Latitude du Port Desiré, suivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, est de 47 degrés 44 minutes ; & la Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée est fort étroite, & très aisée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-seulement ce passage, mais encore le Canal, qui court Est & Ouest jusqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarès, où il ne peut entrer à la fois qu'un seul Vaisseau. Il n'y en a point qui ne puissent mouiller jusqu'à l'Ile de Roldan ; mais le meilleur ancrage est à l'Ouest de l'Ile des Pingouins, où les Navires sont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller aussi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent : quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaisseaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA,
1746.

(27) Les noms des Animaux marins diffèrent dans les Relations ; & les Descriptions même se ressemblent quelquefois si peu, qu'il reste presque toujours de l'embarras.

Lion, Veau, & Loup-marins, paroissent les noms du même Animal. Voyez la Relation d'Anson, au Tome XI.

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA,
1746.

Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude jusqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anse, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demie lieue de terre. Cette Terre court Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-de-Sud : elle est haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien qui puisse plaire à la vue ; & la perspective consiste dans une chaîne de Montagnes pelées. La sonde, jetée vers six heures du soir, parcequ'on appercevoit des Bas-fonds, fit trouver quinze brasses, fond de gravier : mais le Jeudi 13, on mouilla sur vingt brasses. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Est, pour se dégager des Basses, qui s'étendent au Nord-Ouest, & sur lesquelles il n'y a que six brasses d'eau. Elles sont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Ouest-quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Ouest : c'étoit un vent de Tourbillon, qui partoît d'une nuée fort obscure ; Phénomene rare, car les Trompes sortent presque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui est d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colonne, que le vent chasse. Malheur au Vaisseau qu'elle rencontreroit sur sa route. Quoiqu'on tire ordinairement, dessus, un coup de Canon pour la faire crever, la Fregate en fut quitte pour carguer toutes les voiles. Après avoir rangé la Côte jusqu'au quarante-neuvième degré 15 minutes, on fut surpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien ; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'est dans les Cartes. Alors, le vent ne cessant point d'être favorable, on résolut de faire route jusqu'au Déroit, & de remettre au retour la visite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Ouest avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvième degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Ouest. Elle est droite, & si saine, qu'on peut la ranger de près sans aucun risque. La terre est basse. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui se présente d'abord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Ouest la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'élève beaucoup aussi. On en étoit Est & Ouest, à cinq heures, sur 14 brasses, fond de gravier, loin de terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap de *Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger ensuite la Terre : mais on ne trouva point de Baie ; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Est-quart-de-Sud. A neuf heures du soir, le vent augmenta jusqu'à rendre la Mer fort grosse, & toute la nuit se passa dans un grand danger. La Fregate essuïant des coups de Mer qui la remplissoient d'eau, les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit se tenir debout ni couché. Le second Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le visage dangereusement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après-midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 11 minutes de Latitude, & par estime, à 511 degrés 3 minutes de Longitude. Le

Le 17, appercevant à l'Ouest la Riviere de Sainte Croix, on rangea la Côte, qui forme une grande Anse, en demie Lune, depuis cette Riviere jusqu'à l'Anse de Saint Pierre. Cette terre est aussi aride, aussi dépourvue d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déjà vûes. Le 18, après avoir rangé l'Anse, on découvrit une séparation, qu'on prit pour l'embouchure d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas-fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y aiant pas fait trouver de bon mouillage, on suivit la Côte, pour chercher *Rio de Gal-lejos*, qu'on croïoit un peu plus au Sud. La hauteur, prise à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par estime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, sans cesser de suivre la Côte jusqu'à un Cap fort haut, duquel sort une pointe, qui forme un Bas-fond, où l'on ne trouve que 6 brasses. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jeta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gal-lejos. Un Pilote, qui se chargea de l'Observation, & qui ne revint qu'à l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit passer sur la pointe d'un Bas-fond. Il avoit trouvé sur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les restes d'une sorte de Camp, où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'espérance de trouver bien-tôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par six brasses, on trouva que dans l'espace de trois heures elle avoit baissé de trois basses. On avoit reconnu que toute la Côte, jusqu'au Cap des Vierges, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, est une Terre basse qui court au Sud-Est, & que l'on n'étoit plus qu'à 14 lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Espagne ne portoit point qu'on entrât dans le détroit, & que dans l'espace des quatorze lieues qui restoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de se borner à reconnoître soigneusement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être si loin au Sud qu'elle est marquée sur les Cartes, & que par conséquent il falloit remonter vers le Nord.

Cette idée fut suivie. On se trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, aiant fait Nord-Est, la pluie & le tonnerre qui ne cessèrent point, n'empêcherent pas d'avancer heureusement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva sur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Est duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, sur 9 brasses d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée: il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere: mais reconnoissant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impossibilité de résister au courant de la Marée. A trois heures du soir, elle avoit baissé de six brasses; on craignoit alors de se trouver à sec, parcequ'on commençoit à découvrir, autour du Vaisseau, des sables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus sûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on se vit environné de Bancs

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA,
1746.

Port de Sainte
Croix.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

de sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée se retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baisser lorsque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de risquer le passage dans les ténèbres.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24; & quoiqu'on fut délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Rivière de Sainte Croix est embarrassée, on se contenta d'avoir reconnu que ce Port est impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (28). Depuis l'embouchure, on trouve un Pais fort uni, mais d'une stérilité absolue, sans arbres & sans collines, jusqu'au quarante-neuvième degré 26 minutes de Latitude: mais delà, jusqu'à la vue du Cap Blanc, qui est par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'assez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'ayant permis que de louvoier avec de grandes difficultés, jusqu'au Lundi 31, on fit l'Ouest pour se rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Ouest, mais les courans faisoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, sans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui depuis les 48 jusqu'aux 49 degrés est bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, sans qu'on y puisse trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Est & Ouest des écueils que le P. Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui est à six lieues de Terre, ressemble à un Navire sans Mâts & sans agrès. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en font qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte est basse, aride, & le Pais plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de distance en distance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & delà, jusqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte forme deux grandes Anses, dont les Pointes sont au Sud-quart-de-Sud. La terre est haute; & d'espace en espace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de sentir un air fort chaud, qui est très rare sur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jeta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anse, à l'Est de la même colline, fond de terre grasse & forte. Le lendemain, on trouva 14 brasses à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement; & du côté du Sud, depuis cinq jusqu'à sept brasses, même fond. Toute l'entrée est nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne se montrent qu'en basse Marée.

(28) On a vu, au dixième Tome de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loaysa y mouilla paisiblement avec son Escadre: & six ans auparavant, le fameux Magellan y avoit passé deux mois. De notre tems même, les Freres Nodales y passerent en 1715, en allant au Détroit de le Maire,

& leur Relation en parle comme d'un bon Port; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de sable, qui le rendent inaccessible. Le P. Quiroga observe que le flux y est de six heures, & le reflux d'autant.

Le vent d'Ouest étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'espace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à mesure qu'elle baissoit, obligea de jeter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allèrent à terre. Ils observerent les détours & les Bas-fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buissons, auxquels il paroïsoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le soir, la Fregate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla sur douze brasses, fond de terre gras & blanche.

L'Alferez & le P. Strobl descendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'espérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel se mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour sonder la Baie, & chercher la Riviere qui est marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, sans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'assurèrent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut passer une petite Ile fort basse, que la pleine Marée couvre presque entièrement. Ce qui n'est jamais couvert est toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Ouest paroît comme un Golfe; mais de basse Mer, elle demeure à sec. Au Sud-Ouest, on aperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Palissades blanches, à trois quarts de lieue desquels on se trouve encore à sec. Le P. Cardiel descendit & marcha jusqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui est marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anson (*). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

Après de soigneuses Observations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos jusqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la visite de la Baie; mais on ne put y trouver ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buissons armés d'épines. Le P. Strobl, qui étoit avec l'Alferez, rapporta aussi que tout ce qu'il avoit vu des environs avec l'Alferez, différoit point des lieux voisins du Port Désiré, mais qu'il avoit découvert, sur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau saumâtre. Il ajouta qu'ils paroïssent être l'ouvrage de quelques Voïageurs; qu'ils étoient assez récents, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vu une Lagune, dont la superficie n'étoit qu'une croute de sel. Les Matelots n'ayant pas laissé d'y jeter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poissons d'un fort bon goût, qui ressembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns assurèrent que c'étoit ce que les Espagnols nomment *Peje Palo*.

Le 12, les deux Pilotes descendirent, pour observer la situation des Salines, & revinrent le soir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conseil général, le P. Quiroga voulut entendre le sentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez

(*) Dans le Tome XI de ce Recueil.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.
Baie & Port de
Saint Julien.

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

& de ses deux Confreres, sur l'Etablissement qu'on avoit dessein de faire dans cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une dernière résolution, l'Alferez & le P. Strobl, suivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne santé, & rapportèrent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vû des Guanacos & des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le second vers le côté opposé. Leur dessein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande distance de la Mer. Après avoir fait environ six lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même distance de l'extrémité de la Baie, une Lagune d'une lieue de circuit, dont toute la superficie étoit couverte de fel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buissons qui se trouvoient sur les bords, & la flamme se répandit jusqu'à deux lieues. Ceux qui suivoient le P. Cardiel se donnerent le même amusement. Ce Missionnaire fit, le premier jour, six lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il passa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il se remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un spectacle, qui dû lui causer beaucoup d'étonnement dans cette solitude: ce fut une maison, d'un côté de laquelle il y avoit six bannieres déployées, de différentes couleurs, attachées à des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux fort hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans pendant les de même métal. On reconnût que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Pais habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une lettre, par laquelle il demandoit trente hommes & des vivres.

On étoit au 15. Le même jour, un des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs: mais un vent forcé les obligea de descendre à terre, dans une petite Anse où les Matelots aiant jetté leurs filets prirent quantité d'une espece de Truites, qui ne pesoient pas moins de sept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux soldats du P. Cardiel

Étrange rencontre de plusieurs Cadavres.

avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hauteur d'une aune, blanc comme la nége & fort dur, mais qu'il n'avoit vû, de ce côté là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut, le lendemain, la lettre du P. Cardiel; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de fonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ trois lieues à l'Ouest, & presque aussi loin au Nord: mais ils ne purent savoir si l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'assurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un soldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué; & le P. Strobl lui déclara qu'après une juste délibération, il ne croioit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'ayant à leur opposer que des gens harassés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui se tenoit comme sûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parcequ'il avoit vû un chien blanc, qui après avoir long-tems aboié contre sa Troupe, s'étoit retiré apparemment vers ses Maîtres, insista sur l'importance de l'occasion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Missionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir son autorité. Sa principale raison étoit, que les provisions ne suffisoient pas pour sa Troupe. On retourna au Vaisseau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à son opinion, proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le P. Strobl y consentit; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Mamelouks qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer: ils avoient trouvé qu'elle feroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures; observation, dont ce Pere relève la nécessité pour ceux qui entrent dans ce Port, parceque la différence de la haute & de la basse Mer est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Ouest. Il étoit au milieu de sa Troupe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent par des sentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens; & chaque journée fut de six à sept lieues. Le soir de la quatrième, on aperçut un peu à l'écart une colline assez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Marche du P.
Cardiel.

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Païs, tout semblable à celui qu'on avoit parcouru jusqu'alors, c'est-à-dire sans arbres & sans la moindre verdure; mais il se trouvoit assez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & plusieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demie lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à personne. Plusieurs Soldats, néanmoins, dont les fouliers n'avoient pû résister à des chemins si rudes, marchoient piés nus, & souffroient beaucoup, des plaies qu'ils se faisoient continuellement. Le P. Cardiel, aiant commencé par sentir de grandes douleurs dans la hanche, se trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher sans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit : quoiqu'ils trouvassent des buissons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ses exhortations inspiroient le même courage, s'ils n'eussent compris que n'aïant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déjà passés sans succès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner sur leurs pas.

Pendant leur absence, le P. de Quiroga avoit observé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent plusieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de sel; d'une blancheur éblouissante. Ils apperçurent sept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurèrent persuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des vestiges étoient des *Aucaés*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du sel. A la vérité, il étoit surprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, surtout du côté du Chili, où ces Animaux sont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrémité méridionale du Continent n'en ont pas l'usage.

Les esperances
de la Cour man-
quent.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé, au Conseil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Missionnaires s'arrêtassent dans un Païs, où non-seulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas possible de subsister. Le même jour, on se disposoit à partir, lorsque le vent tourna au Sud-Ouest. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoiés trouva, au milieu d'un champ, un Poteau, avec cette Inscription : *JOHN WOOD*. Le vent, qui ne changea point le jour suivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut employé à planter aussi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Espagnols : *Reynando Phelipe V, año de 1746*. Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent aiant tourné à l'Ouest, l'ancre fut levée à cinq heures du soir, & l'on sortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Est.

Erreur du Jour-
nal de l'Amiral
Anson.

Après tant d'exactes observations, comparées avec celles qui s'étoient faites jusqu'alors, on n'aura point d'embarras sur le parti qu'on doit pren-

dre, entre le Chapelain de l'Amiral Anson, qui, sur la foi de quelques Voyageurs, assure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, sortie d'un grand Lac, d'où sort aussi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va se décharger dans la Mer du Sud; ou tant d'habiles Observateurs, qui ont fait plusieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, & qui assurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruisseau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivières auxquelles on supposoit leur source dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conseil Roial des Indes, un projet d'établissement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, suivant le P. de Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude australe, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec différence de quelques minutes, ne sont pas tombés dans une grande erreur. Le même Missionnaire marque sa Longitude, prise du Pic de Tenerife, où les Espagnols ont fixé leur premier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en est d'autant plus difficile, qu'il n'y a presque rien qui la fasse reconnoître, & que si l'on n'a pu prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'estime, qui n'est jamais une règle sûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parceque la première Anse qu'on découvre est pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Missionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA.
1746.

Presqu'à l'Ouest de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui se fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Est, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile : mais à mesure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont aussi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parceque la Côte est bordée d'écueils; mais quand on est par les 49 degrés, il faut suivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour se mettre Est & Ouest de cette Colline. Alors on trouvera la première Anse, qui est reconnoissable du côté du Nord-Est, parcequ'elle forme, vers le Nord, une barrière de rochers fort blancs. La terre qui est au Sud, jusqu'à Santa Cruz, est basse, & bordée aussi de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

Observations
nautiques, sur
le Port de Saint
Julien.

De Marée basse, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reste alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux brasses & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Ouest jusqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers; delà il tourne au Sud, assez près de la Côte de l'Ouest. En haute Mer, l'accès en est facile aux plus grands Vaisseaux, parcequ'il s'y trouve six brasses de plus. Cependant si l'on n'a point un Pilote expert, il faut jeter la sonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conseille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus si forte, pour être en état de mouiller lorsqu'elle commence à perdre. Les grands Vaisseaux peuvent avancer jusqu'à ce qu'ils soient derriere les Iles, où, de basse Marée, il y a toujours treize ou quatorze brasses d'eau, sur un bon fond de terre grasse,

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

noire, & mêlée d'un sable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots ; parceque la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne sont jamais sans quelques Poulx d'eau. Lorsque la Marée est baissée de moitié, un enfoncement, qui se trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, est entièrement à sec.

Le Port de Saint Julien est absolument sans eau douce, pendant l'Été. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Ouest en sont éloignées de trois ou quatre lieues ; & la plus proche, qui est au Nord-Ouest de l'entrée, est fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des néges forme de petits Ruisseaux, qui viennent se décharger dans la Mer. On prétend qu'il seroit aisé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie sur la Pointe de pierre qui est au Sud-Ouest de la première entrée, parceque cette entrée est fort étroite, que le Canal n'en est qu'à une portée de fusil, & que de basse Mer toute l'Anse étant presque à sec, excepté à sa Pointe, jusqu'à n'avoir que trois brasses d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire usage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications ; & des écailles d'huîtres, qui se pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve aussi, dans les Collines qui sont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du plâtre. Dans le Port même, la Pêche seroit abondante : il est rempli d'une espèce de Poisson, qui ressemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poulx d'eau, d'Oies & d'autres Oiseaux de Mer. Les Animaux terrestres les plus communs sont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Pais est stérile & plein de salpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, si ce n'est autour des buissons, & parmi les cannes, près des sources. Il n'y a nulle part un seul arbre, dont le bois puisse être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y est sec, & le froid très piquant en Hiver.

La Frégate, qu'on ne peut se dispenser de suivre dans son retour, ne trouva rien de remarquable jusqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés, à la hauteur d'une Anse qui est au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort grosse. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande est à une lieue du Continent, & la plus petite, qui est aussi la plus basse, à quatre lieues ; toutes deux sur la même Ligne, Sud Est & Nord-Ouest. Plus près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la Pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reste ce Cap a reçu fort mal à propos le nom de Cap des *Buissons*. Les Observateurs Espagnols n'y en virent pas un. C'est la terre du monde la plus aride. Les Courans y sont très forts au Sud & au Nord, & suivent la même règle que les Marées. La Côte est d'une hauteur moyenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anse. On entra dans la Baie sans aucun obstacle, & l'on mouilla presque au centre, par trente brasses, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga se mirent dans la Chaloupe, & trouverent, dans l'intérieur de l'Anse formée par les deux Pointes du

Cap,

Cap, une fort bonne Baie, si profonde dans toutes ses parties, qu'à dix toises du rivage on trouve sept à huit brasses, fond de sable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté de ceux de l'Est & du Nord-Est, qui ne sont pas fort à craindre dans ce Parage.

Ils monterent ensuite sur les plus hautes Collines, pour découvrir, au Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à six heures du soir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Pais composé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de *los Camarones*, par vingt-cinq brasses d'eau, sur un fond de sable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie est fort grande. On y feroit exposé à tous les vents, si du côté du Sud on ne pouvoit mouiller assez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Ouest, de Sud & de Sud-Est. Il paroît même que du côté du Nord, on ne feroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Est. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une suite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiseaux de Mer & de Loups marins. Les Observateurs donnerent, à l'Ile le nom de Saint Joseph; & sa hauteur, prise au centre, se trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

Le 13, l'Alferez, le P. Strobl & six Soldats, allerent observer la qualité du terrain, & chercher quelques Indiens. Ils retournerent à bord vers le soir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout ensanglantés. Un espace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des néges, se remplit d'eau, & demeure à sec le reste de l'année. Telle est la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre vestige de Sauvages: aussi le Pais ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

Le 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Saüces*; & le lendemain on se mit Nord & Sud du Cap de Sainte Helene, qui est au Nord de la Baie dont on étoit sorti le jour précédent. La hauteur du Pôle se trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte est presque partout fort basse; on y voit seulement quelques rochers, qui s'élèvent un peu, & qui se présentent de loin comme des Iles. On se trouvoit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Saüces*: mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui est assez proche de Buenos-Aires pour être aisément visitée, demandoit d'autant moins d'observations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on pensoit à faire un établissement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déjà, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à se rendre sensibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainsi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie; & le lendemain, on décou-

VOIAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANI-
QUE.

QUIROGA.
1746.

Tableau gé-
néral de la Côte,
depuis Buénos-
Aires jusqu'au
Détroit de Ma-
gellan.

vrît, à l'Ouest, le *Pain de Sucre*. Le même jour, on aperçut, au vent, un Navire qui étoit près d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Espagnole, commandée par Dom Joseph *Marin*, François de nation, mais établi en Espagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoissoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le lendemain, à six heures, on se trouva devant Maldonado; & le 4 d'Avril, à cinq heures du soir, on mouilla heureusement à trois lieues de Buénos-Aires.

Le P. Quiroga finit par un Tableau général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan. Elle est située entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Ouest l'embouchure de Rio de la Plata, jusqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Ouest jusqu'au Cap Blanc; du Cap blanc jusqu'à l'Île des Rois, Nord & Sud; delà jusqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Ouest, & dans cet intervalle elle forme plusieurs Anses. Depuis Rio Gallejos jusqu'au Cap des Vierges, c'est-à-dire presque à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Est. La Terre est si basse jusqu'aux 40 degrés, que les Vaisseaux n'en peuvent gueres approcher; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, on la trouve fort haute jusqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, jusqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante brasses d'eau jusqu'à une demie lieue de terre. Depuis la Baie de Saint Julien jusqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre est basse, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, jusqu'à Rio Gallejos, elle est médiocrement haute; ensuite, fort basse jusqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, sans courir quelque danger proche des Îles qu'il a vis-à-vis, & qui s'avancent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Île des Rois jusqu'à l'Île Saint Julien, est peu sure; & la prudence oblige d'y tenir le large.

Quant aux Vents, ce sont ceux de Nord, de Nord-Est, d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printemps & de l'Été. L'Est & le Sud-Est, qui seroient les plus dangereux, n'y soufflent point dans ces deux Saisons. Le vent de Sud-Ouest y grossit extrêmement la Mer; & l'on est presque sûr de la trouver grosse dans les conjonctions, les oppositions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées font une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent jusqu'à la hauteur de six brasses perpendiculaires, & font beaucoup varier les courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud; ou s'ils se rencontrent, ils se réfléchissent à l'Est & au Sud-Est.

Ce vaste espace n'offre point d'autre asyle, pour les Vaisseaux, que le Port Desiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une source où l'on peut faire de l'eau; mais tout le reste de la Côte est si aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puisse trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de sel. Le froid se fait ressen-

tir sur toute cette Côte, même en Été; & l'on juge qu'il doit être excessif en Hiver, quand on considère l'extrême quantité de neige qui tombe sur la Cordillière, & sur le plat Pays, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. Delà vient que toute la Côte est sans Habitans.

VOYAGE SUR
LA CÔTE DE
LA TERRE
MAGELLANIQUE.

QUIROGA:
1746.

Il paroît que depuis la Rivière de *los Sauces*, ou des Saules, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées sur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivières, quelques Ravines qui se remplissent d'eau à la fonte des neiges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'est pas impossible qu'il n'en soit échappé quelques-unes aux Espagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'existent point. On ne doit pas faire plus de fond sur quantité de circonstances, qui se trouvent dans les Journaux de ces premiers Voyageurs. L'un assure, par exemple, qu'il a vu, sur les plus hautes Côtes du Port Désiré, des ossements d'Hommes de seize piés de long; cependant les trois seuls cadavres, que les Observateurs Espagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres disent que dans une Anse du même Port on pêche beaucoup de Poisson; & les Espagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diamètre; & l'Equipage du Saint Antoine, qui examina soigneusement toutes ces Baies n'y aperçut rien de semblable.

La Côte de la
Terre Magellani-
que ne peut être
habitée.

Deux singula-
rités - nouvelle-
ment connues.

On doit conclure que cette dernière visite d'une Côte si peu fréquentée en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zèle. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrémité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Pays, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (29); l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Rivière des Saules: on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Île formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Pays donnent à tous les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Île est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajoutèrent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en ayant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais su comment, & dans quel tems, ils s'étoient établis dans cette Île.

(29) Le P. Falconner. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de la commission.

N ij

CÔTE DU GOUVERNEMENT DE RIO DE LA PLATA
JUSQU'AU BRÉSIL.

IL reste à faire , pour la suite de la Côte jusqu'au Brésil , ce qu'on a fait jusqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata , on n'en a qu'une connoissance imparfaite , qui devient encore plus obscure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre plusieurs Journaux de différentes Nations , nous nous arrêterons à ceux d'Emmanuel *Figueredo* , Portugais , & de Theodore *Reuter* , Hollandois , qui passent pour les plus exacts.

Figueredo compte soixante-dix lieues , du Cap de Sainte Marie au Port de Saint Pierre , & ne nomme rien dans cet intervalle. *Reuter* met , à dix lieues du même Cap , une autre Pointe ; & devant elle deux Iles , dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos* , & se présente de loin avec l'apparence d'un Fort. Sa situation , dit-il , est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile , il compte 26 lieues jusqu'à *Marmanto* ; & 26 de *Marmanto* au Fleuve *Grande* , qui est le même que celui de Saint Pierre. Toute cette Côte , qui s'étend entre Ouest & Nord , est continuellement bordée de petites hauteurs sabloneuses. On voit que la différence de calcul , entre les deux Pilotes , est de huit lieues. Le Fleuve *Grande* , ou de Saint Pierre , a peu de largeur à son embouchure ; mais s'élargit dans les Terres , & remonte vers le Nord-Ouest , jusqu'au País des Indiens , qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Ensuite *Figueredo* nomme le Fleuve de *Tamarandahu* , sans expliquer la distance ; & *Reuter* compte dix lieues entre ces deux Fleuves. *Figueredo* en met quatorze & demie , depuis *Tamarandahu* jusqu'à Rio *Iboiperinhi* ; delà , dix jusqu'à *Arrarangué* , & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de *Lagoa*. *Reuter* en compte quatorze , de *Tamarandahu* à *Arrarangué* , & neuf d'*Arrarangué* à *Lagoa*. Ce dernier Fleuve , que d'autres nomment le Port de *Biaza* , ne reçoit que de petits Bâtimens du côté qui incline vers le Midi , & présente une petite Ile , nommée *Réparo* , sous laquelle on mouille commodément dans une Anse.

De *Lagoa* à *Upaba* , huit lieues suivant *Figueredo* , & six suivant *Reuter*. Les Espagnols donnent indifféremment à *Upaba* le nom de *Barra de Ibaup* & celui de Rio d'*Upaba* : ils le font remonter aussi jusqu'au País des *Patos*. Son embouchure a peu de largeur , & n'a pas plus de six palmes d'eau ; mais il est plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'*Upaba* , *Figueredo* compte dix lieues à l'Ile Sainte Catherine , vis-à-vis de laquelle il fait sortir Rio *Patos* du Continent , à 29 degrés de Latitude du Sud : mais *Reuter* ne met que sept lieues entre *Upaba* & Rio de *Patos* , qu'il fait sortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir est habitée par des Anthropophages, dont la plupart sont Ennemis mortels des Portugais, & ne sont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en sont pas mieux disposés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuse, & le froid très vif depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, on ne conseille à personne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Description dans un autre Tome, s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de station commode du côté de l'Est, excepté peut-être sous une petite Ile, qui borde sa pointe méridionale, & qui se nomme *Isla de Arvoredo*, parcequ'elle est revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; secours assez rare sur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues jusqu'à l'Ile qu'ils nomment Galé. Après le Cap de *Mondivi*, vers le Sud, Reuter place dans le Continent, une Baie remplie de petites Iles, qui n'est connue, dit-il, que sous le nom Indien de *Toyagua*: il met la situation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Australe. Du Cap de *Mandivi*, suivant *Figueredo*, au Nord-Ouest pour ceux qui suivent la Côte, on rencontre une Baie que les Portugais nomment *Enseada de Garoupas*, & delà une Côte haute, jusqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle est de six lieues. Du Fleuve *Tajahug* jusqu'à celui de Saint François, le même Voyageur compte 27 lieues & fait sortir dans l'intervalle la Rivière d'*Yapuca*.

Reuter compte seulement cinq lieues, du Cap de *Mandivi* au Fleuve *Tajahug*, & représente ici la Côte entre Ouest & Nord. Il place, dans l'intervalle, une très grande Baie, qu'il nomme *Garoupas*. Le Fleuve *Tajahug*, suivant son observation, est à vingt-huit degrés de Latitude Australe.

Celui de *Tapuca*, qui le suit sur la même Côte, n'est connu jusqu'à présent que de nom. Delà au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Ouest & Nord-Est; il donne, au Fleuve Saint François, deux embouchures, qui ont deux lieues de long jusqu'à la Mer, & qui sont fermées par trois Iles; de sorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'est-à-dire celui où l'on entre du Sud, se nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga*: mais ce Fleuve est peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; *Figueredo* quinze. Ce Lac est situé à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes suivant *Figueredo*, dans le País montagneux de *Pernacapiaba*, & n'a pas moins de cinq ou six lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a six brasses d'eau vers l'embouchure; & présente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaisseaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baisaguazu*, est profond de cinq brasses à l'embou-

CÔTE DE-
PUIS RIO DE
LA PLATA
JUSQU'AU
BRÉSIL.

chure ; le troisieme , qui n'est qu'à deux milles de celui du milieu , a six brasses de profondeur , & se nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleuve *Ararapira* , on compte cinq ou six lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes sortes de provisions. Les Habitans sont Ennemis des Portugais , & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'*Ararapira* se jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile Cananéa , qui est située dans une Baie qu'elle remplit , & dont l'autre Pointe , c'est-à-dire celle du Nord , regarde un autre Fleuve , nommé *Itacuatiara* , qui est la meilleure station de l'Ile ; on lui donne environ cinq brasses d'eau. *Figueredo* compte deux lieues & demie entre l'*Ararapira* & l'*Itacuatiara*. Les Portugais y ont des Habitations.

Du second de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa* , on compte dix lieues ; & dix , suivant *Reuter* , au *Capivari* , mais douze suivant *Figueredo*. La Côte s'étend ici entre Ouest & Nord. C'est à deux lieues du *Capivari* que commence la Capitainie de Saint Vincent , premiere Province du Brésil. *Figueredo* nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée la Conception , & que la Rade se nomme *Itatiano*.



CHAPITRE VIII.

HISTOIRE NATURELLE DES REGIONS ESPAGNOLES
DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

EN abandonnant ici le Domaine d'Espagne , pour suivre mes Voïageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique , je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Histoire Naturelle , auquel j'ai renvoyé toutes les curiosités qui peuvent être comprises sous ce titre. Il est tems de remplir des promesses , que je n'ai pas faites au hazard. J'ose me faire un mérite du soin que j'ai pris , dans les Descriptions Géographiques , de distribuer avec quelque méthode , ce qui regarde la température du climat , les qualités générales du Terroir , en un mot tout ce qui appartient à la constitution physique de chaque Région : c'est avoir épargné d'ennuyeux détails , à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoissances de cette nature. Mais il me reste à traiter des productions naturelles , dans l'ordre que j'ai suivi pour les Relations de Voïages & pour les Descriptions.

INTRODUCTION.

§ I.

ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

TOUT ce País , étant plein de Bois , contient une grande variété d'arbres , de Plantes & de fruits , dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe , mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer , qui s'étoit attaché particulièrement à ces Observations , donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est dit-il , le plus gros Arbre de l'Isthme ; & l'abondance en est surprenante (30). Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades , remplie d'une espece de Duvet , ou de Laine courte , qui n'est pas plutôt mure qu'elle creve la gousse , & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton ; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues , espece de Bâtimens à rames , qui different autant des Canots , que nos Barques different des Bateaux. Ils brulent les arbres creux ; mais les Espagnols , ayant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler , les coupent soigneusement , pour en faire divers Ouvrages.

ARBRES,
FRUITS ET
PLANTES.Cotonier de
l'Isthme.

Les Cedres du País , surtout ceux des Côtes du Nord , sont célèbres non-seulement par leur hauteur & leur grosseur , mais encore par la beauté de leur bois , qui est fort rouge , avec de très belles veines , & dont l'odeur

Cedres

(30) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas , dit-il , d'en avoir vu dans les Îles Sambales , ou Saint Blaise , ni dans aucune autre des Îles voisines. p. 95.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Maca, & ses
propriétés singu-
lières.

mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient aussi à faire des Canots & des Pirogues.

Le Maca est un arbre fort commun, dont le tronc s'élève toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur : mais ses propriétés sont tout-à-fait singulières. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle semblable à celle du Sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais delà sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parcequ'ayant un pié & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, sont entremêlées du fruit, qui est une espece de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits, de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en meurissant. Chaque fruit a son noiau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs Maisons. Les Hommes en font aussi des têtes de fleches; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Bibby, & sa
liqueur.

Le Bibby, espece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'Isthme, que son usage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais si menu, que malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix piés, il n'est gueres plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans, comme le Maca; & ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la grosseur des noix. Les Indiens en tirent une espece d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les presser. Ensuite, écumant la liqueur, à mesure qu'elle se refroidit, ce dessus, qu'ils enlèvent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit sortir à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers &
Platanes.

Il se trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Isthme; mais Waffer n'en vit pas un sur le Continent. Au contraire la plupart des Iles n'ont point de Platanes, & le Continent en est rempli. Les Platanes de l'Isthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel plusieurs longues & grosses feuilles croissent les unes sur les autres, & forment des especes de pannaches, vers le haut desquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bosquets, qui rendent le Païsage fort agréable, par la seule verdure des troncs. On distingue une autre espece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne sont pas moins communs dans l'Isthme,

Isthme, mais dont le fruit est court, épais, doux, farineux, & se mange cru ; au lieu que celui des autres se mange bouilli.

Le *Mammy* ne croît que dans les Iles ; ou du moins *Waffer* n'en vit point dans les parties de l'*Isthme* qu'il parcourut. Son tronc est droit & sans branches, & n'a pas moins de soixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de son fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui est ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Espagne. Au contraire, celui du *Mamey Sapota* est plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur : mais cet arbre est rare dans les Iles de l'*Isthme*, & ne croît pas même sur le Continent. Il n'y vient pas non plus de *Sapadilles*, tandis qu'elles sont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y est pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & sa peau ressemble à celle de la Reinette. L'arbre diffère peu du Chêne.

L'*Ananas*, que tous les Voyageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (31), est fort commun dans l'*Isthme*, & meurt dans toutes les Saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que *Waffer* nomme la *Poire piquante*. Sa Plante est haute d'environ quatre piés, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrémité desquelles s'élève la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les cannes de Sucre croissent ici sans culture ; mais les Indiens n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en fucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Waffer ajoute, à la Description qu'on a déjà donnée de la *Manzanille*, que dans les Iles de l'*Isthme*, cette *Pomme funeste* joint, à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable ; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure ; qu'il est bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des piéces de rapport dans les Ouvrages de Marquetterie ; que cependant on ne peut le couper sans péril, & que la moindre goutte de son suc produit une vessie sur le membre qu'elle touche. » Un François de « notre Compagnie, dit le même Voyageur, s'étant assis sous un de ces « arbres, après une légère pluie, il en tomba, sur sa tête & sur son estomac, quelques gouttes d'eau, qui y formerent de si dangereuses pustules, qu'on eut de la peine à lui sauver la vie. Il lui en resta des « marques, semblables à celles de la petite vérole (32).

Le *Maho* de l'*Isthme* est de la grosseur du Frêne : mais il s'y en trouve une autre espèce, moins grosse & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre *Canevas*. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en lanière jusqu'au haut du tronc. Ces lanières sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. *Waffer* donne la méthode des Indiens de

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Mammy.

Ananas & Poire piquante.

Remarques sur
les *Manzanilles*.

Comment se
font les cordes
de *Maho*.

(31) Apparemment d'après le *Piña* des Espagnols, qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut se méprendre à la description de *Waffer*. p. 102.

(32) *Ibidem*, p. 104. *Herrera* dit que l'Huile commune est un puissant antidote contre ce poison. *Décad.* 1. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

l'Isthme. » Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre, & la mettre en pieces. Ils battent ces pieces, les nettoient, les tordent ensemble, & les roulent entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, comme nos Cordonniers font leur fil, mais beaucoup plus vite. C'est à quoi se réduit tout leur art. Ils en font aussi des filets, pour pêcher le gros Poisson.

Célebres cale-
basses du Darien.

Les fameuses Calebasses du Darien y croissent, comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches, comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux espèces; l'une douce & l'autre amère, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les Calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voyages; c'est-à-dire qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espèce est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebasses de l'Isthme sont presque aussi dures que celles du Coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Indiens, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des Gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en distingue aussi deux espèces; la douce, qui se mange; & l'amère, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser de l'eau, comme celles des Calebasses servent de Plats & de Vases.

Herbe à soie de
l'Isthme.

L'herbe à Soie de l'Isthme, n'est qu'une espèce de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie, sur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font secher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espèce de Soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des Lacets jaunes, dont les Negresses des Plantations se croient fort parées.

Bois nommé le-
ger, & son usage.

L'Isthme produit un Arbre, nommé *Bois-leger*, qui tire ce nom de son extrême légèreté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'Orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du Noier. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un Homme. Wasser ignore s'il est spongieux comme le liège; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette espèce de Radeaux, pour traverser les Rivières ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois-blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit

on vingt piés, & dont la feuille ressemble à celle du Senné. Le bois en est fort dur, ferré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marquetterie auquel il ne put être employé. Cet Arbre ne se trouve que dans l'Isthme. Les Tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts : ils croissent près des Rivières, dans les terrains sablonneux. Le Canelier bâtard est commun dans toutes les Forêts du País, & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la Cannelle, dans une gousse plus courte & plus épaisse que celle des Fèves.

Les Bambous épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbrisseaux dans les Iles ; mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette espèce soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pinces de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du Sureau.

On ne parleroit point des Mangliers, qui sont aussi communs dans l'Isthme que dans toutes les Régions voisines, & qui n'y causent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, si Waffer ne faisoit, sur cette incommode espèce d'arbres, deux Observations qui ne se trouvent dans aucun autre Voïageur : l'une que l'écorce des Mangliers, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du Cuir ; l'autre, que l'écorce du Pérou, si fameuse sous le nom de Quinquina, est de la même espèce. » Dans le dernier Voïage, » dit-il, que j'ai fait au Port d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'environ vingt Mules, chargées de cette écorce. Un Homme de ma compagnie ayant demandé d'où elle venoit, l'Espagnol, qui conduisoit la Caravane, nous montra, du doigt, de hautes Montagnes, fort éloignées de la Mer, & répondit que cette Marchandise venoit d'un grand Lac d'eau douce, qui étoit derrière une de ces Montagnes. J'examinai l'écorce avec attention, & je dis à l'Espagnol ; c'est de l'écorce de Manglier. Il me répondit, dans sa Langue, qu'elle étoit de Manglier d'eau douce, ou d'un petit arbre de la même espèce. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce ; & j'ai éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement de l'écorce de Manglier (36).

L'Isthme a deux sortes de Poivre ; l'une qu'on y appelle, en Langue du País, *Poivre à la Cloche* ; & l'autre, *Poivre à l'Oiseau*. Les deux espèces y sont dans une égale abondance, & sont le fruit de deux Arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage, surtout de la seconde espèce, qu'ils préfèrent à la première.

Entre plusieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Tamarins bruns
& Caneliers bâtards.

Deux espèces
de Bambou.

Observations
sur les Mangliers.

Le Quinquina
est de leur espèce.

Deux Poivres
de l'Isthme.

Excellent bois
de teinture.

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.Les plus grands
arbres du Pais de
Carthagene.Habilla de Car-
thagene & ses
vertus extraordi-
naires.

croissent, dit-il, en fort grande quantité, vers la Côte du Nord, sur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une sorte de terre, qu'ils ont dans le Pais, en teignent le coton pour les Hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. » J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer : « Je » trempai, dans cette eau, une piece de coton qui devint très rouge. A » la vérité, elle pâlit un peu, quand je l'eus lavée; mais je m'en impu- » tai la faute, & je jugeai que j'avois manqué à quelque chose pour fixer » la couleur, car il est certain que l'eau ne sauroit effacer cette teinture.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *Caoba*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots, & particulièrement des Champanes, sorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivières. On y voit deux sortes de Cedres : les uns blancs; & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le Baumier & l'arbre Marie distillent une liqueur résineuse de différente espece; l'une appelée *Huile-Marie*, & l'autre *Baume Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, élevant leurs têtes touffues sur les Montagnes, y forment une très agréable perspective. On en distingue plusieurs especes, peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Pais. Le meilleur est celui qu'on tire du Palmier royal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou six jours, il mouffe comme le vin de Champagne; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt; ce qui oblige sans cesse d'en renouveler les provisions.

Le Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont presque la dureté du Fer. On y trouve aussi quantité de Bejuques, espece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses especes. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'est en effet une sorte de Feve, large d'un pouce sur neuf lignes de long, plate, à-peu-près en forme de cœur. Sa gousse est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noiau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morsure de toute sorte de Serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussi-tôt le cours du venin, & pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif, comme un remède; & cette opinion est si bien établie, que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les Montagnes, sans en avoir pris un peu, à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les

tendoit invulnérables. L'Habilla de Carthagene est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrième partie d'un noiau; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, parceque c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

La Plante, qu'on nomme *Sensitiva*, y est aussi très commune, entre celles qui naissent sous les arbres & dans les Bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une Description; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzosa* (33), & de *Donzella* (34). Il ajoute que sa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'est que d'un pié & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ses feuilles à proportion (35).

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maiz & de Riz. Un boisseau de Maiz en donne cent. Ce blé Indien sert non-seulement à faire le *Bollo*, espece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir aussi les Porcs & toute sorte de Volaille. Le *Bollo* de Maiz est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque tems le Maiz dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broier & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excréments; après quoi ils le pétrissent; & dans cet état ils recommencent à le broier entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de *Bollo* devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le pétrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parceque les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange, qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

Les Negres des Plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espece de pain, qu'on nomme *Cassave*, composé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occasion de la comparer avec celle des Iles Françoises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre, de quinze à

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUEPlante sensible
ve fort commune
ne.Sa hauteur à
Guayaquil.

Blés & Grains.

Comment se
fait le *Bollo* dans
l'Isthme.Comment s'y
fait la *Cassave*.(33) Pudique.
(34) Pucelle.(35) Voyage de Dom Antoine d'Ulloa, I. r.
chap. 2.

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

dix-huit pouces de long. Leur substance, réduite en farine, semblable à la grosse sciure de bois, est jetée dans l'eau, pour en ôter tin suc âcre & fort, qui est un vrai poison. Elle y demeure quelque tems, & l'eau est souvent changée. Ensuite, l'ayant fait sécher, on la pétrit en forme de gâteau rond, large d'environ de deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaisseur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espece de brique. C'est une nourriture fort substantielle, mais fade. Elle se conserve long-tems sans se corrompre; & quoiqu'elle se durcisse, son goût est le même au bout de deux mois que le premier jour.

Usage qui n'y
fait du Pain de
froment.

L'usage du pain de Froment est rare dans l'Isthme, parceque la farine n'y venant que d'Espagne, elle n'y sauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles; encore n'en usent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préférer le Bollo, & même la Cassave, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de Maiz, & divers mets, dont ils se trouvent aussi bien pour leur santé que du Bollo, qui est d'un usage fort sain.

Remarques sur
les Camotes.

Entre diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voïageurs comparent pour le goût aux *Patates* de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conserves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur Cassave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverses sortes
de fruits.

Le Cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Isthme; mais le fruit n'y est pas si gros, ni si huileux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raisin de treille, les Oranges, les Nefles & les Dattes, sont des fruits aussi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Espagnoles: mais le Raisin n'y est pas d'aussi bon goût qu'en Espagne. En récompense, les Nefles y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de

Trois especes
de Plantains.

Plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *Bananes*, qui sont la plus grosse, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort supérieur; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la santé; mais il chauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des deux autres, & le noïau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les Equipages des Vaisseaux de l'Europe, bûvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y sont accoutumés avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts subites. Cependant un Voïageur éclairé (36) croit

Dangereuse
propriété de
l'une.

avoir vérifié que c'est moins la qualité de l'Eau-de-vie que la quantité, qui cause le mal. Il en vit boire modérément à quelques personnes de sa connoissance, après avoir mangé des Guineos, & réitérer plusieurs fois l'expérience, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essayer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braise, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faisoit servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Les Papaies de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, ressembleroit beaucoup au Melon, si son écorce n'étoit plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du Melon; mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la *Guanabane* est rebutante. Ses pepins sont ronds, luisans quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diamètre. Ce n'est qu'une moelle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Pais assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeste sans cette précaution: mais quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Tout le Pais produit naturellement une si grande abondance de Limons, que sans culture & sans soins les Campagnes en sont couvertes: mais ils ne sont pas de la même espèce que ceux de l'Europe; ou du moins ceux de l'espèce Européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches, qui forment ensemble une houe assez agréable; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'employer dans toutes les sauces, sans s'apercevoir qu'il nuise à la santé. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'est-à-dire qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit si vite, que dans l'espace de trois quarts d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le Pais, on s'y mocque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre aussi courte.

Les Amandiers & les Oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de Vignoble; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandises fort chères. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'est un mal dont les Habitans ont beaucoup à souff-

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Papaie & Guanabane.

Espèce de Limons, nommés Sutiles.

Leur propriété pour cuire les viandes.

Fruits qui ne viennent point dans l'Isthme.

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.Danger de la
privation du vin.

Tabac du Pais.

Comment les
Indiens fument
dans l'Isthme.

ANIMAUX.

Remarque sur
le terroir de
l'Isthme.

Porcs sauvages.

frir , sans autre exception que les Indiens & les Negres , qui sont accoutumés aux liqueurs du Pais. Les autres , étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires , ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempéramment. L'estomac perd son activité pour la digestion. Il s'affoiblit ; & le désordre croît , jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit si rare à Carthagene , qu'on n'y disoit la Messe que dans une seule Eglise. On s'apperçoit moins que l'Huile manque , parceque tous les mets s'apprentent avec le Sain-doux , qui est toujours en si grande abondance , qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de suif , pour la nuit. Ainsi l'usage de l'Huile est presque réduit aux Salades.

Il croît du Tabac dans l'Isthme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Indiens , qui le cultivent mal & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs Plantations ; & l'abandonnant à la Nature , ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles , qu'ils roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur , au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie , un petit Garçon allume un bout du rouleau , & mouille l'autre , pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche , comme on y met une Pipe ; & soufflant par le trou , il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir , qui leur sert à la recevoir ; & pendant plus d'une demie heure , ils la respirent voluptueusement.

Le même Voïageur , dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des propriétés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les Indiens de l'Isthme , assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux , mais que la terre y étant très fertile , „ il ne seroit question „ que d'en défricher une partie considérable , qui consiste en Bois , pour „ en faire d'excellens pâturages , où tous les Animaux de l'Europe s'en- „ graisseroient merveilleusement (37). Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des Vaches , qui sont en abondance dans les Colonies Espagnoles , est sèche & peu substantielle ; effet , dit-il , de la chaleur du Climat. D'un autre côté , il avoue que les Porcs de race d'Europe y sont extrêmement délicats , & qu'ils passent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'est aussi le mets favori des Espagnols , qui croient cette viande plus saine que toute autre , jusqu'à la préférer dans leurs maladies , aux Perdrix , aux Poules , aux Pigeons & aux Oies , dont ils ne manquent point , & qui sont de fort bon goût (38).

C'est particulièrement dans l'Isthme qu'on trouve un grand nombre de cette espece de Sangliers , ou de Porcs sauvages , que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils sont faits , suivant Waffer , comme les Cochons de Virginie. Leur couleur est toujours noire. Ils ont de petites jambes , qui ne les empêchent pas de courir fort vite. Ce que le Peccari a de plus sin-

(37) Voïages de Lionnel Waffer , p. 119.

(38) Voïage de M. d'Ulloa , l. 1. ch. 5.

gulier, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, la chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que si le nombril est coupé, elle se conserve très fraîche pendant plusieurs jours. Elle est d'ailleurs très nourrissante, saine, & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espece de Porc sauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chasse comme le Peccari, & sa chair n'est pas moins estimée: il n'a pas le nombril sur le dos (39).

On rencontre dans les Bois de l'Isthme une assez grande quantité de Bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos Daims. Non-seulement les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée: ils paroissent même affligés d'en voir manger aux Européens; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Les Chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude & long. Quelque soin qu'on apporte à les dresser pour la Chasse, ils ne servent qu'à faire lever le Gibier; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la course: mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent assez fidelement bloquées jusqu'à l'arrivée des Chasseurs.

Les Lapins du País different des nôtres, non-seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne se font de terriers. Leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Isthme.

Les Singes y sont en grand nombre, & de différentes especes, dont la plus commune est une sorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la grosseur d'un Chat, & de couleur grise.

Le Renard de l'Isthme n'excede gueres, non plus, la grosseur d'un Chat ordinaire. Son poil est très fin, & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse, & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demie heure entiere (40).

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Varé

Bêtes fauves

Chiens de
l'Isthme.

Lapins extraor-
dinaires.

Renard & son
étrange propriété.

Armadille; sa
description.

(39) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*,

(40) *Ididem*.

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

singulier, qu'on a déjà nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue, il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insultes, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la première par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances si différentes, que la vue en est fort agréable. Les Indiens & les Nègres sont les seuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

Multitude de
Rats.

On ne trouve point, dans l'Isthme, d'autres Chevreux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Espagne; & ces Animaux n'ont jamais pu s'y multiplier. Les Rats & les Souris y sont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur est grise, & leur grosseur, extraordinaire. Une race de Chats, dit Waffer, seroit un des beaux présens qu'on pût faire aux Indiens (41); ce qui doit faire juger que le climat n'est pas favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Iles Sambales, & voulant marquer sa reconnaissance par quelques présens, à des Indiens qui l'avoient bien servi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déjà décrit, sous le nom de *Paresseux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques propriétés singulières qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'est pas ici le même, ou que la première description demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (42), nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de grosseur médiocre; mais il est de la plus hideuse laideur. Sa peau est ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aversion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroissent pas l'effraier. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, sans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres. Il ne laisse pas de prendre la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuyant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son Ennemi, pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui laissoit de cruelles peines: avant que de se remettre en marche, il de-

(41) *Ubi supra*, p. 125.

(42) C'est-à-dire Pierrot Coureur.

meure long-tems immobile. Cet Animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abbat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Ensuite il demeure au pié, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (43).

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans est l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a si souvent nommé sans en donner la description. Il a la figure d'un Lézard, mais sa longueur commune est d'environ quatre piés. Sa couleur est jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en sont plus grands à proportion, & qu'ils sont unis par une membrane déliée qui les couvre, à peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles sont plus longs, & s'élevent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux piés, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes sur une & demie ou deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie; mais, depuis l'extrémité du cou, elles vont en diminuant, jusqu'à n'être presque plus sensibles à la racine de la queue. Le ventre est disproportionnément plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aiguës, & séparées l'une de l'autre. On croiroit que l'*Iguana* marche plutôt sur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés, qui le soutient. Il y court avec tant de vitesse, que dans un instant on le perd de vue. Sur terre, sans être lent, il marche beaucoup moins vite. Les Femelles pleines ont le ventre d'une excessive grosseur, & donnent plus de soixante œufs d'une seule ventrée: ils sont de la grosseur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & passent à Panama, comme dans plusieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui est très blanche, & que les Habitans du País ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douceâtre, & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule: mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Iguana des
l'Amérique.

Les Oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. Les cris & les croassemens des uns, confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer, avec étonnement, que la Nature a fait une espèce de compensation du chant &

OISEAUX.

Remarque sur
leur chant &
leur beauté.

HISTOIRE
NATURELLE.ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

» du plumage ; c'est-à-dire que les Oiseaux, qu'elle a parés des plus belles couleurs, ont un chant désagréable, & qu'au contraire, elle a donné un chant très mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat. Le *Guanayo*, qui se fait admirer par sa beauté, pousse des cris aigus & fort importuns. Ce désavantage lui est commun avec tous ceux qui ont le bec gros & court, & la langue épaisse, tels que les *Lorros*, les *Lotorras* & les *Periquitos* (44). »

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros & long Oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Le Tulcan, ou
le Prêcheur.

Ses singularités.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *Tulcan*. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un Ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu Turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse, à proportion du corps : mais il ne pourroit pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, & forme dans toute sa longueur une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisième, c'est-à-dire celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure ; & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur faillie, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrémité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aiguë que celle d'un poignard. La langue est faite en tuiiau de plume : elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres Oiseaux. Il est ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne sur les deux faces latérales de la partie supérieure ; & cette couleur forme, tout autour, une sorte de ruban, d'un demi-pouce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les lèvres, qui se touchent quand le bec est fermé, sont armées de dents, qui forment deux mâchoires en manière de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet Oiseau, & la raison qu'on en apporte est une autre singularité ; c'est suivant M. d'Ulloa (45), qu'étant perché au sommet d'un arbre, pendant que d'autres Oiseaux dorment plus bas, il fait, de sa langue, un bruit qui ressemble à des paroles mal articulées, & le répand de toutes parts, dans la crainte que les Oiseaux de proie ne profitent du sommeil des autres pour les dévorer. Au reste, les *Tulcans*, ou *Prêcheurs*, s'appriivoisent

(44) *Ibidem*.(45) *Ibidem*, liv. I. chap. 75.

si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une Maison, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente.

L'Oiseau, que les Espagnols ont nommé *Gallinazo*, parcequ'il ressemble aux Poules, est de la grosseur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet espace est entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert sont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiseaux sont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toits des Maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoier. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne fassent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que sans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait observer que si la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un si grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, causée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort pesamment; mais ensuite, ils s'élèvent si haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en sautant, avec une espèce de stupidité. Leurs jambes sont dans une assez juste proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrième qu'ils ont à côté, inclinant un peu sur le derrière, & quelques autres, qui sont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarrassent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas mesuré, ils sont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une serre, longue & forte. Si les Gallinazos sont pressés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Bestiaux qui paissent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui sert de rien de se veautrer par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables Animaux ne lâchent pas prise; à coups de bec ils aggrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (46).

On distingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou sont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parceque le nombre en est petit, mais parcequ'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, première partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Les Chauve-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme,

[46] M. d'Ulloa, *ibidem*.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Le Gallinazo.

Ses étranges
propriétés.

Autre espèce
de Gallinazos.

Chauve-souris,
leur grosseur.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Comment elles
attaquent la vie
des hommes.

Autres Oiseaux.

Le Corrosou.

[Les Indiens imi-
tent son chant.

Deux especes
de Poules.

mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il ; sont larges & longues à proportion de cette grosseur , & sont armées de griffes aigües , à cette jointure. La Province de Carthagene s'en ressent jusqu'au point , que dans la Ville même , le nombre en est si grand au coucher du Soleil , qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs , comme d'adroites Sangsues , qui n'épargnent , ni les Hommes , ni les Bêtes. L'excèsive chaleur du Pais obligeant de tenir ouvertes , pendant la nuit , les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche , elles y entrent ; & si quelqu'un dort , le bras ou le pié découvert , elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien , pour sucer le sang qui en sort ; » j'ai vu , dit M. d'Ulloa , plusieurs personnes à qui cet accident étoit arrivé , & qui m'ont assuré que » pour peu qu'elles eussent tardé à s'éveiller , elles auroient dormi pour » toujours ; car elles avoient déjà perdu tant de sang , qu'il ne leur seroit » pas resté assez de force pour arrêter celui qui continuoît de sortir par » l'ouverture. Il ne paroît pas étonnant au même Voyageur , qu'on ne sente point la piquûre ; » parcequ'outre la subtilité du coup , l'air , » dit-il , agité par les aîles de la Chauve-Souris , rafraîchit le Dormeur , » & rend son assoupissement plus profond (47).

Les Quams , les Corrosous , les Pélicans , les Perroquets bleus & verts ; les Paraquites , les Macas , & la plûpart des Oiseaux qu'on a nommés dans la Description du Mexique , sont communs aussi dans l'Isthme. Waffer fait une peinture curieuse du Corrosou. C'est un grand Oiseau de terre , noir , pesant , & de la grosseur d'une Poule d'Inde ; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. D'ailleurs il a sur la tête , une belle hupe de plumes jaunes , qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du Coq d'Inde. Il vit sur les arbres & fait sa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaisir à son chant , qu'ils s'étudient à le contrefaire ; & la plûpart y réussissent dans une si grande perfection , que l'Oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair , quoiqu'elle soit un peu dure. Mais , après avoir mangé un Corrosou , les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ses os , ou de les jeter dans une Riviere , pour les dérober à leurs chiens , auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

On trouve , dans l'Isthme , un Oiseau rouffâtre , assez semblable à la Perdrix , mais qui a les jambes plus longues , la queue encore plus petite , & qui court sur la terre , sans se servir presque jamais de ses aîles : la chair en est excellente.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoisées , dont les unes , semblables aux nôtres , ont toutes une huppe sur la tête , & un plumage fort varié : les autres sont plus petites , ont un cercle de plumes autour des jambes , une queue fort épaisse , qu'elles portent dressée , & le bout des aîles , noir. Cette seconde espece ne se mêle point avec la première , & chante un peu avant le jour , comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de Poules sont une excellente nourriture. Elles

sont fort grasses, parceque les Indiens leur prodiguent le Maiz.

Autour des Iles Sambales, & sur la Côte de l'Isthme, particulièrement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiseaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, sur la Côte de la Mer du Sud; mais on en voit peu sur la Côte Méridionale, du moins en comparaison de celle du Nord. Waffer en donne pour raison que la Baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse, à beaucoup près, que celle des Sambales, sur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiseau ne diffère point ici, de celui dont on a donné la description.

Les Insectes & les Reptiles sont en si grand nombre dans toute cette Région, que non-seulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux Animaux. Tels sont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'aussi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Isthme, que les Corales, les Serpens à Sonnette & les Saules.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq piés, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de quarrés rouges, jaunes & verts, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & grosse, comme les Vipères de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents, ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussi-tôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'extrémité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à suivre.

Le Serpent à sonnettes, que les Espagnols nomment aussi *Cascabela*, n'est pas aussi grand, dans l'Isthme, que le précédent. Sa longueur n'est que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur est un gris de fer, cendré, & régulièrement ondé. A l'extrémité de sa queue est attachée ce qu'on nomme sa Cascabele, ou sa sonnette, qui ressemble à la cosse des pois, séchée sur la planche : elle est divisée de même en plusieurs monticules, qui contiennent des osselets ronds, dont le mouvement produit un son assez semblable à celui de deux ou trois sonnettes. La morsure de ce Serpent est si dangereuse, que les Habitans du Pais doivent louer le Ciel de leur avoir donné un signe qui les avertit de son approche; sans quoi, sa couleur différant peu de celle de la terre, il seroit fort difficile de l'éviter. M. d'Ulloa trouve aussi dans les couleurs vives du Corale, un avertissement pour s'en garantir.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'espece est fort nombreuse; non-seulement parcequ'il ressemble au bois de saule par la couleur, mais encore plus, sans doute, parcequ'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piquûre, quoique moins dangereuse que celle des deux autres est toujours mortelle, pour peu que les remèdes soient différés. Il y en a d'infailibles, qui sont connus de certains Indiens, auxquels les Espagnols ont recours, & que cette raison leur a fait nommer *Curandores*, c'est-à-dire *Guérisseurs*. Le plus sûr est la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Oiseaux de Mer.

INSECTES ET
REPTILES.

Serpent nommé
Corale.

Serpent à Son-
nettes, ou Cas-
cabela.

Serpent nommé
Saule.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Deux singula-
rités de Panama.

Serpent à deux
têtes.

Centipedes.

Leur description.

reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'affirmer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés ; que loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse ; qu'on passe vingt fois devant eux, sans qu'ils fassent le moindre mouvement ; que s'ils n'en faisoient quelque fois pour se retirer dans les feuilles, on ne distingueroit pas s'ils sont morts ou vivans, enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (48).

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils sont honneur à la Nature. C'est une opinion générale dans la Ville, que les Campagnes voisines produisent une espèce de Serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux : mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une, & que tout le corps étant d'une grosseur égal, ce qui paroît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parcequ'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en respectant une seule vertèbre du cou. Les Mathématiciens sollicitèrent envain ceux qui faisoient ce recit, de leur montrer l'Herbe ; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on les assurât qu'elle étoit commune : d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Les Centipedes sont une espèce de Cloportes, d'une grosseur monstrueuse, dont cette Région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les Maisons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune (49). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toît est assez fort pour défendre l'Animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquûre est mortelle. De prompts remèdes en arrêtent le danger ; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

(48) *Ibidem*,

(49) L'aune, ou vare, de Castille, dont on a donné la longueur ; Tom. XIII, p. 646 : note 54.

Les Scorpions ne sont pas moins communs que les Centipèdes. On en distingue plusieurs sortes ; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la première espèce s'engendrent dans des bois secs & pourris ; les autres, dans les coins des Maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente : les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux ; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fièvre ; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des pieds une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux lèvres ; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux ; après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du Pais sont persuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces Insectes, qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir par la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le Scorpion, mis dans un vase de crystal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, sur son corps, le même effet que sur celui des autres (50).

Le *Caracol soldado*, ou Limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'est-à-dire tournée en spirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'Ecrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses parties. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris ; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible ; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laisse, pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les Ecrevisses. Sa morsure cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquûre du Scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonstances, l'eau cause une sorte de pisme, ou d'étrourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel (51). Waffer, qui n'avoir vû de ces Insectes que dans les Iles Sambales, dit que

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMERIQUE.

Plusieurs sortes
de Scorpions.

Ils purifient
l'eau.

Comment ils
se tuent eux-mêmes.

Caracol Solda-
do.

Description de
cet étrange Ani-
mal.

Comment il se
loge.

Danger de se
piquer.

(50) *Ibidem.*

(51) *Ibidem*, p. 56.

Tome XIV.

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Témoignage de
Waffer.

leur queue est un fort bon aliment , & lui attribue un goût de moelle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres , & qu'ils ont , sur le cou , un petit sac , dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture ; qu'ils en ont un second , en dedans , qui est rempli de fable ; que lorsqu'ils ont mangé de la Manzanille , leur chair devient un poison , & que plusieurs Anglois , en ayant mangé sans précaution , furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage , l'huile de ces Insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions. » Les Indiens , dit-il , nous l'apprentent : nous en fimes souvent l'expérience ; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger , que pour en tirer l'huile , qui est jaune comme la cire , & qui a la même consistance que l'huile de Palme (52) «.

Singularité vé-
rifiée par M.
d'Ulloa.

Mais toutes ces singularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Pais avoient raconté , à M. d'Ulloa , que lorsque le Caracol Soldado croît en grosseur , jusqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui servoit de retraite , il va , sur le bord de la Mer , en chercher une plus grande , & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux , pour s'y loger à sa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curiosité de s'en assurer par ses propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui ; à l'exception , dit-il , de la piquûre , dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (53).

Crapauds de
Carthagene & de
Porto-Belo.

Carthagene & Porto-Belo sont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds sont en plus grand nombre. On en trouve , non-seulement aux environs , dans les terres humides & marécageuses , mais dans les rues , dans les Cours des Maisons , & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux , qui paroissent après la pluie , sont si gros , que les moindres ont six pouces de long ; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée , suivant l'opinion qui suppose un développement de germes , causé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa se persuade plus volontiers , fondé , dit-il , sur ses propres Observations , que l'humidité du Pais le rend propre à la production de ces Insectes ; qu'aimant les lieux aquatiques , ils fuient ceux que la chaleur dessèche ; qu'ils se tapissent dans les terres molles , au-dessus desquelles il se trouve assez de terre sèche pour les cacher , & que lorsqu'il pleut ils sortent de leurs terriers , pour chercher l'eau , qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues & les Places se remplissent de ces Reptiles , dont l'apparition subite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie est transformée en Crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut , le nombre en est si grand , qu'il forme comme un pavé ; & personne ne peut sortir sans les fouler aux piés. Il en arrive des morsûres d'autant plus fâcheuses , qu'outre leur grosseur ces odieux Animaux sont fort venimeux.

PAPILLONS
ET MOSQUIS.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des Papillons de l'Isthme : mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté , dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de Mouches. On ne sera pas surpris qu'il

(52) Waffer , *ubi sup.* pp. 126 & 127.

(53) *Ubi sup.* p. 57.

S'arrête uniquement aux Mosquites, ou Maringouins, si l'on se rappelle ce qu'il en eut à souffrir dans son Voïage de Guayaquil à Quito. De plusieurs especes, il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, est la plus grosse. Ceux de la seconde ne different point des Mosquites d'Espagne. La troisieme espece, qu'il nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui font la quatrieme espece, sont une sorte de Cirons, si petits qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquûre, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs; & delà vient leur nom. Les deux premieres especes causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquûre laisse une demangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du Pais longs & ennuyeux, ces cruels Insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *Mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMERIQUE.
Quatre especes
de Mosquites.

Plaintes de M.
d'Ulloa.

Description de
la Nigua.

Donnons, d'après le même Voïageur, la Description du petit Insecte qui se nomme *Nigua* au Mexique & dans l'isthme, *Pique* au Perou, & dont on ne trouve nulle part une peinture, si curieuse. Il est si petit, qu'il est presque imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des Puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque suivant M. d'Ulloa, » s'il avoit la faculté de sauter, il n'y a point de » corps vivant qui n'en fût rempli, & cette engeance feroit périr les trois » quarts des Hommes, par les accidens qu'elle pourroit leur causer. Elle est toujours dans la poussiere, surtout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux piés, à la plante même, & aux doigts.

Comment elle
s'insinue, & ses
progrès.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord, il n'est pas difficile de l'en tirer: mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier les petites parties voisines pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'Insecte perce la premiere peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle plate. Il se tapit dans cet espace, de maniere que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est alors très important de l'en tirer; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, autant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur; sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénètrent quelquefois jusqu'aux os; & lorsqu'on est parvenu

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Opération pour
s'en délivrer.

à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entièrement rétablies.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & surtout pour ne pas laisser la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fut fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder, avec un soin extrême, de se mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître qu'on est menacé du Pasme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'Insecte ne se fasse pas sentir, dans le tems qu'il s'insinue; dès le lendemain, il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, surtout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles. La douleur est moins vive à la plante du pié, où la peau est plus épaisse.

On observe que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, surtout au *Cerda*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derrière se trouvent tout percés de trous après sa mort.

Deux especes de
Nigues.

La petitesse de cet Insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux especes, l'une venimeuse, & l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre especes est jaunâtre; & son nid, couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle seroit logée à l'extrémité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, désespérant de pouvoir expliquer un effet si singulier, s'en tient à l'opinion commune, qui suppose, dit-il, que « l'Insecte pique de petits muscles qui descendent des aînes au pié, & que ces muscles, infectés du venin de la Nigue, le communiquent aux glandes; mais il ajoute » qu'il ne put douter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs fois, & que les Académiciens François éprouverent comme lui, » particulièrement M. de Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux especes de Nigues (54).

Deux sortes
d'Abeilles.

L'Isthme a des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. Waffery vit deux sortes d'Abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voyageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Indiens mêlent

(54) M. d'Ulloa, *ubi sup.*

le miel avec l'eau, sans autre préparation, & s'en font une liqueur très fade. Ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles (55).

Ils sont fort incommodés des Fourmis, qui non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des ailes, dont elles se servent pour voler près des Côreaux. Elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les Maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; & les Indiens qui voient ne manquent pas d'observer le terrain, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandises tissées, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Pais de Carthagene. C'est le *Comégen*, « espece de Tigne, si prompte & si vive dans ses opérations, qu'en moins de rien elle convertit en poussière le Ballot de marchandises où elle se glisse. Sans en déranger la forme, elle le perce de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit point qu'elle y ait touché; jusqu'à ce qu'en y portant les mains, on n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles & de la poussière. Cet accident est surtout à craindre après l'arrivée des Gallions, qui offrent toujours une proie fort abondante au *Comégen*. On n'a pu trouver d'autre préservatif que de placer les Ballots sur des bancs élevés, dont les piés sont enduits de Goudron, & de les éloigner des murs. Cet Insecte, quoique si petit, qu'on a de la peine à le discerner, n'ayant besoin que d'une nuit pour détruire toutes les Marchandises d'un Magasin, on ne manque point, dans le Commerce de Carthagene, de spécifier, entre les pertes dont on demande l'indemnité, celle qu'on peut craindre du *Comégen* (56). Il est si particulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo ni à Panama.

On a déjà remarqué qu'il y a peu de Côtes aussi abondantes en Poisson, que celle du Nord de l'Isthme. Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales especes.

Le Tarpon, dit-il, est un gros Poisson ferme, qui se coupe par tranches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui pèsent jusqu'à cinquante livres. On tire de leur graisse une bonne quantité d'huile. Le Goulou, que les Anglois nomment *Sharks*, est moins commun ici que sur les Côtes voisines; mais on y voit un Poisson assez semblable, dont le bec est seulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en est beaucoup plus fine. Sans nous apprendre son véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui signifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* est commun aux environs des Iles Sambales; c'est un Poisson long, menu, & d'excellent goût, qui ressemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y est pas moins commune, & passe aussi pour un excellent mets.

Le Paracod est rond, & de la grosseur d'un grand Brochet; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette

HISTOIRE
NATURELLE.

ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Fourmis ailées.

Comégen, insecte dangereux à Carthagene.

Ses ravages.

POISSONS.

Le Tarpon.

Le Goulou.

Le Chien de Mer.

HISTOIRE
NATURELLE.
ISTHME DE
L'AMÉRIQUE.

Côte. Cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui son contrepoison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait fecher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avallée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ. Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que pour distinguer les Paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux ; & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

Le Gar.

La même Côte offre en abondance un Poisson que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Épée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas sa longueur à deux piés. Il a, dit-il, sur le museau, un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau, presque aussi vite qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & son os étant si pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux, pour un Nageur, de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne : c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres, sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Coquillages.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque*, est grande, torse en dedans, platte du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoïé long-tems avec du sable : on le bat long-tems aussi, parcequ'il a la chair très ferme ; mais on est bien payé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huitres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

Pour les Rivières de l'Isthme, Waffer doute qu'aucun Voïageur ait donné plus de tems que lui à ses observations : cependant, loin d'avoir connu toutes les especes de Poisson d'eau douce, il n'en décrit que deux : l'une semblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût : l'autre, beaucoup plus singulière, de la taille du Brochet, avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les lèvres pleines de cartilages ; sa chair est d'un goût exquis.

Pêche des Indiens de l'Isthme.

La pêche des Indiens du País se fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos Tirasses. Dans les Courans rapides & traversés de Rochers, ils se jettent à la nage, pour suivre le Poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils

ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le Poisson qui s'avance vers la lumière. Leur manière de le préparer est d'en ôter les boïaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre fausse que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

HISTOIRE
NATURELLE.

§ I I.

P A ï s D E G U A Y A Q U I L.

EN se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voïageur curieux s'arrête volontiers sur la Côte de Punta de Santa Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier cequ'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (57) de Nicoya, Province de la Nouvelle Espagne: c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espèce tout-à-fait perdue, parcequ'il n'en restoit aucune connoissance. Cette sorte d'Escargot est d'environ la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux Rochers de la Côte, parcequ'il ne s'en trouve que sur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer: au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déjà tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Postre de
Punta de Santa
Elena.

Animal qui la
produit.

La manière d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer, du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout-d'un-coup: on ne la distingue qu'à mesure que le fil sèche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait; ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entièrement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humour dont ils teignent le fil; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la première fois, & dès la quatrième il en rend

Manière de l'ex-
traire.

(57) Voyez cequ'on en a dit dans la Description & dans les Notes, au Tome précédent.

HISTOIRE
NATURELLE.

PAÏS DE
GUAYAQUIL.

Raison qui la
rend rare.

Description du
Cacaotier.

très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie; qu'il n'a plus la force de renouveler. M. d'Ulloa, se trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occasion d'examiner l'Animal, de voir extraire sa liqueur par la première méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération : mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément; ce qui rend cette teinture fort chère. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singulière est qu'elle donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achète avec cette connoissance, ne manque point de spécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints seront peçés. Une autre particularité, assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle & si parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; sur quoi, M. d'Ulloa souhaiteroit que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils.

On a remarqué, à l'occasion de Guayaquil, que les Champs de cette Jurisdiction produisent naturellement une si prodigieuse quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits est abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Description. Sa hauteur ordinaire est de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vu que de jeunes. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, suivant la vigueur de sa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 jusqu'à 7 pouces de diamètre. A mesure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ses branches sont éparées, c'est-à-dire éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 ou 4 de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort semblables, en un mot, à celle de l'Oranger connu en Europe sous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou sous celui d'Oranger de Portugal. Elles diffèrent un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gouffes qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gouffe, qui croît en se développant, jusqu'à 6 ou 7 pouces de longueur sur 4 à 5 de large. Sa figure est celle d'un Melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gouffes ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites; & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très foible. On observe qu'ordinairement, de deux gouffes qui croissent l'une près de l'autre, l'une tire à soi tout le suc nutritif, & devient par conséquent fort grande aux dépens de l'autre.

La gouffe est verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & son écorce est mince, lisse & unie; mais en cessant de croître, elle

Elle devient jaune. La cueillant alors , & la coupant en ruelles , on découvre sa chair , qui est blanche , pleine de jus , & qui renferme de petits pepins , disposés le long des côtes , de la même consistance que la chair même , mais plus blancs , revêtus d'une membrane ; ils se mangent , comme tout autre fruit ; & leur goût , qui tire sur l'aigre , n'a rien de désagréable : mais ils passent pour fievreux dans le Païs. Dès que la gouffe est jaune en dehors , on juge que le Cacao commence à se nourrir de sa propre substance ; que le pepin durcit en croissant , & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins aiant achevé de meurir , l'écorce de la gouffe prend une couleur de Musc foncée ; & c'est le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes , & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gouffe.

HISTOIRE
NATURELLE.
PAÏS DE
GUAYAQUIL.

Aussitôt qu'elle est détachée de l'Arbre , on l'ouvre , pour en vider les pepins sur des cuirs de Bœufs secs , ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite , on les renferme dans des peaux : & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges , dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge ; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux , le prix courant est de trois à quatre Piastras. A l'arrivée des Galions , & dans d'autres occasions de cette nature , il augmente à proportion du débit.

La récolte du Cacao se fait deux fois par an , sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent , dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil , environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers , pour être cultivés régulièrement , demandent beaucoup d'eau , sans quoi , ils se dessèchent & dépérissent bientôt : il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage , ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes , à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable , qu'il est composé de grandes Plaines , qui sont inondées pendant l'Hiver , & qu'on peut arroser en Eté par les Canaux tirés des Rivières. Un autre avantage pour le Cacaotier , c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler les petites Plantes , qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance , & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

Récolte du Cacao.

On vante beaucoup une laine , particulière au Païs de Guayaquil , qui s'appelle *Laine de Leibo* , du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit ; les feuilles rondes , & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur , dans laquelle se forme une espece de coccon , d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur sur dix ou douze lignes de diamètre , qui contient cette Laine. Dans sa maturité , le coccon s'ouvre , & laisse voir un flocon de petits fils , qui tire un peu sur le rouge , beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si délicate , que les Habitans du Païs

Laine de Celibor

HISTOIRE
NATURELLE.

PAÏS DE
GUAYAQUIL.

ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voïageur qu'on cite (58) n'en accuse que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des Matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle, au Soleil, jusqu'à rendre la toile du Matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaïsser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatis. On lui attribue, dans le Païs, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de personnes, qui avoient couché toute leur vie sur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

Comment on
prend le Poisson.

Les Indiens de la même Jurisdiction emploient à la pêche, surtout dans les Esteros, ou les Canaux, une herbe du Païs, qu'ils nomment Barbafeo. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils machent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le Poisson, jusqu'à le faire surnager comme s'il étoit mort; de sorte qu'il ne reste au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les especes de petit Poisson, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avoit appris qu'on le peut sans danger.

Bagre, gros
poisson.

Le plus gros Poisson qu'on prenne dans les Esteros de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq piés. Il est fade & malsain dans sa fraîcheur; mais il se mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une especes de Loup marin, est un Poisson de très bon goût dans les Esteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut supposer que le Poisson ne soit pas dans une extrême abondance, est continuellement appauvrie par une si grande quantité de Caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

Caymans de
la Riviere de
Guayaquil.

Cet Animal, qui est une sorte de Crocodile, & que les Espagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parcequ'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des Rivières. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voïageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnu, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écaïlles si

(58) M. d'Ulloa, *ubi sup.* L. 4. ch. 10.

fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

HISTOIRE
NATURELLE.

PAÏS DE
GUAYAQUIL.

Guerre que les
Gallinazos font
à leurs œufs.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la Rivière, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais l'Auteur observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a celui de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparaître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle ; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les Petits sortent, avec si peu de peine, que de la ponte entière il n'y a presque pas un œuf perdu. La Mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade : mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlèvent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout-d'un-coup ; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des Observations extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Les Gallinazos sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent surtout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse ; & leur adresse est extrême pour les enlever. En Été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du Fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs : mais à peine s'est-elle retirée, que fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les ailes. Le festin seroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit aussi-tôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. » Je me suis souvent amusé, dit le » grave & savant Voyageur, à voir cette manœuvre des Gallinazos ; & » la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les Habit- » rans du Pais ne font pas difficulté d'en manger, lorsqu'ils en trouvent » de frais. Sans cette guerre, que les Hommes & les Animaux font aux » Caymans, toutes les eaux du Fleuve & toute la Plaine ne suffiroient » pas pour contenir ceux qui naîtroient de ces nombreuses pontes, puis- » qu'après cette destruction, il est impossible de s'imaginer combien il » en reste encore (59).

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du Poisson ; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un Estero, d'où il ne sort aucun Poisson dont ils n'aient ainsi le choix ; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve

Comment ils
dépeuplent les
Rivières.

HISTOIRE
NATURELLE.PAÏS DE
GUAYAQUIL.Voracité de ces
Animaux.

dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'élève au-dessus, & peu à peu il l'introduit dans sa gueule, où il la mache pour l'avaller.

Quand ces Animaux sont pressés de la faim, & que le Poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les Plaines voisines. Les Veaux & les Poulains ne sont pas à couvert de leurs attaques ; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des Rivières. Ils prennent le tems des ténèbres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, surtout à l'égard des Enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du secours ; & lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment sur les planches de son Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau, & dévoré sur-le-champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, sont toujours les plus terribles. Entre divers pièges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Cafoneta* est une espèce d'hameçon, composé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau ; & le premier Cayman qui l'aperçoit ne manque point de l'engloutir : mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre : là, devenant furieux, il s'élance contre les Assistans, qui ne craignent point de l'irriter, parcequ'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Léopard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivières, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort serrées, très fortes, & très pointues.

Le même climat, qui rend les Caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Insectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Vipères, les Scorpions, les Centipedes, entrent familièrement dans les Maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquûre mortelle. C'est un danger, qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On se garde bien, alors, de se coucher, sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo* ; grand drap, qui ne laisse aucun passage. La persécution des Insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lu-

prodigieux nombre de Serpens & d'autres Insectes.

miere, & se précipitent, si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussitôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats, qu'on y nomme *Pericotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. À peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les Appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlèvent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre : le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (60), les Naturels du País en préfèrent le séjour à celui des Montagnes ; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parcequ'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parceque les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest y soufflent alors : on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulièrement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pendant ce tems, est toujours serein ; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre espece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balfes. En Hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parcequ'on y rejette l'usage du Quinquina ; spécifique du País, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parceque ses propriétés y sont inconnues, mais parcequ'on se figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climar. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fievres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

A Guayaquil, on est fort sujet aussi à la Cataracte ; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entièrement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du País, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses (61).

On a parlé, dans la Description du même País, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques* ; deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les *Vijahuas* sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large ; & la principale

HISTOIRE
NATURELLE.

PAÏS DE
GUAYAQUIL.

Rats nommés
Pericotes.

Leur audace.

Observations
sur le climat du
Païs.

Maladies.

Vijahuas

(60) On a déjà dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climar est plus chaud que celui de Carthagene.

(61) M. d'Ulloa, *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

HISTOIRE
NATURELLE.

PAÏS DE
GUAYAQUIL.

côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors ; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussière fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur-le-champ des huttes : mais elles s'emploient, dans tout le Païs, à couvrir les Maisons ; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Bejuque.

Le Bejuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux especes ; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'est que les branches souples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la première ; ce qui fait juger que Bejuque est moins le nom de la Plante, que celui de ses qualités. Les Bejuques des deux especes croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent jusqu'à sa cime ; & delà ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ainsi, formant un lien entre plusieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très ferrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper deviennent excessivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Balles, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Matapalo.

La singularité du *Matapalo*, mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine, que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte ; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les raïons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance ; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la première grandeur ; à quoi la quantité de ses fibres & sa légèreté le rendent très propre.

Le Manglier.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voïages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François, *Mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques différences dans l'Amérique méridionale. On en a déjà distingué deux especes, dont l'une, suivant Waffer, peut servir à la teinture : mais ses propriétés générales sont, premierement de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches nouvelles & torses, & produit par chaque nœud

une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches : outre leur confusion, celles de la première production & de la sixième sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diamètre. Elles sont si souples, qu'on les tort inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presque horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt piés, sur huit, dix & douze pouces de diamètre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il est fort difficile à couper ; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer souvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

§ III.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

EN traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne fera pas inutile de rappeler la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi les unes croissent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas ; quoique ces deux mots aient un sens différent, car on entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second celles qui sont au pié des Cordillieres : mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est delà qu'on tire, non-seulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guinéos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes especes de Melons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent aussi toute l'année, des *Fruittes*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons roüaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre espece de Citrons, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déjà dit dans d'autres

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Chirimoya ,
fruit délicieux.

Descriptions ; mais tout ce qui est propre au Pais , ou qui s'y distingue par quelque différence remarquable , demande une explication particulière.

La Chirimoya , par exemple , y passe pour le plus délicieux de tous les fruits ; & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve , depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diamètre. Elle est ronde , un peu applatie par la tige , où elle forme une espece de nombril. Son écorce est mince , molle , unie à la chair , dont elle ne peut être séparée qu'avec un couteau , & d'un verd obscur avant sa maturité ; mais , en meurissant , sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes , ou veines , qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc , mêlé de quelques fibres , presqu'imperceptibles , dont se forme un trognon , qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux , avec un léger mélange d'acide , & l'odeur si agréable , qu'elle n'en relève pas peu le goût. Les pepins , ou la graine , sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long , sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats , avec des raies , qui rendent leur surface inégale.

Son Arbre.

L'Arbre , qui porte cet agréable fruit , est haut & touffu. Le tronc en est rond , gros , un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies , mais un peu moins larges que longues , & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long , sur deux & demi de large ; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité , dans ce climat , que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles , qui se sechent à leur tour , & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée : elle est d'abord verte , c'est-à-dire de la couleur des feuilles ; & dans sa perfection , elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme , elle ressemble à la fleur du Caprier , quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales , qui ne sont pas le plus beau Calice du monde ; mais son odeur est d'un agrément , dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits ; & ce nombre même est diminué par la passion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup , parcequ'elles se vendent fort cher.

Guabas ou Pa-
sals.

Dans toute la Province de Quito , on donne le nom de *Guabas* à un fruit , qu'on appelle *Pacaès* dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une cosse , un peu plate des deux côtés , longue ordinairement d'environ quatorze pouces , quoique cette longueur varie suivant le terroir ; & d'un verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet , qui est doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas , & rude , au contraire , en remontant. On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moelle spongieuse & legere , de la blancheur du coron. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée , puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moelle , qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate , c'est-à-dire qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoier.

La

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur-incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une Plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plupart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (62). Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se dessèche au point de perdre entièrement son goût.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Grenadille du
Pérou.

La Frutille, ou Fraîse du Pérou, est fort différente des Fraîses de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne diffère des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

Frutille ou Fraîse
du Pérou.

L'Oca est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, à le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le Pays. La Plante est moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Oca.

La Quinoa, graine particulière & naturelle au Pays de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. Dans la première acception, elle est de fort bon goût; & dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermicelle, & qui est plus blanc encore que la graine. Cette espèce de légume se sème & se coupe tous les ans. Sa Plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du Maïs, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine,

Quinoa.

(62) Il en est de même des Fruits de l'Inde Orientale.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.
Cochenille.

Coca.

dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

On ne parle point de la Cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

La fameuse Herbe, qui se nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particulière à quelques Cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses Provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan: mais jusqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ses Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préfèrent aux pierres précieuses. C'est une Plante foible, qui s'entrelasse aux autres Plantes. La feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi long-tems qu'ils en ont; & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermir les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les Mines; car les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirer, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'Ulloa est persuadé que la Coca est absolument la même Plante; que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes Orientales, sous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés (63).

Gomme de
Mopamopa.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de vernis en bois; & ce vernis est non-seulement si beau; mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La manière de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine; & l'ayant délaïé avec la salive, on y passe le pinceau; après quoi, il ne reste qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la couler sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages que les Indiens font, dans ce genre, sont fort recherchés.

Cannelier du
Pérou.

Le País de Quixos, reconnu pour la première fois en 1536, par Gonzale Diaz de Piñeda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en

(63) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 3.

1559 par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne diffère de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Éré n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les parties montagneuses n'y sont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, sur-tout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des Caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil; & delà est venu, dès le tems de Piñeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de Cannelle, qui se distribue dans le País de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du trau : sa couleur est un peu plus foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, surtout la fleur, que si ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Cannelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même País, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espèce de *Storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des Caneliers; c'est la crainte des Indiens sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affut, pour les ruer comme des Bêtes féroces.

On trouve aussi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur Cannelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Cannelle de Castille*. On donne pour raison de cette excellence, que les Caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobbe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conséquent rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on distingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parcequ'on ignore l'art de la nettoier.

Entre les Reptiles du País de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulièrement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & les moindres blessures sont mortelles. Les Bravos, pour se rendre plusterribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce Monstre.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puissent y faire un continuel séjour (64). Ce-

(64) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

HISTOIRE
NATURELLE.
PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Cannelle de Castille.

Reptiles de Macas.

Animaux des Paramos.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Chasse du Che-
vreuil.

pendant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux deserts, où par conséquent l'air est le moins supportable. La chasse de ces Animaux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, » & qu'on pourroit nommer témérité, suivant M. d'Ulloa, si les » hommes les plus sages n'y prenoient le même goût, après en avoir » une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs chevaux, qui » courent avec tant de vitesse & d'un pas si sûr au travers des rochers & » des Montagnes, que la légèreté la plus vantée des nôtres n'est que » lenteur en comparaison. Un prélude si curieux ne nous permet pas de passer sur cet article.

La chasse se fait entre plusieurs personnes, divisées en deux classes; l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo; chacun avec un Lévrier en laisse. Les Cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulees, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chasseurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en aperçoit aussi-tôt, & part après lui, sans qu'il soit possible au Cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court pas des descentes si roides, qu'un homme à pié n'y passeroit pas sans précaution. Un Estranger, témoin pour la première fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un Animal, qui ne connoît, ni frein, ni danger. Cependant le Cavalier est emporté, jusqu'à ce que le Chevreuil soit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas besoin d'être animés: il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chasseurs & des Chiens, ou d'apercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre est de leur laisser la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-tems, il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par dessus la tête du Cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chute, ou par l'emportement du Cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parcequ'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plupart sont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme

Aguillillas, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; & quelques-uns même sont si légers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-tems le pié de devant & celui de derrière, du même côté; &, suivant l'explication du même Voïageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derrière dans l'endroit où ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis à-vis & même au-delà du pié de devant de l'autre côté; ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des Chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des Ecuiers exprès pour les dresser. Les uns & les autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur legereté, leur douceur & leur courage.

Les Oiseaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne sont gueres que des Perdrix, des Condors ou *Buytres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déjà remarqué que les Perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles : elles n'y sont pas en abondance.

Le Condor ne passera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux (65). C'est le plus grand Oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les Villages. Il est carnacier. On le voit souvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paissent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du signal de *Lalanguso* à la Hazienda de *Pul*, qui est au pié de cette Montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un Condor, qui enlevait dans ses serres un Agneau, & qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, & la laisser retomber, pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parcequ'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

Dans quelques Montagnes, cet Oiseau est plus commun que dans d'autres. Comme les Bestiaux y sont toujours menacés de ses ravages, les Indiens lui tendent des pièges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes : car on représente le Condor si soupçonneux, que sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Aussi-tôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état, il est facile de les assommer. On les prend aussi, près des charognes, avec

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Oiseaux des
Paramos.

Condors

(65) M. de la Condamine en vit plusieurs, (Voïage sur l'Amazone, pag. 175), & l'on suit ici M. d'Ulloa.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Zumbador.

des pièges proportionnés à leur force ; car ils sont d'une vigueur si surprenante, qu'ils terrassent, d'un coup d'aile, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent (66).

Le Zumbador est un Oiseau nocturne, qui ne se trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pousse un sifflement, assez semblable à celui des autres Oiseaux nocturnes. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner sa Description. » Dans » les nuits claires, dit-il, qui sont les tems auxquels il se fait le plus » entendre, nous nous mettions aux aguets, pour observer sa grosseur » & la violence de son vol : mais quoiqu'il en passât près de nous, il » nous fut toujours impossible de distinguer leur figure : nous n'aperce- » vions que la route qu'ils tenoient, & qu'ils traçoient dans l'air, com- » me une ligne blanche, par la seule impression de leurs ailes. Elle se » distinguoit facilement, à la distance où j'étois. La curiosité, de voir » de plus près un Oiseau si singulier, nous fit ordonner à quelques In- » diens de nous en procurer un. Leur zele surpassa notre attente. Ils en » découvrirent une nichée entiere, qu'ils se hâterent de nous apporter. » A peine les Petits avoient des plumes ; cependant ils étoient de la gros- » seur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux couleurs » grises, l'une foncée, & l'autre claire ; le bec, droit & proportionné ; » les narines beaucoup plus grandes, que dans aucun autre Oiseau ; la » queue petite, & les ailes assez grandes. Si l'on en croit les Indiens, » c'est par l'ouverture des narines, que le Zumbador pousse son bour- » donnement ; mais, quoiqu'elle soit assez considérable, elle ne me pa- » roît pas suffisante pour causer un si grand bruit : surtout au moment » qu'il siffle ; car il fait en même-tems l'un & l'autre : mais je ne discon- » viens point qu'elle n'y puisse contribuer beaucoup (67).

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'est-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux dispersées remplissent de marécages, on voit un Oiseau que les Habitans du Pais nomment *Canelon* ; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime assez bien son chant. Avec la grosseur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage supérieur des ailes, gris, & l'inférieur, blanc. À la jointure des ailes, il a deux éperons, qui sortent de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa défense. Le Mâle & la Femelle ne sont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre, leur séjour assez constant ; car ils ne volent que pour passer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des Montagnes ; mais leur figure y est un peu différente : ils y ont, sur le front, une petite corne calleuse & molle ; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

(66) *Ibidem*.

(67) *Ibid*. p. 364.

Dans les Jardins du Pérou , on trouve communément un Oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes , que sa description fait prendre pour le Colibri , mais dont le nom Péruvien est *Quinde* ; quoiqu'on le nomme aussi *Robilargue* , *Lifongere* , & plus ordinairement encore *Bequefleurs* ; parcequ'il voltige sans cesse sur les fleurs , & qu'il en suce fort légèrement le jus. Tout le volume de son corps , avec ses plumes , n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps , le cou fort étroit , la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs : son bec est blanc vers la racine , noir à l'extrémité , long & fort mince ; ses ailes sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd , mais tacheté presque partout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de *Quindes* , qui different un peu en grosseur , & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs , de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres , des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

Dans la partie du Pérou , qui n'a ni Bruieres ni Montagnes , on ne voit que des Animaux Domestiques , & la plupart de leurs especes étant venues d'Espagne , à l'exception des Llamas ; on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols celles qui sont particulieres au Pais étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général , qui signifie Bête brute ; mais les Péruviens y joignent un autre mot , pour marquer l'espece. Ainsi *Runa* signifient Brebis ; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé , dans les Relations , Brebis des Indes. Cependant il a moins de ressemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau , dont il a la tête , le poil , & toute la figure du corps , à l'exception de la bosse. Il est plus petit ; mais , quoiqu'il ait le pié fourchu , sa marche est aussi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne sont pas de la même couleur : il y en a de brunes , de noires , de tigrées , & beaucoup de blanches. Leur hauteur est à peu-près celle d'un Anon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres ; aussi les Indiens s'en font-ils toujours servis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête , ils mangeoient leur chair , qui a le goût de celle de Mouton , mais un peu plus fade. Aujourd'hui même , ils mangent encore celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces Animaux sont extrêmement dociles , & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines , d'où ils lancent une humeur visqueuse , qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba , parcequ'elles y servent au commerce , qui s'y fait d'un Village à l'autre.

Les Provinces méridionales , telles que Cusco , la Paz , la Plata , &c. ont deux autres especes d'Animaux , assez semblables à la Llama , qui se nomment la *Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama , qu'en ce qu'elle est plus petite , sa laine plus fine & plus déliée , brune par tout le corps , à l'exception du ventre , qui est blanchâtre ; Au contraire , le *Guanaco* est plus grand ; il a le poil plus long & plus rude ; mais , c'est aussi sa seule différence. Les *Guanacos* sont d'une grande utilité dans les Mines , pour transporter le Minerai , par des chemins si ru-

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le *Quinde* , ou
Bequefleurs.

La *Llama* , Bre-
bis du Pérou.

La *Vicuña* ou
Vicogne , & le
Guanaco.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Chucha, ou
Muca-muca.

des & si difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent passer.

On trouve dans les Edifices de cette Région, un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il est plus gros qu'un Chat ordinaire. Son museau, semblable au groin d'un petit Cochon, est d'une extrême longueur. Ses piés & son dos sont ceux d'un Rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'Animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses Petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer: alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une Femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à se corrompre: cependant l'orifice de la bourse étoit encore assez ferré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule; & lorsqu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vû de Chucha mâle, mais que suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourse, qu'il n'a point; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de Poule; ce qui paroît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le Mâle & la Femelle sont mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiseaux Domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les Maisons, mais jusqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïs. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangeant la chair, & la trouvent bonne: mais l'Auteur observe qu'en fait de goût, leur sentiment est toujours fort suspect (67).

Contra-Yerva.

C'est sur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'élève peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Calaguela.

Une autre Plante, qui ne mérite pas moins d'observation, est la *Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les néiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur; ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est sèche. La Calaguela est un spécifique admirable pour dissiper les Apôtumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent, dans l'espace d'un jour; sans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendrait nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque, néanmoins, que sur les Paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

Quinoal.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence (68), on trouve un arbre que les Habitans du País nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & la Plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lu-
mière, ou Palo
de Luz.

Le même climat est ami d'une petite Plante, que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumière* (69). Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste, comme la Calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine; droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où son diamètre est d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumière qui égale celle d'un Flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

La Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nomment *Achupalla*, composée de diverses côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premières sechent. Ces côtes forment une espèce de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut se manger, comme celui des Palmiers.

Puchugchu.

Au-dessus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus sensible, on trouve une espèce d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du País, & formés d'une herbe dont les feuilles, rondes, sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à mesure qu'elles grossissent, ne font qu'élargir cette masse de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut sur presque le même diamètre. Cet Oignon, ou ce Pain, est si dur lorsqu'il est verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraser: mais aussi-tôt qu'il est sec, il s'écrase facilement. Entre verd & sec, ses racines ont le jeu d'un res-

(68) Voyez l'article des Montagnes, au Tome précédent.

(69) Les Espagnols l'ont appelé aussi, *Palo de Luz*.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Canchalagua.

Algarrobal.

Herbe du Pa-
raguay. Sa des-
cription.

fort ; c'est-à-dire qu'en le comprimant , on l'applatit , & qu'il reprend ensuite sa rondeur , quand on cesse de le presser.

Le même terrain , où croissent les Puchugchus , produit aussi la *Canchalagua* , Plante dont les vertus ne sont pas inconnues à l'Europe. Elle ressemble aux plus petits joncs , sans aucune feuille , & sa graine croît aux extrémités. Le goût en est amer , & se communique à l'eau , dans laquelle on le fait infuser : mais elle est fort vantée , pour la guérison de toutes sortes de fièvres , & pour la purification du sang.

L'*Algarrobal* , qu'on a nommé plusieurs fois sans explication , est le fruit d'un Arbre légumineux de même nom , qui croît particulièrement au-dessus de Tumbez , dans l'intérieur des Terres. C'est une espèce d'Haricot fort résineux , avec lequel on nourrit toute sorte de Bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long , sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre , entremêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge , mais elle engraisse extrêmement les Bœufs & les Moutons ; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût , qu'il est facile de distinguer.

On a parlé plusieurs fois de l'Herbe du Paraguay , comme de la principale richesse des Espagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province , soit par leur séjour , ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien , qu'il faut emprunter ici des lumières , puisqu'ayant tiré les siennes des Missionnaires du País , on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidele. Tout en est curieux , jusqu'à son prélude. » On » prétend , dit-il , que le débit de cette Herbe fut d'abord si considéra- » ble , & devint une si grande source de richesses , que le luxe s'introduisit bientôt parmi les Conquistadors du País , qui s'étoient trouvés réduits » d'abord au pur nécessaire. Pour soutenir une excessive dépense , dont le » goût va toujours en croissant , ils furent obligés d'avoir recours aux Indiens assujettis par les armes , ou volontairement soumis , dont on fit » des Domestiques , & bientôt des Esclaves. Mais , comme on ne les ménagea point , plusieurs succomberent sous le poids d'un travail auquel » ils n'étoient point accoutumés , & plus encore sous celui des mauvais » traitemens dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que » leur paresse : d'autres prirent la fuite , & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Ceux-ci retomberent dans leur première » indigence , & n'en devinrent pas plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins ; ils n'y purent suffire , avec la seule Herbe du Paraguay : la plupart même n'étoient plus en état d'en acheter , parceque » la grande consommation en avoit augmenté le prix (70).

Cette herbe , si célèbre dans l'Amérique méridionale , est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moien. Son goût approche de celui de la Mauve , & sa figure est à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a aussi quelque ressemblance , avec la feuille de la Coca du Pérou ; mais elle est plus estimée au Pérou même , où l'on en transporte beaucoup , principalement dans les Montagnes , & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire , que l'usage

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

des vins du Pais y est pernicieux. Elle s'y transporte seche, & presque réduite en poussiere ; jamais on ne la laisse infuser longtems, parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille : la premiere se nomme *Caa*, ou *Caamini* ; & la seconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* (*) prétend que le nom générique est *Caa*, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

Suivant le même Voïageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le *Caacuys* est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le *Caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle *Caaguazu*, ou *Palos*. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le *Caacuys* ne peut se conserver aussi longtems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne ; il souffre difficilement le transport. On assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne sais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix. La maniere de prendre le *Caacuis* est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulvérisée & réduite en pâte : à mesure qu'elle se dissout, le peu de terre, qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge ; & l'ayant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

La grande fabrique de cette herbe est à la *Villa*, ou la nouvelle *Villaricca*, qui est voisine des Montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Australe. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre ; mais ce n'est point sur les Montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire, pour le Pérou, jusqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres seize onces de poids ; & le prix de l'Arrobe est de sept écus de France. Cependant le *Caacuys* n'a point de prix fixe ; & le *Caamini* se vend le double du *Caaguazu*. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces d'Uruguay & de Parana, sous le Gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere espece ; ils gardent le *Caamini* pour leur usage, & vendent le *Caaguazu*, ou *Palos*, pour païer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Les Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préservatif, contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après : mais il paroît

(*) Déjà cité, dans les Voïages sur la Riviere de la Plata.

Grande Fabri-
que de l'Herbe
du Paraguay.Propriétés qu'on
lui attribue.

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Prodigieuse
quantité de Tau-
reaux du Para-
guay.

Chiens sau-
vages, & autres
Animaux.

certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie; d'être nourissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; & souvent même elle fait trouver de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre, & cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (71).

Le même Historien a pris soin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voisines. Dans ces vastes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après sa fondation, avoient laissés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un Vaisseau ne sortoit pas du Port de Buenos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parceque toutes les peaux qui ne sont point d'aloi, c'est-à-dire, de Taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des Chasseurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graisse, qui, dans ce País, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux.

Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les Chiens, dont un très grand nombre est devenu sauvage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les presse, pour tuer des Taureaux & des Vaches; qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un seul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux sont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des

(71) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay se nomme Maté au Pérou. » Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de Calebasse, ornée d'argent, qu'on appelle aussi Maté, ou Totumo, ou Calabacito. On jette, dans ce vase, une portion de sucre, & l'on verse un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'Herbe se détrempe: ensuite, on remplit le vase d'eau bouillante; & comme l'Herbe est fort menue, on boit par un tuyau, assez grand pour laisser passage à l'eau, mais trop petit pour en laisser à l'Herbe. A mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'Herbe cesse de fumer. Alors on met une nouvelle dose d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'o-

» range amère, ou de citron, & des fleurs odoriférantes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun: cependant plusieurs en prennent aussi dans l'après-dîner. Il se peut que l'usage en soit salutaire; mais la manière de la prendre est extrêmement dégoûtante: quelque nombreuse que soit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour à tour, faisant ainsi passer le Maté de l'un à l'autre. Les Chapeçons (Espagnols Européens) ne l'ont pas grand cas de cette boisson, mais les Créoles en sont passionnément avides. Jamais ils ne voyagent, sans une provision d'Herbe du Paraguay, & ne manquent point d'en prendre chaque jour, la préparant à toutes sortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir prise. *Voyage au Pérou, liv. 5. chap. 5.*

suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires ; & l'Historien juge que si les Taureaux disparoissent jamais de ce Païs , ce sera surtout par la guerre des Chiens , qui dévoreront les Hommes , dit-il , lorsqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province aïant envoïé quelques Compagnies militaires pour donner la Chasse à ces cruels Animaux , elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les Soldats , à leur retour , furent traités de *Tueurs de Chiens*. Aussi n'a-t-on pu les engager , depuis , à rendre le même service au Païs (72).

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Les Chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux , & d'une légèreté , qui ne dément point leur origine Espagnole. Les Mulets ne sont pas moins communs au Paraguay , que dans le Tucuman , d'où l'on a déjà remarqué qu'il en passe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux sont d'une grande ressource , dans des Païs où il y a tant à monter & à descendre , & souvent des pas fort difficiles à franchir.

On trouve , presque partout , dans les Forêts de ces Provinces méridionales , des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches ; & l'on en compte jusqu'à dix espèces différentes. La plus estimée , pour la blancheur de sa cire , se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat.

Abeilles des
Provinces Méridionales.

Le coton est naturel à tout ce Païs ; & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans , comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre , aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après , elle se fane & se sèche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité , au mois de Février , & contient une laine fort blanche , d'une bonne qualité. Les Indiens , des deux Provinces qu'on a nommées , avoient commencé à semer du Chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil , & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols , qui ont été plus constans , en font un usage assez avantageux.

Outre le Maïs , le Manioc & les Patates , qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces , & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens , on y trouve plusieurs fruits , & divers Simples , qui sont propres au Païs. Les Espagnols , aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures , en font d'excellentes , de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des Vignes , mais avec un succès inégal. A Rioja , & à Cordoue , deux Villes du Tucuman , ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue est gros , fort , & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts ; mais on en fait , à Mendoze , Ville dépendante du Chili , & située dans la Cordilliere à 25 lieues de Cordoue , qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits , pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

Vins de Rioja ;
de Cordoue & de
Mendoze.

Si ce Païs est rempli d'herbes venimeuses , dont les Indiens empoisonnent leurs fleches , il y a partout des contrepoisons ; & telle est particu-

Herbe au Mol-
neau.

(72) Histoire du Paraguay , liv. 1. pp. 11 & 12.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Comment elle
fut connue.

Serpens du Tu-
cuman & du Pa-
raguay.

Serpens Chaf-
seurs.

lièrement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart sont de la grosseur de nos Merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Vipères, dont il est fort friand. Dès qu'il en aperçoit une, il cache sa tête sous'une de ses ailes, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipère s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son Ennemie. Elle lui rend aussi-tôt un coup de langue: mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipère, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors, le Moineau la mange; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes especes de Reptiles: mais tous les Serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avallent des Cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles: sans quoi, dit un célèbre Missionnaire (73), on seroit sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux Reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclorre en les couvant. Le Serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même Pais, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles: mais les Antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie surtout avec succès, une pierre, qu'on nomme *Saint Paul*; le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & son foie qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur-le-champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme Chasseurs, qui montent sur les Arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, &

(73) Le P. de Montoya, dans la Conquête spirituelle, &c, déjà cité.

la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avalé des Bêtes entières, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent ; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin ; & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbre, sur lesquelles l'Animal se trouvoit couché ; & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras (74).

Plusieurs de ces monstrueux Reptiles vivent de Poisson ; & le Pere de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jeter, de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau ; ensuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule, pour avaler quantité de Poissons que l'écume sembloit attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette espece ne sortent jamais de l'eau ; & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes. Le Pere de Montoya fut un jour appelé pour confesser une Indienne, qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentoit plus que quelques momens à vivre ; & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Les Caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'est d'avoir sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. Les Requins du Fleuve de la Plata sont aussi plus grands que ceux des autres Rivières ; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les saisissent par le muse, & les étouffent.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une espece bien singuliere, puisqu'on leur donne cinq ou six piés de long ; sans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute

(74) Ce trait, comme celui qui va le suivre, a besoin sans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui osera se défier de la bonne-foi d'un Missionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu ?

Caymans & Re-
quins.

Caméléons d'une
grandeur singu-
liere.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Singes.

Renards.

Tatars.

Apercos.

Trois especes de
Cerfs.

Anta.

que c'est un Animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les Singes de ce Pais sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables lorsqu'ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les Renards sont fort communs. Du côté de Buenos-Aires, ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet Animal. Il est si familier, qu'il vient caresser les Passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en est mouillé. On distingue deux especes de Tatars: les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le museau allongé: les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Pais, que les Espagnols nomment *Apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espece, qu'on distingue sans la nommer, a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois especes de Cerfs. Les uns, qui sont presque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paissent dans les Plaines. Les troisiemes ne sont gueres plus grands qu'un Taureau de six mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déjà parlé sous le nom de Pecaris, ont, comme dans tout le reste de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une espece d'évent sur le dos; mais, ici, leur chair est si délicate & si saine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Un Animal assez commun, dans cette partie du Continent, est une espece de Buffle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il est de la grosseur d'un Ane, dont il approche beaucoup aussi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus singulier est une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons; surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal (75). Il se sert des deux piés de devant, comme les Singes & les Castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe, pendant le jour; & la nuit il mange d'une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus legere & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est seche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet: aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'Anta est fort aisée; mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paroître,

(75) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il ressemble beaucoup aux Originaux du Canada,

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Arbres du Cha-
co.

on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent; & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lumière du jour on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés..

La Province du Chaco, dont on a donné une description particulière, est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud, qui y souffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y sont d'une beauté singulière. Le long d'une petite Rivière nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui surpassent, en hauteur, ceux de tous les autres Pais; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entières, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun : c'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse Fève, fort dure, & célèbre par ses vertus médicinales. Le même Pais a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec sa moelle, est un aliment sain & de très bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-mayo, sont aussi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées passent pour souveraines contre tous les maux des yeux; son fruit est doux & agréable. Le Chaco a deux especes de Gayac, dont la plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

Ses Animaux.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Les Tigres ne sont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette connoissance pour se garantir de leurs insultes. On observe aussi qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Du reste, ils sont aussi bons Chasseurs, dans l'eau, que sur terre. Cette Province a des Peccaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y sont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Pais, jusqu'à six différentes especes d'Oies, & toute sorte de Volaille.

Anta de cette
Province.

L'Anta du Chaco est un peu différent (76) de celui qu'on a déjà décrit. Les Espagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil chatain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derrière en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe qu'il allonge dans sa colere;

(76) Si ce n'est pas une autre espece, on peut supposer que cette différence n'est que dans les deux Descriptions. La première est du P. de Montoya, & celle-ci du P. Lozano; sous deux Missionnaires.

HISTOIRE
NATURELLE.
PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

sa queue est courte, ses jambes délicées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de Magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoar. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en buffe, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne diffère point de celle du Bœuf. La corne de son pié gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Élan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'Orignal. Enfin l'on assure que lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remède.

Guanaco, ou
Wanota.

Le Guanaco, espèce de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanota* par les Anglois, apparemment parceque d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'est pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Espagnols en reçurent la première connoissance, fut massacré par ses Compatriotes. En 1723, quelques Anglois eurent la curiosité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais personne n'a pris la peine de publier si ces Animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, si ce n'est peut-être dans les Cantons deserts; & pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espèce de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premières avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, & d'assez bon goût, mais un peu sèche.

Zorillo, Capivara.

Quinquinchon,
Animal rare.

Les autres Animaux du Chaco sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Isthme; le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison; c'est-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre piés de diamètre, dans lequel il se tapis. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussi-tôt que le Daim y a fourré son museau, il se trouve pris sans pouvoir respirer, & que tous ses efforts ne pouvant le dégager, il sert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois présentèrent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût désagréable. On en distingue une autre espèce, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans sa coque une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & sa chair n'est pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui séparent les Montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco, ont cette espèce de Moutons qu'on

Tatou, ou Mulica.

nomme Llamas au Pérou , & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une bosse. Les Indiens du Pais s'en servent , comme les Péruviens , pour Bêtes de charge.

Quelques Voïageurs assurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Missionnaires y en ont trouvé un assez grand nombre. Ils nous apprennent aussi que le Pais est riche en contre-poisons , & que dans ce nombre les plus souverains sont , la *Contra-yerva* male & femelle , & la *Viperina* , que le P. Lozano prend pour le *Triffago* de Dioscoride. Les autres sont le *Colmillo de Vibora* , ou *Soliman de la Tierra* , la feuille de tabac , l'épi & le tuiïau du Maïz , & l'os de la jambe d'une Vache , grillé & appliqué sur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote , il faut laver l'os avec du vin & du lait ; & le laisser sur la plaie jusqu'à cequ'il s'en détache ; ce qui arrive lorsqu'il n'y reste plus de venin.

Toutes les Forêts du Chaco sont pleines d'Abeilles ; & dans la plupart il n'y a pas un Arbre d'une certaine grosseur , qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique , & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiseaux de ce Pais ; d'où l'Historien du Paraguay conclut que , comme dans tout le reste du Nouveau Monde , ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie , que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Dans le Pais des Magnacicas , qui est à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites , à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier , la terre produit partout , sans culture , diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune , aussi bien qu'une espece de Cocotier , qui n'est point de la nature de ceux des autres Contrées , & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux , on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre , le corps d'un Mâtin , & n'a point de queue. Sa legereté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est apperçu , on ne peut éviter d'en être dévoré , qu'en montant aussi-tôt sur un arbre : encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens ; car l'Animal , qui ne peut grimper , demeure au pié de l'Arbre , & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre , & n'auroient pas besoin d'un tems fort long , si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches ; s'il est sans armes , il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moïen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux , dont la multiplication rendroit le Pais absolument inhabitable : ils se réunissent dans un enclos bien palissadé , où ils poussent de grands cris , qui font accourir les *Famacosios* de toutes parts ; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade , on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopscas* , qui faisoient un des plus puissans Cantons du même Pais , ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence , puisqu'ils ne s'étoient qu'une espece d'Oiseaux , auxquels l'Historien donne

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Poisons & Anti-
dotes.

Oiseaux du
Chaco.

Productions du
Pais des Magna-
cicas.

Famacosio ,
Animal terrible.

Moineaux qui
ont dépeuplé
d'hommes un
Pais entier.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Perc-buey, ou
Poisson-bœuf de
la Rivière des
Amazones.

même le nom de *Moineaux* (77) : mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractère, il faut croire avec lui, » que ces petits Animaux fondoient si furieusement sur les hommes, qu'ils les tuoient sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont presque entièrement dépeuplé tout le Canton. Observons que le Pais des Magnacicas est arrosé de plusieurs Rivières poissonneuses, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil ; qu'au-delà de ces Forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées ; & que les Habitans sont sujets à une espece de lépre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson (78), quoique trop foibles pour résister au terrible bec des Moineaux.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de son Voyage sur la Rivière des Amazones, de donner la description des Animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. Je dessinai, dit-il, d'après nature, à S. Paul d'Omaguas, le plus grand des Poissons connus d'eau douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *Pexe-buey*, ou Poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou Veau marin. Celui dont il est question pâit l'herbe des bords de la Rivière ; sa chair & sa graisse ont assez de rapport à celle du Veau. La Femelle a des mamelles, qui lui servent à allaiter ses Petits. Le P. d'Acuña rend la ressemblance avec le Bœuf encore plus complete, en attribuant à ce Poisson des Cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas amphibie, à proprement parler, puisque jamais il ne sort entierement de l'eau, & qu'il n'en peut sortir, n'ayant que deux nageoires à côté de la tête, plates & rondes, en forme de rames de quinze à seize pouces de long, qui lui tiennent lieu de bras & de piés, sans en avoir la figure, comme Laet le suppose faussement, d'après l'Ecluse. Il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe sur le rivage. Celui que je dessinai étoit femelle ; sa longueur étoit de sept piés & demi de Roi, & sa plus grande largeur de deux piés. J'en ai vu de plus grands. Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la grandeur de son corps ; ils sont ronds, & n'ont que trois lignes de diametre : l'ouverture de ses oreilles est encore plus petite, & ne paroît qu'un trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce Poisson particulier à la Rivière des Amazones ; mais il n'est pas moins commun dans l'Orinoque. Il se trouve aussi, quoique moins fréquemment, dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres Rivières des environs de Cayenne, de la Côte de Guiane & des Antilles : c'est le même qu'on nommoit autrefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *Lamentin* dans les Iles Françaises d'Amérique. Cependant je crois l'espece de la Rivière des Amazones un peu différente. Il ne se rencontre pas en haute Mer ; il est même rare d'en voir près des embouchures des Fleuves ; mais on le trouve, à plus de mille lieues de la Mer, dans le Guallaga.

(77) Histoire du Paraguay, Tom. 2. liv. 15. pag. 273.

(78) *Ibidem*.

« le Pastaca , &c. Il n'est arrêté , dans l'Amazone , que par le Pongo , au-dessus duquel on n'en trouve plus (79).

Cette barriere n'est pas un obstacle pour un autre Poisson , nommé *Mixano* , aussi petit que l'autre est grand ; car il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans , en foule , à Borja , quand les eaux commencent à baisser , vers la fin de Juin. Ils n'ont de singulier , que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les rassemble nécessairement près du Détroit , on les voit traverser en troupes , d'un bord à l'autre , & vaincre , alternativement sur l'une ou sur l'autre rive , la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main , quand les eaux sont basses , dans les creux des rochers du Pongo , où ils se reposent pour reprendre des forces , & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

L'Académicien vit , aux environs du Para , un Poisson qui se nomme *Puragué* , dont le corps , comme celui de la Lamproie , est percé d'un grand nombre d'ouvertures , & qui a , de plus , la même propriété que la Torpille : celui qui le touche de la main , ou même avec un bâton , ressent dans le bras un engourdissement douloureux , & quelquefois en est , dit-on , renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il assure que les exemples en sont si fréquens , qu'il ne peut être révoqué en doute (80).

Les Tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Caienne , comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses especes , en si grande abondance , que seules , avec leurs œufs , elles pourroient suffire à la nourriture des Habitans de ses bords. Il y a aussi des Tortues de terre , qui se nomment *Sabutis* , dans la Langue du Brésil , & que les Habitans du Para préfèrent aux autres especes. Toutes se conservent , particulièrement les dernières , plusieurs mois hors de l'eau , sans nourriture sensible.

La Nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens , & prévenu leurs besoins : les Lacs & les Marais , qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone , & quelquefois bien avant dans les Terres , se remplissent de toutes sortes de Poissons dans le tems des crues de la Riviere ; & lorsque les eaux baissent , ils y demeurent renfermés , comme dans des Etangs & des réservoirs naturels , où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Les Crocodiles (81) sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone , & même dans la plupart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long , & même de plus grands. Il en avoit déjà vu un grand nombre , de 12 , 15 piés , & plus , sur la Riviere de Guayaquil (82). Comme ceux de l'Ama-

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Mixanos.

Puragué.

Tortues de l'A-
mazone.

Pêches à dis-
crétion.

Crocodiles de
même Fleuve.

(79) Voyage sur la Riviere des Amazones , édit. de 1749 in-4°. p. 77.

(80) M. de Reaumur a développé le ressort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

(81) M. de la Condamine paroît les com-

fondre avec les Caymans , quoique la plupart des Voyageurs y mettent quelques différences.

(82) Voyez , ci-dessus , dans cet article , ce qui regarde Guayaquil.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Combat du
Crocodile & du
Tigre.Fausse espece de
Lions.Ours nommé
Ucumari.Différens noms
de l'Anta.

Le Coati.

Singes de l'A-
mazone.

zone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec lui, est le Tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le Tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son Ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le Crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les Tigres, que l'Académicien vit dans son Voiage, & qui sont communs dans tous les Païs chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espece, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire.

M. de la Condamine ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue, *Puma*, & les Espagnols d'Amérique *Lion*. » C'est, dit-il, une espece absolument » différente de ceux que nous connoissons : le Mâle n'a point de crinie- » re; il est beaucoup plus petit que les Lions Africains. Je ne l'ai pas » vu vivant, mais empaillé.

Il ne seroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Païs froids, & qu'on trouve dans plusieurs Montagnes du Pérou, ne se rencontraient point dans les Bois du Marañon, dont le climat est si différent : cependant les Indiens du Païs parlent d'un Animal, nommé *Ucumari*; & c'est précisément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'Animal est le même.

A l'occasion de l'Anta, qui n'est pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déjà donné la Description (83), il nous apprend qu'Anta est le nom que les Portugais lui donnent au Para; que les Espagnols du Pérou le nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Brésiliens *Tapiira*, & les Galibis, sur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

En passant chez les *Yameos*, il dessina une espece de Belette, qui s'appriivoise aisément : mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il fut qu'elle se nomme *Coati* dans la Langue du Brésil (84).

Les Singes sont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoissent, quand ils vont à la découverte des Terres,

(83) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la description qu'il en fait.

(84) L'auteur en fait mention.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

si le País qu'ils visitent est neuf, on n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de Singes, en ouït nommer tant d'especes, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un Levrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat, c'est-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & carrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & *Tamarins* à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espece appelée *Sahuins*, dans la Langue du Bresil, & par corruption en François, *Sagouins* (85). Le Gouverneur du Para en fit présent d'un, à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de son espece qu'on eut vu dans le País : le poil de son corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds : celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité, plus remarquable encore ; ses oreilles, ses joues & son museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle (86).

Le País a d'autres Quadrupedes rares, mais qui se rencontrent en diverses autres parties de l'Amérique, ou qui ont déjà été décrits, tels que diverses especes de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmillier*, qui se nomme *Tamandua-ullassu* en Langue du Bresil ; un autre plus petit, appelé *Tamandua-hi* ; le Porc-épi ; le Paresseux, que les Espagnols nomment *Perico-ligero* & les Brésiliens *Unau* ; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine dessina quelques-uns, ou dont les Dessins (87), exécutés par M. de Morainville, sont restés entre les mains de M. Godin.

Autres Quadrupedes rares du País.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone sont sans venin ; mais l'Académicien assure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne sont pas mal-faisans, les morsures de plusieurs sont presque toujours mortelles. Un des plus dangereux est le Serpent à Sonnettes. Telle est encore la Couleuvre, dont on a déjà parlé sous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Espagnols. L'Animal, le plus rare & le plus singulier de ce genre, est un grand Serpent Amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de grosseur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on,

Si les Serpens y sont sans venin ?

Yacu-mama, prodigieux Serpent.

(85) Lact en parle, d'après l'Ecluse & de Lery.

(86) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine ; & lorsque j'écrivois ceci, presque à la vue des Côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir.

Les commodités me manquant sur le Vaisseau Hollandois pour le faire sécher au four, je n'ai pu le conserver que dans l'eau-de-vie ; ce qui suffira peut-être pour faire voir que ma description n'est pas exagérée. *Ubi sup.* pag. 82.

(87) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du *Fourmillier* & du *Maypouru*.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Jugement de M.
de la Condamine
sur cet Animal.

Jugement de
M. d'Ulloa.

Explication
physique.

les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce Monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. » On en raconte, dit-il, des faits dont je doute-
» rois encore, si je croïois les avoir vus, & que je ne me hazarde à ré-
» péter ici que d'après l'Auteur de l'*Orinoque illustré* (*); qui les rapporte
» fort sérieusement. Non-seulement, selon les Indiens, cette monstrueuse
» Couleuvre engloutit un Chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle
» attire invinciblement, par sa respiration, les Animaux qui l'approchent,
» & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me per-
» suader des choses presque aussi peu vraisemblables, de la manière dont
» une grosse Couleuvre tue un Homme, en s'entortillant autour de son
» corps, & l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourroit
» être la même qui se trouve dans les Bois de Cayenne, où l'expérience
» a fait connoître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai con-
» nu un Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune suite
» fâcheuse; peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai apporté
» deux peaux, dont l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de quinze piés
» de long & plus d'un pié de large. Sans doute il y en a de plus grandes (88) ».

C'est le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire succéder avec la même
fidélité. » Dans les Pais que le Marañon arrose, on trouve un Serpent
» aussi affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés qu'on
» lui attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent
» qu'il a le gosier & la gueule si larges, qu'il avale un Animal, &
» même un Homme entier, Mais ce qu'on en raconte de plus étrange,
» c'est qu'il a dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mou-
» voir il attire à lui un Animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans
» un lieu où cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à
» croire. Ce monstrueux Reptile s'appelle, en Langue du Pais, *Yacu-*
» *Mama*, Mere de l'eau, parcequ'aimant les lieux marécageux & humi-
» des, on peut le regarder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire,
» après m'en être exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur ex-
» traordinaire. Quelques personnes graves mettent aussi cet Animal dans
» la Nouvelle Espagne, l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même ton; &
» tout ce qu'ils m'ont dit de sa grosseur s'accorde avec ce qu'on raconte
» de ceux du Marañon, à l'exception seulement de la vertu attractive.

En supposant, qu'on peut suspendre son opinion sur les particularités
du récit vulgaire, ou même les rejeter comme suspectes, parcequ'elles
peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter
assez communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré
de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du Phénomene, &
se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. » Premièrement, on
» raconte que dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressem-

(*) Le P. Gumilla, Jésuite Portugais, déjà cité.

(88) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverses autres curiosités d'Histoire naturel-

le, aux Jésuites de Cayenne, à M. de l'Ille-Adam, Commissaire de la Marine, à M. Artur, Médecin du Roi, & à plusieurs Officiers de la Garnison, pag. 81.

ble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. 20. Son corps est environné d'une espece de mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. Cette mousse, qui est apparemment un effet de la poussiere ou de la boue, qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & se dessèche au Soleil. Delà il se forme une croute sur les écailles de la peau. Cette croute, d'abord mince, va toujours en s'épaississant, & ne contribue pas peu à la paresse de l'Animal, ou à la lenteur de son mouvement; car s'il n'est pressé de la faim, il demeure, pendant plusieurs jours, immobile dans un même lieu; & lorsqu'il change de place, son mouvement est presque imperceptible. Il fait sur la terre une trace continue, comme celle d'un Mât ou d'un gros Arbre, qu'on ne feroit que traîner. 3°. Le souffle que la Couleuvre pousse est si venimeux, qu'il étourdit l'Homme ou l'Animal qui passe dans la sphere de son action, & lui fait faire un mouvement forcé, qui le mene vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On ajoute que le seul moien d'éviter un si grand péril est de couper ce souffle, c'est-à-dire de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui en rompe le fil, & de profiter de cet instant pour prendre une autre route.

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité : mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on fera moins choqué de la chose même : ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel sous un autre. » On ne peut nier absolument que l'haleine du Serpent n'ait la vertu de causer une sorte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est certain que l'urine du Renard produit cet effet, & que très souvent les bailemens des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque chose de la propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent supplée par cette vertu à la lenteur de son corps, pour se procurer des alimens. Les Animaux, frappés d'une odeur si forte, peuvent bien perdre le pouvoir de fuir, ou de continuer leur chemin : ils sont étourdis, ils perdent l'usage des sens, ils tombent; & la Couleuvre, par son mouvement tardif, qui ne laisse pas d'augmenter la force de la vapeur, s'approche, jusqu'à les saisir & les dévorer. A l'égard du préservatif, qu'on fait consister à couper le fil de l'haleine, c'est une vaine imagination, à laquelle on ne peut ajouter foi sans ignorer la nature & la propagation des odeurs. Les circonstances de cette espece sont des inventions du Païs, qui en imposent d'autant plus, que personne, pour satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au danger de l'examen (89).

Le Ver, qui se nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une Fève,

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le Suglacuru ;
ou i Ver Maca-
que.

(89) Voyage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 6. Remarquons ici, comme nous l'avons fait dans l'Avertissement du Tome XII de ce Recueil, qu'à la réserve de cette ex-

plication, tout ce qui regarde le Marañon, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Oiseaux de
l'Amazonc.

Manière In-
dienne d'em-
bellir les Perroquets.

& cause une douleur insupportable : mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une forte de Mouftique ou de Maringoin ; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

La quantité de différentes espèces d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazonc sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupèdes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presque aucun qui ait le chant agréable. La plupart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zone torride, porte ici le nom de *Quindé* comme au Paraguay. Les espèces de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne diffèrent pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazonc, sont verts, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des ailes, d'un beau jaune. Une autre espèce, nommée aussi *Tahouas* à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entièrement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoît point, en Amérique, l'espèce grise, qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet : sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiseau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un Cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaissent toujours rouges dans l'espèce qui a du rouge aux ailes, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des ailes jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté, de ceux des Mexiquains.

Le Cahuitahu.

Entre plusieurs Oiseaux singuliers, le même Voïageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiseau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes est armé d'un ergot, ou corne très aigüe, semblable à une grosse épine d'un demi ponce de long. Cette propriété lui est commune avec l'Oiseau, nommé *Canelon* à Quito : mais outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite

corne, droite, délicate & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime son cri.

L'Oiseau, nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il est très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, suivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent, & précisément opposé à celui de la gorge.

Le fameux Oiseau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé, aux yeux de l'Académicien, dans plusieurs endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui assura qu'il se trouve aussi dans les Pais bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiseaux, non-seulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élèvent dans l'air; ce qui semble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes sortes de pièges, dont le plus ingénieux consiste, dit-on, à lui présenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très visqueuse, sur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ses serres, qu'il ne lui est pas possible de les en tirer.

Les Chauve-souris, de l'espece de celles qui sucent le sang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un Pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des Pais chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entièrement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Missionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiseau qu'on a déjà nommé entre ceux du Paraguay : mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée (90), & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un Pigeon, & si célèbre par son bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les constellations Australes. Le bec de celui, dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devoit être à charge au Tucan : mais l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrémité. On voioit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi pouce au-delà, embrasant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

L'Oiseau trom-
pette.

Condor ; ou
Contur des Pais
bas du Marañon.

Chauve-souris
qui détruisent le
Bétail.

Description du
Tucan.

(90) Journal des Observations, &c, Tom. I. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Missionnaires *Tucan*. Ma seule raison, pour m'en tenir au dernier, est que je l'ai déjà écrit de même.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge , tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée , avoit à sa naissance une bande azurée , de huit lignes de longueur , & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondes , à la différence de l'autre partie , qui étoit en dents de scie.

La langue de l'Animal , presque aussi longue que le bec , étoit composée d'une membrane blanchâtre , fort délicate , découpée profondément de chaque côté , avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume ; ses yeux , plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée , étoient grands , ronds , d'un noir vif & étincelant. Son couronnement , le dessus de la tête , tout son manteau & son vol , étoient noirs , hors une grande bande d'un beau jaune , un peu distante du dessus de la queue , & terminée à la naissance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait , qui continuoît jusqu'à la poitrine , où une bande jaune , large de deux lignes , divisoit ce beau blanc , d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur ; après quoi suivoit une couleur noire , qui alloit se perdre au-dessous du ventre , où un rouge clair prenoit naissance & continuoît jusqu'à l'Anus. La queue , toute noire , avoit quatre pouces de longueur , & son extrémité étoit arrondie. Ses jambes , bleuâtres , couvertes de grandes écailles , avoient deux pouces de longueur ; chacun des piés étoit composé de quatre serres , deux devant & deux derrière ; les deux premières , longues d'un pouce & demi , & les deux autres d'un pouce , toutes terminées par un ongle de trois lignes , noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan , qu'on croiroit qu'il n'en a point , parcequ'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiseau s'apprivoise aussi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent , & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Description du
Chinche.

Le même Voyageur , se trouvant à Buenos-Aires , y vit d'autres Animaux singuliers , dont il donne aussi la description. Un jour , dit-il (91) , j'aperçus dans les herbes le derrière d'un Animal , que les herbes , assez hautes , me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai ; il prit la fuite : un coup de fusil , que je lui tirai , le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter ; mais une odeur insupportable qui sortoit de son corps me fit reculer , & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

Cet Animal , nommé *Chinche* par les Naturels du Païs , est de la grosseur d'un Chat. Il a la tête longue , se rétrécissant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrémité de la machoire supérieure ; qui avance au-delà de la machoire inférieure ; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus* , ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs , & fort étroits : l'uvée est noire , & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme : les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans ; leurs lobes , ou partie inférieure , pendent un peu en bas ; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouïe très délicate. Deux bandes blanches , prenant leur origine sur la tête , passent au-dessus des oreilles , en

s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les parties divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne diffère pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presque aucun doute que ce ne soit une des espèces de Renards Américains, dont on a déjà parlé sans les avoir décrits.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreuse du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaloit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son couronnement, c'est-à-dire la partie qui divise le dessus du bec d'avec la tête, étoit relevé par une bosse blanche, ronde, en forme de calus, dont la grosseur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupières étoient d'un beau blanc; ses yeux, d'un rouge de sang, & la prunelle, d'un bleu azuré: la tête d'un noir obscur, dont l'obscurité diminuoit insensiblement vers le manteau, descendant de son parement sous le ventre: elle devenoit d'une couleur d'ardoise, qui s'étendoit jusqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des ailes, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de dessus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à mesure qu'il s'approchoit du plumage des cuisses. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle sous le genou, que vers le *carpe*. Les piés, de même couleur que les jambes, étoient composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant, & d'une petite sur le derrière, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois serres de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composent la serre du milieu, deux l'intérieure, quatre l'extérieure, & une seule de derrière, qui étoit fort courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trouve en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (91).

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zone torride. Il en avoit déjà vu un grand nombre, dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il en reprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu,

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Macreuse du
Rio de la Plata.

Description du
Colibri de la Zone
torride.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec ; elles sont fort petites à leur naissance , rangées en écailles , augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête , avec un ordre admirable. Elles forment , en cet endroit , une petite huppe d'une beauté sans égale , par l'éclat d'un coloris doré , & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir égal au plus beau velours ; tantôt d'un verd naissant ; tantôt azuré , & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur , mais doré : les grandes plumes des ailes sont d'un violet foncé , un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes , & aussi longue que tout le corps , en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd , dont le mélange fait une diversité surprenante , suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé ; & tout le dessous du ventre jusqu'à la queue , tire sur le noir , mêlé de violet , de verd & d'aurore , toujours d'une apparence différente , suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux , vifs & luisans , sont de la noirceur du jais , & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes , & les piés fort petits , composés de quatre serres , dont trois sont sur le devant , & la quatrième sur le derrière , chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces Oiseaux voltigent continuellement , d'une vitesse admirable ; ils vont de fleurs en fleurs , chercher dans leur fond , avec une langue fort déliée , le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi , cartilagineuse ; & depuis son milieu jusqu'à sa pointe , elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement , que la vivacité fait assez entendre , mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs , de la grosseur de nos pois. Leurs nids , qu'ils font de coton , ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf , & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes , ou entre les branches des petits arbrisseaux (91).

Effet du poison d'un Serpent à sonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poison , dans quelques Serpens du même Pais , le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son tems près d'une source qui est entre le 5 & 6^e degré de latitude Australe , à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne , âgée d'environ 18 ans , étoit allée puiser de l'eau dans une source , éloignée de cinquante pas de sa Maison ; & n'ayant point apperçu un Serpent à Sonnettes , qui étoit caché dans les herbes , elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Medecin Flamand , que la seule curiosité avoit attiré au Pérou , & qui faisoit un Voïage dans les Terres , se trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami , pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent , & furent informés de l'accident ; & connoissant par d'autres expériences combien ces Animaux sont terribles , l'un deux courut à la Maison du Curé , pour demander les secours de son ministère , pendant que l'autre s'efforçoit de soulager la Malade. Le Curé ne put être assez prompt ; il la trouva mor-

te : & ce qui doit paroître fort étrange , c'est qu'ayant voulu relever le corps , les chairs s'en détachèrent , comme s'il eut été déjà pourri , de sorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap , pour le porter à l'Eglise. L'Auteur admire une dissolution si précipitée , qui prouve , dit-il , la violence avec laquelle les parties , dont le venin de ces Serpens est composé , agissent sur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait si singulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé , qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumières & pour distinguer le vrai du faux , méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée , en commençant son Journal , de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (93). Le même Médecin avoit découvert , dans les Campagnes de *Bambon* , Province des plus élevées du Pérou , à dix degrés de la Ligne du côté du Sud , la célèbre Plante , dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha* ; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité , dans les Femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nastursum hortense*. Sa racine est un Oignon semblable aux nôtres , d'un goût merveilleux , & d'une qualité chaude (94).

Plante qui rend
les Femmes fé-
condes.

On a donné , d'après M. d'Ulloa , une Description de la *Contra-Yerva* qui croît sur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuse Plante , telle qu'il la vit sur le penchant de la Montagne de *Video* , du côté septentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables , qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poisons. Au-dessous de la partie inférieure de sa tige , elle a quelques fibres , & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même substance. Ces tubercules ont , au-dessous de leur partie inférieure , des fibres semblables aux premières , chargées de quelque petit velu , qui ne s'éloignent pas , dans leur direction , de la perpendiculaire , excepté qu'elles rencontrent dans leur naissance , & pendant que la Nature travaille à l'union des semences , quelque opposition dans la terre , comme si c'étoit quelque pierre qui obligeât ces semences de chercher ailleurs une autre route , pour augmenter leur assemblage , & finir le composé que la Nature se propose.

Contra-yerva
de Monte video

Les tubercules sont couverts d'une peau de couleur grise , qui , en se séchant , se change en blanc sale ; ils sont venimeux , & leur substance intérieure est d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'élève , sur la superficie de la terre , d'un pouce de plus. Son épaisseur est de six lignes , & ronde. Les écailles , qu'on découvre sur son contour , sont les loges des bases des queues des feuilles , qui , étant tombées , laissent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroissent. Ce contour est d'un verd fané ; & le dedans de la tige , entouré de ces écailles , est d'un blanc jaunâtre.

L'extrémité de la partie supérieure de la tige reste toujours couronné de

(93) *Ibidem* , pag. 418.

(94) *Ibidem* , pag. 422.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

cinq ou six feuilles, naissantes sur cette même extrémité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & sont épaisses de deux lignes à leur naissance. Le petit velu, dont elles sont chargées, les représente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur sommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur base, dont les moyennes sont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour est ondé, & la pointe qui les termine est émoussée : la côte, qui passe par le milieu, & qui est une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, est arrondie sur le revers, & élevée d'une ligne sur leur plan, sillonnée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même sur le revers & sillonnées aussi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles jusqu'à leur contour, divisées en plusieurs petits nerfs qui sont encore subdivisés. Le dessus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, semblable à celui de leur queue, les représente aussi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microscope ; & le dedans, ou dessous des mêmes feuilles, est d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs sont portées sur le sommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs sont des bouquets non radiés, représentés sur un disque rond de quinze lignes de diamètre. Ce disque est un amas de petits fleurons fort serrés, d'un violet clair, portés chacun sur un embryon de graine. La fleur étant passée, chaque embryon devient une semence sans aigrette. Ces semences, ou ces graines, sont semblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diamètre (95).

Grosseur ex-
traordinaire d'u-
ne Pepire d'or.

A l'occasion du nom de *Pepire*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur dont sont quelquefois ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle pesoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'est-à-dire que vers l'extrémité de la partie supérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains ; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain ; deux pouces plus loin, de 21 Carats ; & vers l'extrémité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogènes mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entièrement pur (96).

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation

(95) *Ibidem*, pag. 231.

(96) *Ibidem*, pag. 478.

suivante

suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célèbre par ses Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une source, qui sort du milieu d'un Bassin quarré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant, à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces, qui, sortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maisons de *Guanca-Velica*. Leur coupe donne peu de peine aux Ouvriers; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; & sans regle ni Marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues: lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier; alors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. » J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces » Statues. Tous les Benitiers de la plupart des Eglises de Lima sont de » la même matière, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'Histoire de leur formation, si l'on n'en jugeoit que par les apparences. La » grande Mine de Mercure, qui sert dans toutes les Mines de l'Amérique méridionale à purifier l'argent, est creusée, proche de *Guanca-Velica*, dans une Montagne fort vaste, qui menaçoit ruine en 1709. Les » bois, qui la soutenoient en plusieurs endroits, étoient à demi pourris; » & les dépenses qu'on y avoit faites jusqu'alors, en bois seulement, » montoient à trois millions deux cens mille livres. On trouve, dans » cette Mine, des Places, des rues, & une Chapelle où la Messe est célébrée les jours de Fête. On y est éclairé par une grande quantité de » chandelles allumées. Les parties subtiles du Mercure, qui s'évaporent, » y rendent l'air fort dangereux (97).

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, est d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concasse, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voute en cul de Four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho, qui est plus propre à l'opération que toute autre espèce de matière combustible: aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, chauffe tellement le Minerai concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condensé, & en liqueur bien formée. Dans les premières

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Singulière pétrification des
eaux d'une source.Mercure de
Guancavelica.Comment on
le tire.(97) *Ibid.* pp. 433 & 434.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Aper Marinus,
ou Sanglier Ma-
rin.

res Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernières; & de ceux qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi; c'est-à-dire que, païant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, 60 Piaîtres le quintal, il vend le Mercure 80 Piaîtres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (98). M. Frezier rend témoignage aussi, de la pétrification presque subite de l'eau.

Les Observations du savant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la description de quelques Poissons fort singuliers, qu'il dessina dans la Baie de la Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maison duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchant de celle de l'*Aper* de Rondelet (99), & que cette raison, jointe à diverses singularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a presque la forme du Turbot, pressé de même dans son épaisseur. Son corps est un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excede pas dix pouces; & sa largeur, depuis le dos jusqu'au dessous du ventre n'en a pas moins de sept. Sa gueule, qui est extrêmement petite, avance en manière de petit grouin: elle est garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres, qu'elles paroissent n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête; ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Le corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La première, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos, passe par le milieu de l'œil; & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit encore deux autres bandes, dont l'une est grise, & entoure le manche de la queue, comme celle qui suit, qui est d'un beau noir, & qui divise la queue, du corps. Toute la queue est argentée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrémités du corps, séparées par la queue, sont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, semblable à une belle crête dorée. Vers l'extrémité du

(98) Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, pag. 165.

(99) Histoire des Poissons, liv. 5, ch. 27. Cet Auteur ayant laissé aux Curieux le soin de déterminer quel est le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aime mieux

donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le constituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'est le véritable *Aper Marin* d'Aristote & d'Athénée, qu'on nomme en François Sanglier.

dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reste du corps. Chaque côté a sa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos est surmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui sert de nageoire. Le dessous du ventre est garni aussi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va se terminer au manche de la queue.

Ce Poisson est de très bon goût. Il est rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vu (1).

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes sur une Montagne, le P. Feuillée, vit dans les eaux d'une belle source, un Animal qui cherchoit à se cacher, mais qu'il prit heureusement. Il lui donna le nom de *Salamandre aquatique*, parcequ'ayant la queue longue, plate, arrondie à son extrémité, & presque semblable à une spatule, il lui trouva quelque ressemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Salamandre
aquatique.

Sa longueur, depuis ses lèvres jusqu'au bout de sa queue, étoit de quatorze pouces sept lignes; sa peau sans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, semblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui se trouvent aussi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti sur une Montagne, à l'Est de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant sur le bleu d'Indigo; excepté la paupière, & un peu au-dessous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroissoit de couleur d'ardoise. Son museau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & sa tête, beaucoup plus élevée, avoit, au-dessus de son sommet, une espèce de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit jusqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-dessus du plan.

Sa description.

Entre le museau & le front, on voïoit de chaque côté, une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux espèces de paupières. Ses yeux étoient directement situés au milieu des côtés de la tête: ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupières ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue épaisse, large, vermeille, est entièrement attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la manière d'une vessie. Ses bras sont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derrière; les doigts, tant des pieds que des mains, joints par un cartilage semblable à ceux des Canards, & des Oies; leur extrémité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat,

(1) *Ibidem*, pp. 337 & 338.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* est fort étroit & fort court; mais l'*Abdomen*, partie contenue par le dos & le ventre, est fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus singulier est la queue : elle est longue, étroite & ronde à sa naissance; ensuite elle s'élargit peu-à-peu, jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité, avec ses bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & onnée.

Mes bornes ne me permettant point de suivre les Voyageurs dans toutes leurs descriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, sur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté sur le sable. C'étoit une *Vesce*; ouvrage des plus merveilleux que cet Élément produise. Ceux, qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, ayant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les *Vescies* de cette espece dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *Holotures*, qui sans être Plantes, ni Poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

sa description.

Cette *Holoture* est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émoussée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très déliée & transparente, semblable à ces demi globes qui s'élèvent sur la surface des eaux en tems de pluie, particulièrement lorsqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par lesquelles on découvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vuide, mais enflée comme un Balon plein de vent. A son extrémité la plus aigüe, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une espece de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, onnée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermicelles, entrelassés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très belles houpes, pendantes, & transparentes comme le plus beau crystal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, sem-

blables à des cordons azurés, de l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en manière de petite dentelle. L'Observateur s'aperçut que toutes ces petites veines remuoient incessamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeuraissent toujours pendantes.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il se promet d'en donner quelque idée, en la faisant considérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embrasement d'une fournaise de souffre; c'est une confusion de bleu, de violet & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne sauroit distinguer lequel des trois l'emporte sur les deux autres. Enfin cet Animal ne représente pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses couleurs; il l'imite encore, par les douloureuses cuissions, qu'il cause à ceux qui le touchent. L'expérience en instruisit le P. Feuillée. Il y fut surpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit servi à mettre l'Holoture dans son mouchoir, pour le dessiner : le lendemain, ne faisant pas réflexion à l'usage qu'il avoit fait de son mouchoir, il voulut s'en essuyer les mains, après les avoir lavées. Il sentit, aussi-tôt, un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau (2).

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (3); M. Frezier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regretté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un País où elles sont si fertiles, & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes : mais faute d'industrie pour vernisser les couches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Les fruits du même País viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des Campagnes entières d'une espèce de Fraisiers, différens des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Sa couleur, difficile à déterminer.

Danger d'y
toucher.

Vignes & Vin
du Chili.

Fruits

(2) *Ibid.* pp. 380 & suiv. Il vit quelques autres de ces Vescies en divers endroits de l'Amérique, sur les bords de la Mer, particulièrement dans les Baies sablonneuses, après un grand vent; mais il n'eut pas le tems d'observer si elles ressembloient à celle qu'il a décrite.

(3) Voyez la description des Corréjimens du Pérou.

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Légumes &
Herbes aromati-
ques.

Liuto.

Herbes médi-
cinales.

Herbes de tein-
ture.

Arbres aroma-
tiques.

délicats, pour le goût, que nos Fraîses de Bois : mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'espece des nôtres ; comme les champs y sont remplis de toutes nos especes de Légumes, dont quelques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux especes, &c. y croissent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Mélisse, la Tanesie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une espece de Piloselle, dont l'odeur approche de celle de l'Absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espece de Sauge, qui s'élève en Arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines sont embellies de Rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espece la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi, dans les Campagnes, une espece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (4). Il s'en trouve de différentes couleurs ; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (5), dont l'odeur est fort agréable, surtout à la fin du jour & pendant la nuit ; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diametre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du Noier. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs. Les Habitans du Chili ont un remede infailible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez : c'est la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, espece de Santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plupart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Païs. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes ; tel est celle qu'ils nomment *Reillon*, espece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espece d'Indigo, qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (6). Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Païs, la teinture qu'elle donne en noir est non-seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes especes de Myrthes ; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras ;

(4) M. Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Liuto*. La fleur ressemble à l'espece de Lis qu'on nomme *Guerneziase* en Bretagne, & que le P. Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpureiscentibus striatis*.

(5) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi*.

(6) M. Frezier reproche encore, au Minime, qui l'appelle Panké *Anapodiphyli*, de borner son diametre à dix pouces.

le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canelle; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le *Litî* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François; mais le remède n'est pas difficile: c'est une herbe nommée *Pelboqui*, espece de Lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans l'Hydropisie: cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive; son bois peut servir à la construction des Vaisseaux: mais le meilleur du Pais, pour cet usage, est une espece de Chêne, dont l'écorce comme celle de l'Euise, est un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio sont couverts de Cedres, qui peuvent servir, non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Les Oiseaux, dont ces Campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Becassines, toutes sortes de Canards, dont on distingue une espece, nommée *Patos Reales*, qui ont sur le bec une crête rouge; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frezier, quelque ressemblance avec l'Oiseau de Mer qu'on appelle *Mauve*, sont d'un très bon goût. » Ils ont le bec rouge, droit, » long, étroit en largeur & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux, & les pieds du Perroquet. Les *Pechiolorados* sont une » espece de Rouge-gorges, d'un beau ramage. On voit quelques Cignes, » & quantité de Flamans, dont les plumes, qui font un beau mélange » de blanc & de rouge, servent de parure aux bonnets des Indiens. Mais » le plaisir de la chasse est ici fort interrompu par la multitude de ces » Oiseaux, qu'on nomme *Vyolos*, & que les François du Vaisseau de M. Frezier nommoient *Criards*, parcequ'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent aussitôt qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on vient de lire, du Chili, regarde particulièrement les Cantons voisins de la Conception (7).

Aux environs de Valparaïso, les Montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *Cachinlagua*, espece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel: elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-verda* est une sorte d'Immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fièvre tierce. L'*Unoperquen* est un Senné, tout-à-fait semblable

HISTOIRE
NATURELLE.

PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Le *Litî*, arbre
dont l'ombre
fait enfler.

Variété d'Oi-
seaux.

Pipelienes.

Pechiolorados.

Trouble pour
la chasse.

Herbes médi-
cinales des Mon-
tagnes de Valpa-
raïso.

(7) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

HISTOIRE
NATURELLE.PIROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un Baume d'un grand usage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *Havillo*, différent de la *Havilla* du Tucuman, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est toute gluante.

Le Payco est une Plante de moyenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction est sudorifique, & vantée pour la Pleurésie. Le *Palqui*, espece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbrisseau semblable au Laurier-Rose, dont la fleur est d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (8) de celle de l'Aristolochie. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poison : mais, sans le contredire sur ce point, M. Frezier assure seulement, sur sa propre expérience, qu'il se trompe en lui attribuant un effet si prompt. Les *Bisnagues*, dont on fait des Curedents en Espagne, & dont la Plante ressemble fort au Fenouil, couvrent les Vallées autour de Valparaíso. Le *Quillay* est un Arbre du même País, dont la feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne pour le lavage des laines, quoiqu'elle le soit moins pour le linge, qu'elle jaunît. Les Indiens l'emploient à se nettoier les cheveux ; & c'est, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui est leur couleur commune.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan est purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en distille un lait, qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant sur le rouge, dont les Indiens teignent particulièrement leurs filets de pêche, pour les rendre moins visibles au Poisson.

Poissons.

Entre les Poissons, dont la plupart sont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbins, les Tolles, les Pejés-Reyes, les Gournaux, les Languados, les Mulets, les Alofes, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une espece de Morue, qui donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois suivans, M. Frezier s'arrête particulièrement au *Peje-Gallo*, *Poisson-Coq*, que les François de son Vaisseau nommerent l'Elephant, parcequ'il a sur le bec une véritable trompe (9). La pointe de ses nageoires, qui, dans

Peje-Gallo.

(8) Le P. Feuillée, qui la donne, nomme cet arbrisseau *Rapontium spicatum*, foliis acutis.

(9) Le P. Feuillée donne une description fort curieuse de ce Poisson. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua*.

la figure, se divisent de chaque côté comme en deux aîles, est un aiguillon si dur, qu'elle peut servir d'alène pour percer les cuirs les plus secs. Le même Voyageur a jugé digne d'une figure & d'une description, une espèce singulière d'Ecrevisse de Mer, semblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs sont extrêmement vives & d'une grande beauté.

Mais un Animal beaucoup plus singulier, est celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'Animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même espèce que la Cocsigrue du P. du Tertre, dessinée dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à sa Cocsigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une vessie, qui se trouve dans le *Pulpo*, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (10). On trouve aussi, à Valparaíso, des Araignées monstrueuses & velues, mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espèce de *Ceterach*, que les

Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & delà il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faux, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire: elle est appuyée sur une arrête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derrière de la tête: c'est l'unique arrête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'anus, faites en palette, & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchiés. L'épine du dos est un corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, & qui n'ayant, ni moelle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espèce de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un car-

tilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur: on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce Poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos, qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair est blanche, d'un goût assez agréable. Son seul défaut est d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. 1. p. 219. Ce Voyageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers sans avoir jamais vu un Poisson si singulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dû le trouver ensuite fort commun au Chili, puisque M. Frezier assure qu'à deux lieues de Valparaíso, dans une anse où se décharge la Rivière d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui passe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait sécher pour en-voier à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire aussi delà le Poisson frais. *Ubi supra*, p. 110.

(10) C'est sans doute l'*Arumazja Brasilia* de Margrave: liv. 7. p. 251.

HISTOIRE
NATURELLE.PEROU ET
CONTRÉES
VOISINES.Doradille de
Coquimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe singu-
lière.Pacay, & ses
Pois sucrins.Fleurs & Plan-
tes singulieres.
Niobes.Fleurs du Para-
dis.

Espagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle sert à purifier le sang, & surtout à rétablir un Voïageur, des fatigues d'une longue marche. Dans le même Païs, on cultive une espece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper sur les toits des Maisons, & qui dure toute l'année. De sa chair, on fait une excellente confiture, Là commence à croître, un Arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'Oranger; & son fruit est fort semblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais. Le noïau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la consistance; mais il est amer & ne sert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produisent une herbe qu'on peut manger en salade, dans sa naissance; mais, en croissant, elle prend une qualité si funeste aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent jusqu'à crever.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, est un Arbre dont les feuilles sont semblables à celles du Noier, mais d'inégales grandeurs. Elles sont rangées, deux à deux, sur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. Plumier, mais ses fruits sont différens. La gousse du premier est exagone; & celle du Pacay est à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de sept à huit. Leur longueur est fort inégale. Il se trouve des gousses de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles sont divisées en plusieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Fève plate, enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendroit pour du coton: mais ce n'est réellement qu'une huile crySTALLISÉE, qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois sucrin*.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Païs; semblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus suave, quoique moins forte. Elle se nomme *Niobes*. On regrette que M. Frezier & les Compagnons de son Voïage n'aient pu rendre aussi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que sur le rapport d'autrui. Dans les Plainnes de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraisso*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Païs de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbrisseaux, qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une Croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande Riviere de Misco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de

cœurs verts, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd, à-peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espèce de Couronne. Nous avons déjà parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (11), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

M. Frezier confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparaíso, qui avoit neuf piés de vol : sa crête étoit brune, & n'étoit pas déchiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, y est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (12).

Le *Curvi*, est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié : mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrémité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois ; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires ; deux au-dessous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrémités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrémités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siège sur le dos : la première prend son origine derrière la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles ; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres : la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrémité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du *Curvi* est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé

HISTOIRE
NATURELLE.

PÉROU ET
CONTRÉES
VOISINES.

Pito real, herbe
qui dissout le
fer & l'acier.

Condor de
Valparaíso.

Curvi de Bona
nos-Aires.

(11) Au Tome XII de ce Recueil.

(12) *Ubi supra*.

HISTOIRE NATURELLE par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derrière la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat charmant à ce Poisson. Sa chair est d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écaillés; mais toutes les parties extérieures sont couvertes d'une très belle peau (13).

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

CET OUVRAGE a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuses; & tout étant tiré des meilleures sources, on ne nous refusera point ici la confiance qui est le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'arbre du *Quinquina*, sur lequel notre silence pourroit passer pour une omission, se trouve décrit, comme plusieurs autres, dans les Voyages du XIII^e Tome.

CHAPITRE IX.

VOÏAGES AU BRÉSIL.

INTRODUCTION. ON comprend, sous le nom de Brésil, de vastes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Est, l'Océan Atlantique, & sur les limites desquelles les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point. La Longitude du Brésil, suivant les premiers (14), est comprise entre les 29 & 39 degrés, Ouest du Méridien de Tolède, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Castille & de Portugal, & d'une ligne de séparation, tirée du Cap de *Humos* par l'île de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit se rappeler les causes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Espagnol de Nation, ayant accordé aux Rois de Castille une Bulle qui les appelloit fort avantageusement au partage du Nouveau Monde, par la fameuse ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (15), les Portugais s'en crurent assez blessés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Règlement entre les deux Cours: & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'espace de dix mois. Mais de nouvelles difficultés, qui s'élevèrent pour la possession des Îles Moluques, n'ayant fait que rendre les prétentions plus obscures, chaque Parti s'en tint à ses idées, & la conclusion demeura suspendue, jusqu'à ce que les deux Couronnes étant tombées sur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les

(13) Le P. Feuillée, *ubi supra*, p. 220.

(14) Herrera, Decad. XX. liv. XX.

(15) Voyez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XII de ce Recueil.

oppositions. Celles qui se sont renouvelées depuis seront rappellées aux tems qu'elles regardent, & sont encore aujourd'hui l'occasion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

INTRODUC-
TION.

Différentes opi-
nions sur la dé-
couverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut sous les auspices des Rois Catholiques, que la Côte du Bresil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, si les Relations qui portent le nom d'Americ Vespuce étoient de lui, on pourroit croire, sur son propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déjà fait observer que les quatre Relations de Vespuce portent des caracteres de fausseté (16), qui ne permettent point de s'y arrêter. Il auroit été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième Voïage, l'Île de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de suivre une Côte qui l'auroit conduit jusqu'à l'Amazone: mais rappelé par ses premiers Etablissmens & par l'espérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû suivre heureusement.

S I.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENT DES PORTUGAIS AU BRESIL.

AINSI ce fut proprement l'année suivante, que le Bresil fut découvert, par des Portugais, qui ne pensoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de distinction, étant parti, de Lisbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit se rendre à la Côte de Malabar, après avoir passé par les Îles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se presentoit à l'Ouest. Il continua sa navigation jusqu'au quinziesme degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro*; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Pais, parce qu'il y avoit arboré l'étendart du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siècles auparavant sous ce nom. Cabral, ayant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissoient fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivières, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des

Découverte du
Bresil par Alva-
rez Cabral.

(16) On s'est étendu, au Tome XII, sur les heureuses impostures, qui firent donner son nom au nouveau Continent. Il est bien étrange que le savant Italien, qui a publié, cette année, l'Histoire de la Vie & des Rela-

tions de Vespuce en Italien, & les Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'est pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

VOIAGES ET
ETABLISSEM.
DES PORTU-
GAIS AU BRE-
SIL.

rafraîchissemens à sa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractère : mais ne leur voyant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, sa compassion, pour un état si triste, lui fit ordonner, au Pere Henri (17), Supérieur de cinq Missionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il se promettoit d'une Predication qui ne pouvoit être entendue, si l'on n'avoit fait remarquer plusieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apostoliques, les Portugais & les Espagnols emploioient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour justifier leurs invasions & leurs conquêtes. Aussi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes du Portugal, comme s'il n'eut rien manqué désormais aux droits de cette Couronne. Ensuite, aiant dépêché un de ses Vaisseaux à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de sa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels sa Flotte étoit destinée.

Fausset Rela-
tions d'Americ
Vespucè.

Les Relations d'Americ Vespucè contiennent le récit de deux Voïages, qu'il fit sur la même Côte, au nom d'Emmanuel Roi de Portugal. Mais les dates en sont fausses, & c'est en quoi consiste l'imposture ; car il est prouvé, par tous les témoignages contemporains, que dans le tems qu'il nomme, il étoit employé à d'autres expéditions (18). Gonzale *Cohelo*, & plusieurs autres, s'occupèrent long-tems à visiter les Ports, les Baies & les Rivieres du País. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été représentées par Cabral ; mais comme ils n'en découvrirent pas tout-d'un-coup les Mines & les autres richesses, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On se contenta d'en apporter du bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui se vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques Misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Roïaume : c'étoit les exposer à mille morts, en leur faisant grace de la vie ; car les Naturels, ouvrant les yeux sur le danger de la servitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre, & faisoient la guerre sans quartier.

Premieres me-
sures de la Cour
de Portugal.

Son indiffé-
rence pour le
partage des Ter-
res.

Cependant la Cour ne se fit pas presser pour accorder d'amples Concessions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etablissements. Elle assigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Bresil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique ; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-seulement les vertus militaires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles ; au lieu qu'au Bre-

(17) Herrera vante son mérite, & dit qu'il fut ensuite Evêque de Cuta.

(18) Voyez la Relation d'Ojeda, au Tome XII.

fil, il falloit se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des Habitans. Dans ces premières entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offensoit jamais impunément. Leur principale vengeance consistoit à manger leurs Prisonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles Festins qui font frémir la Nature. Tous les Voyages, qui se firent alors au Bresil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent point d'ailleurs à notre dessein, parcequ'il ne s'en est point conservé de Relations particulieres, & que jusqu'à présent nous n'avons fait que recueillir ce qui se trouve dispersé dans les Historiens.

Malgré tant de difficultés, le Pais ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avoient sans cesse à soutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de se partager en *Capitainies*; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverses Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto seguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirèrent de leur situation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle sentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Concessions sans bornes; & Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; & dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de *Souza* au Bresil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaisseaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, composoient sa Flotte. Il avoit ordre, non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportoit le plan dressé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, pensant aussi à la conversion des Brasiiliens, qu'il regardoit comme ses Sujets, s'étoit adressé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six, qui furent les PP. Jean *Aspilcueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, sous la conduite du P. Emmanuel *Nobrega* de la même Nation. Ces Hommes Apostoliques partirent avec Souza, & prirent terre au Bresil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée San Salvador (19). Souza eut à soutenir de sanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de se multiplier. Les premières n'eurent que des Fortifications très simples, qui suffisoient contre les surprises des Sauvages: mais bientôt, les Européens de diverses Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut se mettre à couvert de l'invasion. Il n'y avoit pas cinq ans que Souza gouvernoit le Bresil, lorsque les François entreprirent d'y former un Etablissement sous ses yeux. Les circonstances de cette entreprise se sont conservées dans leurs propres Relations.

(19) Ou Saint Sauveur. Quelques-uns l'ont nommée simplement *la Baie*, parcequ'elle est située sur la Baie de tous les Saints.

VOYAGES ET
ETABLISSEM.
DES PORTU-
GAIS AU BRE-
SIL.

Difficultés de la
part des Sauva-
ges.

La Cour de
Portugal pr. nd
le Bresil à cœur.

Nouvelle ad-
ministration.

Missionnaires
appelés.

Etat des Eta-
blissemens Por-
tugais jusqu'en
1555.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.
VOÏAGE DE JEAN DE LERY.

INTRODUC-
TION.

Villegagnon en-
treprend de fon-
der une Colonie
au Brésil.

ON passe legerement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parcequ'elle n'a jamais été publiée à titre de Voïage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (*), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuiés dans l'exercice de son emploi, conçût le projet de former, en Amérique, une Colonie de Protestans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant même que ne l'est ordinairement un homme de guerre. Ses desseins furent déguisés, à la Cour, sous la simple vue de faire un Etablissement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols; & ce prétexte lui aiant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaisseaux bien équipés, qu'il remplit de Calvinistes ouverts ou secrets, il partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Brésil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poste; il débarqua sur un grand Rocher, d'où la Marée le chassa bien-tôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoïa ses Vaisseaux en France, avec des Lettres, où il rendoit compte de sa situation à la Cour; mais il y en joignit d'autres, pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclaircissement se trouve dans une Apologie de sa conduite, qu'il publia lui-même après son retour. On y apprend aussi qu'en arrivant au Brésil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés sur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, savoient leur Langue, & servirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reste est tiré de la Relation du Voïageur, dont cet article porte le nom.

Motifs & prépa-
ratifs du Voïage
de Lery.

Corguilleray du
Pont est choisi
pour Chef.

L'EGLISE de Geneve, aiant reçu les Lettres de Villegagnon, saisit ardemment l'occasion de s'étendre, dans un Païs, où toutes les apparences lui promettoient, pour ses Partisans, une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire aussi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoissoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu sous le nom de *Dupont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit possédée près de Châtillon sur Loir, où l'Amiral avoit les siennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre

(*) Natif de Provins en Brie.

paiblement dans l'exercice de sa Religion. Il le sollicita , par ses Lettres , de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bresil ; & ce Vieillard , animé par les exhortations de Calvin , dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti opposé à l'Eglise Romaine , ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de la sienne (20).

Avec un Chef de cette considération , il falloit trouver , non-seulement des Particuliers de bonne volonté , qui fussent disposés à quitter pour jamais leur Patrie , mais encore des Ministres de leur Religion , des Artistes , & tous les secours nécessaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Professeurs & d'Étudiens en Théologie , dont Geneve étoit presque aussi remplie que de Citoyens , on n'eut pas de peine à choisir deux Ministres d'un mérite connu , qui se crurent honorés de cette distinction : l'un fut Pierre Richer , âgé de cinquante ans , & l'autre , Guillaume Chartier , que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres* ; & qui furent entendus , dit-il , sur l'exposition de certains passages de l'Écriture Sainte. Mais du Pont , qui ne vouloit en imposer à personne , ne dissimulant point qu'il y avoit cent cinquante lieues à faire par terre , & plus de deux mille lieues par Mer ; qu'en arrivant au terme , il faudroit se contenter , au lieu de pain , de manger des fruits & des racines , renoncer au vin , dans un País qui ne produit point de vignes , & vivre en un mot d'une manière tout-à-fait différente de celle de l'Europe ; tous ceux , qui aimoient mieux la théorie que la pratique , perdirent l'envie de changer d'air , de s'exposer aux dangers de la Mer , & de souffrir les chaleurs de la Zone torride , & par conséquent celle de s'enrôler pour le Voïage (21). Cependant il s'en présenta quatorze , dont on nous a conservé les noms (22). Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Leur Chef ne manqua point de les faire passer par Chatillon sur l'Oing , où l'Amiral tenoit un état digne de son rang , dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ses exhortations & ses promesses. Delà , s'étant rendus à Paris , quelques Gentilshommes attachés aux mêmes principes , & d'autres Protestans de cette Capitale , se déterminèrent à grossir leur Troupe. Leur embarquement devant se faire à Honfleur , ils prirent leur route par Rouen , d'où ils tirèrent aussi quelques recrues ; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaisseaux par les soins de l'Amiral , ils ne négligèrent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier , nommé Saint Denis , qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoissances , s'étoit joint à eux dans leur passage à Paris. Mais peu de jours avant leur embar-

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.
1556.

Ministres & autres Protestans qui partent avec lui.

Ils passent chez l'Amiral de Coligny.

Insulte qu'ils reçoivent à Honfleur.

(20) Histoire d'un Voïage fait en la Terre du Bresil , par Jean de Lery , natif de la Margelle , Terre de Saint Senne , au Duché de Bourgogne ; cinquième édition , dédiée à Madame la Princesse d'Orange , pp. 5 & 6. La première édition est de 1578. L'Auteur , dont la fidélité & le bon sens ont mérité l'éloge de M. de Thou , attaque dans une fort longue Préface Thvet , Historien d'ailleurs

fort décrié , & lui reproche autant de mauvaïse-foi que d'ignorance.

(21) *Ibidem*.

(22) Pierre Bourdon , Mathieu Verneuil , Jean du Bordel , André de la Fond , Nicolas Denis , Jean Gardien , Martin David , Nicolas Raviquet , Nicolas Carnieau , Jacques Rousseau , & l'Auteur de cette Relation , qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 76.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1556.

Le Capitaine
Saint Denis est
tué.

Escadre prépa-
rée pour ce voia-
ge.

Départ de Hon-
fleur.

Longues tem-
pêtes.

quement, quelques Habitans de Honfleur aiant su qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordonnance du Roi, qui ne permettoit aux Protestans de s'assembler que de jour, ils se virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en se défendant. La ressource des autres fut de se retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ sous de si malheureux auspices. Dans leur séjour au Brésil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel personne ne fut capable de suppléer.

Ils s'embarquerent sur trois Vaisseaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, se nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery se trouva sur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de six vingts Hommes (23). Le troisieme, qu'on nommoit la *Rosée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant six jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du País, pour se lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on se réservoir à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de du Pont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pû rassembler un plus grand nombre.

Quoique la Colonie Protestante n'eut pas beaucoup à se louer des Habitans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver, à ceux qui ne connoissoient pas la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Élément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voyant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bientôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissait d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Auteur nous apprend qu'elle le rendit Poète. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, sur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (24).

(23) Lery vante l'habileté de son Pilote, qui se nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

(24) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace en cette façon :

Quoique la Mer, par son onde bruiante,
Fasse hérisser de peur cil qui la hante,
Ce nonobstant, l'homme se fie au bois,
Qui d'épaisseur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi est fait le Vaisseau qui le porte;
Ne voyant pas qu'il vit en telle sorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va sur Mer, si en Dieu ne se fie;
Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.

Il ajoute : » Et voila pourquoi encore un Philosophe, à qui on demandoit desquels il

D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister; autre sujet, pour Lery, de déplorer le caractère des Hommes.

Le vent n'ayant plus cessé d'être favorable, les trois Vaisseaux arrivèrent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du País nommoient *Huvassou*. On ne nous en apprend point la position; mais l'Auteur ayant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Australe, il est vrai-semblable que quelques Mariniers qui avoient déjà fait ce Voiage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne se trompoient point. Ils avertirent le Vice Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais: mais on ne laissa point d'envoier la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon. Une troupe d'Indiens s'étant avancée sur le rivage, on leur montra de loin, des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'espérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-seulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empressés d'apporter diverses sortes de rafraîchissemens, six d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour se laisser conduire aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (25).

ÉTABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.

D. E. LERY.

1557.

Arrivée de l'Escadre à Rio Janeiro.

Indiens qu'elle trouve sur les Côtes.

Portrait qu'elle fait Lery.

« étoit le plus, de Vivans ou de Morts?
 « Répondit, de quel côté on vouloit mettre
 « ceux qui vont sur Mer; pource, dit-il,
 « qu'étant si proches de la mort, ils ne doi-
 « vent être réputés entre les Vivans, p. 15.
 Il raconte aussi un événement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vraisemblance, à ce qu'on lit dans Valere Maxims, (liv. 1. chap. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. » Une grande caque de bois, dans laquelle on faisoit dessaler du lard, ayant été emportée, dit Lery, plus de la longueur d'une pique hors du Bord, fut rapportée soudain par une vague venant à l'opposite, & ne fut pas même renversée, p. 18.

« (25) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près. je laisse à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premièrement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entièrement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois, pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant ronds fort près sur la tête, avoient sur le derrière les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui

portent perruques, par deçà, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, ayant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, & comme enchaissée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ôtoient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôtée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de par-deçà, portoit-elle cheveux longs: mais pour l'égard des oreilles, les ayant si dépitusement percées qu'on eut pu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules. . . Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoient, aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque,

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.

1557.
Spiritu Santo,
Port Portugais.

Nation des Pa-
raïbes, & des
Ouetacas.

Emeraude de
Maghé.

Troisième tem-
pête.

Arrivée au Cap
de Frio.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pousser trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoissoit pas mieux, fit lever les ancres & suivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues, qu'on se trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Esprit* (16), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garnison reconnoissant une Caravelle que les Protestans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été prise sur leur Nation, tirèrent quelques coups auxquels on répondit vigoureusement, mais sans leur nuire beaucoup à cette distance. On continua d'avancer vers un lieu, nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on passa devant les *Paraïbes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui ressembloit à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Basses, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, possédée par les *Ouetacas*, Peuples si féroces, qu'ils sont toujours en guerre avec leurs voisins, & si légers à la course, que non-seulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle sert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chasses, à prendre toutes sortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Disciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage présente un rocher de la forme d'une Tour, si brillant, lorsque les rayons du Soleil tombent dessus, qu'on le prendroit pour une sorte d'Emeraude. Aussi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'Emeraude de *Maghé*: mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher, & l'on assure qu'il n'est pas moins inaccessible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent aussi le nom d'Iles de *Maghé*, où l'impétuosité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout-d'un-coup, fit voir la mort à Lery, de plus près encore que dans les deux premières tempêtes. Après trois heures d'un pressant danger, la grande Roberge ne fut redevable de son salut, qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre assez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaisseau étoit sur des pointes de rochers, qui l'alloient briser en mille pieces. Après une aventure, dont le seul souvenir lui glaçoit le sang, l'Auteur, qui se trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit d'abord, fut extrêmement consolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; sans compter diverses especes d'Oiseaux, qui, n'ayant jamais vu d'Hommes, s'y laissoient prendre à la main.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Escadre eut le lendemain un si bon vent, que vers quatre heures du soir, elle arriva au Cap de *Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François.

n'ayant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens sur eux, afin de ne les gêner pas, en les troussant jusqu'au nombril, & découvrant ce que plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derrière & leurs fesses, pp. 51 & suiv.

(16) *El Spiritu Santo*.

Au signal de l'Artillerie, le rivage fut bientôt bordé d'une Troupe d'Indiens, nommés *Tououpinamboulis* (27), Alliés de Villegagnon, qui reconnoissant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jeter l'ancre. Outre les rafraîchissemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuse pêche, où parmi quantité de Poissons extraordinaires on en prit un des plus monstrueux. Lery, qui en fait une courte Description, en parle comme d'un Monstre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la grosseur d'un bon veau d'un an. Son museau seul étoit long de cinq piés & large de 18 pouces, armé de dents tranchantes. Lorsque nous le vîmes à terre, chacun se tint sur ses gardes; Lery recommanda le même soin à ses Compagnons, dans la crainte de quelque blessure. On le tua. La chair en étoit si dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient pressés, on le fit bouillir plus de 24 heures sans en pouvoir manger.

Il ne restoit que 25 ou 30 lieues jusqu'au terme du Voïage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile, plutôt qu'on ne se l'étoit proposé; & le reste de la navigation fut achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars, on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Pais le nommoient *Ganabara*.

Villegagnon & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâtèrent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublièrent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuïés dans leur navigation; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencèrent ensemble par en rendre grâces au Ciel (28).

Ce n'est point dans cette occasion qu'on doit supprimer le détail des circonstances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Protestans ont eu quelque chose de si singulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur qui les ignore sera peut-être aussi-satisfait de la forme, que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes absolument surannés, en m'attachant, pour le reste, au style, comme au témoignage de l'Auteur.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.

DE LERY.

1557.
Poisson monstrueux.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

(27) C'est le nom que Lery donne à cette fameuse Nation; & l'on doit juger qu'en ayant appris la Langue, jusqu'à se mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment son nom devoit se

prononcer & s'écrire. Cependant l'usage en a fait Topinamboux, qui se trouve consacré d'ailleurs par la fameuse Epigramme de Boileau.

(28) *Ubi supra*, p. 62.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE LERY.

1557.
Comment il re-
çoit les Protec-
tans.

une Place. Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre; & de sa part, nous embrassant avec un visage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Ensuite, le sieur du Pont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier Ministres de l'Evangile, lui aiant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voiage, qui étoit de dresser, suivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Eglise Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: » Quant à moi, n'ayant rien de plus à cœur, » je vous reçois très volontiers à cette condition. Je veux même que notre Eglise ait la réputation d'être mieux réformée que toutes les autres; » & dans cette vue, j'entens que dès aujourd'hui les vices soient réprimés, le luxe des habits corrigé, enfin que tout ce qui pourroit nous empêcher de servir Dieu disparoisse d'entre nous. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta: » Seigneur Dieu, je te rends grâces de m'avoir envoyé ce que depuis si longtems je te demande avec tant d'ardeur: & s'adressant encore à notre Troupe; » Mes Enfans, » (car je veux être votre Pere), comme J. C. étant en ce Monde n'a rien fait pour lui, & que tout ce qu'il a fait a été pour nous, de même espérant que Dieu me conservera la vie jusqu'à ce que nous soions fortifiés dans cette Contrée, & que vous puissiez vous passer de moi, tout ce que je prétens faire ici est pour vous, & pour tous ceux qui viendront dans les mêmes intentions. J'ai dessein d'y assurer une retraite aux pauvres Fideles qui seront persécutés en France, en Espagne & ailleurs; afin que sans crainte, ni du Roi, ni de l'Empereur, ou d'autres Puissances, ils y puissent purement servir Dieu, selon sa volonté. » Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (29).

Circonstances
de leur arrivée.

Ensuite, il donna ordre que tous ses gens s'assemblassent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Île. Tout le monde s'y étant rendu, le Ministre Richer invoqua Dieu; & le Pseaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c (30) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Versets du Pseaume vingt-septieme, *J'ai demandé une chose au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'est que j'habite en la Maison du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant son discours, Villegagnon, ne cessant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pousser de grands soupirs, nous causoit à tous de l'étonnement. Lorsque les Prières solennelles furent achevées, suivant le Formulaire établi dans les Eglises réformées de France, l'Assemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurèrent, & nous dinâmes ce premier jour dans la même Salle, où pour toute viande, nous eûmes de la farine de racine, du Poisson boucané, c'est-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites sous la cendre, & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Île, de l'eau d'une citerne, ou plutôt d'un égoût de route la pluie qui tomboit, aussi verte & sale qu'un vieux Fossé couvert de

Villegagnon affecte des airs de pitié.

Traitement
qu'il fait aux
Protestans.

(29) Ibid. pp. 64 & 65.

(30) Premier vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Eglises protestantes.

Grenouilles. Il est vrai, qu'en comparaison de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaisseau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchissement, après un si long travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoît de bâtir.

Sur le soir, lorsqu'il fut question de se loger, le sieur du Pont & les deux Ministres furent accommodés d'une espece de chambre : mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Marelots, dont la plupart étoient Catholiques, on nous mit sur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Esclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du País, & nous eumes des Hamacs, ou lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, sans aucun égard à la foiblesse qui nous restoit du voiage, ni à la chaleur excessive du País. La nourriture, qui nous fut assignée, se réduisoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faisions de la bouillie avec l'eau trouble de la citerne, mangeant le reste sec. Nous n'eumes point d'autre secours, pour travailler régulièrement depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois : mais le desir d'achever les édifices qui devoient servir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Ministre, qui nous répétoit sans cesse que nous avions trouvé dans Villegagnon, un second Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faisoit alors) nous firent employer joyeusement toutes nos forces, à faire un métier, auquel personne de nous n'étoit accoutumé.

Dès la premiere semaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui se faisoient chaque jour au soir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait sur mer, la Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, telle qu'on l'a mise en rime Françoisse, les Ministres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit aussi déclaré qu'il vouloit que sans aucune addition humaine les Sacremens fussent administrés suivant la pure parole de Dieu, & que la Discipline Ecclésiastique fût exercée rigoureusement contre ceux qui manquoient au devoir. Conformément à cette Police, les Ministres aiant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'Assemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de *M. Hector*, en traversant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confession publique de sa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette satisfaction aux Spectateurs. Ensuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, se leva, pour représenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Marelots, & tous ceux qui n'avoient point encore fait profession de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'assister au Mystere de la Cene ; il leur donna ordre de sortir, & ses volontés furent suivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier son Fort à Dieu, & publier ses véritables sentimens à la face de l'Eglise, il se mit à ge-

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE LERY.

1557.

Motifs qui les
soutenaient.

Etablissement
Religieux.

Cointa, Doc-
teur de Sorbonne.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.

1557.

Zeile apparent
de Villegagnon.

Il change de
conduite. Ses dis-
putes sur la Re-
ligion.

Il députe vers
Calvin.

Enfants Sauva-
ges conduits en
France.

Cinq Filles
Françoises ma-
riées.

Loi contre l'in-
continence.

noux sur un Carreau de velours, qu'il faisoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de sa composition, & les prononça d'une voix haute. J'en obtins une copie, que j'insere dans ma Relation, sans y changer une lettre (27), pour faire connoître mieux combien son cœur étoit difficile à pénétrer. Après une ostentation si singuliere, il se présenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Ministre.

Mais, comme il est mal-aisé de se contrefaire longtems, on s'aperçut bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire sur deux Profelites, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par susciter des disputes sur la Doctrine, particulièrement sur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de si grandes apparences de conversion. Quoiqu'ils rejettassent encore la transubstantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fussent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comment ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroissant pas moins attaché à l'Eglise de Geneve, & protestant qu'il ne desiroit que d'être instruit, prit le parti de renvoyer en France le Ministre Chartier, pour consulter les Docteurs du Parti, surtout Calvin, dont on lui entendoit dire souvent, que c'étoit le plus savant personnage qui eut existé depuis les Apôtres. Il lui écrivit, dans tous les termes de la confiance & du respect. Un des trois Vaisseaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déjà profité de cette occasion, pour faire assurer Calvin qu'il feroit graver ses conseils en cuivre. Ceux, qu'il avoit chargés de cette Commission, avoient ordre aussi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à paier les frais; comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenses qui regarderoient la Religion. Il lui confia aussi dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a vu depuis qu'ils furent présentés au Roi Henri II, qui en fit présent à divers Seigneurs.

Villegagnon ne se relâchoit pas non plus sur la Discipline. Il fit épouser, à deux jeunes Hommes de ses Domestiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épousa une troisième, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui aiant passé la Mer avec nous & n'aiant pû soutenir longtems l'air du Brésil, l'avoit laissée, en mourant, héritiere de tout son bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées aussi, à deux Interpretes Normands. Ensuite Villegagnon choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étaient sauvés sur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la dernière licence avec les Femmes du País, & craignant que la contagion de l'exemple ne pénétrât dans son Fort, y fit publier une défense sous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit

(31) Il les rapporte en effet : mais il suffit ici d'y renvoyer le Lecteur, pp. 70 & suiv. La premiere est fort longue, & ne manque point d'onction ni de force.

néanmoins

néanmoins d'épouser celles, qui se feroient instruire & baptiser : mais les instructions des Ministres Protestans aiant eu si peu de succès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laissa pas d'être fidelement observée : & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la soutenoit pas moins par son exemple que par sa fermeté.

Les sujets de plainte qu'il donnoit à son Eglise ne regardoient que l'administration des Sacremens. Il avoit là-dessus un esprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecote aiant été marqué pour la seconde célébration de la Cene, il se souvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin ; & non-seulement il voulut qu'on se conformât à cette pratique, mais il entreprit de persuader à l'Assemblée, que le pain consacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'Ame. Ensuite, il prétendit qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du Baptême ; & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes Noces. Cointa, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit aussi de faire des leçons publiques, qui augmentèrent le trouble & la division. En un mot le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout-d'un-coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit « comme un méchant Hérétique, dévoïé de la Foi ». Depuis ce moment, il cessa de faire bon visage aux Protestans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demie heure, & rarement il y assistoit ; enfin sa dissimulation fut reconnue. » Si l'on demande quelle fut l'occasion de » cette révolte, quelques-uns des nôtres disoient que le Cardinal de Lorraine & d'autres, qui lui avoient écrit de France par un Vaisseau qui » étoit arrivé vers ce tems au Cap de Frio, lui avoient reproché fort vivement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & que la crainte l'avoit fait changer d'opinion (32). Mais quoi qu'il en soit, je puis assurer qu'après son changement, comme s'il eut porté son Bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin, que jurant à tout propos par *le corps Saint Jacques*, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant lui.

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis longtems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jeter dans la Mer (33).

(32) On se garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis son retour ; que Villegagnon, avant même qu'il parût de France, pour se servir mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuser plus facilement de l'Eglise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroît mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(33) » L'ayant fait coucher tout à plat » contre terre, & par un de ses Satellites, à

» grands coups de bâton, tant fait battre » sur le ventre, qu'il en perdoit presque le » souffle & l'haleine ; après que le pauvre » homme fut ainsi meurtri d'un côté, cet » inhumain disoit ; Corps Saint Jacques, » Paillard, tourne l'autre : tellement qu'en » core qu'avec une pitié incroyable, il laissa » ainsi ce pauvre homme tout étendu, brisé » & à demi mort ; si ne fallut-il pas moins » qu'il travaillât de son métier, qui étoit » de Menuisier. *Ubi sup.* p. 98.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE LERY.

1557.

'Autres disputes
de Villegagnon.

Il traite Calvin
d'Hérétique.

Lery explique
son changement.

Il l'accuse de
cruauté.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1557.

Les Protestans
se laissent de lui.

Il les chasse du
Fort.

Leur retraite à
la Briqueterie.

Description du
Port de Coligny.

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon ; & quoiqu'il laisse sentir que le ressentiment a beaucoup de part à ses reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, sur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Brésil. Il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de se défaire de lui. Mais ils se contentèrent de tenir leurs Assemblées sans sa participation, & surtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'apercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort. C'étoit risquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chasser lui-même ; s'il n'eut compris que la raison qu'on a rapportée seroit toujours capable de les contenir dans la soumission (34).

Ainsi donc, reprend Lery, après avoir passé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de sortir de l'Île pour attendre le départ d'un Vaisseau du Havre, qui étoit venu chargé de bois de teinture. Nous nous retirâmes sur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé la *Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demie lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apportèrent des vivres. Deux mois entiers, pendant lesquels la bonté de ces Indiens fut notre unique ressource, me donnerent le tems d'observer les lieux voisins. L'espece de Golfe, que forme ici le Fleuve, est long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de sept ou huit lieues. Il ressemble assez, par sa situation, au Lac de Geneve ; mais les Montagnes dont il est environné sont moins hautes. L'embouchure en est assez dangereuse. Après avoir laissé en Mer les trois petites Îles, où nous avions failli de périr, on passe par un détroit, qui n'a pas un demi quart de lieue de large, & dont l'entrée est resserrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un Ouvrage de l'Art. Outre son extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, il est rond, de la forme d'une Tour, & si régulièrement taillé dans toutes ses faces, que nous lui donnâmes le nom de Port au Beurre. Un peu plus loin, on rencontre un Rocher assez plat, de cent ou six vingt pas de circonférence, qui fut nommé le *Ratier*, & sur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord son Artillerie, dans le dessein de s'y fortifier : mais la violence de la Marée l'en chassa. Une lieue au-delà est l'Île de Coligny, qui étoit déserte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demie lieue de France, elle est six fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui sert de Port, opposée à la Mer, & si facile à garder, que la moindre résistance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Île a deux Montagnes aux deux bouts, sur chacune desquelles

Villegagnon avoit fait construire une Redoute ; comme il avoit bâti sa Maison sur un Rocher de cinquante ou soixante piés de haut , qui est au milieu de l'île. Des deux côtés du Rocher , nous avions applani quelques petits espaces , qui contenoient assez de logemens pour quatre-vingt personnes , c'est-à-dire pour le nombre que nous étions , avec la salle du Prêche , qui servoit aussi de salle à manger. Mais , à l'exception de l'édifice du Rocher , où l'on avoit fait entrer un peu de charpente , & de quelques Boulevarts pour le canon , qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie , tout le reste n'étoit que de simples Loges , dont les Sauvages étoient les Architectes ; bâties par conséquent à leur manière , c'est-à-dire de pieux de bois , & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny (35).

A cette description du Fort , l'Auteur joint les observations qu'il avoit faites sur les Naturels du País & sur ses productions ; détail d'autant plus curieux , qu'il représente cette partie du Bresil & ses Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature , c'est-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres , & que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractère des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la description générale , on se borne ici à suivre le Voyageur dans son retour , qui va présenter une scène fort étrange.

La Briqueterie , où les Protestans s'étoient retirés , étoit un lieu dans lequel on avoit construit quelques mauvaises Cabanes , pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche , ou que d'autres raisons appelloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la Troupe fugitive le dessein de s'y établir , s'il y avoit eu quelque espérance de s'y soustraire à l'autorité de Villegagnon , qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery assure même , sur le témoignage de Fariban , Capitaine du Vaisseau , qui étoit à l'ancre dans le Fleuve , que sans cette difficulté , quantité d'autres Protestans seroient venus s'établir au même lieu. Fariban n'avoit fait le Voyage , que pour observer les circonstances , à la prière de plusieurs Personnes de distinction , qui pensoient à quitter aussi la France. Dès la même année , sept ou huit cens Personnes devoient passer au Bresil , sur de grandes Hourques de Flandres , pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot , Lery paroît persuadé qu'en

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.
1557.

Observations de Lery sur le País & ses Habitans.

Etablissement projeté à la Briqueterie.

Province perdue pour la France.

(35) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558 , pour faire la Cour au Roi , il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny , dans laquelle il mit à gauche du Fort sur le Continent , une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. » Et quoiqu'il ait eu » assez de tems pour penser que c'étoit pure » moquerie , l'a néanmoins derechef fait » mettre en sa Cosmographie. Car pour » moi , quand nous partîmes de ce País- » là , qui fut plus de dix-huit mois après » Thevet , je maintiens qu'il n'y avoit au- » cune forme de Bâtimens , moins Village ,

» ni Ville , à l'endroit où il nous en a forgé » une vraiment fantastique. . . Je lui con- » fesse bien qu'il y a une Montagne , en » ce País , laquelle les premiers François » qui s'y habituèrent , nommerent le Mont- » Henri ; comme aussi , de notre tems , » nous en nommâmes une autre *Corguille- » ray* , du nom de Philippe de Corguille- » ray , sieur du Pont , qui nous avoit con- » duits par-delà : mais il y a bien de la » différence entre une Montagne & une » Ville. pp. 101 & suiv.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1557.

Villegagnon
renvoie les Pro-
testans en Fran-
ce.

Trahison qu'on
lui attribue.

1558.

Retour des Pro-
testans.

Danger qu'ils
courent de périr
à leur départ.

peu de tems on auroit vû dix mille François, qui non-seulement eussent mieux gardé l'île & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à présent, sous l'obéissance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (36).

Quelques gens de Villegagnon, entre lesquels on nomme *la Chapelle* & *Boissy*, l'ayant quitté, dans l'intervalle, pour se joindre aux Protestans, la crainte d'une plus grande desertion le fit user de son autorité pour hâter leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit sans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que « si leur » arrivée lui avoit causé beaucoup de joie, parcequ'il croioit avoir » trouvé cequ'il cherchoit, il souhaitoit leur retour, puisqu'ils ne s'ac- » cordoient point avec lui ». D'un autre côté, il leur envoya un congé signé de sa main: mais Lery le charge ici d'une noire trahison (37). Le Vaisseau, qui se nommoit le *Jacques*, ayant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coran, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Pais, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussi-tôt, & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout cequ'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin Baudouin du Havre, Maître du Vaisseau.

C'est à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son style & d'abrégier ses longueurs (38). Nous avons, dit-il, à doubler de grandes Basses, entremêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoier, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonnées*. Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoît peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit

(36) Pag. 437.

(37) « Dans un petit coffret qu'il donna » au Maître du Navire, enveloppé de » toile cirée, à la façon de la Mer, & plein » de Lettres qu'il envoyoit par-deça à plu- » sieurs Personnes, il avoit mis aussi un » Procès, fait & formé contre nous à no- » tre insu, avec mandement exprès au » premier Juge auquel on le bailleroit en » France, qu'en vertu d'icelui il nous re- » tint & fit brûler, comme Hérétiques qu'il » disoit que nous étions. p. 435. Quelque » idée qu'on doive prendre de cette accusa- » tion, il est certain qu'on brûloit alors les » Hérétiques à Paris.

(38) Il fait, à son départ, des réflexions

fort singulieres. » Pour dire adieu à l'Amé- » rique, je confesse en mon particulier que » combien que j'aie toujours aimé & aime » encore ma Patrie, voyant néanmoins, » non-seulement le peu & presque point » du tout de fidélité qui y reste, mais qui » pis est les déloiautés dont on y use les » uns envers les autres, & brief que tout » notre cas étant maintenant italianisé, ne » consiste qu'en dissimulations & paroles » sans effets, je regrette souvent que je ne » suis parmi les Sauvages, auxquels j'ai » connu plus de rondeur qu'en plusieurs » de par-deça, lesquels, à leur condam- » nation, portent titre de Chrétiens, p. » 438.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE LERY,
1558.

On leur offre
de retourner au
Bresil.

Six y consentirent.

Comment Lery
est engagé à de-
meurer à bord.

Sort de ceux
qui quitterent le
Vaisseau.

tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre desquels je fus, prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit soutenir le Navire avec deux pompes, jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur; & passant par le bois de Bresil, dont le Vaisseau étoit chargé, elle sortoit, par les canaux, aussi rouge que du sang de Bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étoient sous le tilliac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard; du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur présenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'ayant fait voir le même jour, nous prîmes la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ses recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ses Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder sa vie que ses Marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux Passagers une Barque pour retourner au Bresil; à quoi du Pont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses Gens de le suivre. Là-dessus, le Contremaître observa qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoyoit qu'on seroit long-tems sur Mer, & que le Navire n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes six, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux qui avoit une singulière affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déjà; je vous conjure de demeurer avec nous. Considérez que si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre Ile, que sous le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne devons jamais espérer aucune faveur. Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Bresil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remerciemens que je dois au Ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon Ami. Nos cinq Déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut si mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (39).

Le Vaisseau Normand remis donc à la voile « comme un vrai cercueil,

(39) L'Auteur ajoute, mais sans témoignage & sans preuve, « qu'il les fit mourir » pour la Confession de l'Evangile. pag. 442.

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1558.

Départ du Brésil
pour le retour.

Premiers mal-
heurs de cette
navigation.

Petite Ile sans
nom.

Singularité du
Passage sous la
Ligne,

Source des
grands mal-
heurs du retour.

» dit Lery, dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'attendoient
» moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond
» des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les Basses, il es-
» suia de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier ; & ne
» cessant point de faire beaucoup d'eau, il seroit péri cent fois le jour,
» si tout le monde n'eut travaillé sans cesse aux deux pompes. On s'éloi-
gna ainsi du Brésil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile
habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demie lieue
de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie,
non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un pro-
digieux nombre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour
se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient pren-
dre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'au-
tres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en vo-
lant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un
Moineau. A deux lieues sur la droite, nous aperçûmes des rochers fort
pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres
à fleur d'eau ; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour
jamais du travail des Pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout
notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres
Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa
Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (40).

On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire,
que depuis près de sept semaines, on n'avoit pas fait la troisième partie
de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de re-
lâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on
pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plupart se déclarèrent
pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on appor-
toit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pi-
lote, ayant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne,
le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzième de Mars ; singu-
larité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit ar-
rivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur
les propriétés de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation
difficile ; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siècle,
jette si peu de lumière sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe
sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus
intéressant.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-
Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de
négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisant son
quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes
& déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau,
qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut

(40) Leur position n'est point marquée. C'est une négligence ordinaire aux anciens
Voyageurs. Faisons observer encore que ce n'est qu'à titre de singularité, que la Relation
de Lery mérite un Extrait de quelque étendue,

des mâts. Les cables, les cages d'Oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du Bâtiment ne prit la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la reconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les apaiser, ils se jetterent l'un sur l'autre, & se battirent avec une mortelle fureur.

ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1558.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le moyen de soulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent si malheureusement quelques pieces de bois au fond du Vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables Ouvriers, forcés de remonter sur le Tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, » & se mirent à crier, d'une voix lamentable, nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Sur quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à mettre la Barque dehors en toute diligence, faisant jeter en Mer les pameaux qui couvroient le Navire, avec grande quantité de bois de Brésil & autres Marchandises ; & délibérant de quitter le Vaisseau, se vouloient sauver les premiers. Même le Pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui demandoient place dans la Barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer : tellement que nous voïant délaissés à la merci de la Mer, & nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les Pompes, pour empêcher le Navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du Charpentier, qui étant un petit jeune Homme de cœur n'avoit pas abandonné le fond du Navire comme les autres. Au contraire, ayant mis son Caban à la Marelote sur la grande ouverture qui s'y étoit faite, & se tenant à deux piés dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence le souleva plusieurs fois, crioit en tel état, de toute sa force, qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton & autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racourtreroit piece. Ne demandez pas s'il fut servi aussi-tôt : & par ce moyen nous fûmes préservés (41).

Le Vaisseau
s'ouvre.

On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne sut plus observer sa route ; & nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient sur l'eau, étoient

Ignorance du
Pilote.

(41) *Ubi supra*, pp. 455 & précédentes.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.

1558.

Le feu prend
au Vaisseau.

Commence-
ment d'une hor-
rible famine.

A quoi l'on est
réduit à bord.

Embarras du
côté de la Mer.

si épaisses & si ferrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le passage au Vaisseau (42). Là un autre accident faillit de nous perdre : » Notre Canonier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, » le laissa si longtems sur le feu qu'il rougit ; & la flamme, aiant pris à » la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du Navire, qu'elle » mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'at- » tachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de l'al- » lumer promptement, & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous » eumes quatre Hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de » jours après ; & j'aurois eu le même sort, si je ne m'étois couvert le vi- » sage de mon Bonnet, qui m'en rendit quitte pour avoir le bout des oreil- » les & les cheveux grillés.

Mais Lery met encore cette disgrâce au nombre de celles qu'il a nom- mées son prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous res- toit environ cinq cens lieues jusqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient si diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déjà fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié ; & cette rigueur n'em- pêcha point que vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuî- sées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui se croïoit proche du Cap de Finistère en Espagne, tandis que nous étions encore à la hau- teur des Iles Açores, qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout-d'un-coup à la dernière ressource, qui étoit de balaïer la *Soute*, c'est-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biscuit. » On y trouva plus de vers & de crottes de Rats, que » de miettes de pain. Cependant, on en fit le partage, avec des cuil- » lières, pour en faire une bouillie aussi noire & plus amère que suie. » Ceux qui avoient encore des Perroquets, car dès longtems plusieurs » avoient mangé les leurs, les firent servir de nourriture dès le commen- » cement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquèrent en- » tre nous. Deux Mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jetés hors » le bord : & pour montrer le très pitoïable état, où nous étions lors » réduits, un de nos Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuyé » contre le grand mât, & les chausses avallées, sans qu'il put les rele- » ver, je le tançai, de ce qu'aïant un peu de bon vent il n'aïdoit point » avec les autres à hausser les voiles ; le pauvre Homme, d'une voix basse » & pitoïable, me dit, hélas ! je ne saurois ; & à l'instant il tomba roide » mort.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une Mer si violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainsi le Vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson. Aussi tout le monde étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. » Cependant, la nécessité faisant penser & repenser à » chacun de quoi il pourroit appaiser sa faim, quelques-uns s'aviserent de » couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Ani-

(42) *Ibid.* p. 456.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRESIL.

DE LERY.

1558.
Autres effets de
la famine.

» mal nommé Tapirouffous , les firent bouillir à l'eau pour les manger :
» mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces ron-
» delles sur les charbons ; & lorsqu'elles furent un peu rôties , le brûlé
» ôté & raclé avec un couteau , cela succéda si bien , que les mangeant
» de cette façon , il nous étoit avis que ce fussent Carbonades de cotenne
» de Pourceau. Cet essai fait , ce fut à qui avoit des rondelles , de les
» tenir de court ; & comme elles étoient aussi dures que cuir de Bœuf sec ,
» il fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en
» avoient , portant les morceaux dans leurs manches , en petits sacs de toile ,
» n'en faisoient pas moins de compte que font par deçà les gros Usu-
» riers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jus-
» ques-là , de manger leurs collets de maroquin & leurs fouliers de cuir.
» Les Pages & Garçons du Navire , pressés de male-rage de faim , man-
» gerent toutes les cornes des Lanternes , dont il y a toujours grand nom-
» bre aux Vaisseaux , & autant de chandelles de suif qu'ils en purent at-
» trapper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que , sous
» peine de couler à fond , il ne fallût être nuit & jour à la pompe , avec
» grand travail.

On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre
style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il
pas sacrifier à l'élégance ? » Environ le 12 de Mai , reprend Lery , notre
» Canonier , auquel j'avois vû manger les trippes d'un Perroquet toutes
» crues , mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés , car loin de pen-
» ser à nous défendre si l'on nous eut attaqués , nous eussions plutôt sou-
» haité d'être pris de quelque Pirate qui nous eut donné à manger. Mais
» nous ne vîmes , dans notre retour , qu'un seul Vaisseau , dont il nous
» fut impossible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre Vaisseau , jusqu'aux cou-
» vercles des coffres , nous pensions toucher au dernier moment de no-
» tre vie : mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les Rats
» & les Souris , & l'espérance de les prendre d'autant plus facilement ,
» que n'ayant plus les miettes & d'autres choses à ronger , elles couroient
» en grand nombre , mourant de faim , dans le Vaisseau. On les pour sui-
» vit avec tant de soin , & tant de sortes de pièges , qu'il en demeura
» fort peu. La nuit même , on les cherchoit à yeux ouverts , comme les
» Chats. Un Rat étoit plus estimé , qu'un Bœuf sur terre. Le prix en monta
» jusqu'à quatre écus. On les faisoit cuire dans l'eau , avec tous leurs in-
» testins , qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas ex-
» ceptées , ni les autres os , qu'on trouvoit le moyen d'amollir. L'eau man-
» qua aussi. Il ne restoit , pour tout breuvage , qu'un petit tonneau de
» Cidre , que le Capitaine & les Maîtres ménageoient avec grand soin.
» S'il tomboit de la pluie , on étendoit des draps , avec un boulet au mi-
» lieu , pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par
» les égouts du Vaisseau , quoique plus trouble que celle des rues. On
» lit dans Jean de Leon , que les Marchands qui traversent les Déserts
» d'Afrique , se voyant en même extrémité de soif , n'ont qu'un seul re-
» mede ; c'est que tuant un de leurs Chameaux , & tirant l'eau qui se trou-

L'eau manque
à bord.

Exemples de
cette situation.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1558.

Cruelle dispo-
sition que la Fa-
mine inspire.

Lery mange son
Petroquet cher.

» ve dans ses intestins , ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dir
» ensuite , d'un riche Négociant qui traversant un de ces Déserts & pressé
» d'une soif extrême , acheta une tasse d'eau , d'un Voiturier qui étoit
» avec lui , la somme de dix mille Ducats , montre la force de ce besoin ;
» cependant , ajoute le même Historien , & le Négociant , & celui qui
» lui avoit vendu son eau si cher , moururent également de soif ; & l'on
» voit encore leur sépulture dans un Désert ; où le récit de leur aventure
» est gravée sur une grosse pierre (43). Pour nous , l'extrémité fut telle
» qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil , plus sec que tout au-
» tre Bois , que plusieurs néanmoins , dans leur désespoir , grugeoient en-
» tre leurs dents. Corguilleray du Pont , notre Conducteur , en tenant
» un jour une piece dans la bouche , me dit avec un grand soupir ; hé-
» las , Lery mon Ami , il m'est dû en France une somme de quatre mille
» francs , dont plutôt à Dieu qu'ayant fait bonne quittance je tinsse main-
» tenant un pain d'un sou & un seul verre de vin. Quant à Maître Ri-
» cher , notre Ministre , mort depuis peu à la Rochelle , le bon Homme ,
» étant étendu de foiblesse , pendant nos miseres , dans sa petite Cabine ,
» ne pouvoit même lever la tête pour prier Dieu , qu'il invoquoit néan-
» moins , couché à plat comme il étoit. Je dirai ici , en passant , avoir
» non-seulement observé dans les autres , mais senti moi-même pendant
» les deux cruelles famines où j'ai passé , que lorsque les corps sont at-
» ténus , la nature défaillante , & les sens aliénés par la dissipation des
» esprits , cette situation rend les Hommes farouches , jusqu'à les jeter
» dans une colere , qu'on peut bien nommer une espece de rage : & ce
» n'est pas sans cause que Dieu , menaçant son Peuple de la famine , di-
» soit expressément que celui qui avoit auparavant les choses cruelles en
» horreur , deviendrait alors si dénaturé , qu'en regardant son Prochain
» & même sa propre Femme & ses Enfants , il désireroit d'en manger (44) ;
» car , outre l'exemple du Pere & de la Mere , qui mangèrent leur pro-
» pre Enfant au Siège de Sancerre , & celui de quelques Soldats , qui ,
» ayant commencé par manger les corps des Ennemis tués par leurs ar-
» mes , confesserent ensuite que si la famine eut continué , ils étoient ré-
» solus de se jeter sur les Vivans , nous étions d'une humeur si noire &
» si chagrine sur notre Vaisseau , qu'à peine pouvions-nous nous parler
» l'un à l'autre sans nous fâcher , & même (Dieu veuille nous le pardon-
» ner !) sans nous jeter des œillades & des regards de travers , accom-
» pagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.
» Le 15 & le 16 de Mai , il nous mourut encore deux Marelots , sans
» autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un , nommé *Roleville* , qui nous encourageoit par son natu-

(43) Histoire d'Afrique , liv. 1. Cette édi-
tion du voyage de Lery étant de 1611 , il
compare ici la famine de son Vaisseau avec
celle de Sancerre , pendant le Siège de 1573 ,
où il s'étoit trouvé , & dont il avoit pu-
blié la Relation. » Tant y a , dit-il , com-
me j'ai là noté , que n'y ayant eu faute ,
ni d'eau , ni de vin , quoiqu'elle fût plus

» longue , si puis-je dire qu'elle ne fut si
» extrême que celle dont est ici question :
» car pour le moins avions-nous , à San-
» cerre , quelques racines , herbes sauva-
» ges , bourgeons de vignes , & autres cho-
» ses qui se peuvent trouver sur terre. p. 466.

(44) C'est ce qu'on lit , en effet , au chap.
28 du Deutéronome , versets 53 & 54.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.
1558.

rel joieux, & qui dans nos plus grands dangers de Mer, comme dans nos plus grandes souffrances, disoit toujours: mes Amis, ce n'est rien. Moi; qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant laquelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laissois pas d'avoir toujours secrètement gardé un Perroquet que j'avois, aussi gros qu'une Oie, prononçant aussi nettement qu'un Homme ce que l'Interprete, dont je le tenois, lui avoit appris de la Langue François & de celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand desir que j'avois, d'en faire présent à M. l'Amiral, me l'avoit fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner; mais il fut sacrifié comme les autres à la nécessité; sans compter la crainte qu'il ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes: tout le reste, c'est-à-dire non-seulement le corps, mais aussi, trippes, piés, ongles & bec crochu, sourint pendant quatre jours quelques amis & moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquième jour nous découvrîmes la terre. Les Oiseaux de cette espece pouvant se passer de boire, il ne m'eut pas fallu trois mois pour le nourrir dans cet intervalle.

Enfin Dieu, nous tendant la main du Port, fit la grace à tant de Misérables, étendus presque sans mouvement sur le Tillac, d'arriver le 24 de Mai 1558 à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le Pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncerent notre bonheur. Cependant nous fûmes bientôt que nous avions notre Patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au Ciel, le Maître du Navire nous avoua publiquement que si notre situation eut duré seulement un jour de plus, il avoit pris la résolution, non pas de nous faire tirer au fort, (comme il est arrivé quatre ou cinq ans après, dans un Navire qui revenoit de la Floride (45); mais, sans avertir personne, de tuer un d'entre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres: ce qui me causa d'autant moins de fraieur, que, malgré la maigreur extrême de mes Compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eut choisi pour première victime, s'il n'eut voulu manger seulement de la peau & des os.

Le Vaisseau arrive à la vue des Côtes de France.

Particulière résolution du Maître du Navire.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours souhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Brésil. Le Maître, ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec du Pont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions assez proche. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneroient au Vaisseau. Fort longtems après, l'un des deux ayant lu les premières Editions du Voyage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir sa santé.

Premières circonstances de l'arrivée.

(45) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer sur Mer un Malheureux, nommé *La Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire son sang tout chaud. Il cite l'Histoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS AU
BRÉSIL.

DE LERY.

1558.

On va mouil-
ler au Port de
Blavet.

Instruction pour
les Voïageurs.

Les autres revinrent sur-le-champ avec toutes sortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération. On ne pensoit plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un Navire François, passant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infestée par certains Pirates. L'impuissance où l'on étoit de se défendre déterminait tout le monde à suivre le Vaisseau dont on avoit reçu cet avis; & sans le perdre de vue, on alla mouiller le 16 dans le beau Port de Blavet.

Pour l'instruction des Voïageurs, arrêtons-nous un moment aux observations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conservés que dans son style. » Entre plusieurs Vaisseaux de guerre, qui se trouvoient dans ce Port, il y en avoit un de Saint Malo, qui avoit pris & emmené un Navire Espagnol revenant du Pérou, & chargé de bonne Marchandise, qu'on estimoit plus de soixante mille Ducats. Le bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet quantité de Marchands Parisiens, Lyonnois, & d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs d'entr'eux se trouvant près de notre Vaisseau, lorsque nous en voulumes descendre, non-seulement ils nous emmenerent par-dessous les bras, comme gens qui ne pouvoient encore se soutenir, mais apprenant ce que nous avions souffert de la famine, ils nous exhorterent à nous garder de trop manger, & nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles Poulailles bien consommées, de lait de Chevre, & autres choses propres à nous élargir les boyaux, que nous avions, tous, fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce conseil s'en trouverent bien. Quant aux Matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt, échappés à la famine, plus de la moitié creverent & moururent subitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme si mples Passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur Terre ni sur Mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau, & les os, non-seulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais aussi-tôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi particulièrement, lorsque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez, du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette première fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

Avec quelles
difficultés les
Protestans sont
guéris.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les Médecins nous conseillèrent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés, depuis la plante des piés jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eumes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède, dont je crois devoir la recette au Public. C'est du Lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé ensemble.

dans un Plar sur un réchaud. Ce mets , qu'on nous fit manger avec des cuillieres , comme de la bouillie , nous délivra tout-d'un-coup d'un mal , qui n'auroit pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous (46).

Mais Lery & ses Compagnons étoient menacés d'un autre danger , dont ils n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance. On doit se rappeler que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre , qui contenoit , avec ses Lettres , un Procès qu'il avoit formé contr'eux , & qu'il envoioit tout instruit aux Juges du premier lieu où le Coffre seroit ouvert. Il le fut à Hennebon , parceque Villegagnon , qui étoit né en Bretagne , voulut écrire à diverses personnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais du Pont en connoissoit quelques-uns , aussi attachés que lui à l'Eglise de Geneve , qui loin d'avoir égard à ces odieuses accusations , les supprimèrent , & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Ils quitterent Hennebon , pour se rendre à Nantes , sans avoir encore la force de conduire leurs Chevaux , ni de supporter le moindre trot , obligés même d'avoir chacun leur Homme à pied , pour les conduire par la bride. Nos sens , dit Lery , étoient comme entièrement renversés. A Nantes , ils eurent encore , pendant huit jours , l'oreille si dure , & la vue si troublée , qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles , à l'exemple de Jonathas , fils de Saül ; car Lery ne perd point une occasion de s'appuyer du témoignage des Livres Saints. Lorsque Jonathas , dit-il , après avoir goûté du miel au bout d'une baguette , déclara que sa vue étoit éclaircie , il fit assez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été pressé , qui la lui avoit obscurcie (47). Cependant ils furent si bien traités , qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura fort foible ; & les nouveaux malheurs du même genre , dans lesquels il retomba au Siège de Sancerre , acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite , en quittant la Ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

Mais il ne laisse point sans éclaircissement ce qu'il a déjà dit , avec quelque obscurité , de l'établissement des François au Fort de Coligny. Villegagnon , que quelqu'un , dit-il , a nommé le Caïn de l'Amérique , abandonna cette Place ; & par sa faute elle tomba ensuite au pouvoir des Portugais , avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France , où il ne cessa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin , & mourut (48) au mois de Décembre 1571 , dans une Commanderie de l'Ordre de Malte , nommée Beauvais , en Gâtinois , près de Saint Jean de Nemours.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.

DE LERY. 1558.

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Effets des mythes qu'avait eus Lery.

Eclaircissement sur le Fort de Coligny & sur Villegagnon.

(46) *Ibid.* pp. 476 & précédentes.
(47). Pag. 484.

(48) Saïsi d'un feu au corps , suivant quelques Ecrivains Protestans.



§ III.

VOÏAGES ET ÉTABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRÉSIL.

INTRODUC-
TION.Entreprises &
Conquêtes des
Hollandois au
Brésil.

ON peut dire du Brésil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait fait si peu de Voïages qui en portent le titre, & qu'en récompense il n'y en a pas non plus dont tant de Voïageurs aient eu l'occasion de parler (49); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complete, mais que pour en former une on peut s'aider des lumières qui se trouvent dispersées dans un grand nombre de Relations. Il paroît seulement nécessaire de commencer par l'exposition de quelques événemens Historiques, qui jetteront du jour sur mille observations qui en demandent; & nous l'emprunterons des Historiens les plus exacts.

Le Portugal continuoît de jouir du Brésil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la solidité aux premiers Etablissémens. Mais cette Couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II^e, Roi d'Espagne, les guerres que ce Prince eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & surtout contre les Mécontents des Pais-Bas, qui formerent sous son regne la République des Provinces Unies, lui laisserent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangères. D'un autre côté, ces nouveaux Républicains, qu'il n'avoit pû retenir dans sa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affoiblir l'Ennemi de leur liberté par des Conquêtes: mais ils firent de si grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales (50), ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoises, commencèrent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prises qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandois envoïerent Willekens au Brésil. Ils n'ignoroient point que ce Pais, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturellement riche & fertile. On a vû qu'il y avoit peu de grandes Maisons, en Portugal, qui n'y possédassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins avoient été soumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & si l'on excepte l'Entreprise des François, dont le souvenir commençoit à s'éloigner, on y jouissoit depuis longtems d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y

(49) La raison en est simple: c'est que les Portugais, seule Nation de l'Europe qui fasse le voiage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur est commune avec les Espagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la situation

du Brésil y fait souvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occasion de jeter sur leur Journal ce qu'ils y observent en passant.

(50) Voyez l'établissement de cette Compagnie, au Tome VIII.

appliquoient-ils qu'au Commerce , & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois , qui s'y étoient présentés pour la Traite , avoient été fort bien reçus des Indiens , parceque donnant les Marchandises à bon marché , il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avoit disposé tous les Naturels du Pais en leur faveur.

Telles étoient les conjonctures , lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre , qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandois se rendit maître de Saint Salvador , Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de Mendoça , qui en étoit Gouverneur , n'eut ni le courage de se défendre , ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul (51) , à la tête de son Clergé , entreprit de soutenir l'honneur de sa Nation , se retira dans un Bourg voisin , où il se fortifia , & causa dans la suite beaucoup d'embaras aux Conquérans. Mais ils firent un butin inestimable dans la Ville , & s'emparèrent , en peu de jours , de la plus grande Capitainie du Brésil.

Cette nouvelle jeta le Portugal dans une extrême consternation , qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Espagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Pais ; dans l'espérance que n'ayant que cette ressource , ils en seroient plus souples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de sa propre main aux Grands de Portugal , & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équipèrent , à leurs frais , une Flotte de 26 Vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement , soit par des levées de Troupes , soit en s'embarquant elle-même. Cependant , l'Espagne voulant y joindre aussi ses forces , les deux Flottes ne se trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic de Toledo Osorio , Marquis de *Valduesa*. Le nombre des Marelors & des Soldats montoit à douze ou quinze mille , & le passage fut assez heureux jusqu'à la Baie de tous les Saints.

Depuis la conquête , les Hollandois avoient beaucoup souffert à San Salvador. L'Archevêque , avec quinze cens Hommes qui s'étoient rassemblés sous ses ordres , avoit souvent défait leurs Partis , leur avoir coupé les vivres , & les tenoit étroitement bloqués , lorsqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut , pour successeur , Dom Francisco de Moura. Mais ces changemens n'ayant point interrompu le blocus , la situation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Espagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes , sous la conduite de Dom Manuel de Menezes. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déjà fatiguée par un long Siège. Le Gouverneur voulut faire quelque résistance ; mais la Garnison , révoltée contre ses ordres , le força d'accepter une composition , le 10 d'Avril. Après cet exploit , la Flotte remit à la voile , & revint en Europe , fort délabrée par la tempête , qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne se borna point à la vengeance

(51) Il se nommoit Michel Texeira,

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

qu'elle prit en Europe, en faisant enlever quantité de Vaisseaux Portugais, où elle faisoit souvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Troupes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans la navigation, jusqu'au nombre de quarante-six Vaisseaux : mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Brésil, puisqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui coutèrent trois sanglans combats. Les Brésiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à disputer vivement l'entrée de leur País. Mais *Lonk* détermina la victoire, en se postant sur le Récif, situé au Midi d'Olinde, & sur la pointe d'une longue Terre, où les Portugais avoient élevé un Fort sous le nom de Saint George.

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le País, & les Hollandois en profitèrent pour se rendre Maîtres du reste de la Capitainie : ils en fortifièrent les principaux lieux, surtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Ministres d'Espagne à se remettre en possession d'un si beau País. On leva des Troupes ; on arma une Flotte nombreuse, & l'on fournit de très grosses sommes. Les Espagnols s'étant déterminés à faire partir aussi quelques Vaisseaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans les Troupes, avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être composées, il en mourut deux mille, & la crainte du même sort dispersa le reste. Il fallut employer la force, pour ramener les Déserteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, sur trente Vaisseaux, dont la moitié étoit à peine en état de soutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte aiant été renforcée aux Canaries par quinze Vaisseaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap verd, elle se trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui sur la premiere nouvelle de son départ étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaisseaux & deux Yachts, furent extrêmement surpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne consistoit qu'en huit Galions ; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Castille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaisseaux de Roi, & le reste de différentes sortes. L'inégalité des forces n'empêcha point *Pater* de risquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit sauter son Vaisseau ; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même sort. Les Hollandois ne laisserent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaisseau Espagnol, qu'ils avoient pris dans le Combat. *Oquendo*, qui les suivoit, mouilla sur la Côte de Paraiba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du País, pourvut à la sûreté de la Rivière de Saint François, des Capitainies de Ségeripe

Segeripe & de la Baie de tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaise, commandée par d'Albuquerque; mais il reprit ensuite la route de Lisbonne sans avoir pensé à faire le siège d'Olinde. Dans sa navigation, il fut rencontré par une Flotte Hollandoise, qui maltraita furieusement la sienne.

L'année suivante, Dom Frederic de Toleda, qui conduisit une autre Flotte au Brésil, causa peu de mal aux Hollandois. Ils ne se saisirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio grande, qui ne leur coutèrent que trois Campagnes.

En 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Brésil. Le Comte Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jeta l'ancre, dans la Baie de tous les Saints, le 23 du même mois de l'année suivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les possessions Hollandoises, il forma une Armée considérable, dont la plupart des Officiers connoissoient le País, & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses Portes au Vainqueur, qui assiégea aussitôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense; mais ayant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'Openeda, & d'autres succès importants.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affaiblir encore par une diversion: il envoya sur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Segeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Brésil, se mirent sous leur protection, & leur demanderent du secours contre l'oppression de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoya quelques Troupes, sous la conduite de *Gartouan*, qui, secondé par *Algodojo*, Cacique de *Siara*, mit le Siège devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

Celles du Paraiba & de Rio Grande paroissoient difficiles à conserver, parceque les Portugais y avoient des intelligences & des Places: le Comte employa toutes ses forces à se saisir des Places, s'assura des Indiens par toutes sortes de faveurs, fit rebâtir dans le *Paraiba* l'ancienne Ville de *Philippine*, & la nomma *Fredericstar*, du nom du Prince d'Orange. Il tenta aussi de se rendre maître de *San Salvador*, où les Portugais s'étoient avantageusement rétablis: mais après s'être saisi des Châteaux d'*Albert*, de *Saint Barthelemy* & de *Saint Philippe*, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une sortie vigoureuse, la plupart de ses Officiers, ses Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette disgrâce, joint à l'arrivée d'un secours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'a-

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

bandonner les Châteaux, & de se retirer avec assez de précipitation. L'année 1639 ne fut qu'une suite de malheurs pour les entreprises de l'Espagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en Mer, sous les ordres du brave Fernand de Mascarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-six Vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée sur la route; & vraisemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Brésil, surtout dans un tems où les Troupes Hollandoises étoient fort diminuées & manquoient de provisions: mais en rasant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reste étant arrivé dans un triste état à San Salvador, Mascarenhas employa le tems à remonter ses Vaisseaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, ressource heureuse, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut si lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour sa défense. Il attendoit, de Hollande, des secours qui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaisseaux, de différentes grandeurs, & se trouvoit à quatre mille du Port d'Olinde lorsque les Portugais sortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes se livrerent quatre furieux combats: *Loos* périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ses Troupes. Jacques *Huygens*, qui succéda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Castillans fut de plusieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua sur les écueils, nommés *Baxas de Roccas*, où les uns moururent de soif, & les autres n'eurent pas peu de peine à se sauver: le reste se dissipa. Enfin la discorde, qui se mit entre les deux Nations, acheva leur perte; & d'un si bel armement, il ne revint en Espagne que quatre Galions, avec deux Vaisseaux Marchands.

Le Comte Maurice ayant embarqué presque tous ses Soldats sur sa Flotte, ses Garnisons se trouvoient si affoiblies, que les Portugais du Brésil se flatterent de pouvoir se remettre en possession de quelques Places. Jean Lopez de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Brasiiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Brésil Hollandois, y battirent quelques Troupes & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu: ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Brésil, & réduits à chercher leur salut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaisseaux dans la Baie de tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Brésil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice une convention stable, pour donner enfin des bornes aux hostilités: mais tandis que les Commissaires étoient occupés de cette négociation, on apprit, au Brésil, la révolution qui venoit de déchirer le Portugal de la Couronne d'Espagne.

Jean IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, à qui la perte d'un

si beau Roïaume caufoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Espagne & le Portugal ensemble n'ayant pû chasser du Bresil leurs Ennemis communs, il y avoit peu d'apparence que dans la crife où l'on étoit, le Portugal en fût capable seul. Le nouveau Monarque ne pensa, au contraire, qu'à liguier avec lui les Hollandois contre l'Espagne. Tristan de Mendocça Hurtado, son Ambassadeur à la Haie, conclut avec eux une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une Trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut signé le 23 de Juin, 1641. Chacun étoit conservé dans la possession de ce qu'il tiendrait au jour de la publication; & les Ministres des deux Partis devoient s'assembler à la Haie, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale: il étoit même réglé que si l'on ne parvenoit point à ce but, la Trêve ne laisseroit pas de subsister & que le Commerce seroit libre, avec cette seule restriction, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des Marchandises venues du Bresil, ni les Portugais en Hollande.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuser de rendre quelques Places, qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la Trêve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la résolution de laisser aux Portugais du Bresil, la liberté d'agir pour ses intérêts, sans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers, feignant par ses ordres de ne penser qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, emploierent toute leur adresse à leur faire prendre le parti de renvoyer leurs Troupes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut la tranquillité si bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces (52). Les Directeurs, que la Compagnie d'Occident avoit nommés pour gouverner après lui, étoient Hamel, Marchand d'Amsterdam, Bassin, Orfèvre de Harlem, & Bullestraat, charpentier de Middelbourg, c'est-à-dire des esprits simples, & moins

(52) M. le Clerc, dans son Histoire des Provinces Unies, prétend qu'il fut rappelé, parcequ'il faisoit une si grande dépense au Bresil, qu'elle avoit fait baisser les Actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eut été trompé par de fausses apparences, il assure qu'il s'étoit déjà plaint, aux Etats Généraux, d'une économie mal entendue, qui avoit fait diminuer trop les appointemens des Officiers de la Compagnie, & surtout le nombre des Troupes, qu'on vouloit réduire à dix-huit cents hommes, forces insuffisantes pour tenir en bride les Ennemis de l'établissement Hollandois. Suivant le même témoignage, Maurice avoit aussi représenté que tout le monde se plaignoit du mépris que la Compagnie témoignoit pour ceux qui étoient à son service: que les Portugais, restés dans les Possessions Hollandoises, étoient des Ennemis cachés, qui

soupiroient pour se revoir soumis à leur Roi, & qui devoient à la Compagnie des sommes considérables qu'ils seroient bien aises de ne pas payer; cequi pouvoit causer tôt ou tard un soulèvement; qu'il n'y avoit pas assez de Troupes pour la garde des Ports & des Forts; que ces mêmes Portugais se plaignoient qu'on ne leur laissât point l'exercice de leur Religion aussi libre qu'on l'avoit promis, & que tout cela, joint à la différence de la Langue, des usages, leur donnoit une invincible aversion pour les Hollandois. *Histoire des Provinces-Unies, tom. 1, l. 12, pag. 230.* Ainsi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, suivant le même Historien, s'affoiblissoit en formant des entreprises au-dessus de ses forces. *Ibid. p. 218.*

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

propres au Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conseil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouissoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moïens d'augmenter leurs richesses; ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix excessif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plupart commençoient à tomber en ruines; ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépense des Garnisons, qu'ils croïoient inutiles pendant la Trêve.

Les effets d'une si mauvaise administration ne tarderent point à se faire sentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Calvalcante*, fut échauffer tout-d'un-coup sa Nation. Il faisoit sa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Pais de Fernambuc, où il exercoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de sa Fille devoient se faire le 24 de Juin: il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de se saisir d'eux au milieu du Festin, de les massacrer, & de faire ensuite main basse sur le Peuple, qui étoit sans précaution parcequ'il se croïoit sans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandises, païables à terme, dans l'espérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des complices. *Cavalcante* eut le bonheur de se sauver, avec les principaux Conjurés, & rassembla quelques Troupes, avec lesquelles il se mit à ravager les Terres Hollandoises. Envain le Conseil suprême de Fernambuc envoya faire ses Plaintes au Gouverneur Portugais: non-seulement il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entreprise, mais il promit d'observer religieusement la Trêve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haie donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

Cependant, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre quelques Troupes de la Compagnie & celles de *Cavalcante*, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part: mais peu de tems après, *Cavalcante* s'étant trouvé en état d'assiéger le Fort de Puntal, au Cap S. Augustin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut assez qu'on lui envoïoit sous main du secours. Le lendemain, une Flotte de 28 Vaisseaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs protestèrent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, & se fournirent de rafraîchissemens, avec lesquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuèrent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaise avoit eue de huit Vaisseaux de guerre, qui étoient restés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de *Lichthart*. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils eurent appris que sept des Vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On fut ensuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoso quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquèrent *Serinhaim*, & forcerent la Garnison Hollandoise de se rendre après huit jours de Siège.

Les hostilités continuèrent vivement, sans que la Cour de Lisbonne

changeât de conduite ; c'est-à-dire que pendant qu'on se battoit au Brésil , le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés , & promettoit même de punir le Gouverneur du Brésil , si l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Historien des Provinces-Unies assure que les preuves ne manquoient point à la Haie. » On y » produisit , dit-il , une Lettre envoyée à la Baie de tous les Saints , & » signée de la propre main du Roi , qu'on avoit trouvée dans un petit Bâtiment qui y portoit des munitions , & qui avoit été pris par les » Algériens : ils avoient vendu leur prise , & les papiers étoient tombés entre les mains d'un Juif , qui avoit une Correspondance à Amsterdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci l'avoient remise à la Compagnie , » qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle servit encore à découvrir qu'un » Juif , arrivé du Brésil avec le Comte Maurice , avoit eu quelque connaissance du dessein des Portugais , & que le complot de Cavalcante » avoit été tramé avant le départ du Comte Maurice. Ce Juif fut arrêté , & condamné à une grosse amende ; mais il eut l'adresse de se sauver de sa Prison (53).

Quel moyen de convaincre un Roi , qui s'obstine à désavouer toute sorte de preuves ? Les Etats Généraux n'ayant pas laissé de donner des ordres pour armer puissamment en Hollande , le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir , par son Ambassadeur , qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement ; qu'ils trouveroient , dans leur entreprise , plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient ; que les Soulevés du Brésil avoient six mille hommes bien armés , & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie ; qu'avec ces forces , il seroit difficile aux Hollandois de les réduire , & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur faisoit de les soumettre lui-même , s'il pouvoit s'accorder sur le reste avec les Etats Généraux. L'Historien , faisant observer que si la Lettre n'étoit pas une supposition , il étoit visible que les Etats se laissoient tromper , n'explique leur aveuglement que par une profonde disposition de la Providence , qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'Orient & de l'Occident tombât entre les mains d'une seule Nation. L'expérience , dit-il , a fait voir qu'elle ne seroit pas devenue plus vertueuse par l'augmentation de ses richesses (54). D'un autre côté , les Portugais comptoient de leur en imposer facilement , depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu , le 20 Mars de la même année avec leur Compagnie d'Orient , par lequel , ils étoient demeurés , en effet , maîtres de toute la Cannelle , en promettant d'en porter au Fort de Gale , où les Hollandois étoient établis dans l'Île de Ceylan , cinq cens quintaux à un prix réglé , sans qu'il leur fût permis d'en prendre eux-mêmes , ni d'en planter , dans l'Île (55).

Pendant environ dix ans , la guerre fut continuée au Brésil , avec les mêmes déguisemens de la part du Roi de Portugal & de ses Gouverneurs ,

ETABLISSEMENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

(53) Le Clerc , *ubi sup.* p. 232.

(54) *Ibidem.*

(55) Aitzema , Tom. 3. p. 28.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

qui se prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce; dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de se contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils sentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoissant qu'il n'y avoit rien de sincere à se promettre des Portugais sur l'affaire du Bresil, ils résolurent, pour les mettre à la raison, de se joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant aussi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaisseaux de guerre, qui devoient se rendre d'abord à la Riviere de Lisbonne, & demander raison au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorsqu'on reçut, au commencement de Mai, la triste nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ce que les Hollandois avoient possédé dans le Bresil.

On douta d'abord d'une si fâcheuse information. Les Commissions, qui avoient été données pour courir sur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois suivant. Il y avoit alors, à Lisbonne, un grand nombre de Vaisseaux Marchands d'Amsterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter; mais il prit le parti de les laisser libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & se réserver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Président du Conseil du Bresil, & *Hacks*, un des Conseillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voiage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux: il contenoit en substance, qu'ayant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Bresil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoier avoient donné le tems de prévenir les disgrâces qui venoient d'arriver: qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres nécessités; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit à ses Chefs: qu'ils avoient pris patience, dans l'espoir qu'on leur donnoit de les secourir; mais que ces secours ayant été différés trop long-tems, les Portugais avoient enfin saisi l'occasion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de soixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Brasiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres: qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, qui seroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Troupes seroit justifiée: qu'ils n'avoient tenu les Places, qu'avec l'approbation & le conseil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, des divers Colleges, & même des Juifs.

Ils représenterent que toutes les Troupes, c'est-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à servir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées; que long-tems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits; que le desespoir d'être négligés, jusqu'à ne pas recevoir un

lou de paie, en avoit porté une partie à passer au service des Portugais ; que d'autres s'étant cachés dans les Vaisseaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la nécessité de les en tirer par force & de les faire pendre ; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penser à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuse délivrance ; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaisseaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés ; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques prises, mais insuffisantes pour l'entretien des Garnisons, ou pour empêcher que les Portugais ne se remissent en possession de tous les Païs qu'ils avoient perdus ; qu'ensuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Troupes avoient été payées ; mais que leur misère n'avoit pas diminué, parcequ'avec de l'argent même elles n'avoient pu trouver des vivres : que si dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'ensuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber ; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des Passeports pour se retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette disposition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par lesquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que *Schonembourg* avoit conservés : que là-dessus les Soldats avoient menacé de piller le Récif, cequ'ils avoient déjà fait à *Stamarica* & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voyant ses malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ses Magistrats de composer avec les Portugais : enfin que si l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit considérer encore que tous les Brasiiliens qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande étoient en danger de tomber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à *San-Salvador* & dans plusieurs autres Villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eut fait souvent de tristes peintures de l'état des affaires du Brésil. Cet Ecrit étoit signé du nom de ceux qui le présentoient.

Schouppe, qui étoit arrivé aussi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les Troupes au Brésil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de sa situation, surtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire passer en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme ; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moïens qui étoient, pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations : que des raisons si fortes avoient obligé le Gouvernement du Brésil à rendre *Olinde* & le Récif aux Portugais, pour sauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre ; qu'il n'y avoit pas eu d'autre ressource, 1°. parceque le nombre des Troupes ne suffisoit plus pour la

défense des Places ; 2°. parceque les Soldats , mal payés & mal entretenus , avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Récif , comme la fin de leurs propres maux , & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la Place , pour se paier par leurs propres mains , plutôt que de faire aucune fonction militaire ; 3°. parcequ'il ne restoit qu'un seul Vaisseau pour la défense de la Côte , contre soixante-huit Vaisseaux Portugais , & que ce Vaisseau même , après avoir refusé d'entrer dans le Port du Récif , avoit mis en Mer ; 4°. parceque la Place manquoit de munitions de guerre , & qu'elle étoit particulièrement sans mèche.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires , & l'on crut y trouver plusieurs contradictions. L'Historien est persuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes ; & que les intérêts particuliers avoient prévalu sur l'utilité publique. Cependant , après une longue discussion , les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Président de Schonenbourg , Hacks , & Schouppe. On leur donna des Juges , choisis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis le 20 de Janvier , jour de la Capitulation du Récif , & condamné à tous les frais de la Justice ; châtimement léger , s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent absous.

Les Portugais , contents du succès de leur politique , qui ne leur avoit coûté que de la patience par sa lenteur , ne refuserent point aux Hollandois , qui se trouvoient encore dispersés en divers lieux du Brésil , la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entreprise , de la part des Etats Généraux , ou de la Compagnie Hollandaise d'Occident , pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal , mais sans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette disgrâce. Enfin , s'apercevant qu'ils ne faisoient que nuire aux Sujets de la République , qui avoient des liaisons de Commerce à Lisbonne , la Province de Hollande fut la première qui se détermina , le 1 de Mars 1661 , à faire une Députation aux Etats Généraux , pour représenter aux autres Provinces , que quelques plaintes qu'on eut à faire contre les Portugais , il étoit tems de penser à la Paix. On en trouvoit une occasion favorable , dans la médiation du Roi d'Angleterre , Charles II , qui vouloit épouser l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déjà de proposer une suspension d'armes , en attendant qu'il fût assez instruit des différends de la République avec les Portugais , pour se rendre plus utile à la pacification par ses soins. Cependant la Députation de la Chambre de Hollande , qui se fit le 5 de Mars , parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité , le Portugal devoit commencer par la restitution du Brésil. A l'égard de la suspension d'armes , elles prétendirent aussi , que loin d'y penser si-tôt , il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propositions raisonnables , & les demander armes en main. On ne laissa point de faire passer , en Angleterre , les Pièces qui pouvoient faire connoître la mauvaise-foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaise ; & quelque parti qu'on pût prendre , sur les offres de l'Angleterre ,

gletette, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer : elles commencèrent bientôt à la Haie, sans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénouement, qui décida du sort d'une grande Région, ne peut être supprimé.

Les Portugais aiant consenti à traiter, par un Ministre qu'ils envoient aux Etats Généraux, leur firent représenter que la proposition, de leur rendre les Terres qu'ils avoient possédées au Brésil, ne pouvoit jamais être acceptée ; mais qu'ils avoient déjà offert de donner un équivalent en argent, & fait sentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis ; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne, qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la République y possédoit ; que la Cour de Lisbonne avoit fait publier, l'année précédente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaise, & qu'on ne lui avoit fait là-dessus aucune réponse ; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fit connoître la dernière résolution des Etats.

On ne se hâta point de s'expliquer sur ces représentations : cependant on prit enfin le parti de commencer sérieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matieres qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déjà faites au Portugal : mais la Hollande, qui prévoyoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit ; 1°. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Eves* ; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Brésil ; 4°. de paier ce qui étoit dû aux Particuliers ; 5°. de faire publier la paix, aussi-tôt que la ratification seroit arrivée.

Après ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte : les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amèrement de ce que le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal : la Zelande demuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Brésil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit soumis le Portugal, il leur rendroit fidèlement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Com-

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

pagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, suivant le cinquième article de la Paix de Munster. On vit, dans cette occasion, un parfait accord entre l'Espagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort opposées : mais comme l'Espagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la soumission, les Zelandois ne virent pas retomber, non-plus, le Brésil au pouvoir de la République.

Malgré tous les obstacles, & sans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui se déclarèrent pour la Paix, elle fut signée le 6 d'Août, à la Haie, par le Comte de Miranda, Ambassadeur de Portugal, & par six Commissaires des Etats, & publiée ensuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faisoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque chose qui ôtat au Roi de Portugal le pouvoir d'observer tout ce qu'il venoit de promettre à la Haie, les Etats stipulerent, par un article séparé, qui fut signé le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit causer aux Hollandois, & que le reste du Traité n'en seroit pas exécuté moins fidèlement. On convint aussi avec l'Ambassadeur Portugais, qui devoit partir incessamment pour Lisbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il se feroit montrer l'original du Traité de sa Cour avec les Anglois, pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit aussi-tôt un Extrait authentique à la Haie ; qu'ensuite il ne seroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accomplissement du Traité dans cette partie ; & que s'il manquoit sur ce point, ou s'il se passoit une année, après la signature de cet article, sans que l'équivalent fût payé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ses Sujets, qu'elle avoit eus avant la conclusion du Traité.

Tous les articles furent dressés en Latin, au nombre de vingt-six. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention si solennelle, en vertu de laquelle le Portugal est demeuré maître du Brésil, c'est-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire souhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus essentiel (56). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

Le Roi & le Roïaume de Portugal s'engageoient à paier, aux Etats des Provinces-Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande ; & de faire cette somme en argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Les Marchandises devoient être taxées au prix courant. Si la somme ne se trouvoit pas complete, en argent, ou en Marchandises stipulées, le Roi se réservoît la liberté d'y suppléer à son choix, soit par quelque Marchandise d'une autre espece, soit en relâchant les droits que les Marchands Hollandois païoient sur d'autres Marchandises, ache-

(56) On le tire d'Aitzema, au Tome II. des Résolutions secrètes, pp. 309 & suivantes.

rées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient se faire en seize parties égales, dont la première se paieroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été prise au Bresil, & qui seroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il se vendoit en Portugal; & si l'on ne pouvoit convenir du prix, on supprimeroit en leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de sorte qu'il leur seroit libre d'en acheter de ceux qui le vendotent, indifféremment & dans la quantité qu'ils le desireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute sûreté, du Portugal au Bresil, & du Bresil au Portugal, en payant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture: ils pourroient aussi naviger, du Bresil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la soumission d'accorder l'entrée de leurs Vaisseaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandises, les peser, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, sans exception, des mêmes privilèges dont les Anglois jouissoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois payé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaise sans en payer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandises, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les transporter dans quelque Port appartenant au Portugal, sans payer rien de plus que les Sujets mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Îles & Ports de cette Nation, sur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Pais, y séjourner, y commercer, y porter toutes sortes de Marchandises par Mer, ou par les Rivières, ou par Terre, s'y établir des Magasins & des Maisons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés sous aucun prétexte; & si ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal seroit obligé de leur donner satisfaction; comme il auroit les mêmes droits contre eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hostilité cesseroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la signature du Traité, & dans les autres Pais lorsqu'il y auroit été publié. Ce qu'on se prendroit mutuellement, dans cet intervalle, seroit restitué; mais ce qu'on se seroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en possession; seul moyen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (57).

(57) On voit par ce dernier article, observe l'Historien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris sur les Portugais aux Indes Orientales, étoit

confirmée dans sa possession, & qu'elle n'avoit aucun sujet de plainte: il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eut à se plaindre: mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Partis

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
AU BRÉSIL.

Combien les
Hollandois sont
gênés dans les
Etats Portugais.

La plupart des autres articles regardoient la sûreté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quelques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. » Au Brésil; remarque l'Historien de leur Nation, & dans les Colonies d'Afrique, où cette ressource manque, il n'est pas sûr de proposer une autre Religion que celle des Portugais, s'il n'arrive qu'on y soit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire dépend si fort des Gouverneurs & autres Officiers des Ports maritimes, qu'on en reçoit des insultes, qui en ont éloigné toutes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'est se jeter dans de si grands frais & de si ennuyeuses longueurs, que personne n'aime à s'y exposer. Ainsi cette liberté, que les Traités de 1661 accordent aux Hollandois comme aux Anglois, de naviger dans toutes les possessions Portugaises d'Afrique & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente, ou qui n'a quelque réalité que dans le Portugal même.

Usurpations des
Portugais.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancèrent au Midi vers la Rivière de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Isles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Brésil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passèrent tout-à-fait le Fleuve; & trouvant d'autres commodités dans la Guinée, ils s'en saisirent de même, & s'en assurèrent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Brésil. A ce compte, à force de passer des Rivières, ils y auroient pu comprendre l'Amérique entière, s'ils avoient eu de quoi soutenir leurs prétentions. Les désordres qui arrivèrent dans la Colonie Française de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser: ils se sont même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

ETABLISSE-
MENT DES
HOLLANDOIS
A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chassés du Brésil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre Etablissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un sur la Rivière de Suri-

culiers, sans aucune certitude de la finir avec avantage? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Brésil, qu'avec une armée considérable & des soins infinis, parceque ce Pais étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de

mondé pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis long-tems, que les Habitans des Provinces-Unies ne sont pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

nam ; mais les Terres y étant marécageuses & mal-saines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en faisoit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la Patrie n'est qu'un Marais, s'en accommoderent mieux ; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (58). Il semble que la Nation Hollandaise soit née pour faire valoir des Marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds stériles. Elle a trouvé, sur les bords de la Rivière de Surinam, une Terre humide & bourbeuse (59) où elle n'a pas laissé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia*, proche du Bourg de Paramaribo ; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, est devenue florissante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers ont commencé des Habitations sur la *Berbice*, à l'Ouest de Surinam ; mais ces Etablissements ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès.

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Brésil, possède encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme sous le vent. La principale est *Curacao*, qui se prononce Curaço ; les deux autres sont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquisition de Curacao à l'année 1634 (60).

Ils qu'ils possèdent sur la même Côte.

(58) On verra, dans la suite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belge, dans l'Amérique Septentrionale.

(59) Voici l'idée qu'en donne l'Historien de la République : Charles II, dit-il, envoya ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poste aux Hollandois. Il est sur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquième degré de Latitude Nord ; (5 deg. 49 min. suivant M. de la Condamine). Le terrain y étoit alors extrêmement mal sain, parce qu'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le desséchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vu qu'on en pouvoit tirer beaucoup de sucre, on y a fait un si grand abbatir de bois, qu'il est devenu beaucoup plus sain en se desséchant ; ce qui a fait grossir considérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré long-tems, & qui étoit revenu riche, disoit que si les Provinces Unies n'en tiroient autant, ou plus, que des Indes Orientales, ce seroit leur faute. En effet, la Colonie, n'ayant fait qu'augmenter, s'est étendue le long de la Rivière, du Nord au Sud. Elle envoya bientôt une très grande quantité de sucre brut en Hollande ; & depuis peu de tems on a essayé d'y planter du café, qui y a très bien réussi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems,

quand on aura su, par l'expérience, la meilleure manière de le cultiver. *T. 3. l. 15. p. 241.*

(60) Pendant que les Etats, dit le même Historien, travailloient à faire des Conquêtes au Brésil, ils pensèrent à se procurer aussi quelque Ile. Ils jetterent les yeux sur celle de Curacao : elle est au douzième degré de Latitude Septentrionale, peu éloignée de la Côte de Venezuela ; & sa longueur est de sept lieues, sur trois de largeur. Elle est fertile ; on y nourrit du Bétail ; il y avoit divers bois de teinture : mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulut en faire la conquête ; c'étoit pour la faire servir de retraite aux Vaisseaux Hollandois, que la Compagnie envoioit croiser dans ces Mers, sur les Espagnols qui alloient, de la Nouvelle Espagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoia quatre Vaisseaux & quelques Troupes, qui réduisirent facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il seroit transporté au Continent avec toute sa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient, outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aises d'y retenir, parcequ'ils en espiroient quelques services pour leur établissement. Cette Ile est encore entre les mains des Hollandois, & sert plutôt à recevoir les Vaisseaux de cette Nation, qui vont négocier

DESCRIPTION DU BRÉSIL.

INTRODUCTION.

QUOIQ'UNE partie des noms qu'on va lire ait déjà paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à se dispenser de l'embaras de les recueillir, dans une Description plus régulière. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point si tard à nous écarter de notre méthode.

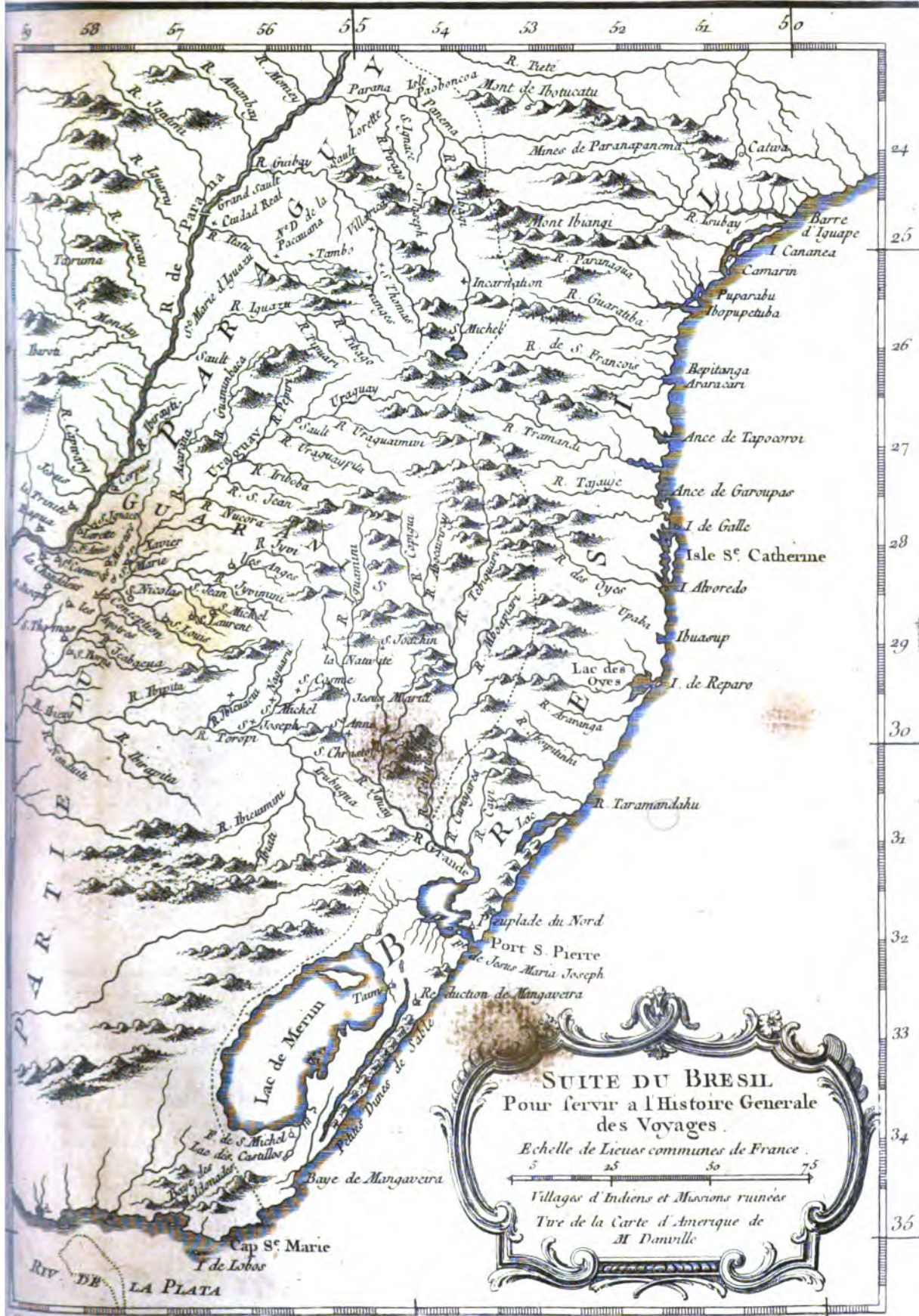
C'est aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eues à soutenir contre les Habitans naturels du Brésil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres ; mais quelque autre motif qu'on veuille leur supposer, la plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du rivage, à des distances inégales, & souvent assez considérables. On a déjà remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de Capitainies. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Espagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractère d'autorité, on est réduit à des témoignages particuliers, Etrangers ou Nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Historiens après lui, ne comptent que neuf Gouvernemens dans toute l'étendue du Brésil. Oliveira, qu'on doit croire mieux instruit, puisqu'il étoit Portugais & qu'il fait profession d'écrire sur des Mémoires de sa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au 35^e degré de Latitude Australe ; & suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Brésil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont Para, Marañon, Ciara, Rio grande, Paraíba, Tamaraca, Fernambuc, Seregipé, Bahia, Ilheos, Spiritu Santo, Porto Seguro, Rio de Janeiro & Saint Vincent ; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquises par les armes, & les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs distances. Depuis celle de Para jusqu'à la seconde qui est celle de Marañon, il compte 160 lieues ; de Marañon à Ciara, 125 ;

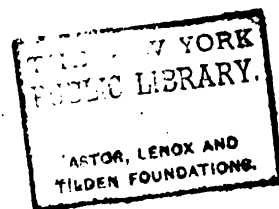
Nombre des
Gouvernemens,
ou Capitainies.

sur la Côte avec les Espagnols, malgré les défenses du Roi d'Espagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'île ne peut exciter l'envie : elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent subsister en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes sortes de voies. l. 3. p. 150.

Bonnaire est à douze degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence est de seize ou dix-sept milles, & ses Côtes sont fort escarpées. Elle est moins

fertile que Curacao, mais le bois de teinture y est encore plus abondant. Pour peu que le tems soit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de trois lieues de long, & n'est éloignée que d'environ huit milles, du Cap Saint Romain. Entre plusieurs Montagnes, elle en contient une qui s'élève en pain de sucre. Une autre petite Ile, qui en est fort voisine, lui forme un Port commode, de cinq ou six brasses d'eau, sur un fond de vase. De toute autre part, les Côtes sont escarpées. *Laet.* l. 18. c. 16,





de Ciara à Rio grande 100 ; de Rio de grande à Paraiba, 45 ; de Paraiba à Tamaraca, 25 ; de Tamaraca à Fernambuc, 6 ; de Fernambuc à Seregipé, 70 ; de Seregipé à Bahia, 25 ; de Bahia à Ilheos, 30 ; d'Ilheos à Porto Seguro, 30 ; de Porto Seguro à Spiritu Santo, 65 ; de Spiritu Santo à Rio Janeiro, 75 ; & de Rio Janeiro à Saint Vincent, 65. On aura l'occasion de faire plusieurs remarques sur ces mesures, d'après quelques Voyageurs plus récents ; mais ne connoissant point de meilleur ordre pour la description de ces Provinces, on va le suivre, tel qu'il est ici tracé.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

La Province de S. Vincent, qui est la plus méridionale, commence, suivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit sous le nom de Rio de la Plata. Mais ses limites paroissent incertaines & mal expliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces termes : » La Ville de cette Capitainie est située dans un petit » Golfe, par les 24 degrés de Latitude Australe, à quarante lieues au Sud » de la Ville de Rio Janeiro. Sept ou huit Jésuites, qui y font leur séjour, » s'emploient avec beaucoup de peine & de zèle au Salut des Indiens, qui » sont répandus aux environs dans plusieurs Villages. Ils pénètrent souvent » dans l'intérieur du Pais, surtout vers celui des *Cariges*, qui sont à 80 » lieues au Sud de la Ville de Saint Vincent, & qui ne s'étendent pas » moins de deux cens lieues sur cette Côte, jusqu'aux bords de Rio de » la Plata. De tous les Indiens du Brésil, ce sont les plus policés. Ils se » couvrent le corps de peaux de Bêtes. La plupart sont d'une belle taille, » & le disputent en blancheur aux Européens. On leur a toujours trouvé » beaucoup de bonne foi dans le Commerce ; mais la crainte de l'escla- » vage, pour lequel ils se voient quelquefois enlevés par les Portugais, » leur ôte la hardiesse de s'approcher de Saint Vincent. On observe que » par un juste Jugement de Dieu, les Colonies, qui traitent ces malheu- » reux Indiens avec cruauté, décroissent de jour en jour ; au lieu que cel- » les qui se conduisent plus humainement, prospèrent d'une manière sen- » sible (61).

CAPITAINIE
DE SAINT
VINCENT.

Stadius (62) donne le nom de *Tupinikinses* aux Brasiiliens de cette Capitainie qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de 80 lieues dans les Terres, & ne laissent pas de s'étendre d'environ 40 lieues sur la Côte. Leurs Voisins, au Sud, sont les *Cariges*. Du côté du Nord, ils ont les *Topinambous*, Nation farouche, qui a toujours détesté les Portugais. Les Missionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, mais presque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'employassent continuellement pour y faire des Esclaves, jusqu'à se déguiser souvent sous des habits de Jésuites, avec des armes cachées sous leurs robes.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa situation est à 40 lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à 3 ou 4 de la Mer,

Ville de Santos

(61) Le P. Jarric, dans son Trésor.

(62) On a de lui deux Journaux fort informes, qui se trouvent dans la Collection de Ramusio.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

dans une Baie où les plus grands Vaisseaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus de quatre-vingt Maisons. Les Anglois, s'en étant autrefois saisis sous la conduite du fameux *Candish*, en demeurèrent Maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportent d'un lieu nommé *Mutinga*, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, sur le témoignage d'un Flamand qui avoit passé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos est située vis-à-vis de la pointe de l'Île de Saint *Amaro*, à 3 lieues de la Mer; qu'elle est fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demie lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le milieu du mur; qu'elle a plus de cent Maisons, dont les Habitans sont un mélange de Portugais & de Metifs, une Eglise Paroissiale, un Monastere de Benedictins & un Collège de Jésuites (63). L'Entrée du Port se nomme *Barra grande*.

Ville de Saint
Vincent.

Saint Vincent, qui ne passe que pour la seconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, est à trois ou quatre milles au Sud de Santos. On vante ses édifices; mais le Port en est moins commode, & presque inaccessible aux grands Vaisseaux. A sept ou huit milles, dans le Continent, on trouve *Tanfê* & *Cavane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'est, de ce côté, le terme des Etablissements du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ 70 Maisons à S. Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

Une troisieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, est *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Canané*, qui sont au Sud de Saint Vincent. Hangé en est à dix ou onze lieues, & Canané à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puisque l'on fait consister Canané en deux ou trois Villages, ou petites Villes sans fortifications, qui ne sont accessibles qu'aux petits Navires.

De Saint Vincent à Barra grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaisseaux remontent par cette Barre jusqu'à Santos: mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris soin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui est à l'entrée même, sur une pointe sabloneuse.

Monts de Per-
nabiabaca.

A trois lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiabaca*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient plusieurs Îles, où les Portugais ont des Métrairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, jusqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve se trouve potable; & deux lieues plus loin, on descend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainsi les Monts de Pernabiabaca sont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le

(63) Description des Indes Occidentales, liv. 15. chap. 16.

le sommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin, qui conduit, d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, par d'autres Montagnes & par une Forêt de six ou sept lieues, vers la Ville de Saint Paul. Ce chemin est coupé par deux petites Rivières, qui se réunissent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Est, où elles se jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En sortant de la Forêt, le même chemin continue l'espace d'une lieue vers l'Ouest, & delà vers le Nord, jusqu'à Saint Paul, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul est située sur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle sortent deux Ruisseaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Ouest, qui mêlant bientôt leurs eaux, vont se jeter aussi dans l'*Injambi*. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des Plaines sans bornes, à l'Ouest, sur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maisons; une Eglise Paroissiale; deux Monastères, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmélites, & un Collège de Jésuites. Le Commerce n'y consiste qu'en Bestiaux & en fruits de la terre; surtout en Froment, dont le seul défaut est de manquer de couleur. La Nature n'a refusé, à ce Canton, que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des Montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur. L'Hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

Le Fleuve *Injambi* coule au Nord de S. Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissonneux, assez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les Montagnes de *Pemapiacaba*, d'où il descend à l'Ouest: la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs Mines d'or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de 12 à 14 carats. Laet en rapporte les noms; celles de *Sant'Iago* & de *Santa Cruz*, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de *Pefniapiacolba*, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de *Geragua*, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-sept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de *Geragua*; celles de *Noftra Señora de Monferatte*, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Ouest, où l'on trouve des grains qui pèsent jusqu'à trois onces; celles de *Buturunde*, à deux lieues à l'Ouest de celles-ci; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presque à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de *Berasucaba*, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de *Cananea* viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée *Saint Philippe*. Le Fleuve *Injambi* devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivières, qui descendent de l'Est & de l'Ouest; & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le *Parana*; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à *Berasucaba*, on voit un beau Montain à sucre, dont tout le produit est employé en confitures & en conser-

Mines d'or de
Saint Paul.Montagnes de
Berasucaba.

ve, parceque les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme Saint Miguel, & qui est situé sur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Est, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de Maisons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernapiacaba. C'est à quelques lieues de ce Village, entre l'Est & l'Ouest, que le Fleuve Injambi sort de trois ou quatre sources. Si l'on traverse ces dernières Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vastes Plaines, arrosées par un assez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaste Pais & s'être précipité par plus d'une cataracte, va se jeter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & *Spiritu Santo*. A l'Ouest de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenses Campagnes, la plupart désertes, ou peu cultivées, & traversées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont se perdre vraisemblablement dans celui de la Plata. Elles sont fermées à l'Est par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point sans plusieurs Mines d'or & d'argent. Il en sort plusieurs Fleuves, particulièrement celui qui se rend dans l'Océan entre Bahia & Fernambuc, & qui est connu sous le nom de *Rio S. Francisco*.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Île de *Saint Sebastien*, assez grande, dans la forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Île de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Île même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Îles voisines portent le nom de *Victorio* & *dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voyageur Anglois dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquere*. Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie de *Paratininga*, qui est à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes Plaines dont on a parlé, où les Jésuites avoient une Maison qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

Colonie de Paratininga.

CAPITAINIE
DE RIO JANEIRO.

On donne le second rang à la Capitainie de Rio Janeiro, ou Rivière de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue sa découverte en 1525, met à 22 degrés 20 minutes de Latitude Australe. On a vu que les François s'y établirent en 1555, sous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la description du Fleuve & de son Île, que nous avons donnée sur les observations de Lery. Après la retraite des François, qui

furent dépossédés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, sur une petite Baie qui forme un demi cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demie heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maisons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le milieu du dernier siècle; elle n'avoit encore ni portes, ni murs : mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Est, sur un Roc fort élevé; le second, dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie occidentale de la Côte; le troisième, au Sud de la Ville, & le quatrième, au Nord. La Ville, d'ailleurs, est comme divisée en trois parties, dont la première & la plus haute contient l'Eglise principale & le College des Jésuites; la seconde, un peu plus basse, se nomme *Barrio de S. Antonio*; & la troisième s'étend sur le rivage même de la Baie, depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sebastien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plupart de ceux du Brésil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jésuites, en y comprenant néanmoins ceux qui sont dispersés dans d'autres petits établissemens de sa dépendance, surtout dans deux grands Villages voisins de la Ville, composés de plusieurs milliers de Brésiliens, qui ont embrassé le Christianisme.

Cette Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & située dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja*. Cette Colonie, qui n'est pas fort ancienne, n'a point fait encore de grands progrès. C'étoit dans le País de Rio Janeiro, que la célèbre Nation des Topinamboux avoit ses principaux Etablissmens. Il y est resté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'île de Marigua, où les Naturels du País font gloire d'en tirer leur origine, & leur ressemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Brésiliens du País sont un mélange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les servent avec une aveugle soumission.

La troisième Capitainie du Brésil, nommée *Spiritu Santo*, est située par les 20 degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme la Baie ou son Port, le nom de *Spiritu Santo*. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

CAPITAINIE
DE SPIRITU
SANTO.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Brésil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux, les Rivieres une quantité incroyable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au tra-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Margajau.

vail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples , qui se nommoient Margajats, ont été long-tems mortels Ennemis des Portugais ; mais s'étant apprivoisés par degrés , ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées.

Les Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Parayba*, qui se jette dans l'Océan par les 21 degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du nom de *Parayba* (64); l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent; le second, dont il est ici question, qu'on fait descendre de fort loin dans les terres, & qui se grossit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivières; & le troisième, dans la partie Septentrionale du Brésil, dont il reste à marquer la situation.

Port de Spiritu
Santo.

Les Hollandois, ayant observé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'ils étoient en possession du Brésil, en ont donné la description suivante : il s'ouvre à l'Est, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté septentrional est parsemé de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alya*, & qui sert comme de bat aux Pilotes. Ensuite, avançant un peu, on découvre, sur une hauteur escarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Nossa Senhora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maisons subsistent encore, sous le nom de *Villa veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'élève en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée le Pain de Sucre, parcequ'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au-delà du rocher, un petit Fort carré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fossé, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastere avec son Eglise, de l'Ordre de Saint Benoît, dont il porte le nom : vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme San Francisco; & dans la partie Occidentale, le Collège & l'Eglise des Jésuites.

Ville de Spiritu
Santo.

Le P. Jarric dit que cette Ville est la quatrième Résidence de la Compagnie au Brésil; qu'elle est située au vingtième degré de Latitude Australe, & qu'elle est à 20 lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans six Villages voisins. Celui qui porte le nom des trois Rois est le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Pais, causent beaucoup de mal aux Portugais, avec lesquels ils ne veulent point de réconciliation.

(64) On a remarqué plusieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, signifie grand eau.



Etendue de
Pais desert et
peu connu.

SUITE
DU BRESIL
Depuis la Baye de Tous les Saints
jusqu'à S^t Paul
Pour servir à l'Histoire Gen^{le} des Voyages
Tire de l'Amerique de M.
Danville

Longitude Occidentale du Meridien de Paris

LETTER OF
CREDIT

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATION



Porto Seguro, quatrième Capitaine du Brésil, conserve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorsqu'il descendit le premier sur cette Côte. Il est à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iles, à cinquante au Nord de Spiritu Santo, & par les 16 degrés 30 minutes de Latitude Australe. On donne à cette Province trois Villes Portugaises ; Saint Amaro, Santa-Cruz, & Porto Seguro, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro est située au sommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre est fort haute du côté du Nord ; mais du côté opposé, le terrain s'aplanit, & forme par degrés un rivage sablonneux. La Ville de Sainte Croix est éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, sur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaisseaux.

Cette Capitaine appartient au Duc d'Aveyra ; & le Commerce de ses Habitans, Portugais, consiste à porter par Mer, aux autres Provinces du Brésil, des vivres de toute espèce, que leurs Terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, surtout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs Canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du Continent, l'on rencontre, par ces écueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premières sont extérieures, & laissent à leur Ouest un Canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les écueils nommés *Abrolhos* sont couverts de Mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De Mer basse, on découvre leurs pointes ; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

Les Hollandois, qui visiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrèrent même dans le Continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des Terres presque impénétrables, & des Fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord jusqu'à Bahia, ou la Baie de tous les Saints, & 20 jusqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis ; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation Sauvage, nommées les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt Familles, exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Pais dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre, qu'elle avoit fait construire. Les *Guaymurs* ayant déjà dévoré la plus grande partie des Ouvriers & des Domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

La Capitaine, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de plusieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où la principale Ville est située. Elle est à 30

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CAPITAINE
DE PORTO
SEGURO.

Elle appartient
au Duc d'Avey-
ra.

Abrolhos,
écueils voisins.

S. Amaro est
abandonné.

CAPITAINE
D'ILHEOS.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Villes de la Ca-
pitainie de Ba-
hia.

séparée, comme on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fa-
meuse *Baie*, qui est connue sous le nom de *Bahia*, ou de *Baie de tous*
les Saints.

La principale Ville de cette Capitainie est *San Salvador*, ou *S. Sauveur*, dont on a déjà donné une Description particulière. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *Villa Veja*, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre *Bahia* & *Fernambuc*, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve Roial au Nord, & à sept de celui de *S. François* au Midi.

Le Brésil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de *Bahia*. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

CAPITAINIE
DE FERNAM-
BUC.

Le nom de *Fernambuc*, septieme Capitainie du Brésil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de *Bahia* au Nord, & n'est qu'à cinq de *Tamaraca* au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de *Fernambuc*, pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ 40 lieues jusqu'au Fleuve *S. François*. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville de *Lagoa*, où deux Rivières se joignent pour se rendre dans l'Océan. Au-delà est *Porto Calvo*, vis-à-vis duquel, on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Scripham*, & plus loin un autre Bourg, plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap Saint Augustin. Près du même Cap, est le Bourg de Saint Antoine; & plus bas, l'Eglise de Notre-Dame de la Candelaria, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues; & neuf ou dix, de la Ville à *Malta de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de Saint Laurent. Tout ce País, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François qui est en effet à 40 lieues d'Olinde, cinq lieues jusqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripe*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de *Brésil*. De ce Bourg ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de Saint Michel, où l'on en

ye.



OR



- A. Fort Praya
- B. Fort Diego
- C. Fort Neuf
- D. Corps de Garde
- E. Casernes
- F. Magasin a Poudre
- G. Remparts de Terre ruine
- H. Batterie du Chateau
- I. Place du Palais
- K. le Palais
- L. Audience
- M. la Monnoye
- N. Machines pour monter et descendre
- O. les Marchandises
- P. Place de la Cathedrale
- Q. Place des Jesuites
- Q. Fort S^t Antoine
- R. Batterie neuve a fleur d'eau
- S. Alcade
- T. Batterie de S^t Francois
- V. Batterie du Port des Chaloupes
- X. Pate
- Y. Batterie de l'Arsenal
- Z. Batterie projetee
- a. Arsenal
- b. Port des Chaloupes
- c. Atelier de la Construction
- d. Cale de la Construction
- e. Chemins pour monter a la Ville

TO THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

aussi du même bois , mais apparemment en moindre abondance. Alagoa est à trois lieues de Saint Michel : on nomme Alagoa un Lac intérieur , à sept ou huit milles de la Mer , où l'on entre par une Riviere assez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere , il y a sept lieues jusqu'au Fleuve Saint Antoine , & deux ensuite à Camaragibé. De Camaragibé à Porto Calvo , il en y a trois , & quatre de Porto Calvo à Barra grande. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie , où le mouillage est très bon , & l'entrée sans danger , du côté du Nord comme de celui du Sud , mais n'est commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac , parceque le Pais n'a que des Campagnes plattes & sans arbres. De Barra grande , la distance est d'une lieue jusqu'à Una , d'où elle est de quatre , jusqu'au Fleuve connu sous le nom de *Rio Formoso* , qui est assez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à Serinhan , on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve , à la distance d'une demie lieue , se présente l'Île de *Saint Alexis* , qui manque d'eau douce. De Serinhan , deux lieues jusqu'à la Riviere de *Macaripo* , où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à Poyucar , quatre lieues ; & de Poyucar , une au plus jusqu'au Cap de Saint Augustin. C'est dans le Port de ce Cap , que tombe la Riviere de *Morekipu* : l'entrée du Port est facile ; mais les rocs & les sables , qui la bordent des deux côtés , en rendent la sortie fort dangereuse. Les Hollandois y éleverent un petit Fort , tandis qu'ils étoient en possession d'Olinde. On rencontre ensuite , au Nord , à quatre lieues d'un Bourg nommé *Peciffa* , le Fleuve qu'on nomme *Rio de Sangados* , & qui n'a pas plus de sept ou huit palmes d'eau à son embouchure. D'Olinde vers le Nord , on trouve d'abord la Riviere de *Tapado* , ensuite *Rio Dola* , & plus loin *Pao Amorello* , d'où l'on compte deux lieues jusqu'à *Maria Furinha*. Delà il n'en reste qu'une demie jusqu'à la Riviere de *Garasu* , qui fait les limites de cette Capitaine.

Laet observe ici , sur le témoignage d'un Hollandois qui avoit passé plusieurs années au Brésil , que les Portugais tiroient alors , tous les ans , plus de quarante mille Caisses de Sucre , des seules Capitainies de *Fernambuc* , de *Tamaraca* & de *Paraíba* , jusqu'à *Rio grande* ; ce qui ne le surprend point , dit-il , parcequ'il savoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitaine de *Fernambuc*. Il ajoute , sur les mêmes lumieres , que les grands Moulins emploïoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres ; les médiocres , huit ou dix Portugais & cinquante Negres ; les moindres , cinq ou six Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins , on tiroit annuellement sept ou huit mille arrobes de Sucre , quatre ou cinq mille des médiocres , & trois des petits (65). Les Vaisseaux ordinaires , qui partoient du Brésil avec ce Sucre , en païoient au Roi dix pour cent , suivant *Oliveira* , & cinq de plus en arrivant dans les Terres de Portugal : mais les Seigneurs du Moulin , qui le transportoient à leurs propres frais , étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi , ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper , &

(65) *Ubi supra* , lib. 15. cap. 24.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Olinde & Ga-
rasu.

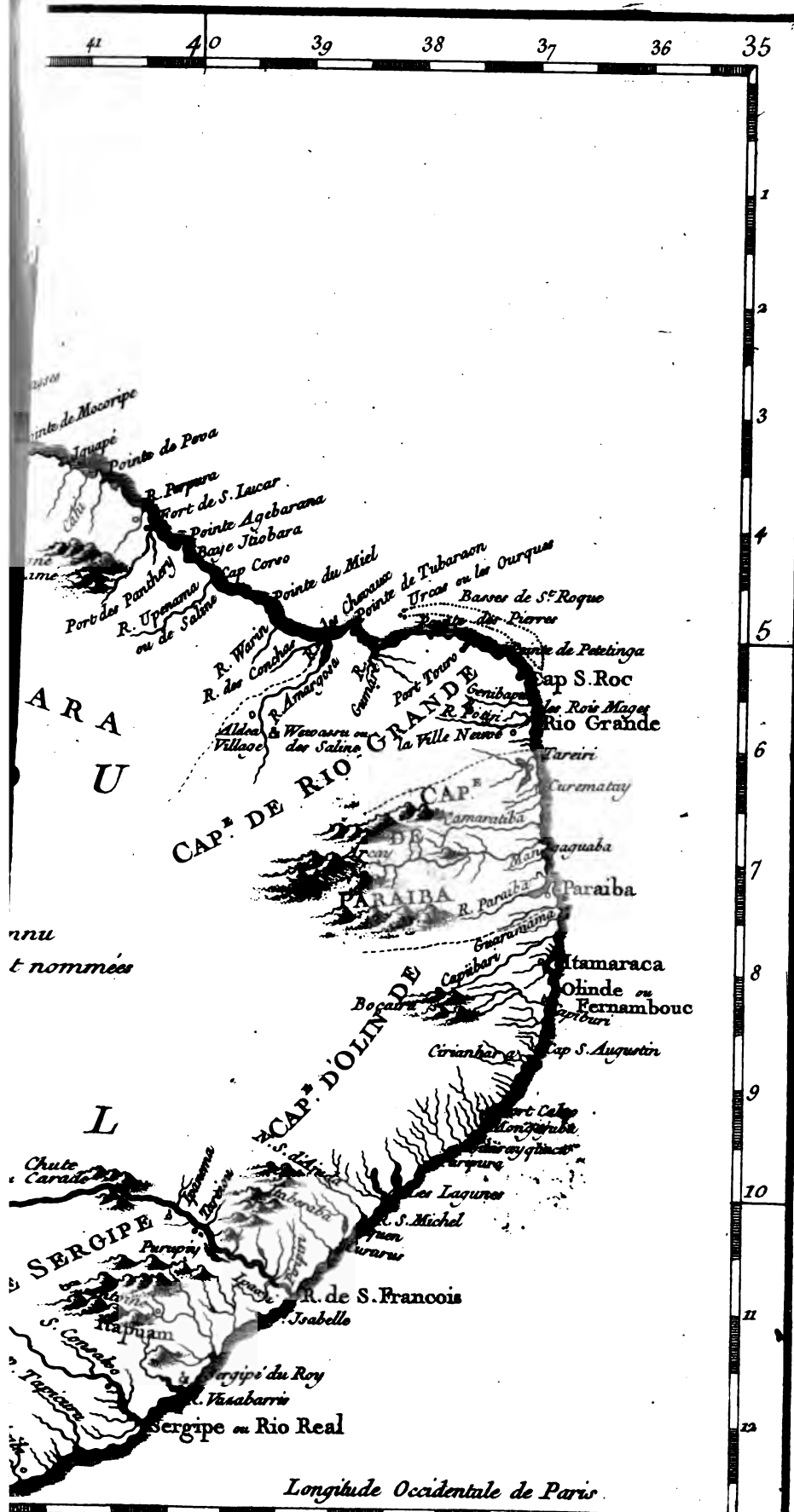
les Vaisseaux, qui servoient au transport, étoient obligés, suivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majesté.

Olinde est une Ville célèbre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conserverent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme plusieurs Collines dans son enceinte. Sa situation est en effet si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ses édifices publics, on distingue le Collège des Jésuites, fondé par le Roi Sebastien, sur la pente d'une fort agréable Colline. C'est le premier objet qui se présente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enseigne les Sciences aux jeunes gens du Pais, & jusqu'à lire & écrire aux Enfants. Vis-à-vis, est un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique est presque sur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie supérieure de la Ville, un Monastere naturellement si bien fortifié, qu'il en fait la principale défense. Elle a d'ailleurs un Couvent de Religieuses, sous le titre de la *Conception* de N. D.; deux Eglises Paroissiales, l'une dédiée à Saint Sauveur & l'autre à Saint Pierre; un Hôpital, nommé la *Misericorde*, & situé presque au milieu de la Ville, sur une haute Colline, au pié de laquelle est une autre Eglise qui porte le nom de *Nostre Senora del Gonçaro*; l'Eglise de Saint Jean; celle de N. S. de la Guadeloupe; & deux autres, N. S. de Monte & Saint Amaro, qui sont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille; mais celui des Indiens, & des Esclaves, ou Domestiques de l'un & de l'autre sexe, est fort grand. Cependant le Brésil n'a point d'Etablissement où les vivres & les autres nécessités de la vie soient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même.

Le Port est petit & peu commode. D'ailleurs, il est tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte est bordée dans une grande étendue, que les grands Vaisseaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit; & le Bassin, qui reçoit une petite Riviere, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un Village, ou une espece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magasins pour le Sucre & les autres Marchandises, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé sur le roc, depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du seizieme siecle sous la conduite du Capitaine Lancastré, & qui, joint à la disposition naturelle des lieux, rend l'accès du Port presque inaccessible.

La Riviere, nommée *Rio Bibirili*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaax*, en se joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Carefecia*, ou de *Fidalgos*, & par d'autres, *Caribarivi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme *Rio Bibiribi* descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile du Continent.

Garasu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirèrent dans cette Ville, où ils esperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénètre aussi de Garafu à la Mer par une petite Riviere, qui descend du Canton de Tamaraca.

Amatta do
Brasil.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en transporter beaucoup à la Mer. San Lorenzo est un autre Bourg, situé entre Amatta & la Ville, où l'on fait une grande quantité d'excellent Sucre.

Guarape, Mo-
ribara, Cama-
ssarim, Vergea.

Enfin, des Curacanas on ne compte que cinq lieues jusqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons se nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camassarim*, & *Vergea* de Capivari, ainsi nommé de ce Fleuve, qui en arrose les Terres. Tout ce País est d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ses Campagnes; sans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Nègres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche.

Fortifications
des Hollandois
au Port d'Olinde.

Les Hollandois ne manquèrent pas de se fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit plusieurs fois que presque toute la Côte Orientale du Brésil est bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de basse Mer, se montrent comme un mur d'environ quinze toises de largeur, & quoiqu'ouverts en plusieurs endroits, ne donnent passage aux Bâtimens que par un petit nombre de canaux fort étroits. Cette espece de ceinture paroît se terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient construit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit aussi, à l'extrémité d'une Langue de terre qui descend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, si étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou soixante toises de largeur, est resserrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'est à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un mur & de Palissades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *S. Georges*, fut aggrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, sur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardenbourg*; & dans l'Ile même, presque en face du Recif, ils construisirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Ernest*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force singulière, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic Henri*. Enfin, ils y ajouterent le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient absolument tous les passages.

CAPITAINE
DE TAMARA-
CA.

Tamaraca, huitieme Capitainie du Brésil, passée pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Paraíba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou *Tamarica*, qui est séparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur est

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

d'environ trois lieues, sur deux de large. Un Historien assure (68) que les François ont été les premiers Possesseurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conserve encore leur nom, dans un Port voisin de l'Île, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Franceses*.

Cette Île, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a dans le Sud un assez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis, éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nommerent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'ayant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaina*.

L'Île de Tamaraca & la partie du Continent qui porte son nom appartiennent aux Comtes de *Monfanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulièrement sur le Fleuve de *Goiana*, ou *Govana*, & dans les Cantons d'*Aracipé* & de *Paratibé*.

Rivière de la
Côte.

A la distance d'une lieue de l'Île, sort du Continent la petite Rivière de *Massarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Île même, vers l'Ouest, deux autres Rivières aussi petites, qui se nomment *Aripé* & *Ambor*. A six lieues de l'Île, vers le Nord, on trouve le Fleuve de *Govana*, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à son embouchure, mais dont le Canal est beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A sept ou huit milles de la Mer, il a sur ses rives un petit Bourg, jusqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le Sucre de plusieurs Moulins. C'est à deux milles du *Govana* au Nord, qu'est situé *Porto dos Franceses*, ou le *Port François*. Il est fermé par deux rochers, qui en font une retraite assez sûre: mais il n'est habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

Avant que de passer à la Capitainie suivante, on nous fait revenir ici sur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

Revision de
toute la Côte.

De *Britioga*, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Île de Saint Sebastien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Île est située, suivant les Observations des Hollandois, par les 24 degrés de Latitude Australe: son rivage produit une espece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebastien à l'Île des Porcs. Le mouillage est fort commode, entre ces Îles & le Continent. C'est là que se trouve la Baie d'*Ubatuba*. De l'Île des Porcs à l'Île *Grande*, quelques-uns comptent sept lieues, d'autres plus; mais tous s'accordent à représenter l'Île *Grande* comme une Terre haute, couverte de Bois & de rochers, qui abonde en sources d'eau vive, & qui a plusieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

(66) La Popliniere, dans son Livre des trois Mondes.

A deux lieues de cette Ile, vers l'Ouest, on trouve le Cap de *Caroussu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Est, *Morembaya*, d'où l'on compte quatre lieues jusqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte aussi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivières ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de *Toyugua*, est un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui se nomme *Gavea*; & deux lieues encore delà, on arrive au Fleuve de *Janeiro*. Ainsi ce Fleuve est à peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De *Rio Janeiro*, on en compte 18 jusqu'au Cap *Frio*, qui est situé par les 23 degrés. Jusqu'ici la Côte est à l'Orient.

Du Cap *Frio* jusqu'à la Baie de *Saint Sauveur*, la distance est de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile *Sainte Anne*, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet espace forme une station très commode pour les Vaisseaux. L'Ile même est agréable, & revêtue d'arbres, entre lesquels on trouve une espece de Cerisiers, dont le fruit renferme un noïau fort rude, & n'en est pas d'une saveur moins douce. Mais l'eau douce y manque. De l'Ile *Sainte Anne*, on compte huit lieues jusqu'au Cap *Saint Thomas*, dont la situation est par les vingt-deux degrés; & de ce Cap, huit autres lieues jusqu'au Fleuve de *Paraiva*. Du *Paraiva* au *Managé*, cinq lieues; autant du *Managé* à l'*Itapemeris*. Les Hollandois placent à 21 degrés le Fleuve *Dolce*, qui est habité par des Portugais; & dix minutes de plus, l'Ile de *Sainte Claire*, éloignée d'un demi mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'*Itapemeris* au *Gleretebe*, qui est par les 20 degrés 45 minutes. Sept, de *Gleretebe* à *Guarraparé*, que les Portugais nomment *Sierra de Guaripari*. De *Guarraparé* à la Ville de *Spiritu Santo*, huit lieues. De la Baie de cette Ville, six lieues jusqu'au Fleuve des Rois Mages, qui est par les 19 degrés 40 minutes, & delà huit jusqu'au Fleuve *Dolce*. Sept de ce Fleuve à *Criquare*; dix de *Criquare* à *Maranepé*, ou *Mucuripe*, situé à 18 degrés 15 minutes. De *Maranepé*, à *Paraouepé* ou *Pesteripé*, cinq lieues; & de *Paraouepé*, trois à *las Caravelas*: six ensuite jusqu'à *Barreiras Vermeilhas*, & deux delà au *Corebado*, qui est à 17 degrés & demi de l'Equateur. Du *Corebado* à *Porto Seguro*, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de *Porto Seguro* à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorsqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de *Santa-Cruz*, à *Rio grande*. C'est dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de São Antonio*. Dix-huit lieues de *Rio grande* à *Ilheos*; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, sous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'*Ilheos* au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues; six delà jusqu'à *Camamu*, & trois de *Camamu* à *Guepena*. Quatre ensuite jusqu'au Fleuve de *Finharés*, qui est bordé d'une grande Montagne, nommée *Morro de S. Pablo*. De ce Fleuve, à la Baie de tous les Saints, il n'en reste que douze; ensuite on en compte 26 jusqu'au Fleuve royal, qui est par les 11 degrés 30 minutes; dix-sept de ce Fleuve à celui de *Saint François*; quinze du Fleuve de *Saint François* à la Pointe qu'on nomme *Guira*; six, de cette

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Pointe aux Rochers de Cameraguba ; cinq de Cameraguba au Fleuve des Pierres ; & delà douze , jusqu'au Cap Saint Augustin. L'île de Saint Alexis est à cinq milles de ce Cap au Sud , par les 8 degrés 45 minutes , & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Augustin à Fernambuc , huit lieues ; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica , & quinze de Tamarica à Paraiba , où l'on s'est proposé de nous ramener par cette longue énumération.

CAPITAINE
DE PARAIBA.

La Capitainie de Paraiba doit son origine aux François. Les Portugais , après les en avoir chassés en 1584 , y bâtirent une Ville & quelques Bourgs , dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

Ville du même
nom.

En suivant la Côte au Nord , depuis Porto dos Franceses , on rencontre d'abord le *Cap Blanc* , par les six degrés 45 minutes ; d'où l'on ne compte que deux lieues jusqu'au Fleuve Paraiba , qui donne son nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Est , par une assez grande embouchure , en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une île oblongue , entièrement couverte d'arbres sur sa pointe méridionale ; les François avoient construit un petit Fort , que les Portugais ont agrandi , surtout après que les Hollandois se furent saisis d'Olinde. Le Fleuve , dans son cours , qui descend de l'Ouest , est si rempli de rocs & de sables , qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'est sur sa rive méridionale qu'est située la Ville de Paraiba , nommée aussi *Philippea* , dans une sorte d'Anse , à trois lieues de la Mer , d'où les Vaisseaux Marchands ne laissent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville , qui n'étoit habitée au milieu du siècle dernier que par quatre ou cinq cens Portugais , est devenue beaucoup plus puissante depuis la prise d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte ; mais le voisinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena* , où l'on trouve un fort bon mouillage , derrière quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent , au Fleuve de Paraiba , le nom de San Domingo. A deux lieues de son embouchure , on trouve un autre Fleuve , qui se nomme *Mangiapé* , & qui a devant la sienne une île couverte de Mangliers , dont elle tire son nom. Ses bords sont habités par quelques Portugais , qui y nourrissent quantité de Bestiaux.

Tout le terroir de cette Capitainie est d'une extrême fertilité , & n'est pas sans agrémens. On y trouve , en plusieurs endroits , du bois de teinture , & même quelques Mines d'argent , surtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivares*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François , & leur fidélité ne se distingue pas moins pour les Portugais : mais ils ont pour voisins des Peuples Barbares , nommés les Figuarés , avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Île de Fernan-
do de Noronha.

C'est devant cette Côte , à cinquante lieues , suivant les Portugais , & 70 suivant les Hollandois , qu'est située l'île de Fernand de Noronha , sur laquelle on a déjà donné quelques Eclaircissemens (67) , avec sa vé-

ritable position. Sa longueur est d'environ deux milles, sur un de largeur. Ceux, qui ont observé soigneusement sa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle est plate dans sa plus grande partie, à la réserve de quelques Montagnes dispersées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus plate, représente fort bien une Eglise avec son Clocher (68). On prétend que le terroir est si nitreux, que les sources, qui y sont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la saison des pluies, sentent le nitre. Il n'en est pas moins fertile. Diverses sortes de légumes y croissent naturellement. Le P. Claude d'Abbeville, dans son passage avec les François qui allerent à l'Île de Marignan (*), y vit des arbres d'une qualité si caustique, que ceux qui portèrent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, souffrirent des douleurs aiguës, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles servent aussitôt de remède.

Les Côtes de l'Île sont presque partout fort escarpées, surtout du côté du Nord, où la Mer est ordinairement si grosse, qu'il est fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Îles, ou plutôt quelques Rochers, qui en sont séparés par des Canaux sablonneux. Le côté de l'Occident a deux Rades assez commodes; l'une proche de la pointe Orientale de l'Île, où tombe un ruisseau favorable pour l'aiguade; l'autre, sous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & presque au milieu de l'Île, on trouve une petite Baie en forme de croissant. Le Voyageur qu'on vient de nommer parle d'une autre Île, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nomme l'Île de feu, & dans laquelle on trouve une singulière quantité d'Oiseaux.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrémité de la Capitainie de Paraiba, est le dernier endroit où la Côte du Brésil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Ouest, & se présente presque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de Brésil Septentrional. Cette Côte étant peu connue jusqu'à Rio grande, on est obligé ici de recueillir des lumières dispersées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Hollandoises, & dans quelques Voyageurs François.

Du Fleuve Mongiangape jusqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de trahison, on compte une lieue. Cette Baie, suivant les Hollandois, est à sept lieues de Paraiba, par les 6 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Elle est fermée à l'Est par une Pointe basse, d'où part un Banc de sable qui se montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laisse derrière soi un mouillage sûr & commode pour douze ou quinze Vaisseaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre lesquels & le rivage on trouve une espèce d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être passé à gué, excepté dans la saison des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Eglise, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Bestiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit

Côte depuis
Mongiangape
jusqu'à Rio
grande.

(68) Aussi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Île *Kerke*, c'est-à-dire Eglise.

(*) Voyez ci-dessous.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

ces lieux, ne ressembloit aux autres Brasiiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne se fit pas presser pour se déclarer contre eux en faveur des Troupes Hollandoises : mais après leur départ, elle se trouva exposée à la vangeance de ceux qu'elle avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs se réfugièrent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en transporterent plusieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirèrent d'eux des éclaircissements utiles sur le País qu'ils avoient habité.

De la Baie de Trahison jusqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la distance est d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de *Camaratuba*, & termine à sa rive la Capitainie de *Paraiba*. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Tabouffura*, dont le Cacique se nommoit *Yayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, suivant Figueredo, une Pointe de terre, derrière laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formosa*, d'où sort vers l'Est une petite Riviere, nommée *Rio Huangau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, jusqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De *Bahia Formosa*, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demie lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subaama*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Ponta da Pipa*, derrière laquelle les Vaisseaux trouvent un abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Pirangue*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de *Curumatau* à ce Lac; & trois ensuite jusqu'à la Riviere de *Tareyrik*, où l'on trouve, disoient-ils, une espece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'est encore sur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Bufios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Nigra*. Les Vaisseaux trouvent derrière cette Pointe un mouillage commode; & delà, il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio grande. *Punta Pipa* est par les six degrés. A peu de distance de *dos Bufios* est un autre Port, nommé *Tourous*, par les 5 degrés 40 minutes. C'est entre ces deux Ports, que le *Pirangue* a son embouchure.

Devant cette Côte, à 10 ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque*. Il s'étend de plusieurs lieues entre l'Est & l'Ouest, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, jusqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parcequ'on est alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

Le

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio grande*, porte entre les Brasiiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de Latitude Australe. L'entrée en est difficile; mais dans l'intérieur, il est agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du País, qui se nomment les *Petivares*. Mais le Roi d'Espagne, alors en possession du Portugal, ne souffrit pas longtems de si dangereux voisins. Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597 il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voïageur Anglois, dont on a déjà cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de Mascarenhas, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'ayant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce País devint un nouveau Gouvernement Portugais, qui est aujourd'hui la dixieme Capitainie du Bresil.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour se rendre maîtres du Fort de Rio grande, rendirent témoignage qu'il étoit situé à gauche de l'embouchure du Fleuve, sur un Rocher séparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverses Fortifications qui s'avançoient jusqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuse Artillerie; de sorte que sa situation & ses défenses en rendoient l'approche fort difficile aux Vaisseaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la famine, ou par la disette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de se faire apporter d'une petite Riviere voisine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il consiste en soixante ou quatre-vingts Hommes, qui composent la Garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Bestiaux. Les Indiens y sont aussi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Figueredo, entreprenant la description de cette Côte, assure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara*, derrière lequel il fait sortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabou*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara jusqu'à la Baie de *Petitigua*, qui est fort grande, & défendue contre toutes sortes de vents: les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de Morunjape, & six

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

CAPITAINIE
DE RIO
GRANDE.

Les François
s'établissent sur
ce Fleuve.

Côte depuis Rio
grande.

Différence en-
tre Figueredo &
les Hollandois.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*. De la Baie de *Petitigua*, suivant *Figueredo*, la Côte continue de s'étendre à l'Ouest, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omerco*, qui en est à 25 lieues : il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Portugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de *Pequetinga* à la Pointe de *Chugafu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba*.

Figueredo compte, d'Omarco à *Guamaré*, quinze lieues d'une Côte basse, entremêlée de quelques Collines de sable, derrière lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens, nomment *Buturuna*. Les Hollandois placent *Guamaré* par les 4 degrés 45 minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de *Guamaré*, la Côte, suivant *Figueredo*, se dérobe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célèbres Salines, qui portent le nom de *Guamaré*, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de *Guamaré* vers l'Ouest. *Figueredo* compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu*. Les autres avertissent que depuis *Rio de Salinas*, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivières, à demi lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararassá* & *Perfun*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que *Punta do mel* se nomme *Cucarutuba* parmi les Indiens; qu'à deux lieues de *Guararahu*, sort la Rivière d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de *Hupancma*; que la Côte recommence ici à s'abaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'*Ubarana*, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les 4 degrés.

Au-delà de *Jaguaribé*, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'*Iguapé* à *Mocuripa*, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derrière laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimúme*. A cinq lieues d'*Iguapé* sort le Fleuve *Ypocara*, qui est sans Port & sans Rade; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de *Mocaripé* est par les 3 degrés 40 minutes. On trouve ensuite, à peu de distance, le País de *Ciara*, où les Portugais commencèrent à s'établir vers le milieu du dernier siècle, & qu'*Oliveira* compte entre les Capitainies du Brésil.

Les Indiens *Figuarés*, dont les Hollandois prirent des informations,

leur firent de cette Côte une Description un peu différente du Cap de Siara : ils comptoient une lieue jusqu'à la petite Riviere de Piracabuba ; & delà deux à Pecutinga : six ensuite jusqu'à la petite Riviere Uguasu ; dix-huit d'Uguasu à Kaalsa ; deux de Kaalsa à Guamaré , & une de Guamaré à Carouarchama , où l'on trouve de belles Salines dans les tems secs ; une demie lieue des Salines à la petite Riviere de Barituba , & delà une lieue jusqu'à celle de Guararahug. C'est au-dessus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas* , mortels Ennemis des Portugais , & derriere eux une autre Nation barbare , qui se nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au Jandupariffa , deux jours de chemin ; & delà une demie lieue jusqu'au Torrent de Wupanama , d'où l'on a six lieues jusqu'à la Riviere d'Avarance ; delà , six lieues encore jusqu'à celle d'Yguarich ; une demie lieue , ensuite , à celle de Pariporié , & une lieue à Guatapugui. Ces Rivières sont habitées par une branche des Tapouyas , nommée les *Japovatois* , & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin , fort la petite Riviere de *Wichoro* , dont l'embouchure n'est point habitée ; mais dans les terres on trouve la Nation des Hytartayous , descendue aussi des Tapouyas. Figueiredo avertit les Portugais d'éviter soigneusement tous ces Barbares. A deux journées du rivage , on voit encore ici les Montagnes de Wichoro , où le Nitre est en si grande abondance , qu'il distille des pierres. De Wichoro , les Figueares comptoient six lieues jusqu'à Iguaguaçu , onze ensuite à Moucouru , & delà une enfin à Ciara.

Avant que de passer à la Capitainie de Ciara , nos Guides font quelques observations sur Moucouru. Les Hollandois varient sur la situation de ce lieu , que les uns mettent à 3 degrés 20 minutes , & le prennent pour la Baie que les François nomment *les trois Tortues* , tandis que les autres la placent à 3 degrés 52 minutes. Il paroît qu'ils donnent ainsi le même nom à deux Baies différentes , qui sont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoise , qui mouilla , au mois de Novembre 1601 , dans une Baie qu'il nomme Moucouru , raconte que plusieurs Indiens , venus à bord , lui apprirent que ce lieu n'est pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes ; qu'étant descendu à terre avec eux , il passa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé , & que delà il fut conduit au pié d'une très haute Montagne , d'où sortoit un rocher fort dur & fort blanc , qui paroissoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd , mais que faute d'instrumens de fer , il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François sur leur Côte.

CAPITAINIE
DE CIARA,
ET RESTE DE
LA CÔTE JUS-
QU'AU MA-
RANON.

Entrons dans Ciara , qu'Oliveira compte , avons-nous dit , entre les Capitainies Portugaises. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort , au pié d'une Montagne , du côté droit du Port , qui n'est pas capable de recevoir de grands Bâtimens. Une petite Riviere , qui s'y jette , est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort , les Portugais ont une douzaine de Maisons , entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires , qui y abordent tous les ans , en tirent diverses

Marchandises, telles que du chanvre, du crystal, quelques autres pierres précieuses, & plusieurs especes de bois. Les sannes de sucre croissent ici volontiers; mais dans le tems dont il est question, les Portugais y avoient peu de Moulins à sucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Pais intérieur est habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a plusieurs autres petits Rois dans sa dépendance. On assure aussi qu'à deux journées de la Mer, il existe un Etat bien ordonné, dont les Peuples se nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des *Figuarès*; & six lieues au-delà de *Tapirug*, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à six lieues de *Ciara*, sur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau est fort douce, & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après *Ciara*, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upexès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, jusqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou *Titajuba*, on compte huit lieues; & c'est dans cet intervalle que sort le Fleuve *Tiraiva*. De *Titajuba* au Fleuve *Mondahug*, quatre lieues. On rencontre ensuite la Riviere de *Satahuba*, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade est très commode; mais il faut s'y garder des *Tapouyas* & des *Tabaxares*, Indiens qui détestent les Portugais. On ne laissa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaise, sous le nom de *Nôstra Senhora de Rosario*; mais elle fut transportée l'année suivante sur le *Marañon*.

D'ici au Fleuve *Camusi*, ou *Camocipé*, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guasipura*, & trois ensuite jusqu'à *Jofara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans son sein le grand Fleuve de *Para*, dont l'embouchure est fort sablonneuse. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du *Camocipé* au Fleuve qu'il nomme *Para Ovasa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitude Australe. Il reste, delà au *Marañon*, vingt-cinq lieues d'une côte basse & sans arbres, surtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve *Maripé*, au-delà duquel elle est couverte de Mangliers pendant six lieues. Le rivage est fort sablonneux jusqu'à la belle Riviere de *Perca*, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de *Maragnan*, vers la Ville ou le Fort de *Saint Jacques*, Etablissement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent seize lieues, du Fleuve de *Para Ovasa*, jusqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguiças*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reste six jusqu'au *Perca*. *Figueredo* parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient plusieurs petites Iles, & qu'il nomme *Otoroy*, à vingt lieues du *Marañon*, vers l'Est, par les 2 degrés 40 minutes de Latitude Australe.

Les Hollandois, qui ont visité soigneusement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment *Cabo Blanco*, à deux degrés trente-huit

minutes, quoique d'autres l'aient placé presque à trois degrés, & comptent six ou sept lieues delà au Fleuve Camusi ou Camocipé, qu'ils appellent aussi *Campocip*. Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, à dix milles de Camusi : mais les Portugais avertissent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camusi ou Camocipé, est nommé *Rio de Cruz*, & qu'il est à deux degrés quarante minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upefes, à cinq lieues de Ciara d'un côté, & de l'autre à la même distance du Fleuve Para; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourasag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camosipé*, près duquel ils assuroient qu'il se trouve des Mines d'argent & de crystal.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à trois degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos*; & plus proche, à un degré quarante-cinq minutes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le visage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes jusqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux jusqu'à la bouche, la lèvre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

Il est surprenant qu'il reste encore tant d'incertitude, sur une Côte si fréquentée. Laet l'attribue presque également aux premières Cartes & aux premiers Historiens Espagnols & Portugais, » qui ont confondu les noms, » dit-il, jusqu'à donner indifféremment celui de Marañon aux trois grands » Fleuves qui sortent de l'Amérique méridionale, sur la Côte Septentrionale, c'est-à-dire l'Amazone, l'Orinoque, & celui qu'on nomme » ici Maragnan, mais qui paroît moins un Fleuve, qu'une grande Baie » devant laquelle est située l'Île de même nom, & qui reçoit trois Fleuves descendus du Midi droit au Nord, derrière les Provinces Portugaises du Brésil. Au reste, ces ambiguïtés n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Île & cette partie de la Côte entre les Provinces du Brésil Septentrional, il s'attache, pour la connoissance de l'Île, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (69).

ÎLE DE MARAGNAN, ET
ETABLISSEMENT DES
FRANÇOIS.

Tous les Géographes, dit-il après ce Missionnaire, ont oublié dans leurs descriptions du Brésil, l'Île de Maragnan. La Baie devant laquelle est située l'Île de Maragnan, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Île, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Îlette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Île de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes au Sud de l'Equateur.

Du fond de la Baie sortent, vers cette Île, trois beaux Fleuves, qui

(69) Publiée à Paris en 1612, sous le titre d'Histoire de la Mission de Peres Camucins dans l'Île de Maragnan. On verra bientôt à quelle occasion.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

viennent la ceindre de toutes parts ; de sorte que d'un côté elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent , d'un autre à deux ou trois , & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves se nomme *Mounin* ; & sa largeur , à l'embouchure , est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second , ou celui du milieu , s'appelle *Taboucourou* ; & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi mille. Le troisième , qui est l'Occidental , se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure , & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Pais a d'autres Rivières , telles que le *Pinaré* , qui ayant reçu le *Maracou* , tombe dans le *Miary* ; à soixante ou quatre-vingt milles de son embouchure , & l'*Ouaïcou* , qui sort des Forêts pour se jeter aussi dans le *Miary* ; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le *Taboucourou* n'est gueres moins rapide , surtout vers son embouchure , après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots , causés par ces deux Fleuves , rendent l'accès de l'Île de Maragnan fort difficile ; sans compter qu'en dehors , c'est-à-dire vers la Mer , elle est environnée de sables & d'écueils , qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province , dont la Côte , à l'Est comme à l'Ouest , est bordée de basses , & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue jusqu'à celui des Arbres secs , noms d'origine Française , ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer , & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte , depuis le Cap de Tapouytapere , qui forme la Baie à l'Occident , jusqu'au grand Fleuve des Amazones : c'est-à-dire qu'elle est masquée par une infinité d'Ilots & de sables , & que le rivage même est couvert de Mangliers si épais , que joint à la nature du terrain , où les traces des piés disparoissent aussitôt , il est impossible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Île & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente , on n'y a découvert que deux passages ; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Îlette Sainte Anne , qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux : les grands Vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Île ; & les petits sont les seuls qui se hazardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte Anne ; il peut recevoir les grands Vaisseaux ; mais comme ce n'est qu'en certains tems , & jamais sans quelque danger , on ne sauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens , qui habitent la grande Île de Maragnan , nomment leurs Habitations *Oc* , ou *Fave*. Elles sont composées de quatre longs édifices , qui forment un carré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens piés ; mais dans quelques-unes il en a jusqu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente piés. Ce sont de grands troncs d'arbres , dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées ; & du pié jusqu'au sommet , tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens , qui vivent paisiblement sous le même toit. L'Île contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette

forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Le Ciel est ordinairement pur & serein dans cette Ile. On n'y sent presque aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée , comme le brouillard n'y est jamais épais , ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle , ni de neige. Le tonnerre y est très rare , ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs , vers le soir , & le matin même , tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer , il chasse des pluies devant soi , dans toutes ces Régions , quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith ; ensuite , aussitôt qu'il a passé , on essuie , pendant deux ou trois mois , des pluies continuelles , suivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan , il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'Été , lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne , les vents d'Est , qui se nomment Brises , commencent à se lever , & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zenith , comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crépuscule , c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin , & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'Horizon. L'après midi , ils perdent insensiblement leur force ; & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'Ile & dans le Continent voisin , on ne sent point d'autre vent que celui d'Est , qui rafraîchit merveilleusement l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur , les jours & les nuits sont égaux , la température presque toujours la même , & l'on auroit peine à trouver un Pais dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Ile soit environnée d'eau de Mer , ou qui en a les qualités , elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce , la plus pure & la plus saine , d'où se forment plusieurs Ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile , que sans secours & sans repos elle produit en trois mois une abondante moisson de Maïs , avec toutes sortes de fruits , de légumes & de racines à proportion. Les Marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir sont du Bois de teinture , du Safran , du Chanvre , cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou* , quelques especes de Laque , du Baume que le P. Claude compare à celui de la Meque , d'excellent Tabac , & cette sorte de Poivre que les Indiens nomment Axi. Ceux qui ont observé les qualités du terroir le croient propre à porter des Canes de Sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les Côtes ; & dans les Cailloux , une sorte de Cristal blanc & rougeâtre , plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ile n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses , puisque les Habitans en tirent celles qu'ils portent aux levres , & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir , quoiqu'ils n'en fassent aucun usage , d'Argile pour faire des Briques , de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile n'ayant ni de trop hautes Montagnes ni des Plaines trop vastes , & se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau , elle peut passer pour un des plus beaux séjour du

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Propriétés de
l'Ile de Mara-
gnan.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Monde. Ses Animaux & ses Plantes sont peu différens de ceux du Brésil entre lesquels on prendra soin de rappeler ceux qui méritent une Observation particulière.

A l'Ouest de l'Île de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en est séparée que par un Déroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes mers, elle paroisse environnée d'eau. Les Terres basses, qui se trouvent alors inondées, demeurent à sec après le reflux. Ce Canton est habité, comme l'Île, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour se dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Indulaires; & leur País est encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Île. De cette Province, on passe dans une autre, qui tire son nom du Fleuve *Comma*, dont ses limites sont arrosées, & qui surpasse aussi l'Île de Maragnan en fertilité. On y compte seize Bourgs, dont les Habitans sont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de Cayeté, qui touche à celle de Para, d'où l'Île de Maragnan est éloignée d'environ 80 lieues, on trouve d'autres País habités par des Topinamboux, surtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'unissent même par des mariages, & sont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernières années du XVI^e. Siècle, les Marchands d'Amsterdam & de Rotterdam envoient ici plusieurs Vaisseaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'après le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entreprises des François.

Comment les
François s'éta-
blirent dans l'Î-
le de Maragnan.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, aiant été pressé par un Brésilien, qui se nommoit *Ouyrapire*; fort accrédité dans sa Nation, de revenir avec des Marchandises & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique: mais la discorde, qui se mit entre ses gens, & la perte d'une partie de son Escadre, ne lui permirent pas de faire un long séjour au Brésil. Il y laissa néanmoins quelques Soldats, sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui se concilia l'affection des Sauvages jusqu'à leur faire désirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Française. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi, de la disposition des Brésiliens, & des propriétés du País; & ce Prince en conçut une si haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le succès d'un Etablissement, il résolut seulement de se procurer des éclaircissements plus certains. La Ravardiere fut envoyé avec de Vaux, pour prendre de nouvelles informations. Ils passerent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais, à leur retour, ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ravardiere, s'étant lié d'intérêts avec Rasilly & le Baron de Sanfy, employa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint, de la Reine Mere, quatre Capucins; entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation; & ne se promettant rien moins qu'un échange

échange, avantageux pour les Brésiliens, de leur or & de leur argent pour les lumières de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

Une tempête, qui le jeta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite, ayant remis à la voile, il passa, le 7 de Mai, entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin, il se trouva par les quatre degrés de Latitude Australe; d'où tournant à l'Ouest, il arriva le 23 à l'Île Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta jusqu'au 8 de Juillet; & delà s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouri, où il entra le 11 à midi, il suivit la Côte jusqu'au Cap de la Tortue, par les 2 degrés 20 minutes du Sud. Il y passa 12 jours; & le 26, il se trouva proche de l'Îlette Sainte Anne, d'où il passa sans obstacle à l'Île de Maragnan.

Son premier soin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choisit une Colline assez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivières qui tombent dans le Détroit. Cet Etablissement reçut le nom de Saint Louis, & fut muni de 22 Pièces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'emploierent à la conversion des Indiens, dont plusieurs ouvrirent les yeux à la lumière. Le P. Claude, ayant reçu ordre de repasser en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptisés solennellement à Paris.

Il paroît certain que les François ne furent pas long-tems maîtres de l'Île; mais on ignore en quel tems ils se virent forcés de l'abandonner. Laet juge que ce fut en 1614, lorsque Jérôme d'Albuquerque fut envoyé avec une puissante Flotte, pour soumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Nossa Senhora del Rosario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui se passa entre les François & lui; mais il est constant qu'ils furent contraints de se retirer, & que les Portugais s'établirent solidement à leur place. La Ravardière avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'Yballyahap, & ces Barbares furent aussi chassés par des Ennemis supérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'est pas éloignée du Fleuve de Camusi, est si haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais son sommet forme une belle & vaste Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, sur vingt de largeur, & qui n'est pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de distance, une autre Montagne, nommée Cotiova, mais beaucoup moins grande, en contenoit sept ou huit.

Les François
abandonnent l'Î-
le de Maragnan.

Nous avons décrit la Côte du Brésil Septentrional jusqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Est, & qu'on place à deux degrés 15 minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Îlette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour se rendre au Fort de Saint

Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où est situé ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Ensuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont construit eux-mêmes, sous le nom de San Francisco. Celui de Saint Louis est par les deux degrés 20 minutes.

Une Carte Portugaise, que Laet juge fort exacte, représente l'étendue de la Capitainie de Maragnan. Elle place sur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque distance de son embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anse, avant laquelle plusieurs Rivières qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui sort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit sur la gauche un autre Fort Portugais, nommé Sainte Marie. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, ensuite celle du Tapocoru, vers les trois degrés, d'où la Côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest jusqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. Delà elle retourne au Nord jusqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui est au milieu de la Baie, Nord & Sud dans sa longueur, en remplit presque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anse, qui contient le Fort de Saint Louis devant son embouchure, entre deux Rivières qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François est au fond de cette Anse, & presque au milieu de son enceinte. Autour de l'Ile, sur les Côtes de la Baie, on trouve plusieurs Habitations, dont les plus considérables sont celle de Saint André, qui est presque à la pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques à la pointe méridionale.

On lit, sur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, jusqu'aux cinq degrés de Latitude Australe, où ce Fleuve reçoit une grande Rivière qui descend de l'Est, & qu'ils avoient remonté aussi le Meary jusqu'au huitième degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en suivant la Côte à quelque distance du rivage, qui est bas & bordé de Sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'Aippe, d'où l'on en compte deux à l'Ile de Camara, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé*: Delà, quatre à l'Ile Blanche, ou de Saint Jean, qui n'est qu'à un degré 12 minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui sont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, sous le nom de Punta Separata, portent des noms fort différens de ceux qui se trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en suivant la Côte à l'Ouest l'espace d'environ 25 lieues, on rencontre, suivant cette Carte, une Baie qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui se nomme *Comma Vassou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; ensuite 15 jusqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les Terres qui sont dans cet intervalle, le nom de *Costa Alagoada*, parce qu'elles sont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve *Joroque*, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues jusqu'au Fleuve *Paraguacoté*; & les Terres entre ces deux Fleuves

portent le nom de *Costa Baxa*. Le Paraguaraté est suivi de la Riviere de *Surianamé*, à 8 ou 9 lieues ; & cette Riviere, de celle de *Surama*, presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci ; & le *Namé* à quatre ou cinq de l'*Itata*. Enfin , du *Namé*, au Promontoire qui se nomme *Punta Separata*, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile qu'elle nomme *Isla de Arca*.

Après *Punta Separata*, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol* ; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus, où est située sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de *Para*, dont le País forme une autre Capitainie Portugaise (70).

Mais nous ne continuerons point de suivre la Côte, sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Brésil, que l'ordre ne permet point de laisser derrière nous. Reprenons à la première Capitainie, qui est celle de *Saint Vincent*. *Correal*, qui fit un séjour de cinq ans, dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à *Bahia* ou la Baie de tous les Saints, il fut employé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoioit à *Saint Vincent* pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particulièrement de l'état de cette Province (71). *Santos* qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Métifs, mariés la plupart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possèdent toutes les richesses du País. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre *Santos* & *Saint Paul*. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets. *Correal* regarde les Habitans de *Santos* comme les plus ignorans de toutes les Indes. » Un d'entr'eux lui demanda s'il y avoit des Indiens en Europe, & si les Hommes y étoient faits comme au Brésil ? La conversation étant tombée sur la différente position du Brésil & du Portugal, qui fait que l'un de ces deux País a l'Été lorsqu'on a l'hiver dans l'autre, & qu'il est nuit ici lorsqu'il est jour au Brésil, *Correal* ne put persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta beaucoup, par une indiscretion qui le fit parler des Anglois, parmi lesquels il avoit servi. On lui demanda vingt fois s'il n'étoit pas Hérétique ; & ceux qui l'avoient entendu apportèrent de l'Eau-Benite, dont ils arrosèrent le lieu où il étoit avec eux.

Il ne vit point la Ville de *Saint Paul*, qui est à plus de douze lieues de *Santos* dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inaccessibleles, & par la grande Forêt de *Pernacabiaba* ; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit sù jusqu'alors que par des témoignages incertains. » C'est une espece de République, composée, dans son origine, d'un

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Intérieur du
Brésil.

Ville de Santos
décrite par Cor-
real.

Ignorance de
ses Habitans.

République de
Saint Paul.

(70) Laet, lib. 16. cap. 20 & précédent.

(71) Voyages de François Correal, Part. 2. chap. 9.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Son origine.

Ses Loix & ses
usages.

» mélange d'Habitans sans foi & sans loi , que la nécessité de se con-
» server a forcés de prendre une forme de Gouvernement. Il s'y trouve
» des Fugitifs de tous les Ordres & de toutes les Nations ; des Prêtres ,
» des Religieux , des Soldats , des Artisans , des Portugais , des Espa-
» gnols , des Créoles , des Metifs , des *Cariboës* , qui sont des Indiens
nés d'un Brésilien & d'une Negresse , & des Mulâtres. Elle ne consistoit
d'abord qu'en une centaine de Familles , qui pouvoient monter à trois
ou quatre cens personnes , en y comprenant les Esclaves & quelques Bra-
siliens des Cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt ans , elle
s'accrut de dix ou douze fois ce nombre Les *Paulistes* , c'est le seul nom
que l'Auteur leur donne , prennent la qualité de Peuple libre , & ne don-
nent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais , qu'un tribut an-
nuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il
monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs , qui a donné
naissance à cette petite Société. Elle est si jalouse de sa liberté , qu'elle
ferme l'entrée de ses Terres aux Etrangers , s'ils ne se présentent dans le
dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves , au-
tant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des Espions & des Traîtres , que pour
connoître à quoi ils peuvent être employés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs
dispositions , on leur fait faire de pénibles courses , dans lesquelles ils sont
obligés d'enlever chacun deux Indiens , qu'ils doivent amener pour l'es-
clavage , & qui sont employés au travail des Mines ou de l'Agriculture.
Si l'on ne soutient pas l'examen , où si l'on est soupçonné de quelque per-
fidie , on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas
plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils
envoient paier le tribut , ils sont déclarer que le devoir & la crainte n'y
ont aucune part , & que leur unique motif est un ancien sentiment de
respect pour le Roi de Portugal. On assure qu'ayant quantité de Mines
d'or & d'argent , ce qu'ils paient aux Officiers du Roi est fort éloigné
d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus ; mais
comment forcer une Troupe de Brigands , qui sont environnés de rochers
inaccessibles , & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux passages
qu'ils ne croient pas assez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en
corps , armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire
des Fusils , mais il est certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge
que respectant peu les Voïageurs qui s'écartent , & recevant quantité de
Negres fugitifs , ils amassent des armes à feu par cette voie. Ils font des
courses de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres , entre
les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu
l'audace de traverser le Brésil. On a su que les Jésuites du Paraguay avoient
fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Paulistes ; mais que
soit par défiance de leurs vues , ou par indifférence pour la Religion , ces
indociles Brigands s'étoient obstinés à les rejeter (72).

Témoignage
des Missionnai-
res.

Il est heureux que le témoignage de Correal se trouve ici confirmé par
celui des Missionnaires : mais quoique leurs récits se ressemblent pour le

fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Observations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoié delà quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célèbres est celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé Piratininga par les Naturels du País, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoié au Brésil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, aiant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour le dessein d'y former une nombreuse Eglise de Brasiliens, qu'il se flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transféra le Collège de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célèbre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collège à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Ses Habitans se maintinrent quelque tems dans la piété ; & les Indiens du Canton, protégés par les Jésuites, qui les faisoient traiter humainement, embrassoient le Christianisme à l'envi : mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires avoient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La premiere source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint Paul, où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul ; & par degrés il sortit, du mélange des deux Sangs, une génération perverse, dont les désordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte.

Origine des
Mamelus de l'A-
mérique Méridi-
onale, & leurs
ravages.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats, & des Supérieurs Ecclésiastiques ne pûrent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les poursuites de la Justice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblèrent aussi ; & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de País. Le plus court, observe l'Auteur, eut été d'en purger la Terre ; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étoient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être soumise que par la faim. Il falloit des Armées nombreuses, que le Brésil n'étoit point en état de fournir ; sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en défendre les approches ; & que pour les réduire il auroit fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui paroît surprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, sous un Ciel

toujours fercin. Le climat , quoique par les 24 degrés de Latitude Australe , est fort temperé. Toutes les Terres sont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croissent en abondance , & les pâturages y sont excellens. Ainsi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait longtems parcourir , avec des fatigues incroyables & de continuels dangers , de vastes Régions sauvages , qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes. (73). D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menotent dans ces expéditions , qui duroient souvent plusieurs années. Il y en périssoit un grand nombre. D'autres , à leur retour , trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre País auroit été bientôt sans Habitans , si ceux qui ne revenoient point n'eussent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courses , ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en Société.

Mamelus dé-
guisés en Jésui-
tes.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert , de ces Ennemis publics , que les Nations Indiennes qui se trouvoient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient , dit-il qu'à soutenir les Réductions , c'est-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus , qui n'auroient jamais pû forcer cette barrière. L'intérêt les aveugla. Ils ne voioient , dans ces nouvelles Eglises , qu'une Digue opposée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer justement , qu'après la ruine de cette Frontière. Cependant comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens , & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre , ils eurent recours à la ruse ; dont ils emploierent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès , du moins pendant quelque tems , fut de marcher en petites Troupes , dont les Commandans étoient vêtus en Jésuites , dans les lieux où ils favoient que ces zélés Missionnaires cherchoient à faire des Profelytes ; ils commençoient par y planter des Croix ; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient , ils donnoient des médicamens aux Malades , & sachant la Langue *Guarani* , qui est la plus commune dans cette Contrée , ils alloient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme , dont ils leur donnoient une courte explication. Lorsque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre , ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode , où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plûpart se laissoient conduire par ces Traîtres , qui levant enfin le masque commençoient par leur lier les mains , égorgeoient ceux qui leur faisoient craindre quelque résistance , & traînoient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns , qui répandirent l'allarme ; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée , les Jésuites en ressentirent de tristes effets , par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques , & surtout par la difficulté qu'ils trouverent long-tems à se faire suivre des Indiens.

Toute la nouvelle Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes en-

(73) Voyez l'Histoire du Paraguay , par le P. Charlevoix.

treprises des Mamelus ; & ce fut à l'occasion d'un mal , qui croissoit de jour en jour , que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de supprimer un trait si curieux.

Ce n'étoit pas assez , dit le pieux Historien , d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions , & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Leurs Chefs représenterent au Supérieur des Missions , que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les armes , les précautions ne pourroient empêcher qu'ils ne succombassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en étoient pas moins persuadés qu'eux ; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat , en Espagne , de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens , & rien n'étoit plus sage , en effet , pour les Indiens en commande , qui vivoient parmi les Espagnols , intéressés à leur conservation. On ne pouvoit compter sur la fidélité de ces especes d'Esclaves , dont la soumission étoit forcée , qu'autant qu'ils étoient dans l'impuissance de secouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres : leur soumission étoit volontaire ; & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aiant fait connoître le prix , rien ne pouvoit les porter à la révolte , aussi long-tems du moins qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté , que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs , ils étoient les seuls sur lesquels on pût compter , pour la défense des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata contre les entreprises des Portugais & des Indiens du Bresil , qui n'ont détruit les Villes de Xeres , de Villarica & de Ciudad Real , ne se sont ouverts un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay , & ne se sont mis en possession de plusieurs belles Mines d'or , telles que *Montegrosso* & *Guiba* , que depuis qu'on leur a laissé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols , à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations , y eussent si peu d'égard : ils se laissoient prévenir par diverses personnes qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres , & qui les entendoient même très mal , en leur sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

Dans les circonstances présentes , où ces fausses idées paroissent bien établies , un Gouverneur , le mieux intentionné , n'auroit osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens , & les Missionnaires osoient encore moins le proposer : mais le P. de Montoya , un des principaux (74) , devant faire le voyage de Madrid , on ne manqua point de mettre cet article dans ses instructions. Il en fit l'ouverture au Conseil Roial des Indes. Comme il s'étoit attendu à se voir objecter , que si les Néophytes , une fois armés , se révoltoient contre les Espagnols , il seroit impossible de les réduire , puisqu'on n'avoit pu les soumettre lorsqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas ; il alla au-devant de cette objection , en représentant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser les armes à la discrétion de leurs Indiens ; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes , avec toutes les munitions , & de ne les leur mettre en main que lorsqu'ils seroient menacés de quel-

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

Comment les
Missionnaires ont
obtenu la per-
mission d'armer
les Indiens.

(74) Voyez , ci-dessus , les Voyages sur la Riviere de la Plata.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

que irruption de la part de leurs Ennemis ; de n'en garder même, dans les réductions, que ce qui seroit nécessaire pour se garantir d'une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces armes seroient achetées des aumônes qu'ils recevraient ; qu'il n'en coûteroit pas un sou à la Caisse royale ; & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Troupes.

- Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite des précautions dont on avoit eu soin de les appuyer. Tout fut accordé en 1639 ; & les Gouverneurs particuliers, comme le Viceroy, reçurent des ordres qui furent bientôt suivis de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent beaucoup sur cette innovation : mais le Conseil Roial des Indes à tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa décision. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Missionnaires plus intéressés que personne à ne pas souffrir que leurs Indiens abusent de leurs armes, s'est contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'employer tous ses soins pour arrêter les abus dans leur source, & d'informer le Conseil des moindres desordres : mais comme il n'est jamais rien arrivé qui puisse justifier les défiances, la Cour d'Espagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établissement plus sage. Depuis plus d'un siècle, non-seulement les Mamelus & leurs Alliés, n'ont pu entamer les Réductions chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles sont établies, mais il s'est formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu particulièrement, des exemples, dans les différends de l'Espagne avec le Portugal, pour la fameuse Colonie du Saint Sacrement (75).

En 1705, lorsque les Portugais se furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Espagnols, déclara, dans un Mémoire public, adressé au Roi, au Conseil Roial des Indes, au Viceroy du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole, & aux Officiers des Troupes, qu'il avoit toute l'obligation du succès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uruguay, « qu'ils s'étoient chargés de tous les travaux, » jusqu'à porter, à force de bras, les canons pour les batteries ; qu'ils » avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient essuïé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de la Place. Les Assiégés en eurent » tant d'effroi, que les voyant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent » sur plusieurs Navires, arrivés avec un secours qui n'eut pas le tems de

(75) Nous n'entrons point dans la dernière querelle, qui est d'une autre nature, & qui a besoin d'éclaircissmens, qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Espagne même, à l'occasion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Troupes réunies

de l'Espagne & du Portugal : mais quelque idée qu'on puisse prendre de cette guerre, il n'est pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Espagne ; ce qui porte à croire que l'affaire présente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déjà remarqué que les dernières Nouvelles font honneur à la conduite des Missionnaires.

» débarquer ;

» débatquer, & laissèrent dans la Place toute leur artillerie & leurs munitions. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorsqu'ils furent congédiés, ils refuserent généreusement cent quatre-vingt mille piafres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur service (76).

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Brésil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un País couvert & marécageux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Ouest par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il se trouve plusieurs Nations, la plupart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain : ses Terres, à l'exception des Montagnes, sont assez fertiles en légumes, en racines & diverses autres Plantes qui demandent peu de culture. Le País est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre plusieurs Rivières qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres, & le

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Description de
la Province de
Guayra.

(76) Nous ne déroberons point au Lecteur, une autre peinture de ce Siege, qui ne leur est pas moins glorieuse. » Un Navire François étant entré dans le Port de Buenos-Aires, pendant qu'on y faisoit les préparatifs de cette expédition, le Capitaine apprit que les Espagnols étoient sans Ingénieur, & s'offrit à leur en servir. Son offre fut acceptée. On lui donna le Plan de la Place qui devoit être attaquée. Ensuite, s'étant informé quelles étoient les Troupes qui devoient marcher, il fut étonné que dans le dénombrement qu'on lui en fit, le Gouverneur parût faire beaucoup de fond sur les Indiens des Missions des Jésuites, qui étoient attendus au premier jour. Que voulez-vous faire, Monsieur, lui dit-il, de ces Gens-là ? Attendez, pour en juger, répondit le Gouverneur, que vous les ayez vus dans l'action. Peu de jours après, on vint avertir que leur première division paroissoit. Le Gouverneur invita le Capitaine François à monter à cheval avec lui. Bien-tôt ils apperçurent les braves Néophytes, qui sortoient deux à deux d'un défilé, & qui se formoient en bataillons dans la Plaine, leurs armes en bon état, & suivis de quelques Pièces d'artillerie : l'ordre, le silence, & la facilité de leurs mouvemens, causèrent de la surprise au François. Il voulut parler en Espagnol à ceux qui composoient la première ligne; mais ils ne lui répondirent que par ces deux mots *los Padres*, en lui montrant les Jésuites qui les

» suivoient. Il joignit un de ces Missionnaires, qui lui dit que leurs Indiens ne parloient point d'autre Langue que la leur; que si l'on avoit quelque ordre à leur donner, lui & les autres Jésuites étoient là pour leur servir d'Interpretes, & qu'on pouvoit compter sur une prompte & fidelle exécution. On leur assigna le poste qui étoit exposé au feu de la Place. Ils y répondirent vivement, & bientôt ils demandèrent la permission d'aller à l'assaut. On leur dit que la breche n'étoit pas encore assez grande : ils répondirent que c'étoit leur affaire, & qu'ils ne comptoient pas moins de la forcer. On leur permit de suivre leurs vues. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on leur tira, de la Place, une volée de canon, qu'ils essuierent sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. Enfin l'intrépidité, avec laquelle ils ne cessoient point d'avancer, effraia les Portugais & leur fit prendre la fuite. Le Capitaine François, d'après lequel on fait ce récit, n'admira pas moins le sang froid des Missionnaires, qui, n'ayant que leur Breviaire à la main, ne voioient tomber aucun de leurs Gens sans courir à lui, & s'exposer au feu le plus vif, pour l'exhorter à mourir chrétiennement. Ils ne paroissoient pas plus émus que s'ils eussent été dans leur Eglise.

Histoire du Paraguay, liv. 15, pp. 261 & précédentes,

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Lac des Caracaras.

Montagnes de Tapé.

Différentes Nations qui habitent le Brésil.

Guibay, sur lequel étoit bâti la Ville Espagnole qui portoit le nom de Villarica, assez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivières de la même Province sont tributaires.

A l'Ouest de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Australe, on trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des Caracaras; & dans les plus récentes, celui d'Ibera. Sa figure est irrégulière: il a, dans sa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivières, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uruguay; la première, sous le nom de *Rio Mirinay*; la seconde, sous celui de *Rio Corrientes*. Un Missionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana: mais on a fait observer, dans les Voies sur Rio de la Plata, qu'on donne souvent à ce Fleuve le nom de Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flottantes, qui servent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Derrière les premières Capitainies du Brésil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uruguay. On y trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jésuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les Païs & de tous les Peuples qui bordent le Brésil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée, depuis Rio de la Plata jusqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voyageurs & des Historiens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement sous des noms modernes, & souvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incursions, sont une autre source d'obscurité (77). Mais il paroît que dans le Brésil même, les Portugais ont apporté plus de soin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, aussi curieux, dans ses Voies, de connoître les Hommes que la situation des lieux, s'est fait aussi, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil, une étude d'observer les différentes races des Indiens: c'est Kniver, qu'on a déjà cité. Enfin Laet, persuadé que cette connoissance des noms certains est fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne cesse point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux sources. Nous ferons un court extrait du sien.

(77) Delà vient, peut-être, que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'il seroit à désirer, pour la connoissance Géographique du Païs. C'est un reproche qu'on lui a fait dans l'Année littéraire.

Il commence par observer que les Indiens du Brésil ne parlent point la même Langue ; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres , parcequ'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile , abondante , & même assez agréable. Les Enfans Portugais , nés ou élevés dans le Pais , ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels , surtout dans la Capitainie de Saint Vincent ; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples , qui sont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations , & qu'ils ont chassé , ou détruit , celles qui ont entrepris de leur résister.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Leur langue la
plus commune.

On donne le premier rang , entre tous les Peuples du Brésil , aux *Petiguaries* , qui habitent les environs du Fleuve de Paraiba , à la distance d'environ trente lieues de Fernambuc , & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme , mais qui passe pour l'Ouvrage d'un Jésuite Portugais , leur attribue beaucoup d'affection pour les François , avec lesquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages , jusqu'à l'année 1584 , que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba , sous la conduite de Diego de Flores & de *Fructuoso Barosa*. Une grande partie de cette Nation conserve encore le souvenir de ses anciens Alliés , qui leur fait détester ses derniers Maîtres , & qui les dispose toujours à prendre parti contr'eux , comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Recherches des
Portugais.

Petiguaries,

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans* , autrefois nombreuse , mais aujourd'hui presque entièrement détruite. Les Portugais , aiant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguaries , emploierent l'artifice pour les diviser ; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre , ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les Viatans , dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite ils se saisirent facilement du reste , qu'ils vendirent pour l'esclavage , ou qu'ils forcèrent de les servir eux-mêmes à Fernambuc , où la plupart périrent de misère.

Viatans,

Depuis Rio Real jusqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Ilheos , on trouve la grande Nation des Tupinabes (78) , qui s'est divisée en un grand nombre de branches , entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux , qui ont leur établissement vers la Baie de tous les Saints , sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Tupinabes,

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François , & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

Caetas

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo , on trouve les Tupinaques , partis anciennement des environs de Fernambuc , pour s'établir sur cette Côte , où leur Colonie devint très nombreuse ; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares , ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs , pour les plus vindicatifs , & les plus livrés à la Polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

Tupinaques

(78) Apparemment ceux qui ont été nommés Topinamboux , & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

Tummimives.

Tamvias.

Caroës.

Tapuyas, &
leurs différentes
branches.

Les Tupiques, qui descendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du País, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable; mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas*, & les *Guaracas*. Cette dernière Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques.

Les Tummimives habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les Tupinaques: mais il n'en reste aujourd'hui qu'un très petit nombre.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les Tamvias; mais les Portugais, en s'y établissant, ont presque entièrement détruit cette Nation. Ses restes se sont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingt lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuse, & mortelle ennemie des Tupinaques.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissmens. Celle qui se nomme les *Guaymuras* est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la Mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulières. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulieres, & des massues, armées de pierre, dont ils écrasent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations suivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de Caatinga, vers Rio grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'Aquitigpé; plus loin, les *Oquigtaioubas*, & les *Pahis*, qui se couvrent le corps d'un tunique de chanvre sans manches, & qui ont une Langue particuliere; ensuite les *Axos*, les *Aquitigras*, & les *Laratios*; sur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naforas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures, Assez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayavas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des habitations fixes. Ces trois Peuples sont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigravès* ont aussi des habitations régulières. Les *Obacatiarès* occupent les Iles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges souterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammel-

les pendantes jusqu'aux cuisses, & sont obligés de se les lier dans leurs cources (79). Les *Jobioras-Apuyarès* sont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine : mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent suspendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles : ils sont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaiyès*, les *Jaicuiyes*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuyès*, les *Tapecuyès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguar-gas*, les *Pahacuyès*, les *Parapotes*, les *Caraciboins*, les *Caracuiyès*, les *Maimimis*, sont des Alliés ou des Descendans des Guaymurès, quoiqu'ils parlent une Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possèdent encore le Païs intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les *Apetupas*, les *Caraguatayras*, les *Aquigiras*, & les *Tapiguiris*, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de Pygmées ; les *Quinciguigis*, qui sont excellens Cavaliers, les *Quajeras* & les *Anaguigis*.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du sommeil. Les *Ighigranupanis*, étroitement alliés avec les Guaimures, & leurs Associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur par l'usage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois sonore, qu'ils battent l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chassés par les Topinamboux des lieux qu'ils occupoient sur la Baie de tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choisi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près de Rio Grande ; les *Catagwas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo ; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres ; & dans la même Contrée les *Noncas*, les *Apuyes*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainsi l'on ne compte pas moins de soixante-seize Sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même Langue, Peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui sont voisins des Colonies Portugaises (80).

Knivet nomme quelques autres Nations. Les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très grand Païs, dans la partie Septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces ; ils reçoivent assez civilement les Etrangers, & ne laissent pas d'être fort

Recherches de
Knivet.

Petivars, &
leurs usages.

(79) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

(80) *Lact*, Description des Indes Occidentales, l. 14. c. 34

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

braves à la guerre. Leur stature est médiocre. On leur perce les levres , dans l'enfance , avec une pointe de corne de Chevre ; & lorsqu'ils sont sortis de cet âge , ils y portent de petites pierres vertes , dont ils tirent tant de vanité , qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais ils ne permettent aux Femmes que le commerce d'un seul Homme. En guerre , elles portent dans des paniers , sur leur dos , les provisions de vivres , qui sont des racines , de la venaison & de la volaille. Pendant leur grossesse , le Mari ne tue aucun Animal Femelle dans l'opinion que leur fruit s'en ressentiroit. Lorsqu'elles sont délivrées , il se met au lit , pour recevoir les félicitations de tous ses Voisins. Dans leurs courses par des Païs déserts , où ils craignent de voir manquer leurs provisions , ils portent une grande quantité de Tabac , dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues , en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis , pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades ; & chacun a son champ distingué , qu'il cultive soigneusement.

Moroquitès.

Le même Voïageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique , entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints , les *Moroquitès* , race de Tapuyas , dont les Femmes , quoique d'une figure agréable , sont fort belliqueuses. Cette Nation passe la vie dans des Forêts , comme les Bêtes Sauvages , & s'étend jusqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ses Ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuscades & la ruse , avec d'autant plus de succès , qu'elle est d'une vitesse extrême à la course. Elle dévore aussi ses Captifs.

Tomomymis,
& leurs Villes.

Knivet remarque , sur les Topinamboux qui habitent la Baie de tous les Saints , qu'ils ont les mêmes usages & les mêmes ornemens que les Petivarès ; qu'ils parlent la même Langue , & que leurs Femmes passent pour belles ; mais qu'ils diffèrent de tous les autres Indiens par l'usage qu'ils ont de laisser croître leur barbe.

Siege de Mo-
rogegés, où Kni-
vet assista.

Dans la Capitainie de Spiritu Santo , Knivet compte une Nation très féroce , qu'il nomme les *Tomomymis* , & contre laquelle il fit souvent la guerre au Service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes , nommée Morogegés ; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations , qui sont en grand nombre sur le Fleuve de Paraiba. Elles sont revêtues , en dehors , d'une enceinte de grosses pierres , disposées en maniere de Palissades ; & par derriere , d'un mur de Cailloux. Les toits des Maisons sont d'écorce d'arbres , & les murailles d'un mélange de solives & de terre , dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. » Notre Armée , raconte Knivet , étoit composée , pour ce Siège , de cinq » cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés ; cependant les Tomomy- » mis firent des sorties si violentes , qu'ils nous obligèrent de nous retran- » cher nous-mêmes & de faire demander du secours à Spiritu Santo. Ces » Barbares se montroient audacieusement sur leurs murs , ornés de plu- » mes , & le corps teint de rouge ; ils se mettoient sur la tête une sorte » de petite roue combustible , à laquelle ils mettoient le feu ; & la fai-

« fant tourner dans cette situation , ils nous croient de toutes leurs for-
 « ces, *Lovaé eyavé Pomoubana*, c'est-à-dire, vous serez brûlés de même.
 « Mais, à l'arrivée de nos Auxiliaires, ils commencerent à se retirer fur-
 « tivement ; & les Portugais ne s'en furent pas plutôt apperçus, que se
 « couvrant de claies de Canes, à l'épreuve des fleches, ils se précipite-
 « rent vers le mur, qu'ils ne renverserent pas sans peine, & pénétrèrent
 « dans la Ville. Ils y perdirent plusieurs Soldats ; mais faisant main-basse
 « sur les Barbares, ils en tuèrent ou prirent environ seize mille. Ensuite
 « ils se rendirent maîtres de quelques autres Villes de moindre grandeur,
 « dont les Habitans éprouverent le même sort, & tout le Païs fut ravagé.
 « Delà nous descendîmes, par le Fleuve de Paraiba, jusqu'à la Ville de
 « Morou ; & traversant la Montagne que les Brasiiliens nomment *Para-*
 « *piaguena*, nous arrivâmes à la vue de *Tupa Boyera*, voisine de Rio
 « Janeiro, & nommée *Organa* par les Portugais, d'où nous n'eûmes que le
 « Fleuve *Maccein* à descendre, jusqu'à la Ville de Saint Sebastien, où
 « l'Armée fut congédiée,

DESCRIP-
 TION DU
 BRÉSIL.

Les *Ovaïtaguafes* habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Païs est humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les *Guaymures*, laissent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne sont point des Hamacs, comme chez les autres Nations ; ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur Foier. Ils ne sont en paix avec personne, & leurs plus cruels Ennemis sont leurs Voisins.

Ovaïtaguafes &
 Habitans du Cap
 Frio.

L'Ile Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, est habitée par les *Ouaïyanassés*, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très difforme, quelque soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne. Leur principale Habitation se nomme *Jaquaripipo*.

Ouaïyanassés

Kniver observe, sur les *Tupinaques* de la Capitainie de Saint Vincent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils dansent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Les *Porés*, qui demeurent assez loin de la Mer, ressemblerent beaucoup aux *Ouaïyanassés* par la taille & les usages ; mais ils vivent de fruits. Les Hommes se couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & se peignent de diverses couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits sont une espece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, & dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air par de petits toits de branches & de feuilles entrelassées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet usage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Païs, & dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leurs seules richesses sont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

Porés

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.
Molopagues.

Les Molopagues occupent une vaste Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez déceimment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane séparée. Ils reconnoissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilège de pouvoir se donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les Ruisseaux, surtout au pié des Montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumières de la Religion. Leurs Femmes sont belles, sages, spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus curieuses Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagues n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayés.

Les *Motayés*, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, & ne souffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les *Lopis*, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur País est fort riche en métaux & en pierres précieuses; mais l'accès en est si difficile, la Nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe delà chez les *Ouayanaouassonnés*, gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable, mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Brésil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Religion des
Peuples du Bré-
sil.

On a du remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brésiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réserve d'un Frère & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient venir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'es-

prie

pit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amuse à danser continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes sortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adressent gueres que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces Impositeurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens & des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses & des prédictions, qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte: mais dans ces occasions, le Devin risque beaucoup; car lorsqu'on s'aperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Brasiiliens ont plusieurs Femmes, & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premières marques de l'état nubile. Jusqu'à ce tems, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Lery, qui de tous les Voïageurs s'est le plus étendu sur le caractère & les mœurs des Brasiiliens, l'a fait malheureusement avec tant de confusion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaisons & de citations étrangères, dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit, il n'est pas aisé de suivre le fil du sujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'est imposée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut tirer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

Premièrement, dans la subdivision qu'il fait de tous les Habitans naturels du Brésil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouëtacas*, les *Mangués*, les *Tapuiés*, & les *Toupinamboux*, qu'il écrit *Tonoupinambaoulis*: mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens sont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, suivant Lery (81), tous les Brasiiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & se frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espèce de jaspe vert; ce qui les rend si difformes, qu'ils paroissent avoir deux bouches. Les Femmes laissent croître leurs cheveux, & ne se percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on passeroit le doigt entier, & qui sert à soutenir un mélange d'osselets blancs & de pierres, qui leur pendent sur les épaules.

Les Ouëtacas sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers, chez eux, pour le Commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vitesse que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air sale & dégoûtant, leur regard farouche, &

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Leurs Mariages.

Lery copié par
les autres Voïa-
geurs.

Ses observations
sur les Brasiiliens.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens, qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit défordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas ; c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui sont l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

Pygmées.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer Pygmées, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiiliens ressemble à la nôtre ; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux, de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouissance, Hommes, Femmes, Enfans, ils sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou raïée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espèce de manteau ; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Bonne confi-
tution des Brasi-
liens.

Leur parure.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en débarrasser, sont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la levre inférieure, est vrai dès l'enfance ; mais dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchaînent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat ; & le premier soin des Peres, à la naissance des Enfans, est de leur rendre cet important service : la couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres touches de

diverses couleurs ; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur , ce qui leur donne , à quelque distance , l'air de culottes noires , abbatues sur leurs talons. Ils portent , au cou , des colliers d'os , d'une blancheur éclatante , & de la forme d'un croissant , enfilés par le haut dans un ruban de coton ; mais , pour la variété , ils leur font quelquefois succéder de petites boules d'un bois noir , fort luisant , dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de Poulets , dont la race leur est venue d'Europe , ils en choisissent les plus blancs , & leur ôtent le duvet , qu'ils teignent en rouge , pour s'en parfumer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solennelles , ils s'appliquent , avec de la cire , sur le front & sur les joues , de petites plumes d'un Oiseau noir qu'ils nomment *Tucan* (82). Pour les Festins de chair humaine , qui sont leurs plus grandes réjouissances , ils se font des manches de plumes vertes , rouges & jaunes , entrelacées ou tissues avec tant d'art , qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues , qui sont de ce bois dur & rouge , que nous nommons Bois de Brésil , sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules , ils mettent des plumes d'Autruches , » dont ils accommodent , dit Lery , » tous les tuteurs serrés d'un côté , & le reste qui s'éparpille en rond , en » forme d'un petit Pavillon , ou d'une rose ; ce qui forme un grand pan- » nache , qu'ils appellent *Araroya* , lequel étant lié sur leurs reins avec » une corde de coton , l'étroit vers la chair & le large en dehors , vous » diriez qu'ils portent une mue à tenir les Poulets. S'ils veulent danser , ils prennent des fruits , qu'ils nomment *Ahouai* , de la grosseur des Châtaignes ; ils les creusent , les remplissent de petites pierres , & se les attachent aux jambes. Dans les mains , ils ont des Calebasses creuses , & remplies aussi de pierres , ou un bâton d'un pié de longueur , auquel ces Calebasses sont attachées.

A l'égard des Femmes , c'est dans les termes du Voyageur qu'il faut prendre une juste idée de leur parure (83).

(82) Lery croit trouver dans ces usages barbares l'origine de quelques modes Françaises de son tems. » Outre la couronne sur le devant & cheveux pendans sur le derrière , ils lient & arrangent des plumes d'ailes d'oiseaux , desquelles ils font des fronteaux , assez ressemblans , quant à la façon , aux cheveux vrais ou faux , qu'on appelle *Raquettes* ou *Ratapénades* , dont les Dames & Demoiselles de France , & d'autres Pais de deçà , depuis quelque tems se sont si bien accommodées ; & diroit-on qu'elles ont eu cette invention des Sauvages , lesquels appellent cet engin *Pampenambi*. *Ubi sup.* p. 216.

(83) Il faut bien voir , dit-il ; si leurs Femmes & Filles , lesquelles ils nomment *Quoniam* , & , depuis que les Portugais ont fréquenté par delà , en quelques endroits *Macia* , sont mieux parées & attifées. Pre-

micrement , outre ce qu'on a dit , qu'elles vont ordinairement toutes nues , aussi bien que les Hommes , encore ont-elles cela de commun avec eux , de s'arracher tout le poil qui croît sur elles , jusqu'aux paupières & aux sourcils des yeux. Vrai est que pour les cheveux elles ne les imitent pas ; car au lieu qu'eux les tondent sur le devant & rognent sur le derrière , elles , au contraire , non-seulement les laissent devenir longs , mais aussi , comme les Femmes de par deçà , les peignent & lavent fort soigneusement , les séparent également en deux , les troussent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge , & les laissent pendre sur les épaules , comme font celles de Neuchâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suisses : toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus elles ne se font point fendre les lèvres ni les joues ,

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.Nourriture des
Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines ; l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent , & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre , pour devenir hautes d'un demi pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies ; & les ratissant avec des pierres aiguës , on en fait une farine , dont l'odeur n'est sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots , avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie , dans une certaine consistance , son goût diffère peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision , dans les courtes & les guerres , est assez cuite pour se dur-

& par conséquent ne portent point de pierrieres au visage : mais quant aux oreilles , elles les ont outrageusement percées , & les pendans qu'elles y mettent , faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols* , étant blancs , ronds , & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif , cela leur battant sur les épaules , même jusques sur la poitrine , il semble , à les voir un peu de loin , que ce soient oreilles de limiers , qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage , voici la façon dont elles se l'accoutrent : la Voisine , ou Compagne , avec un petit pinceau à la main , ayant commencé un petit rond , droit au milieu de la joue de celle qui se fait peindre , tournant tout autour en rouleau & forme de limaçon , non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs , bleue , jaune & rouge , elle lui ait bigarré toute la face , mais aussi , à la place des paupières & sourcils arrachés , elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets , de plusieurs piéces d'os blancs , coupés & taillés en manière de grosses écailles de poisson , lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre , avec de la cire & gomme mêlée parmi , qu'il n'est pas possible de mieux. Cela , long d'environ un pié & demi , ne se peut mieux comparer qu'aux brassards , de quoi on joue au ballon par deçà. Elles portent aussi de ces colliers blancs , nommés *Boure* en leur langage , non pas au cou comme les hommes , mais entortillés à l'entour des bras : & voilà pour quel usage elles trouvent si jolis les petits boutons de verre jaunes , bleus , verts , & d'autres couleurs , qu'on leur porte enfilés , pour trafiquer par-delà. Soit que nous allions en leurs Villages , ou qu'elles vinssent à notre Fort , elles vouloient en avoir de nous , en nous présentant des fruits ou autres choses de leur Pays , avec la façon de parler pleine de flatterie , dont elles usent ordinairement , nous rompant la tête , & étoient incessamment

après nous , disant ; *Mair , diagatorem amabé maroubi* , c'est-à-dire , » François , tu es » bon ; donne-moi de tes boutons de verre. Elles faisoient de même pour tirer de nous des peignes , qu'elles nomment *Guap* , ou *Kuap* , des miroirs , qu'elles appellent *Aroua* , & tout ce dont elles avoient envie.

Mais entre les choses doublement étranges & vraiment étonnantes que j'ai observées en ces Femmes , c'est qu'encore qu'elles ne se peignent pas si souvent le corps , les bras , les cuisses & les jambes , que les Hommes , même qu'elles ne se couvrent , ni de plumasseries , ni d'autres choses , cependant quoique nous leur voulussions bail-ler plusieurs fois des robes de frise & des chemises , il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir : vrai est que pour prétexte , nous alléguant leur coutume , qui est qu'à toutes les Fontaines & Rivières claires qu'elles rencontrent , s'accroupissant sur le bord , ou se mettant dedans , elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête , & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes , elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent : & quoique nous fissions couvrir par force les Prisonnières de guerre que nous avions achetées , & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort , toutefois aussi-tôt que la nuit étoit close , dépouillant secrètement leurs chemises & autres haillons qu'on leur bailloit , il falloit pour leur plaisir & avant que se coucher , qu'elles se promenassent toutes nues parmi notre Ile. Bref , si c'eût été à leur choix , & qu'à grands coups de fouet on ne les eût contraintes de s'habiller , elles eussent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil , même s'accrocher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres , que rien endurer sur elles. Pour les Enfans , qu'ils nomment *Conomi-Miri* , ce nous étoit un grand plaisir de voir les grandets , au-dessous de trois ou quatre ans , lesquels sessus & grasses qu'ils sont ,

2ir. Elles font toutes deux fort nourrissantes (84) ; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poêle de terre pour les cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition (85) du Breuvage ; & l'on ne fera point surpris de leur abondance, dans un Pays où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut cultiver assez de terre, pour lui rapporter de quoi vivre une année entière. D'ailleurs, les Indiens du Brésil ne manquent point de Maïs, auquel ils donnent le nom d'Avari.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Caprif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils yuident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports ; ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier des Indiens du Brésil, de boire & de man-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSIL-
LIENS.

beaucoup plus que ceux de par deçà, avec leurs poinçons d'os blanc dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne faillioient jamais de venir en troupes, dansant au-devant de nous, quand ils nous voioient arriver dans leurs Villages. Lery assure, pour conclusion de ce Tableau, que la nudité des Brésiliennes, quoiqu'en beauté, dit-il, elles ne cedent rien aux autres, excite moins les hommes, que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, & autres infinies bagatelles dont les Filles & Femmes de par deçà se contrefont & n'ont jamais assez. *Ubi supra.*

(84) La première se nomme *Oui-pou*, & la seconde *Oui-antan*.

(85) Cette opération est fort dégoûtante. Elle est abandonnée aux Femmes, qui commencent par découper les racines, & les faire bouillir à l'eau dans de grands vases de terre. On les retire du feu lorsqu'elles sont amollies, & on les laisse un peu refroidir. Ensuite, plusieurs Femmes,

accroupies autour des vases, y prennent les molles, se les mettent dans la bouche, & les machent : après quoi les remettant dans d'autres vases de terre, qu'on leur tient prêts sur le feu, elles les font bouillir une seconde fois, sans autre peine que de les remuer avec un bâton. Il ne reste alors que de les verser dans de plus grands vaisseaux de terre, où elles les laissent un peu écumer & cuver ; & ces vaisseaux, qui sont étroits par la bouche, demeurent couverts. Ils ressemblent aux grands suviers de terre qui servent à faire la lessive en quelques endroits du Bourbonnois & de l'Auvergne : les Femmes du Brésil font aussi bouillir & machent de même les Grains d'Avari pour en faire une autre sorte de breuvage. L'Auteur répète que ce sont des Femmes ; car l'opinion des Hommes est que si les Filles vierges machoient les Racines & l'Avari, la Liqueur en seroit moins bonne : ils regarderoient aussi, comme une indécence pour leur propre sexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi sup. p. 142.*

DESCRIPTION
DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE,
MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSILIENS.

Leurs guerres.

ger à différentes heures ; c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent aussi toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement & de les manger.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Brésiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à vanger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery assure qu'on remonteroit à l'infini, sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette féroce ; ils baissent la vue avec une sorte de confusion, lorsqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoissent aucune distinction de rangs ; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parceque l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes situées dans un même Canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même-tems les Orateurs de la Société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entières (86). Ensuite chacun s'arme de la *Tacape* (87), qui est une sorte de massue de bois de Brésil, ou d'une espece d'Ebène noire, fort pesante, ronde à l'extrémité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six piés, sur un de large, & son épaisseur d'un ponce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême (88). Leurs Boucliers sont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes,

(86) Lery assure qu'elles durent quelquefois six heures. *Ubi sup.* p. 232.

(87) Ces massues ressembloit à celles de l'Amérique Septentrionale, qui se nomment *Macanas*.

(88) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes sont de fil d'herbe, & si fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, y *tireroit*. Il ajoute que leurs fleches sont longues d'une brassée, & composées de trois pieces ; le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir : & sont ces pieces, dit-il, très bien rapportées, jointes & liées avec de petites pelu-

res d'arbre. Elles n'ont que deux empençons, chacun long d'un pié, lesquels sont fort proprement liés avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pié de cannes seches & dures, en façon de lance, & piquant de même ; & quelquefois le bout d'une queue de raie, laquelle est fort venimeuse : même depuis que les François & Portugais avoient fréquenté ce Pais, à leur imitation ils commençoient d'y mettre, sinon un fer de fleche, du moins une pointe de clou. *Ibid.*

ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées des provisions. Les Généraux font choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espèce de cornet, qu'ils nomment *Imbia*, & des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer; mais leurs Canots qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le País qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénètrent au travers des Bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténèbres, ils y mettent le feu; & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. » De-
 » quoi aiant moi-même été Spectateur, dit Lery (89), je puis parler avec
 » vérité. Un autre François & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions
 » été pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curio-
 » sité d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille,
 » dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la Mer; & nous vi-
 » mes ces Barbares combattre de telle furie, que *gens forcés & hors de*
 » *sens ne sauroient pis faire*. Premièrement, quand les nôtres eurent aperçu
 » l'Ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle
 » façon, que quand il eut tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas entendu.
 » A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs
 » Cornets, étendant les bras, se menaçant, & montrant les uns aux au-
 » tres les os des Prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents en-
 » filées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou;
 » c'étoit une horreur de voir leur contenance: mais ce fut bien pis, lorsqu'
 » qu'ils vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cents pas les uns
 » des autres, ils se saluerent d'abord à grands coups de fleches; & dès la
 » première décharge, vous en eussiez vû l'air tout chargé. Ceux qui en
 » étoient atteints les arrachioient de leur corps avec un merveilleux cou-
 » rage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient
 » pas de faire tête malgré leurs blessures; surquoi il faut observer que ces
 » Indiens sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtems qu'ils peu-
 » vent remuer bras & jambes, ils ne cessent point de combattre, sans re-
 » culer ni tourner le dos (79). Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer
 » des deux mains les massues de bois, & à se charger si furieusement,

DESCRIP-
TION DU
BRASIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

(89) Pages 240 & suiv. On ne changera-
 que les termes trop surannés.

(90) L'Auteur en prend occasion de ra-
 conter que pendant nos guerres civiles, il y
 avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes

françoises, deux Soldats Brasilien d'une
 hardiesse & d'une bravoure extraordinaires,
 qui s'attirerent l'admiration & les éloges des
 Officiers, p. 241.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

» que celui qui rencontroit la tête de son Ennemi non-seulement le ren-
» verfoit par terre , mais l'assommoit , comme nos Bouchers font les Bœufs.
» On me demandera ce que mon Compagnon & moi nous faisions dans
» cette rude escarmouche ? Je répons , pour ne rien déguiser , que nous
» contentant d'avoir fait la première folie , qui étoit de nous être hasar-
» dés avec ces Barbares , & nous tenant à l'arrière-garde , nous étions seu-
» lement occupés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vû de la Gen-
» darmerie en France , tant à pié qu'à cheval , je dois dire que les mo-
» rions dorés & les armes luisantes de nos François ne m'ont jamais donné
» tant de plaisir que j'en eus alors à voir combattre les Sauvages. Outre
» leurs sauts , leurs sifflemens & leurs adroites passades , c'étoit un mer-
» veilleux spectacle que celui de voir voler en l'air tant de fleches , avec
» leurs grands empennons de plumes rouges , bleues & vertes , incarna-
» tes & d'autres couleurs , parmi les rayons du Soleil , qui les faisoient
» comme étinceller , & de voir aussi tant de bonnets , bracelets & au-
» tres équipages , faits de ces plumes naturelles dont les Combattans étoient
» revêtus.
» Après que le combat eut duré environ trois heures , & que de part
» & d'autre il y eut un bon nombre de tués & de blessés , nos Topi-
» namboux , aiant enfin remporté la victoire , firent prisonniers plus de
» trente Margajas , Hommes & Femmes , qu'ils emmenerent dans leur
» País : & quoique nous deux François nous n'eussions fait autre chose
» que tenir nos épées nues à la main , & tirer quelques coups de pisto-
» let en l'air pour encourager nos gens , nous reconnûmes qu'on ne pou-
» voit leur faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux ; car
» ils nous estimerent tellement depuis , que dans les Villages où nous
» fréquentions , les Vieillards nous en marquerent toujours plus d'amitié.
» Les Prisonniers aiant été mis au milieu de la Troupe victorieuse ,
» liés & garottés pour s'en assurer mieux , nous retournâmes à notre Ri-
» viere de Janeiro , aux environs de laquelle ces Sauvages habitoient.
» Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin , ne deman-
» dez pas si en passant par les Villages de nos Alliés ils venoient au-
» devant de nous , dansant , sautant , & claquant des mains , pour nous
» caresser & nous applaudir. Il falloit que les pauvres Prisonniers , sui-
» vant leur Coutume entr'eux , étant près des Maisons , chantassent & dis-
» sent aux Femmes ; voici la viande que vous aimez tant , qui approche
» de vous. Pour conclusion , lorsque nous fûmes arrivés devant notre Ile ,
» mon Compagnon & moi , nous nous fîmes passer dans une Barque , &
» les Sauvages s'en allerent chacun à leur quartier. Quelques jours après ,
» quelques-uns de ceux qui avoient des Prisonniers nous vinrent voir à
» notre Fort ; & sollicités par nos Interpretes d'en vendre une partie à Vil-
» legagnon , ils y consentirent pour nous obliger. J'achetai une Femme ,
» & son petit Garçon , qui n'avoit pas deux ans , lesquels me couterent
» environ trois livres de France en Marchandises ; mais ce fut assez mal-
» gré les Maîtres ; car , disoit celui qui me fit cette vente , nous ne savons
» ce qui arrivera ! Depuis que Paycolas , ainsi nommoient-ils Villega-
» gnon , est venu en ce País , nous ne mangeons pas la moitié de nos
» Ennemis.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Comment ils
traitent leurs
Prisonniers.

» *Ennemis.* Je pensois bien garder le petit Garçon pour moi ; mais Vil-
» *legagnon*, me faisant rendre mes Marchandises, voulut l'avoir pour lui.
» Encore, quand je disois à la Mere que je l'emmenerois en France, elle
» répondoit, tant cette Nation a la vengeance enracinée au cœur, que
» sans l'espérance qu'elle avoit qu'étant devenu grand il pourroit s'échap-
» per, & se retirer avec les Margajas pour les vanger, elle eut mieux
» aimé qu'il eut été mangé des Topinamboux que de le laisser après elle.

On assure que la plupart des Brasiiliens engraisissent leurs Prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé ; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser ; & non-seulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance ou qu'il laisse voir la moindre fraïeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps, mais ils lui laissent les mains libres ; & dans cet état, ils le mènent, comme en triomphe, dans les Aldejas voisins. Loin d'en paroître abbatu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage ; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la maniere dont il a souvent lié les Ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés ; il leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque tems de spectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix piés, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié ; de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses piés un tas de pierres ; & les Gardes, se couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la vanger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Aussi-tôt qu'il a jeté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scene, s'avance la Tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au Captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la Sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons ? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du País ; » *rens-*
» *moi la liberté*, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien,
» *replique le Bourreau*, nous te préviendrons. Je vais t'assommer, & tu
» *seras mangé ce jour même.* Le coup suit aussi-tôt la menace. La Fem-

Leur avidité
pour la chair
humaine.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

me, qui a vécu avec le Mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du Malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres Femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude; & frottent les Enfants de son sang, pour les accourumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps, & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées: c'est l'office des vieilles Femmes; comme celui des Vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les Jeunes-gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour se procurer souvent le même Festin (91).

L'usage commun des Brasiiliens est de conserver, dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts; & lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs Ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de Flûtes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs Prisonniers, croiant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs Exploits. Lery prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasiilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

» Ils nous présentoient souvent, dit Lery, de la chair humaine pour
» en manger; & le refus que nous en faisons les chagrinoit, comme si
» nous leur eussions donné sujet de se défier de notre alliance: sur quoi
» je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interpretes Nor-
» mans, qui avoient passé huit ou neuf ans dans le País, y menant une

(91) Lery *ubi supra*, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, sans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit ruer, avec ces formalités, une Femme prisonnière. » M'approchant d'elle, dit-il, &, pour m'accommoder à son langage, lui disant qu'elle se recom- mandât à *Toupau*, quoique ce mot ne signifie pas Dieu parmi eux, mais seulement le tonnerre, & que je lui enseignais à le prier; pour toute réponse, hochant la tête & se moquant de moi, dit: que me bailleras-tu? & je ferai ainsi que tu dis. A quoi lui repliquant, pauvre Misérable, il ne te faudra tantôt plus rien en ce monde, & pense ce que ton ame de-

» viendra après ta mort: elle, s'en riant
» derechef, fut assommée & mourut de
» cette façon. *Ibid.* p. 252. Au reste l'Au-
teur accuse d'erreur ceux qui ont écrit que
les Brasiiliens embrochoient les parties du
corps pour les rôtir. Ils ont de grandes &
hautes claies de bois, entre lesquelles ils
les rôtissent avec un mélange de feu &
de fumée; ce qui ressemble à ce que les Fli-
bustiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles
Femmes, ajoute Lery, aimant passionné-
ment la chair humaine, recueillent la graisse
qui dégoûte le long des grilles, en léchant
leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vu.
p. 257.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSILIENS.

« vie d'Athées, non-seulement se fouilloient de toute sorte de désordres,
« avec les Femmes, mais se vantoient d'avoir tué & mangé des Prison-
« niers. Un jour, que j'étois avec quatre ou cinq François dans un Vil-
« lage de la grande Ile, où l'on retenoit dans les fers un jeune Homme,
« que nos Sauvages avoient enlevé sur quelque Européens, nous trouvâ-
« mes l'occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Por-
« tugais, qu'il étoit Chrétien, & qu'ayant été conduit en Portugal, il y
« avoit été baptisé sous le nom d'Antonio. Quoique Margaja, & déter-
« miné à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne
« seroit pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compas-
« sion. Un des nôtres, Serrurier de profession, qui savoit assez l'Espagnol
« pour entendre quelque chose au Portugais, lui promit une lime pour
« couper ses fers, & convint avec lui que se déroband à ses Gardes, tan-
« dis que nous nous efforcerions de les amuser, il iroit nous attendre
« dans un petit Bois voisin, où nous aurions pu le prendre en retournant
« à notre Ile. Cette espérance l'avoit jetté dans un transport de joie. Mais,
« sans avoir entendu ce qu'on lui avoit offert, les Sauvages concurrent
« quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du Vil-
« lage, qu'ayant appelé leurs Voisins, pour assister à la mort du Prison-
« nier, ils le massacrèrent ensemble. Le lendemain, nous retournâmes
« chez eux avec une Lime & d'autres secours, sous prétexte de leur de-
« mander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menerent dans
« un lieu où nous vîmes les pieces du corps d'Antonio sur le Boucan;
« & s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer
« la tête, avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se lais-
« serent surprendre par nos Sauvages, dans une petite Maison de terre,
« assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nommoit Moripione. Quoi-
« qu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir,
« & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sor-
« tis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avoient fait un grand
« carnage, ils n'avoient pu supporter une multitude d'Ennemis, qui s'é-
« toient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre
« leurs mains. J'achetrai la dépouille de l'un, qui consistoit en quelques
« habits de Buffle. Un de nos Interpretes eut, pour deux couteaux, un
« grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison. Nous apprî-
« mes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur Ha-
« bitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite
« ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être attendris
« de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir avec
« honneur.

Enfin, comme tout est précieux dans un Voïageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, se souvin-
« rent qu'ils avoient dans leur voisinage une Habitation de Margajas, qui
« s'étoient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient lais-
« sés vivre en paix, Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Observation
sur les Brasi-
liens Anthropo-
phages.

Observation
sur leur Reli-
gion.

» mortels Ennemis , ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut
» prise pour cette expédition. Ils firent un tel carnage , que les cris des
» Mourans se firent entendre de fort loin. Plusieurs François , qui en
» furent informés vers minuit , partirent bien armés dans une grande
» Barque , pour se rendre à ce Village , qui n'étoit pas éloigné du Fort.
» Mais avant qu'ils y pussent arriver , les furieux Topinamboux avoient
» mis le feu aux Maisons , & fait main-basse sur les Habitans qui en étoient
» sortis. Lery n'étoit pas du détachement François ; mais il apprit des au-
» tres , qu'ils avoient vu quantité d'Hommes & de Femmes en pieces sur
» les Boucans , & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins
» s'étoient sauvés par Mer , à la faveur des ténèbres , & vinrent demander
» un azile dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement ; mais
» les Topinamboux , qui ne furent pas long-tems sans en être avertis , en
» firent des plaintes fort vives , & ne consentirent à les laisser sous la pro-
» tection des François , qu'après avoir été apaisés par des présens.

On croit pouvoir conclure , de tous ces récits , qu'avec un goût si vif
pour la chair humaine , non-seulement les Brasiiliens se bornent à manger
leurs Ennemis , mais que dans leurs guerres mêmes , ils ne mangent que
ceux qui tombent vifs entre leurs mains , & qu'ils tuent avec certaines
formalités. On ne remarque point une seule fois , qu'après un combat dont
ils ont remporté l'avantage , & qui les a laissés maîtres du champ de Ba-
taille , ils se soient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus ; & tous leurs
efforts semblent se rapporter à faire des Prisonniers , qu'ils vont égorger
dans leurs Villages.

Correal , qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ses
lumières , ne laisse pas d'y joindre quelquefois ses propres Observations. En
reconnoissant , par exemple , que les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de
Temples ou de monumens Religieux , & qu'ils n'ont pas la moindre idée
de l'origine du Monde , il prétend qu'ils ne sont point dans une ignorance
absolue de la Divinité , & qu'ils lui rendent même une sorte d'homma-
ge , en levant souvent les mains vers le Soleil & la Lune , avec des mar-
ques d'admiration , qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'as-
sure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame , & des punitions pour
le crime , comme des récompenses pour la vertu. En effet on a vu , d'a-
près Lery , qu'ils font passer les gens de bien , après leur mort , derrière
de hautes Montagnes , dans des lieux fort agréables , où ils ne leur don-
nent pas d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits ,
qu'ils nomment *Aymans* , & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités
dès cette vie , sont les Bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à
tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer
quelque lueur de Religion , c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs
Devins sont en commerce avec des Puissances invisibles , dont ils reçoivent
le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux Guerriers , & de
faire croître les Plantes & les fruits. Enfin leurs Fêtes ne laissent aucun
doute , à Correal , qu'ils n'aient la connoissance d'un Être , ou d'un prin-
cipe , supérieur à la race humaine (92). On raconte , dit-il , qu'ils s'assem-

(92) Voyages de François Correal , Part. 2. chap. 7.

blent, à certains jours. Leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants, & commencent une danse fort vive, en secouant leurs Maracas, c'est-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & sans cesser de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui se mettent à chanter & à danser comme eux, avec une exacte imitation des mêmes postures. Les Femmes s'agitent, jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans se frappent la poitrine, & font un bruit incroyable. Après cette première scène, on se repose; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermède est court. On recommence à danser, avec cette différence, qu'on se place en rond, se tenant par la main, & pliant un peu le corps. La danse continue longtemps dans cet ordre & dans cette posture. Lorsque tout le monde est accablé de fatigue, on se divise en trois cercles, à chacun desquels un Devin présente la Maraqué, d'où il assure que l'Esprit leur parle. Il prend alors de longs roseaux, qu'il remplit de tabac allumé; & se tournant de divers côtés, pour en souffler la fumée sur les Danseurs, il les avertit que l'Esprit leur inspire de la force & du courage. Cette cérémonie dure au moins six ou sept heures. » Il est certain, » conclut Correal, qu'elle suppose quelque connoissance d'un Être supérieur, à moins qu'on ne veuille supposer que tout ce qui se dit dans ces occasions n'est qu'une formule vaine de sens, comme je l'ai entendu soutenir par un Missionnaire Portugais. Pour moi, je suis persuadé que partout où il y a quelque apparence de raison, il y a aussi quelque idée, vraie ou fautive, d'un pouvoir au-dessus de nous; & que si les lumières ne sont pas assez vives pour éclaircir cette connoissance, il s'en conserve toujours quelques traits grossiers, que les plus brutaux ajustent à leur manière (93).

Lery, qui se donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieuse de ces Assemblées. Un jour, dit-il dans son style naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'usage, allant par le Pais avec un autre François, nommé Jacques Rousseau, & un Interprète, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorsque nous nous disposions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voisins, avec lesquels ceux du Village se joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bientôt de cinq ou six cens. La curiosité nous retint. Nous vîmes tout ce monde se séparer en trois bandes; les Hommes dans une Maison, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troisième. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeuner, on ne nous pressa point d'en sortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit sourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Breviaire. Aussitôt les Femmes, qui étoient au nombre d'environ deux cens, se leverent en prêtant l'oreille, & se serrèrent en un

(93) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

monceau. Ensuite les Hommes éleverent peu à peu la voix ; & fort distinctement nous les entendîmes chanter ensemble , sur deux Notes fort simples , la syllabe Hé , Hé , Hé , qu'ils ne cessioient point de répéter. Tout d'un-coup , nous fûmes fort étonnés que les Femmes , se mettant à leur répondre , & d'une voix tremblante , répétèrent aussi cette même syllabe , & commencèrent à crier si fort , l'espace de plus d'un quart d'heure , que les regardant , nous étions fort embarrassés de notre contenance. Non-seulement elles hurloient de toutes leurs forces , mais sautant avec beaucoup de violence , elles faisoient branler leurs mamelles , elles écumoient par la bouche , & quelques-unesomboient évanouies. Je ne puis croire autrement , que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté , entendant de même les Enfans crier & se tourmenter dans une Maison séparée qui n'étoit pas loin de nous , il est vrai que quoiqu'il y eût déjà plus d'une demie année que je fréquentois les Sauvages , & que je fusse accoutumé à leurs manières , j'eus alors quelque fraïeur , & j'eusse bien voulu être dans le Fort. Cependant , après ce bruit & ces hurlemens confus , les Hommes firent une petite pose ; & les Femmes , comme les Enfans , demeurèrent dans un profond silence. Bientôt , nous entendîmes recommencer les chants des Hommes , mais avec tant de douceur & d'harmonie , qu'étant un peu rassuré par des sons si gracieux , je voulus sortir pour les entendre de près. Les Femmes voulurent me retenir ; & l'Interprete me dit que depuis six ou sept ans qu'il étoit dans le País , il n'avoit jamais osé se présenter à ces Fêtes. Je demurai un peu en suspens ; mais faisant réflexion qu'il ne me donnoit aucune raison de sa crainte , & comptant sur l'amitié de quelques bons Vieillards de ce Village , où j'étois venu plusieurs fois , je n'écoutai rien , & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maisons de Sauvages sont fort longues , semblables à nos allées couvertes de treillage , & revêtues d'herbes jusqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois continuer les chants , je fis avec la main une petite ouverture au paroi , dans le seul dessein de voir librement. Ensuite , ne voyant point qu'on se plaignît de ma hardiesse , je fis signe aux deux François , qui avoient les yeux sur moi. Ils suivirent mon exemple. Enfin lorsque nous fûmes assurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir , & qu'au contraire , ils suivoient joieusement le cours de leurs chants & de leurs danses , nous entrâmes dans la Maison , où nous nous retirâmes dans un coin , pour jouir du spectacle.

La Description des danses sera releguée dans une Note (94) ; mais ob-

- (94) Ne changeons rien aux termes. » Voici les morgues , gestes & contenance
» qu'ils tenoient : tous , près à près l'un de
» l'autre , sans se tenir par la main , & sans
» bouger d'une place , ains étant arrangés
» en rond , courbés sur le devant , guindant
» un peu le corps , remuant seulement la
» jambe & le pié droit , chacun aiant aussi
» la main dextre sur les fesses , & le bras &
» la main gauche pendans , chantoient &
» dansoient de cette façon. Au surplus , à
» cause de la multitude , il y avoit trois
» rondeaux , & au milieu de chacun trois
» ou quatre de ces Devins , richement pa-
» rés de robes , bonnets & bracelets , faits
» de belles plumes naturelles & de diverses
» couleurs , tenant au reste en chacune
» de leurs mains un *Maraca* , c'est-à-dire
» sonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf
» d'Auruche , afin , disoient-ils , que l'es-
» prit parlât , & les faisoient sonner à
» toute riste ; & j'observai que pendant

Tervons que le récit de Correal est ici confirmé dans un point fort important, qui est la supposition d'un pouvoir invisible, ou d'un esprit de force, inspiré par les Devins. Pour conclusion, ils frapperent du pié droit, plus fort qu'auparavant; ils cracherent chacun devant soi, & tous chanterent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune variété de ton, *Hé, hé, hua; Hé, hua, hua, hua*. Comme je n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit que dans la grande Ballade ils avoient regretté, en premier lieu, leurs vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derriere les hautes Montagnes; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger; enfin qu'ils avoient célébré un ancien débordement d'eau, qui avoit noyé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voïageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ses termes. Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques François dans un Village nommé *Okurentin*, à deux lieues de Coriva, & soupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient assemblés pour nous admirer, car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui, nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poisson, long de deux ou trois piés, & dentelé en forme de scie; moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils disoient, dans leur langage; petite Canaille, retirez-vous; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, aiant observé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste. « Que signifie cet usage que je vous ai vû, d'ôter vos » chapeaux sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé seul? A » qui s'adressoit-il? Etoit-ce à vous-mêmes, qui êtes présens, ou à quel- » qu'un dont vous regrettez l'absence? Je pris cette occasion, pour leur donner quelque idée du Christianisme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que nous avions adressé nos prieres; & quoique ce grand Dieu ne fut pas vi-

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASILI-
EENS.

Témoignage en
faveur de la bon-
té des Brasiiliens.

» souvent une canne de bois, longue de
» quatre à cinq piés, au bout de laquelle
» il y avoit de l'herbe de Petun, seche &
» allumée, se tournant, & soufflant de
» toutes parts la fumée d'icelle sur les au-
» tres Sauvages, ils leur disoient: afin que
» vous surmontiez vos Ennemis, recevez
» tous l'esprit de force; & ainsi firent par
» plusieurs fois. Or ces cérémonies aiant
» duré plus de deux heures, il y eut une

» telle mélodie, que ceux qui ne les ont
» ouïs, ne croiroient jamais qu'ils s'accor-
» dassent si bien, sur-tout pour la cadence
» & refrain de la grande Ballade, à cha-
» cun couplet traînant leurs voix. « L'Au-
» teur donne les paroles de ce refrain, qui
» étoient *Heu, Houraure, Heura, Heuraure,*
» *Heura, Heura, Ouch*: & les Notes, qu'il
» réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi, fa mi
» fa re mi. *Ubi supra*, pp. 321 & 322.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Tradition qui
semble regarder
le Christianisme.

Comment Lery
s'explique.

Fidélité des Ma-
gistes Brésiliens.

sible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y emploiai plus de deux heures. Ils m'écoutèrent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit : « Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses, que nous n'avions jamais entendues : cependant vos discours me rappellent ce que nos Peres nous ont souvent raconté. Long-tems avant eux, & si long-tems qu'ils n'avoient pû tenir le compte des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme vous, vint dans ce Pais, tint le même langage que vous, & ne persuada personne. Ensuite il en vint un autre, qui nous donna sa malédiction, avec une Tacape, dont nous n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre : à présent, c'est un usage établi parmi nous ; si nous venions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos Voisins. Je répliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant couchés dans nos Hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais, qu'il falloit se vanger de leurs Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle est l'inconstance de leur naturel.

Au reste Lery trouve, dans l'Historien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expressément, dit-il, « que Saint Ma-
thieu prêcha l'Evangile à des Peuples, qui mangeoient les Hommes (95).

Quoique les Brésiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes naturels de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidèlement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations ; c'est-à-dire que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs Femmes & de les répudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidelles à leurs Maris. Avant le Mariage, non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres ; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Aimaux : « de sorte qu'il n'y en a pas une, suivant la décision de Lery, qui entre vierge dans l'état du mariage. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter ; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations ; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parcequ'on le

croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance ; car il n'est pas vrai , dit Lery , que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin (96).

La première nourriture des Enfans est non-seulement le lait de la Mere , mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le Mari qui se couche tranquillement , pour recevoir les félicitations des Voisins sur l'accroissement de sa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours ; & portant son fruit pendu au cou , dans une écharpe de coton faite pour cet usage , elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on donne aux Enfans regarde la chasse , la pêche , & la guerre : mais Lery s'empporte contre ceux qui ont écrit que les Brasiiliens ne connoissent point la pudeur , & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente , au contraire , fort jaloux de l'honnêteté naturelle , sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer ; & par rapport aux Femmes , il nous apprend une singularité si curieuse , qu'elle doit trouver place dans une Note (97).

Toute la férocité des Brasiiliens , contre leurs Ennemis , n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an , Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant , loin de séparer ceux qui veulent se battre , on leur laisse la liberté de se satisfaire ; mais si l'un des

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈRE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASIILIENS.

Education des Enfans.

(96) » Voici ce que j'en puis dire pour l'avoir
» vu. Un autre François & moi étant couchés en un Village , ainsi qu'environ minuit nous ouïmes crier une Femme , pensant que ce fut une Bête ravissante , nommée *Janouare* , qui la voulût dévorer , & y étant soudain accourus , nous trouvâmes que ce n'étoit pas cela , mais que le travail d'Enfant où elle étoit la faisoit crier ainsi. Tellement que je vis moi-même le Pere , lequel , après qu'il eut reçu l'Enfant entre ses bras , lui aiant premièrement noué le petit boiau du nombril , le coupa puis après à belles dents. Secondement , servant toujours de Sage-Femme , il enfonça & écrasa avec le pouce le nez de son Fils ; ce qui se pratique envers tous les autres. Ensuite il le peignit de couleurs rouges & noires ; & sans l'emmailleter , le couchant en un petit lit de coton , pendu en l'air , il lui fit une petite épée de bois , un petit arc , & de petites fleches , empennées de plumes de Perroquet ; puis , mettant le tout auprès de l'Enfant , en le baisant avec une face riante , lui dit : mon Fils , quand tu seras venu en âge , afin que tu te vanges de tes Ennemis , sois adextre aux armes , fort , vaillant , & bien aguerri. Touchant les noms , le Pere de celui que je vis naître le nomma *Oropacom* , c'est-à-dire l'arc

& la corde : & voilà comme ils en font à tous les autres. *Ubi sup. ch. 18. pp. 351 & suiv.*

(97) » Il y a davantage ; c'est qu'en l'espace d'un an que nous demeurâmes au Pais , fréquentant parmi eux , nous n'avons jamais vu les Femmes , quoique toujours nues , avoir leurs ordes fleurs. Vrai est que j'ai opinion qu'elles les divertissent , & ont une autre façon de se purger que n'ont celles de par deçà ; car j'ai vu de jeunes Filles , en l'âge de douze ou quatorze ans , lesquelles les Meres ou Parentes faisoient tenir debout , les pieds joints , sur une pierre de grès , leur incisoient jusqu'au sang , avec une dent d'Animal tranchante comme un couteau , depuis le dessous de l'aisselle , tout le long de l'un des côtés & de la cuisse jusques au genou ; tellement que ces Filles , grinçant les dents avec grandes douleurs , saignoient ainsi un espace de tems ; & pense , comme j'ai dit , que dès le commencement elles usent de ce remède , pour obvier qu'on ne voie leurs pauvretés. Si l'on demande comment elles peuvent être si fécondes , vu que cela cessant aux Femmes , elles ne peuvent avoir d'Enfans ? Je répons que mon sujet ne m'oblige pas de résoudre cette question. *Ibid. p. 357.*

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Occupations
des Femmes.

Humanité des
Brasiliens pour
les Etrangers.

combattans est blessé, ses Parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son Adversaire. La Loi du Talion est toujours observée dans la dernière rigueur.

L'occupation des Femmes, après les autres soins qu'on a rapportés, est de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur manière de filer (98) & de faire (99) les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre, qui servent pour les liqueurs & les alimens: quoique rudes & grossiers en dehors, l'intérieur est non-seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en sechant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griffâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverses figures sur ce fond blanc; surtout dans la Vaiselle où l'on sert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais l'Auteur observe que n'ayant aucune règle de peinture, & ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même est d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a représenté la forme, contiennent plusieurs Familles, chacune a ses partitions, qui composent des Logemens séparés.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'est pas différente de celle des Bêtes, la plupart des Brasiliens reçoivent humainement les Etrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un Village à l'autre, qui semble partir d'un fond de Société. Lery commence par faire observer, que si l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choisir le *Mouffacat*, c'est-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger constamment; parceque celui, auquel on s'est d'abord adressé, s'offenseroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voïageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un mot: c'est pour se donner le tems d'assembler ses Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie; & sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte. » Que tu es bon! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que tu es vaillant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu nous fais de plaisir, &c! Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répon-

(98) » Après avoir tiré le coton des toun-
» feaux où il croît, elles l'éparpillent avec
» les doigts, sans autrement le carder, & le
» tiennent par petits monceaux auprès d'el-
» les. Leur fuseau est un bâton rond, de la
» grosseur du doigt, & long d'un pié, lequel
» passe droit au milieu d'un petit ais arron-
» di. Elles attachent le coton au plus long
» bout de ce bâton, le tournent sur leurs
» cuisses, & le lâchent de la main. Le rou-
» leau virevolte ainsi sur le côté.

(99) Elles ont des métiers de bois, élevés
» devant elles comme ceux de nos Tapis-
» siers, sur lesquels elles ourdissent, en
» commençant leurs tissus par le bas; les

» uns en façon de rets ou filets à pêcher;
» & les autres plus serrés, comme gros ca-
» nevas. Les Hamacs, qui se nomment
» *Inis* entre les Brasiliens, sont pour la plû-
» part longs de cinq à six piés, & larges
» d'une brassé, plus ou moins. Tous ont,
» aux deux bouts, deux boucles, faites
» aussi de coton, auxquelles on lie deux
» cordes, pour les suspendre à quelque
» piece de bois qui traverse exprès les Mai-
» sons. Dans leurs courtes, ils les pendent
» entre deux arbres. Lorsque les *Inis* sont
» sales, on les dégraisse avec l'écume d'une
» espèce de courge, qui sert de savon. *Ibid*,
pp. 364. & suiv.

dre par des marques d'attendrissement. Lery assure qu'il a vu des François réellement attendris du spectacle , pleurer aussi *comme des veaux* ; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre , de jeter du moins quelques soupirs. Après cette première salutation , le Moussacat , qui s'est retiré dans un coin de la Cabane , affectant de faire une fleche , ou quelque autre Ouvrage , comme s'il ignoroit ce qui se passe , revient vers le lit , demande à l'Etranger comment il se porte , reçoit sa réponse , & lui demande encore quel sujet l'amène ? On doit satisfaire à toutes ses questions. Alors , si l'on est venu à piés , il fait apporter de l'eau , dont les Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair* : c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite , il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on desire l'un & l'autre , il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de Venaison , de Volaille , de Poisson , & d'autres mets , avec la même abondance des breuvages du Païs.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu ? Non-seulement le Moussacat fait tendre un bel Inis blanc ; mais , quoiqu'il fasse si peu de froid au Brésil , il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux , qui sont entretenus pendant le sommeil du Mair , avec une sorte de petit éventail , nommé *Tatapecoun* , fort semblable à nos écrans. Le soir , ajoute Lery , qui parle encore de lui-même , pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos , il fit éloigner tous les Enfans. Enfin , se présentant à notre réveil , il nous dit ; *Atour Assaps* , c'est-à-dire , parfaits Alliés , avez-vous bien dormi ? Nous répondîmes d'un air satisfait. N'importe , repliqua-t'il ; reposez-vous encore , mes Enfans ; car je vis bien , hier au soir , que vous étiez extrêmement fatigués. Comme c'est l'usage , dans ces occasions , qu'on leur fasse quelques présens , & que nous ne marchions jamais sans avoir chacun notre sac de cuir , plein de petites Marchandises , qui nous servoient de Monnoie d'or ou d'argent , nous fûmes libéraux à notre départ ; c'est-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des couteaux , des cizeaux & des pincettes ; des peignes , des Miroirs , des bracelets & des boutons de verre aux Femmes ; & des hameçons pour la pêche , aux Enfans (1).

L'Auteur se fait ici demander , si malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté , il se croioit sans danger parmi des Barbares dont il connoissoit la cruauté par d'autres preuves ? Il répond » que loin de trembler » pour sa vie , il dormoit parmi eux d'un profond sommeil ; que s'ils dé- » testent leurs Ennemis , qu'ils assomment & qu'ils mangent , ils portent

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS,

(1) C'étoit un présent roïal pour ces Sauvages. » Je dois faire entendre combien ils » sont cas de ces bagatelles. Dans une au- » tre Habitation , mon Moussacat , m'ayant » prié de lui montrer tout ce que j'avois » dans mon *Carameno* , c'est-à-dire dans » mon sac de cuir , fit apporter une belle & » grande Vaiselle de terre , dans laquelle » j'arrangeai tout mon cas. Lui , émerveillé » de ce qu'il voioit , appella aussitôt les » autres Sauvages & leur dit ; Je vous prie ,

» mes Amis , considérez un peu quel per- » sonnage j'ai en ma maison ; car puisqu'il » a tant de richesses , ne faut-il pas qu'il » soit bien grand Seigneur ? Cependant , » tout ce qui lui sembloit si précieux étoit , » en somme cinq ou six couteaux emman- » chés de diverses façons , autant de pei- » gnes , deux ou trois miroirs & autres peti- » tes besognes , qui n'eussent pas valu deux » testons dans Paris. *Ibid.* p. 378.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.Leurs Maladies
& leurs remèdes.

» une extrême affection à leurs Amis & leurs Alliés ; que pour les garan-
 » tir du moindre déplaisir , ils se feroient hacher en pieces ; enfin , qu'il
 » se croioit moins exposé chez les Antropophages du Brésil , qu'on ne
 » l'étoit alors en France , où les différends de Religion sembloient auto-
 » riser la perfidie & le meurtre.

Dans leurs maladies , les Brasiiliens se traitent mutuellement avec des
 égards si tendres , que s'il est question d'une plaie , un Voisin se présente
 aussi-tôt pour sucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié sont
 rendus avec le même zele. Outre diverses sortes de fievres , & d'infirmi-
 tés communes aux autres Indiens de l'Amérique méridionale , dont on a
 remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux ,
 ils ont une maladie qui passe pour incurable , & que Lery n'attribue qu'au
 commerce des Femmes. Il assure qu'ils la nomment *Pian* , sans expliquer
 d'où leur vient ce nom , qui est celui du même mal dans d'autres parties
 de l'Amérique & dans les Iles. La description qu'il en fait , & ses funes-
 tes communications (2) , jettent un nouveau jour sur l'origine des maux
 vénériens en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Monta-
 gnes , les Brasiiliens n'ont gueres d'autre remède que l'abstinence : ils ne
 donnent aucune sorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles con-
 sistent moins en cérémonies , qu'en pleurs , & en chants lugubres , qui
 contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout , dans une Fosse
 ronde , que Lery compare à un Tonneau ; les bras & les jambes pliés
 dans leurs jointures naturelles , & liés avec le corps. Si c'est un Chef de
 Famille , on enterre avec lui ses plumes , ses colliers , son Inis & ses ar-
 mes. Lorsque les Habitations changent de lieu , ce qui arrive quelque-
 fois sans autre raison que de changer d'air , chaque Famille met , sur les
 fosses de ses Morts les plus respectés , quelques pierres couvertes d'une
 grande herbe , qui se nomme *Pindo* , & qui se conserve longtems sèche.
 Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens , sans pousser des
 cris.

Exemples de la
Langue du Bre-
sil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier , dans un Voïageur ,
 l'attention qu'il a donnée aux Langues Estrangeres , surtout à celles des Na-
 tions les plus barbares , qui peuvent être regardées comme le simple ou-
 vrage de la Nature. Lery s'est distingué par ce soin. Non-seulement il
 avoit appris la Langue des Topinamboux ; mais ne se fiant point à l'étude
 d'une année , il s'aïda du secours d'un Interprete , qui en avoit passé sept
 ou huit avec ces Peuples , pour recueillir les observations qu'il nous a
 laissées : & Laet en confirme l'exactitude (3) par la comparaison qu'il se

(2) » Cette contagion se convertit en
 » pustules , plus larges que le ponce , les-
 » quelles s'épandent par tout le corps &
 » jusqu'au visage. Ceux qui en sont enta-
 » chés en portent les marques toute leur
 » vie. On voit de jeunes Enfants , nés ap-
 » paremment de Peres & de Meres atteints
 » de ce mal , qui en sont tout couverts :
 » & j'ai vu , en France , un Interprete ,
 » natif de Rouen , lequel s'étant vautre en

» toute sorte de débauches avec les Filles
 » Sauvages , en avoit si bien reçu son sa-
 » laire , que son corps & son visage étoient
 » aussi défigurés que s'il eut été vrai ladre.
 » Les plaies y étoient tellement imprimées ,
 » qu'impossible lui fut de jamais les effa-
 » cer. Aussi est cette maladie plus dange-
 » reuse qu'autre part , en cette Terre du
 » Brésil. *Ubi supra* , ch. 20. p. 391.

(3) *Ubi supra* , lib. 16. cap. 2.

glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit aussi vécu long-tems en différentes parties du Bresil. Ce n'est pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue ; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laet y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens & par leurs fréquentes dispersions.

Premierement, les Pronoms substantifs sont *ché*, moi ; *té*, toi ; *ahé*, lui ; *Or*, nous ; *Pée*, vous ; *Aurahé*, eux. A la troisième personne du singulier, *Ahe* est masculin. Le féminin & le neutre sont *Acé*, sans aspiration. Au pluriel, *Aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brésilienne *Guengaye*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe substantif *Aïco*, ' je suis. *Ereico*, tu es ; *Oico*, il est. *Oroico*, nous sommes ; *Peico*, vous êtes ; *Auraheico*, ils sont.

Le tems imparfait, c'est-à-dire qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, est désigné par *Aquoémé*, qui signifie *en ce tems-là*. *Aïco aquoémé*, j'étois alors ; *Ereico aquoémé*, tu étois alors ; *Oico aquoémé*, il étoit alors. Pluriel : *Oroico aquoémé*, nous étions alors ; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors ; *Aurahé oico aquoémé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement passé. On reprend le verbe *Oico*, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-méné*, qui signifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe : *Assa vouffou gatou aquoéméné*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je suis, est *Aïco iren*, je serai ; c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Imperatif ; *Oico*, sois ; *Toïco*, qu'il soit. *Oroico*, que nous soïons ; *Tapeico*, que vous soïez ; *Aurahe toïco*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *Taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif : *Aïco momen*, que je serois volontiers ! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe : *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms, singuliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe : *Aïout*, je viens, ou je suis venu ; *Ereïout*, tu viens ou tu es venu. *O-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel : *Oroïout*, nous venons ou vous êtes venus ; *Peïout*, vous venez ou vous êtes venus ; *Aurahé iout*, ils viennent, ou sont venus. *Aïout aquoémé*, je venois alors. *Aïout aquoéméné*, je vins ou suis venu en tel tems. *Aïout iren*, je viendrai. En un mot nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eïot*, vien *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peïot*, venez. Les mots *Eïot* & *Peïot*, ont le même sens ; mais *Eïot* est plus civil entre les Hommes, & *Peïot* ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRÉSIL-
LIENS.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché Acan*, ma tête, *ché Avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon visage. *Ché nembí*, mes oreilles. *Ché shua*, mon front. *Ché ressa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aiouré*, le col ou la gorge. *Afseoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derrière. *Pouí affoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré* les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requid*, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*, les mamelles. *Oury*, les cuisses. *Roduponom*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Puffempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'Âme ou la pensée. *Enegouve*, l'Âme, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. Parties honteuses, *Rementieu*, *Rapoupit*.

Les articles, pour la déclinaison des substantifs, sont : *ché acan*, ma tête ; *Te acan*, ta tête, *Yacan* sa tête ; *Oro acan*, notre tête ; *Peacan*, votre tête ; *Aurahe acan*, leur tête.

Lery ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte de quoi allumer le feu. *Enogi pira*, fais cuire le Poisson. *Effessi*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo*, fais de la farine. *Emogip caouin amo*, fais du Caouin ; c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u ichesué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam che iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché ussé*, j'ai soif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fièvre. *Ché carocu asti*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicozevé*, je suis dans l'embarras. *Ché poura ouffoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joyeux. *Aico memovoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché remiac ouffou*, mon Esclave. *Ché remiboïé*, mon serviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché Pouracassare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, une Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Moussacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné. *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Rure*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aiché*, Tante, *Aï*, ma Mere, en lui parlant. *Ché si*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfants de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle se nomme *Roup*, comme le Pere ; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ses Neveux & ses Nieces. *Mac*, le Ciel, *Couarassi*, le Soleil. *Iascé*, la Lune. *Iassi tata ouffou*, l'Etoile du Berger. *Yassi tata miri*, toutes les petites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Para*,

nan, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aofa ita*, pilier d'une Maison. *Yapuo ita*, faite d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversière. *Igoura houy bairah*, toute espece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poiou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard. *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Païs. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou* Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient 30 ou 40 Hommes. *Yguerouffou*, Navire. *Puiffa-ouaffou*, Filier de pêche. *Inguea*, grand Bateau pour la pêche. *Inquei*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

Les Brasiiliens n'ont que cinq noms pour les nombres : *Augépé*, 1 ; *Mocoucin*, 2 ; *Moffaput*, 3 ; *Oïoucoudic*, 4 ; *Ecoimbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler ; car la traduction en est toujours litterale. Lery se présente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

L'Indien : *Ere ioubé* : Es-tu arrivé ? L'Interprete : *Pa*, aiout ; oui je suis venu. Indien *Thé ! augé ni pò*. Que c'est bien fait ! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu ? L'Interpr. *Lery-Ouffou* ; une grosse Huître : Surquoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelque substance du Païs : & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Ouffou*, signifioit une grosse Huître.

Dialogue Brasi-
liien.

L'Indien. *Ere iacasso preneg* ? As-tu laissé ton Païs pour venir demeurer ici ? L'Interpr. *Pa* ; oui. L'Ind. *Eori deretani ovani repiaci*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac* ! *About ir endé repiac about* ! *ché rairé Thé ! Ouereté Kevoji Lery-Ouffou Ymeen* ! Le voilà donc venu par deçà, mon Fils Lery-Ouffou ; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher Fils, hélas ! *Ererou té carameno* ? As-tu apporté ton sac ? L'Interpr. *Pa*, arout. Oui, je l'ai apporté. L'Ind. *Maé pererout te Carameno pouopé* ? Qu'as-tu apporté dans ton sac ? L'Interpr. *A caub*, des vêtemens. L'Indien. *Mara vaé* ? De quelle couleur ? L'Interpr. *Soboui eté*, bleu ; *pirenk*, rouge ; *joup*, jaune ; *son*, noir, *Souboui massou*, verd ; *pirienk*, de plusieurs couleurs ; *pegassou avé*, couleur de ramier ; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'Ind. *Maé pamo* ; quoi encore ? L'Interpr. *A cang aubérupé* ; des chapeaux. L'Ind. *Seta-pé* ? beaucoup ? L'Interpr. *Itacouperé* ; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'Ind. *Aipoguo* ? Est-ce tout ? L'Interpr. *Etimen* ; non. L'Ind. *Essé non bat* ; nomme-donc tout. L'Int. *Coromo* ; prens un peu de patience.

DESCRIP-
TION DU
BRÉSIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

On nomma tout ce que le Sauvage connoissoit, & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvoit offrir. Ensuite, s'adressant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aë maë gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere, qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am reco iendesué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara ga-tou apoan apé*; soions à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maë gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulièrement quelque pêche. *Tyrrouit maë tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrions trouver. *Tyre comremoich meïendé maë recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne soiez pas mauvais mes Enfants; *Ta peré eo ihmáé*; afin que vous aiez des biens; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfants en aient. *Niracoih iendera mouën nta è pouaire*, Nous n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maë pouaire aïtîh*; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laissé; *apocu maë ry oi Jerobiah* me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte; *jenderamouin resuë pyec potateguë aven aire*; ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouin réco hiaré te iendesué*; oh! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous soient venus. *Iendé porrau oussou vocare*; c'est ce qui nous met hors de tristesse: *iende-co ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En sassi piram lenderé memy non apé*; il ne fait plus de mal à nos petits Enfants lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari*; menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis: *Toeré coih mocap o maë aë*; qu'ils aient des Arquebuses, qui sont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo senten gatou merin amé*; pourquoi ne seroient-ils point forts? *Mé mé taë morerobiarem*; c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron*; éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taë moretoar roupiaré*; ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh*; tout ce que j'ai dit est vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'Ind. *Emourbeou deret anüchesué*; parle-moi de ton Païs & de ta demeure. L'Interp. *Augebé, derenqué escourendoub*; C'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'Ind. *Iach; marapé deretani reré*? Comment s'appelle ton Païs & ta demeure? L'Interp. Rouen. L'Ind. *Tau oussou pé ouim*? Est-ce un grand Village? L'Interp. *Pa*, oui. L'Ind. *Moboui pé reroupiché gatou*? Combien avez-vous de Seigneurs? L'Interp. *Augepé*. Un seulement. L'Indien. *Marape séré*? Comment se nomme-t'il. L'Interp. Le Roi Henri Second. L'Ind. *Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perozé pichau eta cuim*? Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs? L'Interp. *Moroéré chih gué*, nous n'en avons pas plus; *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grand-Peres. L'Ind. *Mara picue pée*; Comment vous en trouvez-vous? L'Interp. *Oraicogue*; nous en sommes contents; *oréé mac gerre*, nous sommes

sommes ceux qui ont des biens. L'Ind. *Epe nocré coih peroupicha mac* ? Votre Prince a-t'il beaucoup de biens ? L'Interp. *Jeré coih*, il en a beaucoup ; *Oréé maé gerre*, a *hepé*, tout ce que nous avons est à ses ordres. L'Ind. *Oraïvi pé oge pé* ? Va-t'il à la guerre ? L'Interp. *Pa* ; oui. L'Ind. *Moboutave pé-iouca ni mac* ? Combien avez-vous de Villages ? L'Int. *Seta gatou* ; plus que je ne puis dire. L'Ind. *Nirofée nouih icho perte* ? ne me les nommeras-tu point ? L'Int. *Ipoë copoi* ; il seroit trop long. L'Ind. *Iporrenc pé paratani* ? Le lieu dont vous êtes est-il beau ? L'Interp. *Iporrota gatou* ; il est fort beau. L'Ind. *Eugaia pé per ance* ? Vos Maisons sont-elles comme ici ? L'Interp. *Oicoé gatou*, il y a grande différence. L'Ind. *Mao vaé* ; comment sont-elles ? L'Interp. *Ita gapé* ; elles sont toutes de pierre. L'Ind. *Iourouffou pé* ? Sont-elles grandes ? L'Interp. *Iourouffou gatou* ; fort grandes. L'Ind. *Vate gatou pé* ? Sont-elles fort hautes ? L'Interp. *Mahmo* ; merveilleusement. L'Ind. *Eugaia pé pet ancim* ? Le dedans est-il comme ici ? L'Interp. *Erimen*, nullement. L'Ind. *Efoé nonde rete renondau eta ichesué* ; nomme-moi les choses appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou ; & Lery observe avec admiration, que l'Interprete, sachant fort bien le Grec, trouvoit plusieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Bresil (4).

DESCRIP-
TION DU
BRESIL.

CARACTÈ-
RE, MŒURS,
USAGES, &c.
DES BRASI-
LIENS.

§ V.

[HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

SI la situation de cette vaste contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend aussi qu'étant déserte dans plusieurs grandes parties, & surtout fort montagneuse, elle en doit contenir quelques-uns qui lui sont propres ; ce qu'on attribuera moins, si l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'instinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conservation. Thevet, dont personne ne rejette le témoignage sur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité plusieurs fois, ont recueilli là-dessus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

ANIMAUX
DU BRESIL.

Lery commence par déclarer, sans exception, que dans tout le Bresil on ne voit point un seul Animal qui ait une ressemblance entière avec les nôtres (5). Il ajoute qu'entre les Animaux du País il y en a fort peu que les Habitans se plaisent à nourrir, & que par conséquent il n'y a point de distinction à faire entre les Sauvages & les Domestiques.

Le premier & le plus commun est celui qui se nomme Tapirouffou (6). Il a le poil assez long & rougeâtre. Sa grandeur & sa forme sont à peu-

Tapirouffou

(4) Pages 400 & suivantes.

(5) *Ubi supra*, pag. 152.

(6) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrete*, & Thevet *Tapihire*.

Tome XIV.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

près celles d'une Vache ; mais il n'a point de cornes , il a le cou plus court , les oreilles plus longues & pendantes , les jambes plus seches , le pié sans aucune apparence de fente , & fort semblable à celui de l'Ane : aussi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache ; mais il differe encore de l'un- & de l'autre par la queue , qu'il a fort courte , & par les dents , qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes , sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches , ou le prennent dans des pièges , qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau , dont ils coupent en rond le cuir du dos , pour en faire des Boucliers , de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée , elle est si dure , que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France , pour faire d'autres essais ; mais dans l'extrémité , où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine , elles furent mangées toutes deux grillées , comme tous les autres Cuirs du Vaisseau. La chair du Tapiroussou ressemble , pour le goût , à celle du Bœuf ; & les Brasiiliens la boucanent. Lery prend cette occasion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (7).

Maniere Brasi-
lienne de Bou-
caner.

Le Sco assou.

Le plus gros Animal du Bresil , après le Tapiroussou , que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache* , est une espece de Cerf , que les Brasiiliens nomment Sco-assou. Il est moins grand que le nôtre ; son bois est plus court , & son poil est de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs , au Bresil , que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Ta-jassou.

Le Sanglier du Pais , nommé *Ta-jassou* par les Sauvages , a sur le dos , comme celui des autres Contrées de l'Amérique méridionale , une ouverture naturelle , par laquelle il souffle , & qui sert à la respiration : mais quoiqu'il ait le corps , la tête , les oreilles , les jambes & les piés du nôtre , les mêmes dents , c'est-à-dire , crochetées , pointues , & par conséquent très dangereuses ; il n'en est pas moins différent par son cri , qui est effroiable , que par le trou qu'il a sur le dos.

(7) » Ils fichent , dit-il , assez avant dans
» la terre , quatre fourches de bois , de la
» grosseur du bras , distantes en quarré d'en-
» viron trois piés , & hautes de deux &
» demi. Ils mettent sur icelles des bâtons
» en travers à un pouce ou deux doigts
» près l'un de l'autre ; ce qui fait comme
» une grande grille de bois : tellement
» qu'en ayant plusieurs plantées dans leurs
» Maisons , ceux qui ont de la chair , la
» mettant dessus par pieces , & faisant avec
» du bois bien sec , qui ne rend pas beau-
» coup de fumée , un petit feu lent dessous ,
» en tournant & retournant de demi-quart
» en demi-quart-d'heure , la laissent ainsi
» cuire autant qu'il leur plaît. Et parceque
» ne sachant pas leurs viandes pour les garder ,
» ils n'ont aucun autre moien de les con-
» server sinon de les faire cuire , s'ils avoient

» pris en un jour 30 Bêtes fauves , elles seroient
» incontinent toutes mises par pieces sur le
» Boucan , pour éviter qu'elles ne s'empuan-
» rissent. Elles y demeurent quelquefois plus
» de vingt-quatre heures , jusqu'à ce que le
» milieu soit aussi cuit que le dehors. Ainsi
» font-ils des Poissons , desquels même ,
» quand ils en ont en grande quantité , ils
» font aussi de la farine. Ces Boucans leur
» servant de saloirs , de crocs , & de garde-
» mangers , vous n'iriez gueres en leurs Vil-
» lages que vous ne les vissiez garnis , non-
» seulement de Venaïson ou de Poisson ,
» mais aussi le plus souvent de cuisses , bras ,
» jambes , & autres pieces de chair humaine
» de leurs Prisonniers de guerre . Au reste
» Lery accuse Thevet d'erreur , lorsqu'il assure
» que les Brasiiliens ne mangent jamais de chair
» bouillie. Page 155.

L'*Agouti* du Brésil est une Bête rousse, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair est un fort bon aliment. On en distingue une autre espèce, qui se nomme *Tapiti*.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Les Bois sont remplis d'une sorte de Rats, de la grosseur d'un Ecureuil, & de poil roussâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

L'*Agouti* du
Brésil.
Le *Tapiti*.

Le *Pag* est un Animal, de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du Veau; & sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

Rats des Bois.
Le *Pag*.

L'Auteur Portugais assure qu'il se trouve au Brésil, surtout dans la Capitainerie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverses espèces; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que c'est une gloire égale, pour les Brésiliens, de tuer un *Lynx* à la chasse, ou un Ennemi en guerre.

Lynx.

Le *Sarigoy*, suivant Lery, ou *Carigue*, suivant l'Auteur Portugais, est une espèce de Putois, dont le poil est grisâtre, & pour lequel la puanteur donne du dégoût aux Brésiliens; mais Lery, & d'autres François, en ayant écorché quelques-uns, remarquèrent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte, que de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

Le *Sarigoy* ou
Carigue.

Le *Tatou* du Brésil est le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déjà donné sa description; mais Lery nous apprend que les Brésiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Laet rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'est pas la seule vertu; elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps; & suivant Monardes, les petits os de la queue du même Animal, guérissent la surdité (8).

Le *Tatou* du
Brésil.

Ses propriétés.

Le *Tæmandua* est un Animal admirable. Sa grandeur est celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil, que pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entièrement. Il a la tête petite, le museau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui sert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Le *Tæmandua*,
Animal singu-
lier.

Entre plusieurs sortes de Hérissons, les Brésiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénètrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Hérisson, &
singularité de ses
épines.

Les Brésiliens ont une fort petite espèce de Caymans, qu'ils nomment

Le *Jacaré*.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Jacaré, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excede pas celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée; mais loin d'être nuisibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amusent. Lery en fut témoin plusieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands Caymans ne soient aussi redoutables, au Brésil; que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le Janouare,
Animal vorace.

Le *Janouare* est un Animal vorace, que ses jambes hautes & sèches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement léger à la course. Il a la grosseur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne ressemble point au Tigre. Toute sorte de proie lui convient, sans en excepter les Hommes. Aussi fait-il trembler les Brasiiliens; & leur horreur va si loin pour lui, que lorsqu'ils en prennent un dans leurs pièges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir avant que de lui donner le coup mortel.

Hirara.

L'*Hirara* ressemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette*; mais on assure que ce n'est pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruse, l'entrée des dépôts, ils y amènent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Singes du Brésil.

Il n'y a point de Païs au Monde où les Singes soient en plus grande abondance, & leurs especes plus variées. On en distingue une, que les Brasiiliens nomment *Aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle sort un Mâle de couleur rougeâtre, qui passe, dans le Païs, pour le Roi des Singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulièrement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondue. On raconte que montant quelquefois sur un arbre, il s'y fait entendre par des sons, qu'on prendroit pour une harangue; & que la nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le Palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement. Knivet assure que les Petiguaires donnent le nom de *Ouziwa* à cette espece de Singes.

On en distingue d'autres, qui se nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir, avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagouins*, ne sont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont aussi le poil roux; mais Lery leur donne le muse, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du Lion. „ C'est, dit-il, le plus joli Animal qu'il ait vu au Brésil; & „ s'il étoit aussi facile de lui faire passer la Mer qu'à la Guenon, il seroit beaucoup plus estimé : mais outre sa délicatesse, qui ne lui permet pas de supporter le mouvement d'un Vaisseau, il est si glorieux,

que pour peu qu'on le fâche, il se laisse mourir de dépit (8).

Le Hay est un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les Bois, il est extrêmement farouche; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément (9).

Le Coati, suivant l'Auteur Portugais, est un Animal de couleur brune, assez semblable aux Fibris-Castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les Singes, & l'on réussit quelquefois à l'apprivoiser : mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaissent. Lery en fait une peinture plus curieuse, qui mérite d'être rangée dans une Note (10).

Les Chats sauvages sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux Oiseaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

Le Jagoarucu est une espèce de Chien sauvage; ou du moins, son cri ressemble à l'aboiement des Chiens domestiques. La couleur de cet Animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légèreté. Il vit de proie, ou de fruits lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

(8) On ne laisse pas d'en faire passer quelques-uns en Europe; & Lery croit que c'est de cet Animal dont parle Marot, lorsque mettant en tête *Fripelipes*, son Valer, à un certain *Sagon*, dont il se croioit offensé, il lui fait dire :

Combien que Sagon soit un môt
Et le nom d'un petit Marmot.

(9) « Vrai est qu'à cause de ses griffes
« aigües, nos Toupinamboux, nus qu'ils
« sont, ne prennent pas grand plaisir à
« jouer avec lui. Au demeurant, j'ai en-
« tendu non-seulement des Sauvages, mais
« aussi des Truchemens, qui avoient de-
« meuré long-temps au País, que jamais
« homme, ni par les champs, ni à la Mai-
« son, ne vit manger cet Animal; telle-
« ment qu'aucuns estiment qu'il vit du vent.
Lery, p. 169. Thevet le nomme *Haüt*, ou
Haüthi; & quoiqu'il en parle dans les mê-
mes termes que Lery, il croit qu'il se nour-
rit de feuilles d'arbres.

(10) L'Animal, dit-il, que les Sauvages nomment *Coati*, « est de la hauteur d'un
« grand lièvre, a le poil court, poli & ra-
« cheté, les oreilles petites, droites & poin-
« tues; mais, quant à la tête, outre qu'elle

« n'est gueres grosse, ayant depuis les yeux
« un grouin long de plus d'un pié, rond
« comme un bâton, & s'étrécissant tout-à-
« coup, sans qu'il soit plus gros par le haut
« qu'auprès de la bouche, laquelle il a si
« petite aussi, qu'à peine y mettroit-on le
« bout du petit doigt, ce muscain ressem-
« blant le bourdon ou le chalumeau d'une
« cornemuse; il n'est pas possible d'en voir
« un plus bizarre, ni de plus monstrueuse
« façon. Quand cette Bête est prise, elle se
« tient les quatre piés serrés ensemble; &
« par ce moïen, panchant toujours d'un
« côté ou d'autre, ou se laissant tomber
« tout à plat, on ne la sauroit ni faire re-
« nir debout, ni manger, si ce n'est quel-
« ques Fourmis, de quoi elle vit ordinaire-
« ment par les Bois. Environ huit jours après
« que nous fûmes arrivés en l'Île où étoit
« Villegagnon, les Sauvages nous apporte-
« rent un Coati, lequel, à cause de la nou-
« velleré, fut admiré d'un chacun. Étant
« fort défectueux, j'ai souvent prié un
« nommé *Jean Gardien*, de notre Com-
« pagnie, expert en l'art de Pourtraicture,
« de contrefaire, tant cet Animal, que beau-
« coup d'autres extrêmement rares; à mon
« regret, jamais il ne voulut s'y adonner.
Ubi sup. pp. 169 & 170.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Le Jaguacin.

Biaracata.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur: mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un Animal innocent, & qui passe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très régulière. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Paresseux, dont on a déjà donné la description, est un Animal commun au Brésil.

SERPENS.

Le Tonou.

Les Brasiiliens mangent, non-seulement diverses sortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les intestins. Le *Tonou* est un Léopard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq piés, & d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les Grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoié soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'aussi bon goût que le blanc d'un Chapon. » C'est, dit-il, une des bonnes viandes qu'il ait mangées » en Amérique. Il voyoit d'abord, avec étonnement, les Sauvages apporter ou traîner des Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, & longs d'une aune, qu'ils jetoient au milieu de leurs Maisons, parmi leurs Femmes & leurs Enfants; mais les leur voyant manier, sans aucune crainte, il s'accoutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Brésil n'en ait d'autres espèces, dont la piquûre est fort venimeuse; & l'exemple qu'il en donne est effrayant (11).

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais en nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboya*, ou *Jaboia*, Animal quadrupède, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt

(11) Un jour, deux autres François & moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour visiter le Pais, sans avoir des Sauvages pour guides. Nous étant égarés par les Bois, ainsi que nous allions par une profonde vallée, entendant le bruit & le trac d'une Bête qui venoit à nous, & pensant que ce fut quelque Sauvagine, nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais incontinent, à dextre, environ à trente pas de nous, nous vîmes sur le coteau un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme, & long de six à sept piés, lequel paroissant couvert d'écailles blanchâtres, après & raboteuses comme coquilles d'Huitres, l'un des piés devant levé, la tête haussée & les yeux étincellans, s'arrêta tout court pour nous regarder. Quoi voyant, & n'ayant lors, pas un seul de nous, arquebuses ni pistoles, ains seulement nos épées, & cha-

cun notre arc à la maniere des Sauvages, qui ne pouvoient pas beaucoup nous servir contre ce furieux Animal, craignant néanmoins, si nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus fort que nous & ne nous engloutît, fort étonnés, en nous regardant l'un l'autre, nous demeurâmes tous cois en une place. Après que ce monstrueux serpent, ouvrant la gueule, à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, & soufflant si fort que nous l'entendions aisément, nous eûmes contemplés près d'un quart-d'heure, se retournant tout d'un coup, & faisant plus grand bruit & fracasement de feuilles & de branches, par où il passoit, que ne feroit un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous passâmes outre, louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce danger, *Ubi sup. p. 162.*

plés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os; ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avallée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Le *Girauipiagara*, nom qui signifie mangeur d'œufs, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légèrement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *Boytiopua*; Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de Grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Le *Gaytiepu* ne se trouve que dans le Pais de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *Boyuna* est un Serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom, qui signifie bruit, est le nom d'un gros Serpent qui jette une sorte de cri, par lequel on est averti de son approche, quoiqu'il n'ait rien de nuisible.

Le *Boycupecanga* est fort gros; & les taches dont il a le dos marqué sont juger qu'il est des plus venimeux.

On comprend quatre especes de Reptiles sous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui se nomme *Jararacucu*, est longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui semblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur si dangereuse, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre especes, nommée *Jarcoaypitinga*, est aussi venimeuse que la Vipere d'Espagne, & n'en est pas fort différente par la forme & la couleur. La troisième especes se nomme *Jararaepeba*; elle a sur le dos une ligne rouge, & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & sont de couleur de terre, avec quelques veines sur la tête comme les Viperes, dont elles imitent aussi le sifflement.

Le *Curucucu* est un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois jusqu'à quinze palmes de long. Son poison est des plus subtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brasiiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec soin.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Bresil le nom de *Boicinga*, & qui y rampe si vite qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil.

L'*Ibiracua* jette un poison si violent, qu'on voit sortir presque aussitôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & des parties inférieures du corps. Aussi la morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur-le-champ.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Girauipiagara;

Caninana;

Le *Boytiopua*;

Gaytiepu;

Le *Boyuna*;

Le *Bom*.

Boycupecanga;

Quatre especes
de *Jararaca*.

Le *Curucucu*;

Boicinga ;
ou petit Serpent
à sonnettes;

L'*Ibiracua*;

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Ibiboca.

Affreuse quan-
tité de Serpens au
Brésil.

L'*Ibiboca* est aussi un des plus dangereux Serpens du Brésil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marqués. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

Les Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé, au Brésil, par la morsure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans les Bois, dans l'intérieur des Maisons, & jusques dans les Lits, ou les Hamacs. On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques especes, surtout celles des Jararacas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les Scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

D'autres Insectes, tels que la *Nigua*, qui se nomme ici *Ton*, les Mofquites, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Arayers*, sont les mêmes, & causent les mêmes désordres, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

OISEAUX.

Un País, aussi couvert de Bois que le Brésil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiseaux. Lery n'y compte que trois especes de volailles domestiques, que les Brasiiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, surtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premières sont des Poules d'Inde (12), production naturelle de leur País, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (13), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avallent. Ils ne font pas plus d'usage des Canes d'Inde (14), qu'ils nourrissent aussi dans leurs Habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche est lente, & même certains Poissons, tels que la Raie, qui nagent moins légèrement que les autres.

Trois especes
de Faisans.

Entre les Oiseaux sauvages qui se mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanassous*, trois especes d'une sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne diffèrent qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares.

(12) Nommées au Brésil, *Arignan-ouffou*,(13) Nommées *Arignan-miri*,(14) Nommées *Upac*.

Ils sont de la grosseur du Paon , dont ils imitent aussi le plumage.

Les *Macacous* & les *Inanbou-ouassous* sont deux especes de Perdrix , de la grosseur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres especes les *Manbours* , les *Pegassous* & les *Pecacaus* , quoique d'inégale grosseur : les premiers ont celle des Perdrix communes , les seconds celle du Ramier , & les troisiemes celle de la Tourterelle.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRESIL.

Cinq especes
de Perdrix.

L'Arat & le
Canidé, Oiseaux
merveilleux.

Mais laissons ce qui n'est que Gibier , dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux Oiseaux , qu'il traite de merveilles de l'Univers , & qui l'ont excité , dit-il , à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *Arat* , & l'autre *Canidé*. » Ils sont de la grosseur d'un Corbeau. Ce ne sont point des Perroquets , puisqu'ils ne leur ressemblent point par le plumage. Cependant , comme ils ont les piés & le bec crochus , on pourroit les mettre de ce nombre , si presque tous les Oiseaux de l'Amérique n'avoient aussi ces deux propriétés. Mais la peinture de leurs perfections doit demeurer dans les termes de l'Auteur (15).

Les Perroquets du Bresil étant les plus célèbres des deux Indes , on s'attache à nous en faire connoître les plus belles especes. Le premier rang semble appartenir aux *Araras* & aux *Macas* , qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes , sur l'estomac , sont d'un très beau pourpre ; vers la queue , d'un jaune , ou d'un verd , ou d'un bleu , qui n'a pas moins d'éclat , & dans tout le reste du corps , d'un mélange admirable de ces trois couleurs , plus ou moins claires , ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs ; & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre , ou d'un Rocher. Ils s'apprivoisent facilement , & n'apprennent pas moins vite à parler.

Perroquets du
Bresil , & leurs
plus belles especes.

La seconde espece se nomme *Anapura*. Ses couleurs sont un beau mélange de rouge , de verd , de jaune , de noir , de bleu & de brun , dis-

(15) L'Arat a les plumes des ailes & celles de la queue , qu'il a longue d'un pié & demi , moitié aussi rouges que fine écarlate , & l'autre moitié de couleur céleste , aussi étincillante que le plus fin écarlate qui se puisse voir : la tige , toujours au milieu de chaque plume , séparant les couleurs opposites des deux côtés. Au surplus tout le reste du corps est azuré. Quand cet Oiseau est au Soleil , où il se tient ordinairement , il n'y a rien qui se puisse laisser de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage , sous le ventre , & à l'entour du col , aussi jaune que fin or ; le dessus du dos , les ailes & la queue , d'un bleu si naïf , qu'il n'est pas possible de plus ; étant avis qu'il soit vêtu d'une toile d'or par dessous , & emmanché de damas violet par dessus , on est ravi de telle beauté. Les Sauvages , en leurs échantillons , font souvent mention de ce der-

nier , disant & répétant dans leur musique , *Canidé joue* , *Canidé joue heura oué* ; ce qui signifie : Oiseau jaune , Oiseau jaune , que tu es beau ! Combien que ces deux Oiseaux ne soient pas domestiques , étant néanmoins plus coutumièrement sur les grands arbres , au milieu des Villages , que parmi les Bois , nos Toupinamboux , les plumant trois ou quatre fois l'année , sont fort proprement des robes , bonnets , bracelets , garnitures d'épées de bois & autres choses de ces belles plumes , dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches , & surtout de ces grandes queues , si bien diversifiées de rouge & de couleur céleste ; mais à mon retour , passant à Paris , un Quindam de chez le Roi ne cessa jamais , par importunité , qu'il ne les eut de moi. *Ubi*

sup. pp. 173 & 174.

tribués avec une variété surprenante. On préfère cette espèce à toutes les autres, parcequ'avec beaucoup de facilité à s'approprier & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*Araruna*, ou le *Machao*, mérite le troisième rang. A la vérité le fond de son plumage est noir; mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumière du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres.

La quatrième espèce est celle que les Brésiliens nomment *Ajurucouras*. Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte; le cou & la crête sont jaunes; quelques plumes qu'elle a sur le bec sont bleues, & celles des ailes sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite espèce est celle qui se nomme *Tuin*; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée, pour sa docilité. Les Perroquets qui se nomment *Guirubas*, c'est-à-dire Oiseaux jaunes, ne parlent point, & sont naturellement tristes & solitaires; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Brésil, parcequ'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Noblesse faisoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Perroquet Brésilien, qui se nomme *Yapou*, tire sur la Pie par sa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui se relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'est un fort bel Oiseau; mais lorsqu'il est en colere, il jette une odeur très désagréable. Son occupation continuelle est à chercher tous les petits Insectes d'une Maison, pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parcequ'il attaque souvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Brésil, que trois espèces de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande espèce, le *Marganas*, dont on porte, dit-il un grand nombre en France, & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moissons*.

Le *Guranhé-Engera*.

Des autres espèces d'Oiseaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui est de la grandeur d'un Pinçon. Il a les ailes & le dos bleus, l'estomac & le ventre jaunes, & sur la tête une belle huppe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié, mais il imite celui de la plupart des autres Oiseaux. On en distingue plusieurs espèces.

Le *Tangara*.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage est moins un chant, qu'un simple murmure. On raconte que les Oiseaux de ce nom font entr'eux une sorte de danse, pendant laquelle il en tombe un; qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur son plaintif, jusqu'à ce que le voiant relevé ils s'envolent tous ensemble. Comme on ajoute que le *Tangara* est sujet à l'Épilepsie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte n'est qu'une attaque de ce mal.

Le *Quereiva*.

Les Brésiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la singulière beauté

de son plumage. Il a l'estomac du plus beau rouge, les ailes noires, & tout le reste du corps bleu.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRESIL.
Tucan du Bresil.

Suivant l'Auteur Portugais, le Tucan du Bresil n'a que la grosseur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec aussi long qu'on l'a représenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoise dans une Basse-cour, jusqu'à mener ses Petits comme une Poule. La couleur de son bec est jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de son plumage est jaune sur l'estomac, & noire dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si petit Oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le *Guirapanga* est tout-à-fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à près d'une demie lieue.

Le Guirapanga.

Dans les Provinces intérieures du Bresil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Pais nomment *Andougoacous*. Elles ne diffèrent point de celles des autres Régions; mais on assure que l'espece de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Andougoacous.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

On ne parle point du Colibri, qui est fort commun au Bresil, & pour la description duquel on a déjà renvoyé aux *Exotiques* de Clusius; mais on doit observer que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Bresil; jusqu'à le comparer à celui du Rossignol, quoique tous les autres Voyageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbush* par les Brasiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique*; il en distingue aussi deux especes, sous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On fait que dans les Iles Françoises ce petit Oiseau se nomme *René*, parceque dormant six mois de l'année il semble renaître en s'éveillant; comme les Espagnols l'appellent *Tomineios*, parcequ'avec son nid il ne pèse que deux Tomins d'Espagne, c'est-à-dire vingt-quatre grains.

Le *Parou* est un Oiseau noir, de la grosseur d'un Merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de Bœuf. Le *Quiapian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

Le Parou & le
Quiapian.

Les Chauve-Souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang, que celles de Guayaquil. Les Abeilles y ressemblent à nos Mouches noires d'Été, & n'en font pas de moins agréable miel; mais la cire en est presque aussi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un Pigeon, que les Brasiliens respectent beaucoup, parcequ'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. Une fois, dit-il, qu'il passoit la nuit dans un Village nommé *Upec*, il faillit d'être insulté des Habitans,

L'Oiseau lugubre.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

» vages de crainte. Ils ont la face assez semblable au visage humain ; à
 » l'exception des yeux , qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les Femelles
 » sont ornées d'une longue chevelure , & ne paroissent pas moins distin-
 » guées par des traits plus agréables. On les trouve ordinairement à l'em-
 » bouchure des Fleuves , surtout à l'entrée du *Jagoaripé* , qui n'est qu'à
 » sept ou huit lieues de la Baie de tous les Saints ; & vis-à-vis de Porto
 » Seguro , où l'on assure qu'ils ont tué un grand nombre d'Indiens. Leur
 » maniere de les tuer est en les embrassant avec tant d'ardeur , qu'ils les
 » étouffent ; car il n'y a point d'apparence qu'ils aient dessein de leur
 » ôter la vie , & ces étranges caresses paroissent venir plutôt d'affection.
 » Ils jettent même des gémissemens , après les avoir étouffés , ils se dé-
 » rorent , & ne touchent point aux cadavres , à la réserve des yeux , du
 » nez , du bout des doigts , & des parties naturelles , qu'ils leur enlèvent.
 » On en donne pour preuve , que les Indiens , tués par ces Monstres , se
 » trouvent ainsi mutilés , lorsqu'ils sont jetés au rivage par les flots. On
 ne s'est arrêté à ces fables , que pour faire observer combien il est sur-
 prenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laet les ait copiées sans aucune
 marque de doute (17).

Un jeune Peintre Hollandois , qui avoit passé quelque tems au Brésil ,
 lui donna , dit-il , les figures de trois autres Poissons , fort communs dans
 cette Mer ; l'un nommé *Ubitre* , qui n'a d'extraordinaire que la queue : elle
 est longue de plus de la moitié du corps , ronde , comme celle d'une Va-
 che , & se relève de même. Par le reste du corps , l'*Ubitre* est assez sem-
 blable au Brochet. Le second , nommé *Aioua* , ou *Iahoua-katto* , est de
 la grosseur des Poissons orbiculaires ; mais la tête qui ressemble à la face
 d'un Bœuf , occupe la moitié du corps. La queue est fourchue. Le *Pira-
 Utoah* , qui est le troisieme , a la forme tout-à-fait monstrueuse , & paroît
 aussi du genre des Orbes. Outre deux cornes osseuses & recourbées en ar-
 riere , sa queue est faite en spatule , ses levres sont fort grosses , & sa
 gueule s'entr'ouvre avec une contorsion fort hideuse.

COQUILLA-
RES.

Entre les coquillages du Brésil , l'*Apula* , semblable à la partie d'un ro-
 seau qui est entre deux nœuds , est non-seulement une nourriture fort
 saine , mais , mis en poudre , il passe pour un spécifique contre les maux
 de ratte.

L'*Ura* est une Ecrevisse de Mer , qui se trouve dans la vase , le long
 du rivage , en si grand nombre que non-seulement les Brasiiliens mariti-
 mes , mais les Negres , employés par les Portugais , en font leur nourri-
 ture ordinaire. La chair en est de bon goût , & fort saine , si l'on boit de
 l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* est une autre espece d'Ecrevisse , mais plus grande , &
 qui a surtout la gueule si large , qu'elle peut contenir le pié d'un Hom-
 me. C'est moins un Animal aquatique que terrestre ; car on ne le trouve
 que dans le creux des rochers , qui bordent la Mer. Au bruit du tonner-
 re , il sort de cette retraite , & fait lui-même un autre bruit qui cause de
 la frayeur aux Sauvages. On ajoute , pour l'expliquer , qu'il leur fait croire
 l'Ennemi prêt à fondre sur eux ,

(17) *Ubi supra* , l. 15. cap. 12.

L'*Aratu* se tient dans le creux des Arbres voisins de la Mer ; mais il en sort , pour se nourrir d'Huîtres & de Moules ; avec l'adresse qu'on attribue aux Singes , d'y jeter , lorsqu'elles s'ouvrent , une petite pierre qui les empêche de se fermer.

On se borne aux especes qui semblent particulieres à ces Côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages , & les Huîtres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuse quantité , dont ils rassembloient les écailles , après en avoir mangé la chair ; & dans plusieurs endroits du rivage , on en trouve encore de grands monceaux , que le tems a couverts d'herbes & d'arbrustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux , qu'ils emploient à leurs édifices , au lieu de ciment , & que l'eau de pluie rend fort noire.

Entre les Oiseaux marins , on distingue , comme particuliers au Bresil , le *Guiratinga* , qui est de la grandeur d'une Grue , mais qui a le plumage blanc , le bec fort long & fort aigu , de couleur bleue , les jambes très longues aussi , & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu , dans toute sa longueur , de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau , qui a la queue fourchue , & dont les plumes sont fort recherchées des Brésiliens. Ils les emploient à leurs fleches , après avoir observé qu'elles durent fort long-tems. On n'en parle ici , que pour faire connoître cette propriété ; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forçado* , fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que , suivant *Ximenès* , sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les cicatrices du visage : mais quoiqu'il se trouve partout , il n'est facile à prendre que dans les Iles désertes , où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un , dont les ailes étendues remplissoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie , à laquelle il est si sujet , qu'on a voulu exprimer , par ce mot composé , qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare , par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses ailes ne lui servent point à voler , mais à nager fort légèrement. Il ne quitte point les flots ; & les Brésiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs ; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc , marqueté de raches rouges , & le bec fait en cuilliere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée , & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux , surtout la prunelle , qui est d'un rouge très vif ; & la voix si forte , qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil , & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie ; mais il a le bec oblong & re-

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

courbé, les cuisses grosses & les piés longs. Ses premières plumes sont noires; ensuite elles deviennent cendrées: lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toits. Il vole souvent en troupe; ce qui forme un très beau spectacle, sous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

POISSONS
DES FLEUVES
DU BRÉSIL.

Les Fleuves du Brésil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur. Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Hareng, s'il n'avoit la tête fort grosse, les dents très aigües, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuse, comme le Chien marin. Du reste, il ressemble entièrement à la *Zygone*, qui se nomme Cagnole à Marseille; c'est-à-dire qu'il a la tête plate, difforme, & comme divisée en deux cornes, à l'extrémité desquelles sont placés deux yeux, qui se trouvent ainsi fort éloignés l'un de l'autre. La queue est terminée par deux nageoires inégales, qui ont aussi leur direction toute opposée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldrovand ont données de ce Poisson, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Cururyuba* pour le plus grand, & le plus beau, de tous les Serpens aquatiques du Brésil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une espèce de chaîne leur descend, par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un Chien. Aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre. Les Brésiliens lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

La *Matiima* est un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne fort jamais des Fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & sa course est si prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les surprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Brésil, est fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante sans en donner la description.

ANIMAUX,
TRANSPORTÉS
AU BRÉSIL.

Les Chevaux Européens, transportés dans les différentes Capitainies du Brésil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux & des Vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands Troupeaux, Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la première beauté.

beauté, & que particulièrement dans la Capitainie de Porto Seguro, il croisse une herbe funeste aux Bestiaux, il se trouve des Cantons où rien ne manque à leur nourriture; telles sont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, sont excellens, pour toutes sortes d'Animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse; surtout celle des Porcs, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & si gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient multipliées moins heureusement; mais dans le tems que l'Auteur faisoit ces observations, on commençoit à surmonter les obstacles.

Les Poules Européennes s'accoutument fort bien de la température du Brésil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquièrent un plus fin.

Les Indiens du Brésil ont pris tant de passion pour nos Chiens, que non-seulement les Hommes en élèvent quantité pour la chasse, mais que les Femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

A tous les Arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déjà donné la description, l'Auteur Portugais, & d'autres Observateurs, joignent, comme propres au Brésil, ceux qui suivent:

ARBRES ET
PLANTES.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une Fleur assez semblable à celle du Jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succede n'est pas plus gros que le premier; le dehors en est jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noiaux, ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain, & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité; ce qui oblige de le garder assez long-tems, pour lui laisser le tems de s'adoucir. Les Brasiiliens en font une sorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espece de lait, amer & visqueux.

Mangabat

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au Poirier Sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais en meurissant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur lactée, qui venant à se coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrette la rareté de cet Arbre: elle vient de l'usage où sont les Brasiiliens de l'abbattre, pour en cueillir le fruit.

Murucugé.

L'*Araca* est une autre espece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On en distingue plusieurs sortes, dont les fruits sont rouges, verts, ou jaunes; mais tous extrêmement agréables.

Araca.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Medecins Portugais en composent des Apozèmes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes.

Jacapuya.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands Arbres du Brésil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que mangés crus avec un peu d'excès, ils causent une entière dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure, & ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à composer les axes des Moulins à Sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronnier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la grosseur n'excede point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs especes, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticu anania* donne un fruit de qualité si froide, que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du Liege, & sert aux mêmes usages.

Pequea & ses
deux especes.

Le *Pequea* a deux especes; l'une dont le fruit ressemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaisse, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au Sucre; elle est mêlée de quelques pepins: le second *Pequea* passe pour le plus dur de tous les bois du Brésil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Seis*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon, & d'un suc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le sommet des branches jusqu'à l'extrémité des racines. Cet arbre est rare, & ne se trouve que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Gabueriba.

Le *Gabueriba* est un fort grand Arbre, qui distille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort respectable aux Brésiliens. Ils ouvrent légèrement l'écorce, pour y inserer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommée Baume, parcequ'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent singulièrement propre aux Edifices. Les Bêres mêmes se frottent contre son écorce; apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez commun dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, &
vingt sortes de
Palmiers.

Le Brésil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déserts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt sortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs se nom-

ment le *Gerau* & l'*Yri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entières de Pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Le *Cupayba*, semblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une singulière quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légère incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparaître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal-Yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'est d'aucun usage.

L'*Ambayba* ressemble aussi au Figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois; mais le sien est sans utilité.

On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même espèce, qui se trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuse, dont Monardés prétend que le nom Brésilien est *Abjegua*. Voici la Description qu'il donne de l'Arbre: ce n'est, dit-il, ni un Pin, ni un Cyprés; il est plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte, au sommet, une sorte de petites vessies, qui, venant à crever, distillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent soin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont besoin de plusieurs jours pour en rassembler une petite quantité. Elle sert à tous les usages du Baume, surtout à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides, & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur Portugais vante la vertu des feuilles contre les vomissemens, & conseille, pour les foiblesses d'estomac, de se frotter extérieurement de l'huile. Il prétend aussi que l'écorce & les feuilles, broiées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une substance huileuse qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enlève aisément lorsqu'elle surnage.

La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, assez semblable au Coing, mais rempli de grains, est un puissant remède pour la dysenterie.

L'*Igciega* produit une sorte de Mastic, d'excellente odeur. De son écorce broyée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides. On en distingue une autre espèce, nommée *Igaigeica*, c'est-à-dire Mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Brésiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre.

Le *Curupicaiba* est un Arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remède admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue, que les Brésiliens emploient à prendre les Oiseaux.

Le *Caaroba* est un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Cupayba,

Ambayba,

L'Ambaigtinga,
& ses vertus.

Ighucamici.

Igciega,

Curupicaiba,

Caaroba

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Bresil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec un autre de même espèce, qui se nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois est couleur de cendre, & la moelle fort dure.

Jaburandiba ou
Betelè.

Le *Jaburandiba*, que les Brésiliens nomment aussi *Betelè*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espèce de *Betelè*, à feuilles rondes, & moins grande que la première, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

Anda.

L'*Anda* est un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages: mais les Indiens tirent, de ses feuilles, une huile dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau, dans laquelle on la laisse quelques jours, acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'Animaux.

Ajuratibira.

L'*Ajuratibira* n'est qu'un arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brésiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions. L'*Ajabutipita*, autre arbriste, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui n'est pas plus blanche, & qui ne sert qu'à l'onction des Malades.

L'Ajabutipita.

Janipaba.

Le Brésil a peu d'arbres aussi beaux que le *Janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellens contre la dysenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu.

Le fruit du *Jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pépin, une sorte de pois très dur, rond, noir, & luisant comme le Jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de Savon.

Merveilleuse
propriété d'un
arbre.

Dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Été comme en Hiver il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, & ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cents Hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

Araboutan, ou
Bois du Brésil.

L'Arbre le plus célèbre du Brésil, & duquel on croit que le Païs a tiré son nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan* suivant Lery, & d'*Oraboutan* suivant Thevet. Il est de la hauteur de nos Chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois Hommes au-

soient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Lery (18), ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

La variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes sortes de rouge; de blancs, dit Lery, comme papier; les uns qui ont les feuilles de l'épaisseur d'un teston, d'autres les ayant larges de dix-huit pouces, & de plusieurs autres espèces.

Celui qu'il nomme *Aouai*, & Thevet *Ahovay*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espèce de châtaigne, en forme de cloche, & fort venimeuse: mais comme l'écorce sert, dans le Païs, à faire les sonnettes que les Brasiiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

L'*Hioraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur; elle se mange, fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaire François reconnurent cet arbre

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Variété des bois
de Teinture.

Aouai

Hioraé

(18) *Ubi supra*, p. 203. Il raconte comment on le chargeoit de son tems. « A cause, dit-il, de la difficulté de couper ce bois, & parceque n'y ayant ni chevaux ni ânes, pour le porter, il falloit nécessairement que ce fussent des hommes, si l'on ne s'étoit aidé des Sauvages on n'auroit pu charger un moien Navire en un an. Ces Indiens donc, moiennant quelques robes de frise, chemises de toile, chapeaux, couteaux & autres marchandises, seulement avec les coignées, coins de fer, & autres ferremens qu'on leur bailloit, coupoient, scioient, fendoient, mettoient par quartiers & arrondissoient ce bois, mais aussi le portoient sur leurs épaules toutes nues, voire le plus souvent d'une ou deux lieues loin, par des montagnes & lieux fâcheux jusques sur le bord de la Mer. p. 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Brasiilien, qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares. « Fort esbahis de voir les François, & autres des Païs lointains, prendre tant de peine d'aller querir leur Araboutan, il y eut une fois un de leurs Vieillards qui me fit cette demande: Que veut dire que vous autres *Mairs* & *Peros*, c'est-à-dire François & Portugais, venez de si loin querir du bois pour vous chauffer? N'y en a-t-il point en votre Terre? A quoi lui ayant répondu qu'où, & en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas comme il pensoit, ains,

» comme eux-mêmes en usoient pour teindre leurs cordons & plumages, les nôtres l'emmenoièrent pour faire de la teinture: il me repliqua; voire: mais vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je, car y ayant tel Marchand, en notre Païs, qui a plus de frises & de draps rouges que vous n'en avez jamais vû par deçà, un seul achètera tout l'Araboutan dont plusieurs Navires s'en retournent chargés. Hâ hâ, dit mon Sauvage, tu me contes merveilles. Puis, pensant bien à ce que je lui venois de dire, plus outre dit: mais cet homme tant riche, dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Surquoi, comme ils sont grands disgoureux, il me demanda derechef; & quand doncques il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse? A ses Enfans, lui dis-je, s'il en a, & à défaut d'iceux, à ses Freres, Sœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon Vieillard, à cette heure cognois-je que vous autres *Mairs*, êtes de grands fols; car vous faut-il tant travailler à passer la Mer pour amasser des richesses à ceux qui survivent après vous, comme si la terre qui vous a nourris n'étoit pas suffisante pour aussi les nourrir? Nous avons des Enfans & des Parens, lesquels, comme tu vois, nous aimons; mais parceque nous sommes assurés qu'après notre mort la terre, qui nous a nourris, les nourrira, certes nous nous reposons sur cela. pp. 204 & 205.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Choyné.

pour une espèce de Gayac, & se confirmerent dans leur opinion, l'en voyant que les Brasiiliens en faisoient usage, contre le Pian, qu'ils reconnoissent aussi pour une espèce de vérole (19).

Le *Choyné* est un arbre de moyenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit aussi gros que la tête d'un Enfant. La chair ne se mange point; mais l'écorce est si dure, que les Brasiiliens, la perçant de divers côtés, en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca*; & de ses parties creusées, de petites tasses qui leur servent pour boire.

Sabaué.

Le *Sabaué* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noiaux, du goût & de la forme de nos Amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

Pocoaire.

Le *Pocoaire* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles lui donne beaucoup de ressemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere*; & Léry assure que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de larges, mais qu'elles sont si minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reste que les côtes, qui les font ressembler de loin aux grandes plumes d'Autruche.

Whebechafou,
& Pono-absou.

Thevet parle, & donne la figure, d'un arbre qu'il nomme *Whebechafou*, dont les feuilles ressemblent à celles du chou; son fruit est oblong, & d'une douceur qui le fait aimer passionnément des Abeilles. Elles ne lui laissent gueres le tems d'arriver à sa maturité. Le *Pono-absou*, décrit par le même Voïageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la grosseur d'une forte Pomme, qui contient six noiaux plats, dont les Amandes passent, au Brésil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamoera, deux
arbres décrits par
Clusius.

Clusius, dans son Recueil posthume, a donné, sur les observations de Jean Van Uffele, la figure & la description de deux arbres du Brésil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom de *Mamoera*, parcequ'ils sont de même espèce; mais leur sexe est différent: l'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit, & porte seulement des Fleurs, suspendues à de longues tiges, & forment ensemble une sorte de grappe, à peu près comme celle du sureau. Leur couleur est jaunâtre; elles sont sans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire, la femelle ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Ils doivent être voisins l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesse aussi de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés: il s'élève de neuf, avant que de porter du fruit; ensuite tout le sommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit est rond, de la grosseur d'un petit melon de cette forme; il a la chair

(19) Lery, *ibid.* p. 210. Thevet donne la manière de l'employer. Son fruit, dit-il, est de la grosseur d'une Prune moyenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noiau qu'il contient est d'un

goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur lactée, qui tire sur le goût de la Réglisse.

Jannâre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient plusieurs grains, de la grosseur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul usage. Les feuilles, qui ressemblent à celles de l'E-rable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux sexes de l'arbre. L'Observateur ignoroit le nom qu'ils portent entre les Indiens; mais il ajoutoit que le fruit se nomme *Mamaon*; » apparemment, remarque Clu- » sius, pour exprimer sa ressemblance aux mammelles, que les Espa- » gnols nomment *Mamas* & *Tetas* ». Ces deux arbres croissent dans la partie du Brésil qui renferme la Baie de tous les Saints.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Entre les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espèce particulière au Brésil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brésiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remède certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laet (20), parce- qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance. Lery compare les feuilles du Ma- nioc à celles de la Pivoine, & Thever à celles de la Patte de Lion. Les Brésiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuir, qu'ils nomment *Ouienta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

PLANTES ET
HERBES.

Aypi, espèce
particulière de
Manioc.

On ne parle point de l'Anana, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Brésil qu'on peut nommer sa véritable Patrie. Il y est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraisent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés: 1°. l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émousse la pointe du fer; 2°. le jus, ou le suc, est un Savon admirable pour faire disparaître les taches des habits; 3°. l'Anana du Brésil est un préservatif, & un remède, pour le mal de Mer.

Anana du Brésil.

Le *Murucuca* est une plante d'une beauté rare, surtout lorsqu'elle est en fleur. Elle s'élève, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit est rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient plusieurs noiaux, revêtus d'une sorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant sur l'aigre. Les feuilles, broiées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuse vertu pour les ulcères mal- lins.

Murucuca.

La Plante nommée *Tajaoba* diffère peu de nos choux simples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Tajaoba.

Le *Jambig* est une herbe fort salutaire, pour le foie & pour la gravelle.

Jambig.

Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune, mais il est plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broié, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fièvre. Les Portugais ont aussi l'usage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui est de causer la soif; sans quoi, c'est une Plante des plus salutaires du Brésil.

Jetijeucu.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.

Igpecaya.

L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, est vanté pour la dyssenterie. Le corps de la Plante est long d'une demie coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broyée, & prise en infusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Cayapia.

Depuis peu, observe l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remède d'une vertu presque unique contre toute sorte de venins, surtout celui des Serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi, pour la blessure des fleches empoisonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui ressemble à celle du Figuier.

Tyroqui.

Le *Tyroqui*, ou *Tareroqui*, est une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs roussâtres, sortant de l'extrémité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir presque aussitôt qu'elle est coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dyssenterie. Les Brésiliens se font souffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde aussi comme un excellent remède contre les vers, mal commun de cette Région. Elle se flétrit, après le coucher du Soleil: & la lumière du jour lui rend toute sa vigueur.

Embeguaca.

On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brésiliens en font des cordes, qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée, sur des charbons ardents, arrête le flux de sang, surtout dans les Femmes.

Caobetinga.

Caobetinga est le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de sa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, semblable à celle de l'Aveline: ses feuilles & les racines, broyées ensemble, raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entières, appliquées sur une plaie, s'y attachent jusqu'à la guérison.

Cobaura.

L'Herbe, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jetée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broyées sont excellentes pour les maladies cutanées.

Guaraquimya.

Le *Guaraquimya* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles, pour les avaler.

Camara-Catimba.

Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de musc, & qui ressemble à celle de la Giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est un remède d'égale vertu pour les ulcères, les pustules & les plaies récentes.

Aipo, ou Persil du Brésil.

L'*Aipo* est un Persil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne se trouve que dans les Provinces maritimes du Brésil, & proche de la Mer, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il est plus âcre que les Persils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voisinage de la Mer.

La Mauve du País, qu'on y représente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roses.

Le *Caraguata* est une sorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, blesse par ses pointes, lorsqu'il est de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaise qualité. Cependant on assure qu'il fait avorter les Femmes. On en distingue une autre espèce, dont le fruit ressemble à l'Anana, avec cette extrême différence, que rien n'est plus insipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une espèce de lin, fort tenace, dont les Brasiiliens font des filets pour la pêche.

Le *Timbo* est une Plante admirable, qui s'élève, comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est toute-à-la-fois si souple & si forte, que dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jeter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts & fait bientôt mourir les Poissons.

On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Médecine des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrain, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulièrement la *Tucuará*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, surtout dans les Bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élèvent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Brasiiliens est pour les Roseaux médiocres, parcequ'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de País, où les différentes espèces de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les Fèves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs espèces de Pois, dont Laet donne la description. Une des plus curieuses a la cosse longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre est bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long, sur un demi pouce de large, & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est un beau rouge, qui ne cède rien à l'écarlate.

Thevet décrit une espèce de Fève, beaucoup plus grosse & plus longue que les nôtres, mais qui en diffère encore plus parcequ'elle est sans ombilic. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'aussi grosses que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe (21) » qu'en les voyant hors de terre, on les croit toutes d'une même espèce; mais qu'en cuisant, les unes deviennent violettes,

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Caraguata.

Timbo

Simples, Fleurs
& Canes.

Racines & Lég.
gumes.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.Manobi, fruit
curieux.

Poivre.

» les autres jaunes , & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vu , dit-il , que de ces trois couleurs , il croit qu'elles peuvent se réduire à trois especes. Cuites sous la cendre , elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures Poires ; surtout celles qui jaunissent , & qui loin d'être amollies par le feu se conservent aussi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre , comme le Lierre terrestre , & ressemblent à celles du Concombre , sans être si vertes (22).

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terrestre , dont Lery donne la Description , & que Laet trouva si curieux , qu'ayant eu l'occasion de s'en procurer , il se fit un devoir d'en publier la représentation gravée (23). Les Brésiliens le nomment *Manobi*. C'est une espece de Noisettes , qui croissent en terre , liées l'une à l'autre par de petits filamens , & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un Pois. Lery ayant dû les trouver fort bonnes , puisqu'il se vante d'en avoir mangé beaucoup , on a peine à concevoir pourquoi il n'observa point si le *Manobi* a des feuilles & des graines (24). La figure de chaque fruit , telle que Laet la donne , ressemble moins à la Noisette qu'au Gland. Lery nomme les Fèves du Brésil , *Commanda-Ouassou* , & les Pois *Commanda-Miri*. On a déjà remarqué qu'*Ouassou* signifie gros ; & *Miri* , mince ou petit.

Clusius compte jusqu'à douze especes de Poivre Brésilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une , mais il en donne une description curieuse (25 , qui differe un peu de celle de l'*Axi* , ou *Chille*.

Finissons , comme lui , par une observation , qui convient à tous les articles de ce genre : c'est que dans un Recueil de curiosités naturelles , l'Auteur , ou le Voiageur , est toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce

(22) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. Au reste , ajoute-t-il , parcequ'elles ne portent point de graines , les Femmes sauvages , soigneuses au possible de les multiplier , ne font autre chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) d'en couper par petites pieces ; & semant cela par les champs , elles ont au bout de quelque tems autant de grosses racines , qu'elles ont semé de petits morceaux. *Ibid.*

(23) Descript. Ind. Occid. l. 15. cap. 11.

(24) *Ubi sup.* p. 225.

(25) La voici dans ses termes : « Je trouve au Brésil quantité de poivre , non pas long , comme je l'avois nommé d'abord , mais cornu. Sa plante ressemble des feuilles comme la Morelle , mais , plus larges & plus longues ; la tige d'une coudée de haut , ou plus , verte , branchue & noueuse ; des fleurs blanches , desquelles sortent des étuis , comme petits cornets , premierement verts , puis après rouges & luisans comme corail , très acres au goût , & surmontant tout

» poivre , de leur acrimonie. La graine au-
» dedans est blanchâtre , comme , aussi quel-
» ques cornets demeurent ainsi & ne rou-
» gissent pas ; menue comme petite len-
» tille , & semblablement de très fort goût ;
» voire , si corrosif , que principalement
» avant que ce fruit soit sec , si quelqu'un
» en touche , & qu'il mette la main à son
» visage , ou autre partie du corps , la pus-
» tule leve incontinent , comme j'ai vu
» par expérience ; aussi nos Marchands s'en
» servent seulement à la teinture. Mais
» quant aux Sauvages , le pilant & broiant
» avec du sel , lequel , retenant exprès pour
» cela de l'eau de mer dans des fosses , ils
» savent bien faire , ils appellent ce mélange
» *Jonquet* , & en usent comme nous faisons
» du sel sur table : non pas toutefois ainsi
» que nous ; car eux , prenant le morceau le
» premier , & à part , pincent , puis après ,
» avec les deux doigts , à chaque fois le *Jon-*
» *quet* , & l'avallent pour donner saveur à
» ce qu'ils mangent. p. 227.

qui peut répondre à son titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de représenter toutes les merveilles du Créateur ? Mais il ajoute qu'en général (16), « comme le Brésil n'a point d'Animaux qui » soient tout-à-fait semblables à ceux de l'Europe, il a soigneusement » observé qu'il n'a point d'Arbres, de Plantes, ni de Fruits, qui ne diffèrent des nôtres ; à l'exception néanmoins du Pourpier, du Basilic, & » de la Fougère, qui y croissent, dit-il, en quelques endroits avec les mêmes propriétés & de la même forme. Mais presque tout ce qu'on y a transporté du Portugal s'y est naturalisé fort heureusement (17).

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA description, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville sur ses principales productions, c'est-à-dire sur celles du moins qui ne paroissent pas lui être communes avec le Continent du Brésil.

Entre les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitrevá*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges ; & le fruit du Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte.

Agoutitrevá.

L'*Araicou*, qui ne diffère pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit est plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur.

Araicou.

Le *Caoup* a les feuilles du Pomier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange à l'odeur comme à la forme, mais qui n'est rempli que de pepins.

Caoup.

Le *Morgoya* est un arbruste, qui s'élève beaucoup lorsqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde : elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées ; & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fin lorsqu'il est cuit. Aussi en confit-on beaucoup au Sucre.

Morgoya.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaia*, & le *Carana-uve*, sont quatre especes de Palmiers, dont le premier est le vrai Palmier des Indes ; le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une sorte de Noix rouge, de très bon goût ; le troisième porte les fruits en grappes, qui en contiennent quelquefois trois cens, de la grosseur d'une Olive ; le quatrième n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un Eventail. Son fruit est une espece de petite Prune, semblable à celle de Damas.

Quatre especes
singulieres de
Palmier.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits ressemblent à la Prune.

Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, célèbre par sa bonté lorsqu'il est confit au Sucre.

Le Pacoury.

(16) Pag. 228.

(17) *Omnes pene hortenses herbæ, flores, radicesque huc translata, tantopere adoleverunt, ut domesticæ jam videri possint.* Lact, ubi sup. cap. 15.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
Amijou.
Assa.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est le seul exemple d'une sorte de Pêche, naturelle au Pais, dans l'Amérique méridionale.

L'*Arafa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité.

On passe sur quantité d'autres Arbres, que leur Description fait juger les mêmes que ceux du Brésil, quoiqu'ils portent ici des noms différents.

Karouata.

Entre les Plantes, le *Karouata*, qui est une des plus estimées, porte entre des feuilles longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (28), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils sont remplis d'une matière spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable; mais que si l'on en mange beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer *Slyptongen* par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Yaramacaru.

Le *Yaramacaru* est une Plante admirable & presque monstrueuse, qui s'élève de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moelle fort blanche. Elle ne produit aucune sorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue, à laquelle succède un fruit de la grosseur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne diffère point de celui des Fraises d'Europe.

OISEAUX DE
L'ÎLE DE MARRAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiseau de proie.

Entre les Oiseaux, l'*Ouyra* (29), qui est commun dans l'Ile de Marragan, est presque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire; il attaque mêmes les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ses ailes, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquée de taches rondes, comme celles des Pintades (30). L'*Ouyra* n'est pas moins distingué par la force de son bec, & par celle de ses serres, dont les ongles sont extrêmement forts. On fait observer que tous les Oiseaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une singulière beauté.

De Sallian.

L'*De Sallian* est un Oiseau de la grosseur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne se sert pas mieux de ses ailes que l'Autruche: mais il est si prompt à la course, qu'il échappe aux Chiens de chasse, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide d'un piège.

(28) *Ubi sup.* l. 16. cap. 12.

(29) *Ouyra* signifie Oiseau dans la langue du Pais; ainsi l'Animal qu'on décrit

le porte par excellence.

(30) *Ubi sup.* lib. 16. cap. 18.

L'*Arrou-mara* est une espece de Pigeon , du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de son plumage en font un Oiseau digne d'admiration.

L'*Ouroou* en est un de la grandeur d'une Perdrix , qui a la tête ornée d'une crête , comme nos Coqs de basse-cour. Son plumage est un charmant mélange de rouge , de noir & de blanc.

Les Rossignols sont non-seulement fort communs dans l'île de Maragnan ; mais on en distingue plusieurs especes , qui ont aussi le plumage fort varié.

Dans cette île , la saison des pluies forme un grand nombre d'étangs , où l'on remarque que sans communication avec d'autres eaux il naît quantité de petits Poissons , que les Insulaires enlèvent avidement. Il n'en reste aucun dans la belle saison , & l'on conçoit que la chaleur qui seche les terres ne manque pas de les détruire : cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance ; Phenomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

S V I.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ON a réservé , pour la dernière partie de cet Article , un court extrait du Recueil des Insectes de Surinam , dessinés avec une élégance extraordinaire , par une jeune Allemande (31) , qui fit exprès , en 1699 , le Voyage de cette Colonie Hollandoise , & publiés (32) , en soixante-douze planches , dont on ne trouve plus Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le *Kaberlaque* , qui tient le premier rang , dans cette précieuse Collection , est un insecte qui ronge les étoffes & les laines , & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulièrement l'Anana. Ce petit Animal jette sa semence en monceau , & l'enveloppe d'une taie fine , comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorsque leurs œufs sont parvenus à leur maturité , les jeunes rongent eux-mêmes cette espece de coque , sortent avec une extrême précipitation , & n'étant pas plus gros que des Fourmis , ils entrent facilement , par les fentes & les serrures , dans les coffres & les armoires , où ils détruisent tout. Ils deviennent enfin de la grandeur représentée dans la figure , & leur couleur est un brun grisâtre. Alors , leur peau se fend sur le dos , il en sort un *Kaberlaque* ailé , mol & blanc , & la dépouille reste vuide.

De l'autre côté du fruit , on voit une autre espece de *Kaberlaque* , qui porte ses œufs sous le ventre , dans un petit sac brun ; mais si l'on touche l'Animal , il quitte ce sac , pour se sauver avec plus de légèreté. Les transformations des Petits , qui en sortent , ne sont pas différentes de celles des autres.

HISTOIRE
NATURELLE
DU BRÉSIL.
L'Arrou mara
L'Ouroou.

Rossignols de
Maragnan.

Phenomene
merveilleux.

(31) Marie Sibille Merian , de Francfort sur le Mein.

(32) En 1726 , à la Haie , chez Pierre Gosse.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Mlle Merian trouva, sur l'Anana, une chenille curieuse, qui se changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après en beau Papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, sur la couronne du même Fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite feve. C'est le même ver qui mange, qui digere la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Uyl, ou Papil-
lon nocturne.

Sur un petit fruit, qui se nomme *Zurfack* (32) à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs dont la moelle est blanche, & qui croît sur une Plante rameuse, on trouve une belle chenille verte, qui se transforme en feve brune, d'où sort un Papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne (33). Les Papillons de cette espece ont une double trompe, qu'ils disposent tellement, pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, sont vigoureux, & vivent longtems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine, qui couvre leurs ailes, y forme des plumes, comme celles d'une Poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusques sous les yeux. La trompe ressemble à la gorge d'un Canard ou d'une Oie, les piés & les cornes sont d'une grande beauté.

La Plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'espece de pain qui se nomme Cassave, nourrit sur ses feuilles une chenille brune, qui, se changeant en feve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette Plante, en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui est admirablement tacheté de noir, de blanc, & d'Orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille souvent autour de la tige des mêmes Plantes.

Chenilles du
Maccal.

Sur le Chardon, qui se nomme *Maccal*, dont les Hommes & les Animaux mangent le fruit, qui est jaune & rouge, il se forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même Plante est le siège d'une autre espece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre; & s'attachant tête à queue, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, en en arrachant quelques unes, elles se réunissent aussitôt. Les Papillons qui en sortent sont aussi nocturnes. En considerant ces deux especes avec le Microscope, leur peau paroît ressembler à celle d'un Ours hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paroissent des épis d'Orge. Mademoiselle Merian observa que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons transparens ont des écailles.

Observation:
curieuse sur les
Papillons.

(32) On trouve plusieurs sortes de *Zurfack* sous le nom d'*Annona*, dans le *Prodromus Paradisi Batavi*, & dans l'*Hortus Malabaricus*. Les Hollandois en cultivent de trois

sortes à Amsterdam, dans leur Jardin de Plantes.

(33) Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl*, qui signifie Hibou. C'est le *Phalana* des Grecs & des Latins.

Les Cerifes de cette partie de l'Amérique ne sont pas comparables aux nôtres pour le goût : mais leurs fleurs , qui sont blanches & rouges , nourrissent deux Chenilles jaunes. L'une , dont Mademoiselle Merian vit la transformation , s'étant changée en Fève verte , devint un grand & beau Papillon.

Le Jasmin des Indes (34) nourrit de ses feuilles une Chenille couronnée , qui devient un beau Papillon ondé. Il a six taches blanches au dehors , bien rangées sur ses deux aîles , qui sont rouges & noires par dessous. Cet Insecte examiné , avec le Microscope , est d'une si grande beauté , qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une Description complète.

Le Cotonier de Surinam croît si vite , que six mois après avoir été semé , c'est un Arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs (35) ; les unes rouges , les autres d'un jaune de soufre. Les premières ne donnent aucun fruit , mais le coton vient des jaunes. A la fleur succède un bouton , qui grossit , & qui étant de couleur brune dans sa maturité , se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc , composé de trois parties , dont chacune contient une semence noire , à laquelle il est attaché. On le file , pour en faire de la toile. Cet Arbre nourrit deux sortes de Chenilles ; l'une noire , d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre , qui forme un Papillon nocturne , couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux Serpens , marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses aîles , on voit de petites pustules , dont les couleurs sont admirables : ce sont de petites touffes de plumes rouges , bleues , dorées & argentées. Les extrémités des aîles s'élèvent vers la queue , comme d'autres petites houppes de belles plumes ; ses cornes paroissent deux petits Serpens noirs.

Un Arbre de Surinam ; qui se nomme *Palissade* (*Palissaden Boom*) , & qui sert à la construction des Cabanes Indiennes , porte des fleurs jaunes , si épaisses & si pesantes , que la branche , courbée sous leur poids , se relève lorsqu'elles sont tombées. Les gouffes , qui contiennent la semence , forment comme un balet de Bouleau , & servent effectivement à balayer. Elles sont remplies d'une graine , qui ressemble au Millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet Arbre , qu'on voit trois fois l'année une espece de Chenilles , jaunes , raïées de noir , & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au terme de leur grandeur naturelle , elles quittent leur première peau , pour en prendre une de couleur d'O-

INSECTES-IV
PLANTES DE
SURINAM.

Chenilles de
Jasmin des In-
des, & beauté du
Papillon.

Coronier de
Surinam.

Ses Chenilles.

Arbre nommé
Palissade.

(34) Cet arbre est le même que celui qu'on nomme *Quauthlepatli* au Mexique. Hernandez le décrit (Hist. Mexic. cap. 33.) sous ce nom & sous celui d'*Arbor ignea*. Dans l'*Hortus Amstelodamensis* il est nommé *Apocynum Americanum frutescens, longissimofolio, albo, odorato*.

(35) Herman est le premier qui ait ob-

servé (dans son *Hortus Lugdunensis*) que le Cotonier portoit deux sortes de fleurs ; ce qui l'en a fait parler comme de deux arbres différens , & Tournefort l'a suivi dans ses Instructions de Botanique : mais l'autorité de Mlle Merian prouve que c'est le même arbre , qui porte deux sortes de fleurs.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

range , avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais , quelques jours après , elles prennent encore une nouvelle peau ; & leurs pointes disparaissant alors , elles se transforment en Fèves , qui deviennent de beaux Papillons nocturnes.

Sur la Banane , qui tient lieu de Pomme aux Indiens , on trouve une Chenille d'un verd clair , qui produit un très beau Papillon , & qui ne se transforme en Fève qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam.

Le Prunier de Surinam devient aussi haut que le Noïer l'est ordinairement en Europe , & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On observe , comme un effet assez singulier , qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux , qui est aussi la sienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve sont vertes. Elles sont d'ailleurs tout hérissées de pointes , fort paresseuses , & si voraces , qu'elles mangent sans cesse. Il en sort des Papillons bleus.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau , dont la chair est brillante comme le Sucre , à Surinam , & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & fain , est la résidence d'une grosse Chenille quarrée , bleue devant & derrière , & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante , comme celles du Limaçon. Mademoiselle Merian en attendoit quelque chose d'extraordinaire : mais son espérance fut trompée. Il en sortit un laid Papillon nocturne. Elle a vu souvent , dit-elle , les plus belles Chenilles se transformer en de très laids Papillons , tandis qu'elle voioit sortir un Papillon admirable de la plus laide Chenille.

Pomme & Chenille du Caschou.

L'Arbre nommé Caschou (36) produit une Pomme de même nom. On en distingue deux sortes ; l'une dont la fleur est blanche & le fruit jaune ; l'autre , dont les fleurs & les fruits sont rouges : mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les Pommes , quoiqu'aigres & astringentes , ne sont pas mauvaises à cuire. On en tire , dans quelques Cantons de l'Amérique , une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excrescence , qu'elles ont en forme de rognon , est proprement ce que l'on nomme Caschou ; elle est d'une acreté si mordante , qu'elle peut servir de cautere : cependant on l'emploie , grillée , contre la dysenterie , & pour extirper les vers du corps Humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croissent , comme une Couronne , autour des branches. De deux sortes de Chenilles qui se nourrissent des feuilles de cet Arbre , Mademoiselle Merian vit un beau Papillon transparent , & un Papillon nocturne , couleur de Bois.

Chenilles guerrières des Limoniers.

Rien n'est si curieux que les Chenilles brunes à taches blanches , qui se trouvent sur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les Forêts , de la hauteur d'un grand Pommier , & donnent quantité de petits Limons , qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont , en grandeur , que la moitié de celles des Citronniers ordinaires ; & les fleurs , petites à proportion , rendent une huile précieuse. Mais on voit , avec

(36) C'est apparemment celui qu'on nomme ailleurs *Acajou* , & qu'Herman appelle *Anacardium occidentale*.

Zonement, les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leur tête deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en Fèves brunes, elles deviennent des Papillons noirs, tachetés de blanc & de rouge.

De petits Insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers, se transforment en Escarbots, blancs ou noirs.

'La Plante de la Guaiave est un receptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une espece de petits Oiseaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Autrefois ces Oiseaux servoient de nourriture aux Prêtres du Pais, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. » Ils pondent quatre œufs, comme les autres Oiseaux, & » les couvent; ils volent avec rapidité; ils sucent le miel des fleurs, en » étendant leurs aîles dessus; ils s'arrêtent dans l'air, sans le moindre mouvement; ils sont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Mademoiselle Merian trouva, sur la Guaiave, plusieurs grosses Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons de Chenilles. Elles sont couvertes de poil. Elles sont armées de dents aigües, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les *Colobritgens* dans leurs nids, les tuent & sucent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'ayant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il est impossible aux Fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les Chenilles; cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'ailées. Une autre espece d'Araignées, plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs Petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Il se trouve, à Surinam, des Fourmis ailées d'une grandeur extraordinaire, qu'on peut, dans une seule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre, comme des ciseaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des Légions d'autres Fourmis se jettent sur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs Jeunes, qui ne sont que de petits Vers; car les Fourmis ailées jettent leur semence, comme les Mouches. Il en sort une espece de Vers, ou de Mouches, dont on distingue deux sortes: les unes s'enveloppent d'un cocon; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites Fèves. Quelques Ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites Fèves des œufs de Fourmis; mais ils se trompent: les œufs sont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les Poules, de Fèves, dont elles s'engraissent plus que de l'Orge ou de l'Avoine. Les Fourmis sortent de ces Fèves; elles changent de peau; il leur croît des aîles; & c'est de ces mêmes Fourmis, que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une Région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'Hiver: mais elles

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Guaiave.
Animaux qui se
trouvent sur cette
Plante.

Araignées monstrueuses, & leurs
nourritures.

Fourmis de Surinam, & leurs
admirables propriétés.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

font, dans la terre, des Caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne se trouve point de passage, elles savent se faire des Ponts; la premiere se met, au bord, sur un petit morceau de bois, qu'elle tient serré de ses dents; une seconde s'attache à la premiere, une troisieme à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & successivement. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere soit poussée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moien de s'attacher. Alors cette chaîne sert de Pont à toutes les autres. Ces Fourmis sont toujours en guerre avec les Araignées & tous les Insectes du Pais. Elles sortent de leurs Cavernes une fois tous les ans, en essaims innombrables, qui s'introduisent dans les édifices, en parcourent toutes les Chambres, tuent tous les autres Insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse Araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre, qu'elles la dévorent en un instant. Les Habitans mêmes d'une Maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que l'incommodité, car on ne dit point qu'elles attaquent les Hommes. Après avoir nettoïé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs Cavernes.

Chenilles de la
Guaïave.

Les Chenilles des Guaïaves sont de différentes couleurs. Mademoiselle Merian en trouva une, qui étoit blanche, raïée de noir, & qui avoit, de chaque côté, cinquante grains d'une sorte de Corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paroisse persuadé dans sa Lettre 146. Cette Chenille, ayant filé fort vite un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en Fève, de laquelle il sortit un Papillon nocturne, raïé de noir & de blanc. Des Fèves d'une Chenille verte, il sortit des Papillons transparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même Plante produisirent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui dans l'espace de dix jours se changerent en belles Mouches vertes.

Arbre qui donne
la Gomme-
gutte.

Dans une Plantation de M. de Sommelsdyck, nommée *la Providence*, Mademoiselle Merian trouva un Arbre de Gomme-gutte, qui ressembloit aux Bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille, raïée de verd & de noir, qu'elle prit sur une branche, produisit un des plus beaux Papillons qu'elle eut jamais vus. Avant que la Chenille se fut transformée en Fève, le verd s'étoit changé en rouge, au point qu'elle eut acquis sa juste grandeur.

Nid curieux
d'une Chenille.

Une Chenille verte, trouvée sur le Marquias, Plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées fleurs de Marquias, s'étoit fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuyaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'Insecte, parcourant cette petite Cabane, qui étoit divisée en plusieurs petits compartimens, regardoit ce qui se passoit dehors, tantôt par un de ses tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en Fève, il se transforme en un petit Animal ailé, tacheté de rouge & de brun; d'une autre Chenille, il sortit un petit Papillon, & d'une autre encore, une Mouche tachetée, qui avoit les pattes très fendues, & très délicates.

On trouve sur la feuille d'un Lis rouge, qui croît sans culture, une Chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqué de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du Lis font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en Fève brune, d'où il sort un beau Papillon nocturne, qui a le dessus des ailes, d'un brun clair, & le dessous couleur d'Orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même Lis, étoit rouge, raïée de verd & de blanc; & d'elle, sortit une Mouche blanche & noire.

La Baccove, espece de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en Fèves, couleur de bois, qui ont sur chaque face deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux ailes supérieures sont, en dessous, de couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est raïé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme, en Hollandois, *le petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les Campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiselle Merian trouva de petits Vers, couleur d'Orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu à peu ils se transformèrent en Escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, Mademoiselle Merian trouva une espece de Vers, renfermés dans du bois pourri, qui se transformèrent aussi peu à peu, & visiblement, en Escarbots, mais qui conserverent, sous le ventre, quelque chose du Ver. Elle observa que ce sont les dents de ces Vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot; que les ailes, qui couvrent le corps, sont d'abord de couleur d'ocre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent; & de leurs œufs naissent les Vers dont ils se forment.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaotier sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, raïées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Saffran, avec des taches argentées. Celles du Cacaotier sont noires, raïées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort des Papillons nocturnes, blancs, raïés & tachetés de noir.

La Pomme, nommé *Pomme de Sodome*, croît sur un Arbre d'une aune & demie ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette Plante est brune, raïée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige, un Ver, couleur d'Orange, dont il sort de belles Sauterelles: Mademoiselle Merian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parcequ'elle eut le chagrin de voir mourir son Ver, lorsqu'il se fut transformé en Fève brune.

Pomme de Sodome.

Sur les gros Citronniers des Plaines de Surinam, on trouve un Animal

Deux Insectes très rares.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'Arbre, sur lesquelles il se colle, comme un limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet Insecte est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois, sur le fruit, une sorte d'Escabot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mlle Merian ignore l'origine, & qu'elle regarde aussi comme un Insecte fort rare.

L'Arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, espèce de pomme ; moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort, de leurs feves, de beaux Papillons noirs, verts, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir si l'on ne prend soin d'en élever les Chenilles.

On admire, dans les Chenilles noires & tachetées de jaune qui se trouvent sur le *Palma Christi*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Indiens, dans une espèce de Hamacks, dont elles ne sortent presque jamais entièrement. Lorsqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la manière des limaçons, ces petites Cabanes, qui sont de feuilles séchées ; & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Rose des Caraïbes.

Une rose, transportée du País des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la singulière propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches tachetées de brun, qui produisent deux sortes de Papillons ; l'un, noire & jaune, l'autre d'un verd brun par dessous, & tacheté, par dessus, de jaune, de bleu & de rouge.

Le Dormeur.

C'est moins pour les Chenilles du *Slapertjes*, ou *Dormeur*, que pour la singularité de cette Plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la manière dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paroissent n'en faire qu'une, dans une espèce de sommeil. Mlle Merian, qui prit soin de la cultiver, lui reconnut aussi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure, & croît à la hauteur de six piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur est verte, raïée de couleur de rose, armée de deux petites cornes ; & ses Papillons sont d'un brun orné de jaune.

Vignes & raisin.

Les Figues & le Raisin, à Surinam, sont les mêmes qu'en Europe. Le Raisin rouge, blanc, & bleu, y croît si volontiers, qu'un seul coupé, & mis en terre, y porte, six mois après, des raisins murs ; & que si l'on en plantoit ainsi tous les mois, on auroit du raisin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût nécessaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande.

Les Chenilles des Figuiers changent de couleur, avant leur transformation. De vertes, raïées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur feve est couleur de rose sèche. Il en sort un Papillon nocturne, brun, mais de la première beauté. Sur la vigne, les Chenilles sont brunes, agréablement tachetées de blanc ; elles rampent fort vite, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excréments. Leur dernière jointure est marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal, qui s'élève & s'abaisse lorsque l'Insecte respire. Sa transformation en feve se fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le Papillon est nocturne, verd, avec le bout des ailes rouge & bleu.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Propriétés de
leurs Chenilles.

Une Plante extraordinaire (37), dont les fleurs ressemblent à celles du Pêcher, par la couleur, & qui porte des fruits verts & ronds, attachés successivement les uns les autres comme des grains de chapelets, au nombre de sept ou huit, nourrit une espèce de Chenilles qui n'est pas moins singulière. Elle est rouge, tachetée de brun : & c'étoit la première fois que Mlle Merian en avoit eu de cette couleur : cependant elle en trouva, dans la suite, sur les Palmiers qui portent le Coco. Ces Chenilles filent un sac, jaune, épais & fort, d'une demie aune de long, qui se remplit de Chenilles & de leur dépouille. Mlle Merian en prit un, & l'emporta chez elle, pour examiner cette multitude d'Insectes. Elle observa que le jour ils restoient dans le sac, & qu'ils en sortoient la nuit pour chercher leur nourriture. Les Papillons qu'ils produisirent étoient jaunes, tachetés de brun.

Plantes & Chenilles fort singulières.

Sur une autre Plante, aussi peu connue que celle qui précède, & qui porte une fleur semblable à celle de la Tubereuse, on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites Bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorsqu'elles l'ont quittée, & qui se nourrissent de certains Poux verts. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produisent des Papillons bruns & blancs, qui ont, sur les ailes de derrière, quatre taches couleur d'orange.

Autres transformations.

L'Althea, qui se nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produisent des Papillons rougeâtres. On trouve sur ses feuilles une petite Bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit Animal ailé, mais qui ne fait que sauter, pour éviter qu'on le touche.

Une espèce de *Ricin*, qui croît de sa hauteur de huit piés, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes, & bordées d'une sorte de frange dont chacune est terminée par un petit nœud, nourrit une très curieuse Chenille. Elle est vigoureuse ; & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excréments : mais lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier ;

Vigueur & beauté des Chenilles d'une espèce de Ricin.

(37) M. Commelin, qui a joint quelques Notes au Recueil de Mlle Merian, remarque ici qu'il n'a vu nulle part cette Plante décrite ni dessinée ; & croit pouvoir la nommer, *Coronilla Americana arborecens, floribus dilute subscentibus*.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

& dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rose sèche, à laquelle il reste une trompe : mais, ce qui est plus nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, six jours après, il en sort un grand Papillon nocturne, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre ailes & six piés. Il est noir, & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuyaux, qu'il fait joindre ensemble pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête, entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs, qu'il pond, sont blancs & en fort grand nombre.

Arbres aux
boîtes de Mar-
melade.

Comme il seroit trop long de suivre Mlle Merian dans toutes ses descriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des Plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandois nomment dans leur langue, l'*Arbre aux boîtes de Marmelade*, parceque son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moelleuse, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poulmon.

Papillon nommé
Page de la
Reine.

On ne peut être sans curiosité, pour la couleur des Chenilles qui se trouvent sur un arbre dont les Indiens tirent leur plus fameuse peinture. C'est le Rocou ; grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant, elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & se précipite au fond. On verse doucement l'eau ; & prenant la couleur, qui demeure séparée, on la fait sécher. Les Indiens l'emploient à se peindre toutes sortes de figures sur la peau. C'est uniquement de la feuille de l'arbre, que les Chenilles tirent leur nourriture. Elles sont brunes, raïées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation sont dures & velues. Les Papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

Fleur ou Crete
de Paon, qui fait
accoucher les
Femmes.

La Plante, qu'on nomme *Crete de Paon*, est célèbre par la vertu qu'on attribue, à la graine, de faire accoucher sur-le-champ les Femmes en travail. Mlle Merian assure même que les Indiennes, Esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des Enfans qui ne naîtroient que pour être aussi malheureux qu'elles. La Chenille de cette Plante (38) est verte, la feve brune, & le Papillon couleur de cendre.

(38) On la trouve dessinée dans l'*Hortus Malabaricus*, & décrite sous le nom de *Tsjetti Mandaru*. Elle a reçu d'autres noms, que M. Commelin a rassemblés dans sa

Flore du Malabar. M. de Tournefort, ayant jugé qu'elle ne pouvoit être mise dans aucune classe connue, lui en a forgé un nouveau, qui est *Poinciana flore pulcherrima*.

Une espece de Jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les Campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lezards, surtout de l'Iguana. C'est une chose admirable que la maniere dont ce dernier Reptile s'entortille au pié de cette Plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes; leur feve est raïée de brun & noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les ailes de dessous jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Retraite des
Serpens & des
Lezards.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd, nommé *Tabrouba*, qui croît sur un grand arbre de même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre & servent de nourriture aux Singes. La chute des fleurs laisse un chapiteau, d'où croît insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture, dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits Insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits Vers fort incommodés, que ce suc tue. La Chenille du *Tabrouba* est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Tabrouba, &
ses effets.

Le Ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moelle. Il n'est pas plus grand, d'abord, que les mites du Fromage; mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé; & Mlle Merian ne condamne point le goût de ceux qui le regardent comme un mets très délicat. Il sort, de ce ver, un Escarbot noir, que les Hollandois nomment, dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier*.

Ver de Palmier,
qui se mange.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. » Sur un Grenadier, raconte Mademoiselle Merian, Arbre qui croît de » tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une espece d'Escarbots, naturellement » lents & paresseux, & par conséquent très faciles à prendre. Ils ont par » devant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur » les fleurs pour en fucer le miel. Le 20 Mai, ils se tinrent en repos; & » leur peau s'étant fendue sur le dos, il en sortit des Mouches vertes, » dont les ailes étoient transparentes. On en trouve beaucoup, dans ce » Pais, dont le vol est si léger, qu'on est long-tems à courir pour en » prendre une. Cette espece de Mouches fait un bourdonnement, qui res- » semble au son d'une Vielle & qui se fait entendre d'assez loin. Aussi » les Hollandois lui ont-ils donné le nom de *Merian*, qui signifie *Vieillard*. » Elles avoient conservé la trompe d'Escarbot; leurs pattes, leurs yeux, » en un mot tout leur corps étoit sorti par le dos, lorsqu'elles avoient » quitté leur dépouille, qu'on auroit prise pour le véritable Insecte qu'elle » avoit renfermé. Les Indiens ont voulu me persuader que de ces Mouches, » provenoient les *Lantarendragers*, ou Porte-Lanternes. Ce sont d'autres » Mouches du Pais, dont j'ai dessiné le Mâle & la Femelle, volans & » en repos. Leur tête, ou pour mieux dire, un long Capuchon qui la ter-

Escarbots &
Mouches d'espe-
ces singulieres.

Porte-Lanterne.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

» mine, est luisant dans les ténèbres : pendant le jour, il est transparent
» comme une vessie, & raïé de rouge & de verd. La lueur, qui en sort
» pendant la nuit, ressemble si bien à celle d'une Lanterne, qu'elle ser-
» viroit à lire aisément. Je conserve une de ces Mouches, qui est prête
» à se transformer. Toute sa forme de Mouche lui reste encore, sans en
» excepter les aïles ; mais la vessie commence à lui croître au bout de la
» tête. Les Indiens nomment cette Mouche *Mere des Portes-Lanternes*,
» comme ils nomment l'Escarbot la Mere de ces Mouches. J'ai dessiné
» un *Vielleur*, qui prend peu à peu la forme d'un Porte-Lanterne. Au
» reste, on ne leur donne ces noms que pour distinguer leur figure ; car
» ils rendent tous deux un son pareil à celui d'une Vielle, apparemment
» avec la trompe qui leur est commune, & qu'ils ne perdent point dans
» toutes leurs transformations. Quelques Indiens m'ayant un jour appor-
» té un grand nombre de Porte-Lanternes, je les renfermai dans une
» Boîte, ignorant alors qu'ils jettoient cette lumière. La nuit, entendant
» du bruit, je sautai du lit, & je me fis apporter une chandelle. Bien-
» tôt, je trouvai que le bruit venoit de ma Boîte, & je l'ouvris avec
» précipitation : mais, effrayée d'en voir sortir une flamme, ou plutôt
» autant de flammes qu'il y avoit d'Insectes, je la laissai tomber d'entre
» mes mains. Mais, étant revenu de ma frayeur, je n'eus pas de peine
» à rassembler les Insectes auxquels je venois de reconnoître une pro-
» priété si singulière.

Ouikbokje.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos est
armé de pointes, se nourrissent sur un Arbre nommé *Ouik-Bokje* par les
Indiens. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capsules, qui portent
la semence, forment une cosse longue & recourbée, qui renferme des Fé-
ves noires, couvertes d'une glue blanche, & si agréable qu'on prend plai-
sir à la sucer. Les Hollandois donnent à cette espece de légume le nom
de Fèves douces, sans en connoître autrement l'usage. La beauté des Che-
nilles en avoit fait amasser beaucoup à Mademoiselle Merian ; mais elle
eut le chagrin de les voir mourir toutes, parceque les feuilles, qu'elle avoit
cueillies en même-tems pour les nourrir, se séchent aussi-tôt qu'elles sont
séparées de l'Arbre. Une seule, qui s'étoit déjà transformée en Fève, de-
vint, quinze jours après, un des plus beaux Papillons du Monde.

Grandeur ex-
traordinaire des
Orangers de Su-
rinam.

Surinam n'a point de Chenilles plus grosses & plus grasses, que celles
de l'Oranger, qui y croît aussi haut que le plus grand Pommier de l'Eur-
ope. Elles sont vertes, avec une raie jaune sur tout le corps, & chaque
jointure offre quatre grains d'une espece de Corail orangé, environés de
petits poils forts délicats. Ce cocon, qu'elles se filent, est couleur d'ocre.
Il en sort de beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle est ornée d'une
tache, qu'on prendroit pour du Talc. Ils volent avec une extrême vitesse.
Le fil de leur cocon est si fort, que Mademoiselle Merian, persuadée
qu'on en pouvoit faire de très bonne soie, en rapporta beaucoup en Hol-
lande, où l'on en prit la même opinion.

Un jour, dit-elle, parcourant un lieu désert, je trouvai, entre plu-
sieurs arbres, une espece de Neflier, auquel les gens du Pais donnent
même ce nom, quoique son fruit contienne un corps blanc de la forme
d'un

D'un cœur, & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs sous lui deux feuilles épaisses, couleur de sang; & sous elles, cinq autres feuilles verdâtres; ce qui forme ensemble un spectacle fort agréable. Sur cet Arbre, je trouvai une Chenille jaune, dont le corps étoit raïé, en long, de couleur de rose. Les pattes étoient de même couleur, la tête brune, & chaque jointure armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je fait porter chez moi, qu'elle se transforma en Fève couleur de bois claire. Quinze jours après, j'admirai le Papillon qui en sortit. Il sembloit être d'argent bruni, au travers duquel brilloient le verd, le bleu & le pourpre: en un mot il étoit d'une beauté, que la plume & le pinceau même ne peuvent représenter: chacune de ses aîles avoit trois taches rondes, d'un jaune orangé, bordées d'un cercle noir; ce cercle étoit environné d'un autre, qui étoit verd. L'extrémité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Au mois d'Avril, continue Mademoiselle Merian, je trouvai, contre ma fenêtre, une masse de boue, qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris. Elle contenoit, dans quatre compartimens, des Vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille. J'en dessinai deux. Le 3 de Mai, il en sortit des Guêpes farouches. Ces Insectes m'incommodoient beaucoup à Surinam; ils ne cessoient pas de me voler devant les yeux & de me bourdonner aux oreilles, pendant que j'étois à dessiner. Je leur vois faire leur nid avec de l'argile, à côté de moi, dans ma boîte aux couleurs, aussi parfaitement rond que s'il eut été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit sur une espèce de petit pié-d'estal, que les Guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laissé, vers le haut, une ouverture ronde, qui leur servoit pour entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y portoient, tous les jours, de petites Chenilles, dont je jugeai qu'elles nourrissoient leurs Jeunes. Enfin, leur compagnie m'importunant beaucoup, je brisai leur demeure, & je les chassai toutes; après quoi je contemplai à loisir leur Architecture.

Nid des Guêpes
de Surinam.

Dans un Etang, où croissoient des fleurs semblables au Crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seule, bleue & tachetée de jaune, sous chacune des fleurs, Mademoiselle Merian trouva des Insectes que les Habitans du Pais nomment *Scorpions d'eau*; elle en prit plusieurs, le 10 de Mai 1701; & dès le 12, il en sortit un Insecte volant fort hideux, qu'elle dessina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même Etang elle trouva plusieurs Grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avoient deux oreilles, & une petite boule à l'extrémité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la Nature, pour les aider, non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des Etangs. Pour en observer les transformations, elle mit de cette semence sur un gazon, au fond d'un vase rempli d'eau. La semence n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paroît servir de nourriture au grain, jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques

Scorpions d'eau,

Grenouilles qui
ont des Oreilles,

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

jours après, il lui vient des yeux ; ensuite viennent les pattes de derrière ; & huit jours après, les pattes de devant, qui paroissent sortir de la peau. Aussitôt que l'Animal a ses quatre pattes, sa queue tombe ; & se trouvant une parfaite Grenouille, il sort de l'eau, pour se promener sur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon soient renouvelés de tems en tems, & qu'on jette des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain (38).

Chenilles fort
venimeuses.

Leur transfor-
mation en mou-
ches.

Crapaud qui
porte ses Petits
sur son dos.

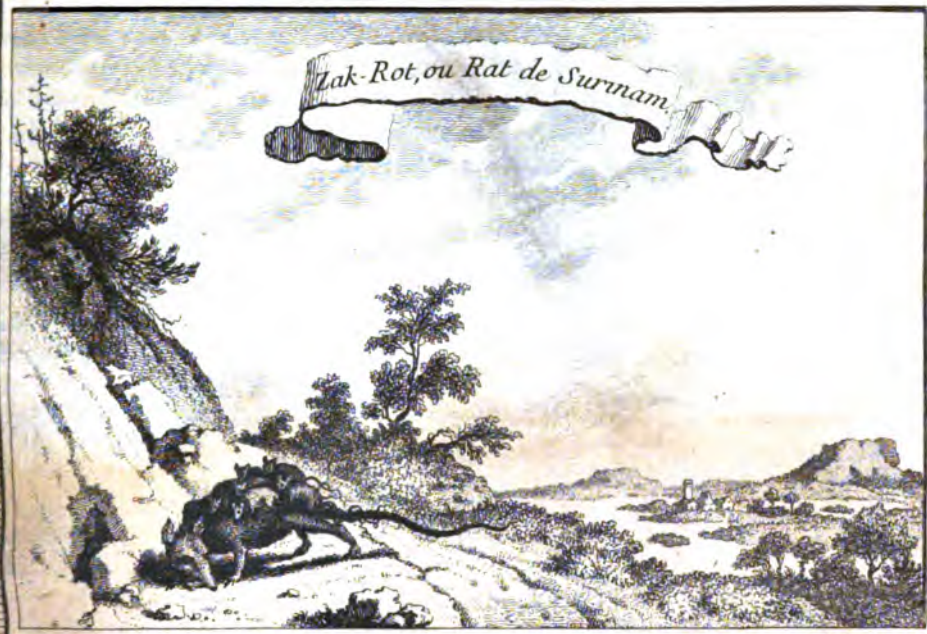
Le grand Atlas,
& sa beauté.

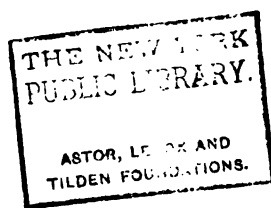
Sur un Arbre, que M. Commelin prend, dans sa Note, pour la Malakka-Pela, décrite dans la troisième partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une Chenille verte qui a six raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde sur chaque jointure, & sur la dernière une corne rouge. En vingt jours, il sort de sa Fève un Papillon nocturne, dont les ailes sont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, sur le corps, dix taches couleur d'Orange. Sa tête est armée d'une longue trompe rouge, dont il se sert pour fucer les fleurs. Quelque singulier que soit cet Insecte, Mademoiselle Merian vit avec plus d'étonnement, sur le même Arbre, d'autres Chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avoient la peau tout-à-fait semblable à celle de l'Homme. Elles sont si venimeuses, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs ; & quoiqu'elles aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles se renferment est composé de leur poil. Il n'en sort que de vilaines petites Mouches ; & cette étrange transformation est d'autant plus certaine, que Mademoiselle Merian la vérifia dans plusieurs des mêmes Chenilles. Une autre, trouvée sur l'Arbre aux Fèves douces, est sujette aux mêmes Loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle se dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en Fève, & trois jours après en Mouche. Plusieurs autres, de la même espece, aiant subi les mêmes changemens, devinrent des Mouches, dont les ailes étoient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Près d'une Plante aquatique, qui est une sorte de Cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade, Mademoiselle Merian trouva une espece de Crapauds dont la Femelle porte ses Petits sur le dos. Elle a l'*Uterus* le long du dos même, & c'est là que ses Embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau, & sortent les uns après les autres. L'ingénieuse Allemande voulut se mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété si singulière : elle jeta une Mere dans de l'Esprit de vin, avec ses Petits, dont les uns avoient déjà la tête hors de l'*Uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Nègres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des Grenouilles, & celles de derrière à celles des Canards.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, Mademoiselle Merian trouva sur une belle fleur rouge, d'un Arbre dont les

(38) Leuwenhoek a donné la même observation dans sa Lettre du 15 Septembre 1699, pages 117 & suivantes.





Habitans du Pais ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit, sur chaque jointure, trois grains, comme de Corail bleu, de chacun desquels sortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans son cocon, & se transforma en Fève tout-à-fait rare. Il en sortit un Papillon admirable : les ailes de derriere étoient, en dessous, d'un beau bleu, & par dessus raïées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*.

Une des plus grandes especes de Chenilles est de celles qui se trouvent sur l'Arbre du Cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa Fève un grand Papillon nocturne, couleur de rose, dont les ailes de dessous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espece est très venimeuse, & les doigts, dont Mademoiselle Merian l'avoit touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui se communiqua bientôt à la main, & jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquûres de la plupart des Insectes, & dans moins d'une demie heure elle fut guérie. Une autre Chenille, qui païssoit l'herbe au pié de la même Plante, & qui étoit de diverses couleurs, avec des raies & des cercles noirs, donna une très belle Mouche grise, & d'un beau verd de Mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes ailes, qu'elle avoit à ses ailes de dessous.

Mlle Merian
est empoisonnée
par une Chenille.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citroniers, l'Auteur regrette beaucoup que l'espece de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme, ne soit pas plus commune. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des Vers à soie : il y a beaucoup d'apparence que si l'on trouvoit le moyen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon est fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les ailes, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un Miroir encadré : les Hollandois ont nommé l'Insecte *Spiegelträger*, c'est-à-dire, Porte-Miroir.

Belle soie de
Chenille.

Mademoiselle Merian observe que plusieurs Voyageurs sont tombés dans une erreur grossiere, lorsqu'ils ont cru & même assuré que l'Animal, auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un Arbre, d'où il tombe comme un fruit, dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il provient d'un œuf, comme les autres Insectes, dont elle explique en deux mots la génération. » Elle se fait, dit-elle, par les copulations naturelles. La Femelle jette ses œufs dans les endroits, où les Petits qui doivent naître peuvent trouver leur nourriture. D'abord, ce sont des Vers ou des Chenilles, qui croissent en paissant l'herbe ou les feuilles.

Erreur sur l'Animal nommé
Feuille ambulante.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Nature de cet
Insecte.

Rats de Fo-
rêts, qui portent
leurs Petits sur
leur dos.

Transformation
des Grenouilles
en Poisson.

» Lorsqu'ils ont la grandeur qui leur est propre, ils filent, & se transfor-
» ment en Fèves, qui ont besoin de plus ou de moins de tems pour ac-
» quérir la vigueur qui leur convient. L'Insecte, qui sort de ces Fèves, est
» humide & retortillé; & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus
» d'une demie heure, que ses aîles, s'étant séchées, commencent à s'é-
» tendre, & laissent voir un Papillon parfait, qui est souvent dix fois
» plus grand que la Fève dont il est sorti. La feuille ambulante n'est
» qu'une espece de Sauterelle qui naît de même. Voici les lumieres que
l'Auteur doit là-dessus à ses Observations. Un jour, son Negre, qui avoit
ordre de lui apporter les Vers, les Chenilles, & les autres Insectes qu'il
trouvoit dans les Bois, lui présenta une feuille repliée; elle l'ouvrit af-
sez adroitement pour y trouver, dans leur situation naturelle, quelques
œufs, d'un verd de Mer, de la grosseur d'un grain de Coriandre. Peu de
jours après, il en sortit de petits Insectes noirs, semblables à des Four-
mis. En croissant, ils prirent à peu-près la forme d'une Ecrevisse de Mer;
& lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles,
sans qu'ils se fussent transformés en Fèves, comme les Papillons. Ces aî-
les ressemblent à une Feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres; dans
les uns, elles sont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il
s'en trouve même, de marbrées, de grises, & couleur de feuille sèche.
L'Insecte, après avoir pris forme dans son nid, qui tient à quelque bran-
che d'arbre, s'y couvre un peu d'une sorte de toile: ensuite, il s'agit-
avec violence, jusqu'à ce que ses aîles deviennent libres. Alors, ne man-
quant plus de vigueur, il brise sa toile, & tombe ou s'envole de l'Arbre.
Comme ses aîles sont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les
Voïageurs ignorans se sont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils
le voioient tomber.

Mademoiselle Merian vit & dessina soigneusement un de ces gros Rats
de Forêts, qui portent leurs Petits sur le dos. Ils en ont ordinairement
cinq ou six, d'une portée. Leur couleur est un brun jaunâtre, à la réser-
ve du ventre, qu'ils ont blanc. Lorsqu'ils sortent, pour chercher leur
nourriture, leurs Petits les suivent: mais à leur retour, ou s'ils sont ef-
frayés de quelque bruit, les Petits sautent sur le dos de la Mere, s'atta-
chent à sa queue par la leur, & sont ainsi portés jusqu'à leur retraite.

Enfin, Mademoiselle Merian termine sa collection par de curieux Des-
seins, & des explications encore plus curieuses, de toutes les transforma-
tions des Grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une
Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu sur le brun,
tachetée sur le dos & sur les côtés: la couleur du ventre est un peu pâle.
Les pattes de derriere ressemblent à celles du Canard, & celles de devant
à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la Ri-
viere de Surinam, surtout dans les Anses de Cornacciana & de Pirica.
Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent
leur transformation. Il leur croît, insensiblement, une petite queue, aux
dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, jusqu'à dis-
paroître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere; après quoi,
il ne reste plus aucune apparence de la Grenouille, qui se trouve chan-

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Transformations des Grenouilles d'Amerique



Transformations des Grenouilles d'Europe



gée en un Poisson, dont Mademoiselle Merian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphose. Les Originaires du País, & les Européens qui l'habitent, nomment ce Poisson *Jarkjes*, & le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arrêtes, sans excepter celle du dos, sont tendres, cartilagineuses, & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce, & couverte de petites écailles. De petites nageoires, très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête jusqu'à la queue, & delà jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi; & ce qui étoit d'un brun obscur devient gris.

Elle est toute
contraire à celle
des Grenouilles
de l'Europe.

Cette transformation, remarque Mademoiselle Merian, est contraire à celle des Grenouilles de l'Europe, qu'elle donne aussi dans la même Planche. Elle en fixe le tems aux mois de Mars & d'Avril, lorsque le Printems commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent, & se joignent dans les Etangs & dans les Marais. Lorsqu'elles ont jetté leur semence, elles croassent & soufflent dessus, jusqu'à l'échauffer: cette matiere visqueuse s'épaissit, & l'on y voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie, du Soleil. Bientôt chaque œil noir acquiert une espece de mouvement, & paroît comme un petit Poisson fort noir, qui grossit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derriere. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit Poisson, à qui la Nature a donné deux pattes. Ensuite une des pattes de devant sort; & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille. La queue ne disparoît néanmoins que par degrés. Il n'en reste enfin qu'un très petit bout, qui, étant tombé, laisse voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions; & peu à peu, elle prend aussi la couleur naturelle à son espece.

Au reste, c'est à M. *Seba*, que Mademoiselle Merian fait profession de devoir ces remarques, surtout celles qui regardent les Grenouilles formées de Poissons, & les Poissons formés de Grenouilles. Il paroît qu'elle n'a pas osé se fier non plus à ses lumieres, sur une espece de Serpens, qui se trouvent dans les Forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le distingue, non-seulement du Lezard, parcequ'il est incomparablement plus grand, mais de l'Iguana, dont il n'a pas la grosseur, & du Cayman, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les Lezards; & son instinct le porte à dévorer les œufs des Oiseaux. Mademoiselle Merian fut effrayée, plus d'une fois, de trouver un Sauvegarde attaché sur cette proie, dans la Basse-cour. Mais quoiqu'il se nourrisse aussi de Charognes, jamais il ne fait la guerre aux Hommes. Dans sa jeunesse, il grimpe sur les Arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les siens ressemble à celle du Cayman; c'est à-dire, qu'il creuse le sable sur le bord de quelque Riviere, & qu'il laisse au Soleil de les faire éclore. Ils sont de la grosseur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs;

Le Sauvegarde,
espece de Ser-
pent.

INSECTES ET
PLANTES DE
SURINAM.

Remarque sur
les Grenouilles
d'Asie & d'Afri-
que.

& les Indiens ne font pas difficulté d'en manger. Mais après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiselle Merian déclare que l'expérience & les lumières lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'Animal.

Elle parle avec plus de confiance des Grenouilles d'Asie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eût jamais fait le voyage de ces deux grandes Régions. On souhaiteroit qu'elle eût du moins cité ses garans. Mais le silence qu'elle garde là-dessus n'ayant pas rendu sa bonne foi suspecte au Public, on croit devoir ajouter, sur son témoignage, que la différence entre les Grenouilles d'Europe & celles d'Asie & d'Afrique ne consiste que dans la couleur & la grosseur; c'est-à-dire, autant qu'on peut en juger par son récit, que les nôtres sont moins grosses & moins brunes. Leur génération & leur accroissement sont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derrière à celles d'Asie & d'Afrique, qui ressemblent alors aux Grenouilles Européennes. La patte gauche de devant sort ensuite. L'autre ne fait encore que commencer; mais perçant bientôt la peau, elle se montre à son tour. La queue se raccourcit par degrés, & ne tarde point à disparaître. Mademoiselle Merian n'est embarrassée que sur un point, dont elle a dû prévoir que tous ses Lecteurs ne le seroient pas moins qu'elle: c'est de savoir si, avec le tems, les Grenouilles d'Asie & d'Afrique redeviennent Poissons, comme celles de l'Amérique méridionale.



CHAPITRE X.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE , ET SUR LA SUITE DES CÔTES
DE L'AMÉRIQUE MERIDIONALE.

Nous rentrons ici dans le cours naturel de cet Ouvrage , en passant aux Relations de la Guiane , après avoir parcouru avec nos Voyageurs toutes les Régions plus méridionales. Si celle où nous allons pénétrer n'offre pas de grands Etablissmens , l'abandon même où elle est restée , & les difficultés qui ont refroidi la première ardeur des Européens , en font un sujet d'autant plus intéressant , qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté tout-d'un-coup dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avoient entrepris de s'y établir avec les plus hautes espérances. L'intérieur de la Guiane n'est pas aujourd'hui plus fréquenté , ni peut-être mieux connu , qu'il ne l'étoit il y a deux siècles. Quelques Missionnaires y ont tourné leurs courses Evangeliques ; mais avec si peu d'ordre dans leur marche & dans leurs Observations , qu'il n'y a presque aucune lumière à recueillir de leurs Journaux : ils nomment des lieux , dont ils ne marquent point la position ; ils avancent au hasard , sans jeter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues , avec les Peres Grillet & Bechameil (39) ; & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir suivis. D'autres , dont on trouve quelques Relations fort courtes dans le Recueil des Lettres Edifiantes , se bornent au récit de leurs Missions , & se croient quittes en nommant quelques Eglises qu'ils ont formées dans les Terres , sans nous en apprendre la situation. En un mot , on ne leur reconnoît point cette glorieuse curiosité , qu'ils savent accorder dans d'autres Païs avec les devoirs de leur profession , & qui leur a fait rendre , aux Sciences humaines , autant de services qu'à la Religion.

C'est pour suppléer à la stérilité des connoissances modernes sur l'intérieur de la Guiane , que malgré la Loi qu'on s'est imposée , de fondre , la plupart des Relations dans le Texte , on veut en excepter deux , dont la première porte un nom respecté. Le Chevalier *Walter Raleigh* est également célèbre par son mérite , par ses entreprises , & par sa malheureuse fin. Il s'étoit proposé de faire tourner sur la Barre , par de nouvelles Découvertes , une partie de la gloire de l'Espagne : & bientôt on verra ses vues remplies d'un autre côté , avec plus de succès. Mais c'est à lui-même qu'il faut en laisser l'explication.

(39) Leur Relation se trouve à la suite de celle de la Rivière des Amazones par *Acuña* , dans la Traduction de Gomberville.

§ I.

VOÏAGE DE SIR WALTER RALEIGH, SUR LA GUIANE.

CET illustre Voïageur partit d'Angleterre, le Jeudi, 6 de Février 1595 (40). Il ne donne aucune connoissance du nombre de ses Vaisseaux, quoique la suite fasse juger qu'il ne mit pas seul à la voile. Une Frégate de Plymouth, le Capitaine Preston, & les autres, le quitterent, dit-il, ou furent écartés de lui, & se firent attendre inutilement. Il n'eut, pour Compagnie, qu'une Barque commandée par le Capitaine *Crosses*.

Raleigh se rend
à l'île de la Tri-
nité.

Mais laissons tout ce qui paroît moins intéressant que son Entreprise. C'est à l'île de la Trinité qu'il arrive le 23 de Mars. Il y jeta l'ancre à la Pointe de *Curiapan*, que les Espagnols nomment *Punta del Gallo*, & dont la situation est à 8 degrés de Latitude Nord. Après y avoir passé quatre jours, sans aucune liaison avec les Espagnols & les Indiens de l'île, redouté des premiers, comme ils l'étoient assez des Indiens pour leur interdire toute communication avec lui, il s'avança vers un endroit de la Côte, qu'il ne fait connoître que par le nom Indien de *Parico*, & qui lui sembla désert. Delà, il se rendit dans un lieu, nommé *Piche* par les Indiens & *Tierra de Bray* par les Espagnols. Il y trouva plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui tombent dans une eau salée, qu'il prit pour une Rivière, bordée d'arbres, dont les branches sont si basses, que les Huîtres s'y attachent, & qu'on peut les y cueillir comme une sorte de fruits. *Tierra de Bray* produit un Godron excellent, dont les Anglois firent l'essai, & qu'ils jugerent incomparablement meilleur que celui du Nord: il ne se fond point au Soleil; avantage extrême pour les Païs méridionaux. Raleigh alla mouiller ensuite sous *Anna Perima*, d'où il passa vers *Rio-Carone*, dans le dessein de s'avancer insensiblement jusqu'à *Puerto de los Hispaniolos*.

Différentes par-
ties de l'île.

Sa forme & ses
propriétés.

La Forme de la Trinité lui parut celle d'une Houlette de Berger. Cette île est élevée du côté du Nord. Le terroir en est fort bon, & propre aux Plantations de Sucre, de Gingembre, de Tabac, &c. Elle a diverses for-tes d'Animaux, surtout quantité de Porcs sauvages. Le Poisson, les Oi-seaux & les fruits y sont dans une grande abondance; & les Espagnols avouèrent à Raleigh, qu'il se trouvoit de l'or dans les Rivières. L'ancien nom de l'île est *Cairi*; mais les Habitans Indiens de ses différentes parties étoient alors distinguées par différens noms. Ceux de *Parico* s'appelloient *Jaiôs*; ceux de *Carao*, *Arvacas*; ceux d'entre *Carao* & *Curiadan*, *Sal-vojos*; ceux d'entre *Carao* & *Punta Galera*, *Nepojos*, &c.

Embarras des
Espagnols à l'ar-
rivée de Raleigh.

En mouillant près de *Puerto de los Hispaniolos*, les Anglois apperçurent une Troupe d'Espagnols qui faisoient garde sur la Côte, & qui les inviterent d'abord à s'approcher. Raleigh leur envoya le Capitaine *Whi-don*, auquel ils témoignèrent une forte envie d'entrer en commerce &c

(40) Sa Relation occupe trente-trois pages in-folio, dans la Collection d'*Hackluyt*, en y comprenant l'Epître & l'Avis au Lecteur, page 62.

de

de l'exercer de bonne foi : mais ces apparences d'amitié ne venoient que de la défiance de leurs forces. Le même jour , deux Indiens , arrivés à bord dans un fort petit Canot , instruisirent les Anglois de l'état de l'île , & de la distance du principal Etablissement des Espagnols , qui se nommoit Saint Joseph. Ensuite quelques Négocians de la Colonie , sous prétexte d'acheter de la toile & d'autres Marchandises , vinrent observer les forces des Anglois. Ils furent traités civilement : mais Raleigh avoit aussi d'autres vues. » Je voulois , dit-il , tirer des informations d'eux-mêmes , » sur la partie du Continent qui regarde l'île , particulièrement sur la » Guiane ; & malgré leur dissimulation il y a beaucoup d'apparence qu'ils » m'apprirent tout ce qu'ils en pouvoient savoir , parceque je ne leur » épargnai pas le vin , dont ils n'avoient pas bû depuis long-tems. Au » milieu de cette joie , non-seulement ils vanterent la Guiane & ses richesses , mais ils ne firent pas même difficulté de m'apprendre les meilleures routes. Pour moi , loin de leur expliquer mes desseins , je feignis que ma navigation avoit un autre objet , & je leur fis entendre que je n'avois relâché à la Trinité que pour y prendre des rafraichissemens.

Cependant Raleigh n'étoit arrêté que par deux raisons , dont la principale étoit celle qu'il dissimuloit si soigneusement ; & l'autre , l'espoir de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo Gouverneur de Saint Joseph , qui l'année d'auparavant avoit enlevé huit Hommes au Capitaine *Whidon*. Il savoit que Berreo avoit fait un Voyage sur l'Orinoque , qu'il avoit tenté la Conquête de la Guiane , & que l'ayant manquée , il se proposoit de renouveler son entreprise. Bientôt il apprit , d'un Cacique des parties Septentrionales de l'île , que cet Ennemi des Anglois étoit actuellement dans le Fort de Saint Joseph ; qu'il faisoit lever des Soldats à la Marguerite & sur la Côte de Cumana , pour les surprendre ; qu'il avoit défendu sous peine de mort , aux Indiens de l'île , d'avoir le moindre commerce avec eux ; que pour tenir ces malheureux Insulaires sous le joug , il avoit fait arrêter plusieurs vieux Caciques , qu'il gardoit dans les chaînes , & que de tems en tems il faisoit dégouter du lard bouillant sur leur peau. Ces dernières informations , & celles que Raleigh avoit déjà reçues sur la situation du Fort , le déterminèrent à ne pas différer sa vengeance. Dès la nuit suivante , il fit marcher le Capitaine Calfield avec soixante Soldats ; & le suivant lui-même à la tête d'un autre corps , ils attaquèrent si vivement la Place , qu'elle se rendit avant le jour. Ils y trouverent , dans les chaînes & dans les tourmens , cinq Caciques à demi-morts , auxquels ils donnèrent la liberté ; & tous les Habitans éprouverent la même douceur : mais Berreo fut enlevé avec ses gens , & conduit à bord.

Le jour qui suivit cette Expédition , deux Vaisseaux Anglois , commandés par les Capitaines *Gifford* & *Keymis* , arriverent à Puerto de los Hispaniolos. Après un Grand Conseil , qu'on tint entre les Officiers sur le projet de Raleigh , tous les Caciques Ennemis des Espagnols furent rassemblés ; car il y en avoit quelques-uns d'attachés à Berreo , qui avoient contribué à l'établir dans leur île. Ceux qui ne refuserent pas de venir à bord y furent traités avec distinction. » Je leur déclarai , dit Raleigh , par mon

Tome XIV.

V y

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.RALEIGH.
1595.Sa dissimula-
tion.Double but de
son Voyage.Berreo, Gouverneur
Espagnol de l'île, &
ses offenses contre
les Anglois.Ils le forcent
& l'enlèvent.Raleigh est ren-
forcé par deux
Vaisseaux de sa
Nation.Comment il se
lie avec les In-
diens.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.
RALEIGH.
1595.

» Interprete Indien , que j'étois sujet d'une Reine très puissante , qui avoit
» plus de Caciques sous sa domination , qu'on ne voioit d'arbres dans
» l'île. Cette grande Princesse , ajoutai-je , est ennemie des Espagnols , à
» cause de leur tyrannie. Elle en a délivré tous les Peuples voisins de ses
» Etats , & les parties Septentrionales du Monde. C'est elle qui m'en-
» voie pour vous affranchir de ce joug , & pour défendre votre Patrie
» contre leurs usurpations. Ensuite je leur présentai le Portrait de la Reine
» Elisabeth. Ils l'admirèrent , & le baisèrent. J'eus beaucoup de peine à
» les empêcher d'en venir à l'adoration. Dans la suite , j'emploiai le
» même moyen chez les Peuples que je traversai ; & cette méthode (41)
» me réussit si bien , qu'ils connoissent encore la Reine sous le nom d'*Ezra-
» beta Cassipuna Aquererouna* , c'est-à-dire , Elisabeth , Cacique Souveraine
» & très puissante.

Il quitte la Tri-
nité.

Les Anglois quitterent enfin Puerto de los Hispaniolos , & retourne-
rent à Curiapan avec leurs Prisonniers. Berreo , qu'ils interrogèrent ardem-
ment , leur fit des réponses auxquelles ils ne donnerent pas toute leur
confiance. Cependant ils changerent de disposition , lorsqu'ils l'eurent re-
connu pour un Gentilhomme de bonne Maison , qui avoit servi long-
tems son Roi dans les guerres d'Italie & des Pais-bas. Raleigh lui trouva
beaucoup de mérite ; & n'ayant à lui reprocher que sa cruauté , il le traita ,
dit-il , en Gentilhomme. Il avoit épousé la fille de Gonzales Ximenès de
Casada , qui avoit tenté avant lui , mais avec aussi peu de succès , de pénétrer ,
dans la Guiane , & qui , dans les derniers momens de sa vie lui avoit fait
promettre avec serment de suivre jusqu'à la fin de la sienne le projet de
cette entreprise. Berreo jura aux Anglois qu'elle lui coûtoit déjà trois cens
mille Ducats d'or , & leur en fit un récit que Raleigh se hâta d'écrire.

Caractere de
Berreo.

Récit de son
expédition pour
découvrir la
Guiane.

Berreo avoit d'abord cherché la Riviere de *Cassanar* , qui se jette dans
celle de *Pato* ; comme celle-ci se jette dans *Meta* , & *Meta* dans l'Orino-
que , appelé jusqu'à ce lieu , le *Baraquan*. Il avoit fait plus de cinq
cens lieues sans trouver aucun passage , ou sans y pouvoir pénétrer ; &
moins rebuté que fatigué , il avoit pris sa route par le nouveau Roïaume
de Grenade , où les biens de sa Femme étoient situés. En partant pour son
Expédition , sa suite étoit de sept cens Chevaux , & d'un grand nombre
d'Esclaves Indiens , des deux sexes (42).

(41) Il n'avoit pas l'honneur de l'inven-
tion. On a vu , au Tome X de ce Recueil ,
que Drake fit la même chose , après avoir
découvert la nouvelle Albion.

(42) Raleigh , dans cette Relation qu'il
fit publier à Londres , promettoit que
sa Carte du Pais , qui devoit contenir le
cours de toutes les Rivières , la route de
Casada , celle de Berreo & la sienne. On
ignore s'il l'a publiée. Il ajoute que les
François s'étoient déjà efforcés aussi de
découvrir les Terres , mais inutilement ,
parcequ'ils ne prenoient pas la bonne rou-
te. Ils la cherchent , dit-il , par la Riviere
des Amazones , où ils font de fréquens

Voiages pour en rapporter de l'or. Jamais ils
ne la trouveront de ce côté-là. Raleigh parle ,
à cette occasion , des Amazones , & croit
leur existence réelle. Un Cacique l'assura que
ces Femmes guerrieres habitoient au Sud-
de l'Orinoque , dans la Province de Topango ;
que leurs principales forces sont dans ces
îles ; qu'elles ne voioient les Hommes qu'un
fois l'année ; mais pendant l'espace d'un
mois. Ce ne sont pas là les Montagnes ,
où M. de la Condamine panche à croire
qu'elles ont leur retraite ; sur tous les té-
moignages dont on a parlé dans l'extrait
de la Relation.

Suivant le Mémoire de Raleigh, la Riviere de Cassanar a sa source dans les Montagnes voisines de *Tunia*, d'où fort aussi celle de *Pato*. Celle de *Meta*, qui les reçoit toutes deux, sort des Montagnes voisines de *Pampelune*. Le *Meta* & la *Guaiare* viennent des Montagnes de *Timanga*, perdent toutes deux leur nom dans le *Baraquan*, qui commence, peu après, à prendre celui d'*Orinoque*. Le *Rio grande* prend son cours de l'autre côté des Montagnes de *Timana*, & va se joindre à la Mer près de *Sainte Marthe*. Lorsque *Berreio* eut passé la *Cassanar*, il arriva au bord du *Meta*; & faisant suivre le rivage à ses gens, il les conduisit au *Baraquan*: mais la rapidité de ce Fleuve, ses sables, & les rochers dont il est coupé, firent échouer une partie de ses Barques & périr beaucoup de monde. Il erra une année entière, sans pouvoir trouver le chemin de la *Guiane*. Enfin, il se rendit à l'extrémité d'*Amapeia*, qu'il ne traversa point sans peine, & la Riviere de *Charles* borna sa course.

Les Indiens d'*Amapeia* lui avoient beaucoup vanté la *Guiane*. La Province qu'il nommoit *Amapeia* est sur l'*Orinoque*. Il y perdit soixante de ses meilleurs Soldats & presque tous ses Chevaux. Après y avoir passé trois mois, sans avoir pû réduire cette Nation, il fit avec elle une espece de trêve, qui lui fit obtenir, des *Caciques*, cinq figures d'or pur, & divers ouvrages fort curieux. L'industrie de ces Peuples à travailler l'or, sans aucun instrument de fer, & sans les secours qui facilitent le même travail à nos Orfèvres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'*Amapeia*, dont *Berreio* reçut ce présent, se nomment *Anabas*, & sont à douze milles de l'*Orinoque*. De leurs Habitations, il n'y en a pas moins de huit cens jusqu'à l'embouchure de ce Fleuve. Cette Province est basse & marécageuse; ses Marais, formés par les débordemens du Fleuve, contiennent des eaux rousâtres & mal-saines, remplies de Vers, de Serpens & d'autres Insectes. Elles causerent de fâcheuses dysenteries aux Espagnols, qui n'en connoissoient pas le danger. La plupart de leurs Chevaux en furent d'abord empoisonnés; & les Hommes n'y résistant pas mieux, ils se trouverent réduits de sept cens, à six vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaises qualités de leurs eaux, ne laissent pas d'en faire un continuel usage; ils ont appris, par l'expérience, à choisir, pour en faire leur provision, l'heure du Midi. L'ardeur du Soleil les rend potables, mais elles s'alterent ensuite; & jamais elles ne sont plus pernicieuses qu'à minuit. Les Rivières du Pais se ressentent aussi des mêmes altérations. *Berreio* partit d'*Amapeia*, au commencement de l'Été, pour chercher une entrée dans la *Guiane*, par la Frontiere du Midi. Ses efforts furent inutiles. Des Montagnes inaccessibles, qui s'étendent à l'Orient de l'*Orinoque* jusqu'à *Quito*, lui fermerent le passage. D'ailleurs ses gens, accablés de fatigue & de misere, avoient sans cesse à combattre des Peuples féroces, ennemis jurés du nom Espagnol. Il assura les Anglois qu'il avoit traversé une centaine de grandes Rivières qui se jettent dans l'*Orinoque*; mais il en ignoroit les noms & le cours, parcequ'ayant perdu ses Interpretes, il n'entendoit rien aux Langues du Pais, & qu'il manquoit d'ailleurs d'étude & de lumieres jusqu'à ne pouvoir distinguer l'Orient de l'Occident. Raleigh, profitant de cet exemple, se procura un Interprete natif de *Guiane*, qui savoit une

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

partie des divers Langages de ces Peuples , & qui lui rendit d'importans services. Il fit chercher les plus vieux Indiens , & les plus exercés aux courses qui sont en usage dans toutes ces Contrées. Ses questions continues lui firent acquérir une connoissance assez étendue des Rivieres & des Provinces , depuis la Mer du Nord jusqu'aux Frontieres du Péron , & depuis l'Orinoque jusqu'à la Riviere des Amazones. Il apprit aussi leur Gouvernement & leurs usages ; connoissance indispensable , dit-il , parce que ces Peuples étant sans cesse en guerre , il faut savoir distinguer leurs Amis & leurs Ennemis , pour tirer parti de leurs affections & de leurs haines ; comme Fernand Cortez & François Pizarre , qui durent leurs Conquêtes à cette ruse.

De si fâcheux obstacles firent perdre , à Berreo , tout espoir de réussir dans son entreprise. Cependant , il eut le courage de pénétrer encore jusqu'à la Province d'Emeria , vers l'embouchure du Fleuve , où il trouva des Peuples d'un caractère plus doux , & des vivres en abondance. Leur principal Cacique se nommoit *Carapana* , Vieillard sage , d'un tempérament vigoureux & d'une longue expérience. Ce Seigneur Indien , qui n'avoit pas moins de cent ans , avoit été dans sa jeunesse à l'Ile de la Trinité , où le commerce des Espagnols lui avoit appris à connoître la différence des Nations & celle des Hommes. Il aimoit la paix ; ce qui servoit plus que la fertilité des Terres à faire regner l'abondance dans son País , par le commerce qu'il entretenoit avec ses Voisins. Berreo passa plus de cinq semaines dans les Habitations de *Carapana* , moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des espérances auxquelles il ne pouvoit renoncer : mais il lui restoit si peu de monde , qu'il remit enfin son projet à l'année suivante , dans la vue de prendre des mesures plus justes , & d'attendre un renfort d'Espagne.

Il s'embarqua dans un Canot , à l'embouchure de l'Orinoque , pour passer à l'Ile de la Trinité. Delà , s'étant rendu à la Côte de Paria , il alla jusqu'à la Marguerite , où il raconta ses Découvertes à Dom Juan Sarmiento , Gouverneur de cette Ile. Sarmiento , frappé des richesses de la Guiane , lui donna cinquante Hommes , & lui fit promettre de retourner aussitôt chez *Carapana* , pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo , qui ne se croioit point assez fort , se contenta de retourner à la Trinité , d'où il renvoia son Lieutenant & quelques Soldats vers le Cacique , avec ordre d'employer tous leurs soins à se concilier les Indiens plus éloignés. *Carapana* reçut bien les Députés , & les fit conduire chez un autre Cacique , nommé *Morquito* , après les avoir assurés que personne n'étoit plus propre à leur donner de bonnes informations sur la Guiane. En effet , *Morquito* , un des plus puissans Caciques du País , avoit de grandes Relations de Commerce. Mais ayant voyagé chez les Espagnols de Cumana , il s'étoit lié d'amitié avec *Vides* , Gouverneur de cette Province , qui sur les récits du Cacique , avoit envoie demander en Espagne la permission & les secours nécessaires pour tenter la Conquête de la Guiane. *Vides* ignoroit alors l'entreprise de Berreo : il ne l'eut pas plutôt apprise , qu'il mit tout en œuvre pour la traverser , & ces deux Officiers Espagnols conçurent l'un pour l'autre une haine furieuse. On ignore quelle part *Vides*

ent à la conduite de Morquito : mais ce Cacique , après avoir reçu favorablement les Soldats de Berreo , les fit massacrer tous , à la réserve d'un seul , qui eut le bonheur de se sauver en traversant une Rivière à la nage. Berreo entreprit aussi-tôt de vanger la mort de ses gens : il fit passer tout ce qu'il put rassembler de Troupes , dans la Province d'Aromaja , qui étoit celle de Morquito. Le Cacique , traversant l'Orinoque & les Terres des Saymas & des Ouikiris , passa promptement à Cumana , où il se trouvoit en sûreté sous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du Roi , comme un perfide assassin , qui devoit être en horreur aux Espagnols , & Vides n'ayant osé refuser de le remettre entre ses mains , il le fit mourir dans les supplices.

Les Troupes de Berreo n'en ravagerent pas moins la Province d'Aromaja , & firent quantité de prisonniers , entre lesquels se trouva Topiavari , Oncle de Morquito. C'étoit un Vieillard , dont l'âge passoit cent ans. Il fut chargé de chaînes , & traîné longtems dans cet état , pour servir de Guide aux Espagnols. A la fin , il se racheta pour cent plaques d'or. Le supplice de Morquito avoit fort aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaisons qu'il avoit commencées avec Carapana : mais le succès de ses Troupes & l'or de Topiavari ne faisant qu'augmenter la passion qu'il avoit de pénétrer dans la Guiane , il résolut de ne rien épargner pour se mettre en état d'y porter heureusement ses armes. Toutes les richesses , qu'il avoit acquises par des pillages ou par des rançons , furent envoyées en Espagne , dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes , il lui viendrait assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. Il envoya au Roi même divers présens , d'Hommes , de Bêtes , d'Oiseaux , & de Poissons , d'or massif. Ses demandes étoient d'autant plus spécieuses , que les trésors qu'il promettoit , & dont il envoyoit comme un essai , coutoient peu de peine à recueillir ; au lieu que dans les autres Contrées de l'Amérique il falloit d'immenses travaux & des frais sans bornes , pour tirer l'or des Mines. En même-tems , il donna ordre à son Fils , qu'il avoit laissé dans la Nouvelle Grenade , de lui envoyer des renforts , dont il n'oublia point de régler la marche : ils devoient entrer dans la Province d'Emetia , & suivre les rives de l'Orinoque. Telles étoient ses vues & ses espérances , lorsqu'il étoit tombé entre les mains des Anglois.

Raleigh , après avoir tiré de lui ces instructions , lui déclara qu'il avoit formé le même dessein ; c'est-à-dire , qu'il étoit résolu de pénétrer dans la Guiane , & qu'il n'étoit venu à la Trinité que dans cette vue. » Il dut » me croire sincère , dit-il , puisque l'année d'avant , & dans le tems » même qu'il se donnoit de si grands mouvemens , j'avois envoyé un de » mes Officiers pour prendre Langue , & que c'étoit à cette occasion qu'il » avoit enlevé dix Anglois au Capitaine Whidon. Cependant ma déclara- » tion parut lui causer un vif dépit. Ensuite il ne négligea rien ; pour » me détourner de mon entreprise : il me représenta les dangers & les » peines où j'allois m'engager ; que mes Vaisseaux ne pourroient entrer » dans la Rivière , ou qu'ils y feroient arrêtés par les sables & les Bas- » fonds , dont ses Canots étoient un témoignage certain , puisque tirant

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Raleigh déclare
ses vues à Berreo.

Objection de
l'Espagnol.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

Raisons qui
soutiennent Ra-
leigh, & ses lu-
mieres sur la
Guiane.

» à peine douze pouces d'eau , ils touchoient souvent le fond ; que les
» Indiens éviteroient ma rencontre & se retireroient dans les terres ; que
» si je les faisois poursuivre , ils brûleroient leurs Habitations. Il ajouta
» que l'Hiver approchant , les inondations alloient commencer ; qu'on ne
» pourroit profiter de la Marée ; qu'il ne falloit point espérer des provi-
» sions suffisantes par le secours des petites Barques ; enfin , ce qu'il
» crut le plus capable de me décourager , que tous les Caciques des Fron-
» tieres de la Guiane refuseroient d'entrer en commerce avec moi , par-
» cequ'à l'exemple de tant d'autres Peuples , ils se croiroient menacés de
» leur destruction par les Chrétiens. Je ne trouvai pas ses raisons sans
» force ; mais outre la défiance que je devois naturellement aux conseils
» d'un Espagnol , je fus soutenu par les puissantes idées dont j'étois rempli.

Il les explique : 1°. Il étoit persuadé , en général , que ce Païs étant
à-peu-près sous le même climat que le Pérou , l'or n'y devoit pas être
moins commun ; & les richesses des Incas , dont il avoit vu l'étalage dans
toutes les Relations Espagnoles , avoient tellement saisi son imagination ,
qu'il ne pouvoit voir sans gémir , *qu'elles eussent rendu le Roi d'Espagne
un des plus grands Monarques de l'Univers , de pauvre petit Roi de Cas-
tille qu'il étoit auparavant.* 2°. Il avoit entendu raconter que Huayna-Ca-
pac , Empereur du Pérou , n'avoit laissé que trois fils ; & qu'après la mort
des deux premiers , Huascar & Atahualpa , le troisieme étoit échappé
aux cruautés des Espagnols ; qu'il étoit sorti du Pérou avec toutes ses ri-
chesses & quelques milliers d'Hommes , accrus par la jonction de quan-
tité d'autres Indiens , nommés *Orejones* ; qu'il s'étoit établi dans cette
étendue de terre , qui est entre la Riviere des Amazones & l'Orinoque ;
qu'il y avoit formé des Villes plus florissantes que ne le furent jamais
celles du Pérou dans la plus grande prospérité des Incas , & qu'on y suivoit
leur Gouvernement & leurs Loix. Observons que Raleigh auroit trouvé peu
de vrai-semblance à ce récit , s'il avoit su que Manco Inca , Frere d'Huascar
& d'Atahualpa , fut massacré au Pérou après la Conquête ; que Paulu Inca ,
un autre de leurs Freres servit fidelement les Espagnols , & que tous les au-
tres Princes du même Sang eurent la funeste fin qu'on a rapportée au Tome
XIII dans l'article des Viceróis. 3°. On lui avoit raconté aussi des choses
merveilleuses de la prétendue Ville de *Manoa* , connue des Espagnols sous
le nom d'*El Dorado* , & visitée par quelques Voyageurs de cette Nation (43).
il savoit que Juan Martinez , Maître de l'Artillerie à *Ordaco* , avoit décou-
vert , le premier , *Manoa* , Capitale du nouvel Empire des Incas ; qu'on
voioit , à la Chancellerie de Portoric quel avoit été le succès de son entre-
prise ; qu'il avoit passé sept mois dans cette Ville , où il avoit été reconnu pour
Espagnol ; que cependant il avoit été bien reçu , mais qu'on ne lui avoit
permis d'aller nulle part sans Gardes , & sans avoir les yeux couverts ;
qu'enfin , aiant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or , il avoit
été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orinoque , & qu'il n'avoit
sauvé que deux Bouteilles remplies d'or , que les Indiens avoient crues
pleines de liqueur : qu'ensuite s'étant rendu à Portoric , il y étoit mort ;

(43) Voyez , ci-dessus , le Voyage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

qu'en mourant il s'étoit fait apporter son or & la Relation de ses Voïages ; qu'il avoit donné l'or à l'Eglise pour fonder des Messes , & sa Relation à la Chancellerie (44). 4°. Enfin , Raleigh n'ignoroit pas les Voïages de Pedro d'Orfua , de Jérôme d'Ortal , de Pedro Hernandez de Serpa , & de Gonzales Ximenes de Casada , entrepris pour vérifier la Découverte de Martinez. Il étoit confirmé dans la même idée par la persuasion de Berreo. C'étoit sur ces fondemens qu'il étoit parti d'Angleterre , & qu'il as sure « que celui qui conquerra la Guiane possédera plus d'or & regnera » sur plus de Peuples que le Roi d'Espagne & l'Empereur des Turcs. Il répète plusieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane , est l'intervalle entre l'Amazone & l'Orinoque , à trois cens lieues , ou six cens milles des Côtes de la Mer du Nord.

Vraies ou chimériques , toutes ces preuves rendirent l'Anglois si sourd aux objections de Berreo , qu'il se hâta de faire partir Gifford , son Vice-Amiral , & le Capitaine Calfield , pour reconnoître l'embouchure de la Riviere de Capuri. Il y avoit envoyé auparavant Whidon & Douglas , qui n'y avoient pas trouvé moins de neuf piés d'eau ; mais c'étoit avec le flux ; & la Marée aiant baissé , avant qu'ils eussent franchi les Bas - fonds , ils avoient abandonné leur entreprise. Un autre Officier , chargé de sonder la Baie de *Guanipa* , ou *Amana* , pour chercher le moien d'y passer avec les Vaisseaux , n'y trouva pas plus de facilité , & n'osa se hasarder fort loin dans la Baie , parcequ'il apprit , de son Guide Indien , que ce lieu étoit sans cesse infesté de Cannibales , qui ne manqueroient pas de tomber sur lui avec leurs fleches empoisonnées.

Gifford & Calfield aiant trouvé , dans la Riviere de Capuri , cinq piés d'eau , après le reflux , Raleigh fit faire des Bancs pour la rame ; & commençant à craindre pour *King* , qu'il avoit envoyé à Guanipa , il le fit suivre par Douglas , avec un vieux Cacique de la Trinité , qui lui servit de Pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvoit entrer dans le Capuri par quatre endroits , tous également commodes. La Galéasse fut équipée avec trois Chaloupes , qui portoient des Provisions pour un mois. Raleigh , & quelques Officiers , s'y embarquerent avec cent hommes. Leur Pilote , nommé *Arouacan* , étoit un Indien de la Riviere de *Baienua* , située au Sud de l'Orinoque , entre ce Fleuve & celui des Amazones. Il avoit promis de les conduire à l'Orinoque ; mais s'ils n'avoient pas eu d'autre secours , ils auroient erré sans fin dans toutes ces Rivières , comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait , dans l'Univers , un tel amas d'eaux , les unes entrelassées dans les autres. Lorsqu'il croioit avoir trouvé la route , à la faveur de la Bouffole & des hauteurs du Soleil , il ne faisoit que tourner autour d'une infinité de petites Iles , toutes remplies d'arbres si hauts & si touffus , qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces Rivières , ou de ces Canaux , *Red-cross* , c'est-à-dire Croix rouge , parcequ'il jugea qu'aucun Chrétien n'y étoit entré avant lui. Là , il découvrit un petit Canot , qui portoit quelques Indiens ; & la Galéasse les joignit , avant qu'ils pussent se dérober dans les détours. D'au-

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

Ses mesures
pour y pénétrer.

Il fait construire
une Galéasse.

Route qui le
conduit à l'Orinoque.

(44) Telle étoit , en effet , l'opinion qui s'étoit répandue.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Embouchure de
ce fleuve.

Indiens qui ha-
bitent sur des
Arbres,

Marque singu-
lière de respect
pour les Morts.

Grand lit de
l'Orinoque.

Difficulté de le
remonter.

tres Indiens, qui se présentoient sur le rivage, sembloient observer la conduite des Anglois; & ne voyant aucune marque de violence, ils s'avancerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit aussitôt gouverner vers eux. Mais pendant qu'il leur offroit ce qu'ils avoient désiré, son Pilote Indien, s'étant un peu écarté pour reconnoître le País, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des Etrangers dans leurs Terres, & n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces Iles sont les *Tinitives*, dont on distingue deux especes; les *Ciaouaris* & les *Ouarouaris*.

L'Orinoque se divise en seize bras, à son embouchure; neuf qui courent au Nord, & sept au Sud. Les derniers forment des Iles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues: ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce Fleuve surpasse, en grandeur, celle du Fleuve des Amazones. Les *Tinitives* ont leurs Habitations, dans les Iles qui sont formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, divisés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs Habitations sur terre en Été; mais, pendant l'Hiver, ils demeurent sur des Arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orinoque, qui, depuis Mai jusqu'en Septembre, monte d'environ vingt piés au-dessus des Terres. Cette incommodité ne leur permet gueres de semer. Ils font un pain de moëlle de Palmitte, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pêche, leur chasse, & divers fruits de leurs arbres. Les *Cuparis* & les *Macureos*, deux Nations qui habitent les bords de l'Orinoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse & leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisoient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces Peuples contre leur plus dangereux Ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages: à la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laissent pourrir; & lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joiaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent suspendu dans sa Cabane. Les *Arouacas*, qui habitent la rive méridionale de l'Orinoque, réduisent en poudre le squelette de leurs Parents morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

En quittant les *Ciaouaris*, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orinoque, qu'il étoit question de remonter: mais après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la Galeasse de son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes. Enfin l'ayant remise à flot: il continua plus heureusement sa route, pendant trois jours; & le quatrième, son Pilote Indien le fit entrer dans une grande Riviere, nommée *Amana*, dont les eaux sembloient descendre paisiblement sans aucun détour: mais le cours en étoit si rude, qu'on n'y pouvoit avancer qu'à force de rames. Les *Mamelots* eurent besoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour soutenir un travail si continuel: la chaleur étoit extrême; & les branches des arbres, qui bordaient les deux

Deux rives, causoient une autre peine aux Rameurs. Cet obstacle dura si long-tems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses Gens. Cependant il leur représenta que le Pilote promettant dans peu de jours une route plus facile & des provisions en abondance, il y avoit moins de risque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits, sur les bords de la Riviere, ni de poisson & de gibier; sans compter que les Fleurs & les Plantes, dont les terres étoient couvertes, sembloient confirmer toutes les promesses du Pilote.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croïoit remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer, à droite, les Canots dans une Riviere, qui les conduiroit promptement à quelques Habitations des Arouacas, où l'on trouveroit toutes sortes de rafraîchissemens, & de laisser la Galeasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvoit être de retour avant la nuit. Il étoit midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduire des Canots, & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvoient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'Habitations, ses défiances augmentèrent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès; & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des Canots, se croiant trahis, parloient déjà de vengeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre, que le châtimement d'un Traître ne changeroit rien à leur situation, ou ne la rendroit que plus misérable. La colere & la faim ne leur laissoient sentir que le mal présent; lorsqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des sentimens plus modérés. C'étoit, en effet, une Habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parceque le Cacique de la Bourgade étoit allé en Traite à l'embouchure de l'Orinoque, avec un grand nombre de ses Indiens: mais les Cabanes étoient remplies de provisions, dont les Anglois chargerent leurs Canots.

Comment les
Anglois trouvent
des vivres.

Ils retournerent sans peine à leur Galeasse. Les bords de la Riviere, dont leurs souffrances sembloient leur avoir dérobé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuse beauté. Ils découvrirent une charmante Vallée, d'environ vingt milles de longueur, & remplie de différentes especes de Bestiaux. Le Gibier n'y étoit pas moins abondant, & la Riviere continuoit de leur fournir d'excellent Poisson. Ils se crurent désormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de monstrueux Serpens. Un jeune Negre, qui vouloit passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglois y virent paroître quatre Canots, qui descendoient la Riviere où ils étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montoient s'échapperent dans les Bois; & les deux autres suivirent si legerement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre: mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers Canots, & des provisions qu'on y trouva, fit chercher les Fugitifs. On en prit quelques-uns, à peu de

Sauvages qu'ils
rencontrent.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

Ils ne peuvent
profiter des Mi-
nes d'or.

Cacique de Ra-
leigh à les con-
duire.

Cacique de To-
parimaca.

distance. C'étoient des Arouacas, qui avoient servi de Pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avoit un Rafineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses Gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes, dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connoissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venoient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parceque l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir ne refroidît entièrement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude & d'impétuosité dans cette Province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on passoit le matin presque à sec; & ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les Rivières qui se jettent dans l'Orinoque.

L'Arouaca, que Raleigh avoit retenu pour Pilote, parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif. » Car telle étoit, dit Raleigh, l'idée » que les Espagnols donnoient de ma Nation à tous ces Peuples : mais » il se désabusa bientôt, comme tous les autres Indiens avec lesquels » nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractère & nos usages. L'effet de cette imposture retomba sur nos Ennemis, dont notre » humanité fit sentir plus que jamais les injustices & les violences. Aucun de mes gens ne toucha jamais aux Femmes du País, pas même du » bout du doigt. A l'égard des denrées, on n'en prenoit point sans avoir » satisfait ceux qui venoient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me » reprocher, je ne quittois jamais une Habitation sans demander aux » Indiens s'ils avoient quelque plainte à faire de mes Gens; je les contentois, avant mon départ, & je faisois châtier le Coupable. Les deux » Canots mêmes, que j'avois fait enlever, furent rendus aux Arouacas, » & le Pilote ne fut emmené, qu'après avoir consenti volontairement » à me suivre. Les Espagnols lui avoient donné le nom de Martin.

Ce fut sous sa conduite, que les Anglois continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent pas exposés à d'autre danger que celui des sables, les ramenerent à la vue de l'Orinoque. Raleigh ne donne point le nom de plusieurs Rivières, dans lesquelles il s'engagea successivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais, dans le lieu où il se représente ici, il avoit à l'Est la Province de *Carapana*, qui étoit alors occupée par des Espagnols. Les Indiens de trois Canots, qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent sans crainte, après avoir su qu'il n'étoit pas de cette odieuse Nation; & lui voyant jeter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de Tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglois. Le jour suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avoit annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Sa Bourgade, qui n'étoit pas éloignée, se nommoit *Toparimaca*. Il apportoit aux Anglois diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessoit point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte &

sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglois de les conduire à sa Bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avoit réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique & du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands Vases. Le Cacique & les Indiens s'enivrèrent aussi.

Après cette Fête, le Cacique fit paroître, devant les Anglois, le secours qu'il avoit vanté. C'étoit un Indien fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connoissoit parfaitement toutes les parties de l'Orinoque, & sans lequel en effet ils ne se seroient jamais garantis des sables, des rochers & des Ilots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel.

Dès le jour suivant, les Anglois éprouverent l'habileté de ce nouveau Guide, par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'Est, qui leur épargna le travail des rames. L'Orinoque, suivant Raleigh, est assez exactement Est & Ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglois auroient pû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du Fleuve, qui a sur la gauche l'Ile d'Assapana, longue de vingt-cinq milles sur cinq de large, & le grand Canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre Ile, nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée de la terre, du même côté, par un second bras du Fleuve, qui se nomme *Arraropana*. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros Bâtimens; & l'Orinoque, en y comprenant les Iles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, un peu plus qu'à l'Ouest, on trouve une autre Riviere, nommée *Aropa*, qui vient se jeter du Nord dans l'Orinoque. Les Anglois mouillèrent au-delà, & du même côté, près d'une Ile, nommée *Occaoueta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre, ici, sur la rive du Fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avoit pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au Cacique de Putimac, Vassal de Topia-Ouari, qui avoit succédé à Morquito dans la Province d'Arromaja: mais Putima étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour; & la Galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Putapayma, autre Ile, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Ile, la Côte du Fleuve offre une grande Montagne, qui se nomme *Occopa*. Les Anglois aimoient à mouiller proche des Iles, parcequ'il s'y trouvoit quantité d'œufs de Tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la Côte, où les rochers ne leur permettoient pas de jeter la Senne. La plupart de ceux, qui bordent le Fleuve, sont de couleur bleuâtre, & paroissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les Montagnes voisines.

Le matin du jour suivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'Ouest, avec moins de peine à résister au courant du Fleuve. La terre s'ouvroit des deux côtés, & les bords en étoient d'un rouge fort vif. J'envoiai quelques Hommes dans des Canots, pour reconnoître le País: ils

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Liqueur qui enivre
les Anglois.

Ils reçoivent un
bon Guide.

Cours de l'Orinoque.

Suite de la Navigation des Anglois.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Plaines de Say-
mas.

Poison subtil
des Flèches.

Difficulté du
remède.

Montagnes
d'Arvami &
d'Aio.

Âge & force
du Cacique To-
piaouari.

Informations
qu'il donne à
Raleigh.

me rapportèrent que dans toute l'étendue de leur vue, & du haut des Arbres où ils étoient montés pour l'observer, ils n'avoient découvert que des Plaines, sans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de Topa- rimaca dit que ces belles Campagnes se nommoient les Plaines de Say- mas; qu'elles s'étendoient jusqu'au País de Cumana & de Carracas, & qu'elles étoient habitées par quatre puissantes Nations, les Saymas, les Assaouais, les Aroras & les Wikiris, qui battirent Hernando de Serpa, lorsqu'il vint de Cumana vers l'Orinoque, avec 300 Chevaux, pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont la peau presque aussi noire que les Negres. Ils sont robustes & d'une valeur singulière. Le poison de leurs fleches est si subtil, que sur le récit de mes Indiens je me fournis des meilleurs Antidotes, pour en garantir nos gens. Outre qu'il est toujours mortel, il cause d'affreuses douleurs, & jette les Blessés dans une espèce de rage. Les entrailles leur sortent du corps: ils deviennent noirs, & la puanteur qu'ils exhalent est insupportable.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols, à qui les fleches empoisonnées de ces Sauvages ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de remède pour leurs blessures. A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connoissent point eux-mêmes; & lorsqu'ils sont blessés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand mystère des remèdes qu'ils emploient. L'Antidote ordinaire des Indiens est le suc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres & qui arrête les hémorragies internes. Raleigh apprit, de Berreo, que quelques Espagnols avoient employé avec succès le jus d'ail: Mais pour les poisons extrêmement subtils, tels que celui des Aroras, il exhorte à s'abstenir de boire; parceque tout ce qu'on avale de liquide sert à la propagation du venin, & que si l'on boit, surtout, peu de tems après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Le troisième jour de leur navigation, les Anglois mouillèrent près de la rive gauche du Fleuve, entre deux Montagnes, dont l'une se nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passèrent une grande Ile nommée *Manoripano*, d'où ils furent suivis par un Canot, chargé de quelques Indiens, qui les inviterent à se reposer dans leurs Habitations: mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrèrent, le cinquième jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillèrent à l'Ouest d'une Ile nommée *Murrecoermo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arrivèrent au Havre de Morquito, où ils étoient résolus de s'arrêter, pour renouveler leurs provisions. Un de leurs Indiens fut envoyé au Cacique Topiaouari, qui vint dès le jour suivant, faire les honneurs de son Port. C'étoit un Vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir voir ses Hôtes, il retourna le même jour à sa Bourgade. Les rafraichissemens, qu'il leur apporta, étoient une grande abondance de Gibier, de racines & de fruits.

Raleigh fit diverses questions, à ce vieux Cacique, sur la mort de son Neveu, & sur les entreprises des Espagnols. » Je lui appris, dit-il, quelle étoit ma Nation, & le dessein où j'étois d'affranchir les Indiens de la

tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui parlant de la Guiane, je le priai de me donner quelques instructions sur la maniere d'y pénétrer. Il me répondit que le Pais où j'étois, & tout ce qui bordoit la Riviere jusqu'à la Province d'Emeric, en y comprenant celle de Carapana, faisoient partie de la Guiane; qu'en général les Nations de toutes ces Terres se nommoient *Orinocoponi*, parcequ'elles confinent à l'Orinoque; que celles qui habitoient entre ce Fleuve & les Monts de Wacarimar étoient comprises sous le même nom; & que de l'autre côté de ces Montagnes, il y avoit une grande Vallée, nommée *Amariocopana*, habitée aussi par d'anciens Peuples de la Guiane. Je lui demandai quels étoient ceux qui habitoient au-delà de cette Vallée, derriere les Montagnes qui la bordoit de ce côté-là; surquoi, il me dit, en soupirant, que dans sa jeunesse, & du vivant de son Pere, qui étoit mort fort âgé, il étoit venu dans cette grande Vallée de la Guiane, des lieux où se couche le Soleil, un Peuple innombrable, qui portoit de grandes robes & des bonnets rouges; qu'il étoit composé de deux Nations, nommées les *Orejones* & les *Epoemerios*; qu'ayant chassé les anciens Habitans du Pais, elles s'étoient emparées de leurs Terres, jusqu'au pié des Montagnes, à l'exception des *Iraouaquaris* & des *Cassipagotos*: que son fils aîné, qui avoit été choisi dans la fuite de cette guerre pour mener du secours aux *Iraouaquaris*, avoit péri avec tous les gens dans un combat contre les Usurpateurs, & qu'il ne lui étoit resté qu'un seul Fils. Il ajouta que les *Epoemerios* avoient bâti, au pié de la Montagne, à l'entrée de la Vallée, une grande Ville, dont les édifices étoient fort hauts; que l'Empereur des deux Nations étrangères faisoit garder constamment les passages par de nombreuses Troupes, qui n'avoient pas cessé, pendant longtems, de ravager & de piller leurs Voisins; mais que depuis que les Espagnols cherchoient à s'emparer du Pais, la paix s'étoit faite entre les Indiens, qui s'accordoient tous à les regarder comme leurs plus mortels Ennemis (45).

Raleigh, fort satisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avoit reconnu que de la sagesse & de l'honneur, continua de remonter le Fleuve droit à l'Ouest, & mouilla le soir proche d'une Ile, nommée Catuma, dont la longueur est de cinq ou six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la Riviere de *Caroli*. Cette Riviere, sans être moins large que la Tamise à Woolvich, fait une chute si considérable, que non-seulement les Anglois en avoient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoier un Indien au Cacique du Pais, pour lui déclarer qu'ils étoient Ennemis jurés des Espagnols. C'étoit dans ce lieu, que Morquito en avoit fait massacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint jusqu'au bord du Fleuve, avec un grand nombre de ses gens, & prodigua les rafraichissemens aux Anglois.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1555.

Arrivée d'un
nouveau Peuple
dans la Guiane.

Ville qu'il bâtit.

Les Anglois arrivent à la Riviere de *Caroli*.

Ce qui seroit difficile de s'y arrêter.

(45) Raleigh place ce Pais entre quatre & cinq degrés de Latitude du Nord.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Diverses Na-
tions qui habi-
tent cette Rivie-
re.

Observations
de Raleigh sur le
Pays, & sur les
Pierres à fil d'or.

Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Espagnols, & reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Les Indiens de la Riviere de Caroli ont une haine égale pour les Espagnols & pour les Eparemerios. Leur Pais est riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la source de la Riviere les Terres étoient habitées par trois puissantes Nations, nommées les Cassipagatos, les Eparagotos & les Araouragotos; que le Caroli sort d'un grand Lac; que tous les Peuples du Pais se joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Espagnols; enfin qu'après avoir passé les Montagnes de Curca, il trouveroit beaucoup d'or & de pierres précieuses. Un des Officiers Espagnols, qu'il avoit pris avec Berreo, se vanta d'avoir découvert dans ses Voyages une Mine d'argent très riche, à peu de distance de la Riviere: mais l'Orinoque & toutes les Rivieres voisines étoient haussées de cinq piés; sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoier par terre quelques-uns de ses gens, dans une Bourgade éloignée de vingt milles, & nommée Annatapoi. Ils y trouverent des Guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui se nomme *Capurepana*, située au pié des Montagnes, sous la domination d'un Cacique, proche Parent de Topiaouri. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant qu'il étoit possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvoit quelque apparence de Mine.

En même-tems Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la Riviere de Caroli, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orinoque. Il remarqua dix à douze Sauts de cette Riviere; & tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, séparées dans leur chute, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite, s'étant approché des Vallées, il admira le plus beau Pais qu'il eut jamais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrain ferme, le Gibier en abondance: & les Oiseaux, dont le nombre & la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. « Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or & d'argent dans les pierres; mais n'ayant que nos mains & nos épées, nous ne pûmes en vérifier parfaitement la nature. Cependant nous en rapportâmes quelques-unes, que je fis examiner dans la suite. Un Espagnol de Caracas me les nomma dans sa Langue, *Madre del oro*, Or mere, ou Matrice d'or, & m'assura qu'il devoit se trouver une Mine au-dessous. On ne me soupçonnera point de m'être trompé moi-même, ou de vouloir tromper ma Patrie, par de fausses imaginations. Quel motif auroit pu me faire entreprendre un si pénible Voyage, si je n'avois été sûr qu'il n'y a point, sous le Soleil, de Pais aussi riche en or que la Guiane? Whidon, & *Milechap*, notre Chirurgien, m'apporterent pour fruit de leurs recherches quelques pierres fort semblables au Saphir. Je les fis voir à divers Orinoccoponis, qui me vanterent une Montagne, où il s'en trouvoit en abondance. J'en ignore la nature & la valeur; mais je n'en puis avoir qu'une haute opinion: & je suis sûr, du moins, que ce Canton ressemble à ceux dont on tire les plus précieuses pierres, & qu'il est à-peu-près à la même hauteur.

A gauche de la Riviere, on trouve les Iraouaquaris, Ennemis irréconciliables des Eporemerios. Le Lac, d'où elle prend sa source, se nomme Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en Canot, dans l'espace d'un jour. Plusieurs Rivières s'y jettent, & le sable que l'on y trouve pendant l'Été est ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la Riviere d'Arvi, qui passe le long du Lac, à l'Ouest, & vient se jeter aussi dans l'Orinoque. Ces deux Rivières forment entr'elles une espèce d'Île, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paroît ici fort embarrassé, à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. » La Riviere d'Arvi en a deux autres » assez près d'elle, qui se nomment *Atoïca* & *Caora*. Sur les bords de » la seconde, on trouve une Nation d'Indiens, qui ont la tête tout d'une » pièce avec les épaules; ce qui doit paroître monstrueux (46), continue » Raleigh, & ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces Indiens extraordinaires se nomment les *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les » yeux sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, & les cheveux sur » le dos. Le fils de Topiaouari, que j'amenaï en Angleterre, m'assura » que c'est la plus redoutable Nation de cette Contrée, & que ses armes, qui sont des arcs & des fleches, ont trois fois la grandeur de » celles des Orinoccoponis. Mon Indien, qui ne fut pas tout-d'un-coup » persuadé de son récit, me protesta que les Iraouaquaris avoient pris » depuis peu un de ces Monstres, & qu'il avoit été vu de toute la Province d'Aromaïa. Raleigh ajoute que s'il eut appris toutes ces circonstances avant son départ, il auroit tenté l'impossible pour enlever un » de ces étranges Indiens, & pour l'amener jusqu'en Europe. Lorsqu'il » fut retourné sur la Côte de Cumana, un Espagnol, Homme d'esprit & » d'expérience, apprenant qu'il avoit pénétré dans la Guiane jusqu'à la Riviere de Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré des Eouaipanomas, & l'assura qu'il avoit vu plusieurs de ces Acéphales. Raleigh atteste là-dessus de célèbres Négocians (47), connus de toute la Ville de Londres.

Le Casnero est une quatrième Riviere qui se jette dans l'Orinoque, au-dessus du Caroli vers l'Ouest, mais du côté de l'Amapeia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands Fleuves de l'Europe. Elle prend sa source, au Midi de la Guiane, dans les Montagnes qui séparent ce Pays des Terres de l'Amazonie. Les Anglois auroient entrepris de la remonter, si l'approche de l'Hiver ne leur eut fait craindre d'y trouver leur perte : non que l'Hiver mérite proprement ce nom, dans un Pays où les arbres sont continuellement chargés de feuilles & de fruits; mais il y est accom-

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Nation monstrueuse.

Riviere de Casnero.

(46) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait, d'après un Voyageur tel que le Chevalier Raleigh : mais une partie du merveilleux disparaîtra, si l'on suppose que l'usage de cette Nation est de rendre le cou fort court aux Enfants, par quelque pratique semblable à celle d'un autre Peuple de

l'Amérique, qui applatit la tête des siens avec des ais constamment appliqués & serrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane, & les Espagnols de Cumana, peuvent être soupçonnés d'un peu d'exagération.

(47) M. M. Moucheron.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

pagné de pluies violentes , qui causent de prodigieux débordemens. Toutes les Campagnes sont inondées ; & le tonnerre y est si terrible , qu'il semble menacer la Nature de sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à son retour.

Diverses Rivières,

Du côté du Nord , le *Cari* est la première Rivière qui se jette dans l'Orinoque , & qu'on rencontre en remontant ce grand Fleuve. On trouve ensuite celle de *Limo*. Les Terres de l'une à l'autre sont habitées par la Nation des *Aouacaris*, espèce de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent , pour des Haches , leurs Femmes & leurs Filles à leurs Voisins , qui les revendent aux Espagnols. A l'Ouest de la Rivière de *Limo*, on trouve celle de *Pao* ; ensuite le *Caouti* ; puis le *Vocari*, & le *Capuri*, qui vient de la Rivière de *Meta*, par laquelle *Berre* étoit venu de la Nouvelle Grenade. La Province d'*Amapaia* est à l'Ouest du *Capuri* ; & c'est là que *Berre* aiant passé l'Hiver avec ses gens , les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-dessus de l'*Amapaia*, en tirant vers la Nouvelle Grenade , le *Pato* & le *Cassanar* tombent dans le *Meta*. A l'Ouest de ces Rivières , on a les Terres des *Aschaques* & des *Caruplos* ; & les Rivières de *Beta*, de *Dauney* & d'*Ibarra*. Sur les Frontières du Pérou , on trouve les Provinces de *Tomebamba* & de *Caxamalca*, & tirant vers *Quito* & le *Popayan*, au Nord du Pérou , les Rivières de *Guayara* & de *Guayacuro*. Au-delà des Montagnes du *Popayan*, on rencontre le *Pampamena*, ou *Payanano*, qui descend jusqu'à la Rivière des *Amazones*, en traversant les Terres des *Moteyones*, où *Pedro d'Orsua* eut le malheur de périr. C'est entre le *Dauney* & le *Beta*, qu'est la grande Ile de *Baraquan*. L'Orinoque est inconnu sous ce nom , au-delà du *Beta* ; il y porte celui d'*Athule* ; & plus loin , il est coupé par de grandes chutes d'eau , qui ne permettent pas aux Vaisseaux d'y passer. Raleigh , qu'on suit mot à mot dans cette Description , assure que pour ce qu'il nomme des Vaisseaux de charge , la navigation est libre sur ce Fleuve , l'espace d'environ mille milles d'Angleterre , & que pour les Canots elle ne l'est pas moins , du double ; que ses eaux , soit par elles-mêmes , ou par les Rivières qui s'y jettent , conduisent au *Popayan*, à la Nouvelle Grenade & au Pérou ; que par d'autres Rivières , on peut se rendre aux nouveaux Etats des Incas , descendus , dit-il toujours , de ceux du Pérou , aux *Amapaia*s & aux *Annabas* ; enfin qu'une partie de ces Rivières , qu'on peut nommer les branches de l'Orinoque , prennent leurs sources dans les *Vallées* qui séparent la Guinée des Provinces Orientales du Pérou.

Longueur de son cours,

Raisons qui font retourner les Anglois vers l'Est.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour , mille dangers , dont les Anglois se crurent menacés , leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avoit acquis d'heureuses lumières ; mais l'inondation ne lui laissoit aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étoient sans habits ; & ceux qui leur restoient étant percés de la pluie dix fois par jour , ils n'avoient pas même le tems de les faire secher. Il se détermina donc à retourner vers l'Est , dans le dessein de reconnoître mieux toutes les parties du Fleuve : observation importante , qu'il se reprochoit d'avoir négligée.

En quittant l'embouchure du *Caroli*, il alla mouiller , le premier jour ,

au Port de Morquito, qu'il regardoit comme un séjour de confiance, par celle qu'il avoit au caractère de Topiaouari. Ce vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort rendues, Raleigh, qui avoit formé un petit camp sur une éminence, au bord du Fleuve, fit sortir tout le monde de sa Tente, pour s'entretenir seul avec ce sage Vieillard. On doit concevoir, néanmoins, que ces entretiens ne se faisoient pas sans un Interprete. C'est dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laisser des explications de cette importance.

Je commençai par lui dire que lui connoissant une haine égale pour les Eporemerios & pour les Espagnols, j'attendois de lui qu'il m'apprendroit le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas figuré que mon dessein fut de prendre cette route, non-seulement parceque la saison ne me le permettoit pas, mais plus encore parcequ'il ne me croioit pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que si je m'obstinois à la tenter avec si peu de forces, il m'assuroit que j'y trouveroïis ma perte; que la puissance de l'Empereur de Manoa (48) étoit formidable, & que le triple de mes gens ne suffiroit pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devois jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane, sans l'assistance des Ennemis de ce grand Etat, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraichissemens & des provisions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendoient également nécessaires; que trois cens Espagnols, qui avoient entrepris la même expédition, étoient demeurés ensevelis dans la Vallée de Maccureguary, sans autre effort, du côté de leurs Ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux Herbes, dont la fumée & la flamme les avoient étouffés.

« D'ici, continua-t'il, on compte, à Maccureguary, quatre grandes journées de chemin. Les Peuples de cette Vallée sont les premiers Indiens de la frontiere des Incas: ils sont leurs Sujets, & leur Ville est d'une richesse extrême. Tous les Habitans portent des habits. C'est de Maccureguary, que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Indiens de la Côte; c'est à Maccureguary qu'elles se fabriquent. Mais plus loin, le travail est incomparablement plus beau. On y fait, en or, des figures d'Hommes & d'Animaux.

Je lui demandai combien il croioit qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville? Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore, s'il croioit du moins que je pusse compter sur le secours de ses Indiens: il m'assura que tous les Peuples des Pais voisins se joindroient à moi dans cette guerre, supposé que faute de Canots pour tant d'hommes, la Riviere offrit alors des gués, & pourvu que je lui laissasse cinquante Soldats, qu'il me promettoit d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes Matelots & mes Ouvriers, je n'avois gueres que ce nombre; &

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Raleigh se voit
Topiaouari.

Sa confiance
avec lui.

Il propose d'attaquer le nouvel
Empire des Incas.

Comment les
Espagnols a-
voient péri dans
cette entreprise.

Propositions de
Topiaouari.

Réponses de
Raleigh.

(48) On voit que non-seulement la transmigration des Incas, mais encore l'existence de la Ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de

Raleigh. Comment des faits de cette nature sont-ils demeurés sans éclaircissement? Nous ne cessons point de renvoyer au Voyage de M. de la Condamine sur l'Amazonne.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

Haine du Cacique contre les Espagnols.

Injures qu'il
avait reçues des
Epuremerios.

Ses conventions
avec Raleigh.

que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre, ni d'autres munitions, ils seroient en danger de périr par les mains des Espagnols, qui chercheroient à se vanger du mal que je leur avois fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paroissoient disposés à demeurer : mais je suis sûr qu'ils y auroient tous péri. Berreo attendoit du secours, d'Espagne & de la Nouvelle Grenade. J'appris même ensuite qu'il avoit déjà deux cens Chevaux prêts à Caracas.

Topiaouari me dit alors que tout dépendroit donc de l'avenir, & des forces avec lesquelles je reviendrois dans ses Terres; mais qu'il me prioit de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Indiens, parcequ'après mon départ les Epuremerios ne manqueroient pas de faire tomber sur lui leur vengeance. Il ajouta que les Espagnols cherchoient aussi l'occasion de le traiter comme son Neveu, qu'ils avoient fait périr par un infâme supplice; qu'il n'avoit pas oublié avec quelle rigueur ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené comme un Chien, jusqu'à ce qu'il eut païé cent plaques d'or pour sa rançon; que depuis qu'il étoit Cacique, ils avoient tâché plusieurs fois de le surprendre, mais qu'ils ne lui pardonneroient point l'alliance que je lui propoisois. Il me dit encore : » Après avoir tout employé pour soulever mes Peuples contre moi, ils » ont enlevé un de mes Neveux, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait baptiser, sous le nom de Dom Juan; ils l'ont armé & vêtu à l'Espagnole, » & je fais qu'ils l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me déclarer la guerre ». Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, & me promit que dans l'intervalle il disposeroit les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons, qui lui faisoient détester les Epuremerios, il me raconta que dans leur dernière guerre ils avoient enlevé ou violé toutes les Femmes de son País. Nous ne leur demandons que nos Femmes, continua-t-il; car nous ne faisons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux : » autrefois, nous avions dix » ou douze Femmes, & nous sommes réduits maintenant à trois ou quatre; tandis que nos Ennemis en ont cinquante, & jusqu'à cent ». En effet l'ambition de ces Peuples consiste à laisser beaucoup d'Enfants, pour rendre leurs Familles puissantes par une nombreuse postérité.

Je demeurai persuadé, par les raisons du Cacique, qu'il m'étoit impossible de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Espagnols, la haine & le mépris de ces Indiens. Qui sait même si reconnoissant que nous ne pensions qu'à les piller, ils ne se seroient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur País? C'étoit préparer de nouvelles difficultés aux Anglois qui pourrout s'ouvrir la même route après nous; au lieu que, suivant toute apparence, ces Peuples, déjà familiarisés avec nous, préféreront notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont toujours traité leurs Voisins avec la dernière cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de ses Indiens pour l'emmener en Angleterre & lui faire apprendre notre Langue, me confia son propre Fils. Je lui laissai deux jeunes Anglois, qui ne marquerent point de répugnance à de-

meurer dans un Pais, où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi & d'humanité.

Je demandai à Topiaouari comment se fabriquoient les plaques d'or, & quelle méthode on emploïoit pour les tirer des pierres ou des mines? Il me répondit : « La plus grande partie de l'or, dont on fait les plaques & les figures, se tire du Lac de Manoa, & de plusieurs Rivières, où il se trouve en grains, & quelquefois en petits lingots. Les Eporemerios y joignent une portion de cuivre, pour le travailler. Voici leur méthode : ils prennent un grand vase de terre, plein de trous, dans lequel les grains & le cuivre sont mêlés ensemble ; ils mettent le vase sur un feu ardent ; & garnissant les trous, de tuyaux de terre, ou de pipes, ils soufflent jusqu'à ce que les deux métaux soient fondus. Ensuite, ils les versent dans des moules de terre ou de pierre ». J'ai apporté deux de ces Figures en or, moins pour leur valeur, que pour en faire connoître ici la forme ; car affectant de mépriser les richesses des Eporemerios, je donnai en échange, au Cacique, quelques Médailles du même métal, qui contenoient le portrait de la Reine. J'ai pris soin d'apporter aussi du Minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce Canton, & que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde : mais faute d'Ouvriers & d'instrumens, pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grosse quantité.

Raleigh n'oublia point de recommander aux deux Anglois, qu'il laissoit à Topiaouari, de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccureguari, & de reconnoître soigneusement la route & les environs de cette Ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il étoit possible, jusqu'à celle de Manoa. Ensuite il continua de descendre le Fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avoit prié les Anglois d'aborder sur ses Terres. Ils apprirent, de lui-même, que c'étoit lui qui avoit massacré les Espagnols de Berreo ; & sa confiance paroissant extrême pour les Ennemis d'une Nation qu'il avoit offensée, il leur offrit de les conduire au pié d'une Montagne, où la roche paroïssoit de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne, d'une observation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche Montagne. On lui fit suivre d'abord le bord d'une Rivière, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village d'Indiens qu'il entendit nommer *Tutevitona*, & qui appartient à la Province de Taito. Au-delà, vers le Sud, il arriva dans la Vallée d'*Mariocapana*, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux Pais du monde : elle s'étend de l'Est à l'Ouest, au moins de soixante milles ; mais c'est le Voïageur même, qu'il faut entendre dans ces recits.

De la rive du *Mana*, nous passâmes à celle de l'*Oiana*, autre Rivière qui traverse la Vallée ; & nous nous arrê tâmes au bord d'un Lac, que cette Rivière forme de ses propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos Guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous en allumâmes un assez grand pour y faire sécher nos ha-

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.

1595.

Il lui apprend
la fabrique des
Plaques d'or.

Ordre que Ra-
leigh donne à
deux Anglois
qu'il laisse en
Guiane.

Il visite une
Montagne de
couleur d'or.

VOIGAES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH,
1595.

Il en rencontre
une de même
valeur.

Ce qu'il voit
dans celle qu'on
lui avoit annon-
cée.

C'étoit celle que
Berreo avoit vue.

bits : mais tandis que nous prenions ce soin , l'apparition subite de quelques Manatées , de la grosseur d'un tonneau , qui se firent voir dans le lac , nous causa autant d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine , que nous continuâmes notre marche. Il nous restoit une demie journée de chemin jusqu'à la Montagne. Je pris le parti de renvoyer à bord le Capitaine Keymis , parceque les informations du Cacique me firent comprendre qu'à mon retour , je pouvois me rapprocher de l'Orinoque par une voie plus courte. Keymis portoit ordre à la Galeasse de descendre à l'embouchure du Cumaca , où je promis de l'attendre , pour m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima.

Le même jour je passai au pié d'une Montagne , dont les divers Rochers étoient de couleur d'or , comme ceux qu'on m'avoit annoncés ; mais je ne pus vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer , sur la gauche , une autre Montagne , qui sembloit contenir aussi diverses sortes de Minéraux. Ainsi je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. Delà , je me rendis , par un chemin assez court , au Village d'Ariacoa , où l'Orinoque se partage en trois canaux. La Galeasse étoit déjà descendue à Cumana , mais sans Keymis , qui n'avoit pas eu le tems de lui porter mes ordres. Je laissai , à Cumana , deux de mes gens pour l'attendre , & me proposant d'y revenir joindre les canots , je fis partir les Capitaines Thyn & Grenville avec la Galeasse. Ensuite je me remis en chemin vers la Montagne du Cacique , en prenant ma route vers Emeriac , qui n'est pas éloigné du Fleuve. Il fallut passer la Riviere de Cararopana , qui se jette dans l'Orinoque , & dont plusieurs petites Iles rendent la vue fort agréable. Vers le soir , nous arrivâmes au bord d'une autre Riviere , nommée Winicapara , qui se joint aussi à l'Orinoque. C'est à quelque distance de ce lieu , qu'on me fit voir enfin la fameuse Montagne que je cherchois : mais , contre l'espérance du Cacique , l'inondation étoit déjà si forte dans ce canton , qu'il nous fut impossible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la Montagne d'assez loin. Elle me parut fort haute , de la forme d'une tour , & de couleur blanche plutôt que jaune ; ceque je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux , qui se précipitoit du sommet , formé apparemment par les pluies continuelles de la saison , faisoit un bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques heures , & qui nous rendoit presque sourds , à la distance où nous étions. Je jugeai , par le nom du Pais & par d'autres circonstances , que cette Montagne étoit la même dont Berreo m'avoit raconté différentes merveilles , telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. Je n'oblige personne à me croire ; mais il est certain que j'y vis éclater une extrême blancheur. Cependant je dois ajouter aussi que Berreo n'y avoit pas été lui-même , parcequ'outre l'inondation , qui l'avoit arrêté , les Naturels du Pais étoient mortels Ennemis des Espagnols. Après avoir pris un peu de repos sur le bord du Winicapara , nous le suivîmes jusqu'au Village du même nom , dont le Cacique m'offrit de me conduire à la Montagne , par de grands détours : mais la longueur & les difficultés du chemin m'effrayèrent , surtout pour une entreprise où je n'avois à satisfaire que ma curiosité.

Je retournai ensuite à l'embouchure de Cumana, où tous les Caciques voisins vinrent m'offrir des provisions de leurs Terres : c'étoient des liqueurs, des Poules & du Gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *Piedras Huadas*. En revenant de *Winicapara*, j'avois laissé à l'Est quatre Rivières, qui descendent des Montagnes d'*Emeria*, & qui vont se jeter dans l'Orinoque. D'autres, sorties des mêmes Montagnes, coulent vers la Mer du Nord ; telles que l'*Araturi*, l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Maroaca*, le *Paroma*. La nuit avoit été sombre & fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure de Cumana, où j'avois laissé Eques & Porter, pour attendre le Capitaine Keymis, qui revenoit par terre. Ils n'avoient point encore eu de ses nouvelles ; mais il arriva le jour suivant.

Raleigh, ayant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ses Canots, & mouilla le soir à l'Île d'*Assipana*. Le lendemain, il trouva sa Galéasse à l'ancre, près de *Toparimata*. Il faisoit cent milles par jour, en descendant : mais il ne put retourner par la route qu'il avoit prise en entrant dans le Fleuve, parce que la Brise & le courant de la Mer portoient vers l'*Amana*. La nécessité lui fit suivre le cours du *Capuri*, qui est un des bras de l'Orinoque, par lequel il se rendit à la Mer. Il se croioit à l'abri de tous les dangers. Cependant, la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du *Capuri*, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à couvert sous la Côte, avec ses Canots ; & quoique la Galéasse eut été tirée aussi près de terre qu'il étoit possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. A minuit, le tems changea fort heureusement ; & vers neuf heures du matin, les Anglois eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs Vaisseaux, qui les avoient attendus à *Curiapana*.

On trouve ensuite, dans la Relation de Raleigh, un retracement assez inutile de tous les Pais qu'il avoit visités : mais ses remarques sur quelques-uns de leurs Peuples, & sa conclusion, méritent de sortir de la ténébreuse collection d'Hackluyt.

On l'assura, dit-il, que les *Epoemerios* observent la Religion des Incas du Pérou, c'est-à-dire qu'ils croient l'immortalité de l'Âme, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Personne ne désavouera que ce point, s'il étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vraisemblance à la transmigration des Péruviens : mais il resteroit encore à prouver qu'elle s'y étoit introduite depuis la Conquête. On assura aussi Raleigh que l'Inca, qui régnoit dans la Guiane, y avoit fait bâtir un Palais, qui a fait semblable à ceux que ses Ancêtres avoient au Pérou. « Tout le monde fait, dit-il à cette occasion, la quantité d'or que les Conquistadors Espagnols ont tiré de ce vaste Empire : mais je suis convaincu que le Prince, qui regne à Manoa, en possède beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes Occidentales.

« A présent, dit-il encore, je vais parler de ce que j'ai vu moi-même. « Ceux, qui aiment les découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront de quoi se satisfaire en remontant l'Orinoque, où tombe un si grand nom-

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.
Rivières du Païs.

Raleigh continue de descendre l'Orinoque.

Danger qu'il court à son embouchure.

Ses remarques sur les Incas de la Guiane.

Jugement qu'il porte de ce Païs.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

RALEIGH.
1595.

» bre de Rivières, qui conduisent dans une étendue de Terres, à laquelle
» je donne, de l'Est à l'Ouest, plus de deux mille milles d'Angleterre,
» & plus de huit cens du Nord au Sud. Toutes ces Terres sont riches en
» or, & en Marchandises propres au Commerce. On y trouve les plus
» belles Vallées du monde. En général, le Pais promet beaucoup, à ceux
» qui entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur, qu'on y rencontre
» partout des Vieillards de cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits,
» sans autre couverture que celle du Ciel; & dans tout le cours de mon
» voyage, je n'eus pas un Anglois malade. Le Sud de la Rivière a du
» bois de teinture, qui l'emporte, suivant mes lumières, sur celui du
» reste de l'Amérique. On y trouve aussi beaucoup de coton, d'herbe à
» soie, de Baume & de Poivre, diverses sortes de Gommés, du Gin-
» gembre, & quantité d'autres productions qui ne sont dûes qu'à la
» Nature.

» Le trajet n'est, ni trop long, ni trop dangereux. Il peut se faire
» dans l'espace de six ou sept semaines; & l'on n'a point à franchir de
» mauvais passages, tels que le Canal de Bahama, la Mer orageuse des
» Bermudes, le Cap de Bonne-Espérance, &c. Le tems propre à ce Voia-
» ge, est le mois de Juiller, pour arriver au commencement de l'Été du
» Pais, qui dure à peu près jusqu'au mois de Mars. Le tems du retour
» est Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée comme un Pais Vierge, auquel les
» Européens n'ont point encore touché; car les foibles Etablissmens,
» qu'ils ont sur les Côtes de la Mer du Nord, ne méritent pas le nom
» de Conquêtes: mais celui qui bâtiroit seulement deux Forts, à l'entrée
» du Pais, n'auroit pas à craindre que ce vaste terrein lui fût disputé.
» On ne pourroit remonter le Fleuve, sans essuyer le feu des deux Forts.
» D'ailleurs les Vaisseaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en
» un seul endroit, & l'on ne peut même approcher de la Côte qu'avec
» de petits Bateaux & des Canots. On rencontre, sur les bords du Fleu-
» ve, des Bois fort épais, & de deux cens milles de longueur. La route
» de terre n'est pas moins difficile: on a de toutes parts un grand nom-
» bre de hautes Montagnes; & si l'on n'est pas bien avec les Naturels du
» Pais, les vivres y sont difficiles à trouver. C'est ce que les Espagnols
» ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient souvent tenté de con-
» quérir cette vaste Région.

Conclusion qu'il
sire de ses pro-
pres lumières.

Enfin, conclut le sage Raleigh, je suis persuadé que la Conquête de
la Guiane, aggrandira merveilleusement le Prince à qui ce bonheur est ré-
servé, & qu'il en pourra tirer assez de richesses & de forces, pour con-
trebalancer celles de l'Espagne. » Si c'est à l'Angleterre que le Ciel des-
tine un si beau partage, je ne doute pas que la Chambre de Commer-
ce, qui sera établie à Londres pour la Guiane, n'égale bientôt celle de
la Contratacion, que les Espagnols ont à Seville pour toutes leurs con-
quêtes Occidentales.

Témoignages sur la Guiane.

VOIAGES SUR
L'ORINOUKE.

HACKLUYT joint, à cette Relation, une copie authentique de plusieurs Lettres (49) qui furent faîtes vers le même tems, dans un Vaisseau Espagnol, par un Capitaine Anglois nommé *Georges Popham*, & présentées au Conseil d'Etat d'Angleterre. Il suffira d'en détacher quelques traits, pour justifier l'opinion que les Espagnols & les Anglois avoient alors conçue de l'intérieur de la Guiane.

Dom Alonso écrivoit de la grande Canarie, à quelques Négocians de San Lucar, qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles, que celles de la découverte d'une Ville nommée Manoa ou el Dorado, & d'un País où l'or étoit dans une prodigieuse abondance. Il ajoutoit qu'il en étoit informé par diverses personnes qui en avoient fait le voyage, & qu'il étoit lui-même dans la résolution de l'entreprendre. Enfin, il y joignoit l'Extrait suivant, d'une Relation qui ne pouvoit être suspecte, puisque c'étoit au Roi d'Espagne qu'elle devoit être envoyée :

Lettres interrogatoires.

A la Riviere de Pato, le 23 d'Avril 1595.

EN présence de moi, Rodriguez de Corançá, Secrétaire de Marine : Domingo de Vera, Lieutenant pour Antonio de Berreo, fit assembler ses Soldats ; & les ayant mis en ordre de bataille, il leur tint ce discours.

« Amis, vous savez tous quels soins Dom Antonio de Berreo notre Général s'est donnés, & dans quelles dépenses il s'est engagé depuis onze ans, pour découvrir le puissant Etat de la Guiane & del Dorado. Vous n'ignorez pas les peines extraordinaires qu'il a essuïées dans cette illustre entreprise. Cependant le défaut de provisions & le mauvais état de ses gens ayant rendu ses dépenses & ses travaux inutiles, il me charge de faire aujourd'hui de nouvelles tentatives. Dans cette vue, je dois prendre possession de la Guiane au nom de Sa Majesté & de notre Général. Ainsi, vous, François Carillo, je vous charge de relever cette Croix, qui est à terre, & de la tourner ensuite vers l'Orient. » Carillo ayant obéi, le Lieutenant, les autres Officiers & tous les Soldats s'agenouillèrent devant la Croix, & firent leur priere. Ensuite Domingo de Vera prit une tasse pleine d'eau, la but, en prit une seconde & jeta l'eau à terre aussi loin qu'il put, tira son épée ; & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, puis quelques branches des arbres, il dit « Au nom de Dieu je prens possession de cette Terre pour S. M. Don Philippe, notre Souverain Seigneur ». Après quoi l'on se remit à genoux ; & tous les Assistans, Officiers & Soldats, répondirent qu'ils défendoient cette possession jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Alors Domingo de Vera, l'épée nue à la main, m'ordonna de lui donner Acte de cette prise de possession, & de déclarer que tous ceux qui se trouvent ici présens en sont témoins.

Comment Domingo de Vera prit possession de la Guiane.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

TÉMOIGNA-
GES SUR LA
GUIANE.

Tentative qu'il
fait pour y péné-
trer.

Province fort
riche en or.

Poudre d'or
dont les Habitans
s'enduisent le
corps.

Vera conçoit de
grandes espéran-
ces.

Comment il les
déguise.

Elles sont rui-
nées.

AUTRES TÉ-
MOIGNAGES
POUR L'EXIS-
TENCE D'EL
DORADO.

Ensuite le Lieutenant pénétra, deux lieues plus loin dans le Pais, jus-
qu'au premier Village, où il fit déclarer au Cacique par Antonio Bixan-
te, notre Interprete, qu'on s'étoit mis en possession du Pais au nom de
S. M. Le Cacique répondit qu'il consentoit à se faire Chrétien, & qu'il
permettoit que la Croix fût élevée dans ses Terres. Le premier de Mai,
nous arrivâmes à Carapana, d'où nous passâmes à Toraco, qui est cinq
lieues plus loin. L'Interprete, aiant fait la même déclaration au Cacique
de ce Village, obtint aussi la permission d'arbore la Croix.

Le 4, nous entrâmes dans un Pais fort peuplé. Le Cacique vint au-
devant de nous, & nous conduisit à sa Maison, où, nous traitant avec
beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quantité d'or. L'Interprete lui
demanda d'où il tiroit ce métal : il répondit ; d'une Province, qui n'est
éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du Pais en avoient
autant qu'il en pouvoit tenir dans la Vallée où nous étions. L'usage des
Habitans de cette Province est de se frotter la peau, du suc de certaines
herbes, & de se poudrer ensuite tout le corps de poudre d'or. Le Caci-
que offrit de nous conduire jusqu'à leurs premieres Habitations ; mais il
nous avertit que leur Nation étoit fort nombreuse, & capable de nous
faire périr tous sans pitié. Nous lui demandâmes comment ces Peuples
s'y prenoient pour trouver de l'or ? Il nous répondit que dans un Canton
de leur Province, ils creusent la terre, enlevant l'herbe même avec sa
racine ; qu'ils mettoient l'herbe & la terre dans de grands Vaisseaux, où
ils lavoient tout, & qu'ils en tiroient ainsi quantité d'or.

Le 8, nous fîmes plus de six lieues, jusqu'au pié d'une Montagne où nous
trouvâmes un Cacique, accompagné d'environ 3000 Indiens des deux Sexes,
qui étoient chargés de Poules & d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en
nous pressant d'aller jusqu'à leur Village, qui consistoit en cinq cens Mai-
sons. Le Cacique nous dit qu'il tiroit cette abondance de provisions, d'une
vaste Montagne, dont nous appercevions la Côte, à peu de distance de
son Habitation ; qu'elle étoit extrêmement peuplée ; que tous ses Habitans
portent des plaques d'or sur l'estomac, & des pendans du même métal
aux oreilles ; enfin qu'ils étoient couverts d'or. Il ajouta que si nous vou-
lions lui donner quelques Coignées, il nous apporteroit des plaques d'or
en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop
d'avidité, & pour lui laisser croire que nous faisons plus de cas du fer
que de l'or. Il nous apporta bientôt un lingot d'or, du poids de vingt-
cinq livres. Le Lieutenant se rendit maître de sa joie ; & nous montrant
cette pièce, d'un air sérieux, il affecta de la jeter à terre, & de la faire
repandre sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles,
dans les plus agréables espérances, lorsqu'au milieu de la nuit, un In-
dien nous avertit que les peuples de la Montagne étoient en mouvement
pour venir nous attaquer. Vera nous fit partir aussi-tôt, armes en mains,
& dans le meilleur ordre.

Le reste de cette Relation aiant été supprimé, il y a beaucoup d'appa-
rence que Vera fut arrêté par la résistance des Indiens. Mais on lit dans
l'extrait d'une autre Lettre, que les Espagnols ne s'entretenoient alors,
à Carthagene, que de la Découverte d'el Dorado, & que depuis peu il
en

en étoit arrivé une Frégate, qui avoit à bord une figure gigantesque d'or massif, du poids de quarante-sept quintaux. C'étoit, disoit-on, la Divinité d'une grande Province, dont les Habitans avoient pris la résolution d'embrasser le Christianisme; & tous les Espagnols de la Frégate assuroient que le País del Dorado renfermoit d'immenses richesses. Une autre Lettre, de Rio de la Hacha, portoit que le Nuevo Dorado de Martinez n'étoit point une chimere; qu'on avoit eu le bonheur de le retrouver, & qu'il contenoit réellement une immense quantité d'or. Enfin, parmi d'autres témoignages, qu'on ne peut soupçonner de collusion, ni de fausseté, on trouve celui d'un François de Cherbourg, nommé *Bouillier*, qui avoit rencontré un Vaisseau Espagnol, chargé de deux millions en or, & dont le Capitaine, avec lequel il eut plusieurs entretiens, lui confessa qu'il venoit du Nuevo Dorado, où ce Métal étoit dans une extrême abondance.

Mais rien ne donne plus de vraisemblance à l'opinion qui s'en étoit établie, que deux autres Voyages des Anglois, qui suivirent immédiatement celui de Raleigh; l'un entrepris dès l'année suivante par le Capitaine Keymis, qui étoit de la première Expédition; l'autre en 1597 aux frais de Raleigh même (50), que son élévation (51) n'avoit pas refroidi pour son projet d'établissement dans la Guiane. La Relation de Keymis est d'autant plus curieuse, qu'avec de nouveaux éclaircissements sur cette Région, elle contient la suite des entreprises de Berreo, & les raisons qui firent également avorter les espérances des Anglois & des Espagnols. Elle fut dédiée à Raleigh, sous ses nouveaux titres; & pour la rendre digne de son nom, Keymis, qui paroît avoir été plus Lettré qu'on ne se l'imagineroit d'un Homme de Mer, & d'un Anglois de ce siècle, y joignit un Poème Epique dans sa Langue, avec quelques Vers Latins qu'Hackluyt nous a conservés (52).

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

TEMOIGNA-
GES SUR LA
GUIANE.

Introduction &
la Relation sui-
vante.

Poème à l'hon-
neur de Raleigh.

(50) Le titre laisse en doute, néanmoins, s'il ne prit pas réellement la conduite de l'entreprise. D'ailleurs, c'est à Thomas *Mafham*, Officier, ou Volontaire, de l'Equipage, que le Journal est attribué. *Collection d'Hackluyt*, p. 692.

(51) Il est qualifié, non-seulement de digne Chevalier, mais encore de *Lord Warden of the shanneries*, de Capitaine des Gardes

de Sa Majesté, & de Lieutenant Général du Comté de Cornouailles, dans une Lettre écrite à Mylord Howard, dont on parlera bientôt.

(52) Leur singularité mérite la place qu'on leur donne ici. Observons que les Anglois avoient nommé l'Orinoque, la Raleane, ou Riviere de Raleigh, en lui attribuant, quoique mal-à-propos, l'honneur de l'avoir découvert.

Montibus est Regio, quasi muris obstra multis,

Circumsepit aquis quos Raleana fuis.

Intus habet largos Guaiana recessus,

Hostili gestans libera colla jugo.

Hispanus clivis illis sudavit, & alit;

Septem annos novies; nec tamen invaluit.

Numen & omen inest numeris. Fatale sit illi!

Et nobis virtus sit recidiva precor!

Gualtero patefacta via est duce & auspice Raleigh

Mense uno: o! factum hoc, nomine quo celebrem;

Nocte diæque, datis velis, remisque laborans,

Exegit summa dexteritatis opus.

Scilicet expensis magnis non ille pepercit,

Communi natus consuluisse bono.

VOÏAGE DE LAURENT KEYMIS DANS LA GUIANE.

- Départ de Key-
mis.** L'EMBARQUEMENT de Keymis fut celui d'un Aventurier, qui se fioit au secours de la fortune, & qui attendoit plus, de sa conduite & de sa résolution, que de ses forces. Il partit de Portland, pour une entreprise qui demandoit une Flotte nombreuse, avec un seul Vaisseau, nommé le *Cheri de Londres*, & une Pinasse qu'il perdit bientôt en Mer. Le reste de sa navigation fut heureux, jusqu'au Continent de l'Amérique, où il jeta l'ancre à l'embouchure de la belle & grande Riviere d'*Agrouaria*, qu'il place à 1 degré 40 minutes du Sud: c'étoit, dit-il, pour suivre le conseil de Raleigh, qu'il s'étoit avancé si loin au Sud.
- Où il arrive.** Il ne trouva point d'Habitans sur la Côte; & l'ayant suivie jusqu'à la Pointe Nord de la Baie, qu'il nomma le Cap *Cecile*, il vit deux hautes Montagnes, qui se présentent comme deux Iles, quoiqu'elles soient jointes au Continent. Plusieurs Rivières se jettent dans la Mer au Nord & au Nord-Ouest, le long de la Côte. Keymis mouilla près des deux Montagnes, pour y faire sa provision d'eau. Ensuite, laissant son Vaisseau à l'ancre, il se mit dans sa Chaloupe, avec huit ou neuf de ses gens & son Interprete Indien, pour aller reconnoître les Rivières & faire quelque liaison avec les Habitans du País. Vingt ou trente Cabanes, qu'il découvrit sur la Riviere d'*Ouiapoco*, le firent aborder à la rive; & les ayant trouvées désertes, l'espérance d'en rappeler les Habitans lui fit prendre la résolution d'y passer la nuit. Mais le jour même ne lui ramena personne. Delà il passa devant le *Wanari*, sans y mouiller, parceque le fond est de roche à l'entrée, & qu'il a fort peu de profondeur. Il fit quarante milles dans la Riviere de Caperouaca, sans y appercevoir un Indien: mais il y trouva, sur le revers d'une Montagne, du bois de teinture, dont il remplit sa Chaloupe; & parmi quantité d'autres arbres, il reconnut une sorte de Caneliers, dont il ne manqua point de prendre un Essai. De la Riviere de Caperouaca, étant entré dans celle de Caouo, il vit enfin un
- Il donne le nom
de Cecile à un
Cap.**
- Ses observations.**
- Comment il se
Me avec les In-
diens.**

Parvidas excubuit, simili discrimine, Josephi.

Sic Fratres Fratrem deseruere suum.

Fama coloratam designet si bona vestem:

Vestis scissa malis sit, fuit illa modis.

Mira leges. Aurea animumque tuum arripe: Tellus

Hæc aurum & gemmas, graminis instar, habet.

Ver ibi perpetuum est; ibi prodiga terra quotannis

Luxuriat, sola fertilitate nocens.

Anglia nostra, licet dives sit & undique felix,

Anglia, si confers, indiga frugis erit.

Expertes capitum, Volucres, Piscisque, Ferasque

Præterco: hæud profunt quæ novitate placent.

Est ibi, vel nusquam, quod quærimus. Ergo petamus

Det Deus hanc Canaam possideamus. Amen.

Canot, chargé de quelques Indiens, qui ne pensèrent d'abord qu'à fuir, dans l'idée qu'il étoit Espagnol; mais lorsqu'ils eurent appris de l'Interprete le nom de sa Nation & sa haine pour l'Espagne, ils vinrent lui offrir de le mener à leur Habitation.

Les Anglois y furent reçus fort humainement : le Cacique leur apprit qu'il avoit été chassé de son Canton avec tous ses Sujets, par les Espagnols de Moruga, Riviere voisine de l'Orinoque; qu'il étoit de la Nation des Jaos, une des plus puissantes de la Côte; mais qu'ayant eu le chagrin de voir brûler sa Bourgade & donner ses Terres aux Arrouacas, il étoit résolu d'abandonner sa Patrie, pour aller s'établir vers la Riviere des Amazones, dans des lieux qui le mettroient à couvert de la violence des Espagnols. Ensuite il donna volontairement un Pilote aux Anglois, pour les conduire à l'Orinoque : mais cette précaution ne les garantit point d'une Tempête, qui les força de jeter leur bois de teinture, avant qu'ils eussent pu rejoindre leur Vaisseau. Les orages sont fréquens autour de l'Ile d'Oncario, qui est à six lieues de la Riviere de Caperouaca; & la navigation n'y est pas moins mauvaise, que dans la Manche à notre Solstice d'Hiver. C'est le vent du Nord, qui regne le plus souvent sur cette Côte; mais il tient un peu de l'Est. Plus loin à l'Ouest, on trouve l'Ile de Gouater, habitée par les Sébaïos; & du même côté, la Baie offre de fort bonnes Rades sous diverses petites Iles. Au-delà des Montagnes, le Pays produit naturellement beaucoup de poivre, de coton & d'herbe à soie, sans compter une racine, nommée *Ouïapassa*, dont le goût approche de celui du Gingembre, & qui passe pour un spécifique contre les maux de tête & les dysenteries. Toutes les Rivières de cette Côte & celles des environs de l'Orinoque viennent des Vallées de la Guiane : cependant les Indiens ne vont point au-delà de Berbice, pour la Traite. On recueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les Espagnols n'avoient pas encore pénétré au-delà de la Riviere d'Essequebe, que les Naturels du Pays nomment la Sœur de l'Orinoque, parcequ'elle est aussi fort grande, & qu'elle forme plusieurs Iles à son embouchure. Ils la remontent pendant vingt jours; ensuite, portant à dos leurs Canots & leurs provisions, ils se rendent, dans une journée de marche, au bord d'un Lac, que les Jaos nomment *Roponcouini*, & d'autres Indiens *Parimé*, d'une si grande étendue, qu'ils le comparent à la Mer. Ils le représentent couvert d'un nombre infini de Canots; ce qui fit juger à Keymis que ce devoit être le Lac sur lequel la Ville de Manoa étoit située.

Quelques Espagnols pensoient alors à bâtir une Ville sur la Riviere d'Essequebe; mais ils n'étoient pas du nombre des Partisans de Dom Berreo. Au contraire, s'étant rassemblés de la Marguerite & de Caracas, sous la conduite d'un Officier nommé Sant'Iago, ils se proposoient d'arrêter les tentatives de Berreo; & cette entreprise couta la liberté à leur Chef. Keymis en donne l'Histoire, parcequ'il s'y vit bientôt intéressé. Après les dernières disgrâces de Berreo (53), les deux Gouverneurs de Caracas & de la Marguerite, piqués de ne pas lui trouver plus de déférence pour leurs avis,

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.

1596.

Visite qu'il leur
rend.

Iles d'Oncario &
de Gouater.

Fertilité du Pays

Lac que Keymis
croit celui de Pa-
rimé.

Division des Es-
pagnols.

On veut perdre
Berreo à la Cour
d'Espagne.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.
1596.

Il triomphe de
ses Ennemis.

Keymis entre
dans l'Orinoque.

Qu'étoient que
lui sont les Caciques.

Alliance qu'il
fait avec eux.

avoient entrepris de le ruiner dans l'esprit du Roi d'Espagne, & d'obtenir pour eux-mêmes la Commission de découvrir la Guiane. Ils avoient envoyé à la Cour chacun leur Député, avec ordre d'insinuer que Berreo étoit trop âgé pour l'exécution d'un si grand dessein ; qu'il ne pensoit pas qu'à jouir de ses richesses dans une vie molle, & qu'une Expédition de cette nature demandoit un Homme de tête & de main. Ils n'avoient pas manqué d'informer le Roi que les Anglois, sous la conduite de Raleigh, avoient déjà fait de redoutables progrès dans le Pais, & qu'après avoir connu les richesses de la Guiane, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils reparoîtroient bientôt avec plus de forces. Berreo, qui ne se défioit point de cette trahison, étoit en danger de se voir supplanté, si Domingo de Vera, son Lieutenant, n'étoit arrivé en Espagne dans ces circonstances, avec tout l'or qu'il avoit recueilli dans sa course. Non-seulement il rétablit son Chef dans l'esprit du Roi & de la Nation, mais il obtint pour lui dix Vaisseaux, & toutes les provisions nécessaires à ses desseins ; & la Cour, disposée à ne rien négliger pour un objet de cette importance, commanda dix-huit autres Voiles, pour croiser autour de la Trinité. Les Gouverneurs de Curacas & de la Marguerite avoient trop compté sur le succès de leur intrigue, pour attendre le retour de leurs Députés. Ils avoient voulu déposséder Berreo, qui s'étoit retiré vers la Rivière de Caroli, dans l'espérance d'y recevoir quelque secours de la Nouvelle Grenade. Mais l'arrivée des Vaisseaux d'Espagne ayant rompu toutes les mesures de ses Ennemis, Sant'Iago, qui s'étoit avancé pour le chercher, se vit arrêté par ses ordres, & les Troupes des deux Gouverneurs furent bientôt dispersées.

Keymis avoit déjà mouillé à l'embouchure de l'Orinoque, lorsqu'il reçut ces informations, d'un Indien qui avoit servi Berreo. Il apprit ; en même-temps, que Sant-Iago avoit enlevé, dans les Terres du Cacique Topiaouari, Sparrow, l'un des deux Anglois que Raleigh y avoit laissés. Mais loin d'en être abbattu, il se promit tout de la même faveur du Ciel, qui l'avoit fait échapper aux Espagnols, en passant presque à leur vue ; & dès le jour suivant, il entra dans le Fleuve, d'où le bruit de son arrivée se répandit chez les Caciques voisins. La plupart étoient ennemis des Espagnols, qui leur avoient enlevé, dit-il, plusieurs de leurs Femmes, & dont quelques-uns ne faisoient pas scrupule d'en employer dix ou douze à leurs plaisirs. Deux des plus mortels Ennemis de l'Espagne vinrent au-devant des Anglois, & leur apportèrent des provisions. » Ils me demandèrent, raconte Keymis, si j'avois amené des forces dont ils pussent espérer leur délivrance ? Je leur répondis qu'ayant cru leur Pais tranquille, & n'étant venu que pour faire la Traite, je n'avois amené qu'un seul Vaisseau ; mais qu'à mon retour en Angleterre une Flotte nombreuse mettroit à la voile, & que jusqu'à mon départ je les assisterois de tout mon pouvoir. Alors un des Caciques me fit cracher dans sa main droite, pour confirmer l'alliance qu'il faisoit avec moi. Ensuite il fit avertir un Corps d'Indiens, qui étoient plus loin dans une vingtaine de Canots, qu'ils pouvoient s'approcher sans défiance. Bientôt je les vis rassemblés autour de nous. Ils allumèrent des feux ; ils se mirent

» dans leurs Hamacs , où ils récitoient entr'eux les grandes actions de
 » leurs Ancêtres , en maudissant les Ennemis de leur Nation , & relevant
 » leurs Amis par des éloges & des titres magnifiques.

Le même Cacique , qui avoit fait divers Voïages dans l'intérieur des Terres , ne se fit pas presser pour communiquer ses lumières aux Anglois. Il leur apprit que la Province , où Maccuregouari étoit situé , portoit le nom de Muchikari , & que cette Ville passoit pour la principale de la Guiane ; qu'elle étoit dans une belle Vallée , près des hautes Montagnes qui s'étendent au Nord-Ouest ; qu'on comptoit six lieues de Carapana à cette Ville , & que Manoa étoit de six journées plus loin ; que les Indiens prenoient la route des Iraouakeris le long de la Rivière d'Amacur , comme la plus commode , quoiqu'elle ne soit pas la plus courte ; mais que les Montagnes rendent celle de Carapana fort difficile ; que les Cassanars , Peuple qui porte des habits , étoient situés aux environs des lieux où l'Orinoque commence à prendre ce nom , & que s'étendant fort loin dans le Pais , leurs limites alloient jusqu'au Lac de Parimé ; que Manoa étoit à vingt journées de l'embouchure de l'Ouiapoko , à 16 du Barimo , à 13 d'Amacur , à 10 d'Aratori ; enfin que les Indiens qui habitoient le haut de l'Orinoque connoissoient fort bien les autres Nations du Pais , & parloient le même langage que l'Interprete des Anglois. Keymis demanda au Cacique de nouvelles lumières sur les Acéphales , dont on a vu la Description dans le Journal de Raleigh ; & non-seulement elle lui fut confirmée , avec des circonstances qui acheverent de lever ses doutes , mais le Cacique ajouta qu'une autre Nation de Caraïbes avoit trouvé l'art , en pressant la tête aux Enfans , de la leur rendre fort longue , & presque semblable à celle d'un Chien. Keymis déclare qu'il n'exige point la foi de ses Lecteurs pour des récits de cette nature : cependant il vérifia par ses propres yeux , que plusieurs de ces Nations , soit pour se distinguer des autres , ou pour se rendre redoutables à leurs Voisins , affectent de se défigurer la tête , & font gloire de leur difformité. Les Jaos , par exemple , ont l'usage de se faire d'étranges balafres aux deux joues , avec une dent d'Animal , qu'ils conduisent comme un Burin. Keymis en fut témoin , dans le séjour qu'il fit chez cette Nation. Le Cacique lui parla aussi d'une Rivière nommée Caouiomo , qui se jette dans l'Aratori , & qui produit des Poissons monstrueux. Il lui dit que les Montagnes de Cuepyn , aux environs desquelles on trouve les Habitations des Carapanas , sont inaccessibles ; que les *Amapagotos* ont des figures d'or massif , d'une incroyable grosseur , & quantité de Chevaux , qu'on croit de race Espagnole , & venus de Caracas.

Les Anglois , ne pouvant refuser leur confiance à des Indiens qui leur marquoient tant d'affection , remonterent avec la petite Flotte de Canots vers le Port de Carapana ; d'où quelques Emissaires , dont ils s'étoient fait précéder , revinrent les avertir qu'il étoit passé depuis peu dix Espagnols , qui alloient faire la Traite à la Rivière de Barimo , & qui avoient annoncé au Cacique de Carapana l'arrivée de deux Barques de leur Nation par la Rivière d'Amana. Là-dessus les Indiens de Keymis tinrent Conseil , & se déterminèrent à retourner à leurs Habitations , dans la crainte que

VOÏAGES
 L'ORINOQUE.

KEYMIS.
 1596.

Informations
 qu'il reçoit.

Confirmation
 de l'existence
 d'une Nation
 d'Acéphales.

Autres singularités
 du Pais.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.

1596.

Allarmes que
Keymis cause à
Berreo.

les Espagnols, qui les trouveroient sans défense, n'enlevassent leurs Femmes & leurs provisions. Ils prirent même la résolution de les attaquer; & les Anglois apprirent, à leur retour, qu'ils les avoient massacrés tous. Cependant Berreo fut informé qu'il étoit entré un Vaisseau Anglois dans l'Orinoque, & fit demander aussi-tôt du secours à la Trinité. On verra bientôt où il étoit alors, & quel usage il faisoit des forces qu'il avoit reçues d'Espagne.

Un vent favorable fit remonter les Anglois, en huit jours, jusqu'au Port de Topiaouari; mais, dans tout cet intervalle, ils ne virent pas paroître un seul des Indiens qu'ils avoient connus l'année précédente. Leur inquiétude devint extrême, surtout lorsque l'Interprete, chargé de prendre des informations, leur rapporta que les Amis qu'ils s'étoient faits dans cette Province, aiant vu passer le tems où Raleigh leur avoit promis de revenir, & désespérant de le revoir, s'étoient dispersés dans d'autres Pais. Il ajouta que les Espagnols avoient pris assez d'ascendant sur les bords du Fleuve, pour avoir formé à peu de distance une Habitation de vingt ou trente Maisons; qu'ils avoient bâti plus haut un petit Fort, vis-à-vis de l'embouchure du Caroli, dans une petite Ile pierreuse, qui leur servoit de retraite lorsqu'ils se croioient menacés de quelque danger; mais qu'ayant appris l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, ils avoient également abandonné l'Habitation & l'Ile; pour unir toutes leurs forces à l'embouchure même du Caroli, où ils avoient dressé plusieurs embuscades, dans lesquelles ils esperoient de faire tomber leurs Ennemis.

Les Espagnols
se retirent & se
concentrent.

Keymis ne put entendre, sans un mortel chagrin, qu'il falloit renoncer à toutes ses espérances, & chercher apparemment sa sûreté dans la fuite. Bientôt il vit lui-même les Maisons que les Espagnols avoient quittées. Il ne laissa point de mouiller près de la rive, à cent pas de ce nouvel Etablissement; mais tandis qu'il se livroit à ses tristes réflexions, un Indien vint à lui, d'un air affligé, pour l'informer que les Espagnols étoient en grand nombre à l'embouchure du Caroli; qu'ils avoient à leur tête Berreo, & son fils, qui étoit arrivé de la Nouvelle Grenade avec quelques Troupes; qu'ils avoient envoyé à la Trinité, par des Rivières connues, pour y demander d'autres secours, & qu'ils attendoient de jour en jour deux Pinasses bien armées. Pendant ce discours, l'Indien parut observer avec beaucoup d'attention l'état du Vaisseau Anglois. Enfin il demanda, au Capitaine, s'il avoit ramené, suivant la promesse de Raleigh, le fils du Cacique Topiaouari.

Lumieres que
Keymis tire de
lui.

La curiosité de cet Inconnu, & d'autres circonstances, le rendirent suspect aux Anglois. Ils emploierent les menaces, pour arracher la vérité de sa bouche, & cette voie leur réussit. C'étoit un Espion des Espagnols. Il prit le parti de confesser que Berreo n'avoit pas plus de cinquante-cinq Hommes de sa Nation, avec quelques Arrouacas, qu'il avoit trouvé le moyen de s'attacher; qu'à la vérité, il attendoit son Fils, de la Nouvelle Grenade, & son Lieutenant de la Trinité; mais que s'étant hâté d'avancer avec si peu de forces, il n'oseroit s'écarter du poste où il s'étoit établi. Le Cacique Topiaouari étoit mort. Les Indiens de la Bourgade s'étoient réellement dispersés, à l'exception de quelques uns des principaux,

dont Berreo s'étoit saisi sous prétexte qu'ils avoient participé à la mort des dix Espagnols qui avoient été tués par l'ordre de Morquito. Iviakanar, proche Parent de Topiaouari, avoit pris le titre de Cacique, & gouvernoit la Province depuis plusieurs mois. Il étoit certain que les Espagnols avoient actuellement dix Vaisseaux à la Trinité ; & Berreo attendoit six pieces de Canon, qui devoient être placées dans son Fort, pour lui assurer le commandement de la Riviere. Enfin les Indiens, qui avoient conservé de l'affection pour les Anglois, croioient Raleigh & tous les gens dans les Prisons des Espagnols, ou détruits avec leur Flotte ; c'étoit le bruit que Berreo avoit fait répandre dans la Guiane ; & le Cacique de Putima, effrayé de cette nouvelle, s'étoit retiré avec les plus fideles Serviteurs de Topiaouari, dans les Montagnes voisines de l'Aio.

Ce récit aiant paru sincere à Keymis, il passa deux jours à délibérer sur ses résolutions. Le souvenir de l'embouchure du Caroli lui étoit trop présent, pour lui laisser l'espérance de pouvoir forcer Berreo dans ce Poste ; & c'étoit néanmoins l'unique moien de s'ouvrir un passage, dont il connoissoit les difficultés naturelles. Il prit le parti de retourner sur ses traces, pour chercher le Cacique de Putima dans les Montagnes. L'ancre fut levée aussi-tôt, & dans l'espace de cinq heures, il fit vingt milles, en s'abandonnant au cours du Fleuve. Le jour suivant, il descendit devant Putima ; & prenant à sa suite dix Fusiliers, il s'avança vers cette Bourgade. Si les Habitans ne se croioient point assez forts pour attaquer les Espagnols avec lui, son dessein étoit de faire avec eux des échanges de haches & d'autres outils de fer, pour des grains d'or, & pour ces riches pierres que les Anglois n'avoient vues que de loin l'année précédente, mais dont un de ses Pilotes Indiens le flattoit de le faire approcher par d'autres voies. Il ne trouva pas un Habitant dans la Bourgade, quoiqu'il pût juger à diverses marques qu'elle n'étoit pas abandonnée depuis long-tems. Son Pilote Indien, qu'il avoit nommé *Gilbert*, lui offrit de le conduire, ou à la Mine de pierres couleur d'or, proche de la Riviere d'Oainacapara, ou à l'autre Mine que Raleigh avoit voulu visiter avec le Cacique de Putima.

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.
1596.

Il désespere de
forcer les Espa-
gnols.

Il descend à
Putima.

Belles espéran-
ces qu'on lui
donne.

« Je vois dans l'éloignement, dit Keymis, la Montagne qui touche
« à cette Mine ; & me souvenant du chemin que nous avons fait l'année
« précédente, je jugeois qu'elle ne pouvoit pas être à plus de quinze mil-
« les, de l'endroit où nous étions à l'ancre. Je me rappellois fort nette-
« ment que c'étoit cette même Montagne ; que le Cacique nous avoit
« fait observer avec tant d'attention : mais nous avions mal compris ses
« signes : la Mine est au bas ; & nous avons jugé qu'il nous la montrait
« au sommet, lorsqu'il ne pensoit qu'à nous faire voir la chute du tor-
« rent qui forme la Riviere de *Curouara*. Mon Pilote m'expliqua com-
« ment, sans se donner la peine de fouir, on tire l'or du sable d'une
« autre petite Riviere nommée *Macaouini*, qui descend aussi de quelques
« rochers voisins. Il me dit qu'il étoit à Putima lorsque Morquito fut
« condamné à mort par les Espagnols, & que les Caciques du Pais avoient
« délibéré alors s'ils pouvoient espérer de racheter sa vie en découvrant
« cette Mine à ses Ennemis ; mais que jugeant leur haine implacable, ils

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.
1596.

Les Raisons qui l'y
font renoncer.

Il prend trois
Embarcades de Ber-
reo.

» s'étoient imaginé que cette offre n'étoit propre qu'à causer la ruine de
» leur País, sans leur faire obtenir grace pour leur Chef ; qu'ils s'étoient
» confirmés, depuis, dans la résolution de ne pas faire connoître la Mine
» aux Etrangers ; & que pour en éloigner même le commun des Indiens,
» ils avoient publié qu'un affreux Serpent dévoreroit ceux qui avoient le
» malheur de s'en approcher. J'aurois souhaité, au péril de ma vie, d'al-
» ler du moins vérifier l'existence de cette Mine. Mon voiage n'avoit pas
» d'autre motif : & combien n'avois-je pas pris de peines, pour des ob-
» jets de moindre importance ? Mais considérant d'un autre côté, qu'il
» ne nous venoit point un Indien de notre connoissance ; que Dom Juan,
» Neveu de Topiaouari, s'étant révolté contre les Espagnols, après avoir
» embrassé leur Religion, prenoit dans toute cette Contrée le titre de
» Chef des Indiens, & ne pouvoit être bien disposé pour nous qu'il re-
» gardoit comme les Amis & les Protecteurs de son Cousin (54) ; que Ber-
» reo nous faisoit sans doute observer, & qu'il pouvoit surprendre, ou
» mon Vaisseau, lorsque j'en serois éloigné avec une partie de mes gens,
» ou moi-même, dans un travail auquel cette raison ne me permettoit
» pas d'en employer un grand nombre : pensant aussi que notre découverte
» ne pouvoit être connue que par nous, & que si nous avions le mal-
» heur d'être pris ou tués, tous les fruits de notre Voiage étoient perdus
» pour notre Patrie ; enfin, jugeant que s'il y avoit quelque réalité dans
» les secours qui devoient venir à Berreo, nous ne pouvions nous arrêter
» sans nous exposer au risque de trouver le passage fermé & de nous voir
» peut-être dans la nécessité d'abandonner notre Vaisseau pour chercher
» un azile dans les Terres, je conclus que la prudence & l'honneur ne
» me laissoient point d'autre parti que de hâter notre départ, & de nous
» mettre à couvert de tant de dangers qui nous menaçoient.

Pendant que Keymis faisoit chercher quelque Indien sur la rive du
Fleuve, sa Chaloupe arrêta un Canot qui portoit trois Hommes, dont
l'un étoit au Service de Berreo, & les deux autres, Marchands de Cassa-
ve. Ils étoient chargés d'une Lettre, qu'ils devoient faire passer à la Tri-
nité : mais leur Commission particulière étoit d'acheter, sur le Fleuve,
cinq Canots, & de louer des Indiens qui devoient aller vers la Nouvelle
Grenade, pour amener le Fils de Berreo & tous ses gens. La Lettre, qu'ils
ne firent pas difficulté de remettre à Keymis, ne contenoit que des plain-
tes du retardement des deux Pinasses, & quelques explications sur les
desseins des Anglois, que Berreo supposoit déjà sortis du Fleuve avec leur
Vaisseau. Keymis jugea que si cinq Canots suffisoient pour transporter les
secours d'Hommes & de provisions que l'Espagnol attendoit de son Fils, ce
renfort ne devoit pas être fort redoutable pour les Ennemis de l'Espagne.

Outre la confiance de Berreo, qui pouvoit faire juger avantageusement
de l'Indien qu'il employoit, les Anglois lui trouverent plus de lumières

(54) Ce Cousin, que Raleigh avoit em-
mené en Angleterre, est ici nommé plu-
sieurs fois ; mais Keymis ne dit nulle part
qu'il fut à bord. Il pouvoit être resté à
Londres, où il est certain qu'il étoit ar-

rivé, & que tous les Anglois l'avoient vu.
Il paroît même qu'il s'y étoit fait Chré-
tien, & qu'il avoit pris le nom de bap-
tême de Raleigh, qui étoit Walter ou Gau-
tier.

& d'habileté, qu'ils n'en avoient reconnu dans la plûpart des Naturels du País. Il leur expliqua comment les cinq Canots, qu'il devoit acheter pour des haches & des couteaux qu'il avoit dans le sien, auroient pû pénétrer par diverses Rivieres, jusqu'aux Terres d'une Nation de Cassanarès; & paroissant bien instruit des vues de son Maître, il ajouta que pour former plus de liaison entre les Indiens Amis des Espagnols, ceux qui seroient partis avec les Canots, auroient été pourvus de quelques Emplois chez les Cassanarès, tandis qu'un même nombre de Cassanarès auroient pris leur place sur les Canots, & seroient revenus avec les Espagnols de la Nouvelle Grenade, pour exercer aussi quelque Office dans la Nation des autres. Un autre dessein de Berreo étoit de chasser, de la Trinité, tous les Habitans qu'il auroit peine à réduire; de prendre ceux qui seroient traitables, pour les répandre en différentes parties de la Guiane, & d'établir uniquement dans cette Ile & sur les bords de l'Orinoque, la nombreuse Nation des Arrouacas, qui avoit toujours marqué de l'attachement pour les Espagnols. Il avoit déjà fait acheter un assez grand nombre de Negres, pour le travail des Mines qu'il connoissoit sur les bords du Fleuve. Enfin il esperoit, par ces transmigrations, ou de se concilier tous les Indiens, ou d'entretenir parmi eux des haines & des guerres continuelles, qui les empêcheroient du moins de réunir leurs forces contre lui. Keymis apprit aussi du Confident de Dom Berreo, que peu de mois après le départ de Raleigh, l'arrivée des Espagnols avoit fait chercher au Cacique Topiaouari une retraite dans les Montagnes, avec Godouin, l'un des deux Anglois que Raleigh lui avoit laissés; que depuis, on avoit publié que le Cacique étoit mort, & que Godouin avoit été dévoré par un Tigre; mais que les Espagnols croioient ce bruit faux: qu'ils n'attendoient pas les dix Vaisseaux qu'ils avoient à la Trinité, avant le tems des pluies, où l'abondance des eaux rendroit le Fleuve plus navigable; que Berreo, depuis son arrivée dans la Guiane, n'avoit employé le tems qu'à se procurer des vivres; que rien n'étoit si rare, parceque la plûpart des Indiens aiant abandonné leurs Habitations, une grande partie des Terres étoit demeurée sans culture; de sorte que les Espagnols manquoient souvent de provisions, ou qu'ils étoient obligés d'en chercher fort loin.

De tout ce récit, rien ne fut plus agréable, à Keymis, que le retardement des Vaisseaux de la Trinité, qui le délivroit du moins de la plus forte de ses craintes. Quoiqu'il lui restât celle des deux Pinasses, il se flattoit que leur rencontre ne pouvoit l'engager que dans un combat égal, dont son courage leur feroit partager le péril; quoique dans la supposition de sa défaite, il n'eût pas les mêmes ressources que ses Ennemis. Il se remit à suivre le Fleuve, jusqu'au Port de Toperimaka; mais le Bras par lequel il étoit descendu avoit si peu d'eau près de ce Port, qu'il fut obligé de le remonter longtems, pour reprendre le grand Canal, du côté du Sud.

A quelque distance du Port de Carapana, il vit paroître cinq ou six Canots, qui sembloient venir au-devant de lui, sans aucune marque de crainte. Il mouilla, pour les recevoir. C'étoit une Députation du Cacique de ce Port, qui le faisoit prier de ne pas descendre devant sa Bourgade, mais qui promettoit de le venir voir à bord. Plusieurs jours se passerent

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.

1596.

Ce qu'il apprend
d'un de ces In-
dians

Il continue de
se retirer.

Son arrivée
Carapana.

VOYAGES SUR
L'OR. NOQUE.

KEYMIS.

1596.

Il reçoit une
Députation du
Cacique.

Régit du Député.

à l'attendre. Enfin, un Indien fort âgé vint déclarer de sa part, qu'il étoit vieux, foible, malade, & que les chemins étoient trop mauvais pour lui permettre de se rendre au bord du Fleuve. Ce Confident du Cacique ne dissimula point, aux Anglois, que dans l'espérance de leur retour, son Maître avoit passé le remis de leur absence dans des Montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avoit fait de leur fournir des vivres, lui avoient enlevé une partie de ses Femmes; que Dom Juan, qui se faisoit surnommer *Eparacamo*, avoit pris le commandement du País, & ne lui avoit laissé qu'un petit nombre d'Hommes qui ne l'avoient pas quitté dans sa retraite; que se rappelant avec amertume tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il avoit ouvert l'entrée de sa Province aux Etrangers, il avoit formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettoit beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avoit reconnu la modération, & les Espagnols qui n'avoient pas cessé de traiter ses Peuples avec la dernière cruauté; mais que ne voyant point paroître les secours qu'on lui avoit promis d'Angleterre, il devoit juger que les plus méchans étoient les plus forts, surtout lorsqu'il n'entendoit parler que de l'armement qui se faisoit à la Trinité, & des entreprises de Berreo; que les révolutions, qui étoient arrivées dans le País, en avoient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, & leur avoient fait succéder les défiances, les trahisons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y étoit plus connue; que personne n'y dormoit en paix, & qu'on ne voyoit point de remède à tant de maux: enfin que perdant l'espérance d'être secouru par les Anglois, & ne pouvant se résoudre à vivre avec les Espagnols, il avoit pris la résolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, disposé à souffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvoit empêcher, c'est-à-dire sa ruine & celle de sa Patrie.

Keymis admire
sa politique.

Keymis fut extrêmement surpris, d'entendre sortir des plaintes si sensées de la bouche d'un Indien. Son étonnement augmenta, lorsque le Vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étoient les Cantons les plus riches en or, comment on l'y recueilloit, & par quels chemins on y pouvoit pénétrer. Il ne douta point que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglois à revenir avec des forces supérieures à celles des Espagnols, & que le doute qu'il avoit marqué de leur puissance ne fût une autre ruse, pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, & vraisemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Espagnols n'avoient que les Arrouakas, sur l'attachement desquels ils pussent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples dont il fit l'énumération, seroient toujours prêts à s'armer contre eux; sans compter le puissant Empire des Orejones & des Eporemerios, dans lequel ils trouveroient une résistance invincible: que la Nation des Pariagotos, dont ils avoient le País à traverser, étoit capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Iouarcouakaris avoient laissé croître, depuis trois ans, toutes leurs herbes, pour y mettre le feu.

lorsque l'Ennemi seroit entré sur leurs Terres : enfin que tous les Indiens du Pais étoient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parce-qu'ils craignoient à la vérité leurs Canons & leurs fusils, mais qu'ils périroient tous pour la défense de leurs Provinces ; & que dans l'intervalle ils ne manqueroient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveroient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

Le lieu de cette grave conférence n'étoit pas à plus d'une journée de Carapana. Keymis, extrêmement curieux d'entretenir le Cacique même, proposa au vieil Indien de demeurer à bord avec les gens de sa suite, & de lui donner seulement un Guide, pour le conduire à la demeure du Cacique. On lui répondit que sa proposition n'étoit pas sans danger ; que les Espagnols pouvoient avoir des Espions dans le voisinage ; qu'ils avoient tenté plusieurs fois de se réconcilier avec le Cacique ; que depuis quelque tems il les avoit amusés par des espérances, en évitant, avec le même soin, de leur marquer de la haine ou de l'amitié ; mais que s'ils apprenoient qu'il eut vu secrètement leurs Ennemis, ils ne garderoient plus de mesures, avec un Homme dont le grand âge ne leur laissoit rien à craindre ; & qu'au fond, c'étoit le seul motif qui l'avoit empêché de se rendre au bord du Fleuve.

Je compris alors, dit Keymis, que les instances seroient inutiles pour fléchir des têtes si prudentes ; & je me bornai à leur demander de la fermeté dans leur amitié, en leur promettant de revenir bientôt avec un grand nombre de Vaisseaux & de Troupes. Un Capitaine des Ciavanas, à qui les Espagnols avoient tué vingt Hommes, pour leur avoir refusé quelques figures d'or, vint me joindre dans le même lieu, avec quinze Canots chargés d'Indiens : mais n'ayant aucune utilité à tirer de son service, je lui recommandai seulement de faire passer, à tous nos Amis, la promesse que je faisois de revenir promptement avec un puissant secours. Ensuite, laissant au vieux Député un présent de fer pour son Maître, je remis à la voile.

Les Anglois emploierent huit jours à descendre jusqu'à l'embouchure du Fleuve. Dans un grand nombre d'endroits, ils trouvoient jusqu'à vingt brasses de fond ; mais, souvent aussi, c'étoit deux brasses & demie, & quelquefois une (55). Keymis, qui n'avoit pas fait usage de sa sonde en arrivant, fut surpris qu'un si grand Fleuve eût si peu de profondeur, & craignit peu les insultes des Espagnols jusqu'à l'extrémité du Canal. Il ne s'étend point d'ailleurs sur les avantages de l'Orinoque, parcequ'il craint, dit-il, de n'en pouvoir dire assez. Ce fut lui qui la nomma Riviere de Raleigh ou *Raleane*. En sortant de l'embouchure, il fut agréablement surpris de rencontrer sa Pinasse, qu'il croioit perdue. Elle étoit tombée sur cette Côte, un peu au Sud du Cap Cecile, d'où elle avoit continué de ranger la terre, avec divers obstacles qui ne lui avoient pas permis de pénétrer bien loin dans les Rivières, ni d'arriver à l'embouchure de l'Orinoque : mais ayant trouvé des vivres, & n'ayant point rencontré d'Espagnols, elle étoit en état de secourir Keymis, qui commençoit

VOIAGES SUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.
1596.

Il ne peut obtenir de voir le Cacique.

Parti que la nécessité lui fait prendre.

Il sort du Fleuve

(55) L'Auteur ne disant point de quelle grandeur étoit son Vaisseau, on pourroit juger qu'il devoit être fort petit, pour n'être point arrêté dans ces passages. Mais il aver-

tir que le grand Canal est partout de bonne profondeur ; ce qui doit faire croire que les sondes se faisoient sur les Côtes avec la Chaloupe.

VOIAGESSUR
L'ORINOQUE.

KEYMIS.
1596.

Il brûle sa Pi-
nasse.

L'île de Tabago
sans Habitans.

Retour de Key-
mis.

Troisième vo-
yage des Anglois
en Guiane.

Entêtement de
Raleigh & de
Keymis.

à se ressentir des difficultés de son expédition. Aussi prit-il le parti d'en tirer non-seulement les provisions, mais les Hommes, les armes & les munitions, pour se fortifier contre toutes sortes d'évenemens ; après quoi, ne voyant que de l'embaras à la traîner à sa suite, il finit par la brûler.

A quelques périls qu'il fut exposé de la part des Espagnols, il étoit résolu de s'approcher de la Trinité, pour s'y ménager une explication avec les Indiens de l'île, dont il lui paroissoit important de connoître les dispositions. Il s'avança seize lieues à l'Est de la grande embouchure du Fleuve, pour se délivrer de la violence des Courans ; & delà, il se rendit en vingt-quatre heures à *Punta de Galera*, partie la plus Nord-Est de la Trinité : mais étant à la vûe de l'île de Tabago, l'espérance d'y recevoir les mêmes éclaircissemens avec moins de danger, lui fit prendre la résolution d'y relâcher. Sa surprise fut extrême, de trouver, sans Habitans, une île dont il vante la fertilité. Il attribua leur fuite aux cruautés des Caraïbes, ou des Espagnols ; & retournant à *Punta de Galera*, il jeta l'ancre à cinq ou six milles au Nord de cette Pointe. Un coup de canon qu'il fit tirer, & sa chaloupe même, qu'il envoya au rivage, ne lui procurerent la vue d'aucun Indien. Dans le chagrin de ne pas tirer plus de fruit de sa hardiesse, il offrit une grosse récompense à ceux de ses Gens qui oseroient pénétrer dans les Terres ; mais effrayés du voisinage des Espagnols, qui pouvoient, à tous momens, les surprendre, ils donnerent pour excuse, que cette partie de l'île étoit celle qu'ils connoissoient le moins.

Toutes les autres voies paroissant fermées, Keymis ne pensa plus qu'à reprendre le chemin de sa Patrie, pour aller rendre compte au Chevalier Raleigh des facilités & des obstacles qu'il avoit trouvés dans cette seconde expédition. C'étoit, dit-il, un mélange d'espérances & de craintes, qui, tout compensé, lui sembloit moins capable de refroidir que d'échauffer le courage & la confiance des Anglois. En effet, Hackluyt nous a conservé la Relation d'un troisième Voyage (56), entrepris sous les mêmes auspices, c'est-à-dire aux frais & sur les instructions de Raleigh, mais avec aussi peu de succès & moins d'habileté que les deux premiers. On ne pense point à le tirer de l'oubli qu'il mérite : mais après cette dernière tentative, Raleigh & Keymis ne revinrent point de leur prévention. Ils ne cessèrent point de solliciter la Cour & d'encourager les Sociétés de Commerce. Le premier, dans une Lettre à Mylord Charles Howart, qu'il nomme le plus célèbre des Amiraux d'Angleterre, proteste qu'il emploiera volontiers, à la même entreprise, le reste de sa fortune & de sa vie ; & dans un Mémoire (57) qu'il fit publier à Londres, il donne l'évaluation du profit qu'on avoit tiré des Marcaissites & d'autres Minerais de Guiane, qu'il avoit exposés à la curiosité des Incrédules. Ce calcul est surprenant, s'il n'est point exagéré (58). Keymis, plus ardent

(56) Ecrite, comme on l'a dit, par Thomas Masham, un des Avanturiers. *Collection d'Hackluyt*, pp. 692 & suivantes.

(57) Ces deux Pièces sont aussi dans Hackluyt.

(58) On tira, dit-il, dans un essai, la valeur de douze ou treize mille livres sterling d'un tonneau de pierre ; le double d'un autre

tonneau, & le poids de huit livres six onces d'or, d'un quintal de poudre. Il atteste le Public, & nomme les Essaieturs. Ce qu'on peut dire la-dessus, c'est que les François, les Hollandois, les Espagnols & les Portugais, qui possèdent aujourd'hui différentes parties de la Guiane, ont grand tort de négliger la source de tant de richesses.

encore, mais instruit des difficultés par de fâcheuses expériences, reconnut que la Conquête de la Guiane demandoit d'autres forces que celles d'une Société particulière, & passa le reste de ses jours à presser les Ministres d'y employer celles de l'Etat. Rien n'est si singulier que ses raisonnemens, dans l'épilogue qui termine sa Relation. Mais ces chimeres seroient moins utiles ici, que la Table qu'il y a jointe, des Rivières & des Nations dont il s'attribue la découverte : elle peut servir à jeter du jour (59) sur l'article suivant.

VOYAGES SUR
L'ORINOQUE.
KEYMIS.
1596.

<i>Rivieres.</i>	<i>Habitans, en 1596.</i>	<i>Rivieres.</i>	<i>Habitans, en 1596.</i>
1 Arrouari.	Arrouaes. Pararouaes. Caribes.	34 Surinam.	Caribines.
2 Jouaricopo.	Mapuromanas. Jaos.	35 Churama.	Les mêmes.
3 Maipari.	Arricaris.	36 Cupana.	Arrouacas.
4 Caypurog.	Aricourris.	37 Ouïoma.	Nequeris.
5 Arcoa.	Marouanas.	38 Ivana.	Les mêmes.
6 Ouïacopo.	Counorakos. Ouacacoas. Ouaricaos	39 Cufwini.	Les mêmes.
7 Ouanari.	} Caribes.	40 Curitimi.	Charibinis.
8 Capurouac.		41 Ouiniuari.	Arrouacas. Pararouinis.
9 Caouo.	Jaos.	42 Berbiçes.	Arrouacas.
10 Ouia.	Maourias.	43 Ouapari.	Sebaïos & Arrouacas.
11 Caiene.	Ouïacas.	44 Ouacavini.	Panipis.
12 Gouateria, Ile.	Sebaïos.	45 Mahaouaica.	Arrouacas.
13 Macouria.	Piraos.	46 Lemerare.	Ouacavaïos.
14 Caourora.	} Ipaïos.	47 Essequebe.	Jaos. Sebaïos.
15 Mamanuri.		48 Marouroui.	Caribes.
16 Curari.	} Sebaïos.	49 Coquini.	Maripis.
17 Curassamini.		50 Chipanama.	Ouacovaïos.
18 Cunanama.	Jaos & Arrouacas.	51 Ararouana.	Iraouaqueris.
19 Moraga.	Les mêmes.	52 Horebeci.	Les mêmes.
20 Maouarpari.	Les mêmes.	53 Paouraoma.	Jaos.
21 Amana.	Caribes.	54 Aripacoïo.	Panipis.
22 Capalepo.	Paracostos.	55 Ecaouini.	Les mêmes.
23 Maraouini.	Les mêmes.	56 Manutiouini.	Les mêmes.
24 Oucoui.	Les mêmes.	57 Moruga.	Jaos.
25 Ouïaviami.	Les mêmes.	58 Piara.	Arrouacas.
26 Aramatapo.	Les mêmes.	59 Chaimeragoro.	Les mêmes.
27 Ouïapo.	Les mêmes.	60 Ouïini.	Caribes.
28 Macuruma.	Les mêmes.	61 Barima.	Arrouacas.
29 Ouracco.	Les mêmes.	62 Caitouma.	Les mêmes.
30 Carapi.	Les mêmes.	63 Aouoca.	
31 Charimaouimi.	Caripinis.	64 Amacur.	
32 Euroouto.	Apotamos.	65 Aratori.	
33 Paro.	Arrouacas.	66 Caourouma.	
		67 Orinoque, ou Raleana.	

(49) On ne répond pas de l'Orthographe Angloise, où l'on n'a changé que le *u* en *ou*.

AVEC quelque soin qu'on ait traité, dans un autre Tome, tout ce qui regarde l'Île de Cayenne & la Colonie Françoisë, diverses lumieres, qu'on n'a pu manquer de recueillir à l'occasion des Régions voisines, attendoient une place qu'elles doivent trouver ici ; surtout celles qu'on a tirées de M. Barrere (57) & du Pere Gumilla (58).

Origine de
l'établissement
Français,

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François commencerent à s'établir dans la Guiane. Laet nous apprend, sur le témoignage de diverses Relations étrangères, qu'ils y alloient d'abord charger des Bois de teinture, & qu'ils continuerent d'y voyager sans interruption : il ne fait remonter qu'à l'année 1624, leur premier Etablissement. Quelques Marchands de Rouen, y envoierent alors une Colonie de 26 Hommes, sur les bords de la Riviere de *Tinamary*, qui se jette dans la Mer par les cinq degrés & demi de Latitude Septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent sur la Riviere de *Conamarac*. Dans la suite, on y envoya des renforts d'Hommes & de munitions, qui augmentèrent sensiblement ces deux Colonies naissantes. Enfin plusieurs Marchands de la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, qui les autorisoient à faire seuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes par les Rivières des Amazones & d'Orinoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap du Nord, qui est celui qui borne l'embouchure de l'Amazone, du côté gauche ou Septentrional, & devint fameuse par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur accordant de nouveaux Privilèges. Ils y envoierent successivement près de huit cens Hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres que pour affermir les premiers Etablissements. Enfin Louis XIV, aiant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Îles & des autres Terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des Pais voisins de cette Île.

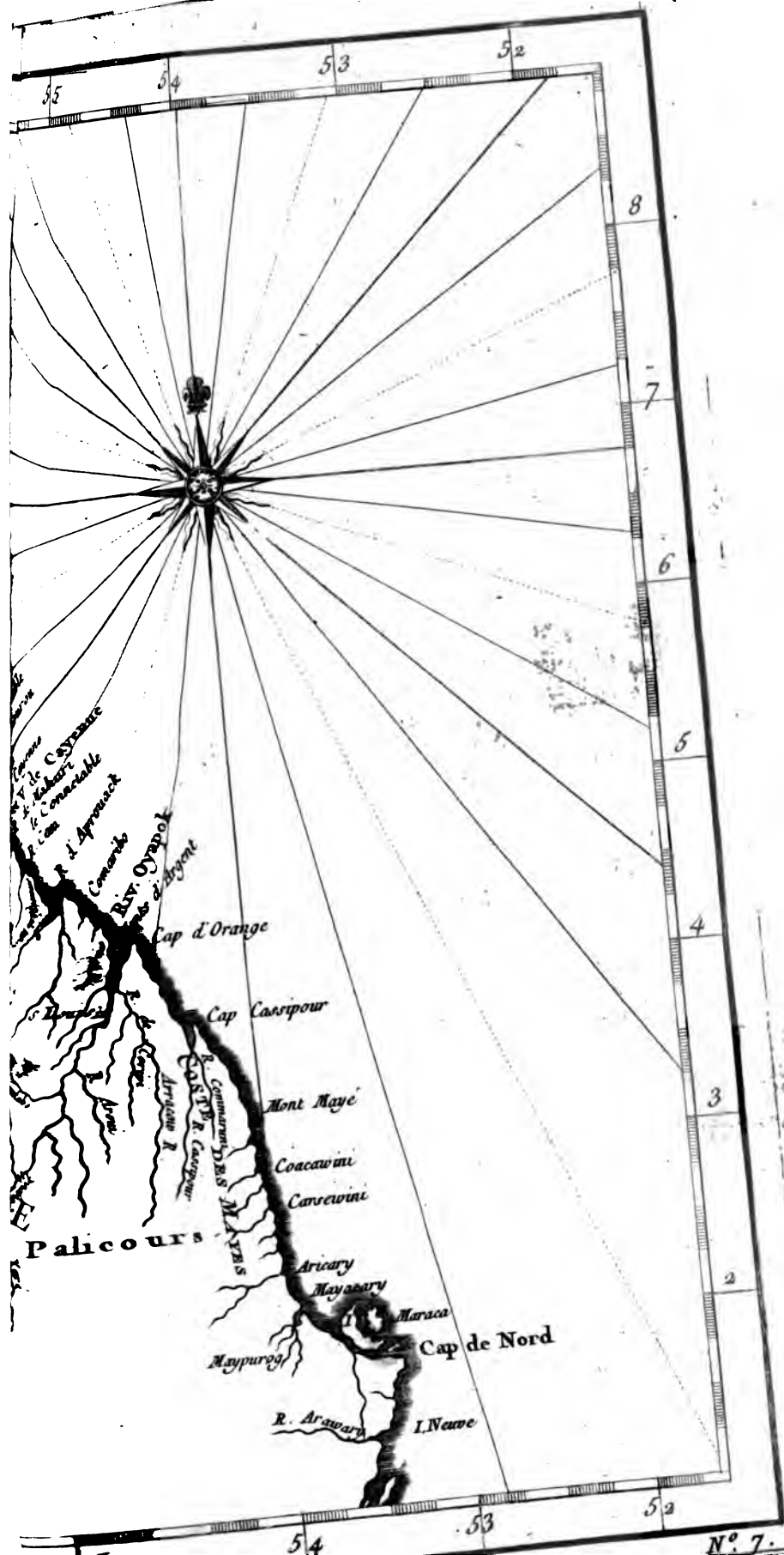
Côte de la
Guiane.

M. Barrere donne à la Guiane, ou plutôt à toute la Côte, près de trois cens lieues de long, depuis le Cap du Nord jusqu'à l'embouchure de l'Orinoque. Il confesse que malgré les courses des Espagnols, des Anglois, & de quelques Missionnaires Jésuites, l'intérieur du Pais n'est encore que très imparfaitement connu. *C'est un Pais Vierge*, dit-il dans les termes de Raleigh, que jusqu'à présent aucun Prince Chrétien n'a

(57) Son Ouvrage porte le titre de nouvelle Relation de la France équinoxiale, &c. par Pierre Barrere, Correspondant de l'Académie des Sciences, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire, ci-devant Médecin Botaniste du Roi dans l'Île de

Cayenne. A Paris, 1743. in-12.

(58) El Orinoco ilustrado y defendido, Historia Natural, Civil y Geographica, &c, por el Padre Joseph Gumilla, de la Compañia de Jesus, &c. Madrid, 1745. 2 vol. in-4º.





THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX &
TILDEN FOUNDATIONS.

rent sérieusement de conquérir. Mais il représente toute la Côte, comme un Spectacle admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses Forêts de différentes especes d'arbres, qui s'étendent si loin dans les Terres qu'on les perd de vue. Pendant les trois quarts de l'année, les pluies presque continuelles y rendent l'air assez tempéré. Le froid du matin y est même assez vif, pour obliger quelquefois d'y faire du feu. Sur la Côte même, la plupart des Terres sont fort basses, & noïées de Mer haute; mais à mesure qu'on s'éloigne du rivage, elles s'élèvent, souvent même par des Montagnes, quoique peu comparables en hauteur à celles des Alpes & des Pyrénées. Entre les Bois, il se trouve des terrains plats & découverts, & des Prairies marécageuses, qui ne sechent qu'en Été; retraite d'un grand nombre de Caymans, toujours dangereux pour les Voyageurs. Mais ces endroits mêmes n'en seroient pas moins fertiles avec un peu de culture. Les *Sauts*, qui interrompent le cours des Rivières, sont un autre obstacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des Terres. On donne ce nom à de gros Rochers, qui barrent ordinairement tout le Lit, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les Canots, de les isser, & de les transporter jusqu'au-delà. L'eau tombe avec une impétuosité qui forme des *remoux* plus ou moins grands, suivant la hauteur des Terres. Les Indiens, pour s'épargner la peine de transporter leurs Canots & leur Bagage, ont quelquefois la hardiesse de franchir ces Cascades, dont la rapidité cause de l'effroi: mais il en coûte souvent la vie aux Européens qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voyageurs de se regler par les Marées, lorsqu'ils rangent la Côte, surtout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la Barre à combattre. On appelle Barre, le flot qui charie quantité de vase, ou, suivant le langage des François du Païs, le *montant* des grandes Marées, qui renverse les plus fortes Pyrogues, seuls Bâtimens néanmoins qu'on puisse employer. Elles ne soutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Auteur ayant parcouru toute cette Côte, y jette un nouveau jour par ses Observations. La plus grosse Rivière, dit-il, qu'on trouve après avoir doublé le Cap du Nord, est celle du *Cachipour* (*). Elle descend de plusieurs Montagnes fort éloignées dans les Terres, & vient se décharger dans l'Océan par les deux degrés de Latitude Septentrionale. Vers les sources habitent des Indiens qui se nomment *Palicouris* & *Noragis*, dont les derniers passent pour les plus grands Antropophages de l'Amérique. Au-delà de *Cachipour*, on ne rencontre, sur la Côte, que de petites Anses. Mais ensuite, on reconnoît le Cap d'Orange, Terre assez haute, qui s'avance fort peu en Mer. Proche du Cap est une petite Rivière, que les Indiens nomment *Coupiribo*. Plus loin, rangeant la Côte de l'Est à l'Ouest, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*, la plus grande Rivière de toute cette Côte. M. Barrere la place à trois degrés & demi du Nord. Un Fort, que les Hollandois y bâtirent en 1676, montre encore ses ruines sur une hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Rivière a, dans son em-

(*) C'est le *Cachipuri* des Anglois. On remarquera de même, dans toutes les autres, la différence Orthographe des deux Nations.

GUIANE
FRANÇOISE.

bouchure , non-seulement un bon mouillage pour les gros Vaisseaux , mais encore divers endroits qui peuvent être aisément fortifiés. C'est l'avantage de cette situation , qui avoit invité les Hollandois à s'y établir ; d'autant plus que toutes les Terres y sont fort bonnes. Après leur retraite , les François formerent aussi le dessein d'y faire un Etablissement : mais ce projet n'a commencé à s'effectuer qu'en 1726 , par la construction d'un nouveau Fort , où l'on a mis un Commandant & une Garnison. En 1735 les Missionnaires ont engagé plusieurs Nations Indiennes , répandues sur les bords de l'Ouyapok , à se réunir dans le même Canton ; & delà s'est formée une Mission , nommée Saint Paul , à quelques lieues du Fort.

En remontant l'Ouyapok , on rencontre , à quatre lieues de l'embouchure , une grosse barre de rochers , qu'on appelle son premier Sault , plus facile à franchir qu'un second , qui est de quelques lieues plus loin. On en trouve ensuite un troisième. Le rétrécissement de la Riviere , qui augmente considérablement la vitesse des eaux dans ces dangereux passages , joint aux torrens qui tombent des ravines formées par les pluies , y rendent la navigation presque impossible. Les Nations qui habitent les bords de cette Riviere sont les Pirivas , les Maraones , les Taroupis , les Ouens , les Maurions , les Karannes & les Tokoyenes. Un usage particulier de tous ces Indiens est de se graver sur le visage des barres , ou des lignes , qui vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à ce bizarre ornement le nom de Jouparats ; & les François celui de *Barbe à la Palicouri*.

Le *Camoppi* , qui suit l'Ouyapok , est une Riviere assez considérable , dont le cours va du Couchant au Levant , & que ses eaux ramassées rendent plus navigable , quoiqu'il s'y trouve aussi quantité de rochers & plusieurs Sauts qui obligent d'y faire ce qu'on y nomme des portages. Ses Habitans Indiens sont les *Coussanis* , les *Armagoutous* , les *Caïomerancos* , & particulièrement les *Acoquoas* , qui se font des ouvertures aux joues pour y mettre des ornemens de plumes. Cette Riviere arrose un fort beau Pais , & contient une Montagne qu'on a nommée *Mont d'argent* , parce qu'on y a découvert autrefois des veines de ce Métal , auxquelles il y a beaucoup d'apparence que les Hollandois ont fait travailler.

Dix-huit lieues au-dessous de l'Ouyapok , on rencontre une Riviere que les Indiens nomment *Aprouak* , anciennement fréquentée des François. Le voisinage de Cayenne & le bon naturel des Nations Indiennes du Pais y attirent encore les Marchands , pour la Traite , & pour la pêche du Lamantin & de la Tortue. Il paroît que les Hollandois s'étoient établis dans ce Canton , après avoir reconnu la bonté des Terres , car on y voit les débris d'un Fort de leur Nation , construit à l'entrée de la Riviere , pour en fermer le passage ; non qu'elle n'ait aussi ses Bancs & ses Sauts , mais on les franchit avec moins de danger. A sept lieues de l'Aprouak , en tirant du Sud au Nord , on découvre au milieu des flots un rocher pelé , & taillé en forme de Dôme , auquel on a donné le nom de grand-Connétable , pour le distinguer d'un autre , plus petit & presque à fleur d'eau , qu'on nomme le Petit-Connétable. Cet écueil , qui n'a pas moins d'un quart de lieue de circuit , est un point fixe que tous les Pilotes viennent reconnoître pour regler leur navigation dans cette Mer.

Les

Les courans y sont toujours fort impétueux. Quelques vieux Habitans de Cayenne assurerent l'Auteur qu'on trouve, sur le Rocher même, une source d'eau douce & minérale. On pourroit, dit-il, lui donner le nom d'Ile aux Oiseaux, parcequ'il est sans cesse entouré ou couvert d'Oiseaux, tels que des Goilands, des Mouettes, des Fregates & des Fous, qui vont y faire leur ponte.

La Riviere de *Cau*, qui suit celle d'*Aprouak*, avoit autrefois sur ses bords un Etablissement François, dont il ne reste aucune trace; mais ils sont habités aujourd'hui par quelques Indiens, avec lesquels Cayenne entretient commerce pour la Pêche. Après la Riviere de *Cau*, on entre bientôt dans celle d'*Oyak*, qui sépare du Continent l'Ile de Cayenne, & qui a une des Pointes de l'Ile à son embouchure. On a formé, en 1724, une Paroisse nommée *Roura*, sur les bords de l'*Oyak*, pour la commodité des Habitans de Cayenne qui ont leurs Etablissmens le long de cette Riviere. En descendant de l'Ouest, elle reçoit, à huit lieues de son embouchure, celles de *Gennes* & d'*Ourapeu*. C'est vers la source de l'*Ourapeu* qu'on avoit commencé le fameux chemin qui devoit conduire, par terre, jusqu'à la Riviere des Amazones, non-seulement pour chasser les Portugais qui s'étoient établis dans les Terres du Gouvernement de Cayenne, mais pour faciliter aussi la découverte des Mines, & le Commerce avec un nombre infini de Nations Indiennes qui sont répandues dans cette vaste Contrée. Tout le Pais, qui est arrosé par ces deux Rivières, est peu défriché. Il n'offre que d'épaisses Forêts, où l'Ebene, le Bois violet, le Bois de rose, le Bois de letin, le Bois de fer, & d'autres Bois colorés, croissent dans la plus grande abondance. La Vanille & les arbres de *Copaï* sont des productions naturelles à toutes ces Terres. Elles n'ont presque point de Montagnes qui ne soient remplies de Mines de fer, dont les apparences se présentent à chaque pas. Le Talc n'y est pas rare. On y trouve aussi une terre blanche & molle, qu'on ne fait que détremper dans l'eau pour blanchir les Maisons, & cette espece de *Bol*, ou de terre rougeâtre, que les Esclaves emploient à faire leurs pipes. Les Portugais du Para en font d'excellente Potterie, surtout des *Bardagues*, qui sont de grandes cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. M. Barrere s'étonne qu'on n'en fasse pas le même usage à Cayenne. Toute cette partie du Continent, qui paroît semblable, dit-il, à celle du Bresil, est si riche en Minéraux, qu'il ne doute point qu'avec un peu de peine on n'y découvrit quelque précieuse Mine, qui rédommageroit des avances nécessaires pour cette recherche. Outre la Riviere d'*Oyak*, le Pais en contient plusieurs petites, au bord desquelles les François ont diverses Habitations, & où les Vaisseaux vont faire de l'eau & du bois. Elles se déchargent dans celle de *Mont-Senery*, qui, en se joignant avec l'*Oyak*, forme ce qu'on nomme proprement la Riviere de Cayenne.

Si l'on continue de suivre la Côte, on trouve, à sept lieues de Cayenne, une petite Riviere, nommée *Makouria*, où les Marées, de six en six heures, laissent une vase fort profonde. Toutes ses rives sont bordées de *Baletuviers* (59), aux branches desquels les Huîtres s'attachent en Mer.

(59) Nommez Mangliers, dans d'autres Relations.

haute. On trouve, au pié des mêmes Arbres, quantité de Crabes, nourriture ordinaire des Esclaves. Les pâturages de ce Canton sont excellens. Aussi toute la Côte est-elle remplie de Métairies Françaises, où l'on nourrit des Troupeaux. Les Arbres, que nous nommons Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, sont plus communs du côté de Makouria que vers les autres Rivières; ils sont extrêmement résineux, & répandent de fort loin une odeur agréable, qui approche de celle du Storax. Leur tronc distille une liqueur rouge, dont M. Barrere vante les vertus pour toute sorte de blessures. Il regrette, pour un si bon País, que les Serpens, surtout ceux qu'on nomme Serpens à Sonnettes, ou à Grelors, y soient en grand nombre.

La Rivière de Kourou suit, à la distance de huit lieues, celle de Makouria. Quelques Bancs de sable, & d'autres écueils, qui se font voir en Mer basse, rendent son entrée fort difficile. L'eau salée, que les vagues y jettent sur de gros rochers assez plats, se cristallise d'elle-même jusqu'à se changer en sel: mais ce changement ne se fait que dans les grandes chaleurs, surtout lorsque le vent du Nord souffle. Le Kourou reçoit, dans son cours, quelques petites Rivières, telles que l'*Ikaroua*, l'*Aoussa*, la *Passoura*, & les eaux de plusieurs Anses très poissonneuses. On voit, sur ses bords, une Habitation de plus de cinq cens Indiens, formée en 1714, par le P. Crollart, Jéuite & célèbre Missionnaire. En sortant de l'embouchure de cette Rivière, on passe devant cinq ou six écueils, qui sont à quatre lieues au large, & nommés vulgairement *Ilets au Diable*. Les Indiens y prennent, aux mois de Juillet & d'Août, quantité de Tortues & de Lezards, sans autre peine que de mettre le feu au Bois de ces petites Iles, pour obliger ces Animaux d'en sortir. Il ne se trouve plus d'Habitations Françaises au-delà du Kourou; & c'est proprement le País des Galibis, Nation nombreuse qui habite toute cette Côte, & dont on a rapporté les usages dans la Description particuliere de l'Île de Cayenne.

Les Rivières, qui suivent celle de Kourou jusqu'au Fleuve de Surinam, sont le Sinamary, le Karoua, le Canamana, l'*Irakou*, l'*Organa*, l'*Amana* & le Marony. Le Sinamary est plus grand que le Kourou, dont il n'est éloigné que de douze lieues, & M. Barrere nous apprend que les premières Colonies Françaises de cette Côte ont commencé sur ses bords. Les Anses, qu'on rencontre entre ces deux Rivières, sont continuellement fréquentées pendant la pêche de la Tortue, qui se fait depuis Mars jusqu'en Juin; tems auquel ces Animaux font leur ponte dans le sable. On trouve, dans le Sinamary, une espece d'Huîtres, nommées *Meypa*, dont l'écaille a jusqu'à huit pouces de diametre, mais beaucoup moins bonnes que les petites Huîtres de roche, qui sont meilleures aussi que celles de Paletuvier.

Le Karoua, que les François nomment *Karouabo*, est à quelques lieues du Sinamary, & n'a de remarquable que les Karbets de quelques Galibis qui habitent son embouchure. On passe delà au Canamana, où les François avoient autrefois un nombreux Etablissement; mais on n'y voit à présent que des Galibis, qui ont leurs Karbets sur ses rives. Plus loin, on arrive à l'*Irakou*, Rivière habitée par des *Tayras*; nom qu'on donne

ici aux Indiens qui sont établis à l'embouchure des Rivières, pour les distinguer de ceux qu'on nomme *Aouranés*, c'est-à-dire Habitans des Montagnes. L'Iracou est suivi de l'Organa, nommé vulgairement *Organabo*, qui signifie grande Anse. On y voit quelques Indiens établis. L'Amana, qu'on trouve ensuite, est une des grandes Rivières du País. On ne donne pas moins d'une demie lieue à son embouchure. Les Terres, qu'elle arrose, fournissent toutes sortes de provisions aux Indiens qui habitent ses rives, & la pêche n'y est pas moins abondante. Le *Marony*, dernière Rivière du Gouvernement de Cayenne, sépare les Terres Françaises de celles des Hollandais. M. Barrere place son embouchure à sept degrés de Latitude du Nord. Elle n'est pas mal peuplée de Galibis. Ses bords, comme ceux des Rivières précédentes, sont si bas, que les Terres voisines ne peuvent être garanties de l'inondation en haute Marée. En général, toute cette Côte est fort basse; & l'on ne trouve même, assez loin dans l'intérieur des Terres, que des Savannes, ou des Prairies, qui sont autant de Marais en Hiver. Mais, comme elles sechent en Été, c'est cette route qu'on prend alors, pour aller par terre de Korou à Surinam. Les Déserteurs François, qui ne peuvent se procurer des Canots, profitent de ce passage, avec le secours des Indiens, & les trouvent toujours disposés à les servir.

Il ne manque rien, répète M. Barrere, à cette Description de la Côte de Guiane. Cette grande Province, dont les François s'étoient mis en possession les premiers, est aujourd'hui comme partagée entre plusieurs Puissances maritimes de l'Europe, & la France n'en occupe réellement que la plus petite partie. Les Hollandais, malgré les bornes marquées par la Rivière du Marony, lui disputent encore quelques Terres en deça de cette Rivière. Les Portugais ne cessent pas de faire des courses vers Cayenne, & s'emparent insensiblement de ce qui appartient aux François. Ils eurent la hardiesse, en 1723, de venir faire un abbatis d'arbres sur la Rivière d'Ouyapok, & d'y ériger, sur un poteau, les Armes du Roi de Portugal. Ainsi, laissant la discussion des droits à ceux qui se les attribuent, on peut dire que le Gouvernement de Cayenne est aujourd'hui resserré entre le Marony & l'Ouyapok, c'est-à-dire dans un espace d'environ cent lieues. M. Barrere ne fait pas difficulté d'assurer que cette petite portion du Continent ne peut être d'une grande utilité pour les François de Cayenne, surtout lorsqu'il paroît impossible de pénétrer bien loin dans l'intérieur du País. » Il se trouve, dit-il, si peu d'Indiens libres » entre ces deux Rivières, qu'on n'en peut tirer aucun secours pour la » guerre; & l'on n'a plus d'espérance de s'y procurer des Esclaves pour » la culture des Terres. D'ailleurs les Indiennes sont très propres au ménage, & les Hommes fort adroits à la Chasse & à la Pêche. Ainsi les » François sont entièrement privés d'un avantage qui faisoit autrefois la » richesse de cette Colonie, & qui étoit assez considérable pour y attirer » des Vaisseaux Marchands. Comment espérer qu'elle se relève de cette » chute, aussi longtems qu'on ne lui restituera point un País qu'elle possédoit depuis si longtems, & qui lui est injustement usurpé? Il seroit du moins à souhaiter, continue le même Voyageur, qu'on arrêât dé-

GUIANE
FRANÇOISE.

» formais les nouvelles entreprises des Portugais. On ne comprend point
 » sur quel fondement ils osent prétendre à des Terres qu'ils n'ont con-
 » nues qu'après les François, & dont Philippe V apporta tant de soin à leur
 » dérober la connoissance. Leurs Habitations de *Corrupa* & de *Destierro*,
 » situées sur le bord Septentrional de l'Amazonie, à plus de cent lieues
 » du Cap de Nord, étant postérieures à l'Etablissement des François dans
 » la Guiane, ne peuvent leur donner de droit sur ce Pais, au préjudice
 » des premiers Possesseurs. La France seroit bien mieux fondée à leur re-
 » demander dans le Bresil, le Pais de Janeiro, de Tamarica, de Rio
 » Grande, & l'île de Maragnan, où l'on a vû qu'elle avoit des Colonies
 » avant eux (59).

Observations
sur l'île & la
Ville de Cayenne.

La Description qu'on a déjà donnée de l'île de Cayenne & de la Ville recevra un nouveau lustre des Observations de M. Barrere, qui étant postérieures de plus de 40 ans, représentent mieux l'état actuel de cette Colonie. La Ville, qu'il nomme plus volontiers le Bourg, est composée d'environ cent cinquante Maisons, la plupart bâties de terre, quoiqu'il y en ait quelques-unes de charpente à deux étages, & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur est assez commode. Les Jésuites sont aussi fort bien logés. En 1736, ils étoient dix Peres & trois Freres, non-seulement occupés à desservir les Paroisses de l'île & du Continent voisin, mais encore à faire des Missions parmi les Sauvages. L'Eglise Paroissiale de Cayenne est le plus bel édifice du Pais; mais on auroit peine à s'y remuer, si tous les Habitans y étoient rassemblés.

L'enceinte de la Ville est fort basse. Elle forme un Exagone irrégulier, avec cinq Bastions, munis de plusieurs Pieces de Canon: mais les Fossés ont peu de profondeur & sont mal entretenus. La Garnison a presque toujours été de 200 Hommes de Troupes réglées, qui faisoient quatre Compagnies détachées de la Marine. Elle fut augmentée de deux Compagnies en 1724. Outre l'Etat-Major, il y a un Conseil Souverain, où le Commissaire Ordonnateur préside, dans l'absence du Gouverneur. La nécessité de faire valoir les Terres oblige tous les Habitans de se tenir dans leurs Plantations; ce qui rend la Ville ordinairement fort déserte. Souvent on n'y voit personne dans les rues; & suivant l'expression de l'Auteur, on y pourroit tuer un Homme en plein jour, sans risque d'être aperçu. Ce n'est qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des Revues, qu'elle est mieux peuplée. On voit arriver alors les Habitans dans leurs Canots, ou quelquefois dans leurs Hamacs, avec une suite de Negres & de Negresses, qui portent de la Volaille, de la Cassave, du Taffia (60), des racines & d'autres provisions.

Les Habitans de Cayenne sont fort affables, & fort libéraux. Ils reçoivent civilement les Errangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue Française, à peine leurs Enfans en savent-ils deux mots. Le Jargon de l'île, tient beaucoup du Negre, surtout dans la maniere de prononcer. Les Negresses, à qui l'on est obligé de confier l'éducation des Enfans, ont introduit une infinité de mots Africains: cependant le langage Créole de Cayenne est

(59) *Ubi supra*, pages 35 & précédentes.

(60) Eau-de-vie de Sucre.

moins ridicule que celui des autres Iles Françaises. Les Femmes y sont aussi mieux faites. Elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint Domingue , & la plupart ont naturellement beaucoup d'esprit. La propreté , qui ne leur est pas moins naturelle , contribue à la santé dont elles jouissent ; mais , dans leur parure , elle est quelquefois poussée trop loin. A Cayenne , comme dans les autres Iles , les Maris sont obligés , pour satisfaire la vanité des Femmes , de faire une dépense extraordinaire à l'arrivée de chaque Vaisseau , & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une Loi , qui éloigneroit le luxe des Familles particulières , feroit la richesse des Colonies.

GUIANE
FRANÇAISE.

Divers changemens , arrivés à l'Île de Cayenne depuis les premiers Etablissmens , y avoient causé des pertes dont elle n'a pas eu peu de peine à se relever. M. Barrere en rapporte quelques circonstances , qui ne se trouvent point dans les Histoires du tems. Les François , dit-il , s'étoient attachés , dès l'origine , à faire valoir leurs Plantations avec autant d'habileté que de zèle. Le profit que leurs Navires Marchands y tiroient de leur Commerce fit naître la jalousie des Hollandois , qui étoient depuis longtems en possession d'aller vendre leurs denrées & d'autres Marchandises aux Colonies Françaises. Ils envoierent , en 1676 , onze Vaisseaux pour s'emparer de l'Île ; & s'en étant saisis par surprise , non-seulement ils augmentèrent les Fortifications & l'Artillerie de la Ville , mais ils y mirent une Garnison de quatre cens Hommes. Les Etablissmens , qu'ils avoient commencés avec aussi peu de droit sur les Rivières d'Ouyapok & d'Aprouak , furent aussi fortifiés. Mais ils ne les possederent pas longtems. Le 20 Décembre de la même année , une Escadre de six Vaisseaux , sous le Commandement du Maréchal d'Etrées , rendit Cayenne aux François , & ne laissa , dans les Colonies naissantes d'Ouyapok & d'Aprouak , que les traces des Forts qu'on y avoit élevés. Alors , les François penserent à s'affermir dans leur Île & dans le Continent voisin. Tout ce qui pouvoit être utile au Commerce fut cultivé avec une extrême ardeur. On attira des Vaisseaux Marchands , pour faire valoir les productions de la Colonie ; & quantité de nouvelles Familles allèrent s'y établir. Les Flibustiers ne contribuerent pas peu à ses progrès , par les richesses qu'ils y apportèrent de la Mer du Sud , d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille livres en Piastras. Enfin Cayenne se retrouvoit assez bien peuplée , lorsque Ducasse y étant arrivé , en 1688 , dans la vue de surprendre Surinam , il engagea , par l'espérance du pillage , la plus grande partie des Habitans à s'embarquer avec lui. L'Expédition eut si peu de succès , que presque tous les Volontaires y furent faits prisonniers , & transportés de là aux Iles Françaises , où d'autres espérances les inviterent à se fixer.

Pertes arrivées à
l'Île.

C'est depuis cette disgrâce , que l'Île de Cayenne n'a pû réparer la perte de ses Habitans. Du tems de M. Barrere , on n'y comptoit gueres plus de quatre-vingt-dix François ; diminution bien surprenante , lorsqu'on compare ce nombre à celui des Esclaves Indiens & Negres. Dans une revue générale , qui s'étoit faite assez récemment , il s'étoit trouvé cent vingt-cinq Indiens , Hommes , Femmes , ou Enfans , & quinze cens Negres , capables de travail. Avec si peu de proportion entre les Maîtres & les

GUIANE
FRANÇOISE.

Ouvriers, l'ordre ne laissoit pas de s'y soutenir. On voïoit en pié soixante Fabriques de Roucou, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous les Esclaves, au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnoient au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui se paie en denrées du País, & qu'on faisoit alors monter à six ou sept mille livres.

son Commerce.

L'Ile presqu'entiere est une Terre sablonneuse, relevée de Montagnes, ou de collines, sur lesquelles on cultive les Cannes à sucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le café, le coton, le gros mill, le maniok & d'autres racines. Le reste est un terrain fort bas, & si marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout de l'Ile à l'autre; ce qui oblige les Habitans de faire de longs détours pour se rendre à leurs Plantations. On y voit quantité de Chevaux, depuis que les Anglois de Boston & de la Nouvelle Yorck y sont venus régulièrement pour le Commerce. Ces Animaux coûtent peu à nourrir. On ne les enferme point. L'usage, après leur avoir ôté la selle & la bride, est de les laisser paître à leur gré. On y nourrit aussi des Moutons, des Chevres & de gros Bestiaux, avec le soin de mettre le feu dans les Savannes aux mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Ces terres, brûlées avant la saison des pluies, produisent d'excellente herbe. Aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne est-il de meilleur goût que celui des autres Iles, où la viande de Boucherie est détestable; ce qui paroît dépendre uniquement de la bonté des pâturages. La nécessité de faire multiplier ces Bestiaux ne permet point d'en tuer beaucoup: encore faut-il une permission du Gouverneur. Le plus grand obstacle à leur multiplication vient des Tigres, surtout de ceux qu'on nomme dans le País Tigres rouges, & qui passent du Continent, à la nage, pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Negres & les Indiens Chasseurs, pour donner la chasse à ces furieux Animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois, pour récompense, un de ces gros fusils qu'on nomme Boucaniers. Aujourd'hui, l'usage est encore de promener dans les Habitations la machoire du Tigre, & chacun fait son présent au Vainqueur.

Propriétés de
l'Ile,

Quoiquela Cayenne soit une Ile montagneuse & remplie de Forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en quelques endroits, surtout à la Côte, où l'on est obligé de brûler dans les Fabriques, des Bagasses, c'est-à-dire les Cannes à sucre qu'on a passées deux fois au moulin, & dont il ne reste rien à tirer. Le séjour des Plantations est beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y regne, particulièrement à l'arrivée des Vaisseaux Marchands. On y fait très bonne chère. Il n'y a point d'Habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle est nourrie quelque tems de mill. La Campagne fournit toutes les especes de Gibier qui se trouvent dans le Continent; & le Poisson est excellent dans les Rivières & sur la Côte. Chaque Plantation a son Jardin. Les Arbres à fruit de l'Europe ne s'accroissent point du climat de l'Ile: mais, en récompense, les herbes potageres y croissent fort bien. On y fait de bonnes salades de laitue,

de cerfeuil , de pimpernelle , de chicorée & de céleri. On y cultive des petits-pois , des citrouilles , des potirons , & surtout des melons d'eau , d'un goût délicieux , qui désalterent merveilleusement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de soin. Le *Tayom* est une Plante du Pais , dont les feuilles se mangent comme les épinards , & dont les racines servent de nourriture aux Esclaves (61). On apprête aussi , sous le nom d'épinards , les feuilles d'une autre Plante , qui ne diffère du *Phytolacca* ordinaire , que par la petitesse de son fruit. L'Auteur juge que c'est la même Plante , un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne , & la Vigne y croît très bien : mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin , des Oiseaux , surtout des Fourmis. Il est aisé d'en avoir dans son Jardin pendant toutes les saisons. On partage la treille en deux , on la coupe alternativement , c'est-à-dire d'un mois à l'autre , & le raisin croît successivement sur l'une & sur l'autre. Cependant les grosses pluies de l'Hiver l'empêchent de meurir parfaitement , ou du moins lui font conserver un petit goût d'acide dans sa plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois , & toujours avec succès , d'en faire du vin ; il est bon , & même facile à garder , pourvu qu'on le laisse fermenter sept à huit jours avant que de le mettre en bouteille.

Le climat de l'île est fort pluvieux , mais sain. On n'y connoît point le mal de Siam , qui fait tant de ravage à la Martinique & à Saint Domingue. Les fièvres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus ces vives chaleurs , qui sont la principale incommodité des autres Iles. Un Vent d'Est , qui s'élève tous les jours sur les neuf heures du matin , y rafraîchit l'air. Mais la sécheresse & l'humidité y sont excessives : il y pleut neuf mois entiers ; & c'est ce tems de pluie qu'on nomme l'Hiver. Cette saison commence à se déclarer par des grains , qui sont fréquens dans le cours d'Octobre , & qui s'appellent pluies d'Acajou , parceque ces fruits meurissent alors ; & bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles & si abondantes , qu'on ne sauroit conserver de meubles dans les Cases. Mais alors les Bestiaux trouvent partout de bons pâturages ; au lieu qu'en Été les Campagnes sont quelquefois si sèches , que la pâture & l'eau manquant à la fois , une partie des Chevaux & des Bœufs périt de faim & de soif. Les Moustiques , les Maringoins , les Moks , les Chiques , les Tiques , les Poux d'Agouthy & ceux de Bois , les Fourmis , les Raverds ou Scarabées , & les Crapauds , feroient d'autres fléaux de l'île par leur nombre & leur voracité , si tous ces Insectes ne se faisoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une Fourmi passagère , qu'on appelle vulgairement , *Fourmicoureuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un Canton , elle y tue tout, Mouches , Guêpes , Raverds , Araignées , & jusqu'aux Rats : de quelque grosseur qu'ils puissent être , elles en font de parfaits squelettes.

Avant que l'île fut défrichée , les Habirans y étoient sujets à de très-sécheuses Maladies. La plupart des petits Negres mouraient , presque en naissant , d'un mal auquel on ne trouvoit point de remède. Il subsiste même

Maladie singulière.

(61) M. Barreac l'appelle *Arum maximum* , *Ægyptiacum* , quod vulgo *Colocasia*.

GUIANE
FRANÇOISE.

me encore, quoiqu'il soit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement le nom de Catharre. « C'est, dit-il, une convulsion universelle, ou une véritable *Tethanos*. S'il attaque principalement les Négrillons, il n'épargne pas non-plus les Nègres d'un âge avancé : mais on n'a jamais vu de Blanc qui en ait été saisi, ou du moins rien n'est plus rare. Une observation constante a fait connoître que le tems, où les Enfans y sont plus sujets, est l'espace de neuf jours après leur naissance ; s'ils le passent sans aucune apparence du mal, on les croit hors du danger, & les Femmes ne craignent plus de les exposer à l'air. Quelques-uns naissent avec cette maladie, & meurent aussi-tôt. Ses premières marques sont la difficulté qu'ils ont à sucer le lait, par une petite convulsion de la mâchoire, & leur cri, qui est tout-à-fait gêné. Ensuite la mâchoire continue de se serrer ; les extrémités deviennent roides ; & des mouvemens convulsifs, qui sont les avant-coureurs de la mort, enlevant promptement le Malade.

« Les Adultes résistent plus long-tems (62). A cet âge, le mal se manifeste par une douleur qu'on sent au cou, & que les Malades comparent à l'effet d'une corde dont ils auroient le cou fort serré. La mâchoire se resserre, & ne laisse plus de passage à la nourriture. Les bras & les jambes deviennent si roides, qu'en prenant le Malade par la tête ou par un pied, on le leve comme une piece de bois ; cependant la roideur des membres n'est pas si continuelle, qu'il n'arrive quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent si fort, qu'ils font jeter de hauts cris aux Malades. Ils demandent qu'on les soutienne ; ils veulent qu'on leur tienne la tête un peu élevée, pour leur faciliter la respiration. Mais ce que ce mal a de plus singulier, c'est une faim si insatiable, qu'on mangeroit à chaque moment, si l'on avoit la liberté d'avaller. La fièvre ne manque point de survenir. Des sueurs abondantes se répandent par tout le corps ; & les douleurs ne faisant plus qu'augmenter, on meurt avec d'horribles convulsions.

L'Auteur joint, à cette description, les remèdes qu'une heureuse expérience lui a fait découvrir. Plusieurs Esclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au succès de sa méthode. Il veut que pour arrêter d'abord le progrès du mal, on arrose les Malades, plusieurs fois le jour, avec de l'eau la plus fraîche qu'on puisse trouver ; surtout les Enfans, dès qu'on s'aperçoit qu'ils ne sucent le lait qu'avec peine. Ces aspersions doivent être continuées jusqu'à ce que les accidens se dissipent, & que les parties du corps aient repris leur souplesse naturelle. Pour soutenir les forces du Malade, surtout dans l'âge avancé, on doit lui faire prendre des bouillons, peu & souvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faut mettre en usage le Mercure doux, ou l'Erioph minéral, mêlé avec des Purgatifs, tels que la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'extrait d'Aloës a quel-

(62) Comparez ce mal, avec celui qu'on a représenté au Tome XIII, dans l'article de Carthagene,

quelques fois

quelquefois réussi : & si le Malade ne peut avaler des *Bolus*, on doit y substituer une infusion de Senné, avec la Manne, & les autres Purgatifs ordinaires. Depuis ces leçons, les Nègresses n'ont pas plutôt remarqué, dans leurs Enfans, les premiers symptômes du mal, qu'elles les baignent sans préparation, & les arrosent ensuite avec de grands vases d'eau.

On ne parle point du ver de Guinée, sur lequel on a déjà fait plusieurs observations ; mais c'est ici l'occasion de parler du *Makaque*, qui est fort commun à la Cayenne entre les Indiens, les Nègres & les Créoles, & que les Etrangers mêmes y contractent par un long séjour. Il est de la grosseur d'un tuyau de plume, long d'un pouce, roussâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une Chenille par la figure. Il naît sous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, surtout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison, qui est bientôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la perce, après l'avoir laissée grossir. L'Animal s'y trouve, nageant dans le sang. La manière de l'en tirer, est de presser simplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crosse qui se forme dans les Pipes à fumer. Après l'opération, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même.

Entre les observations de M. Barrère, sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques Plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le Café. Quelques Deserteurs François, qui étoient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur Amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques fèves de Café, que les Hollandois avoient déjà commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois piés de Café, qui leverent bientôt, produisirent un bon nombre de fèves, qui furent distribuées entre les Habitans ; & dans l'espace de peu d'années, toute l'île en fut pourvue : mais la forme des arbres diffère beaucoup de celle d'Arabie (63).

Le Café de Cayenne ne s'élève gueres qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite, de deux pouces de grosseur par le bas, branchue dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées les unes aux autres, en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde jusqu'à trois ou quatre piés, & forment un arbrisseau assez touffu, de forme presque pyramidale. Les feuilles croissent aussi deux à deux, semblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes : leur longueur commune est d'un demi pié, sur deux pouces & demi de large. Elles sont d'un verd foncé par dessus, d'un verd pâle par dessous ; & un peu onduées sur les bords. De leurs aisselles naissent, par étages, plusieurs fleurs, assez serrées, presque sans odeur. Chacune est un petit tuyau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jasmin, & divisé par le haut en cinq parties. Le Pistil, qui part du fond, n'est d'abord qu'un très petit bouton plat, & surmonté par un filet fourchu, d'environ six lignes de long ; il se change en baie verte, qui prend la couleur de cerise

GUIANNE
FRANÇOISE.

Makaque. ou
Ver de la Cayenne.

Café de cette
Colonie.

(63) Voyez le Voyage de l'Arabie heureuse, au Tome X de ce Recueil.
Tome XIV.

GUIANE
FRANÇAISE.

en meurissant, & qui contient deux semences, ou deux feves, convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capsule blanchâtre.

La saison, où les arbres fleurissent & donnent leur fruit, est principalement le tems des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutoit qu'ils pussent s'accommoder du climat. L'extrême sécheresse en faisoit périr beaucoup; & les pluies excessives de l'Hiver empêchoient les fruits de meurir, ou pourrissoient même les racines, à mesure qu'elles s'étendoient vers le fond. D'ailleurs on avoit une peine infinie à garantir les nouveaux Plans, des Fourmis & d'autres Insectes qui les devoroient. Mais tous ces obstacles furent surmontés. Aujourd'hui les arbres croissent en perfection; & lorsqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de feves. M. Barrere assure que le Café de Cayenne, un peu suranné, ne le cede gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la premiere au mois de Juin, & la seconde vers Noel. Les branches qui fleurissent dans le cours de Juin rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleurissent vers Noel donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé que des fonds bas; il croît mieux aussi, dans les terres noires & grasses, qui sont malheureusement assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Enfin il se multiplie plus aisément par la graine, que par la bouture.

Sen Cacao, son
Coton, & sa
Pitte.

Dès l'année 1735, on avoit planté du Cacao, & ses progrès faisoient concevoir de grandes espérances à la Colonie. On y cultive aussi le coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iles, quoiqu'il soit de même espece, c'est-à-dire de la classe de celui qu'on nomme Coton-arbrisseau, parcequ'il s'élève à la hauteur de dix ou douze piés. La Pitte, qui n'est pas négligée dans l'Ile, fournit une filasse très utile. On assure que le fil en est plus fort & plus fin que la soie; & la crainte de nuire aux Manufactures de soie est la seule raison qui en arrête le transport en Europe. Les Portugais en font des Bas, qu'ils estiment; & les Indiens teignent cette Plante comme le Chanvre, pour en faire des cordes & des Hamacs.

Mais quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Ile de Cayenne ait naturellement d'excellens Arbres, & qu'une soigneuse culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, sans en excepter la Cannelle & le Poivre, son principal Commerce est celui du Sucre & du Rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres Marchandises, à plus de cent mille écus. Les Vaisseaux qu'on y envoie boient leur cargaison au vin, à la farine, au Bœuf salé, aux grosses toiles, surtout aux toiles peintes; aux ferremens, à diverses sortes d'Etoffes & de Merceries, en un mot aux Marchandises les plus simples & les plus nécessaires à la vie. Encore, seroit-il inutile ou nuisible d'y en porter trop, parcequ'on ne trouveroit pas aisément à s'en défaire. Le malheur de l'Ile est de manquer d'Habitans, surtout de Negres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui restent en friche, dans une si petite étendue.

Iles voisines de
Cayenne.

A quatre lieues de la Côte, vis-à-vis de la partie qu'on nomme *Remire*,

on trouve cinq petites Iles, qui, suivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui sont à-peu-près de la même grandeur, & qui se présentent en pointe de Mamelon, se nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*; comme les noms des trois autres, pris aussi de leurs qualités ou de leur forme, sont *le Pere*, *la Mere*, & *la Malingre*. La plus grande n'a qu'environ trois quarts de lieue de tour. Ce sont moins des Iles, que de gros Rochers, criblés d'un nombre infini de Fourmillieres. Cependant elles sont couvertes de Bois, & peuplées de Gibier. On y releguoit anciennement ceux qui avoient mérité cette punition dans la Colonie. Aujourd'hui, les Habitans de la Côte ont pris l'usage d'aller faire, entre ces Ecueils, la pêche de l'Espadon & des grosses Tortues de Mer, qui se retirent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est un espece de Filet, nommé *la Fole*, qu'ils emploient à cette pêche. Il est large de quinze à vingt piés, sur 40 ou 50 de long. Les mailles ont un pié d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pié de long, faits d'une tige épineuse que les Indiens appellent *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de Liege. On amarre à la relingue, qui est au bas du Filet, quatre ou cinq grosses pierres, du poids de 40 ou 50 livres, pour le tenir bien rendu. Aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire d'autres gros morceaux de *Moucou-moucou*, qui servent à marquer l'endroit où il est placé. Les Foles se placent ordinairement fort près des Ilots, ou de quelques Brisans, parceque les Tortues mâles, les seules qu'on prenne à cette Pêche, vont brouter une Plante Marine, ou plutôt une espece de *Fucus*, qui croît sur les Rochers à fleur d'eau. Les Pêcheurs font exactement le quart, c'est-à-dire que de tems en tems ils visitent les Filets. Lorsque la Fole commence à *caler*, suivant leur langage, ce qui signifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de l'isser. Les Tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parceque les lames, qui sont assez élevées près des Ilots, donnent, aux deux bouts, un mouvement continuel qui les étourdit, ou qui les embarrasse. Au contraire, l'Espadon s'agit quelquefois si furieusement lorsqu'il est pris, qu'il s'échappe en brisant le Filet; & l'on reconnoît, à la rupture des mailles, si c'est un de ces Poissons qui a passé. Pour peu qu'on diffère à visiter les Filets lorsqu'on y a pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noïées & tout-à-fait mortes.

Pêche de l'Espadon, & des Tortues.

Le tems réglé, pour foler la Tortue, est depuis Janvier jusqu'en Mai; mais la pêche de l'Espadon se fait au commencement de l'Hiver, surtout lorsque le vent du Nord regne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuosité, qu'il brûle & déracine les Plantes. Jamais l'Espadon ne s'approche tant de la Terre, que la Tortue. On place les Foles un peu plus au large; & lorsque ce Poisson est pris, on ne manque point de lui couper, avec une hache, l'espece d'épée qui fait sa défense, avant même que de l'isser dans le Canot, surtout lorsqu'il est d'une grosseur extraordinaire; sans cette précaution, il tueroit ou blesseroit dangereusement quelque Pêcheur. Il

GUIANE
FRANÇOISE.

s'en trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas assez bonne, pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La grosse Tortue, au contraire, est excellente dans cette Mer.

On prend aussi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle espece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans. ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (64).

Observations
sur la difficulté
de pénétrer en
Guiane.

Les mœurs & les usages des Indiens de la Guiane sont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'est ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exakte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les siennes un dénombrement des différentes Nations, qui sont connues des François. » On les distingue, dit-il, en Indiens des Côtes & des » Terres. Le nombre de celles qui sont répandues dans le fond du Pais » doit être beaucoup plus grand ; mais l'éloignement où elles sont les » unes des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région si vaste, » par d'affreux Déserts, des Forêts de cent lieues, & par des Rivières » telles qu'on les a représentées, ne permettent gueres de se procurer les » informations qu'on desire, & permettent encore moins d'y tenter quel- » que Commerce. Non-seulement cette difficulté seroit insurmontable par » la longueur & les mauvaises qualités du chemin, mais encore par la » diversité des Langues, par les pluies démesurées & presque continuel- » les, qui rendent les Rivières aussi dangereuses à traverser, qu'elles le » sont naturellement à remonter, & surtout par la férocité des Habitans, » qui, n'ayant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur » pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou pour celui de le manger ; » car il est certain qu'ils sont tous Antropophages (65).

Habitans actuels
des Côtes.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déjà remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'île de Cayenne jusqu'au-delà de l'Orinoque, tous les autres sont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siècle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des Habitations régulières, & ne cessent point d'y exercer leur zele (66). C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à connoître la plupart de leurs noms ; mais si la totalité de ces :

(64) Voyez, ci-dessus, le Tome XI, article d'Histoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'observations curieuses, sur les transmutations, les Pontes, & les différentes especes de Tortues.

(65) *Ubi supra*, pp. 234. & 235.

(66) Voyez les Lettres Edifiantes & curieuses, & la Relation des PP. Grillet & Bechameil.

1. *Akoquoua*.

2. *Palikour*.



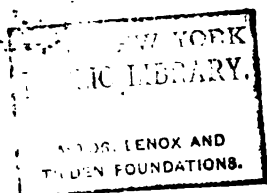
1



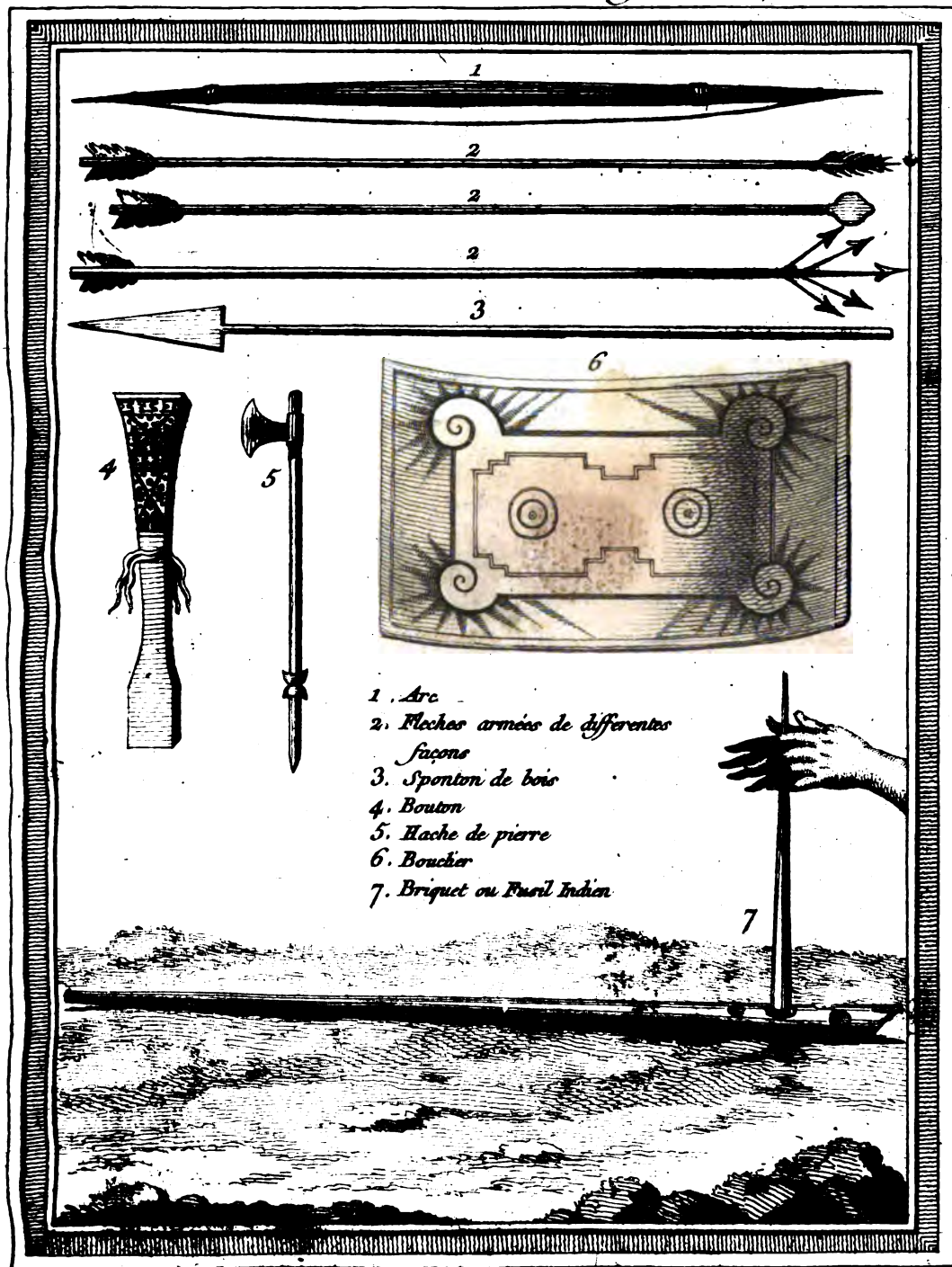
2

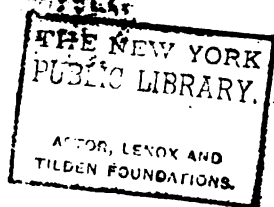
Indien et Indienne de la Guiane.





Armes des Indiens Guyanois.





Indiens ne passe point quinze mille, on doit juger que dans une si grande variété de Nations, chaque Karbet ne peut être fort peuplé.

GUIANE
FRANÇOISE.

Les Galibis font donc la Nation principale & la plus nombreuse. M. Barrere donne le second rang aux *Coussanis* & aux *Maraonés*. Les Arouas, auxquels il donne le troisieme, sont guerriers & laborieux. La Mission de Kourou est composée d'un grand nombre d'Indiens de ces quatre Nations.

Les *Tairas* sont moins une Nation particuliere, qu'un mélange de diverses Nations qui habitent l'embouchure des Rivières. Les *Karanes*, quoique voisins des François & des Missions, passent encore pour Anthropophages. Les *Ouayas*, que les François nomment *Ouens*, n'ont de remarquable que leur goût pour le Commerce. On a parlé des *Palicouris*, qui se gravent le visage, d'une oreille à l'autre, d'une ligne circulaire qui passe par le menton. Les *Aramayons*, les *Noragues*, les *Piriox*, les *Macouanis*, les *Maurious*, les *Tokoyenes*, les *Palangues*, les *Tareupis*, les *Armagoutous*, & les *Maprouanes*, sont dix Nations éparées le long des Criques & des Rivières qui se déchargent dans l'Ouyapok. Les *Acouguas*, qui ont l'usage de se percer les joues pour y inserer des plumes, habitent les bords du Kamops. On ne fait que nommer les *Mayets*, les *Marakoupis*, les *Maykas* & les *Karanarioux*, sans en connoître leurs Cantons. Les *Arikarets* sont les anciens Habitans de l'Île de Cayenne; leur Nation est presque entièrement éteinte. Les *Itoutanés*, divisés en *Maoapés*, *Oyanpis*, *Ayouaniqués*, *Caicouciannés*, & *Machicouens*, habitent des Forêts; & c'est ce que signifie leur nom commun d'*Itoutanés*. On nomme dix Nations, établies vers l'embouchure de l'Amazone; les *Arouacannés*, les *Arouakas*, les *Coumaouts*, les *Maikianes*, les *Amacidous*, les *Ouroubas*, les *Ameneyous*, les *Apiouas*, & les *Acouchiens*. Les *Farpouyranas*, qu'on paroît placer aussi du même côté, sont des Peuples féroces, qui ont le front & le derriere de la tête fort aplatis. Dès la naissance, les Meres donnent cette forme à la tête de leurs Enfans, avec de petites planches qu'elles lient fortement ensemble. Les *Maroupis*, les *Manaus*, les *Certanés*, & les *Aronkayous* sont d'autres Nations établies dans les Terres. Celle des *Calipourus* parle une Langue, qu'on appelle du même nom, & qui est répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale. Les *Sakakés*, les *Bacikourres*, les *Makés* ou *Anchions*, les *Ayés*, les *Parakouaris*, les *Cayas*, les *Salinés*, les *Soupayés*, & les *Patapés*, paroissent venus de différentes parties du Brésil. Il n'est pas douteux que les *Tapouyas* ne soient une branche de la Nation Brésilienne du même nom: elle habite un Canton de la Guiane, d'où l'on tire des pierres vertes.

Au reste, la plupart de ces Nations se trouvent nommées aussi dans Laët, mais sans aucun éclaircissement sur leur origine. Il s'est même attaché à recueillir plusieurs mots de leur langage, surtout, dit-il, de celui des *Yaos*, qui est le plus commun dans cette Région, & de celui des *Arouakas* & des *Chebaos*. Il en compare quelques-uns entr'eux, pour faire sentir leur rapport ou leur différence; observation curieuse, & que nous n'avons jamais négligée, lorsqu'elle s'est présentée.

Leur Langue.

GUIANE
FRANÇOISE.

	Yaos.	Arouakas.	Chebaos.
Pere.	Pape.	Pilplii.	Heja.
Mere.	Immes.	Saecki.	Hamma.
Tête.	Boppé.	Ouassiki.	Ouakeouirri.
Oreille.	Pannaç.	Ouadiké.	Ouakenoely.
Oeil.	Voëré.	Ouakosé.	Noçyery.
Nez.	Hoënalý.	Ouassieri.	Ouassibaly.
Bouche.	Hopatally.	Daleroké.	Darrimaily.
Dents.	Hoicelii.	Darii.	Ouadacoely.
Jambes.	Pollelii.	Dadane.	Ouatabayé.
Piés.	Poëpé.	Dackosé.	Ouake hirry.
Arbres.	Oucoué.	Hada.	Aralý.
Arc.	Hoërappé.	Lemarapé.	Hoërappally.
Fleches.	Mapoçtoé.	Symaré.	Heouerry.

Tous ces Indiens distinguent les tems, par les Lunes. Les Yaos nomment la Lune *Nonna*, ou *Noëné*; les Arouakas *Catchi*, & les Chebaos *Kirrirré*. Le Soleil est nommé *Ouejo* par les premiers, qui emploient aussi ce mot pour signifier le jour; *Adaly* par les seconds, & *Ouëcoëlié* par les Chebaos.

Quoique l'usage commun de ces Barbares soit de compter par les doigts, en levant les deux mains pour signifier le nombre de dix, & montrant en même-tems les doigts des deux piés pour exprimer vingt, les Yaos ont des noms propres pour chaque nombre, 1, *Teouyn*. 2, *Tagé*. 3, *Terreouan*. 4, *Taginé*. 5, *Mepatoën*. 6, *Teouyn Ieclikené*. 7, *Tagé Ieclikené*. 8, *Terreouan Ieclikené*. 9, *Taginé Ieclikené*. 10, *Iemeraie Mepatoën*. Ensuite ils joignent un autre mot aux cinq premiers nombres; c'est-à-dire que 11 est *Teouyn Abopené*, &c. 15, *Teouyn Habophopené*; 20, *Teouyn Pemoëné*.

Les mots suivans sont aussi de la Langue des Yaos:

Gosier, <i>Icéné</i> .	Air & Vent, <i>Pepeité</i> .	Oie, <i>Raponé</i> .
Col, <i>Boppomery</i> .	Pluie, <i>Kenapé</i> .	Heron, <i>Ouakaré</i> .
Epaule, <i>Hoomotalý</i> .	Tonnerre, <i>Tonimerou</i> .	Perroquet, <i>Kourga</i> .
Cœur, <i>Hoppelabollé</i> .	Terre, <i>Soié</i> .	Ecrevisse, <i>Coïa</i> .
Ventre, <i>Holoppaly</i> .	Mer, <i>Parona</i> .	Hache, <i>Ouoé</i> .
Poitrine, <i>Piehpou</i> .	Feu, <i>Ouapoto</i> .	Couteau, <i>Rapoie</i> .
Mammelles, <i>Mannatii</i> .	Pierre, <i>Tapou</i> .	Rame, <i>Aguebuté</i> .
Bras, <i>Iapelly</i> .	Or, <i>Carecoury</i> .	Hoïau, <i>Masseta</i> .
Genoux, <i>Goenaly</i> .	Arbre, <i>Oucoué</i> .	Manger, <i>Oueouine</i> .
Frere, <i>Huoroïé</i> .	Cerf, <i>Oussari</i> .	Boire, <i>Evenike</i> .
Sœur, <i>Ouarié</i> .	Sanglier, <i>Pingo</i> .	Dormir, <i>Uniguëné</i> .
Fille, <i>Corui</i> .	Tigre, <i>Aroua</i> .	Venir, <i>Tasé</i> .
Ciel, <i>Capou</i> .	Chien, <i>Pero</i> .	Pleurer, <i>Ouamonci</i> .
Etoile, <i>Chirika</i> .	Lapin, <i>Acouri</i> .	Battre, <i>Pogué</i> .

Ils composent quantité de Verbes, en ajoutant, au nom substantif, le mot *Ery*, qui signifie faire. Ainsi *Amaca-Ery*, c'est faire, ou l'art de faire, un

Hamak. *Iafay* signifie oui ; *Ouati* , non ; *Toporoué* , blanc ; *Couré* , bon ; *Iconé* , mauvais ; *Topioroué* , noir ; *Nomoué* , grand ; *Enchiqué* , petit (67).

Les Hollandois , à qui l'on doit ces remarques , & dont le témoignage n'est pas plus suspect sur la situation de quelques lieux où l'on a vu qu'ils s'étoient établis , mettent la Riviere d'Oyac , qu'ils nomment *Wia* , par les quatre degrés quarante minutes de Latitude septentrionale , la font venir de fort loin dans le Continent , vantent la fertilité de ses bords , & les font habiter par la Nation des *Chebaos*. Ils placent , comme *Keymis* , à peu de distance de cette Riviere , une excellente Rade , sous certaines Iles , qui font face au Continent , dont ils nomment la plus grande *Gouateri* , habitée aussi par des *Chebaos* , & fort abondante en toute sorte de Provisions , où l'on trouve d'ailleurs un très bon Port. Ils en comptent trois autres , plus extérieures , qui tirent leur nom , dit *Laet* (68) , de leur situation en forme de triangle. Enfin ils mettent , entre la Riviere d'Oyak & celle de Cayenne , une Ile nommée *Mattory* , qui ne peut être que l'Ile même de Cayenne , puisqu'ils lui donnent seize lieues de tour. D'autres , dit *Harcourt* , la nomment *Mayeri* , & donnent le nom de *Moriori* , à la haute partie de l'Ile qui regarde l'Oyac , & celui de *Matorouy* à d'autres hauteurs qui sont au milieu de l'Ile. Ils ajoutent qu'elle étoit anciennement habitée par une Nation de Caraïbes , mais fort humaine , & qu'il y croît , à chaque pays , dans les Campagnes , des arbrisseaux de la hauteur de deux palmes , qui portent une espece de Prune , couleur de pourpre , & presque du même goût que les *Myrobolans*. Enfin ils parlent de quatre petites Iles qui sont à peu de distance de la grande vers l'Orient , dont ils nomment la plus orientale *Sannaoumi* , la plus occidentale *Spenesari* , & les deux autres *Eporceregemera* : mais ils avouent que ce sont des noms barbares , qui peuvent avoir été changés par divers Européens (69).

Le même *Harcourt* assure que l'Ile de Cayenne étoit nommée *Muccumbro* par ses anciens Habitans ; qu'ils étoient en effet Caraïbes , & qu'*Artaouicary* leur principal Chef , faisoit sa demeure proche d'une Montagne , nommée *Cillicidemo* , du sommet de laquelle on avoit la vue de l'Ile entière. Ce Voyageur , qui se vante d'avoir observé fort soigneusement la Côte suivante , ne compte que deux lieues de la Riviere d'Amana à celle de Marony ; & place le Marony à cinq degrés 45 minutes de Latitude Nord. Il remonta cette Riviere en 1608. » Elle est large , dit-il , de plus » d'un mille d'Allemagne à son embouchure ; mais quoiqu'elle soit » de , plusieurs Bacs de sable en rendent l'entrée difficile. Après avoir » surmonté cet obstacle , on trouve , vers la rive gauche , huit brasses d'eau ; » & cette profondeur continue jusqu'à trois petites Iles , au-dessus des- » quelles elle diminue de plus en plus. Ces Iles portent , entre les In- » diens , le nom de *Curouapory* , & ne peuvent être habitées , parce- » qu'elles se couvrent d'eau dans la Saison des pluies ». Depuis la Mer jusqu'à ce lieu , la Riviere en reçoit plusieurs autres , entre lesquelles

GUIANE
FRANÇOISE.

Témoignages
des Hollandois
sur la position
de divers lieux.

(67) *Laet*. Descript. Ind. Occid. l. 17. cap. 12.

(68) *Ibid.* cap. 9.

(69) *Ibidem*.

GUIANE
FRANÇOISE.

Harcourt nomme celle de Cusseouini , qui s'y jette à deux milles de l'embouchure. » Au-dessus des trois Iles , il prit terre dans un Bourg nommé » *Mogunan* , & situé sur la rive gauche , dont les Habitans , de la Nation » des Paragots , avoient pour Chef *Maperitaka* , un des plus honnêtes » Hommes du monde. Le lendemain , il descendit , sur la rive droite , » dans une autre Habitation , dont le Chef se nommoit *Minapa*. Deux » Canots , qu'il reçut de cet Indien , le conduisirent à plus de vingt lieues » de l'embouchure , entre plusieurs Bourgades qui se présentoient sur les » deux rives ; mais il rencontra quantité de rochers , d'où les eaux se précipitoient avec beaucoup de violence. Le secours des Indiens lui fit » passer heureusement plusieurs de ces cataraçtes , qui ne faisoient qu'augmenter à mesure qu'il avançoit. Enfin , se trouvant à quarante lieues » de la Mer après six jours de navigation , & l'obstacle des rochers ne » lui permettant pas de pénétrer plus loin , il découvrit d'un lieu haut » nommée *Sapporou* , des Monts beaucoup plus élevés , que ses Guides » Indiens nommoient *Mataouere-Moupanana*. *Bosher* , son Cousin , profitant d'une crûe d'eau , continua de remonter avec les mêmes Guides , » & parvint au Bourg de *Taupuramuné* , qui est à cent lieues de l'embouchure. Delà s'étant avancé jusqu'à celui de *Moreshego* , quatre journées plus loin , il y apprit qu'à six journées delà on trouvoit des Indiens » plus grands & plus robustes , qui se perçoient les oreilles , le nez & » la levre inférieure ; & dont les arcs & les fleches étoient d'une grandeur extraordinaire. Dans une si longue route , il vit quantité de Rivières , qui se jettent dans le Marony ; telles que l'*Arrené* , le *Toppa-naouin* , l'*Errewin* , le *Coouama* , le *Poraketté* , l'*Arrova* , l'*Arretouéré* , l'*Ouaouné* , l'*Anapé* , l'*Aunimé* & le *Karapion*. Du Bourg de *Taupuramuné* , on l'assura qu'il y avoit vingt journées jusqu'aux sources du Marony.

§ I V,

ETABLISSEMENS DE LA NOUVELLE ANDALOUSIE , DEPUIS L'ORINOQUE JUSQU'A RIO DE LA HACHA.

LA partie Orientale du Continent , qui s'étend depuis l'Orinoco jusqu'à Rio de la Hacha , contient diverses Provinces , que les Espagnols ont longtems comprises sous le nom de Nouvelle Andalousie ; mais , quoique plusieurs Ecrivains le lui conservent encore , on le trouve borné , dans ses nouvelles divisions , aux Contrées de Paria & de Cumana ; & le reste y est distingué par celui de Venezuela. Après avoir rapporté la Découverte de cette Côte (70) & la fondation de ses premiers Etablissements (71) , on ne pense à la rappeler ici , que pour donner quelque idée de son état actuel , & pour achever le tour du Continent jusqu'à Tierra-Firme , par laquelle on a commencé la Description de l'Amérique méridionale.

(70) Au Tome XII de ce Recueil , pag. 89.

(71) Au Tome XIII , pag. 51.

Il est fort étrange que tout ce grand Pais, qui est un des premiers que les Espagnols aient découverts, ait été le plus négligé par leurs Ecrivains, & le moins fréquenté des Voïageurs. On ne connoît point une seule Relation qui en porte le titre, ni qui en donne particulièrement la Description : mais on ne manque point de lumieres, dispersées dans les Voïageurs, & d'autres secours, qu'il n'est question que de rassembler.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

En sortant du Golfe de Paria, par Bocca del Drago, qu'on a décrit au tems de sa découverte, on trouve, à l'angle de l'Île de la Trinité vers l'Ouest, le Cap de *Salinas*, qu'on nomme aussi Cap de *Paria*, du nom de la Province à laquelle il appartient : on a peine à comprendre pourquoi cette Contrée, qui n'a pas moins de soixante-dix lieues de Côte jusqu'au Cap d'Araya, est si peu connue, & vraisemblablement si peu habitée, que l'Amérique méridionale a peu de parties plus obscures. A l'exception d'un petit nombre de Pointes & de Golfes, qu'on trouve placés comme au hasard dans les Cartes hydrographiques, tels que *Tres Puntas*, que la plupart mettent presqu'au milieu de cette espace, la Province de Paria ne figure que par son nom.

Le Cap d'Araya, fort célèbre dans cette Mer, s'avance en angle presqu'aigu, vis-à-vis de la pointe Occidentale de la Marguerite, & forme, à l'Est, un Golfe, qui pénètre de plusieurs lieues dans le Continent. Les Espagnols le nomment *Golfo de Cariaco*. Il est ici d'une fort grande largeur ; mais il se resserre un peu, vers la petite Ville de Cumana. Les environs du Cap, comme tout le terrain du Continent, dans l'espace de quelques lieues, sont bas & couverts de ronces. Derrière le Cap, la Nature a placé une Saline, qui seroit utile pour les Navigateurs, si elle n'étoit trop éloignée du rivage. Mais dans l'intérieur du Golfe, le Continent forme un coude, près duquel est une autre Saline, la plus grande peut-être qu'on ait connue jusqu'aujourd'hui. Elle n'est pas à plus de trois cens pas du rivage, & l'on y trouve, dans toutes les Saisons de l'année un excellent sel, quoique moins abondant au tems des pluies. Les opinions varient sur l'origine de ce sel. Quelques-uns croient que les flots de la Mer, poussés dans l'Etang par les tempêtes, & n'ayant point d'issue pour en sortir, y sont coagulés par l'action du Soleil, comme il arrive dans les Salines artificielles de France & d'Espagne : d'autres, à qui le rivage paroît trop convexe pour donner passage aux flots, jugent que les eaux salées s'y rendent de la Mer par des conduits souterrains ; enfin d'autres encore attribuent aux Terres mêmes une qualité saline, qu'elles communiquent aux eaux de pluie. Ce sel est si dur, qu'on n'en peut prendre sans y employer le fer. On se sert de petites barques, pour l'apporter au bord de l'Etang, d'où il se transporte au rivage sur de petits traîneaux. Quoique la Saline soit dans un lieu fort uni, elle est bordée, de plusieurs côtés, par de hautes Montagnes. Tout le Pais est d'ailleurs fort sec, sans aucune apparence de Sources ou de Ruisseaux ; ce qui met les Travailleurs dans la nécessité de tirer leurs vivres & leur eau de l'autre côté du Golfe, où l'on trouve, à trois lieues dans les Terres, une petite Riviere nommée *Bardones*. Les vivres leur viennent de la Ville même de Cumana. Pendant ce Canton est assez peuplé de Bêtes sauvages,

Cap d'Araya.

Saline extraordinaire.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

Fort de Sant'Iago.
80.

telles que des Cerfs, des Chevres, des Lievres, & des Lapins; outre divers Animaux inconnus en Europe. Les Tigres & les Serpens y sont en grand nombre. La Saline même est environnée de ronces si piquantes, qu'on ne peut en approcher sans avoir commencé par ouvrir avec beaucoup de peine, un chemin, qui se ferme en peu de tems lorsqu'on cesse d'y passer. Les Hollandois étoient dans l'usage d'y aller prendre du sel; mais aiant été surpris, dans le cours du siècle passé, par quelques Vaisseaux de guerre Espagnols, ils furent enlevés, & traités avec beaucoup de rigueur. Ensuite l'Espagne, pour se conserver une possession sans partage, fit construire dans ce lieu un Fort, muni d'une bonne Artillerie & d'une Garnison proportionnée. Laet en donne la Description, qu'il enoit de plusieurs Hollandois qui avoient vu ce nouvel Etablissement. Il est bâti sur un Rocher assez élevé, à la distance d'environ cent pas de la Mer. C'est un quarré, flanqué de quatre Bastions, du côté oriental: le mur est de pierre vive, & n'a gueres moins de quarante palmes de hauteur: le côté qui regarde la Mer est le plus bas. On n'y compte pas moins de trente trois Pieces de Canon, dont la moitié sont de fonte, ni moins de deux cens Hommes de Garnison. Son unique foible est de se trouver commandé par une Montagne, qui n'en est séparée que par une Vallée assez étroite. Il tire deux fois la semaine, les provisions de Cumana, outre le Vin, l'Huile & les Etoffes qu'il reçoit par la Mer. Une guérite, perchée sur la Montagne voisine, sert continuellement à découvrir les Vaisseaux qui viennent à la Côte. Enfin ce Fort, que les Espagnols nomment *Sant'Iago*, est situé si avantageusement pour la défense des Salines, que les plus petites pieces d'Artillerie peuvent foudroier les Vaisseaux & les Barques qui entreprendroient de s'en approcher.

Province de
Cumana.

Le Pais qui suit le Cap d'Araya, & qui est séparé des Terres précédentes par le Golfe de Cariaco, est la Province de Cumana. Si l'on s'en rapporte à la Description des Espagnols, elle s'étend d'environ quarante lieues dans les Terres. On a donné, dans un autre lieu, le caractère & les usages de ses Habitans (72), avec les premières expéditions des Espagnols & la fondation de quelques Villes. Celle qui porte le nom de Cumana est située à deux milles de la Mer, entre des Bois qui la cachent à ceux qui abordent sur la Côte; excepté la Maison du Gouverneur, que sa situation sur une Colline fait appercevoir dans l'éloignement. La Rade est extrêmement commode, par sa profondeur, qui est de douze ou treize brasses, sur un fond très net, & par sa forme demi-circulaire, dont elle tire l'avantage d'être à couvert de plusieurs vents; sans compter qu'on y peut mouiller à peu de distance du rivage.

Province de
Venezuela.

La Province de *Venezuela*, ou petite Venise, nom dont on a rapporté l'origine (73), s'étend aujourd'hui des confins de la Nouvelle Andalousie jusqu'à ceux du Gouvernement de Rio de la Hacha. On donne environ cent trente lieues de longueur à cette étendue, sur quatre-vingt dans sa plus grande largeur, jusqu'au nouveau Roiaume de Grenade. Les Terres y sont si fertiles, qu'on en tire annuellement deux moissons; on y nour-

(72) Voyez, ci-dessus, Tome XIII, pag. 24.

(73) Tome XII, p. 82 & suiv.

tr, dans les Pâturages dont elle abonde, un très grand nombre de Bestiaux; & ces deux avantages lui ont mérité le nom de Grenier, entre plusieurs autres Provinces qu'elle fournit de farine de Froment, de Biscuit de Mer, de Fromage, de Sain-doux, de Coton, & de diverses sortes d'étoffes. Elle donne aussi quantité de Cuirs & de Salsepareille, qui se transportent en Europe des Ports de Guayra & des Caracas, ou Caragues. La Chasse & la Pêche n'y sont pas moins abondantes. Le Fleuve *Unaré* qui la traverse est si poissonneux, que dans le dernier siècle les Naturels du País avoient souvent la guerre entr'eux, pour le droit ou la facilité d'y pêcher. Elle ne manque pas non plus de Mines, surtout de Mines d'or, qui passe même pour pur, & qu'on évalue à 22 Carats & demi.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

Ce Gouvernement renferme plusieurs Provinces particulieres, distinguées par leurs propres noms, sur la Côte & dans l'intérieur du País, telles que *Curianam*, *Cuicas*, *Caracas*, *Bariquicemeto*, *Tacuyo*, & quelques autres; mais comme on ne trouve rien de fixe pour leurs bornes, c'est assez d'avoir nommé les principales, dont le nom pourra revenir à l'occasion des Villes habitées aujourd'hui par les Espagnols. Laet rapporte, d'après leurs Voyageurs & leurs Historiens, que toutes ces Provinces contiennent plus de cent mille Indiens, Tributaires de l'Espagne, sans comprendre dans ce nombre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans & au-dessus de cinquante ont été dispensés du Tribut par un ordre particulier du Conseil des Indes.

Autres Provin-
ces du même
Gouvernement.

La fameuse entreprise des *Velfers* d'Allemagne a fait, dans un autre lieu, le sujet d'un article intéressant (74). Dès l'année 1550, on avoit fait transporter d'Afrique, dans la Province de Venezuela, un grand nombre de Negres, sur lesquels on formoit les plus hautes espérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ayant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs Maîtres.

On compte, dans ce Gouvernement, huit Villes, ou grandes Bourgades, habitées par les Espagnols, dont la principale se nomme ordinairement *Coro*, quoiqu'elle soit connue aussi sous le nom de *Venezuela*. Les Indiens l'appellent *Corana*. Sa situation est vers les onze degrés de Latitude Nord, dans un Canton assez tempéré, mais absolument dépourvu d'eau. Quoiqu'au milieu d'une Plaine, elle a des Montagnes autour d'elle; ce qui contribue peut-être à rendre son climat si sain, qu'on n'y connoît point les maladies, ou qu'on n'y a pas besoin d'autres remèdes que les Simples & les autres Plantes, qui y croissent en abondance. Les Animaux de Terre & de Mer y sont les mêmes que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. On remarque seulement que les Lions y sont si timides, qu'un Indien les met en fuite avec un Bâton; tandis qu'au contraire les Tigres y sont d'une férocité singulière. La Ville de *Coro* a deux Ponts, l'un à l'Occident, éloigné d'une lieue, dans une Baie qui s'enfonce derrière le Cap Saint Romain, où la Mer n'est jamais violente, mais n'a pas plus de trois brasses d'eau; l'autre au Nord, à deux lieues de la Ville, beaucoup plus profond, & plus orageux. C'est devant cette

Villes Espagnoles.

Coro.

(74) Voyez, ci-dessus, Tome XIII, p. 52. & suiv.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

partie du Continent, que sont situées les Iles d'Aruba, de Curacao, de Bonaire, d'Aves ou des Oiseaux, & quelques autres qui s'étendent de l'Est à l'Ouest, à-peu-près sous une même ligne. Toute la Côte est exposée à des vents qui la rendent peu sûre pour le mouillage. Elle a d'excellentes Salines, à la distance d'une lieue dans les Terres.

De la Ville de Coro, le Continent s'avance de douze lieues dans la Mer, & forme une espèce de Peninsule, que les Indiens nomment *Paragoana*. C'est l'extrémité de sa Pointe, qui compose le Cap Saint Romain. On donne environ vingt-cinq lieues de tour à cette Peninsule. La plus grande partie en est plate, & peuplée de Bêtes féroces : mais cet obstacle & la disette d'eau douce n'empêchent point qu'elle ne soit habitée d'un bon nombre d'Indiens, dont on vante beaucoup la douceur. Coro est la résidence ordinaire du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque, Suffragant de l'Archevêché de San-Domingo dans l'île Espagnole.

Plaine de Carora.

C'est dans le voisinage de la même Ville qu'on trouve cette fameuse Plaine, que les Espagnols nomment *los Llanos de Carora*, longue de seize milles, & large de six, qui, dans cette étendue, renferme avec une abondance extraordinaire toutes les nécessités & les délices de la vie humaine.

De Coro à la Province de Bariquicemeto, le chemin est par des Montagnes nommées *Xizabaras*, qui commencent assez proche de la Ville, moins incommodes par leur hauteur que par la rudesse du terrain, & dont les Habitans, connus sous le nom d'Axaguas, sont des Antropophages que les Espagnols n'ont encore pu dompter.

Caravaleda.

La seconde Ville de ce Gouvernement se nomme *Nuestra Señora de Caravaleda*. Elle est située dans une Province dont les Indiens se nomment *Caracas*, à peu de distance de la Mer du Nord. On compte environ quatre-vingt lieues de Coro à Caravaleda. Cette Ville est accompagnée d'un Port, mais dangereux & peu fréquenté. Les Espagnols ont fait construire, à peu de distance, sur le rivage même, un Fort qu'ils nomment *Caracas*. Le Continent s'élève ici en Montagnes, dont on compare la hauteur à celle du Pic de Tenerife. La Mer qui les borde est toujours si orageuse, qu'à l'exception d'une petite Anse qui contient le Fort, il n'y a point d'endroits dont on puisse approcher sans difficulté avec les Chaloupes.

San'tago de
Leon.

San'tago de Leon, troisième Ville du Gouvernement de Venezuela, est situé aussi dans la Province des Caracas, à quinze ou seize lieues de la Mer, à soixante-dix-sept de Coro vers l'Est, & suivant Herrera à trois ou quatre de Caravaleda vers le Sud. C'est la résidence du Gouverneur. Deux chemins conduisent de cette Ville à la Mer : l'un assez facile, mais qui peut être fermé & défendu par les Indiens voisins, surtout vers la moitié de la route, où il est rétréci par des Montagnes & des Bois inaccessibles, qui ne lui laissent pas plus de vingt piés de large : l'autre, très rude, au travers des Montagnes mêmes & de leurs précipices. Après les avoir traversés, en venant de la Mer, on descend dans un Pais plat où la Ville est située.

La quatrième Ville , nommée *Nova Valencia* , est à vingt-cinq lieues de Sant'Iago de Leon , à sept d'un Port qui se nomme *Burburata* , & à soixante de Coro , suivant Herrera : mais Laet le soupçonne de se tromper , & juge , dit-il , par la comparaison des distances , que Coro ne peut être à plus de quarante-cinq lieues de *Nova Valencia*.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.
Nova Valencia.

Nova Xeres , cinquième Ville , en est à quinze lieues , presque droit au Sud , à soixante de Coro vers l'Est , & à vingt-un de *Nova Segovia*. On ignore le tems de sa fondation ; mais elle paroît assez moderne , parceque c'est depuis peu , qu'on trouve son nom dans les Historiens & les Voyageurs.

Nova Xeres.

La sixième Ville , qui porte celui de *Nova Segovia* , fut bâtie en 1552 , par Jean de Villegas , qui commandoit dans la Province au nom des Vellies. Il s'étoit avancé de la Province de Tucuyos , avec quelques Troupes , jusqu'au pié des Montagnes qui se nomment aujourd'hui les *Monts Saint Pierre* , proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient alors *Buria* , & que les Espagnols nommerent *Saint Pierre* , parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Villegas , ayant découvert quelques apparences de Mines d'or dans les Montagnes voisines , choisit ce lieu pour y former une Colonie : mais ensuite l'intempérie de l'air la fit transférer au bord du Fleuve de Bariquicemeto , sous le nom de Nouvelle Segovie. Ce Fleuve tire le nom Indien , qu'il a continué de porter , de la couleur de ses eaux , qui deviennent cendrées , pour peu qu'elles reçoivent d'agitation. Le País est habité par diverses Nations Barbares , qui ne parlent point la même Langue. Il diffère peu , pour le climat , des Contrées voisines. La chaleur y est très vive dans les Plaines ; mais les Montagnes , dont il est environné comme d'un mur , lui communiquent le soir un air frais. Le tems de l'Été y répond exactement à celui de l'Hiver d'Espagne. Les Habitans , ayant peu de Maïs & d'autres grains , se nourrissent de Plantes & de racines. Ils ne manquent pas de Poisson , dans les Rivières d'*Acarigua* & de *Borante* , & dans quantité de Ruisseaux qui traversent leurs Terres. Les Montagnes leur fournissent aussi toute sorte de Gibier , surtout dans les mois d'Été. Comme il descend alors dans les Plaines , les Habitans mettent le feu à l'herbe sèche , & se tiennent postés avec leurs lances & leurs fleches pour tuer quantité de Sangliers , de Cerfs & de Daims. On prétend que toutes les Rivières de cette Contrée , & plusieurs autres qui descendent du côté méridional des Montagnes , se rendent par un long cours dans l'Orinoque. Le País montagneux , qui est à gauche de *Nova Segovia* , est habité par des Peuples qu'on nomme *Chicas* , & passe pour riche en or : toute cette Province étoit autrefois fort peuplée ; mais les maladies , & , si l'on s'en rapporte aux Espagnols , les vices mêmes des Habitans l'ont rendue presque déserte.

Nova Segovia.

A quelque distance de la Nouvelle Segovie , on voit couler une petite Rivière , que la clarté de ses eaux a fait nommer *Rio Claro* , & qui rentre dans la Terre , assez proche de sa source. Elle est fort petite en Hiver ; & contre les Loix communes , elle grossit si singulièrement en Été , que les Habitans en tirent alors des Ruisseaux pour arroser leurs Terres & leurs Bleds , qui leur rendent par ce secours une très abondante moisson. Ce

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

Pais étant propre d'ailleurs à nourrir diverses sortes de Bestiaux, les Habitans tirent un grand profit de ceux qu'ils font passer dans le Nouveau Roïaume de Grenade. Ils y portent aussi des Etoffes de coton.

Nova Segovia, ou la Nouvelle Segovie, est à vingt lieues de Nova Xerez, à dix de Tucuyo, & à quatre-vingt de Coro. On va de cette Ville à Tucuyo, par une Vallée d'environ douze lieues de long.

Tucuyo.

La septieme Ville du Gouvernement de Venezuela s'appelle *Tucuyo*; du nom de la Vallée, qui s'étend entre Nord & Sud, & qui dans une si grande longueur n'a pas plus d'une demie lieue de large. Une Riviere, qui passe au milieu, porte aussi le même nom. On vante la douceur de l'air, & l'abondance des productions du terroir. Il n'y manque rien aux besoins ni aux plaisirs des Habitans. La Ville est à cinquante lieues de la Mer du Nord, à soixante-dix de Sant'Iago de Leon, à onze de Nova Segovia, à quatorze de ce qu'on nomme *Portillo*, ou petit Port de *Carora*, à 85 de Coro, & à 25 de Truxillo. Les Cannes de Sucre croissent heureusement dans la Vallée. Le coton, dont les Indiens font des Etoffes, & commencent à se faire des habits, diverses sortes de grains, de Plantes, & de légumes, les fruits même étrangers qui prospèrent dans une si bonne Terre, rendent cette Vallée une des plus fertiles du monde. Les Campagnes & les Forêts voisines sont remplies de Bêtes farouches, surtout de Cerfs, dont on a tué quelquefois jusqu'à cinq cens dans un espace fort court. Malheureusement il s'y rassemble quantité de Tigres & d'autres Animaux nuisibles aux Habitans. Quoiqu'on ait reconnu, à plusieurs apparences, que le Pais a des Mines d'or, la disette d'Ouvriers n'a point encore permis de les ouvrir. On s'y borne à l'Agriculture, & à nourrir du Bétail, particulièrement des Chevaux.

Les Habitans de cette Contrée sont de la Nation des *Caibas*. On en distingue plusieurs branches, dont les Langues ne laissent pas d'être fort différentes; mais elles sont toutes fort belliqueuses. Leurs armes, avec l'arc & les fleches, sont des massues & des pierres. Une partie de ces Peuples a reçu le joug des Espagnols, & commence à perdre son ancienne férocité. On compte, de Tucuyo au Nouveau Roïaume de Grenade, cent cinquante lieues, dont cent n'offrent que d'agréables Plaines, fécondes en toutes sortes de fruits, & traversées par des Rivières fort poissonneuses. De hautes Montagnes & d'épaisses Forêts rendent le reste du chemin plus difficile.

Truxillo, ou
N. S. de la Paz.

Truxillo, huitieme Ville, qui se nomme aussi *Nostra Señora de la Paz*, est située dans une Province dont les Habitans naturels sont distingués par le nom de *Cuicas*. Elle est à près de quatre-vingt lieues de Coro, droit au Midi, à vingt-cinq de Tucuyo vers l'Ouest, & à dix-huit du grand Lac de *Maracaibo*, qui a sur ses bords une Bourgade, de la dépendance de cette Ville, où elle envoie diverses sortes de denrées, telles que de la farine du Biscuit de Mer, de la chair de Porc &c, qu'on y embarque aux mois de Mai & de Novembre, pour les transporter en diverses Provinces de l'Amérique méridionale. Ce commerce la rend florissante.

Laguna.

Les Espagnols ont, dans le même Gouvernement, une autre Ville qu'ils nomment *la Laguna*, située sur la rive Occidentale du Lac de Maracai-

bo, à quarante lieues de Coró. Mais cette partie du Lac, ou plutôt l'Anse qui contient la Ville, est embarrassée de tant de fables, qu'elle ne peut recevoir que de fort petites Barques. Aussi le Commerce y est-il si négligé, que les Campagnes voisines, quoique fort unies, demeurent incultes & désertes. On y trouve une extrême abondance de toutes sortes de Gibier, surtout de Palombes & de Perdrix, & du miel dans le tronc de tous les Arbres. Les Tigres y sont en si grand nombre, & d'une si furieuse audace, qu'ils font ouvertement la guerre aux Habitans.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

Le grand Lac de Maracaïbo, qu'on vient de nommer, a reçu aussi des Espagnols le nom de *Lago de Nuestra Señora*. C'est proprement un Golfe maritime, puisqu'il est formé par la Mer, d'où il pénètre dans le Continent, les uns disent de quarante lieues, d'autres de vingt-cinq. Sa plus grande largeur est de dix lieues; & toute sa circonférence, suivant la première opinion, est d'environ quatre-vingt. On ne donne pas plus d'une demie lieue à son embouchure. Il a ses Marées régulières; ce qui fait que malgré la quantité de Rivières & de Torrens qu'il reçoit, ses eaux ont toujours quelque chose de saumâtre. Un assez grand Fleuve, qui y descend du Nouveau Roïaume de Grenade, sert à l'entretien d'un Commerce fort avantageux entre ce Roïaume & le Gouvernement de Venezuela.

Lac de Maracaïbo.

Quelques-uns des Peuples Indiens qui habitent ses rives, conservent encore l'usage de se faire des Cabanes sur les arbres, au milieu des eaux dont leurs champs sont inondés. Ces Nations sont fort variées. On donne le premier rang à celle des *Pocabuyes*, qui possèdent, dit-on, beaucoup d'or. Les *Alcoholades*, qu'on nomme après eux, ne sont pas moins riches, mais joignent à l'abondance de l'or le goût de l'agriculture, qui leur fait tirer de leurs terres toutes sortes de provisions. On vante beaucoup aussi leur douceur, & la police qui regne dans leurs Habitations. Entre les Montagnes & le Lac, est un Canton fort uni nommé Xurnara, qui n'est pas moins cultivé: mais les Montagnes qui le bordent sont habitées par la Nation féroce & belliqueuse des *Coromochis*. Le fond du Lac, que les Espagnols nomment *Culata*, a pour Habitans les *Bolaques*, autres Barbares, dont le País est rempli d'une vase humide, qui le rend fort mal sain, & qui y produit une incroïable quantité d'Insectes.

Différentes Nations d'Indiens.

De Xurnara jusqu'à Coró, c'est-à-dire dans un espace d'environ quatre-vingt lieues, on trouve plusieurs autres Nations Indiennes, pauvres & barbares, qui n'ont point encore été subjuguées par les Espagnols.

Ce Gouvernement a presque pour borne, à l'Est, le Port de Maracapaná, qui passe pour le principal de cette Côte. Entre les Montagnes, qui s'étendent, les unes à deux lieues, d'autres à six & à dix de ce Port, on trouve une Nation, nommée les *Chuigotos*, dont les différentes branches s'accordent mal entr'elles, quoiqu'elles parlent la même Langue, mais se ressemblent par la féroce de leur caractère, & surtout par leur haine pour les Espagnols. La Colonie de l'Île de Cubagua avoit autrefois sur cette Côte, un Fort, où elle entretenoit une assez nombreuse Garnison, sous prétexte de veiller à la défense de la Province, mais au fond pour enlever ces misérables Indiens, & pour en faire autant d'Esclaves, qui étoient transportés dans les autres Colonies. Cette violence a beaucoup

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

servi à dépeupler un Gouvernement si vaste. Entre Maracapana & la Province de Bariquicemero, il n'y a qu'une grande Plaine, d'environ cent lieues de long, où l'on trouve aujourd'hui plus de Tigres que d'Indiens, & dans laquelle il y a peu de sûreté à voyager.

Laet a pris soin de recueillir tout ce qui regarde les Côtes de la Nouvelle Andalousie, c'est-à-dire des deux Gouvernemens de Cumana & de Venezuela.

Côtes de la
Nouvelle Andalousie.

De Cumana, la Côte va, dit-il, au Nord. Elle s'ouvre d'abord pour le passage du Fleuve que les Espagnols nomment *Rio de Canoas*, ensuite pour celui de Bardones. On trouve le Port de *Moxina*, ou *Moxino*, que sa situation met à couvert de tous les Vents; & plus loin la Baie de Sainte Foi. Ensuite on rencontre un écueil nommé *Borats* par les Hollandois, & fort dangereux, si le Canal qui le sépare du Continent n'étoit assez profond pour laisser un passage libre aux plus grands Vaisseaux; après lequel on arrive à l'entrée d'une autre Baie, nommée *Comenagos*, Ouest de Maracapana, également belle & commode pour la navigation, & dont la partie Occidentale reçoit une petite Rivière où l'aiguade est très facile. Sur les bords de cette Baie & dans l'intérieur des terres, on trouve des arbres fort estimés pour diverses sortes de teinture, surtout jaune & rouge. De cette belle station, on ne compte pas plus de quatre milles jusqu'aux petites Iles de *Pirito*, & son angle occidental répond à la Pointe orientale de ces Iles.

Les Iles de *Pirito*, qui sont au nombre de deux, ne sont éloignées que d'un mille l'une de l'autre, & sont à la même distance de la Côte. Elles sont désertes, & si basses, qu'elles paroissent au niveau de la Mer. Le Continent s'ouvre, vis-à-vis d'elles, par une Rivière dont les eaux sont salées jusqu'à trois milles dans les terres: elle se nomme *Rio de Ermacito*, & ses bords sont habités par la Nation des Caribos. Devant la Pointe occidentale de la seconde Ile de *Pirito*, on trouve dans le Continent une Baie nommée *Oychiero*, où le mouillage n'est pas commode.

On rencontre ensuite, une Montagne remarquable, que les Espagnols appellent *Morro de Correbicho*, devant laquelle est située l'Ile de la Tortue, à onze degrés douze minutes de Latitude du Nord. Bientôt après, on arrive au Cap de la *Caldera*, ou *Cordileira*, qui est une Pointe assez basse, mais d'où les terres commencent à s'élever si sensiblement, qu'après l'avoir doublée vers l'Ouest, on découvre, dans l'éloignement, de très hautes Montagnes, qui se nomment *Caracas*, ou les Caragues. *Figueredo* place ce Cap à dix degrés de Latitude du Nord, & d'autres y ajoutent quelques minutes. C'est à quinze milles du même Cap, qu'est situé le Fort de Caracas; & deux milles plus loin on trouve un autre Cap, nommé *Blanco* par les Espagnols, derrière lequel le mouillage est assez commode, sur neuf brasses d'eau. A treize milles de Blanco, on arrive au Port *Turiamé*, dont la Côte est ornée d'arbres fort verts, & s'ouvre par une petite Rivière d'eau douce. A deux milles de ce Port, qui est très sûr, & qui contient des salines fréquentées, on découvre les Iles de *Burburata*.

Après *Turiamé*, on rencontre une Baie que les Espagnols ont nommée *Golfo*

Golfo triste, devant laquelle est située l'île Hollandoise de Bonaire. Plus loin, le Continent s'avance par une Pointe qui se nomme *Punta seca*. Les lieux suivans sont moins connus, ou sont demeurés sans noms & sans description, jusqu'au Cap Saint Romain, qui est situé, suivant les Cartes Hollandoises, à douze degrés six minutes du Nord : il fait la dernière Pointe de la Peninsule dont on a parlé sous le nom de Paragrana, qui est basse dans toutes ses parties, & qui ne laisse découvrir dans l'éloignement, qu'une seule Montagne, nommée Sainte Anne.

Du Cap de Saint Romain, la Côte tourne à l'Ouest pendant sept ou huit milles; ensuite, se retirant vers le Midi elle s'avance vers *Coro*, principale Ville du Gouvernement de Venezuela, où le Lac de Maraïbo décharge ses eaux au fond de la Baie; & de l'entrée de cette Baie, elle reprend vers le Nord.

La saison la plus favorable à la navigation est ici depuis le mois de Mai jusqu'en Octobre; car entre ceux de Novembre & d'Avril, les Vents du Nord y soufflent avec violence, & rendent la Mer fort dangereuse. Ce Détroit, comme Laet le nomme, parcequ'il est bordé d'un grand nombre de petites Îles, est fermé à l'Ouest par le Cap de *Coquibocoa*, situé, suivant les observations des Espagnols, à douze degrés de Latitude du Nord, bas, & s'avancant en Mer par une Pointe sablonneuse. L'intérieur du Continent offre, en cet endroit, de hautes & rudes Montagnes, que les Espagnols nomment *Sierras de Azieye*. Devant le Cap sont les Îles de *Mongas*, vers lesquelles on gouverne ordinairement pour se rendre à Carthagene : ce sont trois ou quatre petites Îles, dont la plus Méridionale est fort haute, & blanche de fiente d'Oiseaux. Celle qui regarde le Nord se fait distinguer par une Montagne en forme de selle. Les autres sont moins des Îles que des Rochers.

Caps de Coqui-
bocua & de Vela.

Du Cap de Coquibocoa au fameux Cap de Vela, Figueredo compte vingt-cinq lieues. Le Continent a plusieurs Baies dans cet intervalle. Celle, qu'on nomme *Bahia Honda*, est fort ouverte, très sablonneuse, & comme dentelée sur ses Côtes, par quantité de petites Anses. Les Indiens, qui l'habitent, sont extraordinairement maigres & pâles, vont nus, & différent peu des Bêtes. On trouve ensuite une autre Baie, qui se nomme *El Portete*, à quatre lieues du Cap de Vela, vers l'Orient. On la croit aussi pleine de sable & d'écueils; quoique, suivant quelques Relations, elle ne manque point d'eau dans l'intérieur, & que le danger ne soit qu'à l'embouchure.

Le Cap de Vela, qui sépare le Gouvernement de Venezuela de celui de Rio de la Hacha, est fort élevé du côté de la Mer; & comme il s'abaisse par degrés vers le Continent, on le prend pour une Île en approchant du côté de la Côte. Ses terres sont si stériles, qu'à peine y voit-on croître un peu d'herbe.

Îles de la Côte.

Aux Îles qu'on a nommées, & qui sont face à la Côte de Venezuela, joignons celles de Blanca, d'Orchilla, de Rocca, & d'*Aves* ou des Oiseaux; les trois dernières sur une même ligne entre Tortuga & Bonaire; la première, plus avancée en Mer au Nord-Est. Celle-ci, c'est-à-dire *Blanca*, est, suivant quelques-uns, à douze degrés de Latitude du Nord,

Blanca.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

&, selon d'autres, à onze degrés quarante-huit minutes. Elle n'est éloignée que de quarante lieues au Sud-Ouest de la Grenade, & de seize au Nord-Ouest de la Marguerite. Sa circonférence est d'environ seize milles. On ne lui connoît point d'autre Port que du côté occidental, dans une Baie fort sabloneuse. Elle a peu de Montagnes & peu d'Arbres, dans cette partie; mais tout le côté oriental est couvert de Bois; & sous la plupart des arbres, on voit encore une espèce de sauge dont l'odeur parfume l'air. Le terroir est d'ailleurs si pierreux & si sec, qu'il ne peut recevoir de culture. On n'y trouve point de sources, ni d'autre eau que celle de pluie, qui se rassemble dans divers étangs. Entre les Herbes odoriférantes, les Forêts y sont remplies de Plantes armées de pointes fort aiguës, qui pénètrent la chair jusqu'à n'en pouvoir être arrachées sans beaucoup de peine. Les Champs & les Plainnes n'offrent que de grandes herbes, qui montent jusqu'aux genoux. Il ne faut pas chercher, dans cette Ile, d'autres Animaux que des Boucs & des Chevres; mais, sans qu'on en connoisse l'origine, ils s'y sont tellement multipliés, qu'on les rencontre par mille; & quoique l'Ile ait toujours été déserte, cette Chasse y attire souvent les Espagnols & les Hollandois. On y trouve aussi quelques Salines, mais dans une situation fort incommode.

Tortuga.

L'Ile Tortuga, qui suit celle de Blanca, est par les onze degrés douze minutes, & n'est éloignée de la Marguerite, que d'environ quatorze milles, comme elle n'est qu'à quinze ou seize de Blanca. Sa longueur est de trois ou quatre milles de l'Est à l'Ouest, & sa largeur d'un demi mille. Toute sa partie occidentale est couverte d'un Bois fort épais. Elle n'a de remarquable qu'une Saline, située derrière la Pointe orientale, où l'on trouve, au mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, assez de sel pour la charge de trois ou quatre Vaisseaux: mais le mouillage n'y est pas commode; & l'Ile entière n'a qu'une assez bonne station à la Pointe du Nord, qui s'avance par un Col fort étroit, derrière lequel les Vaisseaux sont à l'abri.

Orchilla.

Orchilla est à quinze milles de Tortuga, vers Nord-Ouest. Cette Ile est composée de plusieurs parties, dont la plus grande représente fort bien un croissant, & n'est séparée des autres que par des canaux fort sabloneux. Celles-ci regardent le Nord. La grande est une Terre basse, qui n'a quelque apparence de Montagnes qu'à ses Pointes de l'Est & de l'Ouest, où l'on trouve quantité de Chevres. Le côté Méridional & celui du Couchant sont fort escarpés. On ne trouve d'arbres que dans les parties du Sud & du Nord; mais comme le fond du terroir est d'une extrême sécheresse; sans source, & sans aucune sorte d'eau douce, les arbres mêmes y sont arides & difformes. La même raison fait qu'on n'y voit presque point d'Oiseaux, ni d'autres Insectes que des Lézards.

Rocca.

Rocca, qui succède, est à six milles d'Orchilla, vers l'Occident, en déclinant un peu au Sud. Sa Latitude, suivant l'observation des Hollandois, est douze degrés quatre minutes. C'est moins une Ile, qu'une assez longue suite de Rochers, dont quelques-uns néanmoins sont revêtus d'un grand nombre d'arbres. On lui donne cinq-milles de long, entre l'Est & l'Ouest, & environ trois de large. De toutes les parties de Rocca, on découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Celle

du Nord est distinguée par une haute Montagne, que sa blancheur fait voir de fort loin. Le côté méridional de routes ces petites Iles est escarpé, & la Mer y est si profonde, que la sonde n'y trouve point de fond; tandis qu'au contraire, le côté Occidental offre quantité de sables. Il est assez surprenant que dans un terrain pierreux, qui n'est propre à nourrir aucun Animal, & dont les Arbres mêmes n'attirent presque aucune espèce d'Oiseaux, on ne laisse pas de trouver celle que les Espagnols nomment *Flamingos*, distinguée, comme l'on sait, par la beauté de son plumage, par ses jambes, aussi longues que celles des Cigognes, & par la forme extraordinaire de son bec, qui est, tout-à-la-fois, long & recourbé.

L'Ile d'Aves, ou des Oiseaux, n'est aussi qu'un composé de plusieurs petites Iles, dont la plus orientale, qui est la plus grande, est de forme triangulaire, presque au niveau de la Mer, & revêtue d'arbres; quoique le terrain en soit fort pierreux. Elle est à dix milles de Rocca, vers l'Ouest, en déclinant un peu au Nord. Les Hollandois la placent à douze degrés de Latitude Boreale. Huit ou neuf petites Iles, qui environnent la grande, en sont séparées par des Canaux sablonneux, d'un mille de large.

On ne parle point de la Marguerite & de Cubaga, qui sont face à la Côte de Cumana, parcequ'on en a donné la description dans un autre lieu. Cette Côte, depuis la Bouche du Dragon jusqu'à la Pointe d'Araya, a porté autrefois le nom de Côte des Perles, qu'on trouve même étendu jusqu'au Cap de Vela, dans le tems que les Perles y étoient en abondance, & que les Espagnols tiroient d'immenses richesses de cette précieuse Pêche. Coche est une autre Ile, mais plus petite que les deux précédentes, à quatre milles de Cubaga, vers l'Est & le Continent. On lui en donne trois de circonférence. Sa terre est si basse, qu'à peine s'élève-t-elle au-dessus des flots. Les Perles y étoient aussi fort communes; & si l'on en croit les Historiens de la Découverte, on y en a pêché jusqu'à douze & quinze cens dans l'espace d'un jour. La Mer ayant cessé d'en fournir, épuisée apparemment par l'ardeur infatigable des Pêcheurs, cette recherche est abandonnée depuis plus d'un siècle: mais quelques Voyageurs soupçonnent que dans un si long repos, les Huîtres perlières aient eu le tems de se former, de grossir, & de se multiplier, on pourroit recommencer le travail, & s'en promettre autant de fruit que jamais. On assure même qu'il a été tenté avec succès.

A l'Est de la Marguerite, on rencontre plusieurs petites Iles, qui portent le nom de los Testigos. Les Hollandois, qui les ont visitées, assurent qu'elles sont au nombre de huit, & les représentent comme de simples Rochers. Ils les placent à onze degrés trente-cinq minutes de Latitude du Nord. On apprend aussi, dans leurs Relations, que le meilleur Fort que les Espagnols aient eu dans la Marguerite se nommoit *Monpater*; que leurs Vaisseaux mouilloient sous le canon de cette Place, située sur la Pointe Orientale de l'Ile, & qu'elle est tombée, par degrés, avec la Pêche des Perles. Herrera nomme deux Bourgades Espagnoles; l'une proche du Fort, nommée *Makanao*; l'autre à deux lieues

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

Aves.

La Marguerite
& Cubaga.

Coche.

Los Testigos.

NOUVELLE
ANDALOUSIE.

de la Mer, qu'il appelle *El Valle de Santa Luzia*. Il donne à l'Île quinze lieues de long, & six de large. Oviedo assure que toute sa circonférence n'est que de trente-cinq lieues. Suivant d'exactes observations, dit Laet, la Marguerite est par les onze degrés du Nord; ce qui ne doit être entendu que du centre de l'Île.

Tabago.

Quoique l'Île de Tabago, que les Hollandois ont nommée la *Nouvelle Valachie*, ne soit éloignée que de sept à huit milles à l'Est de la Trinité, on remet sa description entre les Antilles, au nombre desquelles elle est comptée.

§ V.

GOVERNEMENS DE RIO DE LA HACHA ET DE SAINTE MARTHE.

Ville de Rio
de la Hacha.

APRÈS le Cap de Vela, on entre dans le Gouvernement de Rio de la Hacha, dont la principale Ville, qui porte aujourd'hui le même nom, reçut d'abord des Espagnols celui de *Nuestra Señora de los Nieves*, & dans la suite celui de *los Remedios*. Elle est placée sur l'Océan septentrional, à trente lieues de la Ville de Sainte Marthe vers l'Est & soixante de Coro vers le Couchant, au Midi du Cap de Vela. Sa situation est sur une Colline, à mille pas du rivage, & son Port n'est pas défendu contre les Vents du Nord. Du Cap de Vela jusqu'à cette Ville, on compte dix-huit lieues, d'un terrain bas & fort uni, où l'on ne rencontre point point d'eau ni de pierres. Le Canton de la Ville même ne s'étend que d'environ huit lieues dans le Continent; mais il est d'une extrême fertilité. On y trouve tous les Fruits d'Espagne, des Mines d'or, & diverses sortes de Pierres précieuses, dont on ne vante pas moins la vertu que la beauté; sans compter d'excellentes Salines. Cette belle Campagne est malheureusement infestée d'un grand nombre de Bêtes féroces, surtout de Tigres & d'Ours, & ses Rivières sont remplies de Caymans. La Ville est composée d'une centaine de Maisons, autrefois très riches, lorsque les Perles étoient en abondance sur toutes les Côtes voisines.

On retombe ici dans le chagrin de trouver peu de lumières sur l'état présent de cette Contrée. Cooke & d'autres Anglois assurent que Rio de la Hacha est à vingt lieues du Cap de Vela vers l'Ouest; que la Ville est petite, mais qu'il ne manque aucun agrément à son territoire; que vers l'Est, à une lieue de ses Murs, la Mer a des sables & des écueils, dont il ne faut pas s'approcher de plus d'un mille pour s'avancer vers le Port; que du même côté, un petit Fleuve descend à peu de distance de la Ville, & que son embouchure est presque bouchée de sable, mais qu'en y entrant avec de petits Navires, on peut la remonter plus librement l'espace de sept ou huit lieues.

La Rancheria,
& deux autres
Bourgs.

A six lieues de la Ville, & toujours vers l'Est, on trouve une Bourgade nommée la *Rancheria*, autrefois peuplée de ceux qui s'emploient à la pêche des Perles. A cinq lieues vers l'Ouest, en suivant la Côte,

On en trouve une autre, nommée *Tapia*, environnée de plusieurs Mé-
tairies Espagnoles; & plus loin, une troisième, nommée *Osalamanca*,
qu'on trouve citée aussi sous le nom de *Ramada*.

GOUVERNEMENT DE RIO
DE LA HA-
CHA.

Les Anglois ayant brûlé la Ville & les Bourgades, dans le tems que
la pêche des Perles y étoit florissante, il y a peu d'apparence que depuis
que cette source de richesse est tarie, elles aient pu se relever avanta-
geusement de leurs ruines. On ne laisse pas d'y emploier encore quel-
ques Indiens au même travail; mais le fruit n'en doit pas être considé-
rable, puisque tous ces lieux sont aujourd'hui si peu fréquentés, & même
si peu connus.

Le Gouvernement de Sainte Marthe, quoique plus étendu, n'est pas
représenté plus avantageusement dans les nouvelles Relations. Il s'étend
de l'Est à l'Ouest, l'espace d'environ soixante-dix lieues, depuis Rio de
la Hacha jusqu'à la Province de Carthagene, avec l'avantage de n'avoir
gueres moins de largeur, depuis la Mer jusqu'au nouveau Roïaume de
Grenade qui le borne au Sud, & de renfermer dans cette étendue plu-
sieurs autres petites Provinces. On nomme *Pozigueica*, *Betonia*, *Tairona*,
Chimila & *Buritaca*; sans compter quelques belles Vallées, qui forment
autant de Cantons particuliers, sous des noms qui leur sont propres.

SAINT E
MARTHE.
Son étendue.

Ses Provinces,
& leurs proprié-
tés.

Dans la partie de cette Région, qui regarde la Mer, les chaleurs sont
incommodes; mais le voisinage des Montagnes, qui s'avancent jusqu'à
vingt lieues de la Capitale, rendent l'air moins chaud dans l'intérieur des
terres, surtout dans la Province de Taivona, où la hauteur du terrain
fait quelquefois ressentir un froid fort vif. Sur la Côte, on est rafraîchi
par les Vents d'Est & de Nord, qu'on nomme Brises. Pendant les mois
de Septembre & d'Octobre, où ces Vents secs ne soufflent point, il y
pleut beaucoup, & l'on y éprouve alors un Vent du Continent que les
Espagnols nomment *Vandavals*.

Entre la Ville de Sainte Marthe & le pié des Montagnes, dans un espace
de trois lieues en sortant des murs, le terrain est fort uni; mais à me-
sure qu'on avance vers les hauteurs, on le trouve plus pierreux & plus
stérile, sans arbres, aussi peu propre à nourrir des Bestiaux qu'à pro-
duire aucune sorte de grains. Il ne laisse pas d'être arrosé par quantité
de Torrens & de petites Rivières, qui descendent des Montagnes. Dans
les Campagnes les plus fécondes, on voit souvent les moissons brûlées
ou corrompues par des Vents qui n'épargnent rien, & qui exposent les
Habitans à toutes les horreurs de la famine. Mais on en tire ordinaire-
ment toutes sortes de grains & de fruits, sans excepter les productions
d'Espagne, qui croissent ici fort heureusement. Les Poules & les Pigeons
d'Europe s'y sont multipliés avec le même succès; mais le País, comme
celui de la Hacha, contient quantité d'Ours & de Tigres.

Dans la Province de Buritaca, vers le chemin qui conduit de Sainte
Marthe à Salamanca, on connoît plusieurs veines d'or. Celle de Tairona
produit des pierres précieuses, dont quelques-unes ont de puissantes ver-
tus contre différentes infirmités du corps, telles que les maladies néphre-
tiques & le flux de sang. On y trouve aussi du Jaspe, du Porphyre, &
quelques veines d'or. A moins d'une demie lieue de Sainte Marthe, la

SAINT
MARTHE.

Nature a formé des Salines, d'où l'on tire d'excellent sel, qui se transporte dans les Provinces voisines.

Les Indiens de ce Gouvernement ne manquent point d'agilité, ni d'industrie; mais ils sont de mauvais caractère, & d'une arrogance révoltante. Leurs Cantons sont gouvernés par des Chefs. Ils empoisonnent leurs fleches, pour la guerre, & se couvrent le corps d'une calaque de coton, bigarrée de diverses couleurs & d'un tissu fort épais, qui les défend des fleches d'autrui. Il reste encore un fort grand nombre de ces Barbares, avec qui les Espagnols n'ont jamais pu s'accorder. La guerre est fréquente entr'eux; & plusieurs tentatives sanglantes n'ont encore pu mettre l'Espagne en possession de la riche Province de Tairona. La Vallée de même nom est très grande, & d'une extrême fertilité. Elle est à six ou sept lieues de Sainte Marthe (75), à six de la Mer, & proche d'une autre Vallée, nommée *Mongay*, qui n'est pas moins riche.

Buritaca est à treize lieues de Sainte Marthe, vers Salamanca; & Bonda, à trois lieues & demie. Pozigueica est séparé de la même Ville par une grande & belle Vallée, qui se nomme *Coto*. On ne parle point ici de celle d'*Euparis*, dont on rappellera la fertilité dans un autre lieu. La Province de Chimila est célèbre par la force & le courage des Indiens qui l'habitent, & par la beauté des Femmes Indiennes. C'est dans cette Contrée qu'on voit naître cette chaîne de Montagnes couvertes de neiges, que les Espagnols ont nommées *las Sierras Nievadas*, & qui parcourant une infinité de Provinces, vont se terminer au Détroit de Magellan. Elles se font voir de trente lieues en Mer, & le voisinage de la Vallée de Tairona les fait nommer Monts de Tairona par les Matelots. Il en descend quelquefois, lorsqu'on s'y attend le moins, des Vents d'une extrême violence, qui font la terreur de la navigation sur cette Côte.

Ses Villes.
Sainte Marthe.

On ne compte aujourd'hui, dans le Gouvernement de Sainte Marthe, que cinq Villes de quelque considération. La première, qui lui donne son nom, est Sainte Marthe, qu'Herrera place à dix degrés de Latitude du Nord, Pierre Martyr à onze, & quelques Voyageurs à dix degrés 30 minutes. Les Espagnols la mettent à soixante-quatorze de Longitude, Ouest du Méridien de Tolède. Elle est dans une situation fort saine, sur le bord de l'Océan Septentrional, avec un Port vaste & sûr, également commode pour le mouillage, & pour la réparation des Vaisseaux. Il a, du côté de la Ville, une haute Montagne, qui le met à couvert de plusieurs vents. La Mer y est d'une profondeur médiocre, mais elle n'a ni sables, ni rochers; & l'eau ni le bois ne manquent point sur ses bords. Sainte Marthe étoit autrefois une Ville fort peuplée, & n'est devenue déserte que depuis que les Flottes Espagnoles ont cessé d'y aborder. Elle est éloignée de Salamanque, ou Ramada, d'environ vingt-quatre lieues vers l'Ouest; & de Tenerife, qui est située proche du grand Fleuve de la Magdeleine, de quarante lieues vers le Nord. Le Gouverneur de la Province y fait son séjour, avec tous les Officiers Roiaux. C'est un Siège Episcopal, Suffragant du Métropolitain de la Nouvelle Grenade. Laet rapporte

(75) Herrera dit à dix-huit lieues.

une Lettre de Jean-Baptiste *Antonelli*, Ingénieur célèbre, écrite au Roi Catholique en 1587, pour lui proposer divers moïens de fortifier le Port, dans la supposition qu'on voulût y faire passer les Flottes qu'on envoïoit à la Nouvelle Espagne; ce qu'il conseilloit, avec l'approbation, dit-il, de tous ceux qui entendoient la Marine, parceque delà on pouvoit se rendre, avec des vents réguliers, droit au Cap Saint Antoine dans l'Île de Cuba, & facilement ensuite à Vera-Cruz; au lieu que l'expérience apprenoit tous les jours ce qu'il y avoit à craindre par la route de l'Île Espagnole. Il ajoutoit que la pierre, le sable, le ciment & le bois, se trouvoient en abondance dans le voisinage de la Ville. On ignore ce que la Cour d'Espagne pensa de cette offre; mais voici, d'après le même Historien, ce qu'un Gouverneur de Sainte Marthe écrivoit au Roi, vers le milieu du dernier siècle. » La Côte s'étend ici entre Est & Ouest. L'ouverture de la Baie a deux Pointes, qui s'avancent en forme de croissant; nommées, l'une *Taganga*, & l'autre *Lipar*. Le milieu est occupé par une Île sablonneuse, qui se nomme *el Morro*, & qui défend l'ouverture, de l'impétuosité des vagues. Sur la Pointe de *Taganga*, qui est celle de l'Est, il y a un petit Fort, gardé nuit & jour par trois ou quatre Hommes, dont l'Office est d'avertir du nombre de Vaisseaux qu'ils voient approcher. La Ville est située au fond de la Baie, dans un lieu bas, & presque au niveau des flots. Elle a, vers l'Ouest, un Château carré, long de cent piés sur chaque face, dont le mur, haut d'environ trente palmes, est bordé de quatre Pièces de Canon. La Garnison ordinaire est de sept ou huit Hommes (76).

Entre les autres Villes, on donne le premier rang à celle de Tenerife, qu'on place à huit degrés de Latitude du Nord, à deux lieues du Fleuve de la Magdeleine, & à quarante de Sainte Marthe vers le Sud. La chaleur est extrême dans ce Canton, parcequ'il est exposé aux vents du Sud, pendant une grande partie de l'année, & quelquefois à des vents malins de l'Ouest. Le terrain, quoique haut & pierreux, offre des pâturages fort unis & des Bois épais, surtout le long du Fleuve, dont les inondations y laissent des Terres plus grasses, & forment aussi quantité d'Etang. C'est dans les parties sèches de ces lieux marécageux, que les Indiens ont leurs Cabanes. Ils y vivent de leur pêche, dont l'abondance supplée au défaut des autres alimens; car si l'on excepte les Oranges, & les racines qui se nomment Gouïaves, la terre n'y produit presque rien.

La troisième Ville est celle de *Los Reyes*, ou Ciudad de los Reyes, située dans la Vallée d'*Euparis*, à cinquante lieues de Sainte Marthe vers l'Est, à trente de la Hacha, & à cent quatre-vingt de la Capitale du Nouveau Roïaume de Grenade, sur le bord d'un Fleuve large & rapide, qui se nomme le *Guatori*. La chaleur n'est pas excessive dans ce Canton, parcequ'en Été, c'est-à-dire ici en Décembre, Janvier, Février, Mars & Avril, les vents d'Est, qui sont continuels, rafraîchissent l'air, & qu'en Hiver le voisinage des Montagnes y attire de fort grosses pluies: mais on y est sujet à diverses maladies, telles que des catarrhes & des fièvres, sur-

Tenerife;

Los Reyes;

SAINTÉ
MARTHE.

tout celle qu'on nomme *quarte*. Tout le País est divisé , du Nord au Sud , par des Montagnes d'où fort , des deux côtés , un grand nombre de Rivières & de Torrens. Les Terres ont d'excellens pâturages & produisent toutes sortes de Fruits. Toute la Province est fort peuplée d'Indiens, la plupart livrés à tous les vices , mais si guerriers & si braves, que les Espagnols n'ont encore pû les réduire. On observe que lorsqu'ils ont été mordus par quelque Bête venimeuse , ils n'emploient point d'autre remède que la racine de *Scorfonere* , qu'ils mangent crue , & dont ils mettent les feuilles sur la plaie. Contre les catarrhes & les maux de tête , ils prennent par le nez du Tabac en poudre , comme ils en avalent le suc verd pour se procurer la liberté du ventre.

On est persuadé , sur de fortes apparences , que leurs Montagnes contiennent des Mines d'airain , de plomb , & même des Mines d'argent ; mais , au milieu de tant de Nations belliqueuses , les Espagnols n'ont jamais été assez forts , ou assez hardis , pour les ouvrir. Ils ne s'emploient qu'à nourrir des Bestiaux , surtout des Chevaux , qui sont excellens ici. Le terrain seroit favorable aux Canes de Sucre , si les Habitans étoient capables d'industrie & de travail.

Ocanua.

Ocanua , qui se nomme aussi Sainte Anne , est la quatrième Ville du Gouvernement de Sainte Marthe. C'est une petite Place , située au fond d'une Baie , sur les confins d'une Province nommée *Tamalameque*.

Ramada.

Enfin , la cinquième Ville est Ramada , ou Nouvelle Salamanque , dont on a déjà marqué la situation à huit lieues de la Ville & du Fleuve de la Hacha. Elle est au pié de la Sierra Nevada , proche de la Vallée d'Euparis , qu'elle termine au Sud. On y trouve , suivant l'expression d'Herrera , autant de veines de cuivre que de pierres.

Fleuves du País.

Sur la Côte maritime de ce Gouvernement , le premier Fleuve qui se jette dans la Mer est celui de *Bahia* , peu éloigné de Ramada ; ensuite le Fleuve *Piras* , qui est suivi du *Palomini*. Ce dernier tire son nom d'un Capitaine Espagnol , qui eut le malheur de s'y noier , en voulant le traverser à cheval. On trouve ensuite le Fleuve *D'iaci* , nommé vulgairement *Dom Diego*. Un peu plus loin , la Côte offre plusieurs Anses , que les Espagnols nomment *Ancones* de Buritaca. Tous les Voyageurs observent qu'en arrivant de la Mer , on aperçoit ici de fort loin un rivage blancâtre , auquel on ne trouve rien de semblable sur toute la Côte : c'est du côté Occidental des Anses. Au-delà se présente le Cap de *Aguja* , dont la Latitude , observée par d'habiles Pilotes , est douze degrés du Nord.

Cette Plage est sujette à des tourbillons de vent , qui causent de fréquentes & dangereuses tempêtes ; ce qu'on attribue à la disposition du Continent , qui s'élève en Collines hautes & séparées. Au Nord-Ouest du Cap , on trouve une petite Ile , remarquable par la blancheur de ses pierres. Ensuite la Côte se dérobe à l'Ouest , & l'on découvre , à trois milles du Cap , une vigie , au sommet d'un Rocher ; après quoi , l'on rencontre encore une petite Ile , qui forme , entr'elle & le Continent , un Canal par lequel on s'avance jusqu'à la Baie de Sainte Marthe.

Après cette Baie , en suivant la Côte à l'Ouest , le premier Fleuve qui se présente est celui de *Gayra* , qui est assez grand suivant la Description de

de Pierre Martyr, pour recevoir des Vaisseaux du premier ordre. Il descend d'une très haute Montagne, toujours couverte de neige. Les Indiens prétendent que ses eaux ne sont point potables; mais on trouve bientôt un autre Fleuve, qui offre d'excellentes eaux, quoique son nom ne se trouve dans aucun Journal.

Dans l'intérieur des Terres, on nomme les Fleuves suivans: le Guataporí, sur les bords duquel Ciudad de los Reyes est situé, & qui, descendant des Sierras nievadas, roule des eaux si froides qu'elles causent des catarrhes & des flux de ventre. Il se jette dans un autre Fleuve, nommé *Cesar*, à moins d'une lieue de los Reyes. Ce Fleuve Cesar coule au Sud, & porte entre les Indiens le nom de *Pompatao*, qui signifie Prince des Rivières, parcequ'il en reçoit un fort grand nombre, surtout celle de *Badillo*, qu'on prétend sortie de trois différens Lacs. Ses eaux sont verdâtres & fort poissonneuses; ce qui la fait nommer par les Indiens *Socuigna*, qui signifie *abondant*. L'Ayumas est une autre Rivière, qui se perd dans le Cesar. Il parcourt ainsi plus de soixante-dix lieues vers l'Ouest, pour se décharger enfin dans le grand Fleuve de la Magdeleine. Tout le País, qui borde ses rives, est agréable & fertile.

A la distance d'environ vingt lieues de Los Reyes, on trouve entre des rochers trois grands Puits, situés en triangle, où les Indiens assurent qu'il réside un Serpent d'immense grosseur, qui a dévoré quantité d'Hommes. Les Espagnols ont tenté inutilement de le découvrir; mais ils croient en avoir vu quelques vestiges. La crainte éloigne de ce redoutable lieu tous les Sauvages de la Province. On connoît dans le même Canton plusieurs autres Puits, qui vomissent une sorte de bitume, si visqueux & si tenace, qu'il arrête les plus gros Oiseaux. Les Indiens en enduisent les rets qui leur servent à la pêche.

Quoique le Fleuve de la Magdeleine, qui sépare le Gouvernement de Sainte Marthe, de la Province de Carthagene, descende du Popayan, dont on a déjà donné la Description, c'est ici le lieu de faire connoître ses propriétés vers la Mer. On le trouve quelquefois nommé *Rio grande*, pour relever sa grandeur, quelquefois Fleuve de la Magdeleine, parceque c'est le jour auquel il fut découvert, & quelquefois Fleuve de Sainte Marthe, parcequ'il borde cette Province, & qu'il en fait la principale richesse. Comme les Barques peuvent le remonter, pendant l'espace d'environ cent lieues, on n'a besoin que d'environ deux mois pour transporter à cette distance toutes les Marchandises de l'Europe, tantôt à la rame, tantôt à la toue; & réciproquement, les richesses du nouveau Roïaume de Grenade peuvent descendre à la Mer par cette voie, dans l'espace de trois semaines. Il se jette dans l'Océan par une vaste embouchure, à vingt-six lieues de Carthagene & à dix de la Ville de Sainte Marthe. On marque sa Latitude à douze degrés du Nord.

Acosta, qui l'a voit visité, rend témoignage qu'à dix lieues en Mer on distingue encore le cours de ses eaux, & que leurs tourbillons, dans le combat qu'elles semblent livrer aux flots marins, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher sans péril. Il a, dans son embouchure, une Ile de cinq lieues de long, sur une demië lieue de large. Son plus grand

SAINTÉ
MARTHE.

Canal d'entrée est celui qui touche à la Province de Sainte Marthe ; & delà vient apparemment que les Espagnols lui en donnent le nom.

Les Hollandois, qui en ont souvent approché , s'accordent tous à lui donner trois embouchures , dont l'une , qu'ils représentent comme la plus proche de Sainte Marthe , coupe une partie fort basse du Continent , & les deux autres sont formées par l'île ; mais ils ne parlent point de la différence de ses eaux , ni de tourbillons : ils observent seulement que devant cette Côte , surtout à l'embouchure du Fleuve , vers le soir & pendant la nuit , on essuie des vents de Nord très froids , parcequ'ils viennent des Montagnes ; & qu'ils exposent toujours les Vaisseaux à quelque danger. Le tonnerre , les éclairs & la pluie sont d'autres inconvénients très fréquentes sur ce Fleuve , particulièrement depuis minuit jusqu'au lever du Soleil. Entre les mois d'Octobre & d'Avril , ses eaux s'élèvent prodigieusement , & roulent des flots terribles , dont on ne connoît pas d'autre cause que les pluies continuelles qui tombent alors dans les Montagnes du Popayan , où il prend sa source.

S V I.

NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

DANS l'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale , il ne reste à parler que du nouveau Royaume de Grenade , dont on a remis ici la Description , parcequ'il forme un Gouvernement particulier (77) , qui n'a rien de commun avec ceux du Pérou & de Tierra-Firme , auxquels il touche de divers côtés. Il n'est pas question de sa découverte , qu'on a rapportée dans un autre tems (78) , ni même de sa Conquête par Con-
salve Ximenes de Quesada , qui y fonda *Santa Fé de Bogota* , première Ville Espagnole du Pais (79). On ne s'arrête qu'à son état présent.

Les Espagnols donnent , à cette Contrée , cent trente lieues de long ; trente , dans sa plus grande largeur ; & vingt , ou quelque chose de moins , dans ses parties les plus étroites. Elle a pour bornes à l'Est , la Province de Venezuela ; au Nord , celle de Sainte Marthe , dont elle est séparée par les vastes Montagnes d'Opono ; à l'Ouest le Popayan , & au Sud de vastes Régions , qui ne sont pas encore assez connues. Sa distance de l'Equateur , vers le Nord , est de trois ou quatre degrés , & plus. Il y pleut beaucoup. Les Forêts y sont très grandes & très épaisses : on y trouve quantité de Nations Indiennes , qui portent encore une haine mortelle aux Espagnols , & des Bestiaux sans nombre ; surtout des Chevaux & des Mules , dont une partie passe en différentes parties du Pérou.

Indiens qui l'habitent.

Les principales Provinces , dès le tems de la Découverte , étoient celles de *Bogota* & de *Tunia* , dont les Habitans se nomment les *Moxos*. La

(77) Voyez, ci-dessus, Tome XIII, p. 241.

(78) Au Tome XII.

(79) Il y étoit remonté , en 1536 , par le Fleuve de la Magdeleine ; & l'on a vu que

dans le même tems Belalcazar y descendoit du Popayan par le même Fleuve ; ce qui fit naître de grands démêlés pour les limites.

plus grande partie de ce País est environnée des Indiens qui se nomment *Panchis*, dont le País est fort chaud, tandis que celui de Bogota est froid, ou du moins plus temperé. A l'arrivée des Espagnols, tous ces Barbares étoient gouvernés par de petits Rois, ou des Caciques : l'or & les émeraudes y étoient communs parmi eux. Leurs Maisons étoient composées de planches, assez proprement sciées, & couvertes de paille ou de feuilles. Ils se nourrissoient de Maiz, de racines, & de la chair des Bêtes sauvages. Le sel, qu'ils avoient en abondance, leur faisoit un Commerce assez étendu avec les Habitans des Montagnes & ceux de Rio grande, qui en recevoient d'eux, pour des plumes, des pierres précieuses & diverses sortes de commodités ou d'ornemens. Ces usages subsistent encore.

NOUVEAU
ROYAUME DE
GRENADE.

Dans ces Provinces, les usages, les mœurs & la figure même des Indiens ne sont pas moins différens que la température de l'air. Ceux de Bogota & de Tunia ont la taille haute & bien prise. Ils sont agiles & laborieux. Leurs Femmes sont belles, & plus blanches, ou moins brunes, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Les deux sexes portent une espece de manteau, s'enveloppent le corps d'une piece d'étoffe, tressent leurs cheveux, & les ornent de fleurs, ou de petites couronnes tissées de fleurs & de coton. Quelques-uns même se couvrent la tête d'un bonnet. Ils aiment la danse & le chant : enfin les Voyageurs ne leur reprochent point d'autre vice que le penchant au mensonge, & peu d'industrie pour les Arts. Au contraire, les *Panchis* sont féroces, lents, difformes, & livrés à toutes sortes de vices. On assure même qu'ils étoient autrefois Antropophages, tandis que les *Moxos* ont toujours eu de l'horreur pour tout ce qui blesse l'humanité. Quoiqu'en général ce País ne manque point d'alimens, ils devoient être fort rares dans quelques Cantons, puisque les premiers Espagnols y trouverent plusieurs Peuples qui se nourrissoient de grosses Fourmis, & qui en élevoient pour cet usage.

Les Provinces de Bogota sont fermées au Nord-Ouest par celles de *Musa* & de *Colyma*, dont les Peuples se nomment *Canapeyes*, & qui ont vingt-cinq lieues de long sur treize de large. Ce País est fort chaud & fort humide. Il a régulièrement deux Etés & deux Hivers. Son premier Eté commence avec le mois de Décembre, & dure jusqu'à la fin de Février : l'Hiver qui succede dure jusqu'à la fin de Mai, & fait place au second Eté, qui dure jusqu'à la fin de Septembre. Ensuite recommence un autre Hiver, qui ne finit qu'avec le mois de Novembre. C'est moins le froid, que la pluie, qui forme cette différence. Dans les deux Etés, l'air est d'une sérénité continuelle ; & la pluie n'est pas moins constante pendant les nuits des deux Hivers, car il pleut fort rarement le jour : d'ailleurs elle est accompagnée d'horribles tonnerres, & d'impétueux combats entre les vents du Nord & du Sud.

Climat du País.

Entre les Habitations Espagnoles de ce Gouvernement, on nomme avec le titre de Villes, *Santa-Fé de Bogota*, *Saint Michel*, *Tocayma*, *Trinidad*, *Tunia*, *Pamplona*, *Merida*, *Belez*, *Marequita*, *Ybague*, *Vittoria*, *San Juan de los Llanos*, *Palma* & *Saint Christophe*.

Ses Villes Espagnoles.

Santa-Fé de Bogota est tout-à-la-fois la Ville Capitale & l'Eglise Mé-

Santa Fé.

NOUVEAU
ROYAUME DE
GRENADE.

tropolitaine du Nouveau-Royaume de Grenade. Sa situation est par les quatre degrés de Latitude du Nord, & par les 72 degrés 30 minutes de Longitude Ouest du Méridien de Toledé, au pié des Montagnes qui portent le même nom. On y compte six cens Familles Espagnoles. C'est le séjour du Gouverneur, celui de l'Audience Royale, & du Tribunal de la Monnoie, que les Espagnols nomment *Casa de Fundicion*, celui de l'Archevêque & de tous les Chefs Civils & Ecclésiastiques de la Province. Les Suffragans de cette Métropole sont les Evêques de Carthagene, de Sainte Marthe & de Popayan. L'Eglise Cathédrale fait le principal ornement de la Ville, qui n'a d'ailleurs que celles des Religieux de Saint François & de Saint Dominique. On trouve, à peu de distance de Santa-Fé, un Lac nommé *Guatavita*, sur les bords duquel les anciens Idolâtres du Païs faisoient des Sacrifices à leurs Idoles, en leur offrant beaucoup d'or & d'autres choses précieuses, qu'ils jettoient dans l'eau du Lac. L'air du Canton est fort sain, & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

Saint Michel.

La Ville de Saint Michel est à douze lieues au Nord de Santa-Fé. Elle doit son origine au Commerce que cette Capitale a voulu entretenir avec les Panchis, qui, vivant dans un Païs fort chaud, ne se déterminoient pas facilement à passer dans un air beaucoup plus froid.

Tocayma.

Tocayma est une autre Ville, située entre l'Ouest & le Nord-Ouest, à quinze lieues de la Capitale, sur le bord du *Pati*, grande Riviere qui va se perdre dans le Fleuve de la Magdeleine. L'air y est sec & serein, pendant presque tous les mois de l'année. Les Indiens du Païs sont des Panchis, qui, sans y être aussi difformes que dans les autres parties de leur Province, ont le front d'une extrême petitesse, & sont redoutés de leurs Voisins. Ils n'ont aucun goût pour l'or, qu'ils donnent même fort libéralement; mais la vangeance est leur plus forte passion. Entre divers usages barbares, ils se noircissent les dents avec le suc d'une herbe qu'ils ont sans cesse à la bouche. Ils vont nus, sans distinction de sexe, à la réserve d'une petite piece d'étoffe que leurs Femmes portent à la ceinture. Ils sont livrés à l'ivrognerie: en un mot le Commerce des Espagnols n'a point adouci leur férocité.

Fontaines en-
cieuses.

On trouve, aux environs de Tocayma, des Fontaines qui rendent une substance sulfureuse. La terre d'où elles sortent est employée utilement pour toutes les maladies de la peau, sans autre préparation que de s'en frotter, & de se baigner ensuite dans l'eau des mêmes sources. Dans une Vallée voisine, on trouve aussi des Fontaines salées, dont l'eau répand & laisse, sur les Plantes qu'elle arrose, une sorte de bitume que les Indiens emploient à calfater leurs Barques. Enfin le même Canton a des Bains chauds & fort salutaires, entre deux Torrens d'une eau très froide. Au milieu des néges, dont le sommet des Montagnes voisines est couvert, il s'est formé un Volcan, qui vomit, tantôt des flammes & tantôt de la fumée, avec une si grande quantité de cendre, qu'elle se répand quelquefois à neuf ou dix lieues. Les Campagnes de Tocayma n'en sont pas moins fertiles. Elles donnent du Raisin, des Figues, des Oranges, des Cannes de Sucre, & tous les fruits de l'Amérique & de l'Europe. Le Froment même y croît, dans les parties hautes, où le froid est plus sensi-

ble. On y fait annuellement deux moissons de Maïs. Les Bestiaux y prospèrent merveilleusement, malgré les Ours & les Tigres, qui leur font la guerre. On y élève de fort bons Chevaux. Il n'y a que les Brebis & les Chevres, qui ne s'accroissent point du climat ou des pâturages. Le bois de Gayac, les Cedres, les Chênes, & d'autres arbres utiles, sont ici fort communs. L'Indigo y croît naturellement; mais les Habitans négligent de le perfectionner par la culture. On parle, avec admiration, d'un arbre du Pais, dont les feuilles tombent & repoussent tous les jours: il se nomme *Zeyba*.

Une des premières Villes habitées par les Espagnols fut celle de *Tudela*, dans le Pais des *Mufas* & des *Colymas*, sur le bord d'un Fleuve nommé *Zarbi*: mais la difficulté des Montagnes & l'excessive férocité des Indiens la firent abandonner de ses Fondateurs, pour suivre Pierre d'Orfua dans la célèbre Expédition del Dorado. Ensuite d'autres Espagnols bâtirent une seconde Ville, sous le nom de *Trinidad*, à peu de distance de la première, & l'abandonnerent encore, pour la transférer dans un lieu beaucoup plus commode, où elle n'a pas cessé de subsister. Elle est à vingt-quatre lieues au Nord-Ouest de Santa-Fé; & vers l'Ouest, à six des *Sierras Nievas*, qui s'étendent, comme on l'a dit, depuis la Province de Sainte Marthe jusqu'au Détroit de Magellan. Herrera place cette Ville à sept degrés de l'Equateur vers le Nord: mais à juger par sa distance de la Capitale, elle ne peut être à plus de cinq degrés.

La Rivière de *Zarbi*, qui coule à trois milles de *Trinidad*, est grossie de plusieurs autres; & prenant son cours vers le Nord, elle se trouve fort resserrée entre deux hautes Montagnes, dans un lieu que les Indiens nomment *Furatena*, c'est-à-dire dans leur Langue, mâle & femelle, sans qu'on sache mieux l'origine de ce nom. Tout ce Pais étoit autrefois riche en émeraudes, en crystal de la dureté du Diamant, & surtout en marbre blanc & veiné. Le Mont *Ytoco* étoit particulièrement distingué par l'abondance de ses pierres précieuses; & de cette Montagne à celle d'*Abipi*, on avoit trouvé, dans un espace de trois lieues, quantité de veines des meilleures & des plus belles émeraudes: mais soit qu'elles soient épuisées, ou que la disette d'eau rebute les Ouvriers, on a cessé depuis long-tems d'en chercher. Aux environs de *Trinidad*, on trouve encore des *Berilles*, & des cristaux d'une blancheur admirable.

Une autre Ville de la même Province est la *Palma*, bâtie par les Espagnols en 1572, à quinze lieues de Santa-Fé vers le Nord-Ouest, dans un Canton assez chaud.

Tunia, Ville qui tire son nom de la Province où elle est située, est à vingt-deux lieues de Santa-Fé vers le Nord, sur une haute Colline, qui en fait une retraite sûre contre les incursions des Barbares. C'est d'ailleurs la première échelle du Commerce pour toute cette Contrée. La température de l'air y est douce, & l'abondance des vivres les y tient toujours à fort bas prix. On y peut armer tout-d'un-coup deux cens Hommes de Cavalerie; & l'on y compte, avec l'Eglise Paroissiale, deux Couvens, de Dominiquains & de Cordeliers.

La Ville de *Pamplona*, ou *Pampelune*, est à 60 lieues de Santa-Fé

NOUVEAU
ROYAUME DE
GRENADE.

Tudela.

Trinidad.

La Palma.

Tunia.

Pamplona.

NOUVEAU
ROÏAUME DE
GRENADÉ.

Saint-Christophe.

vers le Nord. Les Dominiquains y ont un riche Couvent. Ce Canton est célèbre par ses Mines d'or & par l'abondance de ses Bestiaux.

De Pampelune à Saint-Christophe, qui est situé aussi vers le Nord, on compte trente lieues. Cette Ville est à l'extrémité d'une petite Province, qu'on nomme *Grita*, pauvre en or, mais riche en Troupeaux, & propre en effet à les engraisser, par l'excellence de ses pâturages.

Merida.

Merida est presque sur les confins de Venezuela & du nouveau Roïaume de Grenade, à quarante lieues de Pamplona & dix-huit du Lac de Maracaïbo. On vante beaucoup aussi la fertilité de son terroir, qui n'est pas même sans quelques Mines d'or. Elle a, sur le bord du Lac, une Bourgade, qui sert au transport de ses denrées & de ses Marchandises.

Belez.

Belez, petite Ville à trente lieues de Santa-Fé vers le Nord, & à quinze de Tunia, n'a de célèbre qu'un riche Couvent de Saint François. Son Canton, comme toute la Province voisine, est sujet à de furieux éclairs & d'autres feux du Ciel. On y voit un Volcan, qui vomit des nuées de pierres.

Marequita.

La Ville de *Marequita*, qu'on nomme aussi *Saint-Sebastien del oro*, est à trente ou quarante lieues au Nord-Ouest de Santa-Fé. Elle est située dans un Canton fort uni, au pied d'une Montagne, qui rend la chaleur très vive dans la Plaine; tandis que par une admirable variété, on est presque menacé du froid dans la courte distance qu'il y a jusqu'à Santa-Fé. On prétend qu'au commencement du dix-septième siècle, les Espagnols découvrirent ici des Mines fort riches. Marequita est à deux cens lieues de Carthagene.

Ybague.

Ybague, Ville située sur les confins du nouveau Roïaume, vers le Popayan, est à trente lieues de Santa Fé vers l'Ouest; & n'a de remarquable qu'un Couvent de Dominiquains.

Vittoria.

Vittoria de los remedios est une autre Ville, à cinquante lieues de Santa-Fé, vers le Nord-Ouest, abondante en veines de divers Métaux.

Planis.

Enfin *Saint Jean de Planis*, Ville située à cinquante lieues de Santa-Fé vers le Sud, passe pour riche en veines d'or.

Laet parle, sur le témoignage d'un Espagnol qui avoit vécu longtems au Pérou, d'une Ville du nouveau Roïaume de Grenade, nommée *Sarragosse*, & d'une Mine d'or qu'il appelle *Scurio*: mais il n'ose assurer que ce ne soit pas un nouveau nom de quelqu'un des lieux qu'on a nommés.



CHAPITRE XI.

VOYAGES ET ETABLISSEMENTS DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.*Etablissement des François dans la Floride.*

QU'IL soit permis aux François de faire valoir d'anciens avantages ; & qu'un Ecrivain de la même Nation ne soit pas soupçonné de flatterie, pour s'étendre sur cet article avec un peu de complaisance. Ce n'est pas seulement Ribaut, Laudoniere, l'Esкарbot, de Mourgues & d'autres Voyageurs François, dont je veux citer le témoignage ; les Espagnols & les Anglois fournissent ici des Mémoires ; & je ne demande pas plus de confiance & d'attention, qu'on ne me trouvera d'exactitude à les employer.

On donne le nom de Floride à toute cette partie du Continent de l'Amérique, qui est renfermée entre l'un & l'autre Mexique, la Nouvelle Espagne, & la Caroline septentrionale. Les Espagnols, ne mettant point de bornes à leurs prétentions (80), lui font comprendre tout ce qui est à l'Est de la Province de Panuco ; c'est-à-dire, dans cette supposition, qu'elle embrasseroit tout ce que les François & les Anglois possèdent aujourd'hui dans l'Amérique Septentrionale, ou plutôt, qu'elle n'auroit point de bornes au Nord, à l'Est & au Sud, & que tout ce qui n'est pas au pouvoir de l'Espagne seroit une usurpation sur les Droits de cette Couronne. Mais les Auteurs Espagnols n'établissant de si vaines idées que sur les Découvertes de Ponce de Leon (81), & sur d'autres Expéditions postérieures, ce titre tombe, lorsqu'il est certain que, plusieurs années auparavant, des François, des Anglois & des Portugais avoient déjà découvert les mêmes Côtes ; & s'il est vrai d'ailleurs, comme on s'est toujours accordé à le penser, que c'est le premier Etablissement qui forme le premier droit, personne ne conteste aux François l'honneur d'avoir établi la première Colonie de la Floride. On ne parle point ici des parties plus Septentrionales : car c'est jeter trop de ridicule sur les Espagnols, que de leur faire prétendre qu'un nom, imposé par un Voyageur de leur Nation à un Pais situé sur le Golfe du Mexique, leur ait acquis tout le reste du Continent, jusqu'au Pôle du Nord ; surtout dans un tems, où l'on a remarqué (82) que les François avoient, depuis plusieurs années un Commerce établi, avec les Peuples du Pais qui se nomme aujourd'hui la Nouvelle France.

INTRODUCTION.

Fausse prévention des Espagnols.

(80) Histoire générale de la Nouvelle France, l. 1. pp. 23 & suiv.

(81) Voyez l'Essai chronologique sur l'Histoire de la Floride, par Gonzales de Barcia.

(82) Voyez les Tomes XII & XIII de ce Recueil.

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

INTRODUC-
TION.

L'Amiral de
Coligny envoie
des Protestans à
la Floride.

Répetons que la Découverte de Ponce de Léon , & les courses des Espagnols dans la Floride , avec la qualité même de Gouverneurs , dont leurs Chefs étoient honorés par la Cour d'Espagne , n'y avoient été suivies d'aucun établissement , & que vingt ans après , cette Contrée étoit à-peu-près dans son ancien état ; lorsque l'Amiral de Coligny forma le dessein d'y établir une Colonie Protestante. On a vu que ses entreprises s'étoient évanouies au Bresil. Il se flatta d'une meilleure fortune dans un Pais , où il comptoit de ne pas trouver d'opposition , & dont il ne pensoit à peupler que la partie découverte , au nom de la France , par Verazzani (83). On doute s'il représenta ses vues au Roi Charles IX , comme un projet de Religion ; mais il paroît que dans la suite ce Prince ne les ignora point , & que loin de les condamner , il se réjouit de l'occasion qu'on lui offroit de se défaire d'un grand nombre de Calvinistes , qu'il regardoit comme les Ennemis de l'Etat. Cette politique lui fit laisser à l'Amiral la liberté d'user , pour son Expédition , de tout le pouvoir attaché à son Emploi.

VOÏAGE DE
JEAN DE RI-
BAUT.

1562.

Son départ.

Ses Découvertes.

DANS le choix d'un Chef , Coligny se détermina pour un Officier de Marine , nommé *Jean de Ribaut* , natif de Dieppe , homme d'expérience & Protestant fort zélé. Les préparatifs ne furent pas languissans , sous les auspices d'un Amiral. Ribaut se vit en état de partir , le 18 de Février 1562 , avec deux de ces Bâtimens qu'on nommoit alors *Robertes* , & qui différoient peu des Caravelles Espagnoles. Entre les Volontaires des Equipages , on comptoit quelques Personnes d'une naissance distinguée.

La premiere Terre qu'ils reconnurent fut une Pointe assez basse & couverte de Bois , située par les trente degrés du Nord , à laquelle Ribaut donna le nom de *Cap François* ; mais ne s'y étant point arrêté , & tournant à droite , il aperçut bientôt une Riviere , qu'il nomma la Riviere des Dauphins ; & quinze lieues plus loin il en découvrit une plus grande , qui fut nommée *Riviere de Mai* , parceque les deux Vaisseaux François y entrèrent le premier jour de ce mois. Les Sauvages , qui se présentèrent à leur arrivée , parurent charmés du spectacle. Ribaut ne fit pas difficulté de descendre , & de visiter leur Chef , auquel il fit quelques présens. En mettant le pié sur la rive , son premier soin fut de dresser une petite colonne de pierre , sur laquelle il avoit fait graver les Armes de France.

Le Jourdain , qui avoit été découvert (*) par Luc Vasquez d'Aillon , ne lui sortant point de la mémoire , il remit à la voile vers le Nord , pour chercher ce Fleuve. A quatorze lieues de la Riviere de Mai , il en découvrit une troisieme , qu'il nomma la Seine. Ensuite il continua de donner à toutes celles qu'il rencontra dans l'espace de soixante lieues , les noms des principales Rivières de France ; mais le tems fit connoître qu'il avoit pris plusieurs Anses pour des embouchures de Ri-

(83) Voyez , ci-dessus , Tome XIII , p. 20.

(*) *Ibidem* , pag. 3.

vieres. Enfin il se crut arrivé à celle qu'il cherchoit : nouvelle erreur ! Le Jourdain étoit encore plus loin au Nord ; & la Riviere où il mouilla sur dix brasses d'eau a reçu , depuis , divers noms. Les Espagnols l'ont nommée Sainte Croix : les Anglois , qui ont bâti sur ses bords la Ville de Saint Georges , ou le nouveau Londres , l'appellent *Edifcow* ; & dans plusieurs de nos Cartes Françoises elle se trouve nommée Riviere des Chouanons. Ribaut , persuadé que c'étoit le Jourdain , donna le nom de Port-Roial à l'endroit où il étoit à l'ancre. Les Armes de France y furent arborées ; & l'on traça dans une Ile voisine , un petit Fort , qui fut bientôt en état de loger tous les Volontaires François. Il fut nommé *Charles-Fort*. On ne pouvoit choisir une plus belle situation : les Campagnes voisines sont agréables , le terrain fertile , la Riviere abondante en Poisson , & les Bois remplis de Gibier. Une multitude d'arbres aromatiques , tels que des lauriers & des lentisques , y répandent la plus douce odeur ; & les Sauvages du Canton ne parurent pas moins sociables que ceux de la Riviere de Mai. Ribaut , satisfait de son établissement , ne pensa qu'à retourner en France , pour en amener de nouveaux renforts. Il donna pour Chef , à sa Colonie naissante , un de ses Officiers , nommé *Albert* , auquel il ne put laisser beaucoup de provisions ; mais lui ayant promis de revenir bientôt avec un grand convoi de munitions & de vivres , il quitta l'Amérique , & rentra dans le Port de Dieppe vers la fin de Juillet.

Le nouveau Commandant eut à peine achevé de mettre sa Place hors d'insulte , qu'il emploïa le tems à visiter le Pais. Il y fut bien reçu des *Paraoustis* , ou Chefs Indiens , qui lui donnerent même des Fêtes ; mais quoique ces courses ne fussent pas sans utilité , elles lui firent négliger un soin plus pressant , qui étoit celui d'ensemencer les Terres. L'Amiral , instruit par les malheurs du Bresil , n'avoit rien recommandé avec tant d'instances : mais on ne pensoit qu'à chercher des Mines , dans la folle opinion qu'il n'y avoit point un seul Canton de l'Amérique où l'on ne dût en trouver. Les provisions , que Ribaut avoit laissées , manquerent bientôt. On y suppléa , quelque tems , par le secours de la poudre & du plomb , qui ne tarderent pas à manquer aussi. La Pêche fut longtems d'une grande ressource ; mais , dans les Rivières de cette Contrée , le Poisson ne donne qu'en certaines saisons. On eut recours alors aux Indiens , qui ne refuserent point de partager leurs vivres avec des Etrangers qu'ils avoient pris en affection ; ils fournirent généreusement ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins ; mais le superflu des Sauvages a des bornes fort étroites , surtout pour la subsistance d'une Troupe d'Européens , peu accoutumés à la sobriété de ces Peuples. Pour comble d'infortune , après avoir amassé , avec beaucoup de peine , une provision de Maïs , qui étoit venu de fort loin , & lorsqu'on se croïoit en état de respirer , le feu prit au Fort , qui fut consumé en peu d'heures avec tous les Magasins. Cette perte fut néanmoins réparée par de nouveaux secours des Indiens ; mais un accident beaucoup plus tragique mit la Colonie dans un desordre qui causa sa ruine. Avec du courage & de la conduite , le Commandant de Charles Fort étoit d'une brutalité révoltante. Outre la

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
I. VOYAGE.
1562.

Etablissement
de Charles Fort.

Retour de Ri-
baut en France.

Embarras de la
Colonie.

Brutalité du
nouveau Com-
mandant.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

R I B A U T.
I. VOIAGE.
1562.

Il est assassiné.

dureté du langage, il punissoit avec excès les moindres fautes. Il pendit lui-même un Soldat qui n'avoit pas mérité la mort; il en dégrada un autre des armes, avec aussi peu de raison; puis il l'exila, dans la vue apparemment de le faire mourir de faim & de misère. Il menaçoit sans cesse du dernier supplice; & ceux, qui avoient le malheur de lui déplaire, étoient réduits à trembler continuellement pour leur vie. Enfin, la patience manquant aux plus modérés, on forma contre lui une conspiration, dont le succès fut d'autant plus sûr, que malgré la haine qu'il inspiroit, & qu'il ne pouvoit ignorer, il affectoit de ne prendre aucune précaution pour sa sûreté. Après s'être défait de lui, on lui donna un Successeur; & ce choix fut plus sage qu'on ne devoit l'attendre d'une Troupe furieuse, dont les mains fumoient encore du sang de leur Chef; il tomba sur un fort honnête homme, qui s'efforça de rétablir la paix dans la Colonie.

Nouveaux su-
jets de crainte.

Mais Ribaut ne paroissoit point, & l'on se voioit près de retomber dans toutes les horreurs de la famine. Les Sauvages étoient refroidis. On ne pouvoit employer la violence, sans s'exposer à tous les effets de leur ressentiment. Le nouveau Chef, qui se nommoit Barré, rassembla tous les Habitans du Fort, & leur représenta vivement ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir. Ils conclurent, d'une seule voix, que sans perdre un jour il falloit construire un Bâtiment, & s'en servir pour retourner en France.

Désertion de la
Colonie, & ses
horribles suites.

Le Lecteur touche au fameux événement, qu'on a déjà cité à l'occasion d'une autre disgrâce du même ordre, & le seul, peut-être, de son espèce, où la certitude leve tous les embarras sur la vrai-semblance. Quelque difficulté qu'il y eut dans un projet, pour l'exécution duquel on étoit sans Constructeurs, sans voiles, sans cordages, & sans aucune sorte d'agrès, la nécessité fit juger tout possible. Chacun mit la main à l'entreprise. Des Aventuriers, qui de leur vie n'avoient manié aucune sorte d'outils, devinrent autant de Charpentiers & de Forgerons. La mousse, & cette espèce de filasse qui croît sur les arbres dans une grande partie de la Floride, servirent d'étoupe pour calfeutrer le Bâtiment. Chacun donna ses chemises & les draps de son lit pour faire des voiles. On fit des cordages de l'écorce des arbres. Enfin le Navire fut achevé & lancé à l'eau. L'Auteur observe qu'un peu de cette industrie & de cette ardeur, mieux appliqué, auroit pû leur faire trouver les moyens de prolonger leur subsistance.

L'embarquement ne fut pas différé d'un seul jour; & la même confiance qui avoit fait entreprendre la construction d'un Vaisseau, sans matériaux & sans Ouvriers, fit affronter tous les périls de la Mer avec des Soldats pour Matelots. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le seul mal réel, qu'on vouloit éviter, fut celui contre lequel on ne prit point de précautions. Les Aventuriers n'étoient pas bien loin en Mer, lorsqu'ils furent arrêtés par un calme opiniâtre, qui leur fit consumer le peu de provisions qu'ils avoient embarqué. La portion fut bientôt réduite à douze ou quinze grains de Maïs par jour. Cette triste égalité n'ayant pû même durer long-tems, on se jeta d'abord sur les souliers; & tout ce qu'il y avoit de cuir dans le Vaisseau fut dévoré. L'eau douce manqua aussi tout-

à-fait. Quelques-uns voulurent boire de l'eau de Mer, qui leur causa une mort violente. D'un autre côté, le Bâtiment faisoit eau de toutes parts; & l'Equipage, exténué par la faim, n'étoit plus capable de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offrit alors qu'un sujet de desespoir. Dans cette affreuse situation, quelqu'un eut la hardiesse de dire qu'un seul pouvoit sauver la vie de tous les autres aux dépens de la sienne; & non-seulement une si brutale proposition ne fut pas rejetée avec horreur, mais elle fut applaudie. On étoit prêt à remettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un Soldat qui se nommoit Lachau, le même que le Capitaine Albert avoit dégradé des armes, & condamné à l'exil, déclara qu'il offroit sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses Compagnons. Il fut pris au mot; on l'égorgea sur le champ, sans qu'il fit la moindre résistance. Il ne se perdit pas une goutte de son sang; tous en burent avec la même avidité; & le corps aiant été mis en pieces, chacun en obtint sa part. Ce prélude eut été suivi, sans doute, d'une boucherie beaucoup plus sanglante, & la disposition des victimes n'eut pas été consultée, si bientôt après on n'eut aperçu la terre, & presque aussitôt un Vaisseau qui s'approchoit. Il fut attendu: c'étoit une Frégate Angloise, dans laquelle il se trouva un François, du nombre de ceux qui étoient partis de la Floride avec Ribaut. On apprit de lui que la guerre civile, rallumée en France plus vivement que jamais, n'avoit gueres permis à l'Amiral de s'occuper de sa Colonie; mais qu'après la paix, qui venoit de se conclure, il avoit rapporté tous ses soins au soutien de cet Etablissement.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
I. VOYAGE.
1562.

EN effet, il n'eut pas plutôt obtenu la liberté de reparoître à la Cour, qu'il engagea le Roi Charles à lui donner trois Navires, bien équipés, pour renvoyer des vivres à Charles-Fort. Le commandement en fut confié à René Laudoniere, Gentilhomme d'un mérite connu, bon Officier de Marine, qui avoit embrassé ce parti après avoir servi sur terre avec distinction. Il avoit été du voyage de Ribaut. On lui donna d'habiles Ouvriers, dans tous les Arts qui conviennent aux besoins d'une Colonie. Quantité de jeunes gens, entre lesquels on en comptoit plusieurs d'un nom distingué, entreprirent le voyage à leurs frais; & l'on y joignit des Soldats exercés dans leur Profession. On observe que l'Amiral prit soin d'exclure de cet armement tous les Catholiques. Le Roi fit compter cinquante mille écus à Laudoniere (84). Les deux premiers Vaisseaux de l'Escadre avoient pour Pilotes Michel & Thomas le Vasseur, deux Freres, d'une expérience consommée dans leur Art.

VOYAGE DE
RENÉ DE LAU-
DONIERE.
1564.

Laudoniere prit sa route par les Canaries, cotoïa la plûpart des petites Antilles, & se trouva, le 22 de Juin 1564, à la vue de la Floride. Il mouilla, peu de jours après, à l'entrée de la Riviere des Dauphins; d'où étant passé à celle de Mai, il y débarqua sous les yeux d'un grand nombre d'Indiens. Ces Barbares, qui avoient à leur tête un Paraousti,

Son arrivée à
la Floride.

(84) Le Moine de Mourgues, qui fut de l'Expédition, fait monter ce présent à cent mille écus; mais ce n'est pas le seul point sur lequel il ne s'accorde pas avec Laudoniere.

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE

1564.

Ses premières
Observations.

Avidité pour les
Mines d'or &
d'argent.

nommé *Saturiova*, le reconnurent, le comblèrent de caresses, & le conduisirent d'abord à la colonne de pierre où Ribaut avoit arboré les armes de France. Ils avoient jugé que ce monument devoit contenir quelque chose de mystérieux ; & dans cette idée ; ils s'étoient accoutumés à lui faire des offrandes, dont les François le trouverent environné. Il y a beaucoup d'apparence que Laudoniere ne fut informé qu'ici, de la desertion des Habitans de Charles-Fort ; ou du moins il ne paroît pas qu'il le fut en partant de France.

Le lendemain, il rendit une visite à *Saturiova* dans son Habitation. Ce *Paraousti*, auquel il témoigna quelque desir de connoître le Pais arrosé par la Riviere, y mit pour condition qu'il ne s'y arrêteroit pas longtemps. Il le fit même accompagner d'une Troupe de Sauvages, qui suivirent les deux rives. Laudoniere n'alla pas bien loin ; mais, ayant fait dresser sa Tente au pié d'une colline, il chargea d'*Ottigny*, son Lieutenant, & d'*Erlach*, son Enseigne, de remonter la Riviere pendant quelques jours. Ils rencontrèrent bientôt des Sauvages d'une autre Nation, qui les menèrent chez un vieux *Paraousti*, dont ils vantoient l'âge jusqu'à lui donner deux cens cinquante ans, & six générations. Il étoit effectivement fort décrépît, aveugle, & si maigre qu'il n'avoit qu'une peau livide, collée sur les os ; mais l'ainé de ses Fils ne paroissoit point au-dessus de soixante ans. D'*Ottigny* & d'*Erlach*, ne voyant rien à recueillir de leurs découvertes, retournèrent vers leur Commandant, & monterent avec lui sur la Colline dont il occupoit le pié. La perspective leur parut charmante. Autant que la vue pouvoit s'étendre, ils voioient la même largeur à la Riviere, & de vastes Plainnes, qui sembloient fertiles : elles étoient bordées de Forêts, dont les arbres, d'une hauteur singuliere, offroient un mélange de vignes, de lauriers & de lentisques. Cette belle scene étoit terminée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes, où les Sauvages, qui commençoient à juger de l'intention des François dans leurs courses, ne cessèrent pas de leur répéter qu'il y avoit des Mines. On se persuade aisément ce qu'on desire. Tous ceux, qui devoient composer la nouvelle Colonie, n'étoient venus à la Floride que pour y chercher de l'or ou de l'argent ; & pendant que l'esprit de libertinage & de fainéantise leur donnoit de l'aversion pour la culture d'une Terre qui auroit païé leur travail au centuple, ils comptoient pour rien la fatigue & le danger, pour chercher bien loin des richesses dont ils n'avoient aucune certitude. Cette malheureuse prévention faillit même de les engager, tout-d'un-coup, dans une entreprise qui pouvoit causer leur perte. Laudoniere ayant demandé à *Saturiova*, d'où venoit un petit lingot d'argent, dont on lui avoit fait présent à son arrivée, le *Paraousti*, qui avoit reconnu le foible des François, répondit qu'on le tiroit d'un Pais assez éloigné, nommé *Timopoa*, dont les Peuples étoient Ennemis mortels des siens, & que si les François vouloient l'aider à les vaincre, il leur feroit trouver, après leur défaite, autant d'or & d'argent qu'ils en pouvoient desirer. Le Commandant donna d'abord dans le piège ; mais soit qu'il regrettât de s'être avancé trop légèrement, ou qu'il eut quelque espérance de se rendre maître des Mines sans en avoir l'obligation aux Sauvages, il se rembarqua le lendemain

avec tout son monde. En comparant ces premières apparences de Mines, avec les efforts qu'on a faits inutilement pour en découvrir, on est porté à croire que tout l'or & l'argent, qui se trouvoit entre les mains des Sauvages du País, leur venoit des Vaisseaux Espagnols qui avoient quelquefois péri sur leurs Côtes.

L'Escadre François ne sortit de la Riviere de Mai, que pour y rentrer bien-tôt. Après avoir visité la Seine, la Somme, & d'autres Rivières, un Conseil, assemblé pour délibérer sur le choix d'un lieu propre à l'établissement, jugea que le Cap François étoit un País trop bas & trop humide; que Charles-Fort avoit été bâti dans un Port commode, mais que le terrain n'en étoit pas aussi fertile que celui de la Riviere de Mai; & que d'ailleurs cette Riviere étoit le plus court chemin pour pénétrer jusqu'aux Mines. Dans la disposition où l'on étoit, la dernière de ces raisons parut la plus concluante. On retourna sur le champ à la Riviere de Mai, où l'on arriva le 29.

Le jour suivant fut employé à tracer le plan d'un Fort, dans une situation fort avantageuse, à deux lieues de la Mer. On y commença le travail avec une vive ardeur, & Laudoniere lui donna le nom de Caroline. Sa figure étoit un triangle, dont le côté occidental, qui étoit celui de terre, fut fermé d'une tranchée, bordée d'un Parapet de la hauteur de neuf piés. Les deux autres étoient revêtus d'une palissade; & l'angle qui regardoit la Mer avoit un Bastion, dans lequel étoit le Magasin. Tout l'Ouvrage étoit composé de fascines, revêtues de gazon; & le milieu formoit une Place carrée de dix-huit pas, sur laquelle on bâtit vers le Nord une Maison assez haute, avec un Corps-de-Garde vers le midi. Le Four fut placé hors de l'enceinte, pour éviter l'incendie, que les vents, aussi fréquens qu'impétueux sur ces Côtes, pouvoient rendre fort dangereux, parcequ'on n'avoit pû couvrir les Barraques que de feuilles de Palmiers.

Les Sauvages ne se firent pas presser pour fournir à la Caroline des farines de Maiz, des viandes boucanées & des racines fort nourissantes. Cette abondance dura longtems. Quelquefois les présens de vivres étoient accompagnés de petits lingots d'or & d'argent, de Perles & de pierres précieuses. L'ordre fut donné, sous peine de mort, de porter au Magasin public tout ce qu'on recevoit de précieux; mais il paroît que la source de ces trésors tarit bientôt. Dans l'intervalle, les François reconnurent les services de leurs Voisins, par divers secours qu'ils ne cessèrent point de leur donner dans leurs guerres. Ils battirent plusieurs fois de belliqueuses Nations. On passe sur les détails qui ne font honneur qu'à leur courage. Laudonniere s'étoit toujours conduit avec beaucoup de sagesse; il faisoit continuer les travaux, il les animoit par son exemple: mais la rigueur de sa discipline révolta les Fainéans, surtout plusieurs jeunes Gentilshommes, qui se plaignoient d'être employés aux mêmes travaux que les plus vils Manœuvres, & qui ne cessoient de répéter que S. M. ne les avoit pas envoyés en Amérique pour y être traités en Esclaves. Ces discours passerent bientôt des entretiens particuliers dans les Assemblées publiques; & du murmure, on en vint à conspirer contre la vie du Commandant, qui

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONNIERE

1564.

Construction du
Fort de la Caro-
line.

Munirerie de la
Garnison.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE.

1564.

Révolte & ses
suites.

Fuite & avan-
tage des Rebelles.

n'eut pas peu de peine à se garantir des pièges qu'on ne cessa de lui dresser. Il fit Justice, d'un Malheureux qui abusoit de sa confiance pour le trahir. Ensuite, concevant qu'une rigueur excessive avoit ses dangers, il prit le parti de renvoyer en France les Chefs des Mutins, par un Navire arrivé au mois de Septembre, qui remit à la voile le 10 de Novembre. Alors, il se crut le maître; mais le feu, loin de s'éteindre, tira des forces de son erreur. Il la reconnut, & pour faire avorter à la fois tous les complots, il fit partir ceux dont il avoit sujet de se défier, sous la conduite d'un Gentilhomme, nommé la Rocheferriere, avec ordre d'achever la Découverte du Canton d'*Eutina*, qu'il avoit commencée lui-même. Il retint auprès de lui d'Ottigny & d'Erlach, dont il connoissoit la droiture & l'affection.

Ces précautions étoient sages : mais Laudoniere n'avoit pas connu tous les Mécontens. Peu de jours après le départ de la Rocheferriere, treize Matelots enleverent une des deux Barques qui servoient à recueillir des vivres, & prirent une route qui fut ignorée. Deux Charpentiers, nouvellement arrivés de France, se saisirent de l'autre; sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Ces Bâtimens étant nécessaires, il fallut se hâter d'en construire deux autres; mais ils n'étoient pas achevés, lorsqu'une révolte ouverte priva le Commandant de cette ressource & fit perdre à la Colonie une grande partie de ses Habitans. Un Genevois, nommé Etienne, & deux François, qui se nommoient la Croix & des Fourneaux, inspirerent à quelques Volontaires l'envie d'entreprendre des courses sur les Espagnols, en leur persuadant que la prise d'un Vaisseau, ou le pillage du moindre Etablissement de cette Nation, étoit capable de les enrichir. La partie fut bientôt liée. Ces Corsaires se trouverent au nombre de soixante-six, & leurs préparatifs se firent avec beaucoup de secret. Un jour, que le Commandant étoit retenu dans sa chambre, par une légère indisposition, les plus déterminés y entrèrent. Quelques-uns garderent la porte. Un seul s'approcha de son lit, & lui déclara qu'ils étoient résolus d'aller croiser sur les Côtes Espagnoles. Envain représentant-il qu'un projet de cette importance demandoit des réflexions, & que le Roi lui avoit expressément défendu de souffrir la moindre entreprise sur les Colonies de l'Espagne. D'affreuses menaces suivirent la déclaration, & furent accompagnées de tant de violences, qu'elles aboutirent à se saisir de la personne du Commandant. Il fut transporté dans un Navire qui étoit à l'ancre sous le Fort, & gardé à vue pendant quinze jours. Enfin les Séditieux dresserent eux-mêmes une Commission, pour aller croiser dans le Golfe du Mexique, & le forcerent de la signer, le poignard sur la gorge. Ils enleverent, par les mêmes voies, le Pavillon François du Vaisseau, & forcerent aussi un Pilote, nommé *Tranchant*, de prendre la conduite de leur navigation.

Ils n'avoient armé que les deux nouvelles Barques; la voile fut déployée, le 8 de Décembre. Leur dessein étoit d'aller droit à l'île Espagnole, & de piller *Yaquana*, Ville alors considérable, dont les débris subsistent encore, à deux lieues de Léogane. Ils comptoient d'y arriver la nuit de Noël, pour faire leur attaque pendant que tous les Habitans se-

roient à l'Eglise. Mais avant qu'ils fussent sortis de la Riviere de Mai, la division se mit dans leur Troupe. Les deux Barques se séparèrent : l'une suivit la Côte, pour traverser à l'île de Cuba ; l'autre, ayant pris droit au large, pour ranger les îles Lucaies, périt vraisemblablement en Mer, ou du moins ne reparut plus.

La première, commandée par un des Rebelles, nommé d'Oranger, avec Tranchant pour Pilote, rencontra, peu de jours après, un Brigantin Espagnol, chargé de vin & de Cassave, dont elle se rendit maître sans combat, & dans lequel d'Oranger mit une partie de ses gens & de ses vivres. Ensuite il gagna la Côte Occidentale de l'île Espagnole, s'y rafraîchit dans un Havre, & fit radoubber sa prise. Delà, passant à Beracoa, dans l'île de Cuba, il trouva dans ce Port une Caravelle de 50 à 60 tonneaux, dont l'équipage n'étoit point à bord ; il s'en saisit, & laissa sa propre Barque à la place. Avec cette augmentation de forces, il rabatta sur l'île Espagnole, où il enleva, près du Cap Tiburon, une Patache richement chargée, qui portoit le Gouverneur de la Jamaïque avec ses deux Fils. Il se promettoit une forte rançon de ces Prisonniers ; mais lorsqu'il se fut approché de la Jamaïque, le Gouverneur tenta, pour se délivrer, un stratagème qui lui réussit. Il proposa d'envoyer, par un de ses Fils, une Lettre à sa Femme, pour lui apprendre sa captivité, & pour apporter la somme dont les Corsaires faisoient dépendre sa liberté. Ils donnerent dans un piège si grossier ; & le Gouverneur, ayant montré à d'Oranger une Lettre qui ne contenoit rien de plus, donna au Porteur des ordres secrets, dont l'exécution fut très prompte. Dès le matin du jour suivant, ils furent investis par trois Bâtimens bien armés. La partie étoit trop inégale, pour tenter un combat. La Caravelle, où le Gouverneur étoit avec d'Oranger, tomba au pouvoir des Espagnols. Le Brigantin, qui portoit vingt-cinq Hommes, eut le tems de couper son cable & de se dérober par la fuite.

Il doubla le Cap Saint Antoine, qui fait la Pointe Occidentale de Cuba, & rangea toute la Côte Septentrionale de l'île. Alors, Tranchant, qui le commandoit, prit le tems de la nuit pour s'avancer vers le Canal de Bahama : il y entra vers le jour. Ses gens furent extrêmement surpris de reconnoître les Terres de la Floride : mais ils manquoient de vivres ; & dans la crainte de n'en pouvoir trouver, ils consentirent à se rapprocher de la Riviere de Mai, où leurs liaisons récentes avec les Indiens leur faisoient esperer d'en tirer quelque secours. Ils ne mouillèrent néanmoins qu'à l'entrée du Fleuve : mais Laudoniere, informé de leur approche par les Sauvages, se hâta d'envoyer toutes ses Barques, avec la meilleure partie de sa Garnison. Les plus mutins tenterent quelque défense. Les autres prirent le parti de se rendre. On les mit tous dans les fers. Leur Procès étoit déjà instruit, & le Conseil de Guerre les avoit condamnés au Gibet : cependant on fit grace à ceux qui s'étoient rendus volontairement. Lorsqu'ils furent débarqués, Laudoniere parut à la tête des Troupes, pour faire exécuter la Sentence contre les quatre Malheureux qui s'étoient obstinés dans leur révolte. Leurs supplications n'ayant pu fléchir leurs Juges, ils commencerent à s'occuper de leur sort pour l'autre-

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE.

1564.

Ils se séparent.

Rencontre &
succès des uns.

Ils prennent le
Gouverneur de
la Jamaïque.

Comment il
se tire de leurs
mains.

Ils sont ram-
nés malgré eux
à la Caroline.

Supplice de qua-
tre Rebelles.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE.
1564.

Continuation
des Découvertes.

Deux Espagnols
trouvés entre les
Sauvages.

Leur récit ; &
source des ri-
chesses de la Flo-
ride.

vie , à l'exception d'un seul , qui se tournant vers la Garnison du Fort , s'écria d'un ton douloureux ; Hé quoi , chers Camarades , souffrirez-vous que nous périssions honteusement ? Le Commandant répondit que les Serviteurs du Roi ne reconnoissoient point des Rebelles pour leurs Compagnons. On ne laissa point de remarquer un peu de mouvement dans les Troupes , & plusieurs demanderent que la peine des Coupables fût du moins changée. Laudoniere , après s'être fait presser longtems , consentit enfin qu'ils fussent passés par les Armes ; & l'exécution se fit sur-le-champ. Trois de ces Malheureux étoient Etienne , Genevois ; la Croix & des Fourneaux. Le quatrieme n'est pas nommé dans la Relation.

Si le nombre des François diminueoit à la Floride , le Païs n'en continuoit pas moins de se découvrir. La Rocheferriere avoit pénétré jusqu'aux Nations voisines des Monts Apalaches , où il avoit fait alliance avec plusieurs Paraoustis , & revint à la Caroline avec de fort beaux présens. Laudoniere conçut d'autant plus d'espérance de cette Expédition , qu'entre les présens il y en avoit d'assez précieux. C'étoient de petites plaques d'or & d'argent , des Carquois bien travaillés , des peaux fines , des fleches armées d'or , des tapis d'un tissu de plumes d'Oiseaux , des pierres figurées bleues & vertes , plusieurs haches des mêmes pierres , & d'autres raretés du Païs. Un Soldat , nommé Pierre Gambier , qui avoit entrepris aussi des Découvertes avec la permission du Commandant , & qui revenoit chargé de Marchandises , troquées pour des curiosités de l'Europe , fut assassiné dans sa Pirogue par deux Indiens , qu'il avoit choisis pour guides. On apprit en même-tems , qu'assez loin de la Caroline vers le Sud , il se trouvoit deux Européens , chez un Paraousti , nommé *Onathaca*. Laudoniere fit offrir leur rançon , elle fut acceptée ; & bientôt , on les vit arriver au Fort. C'étoient deux Espagnols , qu'on présenta nus au Commandant. Ils n'étoient couverts que de leurs cheveux , qui leur pendoient jusqu'aux genoux , & sous lesquels l'un d'eux avoit caché un morceau d'or , de la valeur d'environ vingt-cinq écus. Ils se les firent couper , mais sans vouloir souffrir qu'ils fussent jettés ; dans le dessein de les conserver précieusement & de les envoyer à leurs Familles , comme un monument de leur longue & pénible captivité. Ces deux Hommes racontèrent , qu'outre *Onathaca* , qui faisoit sa résidence sur la Côte Orientale de la Presqu'Isle de Floride , il y avoit à la Côte Occidentale un autre Paraousti , nommé *Carlos* , ou *Calos* , aussi puissant & beaucoup plus riche que le premier. La plupart des Vaisseaux qui avoient fait naufrage en revenant de l'Amérique aiant échoué près de son Canton , il étoit comme à la source des Mines , d'où sortoient tout l'or , l'argent & les pierreries qu'on avoit trouvés dans la Floride. Les deux Espagnols assurèrent que ce Barbare avoit creusé une fosse de six piés de profondeur , sur trois de large , qu'il avoit remplie de toutes sortes de richesses ; qu'il retenoit actuellement dans sa Bourgade , quatre ou cinq Femmes de condition & leurs Enfans , qui avoient fait naufrage avec eux il y avoit quinze ans ; qu'il avoit eu l'art de persuader , à ses Sujets , que toutes ses richesses étoient le fruit du pouvoir qu'il avoit de les faire produire à la terre , & que tous les ans , il sacrifioit un Homme , qui étoit ordinairement un de ceux que quelque

quelque tempête avoit fait tomber entre ses mains. Ils avertirent aussi les François de ne pas se fier aux Floridiens, Sauvages qui n'étoient jamais plus à craindre que lorsqu'ils faisoient le plus de caresses. Ils ajoutèrent qu'avec cent Hommes bien armés, ils étoient sûrs de pouvoir se saisir de tous les trésors de Carlos. L'un des deux aiant été souvent envoie à ce Paraousti, par Onathaca son Maître, avoit découvert, à-peu-près vers la moitié du chemin, un grand Lac d'eau douce, nommé *Serropi*, au milieu duquel il y avoit une Ile, dont les Habitans faisoient un grand commerce des Dattes de leurs Palmiers, & plus encore d'une racine qui servoit à faire du Pain.

D'Ottigny, qui fut renvoie à la découverte, pénétra jusqu'au bord d'un Lac, dont on ne voioit point l'extrémité, du haut même des plus grands arbres (85). C'est apparemment le même que Ferdinand de Soto aperçut en approchant des Monts Apalaches, & qui n'est pas encore bien connu; non plus qu'un autre de moindre grandeur, qui est situé, dit-on, entre ces Montagnes mêmes, assez loin au Nord-Est du premier, & où l'on prétend que le sable est mêlé de quelques grains d'argent. D'Ottigny, en retournant à la Caroline, fit plusieurs détours dans un beau Païs.

Quelques hostilités des Sauvages, qui obligèrent les François à la vengeance, n'eurent pas d'effet plus fâcheux que de précipiter la consommation des vivres. Laudoniere avoit compté de recevoir des secours de France, au plus tard dans le cours d'Avril. Cependant il voioit le mois de Juin arrivé, sans aucune marque d'attention du côté de la Cour. La famine devint extrême à la Caroline. Déjà le gland y étoit la nourriture ordinaire. Il manqua même bientôt; & l'on fut réduit à chercher, dans la terre, des racines, qui suffisoient à peine pour faire traîner une vie languissante. Il sembloit que tous les élémens eussent conspiré contre ces infortunés Habitans. Le Poisson disparut de la Riviere, & le Gibier, des Forêts & des Marais. Une provision de Maiz, qu'un des Pilotes apporta de la Riviere de Somme, fut reçue comme une faveur du Ciel dans cette misérable situation : mais Laudoniere, n'osant se flatter de recevoir souvent le même secours, résolut de saisir cette occasion pour repasser en France. Il s'y disposoit déjà, lorsque le 3 d'Août quatre Voiles parurent à la vue du Fort. Tous les Habitans se livrerent à la joie, dans l'idée que ces Bâtimens ne pouvoient venir que de France; mais l'erreur fut courte : c'étoient des Anglois, qui cherchoient à faire de l'eau, dont ils avoient un pressant besoin.

Ils étoient commandés par un Officier, nommé *Hawkins*, déjà célèbre dans ce Recueil, qui, loin d'abuser du triste état où il trouva les François, apporta tous ses soins à les soulager, surtout après avoir reconnu qu'ils étoient Protestans. Il commença par faire demander au Commandant la permission de faire de l'eau; & n'aiant pas eu de peine à l'obtenir, il se présenta aux François, seul & sans armes. Il fut reçu, avec une civilité digne de la sienne; & sur-le-champ il fit apporter au Fort un présent de pain & de vin, dont aucun François, sans en excepter le

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE.
1565.

Famine

Arrivée d'une
Escadre Angloise
à la Caroline.

Civilités mu-
tuelles entre les
deux Nations.

(85) L'Escarbot a cru que ce Lac communiquoit avec la Mer du Sud : erreur excusable, dans un tems où l'on ne connoissoit encore que les Côtes de l'Amérique Septentrionale.

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

LAUDONIERE.

1565.

Laudoniere a-
cheté un Vaisseau
Anglois pour re-
passer en France.

Ce qui retient
les François à la
Caroline.

Commandant, n'avoit goûté depuis quelques mois. Cette bonne intelligence, entre des Européens que les Sauvages crurent d'une même Nation, servit à rapprocher ces Barbares, par crainte ou par intérêt ; & de toutes parts, ils recommencerent à fournir des vivres.

Laudoniere en avoit acheté aussi des Anglois ; & non-seulement Hawkins les lui avoit vendus à bon prix, mais il lui avoit offert de le transporter en France avec tout son monde. Un peu de défiance arrêta le Commandant François. Cependant, ne doutant plus que la Cour & l'Amiral n'eussent cessé de s'intéresser à la Floride, il continua de faire travailler à mettre le Brigantin des Rebelles en état de tenir la Mer, pour s'embarquer au plutôt. Hawkins visita ce Bâtiment, & le trouvant fort mauvais, il renouvela ses offres. Elles ne furent point acceptées ; mais Laudoniere se fit moins presser pour acheter de lui un de ses Bâtimens, surtout lorsque la Garnison du Fort eut déclaré qu'elle étoit résolue de sortir d'un País, où elle feroit toujours en danger de mourir de faim. Chose étonnante, observe l'Auteur, que parmi tant de moïens de subsister, auxquels la Famine avoit fait recourir, il ne fût venu dans l'esprit à personne de cultiver la terre, pour ne jamais retomber dans la même situation. Mais de tous les vices, la fainéantise est le plus difficile à surmonter, lorsqu'elle est passée en habitude. D'ailleurs on avoit perdu toute espérance de découvrir des Mines dans la Floride ; & l'on étoit dégouté d'un País où l'on ne pouvoit compter sur l'abondance des vivres, qu'autant qu'on seroit disposé à s'en procurer par le travail.

Les Anglois aiant remis à la voile, Laudoniere ne pensa plus qu'à faire usage de leur Vaisseau pour partir. Tout se trouva prêt le 15 d'Août ; & l'on n'attendoit plus que le vent ; mais il n'arriva que le 28. On se hâta ; on étoit occupé à lever les ancres, lorsqu'on crut découvrir plusieurs Voiles. Laudoniere envoya aussitôt une Barque pour les reconnoître : elle ne revint point. Un incident de cette nature aiant jetté tout le monde dans la défiance, on retourna promptement au Fort ; & le travail fut ardent, pour se mettre en état d'y pouvoir faire du moins quelque défense. Avant que d'évacuer la Place, on en avoit ruiné presque toutes les Fortifications, dans la crainte que les Espagnols ou les Anglois ne pensassent à s'y établir, ou que les Sauvages mêmes n'en prissent possession, pour empêcher les François d'y rentrer. Le lendemain, on apperçut à l'entrée de la Riviere, sept Barques, remplies de gens armés, le Morion en tête, & l'Arquebuse en main. Elles remonterent en bon ordre, jusqu'au Fort ; & quelque demande que fissent les Sentinelles, on ne leur fit aucune réponse. On les salua de quelques coups de fusil ; mais comme elles étoient encore hors de portée, on alloit leur lâcher une volée de Canon, lorsqu'on entendit crier que c'étoit Ribaut.

SECOND
VOYAGE DE
RIBAUT.

LA surprise & la joie furent égales dans le Fort ; mais elles y furent mêlées de quelque crainte. Quoique Laudoniere n'eût rien à se reprocher, cette conduite, d'un Homme avec lequel il avoit toujours vécu en bonne intelligence, ne lui permettoit pas de douter qu'on ne l'eût desservi au-

près de l'Amiral, ou du Roi même. Il apprit bientôt, de la bouche de Ribaut, que sa crainte n'étoit pas sans fondement. On avoit écrit en France qu'il gouvernoit avec une hauteur tyrannique, & l'on étoit même parvenu à rendre sa fidélité suspecte. La Cour n'avoit pas eu de plus forte raison pour faire armer sept Navires, dont le commandement avoit été confié à Ribaut. Quantité de Gentilshommes & d'Officiers, que la paix laissoit sans emploi, avoient saisi cette occasion de s'occuper; & l'Amiral de Coligny, chargé encore de la Direction de l'armement, n'avoit pas eu, comme auparavant, l'attention d'en exclure les Catholiques. La Flotte, après avoir été repoussée sur les Côtes de France & d'Angleterre par des vents furieux, s'étoit ressentie si continuellement des mêmes obstacles, qu'elle avoit employé deux mois à sa navigation; & Ribaut s'étoit encore arrêté longtems en différens endroits de la Côte, apparemment pour s'assurer des Indiens, dans la supposition qu'il trouvât quelque résistance de la part du Commandant de la Caroline.

Ces Barbares l'avoient reconnu à sa barbe, qu'il portoit toujours fort longue, & témoignèrent beaucoup de joie de son retour. Celle qu'il eut lui-même, de trouver dans Laudoniere une fidélité qui démentoit toutes les accusations, lui fit offrir à cet Officier de lui laisser le commandement de la Caroline, & d'aller s'établir dans quelque autre lieu; mais il le trouva ferme dans la résolution de retourner en France, pour s'y justifier. Cependant les soins, qu'ils donnerent ensemble à la réparation du Fort, retardèrent le départ de Laudoniere. La Riviere n'ayant point assez d'eau pour les gros Navires de la Flotte, on fut obligé d'en laisser quatre dans la Rade, & d'employer des Chaloupes pour en tirer les munitions & les vivres. Quelque diligence qu'on eût apportée à tous ces travaux, ils n'étoient point achevés, lorsque le Ciel en permit la ruine & celle de la Colonie entière, par des événemens sans exemple.

Le 4 de Septembre, vers quatre heures du soir, six Navires Espagnols vinrent mouiller dans la Rade, assez près des quatre Vaisseaux François qui-y étoient restés. Cette Flotte étoit commandée par Dom Pedro *Menendez de Avilez*, Chevalier de Saint Jacques, Commandeur de Santa-Cruz de la Corça. Son arrivée n'étoit pas, comme celle de Hawkins, un hazard ordinaire de la navigation. Des causes & des effets de cette importance méritent d'être éclaircis jusques dans leur origine. Menendez, dont la suite même de ce récit fera connoître le caractère, se trouvant embarrassé, à la Cour d'Espagne, où ses Ennemis lui avoient suscité de fâcheuses affaires, fut surpris de recevoir, de la bouche même du Roi Philippe II, l'ordre de se transporter en Floride; d'en visiter soigneusement les Côtes, & d'en dresser une Carte exacte, pour l'usage des Pilotes, dont on attribuoit les fréquens naufrages, dans le Canal de Bahama & sur les Côtes voisines, au peu de connoissance qu'on avoit des atterrages. Une Commission de cette nature rendit le courage à Menendez, qui s'étoit cru disgracié: mais la jugeant trop bornée, il représenta au Roi qu'il n'y avoit rien de plus important pour son service, qu'un Etablissement dans la Floride: que cette immense Contrée jouissoit d'un climat fort sain, & que les Terres en étoient extrêmement fertiles; que d'ailleurs ses Peuples étant

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.

1565.
Mauvais Offices
rendus à Laudoniere.

Arrivée des Espagnols à la Caroline.

Source de leur Expédition.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

encore Idolâtres, Sa Majesté, au nom de laquelle on avoit déjà pris possession du Pais, étoit obligée d'y répandre la connoissance du vrai Dieu, puisque c'étoit à ce prix que le Saint Siège avoit accordé à ses Prédécesseurs le Domaine du Nouveau Monde. Il ajouta qu'en particulier, il se sentoît disposé à verser tout son sang pour l'avancement de la Religion. Son zele plut au Roi. Il fut réglé qu'il conduiroit cinq cens Hommes en Floride, avec des vivres pour un an, mais à ses frais, sans que S. M. & ses Successeurs fussent obligés au moindre dédommagement; que l'établissement de la Floride & la Carte des Côtes seroient achevés dans l'espace de trois ans; qu'avec les cinq cens Hommes destinés à peupler le Pais, entre lesquels il y auroit cent Laboureurs & quatre Missionnaires, il y porteroit des Bestiaux de toutes les especes; qu'il y établiroit une Audience royale, dont il seroit Alguasil Mayor; qu'il y formeroit deux ou trois Bourgades, chacune au moins de cent Habitans, & défendue par des Forts; qu'il auroit toujours la liberté d'aller dans les Iles Espagnoles, & de venir même en Espagne, sans paier de droits pour les provisions, ni pour les Marchandises, à l'exception de l'or, de l'argent & des pierres précieuses; que pendant six ans il pourroit armer deux Galions de cinq à six cens tonneaux, & deux Pataches de cent cinquante ou deux cens; que toutes ses prises seroient à lui; qu'il seroit honoré du titre héréditaire d'Adelantade de la Floride, avec toutes les prérogatives de ceux de Castille, & deux mille Ducats d'appointemens, à prendre sur le revenu de la Province, & que celui de ses Enfans, ou de ses Gendres, qu'il nommeroit pour son Successeur, jouiroit des mêmes avantages; enfin que pendant sa vie il auroit en propriété, dans toutes ses Conquêtes, un quinzieme de l'or & de l'argent, des Mines, des Perles, des fruits de la terre, & de tout ce qui appartenoit à la Couronne. Ses Provisions lui furent délivrées le 22 de Mars 1565.

Massacre des
Français dans la
Floride, & ruine
de leur Etablisse-
ment.

Ce fut vers le même tems, qu'on fut informé, pour la première fois en Espagne, qu'une Troupe de Protestans François s'étoient établis depuis trois ans dans la Floride; qu'ils y avoient construit des Villes, & qu'on se dispoisoit en France à leur envoyer un puissant renfort. L'Adelantade étoit occupé à recueillir de l'argent pour les frais de son Expédition. Il fut appelé à la Cour, où le Roi lui dit, qu'ayant besoin de plus grandes forces pour chasser les Hérétiques de la Floride, que pour y faire un simple Etablissement, il n'étoit pas juste que cette augmentation tombât sur lui, & qu'il y auroit des ordres expédiés pour lui faire trouver prêts, dans les Indes, deux cens Chevaux, quatre cens Fantassins & trois Navires, dont la paie, les vivres, les munitions & l'artillerie seroient fournies du Trésor Royal. Menendez représenta que ces nouvelles dispositions retarderoient beaucoup son arrivée en Floride, & que tandis qu'il seroit occupé de ses préparatifs, les Hérétiques auroient le tems de fortifier leurs Places, de faire alliance avec les Indiens & de les discipliner. Il demanda deux Galeres & deux Galiotes, de celles qui étoient destinées à secourir Malte contre les Turcs, avec promesse de partir au premier vent, de prévenir le secours de France, & d'entrer dans le Port le plus voisin de celui des François de la Floride, où se fortifiant pen-

dant l'Hiver, il seroit en état au Printems prochain, lorsque sa Cavalerie arriveroit, de tenir la Campagne, & d'attaquer l'Ennemi avec avantage. Son projet fut approuvé : mais le danger étoit si pressant pour Malte, que le Roi ne voulant point affoiblir sa Flotte, donna d'autres ordres ; & quoique précis, ils furent exécutés avec tant de lenteur, que l'Adelantade ne put mettre à la voile avant le 29 de Juin. Sa Flotte étoit composée du Saint Pelage, Galion de neuf cens quatre-vingt-seize tonneaux, & de dix Navires, dont les Equipages montoient à neuf cens quatre-vingt quinze Hommes, avec une nombreuse Artillerie, dont une partie étoit destinée pour les Forts qui devoient être construits à la Floride. A l'exception du Saint Pelage, de deux cens quatre-vingt-dix Soldats & de quatre-vingt-quinze Matelots, tout le reste étoit aux frais de Menendez. Cet armement, qui fut encore renforcé en sortant du Port de Cadix, se trouva de quinze cens quatre Hommes en arrivant aux Canaries. On y comptoit plusieurs Gentilhommes, des meilleures Maisons de Biscaie, de Galice & des Asturies. L'Adelantade avoit pour Lieutenant Dom Estevan de las Alas : mais il avoit nommé Amiral de la Flotte, Dom Pedro Menendez Marquez son Neveu, qui étoit pourvu aussi, par la Cour, de l'Office de Trésorier général du Roi dans la Floride. Comme on avoit donné à cette Expédition, l'air d'une guerre sainte, entreprise contre les Hérétiques, & de concert avec le Roi de France, qui désavouoit, disoit-on, l'établissement de ces Fugitifs, il se présenta tant de monde pour cette espece de Croisade, qu'en partant des Canaries, où l'on s'arrêta peu, toutes les forces réunies montoient à deux mille six cens Hommes, parmi lesquels il y avoit douze Religieux Franciscains, un Religieux de la Merci, cinq Prêtres Séculiers & huit Jésuites. Avec ce que Menendez avoit reçu de la Cour, on assure que de son propre fond ou de celui de ses Amis, il avoit dépensé, dans l'espace d'un an, un million de Ducats.

A peine se fut-il remis en Mer, qu'une tempête dissipa sa Flotte. Il ne resta autour de lui que six Vaisseaux, qu'une seconde disgrâce obligea de jeter dans les flots une partie de leur charge. Le 9 d'Août, en passant à l'Ile de Portoric, il y apprit que Ribaut s'y étoit fait voir avant lui, mais qu'ensuite il avoit employé plus de deux mois à visiter diverses parties des Côtes de la Floride. Le Conseil de Guerre fut assemblé. Après avoir reconnu, en gémissant, que la Flotte se trouvoit réduite à la troisieme partie de ses forces, l'Adelantade représenta que ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'ambition, qui l'avoient engagé dans son entreprise ; qu'ayant eu le seul zele de la gloire de Dieu pour motif, il croïoit devoir expliquer le malheur qui lui étoit arrivé, comme une disposition du Tout-puissant, qui vouloit que le succès de l'Expédition ne pût être attribué qu'à la force de son bras ; que dans cette confiance, il étoit d'avis que sans perdre le tems à délibérer, on devoit faire voile pour la Floride & surprendre les Hérétiques avant l'arrivée du secours qu'ils attendoient. La plupart des Officiers applaudirent : mais quelques-uns, qui méditoient de passer au Pérou, ou à la Nouvelle Espagne, répondirent qu'une attaque brusquée, avec si peu de forces, ne pouvoit tourner heureusement. Cependant, après quel-

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

ÉTABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

ques débats , le grand nombre étant toujours déclaré pour l'avis du Général , tous les autres feignirent de s'y rendre.

On remit en Mer ; & le 20 d'Août , on découvrit les Côtes de la Floride. L'embarras fut de savoir si l'on étoit au Sud ou au Nord de l'Établissement François ; & dans cette incertitude , on chercha pendant quatre jours à prendre Langue. Le cinquième , quelques Sauvages aiant paru sur la Côte , Valdez , Maître de Camp , fut envoyé vers eux avec vingt Arquebustiers. A l'approche des Chaloupes , ces Barbares semblerent disposés à combattre ; ensuite ils se retirèrent lentement , sans tourner le dos , & leurs Arcs toujours bandés. Valdez n'osa les poursuivre , dans la crainte de quelque embuscade ; mais , ne voulant pas retourner sans informations , il fit quitter les armes à un de ses gens , qui avoit mérité la mort , & qu'on avoit réservé pour des occasions de cette nature. Il lui mit en main quelques Marchandises , lui ordonna de suivre les Indiens , & lui promit sa grace , s'il revenoit avec l'éclaircissement qu'on desiroit. Non-seulement ce Soldat réussit dans sa Commission , mais après avoir appris que les François étoient à vingt lieues delà au Nord , il eut l'adresse d'engager les Sauvages à s'approcher des Chaloupes , & Valdez acheva de se les concilier par ses présents. Ensuite l'Adelantade ne fit pas difficulté de descendre lui-même , avec cinquante Hommes ; mais il ne put tirer plus de lumieres qu'on ne lui en avoit porté à bord.

Il remit à la voile ; & le 28 , passant devant l'embouchure de la Riviere des Dauphins , qu'il trouva fort belle , il lui donna le nom de Saint Augustin , parcequ'il étoit la Fête du jour. Le lendemain , il aperçut quatre Navires à l'ancre : il ne put les méconnoître ; & ce nombre lui fit juger que les François avoient reçu le secours , qu'il avoit espéré de prévenir. Son Conseil fut d'avis de retourner sur-le-champ , & d'aller attendre , à l'Île Espagnole , que toute sa Flotte s'y fût réunie. Cette proposition lui causa d'autant plus de chagrin , qu'il ne pouvoit se flatter de n'avoir pas été découvert ; que ses Navires étoient en mauvais état ; qu'il faisoit fort peu de vent , & qu'il avoit tout à craindre s'il étoit poursuivi. Aussi , loin de se laisser entraîner par l'opinion d'autrui , il représenta qu'il lui paroïssoit plus sûr d'attaquer les quatre Vaisseaux François , qui n'étoient apparemment dans la Rade que parcequ'ils ne pouvoient entrer dans la Riviere où le Fort étoit situé ; que se croiant en pleine sureté , ils avoient sans doute peu de monde à bord : qu'après s'en être saisi , rien ne pourroit l'empêcher d'entrer dans la Riviere de Saint Augustin , & de s'y fortifier , tandis qu'il enverroit à l'Île Espagnole , pour y donner avis de sa situation , & se faire joindre par le reste de sa Flotte , avec des munitions & des vivres : qu'alors , toutes ses forces étant réunies & son Établissement commencé , il pourroit attaquer les François par Mer & par terre , sûr qu'après la perte de leurs grands Vaisseaux ils ne pourroient résister à de si grands efforts , ni tenter même de retourner en France.

Ces raisons eurent la force de ramener tout le monde à son sentiment. Toutes les voiles furent aussitôt déployées ; & l'Escadre n'étoit plus qu'à trois lieues des Navires François , lorsque le plus profond calme , suivi de pluie & de tonnerre , la rendit comme immobile. Vers les

neuf heures du soir, le vent devint bon, & le Ciel se découvrit; mais l'Adelantade jugea que quelque diligence qu'il pût faire il ne pouvoit joindre les François avant la nuit, & que s'ils se trouvoient trop foibles pour combattre, ils se laisseroient peut-être accrocher par les Navires Espagnols, dans l'espérance de les brûler, quoiqu'avec le même risque pour les leurs, & de se sauver à terre dans leurs Chaloupes. Il avoit observé que tous les matins, jusqu'à midi, la Mer étoit basse à l'entrée des Rivières, qui ont toutes des barres; & cette remarque lui fit former le dessein de jeter les ancrs aussi près des Ennemis qu'il seroit possible, ensuite de filer du cable, pour se trouver au milieu d'eux à la pointe du jour, lorsqu'ils ne pourroient, ni manœuvrer, ni recevoir du secours de leurs autres Vaisseaux, qui étoient devant le Fort de la Caroline.

Après avoir donné les ordres qui convenoient à ce plan, il fit avancer à petites voiles; & les ancrs furent jettées vers onze heures & demie. En filant ses cables, il se trouva bientôt par le travers du premier Vaisseau François, assez proche, suivant nos Relations, pour demander des nouvelles de Ribaut & de ses principaux Officiers, qu'il nomma, comme s'il les eut connus tous. Ensuite il assura que son arrivée dans cette Rade ne devoit pas causer d'inquiétude aux François, & qu'il n'avoit pas même dessein de s'y arrêter. En effet il appareilla dès la pointe du jour; mais au lieu de prendre le large, il arriva tout court sur les Navires François, qui n'eurent que le tems de couper leurs cables, & de faire voile aussitôt. Les Espagnols (86) prétendent au contraire » que les François, voyant » approcher d'eux des Vaisseaux Etrangers dans l'obscurité, firent un » feu continuel; que Menendez ne tira point un seul coup, & fit coucher » tous ses gens sur ses Ponts; qu'aux premiers raïons du jour, le Vais- » seau qu'il montoit se trouvant engagé entre les deux plus grands de » l'Ennemi, il fit sonner les Trompettes, comme pour saluer les Fran- » çois, qui lui rendirent le salut; qu'alors, paroissant lui-même, il de- » manda de quelle Nation étoient ces Navires, & ce qu'ils venoient faire » dans la Floride? qu'on lui répondit qu'ils étoient de France, & qu'ils » apportioient des munitions & des Hommes pour un Fort que le Roi » leur Maître avoit dans la Riviere de Mai: que Menendez continua de » leur demander s'ils étoient Catholiques ou Luthériens (87), & qu'ils » répondirent qu'ils étoient Luthériens; qu'ensuite ils lui demanderent » eux-mêmes qui il étoit, quel étoit son dessein; & qu'il leur dit: je » suis Dom Pedro Menendez, Général du Roi Catholique: Je suis venu » dans cette Contrée pour y faire pendre ou égorger tous les Luthériens » que j'y trouverai, ou que je rencontrerai en Mer. J'ai là-dessus des » ordres si précis du Roi mon Maître, qu'il ne m'est pas permis de faire » grace. Ils seront exécutés à la lettre, & les Hérétiques mourront tous; » mais, après m'être rendu maître de vos Navires, si j'y trouve quelque » Catholique, je le traiterai avec bonté. L'Adelantade, suivant les mê- » mes Auteurs, fut interrompu par des huées, accompagnées d'injures. » La colere ne lui permit plus de penser qu'aux armes, & l'ordre fut

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

(86) L'Historien de la Nouvelle France cite l'*Ensaio Chronologico* de Barcia.

(87) On fait que les Espagnols confondent sous ce nom tous les Protestans.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

» donné aussi-tôt d'aborder : mais , en achevant de filer les cables , ils
» s'embarassèrent dans les ancrs , & les François eurent le tems de pren-
» dre le large. Envain furent-ils poursuivis , & leur tira-t-on quelques
» volées : ils étoient déjà trop loin.

Menendez , désespérant de les joindre , se rapprocha de la Riviere de Mai , dans le dessein d'y entrer ; mais il changea bientôt de résolution. Cinq Bâtimens , qu'il vit à l'ancre devant le Fort , & deux Bataillons rangés en bon ordre , qui firent feu sur lui lorsqu'il parut , lui firent comprendre que s'il entreprenoit de forcer le passage , les autres Vaisseaux pouvoient revenir sur lui , & le mettre entre deux feux. Cette crainte lui fit prendre le parti de retourner à la Riviere de Saint Augustin.

Les quatre Navires François , qui ne l'avoient pas perdu de vue , revinrent aussi-tôt au mouillage qu'ils avoient quitté ; & *Coffet* , leur Commandant , informa Ribaut de son retour. Le Conseil fut assemblé. On jugea qu'il falloit se hâter , sans relâche , d'achever les réparations du Fort , & faire marcher un gros détachement par terre , pour tomber sur les Espagnols dans leur Riviere , avant qu'ils eussent le loisir de s'y fortifier. Ribaut produisit une Lettre , qu'il avoit reçue de l'Amiral de Coligny peu de jours avant son départ de Dieppe , par laquelle ce Seigneur lui aprenoit qu'un Officier Espagnol , nommé Dom Pedro Menendez , étoit envoyé à la Floride , & lui recommandoit de ne pas souffrir qu'on y entreprît rien contre les droits de la France. Quoique cette Lettre ne dût rien changer à la résolution du Conseil , il en conclut qu'elle l'obligeoit de partir sur-le-champ avec ses quatre plus grands Navires , pour attaquer trois de ceux d'Espagne , qui étoient restés au large , suivant l'information de *Coffet* , & qu'il crut important d'enlever ou de détruire , pour triompher plus facilement des autres. Envain la Grange , un de ses Capitaines , qui avoit beaucoup de part à la confiance de l'Amiral de Coligny , Laudoniere & tous les Officiers du Fort , combattirent son dessein , en lui représentant que la Côte étoit sujette à des Ouragans qui duroient quelquefois plusieurs jours , & que si par malheur il en survenoit un pendant que les nouvelles forces de la Colonie seroient en Mer , rien n'empêcheroit les Espagnols de former quelque entreprise par terre. Non-seulement il s'obstina dans ses idées , mais il obligea Laudoniere , en lui laissant le commandement de la Caroline , à lui donner sa Garnison & la meilleure partie de ses vivres. La Grange refusoit de s'embarquer , & ne se laissa vaincre qu'après avoir résisté pendant deux jours. Il ne resta dans le Fort , avec Laudoniere , qui étoit malade , qu'un Ingénieur nommé *du Lys* , deux Gentilshommes , qui se nommoient *la Vigne* & *Saint Clair* , & cinquante personnes ; d'autres disent quatre-vingt cinq , & quelques-uns en font même monter le nombre à deux cens quarante ; mais tous conviennent qu'il n'y en avoit pas vingt en état de tirer un coup de Mousquet. Les uns étoient des Soldats , qui avoient été blessés dans les derniers combats contre les Indiens ; les autres , de vieux Artisans ; des Vivandiers , des Femmes & des Enfans. Ce fut le 6 de Septembre que Ribaut s'embarqua pour aller chercher les Espagnols ; mais il fut retenu dans la Rade jusqu'au 10 , par des vents contraires.

Menendez

Menendez étoit entré le 7 dans la Riviere qu'il avoit nommée Saint Augustin. Il y avoit fait débarquer trente Hommes, sous le commandement d'André *Lopez Patiño* & *Jean de Saint Vincent*, deux de ses principaux Officiers, avec ordre de choisir un Poste avantageux & d'y faire quelques retranchemens, pour se mettre à couvert pendant la construction d'un Fort plus régulier. Ensuite, étant descendu lui-même, il s'étoit fait prêter un nouveau serment de fidélité par ses Troupes, il avoit visité l'emplacement que Patiño avoit choisi ; & dans la crainte que les François ne vinssent attaquer ses trois grands Vaisseaux, qui étoient à l'ancre assez loin de la Côte, il en avoit fait tirer tout ce qui étoit nécessaire pour l'Etablissement. A peine étoit-il retourné à bord, que Ribaut se fit voir avec les siens. La nuit approchoit : il donna ordre au Commandant du Saint Pelage d'appareiller dans l'obscurité, pour l'Ile Espagnole ; & s'approchant de la Riviere avec ses deux autres Bâtimens, qui tiroient beaucoup moins d'eau, il mouilla sur la Barre même, à deux brasses de fond.

Les Vaisseaux François parurent à la pointe du jour, dans l'endroit que les deux Espagnols avoient quitté, & bientôt ils s'avancèrent vers la Barre. L'Adelantade comprit à quel péril il étoit exposé : mais, heureusement pour lui, la marée étoit basse ; & les François furent obligés d'attendre son retour. Il se passa deux heures entières. Le tems étoit beau ; mais tout d'un-coup il s'éleva un vent de Nord si violent, que Ribaut se vit contraint de s'éloigner, & d'abandonner sa proie, au moment que, suivant toutes les apparences, elle ne pouvoit lui échaper.

Les Espagnols attribuerent leur bonheur à la protection du Ciel, & ne penserent qu'à profiter de l'éloignement de leurs Ennemis. Menendez leur fit remarquer que l'Escadre Française, qui fuïoit devant eux trois jours auparavant, ne pouvoit être venue les attaquer que parcequ'elle avoit renforcé ses Equipages de tout ce qu'il y avoit de Troupes dans le Fort de la Caroline ; que la tempête, qui l'écartoit, ne lui permettroit pas de se réfugier dans son Port, & que vrai-semblablement elle n'y pourroit rentrer de plusieurs jours. Un Historien de sa Nation lui fait ajouter : „ D'ailleurs ce sont des Hérétiques ; & nous savions, avant que de „ partir d'Espagne, que leur Général avoit défendu sous peine de la vie „ à tout Catholique de s'embarquer avec lui. Ne nous ont-ils pas déclaré „ eux-mêmes qu'ils étoient tous Luthériens ? Nous sommes donc obligés „ de leur faire une guerre mortelle, non-seulement parceque nous en „ avons l'ordre exprès, mais encore, parceque de leur côté ils sont résolus de ne nous faire aucun quartier, & d'empêcher que la Foi Catholique ne soit plantée dans un País où ils veulent faire regner leur „ abominable Secte. Périßons, plutôt que de ne pas achever ce que nous „ venons de commencer heureusement, avec le secours visible du Ciel. Ensuite il expliqua ouvertement son projet : c'étoit de choisir cinq cens Soldats, Arquebusiers & Picquiers, de leur faire prendre des vivres pour huit jours, de les diviser en dix Compagnies, chacune avec son Capitaine & son Drapeau, de les faire marcher vers la Caroline, & de les précéder lui-même de deux lieues, avec une Bouffole, un François qui étoit tombé entre ses mains, & quelques Soldats armés de haches, pour ou-

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

vrir un passage au travers des Bois. S'il arrivoit sans avoir été découvert ; il vouloit tenter l'escalade , & porter des échelles dans cette vue : s'il avoit le malheur d'être apperçu en sortant des Bois , il étoit résolu de se retrancher aussi près du Fort qu'il le pourroit , & de faire sommer delà les François, avec offre de leur fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en Europe. Il esperoit que le jugeant plus fort qu'il n'étoit , ils accepteroient ses offres, ou que du moins ils n'oseroient le venir attaquer dans un lieu couvert ; & qu'au Printems prochain , après avoir reçu le secours qu'il avoit fait demander à l'Ile Espagnole , il feroit en état de les réduire par la force.

Ces propositions ne furent pas applaudies de tout le monde , & firent naître même de grandes contestations entre les Officiers : mais enfin , le plus grand nombre s'étant déclaré pour le Général , on commença par des exercices publics de piété. Le choix des cinq cens hommes , qui devoient composer le détachement , fut abandonné au Sergent Major. Comme on avoit déjà jetté les fondemens d'un Fort , qui est devenu une Ville célèbre sous le nom de Saint Augustin , l'Adelantade y établit pour Gouverneur Dom Barthelemy Menendez , son Frere , & remit à son Amiral le commandement des Vaisseaux qui lui restoient. Il s'éleva néanmoins de nouveaux murmures ; mais aiant réprimé les Séditieux par sa fermeté , il se mit à la tête de son Avant-garde avec Martin d'Ochoa , accompagné de vingt Asturiens auxquels il avoit fait prendre des haches pour ouvrir les routes. Le reste de la Troupe suivit , sous les ordres du Mestre de Camp & du Sergent Major.

Après une marche de quatre jours , ils se trouverent à une demie lieue du Fort François. Une pluie violente , dont l'incommodité augmentoit par un vent furieux , n'empêcha point Menendez d'avancer un quart de lieue plus loin. Il s'y arrêta , dans un terrain fort marécageux , derriere quelques Pins qui le couvroient : mais la crainte que ses gens ne se fussent égarés le fit retourner pour leur servir de guide. A dix heures du soir , toute l'Armée se réunit , mais extrêmement fatiguée , après avoir été obligée de traverser des Marais où l'on avoit de l'eau jusqu'à la ceinture. La pluie , qui n'avoit pas discontinué depuis le premier jour de marche , redoubla tout-d'un-coup avec tant de violence , qu'il ne fut pas aisé d'en garantir les armes , la poudre & les mèches. Tant d'incommodités acheverent de faire perdre patience aux Soldats. De toutes parts on n'entendoit que des malédictions contre le Général. Un Enseigne , nommé *Perez* , osa dire tout haut » qu'il ne comprenoit pas comment tant » de braves Guerriers se laissoient vendre par un Montagnard d'Asturie , » qui n'entendoit pas mieux la guerre qu'un Cheval , & qui auroit mérité ; en partant de Saint Augustin , d'être traité comme ils alloient l'être tous par les François.

Menendez n'ignoroit point ces emportemens ; mais on loue la force d'esprit qui les lui faisoit dissimuler. Deux heures avant le jour , il assembla tous les Officiers du Camp ; & prenant le langage de la Religion , il leur dit que pendant toute la nuit il n'avoit pas cessé de consulter le Ciel , & de lui demander ses inspirations sur ce qui convenoit à son service ;

qu'il ne doutoit point que chacun ne l'eût sollicité aussi par ses prières, & qu'il étoit tems de mettre en commun les lumieres qu'ils en avoient reçues, dans une extrémité où le pain & les munitions ne manquant pas moins que les forces, il ne restoit aucune ressource humaine. Quelques-uns répondirent brusquement que sans perdre le tems à délibérer, il falloit reprendre à l'heure même la route de Saint Augustin; que les Palmiers suppléeroient au pain, & que les moindres retardemens avoient leurs dangers. L'Adelantade convint de la sagesse de leur avis, & ne leur demanda plus que la liberté d'ajouter un mot, après lequel il protesta qu'il seroit prêt à les suivre: « si jusqu'alors il ne s'étoit attaché qu'à ses propres idées, il vouloit se régler désormais par le conseil de ses Amis » & de ses Compagnons d'armes. « Voions donc, lui dit un d'entr'eux, ce que vous pouvez avoir de raisonnable à nous proposer. » Je crois, mes Amis, reprit-il, qu'étant à la porte du Fort François, il y auroit une honte éternelle à ne pas tenter l'aventure. Si nous ne pouvons emporter la Place, nous ne craignons pas du moins que nos Ennemis, dont le nombre ne peut être fort grand, s'engagent dans les Bois pour nous en chasser, & notre retraite y est toujours sûre. Qui fait même si nous voyant en bon ordre & disposés à les attaquer, ils ne se rendront point, sans attendre un assaut qu'ils ne sont point en état de soutenir? Sinon, rien ne nous empêchera de prendre alors le parti que vous proposez, & nous ne tournerons pas le dos sans honneur. Le Mestre-de-Camp, le Sergent Major, & les autres Officiers qui lui étoient dévoués, lui laissèrent à peine le tems d'achever, & le conjurerent de les mener à l'assaut. Quelques-uns résistèrent encore, mais ils se laisserent bientôt entraîner par l'exemple. Menendez, dans le transport de sa joie, fit mettre tout le monde à genoux, pour remercier le Ciel, auquel il attribua ce changement. Ensuite, ayant rangé ses Compagnies dans l'ordre qu'elles devoient garder pour l'attaque, il se mit à leur tête, avec son Prisonnier François (88) auquel il avoit fait lier les mains derrière le dos. La nuit étoit fort obscure, & la pluie ne diminuoit point. On fut obligé, pour attendre le jour, de faire halte dans un lieu où l'on avoit de l'eau jusqu'aux genoux.

D'un autre côté Laudoniere, également inquiet sur le sort de Ribaut pendant l'Ouragan, & sur l'état du Fort où il restoit encore trois grandes breches, n'avoit de confiance qu'à l'éloignement des Espagnols, qu'il croioit occupés de leurs propres embarras dans la Riviere de Saint Augustin. Il arriva même que le mauvais tems de cette nuit, qui avoit causé leur découragement, servit beaucoup au succès de leur entreprise. La Vigne, qui étoit de garde, voyant ses Soldats trempés de pluie, leur permit par compassion d'aller prendre quelque repos, avant qu'ils fussent relevés dans leurs postes. Ainsi le mauvais tems étoit un autre sujet de sécurité pour les François. Cependant Menendez se remit en marche au point du jour, après avoir ordonné sous peine de la vie, à tous ses Soldats, de ne pas quitter leurs rangs. Il se trouva bientôt au pied d'une Col-

(88) Quelques Historiens prétendent que c'étoit un Déserteur de la Caroline.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

R. BAUT.
II. VOIAGE.
1565.

line, derrière laquelle étoit le Fort, à trois ou quatre portées d'Arquebuse. Il monta sur cette hauteur, d'où il ne découvrit qu'un petit nombre de Maisons, qui cachotent encore la Place. Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui continuèrent d'avancer, l'observerent à leur aise; mais en retournant vers le Général, pour lui rendre compte de leurs Observations, ils prirent un chemin pour un autre, & cette erreur leur fit rencontrer un François, qui dans la surprise de voir deux Inconnus, leur cria, qui vive? Ochoa répondit, *France*; & cet Homme, persuadé que c'étoit quelques Fugitifs de la Flotte de Ribaut, s'avança vers eux. Cependant une juste défiance l'ayant porté tout-d'un-coup à s'arrêter, Ochoa courut sur lui; & de son épée, qu'il tenoit en main, sans avoir eu l'attention ou le loisir de la tirer du fourreau, il lui donna un grand coup sur la tête. L'effet n'en fut pas violent, parceque le François rompit le coup, du bras; mais le Mestre-de-Camp lui en donna un second, qui l'étourdit & le renversa par terre. Ensuite lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine, parcequ'il commençoit à crier, il le menaça de le tuer s'il continuoit ses cris. Cet Infortuné fut lié & mené vers la Troupe, qui avoit tremblé, au bruit, pour Ochoa & le Mestre-de-Camp. Menendez, voyant paroître ses deux Officiers, se tourna vers ses Soldats, & leur dit: mes Amis, Dieu est pour nous; le Fort ne tiendra point. A ces mots, ils partirent tous avec un mouvement furieux. Les premiers rencontrèrent Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui désespérant de pouvoir garder leur Prisonnier, le tuèrent, & se mirent à crier; Compagnons, suivez-nous, Dieu est pour les Espagnols.

Dans ce moment, un Soldat de la Garnison du Fort, étant monté sans dessein sur le Rempart, aperçut les Ennemis, qui descendoient la Colline & marchotent en ordre de Bataille. Il donna l'allarme. Laudoniere accourut avec les plus braves: mais avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître, l'Ennemi entra par les trois breches, & par le guicher même, que quelqu'un avoit eu l'imprudence d'ouvrir, pour observer ce qui se passoit. Aussi-tôt on entendit retentir les gémissemens des Femmes, des Enfans & des Malades, qui étoient impitoyablement égorgés. Laudoniere se précipita du Rempart pour les secourir; mais il étoit trop tard. L'unique parti fut de se cantonner, pour faire tête aux Espagnols, dans l'attente du secours qu'il pouvoit encore espérer des trois Vaisseaux qui étoient à l'ancre vis-à-vis du Fort. Il se montra partout; il combattit avec une valeur qui le fit admirer de ses Ennemis mêmes: mais n'ayant pas été plutôt reconnu, que le fort du combat tomba sur lui, il comprit qu'il ne lui restoit plus de ressource que dans la retraite. Il la fit, sans cesser de combattre; ce qui facilita, au petit nombre de Guerriers qui lui restoit, le moyen de se sauver dans les Bois. Les Espagnols rendent témoignage qu'il y entra le dernier, précédé de sa Servante, qui étoit dangereusement blessée.

On lit dans les mêmes Historiens, que la Place fut emportée par les deux premières Compagnies Espagnoles, sous la conduite du Sergent & de Diego de Maya; que la vue des Enseignes, arborées en même-tems sur les murs, & le bruit des trompettes, firent bientôt accourir toute l'Ar-

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

mée; que l'Adelantade, voyant que les François ne se défendoient plus, fit publier l'ordre d'épargner les Femmes & les Enfans au-dessous de 15 ans, & qu'on en sauva soixante-dix. Il mit ensuite une Garde au Magasin, qui étoit fort bien fourni de munitions & de Marchandises; après quoi, s'approchant de la Riviere, il fit inviter les trois Navires à se rendre. Sur leur refus, il entreprit de les couler à fond. Cependant lorsqu'il eut dressé sa Batterie, des Canons du Fort, il fit faire une nouvelle sommation au Commandant, que les uns donnent pour le Fils, d'autres pour le Neveu de Ribaut. Son Prisonnier François, qu'il lui envoya dans une Chaloupe, avoit ordre de lui offrir un des trois Vaisseaux, pour y embarquer tout ce qui restoit d'Habitans dans le Fort, avec des provisions suffisantes, de lui promettre un Passeport, mais à condition qu'il partirait sans Artillerie & sans autres munitions de guerre, & de lui déclarer que s'il n'acceptoit pas ce parti, il seroit traité sans quartier. L'Envoyé rapporta pour réponse, que le Commandant François avoit peine à comprendre pourquoi les Espagnols lui faisoient la guerre; lorsqu'il étoit muni d'une Commission du Roi son Maître, avec qui le Roi Catholique étoit en paix; qu'au reste, il se défendrait s'il étoit attaqué, & qu'il se promettoit de le faire avec succès. Menendez, irrité de cette vigueur, fit tirer un coup de Canon, qui perça un des trois Navires à fleur d'eau. L'Equipage, n'y pouvant remédier qu'en s'exposant au feu de l'Ennemi, se servit des Chaloupes pour passer sur les deux autres Navires, qui couperent aussi-tôt leurs Cables, & se retirèrent hors de la portée du Canon.

Jusqu'à présent, c'est aux Relations Espagnoles qu'on s'est attaché, & l'on ne pouvoit tirer que de cette Nation les éclaircissements qui regardent ses propres vues. Mais on n'a pas besoin, pour le reste, d'autre témoignage que celui de Laudoniere, qui a publié lui-même l'exact récit de son infortune, & dont le caractère est également respecté des deux Partis. Après s'être ouvert un chemin, par les armes au travers des Espagnols, il trouva dans les Bois une douzaine de ses gens, auxquels il proposa de s'approcher de la Riviere, pour s'embarquer dans les trois Navires du jeune Ribaut (86); mais quelques-uns aimerent mieux se réfugier chez les Sauvages. Il se mit en chemin avec les autres. Dans leur marche, qui dura jusqu'au soir, ils eurent presque toujours de l'eau jusqu'à la ceinture. Vers le coucher du Soleil, ils perdirent terre; & trop fatigués pour avancer à la nage, ils furent contraints de s'arrêter. Cependant deux des plus robustes consentirent à risquer leur vie, pour donner de leurs nouvelles aux Navires & pour en amener des Chaloupes. En effet elles arriverent le lendemain. Il étoit tems. Laudoniere sentoit défaillir ses forces, & la plupart des autres n'en avoient pas beaucoup plus. On parvint à les leur rappeler avec des liqueurs fortes, dont on avoit eu la précaution de se fournir. Lorsque le Commandant se trouva un peu moins foible, il ne voulut point s'embarquer, sans avoir fait un tour dans les Bois, pour chercher les François qui pouvoient s'être égarés. Ceux qui s'étoient d'abord séparés de lui l'avoient rejoint presque tous; & quan-

(89) Son nom de Baptême étoit Jacques.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

tité d'autres s'étant rendus aussi , par différentes routes , sur le bord de la Riviere , il eut la satisfaction d'en sauver encore près de vingt.

Il n'étoit resté , vis-à-vis du Fort , que le plus grand des trois Navires. Le jeune Ribaut , qui le commandoit , avoit vu les Espagnols entrer dans la Place sans avoir tiré sur eux un seul coup de Canon , quoiqu'il fût à portée de les incommoder beaucoup , & qu'il eût à bord soixante Soldats , avec un bon Equipage. On peut l'excuser à la rigueur par deux raisons ; l'une , que le Fort avoit été pris si brusquement , qu'il n'avoit pas eu le tems de s'y opposer ; & l'autre , que le voyant au pouvoir des Espagnols , il n'avoit pu tirer sur eux sans craindre que ses coups ne portassent sur les François : mais il est plus difficile de trouver des excuses pour la conduite qu'il tint avec Laudoniere , lorsqu'il l'eut reçu à bord. Les efforts des Espagnols n'ayant pu empêcher que son Vaisseau ne rejoignit les deux autres , qui s'étoient retirés vers l'embouchure du Fleuve , Laudoniere lui proposa d'aller chercher le Général Ribaut , dont on ignore encore la situation : mais il déclara qu'il étoit résolu de passer en France ; ce qui choqua si vivement Laudoniere , qu'il prit le parti de le quitter , & de passer sur un autre bord. Malheureusement , ce Vaisseau étoit sans Pilote , ou n'en avoit pas d'assez habile pour oser mettre seul à la voile. Ribaut en avoit quatre , & ne voulut pas en céder un. Le troisieme Navire & un autre Bâtiment qui étoit resté à la Côte , n'avoient point assez de Matelots pour la manœuvre ; il falloit nécessairement les abandonner , & Laudoniere avertit Ribaut qu'il étoit important d'y mettre le feu , dans la crainte que les Espagnols ne s'en servissent , ou contre lui-même , ou contre l'Escadre du Général , si elle reparoissoit : il le refusa si constamment , que Laudoniere , jugeant cette précaution d'une nécessité absolue , fut obligé d'envoyer secrettement son Charpentier , pour les briser à force de bras & les couler à fond.

On ignore quel fut ensuite le sort du jeune Ribaut. Laudoniere partit seul , fut longtems retardé par les Vents , eut beaucoup à souffrir de la faim , & se vit poussé dans le Canal de Saint Georges , où il fut contraint de prendre terre à Bristol. La maladie , qu'il avoit apportée de la Floride , le retint longtems en Angleterre. Sa guérison l'ayant mis en état de retourner en France , les Espagnols ont écrit qu'il y avoit été mal reçu du Roi ; ce qui prouveroit néanmoins assez mal que ce Prince eut été de concert avec le Roi leur Maître pour exterminer les Protestans de la Floride , comme ils s'efforcent de le persuader. Il est plus vraisemblable que l'Amiral de Coligny étant alors moins bien que jamais à la Cour , on y voioit de fort mauvais œil tous ceux qui lui étoient attachés.

Malgré l'attention & les offres de Laudoniere , tous les François qui étoient sortis du Fort n'avoient pas eu le pouvoir ou la volonté de fuir avec lui. Quelques-uns s'étoient retirés parmi les Sauvages ; & d'autres se rendirent aux Espagnols , qui les joignirent aux Prisonniers qu'ils avoient faits le jour de l'attaque. Toutes les Relations Françaises assurent que les uns & les autres furent pendus à un Arbre , auquel on attachait un Ecriteau , avec cette Inscription : » ces Misérables n'ont pas été traités de la sorte » en qualité de François , mais comme Hérétiques & Ennemis de Dieu. »

Elles ajoutent que les Espagnols, informés ensuite que plusieurs François avoient été bien reçus des Indiens, firent de si grandes recherches, & causèrent tant d'épouvante à leurs Protecteurs, que la plupart de ces malheureux Fugitifs se virent forcés de se livrer eux-mêmes à leurs Ennemis, qui ne leur firent pas plus de grace qu'à leurs Compagnons. D'autres, au nombre de vingt, aiant pris la fuite au travers des Bois, furent poursuivis, & tués à coup de fusil comme des Bêtes sauvages.

Menendez, se trouvant maître de la Floride François, donna au Fort de la Caroline le nom de *San-Matheo* (90), qu'il porte encore, & fit substituer les armes d'Espagne à celles de France & de l'Amiral de Coligny, qui étoient sur la principale porte. Dans la revue qu'il fit de ses Troupes, il ne trouva pas quatre cens Hommes, quoiqu'il en eut perdu très peu dans l'action : mais, pendant sa marche, plusieurs, désespérant du succès de l'entreprise, étoient retournés à Saint Augustin ; quelques-uns s'étoient égarés ; d'autres étoient restés derrière, par lâcheté ou par lassitude. Gonzale de Villerval, Sergent Major, fut laissé à San-Matheo avec la qualité de Gouverneur & trois cens Hommes de Garnison. L'Adelantado, inquiet pour Saint Augustin, où le Général Ribaut pouvoit être retourné dans son absence, comptoit d'y être suivi du reste de ses gens ; mais la plupart lui déclarèrent qu'ils étoient trop fatigués pour se remettre sitôt en marche, & d'environ cent Hommes il n'y en eut que trente-cinq qui partirent avec lui. Les Historiens de la Nation font une affreuse peinture de ce qu'il eut à souffrir dans le voyage. On le croioit mort, à Saint Augustin, sur le témoignage des Déserteurs, qui, pour cacher la honte de leur fuite, avoient publié qu'il avoit péri avec toute son Armée. Deux Soldats, qui prirent les devants, y aiant annoncé son retour, on y passa de la dernière consternation aux plus grands excès de joie. Toute la nouvelle Colonie, précédée du Clergé avec la Croix, alla au-devant du Vainqueur des Hérétiques, & le reçut en triomphe. Mais divers événements troublèrent sa joie. Il apprit bientôt qu'un incendie avoit réduit en cendre presque tous les Edifices de San-Matheo. Peu de tems après, la Garnison de cette Place se souleva contre ses Officiers, & lui coûta beaucoup de peine à réduire. Ces malheurs ne furent pas les seuls. Il avoit embarqué, sur le Saint Pelage, plusieurs François qu'il avoit fait Prisonniers en arrivant sur les Côtes de la Floride, avec ordre de les faire passer de l'Ile Espagnole à l'Inquisition d'Espagne : mais à peine furent-ils en Mer, qu'avec le secours de quelques autres Etrangers & d'une partie des Matelots, ils firent main-basse sur les Officiers ; & s'étant assurés du reste de l'Equipage, ils conduisirent le Galion en Dannemark.

L'Escadre du Général Ribaut, dont le sort n'étoit pas encore éclairci, causoit d'autres inquiétudes au Général Espagnol ; mais ses craintes furent enfin dissipées. La tempête, qui avoit forcé Ribaut de s'éloigner, dura jusqu'au 23 de Septembre, le jeta vers le Canal de Bahama, & brisa tous ses Vaisseaux sur divers écueils. Les Hommes se sauvèrent à la nage, excepté la Grange, qui eut le malheur de se noier ; mais tout ce qu'ils

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

(90) Le Fort avoit été pris le 21 Septembre, fête de ce Saint.

ÉTABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

avoient à bord fut enseveli dans les flots. La suite de ce naufrage est racontée si différemment par les François & les Espagnols, que dans l'impossibilité de les concilier, on prend le parti d'exposer les deux récits au jugement des Lecteurs.

Suivant les Relations Françaises, Ribaut, se trouvant sur une Côte qu'il ne connoissoit point, sans armes & sans provisions, voulut tenter de retourner à la Riviere de Mai. On laisse à juger combien d'obstacles, de miseres & de fatigues, cette malheureuse Troupe essuia dans un Pais inconnu, désert, coupé de Montagnes & de Marais inaccessibles. Enfin le hasard aiant fait appercevoir au Général une Chaloupe abandonnée sur la Côte, il y fit embarquer Michel le Vasseur, un de ses Pilotes, pour aller observer s'il n'étoit point arrivé de changement à la Caroline. Le Vasseur y reconnut les Enseignes Espagnoles. Son retour, avec une si triste nouvelle, consterna Ribaut & tous les gens. Après une longue incertitude, ils prirent le parti d'y envoyer Nicolas Verdier, Capitaine d'un de leurs Vaisseaux submergés, & la Caille, Sergent militaire, pour savoir du Commandant Espagnol quel traitement ils en pouvoient espérer. Ces deux Hommes arriverent au bord de la Riviere, vis-à-vis du Fort; & sur leur signal on leur envoya une Chaloupe. Ils furent menés au Commandant; & lui aiant demandé ce qu'étoient devenus Laudoniere & la Garnison Française, il leur répondit qu'après la prise du Fort on leur avoit donné un Navire bien équipé, sur lequel ils étoient retournés en France, & que si Ribaut vouloit se rendre à discrétion il ne seroit pas traité moins généreusement. Cette réponse, que les deux Envoyés crurent sincere, eut le pouvoir de les rassurer. Ils se hâterent de la porter à leur Général, auquel ils communiquerent d'abord une partie de leur confiance. Cependant les avis furent partagés dans sa Troupe. Les uns craignoient de se fier aux Ennemis de leur Secte, à des gens qui croioient plaie à Dieu, en exterminant tous ceux qui ne suivoient pas la Religion Romaine; & les autres, ne considérant que ce qu'ils avoient souffert, jugeoient qu'une prompte mort étoit préférable à leur situation. Ribaut, qui se déclara pour les derniers, entraîna tout le monde dans son sentiment. La Caille fut renvoyé à San-Mattheo, & ne demanda que ce que le Commandant avoit offert, c'est-à-dire un Vaisseau, avec des provisions pour repasser en France. Cette promesse lui fut renouvelée, & le Commandant ne fit pas difficulté de la confirmer avec serment.

Après des assurances si formelles, les François ne balancerent plus. On leur envoya plusieurs Chaloupes. Ils se livrerent entre les mains des Espagnols. Mais aussi-tôt qu'ils eurent passé la Riviere, ils comprirent qu'ils étoient trahis. A mesure qu'ils sortirent des Chaloupes, on les lia quatre à quatre. Ribaut & d'Ortigny furent menés seuls dans la Place du Fort, où, lorsqu'ils demanderent à parler au Commandant pour savoir de lui-même la raison d'un traitement si dur, on leur répondit qu'il n'étoit pas visible. Quelques momens après, un simple Soldat, s'approchant de Ribaut, lui demanda s'il n'étoit pas le Général des François? Il répondit qu'il l'étoit. N'avez-vous pas toujours prétendu, reprit le Soldat, que ceux qui étoient sous vos ordres les exécutoient ponctuellement? Sans doute, répliqua

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE
1565.

répliqua Ribaut, qui ne comprenoit pas où ce discours pouvoit tendre. Hé bien, ajouta l'Espagnol, ne soiez donc pas surpris que j'exécute aussi l'ordre de mon Commandant ; & sur-le-champ, il lui enfonça un poignard dans le cœur. Un autre Soldat aiant fait les mêmes questions & le même traitement à d'Ottigny, cette première exécution fut un signal pour les Troupes Espagnoles, qui se jetterent aussi-tôt sur les François, & dans un instant tous furent égorgés. On en fait monter le nombre à huit cens ; mais il y faut comprendre apparemment tous ceux qui avoient été tués à la prise du Fort. D'ailleurs il paroît certain que Menendez avoit réservé plusieurs Artisans & d'autres gens de travail, pour les Ouvrages de Saint Augustin & de San-Matheo. On publia que Ribaut avoit été écorché vif, & sa peau envoyée en Espagne ; mais ce bruit, quoiqu'adopté par quelques Ecrivains du tems, paroît mal fondé. Un Mémoire plus vraisemblable, qui fut présenté l'année suivante (91) au Roi Charles IX, rapporte seulement que le Général fut frappé par derrière ; qu'étant tombé sans connoissance il fut achevé sur-le-champ ; qu'ensuite on lui coupa la barbe, & qu'elle fut envoyée à Seville ; que sa tête partagée en quatre fut exposée sur le même nombre de piquets ; que les Cadavres de ceux qui avoient été tués à la prise du Fort furent apportés dans le lieu où les derniers venoient d'être massacrés ; que tous ces affreux restes furent traités avec une indignité sans exemple, brûlés ensuite, & leurs cendres dispersées.

Ce premier détail, que Laudoniere a pris soin lui-même d'ajouter à sa Relation, est particulièrement fondé sur le récit d'un Matelot François, dont l'aventure a quelque chose de fort étrange. Cet Homme, qui étoit de la Troupe de Ribaut, avoit été lié comme les autres ; & plusieurs coups de poignard l'avoient fait tomber sous les trois François avec lesquels il se trouvoit attaché. On ne douta point qu'il ne fût mort : mais la nuit suivante, il revint à lui, & se servit d'un couteau qu'il avoit dans sa poche, pour couper ses liens. Il se leva ; il gagna le Bois, où il banda ses plaies de tout ce qu'il put employer à cet office ; & ne se croiant pas en sûreté si près des Espagnols, il marcha devant lui pendant trois jours, sans autre règle que le Soleil. Il arriva dans une Habitation Indienne, dont le Chef eut l'humanité de le recevoir & de faire guérir ses blessures : mais huit mois après, ce Paroussi lui déclara qu'il ne pouvoit le garder plus long-tems. Il comprit d'où venoit le changement des Indiens ; & la crainte d'être livré aux Espagnols lui fit prendre le parti de la fuite. Après avoir erré long-tems, il se retrouva fort près de San-Matheo. Un redoublement de fraieur, qui le mit hors de lui-même, le rendit comme immobile dans le lieu où il étoit. Il résolut d'y demeurer, & de s'y laisser mourir de faim. Plusieurs jours passés sans nourriture lui avoient déjà presque ôté la figure humaine, lorsqu'il fut rencontré par un Chasseur Espagnol, dont le premier mouvement en fut un d'horreur, à la vue d'un Malheureux qui lui demandoit la vie à mains jointes. Ensuite la compassion agissant

(91) Sous le titre de Supplique des Veuves & des Enfans de ceux qui avoient été massacrés à la Floride. Elle est, en Appendix, à la fin du Journal de Lery, de la même édition qu'on a suivie dans son Article.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

sur son cœur, il lui promit de s'employer auprès du Gouverneur pour lui faire obtenir grace, avec la précaution même de ne pas vouloir qu'il parût au Fort, avant qu'elle lui fût accordée. Il l'obtint, c'est-à-dire pour la vie, car ce Malheureux n'en fut pas moins mis au rang des Esclaves, & passa une année entière dans le Fort en cette qualité. A la fin, il fut transporté à la Havane, avec un Gentilhomme François, nommé *Bompierre*, qui étoit dans les chaînes depuis la sédition qui s'étoit élevée à San-Matheo, & dans laquelle il avoit été engagé malgré lui. Ils furent vendus ensemble à des Portugais qui étoient en route pour le Brésil. Heureusement, pour eux, le Vaisseau qui les portoit fut pris par un Capitaine François, nommé *Bontems*; & le Ciel leur fit retrouver ainsi la liberté, dans le tems qu'ils s'attendoient à ne voir finir leur esclavage qu'avec leur vie.

C'est dans cette Relation que tous les Ecrivains postérieurs ont puisé la dernière catastrophe des François de la Floride; & quoiqu'ils ne s'accordent pas toujours dans les circonstances, ils conviennent, sur les plus essentielles, particulièrement sur la parole, donnée avec serment, de fournir à Ribaut un Navire pour repasser en France avec tous ses gens. Indépendamment de la bonne foi naturelle & du droit des gens, si les François de la Floride n'ont pas été défavoués par leur Souverain, & si leurs Commandans avoient au contraire des Commissions de ce Prince (92) pour faire des Etablissements dans cette partie de l'Amérique, où l'Espagne n'en avoit jamais eu, comment justifier le cruel traitement qu'on leur fit en pleine paix? Cependant ce n'est pas sur le fond, que les Historiens Espagnols s'écartent des nôtres: ils ne diffèrent que sur le nom du lieu & sur une partie du détail. On a promis que leur récit (93) suivroit celui des François.

Premièrement, la Scene est transportée de San-Matheo à Saint Augustin. Pendant que Menendez se hâtoit de s'y fortifier, dans la crainte d'y être surpris par Ribaut, il fut informé, par les Sauvages, qu'à quatre lieues du Fort on avoit vu quantité de Chrétiens qui cherchoient à passer une Baie, ou plutôt l'embouchure d'une petite Riviere. Il prit aussi-tôt quarante Soldats, pour aller reconnoître lui-même de quelle Nation étoient ces Etrangers; mais, étant parti fort tard, il ne put arriver au bord de la Rivière avant la nuit. Il fit camper ses gens à quelque distance; & leur aiant fait prendre, le lendemain, un poste dans lequel ils ne pouvoient être aperçus, il monta sur un arbre, d'où il découvrit sur l'autre rive une Troupe nombreuse d'Hommes armés, qui avoient même des Enseignes. Il descendit, & s'approcha de la Riviere avec dix Hommes. A peine se fut-il montré, qu'un Gascon, de Saint Jean de Luz, passant à la nage, vint lui dire que les malheureux Européens qu'il voioit étoient des François qui avoient fait naufrage. Il ne fit pas difficulté d'ajouter que c'étoient les gens du Général Ribaut, Gouverneur de la Floride pour le Roi de

(92.) M. de Thou rejette le mal sur quelques Ministres de la Cour de France, qui donnerent avis à Menendez du départ de Ribaut, pour l'engager à poursuivre les Protestans François.

(93.) Le principal est celui de *Solis de las Meras*, dont Pedro Menendez avoit épousé la Sœur, & qui aiant accompagné ce Général dans son Expédition, en parle comme témoin oculaire.

France. A la demande s'ils étoient Catholiques ? il répondit naturellement qu'ils ne l'étoient pas. » Retournez à votre Général, répliqua l'Adelantade ; & dites-lui de ma part que je suis Pedro Menendez , Viceroy & Capitaine Général de la Floride pour le Roi d'Espagne. Mes troupes sont à deux pas , & je suis venu ici parceque j'ai su que vous y étiez. Le François repassa la Riviere. Bientôt il revint. Ses ordres se bornoient à demander un Bateau & un Sauf-conduit, pour son Commandant , qui souhaitoit de traiter avec les Espagnols. On avoit envoyé des vivres de Saint Augustin , pendant la nuit , dans une Chaloupe qui ne faisoit qu'arriver. Menendez répondit qu'il vouloit bien l'accorder , & que le Commandant François pouvoit passer la Riviere sur sa parole. En effet, un Officier , qui n'est pas nommé , passa aussi-tôt avec quelques Soldats. Ils furent reçus assez civilement. L'Adelantade n'avoit encore que ses dix Hommes autour de lui ; mais il avoit eu soin de disposer le reste de son Détachement à quelque distance & derriere des Buissons , dans un ordre qui le faisoit paroître plus nombreux qu'il n'étoit réellement.

L'Officier François dit, au Général Espagnol , que la dernière tempête avoit fait périr les quatre Navires de Ribaut ; & que dans ce désastre aiant eu le bonheur de gagner la terre avec environ deux cens Hommes , il supplioit l'Adelantade de leur prêter sa Chaloupe , pour se rendre au Fort que le Roi leur Maître avoit à vingt lieues delà. Menendez ne lui fit qu'une question : êtes-vous Catholiques ? & recevant pour réponse qu'ils étoient de la Religion Réformée ; » Monsieur , lui dit-il , je me suis rendu du maître de votre Fort. J'ai fait main basse sur la Garnison , & je n'ai épargné que les Femmes & les Enfants au-dessous de quinze ans. » Vous n'en douterez point , car entre les Soldats qui sont ici sous mes ordres , j'en ai deux de votre Nation , auxquels j'ai fait grace parce qu'ils se sont déclarés Catholiques ; vous les verrez tous deux. Reposez vous : je vais vous faire apporter quelques rafraîchissemens.

Il lui fit donner des vivres , tandis qu'il prit lui-même quelque chose avec ses gens. Les deux Catholiques François furent amenés dans l'intervalle ; l'Officier , convaincu de la prise du Fort , conjura Menendez de lui accorder un Navire pour retourner droit en France. » Je le ferois volontiers , répondit le Général Espagnol , si vous étiez Catholiques. » D'ailleurs je n'ai point de Bâtimens qui ne me soient nécessaires. Du moins , reprit l'Officier , qu'il nous soit permis de demeurer sous vos ordres , pour attendre l'occasion de nous embarquer : il n'y a point de guerre entre nos deux Nations , & nos Rois sont Freres & Amis. Il est vrai , répliqua l'Adelantade , que les François Catholiques sont nos Alliés ; mais nous ne mettons point dans ce rang les Hérétiques. Je leur fais ici une guerre mortelle : je la ferai de même , sur Mer & sur Terre , à tous les Partisans de cette Secte que j'y pourrai rencontrer , & c'est un service que je crois rendre aux deux Rois. En un mot , je suis venu en Floride pour y établir la Foi Catholique & Romaine : si vous voulez vous rendre à discrétion & me livrer vos armes & vos enseignes , je ferai de vous ce qui me sera inspiré par le Ciel ; sinon , prenez le parti qui vous convient , mais n'espérez , de ma part , amitié ni

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

» trêve. Il les quitta là-dessus, en les exhortant à se consulter.

Le même Gascon, qui avoit déjà passé deux fois la Rivière à la nage, entreprit de la repasser, pour aller rendre compte à la Troupe de ce qu'il venoit d'entendre. Il revint deux heures après. Sur ses explications, l'Officier & ceux qui l'accompagnoient offrirent vingt mille Ducats à l'Adelantade, s'il vouloit accepter leurs propositions : il leur répondit, » qu'il n'étoit qu'un pauvre Soldat, mais qu'il ne connoissoit point l'in- » térêt ; & que s'il avoit à faire une grace, il ne suivroit que le mou- » vement de sa générosité. L'Officier insistant, il protesta qu'on verroit » le Ciel se joindre à la Terre, avant qu'il changeât de résolution.

Alors, l'Officier prit le parti de repasser la Rivière avec son Escorte, & revint une demie heure après, comme il l'avoit promis en partant. Il apportoit les Enseignes, soixante & dix Arquebuses, vingt Pistolets, quantité d'Épées & de Boucliers, quelques Casques & quelques Cuirasses. En remettant ces dépouilles au Général Espagnol, il lui dit qu'il s'abandonnoit à sa clémence. Menendez les fit prendre par Valdez, son Mestre-de-Camp ; & sur-le-champ il fit embarquer dans la Chaloupe vingt Soldats, avec ordre de faire passer la Rivière à tous les François, mais par pelotons, & de ne leur faire aucune insulte. De son côté, il mena l'Officier & ceux qui étoient venus avec lui, à quelque distance de la rive, où il leur fit lier les mains derrière le dos, sous prétexte qu'étant en beaucoup plus grand nombre que ses gens, ils ne pouvoient s'offenser de cette précaution. Valdez traita de même tous les autres ; c'est-à-dire qu'à mesure qu'il les mettoit à terre, il les faisoit lier aussi, après leur avoir donné quelques alimens. Ensuite Menendez leur demanda s'il y avoit entr'eux quelques Catholiques ? Il s'en trouva huit, qui furent embarqués dans la Chaloupe, pour être conduits à Saint Augustin. Tous les autres, aiant déclaré qu'ils étoient Chrétiens, mais de la nouvelle réformation, furent partagés en plusieurs bandes, chacune de dix. L'Adelantade les fit marcher séparément, avec ordre à ceux qui les conduisoient, de les égorger dans un lieu où il avoit tracé une ligne sur le sable avec sa canne. Cette barbare commission fut exécutée.

Sort de Ri-
baut & de ceux
qui l'accompa-
gnoient.

Le jour suivant, étant retourné à Saint Augustin, il y reçut avis qu'on voioit sur le bord de la Rivière d'autres Européens, en plus grand nombre & dans le même embarras que les premiers. Comme il ne pouvoit douter que ce ne fût le Général François avec le reste de ses gens, il se mit à la tête de cent cinquante Hommes, qu'il alla poster, pendant la nuit, dans une situation convenable à ses vues. A la pointe du jour, il apperçut les François à quelque distance de l'autre bord, & sur la rive une espece de Radeau, qu'ils avoient déjà construit pour leur passage. A peine eurent-ils découvert les Espagnols, dont la disposition sembloit présenter une Armée nombreuse, que sonnant l'alarme, déployant l'Enseigne Royale, & faisant jouer leurs Fifres & leurs Tambours, ils se mirent en ordre de bataille. Ici l'Auteur de la Relation entre dans un détail, qui donne toute la vraisemblance possible à son récit.

L'Adelantade ordonna, dit-il, à ses Soldats, de s'asseoir, de déjeuner, & d'affecter une parfaite sécurité. Pour lui, il se promena aussi tranquil-

lement sur la rive , avec son Mestre-de-Camp & deux autres Officiers , que s'il n'eut observé personne de l'autre côté. Alors les François firent cesser les Fifres & les Tambours , sonnerent une Trompette , & se hâtèrent d'arborer un Pavillon blanc. On fit de même , du côté des Espagnols. Aussi-tôt un François s'avança sur le Radeau , & leur cria de faire passer quelqu'un. L'Adelantade fit répondre qu'ayant un Radeau , on pouvoit venir à lui , si l'on avoit besoin de ses services. Le François répliqua que la force du courant ne permettoit gueres de s'y exposer sur un Radeau , mais qu'on pouvoit lui envoyer une Pirogue , qui étoit sur la rive. Menendez lui conseilla de passer à la nage. Ce François étoit un Matelot , qui ne balançoit point à se jeter dans l'eau. Il passa heureusement. L'Adelantade le fit bien traiter ; mais , sans le vouloir entendre , il lui dit de prendre la Pirogue , & d'aller déclarer de sa part au Commandant François , que s'il desiroit quelque chose des Espagnols , il devoit le faire demander. Le Matelot revint avec un Gentilhomme , qui s'étant annoncé pour Sergent Major du Général Ribaut , Commandant de la Floride au nom du Roi Très Chrétien , ajouta que la dernière tempête avoit brisé ses Vaisseaux , qu'il avoit avec lui trois cens cinquante François , avec lesquels il souhaitoit de pouvoir se rendre vingt lieues plus loin , & qu'il prioit les Espagnols de lui prêter des Chaloupes.

Menendez fit la même réponse qu'il avoit faite aux premiers François , & ne dissimula point qu'il avoit déjà puni de mort une autre Troupe , échappée au même naufrage ; mais il donna pour raison qu'elle s'étoit mal comportée. Il conduisit l'Officier dans le lieu où les cadavres de ces Malheureux étoient encore étendus. Ensuite il protesta qu'il n'avoit point de Chaloupes à prêter. L'Officier , sans marquer la moindre altération , lui demanda s'il n'auroit pas la bonté d'envoyer au Général François un de ses Gentilshommes , ou de passer lui-même la Rivière , pour lui déclarer ses intentions. « Mon Frere , répondit l'Adelantade , portez mes explications » à votre Commandant , & dites-lui que s'il souhaite de me voir , il peut » me venir trouver avec cinq ou six des siens ; je lui promets toute sorte » de sûreté. Le Gentilhomme partit ; & revenant une demie heure après , il assura l'Adelantade que son Général étoit disposé à se rendre auprès de lui sur sa parole , mais qu'il le prioit de lui envoyer une Chaloupe. Menendez rejetta cette demande , & répondit que le Général François pouvoit passer dans la Pirogue sans aucun risque.

Ainsi Ribaut se trouva forcé d'accepter l'offre de la Pirogue. Il se fit accompagner de huit Gentilshommes. Menendez le reçut bien , & lui fit servir aussi-tôt des rafraîchissemens. Ensuite il lui montra les corps morts de ses gens , & lui répéta tout ce qu'il lui avoit fait dire de la prise du Fort François. Mais s'apercevant qu'il ne le persuadoit pas , il fit paroître les deux François Catholiques , qui avoient été témoins de cette disgrâce de leur Nation , & qui en confirmèrent la vérité. Ribaut , quoique fort consterné de cette explication , dit au Général Espagnol que dans la variété continuelle des événemens de la vie , ce qui venoit d'arriver aux François pouvoit lui arriver un jour à lui-même ; que leurs Rois étoient Freres & Amis , & qu'au nom de cette alliance , il le conjuroit de lui

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.
1565.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOIAGE.
1565.

Avec quelle
constance Ri-
baut meurt.

fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en France. Mais il n'eut point obtenir d'autre réponse, que celle qui avoit trompé la première Troupe. Il demanda la liberté d'aller prendre l'avis de son Conseil, parce qu'ayant avec lui quantité de Gentilshommes, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation. On ne s'y opposa point. Il repassa la Rivière, & dans l'espace de trois heures il fut de retour. Ses gens consentoient à se fier aux Espagnols; mais ce n'étoit pas le plus grand nombre. Menendez répondit froidement qu'ils étoient maîtres de leurs résolutions. Cent mille Ducats que Ribaut lui offrit, & l'offre même de s'établir dans le País sous ses ordres, n'attirèrent qu'une réponse encore plus froide: « J'ai-
» rois grand besoin de ce secours, lui dit l'Espagnol, pour l'exécution
» des ordres du Roi mon Maître, qui sont de conquérir la Floride, de
» la peupler, & d'y établir l'Evangile; je regrette de ne le pouvoir ac-
» cepter. Cependant Ribaut, concluant de ce langage que l'Adelantade
pourroit se laisser enfin tenter par l'espoir d'une fortune présente, deman-
da jusqu'au lendemain pour aller délibérer encore avec sa Troupe, &
pour apporter une dernière réponse. Cette proposition parut plaire. Il re-
vint, le jour suivant; & pour ouvrir sa négociation, il commença par
remettre au Commandant Espagnol deux Etendards, l'un de France, &
l'autre de l'Amiral de Coligny, les Enseignes des Compagnies, une Epée,
un Poignard, un Casque d'or d'un fort beau travail, un Bouclier, un Pis-
tolet, & un Sceau, donné par l'Amiral de Coligny, pour sceller en son
nom toutes les Provisions qui pourroient s'expédier. Ensuite il déclara que
de trois cens cinquante personnes qui s'étoient rassemblées sous ses ordres,
deux cens s'étoient retirées pendant la nuit, mais que les autres consen-
toient comme lui à se livrer entre les mains des Espagnols, & qu'ils
pouvoient envoyer leur Chaloupe pour les passer. L'ordre en fut donné
sur-le-champ à Valdez, avec celui de ne pas prendre ensemble plus de
dix François, & de les lier à mesure qu'ils descendroient sur la rive. Ri-
baut même & ceux qui l'accompagnoient furent liés: après quoi Menen-
dez leur demanda s'ils étoient Catholiques. Leur réponse fut qu'ils étoient
de la nouvelle Réformation. Ribaut se mit à réciter un Pseaume (94); &
l'ayant fini, il dit d'un air ferme: « nous sommes sortis de la terre, pour
» y retourner; vingt ans de plus ou de moins n'y mettent aucune diffé-
» rence. Qu'on dispose de nous comme on le voudra. Un ordre de l'A-
delantade les fit aussi-tôt expédier. Il se trouvoit dans cette Troupe qua-
tre Catholiques, auxquels on fit grace. Les Espagnols étant retournés à
Saint Augustin, quelques-uns reprocherent à Menendez un excès de cruau-
té. Mais d'autres, louant sa conduite, prétendirent qu'il n'auroit pas dû
traiter plus humainement les François, quand ils auroient tous été Ca-
tholiques, parcequ'il y avoit trop peu de vivres à Saint Augustin pour la
subsistance d'un si grand nombre de Prisonniers; sans compter qu'ils au-
roient pû se rendre maîtres du Fort, & vanger leur Nation du massacre
de la Caroline.

(94) Le Pseaume *Domine Memento mei*, dit l'Auteur: mais il a voulu dire apparemment;
Memento Domine David. D'ailleurs Ribaut le récita sans doute, en François, à la ma-
nière des Protestans.

Barcia raconte qu'environ trois semaines après cette expédition, Menendez reçut avis qu'à huit journées de Saint Augustin vers le Sud, à la Côte de Cañaveral, qui borde le Canal de Bahama, on avoit encore vû des François, qui sembloient y bâtir un Fort. Il ne douta point que cette troisième Troupe ne fût celle qui avoit quitté Ribaut ; mais, jugeant par leur résolution, qu'il n'auroit pas la même facilité à les traahir, il fit venir de San Matheo un renfort de cent cinquante Hommes, auxquels il en joignit un même nombre de sa Garnison. Il se mit en marche le 26 d'Octobre, avec cette petite Armée, suivi de deux Barques, chargées de vivres, qui mouilloient chaque jour au soir vis-à-vis de son Camp. Dès le premier de Novembre, il découvrit les François. Leurs fortifications n'étant point encore capables de les couvrir, ils ne pensèrent, dans la première surprise, qu'à prendre un meilleur poste sur une Montagne. Menendez, loin de marquer de l'ardeur à les poursuivre, leur fit dire qu'ils pouvoient le venir joindre sans crainte, & qu'il leur promettoit non-seulement toute sûreté pour la vie, mais de les traiter comme ses propres Soldats. La plupart prirent confiance à sa parole ; & l'on assure, sans donner aucune raison de ce changement, qu'ayant été fidele à l'observer, il emploia leurs services, dans la suite de ses Expéditions. On ajoute même qu'il en rappella une partie à la Religion Catholique. Mais leur Commandant, & dix-huit ou vingt autres répondirent qu'ils aimoient mieux être dévorés par les Sauvages, que de se livrer à des Espagnols. Menendez prit, dit-on, le parti de les laisser en repos. Cependant il ne reprit la route de Saint Augustin qu'après avoir détruit leur Fort, & brûlé un Vaisseau qu'ils avoient commencé aussi à construire.

Telles sont les deux Relations. Quoiqu'on en laisse le jugement au Lecteur, on peut remarquer, avec un Historien sensé (95), qu'à la distance où nous sommes aujourd'hui de l'événement, c'est dans celle des Espagnols que la vraisemblance paroît l'emporter. « Une perfidie, aussi noire que celle dont le Gouverneur de San-Matheo est chargé dans la première, est-elle croiable sur la foi d'un seul homme, dans les circonstances où il se trouvoit, aigri par une longue & dure captivité, animé par sa haine contre les Catholiques ? Il est surprenant que dans le tems même, on n'ait pas révoqué en doute un fait de cette nature, qui n'étoit appuyé que sur un témoignage si suspect ».

Mais, tel qu'il est rapporté par les Espagnols, il suffisoit pour exciter en France une juste indignation. Elle ne se borna point aux Protestans. Si l'aversion de la Cour pour l'Amiral de Coligny y fit affecter plus d'indifférence, parceque les François, qui venoient de périr par la main des Espagnols, y furent moins regardés comme des Sujets du Roi, que comme les Partisans du plus mortel Ennemi de l'Etat & de la Religion, tout le reste de la Nation ne respira que vengeance ; & ce feu, répandu dans toutes ses parties, produisit un des plus étranges événemens qui aient ser vi de matiere à l'Histoire.

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

RIBAUT.
II. VOYAGE.

1565.
Sort des François
qui avoient
quitté Ribaut.

Réflexions sur
les recits des deux
Nations.

Effets du désas-
tre des François
de la Floride.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

VOÏAGE DE
GOURGUES,
ET VANGÉAN-
CE DES FRAN-
ÇOIS.

1567.
Carrière &
premières Avan-
tures de Gour-
gues.

Son dessein &
ses préparatifs.

Son départ.

Avec quelle sa-
gesse il se con-
duisit.

BAZANIER, Challus, Morgues, l'Escarbot, & tous ceux qui ont publié la Relation de cette fameuse Entreprise, font un portrait fort avantageux de leur Heros. Il se nommoit Dominique de Gourgues, Gentilhomme Gascon, né à Mont-de-Marsan, dans le Comté de Comminges, d'une Famille distinguée par son attachement à l'ancienne Religion, dont lui-même ne s'étoit jamais éloigné, quoique les Espagnols l'aient traité de furieux Hérétique. La France n'avoit pas alors d'Officier subalterne qui se fut acquis plus de réputation dans les armes; mais la fortune ayant mal servi son courage, il n'en avoit pas recueilli d'autre fruit que beaucoup d'expérience & d'honneur. Un jour qu'il commandoit un Détachement de trente Hommes, dans la guerre d'Italie, il soutint long-tems l'attaque d'une partie de l'Armée Espagnole. Enfin, tous ses Gens ayant été tués autour de lui, il fut pris, & mis à la chaîne sur une Galere, en qualité de Forçat. Tel étoit l'acharnement qui faisoit alors oublier les loix de la guerre. Un autre malheur fit tomber la Galere où le Chevalier de Gourgues étoit à la rame, entre les mains des Turcs, qui la conduisirent à Constantinople: mais ayant été remise en Mer, elle fut reprise par les Galeres de Malte; & cette suite de disgraces conduisit de Gourgues à la liberté. L'envie le prit de voïager. Il passa d'abord en Afrique; delà au Bresil & dans d'autres lieux (96).

On ne nous apprend point quel fût l'objet de ces courses, ni quels avantages il en recueillit: mais il ne faisoit qu'arriver en France, avec la réputation d'un des plus habiles & des plus hardis Navigateurs de son Siècle, lorsqu'on y apprit le massacre des François dans la Floride. L'honneur de sa Nation, l'intérêt qu'il prit, pour elle, à la conservation d'un si beau Païs, & sans doute le souvenir de ses propres injures, échauffèrent son ressentiment jusqu'à lui faire prendre la résolution d'employer sa fortune & son sang à la vengeance de sa Patrie. Une entreprise de cette importance sembloit être au-dessus de son pouvoir; mais un caractère tel que le sien ne connoissant point d'obstacles, il vendit tout son bien, il fit des emprunts, & se mit promptement en état d'armer deux Roberges, auxquelles il joignit une Patache, en forme de Frégate du Levant. Ces trois Bâtimens pouvoient aller à la rame dans le calme, & tiroient si peu d'eau, qu'il compra de les faire entrer, sans peine, dans les Rivières de la Floride. Quatre-vingt Matelots choisis en formerent l'Equipage; mais ils portoient cent cinquante Soldats, ou Volontaires, dont cent étoient Arbalétriers, & la plupart Gentilhommes, avec des provisions pour un an. L'Armement s'étoit fait à Bordeaux, d'où l'Escadre mit à la voile le second jour d'Août, 1567. Elle fut arrêtée huit jours à Royan, par des vents contraires, & forcée ensuite, par une tempête, de se jeter dans la Charente; où elle demeura jusqu'au 22.

De Gourgues s'étoit muni d'une Commission de Lieutenant de Roi de Guienne; mais, déguisant encore son départ, il ne l'avoit pas demandée

(96) L'Historien de la Nouvelle France cite deux Relations Manuscrites, l'une qui se garde à la Bibliothèque du Roi, l'autre dans la Famille de MM. de Gourgues.

pour la Floride ; elle regardoit la Côte de Benin en Afrique , où il avoit feint de ne penser qu'à prendre des Negres. A peine fût-il en pleine Mer , qu'une seconde tempête fit disparoitre un de ses Navires. La crainte de cet accident lui avoit fait nommer pour rendez-vous l'embouchure de Rio del Oro , & son Bâtiment l'y rejoignit en effet. De-là , il rangea la Côte jusqu'au Cap Blanc , où trois Princes Negres l'attaquerent , à la sollicitation des Portugais : il les battit deux fois. Enfin , commençant à lever le masque lorsqu'il se vit au Cap Verd , il tourna tout-d'un coup vers l'Amérique.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.

D'heureux vents le conduisirent d'abord à la Dominique , une des petites Antilles , ensuite à Portoric & à la Mona , où il prit des rafraîchissements. Il se croioit prêt à toucher au Continent de la Floride ; mais une nouvelle tempête le força d'entrer dans le Port de Saint Nicolas , à la Côte Occidentale de l'Île Espagnole. Il y radouba un de ses Vaisseaux , qui avoit beaucoup souffert de la tempête , & qui avoit perdu une partie de ses provisions. Ce n'étoit pas sa dernière infortune : les Espagnols refuserent de lui vendre des vivres ; & presqu'en sortant du Port , un furieux ouragan , qui le portoit à la Côte , lui fit croire sa perte infaillible. Il ne laissa point d'arriver heureusement au Cap de Saint Antoine , qui fait la Pointe occidentale de l'Île de Cuba.

Il passe en
Amérique.

Là , s'ouvrant enfin à ses Gens , il commença par leur peindre des plus vives couleurs , les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les François de la Floride : « Camarades , ajouta-t'il , vous connoissez le » crime de nos Ennemis ! Quel seroit le nôtre , si nous différions plus » long-tems à vanger le nom François ? C'est dans cette vue que j'ai » vendu tout mon bien , & que j'ai puisé dans la bourse de mes Amis. » J'ai compté sur vous ; je vous ai crus assez jaloux de la gloire de vo- » tre Patrie , pour lui sacrifier jusqu'à votre vie : me suis-je trompé ? Je » promets de vous donner l'exemple , d'être sans cesse à votre tête , de » prendre pour moi les plus grands périls ; quelqu'un refuse-t-il de me » suivre ? » L'ouverture de ce discours avoit causé quelque étonnement ; mais l'ardeur des Gens de guerre s'étant bientôt déclarée par des cris de joie , tous s'accorderent à protester qu'ils répondroient à la confiance de leur Chef. Il auroit profité de cette chaleur , pour remettre à la voile aussi-tôt , si la prudence ne l'eût obligé d'attendre la Pleine-Lune , pour traverser le Canal. Enfin , l'ayant passé sans péril , il découvrit les Terres de la Floride.

Ouverture qu'il
fait de son des-
sein.

Les Espagnols de San Matheo s'imaginoient si peu qu'on pensât en France à se remettre en possession de cette Contrée , qu'à l'approche des trois Navires ils ne douterent point qu'ils ne fussent de leur Nation ; & lorsqu'ils les virent passer devant la Riviere de Mai , ils les saluerent de deux coups de Canon. De Gourgues leur rendit coup pour coup , avec la précaution de tourner un peu au large. La nuit suivante , il entra dans la Riviere de Seine , à quinze lieues de celle de Mai. Les Sauvages du Canton , prenant ses Vaisseaux pour une Flotte d'Espagne , renterent de s'opposer au débarquement ; mais de Goutgues leur envoya son Trompette , qui avoit servi en Floride sous Laudoniere , & qui n'entendoit pas

Il arrive à la
Floride.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.
Comment il se
lie avec les Sau-
vages.

Ses dispositions
pour attaquer les
Espagnols.

Il part avec les
Sauvages.

mal la Langue du País. Cet Homme reconnu le Paraousti Saturiova , qui se trouvoit par hazard à l'embouchure de la Riviere ; & n'ayant pas eu plus de peine à se faire reconnoître , il lui dit que les François venoient renouveler avec lui leur ancienne alliance. La maniere dont cette déclaration fut reçue lui fit juger que ces Indiens n'étoient pas contens des Espagnols. En effet , ils laisserent aux François la liberté de descendre ; & Saturiova , s'étant approché d'eux , n'eut rien de si pressant que de leur expliquer ses plaintes : il ajouta que les François aiant aussi leurs injures à vanger , il ne doutoit pas qu'ils ne se joignissent à lui pour la ruine de leurs Ennemis communs.

De Gourgues répondit , par son Interprete , qu'il n'étoit pas venu dans ce dessein , mais uniquement pour renouveler l'alliance des François avec les Floridiens , & qu'après avoir connu leurs dispositions , il avoit compté de retourner en France , pour en amener de plus grandes forcés ; mais que les voiant dans l'impatience de se délivrer de leurs Voisins , il changeoit d'avis , & que dans l'espoir qu'ils se joindroient à lui , pour le seconder avec autant de fidélité que de valeur , il se déterminoit sur le-champ à tomber sur les Espagnols , à la tête de ce petit nombre de Guerriers qu'il avoit sur ses Vaisseaux. Ce discours aiant excité des transports de joie parmi les Indiens , la Ligue fut aussi-tôt conclue. On commença par des présens mutuels : mais entre ceux du Paraousti il y en eut un qui ne laissa aucun doute de sa bonne foi. Il remit à de Gourgues un jeune Homme nommé Pierre de Bray , qu'il avoit refusé constamment de livrer aux Espagnols , & qu'il avoit toujours traité avec amitié. Les jours suivans furent employés à délibérer sur la maniere dont on attaqueroit l'Ennemi , & l'on convint qu'un Gentilhomme de Comminge , nommé d'Estampes , & Pierre de Bray , iroient avec Olocotara , Neveu du Paraousti , reconnoître l'état des Fortifications Espagnoles. Cependant d'Estampes ne fut confié aux Sauvages qu'avec de justes précautions ; Saturiova donna des otages , qui furent ses propres Fils & celle de ses Femmes qu'il aimoit le plus. Trois jours suffirent à d'Estampes pour observer qu'aux anciens Ouvrages de San Matheo , les Espagnols avoient ajouté deux petits Forts , qui paroissoient en très bon état ; & de Bray assura que la Garnison de ces trois Postes étoit d'environ quatre cens Hommes : mais les Espagnols , endormis par une longue sécurité , n'y étoient point sur leurs gardes. De Gourgues en conclut qu'il pouvoit tout espérer de la surprise & du secret.

Le rendez-vous général des Troupes alliées fut marqué à la Riviere de Somme , où elles se trouverent en bon ordre. Les Sauvages s'engagerent à la fidélité par un serment solennel , & l'on se mit aussi-tôt en marche. On eut beaucoup à souffrir , dans une saison qui étoit celle des pluies. Dès le premier jour , les François se trouverent extrêmement fatigués. Il restoit encore deux lieues , jusqu'au premier des deux Forts qui couvroient San Matheo ; & de Gourgues n'avoit rien pris de tout le jour. Mais comme tout dépendoit de la diligence , il n'en partit pas moins , avec un Guide & dix Arquebusiers , pour aller reconnoître de ses propres yeux la Place qu'il étoit résolu d'attaquer le lendemain. Malheureu-

sement, une petite Riviere qu'il falloit passer se trouva si grosse par les pluies, & par la Marée qui montoit encore, qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Il s'en retournoit au Camp fort triste, lorsqu'un Sauvage offrant de le conduire par un chemin plus aisé, il se remit en marche avec les François, après avoir donné ordre aux Indiens de prendre par les Bois, & de se trouver au point du jour sur le bord de la Riviere. Il fut obéi : mais le passage ne se trouva pas plus facile dans ce lieu ; & la pluie augmenta si furieusement, qu'on n'eut pas d'autre soin que d'en garantir les armes. Enfin, le tems aiant commencé à s'éclaircir, de Gourgues, à la faveur d'un petit Bois, découvrit assez le Fort pour observer que tout le monde y étoit en mouvement. Il ne douta point qu'il n'eut été découvert : mais il fut ensuite qu'il s'étoit trompé, & que c'étoit une Fontaine à laquelle on faisoit quelques réparations. Vers dix heures du matin, la Marée aiant achevé de se retirer, on passa la Riviere. Ce ne fut pas sans difficulté ; car avec de l'eau jusqu'à la ceinture, on trouva un fond semé de grandes Huitres tranchantes, qui coupoient les fouliers & blefoient les piés. Les Indiens, quoique piés nus, savoient le moien de s'en garantir.

Il paroît certain que jusqu'alors les Espagnols ignoroient qu'il y eût des François dans la Floride ; & rien ne marque mieux combien ils s'y étoient rendus odieux, que le secret qu'on vit garder aux Indiens. L'ardeur de toutes les Troupes n'aiant fait qu'augmenter après avoir passé la Riviere, de Gourgues, sans perdre le tems à les haranguer, se contenta de leur représenter en peu de mots la justice de leur cause. Il avoit divisé les François en deux bandes, à l'une desquelles il donna Cassenove pour Commandant ; & se mettant à la tête des autres, il s'avança le premier, en ordre de Bataille.

A peine fut-il sorti du Bois, que les Espagnols commencerent à l'apercevoir. Deux Coulevrines, du nombre des Pieces que Laudoniere avoit laissées, titerent bientôt : mais les premiers coups n'aiant produit aucun effet dans l'éloignement, on devoit s'attendre qu'ils seroient redoublés avec plus de succès ; lorsqu'Olocotara, qui s'étoit déjà glissé jusqu'au pié de la Platte-forme où les deux Coulevrines étoient dressées, sauta dessus, & tua le Canonier d'un coup de picque. La hardiesse de cet Indien fit juger aux Espagnols qu'il n'étoit pas seul. L'épouvante les saisit ; ils sortirent du Fort, & se mirent à courir tumultueusement du côté de Cassenove, qui en avertit le Général par de grands cris. De Gourgues y courut, mit les Ennemis entre la Troupe de son Lieutenant & la sienne, & tomba si brusquement sur eux, que la plupart furent taillés en pieces. De soixante qu'ils étoient, il n'en resta que quelques-uns, qui furent pris, & réservés à une fin moins glorieuse.

Cependant le Canon du second Fort avoit commencé à tirer, & pouvoit devenir fort incommode. Il falloit passer le Fleuve. Le Général ne trouva point d'autre expédient, pour faire cesser ce feu, que de placer sur la rive les deux Coulevrines, & deux autres Pieces d'Artillerie qu'on avoit trouvées dans le premier Fort. Ensuite passant le Fleuve avec quarre-vingt François, dans une Barque qui servoit à la communication des

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.
Embarras de sa
marche.

Il voit San Ma-
théo.

L'attaque com-
mence.

Le premier Fort
est pris.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.

Prise du second.

deux Postes, il comptoit de la renvoyer aux Indiens : mais ils n'eurent point la patience de l'attendre. Aussi-tôt qu'ils le virent toucher à l'autre bord, ils se jetterent à la nage en poussant des cris affreux. Les Espagnols en furent effraîés ; & ne se croiant point en sureté derriere leurs retranchemens, ils se sauverent dans un Bois voisin, où de Gourgues, qui s'y étoit déjà mis en embuscade, en tua quarante-cinq & fit quinze Prisonniers. Il entra dans le Fort, qu'il trouva désert. Il se hâta de le démolir, & d'emporter les vivres & les munitions dans le premier, dont il fit sa Place-d'armes. On rapporte cet événement au Samedi d'après Pâque (97).

San Matheo avoit encore plus de deux cens Hommes de Garnison ; mais la consternation y étoit extrême. Il se trouva parmi les Prisonniers un vieux Sergent de bande, dont on tira des éclaircissemens sur l'état de la Place. De Gourgues, en aiant examiné soigneusement la situation, comprit que le plus sûr moyen de s'en rendre maître étoit l'escalade. Il employa les deux jours suivans aux préparatifs ; & dans l'intervalle, il lui vint un si grand nombre d'Indiens, que les environs de San Matheo en étant remplis, il ne fut pas possible aux Espagnols d'en sortir, pour reconnoître les forces des Assiégeans. Cependant il en sortit un, déguisé en Sauvage ; mais étant tombé entre les mains d'Olocotara, qu'il ne put tromper, il fut amené au Général. Dans ses premieres explications, il assura qu'il étoit de la Garnison du second Fort ; qu'il ne s'étoit travesti que pour échapper aux Sauvages, dont il n'espéroit aucun quartier ; que son dessein avoit été de se jeter entre les bras des François, & que se voyant Prisonnier d'une Nation dont il connoissoit l'humanité, il croioit sa vie hors de danger. Mais tandis qu'il parloit au Général, & qu'il s'efforçoit de le tromper par cette fable, il fut reconnu du Sergent, qui le trahit sans dessein, en déclarant qu'il étoit de la Garnison de San Matheo ; surquoi il fut mis au nombre de ceux qu'on réservoir au supplice. On apprit de lui que ce qui faisoit perdre courage aux Espagnols, étoit l'opinion que les François n'étoient pas moins de deux mille ; & de Gourgues sentit de quelle importance il étoit pour lui, de ne pas leur laisser le tems de se désabuser.

On marche vers
San Matheo.

Le Mardi, au point du jour, tout se trouva disposé pour l'attaque. De Mesmes fut commandé, avec vingt Arquebusiers, pour veiller à l'embouchure du Fleuve, & les Sauvages eurent ordre de se mettre en embuscade dans le Bois, des deux côtés de la Place. De Gourgues marcha lui-même avant le lever du Soleil, accompagné du Sergent & de l'Espion, qui devoient servir de Guides. Olocotara étoit près de lui. Ce Sauvage, persuadé sur quelque fondement qu'on ignore, qu'il périroit dans cette Expédition, dit au Général qu'il étoit sûr d'être tué à l'attaque de la Place, & que loin de regretter la vie, il étoit charmé de mourir en Brave ; mais qu'il le prioit de faire donner à sa Femme la part du butin qui devoit lui revenir, afin que ces dépouilles étant enterrées avec son corps, il en fût reçu plus agréablement dans le País des Ames. De Gourgues lui répondit qu'il comptoit de le rendre en bonne santé à sa Famille, mais que

Superstition
d'un Indien.

(97) L'éloignement des Forts entr'eux, & leur disposition, par rapport à la Place, ne sont pas mieux expliqués.

vif ou mort, fon fouvernir feroit cher à tous les François, & qu'ils reconnoïtroient ce qu'ils devoient à fon zele.

On marchoit à découvert, fur le bord du Fleuve. Bientôt on fe vit incommodé du feu de deux Coulevrines, placées fur un Boulevard qui commandoit le rivage; & la feule reflource fut de fe mettre à couvrir derrière la Colline, au pié de laquelle on doit fe rappeler que San Matheo étoit fitué. Mais de Gourgues en tira l'avantage d'examiner plus tranquillement la Place; & s'aidant du fecours de fes deux Guides, il comprit que c'étoit par la Colline même qu'il falloit entreprendre l'attaque, comme les Efpagnols en avoient donné l'exemple. Le jour étoit avancé, lorsque tout le monde eut pris fon pofte; on panchoit à remettre l'affaire au jour fuivant. Mais les Affiégés firent une sortie qui hâta leur perte. Leur Détachement étoit de quatre-vingts Hommes. Cafenove eut ordre de s'avancer contr'eux avec vingt Arquebufiers, pour les attirer plus loin de leurs murs, tandis que le Général leur couperoit la retraite & fondroit fur eux avec toutes fes forces. Ils donnerent dans le piège, & leur étonnement fut extrême de fe voir entre deux feux: cependant ils fe battirent en défefpérés, & fe firent tuer tous jufqu'au dernier; les autres, témoins de cette défaite, furent faifis d'une fi vive fraïeur, que fans écouter les Chefs, ils prirent la fuite vers le Bois, où les Sauvages, qui les attendoient, ne firent grace à perfonne. Quelques-uns prirent une autre route; mais ils rencontrèrent les François, qui en tuèrent d'abord une partie, & qui n'eurent pas peu de peine à fauver les autres des mains des Indiens, pour les faire paffer entre celles des Bourreaux.

La Place étant demeurée fans Défenseurs, de Gourgues en prit poffeffion avec toutes fes Troupes, qui firent un butin confidérable. On y trouva cinq doubles Coulevrines, quatre moïennes, quelques petites Pièces de fer & de fonte, & dix-huit Barrils de poudre, avec quantité d'armes de toute efpece, qui furent transportées dans la Barque dont on s'étoit fervi pour le paffage du Fleuve. Cependant la poudre fut perdue, par un accident contre lequel on ne pouvoit être en garde. Un Indien, faifant cuire du Poiffon affez loin du Magafin, laiffa tomber du feu fur une traînée de poudre qu'on n'avoit pas remarquée, & par laquelle on fut des Efpagnols mêmes, qu'ils avoient eu l'efpérance de faire fauter les François, lorsqu'ils fe préfenteroient à la brèche. Mais le Magafin fauta feul, & perfonne n'en reçut le moindre mal.

Après le pillage, de Gourgues fit conduire tous les Prifonniers au même lieu, où les François avoient été mafacrés, & où Menendez avoit placé fon Infcription. Il leur reprocha leur cruauté, leur perfidie, la violation de leur ferment; & les livrant aux Bourreaux, il les fit pendre à fes yeux. A la place de l'ancienne Infcription, qu'on lifoit encore, il fit mettre celle-ci, fur une planche de Sapin: „ Je ne fais ceci comme à Efpagnols, „ ni comme à Maranes; mais comme à Traîtres, Voleurs & Meurtriers. Quelque juftice qu'il y eut dans cette action, il femble qu'une Expédition, fi glorieufe pour fon Chef & pour toute la France, auroit été plus relevée encore, par une conduite où la modération & la générofité François euffent fait un beau contraste avec l'inhumanité des Efpagnols.

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.
Comment San
Matheo est pris.

Ce qu'on y
trouve, & fuit
de la victoire.

Traitement fait
aux Prifonniers
Efpagnols.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.
Retour du Vain-
queur.

Navigation
malheureuse.

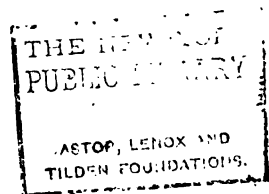
Périls de la part
des Espagnols.

Comment de
Gourgues est tra-
ité en France.

Les applaudissemens qu'on ne put refuser au brave de Gourgues, dans toutes les parties de l'Europe, furent le seul fruit qu'il tira de la victoire. Il n'avoit pas assez de monde pour se soutenir dans la Floride, contre les Espagnols de Saint Augustin; & de quelques années il ne devoit pas s'attendre à recevoir des secours de France. Il conçut aussi que l'amitié des Sauvages ne dureroit pas plus qu'il ne feroit capable de les servir, & surtout de les mettre à couvert de la vengeance d'une Nation contre laquelle ils avoient eu la hardiesse de se déclarer. Cependant on doute s'il savoit que les Espagnols eussent un autre Etablissement sur la même Côte; & l'Historien de la Nouvelle France n'oppose rien à quelques Ecrivains du tems, qui supposent que la Riviere des Dauphins ne fut habitée, sous le nom de Saint Augustin, que quelques années après.

Il ne restoit, au Vangeur du nom François, que les provisions nécessaires pour retourner en Europe; & cette raison le détermina seule à faire démolir les trois Forts qu'il avoit conquis. Toute l'Artillerie fut envoyée, par Mer, aux Vaisseaux qui étoient demeurés dans la Seine, & l'on s'y rendit par terre. On y prit congé des Indiens, auxquels le départ de leurs Alliés parut causer du regret. Saturiova, & son Neveu, dont les pressentimens ne s'étoient pas trouvés justes, furent comblés de présens. Enfin les trois Vaisseaux mirent à la voile.

Cette Expédition n'avoit coûté, à de Gourgues, que quelques Soldats, & cinq Gentilhommes; l'un nommé *de Pons*, qui étoit de Saintonge; les autres, Gascons, qui se nommoient *de Limosni*, *de Bierre*, *Carreau* & *de Gachie*. Mais dans son retour, aiant eu beaucoup à souffrir de plusieurs tempêtes & de la faim, il perdit sa Patache, montée de huit Hommes. L'un des deux Navires, qui fut séparé de lui à la hauteur de la Bermude, ne put arriver en France que longtems après. Il mouilla lui-même assez heureusement, le 6 de Juin, dans le Port de la Rochelle; mais il y fut menacé d'un sort plus fâcheux que le naufrage qu'il venoit d'éviter. On ignore comment le bruit de son entreprise, dont il croioit apporter la premiere nouvelle en France, avoit déjà pû parvenir à la Cour d'Espagne. A peine étoit-il parti de la Rochelle pour se rendre à Bordeaux, qu'on vit entrer dans la Rade dix-neuf Pataches Espagnoles, avec un autre Bâtiment de deux cens tonneaux, qui venoient dans le dessein de l'enlever, & qui le poursuivirent même jusqu'à Blaye. Les éloges qu'il reçut à Bordeaux, & le conseil de Montluc, sous lequel il avoit servi en Toscane, l'encouragerent à faire le voiage de la Cour; mais il y fut mal reçu. On l'avertit même sous main de disparaître, s'il ne vouloit être sacrifié au ressentiment du Roi d'Espagne, qui demandoit haurement sa tête, après l'avoir mise à prix, & qu'on ménageoit beaucoup alors, parcequ'on en attendoit du secours contre les Rebelles. En effet la Reine-Mere & la Faction des Princes Lorrains s'étant déclarées contre de Gourgues, on proposa de lui faire son Procès, pour avoir entrepris son Expédition sans ordre. Il fut longtems caché à Rouen, chez le Président de Marigny; & comme il s'en falloit beaucoup qu'il eut rapporté, de la Floride, de quoi paier les dettes qu'il avoit contractées avant son départ, il auroit manqué du nécessaire, sans les secours qu'il reçut de ce Magistrat & de quelques



HABITS ET MAISONS
DES FLORIDIENS .



autres Amis. La Reine Elisabeth, qui regnoit alors en Angleterre, également touchée de son mérite & de son infortune, lui fit faire des propositions avantageuses pour se l'attacher : mais le Roi son Maître, qui malgré les apparences, avoit été réellement charmé de son Action, lui ayant rendu publiquement ses bonnes grâces, il remercia cette Princesse. Enfin, Dom Antoine de Bragance lui offrit le commandement de la Flotte qu'il armoit, pour soutenir son droit à la Couronne de Portugal. Une si belle occasion, de faire encore une fois la guerre aux Espagnols, eut plus de pouvoir que l'ambition pour lui faire accepter cet emploi. Mais en se rendant auprès du Prince Portugais, il tomba malade à Tours, où il mourut, avec la réputation d'un des plus braves & des plus habiles Capitaines de son siècle.

Au reste ceux, qui ont cru que le nom de *Caroline*, donné par Laudoniere au Fort que les Espagnols nommerent San Matheo, après l'avoir pris, & qui fut reconquis par de Gourgues, étoit l'origine de celui que porte aujourd'hui la Colonie Angloise dont on va traiter dans un des articles suivans, se sont d'autant plus trompés, que la Caroline d'aujourd'hui ne comprend pas même tout ce qu'on nommoit alors la Floride François, & que le Fort de Laudoniere est à présent de la Floride Espagnole, sous le nom de San Matheo, qu'il reçut de Menendez. On aura l'occasion d'y revenir, en traitant de quelques autres Places, que les Espagnols ont fondées depuis sur cette Côte, & dans la presqu'île de Tégeste.

Ici, ce qui s'offre de plus curieux dans la Relation de Laudoniere est le caractère des Peuples voisins de l'ancien Fort François, avec quelques observations sur les propriétés du Païs (*). Les Floridiens de ce Canton, dit-il, sont bien faits, braves & fiers, quoiqu'assez traitables lorsqu'on fait les prendre par la douceur. Ils n'ont pas la cruauté des Canadiens pour leurs Prisonniers ; & quoiqu'ils soient Antropophages comme eux, ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir de voir souffrir un malheureux Captif, ni un art de le tourmenter. Ils se contentent de réduire à l'esclavage les Femmes & les Enfants qu'ils enlèvent ; ils immolent les Hommes au Soleil, & se font un devoir de Religion de manger la chair de ces Victimes. Dans les marches & dans les Combats, les Paraoustis sont toujours à la tête de leurs Troupes. Le bagage est porté par des Hermaphrodites, dont Laudoniere assure que le nombre est grand parmi ces Sauvages. Un de leurs usages est d'arracher, comme chez les Nations qui sont plus au Nord, la peau de la tête de leurs Ennemis après les avoir tués ; mais, dans les réjouissances qui suivent la victoire, ce sont les vieilles Femmes qui se parent de ces chevelures. Il paroît que le Soleil est leur unique Divinité, ou du moins tous leurs Temples sont consacrés à cet Astre : mais le culte qu'ils lui rendent varie avec les Cantons. La Polygamie n'est permise, dans la Floride, qu'aux Paraoustis ; ils ne donnent même le nom d'Épouse qu'à une de leurs Femmes. Les autres sont de véritables Esclaves, & leurs Enfants n'ont aucun droit à la succession du Père. On rend de grands honneurs à ces Chefs pendant leur vie, & de plus grands encore après leur mort. Le lieu de leur sépulture est environné de

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

DE GOUR-
GUES.

1567.
Combien il est
estimé des Étran-
gers.

Erreur sur le
nom de la Caro-
line.

Remarques sur
la Floride Fran-
çoise.

Usages des In-
diens.

(*) Tout ce qui suit doit être entendu de ce tems-là ; car on y verra quelques différences ; dans un tems postérieur.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

flèches, plantées en terre, & la coupe dont ils se servoient pour boire est placée sur la tombe. Toute l'Habitation pleure & jeûne pendant trois jours. La Cabane du Mort est brûlée, avec tout ce qui étoit à son usage; comme si personne n'étoit digne de s'en servir après lui. Ensuite les Femmes se coupent les cheveux & les sement sur le Tombeau, où plusieurs vont tour à tour, pendant six mois, pleurer trois fois chaque jour. Les Paraoustis des Bourgades voisines viennent aussi rendre, en cérémonie, les derniers devoirs à leur Allié. Presque toute l'éducation qu'on donne aux Enfans est de les exercer à la course, sans distinction de sexe. Aussi tous les Indiens du Païs, Hommes & Femmes, sont d'une agilité merveilleuse. On les aperçoit plutôt au sommet des plus grands arbres, qu'on ne les y a vus grimper. Ils ont une extrême adresse à tirer de l'Arc, & à lancer une espèce de Javelots, qui les rendent plus redoutables à la guerre, que leurs Macanas, ou leurs massues. Enfin ils nagent avec beaucoup de vitesse; les Femmes, chargées de leurs Enfans, qu'elles portent entre leurs bras, passent de grandes Rivières à la nage.

Animaux du
Païs.

Les Animaux les plus communs dans cette partie de la Floride sont deux sortes de Lions, le Cerf, le Chevreuil, le Bœuf, qui ne diffèrent en rien de ceux des Païs plus au Nord, le Léopard, le Daim, le Loup, le Castor, le Loup, le Lievre, le Lapin, le Chat sauvage, & le Rat de Bois; mais ces espèces ne se trouvent pas toutes dans les mêmes Cantons. On y voit partout la plupart de nos Oiseaux de proie & de Rivières, aussi bien que des Perdrix, des Tourterelles, des Ramiers, des Cigognes, des Poules-d'Inde, des Grand-gosiers, quantité de Perroquets & diverses espèces de petits Oiseaux. L'Oiseau-mouche n'y paroît point en Été; mais il s'y retire pendant l'Hiver, des climats apparemment dont il ne peut supporter le froid. Les Rivières y sont remplies de Caymans, les Campagnes & les Bois de Serpens, surtout de cette terrible espèce, qu'on appelle Serpens à Sonnettes.

Arbres.

Les Forêts sont remplies de Pins, mais qui ne portent point de fruits, de Chênes, de Noiers, de Merisiers, de Muriers, de Lentisques, de Lataniers, de Châtaigniers, de Cedres, de Cypres, de Lauriers, de Palmiers & de Vignes. On y voit aussi des Mesliers, dont les fruits sont plus gros & meilleurs qu'en France. Mais l'arbre le plus estimé dans ce Païs est le Sassafras, que les Floridiens nomment *Palamé*, ou *Pavanca*. Quoiqu'il ne soit pas rare dans plusieurs autres parties de l'Amérique, l'excellence qu'on lui trouve ici doit y faire placer sa description & ses usages.

Sassafras de la
Floride.

Sa description
& ses propriétés.

Le Sassafras de la Floride ne devient jamais plus grand qu'un Pin médiocre. Il ne jette point de branches. Son tronc est uni; & sa tête touffue compose une espèce de coupe. Ses feuilles sont à trois pointes, comme celles du Figuier, d'un verd obscur & d'une fort bonne odeur, surtout lorsqu'elles sont sèches; en naissant elles ont la forme de celle du Poirier. Son écorce est polie, un peu rougeâtre, avec un goût d'Anis. Son bois est léger, d'un goût & d'une odeur aromatiques, approchant du Fenouil. Sa racine, est plus dure, plus pesante, & ne s'étend qu'en superficie. Cet Arbre croît sur le bord de la Mer & sur les Montagnes; mais toujours dans un terrain qui n'est ni trop sec ni trop humide. Son bois est chaud

chaud au second degré, & son écorce l'est presque au troisième. Lorsqu'il se trouve plusieurs Sassafras dans un même lieu, ils jettent une odeur qui diffère peu de celle de la Cannelle. Les premiers Espagnols de San Matheo & de Saint Augustin, c'est-à-dire de la Rivière Dauphine & de celle de Mai, étant presque tous atteints de fièvres, causées par la nourriture du Pays & par la mauvaise qualité des eaux, leurs Prisonniers François leur apprirent l'usage du Sassafras, comme ils l'avoient vu pratiquer aux Sauvages. Ils en coupoient la racine en petits morceaux, qu'ils faisoient bouillir dans l'eau; ils buvoient de cette eau à leurs repas & à jeun: elle les guérissoit parfaitement. Les mêmes François en firent ensuite d'autres expériences, sur lesquelles ils publièrent qu'il n'y a presque point de maladies qui résistent à cette boisson; elle étoit, non-seulement leur remède unique, mais leur préservatif universel dans la Floride. Mais ils n'en usoient point lorsqu'ils manquoient de vivres, parcequ'elle leur causoit une faim plus insupportable encore que les maladies. On prétend aussi que le Sassafras est un spécifique admirable contre les maux vénériens; mais il paroît que pour ce mal & pour tous les maux contagieux, les Floridiens ont plus souvent recours à la Squine. Dans plusieurs maladies, ils coupent en petits morceaux les racines, les petites branches, & les feuilles du Sassafras; ils en laissent tremper une once, toute une nuit, dans environ douze livres d'eau: ensuite, ils font cuire le tout à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit diminuée d'un tiers: mais on observe que pour l'usage, il faut avoir égard au tempéramment du Malade, & qu'il doit garder un grand régime. On assure même que dans les maladies invétérées, ou lorsque le Malade est trop foible, ce remède est fort nuisible. Quelques-uns, avant que d'en user, se purgent beaucoup; mais d'autres se contentent d'employer cette décoction pour leur breuvage ordinaire. Il est certain que depuis la découverte du Nouveau-Monde le Sassafras a toujours passé pour un remède excellent contre les maux d'estomac & de poitrine, & généralement contre tous ceux qui viennent du froid. Ximènes raconte que s'étant trouvé près de la Baie de Ponce Leon, dans une grande disette d'eau, il s'avisa de couper du bois de Sassafras en petits morceaux, & de le tremper dans une eau, presque aussi salée que celle de la Mer: huit jours après, il but de cette eau, & la trouva fort douce.

Entre les Arbrisseaux du même Pays, le plus remarquable est la *Cassine* ou l'*Apalachine* (*), dont les Indiens tirent une liqueur qu'ils aiment beaucoup. Entre les Simples, on vante l'*Apoyomatsi*, ou *Parixiranda*, dont on fait la description suivante. Ses feuilles ressemblent à celles du Poireau, mais sont plus longues & plus déliées. Son tuiou est une espèce de jonc, plein de poulpe, noueux, & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur est petite & étroite, sa racine déliée, fort longue, semée de nœuds, ou de bossuettes, ronde & velue. C'est ce que les Espagnols nomment *Chapelers* de Sainte Helene; & les François *Patenotres*. Ces boulettes, coupées & exposées au Soleil, deviennent très dures, noires au dehors, & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de

ETABLISSEMENT
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE.

Manière de
l'employer.

Arbrisseaux.

Apoyomatsi,
sa description &
ses vertus.

Patenotres.

(*) Voyez, ci-après, l'Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale.

ETABLISSEM.
DES FRANÇOIS
DANS LA FLO-
RIDE,

celle du Galanga. Elles sont sèches & chaudes au troisieme degre & plus ; un peu astringentes & résineuses : cependant elles ne se trouvent que dans les lieux humides. Les Sauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un suc, & s'en frottent tout le corps après s'être baignés ; dans la persuasion qu'il fortifie la peau, & qu'il répand une odeur agréable. Les Espagnols ont appris d'eux aussi à réduire ce Simple en poudre, qu'ils prennent dans du vin, comme un remede pour la Pierre & pour les obstructions des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre, pour arrêter le sang, pour fortifier l'estomac, & pour les douleurs de l'Uterus.

Sur toute la Côte de cette partie de la Floride, il se trouve quelquefois de l'Ambre gris.

MAIS on ne s'est arrêté à ce court détail, que pour faire honneur aux François de leurs observations, dans un Pais où personne ne leur dispute la gloire de s'être établis les premiers. On y reviendra dans un tems fort postérieur, à l'occasion d'une Colonie plus heureuse, qui s'y est formée sans opposition, quoique sans autre prétexte, que le droit vague d'occuper des lieux qu'on trouve abandonnés par leurs premiers Possesseurs (*).

(*) On verra, là-dessus, quelques remarques, dans l'établissement des François à Saint Domingue.



CHAPITRE XII.

VOÏAGES, DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENTS DES ANGLOIS
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

JUSQU'ICI, l'Amérique n'avoit vû les Anglois qu'avec l'odieuse qualité de Pirates : mais leur émulation s'étant ennoblée tout d'un coup, ils pensèrent enfin à s'y établir. L'Histoire de leurs progrès, dans la formation de plusieurs Colonies, se trouve divisée naturellement par la date de leurs Voïages & par l'ordre de leurs entreprises.

INTRODUCTION.

§ I.

ÉTABLISSEMENT DE LA VIRGINIE.

RALEIGH (98), Jean Smith (99), & le Virginien anonyme (1) qui a publié l'Histoire de sa Patrie, sont les meilleures sources où l'on puisse chercher des lumières sur l'Etablissement des Anglois dans la Virginie ; car on conçoit bien que, sur tout ce qui regarde l'origine de cette belle Colonie, les Ecrivains plus modernes, Etrangers ou de la même Nation, n'ont pû prendre que ces premières Relations pour guides.

VOIAGE D'AMIDOR ET DE BARLOW. 1583.

On lit donc dans ces Mémoires, que le Chevalier Raleigh, excité non-seulement par l'exemple & les prodigieux succès des Espagnols, mais par les observations mêmes de quelques Aventuriers de sa Nation, qui avoient déjà tenté moins heureusement la fortune (2), résolut, en 1583, d'entreprendre quelques découvertes à ses propres frais. On ne nous apprend point s'il avoit un objet fixe ; quoiqu'il pût s'en être formé plus d'un, sur les tentatives que Sebastien Cabot avoit déjà faites au nom de l'Angleterre, & sur les diverses expéditions des François vers le Nord du Continent ; mais ayant fait entrer dans ses vues quelques Particuliers de Londres, qui pouvoient y contribuer par leurs richesses, il obtint de la Reine Elizabeth des Lettres Patentes, datées du 25 de Mars 1584, par lesquelles tous les avantages de l'entreprise étoient abandonnés à sa Compagnie ; & dès le mois d'Avril de l'année suivante, il mit deux petits Vaisseaux en Mer, sous les ordres des Capitaines Philippe Amidor & Arthur Barlow.

Compagnie formée par le Chevalier Raleigh.

Après un heureux Voïage, dont il paroît que le terme étoit encore incertain, ces deux Officiers mouillèrent à l'entrée d'une Baie, que les Habitans du País nommoient Roënoke, & qui appartient aujourd'hui au Gouvernement de la Caroline Septentrionale. Ils y firent quelque com-

(98) Dans le Recueil d'Hackluyt.

(1) Traduite aussi en François.

(99) Sa Relation a été traduite en François.

(2) Voyez le Tome XII de ce Recueil.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

AMIDOR ET
BARLOW.

1585.
Origine du nom
de Virginie.

merce avec les Indiens, pour se donner le tems d'étendre leurs observations autour d'eux ; & contens de ce qu'ils avoient vus, ils se haterent d'en venir faire le recit en Angleterre.

Ils rapporterent que le Pais, auquel ils avoient abordé, offroit une grande variété d'excellens fruits, des arbres de toute espece, des Animaux en abondance. Ils n'y avoient pas vu d'or ; mais les terres sembloient si fertiles, le climat si doux, les Habitans si traitables, que de si belles apparences promettoient quelque chose de plus heureux à d'autres recherches, surtout après l'exemple de ce qui venoit d'arriver aux Espagnols dans les deux riches Contrées du Mexique & du Pérou. Ils avoient amené deux Indiens, l'un nommé *Wanchifo*, l'autre, *Mantoo*, qui, commençant à parler déjà quelques mots d'Anglois, augmentèrent l'idée qu'on donnoit de leur Patrie. Toute la Nation Angloise prit feu sur cette peinture. La Reine même en fut si charmée, que malgré la guerre qu'elle avoit alors contre l'Espagne, elle promit de puissans secours aux Aventuriers ; & pour les encourager par des marques éclatantes de sa protection, elle consentit que le Pais découvert fût nommé Virginie, à son honneur : « Soit, parcequ'elle étoit vierge, observe l'Historien, soit parceque le Pais même & ses Habitans sembloient retenir encore la pureté, l'abondance & la simplicité de la premiere création ».

VOYAGE DE
GREENWILL.
1586.

Au Printems de l'année suivante, le Chevalier Richard Grenwill, un des principaux Associés de Raleigh, fut nommé pour commander sept Vaisseaux, bien pourvus de vivres, d'armes & de munitions, & chargés d'un bon nombre de Volontaires, qui devoient servir à former un Etablissement. Quoiqu'il eut à bord les deux Indiens de Roenoke, il avoit ordre de pousser plus loin ses Découvertes. Cependant, étant arrivé sur cette Côte, vers la fin du mois de Mai, il s'y arrêta, pour faire l'essai du terrain. Des Pois & des Fèves, qu'il y fit semer, prospererent merveilleusement dans l'espace de deux mois. Cette heureuse expérience l'ayant fixé au même lieu, il se contenta d'y recueillir des Fourrures, quelques Perles & d'autres productions du Pais ; après quoi, confiant cent huit hommes à la bonne-foi des Indiens, sous le commandement de *Ralph Lane*, il ne pensa qu'à retourner en Angleterre.

Premier Etablissement des
Anglais.

Mais à peine eut-il mis à la voile, que cette Troupe indocile oublia l'ordre qu'il lui avoit laissé, de se fortifier dans une Ile voisine. Les plus hardis s'écarterent parmi les Indiens, & pénétrèrent si loin dans le Pais, que cette indiscretion les ayant rendus suspects, quelques-uns y furent égorgés, & tous les autres se virent menacés du même sort. Après ces premieres hostilités, les Indiens, naturellement soupçonneux & vindicatifs, jugerent qu'il n'y avoit plus de réconciliation à se promettre avec ceux qu'ils avoient épargnés, & ne penserent plus qu'à leur nuire. Lane prit le parti de les adoucir par la patience, & se flatta de les contenir, en leur annonçant l'arrivée d'un puissant secours de sa Nation. Cette ruse eut assez de succès, pour lui donner la liberté d'étendre ses Découvertes le long de la Côte, près de cent milles au Nord ; mais n'y ayant point trouvé de Port commode, il revint à la Baie de Roenoke, sans les avoir poussées jusqu'à la Baie de Chesapeak.

Il se soutint assez heureusement pendant tout l'Hiver ; mais ne voyant point paroître au Printems le secours qu'il attendoit ; & commençant à tout craindre de la barbarie des Indiens , il ne pensoit plus qu'à trouver le moyen de s'échapper , lorsqu'avant la fin du mois d'Août il eut la joie de voir paroître une Flotte Angloise. C'étoit celle du Chevalier Drake, composée de vingt-trois Vaisseaux que la Reine envoïoit sur les Côtes de l'Amérique , pour y surprendre les Galions d'Espagne. Cet Amiral avoit ordre de passer à la Baie de Roenoke , & de fournir à la Colonie , qu'on y supposoit fortifiée , toute l'assistance dont elle auroit besoin. Il fut surpris de la trouver dans une si triste situation. Lane lui demanda un renfort d'hommes , des vivres , & une Frégate , pour se mettre en état de chercher un autre établissement , s'il y étoit forcé par quelque nouveau malheur. L'Amiral ne lui refusa rien ; mais tandis qu'il faisoit transporter des vivres & des munitions dans la Frégate , une furieuse tempête jeta ce Vaisseau si loin en Mer , qu'on perdit l'espérance de le revoir. Envain Drake en offrit un autre à des Gens accablés de fatigues & de chagrins , qui regarderent cette aventure comme un obstacle que la Providence opposoit à leur Etablissement. Ils supplierent l'Amiral de les prendre sur sa Flotte ; & la facilité qu'il eut à les satisfaire fit manquer toutes les espérances de la Compagnie.

DECOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.
GREENVILL.
1587.

Cependant les Associés travailloient à faire partir de nouveaux secours : mais outre les difficultés ordinaires , ils eurent entr'eux des démêlés qui retarderent leurs préparatifs. Enfin ils équipèrent quatre gros Vaisseaux , & le Chevalier Raleigh prit la résolution de les commander lui-même. Celui qu'il devoit monter s'étant trouvé prêt avant les autres , il mit seul à la voile , dans l'impatience de visiter sa chère Colonie. Il toucha au Cap de Hattoras , un peu au Sud du Canton où les cent huit Hommes s'étoient établis ; mais après les avoir cherchés inutilement , son chagrin & ses propres embarras lui firent prendre le parti de revenir. Greenwill , qui étoit parti quinze jours après lui , mouilla dans la Baie de Roenoke , où ne trouvant que de foibles traces de l'Etablissement , sa première crainte fut que les Anglois qu'il y avoit laissés n'eussent été détruits par les armes des Indiens. Manteo , qui se présenta pour le recevoir , ignoroit que Drake eût abordé sur la Côte & qu'il les eût pris à bord ; mais quoiqu'il ne pût s'imaginer lui-même ce qu'ils étoient devenus , il assura si constamment qu'ils n'avoient reçu aucun mal de sa Nation , que Greenwill , reprenant confiance , laissa cinquante Hommes dans la même Ile , leur fit construire des Logemens , & leur donna des provisions pour deux ans ; après quoi il remit à la voile vers l'Angleterre.

VOYAGE DU
CHEVALIER
RALEIGH.
1587.

L'année suivante , Jean White fut envoïé avec trois Vaisseaux , chargés non-seulement de munitions & de vivres , mais d'un bon nombre d'Hommes & de Femmes , qui devoient faire prendre une forme régulière à la Colonie. Il avoit ordre d'y demeurer lui-même en qualité de Gouverneur , & d'employer tous ses soins à gagner l'affection des Indiens. En arrivant à Roenoke , vers la fin de Juillet , il eut , comme Raleigh & Greenwill ,

VOYAGE DE
WHITE.
1588.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

WHITE.
1588.

le chagrin de trouver l'Etablissement désert. Manteo l'informa qu'une partie des cinquante Anglois avoit été tuée par surprise, & que les autres avoient pris la fuite. Le terrain, qu'ils avoient occupé, étoit déjà couvert de ronces. White étoit d'un caractère ferme : loin de se décourager, il fit réparer l'Habitation; & s'y étant logé le premier, son exemple engagea tous ses gens à s'y établir. Manteo reçut le Baptême, avec le titre de Seigneur d'*Assamoupeak*, qui étoit le nom d'une des Nations Indiennes. Cette distinction, que les Anglois crurent devoir à la fidélité de son attachement, servit beaucoup à leur concilier les Indiens voisins. On fit des Traités de Paix & d'Alliance. La Colonie, dirigée par un Chef & douze Conseillers, qui formèrent un Corps sous le nom de Gouverneur & Assesseurs de la Ville de *Raleigh* en Virginie, prit une face qui la fit respecter. L'union y fut bien établie. Une Angloise, Femme d'*Ananias Dare*, aiant mis au monde une Fille, qui fut nommée *Virginie*, l'heureuse naissance de ce premier Enfant d'un Pere & d'une Mere Chrétiens, fut célébrée avec des transports de joie, & passa pour une marque éclatante de la protection du Ciel sur la nouvelle Colonie.

Cependant une juste défiance de l'avenir les obligea de renvoyer leur Gouverneur en Angleterre, pour y solliciter des secours d'Hommes & de vivres. Personne n'étoit plus propre à cette Commission; & son habileté n'étant pas moindre pour les détails de l'administration, il ne partit qu'après avoir pourvu à la sûreté de la Colonie, qu'il laissoit composée de cent quinze personnes : mais la diligence de son voyage, & la vivacité de ses instances à Londres n'empêchèrent point qu'il ne fut expédié avec lenteur. Il se passa deux années entières, avant qu'il put obtenir trois Vaisseaux, avec lesquels il partit de Plymouth vers la fin de l'année 1589. On ne connoissoit point encore d'autre route que celle des Antilles; ou du moins, malgré les lumières qui commençoient à se répandre sur la navigation, l'ancien usage avoit tellement prévalu, qu'on aimoit mieux faire un détour de mille lieues que de tenter un passage plus direct. White, retardé par tant d'obstacles, n'arriva au Cap de *Hattoras* que vers le milieu du mois d'Août suivant. Il y débarqua, pour gagner du tems, dans l'impatience de revoir sa Colonie. Mais quelques Inscriptions, qu'il trouva sur l'écorce des Arbres, lui apprirent qu'elle étoit passée à *Croatan*, une des Iles qui forment le détroit, à vingt lieues de Roenoke. Comme elle n'avoit laissé d'ailleurs aucune explication sur les motifs de cette retraite, le Gouverneur se vit obligé de retourner à bord. A peine y fut-il rentré avec tous ses gens, qu'une tempête rompit ses Cables, lui fit perdre une partie de ses ancres, & jetta ses trois Vaisseaux en pleine Mer. Dans ce triste état, il n'eut pas d'autre ressource que de retourner en Angleterre, sans avoir vu la Colonie; & le mécontentement des Armateurs aiant fait remettre à d'autres tems les nouveaux frais qui étoient devenus nécessaires, l'entreprise demeura suspendue. Ensuite, les embarras où *Raleigh*, qui en étoit l'ame, se trouva malheureusement engagé, la firent abandonner tout-à-fait pendant l'espace de douze ans.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

VOIAGE DE
GOSNOLD.
1602.

Ce ne fut qu'en 1602, que le Capitaine *Gosnold*, un des anciens Associés, équipa un petit Vaisseau à ses propres frais, & partit de Darmouth avec environ trente-cinq Hommes, dans la résolution de tenir une route plus droite, c'est-à-dire d'éviter le détour qu'on faisoit ordinairement vers le Sud. Cette tentative lui réussit : mais, en arrivant sur les Côtes de l'Amérique, il se trouva beaucoup plus au Nord que tous ceux qui avoient fait le même Voïage avant lui. Il se vit d'abord entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie de Massachusset, dans la Nouvelle Angleterre. Là, n'ayant point découvert les commodités de cette belle Rade, il tourna au Sud, pour se dégager de la Côte ; mais lorsqu'il se croïoit en pleine Mer, il se trouva tout-d'un-coup devant la Pointe du Cap *Codd*. Cette vue lui fit naître l'envie de descendre à terre, un peu au Sud du Cap. Il y fit quelque commerce avec les Indiens. Deux des Iles voisines reçurent de lui les noms de *Vigne de Marthe* & de *Sainte Elisabeth*, qu'elles ont conservées jusqu'aujourd'hui. Il sema, dans la seconde, divers grains d'Angleterre, qui n'y crurent pas moins vite qu'à Roanoke. Ses gens s'y bâtirent des Cabanes, d'où ils continuèrent de faire des échanges avantageux de leurs petites Marchandises, pour des fourrures & des gommess. Après un mois de séjour, ils retournerent dans leur Patrie, aussi satisfaits de la beauté naturelle & de la fertilité du Pais, que des richesses qu'ils en apportoiert. On observe, que pendant tout le Voïage, ils ne furent atteints d'aucune sorte de maladie.

Le bruit d'une si prompte & si heureuse Expédition réveilla l'ardeur des Marchands Anglois. Dès le commencement de l'année 1603, ceux de Bristol firent partir deux Vaisseaux, qui aborderent au même lieu, & qui en revinrent bien chargés. En 1605, un Vaisseau de Londres mit à la voile, dans le dessein de prendre terre, sur la même Côte, au trente-neuvième degré de Latitude ; mais les vents l'ayant poussé trop au Nord, il arriva sous l'Ile qui porte aujourd'hui le nom d'*Ile longue*. Les Anglois y trouverent d'abord de l'humanité dans les Indiens ; mais, les ayant vus changer de disposition, ils rangerent la Côte l'espace de quarante milles, ils remonterent la Riviere de Connecticut, & donnerent le nom de *Pentecôte* au Havre où ils avoient mouillé, parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Dans ces trois derniers Voïages, on ne pensa point à se procurer des informations sur la Colonie de 1587 ; & l'avidité du gain éteignit tout sentiment de compassion, pour des Malheureux dont le sort étoit encore ignoré.

AUTRES
VOIAGES DES
ANGLAIS.

Cependant les Sociétés de Londres, de Bristol, d'Exeter & de Plymouth, reconnoissant l'avantage qu'il y avoit à tirer d'une entreprise réguliere, lorsqu'elle seroit bien conduite, & que ses fondemens seroient une fois bien établis, s'adresserent de concert au Roi Jacques I, pour obtenir la permission de former une Compagnie, & d'y employer des fonds dont le bon usage fut garanti par son autorité. Ce Prince leur accorda ses Lettres, datées le 10 d'Avril 1606 : mais s'étant réservé la direction de l'entreprise, il créa deux Compagnies différentes, dont chacune devoit faire sa Colonie. Les Chevaliers *Thomas Gates* & *Georges Summer*, avec *Richard*

Deux Compagnies formées en Angleterre.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Hackluyt, Chanoine de Westminster, Edouard Marie *Wingfield*, & ceux qu'ils voudroient s'associer, étoient nommés pour la première, & recevoient le droit de commencer leur Etablissement dans l'endroit de la Côte de Virginie qu'ils jugeroient convenable, entre les 34 & les 41 degrés de Latitude Septentrionale. Ils pouvoient s'étendre sur la Côte à droite & à gauche, l'espace de cinquante milles d'Angleterre, & pénétrer de cent milles dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la même Côte, avec défense à tout autre de s'établir dans leur voisinage, sans une permission expresse du Conseil de leur Colonie. Les mêmes Patentes portoient, pour la seconde, que *Hanham*, *Gilbert*, *Parker*, *Popham*, Marchands de Plymouth, & leurs Associés, auroient la liberté de s'établir entre les 38 & 45 degrés, avec la même étendue de Terres, pourvu que ce fût à cent milles des premiers.

VOIAGE DE
JEAN SMITH.
1606.

En vertu de cette concession, Jean *Smith*, Auteur d'un Journal auquel on va s'attacher, fut choisi par la Compagnie de Londres pour commander trois Vaisseaux, qui mirent en Mer au mois de Décembre 1606. Il étoit revêtu d'une Commission qui lui donnoit le pouvoir de former une Colonie, & d'établir, pour la gouverner, un Conseil, avec un Président annuel. Tout sembloit promettre un heureux succès; & le Ciel même parut favoriser l'entreprise, en faisant aborder Smith dans cette partie du Continent à laquelle on a borné ensuite le nom de Virginie. Il mouilla sans peine, à l'entrée de la Baie de Chesapeak, quoique son dessein eût été de se rendre droit à Roenoke, c'est-à-dire, dans le lieu où Jean *White* avoit laissé cent quinze Hommes. Son débarquement s'étant fait au Cap méridional de la Baie, il lui donna le nom de *Cap Henri*, comme il donna celui du *Cap Charles* au Cap Septentrional, à l'honneur des deux Princes Fils du Roi. La première Rivière qu'il reconnut, nommée *Pouhatan* par les Indiens, reçut le nom du Roi même, c'est-à-dire celui de *Jaques*, ou *James* en Langue Angloise.

Etablissement
dans la Rivière
de Pouhatan.

Après avoir soigneusement observé cette Rivière, tous les Chefs de l'Escadre s'accorderent à choisir, pour l'Etablissement, une Peninsule, qui est à cinquante lieues de l'embouchure. Outre la fertilité du terroir, cette situation parut également avantageuse, pour une Place d'Armes & de Commerce, parceque les deux tiers en étoient baignés par la grande Rivière, qui offre partout un bon mouillage, & que l'autre tiers se trouvoit environné d'une Rivière étroite, mais capable néanmoins de recevoir des Bâtimens de cent tonneaux, jusqu'à l'endroit où n'étant séparée de la grande Rivière que par un espace de trente verges, ses eaux y regorgent ordinairement dans les grandes Marées: c'est ce qui a fait donner le nom d'Ile à ce terrain. Les Vaisseaux peuvent mouiller dans la petite Rivière, amarés à terre, ou simplement attachés les uns aux autres, & s'y trouvent à couvert de toute sorte de vents. La Ville fut honorée du nom du Roi (3) comme la Rivière. Toute l'étendue de l'Ile contient environ deux milles acres de terre haute, & plusieurs milliers d'un terroir marécageux, mais ferme, où les pâturages sont excellens.

Fondation de
Jamestown.

(3) *Jame's-Town* en Anglois, c'est-à-dire, Ville de Jaques.

Dans

Dans un lieu où l'on ne pouvoit arriver que par un défilé, les Anglois se voioient à couvert de l'insulte des Indiens, avec l'avantage, qu'ils ignoroient encore, de n'y avoir point à redouter, pour leurs Vaisseaux, une espece de Vers, qui fourmillent dans les eaux saumâtres du Païs. Mais ils ne furent pas plutôt tranquilles, après le départ de leurs Vaisseaux, qui les avoient laissés au nombre de cent trente-huit, que l'avidité pour les Trésors des Indiens, & de mutuelles jalousies de Commerce, firent naître entr'eux la division.

Les Habitans naturels étoient ici du même caractère, que ceux des autres parties du Continent Septentrional; humains & traitables au premier moment, mais soupçonneux, & capables de passer tout-d'un-coup de la défiance à la haine. Ils fournirent à la subsistance de la Colonie, pendant qu'ils crurent y trouver de la bonne foi dans les échanges: mais s'étant apperçus que les Anglois n'avoient pas de méthode fixe, & que pour se supplanter les uns les autres ils enchérissoient arbitrairement leurs Marchandises, cette variété de prix leur fit juger qu'on cherchoit à les tromper, & les fit bientôt penser à la vengeance. C'est à cette cause que l'Auteur rapporte tous les maux que sa Nation eut à souffrir de la part des Indiens. Un nouvel objet, qui attira toute l'attention des Anglois, jusqu'à leur faire perdre celle qu'ils devoient à leur sûreté, devint encore plus funeste à leur Commerce. Ils découvrirent, sur une Langue de terre derrière l'Ile de James, un Ruissseau d'eau douce, qui sortant d'un petit Banc de sable entraînoit une poussière de talc, qu'on voioit briller au fond. Leur penchant, à prendre pour de l'argent ou de l'or tout ce qui en avoit l'éclat, ne leur laissa plus d'autre ardeur que pour recueillir cette boue dorée; & se persuadant qu'ils ne pouvoient manquer de rien avec tant de richesses, ils négligerent leurs soins ordinaires pour se procurer des vivres. Un incendie, qui vint de la même négligence, consuma dans le même tems une grande partie de leur Ville & le reste de leurs provisions. Ils furent tout-d'un-coup réduits à vivre de fruits sauvages, d'Ecrevisses & de Moules. Les Indiens, irrités de leur conduite, qui leur avoit déjà fait rompre tout Commerce avec eux, ne se firent pas plutôt apperçus de leur embarras, qu'ils l'augmenterent par diverses sortes d'hostilités. Ils massacrèrent ceux qui eurent l'imprudence de s'écarter; & les autres se virent resserrés dans les étroites bornes de leur Ile.

Telle étoit leur situation, lorsqu'il leur arriva un Vaisseau, de deux que la Compagnie avoit fait partir chargés d'Hommes & de vivres, & dont le second fut poussé vers les Antilles, d'où il ne put reprendre sitôt sa route. L'expérience d'une longue misère avoit peu servi à détromper les Habitans de James-town, puisqu'après avoir soulagé leur faim, toutes les forces qu'elle leur avoit laissées furent employées à charger de leur poudre d'or le Vaisseau qui leur avoit apporté des provisions. Le second étant arrivé après le départ du premier, ils le remplirent aussi de ces richesses imaginaires. A peine y laisserent-ils place pour quelques fourrures, & pour une petite quantité de bois de Cèdre: biens réels, dont la comparaison avec leur ridicule trésor fit rire toute l'Europe, de la préférence qu'ils avoient donnée à cette chimère. Cependant, avec les secours qu'ils

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, & ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLOIS.

JEAN SMITH.
1606.

Caractère des
Indiens du Païs,

Illusion funeste
aux Anglois.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

JEAN SMITH.
1608.

Diverses Plan-
tations se for-
ment.

Naufrage de Ga-
tes & de Sum-
mers aux Bermu-
des.

Retour de Smith.

Divisions dans
la nouvelle Co-
lonie.

avoient reçus, ils firent plusieurs découvertes sur la Rivière James, & dans quelques autres parties de la Province. D'ailleurs l'année 1608 fut pour eux un tems d'abondance, parcequ'ils y recueillirent la première moisson du Blé d'Inde qu'ils avoient semé.

Smith, dans le chagrin de voir des désordres auxquels il ne pouvoit remédier, avoit employé le tems à former deux nouvelles Plantations; l'une à *Naufamond*, sur la Rivière James, à plus de trente milles du premier Etablissement; l'autre à Pouhatan, dont il acheta le terrain du Chef Indien, pour une certaine quantité de cuivre, au-dessous de la chûte de cette Rivière. Peu de tems après, il en forma une autre à Kikotan, vers l'embouchure de la même Rivière.

D'un autre côté, la Compagnie de Londres, ne tirant point de ses avances le profit qu'elle en avoit attendu, jugea que toutes les disgrâces dont elle fut informée ne pouvoient venir que d'une mauvaise administration. Elle conçut le dessein d'un nouvel ordre de Gouvernement pour la Colonie, & son plan fut autorisé par de nouvelles Lettres de la Cour. Neuf Vaisseaux, équipés à grands frais & chargés de provisions, avec un renfort considérable d'Hommes, partirent sous le commandement des Chevaliers *Gates & Summers* (4), & du Capitaine *Newport*, nommés tous trois Gouverneurs, & revêtus d'un pouvoir égal. Malheureusement ils s'étoient embarqués sur le même bord, qui fut séparé des autres par une rude tempête, & si maltraité, qu'après avoir couru les plus grands dangers, il alla échouer à l'une des Iles Bermudes, où il s'entr'ouvrit. Ce naufrage ne coûta la vie à personne; mais, dans une si fâcheuse extrémité, les trois Chefs ne purent s'accorder. Après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, & celui qu'ils eurent encore de trouver quantité de vivres dans l'île, surtout des Cochons d'Espagne qui s'y étoient sauvés apparemment de quelque naufrage, & qui s'y étoient multipliés, ils se divisèrent par des querelles & des haines, dont les suites faillirent de leur être plus funestes que la ruine de leur Vaisseau. Cependant lorsque les deux Chevaliers furent parvenus à se faire chacun leur parti, ils convinrent que chacun construiroit un Vaisseau, du bois de l'île, & que tout ce qu'on pourroit sauver des débris du premier seroit partagé de bonne foi entre les deux Chefs. Au lieu de goudron & de poix, ils emploierent de l'huile de Poisson & de la graisse de Porc, mêlées avec de la chaux & des cendres. L'Ouvrage fut lent; mais il s'acheva plus heureusement qu'on n'avoit dû se le promettre de la mauvaise disposition des Ouvriers. Une juste allusion à la peine qu'il avoit coûtée, fit nommer l'un des deux Bâtimens *la Patience*, & l'autre *la Délivrance*.

Dans cet intervalle, Smith, blessé dangereusement par un Baril de poudre, où le feu prit, pendant qu'il s'occupoit de ses découvertes & de ses nouvelles Plantations, s'étoit vu forcé de retourner en Angleterre pour s'y faire traiter. Il étoit parti sur un petit Vaisseau qu'il avoit réservé de son Escadre, pour les besoins de la Colonie. Son départ y avoit fait renaître des troubles mal étouffés. Quelques-uns des neufs Vaisseaux, dont

(4) C'est de lui que les Anglois ont donné le nom de *Summers-Ilands* aux Iles Bermudes.

La tempête avoit séparé celui des Gouverneurs, arriverent au Port de James, avec une partie des Volontaires, dont le plus grand nombre refusa de se soumettre au Gouvernement établi, sous prétexte que la nouvelle Commission détruisoit la précédente, & qu'ils attendoient des Gouverneurs, nommés à la place du Président. Cette affectation d'indépendance produisit tout-d'un-coup un affreux désordre. Toute la Colonie en prit occasion de secouer le joug des Loix; & dans une espece d'anarchie, qui fit disparaître toute sorte de discipline, on négligea de se munir contre les insultes des Indiens. Ces Barbares, déjà résolus d'exterminer tous les Anglois, eurent l'adresse de profiter de leurs divisions. Bientôt, on n'entendit plus parler que de massacres. Les Plantations un peu éloignées furent abandonnées, pour se retirer dans la Ville. Celle de Kikotan, où l'on avoit construit un petit Fort, nommé *Algernoon*, fut la seule qui se garantit de cet orage. Dans la Ville, où le nombre des Habitans se trouvoit grossi par celui des Fugitifs, les vieilles provisions aiant été consumées sans qu'on eut pris soin d'en faire de nouvelles, on se vit exposé à toutes les horreurs de la famine. L'Ile se trouvoit dépourvue de tout; & personne n'avoit eu la hardiesse de sortir, pour la Pêche, pour la Chasse, ou pour cueillir des fruits dans les Bois. Enfin l'extrémité devint telle, qu'après avoir mangé jusqu'au cuir des Chevaux, les misérables Habitans de James-town dévorèrent les cadavres des Indiens qu'ils pouvoient tuer. On assure même qu'en aiant déterré quelques-uns, ils les mangerent à demi pourris. C'est une époque qu'on n'a point oubliée en Virginie, & qu'on y nomme encore *le tems de la Famine*.

Cette fatale situation fut d'assez longue durée, puisqu'on ajoute au récit de ses effets, que six mois après le départ de Smith, il ne restoit dans la Ville que soixante Hommes, de cinq cens qu'il y avoit laissés, & que ce triste reste auroit eu le sort de tous les autres, si le secours qu'ils attendoient fut arrivé plus tard d'une semaine. Mais les trois Gouverneurs, étant partis des Bermudes avec les deux Vaisseaux qu'ils y avoient construits, sur lesquels ils n'avoient pas moins de cent cinquante Hommes, arriverent ensemble à la Virginie le 25 de Mai 1610. Ils trouverent la Ville Angloise dans le malheureux état qu'on vient de représenter. Leur premier soin fut d'assembler tous les Habitans, & de les avertir que les deux Bords contenoient à peine des provisions pour quinze ou seize jours. Ils demanderent si l'on vouloit se mettre en Mer avec si peu de vivres, ou courir tous les dangers dont on étoit menacé dans la Colonie. Dans le second cas, ils promirent de ne les pas abandonner, & de partager avec eux ce qui restoit pour leur subsistance; mais ils exigèrent une prompt réponse. Sur-le-champ, l'Assemblée se détermina pour le parti de retourner en Angleterre. On résolut de passer vers les Bancs de Terre-neuve, dans l'espérance que la saison étant avancée pour la pêche, il s'y trouveroit quelques Vaisseaux, dont on pourroit acheter des vivres; & pour les ménager avec plus d'égalité, on regla que le nombre des Passagers seroit à-peu-près égal sur chaque Bord.

Toute la Colonie s'embarqua; & la nuit du 9 de Juin on étoit à la hauteur de l'Ile des Porcs. Le lendemain, les premiers raïons du jour

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.
JEAN SMITH.
1609.

Triste état de
Jamestown.

On veut aban-
donner la Colo-
nie.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.
1611.

Mylord Delawar
est nommé Gou-
verneur.

Le Chevalier
Dale lui succède.

Nouvelle Ville,
nommée Henri-
co.

Histoire de la
Princesse Pocahontas.

furent reconnoître la Pointe de l'Île des Meuriers, à dix-huit milles au-dessous de James-town. Ici la Troupe fugitive découvrit une Barque longue, que Mylord Delawar, arrivé avec trois Vaisseaux, avoit envoyée pour faire fonder le Canal. Ce Seigneur, accompagné de quelque Noble, venoit prendre possession du Gouvernement de la Virginie, dont il avoit été revêtu par la Cour. Il força les Fugitifs de retourner à leur Ville, où les ayant rétablis, il fit regner l'ordre jusqu'au mois de Mars de l'année suivante : mais une grosse maladie, dont il fut attaqué, l'obligea de remettre à la voile pour l'Angleterre, en laissant environ deux cens Hommes dans la Colonie.

Le Chevalier Dale, nommé pour lui succéder, se rendit à la Virginie le 10 de Mai 1611, avec trois Navires, qui portoient un nouveau secours d'Hommes & de Bestiaux. Il trouva les Habitans prêts à retomber dans toutes leurs infortunes, par la négligence qu'ils avoient eue pour la culture des Terres. Un ordre pressant les força au travail ; & quoiqu'ils ne l'eussent entrepris que vers le milieu de Mai, ils recueillirent une fort belle moisson.

Dans le cours du mois d'Août, le Chevalier Gates arriva heureusement, avec six Vaisseaux chargés de Bestiaux, de Volaille, de munitions de guerre, & de tout ce qui pouvoit servir à la formation d'une nouvelle Colonie. Trois cens cinquante Hommes, qu'il avoit à bord, étoient destinés à cet Etablissement. Dès le commencement de Septembre, il jeta les fondemens d'une Ville, dans le Canton d'Arrabatuck, cinquante milles au-dessus de James-town. Une Langue de terre, qu'il trouva le moien d'y enclaver, à plus de deux milles de la Pointe, & d'un bras de la Rivière à l'autre, lui donna la facilité d'y bâtir des Forts. Il nomma cette Place *Henrico*, à l'honneur de Henri, Prince de Galles. Ensuite il fit une grande enceinte de Palissades, à Coxendale, de l'autre côté de la Rivière, pour mettre les Bestiaux en sûreté.

En 1612, on vit arriver deux Vaisseaux, avec de nouvelles provisions. *Argall*, qui en commandoit un, fut envoyé à *Patowmeck*, pour y former une liaison de Commerce. Il y trouva une Princesse Indienne, nommée *Pocahontas*, Fille du Chef de Pouharan ; & l'ayant engagée à passer sur son Vaisseau, sous prétexte de lui rendre les honneurs dus à son rang, il l'amena Prisonnière à James-town, dans la vue de faire servir sa délivrance à conclure une paix solide avec son Pere. Mais le fier Indien fut si vivement piqué de cet outrage, que malgré la tendresse du Sang, on ne put lui faire accepter d'autres conditions que le mariage de sa Fille avec un Gentilhomme Anglois, nommé *Jean Rolfe*. Cette marque d'estime, qu'il jugea sincère, le fit consentir à se lier par un Traité. On observe que dès les premiers tems de la découverte, les Indiens avoient proposé ces mariages, & qu'en plusieurs occasions ils avoient témoigné que si les Anglois rejetoient cette offre, jamais les Indiens ne supposeroient de sincérité dans leur amitié. L'Auteur regrette, pour l'intérêt de sa Nation, qu'on n'eût pas reconnu plutôt l'utilité de ces alliances. « Et les auroient servi, dit-il, à prévenir les soupçons des Indiens, & par conséquent les meurtres & les brigandages qui se commirent de part

« & d'autre. Les défordres du premier Gouvernement n'auroient pas at-
 « tiré une juste haine sur la Colonie. Elle auroit prospéré par des maria-
 « ges qui en auroient multiplié les Habitans. Il y a toute apparence que
 « la plupart des Indiens auroient embrassé le Christianisme. Alors diffé-
 « rentes Nations que la guerre dispersa, & qui sont presque éteintes au-
 « jourd'hui, n'auroient pas quitté leurs anciennes demeures, & la prof-
 « perité des Plantations n'auroit fait qu'augmenter; au lieu que de con-
 « tinuels désastres n'ont pas cessé d'y faire regner le trouble & la crainte.

Le mariage de Pocahontas, qui se fit en 1613, rendit la Paix ferme avec son Pere; & quoiqu'un reste de défiance ne lui eût pas permis d'assister à la célébration, on en recueillit d'autres fruits, par la bonne intelligence qu'elle rétablit aussi avec les Indiens de Chirkahomony & la plupart des Nations voisines. En 1616, le Chevalier Dale crut pouvoir profiter de cette tranquillité pour faire le voyage d'Angleterre; & laissant l'administration de la Colonie entre les mains d'*Yardly*, son Lieutenant, il s'embarqua sur un Vaisseau de rencontre, qui le rendit à Plymouth le 12 de Juin.

Il s'étoit fait accompagner de Rolfe & de Pocahontas son Epouse, qui avoir reçu le Baptême avec cette qualité. Smith, qui se trouvoit encore en Angleterre, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la Princesse Indienne, qu'il n'épargna rien pour lui marquer sa reconnoissance. On va voir qu'il lui devoit la vie. Il étoit prêt à s'embarquer pour un voyage de Mer; mais craignant de manquer l'occasion de la servir, il n'attendit point qu'elle fût à Londres, pour présenter à la Reine, un Mémoire en sa faveur. Cette Piece est si singulière & contient des traits si curieux, qu'on entre ici volontiers dans les vûes qui l'ont fait conserver. Le titre étoit dans ces termes: Requête du Capitaine Smith à Sa Majesté, très haute & très vertueuse Reine de la Grande-Bretagne, en faveur de Pocahontas, Fille de *Powhatan*, Empereur Indien.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.
1613.

Elle se marie
avec un Anglois.

Elle passe en
Angleterre.

MADAME, L'amour que j'ai pour mon Dieu, mon Roi & ma Patrie, m'a si souvent rempli de hardiesse au milieu des plus grands périls, que l'honneur de mes propres actions me fait sortir aujourd'hui de mes bornes, pour offrir cette humble Requête à Votre Majesté. Si l'ingratitude est le mortel poison de toutes les vertus, je souillerois la gloire de ma vie, en oubliant ce que je dois à la plus juste reconnoissance.

Requête que
Smith présente
pour elle à la
Reine.

Il y a dix ans que *Powhatan*, un des principaux Rois de l'Amérique, me fit Prisonnier en Virginie, & que je reçus de lui des témoignages extraordinaires de bonté. *Nautakan*, son Fils, l'Homme le mieux fait, le plus robuste & le plus hardi que j'aie vû parmi les Sauvages, & *Pocahontas*, chère & bien-aimée Fille de ce Monarque, signalèrent pour moi leur compassion, dans le triste état où j'étois réduit. Le souvenir de leurs bienfaits ne doit jamais sortir de ma mémoire. Quoique je fusse le premier Chrétien que cette Cour barbare eût jamais vu, ou du moins qui fût tombé sous son pouvoir, je leur dois cette justice, que malgré la haine & les menaces du Peuple, ils pourvurent abondamment à tous mes besoins. Je fus engraisé pendant six semaines, & la Nation s'attendoit à me dévorer. Mais lorsqu'on se préparoit à me faire sauter la cer-

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.
1616.

velle, Pocahontas hafarda sa tête, en la mettant sur le bloc près de la miennne, ce qui arrêta tout-d'un-coup l'Exécuteur. Ensuite elle obtint de son Pere que je fusse conduit en fureté à James-town, où je ne retrouvai que trente-huit misérables Anglois, accablés de maladies, seule garde alors des vastes territoires de la Virginie. Telle étoit la foiblesse de cette Colonie naissante; & mon retour n'auroit point empêché sa ruine, si Pocahontas n'eut joint, à sa premiere générosité, celle de nous envoyer des vivres.

C'est à elle, très puissante Reine, c'est à cette noble & généreuse Princesse, que nous eûmes toute l'obligation de notre salut. Dans l'âge le plus tendre, & malgré la guerre qui continuoit avec les Indiens, elle se hafardoit à venir nous voir, elle appaisoit souvent nos querelles, & jamais elle ne manquoit de fournir à nos besoins. Je ne puis dire si c'étoit son Pere, qui la faisoit agir, par des vues politiques, qui ne sont pas inconnues à ces Barbares, ou si la Providence se servoit d'elle, comme d'un instrument pour nous conserver, ou si ce qu'elle faisoit pour nous venoit d'un simple mouvement d'affection; mais il est certain que lorsque son Pere paroissoit chercher à nous surprendre, ni l'épaisseur des Forêts, ni les ténèbres de la nuit, ni la difficulté des chemins, ne l'empêchoient pas de me venir trouver, les larmes aux yeux, & de me donner des avis qui nous déroboient à la fureur de nos Ennemis, au risque de périr elle-même s'ils en avoient eu quelque soupçon. Ensuite, pendant une Paix de deux ou trois ans, cette bonne Princesse, suivie de son cortège, fréquenta James-town avec la même liberté que l'Habitation de son Pere; elle entretenit la tranquillité par ses bons offices: ce fut elle, après Dieu, qui garantit la Colonie de la famine & d'une entiere désolation. Après mon départ, les Anglois éprouverent de nouvelles disgraces; & pendant une guerre longue & pénible qu'ils eurent avec Pouhatan, ils n'entendirent plus parler de la Princesse sa Fille. Enfin, ils trouverent l'occasion de l'enlever. Elle fut retenue, pendant deux ans, Prisonnière à James-town; expédient qui servit non-seulement à faire obtenir des vivres pour la Colonie, mais encore à procurer la paix. La Princesse Pocahontas, renonçant aux droits de sa naissance, épousa un Gentilhomme Anglois, avec qui j'apprens qu'elle est arrivée en Angleterre. C'est la premiere Indienne qui ait embrassé le Christianisme, la premiere qui ait parlé notre Langue, & la premiere qui ait un Enfant, d'un mariage légitime avec un Anglois: des événemens de cette nature ne méritent-ils pas l'attention de notre auguste & vertueuse Reine?

Je ne doute pas, Madame, que nos plus fideles Historiens n'entreprennent d'écrire, avec plus d'étendue, ce que je n'ai rapporté qu'en peu de mots, & que V. M. n'emploie quelques heures de son précieux loisir à cette intéressante lecture: mais si l'Angleterre a de meilleurs Ecrivains, elle n'en a pas de plus sinceres que moi. Je n'ai jamais demandé de grace à l'Etat; c'est l'impuissance où je me trouve de secourir cette Princesse, qui me fait penser à lui procurer d'autres secours que les miens. A qui m'adresserai-je avec plus de confiance qu'à Votre Majesté, dont la bonté n'est pas moins connue que le pouvoir; & pour qui sollicitera-t-on

jamais avec plus de hardiesse, que pour un mérite extraordinaire, pour la naissance, pour la vertu, accompagnés d'une extrême simplicité, & réellement exposés aux embarras du besoin ? Le Mari de cette illustre Indienne n'est pas même en état de lui donner des habits décens, pour se présenter à Votre Majesté. Que vos yeux, Madame, se tournent un moment sur elle, quoiqu'elle ne vous soit recommandée que par un de vos moindres Serviteurs. Mon pouvoir ne va pas plus loin pour cette Princesse, qui a l'ame très grande, dans un corps de fort petite taille. Si votre protection lui manquoit, & ne lui procureroit pas un bon accueil dans ce Roïaume, à qui ses bons offices en peuvent acquérir un autre, ne seroit-il pas à craindre qu'elle ne perdît son ancienne affection pour nous, que le Christianisme ne devînt méprisable parmi les Indiens, & que tout le bien que nous en espérons ne se convertît dans le plus grand de tous les maux ? Au contraire, si, pour avoir été généreuse & bienfaisante à l'égard de vos Sujets, Votre Majesté lui fait plus d'honneur qu'elle n'en attend, elle fera si touchée, qu'elle n'épargnera rien pour engager son Pere à nous accorder toutes sortes de faveurs.

JEAN SMITH.

Cette Requête fut reçue de la Reine avec bonté. La Princesse se rendit à Londres avant le départ de Smith, qui engagea son Mari à se loger d'abord hors de la Ville. Elle avoit cru jusqu'alors que Smith, dont elle n'avoit point entendu parler depuis son embarquement, étoit mort de sa blessure. Il paroît même que l'amour aiant eu beaucoup de part à tout ce qu'elle avoit fait pour lui & pour les Anglois, on s'étoit servi de cette ruse pour la faire consentir à devenir la Femme d'un autre. Lorsqu'il se présenta pour la voir, elle refusa de paroître ; & son ressentiment fut très vif, d'avoir été trompée par un mensonge. Il en coûta beaucoup de supplications à Smith, pour obtenir la permission de lui parler ; mais enfin, s'étant déterminée à le voir, elle lui reprocha fort amèrement l'oubli dont il avoit païé ses bienfaits. Elle avoit à sa suite un Indien de distinction, nommé *Uttamacomak*, qui étoit chargé par Pouhatan de compter le nombre des Habitans d'Angleterre, pour en faire un rapport exact à ce Prince. Comme ces Sauvages n'avoient aucun caractère d'écriture, il ne fut pas plutôt débarqué qu'il se munit d'un long & gros bâton, sur lequel il se proposoit de faire autant de marques qu'il alloit voir d'Anglois : mais s'étant bientôt lassé de ce pénible exercice, le dépit lui fit jeter son bâton ; & lorsqu'à son retour Pouhatan lui demanda compte de sa Commission, il ne répondit qu'en montrant les Etoiles du Ciel, les feuilles des arbres, & le sable du rivage.

Pocahontas reçut de grands honneurs de la Reine. Mylady Delawar, chargée du soin de son entretien, la conduisit souvent à la Cour. Elle fut traitée en public avec toutes les distinctions établies pour les Princesses du Sang roïal, & dans les Maisons particulières avec les plus hautes marques d'attention & de respect. On assure qu'elle soutint merveilleusement l'opinion que Smith avoit donnée de son caractère, & qu'elle s'attira tant d'estime, qu'on mit en délibération si l'on ne feroit pas le pro-

DECOUVERTE
DE LA VIRGINIE,
ET ÉTABLISSEMENT
DES ANGLOIS.
1616.

Comment Pocahontas fut traitée à Londres.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGINIE,
ET ÉTABLISSEMENT
DES ANGLAIS.

1616.

Sa mort.

Yardly, Gouverneur de la Virginie. Sa négligence.

1617.

Oppechancanough, Indien redoutable.

Jalousie de la Colonie Angloise contre les François.

cès à son Mari, pour avoir eu la témérité d'épouser la Fille d'un Roi, sans l'approbation de son Pere. » Il est vrai, ajoute l'Auteur, qu'on avoit d'abord accusé Rolfe d'avoir tiré avantage de sa qualité de Prisonnier, pour la forcer à ce mariage ; & Pouhatan en avoit d'abord marqué beaucoup de chagrin : mais, après quelques éclaircissemens, ce Monarque avoit déclaré qu'il en étoit satisfait. Il y a beaucoup d'apparence que si Pocahontas étoit retournée en Virginie, elle auroit engagé son Pere à l'acquitter de la reconnoissance qu'elle croioit devoir aux Anglois : mais étant tombée malade à Gravesend, lorsqu'elle se disposoit à se rembarquer, elle y mourut dans les plus pieux sentimens du Christianisme. Elle ne laissa qu'un Fils, nommé Thomas Rolfe, dont la postérité tient encore un rang distingué en Virginie.

Yardly, Successeur du Chevalier Dale au Gouvernement, tira peu d'honneur de son administration. Il laissa tomber en ruines les Edifices & les Forts. Il négligea la sûreté de la Colonie contre les Indiens ; & sans penser à semer du Blé pour l'entretien des provisions, il n'occupa son monde qu'à planter du Tabac, dont il avoit plus de profit à tirer. James-town & les autres Etablissements étoient dans cette situation, en 1617, lorsque le Capitaine Argall y fut envoyé avec la qualité de Gouverneur. Il n'y trouva qu'environ quatre cens Anglois, dont il n'y avoit que la moitié de propre au travail. Les Indiens, qui vivoient en bonne intelligence avec eux, avoient appris l'usage des armes à feu. Ils ne s'en servoient à la vérité que pour la Chasse, à laquelle ils étoient employés par les Anglois mêmes ; mais il sembloit que le mariage de Pocahontas avec Rolfe eut endormi la Colonie entière, & que la défiance fut bannie pour jamais. Argall condamna hautement cet excès de sécurité, & prit de nouvelles méthodes pour remédier à tous les maux qu'elle avoit produits. La Colonie devint florissante, & s'accrut beaucoup sous son Gouvernement. Mylord Delawar y fut renvoyé, en 1618, avec deux cens Hommes ; mais ayant pris la route des Iles, il eut les vents si longtems contraires, que la maladie se mit dans son Equipage, & qu'il en mourut lui-même avec une partie de ses gens. Pouhatan, mort aussi dans le cours de cette année, laissa pour Successeur *Itopatin* son second Fils, dont le mérite n'approchoit pas de celui d'*Oppechancanough*, son aîné, qu'il avoit déshérité pour avoir engagé à la révolte les Indiens de *Chicahomony*, qui l'avoient reconnu pour leur Roi. Cet *Oppechancanough*, aussi redoutable par l'artifice que par la valeur, ne tarda point à se rendre maître de tout l'Empire ; quoique de concert, avec *Itopatin*, il eût renouvelé la Paix avec la Colonie, depuis la mort de leur Pere,

Dans la prospérité dont elle continuoit de jouir sous Argall, elle chercha de nouvelles occasions d'étendre son Commerce. Le Gouverneur entreprit lui-même un Voyage le long de la Côte, vers le Nord, pour visiter les lieux où les Vaisseaux Anglois avoient souvent abordé, & pour s'avancer delà jusqu'aux Bancs de Terre-Neuve, où il vouloit établir quelque correspondance avec James-town. En arrivant au Cap Codd, il fut informé, par les Indiens du Pais, qu'un petit nombre d'Hommes blancs, qui lui ressembloient, s'étoient établis plus au Nord, sur une Côte peu éloignée,

éloignée. Comme il n'avoit point appris que les Anglois eussent la moindre Plantation de ce côté-là, il ne douta point que ce ne fût des Européens de quelque autre Nation. Un mouvement de jalousie lui fit chercher à connoître ces nouveaux Voisins. Il découvrit leur retraite. C'étoient des François, qui avoient pris poste sur une petite Montagne, & qui commençoient à s'y fortifier (5). Ils avoient encore leur Vaisseau à l'ancre dans le voisinage. Argall, ayant employé beaucoup de précautions pour les surprendre, n'eut pas de peine à se saisir d'un Vaisseau qu'il trouva sans défense, & d'un Fort dont on n'avoit fait que jeter les fondemens. Les François, qui n'avoient point encore débarqué leur Artillerie & leurs munitions, ne firent aucune résistance, & remirent aux Anglois la Commission qu'ils avoient obtenue pour leur Etablissement. Argall n'abusa point de ses avantages. Il permit à ceux qui vouloient retourner en France de chercher leur passage sur les Vaisseaux de la Pêche, & ses offres déterminèrent les autres à le suivre en Virginie. Ces Avanturiers étoient sous la direction de deux Jésuites, venus de la Plantation Française de Port-roial, au Sud-Ouest de l'Acadie. Argall ne put entendre parler de cet autre Etablissement d'une Nation redoutable pour le sien, sans former aussi la résolution de le détruire. Il prit la route de l'Acadie, & cette Expédition ne lui réussit pas moins que la première. Les François n'y pensoient qu'au travail : ils avoient déjà semé & recueilli leur moisson ; ils avoient bâti des Granges, des Moulins & d'autres édifices, que les Anglois eurent la modération de ne pas détruire : mais après avoir laissé aux Habitans la liberté de se retirer, ils enleverent toutes leurs provisions, & retournerent à la Virginie chargés de butin. Des François, les uns retournerent dans leur Patrie, & les autres allerent s'établir sur la grande Riviere du Canada. Il paroît, suivant l'observation de l'Auteur, que la conduite d'Argall fut désapprouvée en Angleterre. Un Vaisseau, qui fut envoyé à James-town, au mois d'Avril suivant, ne servit qu'à le ramener en Europe.

Il laissa, pour lui succéder au Gouvernement, le Capitaine *Powell*, qui fut bientôt relevé par le même *Yardly* qu'on a déjà vu revêtu de cet Office, & qui vint le reprendre, avec le titre de Chevalier, dont il venoit d'être honoré par sa Cour. Cette année, l'Angleterre fit partir pour la Virginie quantité de Bestiaux & d'autres provisions, avec mille ou douze cens Hommes. On rétablit alors toutes les anciennes Plantations, qui étoient désertes ; on ajouta de nouveaux Membres au Conseil ; & l'on convoqua l'Assemblée de tous les Cantons, par des Députés de chaque Plantation, qui se rendirent à James-town, où le Gouverneur & le Conseil tinrent le premier rang, à l'exemple du Parlement d'Ecosse, pour délibérer sur le fond des affaires & du Gouvernement. Cette convocation fut la première ; & l'Auteur assure que depuis on n'a jamais vu la réunion des deux Chambres, quoiqu'il la croie nécessaire pour l'intérêt du País. Au mois d'Août suivant, un Vaisseau Hollandois y débarqua plusieurs

*Powell succéda
au Gouverne-
ment.*

(5) On suit ici les Relations Angloises ; mais ces Evénemens seront mieux expliqués dans l'Article des Etablissements François.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Progrès de la
Colonie.

Nègres, qui furent exposés en vente. C'étoient les premiers qu'on y eut transportés depuis l'origine de la Colonie.

Dans le cours de la même année, on borna l'étendue de chaque Plantation : mais les titres des Octrois furent si négligés, qu'on ne trouve, dans les Regîtres, qu'un témoignage du Gouverneur à l'égard des bornes de la Communauté de James-town. Elle n'a d'ailleurs aucune Patente, sur laquelle ses droits soient fondés. On fit plusieurs partages des terres, pour la Compagnie, pour le Gouverneur, pour la fondation d'un Collège, & pour divers Particuliers. Quelques portions furent destinées pour les Curés des Paroisses, & le nombre des Plantations fut augmenté sur les Rivières. Alors, chacun connoissant ses droits, & ne pouvant plus douter qu'il ne recueillît le fruit de son travail, l'industrie devint plus vive. On s'efforça mutuellement de se surpasser, en culture, en Bâtimens, & dans tout ce qui porte le nom d'élégance ou de commodité. On se crut à couvert de tous les dangers, de la part des Indiens. Les Donations commencèrent, pour l'Eglise, pour le Collège, & pour l'éducation même des jeunes Sauvages. On prit la résolution de n'accorder des Terres qu'à ceux qui apporteroient des effets réels, ou qui amèneraient un certain nombre de personnes pour l'accroissement de la Colonie. La forme des Patentes fut dressée. Enfin les Habitans de la Ville & des Plantations commencèrent à se regarder comme le plus heureux de tous les Peuples.

Salines & Mines.

Les secours qui ne cessoient plus de leur arriver, & la multiplication des Etablissémens, donnerent en effet beaucoup d'éclat à la Virginie. On fit une Saline au Cap Charles, sur la rive Orientale, & des Forges de fer à *Falling-Crook*, sur la Rivière James. Cette Mine se trouva si bonne, qu'on se promit, en moins d'un an, de pouvoir renoncer au fer de l'Europe. Les richesses & l'abondance de la Colonie passèrent en Proverbe. Mais, avec une si belle occasion de réparer ses anciennes fautes, Yardly laissa retomber le Peuple dans son ancienne sécurité, & négligea ce qui demandoit ses premiers soins. D'ailleurs il permit qu'on plantât une si grande quantité de Tabac, que la Compagnie surchargée se vit dans la nécessité d'implorer le secours du Roi, pour empêcher que chaque Habitant en fit plus de cent livres. Le Chevalier Wyat, jeune Homme sans maturité, vint prendre le Gouvernement dans ces circonstances. Il visita toutes les Plantations ; & cette année ayant amené plus de treize cens Hommes, il en fit faire de nouvelles, jusqu'à la Rivière de Patowmeck, mais il n'y fit pas regner plus d'ordre que son Prédécesseur. L'établissement d'une Assemblée générale des Cours subalternes n'empêchoit point que le Gouverneur & le Conseil ne formassent toujours la Cour Souveraine ; & la négligence de ce Tribunal, à faire observer les Reglemens, avoit introduit une licence si singulière, que les Indiens, vivant au milieu des Anglois, avoient appris en quoi consistoient leurs forces, en quel tems & dans quels lieux ils pouvoient les surprendre, en un mot, se trouvoient réellement maîtres de leurs vies & de leur fortune.

Mauvaise ad-
ministration de
Wyat, nouveau
Gouverneur.

Ses fâcheuses
suites,

On éprouva bientôt de tristes effets d'une si mauvaise administration. Un Capitaine Indien, nommé *Nimettanau*, ayant été tué dans une occasion où sa mort devoit paroître juste, *Oppechancanough*, qui l'aimoit,

en fut si choqué, qu'il prit la résolution d'en tirer vengeance par le massacre général des Anglois. Il fixa le jour au 21 de Mars de la même année, qui étoit 1622, un peu avant midi, c'est-à-dire dans le tems que tous les Habitans des Plantations étoient dispersés sans armes, & tous livrés au travail. Ce dessein devoit s'exécuter au même instant dans tous les Cantons de la Colonie, excepté vers le rivage oriental, où l'on savoit que les Indiens portoient une affection plus sincère aux Anglois. Mais tous les autres, qui n'avoient jamais cessé de les haïr, quoiqu'ils véussent librement avec eux, poussèrent la perfidie jusqu'à profiter de cette familiarité pour emprunter d'eux leurs Bateaux & leurs Canots, lorsqu'ils avoient des Rivières à traverser en allant engager leurs Voisins dans la conspiration. La veille du jour marqué pour l'exécution, ils firent aux Anglois des présens extraordinaires de Bêtes fauves, de Volaille, de Poisson & de Fruits. Le jour même, au matin, ils parurent sans armes, ils mangèrent avec eux, & toutes les apparences furent soutenues jusqu'au dernier moment. Alors, fondant sur eux de toutes parts, ils assommèrent les uns avec de certaines haches, qu'ils nomment *Tomahawks*, & les autres avec leurs propres hoes, qu'ils trouvoient autour d'eux, ou que dans cette surprise ils leur arrachèrent d'entre les mains. Ils se saisirent aussi des armes à feu, pour tirer sur ceux qui étoient échappés à leur première furie; & suivant le barbare usage de toutes ces Nations, ils n'épargnerent ni l'âge ni le sexe, afin qu'il ne restât personne qui pût se venger de leur cruauté. Le nombre des Anglois, qui périrent dans ce jour, fut d'environ trois cens cinquante, la plupart massacrés de leurs propres instrumens. Cette boucherie auroit été beaucoup plus sanglante, si la mine ne se fut éventée quelques heures auparavant. Deux Indiens, qu'on employoit ordinairement à la Chasse, avoient couché la veille dans la Plantation d'un Anglois, où l'un d'eux avoit des relations particulières de service. L'autre voulut lui persuader de se lever la nuit pour aller tuer son Maître, avec promesse de tuer aussi le sien dès le jour suivant; & croyant l'encourager, il lui découvrit le fond du complot. Le Domestique, avec une fidélité qui ne demeura pas sans récompense, feignit d'entrer dans les vûes de sa Nation; mais il ne se leva que pour aller révéler à son Maître l'horrible secret qu'il venoit d'apprendre. Cet Anglois ne perdit pas un moment. Après avoir mis sa Maison en sûreté, il se rendit avant le jour à James-town. Les Habitans de la Ville & des Plantations voisines eurent le tems de pourvoir à leur défense, & l'Equipage d'un Vaisseau qui étoit dans la Rivière de *Patowmeck* fut sauvé par le même avis; mais les Plantations éloignées ne purent être informées assez tôt, pour se garantir d'un cruel massacre.

Nimettanau, dont la mort avoit porté Oppechancanough à cet excès de fureur étoit un Guerrier fort estimé de toutes les Nations Indiennes, & redouté même des Anglois. Les Indiens le croioient immortel, ou du moins invulnérable, parcequ'il s'étoit trouvé dans un grand nombre d'Actions fort vives sans y avoir jamais reçu la moindre blessure. Comme il n'étoit pas moins rusé que brave, il s'efforçoit d'entretenir cette opinion; & jusques dans sa parure, il affectoit une singularité qui achevoit de le

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Conspiration des
Indiens contre
les Anglois.

Massacre gé-
néral.

Cause de cette
révolution.

Caractère de
Nimettanau.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

faire passer pour un Être supérieur à la race humaine. Il étoit couvert de plumes, arrangées si bizarrement, que les Anglois, à qui ce spectacle n'inspiroit que l'envie de rire, lui avoient donné le nom de *Jean l'em-plumé*, dont il se faisoit autant d'honneur que du sien. Un Marchand de la Colonie aiant étalé quelques bagatelles qui lui plurent, il n'avoit rien épargné pour l'engager à les aller vendre dans une Bourgade Indienne, nommée *Pamouki*, où il tenoit le premier rang. Le Marchand s'étoit laissé persuader par de folles espérances; mais on ne l'avoit pas revu depuis son départ, & l'on n'avoit pas douté que Nimettanau ne l'eût tué en chemin, pour se saisir de ses Marchandises, surtout lorsqu'on lui avoit vu, sur la tête, quelques ornemens qu'il n'avoit pu se procurer par une autre voie. Deux Domestiques du Marchand, qui n'avoient pu s'y tromper, lui avoient demandé ce qu'étoit devenu leur Maître; & n'aïant reçu qu'une réponse insolente, ils l'avoient tué d'un coup de fusil.

Les Anglois se
vangent par une
perfidie.

En mourant, il eut la générosité de leur pardonner sa mort; mais à deux conditions, auxquelles il les pressa fortement de s'engager; l'une de ne pas dire qu'ils lui eussent ôté la vie, & l'autre de l'enterrer secrètement parmi les Anglois. Son ambition étoit de faire durer l'opinion de son immortalité, qu'il avoit eu l'adresse d'établir parmi les Indiens. Peut-être la prudence devoit-elle faire entrer les Anglois dans ses vues, puisque cette politique les auroit mis à couvert de la vengeance d'Oppechancanough; mais après en avoir éprouvé des effets si sanglans, & sachant d'ailleurs qu'il s'efforçoit d'engager tous les Rois voisins dans sa querelle, ils conçurent qu'ils ne pouvoient espérer de repos que par sa ruine & celle de sa Nation. Tout ce que la Colonie avoit de gens armés fut employé pendant quelques mois à lui faire une guerre ouverte. On fit main-basse sur ses Indiens, & toutes ses Habitations furent ravagées: mais la difficulté de le poursuivre, dans les Bois, fit revenir enfin à la ruse, qu'on regrettoit de n'avoir pas plutôt employée. Le Gouverneur fit offrir la Paix au Roi Fugitif, & promit d'ensevelir tout le passé dans l'oubli. L'Auteur anonyme, qui ne croit pas cette perfidie glorieuse à sa Nation, assure qu'on voit encore dans les Registres de la Colonie, que le but des Anglois étoit d'attirer Oppechancanough hors de sa retraite, d'engager ses Indiens à planter leur Maïs dans les terres voisines des Habitations Angloises, & de ruiner ensuite leur travail, lorsque l'Été seroit trop avancé pour en pouvoir attendre une seconde récolte. Ce projet fut exécuté; mais, avec cette différence, qu'après une fausse réconciliation, les Anglois prirent le tems de la moisson même pour fondre sur leurs Ennemis, les taillèrent en pieces, & firent leur profit d'une abondance de grains, qui ne leur coûta que la peine de l'enlever.

La Colonie en
soutire.

Cependant cette guerre, & la triste aventure qui l'avoit fait naître, replongerent la Colonie dans un fâcheux embarras. Les entreprises, dont on s'étoit promis le plus de profit, demeurèrent sans exécution. Le massacre avoit été si général en quelques endroits, qu'il n'en étoit échappé personne; & diverses malversations, inévitables pendant les troubles suivans, avoient causé de grosses pertes à la Compagnie. La plupart des Associés, rebutés de faire des avances dont ils recueilloient si peu de fruit, vendirent leurs

Capitaux ; & ceux qui prirent leur place se hâtèrent d'envoier de nouveaux secours : mais on remarqua bientôt qu'ils n'avoient en vue que d'enlever ce qui restoit de bon dans la Colonie , sans se mettre en peine d'y établir un meilleur Gouvernement. A la vérité plusieurs Particuliers , d'un nom connu , s'y transporterent avec leurs Familles & leurs effets , sans aucune part aux fonds de la Compagnie , & dans la seule espérance d'obtenir du Gouvernement, des Terres & des Lettres de propriété , suivant le Règlement établi. D'autres demanderent ces concessions à la Compagnie , & les obtinrent , avec une Jurisdiction particuliere , qui ne devoit pas relever des Gouverneurs : mais ce fut la source de mille nouveaux désordres. Les Indiens , qui ne respiroient que la vengeance , en profiterent pour surprendre les Anglois , & trouverent l'occasion d'en faire un sanglant carnage.

Charles I étoit alors sur le Trône. Tant d'évenemens funestes attirerent son attention , & le déterminerent à prendre connoissance d'une Colonie , dont il entendoit plaindre la ruine , par ceux qui l'avoient regardée longtems comme le principal espoir de sa Couronne. Dès l'année 1626 , c'est-à-dire en prenant les rênes du Gouvernement , il cassa la Compagnie ; il réduisit la Virginie sous sa direction immédiate ; il nomma le Gouverneur & les Membres du Conseil ; il ordonna que toutes les Patentes & les Procédures se fissent en son nom ; & pour encourager tout le monde par son désintéressement , il ne se réserva qu'une rente fonciere de deux Schellings , sur chaque centaine d'Acres , d'ancienne & de nouvelle culture. Aussi-tôt , la Colonie prit une autre face , & tout sembla concourir à lui donner de l'éclat. On y vit passer une foule de nouveaux Habitans. Chacun y prenoit des terres à son gré , sans autre formalité que d'y arriver avec une Patente , & sans faire attention qu'en s'écartant les uns des autres dans une grande étendue de Pais , la défense commune en seroit plus difficile. Les Indiens furent intimidés par la vue d'un si grand nombre d'Anglois , & demeurèrent tranquilles : mais on s'aperçut trop tard que cette liberté de prendre les Terres qu'on vouloit choisir , & l'ambition de posséder un vaste terrain , quoiqu'inculte , joint à la multitude des Rivieres , qui fournissoient à chaque Particulier un Port & toutes sortes de commodités à sa porte , nuisoient aux principales vues de la Cour. Il en est arrivé que jusqu'à ce jour , il n'y a pas , dans toute la Virginie , une seule Habitation qui puisse porter le nom de Ville.

Cependant , aussi longtems que l'administration y fut bien réglée , l'ardeur ne se refroidit point pour y former des Etablissements. Diverses personnes de qualité s'y transporterent avec leurs Familles. Cecile Calvert , Lord Baltimore , fut de ce nombre. Il étoit Catholique Romain ; & l'Auteur anonyme ne lui attribue point d'autre motif que l'exercice libre de sa Religion ; mais ne la trouvant pas moins opprimée en Virginie qu'en Angleterre , il perdit l'envie de s'y arrêter. Les Anglois n'avoient encore aucune Habitation , dans le beau Pais qui est à la hauteur de la Baie de Chesapeake ; il y fit un Voyage , dans la seule vue de le reconnoître ; & tout y répondant à ses espérances , il se hâta de retourner en Angleterre , pour en demander la propriété , avec une dépendance fort légère de la

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE , ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Ordre que Char-
les I y établit.

Raison pour la-
quelle il n'y a pas
proprement de
Ville en Virgi-
nie.

Etablissement de
Mylord Baltimore.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Origine du nom
de la Colonie de
Maryland.

L'Angleterre y
trouve peu d'a-
vantage.

Mauvais effet
des Concessions
indépendantes.

Nouveau mas-
sacre des An-
glois.

Sage Gouver-
nement de Ber-
keley.

Oppechanca-
nough est fait
prisonnier.

Couronne. Elle lui fut accordée, sous le nom de *Maryland*, c'est-à-dire *Terre de Marie*, à l'honneur de la Reine Epouse de Charles I. Ce Pais est borné au Sud par la Riviere de Patowmeck, du côté du rivage occidental ; à l'Est, par une ligne tirée depuis la Pointe *Look-out*, du côté oriental. Mylord Baltimore n'eut pas la satisfaction de revoir cette Terre promise ; mais après sa mort, elle fut confirmée à son Fils, qui s'y rendit en 1635, pour y former une Colonie dont ses Descendans jouissent encore aux mêmes titres. On fait regarder comme un grand malheur pour l'Angleterre, qu'un Pais qui sembloit demander, par sa situation, d'être sous un seul Gouvernement, ait été partagé en deux Colonies différentes. Elles ont beaucoup souffert de cette division. Comme elles sont les seuls endroits de la dépendance d'Angleterre où l'on plante une quantité considérable de Tabac, il arrive que si l'une défend le débit du mauvais pour faire hausser le prix du bon, l'autre ne manque pas d'en tirer avantage, en prenant cette occasion pour faire passer indifféremment, en Angleterre, tout ce qu'elle en peut recueillir de bon & de mauvais. Un autre mal, qu'on fait venir de la même cause, & qui eut des suites encore plus tristes, fut l'effet de cet exemple pour exciter les Seigneurs à demander aussi des Concessions indépendantes. Dans l'espace de quelques années, on vit donner, non-seulement les Terres & les rentes foncières de la Virginie, mais les Jurisdictions mêmes ; surtout pendant l'administration du Chevalier Harvey, contre lequel cette violation des anciens Privilèges irrita si vivement toute la Colonie, qu'il fut arrêté, & conduit à Londres, avec deux Députés chargés des accusations. Le Roi n'approuva point d'abord cette espece de révolte, & renvoya même le Chevalier dans son Gouvernement. Ensuite, après s'être fait instruire du désordre, il prit le parti de le rappeler, & de lui donner pour Successeur le Chevalier Berkeley, dont la prudence arrêta le cours du mal.

Mais la Colonie en avoit déjà ressenti de furieux effets. Les Indiens, attentifs à profiter de tous les desordres, avoient formé, sous la conduite d'Oppechancanough, le projet d'un nouveau massacre, dans lequel plus de cinq cens Anglois perdirent la vie. Il ne fut pas si général que le premier, parceque ces Barbares n'avoient plus la même liberté dans l'intérieur du Pais. Leur fureur étoit tombée sur les Habitations du côté méridional de la Riviere de James, & vers les sources des autres Rivières, surtout de celle d'York, où le redoutable Oppechancanough faisoit sa demeure.

Berkeley trouva la Virginie dans les mouvemens d'une guerre, qui sembloit ne devoir finir que par la ruine absolue des Indiens ou des Anglois. Cependant, après avoir remedié aux maux les plus pressans, il conçut que la tranquillité pouvoit être rétablie par des voies moins sanglantes. L'âge & les fatigues militaires avoient rendu Oppechancanough si décrépît, que n'ayant plus la force de marcher, il étoit réduit à se faire porter. » Son corps, dit l'Anonyme, étoit tout flétri ; ses nerfs s'étoient relâchés, & ses paupieres étoient devenues si pesantes, qu'elles lui fermoient continuellement les yeux. Il ne pouvoit les ouvrir qu'avec l'aide d'un de ses Gens, qui étoit chargé de cet office, & de celui de

» les soutenir ». Berkeley prit la résolution de le surprendre & de l'enlever. L'espoir d'une grosse récompense engagea quelques Indiens à lui montrer les chemins. Il s'avança, si légèrement, avec un Corps de Cavalerie, que l'aïant surpris, en effet, dans son quartier même, il l'amena prisonnier à James-town. Son dessein étoit de le faire transporter en Angleterre, autant pour se faire honneur par une action de cette importance, que pour donner un exemple de la bonté du climat de Virginie, & de la longue vie de ses Habitans; mais il eut le chagrin de ne le pouvoir garder plus de quinze jours. Un Soldat Anglois, outré des maux que ce terrible Vieillard avoit causés à la Colonie, eut la lâcheté de le tuer d'un coup de fusil, qu'il lui tira dans le dos. Il n'avoit pas témoigné la moindre foiblesse dans sa prison, & sa grandeur d'ame se soutint jusqu'au dernier moment de sa vie. Un jour, qu'il entendoit marcher beaucoup de monde autour de lui, il se fit ouvrir les paupieres; & se voyant environné de quantité d'Inconnus que la curiosité amenoit pour le voir, il demanda, d'un ton indigné, qu'on lui fît venir le Gouverneur. Berkeley ne fit pas difficulté de paroître: si le sort, lui dit-il fièrement, t'avoit fait tomber entre mes mains, je n'aurois pas eu la bassesse de t'exposer à la risée du Peuple. Ce Prince barbare avoit la taille avantageuse, & l'air noble. Sans avoir reçu plus d'instruction que le commun des Indiens, il avoit trouvé, dans son génie naturel, l'art de gouverner & de faire la guerre. Ses Sujets les plus éloignés respectoient son nom, & recevoient, en tremblant, ses moindres ordres. Quelques Anglois l'ont cru Fils, ou Frere, de Powhatan; comme on l'a dit après Smith: mais les Indiens soumis affuroient qu'il étoit venu d'une Région étrangère, fort loin au Sud-Ouest, & faisoient juger par leurs récits qu'il étoit né dans la dépendance des Espagnols, vers le Mexique, proche des fameuses Mines de Sainte Barbe. Sa captivité, & surtout sa mort, eurent l'effet que le Gouverneur en avoit espéré, pour le rétablissement de la paix.

Une sage administration acheva de la rendre si solide, qu'on n'appréhendoit plus de rupture, lorsque la catastrophe de Charles I replongea la Colonie dans de nouveaux troubles. Envain Berkeley crut les prévenir, en interrompant toute correspondance avec l'Angleterre. Olivier Cromwell, nommé Protecteur, envoya une puissante Escadre en Virginie; & malgré la résistance de quelques Habitans, fideles à l'autorité royale, plusieurs Conseillers, qui craignoient pour leur fortune, entraînerent toute la Colonie sous le joug de l'Usurpateur. Berkeley même ne put résister au torrent; mais on remarque, à sa gloire, que de tous les Pais soumis au Roi, il fut le dernier qui reconnut Cromwell, & le premier qui rompit ses chaînes. Après avoir gémi dans l'oppression, borné à la culture de ses terres, il se vit rappelé par les cris du Peuple, pour succéder au Gouverneur Matthews, dont la mort imprévue avoit laissé le Pais sans Chef. Loin de céder aux premieres instances, il déclara qu'il étoit résolu de ne jamais servir que le légitime Héritier de la Couronne. Cette générosité, dans un tems où l'on ne voïoit encore aucune apparence au rétablissement de la Maison Royale, fit tant d'impression sur le

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGINIE,
ET ÉTABLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Sa mort indigne.

Son caractère.

Troubles de la
Virginie causés
par la mort de
Charles I.

DÉCOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLOIS.

Peuple, qu'on lui répondit, d'une seule voix, que la Colonie étoit prête à tout sacrifier pour le service du Roi. Aussi-tôt, acceptant l'autorité qu'on lui offroit, il fit proclamer Charles II, Roi d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande & de la Virginie, avec ordre que toutes les Procédures se fissent désormais en son nom. Ainsi ce Prince fut revêtu de la Dignité royale en Virginie, avant que de l'être en Angleterre : mais bien-tôt après, étant remonté heureusement sur le Trône de ses Ancêtres, il se hâta d'envoier une nouvelle Commission de Gouverneur à Berkeley, avec d'autres récompenses de sa fidélité & de son zèle.

Batt tenta de
nouvelles Décou-
vertes.

La Colonie reçut des augmentations considérables & prospéra long-temps, sous un Chef si sage. Elle chercha même à s'étendre par de nouvelles Découvertes. Batt, accompagné de quatorze Anglois & d'un même nombre d'Indiens, partit d'Appamatox & se rendit au pié des Montagnes, après sept jours de marche. Elles ne lui parurent d'abord, ni hautes, ni fort escarpées : mais lorsqu'il eut passé la première chaîne, il en trouva d'autres qui sembloient toucher aux nues, & si perpendiculaires, que dans l'espace d'un jour entier, il ne pouvoit faire plus de trois milles en ligne droite. En d'autres endroits, il rencontra de vastes Plaines, & des Savannes de trois ou quatre milles de large, peuplées d'une infinité de Poules d'Inde, de Cerfs, d'Elans & de Buffles, qui loin de fuir à sa vue, se laissoient approcher, & presque prendre avec la main. Il y trouva aussi du Raisin, d'une si étrange grosseur, que chaque grain avoit celle d'une prune. Après avoir traversé toutes les Montagnes, il arriva dans une autre Plaine, arrosée par une petite Rivière qu'il suivit pendant plusieurs jours. Ce País désert aboutissoit à des Champs cultivés, & séparés par quantité de Cabanes, dont les Habitans prirent la fuite à l'approche des Anglois. Batt n'y laissa pas moins quelques bagatelles de l'Europe, pour faire connoître aux Indiens qu'on n'étoit pas venu dans le dessein de leur nuire. Au-delà des Cabanes, on voioit de grands Marais, où les Guides refuserent de s'engager, sous prétexte que cette Contrée basse étoit habitée par une Nation puissante, qui faisoit commerce de Sel avec ses Voisins, mais qui retenoit les Etrangers. En vain Batt les pressa d'avancer. Leur timidité l'obligea de retourner sur ses traces, sans avoir poussé plus loin ses recherches. Sur le rapport qu'il fit de cette Expedition, Berkeley résolut d'en faire lui-même une nouvelle, & de partir assez fort pour n'être arrêté par aucune crainte : mais une guerre civile, qui s'éleva dans la Colonie, rompit toutes ses mesures ; & depuis ce tems, les Anglois de la Virginie n'ont tenté aucune découverte.

On n'en a pas
tenté depuis.

Guerre civile en
Virginie.

On a déjà touché les deux premières causes du mécontentement des Virginiens ; l'une étoit l'excessive médiocrité de la valeur du Tabac, qui causoit beaucoup de préjudice à la Colonie dans les échanges, sans que tous les efforts de l'Assemblée générale y pussent remédier ; l'autre, un partage arbitraire des Terres, contre l'établissement primordial. Charles II se crut en droit de suivre là-dessus l'exemple du Roi son Pere ; il fit de grosses Donations à divers Seigneurs, qui abusèrent indiscrettement de leur supériorité, pour faire tomber sur les Pauvres tout le poids des taxes,

taxes. A ces deux sujets de plainte , qui mettoient déjà le Peuple au defespoir , l'Anonyme joint les obstacles que le Parlement d'Angleterre fit naître , tout-d'un-coup , au Commerce de la Colonie entiere. Un Acte de cette Cour établit divers droits d'une Plantation à l'autre ; impositions d'autant plus cruelles , qu'elles ne tournoient qu'au profit des Officiers nommés pour les recueillir. Le même Acte en mettoit aussi de considérables sur l'entrée du Poisson salé dans la Colonie , quoique l'Angleterre fut exempte de ce droit , & sur toutes les Denrées qui se transportoient de la Virginie en Angleterre , dans les Vaisseaux même de fabrique Angloise & montés par des Anglois. Ces trois griefs excitoient déjà de violens murmures , lorsqu'un incident , beaucoup plus terrible , acheva de soulever les esprits. On avoit chassé de *Monadas* , nommé aujourd'hui la Nouvelle Yorck , les Hollandois (*) qui s'y étoient établis , & qui , pendant leur séjour sur cette Côte , avoient entrevenu un Commerce réglé avec les Habitans Indiens du fond de la grande Baie de Chesapeak. Ces Sauvages s'étoient accoutumés à passer-& repasser sur les Frontières de la Virginie , pour aller acheter diverses sortes de Fourtures des Indiens du Sud. Comme ils en vendoient une partie aux Anglois , & qu'ils portoient le reste à *Monadas* , les deux Nations Européennes s'étoient contentées de ce trafic , & la paix avoit duré assez long-tems sans interruption. Mais d'autres raisons aiant porté les Anglois à ruiner la Colonie de *Monadas* , le ressentiment des Hollandois en fut si vif , qu'ils trouverent le moien d'inspirer contr'eux une haine implacable aux Indiens. Elle se déclara d'abord par des brigandages & des massacres du côté de la Baie. Ensuite les Indiens du Sud , qui avoient perdu la meilleure partie de leur Commerce , & qui n'en pouvoient accuser que les Anglois , formerent aussi des projets de vengeance , & les exécuterent avec la dernière barbarie. Alors la terreur , jointe à l'oppression des impôts , rendit les Virginiens capables de toute sorte d'excès. Cependant ils ne commencerent encore qu'à s'attrouper tumultuairement , pour demander des secours que le Gouvernement n'étoit pas en état de leur offrir : mais ils trouverent bientôt un Chef. Ce fut un jeune Officier , nommé *Nathanael Bacon* , éloquent , vif , hardi , d'une physionomie imposante , propre , en un mot , à conduire une Populace furieuse. *Berkeley* , qui avoit été jusqu'alors l'Idole de la Colonie , se vit tout-d'un-coup abandonné , & réduit à se fortifier dans sa Maison , avec quelques-uns des principaux Habitans de *James-town*. La révolte fut si générale , & dura si long-tems , que *Bacon* , aiant convoqué une Assemblée dans les formes , & s'étant fait reconnoître Général de la Colonie , prit en effet toutes les marques de l'autorité absolue , comme il en exerça le pouvoir ; sans autre modification que d'attendre les ordres de la Cour , par des Députés qu'il promit d'y envoyer , & dont il se proposoit de suspendre long-tems le départ , ou d'empêcher le retour. Un petit nombre d'honnêtes Gens n'aiant pas laissé de prendre parti pour le Gouverneur , ces mouvemens ne se firent point sans plusieurs escarmouches , qui couterent la vie à quantité de

(*) On a déjà parlé , & l'on parlera encore de la Nouvelle Belge.

DECOUVERTE
DE LA VIRGI-
NIE, ET ÉTA-
BLISSEMENT
DES ANGLAIS.

Jamestown est
cruel par le feu.

Les Anglois
sont devenus
tranquilles en
Virginie.

Commerce de
cette Colonie en
1713.

personnes des deux Partis : mais on doute que l'Angleterre même eût pu remédier au désordre, si la mort naturelle de Bacon n'eût renversé les ambitieux projets. Les Mécontents, réunis par la perte de leur Chef, ne penserent qu'à demander grâce, & le Chevalier Berkeley fut rétabli dans son Gouvernement. Mais avant que la paix put être bien affermie, un des Capitaines de Bacon, nommé *Lawrence*, désespéré du sort de quelques autres, qui s'étant rendus à condition d'une amnistie, n'avoient pas laissé d'être déclarés incapables d'exercer jamais aucun Emploi dans la Colonie, conçut l'horrible dessein de réduire James-town en cendres, & le suivit avec une si furieuse obstination, que ne trouvant point les Gens disposés à lui obéir, il l'exécuta de sa propre main. Cette malheureuse Ville n'est pas remonée, depuis, à l'état florissant, où elle étoit parvenue. Berkeley mourut, peu de tems après l'incendie ; & l'on verra, dans la Description, qu'un autre Gouverneur prit le parti de transférer les Cours de Justice & l'Assemblée générale à Williambourg.

Depuis la révolte de Bacon, l'ordre que la Cour a mis dans le Gouvernement de la Virginie l'a préservée des révolutions de cette nature. Ses Habitans y ont cultivé si tranquillement leurs Plantations, que leur Histoire n'offrant plus d'évenemens extraordinaires, on se contentera de représenter, dans un autre article, l'état actuel de cette Colonie. Ses progrès doivent avoir été fort prompts, puisque dès l'an 1713 on trouve la peinture suivante de son Commerce.

« La Virginie & Maryland, dit l'Auteur Anglois d'un Ecrit politique, n'ont pas d'autre objet que la culture de leur Tabac. On en a porté la perfection si loin en Virginie, qu'il passe pour le meilleur de l'Univers, surtout celui qui croît sur la Rivière d'York. C'est presque le seul dont on fasse usage en Angleterre. Les autres, qu'on nomme *Oronoco*, & celui de Maryland, sont plus chauds dans la bouche : cependant ils se vendent aussi fort bien, parcequ'on les aime en Hollande, en Dannemark, en Suede, & dans toute l'Allemagne. Il s'en exporte annuellement 30000 Barriques, qui produisent à l'Angleterre, cinq livres sterling par Barrique, dans les Echelles Etrangères, & qui augmentent par conséquent le fond général de la Nation de 150000 livres sterling par an. Ce Commerce est, sans contredit, un de nos principaux avantages. Tous les ans, il emploie deux cens de nos Vaisseaux, & fait entrer, année commune, entre trois & quatre cens mille livres sterling dans les Coffres du Roi. Si ce calcul paroît excessif à ceux qui n'en connoissent point le secret, ou qui n'en ont pas des idées justes, un peu d'explication le fera trouver modeste. Il est certain, par les Registres publics, qu'on frette tous les ans deux cens Vaisseaux de Tabac dans toute la Baie de Chesapeake, où je comprends Maryland, & que l'un portant l'autre ils ne peuvent porter moins de 700 Barriques. C'est en tout soixante-dix mille, dont je suppose que la moitié se vend & se consomme en Angleterre : mais les droits pour ces trente-cinq mille Barriques, à ne supposer le poids de chacune que de quatre quintaux, donneront déjà huit livres sterling par Barrique, & deux cens quatre-vingt mille pour le total. L'autre moitié, qui s'exporte, ne produira

„ pas plus d'un cinquieme de cette somme à l'Echiquier , parcequ'elle
 „ est à couvert de toutes sortes d'impôts & d'une partie des subsides : ce-
 „ pendant si l'on accorde seulement cinquante mille livres pour le droit
 „ des trente-cinq mille Barriques d'exportation, il revient annuellement
 „ à la Douane trois cens trente mille livres sterlings pour les soixante-
 „ dix mille Barriques. Il n'y auroit que les tems de guerre, qui pussent mē-
 „ faire rabattre quelque chose de ce compte. Quelques Négocians, qui
 „ se prétendent bien informés du Commerce de la Virginie, assurent
 „ qu'on a quelquefois embarqué dans une seule année jusqu'à cent mille
 „ Barriques, pour Virginie & Maryland, & qu'il s'en est consommé qua-
 „ rante mille en Angleterre. Si leurs Mémoires sont justes, mon calcul
 „ ne peut être accusé d'exagération ; mais je me suis attaché aux lumie-
 „ res les plus certaines : & pour n'en laisser aucun doute, il suffit de faire
 „ observer combien ce Commerce s'est accru dans les autres parties d'An-
 „ gleterre, comme dans le Port de Londres. Depuis plusieurs années la
 „ Ville de *Liverpool* reçoit annuellement, ou du moins année commu-
 „ ne, cinquante Vaisseaux de la Baie de Chesapeak. La plupart de nos
 „ autres Ports en emploient tous les ans huit ou dix à ce Commerce, &
 „ l'on assure que la Ville de *Bristol* paie annuellement soixante mille li-
 „ vres sterling de droits, pour le Tabac qu'elle consomme : ce qui ne
 „ paroitra point sans vraisemblance, s'il est vrai, comme on le dit dans
 „ cette Ville même, qu'un seul de ses Vaisseaux, nommé le *Marchand*
 „ *de Bristol*, a païé, depuis vingt ans, entre huit & dix mille livres an-
 „ nuelles à la Douane, & que fort souvent il est entré tout-à-la-fois
 „ dans la Saverne trente & quarante voiles de la Virginie, sans comp-
 „ ter les Avanturiers qui fraudent la Douane. Si les Ports extérieurs n'em-
 „ ploient pas moins de cent Vaisseaux tous les ans, on conviendra sans
 „ peine que Londres peut employer les cent autres ; & tout ce que j'ai
 „ dit de la Douane & des droits ne peut paroître incertain.

„ Mais, outre l'extrême avantage qui nous revient de l'exportation du
 „ Tabac dans toutes les autres parties de l'Europe, considérons de quelle
 „ utilité ce Commerce est pour nous, par le prodigieux nombre de mains
 „ qu'il emploie, & de Familles qu'il fait subsister en Angleterre & en
 „ Virginie. Il ne monte pas à moins de soixante-dix mille Anglois en
 „ Virginie, ni certainement à moins en Angleterre. Combien n'envoions-
 „ nous pas, tous les jours, de Marchandises de nos Manufactures aux Vir-
 „ giniens, qui sont obligés de tirer d'ici tout ce qui leur est nécessaire
 „ pour se vêtir, tous les instrumens de leur travail, & tout ce qui sert
 „ au luxe ? Ajoutons que les Marchandises qu'on leur envoie sont celles
 „ qui viennent des métiers les plus utiles, qui occupent le plus grand
 „ nombre d'Ouvriers, qui en nourrissent le plus, & par conséquent les
 „ plus avantageuses au bien public ; telles sont celles des Tisserands, des
 „ Cordonniers, des Chapeliers, des Serruriers, des Tourneurs, des Me-
 „ nuisiers, des Tailleurs, des Couteliers, des Cordiers, des Brasseurs,
 „ & je puis dire de tous les Artisans d'Angleterre.

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE ET DE MARYLAND.

Son étendue.

ON a déjà pris soin de faire observer que les Anglois donnerent d'abord, au hasard, le nom de Virginie à toute la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, & que les Concessions de la Cour pour leurs premières Colonies furent expédiées sous ce titre. Longtems même, celles qu'on distingua dans la suite par des noms particuliers furent regardées comme des membres de la Virginie. Enfin ce nom n'est demeuré qu'à l'étendue de Pais qui est située le long de la Baie de Chesapeak, un peu vers le Sud, & qui renferme la Virginie & Maryland. Sous cette acception, la moindre longueur qu'on lui donne est de deux cens milles vers le Nord, depuis la Pointe de Confort, à l'entrée de la Baie, & la même à peu près, vers le Sud : mais l'Anonyme, s'arrêtant à la Virginie proprement dite, & distinguée de Maryland, la représente bornée au Sud par la Caroline Septentrionale, au Nord par la Riviere de Patowmeck, à l'Est par la Mer, & au Nord-Ouest par cette grande chaîne de Montagnes au-delà desquelles on a vu que les Anglois, sous la conduite de Barr, s'efforcèrent vainement de pénétrer.

Qualités de la Côte.

La Côte du Continent, vers la Virginie, est fort estimée des Navigateurs, parcequ'aussitôt que la sonde y trouve le fond, ce qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante lieues de terre, sur quatre-vingt ou quatre-vingt-dix brasses d'eau, cette profondeur diminue par degrés, & si régulièrement, qu'un Pilote expérimenté peut juger de la distance par le fond.

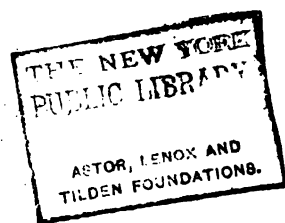
Baie de Chesapeak.

Une belle Carte de la Baie de Chesapeak, publiée à Londres avec des éloges extraordinaires (*), place son embouchure par les trente-sept degrés de Latitude du Nord, entre le Cap Henry au Sud & le Cap Charles au Nord, & lui donne dix-huit milles de large. La profondeur ordinaire du Canal, est de neuf brasses, qui diminuent en quelques endroits jusqu'à sept. Sa partie la plus sûre est la plus proche du Cap Henri, exactement à 37 degrés; de sorte qu'ayant pris cette Latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut sans crainte avancer pendant la nuit, & suivre le rivage méridional jusqu'à deux lieues au-delà du Cap, où l'on se trouve dans une excellente Rade, nommée *Lyn-Haven*. De cette Rade, la Baie pénètre environ deux cens milles dans les Terres. Sa largeur y est de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle se rétrécit beaucoup. Elle contient plusieurs petites Iles, dont quelques-unes sont couvertes de Bois. Entre une infinité de Rivières qu'elle reçoit, surtout du côté de l'Ouest, on en distingue quatre par leur grandeur, qui sont celles de James, d'York, de Rapahanok & de Patowmek. Les principales des autres, dont quelques unes portent les plus gros Vaisseaux Marchands, se nomment l'Elisabeth, le Nansamon, le Chickahomony le Pocofon, le Pamunki, le Norck, l'Esther-North, le Corottonan, le Wi-

Rivières qu'elle reçoit.

(*) On la donne ici.





comoko, le Pocamoki, le Chiffoneffik & le Pungotego. On se dispense de marquer leur position, qui est fort exacte dans la Carte. Toutes ces Rivières sont si commodées & si bien distribuées, que de six en six milles on trouve presque toujours une bonne Rade. Elles se forment du concours d'une infinité de sources, d'où l'eau sort en si grande abondance, qu'elle rend celle des Rivières douce, jusqu'à soixante & cent milles au-dessous du flot des Marées, & quelquefois à trente ou quarante milles de la Baie même. Quelques-unes de ces sources forment tout-d'un-coup un si gros courant, qu'à cinq cens pas de leur origine, elles font tourner des Moulins à blé. Le grand avantage de cette multitude de Rivières est de donner à chaque Habitation la commodité de recevoir les Navires & les Barques à sa Porte; d'où il est arrivé, comme on l'a fait observer, qu'on ne s'est gueres embarrassé de former des Villes dans la Virginie.

On ne fait qu'un reproche aux Rivières du Pais; c'est que tous les ans au mois de Juin, il paroît sur l'eau salée des légions de Vers, qui percent les Chaloupes, les Barques & les Vaisseaux mêmes, partout où la Poix, le Godron & la Chaux laissent le bois découvert, & qui s'y forment des cellules assez semblables à celles des raïons de miel. Ils ne cessent point d'être nuisibles jusqu'au tems des grosses pluies, qui arrive vers la fin de Juillet. Alors ils disparaissent jusqu'au retour de l'Été, ou du moins, ils ne causent aucun mal. On remarque qu'ils ne percent jamais que la seule planche à laquelle ils se sont attachés. L'Anonyme donne quatre moyens de s'en garantir, les seuls que l'expérience ait fait découvrir : 1°. d'espalmer si bien les Bâtimens, qu'il n'y reste aucun vuide; 2°. Si l'on arrive dans la saison des vers, de mouiller au fort de la Marée, parceque le courant les entraîne, & de haler à terre les petites Barques & les Chaloupes; 3°. de nettoier le Vaisseau, & surtout d'y passer le feu, aussitôt que la saison des Vers est finie, parceque n'étant point encore enfoncés dans les Planches, le moindre feu les tue; 4°. de quitter l'eau salée pour aller mouiller dans l'eau douce, pendant les cinq ou six semaines que les Vers se tiennent sur l'eau.

Vers fort nuisibles dans les Rivières.

On divise la Virginie en vingt-cinq Cantons, sous le nom de Comtés, qui contiennent trente-neuf Paroisses. Le plus ancien, c'est-à-dire celui où les Anglois formerent leur premier Etablissement, & qui étoit nommé Pouhatan par les Indiens, se nomme aujourd'hui le Comté de Norfolk. C'est le plus méridional. Il est situé sur la Rivière James, qui n'a pas moins d'un mille de large proche de la Ville du même nom, & dont le cours est d'environ cent quarante milles depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Baie, droit à l'Ouest du Cap Henri: elle reçoit de grands Vaisseaux, l'espace de cent milles. Le Comté de Norfolk n'a qu'une Paroisse, nommée l'*Elisabeth*, & contient cent douze mille dix-neuf acres de terre. Il est arrosé par une Rivière qui se nomme aussi l'*Elisabeth*, & qui prenant sa source dans le Comté même, se joint à celle de James, entre deux Anses qui portent le nom d'*Est-Bay* & d'*Ouest Bay*.

Division de la Virginie, en vingt-cinq Comtés.

On trouve ensuite sur la Rivière James, le Comté de la *Princesse Anne*, qui contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cens cinq acres, & la

DESCRIPTION
DE LA
VIRGINIE.

Paroisse de *Lyn-haven*, au-dessous du Cap Henri; ensuite le Comté de *Nansamou*, qui a cent trente-un mille cent soixante-deux acres, & trois Paroisses; l'une qu'on nomme Paroisse haute, l'autre, Paroisse basse, & la troisième, *Chuckahick*. La Rivière de *Nansamou*, qui prend naissance dans ce Comté, se joint à celle de *James* au-dessus de l'Anse nommée *Bennet's creek*. Ensuite, le Comté de *Wight*, dans lequel on compte cent quarante-deux mille sept cents quatre-vingt-seize acres, & deux Paroisses, nommées *Warwick-queek* & *Newport*. Ce Comté offre une source, d'où l'eau coule avec une abondance extraordinaire. Ensuite le Comté de *Surrey*, qui a cent onze mille cinquante acres, & deux Paroisses, nommées *Southwark* & *Lyon's creek*. Ensuite le Comté d'*Henrico*, qui est le dernier sur le bord méridional de la Rivière *James*, & qui contient cent quarante-huit mille sept cents quatre-vingt-sept acres; il a deux Paroisses, *Henrico* & *Bristol*. On avoit bâti, dans ce Comté, une Ville, nommée *Henri-polis*, qu'on a laissée tomber en ruine. Vingt milles au-dessus du premier faut de la Rivière, on trouve la Bourgade de *Monacan*, où les Réfugiés François se sont établis.

Vis-à-vis du Comté d'*Henrico*, au Nord de la même Rivière, s'offrent les Comtés du Prince Georges & du Prince Charles, qui contiennent cent soixante & un mille deux cents trente-neuf acres, & trois Paroisses, *Martin-Brandon*, *Ouianoke*, & *Ouestover*.

Description de
James-town.

Ensuite, le Comté de *James*, où l'on compte cent huit mille trois cents soixante-deux acres & cinq Paroisses, dont l'une nommée *Hundered* est située de l'autre côté de la Rivière, avec une partie de ce Comté: les noms des quatre autres sont *Wallingford*, *Wilmington*, *James-town*, & *Brutton*. Ce Comté a toujours tenu le premier rang, parcequ'il contient *James-town*, ou la Ville de Jacques, située sur le bord Septentrional de la Rivière de même nom, à quarante milles de son embouchure. Quoiqu'elle n'ait jamais passé pour une belle Ville, on y voioit avant l'incendie plusieurs Edifices de brique, & des Hôtels pour la commodité des Voyageurs. Le nombre des Maisons, qui ne monte aujourd'hui qu'à soixante ou soixante-dix, devoit être beaucoup plus grand, puisqu'il y avoit plusieurs belles rues, & deux ou trois Forts. Mais une partie ayant été consumée par le feu, la translation des Cours de Justice à *Williamsbourg*, la résolution qu'on prit d'y tenir les Assemblées générales, & le Collège qu'on y fit bâtir, semblerent condamner *James-town* à ne se relever jamais de cette disgrâce; d'autant plus que le goût des Virginiens les portant à vivre dans leurs Plantations, il y a peu d'apparence qu'ils pensent jamais à rebâtir une Ville qui n'avoit jamais été fort peuplée. D'ailleurs on a remarqué, depuis longtemps, que les Etablissements qui bordent la Rivière de *James*, dans tout l'espace où elle est saumâtre, sont sujets à des fièvres lentes; & cette seule raison auroit pu suffire pour faire transférer la Capitale du Pays à *Williamsbourg*, dont la situation est beaucoup plus saine. Le Chevalier *Berkeley* fit bâtir pour sa résidence, près de *James-town*, une fort belle maison, nommée *Green-Spring*, où l'on voit une source d'eau si froide, que dans les chaleurs de l'Été on n'en sauroit boire sans danger.

C'est aussi dans le Comté de James, qu'est situé Williamsbourg. Le terrain que cette Ville occupe, à sept milles de James-town dans les Terres, se nommoit auparavant *Middleplantation*. Mais quelques avantages qu'on se soit efforcé d'y rassembler, il ne paroît pas qu'elle mérite un autre titre que celui de Bourg. Quoiqu'on y tienne les Cours de Justice & les Assemblées de la Colonie, à peine est-elle composée de trente Maisons. On y voit néanmoins la trace de plusieurs rues, qui devoient être bâties dans la forme du double W Anglois, mais qui ne sont pas même commencées, & qui ne le seront peut-être jamais. Le seul édifice remarquable est l'Hôtel-de-Ville, bâti par le Colonel Nicholson, sous le nom de *Capitole*, avec un petit Fort, ou plutôt une Batterie de dix ou douze Canons.

Une Lettre de M. *Hugh Jones*, un des Supérieurs du Collège de Williamsbourg, publiée à Londres il y a plusieurs années, fait une peinture plus exacte de l'état actuel de cette Ville. « Nous avons ici, dit M. Jones, trois Bâtimens, qui passent aux yeux des Habitans pour les plus superbes de toute l'Amérique; le Collège, l'Hôtel-de-Ville, qu'on nommoit d'abord le Capitole, & la Prison publique; sans compter la Maison du Gouverneur, qui n'est pas de la grandeur des trois autres, mais qui les surpasse encore par la beauté de ses ornemens. L'Eglise & l'Arsenal sont aussi deux fort beaux édifices. Quoique les rues ne soient point achevées, on a changé le plan bizarre du double W en celui d'une M, qui promet une forme plus agréable & plus régulière. Tous les Bâtimens sont de brique, & couverts de Bardeaux, excepté la Prison, dont le toit est à la mosaïque, par une idée du Gouverneur *Spotswood*, dont on a reconnu l'utilité. La façade du Collège, qui se présente droit à l'Est, est double, & longue de cent trente-six piés, avec un grand Portique, qui s'avance en forme de Dôme. Les deux aîles retournent en équerre, & forment à l'Ouest une belle & vaste Place, où l'on entre du même côté par une grande Porte, au milieu d'un mur qui ferme cette Cour ou cette Place. Hors du mur, il y a d'autres cours, & d'autres logemens pour les Maîtres des Indiens & pour leurs Ecoliers, avec différens Jardins, & un champ clos en forme de Parc, d'environ cent cinquante acres de terre. Le grand édifice fut bâti d'abord sur un plan du fameux Chevalier Wren; ensuite, ayant été fort endommagé par le feu, il fut réparé, avec un peu de changement, & fort orné par le Gouverneur *Spotswood*. Il ressemble assez, aujourd'hui, à l'Hôpital de Chelsey.

Suivant le dessein, dont on attend l'exécution, une rue fort droite, qui doit partir de la façade, n'aura gueres moins d'un mille de long; mais l'Auteur ne nous apprend point combien on y compte déjà de Maisons. Cependant il ajoute que c'est à l'autre bout qu'est situé le Capitole, édifice aussi noble, dit-il, aussi commode, qu'il y en ait dans ce genre. « C'est là que se tiennent toutes les Cours de Justice. La forme du Bâtimement est celle d'une H, avec un Escalier à chaque aîle. Des deux côtés de cette grande rue, on en a tracé une parallèle, de moindre largeur, pour former l'M, avec plusieurs petites, de communication. L'Eglise est

DESCRIPTION
DE LA
VIRGINIE.

Description de
Williamsbourg.

DESCRIPTION
DE LA
VIRGINIE.

» au centre. C'est un édifice de Brique, en forme de Croix, qui n'est pas
» moins commode, ni moins orné, que les meilleures Eglises de Londres.
» Assez proche, s'élève une grande Tour octogone, qui sert de Magasin
» pour les armes & les munitions. Un peu plus loin, on trouve une Place,
» destinée à servir de Marché; & proche de cette Place, un lieu réservé
» pour les exercices d'amusement, tels que le Jeu de Boule, avec un
» espace où l'on se propose de faire un Bâtiment pour la Comédie. Mal-
» heureusement, de si beaux projets ne subsistent qu'en idée. Cependant
» quelques Particuliers se sont fait bâtir des Maisons de brique, & quel-
» ques-unes de pierre, avec quantité d'appartemens de plain pié: mais
» comme on ne manque pas de terrain, pour s'étendre, & qu'on y est
» quelquefois exposé à des vents furieux, on ne cherche point à multi-
» plier les étages. Un des premiers soins est de se ménager de grandes
» Chambres, où l'on puisse être fraîchement en Été. L'ameublement en
» est magnifique, & l'on y perce de grandes fenêtres, dont les Châssis
» sont à panneaux de Crystal. Tous les Offices sont détachés du Corps-
» de-Logis. Les Magasins à Tabac, dont chaque Maison est toujours ac-
» compagnée, pour un Commerce qui fait toute la richesse de la Colo-
» nie, sont bâtis de bois, avec un grand nombre d'ouvertures, qui don-
» nent passage à l'air, sans en donner à la pluie. Quoique le Pays ne man-
» que point d'ardoise, on n'y connoît point encore d'autre usage, pour
» la couverture des toits, que celui des planches & du bardeau de Cy-
» près ou de Pin.

État du Collège.

L'Anonyme observe que la fondation du Collège de Williamsbourg est de l'année 1692, sous le Règne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, qui donnerent pour cette entreprise la somme de dix-neuf cens quatre vingt-cinq livres sterling, vingt mille acres de terre, le droit d'un sou pour livre sur le Tabac qui se transporte de la Virginie & de Maryland, & l'Office de Grand-Voier de la Colonie, alors vacant, avec le droit de nommer un Député à l'Assemblée générale. Jusqu'à présent, les Terres n'ont presque rien produit. Le droit d'un sou pour livre, sur le Tabac, rapporte annuellement environ deux cens livres sterling, & l'Office de Grand-Voier près de cinquante livres. L'Assemblée y a joint un droit sur la sortie des peaux & des fourrures, qui peut monter à cent livres. Ce fut en 1705, le 29 d'Octobre, que l'édifice fut presque ruiné par le feu. Quoiqu'on n'ait rien négligé pour les réparations, on n'y voit plus autant d'Ecoliers que dans l'origine; relâchement que l'Auteur déplore, & qu'il attribue à la mauvaise conduite de quelques Gouverneurs. Ils réduisent, dit-il, la plupart des Habitans à faire passer leurs Enfans en Angleterre pour le cours de leurs Etudes, plutôt que de s'exposer à de continuel chagrins. D'ailleurs les Professeurs, devenus comme indépendans, négligent leurs Ecoliers, & ne pensent qu'à tirer parti du revenu de leurs Chaires avec l'argent des Plantations (6).

Suite des Comtés.

Mais reprenons la suite des Comtés. Après celui de James, on entre dans le Comté d'York, qui est situé entre les deux Rivières de James &

(6) Relation de la Virginie, liv. 4. chap. 8.

d'York, & qui contient soixante mille sept cens soixante sept acres de terre. Il y a trois Paroisses; *Hampton, York*, & le nouveau *Pokofon*; la dernière, à l'embouchure de la Riviere d'York.

On trouve ensuite le Comté de Warwick, où l'on compte trente-huit mille quatre cens quarante-quatre acres, & deux Paroisses; *Denby & Malberry*. La Riviere de Pokofon prend sa source dans ce Comté, & va se décharger dans la Baie de Chesapeak, proche de l'embouchure de l'York. Warwick est suivi du Comté d'Elisabeth, qui ne contient que vingt-neuf mille acres & une seule Paroisse. C'est le moins grand de toute la Virginie; mais il s'honore d'une Ville de même nom, qui, sans avoir jamais été fort considérable, l'est aujourd'hui beaucoup moins que dans son origine. Elle avoit alors plusieurs bonnes Maisons de brique & de pierre, avec un Fort, bâti pendant la guerre contre les Hollandois. Tout est en ruines; » par une espee de fatalité, qui menace, dit l'Auteur, toutes les Villes qui se formeront en Virginie.

En traversant une Langue de terre, qui sépare ici le Pokofon de l'York, on arrive à l'embouchure de cette dernière Riviere, que les Indiens nommoient *Pamunky*, & dont un bras conserve encore ce nom dans le Comté du Roi Guillaume. L'York est navigable pour les grands Vaisseaux pendant soixante milles, & trente de plus pour les Chaloupes & les Barques. Son cours, dans l'espace d'environ cent milles, suit la même direction que celui de la Riviere de James, à si peu de distance, qu'en plusieurs endroits on ne compte pas plus de cinq milles de l'une à l'autre. Aussi les avantages qu'on en tire, dans l'espace qui les sépare, le rendent-ils un des plus riches Cantons de la Virginie. A quarante milles de son embouchure, l'York se divise en deux bras, navigables l'un & l'autre pour les Chaloupes. C'est dans l'intervalle qui est entre les deux Rivières d'York & de James, que croît le meilleur Tabac de la Colonie. Cette heureuse situation reçoit un autre lustre, de deux petites branches qui se détachent des deux Rivières; l'une, de celle de James, à cinq milles de la Baie, où elle forme une Anse commode pour le débarquement; l'autre de celle d'York, plus haut dans les Terres, mais qui s'approche de la première, jusqu'à ne laisser que la distance d'un mille entre deux: & comme c'est dans cet étroit espace que Williamsbourg est situé, on peut dire qu'il commande la navigation des deux Rivières. Après la dernière révolte des Indiens, on avoit proposé de planter, d'une Riviere à l'autre, une forte Palissade, pour leur interdire absolument l'entrée de ce Canton, où les Anglois vivoient d'autant plus tranquillement, que chaque Plantation y peut recevoir toutes ses provisions par eau: mais il ne paroît point que ce projet ait été rempli.

On nous fait remonter ici au travers des Comtés d'York, de Warwick & d'Elisabeth, en suivant la Riviere de James, pour arriver au Comté du Nouveau Kent, un des plus grands & des plus peuplés de la Virginie. Il contient cent soixante onze mille trois cens quatorze acres de terre, arrosés par le bras méridional de la Riviere d'York. On y compte deux Paroisses, *Blisland & Saint Pierre*. Les bornes de ce Comté, à l'Ouest, sont d'assez hautes Collines, d'où tombe un sable brillant, semblable à

la limure de cuivre, que les Anglois, dans l'origine de leur établissement, prirent pour de la poudre d'or.

Après le Nouveau Kent, on trouve le Comté du *Roi Guillaume*, qui contient quatre-vingt-quatre mille trois cents vingt-quatre acres, & la seule Paroisse de *Saint Jean*. Il est arrosé par le *Pamunki*, bras méridional de la Rivière d'*York*. Au Sud de ce Comté, on entre dans celui de *King and Queen's*, c'est-à-dire du Roi & de la Reine, auquel on ne donne pas moins de cent trente-un mille sept cents seize acres. Il a deux Paroisses, *Staton-Major*, & *Saint Etienne*. La Rivière de *Chicohomony*, qui y prend naissance, va tomber dans celle de *James*, proche d'une grande Plantation nommée *Bromfield*.

De *King and Queen's*, en retournant par le *Guillaume* & le nouveau *Kent* au bord Septentrional de la Rivière d'*York*, on arrive dans le Comté de *Glocester*, le plus peuplé de tout ce Pais. Il a cent quarante-deux mille quatre cents cinquante acres, & quatre Paroisses; *Perfo*, *Abington*, *Ware* & *Kingston*.

Le Comté de *Glocester* est séparé de celui de *Middlesex* par la Rivière de *Prankitang*, navigable pendant vingt ou trente milles; & *Middlesex* s'étend sur le bord méridional de celle de *Rapahanok*, qui est fort large, fort profonde, & navigable pendant plus de quarante milles. On remarque ici que contre la nature de toutes les autres Rivières du Pais, qui tirent leurs sources des Montagnes, ou de quelques Collines, celles d'*York* & de *Rapahanok* sortent d'un terrain bas & marécageux. *Middlesex* n'a qu'environ quarante-neuf mille cinq cents acres, & qu'une seule Paroisse, nommée *Christ-Church*.

Au-dessus de ce Comté, on trouve celui d'*Essex*, qui contient cent quarante mille neuf cents vingt acres. C'est dans ces deux Comtés que se trouve la grande Lande, qu'on nomme le Désert du Dragon, & qui a près de soixante lieues de long. Elle est couverte de bruières & de ronces, & remplie de Bêtes féroces, qui s'y tiennent comme dans une retraite inaccessible. *Essex* a trois Paroisses; *Farnham*, *Sittinburn*, & *Sainte Marie*. La partie méridionale de ce Comté est arrosée par le *Mattapony*, bras occidental de la Rivière d'*York*.

Plus loin, on entre dans les Comtés de *Richemond* & de *Stafford*, dont il ne paroît point qu'on ait encore mesuré l'étendue: ce sont de nouveaux Cantons, qui sont compris sous le nom de *Rapahanok*, & qui ne laissent pas d'avoir trois Paroisses; *Farnham du Nord*, *Saint Paul* & *Overworton*.

Entre *Rapahanok* & la Rivière de *Patowmeck*, on trouve le Comté de *Westmoreland*, qui est fort étendu, & qui a deux Paroisses; *Copely* & *Worthington*. Plus bas est le Comté de *Lancaster*, le long du bord Septentrional de la Rivière de *Rapahanok*; il est arrosé par celles de *Cartomain* & de *Corotoman*, qui tombent dans l'autre à trois lieues de son embouchure. On y compte deux Paroisses; *Christ-Church* & *White Charch*.

Northumberland est le dernier Comté de cette partie, sur le bord méridional du *Patowmek*: il a trois Paroisses; *Fairfield*, *Boutracy*, & *Wicomoco*. La Rivière qui l'arrose, & qui porte le nom de cette dernière Paroisse parcequ'elle y prend sa source, va se jeter dans la Baie de *Che-*

Chesapeak à l'embouchure du Patowmeck, qui fait les bornes de la Virginie au Nord, & qui la sépare de Maryland.

L'embouchure du Patowmeck a sept milles de large. Les Géographes Anglois donnent à cette Rivière un cours de cent quarante milles, jusqu'à ses premières cataractes, qui sont à soixante milles de sa source. En tombant, elle se divise en plusieurs bras, dont l'un s'étend fort loin au Nord-Ouest, tandis qu'un autre prend au Sud-Ouest. Sa source est dans les Monts Apalaches. L'espace, qui est entre le Patowmeck & le Wicomico jusqu'à la Baie, porte le nom de *Northen-Heck*.

On nous fait passer ici la Baie, & suivre le rivage maritime, depuis le Cap Charles jusqu'à la Rivière de Pokamoki, qui sépare la Virginie de Maryland à l'Est. Dans cet espace on trouve deux autres Comtés : celui d'Acomak, qui a conservé son ancien nom, & qui contient deux cens mille vingt-trois acres. C'est le plus grand de toute la Virginie, quoiqu'il soit moins peuplé que ceux de l'autre côté de la Baie, & qu'il n'ait qu'une Paroisse, nommée aussi Acomak. La Rivière de Chiffonessik & quelques autres moins considérables y prennent leur source. Le second Comté est celui de Northampton : il est fort étroit, & ne consiste que dans une Langue de terre assez longue, qui s'étend entre la Mer de Virginie & la Baie de Chesapeak. Le Cap Charles, qui en fait la partie la plus méridionale, est directement opposé au Cap Henri ; & ces deux Caps sont ce qu'on nomme ordinairement les Caps de Virginie.

Une Histoire Angloise de cette Colonie (7) ajoute quatre autres Comtés, mais compris dans les précédens : King's George, ou le Comté du Roi Georges, avec une Paroisse nommée Saint Georges, entre les Rivières de Rapahanok & de Patowmeck ; Sportsylvania, dans l'espace qui est entre la Rivière d'York ; avec une Paroisse, nommée Saint Georges ; Hanovre, dans le même espace, avec la Paroisse de Saint Paul ; Brunswick, vers les gorges méridionales des Montagnes, avec la Paroisse de Saint André.

Les Montagnes qui bornent la Virginie à l'Ouest sont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il est assez singulier que toutes les Cataractes des Rivières qui en sortent, & qui arrosent la Virginie, soient régulièrement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des Montagnes en soient à soixante ou soixante-dix milles. Toutes les anciennes Relations de la Virginie en parlent comme d'un Pays plat, qui n'a pas même de Collines remarquables : l'Historien qu'on vient de citer traite cette opinion d'erreur. Il est plat, dit-il, « vers la Mer, » & proche des grandes Rivières, mais dans les parties plus éloignées, « je suis monté, au milieu même des Plantations, sur de très hautes » Collines, du sommet desquelles je vois tout le Pays autour de moi, » par dessus la pointe des arbres. Je puis nommer les Collines de Manhorn, proche des Cataractes de la Rivière de James ; celles qu'on rencontre sur celle de Mataponi, à quatorze ou quinze milles de son embouchure, le Mont Taliver, sur la Rivière de Rapahanok, & les Col-

DESCRIPTION
DE LA
VIRGINIE.
Rivière de Patowmeck.

Observations
générales sur la
Virginie.

(7) L'Auteur ne s'est fait connoître que par deux Lettres initiales, qui sont R. B.

DESCRIPTION
DE LA
VIRGINIE.

» lines du Comté de Stafford, proche des Cataractes du Patowmeck. Les bords de la plupart des Rivières de la Virginie sont sabloneux. On y trouve des pierres fort dures & transparentes, dont quelques-unes courent le verre, comme les Diamans, & jettent le même éclat. Tous les lieux un peu élevés sont remplis de veines de fer. Mais le travail des Mines demande tant de frais, que personne n'ose l'entreprendre; ou plutôt les Virginiens sont si livrés à leurs Plantations de Tabac, qu'ils négligent tout autre avantage.

Le même Historien parle d'une Ville nommée *Dale's-gift*, qui a subsisté pendant quelque tems dans le Comté de James, & qui se trouve aujourd'hui ruinée par les incursions des Indiens, par le feu, & par d'autres accidens.

DESCRIPTION
DE
MARYLAND.

SA SITUATION

On se dispense de répéter que le Pais de Maryland faisoit autrefois partie de la Virginie, dont elle n'est séparée que par la Rivière de Patowmeck, & que souvent dans l'usage commun, il est encore compris sous le même nom. Cependant comme ces deux Contrées forment réellement deux Colonies différentes, qui ont chacune leur Gouverneur, & dont on a fait remarquer que les intérêts ne s'accordent pas toujours, celle de Maryland demande une Description particulière. Elle est située, comme la Virginie, sur la Baie de Chesapeak, avec cette singularité pour l'une & pour l'autre, qu'on ne peut dire précisément de quel côté, parcequ'elles y touchent diversement, & qu'elle coupe les deux Gouvernemens par le centre. Les bornes de Maryland, commençant à la Rivière de Patowmeck, s'étendent le long de la Baie vers le Nord, jusqu'à ce qu'elles coupent une ligne tirée Ouest de l'embouchure d'une autre Baie, nommée *Delaware*, qui est située par les quarante degrés de Latitude du Nord. Elle a de hautes Montagnes vers l'Ouest, & cette même Baie à l'Est. Sa partie orientale est bornée à l'Ouest par la Baie de Chesapeak, à l'Est par l'Océan, au Nord par la Baie de Delaware, & au Sud par la Rivière de Pokamoki. On la divise en onze Comtés; six du côté occidental, & cinq du côté oriental de la Baie de Chesapeak. Toute la Province n'a qu'une seule Ville, nommée *Sainte Marie*, qui donne son nom à l'un des Comtés, & qui est dans une situation fort commode, entre les Rivières de Patowmeck & de *Patuxent*: c'étoit autrefois le siège du Gouvernement. On compte dans Maryland plusieurs Bourgs, mais peu considérables, à l'exception néanmoins d'*Anapolis* & de *Williamstadt*, qui sont deux Ports où tout le Commerce extérieur est réuni. Ses principales Rivières sont le *Patowmeck*, le *Patuxent*, la *Saverne*, le *Chiptonk*, le *Chester* & le *Sassafras*.

SA DIVISION EN
ONZE COMTÉS.

On commence l'énumération des Comtés, par ceux qui sont au côté occidental de la Baie. *Sainte Marie*, qui est le premier, prend à la Pointe de *Look-out*, & s'étend le long du Patowmek, jusqu'à l'anse de *Bud*, sur cette Rivière, & jusqu'à l'Anse Indienne sur la Rivière de *Patuxent*. En 1698, on y découvrit des eaux médicinales, qui furent nommées *Cool-Springs*, & que le Gouvernement fit acheter avec les Terres voisines. On y a bâti des Maisons pour le soulagement des Pauvres. Les Assemblées générales de la Province se tenoient autrefois dans la Ville de *Sainte Marie*. L'Hôtel, qu'on y avoit fait bâtir pour cet usage, servoit aussi au Conseil établi en faveur des Orphelins, qui se tenoit cinq fois l'année, aux

mois de Septembre , de Novembre , de Janvier , de Mars & de Juin. Mais cette Ville n'a pas plus de soixante Maisons ; & depuis que le Gouvernement & les Cours de Justice ont été transférés à Anapolis , il y a peu d'apparence que le nombre de ses Habitans augmente jamais. *Metapany* est un Château que les Lords Baltimore , Seigneurs de la Colonie de Maryland , se sont fait bâtir dans ce Comté. Il est situé à l'embouchure de la Riviere de Patuxent , avec plus de commodité que de magnificence. On compte , dans le Comté de *Sainte Marie* , les Paroisses de *Saint Jean* , de *Saint Clement* , & d'*Hervington* , dont la dernière s'attribue le titre de Bourg.

Le second Comté , sous le nom de *Charles* , commence aux Anses *Indienne* & de *Bud* , où finit celui de *Sainte Marie* , & s'étend jusqu'à l'Anse de *Mattawoman*. Ses Paroisses sont *Bristol* & *Pisentaway*.

Le *Prince Georges* , troisième Comté , s'étend depuis l'Anse de *Mattawoman* & celle de *Swanston* , le long du *Patowmeck* à l'Ouest , & du *Patuxent* à l'Est. Il a plusieurs Paroisses , entre lesquelles on ne nomme que *Masterkone*.

Le Comté de *Calvert* regne vis-à-vis des deux précédens , le long du *Patuxent* qui l'en sépare ; & ses Paroisses sont *Harrington* , *Warrington* , & *Calverton*.

Ann-Arundel & *Baltimore* sont deux Comtés dont les bornes ont été marquées par des Arbres , qui commencent à cinq quarts de mille de l'Anse de *Bodkin* , du côté occidental de la Baie de *Chesapeake*. Delà , cette division court d'abord à l'Ouest , & devient ensuite moins régulière ; mais tout ce qui est au Nord appartient au Comté de *Baltimore* , & toute la partie du Sud à celui d'*Ann-Arundel*. Le principal Bourg d'*Ann-Arundel* est *Anapolis* , nommé *Severn* jusqu'en 1694 , où par un Acte de l'Assemblée générale il prit le nom d'*Anapolis* , avec les titres & les Privilèges de Ville maritime ou de Port. En même-tems les Cours de Justice , l'Assemblée générale , le Conseil des Orphelins , & tout le Gouvernement , y furent transférés de *Sainte Marie*. On y fit bâtir une Eglise , qui devint la principale Paroisse de la Province ; & dès l'an 1699 la Ville avoit pris une forme , qui n'a fait que se perfectionner depuis , par divers accroissemens. Un autre Acte y fonda une Ecole publique , sous le nom d'*Ecole du Roi Guillaume* , dont les Archevêques de *Cantorberi* furent nommés Chanceliers perpétuels. Il s'est formé d'autres Collèges , à cet exemple , avec un Conseil pour l'administration. Mais , quelque soin qu'on ait apporté à l'embellissement d'*Anapolis* , il paroît que le goût des *Marilandois* pour leurs Plantations , où ils vivent séparément comme les *Virginiens* , empêchera toujours qu'elle ne soit assez peuplée , pour devenir une Ville florissante. Dans le tems même qu'on représente , elle n'avoit pas plus de quarante Maisons , qu'on ne croit pas augmentées du double.

Le Comté de *Baltimore* a son Bourg , de même nom , où les Maisons sont si dispersées , qu'il mérite à peine la qualité de Village. On observe que la grande Riviere de *Sasquehanagh* vient se jeter dans la Baie de *Chesapeake* , un peu au-dessus du Bourg de *Baltimore*.

Ces six Comtés étant du côté occidental de la Baie , on nous la fait traverser , pour la description des cinq autres. Le premier , qui s'étend de l'Ouest à l'Est , est celui de *Cecil* , dont la partie occidentale est si

Description
d'*Anapolis*.

DESCRIPTION
DE
MARYLAND.

Ville & Port de
Williamstadt.

Autre division
de la Virginie.

proche de la Baie de Delaware, qu'on n'auroit pas plus de huit ou dix milles à couper, pour joindre cette Baie à celle de Chesapeake. Le Comté de Cecil regne le long d'une partie considérable de la Pensilvanie. On ne trouve rien de certain sur ses propriétés & sur le nombre de ses Paroisses.

Le Comté de Kent, forme comme une Isthme dans la Baie de Chesapeake, où il s'avance assez loin; mais on n'est pas mieux instruit du nombre & du nom de ses Paroisses.

Le Comté de Talbot est séparé de celui de Kent par une double ligne d'Arbres. Celle de ses parties, qui est au Nord de l'Anse de *Corfica*, fait les bornes méridionales du Comté de Kent, & les bornes Septentrionales du Comté de Cecil. Le principal Bourg de ce Comté se nommoit Oxford; mais un Acte de l'Assemblée, qui l'érigea en Port, ou Ville maritime, lui fit prendre en même-tems le nom de *Williamstadt*. L'École qu'on n'a pas manqué d'y établir, la Douane, & quelques Officiers Roiaux, n'en ont pu faire une Ville considérable. Les autres Paroisses du Comté sont *Saint Michel & Bollingbroke*.

Le Comté suivant est celui de Dorchester, dont la principale Paroisse porte le même nom. C'est un petit Bourg, où l'on compte à peine dix Maisons. Ce Comté renferme plus d'Habitations Indiennes, que tout le reste de la Colonie. Un Acte de l'Assemblée générale de 1698 déclara que toutes les Terres qui sont au Nord de la Rivière de *Nanticoke*, en commençant à celle de *Chicacoan*, jusqu'à l'embouchure de celle-ci, appartenoient à *Pancache & Annatouquin*, deux Rois Indiens, & perpétuellement à leurs Successeurs, sous la seule condition de paier annuellement aux Anglois une peau de Castor.

Sommerfet, onzième Comté de Maryland, a plusieurs Paroisses, dont on ne marque que celle du même nom. La Relation Angloise, à laquelle on s'est attaché, fait observer aussi que les autres Comtés peuvent en avoir quelques-unes qui ne sont pas mieux connues. Elle ajoute qu'en 1665, on comptoit environ 16000 Anglois dans cette Colonie.

Outre cette division générale de la Virginie & de Maryland, on en fait une autre en Langues de terre, qui servent de bornes aux Receveurs des Droits. On ignore celle de Maryland; mais en Virginie, elle se fait en cinq quartiers: 1. L'Isthme Septentrional, qui est entre les Rivières de Patowmeck & de Rapahanok. 2. L'Isthme qui est entre les deux mêmes Rivières, & qui renferme celui de Pamunki. 3. L'Isthme qui est entre les Rivières d'Yorck & de James. 4. Les terres qui sont au Sud de la Rivière de James. 5. Celles qui sont sur la Côte Orientale.

Une troisième division est celle qui se fait en quartiers, distingués par les Rivières, pour servir également de limites aux Officiers de la Marine & aux Receveurs: 1. Le quartier supérieur de la Rivière James, depuis Hogs-Island, ou l'Île des Porcs, tirant vers le haut. 2. Le quartier inférieur de la même Rivière, depuis l'Île des Porcs, vers le bas, jusqu'aux Caps, & dans le circuit de *Confort* jusqu'à la Rivière postérieure, ou *Bak-River*. 3. Les Rivières d'Yorck, Pocofon, *Pikanquetang*, & la Baie de *Mobiack*. 4. La Rivière de Rapahanok. 5. Depuis celle de *Wicomoco*, vers le haut, jusqu'à celle de Patowmeck. 6. Depuis la

même endroit, vers le bas, jusqu'à la même Riviere, & le long de la Baie, jusqu'au quartier de Rapahanok. 7. Pocomoki, & les autres parties de la Côte orientale formoient autrefois deux quartiers, & n'en font aujourd'hui qu'un.

S I I I.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

LE caractère, les mœurs & les usages des Indiens, en Virginie & Maryland, étant à-peu-près les mêmes que dans tout le reste de l'Amérique Septentrionale, on en remet la peinture après la description des autres Colonies : mais on ne sauroit passer de même sur le Gouvernement particulier des Anglois Virginiens, sur leurs usages, sur leur Commerce, & sur les propriétés particulières du Pais. Observons uniquement que les Colonies Angloises n'étant pas plus ouvertes aux Etrangers que celles des Portugais & des Espagnols, ou n'attirant peut-être pas beaucoup leur curiosité, c'est d'après les Anglois mêmes que notre Description sera continuée.

On se rappelle sans doute que le premier Etablissement des Anglois se fit sous la direction d'une Compagnie de Marchands ; qu'ils mirent d'abord l'administration entre les mains d'un Président, choisi chaque année par la Colonie, & d'un Conseil dont ils nommoient eux-mêmes les Membres ; qu'en 1610, cette Police fut altérée, & que la Compagnie obtint un nouvel Octroi de la Cour, qui lui donnoit le droit de nommer un Gouverneur ; que la même année on convoqua, pour la première fois, une Assemblée de tous les Députés des Plantations, pour régler, avec le Gouverneur & le Conseil, tous les intérêts de la Colonie ; ce qui donna une sorte de perfection au Gouvernement : qu'après la séparation de l'Assemblée, la Cour d'Angleterre laissa toujours l'administration des affaires au Gouverneur, au Conseil & aux Députés, & qu'on donna le titre d'Assemblée générale à ce Corps : qu'ensuite cette Assemblée générale eut la connoissance de toutes les affaires de la Colonie, & le pouvoir de faire des loix, dont l'exécution étoit abandonnée à la sagesse du Gouverneur & du Conseil ; enfin que le Roi nommoit le Gouverneur & les Membres du Conseil, mais que le Peuple éliroit ses Députés à l'Assemblée générale.

Forme du Gouvernement.

Les Gouverneurs obtinrent bien-tôt un pouvoir si peu borné, que leur approbation devint nécessaire pour toutes les résolutions de l'Assemblée, sans autre modification que d'être obligés de prendre l'avis du Conseil. Jusqu'à la révolte de Bacon, c'est-à-dire en 1676, un Gouverneur n'avoit pas le droit de casser, ni même de suspendre les Membres du Conseil ; mais alors il y fut autorisé, avec la seule obligation d'expliquer à la Cour les raisons de sa conduite. Cependant la Colonie obtint des Lettres roiales, qui lui confirmoient le privilege d'être toujours gouvernée par l'Assemblée générale, & qui remettoient même l'administration ordinaire au Président du Conseil, dans l'absence du Gouverneur, ou dans la supposition de sa mort.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Avant l'année 1689, le Conseil s'assembloit dans une même Chambre avec les Députés du Peuple ; ce qui approchoit de la forme du Parlement d'Ecosse : mais *Colepeper*, alors Gouverneur, prit occasion de quelques démêlés pour engager le Conseil à se départir de cet usage. On forma deux Chambres, à l'imitation du Parlement d'Angleterre, & cette séparation a continué jusqu'aujourd'hui.

Droits actuels
du Gouverneur.

La forme actuelle est que le Gouverneur soit nommé par le Roi, qui lui donne sa Commission sous le Sceau privé ; pour un tems dont il se réserve les bornes. Il doit obéir aux ordres de S. M., dont il représente la Personne. Il a le droit d'approuver ou de rejeter les loix de l'Assemblée générale ; de confirmer celles qu'il approuve ; de proroger ou de congédier cette espèce de Parlement ; d'assembler le Conseil d'Etat & d'y présider ; de nommer des Commissaires & des Officiers pour l'administration de la Justice ; de choisir des Officiers militaires, au-dessous du degré de Lieutenant Général, qui est le titre dont il est revêtu lui-même ; de disposer des Troupes pour la défense commune ; de publier des proclamations ; d'aliéner les terres de la Couronne suivant les Loix établies, & d'avoir en garde, pour cet usage & pour d'autres occasions, le sceau de la Colonie. Il doit autoriser, de son Certificat, tous les paiemens qui se font du revenu public. Enfin, il est revêtu de la charge de Vice-Amiral.

Ses appointe-
mens.

Il n'y a pas fort long-tems que le Gouverneur de la Virginie n'avoit que mille livres sterling d'appointemens, avec environ cinq cens de casuel. Le Chevalier Berkeley fut le premier, à qui son mérite & ses importants services firent accorder deux cens livres de plus, par l'Assemblée ; & cette augmentation devoit finir avec son Gouvernement. Ensuite, le prétexte de la Pairie fit obtenir à Mylord Colepeper, deux mille livres d'appointemens fixes, & cent cinquante pour les frais du logement, que la Colonie ne fournissoit point aux Gouverneurs. Sous le même voile, ce Seigneur obtint de l'Assemblée tous les subsides qu'il proposa, fit assurer à perpétuité, pour lui & ses Successeurs, une taxe de deux schellings sur chaque barrique de Tabac, & les droits du Fort, avec cette spécieuse clause, que le Roi pourroit employer le produit de ce revenu à l'utilité de l'administration. Depuis l'union de ces avantages, qui n'ont fait que se multiplier, la Virginie est devenue un Pérou pour tous les Gouverneurs.

Conseil, & ses
prérogatives.

Le Conseil est composé de douze Membres, créés par Lettres Patentés, ou nommés par un ordre particulier du Roi. Si, par interdiction, ou par mort, il s'en trouve moins de neuf dans le Pais, alors le droit, comme le devoir du Gouverneur, est de choisir entre les principaux Habitans, pour remplir le nombre. Les Conseillers doivent l'assister de leurs avis dans les affaires du Gouvernement, & s'opposer à ses entreprises lorsqu'il excède les bornes de sa Commission. Ils ont voix délibérative comme lui, nommément pour convoquer l'Assemblée générale, pour disposer du Trésor public, pour examiner les comptes, pour nommer ou casser les Officiers établis par Commission, pour faire des Ordonnances, publier des Proclamations, donner des terres, faire enregistrer les Octrois. Mais ce qui augmente beaucoup la considération du Conseil, c'est qu'il compose la Chambre haute dans l'Assemblée générale, & qu'il s'at-

tribue

tribué le droit de rejeter tous les Actes de la Chambre basse, comme la Chambre des Seigneurs dans le Parlement d'Angleterre. Les gages du Conseil ne montent qu'à trois cens cinquante livres sterling, qui sont distribués aux Conseillers à proportion du nombre auquel ils se trouvent dans les Cours & aux Assemblées générales. Ainsi cet Office est moins une affaire d'intérêt que d'honneur.

Chaque Province, ou Comté, envoie deux Députés à l'Assemblée générale. La Ville de James & le College ont le droit particulier d'y en envoyer deux, c'est-à-dire chacun le sien; ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Ils sont convoqués par un ordre qui s'expédie sous le seing du Gouverneur & sous le sceau de la Colonie, & qui doit être adressé au Sheriff de chaque Province, quarante jours au moins avant la formation de l'Assemblée. Tous les Particuliers qui jouissent d'un Franc-fief, à l'exception des Femmes & des Mineurs, ont droit de suffrage pour l'Élection; & voici la méthode commune à tous les Comtés. On publie, dans chaque Eglise, deux fois consécutives, l'ordre qui est venu au Sheriff, & le jour qu'il lui a plu d'indiquer: on s'assemble: l'Élection se fait à la pluralité des voix. Si l'on se divise, & que l'un des deux Partis soupçonne l'autre de mauvaise-foi, il peut exiger une copie du rôle des Suffrages, & porter ses plaintes à l'Assemblée générale des Députés. D'ailleurs, on s'est efforcé de prévenir les Elections frauduleuses, par divers Actes, assez conformes à ceux qu'on a faits depuis en Angleterre.

Forme des As-
semblées généra-
les.

Aussi-tôt que les Députés se sont rendus à Williamsbourg, ils choisissent un Orateur, qu'ils présentent en corps au Gouverneur, pour obtenir son approbation. Ensuite l'Orateur le prie, au nom de la Chambre, de confirmer ses Privileges, qui sont particulièrement l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des Affaires, la liberté de délibérer, sans rendre compte de leurs discours & de leurs débats, la sûreté de leurs Personnes, & la protection de leurs Domestiques. On passe ensuite aux affaires; & dans tout le reste on imite, autant qu'il est possible, les usages de la Chambre des Communes de Londres. Lorsque les Actes ont passé dans les deux Chambres, ils sont envoyés au Roi, pour être revêtus de son autorité; mais ils ne laissent point d'avoir force de loi, aussi-tôt qu'ils sont approuvés du Gouverneur, quand le Roi même suspendroit son approbation, pourvu qu'il ne les rejette pas. Il n'y a point de tems fixe pour la convocation de l'Assemblée générale. Elle s'est quelquefois tenue tous les ans, & quelquefois d'une année à l'autre; mais il n'arrive gueres qu'elle soit différée jusqu'à trois. C'est un avantage que les Députés assurent à la Colonie, en n'accordant que pour un tems fort court les taxes & les subides.

Outre le Gouverneur & le Conseil, la Virginie a deux Officiers principaux, qui reçoivent immédiatement leur Commission du Roi; l'Auditeur des Comptes & le Secrétaire d'Etat. L'Office du premier est d'examiner l'emploi des revenus publics, & d'en vérifier les comptes. Il a sept & demi pour cent sur tous ces deniers, & ce profit lui tient lieu d'appointemens. Le Secrétaire a la garde de toutes les Archives du País, c'est-à-dire de tous les Jugemens rendus par la Cour générale, & de

Autres Officiers
publics.

Auditeur des
Comptes.

Secrétaire d'Etat.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Ordre des Re-
gîtres.

tous les Actes qu'elle a vérifiés. Il expédie tous les ordres par écrit ; soit du Gouverneur ou des Cours. Il enregistre toutes les Patentes qui regardent la distribution des Terres. C'est dans ce Bureau qu'on tient registre des Procurations pour les Affaires , des vérifications de Testamens , des Mariages , des Enfans qui naissent dans la Colonie , du nombre des Morts & de ceux qui quittent le País , des Offices publics , enfin de tout ce qui concerne l'ordre , & dont il est important de conserver la mémoire. On lit , dans la Relation anonyme , qu'après la révolte de Bacon la Secrétairerie d'Etat de la Virginie se trouva dans le dernier desordre. » Les Oâtrois des Terres y étoient enregistrés en blanc ; on y voioit quand tiré d'Actes originaux & de précieux Mémoires , dispersés , sales , déchirés & rongés des Vers. Un Gouverneur , nommé le Chevalier Andros , réforma tous ces abus en 1692. Il fit transcrire dans de nouveaux Livres tous les Actes volans ou déchirés , qui pouvoient être de quelque usage ; il fit bâtir des lieux commodes pour les y placer ; il inventa des méthodes pour les garantir de la poussière & de l'humidité , & pour les ranger dans un ordre qui pût les faire retrouver au premier besoin. Tant de sages précautions devinrent inutiles , par un incendie qui consuma l'Hôtel-de-Ville en 1698 : mais le même Gouverneur , ayant tourné ses principaux soins à la conservation des Papiers , rassembla tous ceux qu'on avoit sauvés des flammes , & les plaça dans un meilleur ordre que jamais (8) ». Les appointemens du Secrétaire de la Virginie consistent uniquement dans les droits qu'il tire de tout ce qui s'expédie dans son Bureau , & montent annuellement à près de soixante-dix mille livres de Tabac ; maniere de compter ordinaire , dans une Colonie où tout est rapporté à ce Commerce. D'ailleurs les Greffiers & les Notaires des Provinces lui en paient tous les ans quarante mille livres , à titre de gratification.

Deux autres Officiers Généraux , mais qui ne reçoivent pas immédiatement leur Commission du Roi , sont le Commissaire Ecclésiastique , & le Trésorier Général. Le premier , qui tient sa nomination de l'Evêque de Londres , Evêque né de toutes les Plantations , visite les Eglises , a droit d'inspection sur les Ecclésiastiques , & reçoit du Gouverneur cent livres sterling d'appointemens , qui se prennent sur les Rentes foncières. L'Office du Trésorier est de recevoir l'argent des Collecteurs particuliers , & de regler les comptes des impôts extraordinaires. Il tire six pour cent , de tous les deniers qui passent par ses mains.

Il est assez étrange que l'Amirauté n'ait point d'Officier constant , dans un País de Navigation & de Commerce. Mais il y a des Officiers de Marine , qui dépendent du Gouverneur ; des Receveurs pour les droits d'Aubaine , des Collecteurs , des Greffiers , un Scheriff dans chaque Comté , des Arpenteurs en charge , & des Coroners , uniquement établis , comme à Londres , pour juger , avec l'assistance de douze Jurés , si les corps qu'on trouve sans vie sont morts de mort naturelle ; des Inspecteurs des grands chemins , des Connétables , & des Chefs de Communautés , qui sont renouvelés tous les ans.

(8) *Ubi supra* , liv. 1. chap. 4.

On distingue, en Virginie, cinq sortes de Revenus publics : 1. Une Rente que le Roi, se réserve sur toutes les Terres données par Lettres Patentes. 2. Un Revenu accordé au Roi, par Acte de l'Assemblée générale, pour l'entretien du Gouvernement. 3. Un fond établi par l'Assemblée, & dont elle dispose, pour des occasions extraordinaires. 4. Les Rentes fondées pour l'entretien du Collège. 5. Les levées qui se font, par Acte du Parlement d'Angleterre, sur le Commerce de la Colonie.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.
Revenus fixes,
ou Fonds publics.

Le premier de ces revenus n'est que la Rente foncière de deux schellings sur chaque centaine d'arpens de terre. Elle se porte au Trésorier général ; méthode qui épargne les frais des Collecteurs pour un objet peu considérable en lui-même, quoiqu'à force de se multiplier, il soit monté à plus de douze cens livres sterling annuelles. Ce fond demeure en caisse pour les nécessités pressantes, depuis la révolte de Bacon, qui, faute d'une précaution de cette nature, coûta plus cent mille livres sterling à la Cour. Le revenu accordé pour l'entretien du Gouvernement est pris de la taxe de deux schellings sur le Tabac ; des quinze sols par tonneau, que chaque Navire, plein ou vuide, paie au retour d'un voyage ; des six sous par tête que tous les Passagers, libres ou Esclaves, doivent payer en arrivant dans la Colonie ; des amendes & des confiscations établies par divers Actes de l'Assemblée ; des Epaves, & des Bêtes égarées que personne ne reclame ; enfin du droit d'Aubaine, sur les Terres & sur les Biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime Héritier. Tous les deniers qui viennent de ces Fonds sont portés au Trésor, pour être employés aux dépenses publiques, sur l'ordre du Gouverneur & du Conseil ; & les comptes en sont vérifiés par l'Assemblée générale. Ils montent annuellement à plus de trois mille livres sterling. Le fond qui regarde les occasions extraordinaires, & dont l'Assemblée se réserve la disposition, vient d'une taxe sur l'entrée des Liqueurs, & d'un droit qui se leve sur tous les Esclaves, Valets & Servantes qui arrivent dans le País. Le premier de ces droits monte, par an, à plus de six cens livres sterling ; & le produit du second varie, suivant le nombre des Vaisseaux qui vont à la traite des Negres : mais on paie constamment vingt schellings pour chaque Esclave, & quinze pour tout Domestique qui n'est pas né Anglois : c'est de ces sommes accumulées qu'on a bâti le Capitole de Williamsbourg : elles sont à la garde du Trésorier. On a déjà rendu compte du produit & de l'usage des deux autres revenus, qui appartiennent également au Collège.

Il y a deux manières de lever de l'argent en Virginie ; l'une, qu'on vient d'expliquer, par des droits sur le Commerce ; l'autre, qui est une sorte de Taille réelle, (ou plutôt de Capitation,) dont il n'y a que les Femmes blanches qui soient exceptées, & qui consiste à payer une certaine quantité de Tabac. Tous les ans, au téms de la Moisson, le Schériff de chaque Province fait faire, par les Juges de Paix, un Dénombrement exact des Personnes sujettes à la Dime, c'est-à-dire de tous les Blancs mâles, & de tous les Negres de l'un & l'autre Sexe. On oblige chaque Chef de Famille, sous de grosses amendes, de donner une liste fidelle du nombre d'Ames dont elle est composée. Ce tribut se leve trois fois, &

Capitation ou
Tabac.

**ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.**

pour différens usages : le premier est levé , par Acte de l'Assemblée générale , sur toutes les Personnes sujettes à la Dîme , dans toute l'étendue de la Colonie , & sert à diverses charges publiques , telles que les frais nécessaires pour le supplice d'un Esclave criminel , dont il faut dédommager le Maître ; pour arrêter ou faire poursuivre les Deserteurs ; pour la paie de la Milice lorsqu'elle est sur pié , pour l'expédition des ordres de la Secrétairerie , pour l'élection des Députés à l'Assemblée générale , & pour d'autres dépenses de cette nature. La seconde Capitation est Provinciale , c'est-à-dire particuliere à chaque Comté : elle est imposée par les Juges de Paix , qui l'emploient à faire bâtir ou réparer les Cours de Justice , les Prisons , & généralement à toutes les charges publiques du Comté. Enfin la troisieme , qui se nomme Paroissiale , est imposée par les Chefs de chaque Paroisse , pour la construction & l'ornement des Eglises , pour y annexer les terres lorsqu'il se présente une occasion d'en acheter , pour les gages des Ministres , des Lecteurs , des Clercs & des Sacristains.

Cours de Justice.

Dans l'origine de la Colonie , les Cours de Justice , qu'on a nommées tant de fois sans en faire connoître l'ordre , étoient des modeles de droiture & d'équité. On n'y admettoit point ces formalités qui rendent les Procès également pénibles & ruineux dans toutes les Contrées de l'Europe. Une seule Cour prenoit connoissance de toutes les Causes , civiles & ecclésiastiques ; & l'affaire la plus compliquée étoit terminée en peu de jours , avec droit d'appel à l'Assemblée générale , qui n'apportoit pas moins de diligence à la terminer. Cet ordre se soutint si long-tems , qu'en 1688 , Mylord Colepepper , un des plus sages Gouverneurs de la Virginie , admirant la méthode simple & facile à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors , pensa moins à la changer qu'à l'affermir , & ne s'occupa qu'à retrancher quelques innovations qui commençoient à s'y introduire. Mais son Successeur affecta de prendre une voie toute opposée ; ensuite le Chevalier Edmond Andros , nommé Gouverneur en 1692 , fit recevoir tous les Statuts & toutes les formalités d'Angleterre. Enfin Nicholson , qui passa en 1698 , du Gouvernement de Maryland à celui de Virginie , introduisit toutes les ruses de la plus subtile chicane. Les affaires de la Colonie sont jugées à présent par deux sortes de Cours ; celles des Comtés , ou les Cours particulieres , qui sont composées du Scheriff , de ses Officiers subalternes & des Jurés ; & la Cour générale , ou l'ancienne Cour , composée du Gouverneur & du Conseil. Celle-ci , à laquelle toutes les autres ressortissent , est Souveraine , mais avec quelque restriction. Dans les Causes civiles , lorsque la demande monte à plus de trois cens livres sterling , on peut appeler de son Jugement au Roi , qui choisit , pour la dernière décision , un *Commité* , qu'on nomme les Seigneurs des appels : le même usage est établi dans toutes les autres Colonies d'Angleterre. A l'égard des affaires criminelles , il n'appelle point de la Sentence de cette Cour , mais le Gouverneur a droit de faire grace pour tous les crimes , à l'exception de la trahison d'Etat & du meurtre volontaire ; & dans ces deux cas mêmes , il peut accorder aux Criminels ce que les Anglois nomment le *Retrieve* , c'est-à-dire un délai , qui peut être prolongé jus-

qu'à la décision du Roi. Cette Cour ne se tient que deux fois l'an, à commencer le 15 d'Avril & le 15 d'Octobre; & chaque fois, ses séances ne durent que dix-huit jours.

Presque tous les Habitans de la Virginie sont attachés à la Religion établie par les Loix, c'est-à-dire à l'Eglise Anglicane; & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout Chrétien qui veut se soumettre aux charges de la Paroisse, on ne connoît dans toute la Colonie que cinq Conventicules non-conformistes; trois de Quakers, & deux de Presbytériens. En 1642, lorsque les Sectaires commencèrent à se multiplier en Angleterre, l'Assemblée générale de la Virginie défendit, par un Acte solennel, qu'ils y fussent reçus, & qu'on y admît aucun Ministre qui ne tint son Ordination d'un Evêque Anglican. Ensuite la nécessité de peupler le Pais, fit étendre les Privileges aux Chrétiens de toutes les Nations qui voudroient s'y faire naturaliser; formalité qui ne consiste qu'à prêter serment entre les mains du Gouverneur, de qui l'on reçoit en même-tems un Certificat sous le sceau de la Colonie. Tous les François réfugiés, que le Roi Guillaume y fit passer à ses frais, obtinrent cette faveur à leur arrivée. Dans le cours de l'année 1699, leur nombre monta jusqu'à sept ou huit cens, auxquels on donna un terrain très fertile, du côté méridional de la Riviere de James, dans un Canton habité autrefois par des Indiens belliqueux qui se nommoient les Monacans, & que la guerre avoit entièrement détruits. Il s'y forma une Ville Française, qui prit le nom de *Monacan*, & qui s'accrut beaucoup, dès l'année suivante, par la jonction de quantité d'autres Réfugiés: mais, à l'occasion de quelques démêlés, plusieurs se dispersèrent, & leur exemple fut suivi de ceux qui arriverent après eux. Cependant l'Assemblée générale aiant accordé diverses faveurs à la Ville de Monacan, elle s'est soutenue avec une distinction, qui la fait regarder aujourd'hui comme un des plus heureux Cantons de la Virginie. Non-seulement les Bestiaux y sont en abondance, mais l'industrie de ses Habitans y a formé plusieurs Manufactures; & des vignes sauvages, qu'ils ont trouvées dans les Bois, ils sont parvenus à faire de très bon vin.

La grandeur d'une Habitation se mesure moins ici par l'étendue de son terroir, que par le nombre de personnes qui y paient la dîme. Chaque Paroisse a son Eglise; celles, dont les Paroissiens sont trop dispersés, ont une ou deux Chapelles de plus, où le Service divin se fait tour à tour. Mais, que la Paroisse soit grande ou petite, le revenu du Ministre est fixé par an à seize mille livres de Tabac. Il tire, d'ailleurs, quelques droits, des Mariages, des Enterremens, & surtout des Oraisons funebres, qui accompagnent toujours les cérémonies de la sépulture; de sorte que la différence des richesses du Clergé ne peut venir que de celle du Tabac, dont le prix varie suivant la bonté des terres, & de la grandeur des Paroisses, qui donne occasion à plus ou moins de Mariages & d'Oraisons funebres. Le droit d'un Ministre, pour ces discours, est fixé à quarante schellings, ou quatre cens livres de Tabac, & pour un Mariage à cinq schellings ou cinquante livres de Tabac. Lorsque ces appointemens furent accordés aux Ministres, le Tabac n'étoit estimé qu'à dix schel-

ETAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Religion & Affaires Ecclésiastiques.

Ville de Monacan, formée par des François réfugiés.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

lings le quintal ; & sur ce pié les seize mille livres revenoient, en argent, à quatre-vingt livres sterling : mais le bon Tabac se vend aujourd'hui presque le double. Les revenus des Ministres ont doublé aussi, dans les Paroisses qui produisent le meilleur. Quelques Eglises ont des terres, sur lesquelles la Paroisse entretient une certaine quantité de Bœufs & de Negres, au profit du Ministre, qui n'est responsable que du fond, lorsqu'il abandonne son Bénéfice. On fait observer qu'il ne faut pas moins de douze Negres, pour cultiver le Tabac qu'on lui paie ; surtout s'il est de la meilleure espece, que les Anglois nomment *Sweet-scented*, c'est-à-dire d'odeur douce, ou parfumé.

Le Gouvernement Ecclésiastique de chaque Paroisse est entre les mains du Ministre, & de douze des principaux Habitans, que les Paroissiens nommoient autrefois : mais, aujourd'hui, lorsqu'il en meurt un, ce sont ses Collegues qui lui choisissent un Successeur. Ils doivent avoir souscrit tous, aux dogmes & à la discipline de l'Eglise Anglicane. Suivant l'usage particulier du País, les Cours des Comtés peuvent accorder la vérification des Testamens ; mais l'Acte en doit être signé du Gouverneur, sans qu'il en tire le moindre profit. Les dispenses, pour les Mariages, sont expédiées par les Secrétaires des mêmes Cours, & signées par le premier Juge en commission. Le pouvoir, de mettre les Ministres en possession des Bénéfices qu'ils ont obtenus, est entre les mains du Gouverneur. Tous ces usages ont pris force de loi par des Actes particuliers de l'Assemblée, & les Rois d'Angleterre joignent toujours aux instructions des Gouverneurs l'ordre de les faire exécuter avec soin. L'unique sujet de plainte, qu'on ait laissé aux Ministres, est que la plupart ne possèdent point leurs Bénéfices à titre de Franc-fief, & qu'ils en peuvent être dépouillés sans aucune forme de Procès. Ils sont entretenus, d'une année à l'autre, ou pour un certain nombre d'années, suivant leur convention avec les Chefs de la Paroisse.

Milice de la
Virginie.

Les Troupes de la Colonie se réduisent à un certain nombre d'Habitans, enrôlés par classes, sous le nom de Milice à cheval & à pié. On n'a pas besoin d'autres forces militaires, dans un País où les Habitans jouissent d'une paix profonde, avec aussi peu de crainte de la part des Indiens, qui ne sont plus en état de leur nuire, que de celle des Etrangers, dont ils ne redoutent point les invasions ; car ne cultivant que du Tabac, ils ne s'imaginent point qu'on puisse porter envie à des feuilles entassées dans leurs Magasins ; & la conquête de leurs Plantations, qui sont éloignées les unes des autres, coûteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais d'avantage. Le seul Ennemi, qu'ils craignent par intervalles, est un Gouverneur qui abuse de l'autorité royale dont il est revêtu, & qui les opprime ou les humilie par l'exercice d'un pouvoir arbitraire.

Ils n'ont aucune sorte de Fortereses ; & six petites pieces de canon, qu'ils avoient autrefois à Jamestown, ont été transportées à Williamsbourg, où elles ne servent qu'à faire quelques décharges aux jours de fête. Le Gouverneur est Lieutenant Général de la Milice par sa Commission. Il a droit de nommer, dans chaque Comté, un Colonel, un Lieutenant Colonel & un Major, qui ont sous eux des Capitaines & d'autres Officiers

subalternes. Tout Virginien libre est enrôlé dans la Milice, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. Chaque Province est obligée d'assembler la sienne une fois tous les ans, pour la passer en revue, & de faire exercer trois ou quatre fois les Compagnies séparées. Des Gens, qui passent une partie de leur vie à chasser dans leurs Forêts, devroient être habiles à manier les armes. Le nombre de la Cavalerie étoit, il y a quelques années, de treize cens soixante-trois Maîtres, & celui de l'Infanterie, de sept mille cent soixante-neuf hommes. Comme il y a peu d'Habitans qui n'aient des chevaux, on observe que dans l'occasion il est toujours facile de changer en Dragons une grande partie de l'Infanterie. Au lieu de quelques Troupes régulières, qu'on avoit autrefois sur pié, & qui servoient à nettoier les Frontières, il est ordonné, depuis peu, qu'en cas d'alarme la Milice des Cantons où elle est donnée marchera sous le commandement de l'Officier en chef du Comté. Si la marche dure trois jours, ou plus, elle doit être payée pour le tems de son service; & si l'alarme est reconnue fausse, elle n'a point de salaire à prétendre. Les Compagnies de Cavalerie ou de Dragons sont composées de trente ou quarante Maîtres, suivant les forces de la Province, & celles d'Infanterie d'environ cinquante hommes. La Relation anonyme assure qu'elles peuvent être rassemblées en vingt-quatre heures (9).

Par une des premières loix du País, qui s'est communiquée à toutes les Colonies Angloises, on distingue les Gens de service, en Domestiques perpétuels & passagers. Les Negres & leur postérité sont du premier ordre, sans que les Anglois en donnent d'autre raison que la maxime commune, *partus sequitur ventrem*; c'est-à-dire que les Peres & les Meres étant achetés pour l'esclavage, la nature semble condamner leurs Enfans au même sort. Les autres Domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années, suivant leurs conventions avec les Maîtres, ou suivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de Contrat: elle porte que les Domestiques, qui s'engagent au-dessous de dix-neuf ans, doivent être présentés à la Cour, afin qu'elle détermine leur âge; & qu'ensuite ils seront obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans: mais que s'ils sont plus âgés, leur service ne doit être que de cinq ans.

Les Valets & les Esclaves, de l'un & de l'autre Sexe, sont employés aux mêmes travaux; ils cultivent la terre, ils sement les grains, & plantent le Tabac: leur distinction n'est que dans les habits & la nourriture. Mais le travail des uns & des autres n'est pas plus pénible que celui des Maîtres, qui s'emploient comme eux aux plus rudes exercices de l'agriculture. On reproche injustement, aux Virginiens, de traiter leurs Esclaves avec cruauté. L'Auteur assure que les fonctions de l'esclavage ne sont pas plus laborieuses en Virginie, & n'y prennent pas même une si grande partie du jour, que celles de l'Économie rustique en Europe (*).

Il donne un extrait des loix du País en faveur des Domestiques. 1. Les Cours de Justice doivent recevoir les plaintes des Domestiques, libres ou esclaves, sans en tirer aucune sorte de profit: mais s'il se trouve que le Maître ait tort, la loi le condamne aux frais. 2. Tous les Juges de Paix sont

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Ordre établi
pour les Domestiques.

Loix en leur
faveur.

(9) *Ubi supra*, liv. 4. chap. 9.

(*) Il n'en est pas de même des Iles Angloises, où les Negres sont traités cruellement.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

autorisés à recevoir ces plaintes, & doivent remédier au mal jusqu'aux premières séances de la Cour Provinciale, où les affaires de cette nature se terminent sans appel. 3. Les Maîtres sont soumis à la censure des Cours Provinciales, s'ils ne fournissent point à leurs Domestiques des alimens sains, de bons habits, & un logement commode. 4. Ils sont obligés de se présenter à la Cour, sur la plainte d'un Domestique; & jusqu'à la décision, ils sont privés de son service. 5. Les plaintes d'un Domestique doivent être reçues en tout tems par les Juges de paix, à chaque séance par les Cours; & sans égard aux formalités légales, on doit passer tout-d'un-coup à l'examen de leurs griefs. Si quelque Maître entreprend d'y apporter du délai, ou refuse de se présenter, la Cour est autorisée à lui ôter le Domestique, pour le faire garder à ses frais, ou à le faire vendre au prix courant, qui lui sera restitué après en avoir déduit les frais. 6. Après le Contrat d'engagement, pour les Domestiques libres, un Maître ne peut faire avec eux de nouveau marché, sans l'approbation d'un Juge de Paix. 7. Ils doivent avoir l'entière disposition de l'argent & des effets qui leur viennent d'autre part, ou qu'ils ont apportés. 8. Si quelque Maître a la cruauté de maltraiter un Domestique malade, ou devenu impotent à son service, les Chefs Ecclesiastiques de la Paroisse doivent le faire transporter dans une autre Maison, pour y être nourri aux dépens du Maître jusqu'à la fin de son engagement; après quoi la pension roule sur le compte de la Paroisse. 9. Chaque Domestique libre reçoit de son Maître, à la fin du terme, quinze boisseaux de blé, provision suffisante pour une année entière, & deux habits complets de toile & de laine. Alors, il redevient libre; & rentrant, sans exception, dans tous les Privileges du Pais, il peut prendre trente acres de terre vacantes, pour les cultiver.

Population.

Avec les avantages qu'on a représentés, on ne s'étonnera point que la Virginie ait attiré, par degrés, un grand nombre d'Habitans. Les premiers y étoient venus sans Femmes; & n'osant épouser des Indiennes, dans la crainte d'exposer leur vie, ils se flatterent que l'abondance où ils commençoient à vivre pourroit engager quelques Angloises, sans bien, à venir partager les douceurs de leur situation. Cependant ils n'en voulurent point recevoir sans un certificat de sagesse. Celles qui apportèrent de la vertu n'eurent pas besoin d'autre dot. Loin de leur demander de l'argent, ou des effets, on les achetoit, de ceux qui les avoient amenées, sur le pied de cent livres sterling; & cette espece de Commerce n'excita pas moins d'ardeur dans les Marchands, que la facilité de s'établir en inspiroit aux jeunes Filles. Ensuite lorsqu'il ne resta aucun doute sur les avantages du climat & la fertilité du terroir, des personnes de considération y passèrent avec leurs Familles, soit pour augmenter leur bien, ou pour mettre leur Religion & leur liberté à couvert. Ce fut ainsi qu'après la mort de Charles I, quantité de Roialistes s'y retirèrent, dans la seule vue de se dérober à la tyrannie de l'Usurpateur. Au contraire, la Maison roiale ne fut pas plutôt rétablie, que plusieurs Partisans de Cromwell y chercherent un asyle. Cependant le nombre en fut moins grand que celui des autres, parceque les Virginiens avoient marqué un penchant ouvert pour le parti roial.

roïal. La plupart des Républicains passerent à la Nouvelle Angleterre , autre Colonie qui commençoit à devenir florissante. On a vu combien celle de la Virginie reçut d'accroissement des François , sous le regne de Guillaume III. A l'égard des Criminels qui sont condamnés au bannissement , l'Anonyme , jaloux de l'honneur de sa Patrie , assuré qu'on y en reçoit fort peu , & qu'on s'y est même interdit , par des Loix sévères , la liberté d'en admettre.

ETAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Rien n'attache tant les Virginiens à leur Païs , que la douceur d'un climat , également éloigné des excès du froid & du chaud. On convient que dans la partie la plus habitée , l'air est humide ; ce qui vient des Rivières & des Lagunes , qui sont en grand nombre dans un terrain bas & marécageux : mais vers les Bois , où l'on commence à faire de nouvelles Plantations , il est sec , & l'on n'y voit que des Ruisseaux de l'eau la plus pure , qui se partagent , dès leur naissance , en mille petits bras , pour arroser les Terres voisines. On observe que la Virginie est presque à la même Latitude que la Terre promise , & que ces deux Païs ont plusieurs conformités : ils abondent tous deux en Rivières ; ils sont tous deux situés sur une grande Baie , qui les rend fort propres au Commerce ; & dans l'un , comme dans l'autre , le terroir est d'une singulière fertilité. Mais on avoue que les Virginiens profitent mal de ces avantages , & que l'abondance les a plongés dans une paresse inexcusable. L'Anonyme en déplore les effets : « N'est-il pas honteux , dit-il , qu'on y reçoive d'Angleterre tout ce qui sert à s'habiller , comme les toiles , les étoffes de laine & de soie , les Chapeaux & le cuir , tandis qu'il n'y a point d'endroit au Monde où le lin & le chanvre soient meilleurs ? Les Brebis y portent une bonne toison , mais on ne les tond que pour les rafraîchir. Les Meuriers , dont les feuilles servent à nourrir les Vers à soie , croissent ici naturellement , & ces Vers mêmes y prospèrent ; cependant on n'y fait pas la moindre attention. Il y a beaucoup d'apparence que les fourrures , dont on fait les chapeaux en Angleterre , retournent sous cette forme à la Virginie , d'où elles sont venues. D'ailleurs on y laisse pourrir une infinité de peaux , dont on ne se sert que pour couvrir quelques denrées sèches. Si l'on en tanne quelques-unes pour faire des fouliers aux Domestiques , c'est avec si peu d'intelligence & de propreté , que les Maîtres n'en veulent pas faire usage ; & celui qui s'avise de porter une culotte de peau de Cerf , s'entend reprocher de l'avarice. Enfin les Virginiens sont si paresseux & si mauvais Économes , qu'au milieu des vastes Forêts qui couvrent le Païs , ils font venir d'Angleterre leurs Cabinets , leurs Chaises , leurs Tables , leurs Coffres , leurs Tabourets , leurs Caisses , leurs roues de Charette , & , ce qui paroîtra incroyable , jusqu'à des Balais de Bouleau (10).

Température
de l'air.

On explique pourquoi les Voyageurs Anglois , qui visitent la Virginie , en décrient l'air par leurs plaintes : « ils ont l'imprudence d'y porter pendant tout l'Été leurs habits de drap , & l'injustice de se plaindre ensuite d'un excès de chaleur. Ils s'y gorgent de fruits , souvent sans attendre leur

(10) Relation de la Virginie , l. 4 chap. 18.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

» maturité ; & les dyffenteries, les sievres que cette intempérance leur
» attirent, ils les attribuent à l'air. Comme il n'y a point ici de Villes
» maritimes, & que les Equipages des Navires sont obligés de rouler, pen-
» dant un ou deux milles, les Barriques de Tabac pour les embarquer, ils
» sont échauffés par cet exercice, autant que par l'ardeur du Soleil ; ils boi-
» vent avidement pour se rafraîchir, surtout du Cidre nouveau, qu'ils
» trouvent en abondance chez tous les Habitans, & les coliques qui
» viennent à la suite les font crier, avec l'énergie Angloise, que Dieu
» damne & confonde le País ! Mais ceux, qui sont capables de vivre avec
» modération, trouvent en Virginie un des meilleurs & des plus agréables
» climats du monde (11).

Les incommodités du País se réduisent à trois ; le Tonnerre, quelques jours d'une chaleur plus incommode que dangereuse, & les Insectes nuisibles. On avoue que les coups de tonnerre y sont furieux en Été ; mais au lieu d'y causer beaucoup de mal, ils servent si réellement à rafraîchir & purifier l'air, qu'on les souhaite plus qu'on ne les craint. D'un autre côté, la Virginie n'est pas sujette aux tremblemens de Terre, qui sont si fréquens dans les Antilles. Ce qu'on nomme les jours de chaleur peut être réduit à quelques heures. Elle n'est difficile à supporter, que lorsqu'elle est accompagnée d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive, au plus, que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours sous les Arbres touffus, les Grottes & les Berceaux des Jardins, ou dans des Chambres & des Pavillons exposés au grand air. Mais le Printems & l'Automne sont d'un agrément extraordinaire, dans tous les Cantons de la Colonie. Enfin les Insectes sont les Grenouilles, les Serpens, les Moustiques, ou Moskités, les Punaïses, les Tiques, & les Vers rouges, ou Poux de Bois. On ne disconvient point que les Habitans n'aient beaucoup à souffrir de cette vermine ; mais la vigilance & la propreté peuvent les en garantir.

Les Hivers de la Virginie sont fort courts. Leur durée n'est que d'environ trois mois ; & trente jours après, on y jouit d'un Soleil pur & d'un air serein. Si la gelée y est quelquefois très rude, elle ne dure pas plus de trois ou quatre jours, c'est à-dire jusqu'à ce que le vent change ; car il ne gele jamais que lorsqu'il vient des Monts Apalaches, entre le Nord-Est & le Nord-Ouest. D'ailleurs rien n'approche de la beauté du Ciel, pendant ces courtes gelées. A l'exception de l'Hiver, où les pluies sont fâcheuses par leur excès, elles n'ont rien que de sain & d'agréable. Rarement celles d'Été durent plus d'une demie heure ; elles se font souvent désirer, comme le dédommagement d'une longue sécheresse, pour faire reprendre un air riant à toute la Campagne.

Maladies.

Les maladies du País n'y étant pas causées, comme dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, par un air épais & des brouillards, ni, comme dans les Régions plus méridionales, par une chaleur étouffante, on croit ne les devoir attribuer qu'à l'abus qu'on y fait des présens de la Nature. C'est ainsi, dit l'Anonyme, que j'ai vu non-seulement

des Etrangers, mais d'anciens Habitans, assez peu sensés, dans les chaleurs, pour se coucher presque nus sur l'herbe froide, à l'ombre d'un Arbre, & s'y endormir. D'autres s'y mettent le soir & ne craignent point d'y passer toute la nuit : mais si cette confiance marque la bonne opinion qu'ils ont de l'air du Pais, il ne laisse pas d'arriver quelquefois, comme dans les autres parties du monde, que les vapeurs de la Terre & la rosée font de fâcheuses impressions sur le corps. Il en est de même de ceux qui s'exposent nus à l'air, ou qui boivent de l'eau froide après quelque rude exercice, & des Etrangers qui mangent trop avidement toute sorte de fruits. Mais, en général, il y a si peu de Malades en Virginie, que par une conséquence naturelle on y voit fort peu de Médecins. Si l'on y est quelquefois sujet à la fièvre, l'usage du Quinquina, qui s'y est introduit, en arrête presque toujours les accès ; & d'ailleurs le Pais fournit diverses racines, dont on ne vante pas moins l'infailibilité pour le même effet.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans une Colonie de si grande étendue, il résulte du total, que la Virginie peut porter toutes sortes de Plantes & de fruits. Si, des hautes Montagnes qui sont au Nord-Ouest, & qu'on croit couvertes de neige, il ne venoit souvent un vent froid, qui nuit à la végétation, les Habitans jugent que sans aucun soin ils pourroient conserver, en plein air, pendant toutes les saisons de l'année, les plus délicieux fruits des climats méridionaux : mais l'Eté donne assez de chaleur pour les mûrir en perfection. On distingue particulièrement trois sortes de terroirs, celui du plus bas Pais ; celui du milieu, & le troisième vers les sources des Rivières.

Terroir de la
Virginie.

Vers l'embouchure des Rivières, la Terre est presque partout humide & grasse, propre par conséquent pour les grains les plus grossiers, tels que le Riz, le Chanvre, le Maïs, &c. Il s'y trouve aussi des veines froides, maigres, sabloneuses, & souvent couvertes d'eau, qui n'en sont pas plus stériles, puisqu'elles produisent des Baies de *Huckle* & de *Cran*, des *Chincapins*, &c. D'ailleurs ces parties basses sont presque généralement bien garnies de Chênes, de Peupliers, de Pins, de Cyprès, de Cédres, & de diverses especes d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente jusqu'à soixante-dix piés de haut, sans aucune branche dans cet espace. On y voit même du Houx, du Mirthe, & quantité d'arbrisseaux toujours verts, dont la plupart n'ont point de noms dans les Langues de l'Europe. Le Chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du Pais, le terroir est fort uni, à la réserve de quelques petites Montagnes, & de leurs Vallées, qui sont arrosées par une infinité de Ruisseaux. En quelques endroits, la terre est grasse, noire & forte ; en d'autres, elle est maigre & plus légère. Quelquefois, le fond offre, à peu de distance, de l'argile, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la Marne commune. Le milieu des Langues qui sont entre les Rivières est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger, ou d'argile ; ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des Châtaigniers, des *Chincapins*, & pendant l'Eté une sorte de petites Canes, qui font une

bonne nourriture pour les Bestiaux. Les endroits les plus fertiles sont proches des Rivières & de leurs bras : ils sont couverts de Chênes, de Noiers, d'Hickories, de Frênes, de Hêtres, de Peupliers, & de quantité d'autres Arbres, d'une prodigieuse grosseur.

Vers les sources des Rivières, c'est un mélange de Montagnes, de Vallées & de Plaines, les unes plus fertiles que les autres, où l'on trouve une grande variété de Plantes, d'arbres & de fruits. Dans les endroits marécageux de cette partie, on admire la grosseur des arbres, & l'Auteur doute que dans aucun autre Païs du monde il y en ait d'aussi gros ; il regrette, en même-tems, que leur éloignement de la Mer & des grandes Rivières ne permette point de les embarquer.

Les Rivières & les Anses forment, en divers endroits, des Marais fort vastes, où les pâturages sont excellens. D'autres lieux offrent diverses sortes de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ocre jaune & rouge, de la terre à dégraisser, de la marne, & d'excellente glaise, dont on fait des pipes. Le haut Païs a du charbon, des ardoises, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fusil. A l'égard des Minéraux, la Latitude du Païs, & d'autres circonstances, font juger qu'ils doivent être en abondance ; mais on ne s'est gueres occupé de ce soin. Quelques Mines de fer & de plomb, que le seul hasard avoit fait découvrir, furent abandonnées dans les troubles, & n'ont pas été retrouvées depuis ; mais on connoît des veines de fer en plusieurs endroits. On parla beaucoup, il y a quelques années, d'une Mine d'or, qui s'est comme évanouie. L'Anonyme espère du moins qu'on y trouvera quelque autre Métal. Il assure que les pierres transparentes, qui se voient sur la surface des terres, sont de quelque prix, & que par leur éclat elles approchent plus du Diamant que les pierres de *Bristol* & de *Karry* : elles n'ont, dit-il, que le défaut d'être molles ; mais exposées quelque tems à l'air, elles durcissent. Il ajoute que cette Mine est dans le même lieu que Purchas nomme *Uta-mussak* (12), où étoit autrefois le principal Temple du Païs & le Siège des Grands-Prêtres, sous le regne de *Powhatan*. On y voïoit une pierre d'Autel du plus beau crystal du monde, qui formoit un quarré de trois ou quatre pouces. Un Ministre, nommé *Whitakar*, écrivit autrefois à la Compagnie Angloise, de Henrico où il étoit employé, " qu'à douze mil-
" les des Cascades de la Rivière de James il y avoit un Rocher de crys-
" tal, dont les Indiens faisoient des têtes à leurs fleches, & qu'à trois
" lieues de là on trouvoit une Montagne pierreuse, dont le sommet con-
" tenoit une Mine d'or : que quelques Anglois, employés à cette recher-
" che, aïant porté deux pics de mauvaise trempe, dont la pointe se re-
" brouissoit à chaque coup, ils n'avoient pû pénétrer bien loin dans les
" entrailles de la Mine ; mais que le peu d'or, qu'ils en avoient rapporté,
" s'étoit trouvé fort bon dans l'essai (13). On ne comprend point par quel enchantement la Mine a disparu, ou par quel excès de paresse on ne s'est plus embarrassé d'y travailler.

(12) *Pilgrimage* de Purchas, liv. 4.

(13) *Ubi supra*, l. 2. ch. 3.

Rien ne causa plus d'étonnement aux premiers Anglois, que la multitude & la variété des fruits qu'ils trouvèrent à chaque pas, comme dans un Jardin naturel, où tout croissoit sans culture. On ne s'arrêtera ici, suivant l'ancienne méthode de cet Ouvrage, qu'à ceux qui paroissent les plus propres au Païs (*), tantôt sous les noms Indiens qu'ils ont conservés, tantôt sous ceux qu'ils ont reçus des Anglois. Le Virginien anonyme, qu'on suit particulièrement, ne parle, dit-il, que de ce qu'il connoît.

Il distingue trois sortes de fruits à noïau; des Cerises, des Prunes & des *Perfimons*. Les Cerises viennent dans les Bois, & sont de plusieurs especes, dont deux croissent sur des arbres de la grosseur du Chêne blanc d'Angleterre, & dont l'une porte son fruit par bouquets, comme les grappes de raisin: elles sont toutes deux noires en dehors; mais l'une est rouge en dedans, & d'un goût plus agréable que notre Cerise noire, parce qu'elle n'en a pas l'amertume: l'autre est blanchâtre en dedans, & d'un goût fade, qui n'empêche point que les petits Oiseaux n'en soient très friands. Une troisième espece croît plus loin dans le Païs, & se trouve le long des Rivières sur de petits Arbres de la grosseur de nos Pêchers. C'est la plus agréable Cerise du monde. Sa couleur est un pourpre foncé. Elle est fort petite: les Oiseaux ont tant d'avidité pour le fruit, qu'ils n'attendent pas sa maturité pour le dévorer. Cette raison le rend extrêmement rare, & les Anglois n'ont encore trouvé aucun moyen de le conserver du moins dans leurs Vergers.

La Virginie a deux sortes de Prunes sauvages, toutes deux petites; mais du goût de notre meilleur Damas. Ce que les Indiens nomment *Perfimons* en est une autre espece, que Smith, Purchas, & Laet après eux, appellent *Prune des Indes*; nom que l'Anonyme juge trop vague. On trouve des *Perfimons* de différentes grosseurs. Le goût en est fort âpre, s'ils ne sont tout-à-fait mûrs; mais dans leur maturité, rien n'approche de leur agrément. Quelques Curieux les font sécher, pour en composer une pâte, qui, détrempée dans l'eau, forme une excellente liqueur.

Toutes les baies de la Virginie sont bonnes dans leurs especes. On y distingue trois sortes de Mûres, deux noires & une blanche: les noires, & longues de la grosseur du pouce, passent pour les meilleures. Les deux autres n'ont rien qui diffère des nôtres dans la figure, mais leur goût est d'une douceur fade. Leurs Arbres sont fort gros, & croissent avec une vitesse surprenante. Les feuilles des trois especes servent également à nourrir les Vers à soie. On nomme *Huckles* trois sortes de baies, qui croissent sur des Buissons de différentes hauteurs, depuis deux jusqu'à dix piés. Elles aiment les Vallées & les lieux convertis. Le goût n'en est pas le même; mais il est fort agréable dans chaque espece, surtout dans les grosses. Les baies de *Chau* viennent dans des lieux bas & steriles, sur de petits buissons qui approchent beaucoup de nos Groseillers: elles ont un goût excellent, qui n'est pas celui de la Groseille, quoique Smith l'y compare. Il les appelle *Raw-comers*; apparemment parcequ'il n'en avoit vû que de vertes. La Framboise sauvage est si bonne en Virginie, qu'on la préfère à

(*) Ce qui est commun aux autres Contrées, est renvoyé à l'Histoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

celles qu'on y a transplantées d'Angleterre. Les Fraises y sont délicieuses; elles croissent partout, dans les Bois & dans les Champs: & quoique la plupart des Animaux en mangent avidement, elles sont en si grande abondance, qu'on ne prend gueres soin d'en planter.

Les Châtaignes de la Virginie sont plus petites que celles de France; quoique leurs arbres soient d'une extrême hauteur, & sont à peu-près de même goût. Les *Chincapins* sont un fruit de la même substance que la Châtaigne, mais moins gros que le Gland, & couvert aussi d'une double écorce. On vante son goût. Il croît sur de grands buissons, dans les lieux stériles. Tous les lieux marécageux, & ceux qui sont voisins des sources, sont couverts de Noisetiers, & ces Arbrisseaux le sont de fruits. Les *Hickories*, dont on distingue plusieurs espèces, sont les fruits d'un grand arbre. Ils sont revêtus d'une coquille fort dure, qui l'est d'une tunique verte; & la substance du fruit est couverte d'une pellicule, dont on a peine à la séparer. C'est une espèce de noix, dont le goût n'est pas sans agrément. On en distingue une autre, sous le nom de *Black-nut*, ou noix noire, plus grosse du double que les nôtres, & renfermée dans une coquille épaisse & sale, dont on ne la détache point aisément. Ce fruit est d'un goût très rance, mais il donne beaucoup d'huile.

L'Anonyme a remarqué, dans les Bois de la Virginie, sept différentes sortes de Glands. Ceux du Chêne verd bourgeonnent, meurent & tombent presque toute l'année: ils sont beaucoup plus gros que les autres, & l'on en pourroit tirer une très bonne huile. Aussi les Bêtes sauvages en mangent-elles avidement.

Observations
sur les Vignes
de la Virginie.

Les observations de l'Anonyme sont curieuses sur le raisin. Il en croît naturellement, dit-il, une grande variété, dont quelques-uns sont très doux, & d'un goût fort agréable. D'autres sont fort âpres, & seroient peut-être de meilleur usage pour en faire du vin ou de l'eau-de-vie. J'ai vu, continue-t-il, de gros arbres couverts d'un simple sep, & cachés sous les grappes, & j'en ai distingué jusqu'à six différentes sortes. Deux viennent entre les bancs de sable sur les extrémités des terres basses, & dans les Iles voisines de la grande Baie: les grappes en sont petites, & rares sur la souche, qui est d'ailleurs fort basse, mais le raisin en est exquis; & quoiqu'il croisse sans aucune culture, chaque grain a la grosseur des Groseilles de Hollande. On en trouve de blancs & de bleus, mais ils sont à peu-près de même goût. Une troisième espèce croît dans les Marais & sur les Côteaux. Les grappes en sont petites, comme le sep qui les porte; mais le grain est de la grosseur de nos Prunes sauvages. Dans leur maturité même, il a le goût acre; & cette apparence trompeuse l'a fait nommer *raisin de Renard*. Cependant, il est de très bon goût, lorsqu'il est cuit; & l'on en fait des Tartes, que l'Auteur vante beaucoup. Il ne doute pas que ce raisin ne put être perfectionné par une sage culture. De deux autres espèces, fort communes dans tout le País, l'une est noire en dehors & l'autre bleue; mais toutes deux portent beaucoup de fruits. On pourroit les subdiviser en plusieurs classes, dont chacune diffère en couleur, en grosseur & en goût: mais l'Anonyme en fait une distinction plus simple, qui est celle de la première & de la dernière saison. Les raisins de la pre-

miere sont beaucoup plus gros , plus doux , incomparablement meilleurs que les autres. Quelques-uns de cette espece sont tout-à-faits noirs , d'autres bleus ; il y en a même qui mûrissent six semaines ou deux mois avant les autres. Ceux-ci demeurent ordinairement sur le sep jusqu'à la fin de Novembre , ou même de Décembre , sont moins gros & d'un goût moins agréable. C'est de la premiere de ces deux especes , que les François établis à Monacan ont tenté de faire du vin rouge. On lui a trouvé du corps & de la vigueur , quoiqu'il ne fût fait que de grappes cueillies dans les Bois ; & l'Anonyme , qui a perdu de vue cette entreprise , ne doute point qu'on n'ait transplanté des seps , pour en faire des vignobles réguliers. Cependant il se fait une objection , qui mérite d'être rapportée dans ses termes.

» On dira peut-être que le même dessein aiant été conçu à la Caroline , plusieurs François y sont passés dans l'espérance d'y faire du vin , & que leurs efforts n'ont pas réussi. J'en conviens : mais qu'il me soit permis d'expliquer le progrès de leur travail , & les obstacles qui le firent échouer. Le Pin & le Sapin sont si nuisibles à la Vigne , que suivant les observations elle ne prospere jamais lorsqu'elle est exposée aux influences de ces arbres : ils croissent dans les lieux bas , voisins des Rivières ; jusques-là , que si l'on y défriche une Terre , le premier arbre qu'on y voit repousser est toujours un Pin , quoique peut-être il n'y en eût point auparavant. La Vigne , au contraire , croît plus heureusement sur les Côteaux , sur le gravier , & dans le voisinage des Fontaines. Or les Vignes , qu'on a plantées à la Caroline , ont été placées non-seulement près de l'eau salée , qui leur est mortelle , mais , pour comble de méprise , sur des Terres basses où le Pin se multiplie beaucoup. L'essai qu'*Isaac Jamart* , Négociant François , avoit fait d'abord en Virginie au-dessous de l'anse nommée *Archers-Hope creek* , avoit manqué de succès , pour avoir été sujet à tous ces désavantages ; & son exemple n'empêcha point qu'on ne commît la même faute à la Caroline , en plantant des Vignes le long des Rivières salées & dans des lieux bas , d'où l'on avoit arraché les Pins. Depuis peu le Chevalier *Johnson* , un des derniers Gouverneurs de la Caroline , en a fait planter sur des Côteaux ; mais il est à craindre que ses démêlés avec la Colonie n'en arrêtent le succès (14).

Une sixieme sorte de raisin , plus agréable que toutes les autres , & de la grosseur du Muscat blanc , ne se trouve que sur les frontieres de la Virginie , vers les sources des Rivières. Le sep qui le porte est fort petit , & ne monte pas plus haut que la Plante , ou le buisson , qui lui sert d'appui , L'avidité des Oiseaux , & même des Bêtes sauvages qui y peuvent atteindre , est si grande pour le raisin de cette espece , qu'il s'en trouve rarement de mûr ; mais l'Anonyme est persuadé qu'on en feroit un excellent Vin.

Les Anglois n'ont pas toujours manqué d'attention pour ces riches présents du Ciel. Dès l'année 1622 , qui précéda celle du massacre , époque fatale de la ruine d'une infinité d'utiles projets , on fit passer d'Angleterre en Virginie quelques Vignerons François , pour faire l'essai d'une bonne

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

culture. Ils furent si frappés des avantages du climat, que dans leurs Lettres à la Compagnie Angloise, ils assuroient qu'il l'emportoit beaucoup sur leur Province de Languedoc; que les Vignes y croissoient partout en abondance; qu'il s'y trouvoit des raisins d'une si étrange grosseur, qu'ils les avoient pris pour un autre fruit, avant que d'en avoir vu les pepins; qu'après avoir taillé les Vignes, ils en avoient planté de simples branches à la Saint Michel, & qu'elles avoient donné du fruit au Printemps d'après; enfin qu'ils n'avoient entendu parler de rien d'approchant, dans aucun autre Pais du monde (15). L'Anonyme confirme leur témoignage par sa propre expérience: elle lui a réussi merveilleusement sur le sep naturel du Pais, & sur du Plant venu de l'Europe. Mais depuis le tems qu'on a marqué, une incroyable négligence ferme les yeux aux Virginiens sur leurs intérêts.

L'arbre qui porte le miel, & celui qui donne du Sucre, croissent en Virginie vers les sources des Rivières. Le miel est contenu dans une gousse épaisse & fort enflée, qu'on prendroit de loin pour une cosse de Pais ou de Fèves. Le Sucre d'Arbre n'est qu'une liqueur, qui découle du tronc percé, & qu'on fait bouillir au feu. De huit livres de cette liqueur, on en fait une de Sucre: il est humide, mais brillant, d'un beau grain; & sa douceur approche de celle de la Cassonade. Il n'y a pas longtems que les Virginiens ont fait cette découverte. Quelques Soldats, qu'on avoit envoyés sur les Frontières, étant à se reposer dans un Bois, à quarante milles des Quartiers habités de la Rivière de Patowmek, apperçurent un suc épais qui distilloit de quelques troncs d'arbres, & dont le Soleil avoit même fait candir une partie. La curiosité leur en fit goûter; & le trouvant fort doux, ils conçurent qu'on en pouvoit faire du Sucre. Malheureusement ces arbres sont trop éloignés des lieux habités, pour devenir fort utiles au commerce (16).

Découverte des
baies dont on fait
de la Cire verte.

On trouve vers l'embouchure des Rivières, le long de la Mer & de la Baie, & dans le voisinage de plusieurs Anses, une espèce de Myrthe, dont les baies donnent une cire d'un très beau verd, dure, cassante, propre à faire de la bougie qui ne salit point les doigts, qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs, & qui jette une odeur fort agréable. On attribue cette découverte à un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui ayant trouvé le secret de fondre les baies, en fit aussi une emplâtre d'une singulière vertu. Pour l'un ou l'autre de ces usages, on les fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que le noiau qui est au milieu, & qui fait à peu-près la moitié de leur grosseur, soit détaché de la substance qui le couvre (*).

Bois, Plantes,
& racines de teinture.

L'Eglantier de la Virginie ressemble un peu à la Salspareille, & porte des baies de la grosseur d'un Pois, rondes, d'un cramoisi fort luisant, dures, & si polies qu'elles peuvent servir à divers ornemens. On y trouve

(15) On trouve quelques-unes des Lettres de ces François, dans le quatrième Tome de Pilgrimage de Purchas.

(16) La plupart des sucres doux, qui distillent des arbres, peuvent être réduits en sucre; témoin l'*Elaeomeli* des Anciens, qui n'étoit que de la sève de bouleau. L'*Hortus Malaba-*

ricus donne un long détail de la manière dont on cuit & l'on raffine le *Jagra* des Indes Orientales, qui est un sucre composé de la liqueur du Cocotier.

(*) On verra que la Louisiane donne les mêmes baies aux François.

non-seulement

non-seulement plusieurs bois de teinture , mais quantité de plantes & de terres , dont on tire les plus belles couleurs. Le *Pucoon* & le *Muskajun* sont deux racines que les Indiens emploient à se peindre en rouge. Le *Sehumak* & le *Sassafras* donnent un jaune foncé. Le *Wasebur* est une Plante , le *Chapakour* une racine , & le *Tangomokonomingé* une écorce , qui donnent aussi de belles teintures. La *Serpentine* , antidote si vanté contre toute sorte de venins & de maladies pestilentielle , n'est meilleure nulle part qu'en Virginie. On fait le même éloge d'une racine qu'on nomme *Serpent à Sonnette* , parcequ'elle guerit la morsure du redoutable Serpent de ce nom. Elle opere dans l'espace de deux ou trois heures , par le vomissement & les sueurs. La Plante , que les Historiens ont nommée *Pomme de James-town* parcequ'elle ressemble beaucoup à la Pomme épineuse du Pérou , joint à la vertu de rafraichir , des qualités fort dangereuses lorsqu'on en mange avec excès. Quelques Anglois nouvellement arrivés , aiant jugé qu'on la pouvoit manger cuite , en firent une salade bouillie à l'eau , qui produisit d'étranges effets : « ils devinrent tous im-
« becilles , pendant plusieurs jours : l'un passoit le tems à souffler des plu-
« mes en l'air ; un autre à darder des pailles ; un troisieme , se tapissant
« dans un coin , faisoit les grimaces d'un Singe ; un quatrieme ne cessoit
« point d'embrasser ceux qu'il rencontroit & leur rioit au nez , avec mille
« postures bouffones. On fut obligé de les enfermer l'espace d'onze jours ,
« qui fut la durée de cette phrénésie ; & pendant ce tems , ils prenoient
« plaisir à se rouler dans leurs excréments. L'usage de la raison leur re-
« vint , mais sans aucun souvenir de ce qui leur étoit arrivé.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.
Herbes & raci-
nes salutaires.

Pomme de Ja-
mes-town , & ses
effets.

Pendant la plus grande partie de l'année les Plaines & les Vallées de la Virginie sont couvertes de fleurs. On n'approche point d'un Bois , sans être frappé de la variété d'odeurs qu'il exhale. Entre les fleurs , on vante la beauté extraordinaire des Impériales , des Cardinales , & des Molea-
sines. Le Virginien anonyme en décrit une , à laquelle on ne connoit rien de semblable dans aucune Relation. « Un jour , dit-il , me prome-
« nant à quelque distance de ma Plantation , je distinguai une fleur de
« la grosseur d'une Tulipe , & qui lui ressembloit beaucoup aussi par la
« tige. Elle étoit couleur de chair , couverte d'un duvet à l'une de ses
« extrémités , & toute unie à l'autre. Sa figure représentoit les parties
« naturelles de l'Homme & de la Femme , jointes ensemble. Après avoir
« découvert cette rareté , j'engageai un de mes Amis à l'aller voir avec
« moi , en me contentant de lui dire qu'il n'avoit peut-être jamais vû
« ce que j'allois lui montrer. Je cueillis cette fleur , que je lui donnai.
« C'étoit un Homme grave , qui parut comme honteux de ce badinage
« de la nature. Il jeta la Fleur , avec une espece d'indignation ; & je
« ne pus l'engager à la reprendre , pour l'observer mieux.

Fleur mon-
strueuse.

Le beau Laurier qui porte des Tulipes , un autre gros arbre qui en porte aussi , & que les Virginiens nomment Tulipier , un Carouge qui ressemble beaucoup au Jasmin , & divers Pommiers sauvages , sont autant d'arbres odoriférans qui parfument les Bois.

On ne parle point ici des racines & des grains qui servent d'aliment aux Indiens , ni des Animaux & des Poissons du País , parcequ'ils diffé-

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Figure des In-
diens de la Vir-
ginie.

Habits des Hom-
mes & des Fem-
mes.

rent peu de ceux des autres parties de l'Amérique Septentrionale, dont on remet à traiter dans un même article. Mais quoiqu'on se propose aussi de rassembler, sous un même point de vue, ce que la plupart des Habitans de cette vaste Région ont de commun dans leurs mœurs & leurs usages, plusieurs différences, observées dans ceux de la Virginie & des autres Colonies Angloises, demandent ici quelque explication.

Les Naturels de la Virginie sont communément de la plus haute taille des Anglois. Ils sont droits & bien proportionnés. La plupart ont les bras & les jambes d'une beauté merveilleuse. On ne leur voit pas la moindre imperfection sur le corps; & les Anglois n'en ont jamais connu de nain, de bossu ou de contrefait. Leurs Femmes se retirent seules dans les Bois, pour se délivrer de leurs Enfans, & l'on assure qu'elles enterrent sur-le-champ ceux qui viennent au monde avec quelque défaut.

La couleur des deux sexes est un brun châtain, qui est beaucoup plus clair dans l'Enfance, mais que l'ardeur du Soleil, & la graisse dont ils s'enduisent le corps, rendent plus foncé par degrés. Leurs cheveux sont d'un noir de charbon. Ils ont aussi les yeux fort noirs, & ce regard louche qu'on observe dans la plupart des Juifs. Presque toutes les Femmes sont d'une grande beauté: elles ont la taille fine, les traits délicats; en un mot il ne leur manque qu'un beau teint.

Les Hommes se coupent les cheveux, de différentes formes, & s'arrachent le poil de la barbe avec une coquille de moule: mais les plus distingués gardent une longue tresse derrière la tête. L'usage commun des Femmes est de porter leurs cheveux fort longs, flottans sur le dos, ou noués en une seule tresse, avec un filet de grains. Dans l'un & l'autre sexe, les Chefs ne paroissent jamais sans une espèce de Couronne, large de cinq ou six pouces, ouverte au-dessus, & composée de coquilles & de baies, qui forment plusieurs figures, par un mélange curieux de traits & de couleurs. Ils portent aussi quelquefois, autour de la tête, un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun vont tête nue; mais, sans autre règle que le caprice, ils la parent de grandes plumes. L'Habit des Chefs est une sorte de Manteau fort ample, dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & qu'ils lient quelquefois d'une ceinture autour des reins. Le haut prend juste sur les épaules, d'où le reste pend jusqu'au dessous des genoux. Ils ont, sous ce manteau, une pièce de toile, ou une petite peau, attachée autour au-dessous du ventre, qui s'étend jusqu'au milieu de la cuisse. Le Peuple n'a qu'un cordon autour des reins, & passe entre les cuisses une bande de toile ou de peau, dont chaque bout, devant & derrière, est soutenu par le cordon. Ceux qui portent des souliers, usage qui n'a rien de fixe, & qui dépend des occasions, les font de peau de Daim, à laquelle ils joignent une seconde pièce par dessous, pour rendre la semelle plus épaisse: cette chaussure est serrée au-dessus du pied avec des cordons, comme on ferme une bourse, & les cordons sont noués autour de la cheville. On fait observer que les Femmes, fort différentes ici de celles des autres Païs de l'Amérique, ont le sein petit, rond, & si ferme, que dans la vieillesse même on ne leur voit presque jamais les mamelles pendantes. Elles sont d'ailleurs pleines d'esprit, tou-

Differents Atours

dont les Indiens se parent dans leurs Danses

A.A. Bonnets de Plume



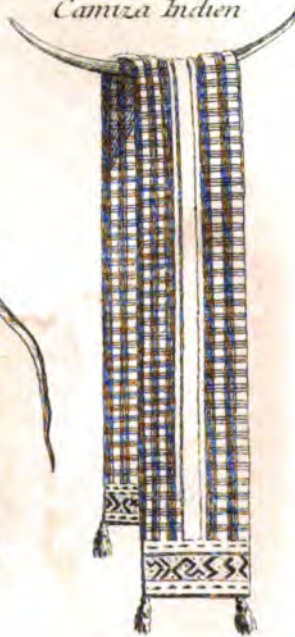
A



A

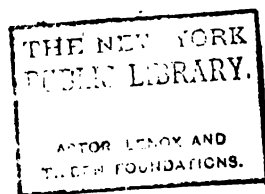


Camiza Indien



Couyou
ou
Tablier Indien





jours gaies , & leur sourire est d'un agrément qu'on ne se lasse point de vanter. Il ne manque rien non plus à leur sagesse ; & l'Anonyme reproche à ceux qui les accusent de libertinage , d'être sans goût pour les agrémens d'une liberté honnête. Mais c'est aux Graveurs , qu'il faut laisser le reste de cette peinture dans les Planches.

Les Indiens de la Virginie & des Païs voisins forment entr'eux des Communautés , qui sont quelquefois de cinq cens Familles dans une même Bourgade : ordinairement chacune de ces Habitations est un Roïaume ; c'est-à-dire que le pouvoir du Roi , ou du Chef , ne s'étend point au-delà. Mais quelques-uns de ces petits Monarques regnent sur plusieurs Bourgades , qui se trouvent réunies , sous ses Loix , par droit de conquête ou de succession. Ils ont , dans chacune , des Vicerois , ou des Lieutenans qui paient un tribut au Maître , & qui sont obligés de le suivre à la guerre avec leurs propres Sujets. Les Maisons de ces Indiens se bâtissent à peu de frais : ils coupent de jeunes arbres , dont ils enfoncent le gros bout en terre ; & repliant le sommet , ils attachent l'un à l'autre avec des bandes d'écorce d'arbre. Les plus petites de ces Cabanes sont de figure conique , à peu-près comme une ruche d'Abeilles ; mais les grandes sont oblongues , & les unes comme les autres sont couvertes de grands lambeaux d'écorce d'arbre. On y laisse de petits trous , qui donnent passage à la lumière , & qui se ferment dans le mauvais tems. Le Foïer est toujours au milieu de la Cabane. Si les Habitans ne s'éloignent pas beaucoup de leur demeure , ils ne ferment leur porte que d'une simple natte : mais pendant un long voïage , ils la barricadent avec de gros troncs de bois. Chaque Maison n'a qu'une seule Chambre. Ils y couchent le long des murs , sur des lits de Cannes & de branches , soutenus par des fourchettes à quelque distance de terre , & couverts de nattes & de peaux. En Hiver , ils se placent autour du feu , sur de bonnes fourrures. Dans leurs Voïages , ils n'ont pas l'usage des Hamaks ; & l'herbe leur sert de lit , sous le premier arbre. Les fortifications de leurs Bourgades consistent dans une palissade de dix ou douze piés de hauteur , dont ils triplent les pieux quand ils se croient menacés de quelque danger : mais , en paix , ils négligent ordinairement cette défense , excepté pour la Cabane Roïale , qui n'est jamais nue , & dans l'enceinte de laquelle ils ont toujours un certain nombre d'édifices , qui suffisent pour contenir tout le monde , dans le cas d'une surprise.

Ces usages sont fort éloignés de la barbarie , qui semble augmenter à mesure qu'on avance vers le Nord. On passe sur tout ce qui regarde leurs mœurs , & leurs cérémonies de guerre & de paix ; deux points , sur lesquels ils diffèrent peu des Indiens plus Septentrionaux ; mais leur Religion & leur culte méritent d'autant plus d'observations , qu'on ne connoît rien de semblable dans la même parlie du Continent d'Amérique. Le témoignage du Virginien anonyme est à couvert ici de toute sorte d'exception.

Il se croit obligé , dit-il , de rapporter naïvement ce qu'il a vérifié par ses yeux. » Dans plusieurs voïages qu'il fit aux Bourgades Indiennes , il se procura l'occasion de converser familièrement avec quelques-uns des

ETAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Gouvernement.

Forme des Maisons & Bourgades.

Religion des Indiens de la Virginie.

Quicocosan ;
ou Temple que le
hasard fait découvrir.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

» principaux Habitans , & jamais il ne put rien tirer de leur bouche ;
 » parcequ'ils regardent la révélation de leurs principes comme un sacrilège : mais une aventure imprévue lui en fit découvrir quelque chose.
 » Un jour , qu'il se promenoit dans les Bois , accompagné de quelques
 » Amis , le hazard le fit tomber sur le *Quioccosan* , ou le Temple des
 » Indiens , dans le tems où toute la Bourgade étoit assemblée , pour tenir
 » Conseil sur les bornes de quelques Terres que les Anglois leur
 » avoient cédées. L'occasion ne pouvant être plus favorable , il résolut de
 » la saisir , à toute sorte de risques , & de prendre une parfaite connoissance
 » de ce *Quioccosan* , dont ils cachent soigneusement la situation
 » aux Anglois. Après avoir dégagé la porte , de douze ou quinze troncs
 » d'arbres dont elle étoit bouchée , il y entra , lui & ses Compagnons.
 » Au premier coup d'œil , ils n'apperçurent que des mutailles nues , avec
 » un Foyer au milieu ; ce qui les fit douter , s'ils n'avoient pas pris une
 » Cabane ordinaire pour un Temple. Sa forme n'étoit pas différente de
 » celle des autres. Elle avoit environ dix-huit piés de large , sur trente
 » de long , un trou au toit , pour le passage de la fumée , & la porte à
 » l'un des bouts. En dehors , à quelque distance du Bâtiment , il y avoit
 » une enceinte de pieux , dont les sommets étoient peints , & représentoient
 » des visages d'Hommes en relief : mais les curieux Anglois ne
 » découvrant dans tout le Temple aucune fenêtre , ni d'autre endroit que
 » la porte & le trou de la cheminée par où la lumière pût entrer , commençoient
 » à perdre l'espérance , lorsqu'ils remarquèrent , à l'extrémité opposée
 » à la porte , une séparation de nattes fort serrées , qui renfermoient
 » un espace où l'on ne voioit pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord
 » quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténèbres : mais ils y
 » entrèrent , en tâtonnant de côté & d'autre. Vers le milieu de ces
 » enclos , qui avoit environ dix piés de longueur , ils trouvèrent de grandes
 » planches , soutenues par des pieux ; & sur ces planches , trois nattes
 » roulées & cousues , qu'ils se hâtèrent de porter au jour , pour voir
 » ce qu'elles contenoient. Sans perdre de temps à les délayer , ils coupèrent
 » les fils avec leurs couteaux , & leur unique soin fut de ne pas endommager
 » les nattes. Dans l'une , ils trouvèrent quelques ossemens , qu'ils prirent
 » pour des os d'Homme ; & l'os d'une cuisse , qu'ils mesurèrent , avoit
 » deux piés neuf pouces de long. Dans l'autre il y avoit quelques
 » *Tomahaukes* à l'Indienne (17) , bien peintes & bien gravées , qui
 » ressembloient aux coutelas dont les Gladiateurs se servent en Angleterre ,
 » avec cette différence qu'elles étoient d'un bois dur & pesant , & n'avoient
 » point de garde pour couvrir la main. A l'une on avoit attaché la barbe
 » d'un Coq-d'Inde ; & les deux plus longues de ses ailes pendoient au
 » bout , par un cordon de cinq ou six pouces. La troisième natte
 » contenoit diverses piéces de rapport , que les Anglois prirent pour
 » l'Idole des Indiens : c'étoit d'abord une planche de trois piés & demi
 » de long , au haut de laquelle on voioit une entaillure pour y enchaîner
 » la tête , & des demi-cercles vers le milieu , cloués à quatre
 » pouces du bord , qui servoient à représenter la poitrine & le ventre
 » (17) C'est apparemment ce que les Relations Françaises nomment *Macanas* , ou *Casse-tête*.

Idole trouvée
dans le *Quioccosan*.

la Statue. Au-dessous, il y avoit une autre planche, plus courte de la moitié que la précédente, & qu'on y pouvoit joindre avec des morceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendoient à quinze ou seize pouces du corps, & paroissoient destinés à former la courbure des genoux. D'ailleurs il y avoit, dans la même natte, des rouleaux qui sembloient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pièces de toile de coton, bleu & rouge. Les Anglois mirent ces habits sur les cercles, pour en faire le corps; ils fixerent les bras & les jambes, & dans cet état, ils se firent une idée assez juste de la Statue; mais ils ne trouverent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir employé plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu où ils les avoient trouvées.

L'Auteur jugea que cette Idole, revêtue de ses ornemens, étoit capable d'imprimer du respect, dans un lieu obscur où le jour ne pouvoit être introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on pouvoit relever facilement. D'un autre côté il ne douta point que les Prêtres, y entrant seuls, ne pussent remuer les jambes & les bras de la Statue, sans que leur ruse fut apperçue. Il ajoute que tous les Indiens ne donnoient pas le même nom à leur Idole : les uns l'appelloient *Okos*, d'autres *Quioco* ou *Kioufa*.

On lit, dans la Relation du Pere Hennepin (18), que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qu'il eut occasion de connoître dans ses longues courses, ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont incapables des raisonnemens communs à l'espèce humaine : il assure qu'ils n'ont aucune cérémonie extérieure d'où l'on puisse conclure qu'ils reconnoissent quelque Divinité, & qu'on ne voit parmi eux, ni Sacrifices, ni Temples, ni Prêtres. Au contraire, le Baron de la Hontan leur attribue des notions raffinées & des argumens subtils. Le Virginien anonyme, s'écartant de l'un & de l'autre, accuse le premier d'erreur, & l'autre d'exagération. Comme on ne peut supposer, dit-il, que les Indiens de la Virginie & des autres Colonies Angloises soient plus ou moins éclairés que ceux de la même partie du Continent, avec lesquels ils ont de fréquentes communications, il juge des lumières de toutes ces Nations Barbares par celles qu'il trouva dans un Indien, des plus honnêtes & des plus sensés de sa Colonie. Ces qualités, qu'il lui connoissoit, lui aiant fait désirer de l'entretenir, il trouva le moyen de l'attirer seul dans sa Plantation, il lui fit boire beaucoup de vieux Cidre, près d'un bon feu, pour le faire parler avec ouverture; & lorsqu'il le crut bien échauffé par la liqueur, par le feu & par ses caresses, il lui demanda quel étoit le Dieu des Indiens, & quelle idée ils en avoient? Il me répondit naturellement, raconte l'Anonyme, qu'ils croioient un Dieu plein de bonté, qui demeurait dans les Cieux, & dont les benignes influences se répandoient sur la terre. Je lui dis qu'on les accusoit d'adorer le Diable; & le voiant balancer, je lui demandai pourquoi ils n'adoroient pas plutôt ce Dieu bon, qu'ils reconnoissoient Auteur de tous les biens? Il

Explication
donnée par un
Sauvage.

ETAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

» me répondit qu'à la vérité Dieu étoit l'Auteur de tous les biens , mais
» qu'il ne se mêloit pas de les distribuer aux Hommes : que les aban-
» donnant à eux-mêmes il leur laissoit la liberté d'user des biens qu'il
» étoient son ouvrage , & de s'en procurer le plus qu'ils pouvoient ; que
» par conséquent il étoit inutile de le craindre & de l'adorer : au lieu
» que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit , que j'appellois le Diable ,
» il leur enleveroit tous ces biens que Dieu avoit donnés à la terre , &
» leur enverroit la guerre , la famine & la peste ; que pendant que Dieu
» jouissoit de son bonheur dans le Ciel , ce méchant Esprit étoit sans
» cesse occupé de leurs affaires , qu'il les visitoit souvent , & qu'il étoit
» dans l'air , dans le tonnerre & les tempêtes.

» Je lui parlai ensuite de l'Idole qu'ils adoroient dans leur Quiocco-
» san , & je l'assurai que c'étoit un morceau de bois insensible , fait par
» la main des Hommes , qui ne pouvoit entendre , ni voir , ni parler ,
» incapable par conséquent de leur faire ni bien ni mal. Il parut embar-
» rassé. Il hésita. J'entendis quelques mots entrecoupés , tels que : ce sont
» nos Prêtres. . . ils nous disent. . . ils nous font croire. . . ce sont nos
» Prêtres. Alors il m'assura que sa conscience ne lui permettoit pas de m'en
» dire davantage.

L'application , que le Virginien apporta long-tems au même sujet , lui
fit observer que les Devins ont beaucoup de pouvoir sur ces Indiens ;
qu'ils leur tiennent lieu de Prêtres ; qu'ils font leur Service religieux &
leurs enchantemens dans une Langue générale , qu'il croit celle des Al-
gonquins ; qu'ils n'épargnent point les Sacrifices au mauvais Esprit ; qu'au
commencement de chaque saison , ils lui offrent les prémices des Fruits , des
Oiseaux , du Bétail , du Poisson , des Plantes , des Racines , & de tout ce qui
peut causer quelque profit ou quelque plaisir. Ils renouvellent leurs offrandes ,
lorsqu'ils reviennent avec succès de la guerre , de la Chasse & de la Pêche.

En-hautement
rapporté par
Smith.

Smith fait le récit d'un enchantement dont il fut témoin à Pamunky ,
pendant qu'il y étoit Prisonnier. A la pointe du jour , dit-il , on alluma
un grand feu dans une Maison longue , & l'on y étendit des nattes , sur
l'une desquelles on me fit asséoir. Alors mes Gardes ordinaires reçurent
ordre de sortir. Je vis entrer aussi-tôt un grand Homme , d'un air rude ,
dont le corps étoit peint de noir , & qui avoit sur la tête un paquet de
peaux de Serpens & de Belettes , farcies de mousse , dont les queues ,
attachées ensemble , formoient au-dessus une espece de houppe , & dont
les corps , flottans sur ses épaules , lui cachotent presque entièrement le vi-
sage. Une Couronne de plumes soutenoit cet ornement bizarre. Il avoit
à la main une sonnette , qu'il fit retentir longtems en faisant mille pos-
tures grotesques. Ensuite il commença son invocation d'une voix forte ,
& se mit à tracer un cercle autour du feu , avec de la farine. Alors , trois
autres Devins , peints de noir & de rouge , à l'exception de quelques par-
ties des joues , qui étoient de blanc , vinrent sur la scène avec diverses
gambades. Ils commencerent tous à danser autour de moi ; & bientôt il
en parut trois autres , aussi difformes que les premiers , mais les yeux peints
seulement de rouge , avec plusieurs traits blancs sur le visage. Après une
assez longue danse , ils s'assirent tous vis-à-vis de moi , trois de chaque

côté du Chef ; & tous sept ils entonnerent une chanson , qui fut accompagnée du bruit des sonnettes. Lorsque cette étrange musique fut finie , le Chef mit à terre cinq grains de blé , il ouvrit les bras , & les étendit avec tant de violence , que ses veines parurent s'enfler. Il fit alors une courte prière , après laquelle ils poussèrent tous un soupir. Ensuite il remit trois grains de blé à quelque distance des autres , & le même exercice fut répété jusqu'à ce que les grains formerent trois cercles autour du feu. Ils prirent alors un paquet de petites branches , apportées pour cet usage , dont ils mirent une dans chaque intervalle des grains. Cette opération dura tout le jour. Ils le passèrent , comme moi , sans prendre aucune sorte d'aliment ; mais à l'entrée de la nuit , ils se traitèrent de ce qu'ils avoient de meilleur. La même cérémonie fut recommencée trois jours de suite , sans que je pusse deviner à quoi elle devoit aboutir. Enfin ils me dirent que la Nation avoit voulu savoir si j'étois bien ou mal disposé pour elle ; que le cercle de farine signifioit leur País , les cercles de grains les bornes de la Mer , & les petites branches ma Patrie. Ils s'imaginent , ajoute Smith , que la terre est platte & ronde , & que leur País est au milieu.

Un Colonel Anglois , nommé M. Byrd , a rendu solennellement témoignage d'un fait qui s'étoit passé sous ses yeux. On éprouvoit tous les maux d'une grande sécheresse vers les sources des Rivières , surtout dans la partie haute de la Rivière de James , où M. Byrd emploioit quantité de Negres à ses Plantations. Il étoit si respecté de tous les Indiens voisins , que son seul nom suffisoit pour les contenir sous le joug. Un d'entr'eux parut touché de voir périr le Tabac d'un Homme si cher , & vint offrir à l'Inspecteur de faire tomber de la pluie , s'il vouloit lui promettre , au nom du Colonel , qui étoit absent , deux bouteilles de liqueur Angloise. Quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence de pluie , & que l'Inspecteur n'eût pas beaucoup de confiance à la magie Indienne , les deux bouteilles furent promises au retour du Maître. Aussi-tôt l'Indien entreprit ses conjurations , ce qui s'appelle *Paouaoui* dans la Langue du País ; & moins d'une demie heure après , on vit paroître un nuage épais , qui amena une grosse pluie sur le grain & le tabac du Colonel , sans qu'il en tombât sur les terres voisines. L'Inspecteur , extrêmement surpris , partit aussitôt & fit plus de quarante milles , pour le seul plaisir de l'informer lui même de cette aventure. M. Byrd , quoique naturellement peu crédule , ne put rien opposer au témoignage d'un Homme sensé. Cependant ses doutes le ramenèrent aux Plantations , où ils furent levés par la déposition unanime de tous les Anglois. La conduite qu'il tint avec l'Indien fut si sage , qu'elle semble donner un nouveau poids à son récit. Il lui accorda les deux Bouteilles , mais en le traitant d'imposteur , & lui soutenant qu'il avoit vu le nuage , sans quoi il n'auroit pu amener la pluie ni la prédire. Pourquoi donc , répondit l'Indien , vos voisins n'en ont-ils pas eu ? Pourquoi ont-ils perdu leur récolte ? Je vous aime , & je n'ai pas eu d'autre motif pour sauver la vôtre (*).

Témoignage du
Colonel Byrd.

(*) Nos propres Relations sont remplies de ces Histoires , & ce n'est pas ce qui leur fait le plus d'honneur. Dieu est tout-puissant ; mais entre les Hommes , les uns sont bien fourbes , & les autres bien crédules.

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

Sacrifice , &
mort des Victimes.

Ces Barbares sont accusés de sacrifier quelquefois de jeunes Enfants ; mais ils s'en défendent : & si l'on voit disparaître ces jeunes victimes, ils assurent que leurs Prêtres les écartent de la Société, pour les former à leur Profession. Smith donne la Relation d'un de ces Sacrifices. « On peignit
» de blanc, dit-il, quinze garçons des mieux faits, qui n'avoient pas
» plus de douze ou quinze ans. Le Peuple passa une matinée entière à
» danser & à chanter autour d'eux, avec des sonnettes à la main. L'a-
» près-midi, ils furent placés sous un arbre ; & l'on fit entr'eux une dou-
» ble haie de Guerriers, armés de petites Cannes liées en faisceau. Cinq
» jeunes Hommes, vifs & robustes, prirent tour à tour une des Victi-
» mes, la conduisirent au travers de la haie, & la garantirent, à leurs
» dépens, des coups de canne, qu'on faisoit pleuvoir sur eux. Pendant
» ce cruel exercice, les Mères pleuroient à chaudes larmes, & préparoient
» des nattes, des peaux, de la mousse & du bois sec, pour servir aux
» funérailles de leurs Enfants. Après cette scène (que l'Auteur compare
» au supplice des Baguettes) on abbatit l'arbre avec furie, on mit en pie-
» ces le tronc & les branches, on en fit des guirlandes pour couronner
» les Victimes ; & leurs cheveux furent parés de ses feuilles. Smith ne
» peut dire ce qu'elles devinrent. On jeta, dit-il, ces quinze Malheu-
» reux, les uns sur les autres, dans une Vallée, comme s'ils eussent été
» morts ; & toute l'Assemblée y fit un festin.

Cérémonie In-
dienne, nommée
Huscanaouiment

Le Virginien anonyme doute de la vérité d'un fait, dont Smith ne dit pas qu'il ait été témoin. Sans l'accuser de mauvaise foi, il le soupçonne de s'être trompé sur quelques circonstances d'une cérémonie Indienne, qui se nomme *Huscanaouiment* parcequ'elle ne se célèbre qu'une fois en quinze ou seize ans, & que les jeunes gens ne se trouvent pas plutôt en état d'y être admis. C'est une épreuve par laquelle ils doivent passer, avant que d'être reçus au nombre des Braves de la Nation, qui sont distingués par le nom de *Cokaroufes*. On a vu quelque chose d'approchant dans la Description du Mexique. En Virginie, les Chefs Indiens choisissent les jeunes Hommes de belle taille, qui se sont déjà distingués à la chasse ou dans leurs guerres. Ceux qui se refusent au choix sont deshonorés, & n'osent plus se montrer dans leur Patrie. On leur fait faire d'abord quelques-unes des folles cérémonies qu'on a rapportées d'après Smith ; mais la principale est une longue retraite dans les Bois, où ils sont renfermés, sans aucune communication, & sans autre nourriture que la décoction de quelques racines, qui ont la vertu de troubler le cerveau. Ce breuvage, qu'ils appellent *Ouisoccan*, joint à la sévérité de la Discipline, les jette dans une espèce de folie, qui dure dix-huit ou vingt jours. L'édifice où ils sont gardés est environné d'une forte palissade. L'Anonyme en vit un en 1694, dans les terres des Indiens de Pamunky : sa forme étoit celle d'un pain de sucre ; & percé de trous comme il étoit, pour donner passage à l'air, on l'auroit pris pour une cage d'Oiseaux. Lorsqu'on leur a fait assez boire de leur liqueur, on en diminue la dose, pour les ramener par degrés au bon sens : mais avant qu'ils soient tout-à-fait rétablis, on les conduit dans toutes les Bourgades de la Nation. Ensuite ils n'osent pas dire qu'ils conservent le moindre souvenir du passé, dans la crainte d'être

d'être *hufcanoués* une seconde fois ; parcequ'alors le traitement est si rude, qu'il finit ordinairement par la mort. Il faut qu'ils deviennent comme sourds, muets, & qu'ils paroissent avoir perdu toutes leurs connoissances, pour en acquérir de nouvelles. L'Anonyme en vit plusieurs exemples. « Je ne fais, dit-il, si leur oubli est feint ou réel : mais il est sûr qu'ils affectent de ne rien savoir de ce qu'ils ont su, & que leurs Guides les accompagnent jusqu'à ce qu'ils aient repris les idées communes. L'opinion, que Smith s'étoit formée du sacrifice, venoit apparemment de ce qu'il en meurt toujours quelques-uns dans cette pénible épreuve. Au reste, les Indiens prétendent que le but d'un usage si violent est de délivrer la Jeunesse des mauvaises impressions de l'Enfance, afin que les préjugés de l'éducation & de l'habitude n'aient aucune part au jugement qu'elle doit porter des choses, surtout dans l'administration de la Justice (19).

Les offrandes qu'ils présentent à leur Idole sont des fourrures, la graisse & les meilleures pieces du Gibier qu'ils prennent à la chasse, des Fruits, du Pucoon, & particulièrement du Tabac, dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs Fêtes sont réglées par les saisons : ils célèbrent un jour, à l'arrivée de leurs Oiseaux sauvages, c'est-à-dire, des Oies, des Canards &c ; un autre, au tems de leur chasse ; un troisième à la maturité des fruits : mais le plus solennel est celui de la moisson, à laquelle ils travaillent tous, sans exception de rang & de sexe, comme ils contribuent tous à la culture des Terres.

Offrandes religieuses, années, jours, registres, &c.

Ils comptent par unités, par dizaines & par centaines ; mais le calcul des années se fait par celui des Hivers, qu'ils nomment *Cahonqs*, du cri des Oies sauvages, qui n'arrivent que dans cette saison. Ils distinguent l'année en cinq parties ; 1 celle où les Arbres bourgeonnent & fleurissent ; 2 celle où les épis sont formés & bons à rôtir ; 3 l'Été, ou la Moisson ; 4 la chute des feuilles ; 5 *Cahonq*, ou l'Hiver. Leurs mois répondent au cours de la Lune, & prennent leurs noms, des choses qui reviennent périodiquement dans cet espace ; la Lune des Cerfs, la Lune du grain, la première & la seconde Lune de *Cahonq* &c. Au lieu de diviser le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomment le lever, le montant & le coucher du Soleil. Ils tiennent leurs Registres à-peu-près comme au Pérou, par divers nœuds qu'ils font à des cordons, ou par des coches taillées sur le bois.

Ce n'est pas seulement leur *Quioccofan*, ou leur Temple, qui est environné de pieux, dont le sommet représente des visages d'Hommes en relief & peints ; ils en plantent dans quelques autres lieux, sacrés ou célèbres pour leur Nation, autour desquels ils dansent à certains jours. Souvent ils élèvent des pyramides & des colonnes de pierre, qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une sorte de culte ; non comme à la Divinité suprême, qu'on a déjà dit qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblème de sa durée & de son immutabilité. Leurs Cabanes offrent des paniers de pierre, qu'ils gardent dans la même vue. Ils ren-

ÉTAT ACTUEL
DE LA
VIRGINIE.

dent aussi des honneurs aux Rivières & aux Fontaines , parceque leur cours perpétuel représente l'Eternité de Dieu. En un mot ils élèvent des Autels , à la moindre occasion , & quelquefois pour des raisons mystérieuses ; tel étoit ce cube de crystal , dont Smith parle avec admiration , & que plusieurs de leurs Nations honoroient également. Ils le nommoient *Pacorance* , par allusion au nom d'un Oiseau des Bois , dont le chant exprime ce mot , qui va toujours seul , & qui ne paroît qu'à l'entrée de la nuit. Ils croient , dit-on , que ce petit Oiseau est l'ame d'un de leurs Princes , & le respect qu'ils lui portent est extrême.

Sépulture des
Rois.

On nous apprend la manière dont ils conservent les corps de leurs Rois. Ils fendent la peau le long du dos , & la lèvent avec tant d'adresse , qu'ils n'en déchirent aucune partie. Ensuite ils décharnent les os , sans offenser les nerfs , afin que toutes les jointures demeurent entières. Après avoir fait un peu sécher les os au Soleil , ils les remettent dans la peau , qu'ils ont eu soin de tenir humide , avec une huile , qui la préserve aussi de corruption. Les os étant rétablis dans leur situation naturelle , ils remplissent les intervalles avec du sable très fin. Alors la peau est recousue , & le corps ne paroît pas moins entier que si la chair y étoit encore. On le porte au lieu de la sépulture , où il est étendu sur une grande planche nattée , un peu au-dessus de terre , & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps est exposée au Soleil sur une claie , & lorsqu'elle est tout-à-fait sèche , on la met aux pieds du cadavre , renfermée dans un panier bien cousu. Les Nations un peu anciennes ont ainsi d'assez longues rangées de tombeaux , ou plutôt de corps , étendus , sous la même voûte. Elles y placent , pour garde , non-seulement un *Quioccas* , c'est-à-dire une Idole , mais encore un Prêtre , qui est chargé tout-à-la-fois de l'entretien de l'Autel & du soin des corps.

Monnoie.

Avant l'arrivée des Anglois , les Indiens de la Virginie avoient une espèce de Monnoie , qui servoit également pour leur parure & pour leur Commerce. C'étoient plusieurs sortes de coquilles , enfilées , qu'ils nommoient *Peak* , *Runtis* , & *Roenokes*. Les *Peaks* étoient différentes parties d'une même coquille , polies & formées en petits cylindres , assez semblables à nos petits tuiiaux de verre , mais moins transparens & moins fragiles. Il y en avoit de bruns & de blancs. Leur longueur étoit d'un tiers de ponce , sur environ trois lignes de diamètre. Les *Runtis* étoient ovales , & polis comme les *Peaks*. Les *Roenokes* n'étoient que de petits fragmens de la coquille du Petoncle , dont les bords demeuroient fort raboteux. Lorsque ces Barbares eurent appris des Anglois à faire plus de cas de leurs peaux & de leurs fourrures , par l'avantage qu'ils en tiroient dans les échanges , leur ancien goût parut un peu refroidi pour les coquilles : cependant ils les reçoivent encore dans le Commerce , surtout le *Peak* brun , qu'ils nomment *Peak Wampon* , & qui est le plus cher. Les Négocians Anglois l'estiment dix-huit sols la verge , & le blanc neuf sols.

On répète que tout ce que les Indiens de la Virginie ont de commun avec les autres Nations Sauvages , est remis plus loin. Nos Auteurs avouent que le nombre des Naturels est extrêmement diminué dans cette Colonie. Quoiqu'il s'y trouve encore plusieurs Bourgades qui conservent leurs

anciens noms, elles n'ont pas, toutes ensemble, cinq cens Hommes capables de porter les armes. Ces Peuples vivent dans la misère, & dans une crainte continuelle, de la part des Indiens du voisinage. Par un Traité conclu en 1677, chacune de leurs Habitations doit paier, tous les ans, trois flèches & vingt peaux de Castors pour la protection des Anglois : mais celle, qui leur est accordée, ne va pas jusqu'à former en leur faveur des entreprises dangereuses ou pénibles. On nous donne une liste de toutes leurs Bourgades.

La Province d'Acomac en contient neuf : *Manoquin*, que les ravages de la petite vérole ont réduire presque à rien ; *Gingoteque*, dont les tristes restes se sont joints à une des Nations de Maryland ; *Kiekotang* ; *Machopungo* & *Occahenok*, qui n'ont qu'un fort petit nombre d'Hommes ; *Pungoteque*, où commande une Reine, mais sur une très petite Nation ; *Ouanancok*, qui n'a pas plus de quatre ou cinq Familles ; *Chiconessex*, qui n'en a pas beaucoup plus ; *Nanduy*, siège d'une Reine qu'on nomme Impératrice, & dont toutes les Nations de cette Côte sont Tributaires, quoiqu'il n'y ait pas plus de vingt Familles dans son Bourg.

Etat & nom
des Bourgades
Indiennes de la
Virginie.

La Province de Northampton n'a que celui de *Gangasko*, mais le nombre de ses Habitans est presque égal à celui de tous les Bourgs qu'on vient de nommer. Dans la Province du Prince Georges, celui d'*Oayanok* est presque désert. Dans le voisinage de Charles Town, on trouve le Bourg d'*Appamabox*, qui contient six ou sept Familles. *Nattaouay*, qui est dans la Province de Surrey, commence depuis peu à prospérer, & n'a pas moins de cent Hommes de guerre. Près de Nanfamon, on compte deux Bourgs, l'un assez peuplé, qui porte le même nom, & l'autre nommé *Membiring*, qui peut armer environ trente Hommes. La Province du Roi Guillaume offre aussi deux Bourgs ; *Pamunky*, où l'on comptoit environ quarante Hommes de guerre, dont le nombre diminue ; & *Chickahomony*, où l'on n'en comptoit que seize, mais qui commencent à se multiplier. La Nation de *Rapahanok*, dans la Province d'Essex, est réduite à un petit nombre de Familles, qui sont dispersées dans les Plantations Angloises. Dans la Province de Richemond, le Bourg de *Port-Tabago* n'a que cinq ou six Familles qui dépérissent. La Province de Northumberland a le Bourg d'*Onicocomoco*, où il ne reste que trois Familles, qui n'en conservent pas moins leurs anciens usages, & qui vivent séparées des autres Indiens comme des Anglois.

S I V.

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

LA méthode chronologique est celle que j'ai toujours préférée, dans l'ordre des Découvertes & des Etablissmens ; mais pour la liaison des événemens Historiques, elle tire beaucoup d'avantage de la proximité des lieux.

On doit se rappeler qu'en 1602 un Capitaine Anglois, nommé Barthe-

ETABLISSE-
MENT DE LA
NOUVELLE
ANGLETERRE.

Origine de cette
Colonie Angloi-
sa.

le *Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette Côte, pour y faire quelque séjour. Il lui restoit à bord trente-deux Hommes, qui paroissent disposés à s'y établir, s'ils trouvoient quelque lieu dont la situation les y invitât, & qui avoient apporté diverses sortes de grains & de semences, pour faire l'essai du terroir. Après avoir pris terre par les 42 degrés & quelques minutes de Latitude du Nord, entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie des *Massachusets*, le dégoût, qui leur prit pour ce Canton, les fit tourner au Sud, jusqu'à la vue d'un Promontoire qu'ils nommerent *Cap Cod*, ou des *Morues*, parcequ'ils y prirent une quantité prodigieuse de ce Poisson. C'est aujourd'hui la pointe Septentrionale du Comté de *Plymouth*. Ils descendirent dans une petite Ile, qu'ils nommerent l'Ile *Elisabeth*, & dans une autre, qui fut nommée *Vigne de Marthe*. Enfin, sans répéter leurs observations & leurs entreprises, ils revinrent l'année suivante, si contents du Commerce qu'ils avoient eu avec les Sauvages, que sur leur récit divers Particuliers tentèrent le même Voïage : mais ce ne fut qu'en 1606, qu'il se forma, sous l'autorité de la Cour de Londres, une Compagnie qui fut nommée le *Conseil de Plymouth*, parceque la plupart des Associés étoient de cette Ville, & dont les Parentes portoient un droit spécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette Latitude, auxquelles on ne donnoit point encore d'autre nom que celui de Virginie méridionale. Cette Compagnie aiant pris naissance dans le même tems que celle de la Virginie proprement dite, on peut dire que l'origine de ces deux Colonies est de même date, quoique celle-ci ait eu des fondemens plus anciens dans quelques Etablissmens particuliers qui manquerent de succès.

Première en-
treprise.

Popham & *Gilbert*, deux des principaux Associés, partirent avec deux Vaisseaux, & cent Hommes. Ils commencerent à s'établir sur les bords de la Riviere de *Sagadahok*, à peu de distance de la Riviere de *Casco*, dans cette partie du Continent que les vieux Géographes appellent *Norrembegue*, sans nous faire bien connoître l'origine de ce nom. Ils bâtirent un Fort qu'ils nommerent *Saint George*, à l'embouchure même de cette Riviere. Mais *Popham* étant mort en 1608, & *Gilbert* n'aïant pas fait un long séjour dans la nouvelle Colonie, elle tomba dans une langueur à laquelle divers Particuliers, qui firent ce voïage pendant quatre ou cinq ans, apporterent peu de remede, & qui dura jusqu'à celui du Capitaine *Jean Smith*, le même qui avoit eu tant de part à la formation de l'Etablissement de Virginie. Il ne tomba pas néanmoins au Fort de *Saint Georges*; mais aiant abordé vers l'Ile d'*Aenahigan*, il y tira de si grands avantages de son commerce avec les Indiens, que les richesses dont il revint chargé encouragerent également la Cour d'Angleterre & la Compagnie ou le Conseil de *Plymouth*. Le plan qu'il rapporta du Pais fut présenté au Prince *Charles*, qui prit plaisir à donner des noms aux principaux lieux. La nouvelle Colonie, ou plutôt l'espace qu'elle devoit occuper, reçut de ce Prince celui de Nouvelle Angleterre. La Riviere des *Massachusets* fut nommée Riviere de *Charles*; la Baie du *Cap Cod*, Baie de *Milford*, & le Cap même, Cap de *James*; mais il n'a pas laissé

Noms donnés
d'avance à divers
lieux, par le
Prince Charles.

de conserver le nom qu'il devoit au Capitaine Gosnold , qui avoit eu l'honneur de le découvrir.

On ne pensa plus qu'à tirer parti d'un si beau fond ; & quelques disgrâces , dont les Anglois ne purent accuser que leur mauvaise conduite , n'empêchèrent point qu'il ne se formât une nouvelle Compagnie de Marchands de Londres & de Plymouth , secondée par un grand nombre d'honnêtes gens de toutes les conditions , à qui les troubles de Religion faisoient souhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvoient plus dans leur Patrie même.

Ces Partisans de l'indépendance mirent à la voile le 6 de Septembre 1721 , & prirent terre au Cap Cod le 9 de Novembre ; tems fâcheux pour commencer leurs Plantations. Après avoir pris un peu de repos , ils tournèrent au Sud , pour chercher la Rivière de Hudson , où leur dessein étoit de s'établir : mais un de leurs Guides , nommé *Jones* , s'étant laissé corrompre par les Hollandois , qui pensoient à prendre possession de ce Pais , comme ils firent quelque tems après , engagea le Navire dans des écueils , où il fut pris d'une tempête qui l'exposa au dernier danger , & qui le repoussa enfin vers le Cap. Ce contretems , joint à la rigueur de la saison , fit prendre aux Anglois la résolution d'entrer dans la Baie. Cependant , comme cette partie de la Côte n'étoit pas comprise dans la première Patente de la Compagnie , ils se déterminèrent à former de leur propre autorité un Corps politique , en se reconnoissant , par un Acte solennel , Sujets de la Couronne d'Angleterre ; cette fameuse Association fut signée de toute l'Assemblée. Ensuite , ils choisirent , pour leur Gouverneur , un riche Gentilhomme , nommé *Carver* , qui avoit apporté toute sa fortune , pour l'employer à leur entreprise.

Carver descendit , avec seize Hommes , dans un Canton qui se nomme aujourd'hui le Comté de Barnstable , & se mit à chercher un lieu convenable à ses desseins. En s'éloignant de la Côte , il découvrit cinq Indiens , qui prirent la fuite avec tant de vitesse , qu'il lui fut impossible de les joindre. Le lendemain , il arriva dans une belle Campagne , plantée de Maïs , où il trouva plusieurs tombeaux , & les débris d'une Maison. Mais n'y découvrant point d'eau , il revint peu satisfait de son Expédition. L'Hiver approchoit , & le tems étoit déjà fort rude. L'impatience fit entrer quelques Avanturiers dans la Chaloupe , pour visiter toute la Baie du Cap Cod. Ils arrivèrent , le 6 Décembre , au fond de la Baie , où Taunton est aujourd'hui situé ; & la vue d'une douzaine d'Indiens , qui s'étoient rassemblés autour d'une Baleine morte , ne les empêcha point d'y prendre terre. La nuit se passa tranquillement ; mais le jour ayant amené quantité de Sauvages , qui ne parurent point disposés à la paix , on remit en Mer avec un bon vent , qui conduisit la Chaloupe dans un Port commode , nommé *Patuxet* , du nom des Indiens voisins. Le Pais fut visité sans aucune apparence de danger. Il étoit non-seulement planté de Maïs , mais si bien arrosé de plusieurs petits Ruisseaux , que les Avanturiers y trouvant toutes leurs vues remplies se hâtèrent de porter cette heureuse nouvelle à leurs Compagnons. Le Vaisseau se rendit aussi-tôt au même lieu. Il y arriva le 16 Décembre ; on débarqua le 19 ; & dès le 25 , jour

ETABLISSE-
MENT DE LA
NOUVELLE
ANGLETERRE.

Religioneux
de diverses Sec-
tes , qui vont
former la Colo-
nie.

Autorité qu'ils
s'attribuent.

Carver fonde
une Ville sous le
nom de nouvelle
Plymouth.

ETABLISSE-
MENT DE LA
NOUVELLE
ANGLETERRE.

de Noël, on jeta les fondemens d'une Ville. La Colonie fut divisée en dix-neuf parties, auxquelles on assigna le terrain nécessaire pour des Maisons & des Jardins. Ensuite le premier soin fut d'environner tout cet espace d'un fossé, bordé d'une bonne Palissade, pour mettre les Ouvriers à couvert. On convint aussi de quelques Reglemens Civils, Ecclésiastiques & Militaires. La Ville naissante reçut le nom de Nouvelle Plymouth.

Première Relation
des Anglois
avec les Sauvages
du País.

On ne vit paroître aucun Indien pendant tout l'Hiver ; mais diverses maladies, qui se répandirent parmi les Anglois, diminuerent beaucoup leur nombre. Ils commençoient à manquer de vivres, lorsqu'un Indien, nommé *Squanto*, qui avoit appris quelques mots de leur Langue dans les premiers Voyages de leur Nation, vint se présenter fierement au milieu d'eux, armé de son arc & de ses fleches. C'étoit un des *Ségamores*, ou des Princes du País, mais dont la demeure étoit éloignée de cinq ou six journées. Il étoit nu, excepté vers le milieu du corps, où il étoit couvert d'une piece de cuir. Sa taille étoit droite, & d'une singuliere hauteur ; ses cheveux noirs & fort longs. Quelques explications, qui le firent assez entendre pour ne laisser aucun doute de son amitié, lui attirerent tant de caresses de la part des Anglois, qu'étant parti avec de grandes marques de joie, il revint huit jours après, accompagné de plusieurs autres Indiens. On ne les traita pas moins civilement ; & leur satisfaction fut si vive, qu'après avoir bû & mangé longtems, ils se leverent avec transport & se mirent à danser. On apprit d'eux qu'ils étoient Sujets du Roi des *Massaïts*, distingué par le titre de *Grand Sachem*, & que ce Prince étoit résolu de venir lui-même, pour lier connoissance avec les Etrangers. En effet il arriva le 22 de Mars, suivi de *Quandebanco*, son Frere, & d'une escorte de soixante Hommes. Il fut reçu par la Milice de la Colonie, & conduit à la Maison du Gouverneur, où il s'assit sur trois Coussins, qu'on avoit tenus prêts pour son arrivée. Sa parure étoit peu différente de celle de ses gens, à la réserve d'une chaîne de petits os qu'il portoit autour du cou, & d'un grand couteau qui lui pendoit sur l'estomac. Il avoit d'ailleurs, comme tous les autres, un petit paquet de Tabac derriere le dos, une piece de cuir à la ceinture, & le visage peint de diverses couleurs. Carver entra dans la Chambre, précédé d'un Tambour & d'un Trompette. Le Monarque Indien se leva, pour lui faire l'honneur de l'embrasser. Ils s'assirent tous deux. On apporta des liqueurs fortes, dont le grand Sachem avalla tout-d'un-coup un si grand verre, qu'il en eut la fièvre pendant le reste du jour. *Squanto*, qui l'accompagnait, & dont le zele ne se démentit point pour les Anglois, servit d'Interprete entre lui & le Gouverneur. On fit une alliance, qui renfermoit des engagements mutuels d'affection & de service. Le grand Sachem donna aux Anglois, pour eux & pour leurs successeurs, toutes les terres voisines de leur Ville, & leur laissa *Squanto*, pour leur apprendre la culture du Maïs & la maniere de pêcher du País.

Mort de Carver.
Bradfort lui suc-
cede. Son am-
bassade au grand
Sachem.

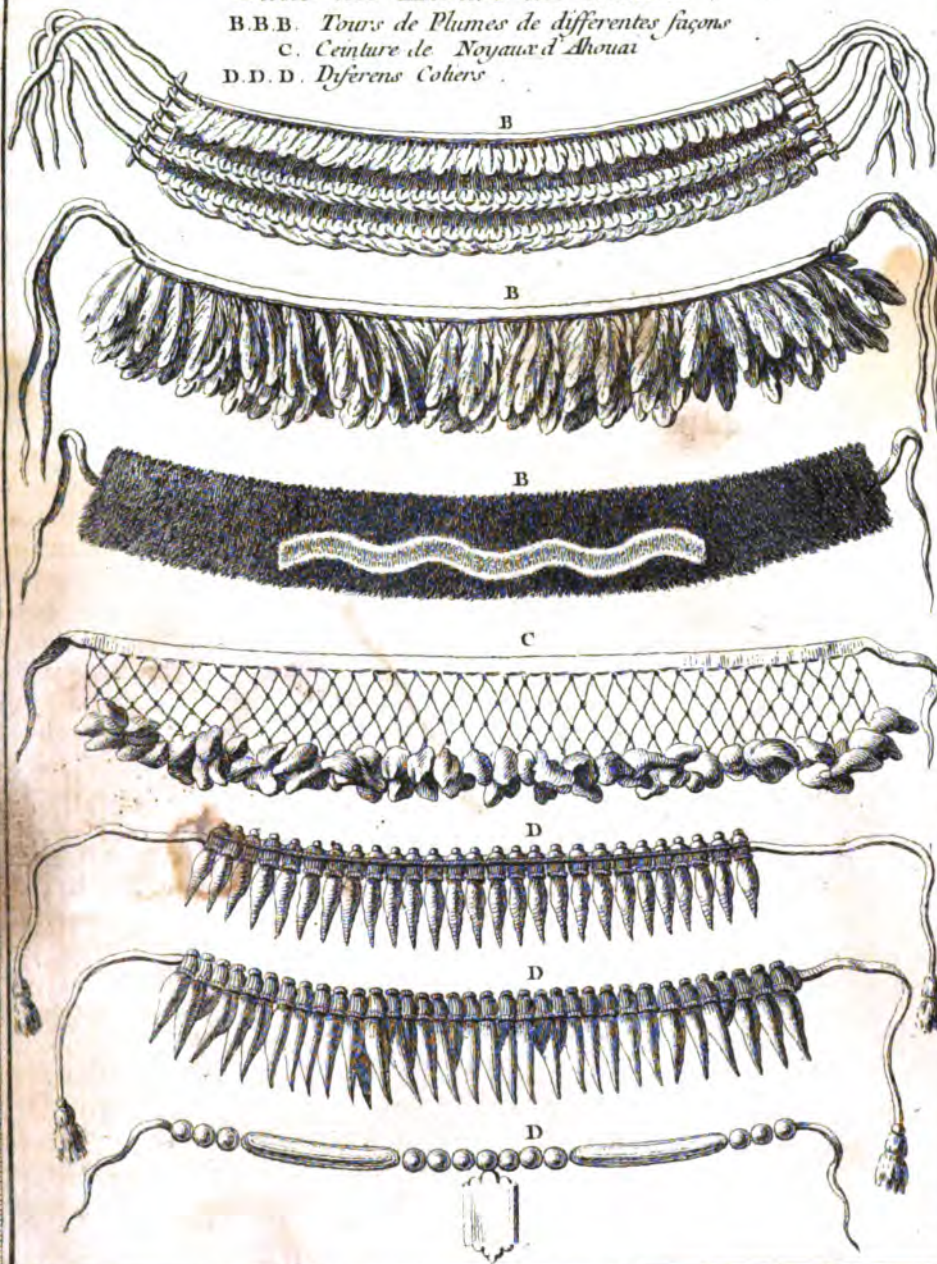
La mort de Carver, qui arriva dans le cours d'Avril, ne changea rien à ces heureuses dispositions. Bradfort, choisi pour lui succeder, envoya aussi-tôt deux de ses principaux Habitans au grand Sachem, avec la qua-

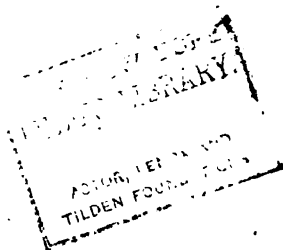
Suite des Atours des Indiens

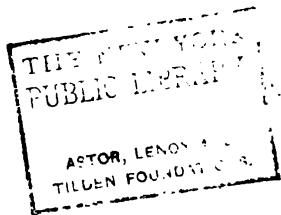
B.B.B. *Tours de Plumes de différentes façons*

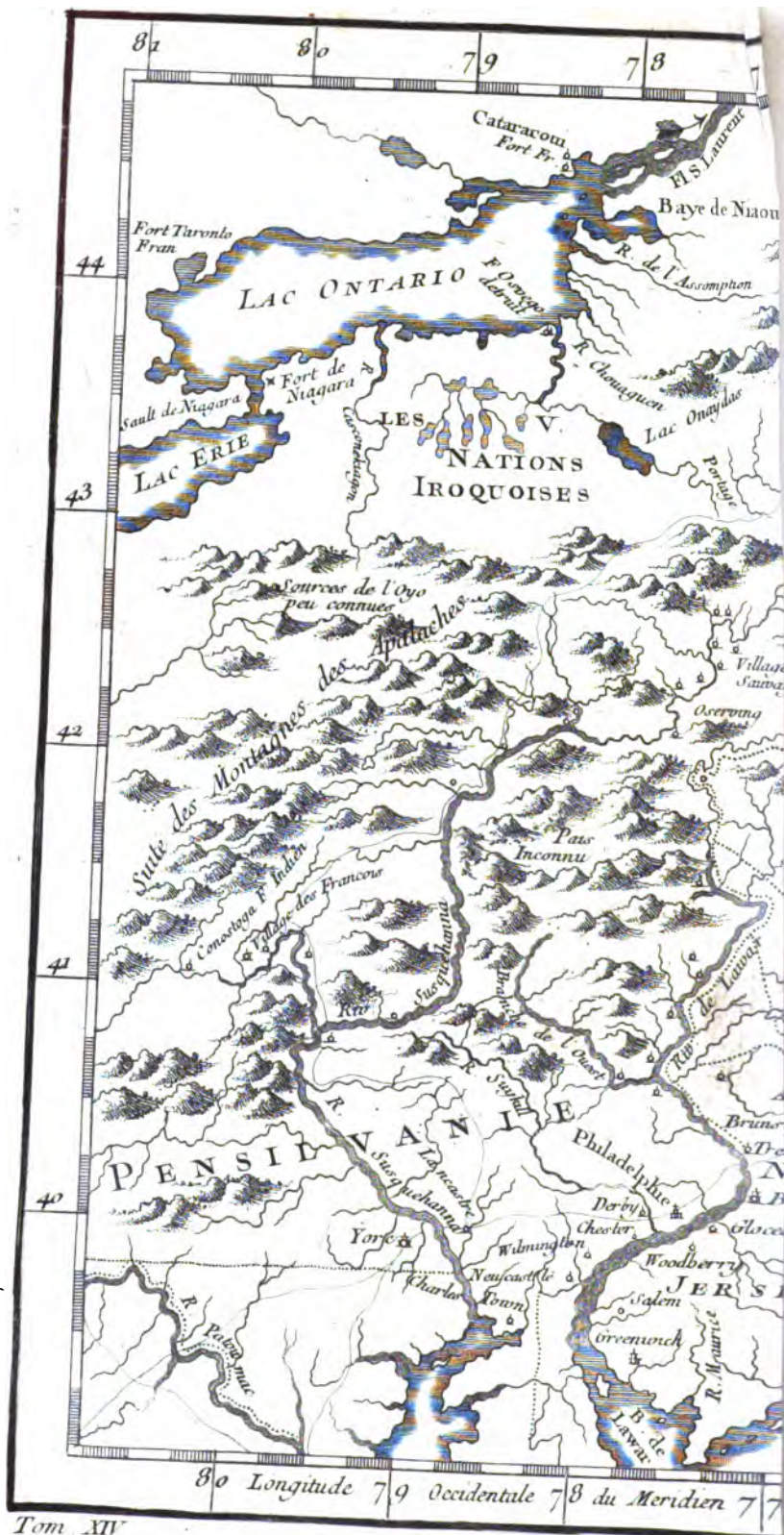
C. *Ceinture de Noyaux d'Ahouai*

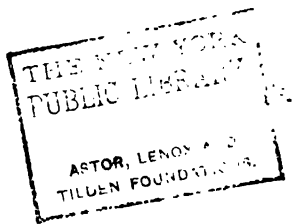
D.D.D. *Diférens Coliers*











DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

Province des
Massachusets.

Elle comprend
celle de Maine &
de la Nouvelle
Hampshire.

vinces d'Italie & de France. On assure que le climat de la Nouvelle Angleterre, est, à celui de la Virginie, ce que le climat d'Ecosse est à celui d'Angleterre. Les Etés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres; les Hivers plus longs & plus froids. Cependant l'air y est sain, avec si peu de variété, qu'on y jouit souvent du tems le plus pur & le plus serein pendant deux ou trois mois consécutifs. Les jours y sont d'une bonne longueur. A Boston, qui est aujourd'hui la Capitale, le Soleil se leve, dans le cours du mois de Juin, à quatre heures 26 minutes, & se couche trente-six minutes après sept heures. Le treizieme jour de Décembre, qui est le plus court de l'année, il se leve à sept heures trente-cinq minutes, & se couche vingt-sept minutes après quatre heures.

On commence la Description Géographique du Pais par la Province des Massachusets, qui est aujourd'hui la plus grande, la plus peuplée, & qui renferme l'ancienne Colonie de la Nouvelle Plymouth avec celle de Cornouailles ou la Nouvelle Hampshire. Elle s'étend ainsi, de l'Est à l'Ouest le long de la Côte, près de cent dix milles depuis *Scituate* dans le Comté de Plymouth, jusqu'à la Riviere de Saco dans celui de Maine; & près de soixante milles, du même point, jusqu'à Enfield dans Hampshire. Son étendue est moins considérable dans les Terres; on a construit de ce côté là, sur les limites qui la séparent des Possessions Indiennes, un Fort nommé *Punmaquid*, qui est même hors de l'espace réglé par les Patentes royales; mais en suivant les bornes prescrites, le premier Comté qui la suit est celui de Maine, qui dépend du Gouverneur des Massachusets, & dans lequel on compte les cinq Bourgades d'York, Falmouth, Scarborough, Wells & Kittery. Celle d'York donne son nom à un Comté, qui fait une petite partie de celui de Maine; comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle Hampshire. Au reste, ce qu'on nomme ici Bourgades est quelquefois qualifié du nom de Villes; parcequ'on s'y est muni de quelques petites Fortifications, contre les surprises des Sauvages, qui, sans cette précaution, pourroient inonder la Province en vingt-quatre heures. Celle de la Nouvelle Hampshire, ou Cornouailles, qui est contenue aussi dans le Gouvernement des Massachusets, a, pour Bourgades, *Dou-vres*, *Exeter*, *Hampton*, *Hedeb* ou *Newcastle*, *Portsmouth*, *Edgar's-town*, *Berwick*, *Priddiford*, & *Shoals*.

A six milles de Scarborough, ou Saco, vers l'Ouest, on trouve une autre Bourgade, nommée *Blak Point*, à l'Est de laquelle sont celles de *Sagadahok* & de *Kennebek*, renommées toutes deux pour la pêche. Le bord de la Riviere de Saco offre ici un petit Fort, muni de douze pieces de Canon.

On comptoit autrefois cent Familles, dans la Bourgade ou la Ville de Wells; mais les Indiens en ont enlevé une grande partie pendant les dernieres guerres. Les limites de ce Canton, au Nord, vers la Nouvelle Ecosse, sont la Riviere de Casco, où celle de Saco décharge ses eaux. Toute la Province est arrosée par d'autres Rivieres, telles que le *Kennebek*, le *Piskataha*, le *Sagadahok*, le *Spurwisk*, l'York, dont la plupart donnent leur nom à quelque Bourgade, & sont navigables l'espace de quelques lieues. On y trouve aussi plusieurs bons Ports, entre lesquels

les Relations nomment *Porpus*, *Unstar*, *Pistrataques* ; & plusieurs Iles sur la Côte, dont quelques-unes n'ont pas moins de dix milles de long. L'intérieur du Pais est montagneux, & par conséquent stérile ; mais vers les Côtes & proche des Rivières, on vante la fertilité du terroir. Le Commerce des Habitans se réduit néanmoins à celui du Poisson, des peaux de Castor & d'autres Fourrures. Les Cours de Justice ont leur Siège à *Dou-vres* & à *Portsmouth*.

La seconde Province de la Nouvelle Angleterre est celle d'Essex, dont les Bourgades sont *Amerzburg*, *Andover*, *Beverly*, *Boxford*, *Glocester*, *Havers-hill*, *Ipswich*, *Lynn*, *Manchester*, *Marble-head*, *Newbury Est*, *Newbury Ouest*, *Rowley*, *Salem*, *Salisbury*, *Topsfield*, & *Wenham*. On donne le premier rang à *Salem*, qui est situé sur le bras Septentrional de la Rivière de *Charles*. Cette Bourgade est située dans une Plaine, entre deux Rivières, qui lui forment deux Ports. C'est dans ce Canton que la Colonie Angloise des Massachusets fit son premier Etablissement. Au Nord de *Salem*, on trouve le haut Promontoire de *Trabigxando*, nommé aujourd'hui le Cap Sainte Anne, célèbre par sa pêche et par son Port. *Ipswich* est situé un peu plus loin, sur le bord d'une fort belle Rivière. La situation de *Lynn* est au fond d'une Baie, près d'une Rivière qui ne porte ses eaux, jusqu'à l'Océan, que pendant l'Hiver. *Newbury* est à l'embouchure de la Rivière de *Merrimack*, dans une position agréable ; on y pêche quantité d'Esturgeons, qui se marinent comme sur les bords de la Mer Baltique. Sur la rive opposée à celle de *Newbury*, on trouve *Salisbury* ; & ces deux Bourgades sont comme liées par un Bac qui entretient leur Commerce, quoique la Rivière qui les sépare n'ait pas moins d'un demi mille de large. A quatre milles au Sud de *Salem*, on trouve le Bourg de *Marble-head*.

Le terroir du Comté d'Essex n'est pas d'une extrême fertilité, excepté vers les Côtes maritimes, où la plupart des Plantations sont situées pour la commodité de la Pêche. La Rivière de *Merrimack*, qui l'arrose, seroit navigable dans une partie de son cours, sans plusieurs Bancs de pierres & de sable qui la bouchent. Un peu au-dessus d'une de ses chutes, dans un lieu qui se nomme *Amuskeag*, on voit, au milieu de son lit, un grand rocher, dont le sommet est creusé en plusieurs Puits, de la rondeur d'un Barril, la plupart capables de contenir plusieurs tonnes d'eau. Les Indiens n'en connoissent point l'origine ; & l'on a peine à comprendre que sans instrumens de fer, ils aient pu faire un Ouvrage de cette nature. La seule utilité qu'ils en tirent est d'y cacher leurs biens, dans leurs guerres, persuadés que le Ciel en a fait présent à leur Nation pour cet usage. Neal, Historien de la Nouvelle Angleterre, assure qu'après les avoir observés soigneusement, il y reconnut l'Ouvrage de la Nature ; d'où il conclut que les anciens Américains, peut-être plus près de Noé que de Christophe Colomb, étoient plus grands Artistes que ceux d'aujourd'hui, malgré les lumières qu'ils ont reçues des Européens.

La Province de *Middlesex*, où l'on entre de la précédente, a les Bourgades de *Billerica*, *Charlestown*, *Concord*, *Groton*, *Marlbrough*, *Medfort*, *Reading*, *Shireburn*, *Stow*, *Woburn*, *Lexington*, *Cambridge*,

Province de
Middlesex.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

Chelmsford, Dunstable, Lancaster, Malden, Newton, Oxford, Sudbury, Est Waterton, West Waterton, Worcester, Framlingham & Wiston.

Cambridge est la principale Place de ce Comté. Son premier nom étoit *New-town*, c'est-à-dire Ville-neuve. Elle est située sur le bras Septentrional de la Rivière de Charles, à quelques milles de Boston. On vante ses rues & ses édifices. Elle prit le nom de Cambridge, en devenant le siège d'une Université, dont les avantages seront relevés dans un autre article.

Charles-town, qu'on nomme la Mere de Boston, & qui est beaucoup plus peuplée que Cambridge, est située entre deux Rivières, celle de *Mistik*, & celle de Charles, qui la sépare de Boston. Elle communique à cette Capitale par un Bac si commode, qu'il tient lieu du meilleur Pont, excepté pendant l'Hiver, où l'abondance des glaces ne laisse aucun passage pour la navigation. La Ville est si grande (16), qu'elle occupe tout l'espace entre les deux Rivières. On y voit une fort belle Eglise, une grande & belle Place, & deux belles rues qui y conduisent. On assure qu'il part tous les ans, de Charlestown & de Boston, mille Navires de plus, que de toutes les autres Colonies d'Amérique qui n'appartiennent point aux Anglois. *Reading* est une petite Ville assez peuplée, mais fort mal bâtie, quoique dans une situation commode, sur le bord d'un grand Lac. On y voit deux Moulins, l'un à blé, l'autre à scier des planches, qui font un bon Commerce dans toutes les Iles où il croît du Sucre. *Waterton* est renommé pour les Foires qui s'y tiennent aux mois de Juin & de Septembre.

Ce Comté n'a point de grandes Rivières ; mais le nombre en est si grand, que répandant de toutes parts la fraîcheur, elles en font un des plus agréables & des plus fertiles Cantons de la Nouvelle Angleterre. Les pâturages y sont remplis de toute sorte de bestiaux, & ne fournissent pas moins à l'exportation qu'à la consommation intérieure. Il n'y a point de Collines qui ne soient couvertes de nombreux troupeaux. Enfin les Anglois comparent cette Province à leur Devonshire en Europe.

Province de
Suffolk.

Elle est suivie de celle de Suffolk, qui a les bourgades de *Braintry, Dedham, Dorchester, Hingham, Hull, Medfield, Mendon, Milton, Roxbury, Weymouth, Woodstok, Wrentham, Brocklin & Needham*. Sa Capitale est Boston, qui passe pour la plus grande Ville d'Amérique, à l'exception de deux ou trois Villes Espagnoles du Continent.

Boston, Capitale de la Nouvelle Angleterre.

Sa description.

Boston, que les Anglois prononcent *Baston*, est agréablement située, dans une Peninsule de quatre milles de long, au fond de la belle Baie des Massachusets. Elle est défendue contre l'impétuosité des flots par quantité de rocs, qui se font voir au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites Iles, la plupart fertiles & habitées. La Baie n'a qu'une entrée sûre, & de si peu de largeur, qu'à peine trois Vaisseaux y peuvent passer de front : mais l'intérieur offre un mouillage commode pour cinq cens Voiles. La plus remarquable de ses Iles se nomme *Castle Island*, ou l'Ile du Château, & présente effectivement un Château, ou un Fort, si favo-

(21) Une Relation du Capitaine *Yring* ne donne à Charles-town que la moitié de la grandeur de Boston.

ablement situé à une lieue de la Ville, dans le Canal même qui y conduit, qu'aucun Vaisseau n'y pourroit passer sans se mettre au hazard d'être abîmé par l'artillerie. Sous les regnes de Charles & de Jacques II, les fortifications de Castle Island étoient fort irrégulières ; & ces deux Princes s'occupèrent peu de la sûreté d'un Peuple qui avoit mieux aimé se retirer parmi les Sauvages de l'Amérique, que de vivre en Angleterre sous la protection des Loix ; mais le Roi Guillaume prit le parti d'envoier à Boston le Colonel Romer, Ingénieur d'un mérite distingué, qui commença par détruire tous les anciens Ouvrages, pour faire, de l'Île du Château, la Forteresse la plus régulière de toutes les Colonies Angloises, & qui lui donna le nom de *Fort Guillaume*. On y compte, en plusieurs batteries, environ cent piéces de Canon, dont la plupart, de quarante-deux livres de balle, ont été données à cette Province par la Reine Anne, & sont si bien disposées qu'elles peuvent battre un Vaisseau par l'avant & l'arrière, avant qu'il puisse être en état de lâcher sa bordée. Pendant la guerre, cinq cens Hommes sont exemptés des devoirs ordinaires de la Milice, pour se tenir toujours prêts au service du Château ; & s'il est vrai, comme on ne fait pas difficulté de l'assurer, que dans l'espace de vingt-quatre heures Boston peut armer dix mille Hommes pour sa défense, on doit juger que ses Habitans n'ont rien à craindre de la surprise. Il y a d'ailleurs, à deux grandes lieues de la Ville, un Fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être aperçus de la Forteresse, qui les répète aussi-tôt pour la Côte ; & dans le besoin, Boston donne aussi les siens, pour répandre l'alarme dans toutes les Habitations voisines : de sorte qu'à l'exception d'une brume fort épaisse, à la faveur de laquelle quelques Vaisseaux Ennemis pourroient se glisser entre les Îles, il n'y a point de cas, dit-on, où la Ville n'ait cinq ou six heures pour se disposer à les recevoir. Mais supposé qu'ils passassent impunément sous l'Artillerie du Château, ils trouveroient, au Nord & au Sud de Boston, deux Batteries qui commandent toute la Baie, & qui arrêteroient les plus grandes forces ; tandis que les Bâtimens Anglois & toutes les dépendances du Commerce pourroient se retirer dans la Rivière de Charles, hors de la portée du Canon.

La Baie de Boston est assez vaste, pour contenir toute la Marine militaire des Anglois. Aussi les mâts des Vaisseaux y forment-ils, dans la saison du Commerce, une espece de Forêt, comme dans les Ports d'Amsterdam & de Londres ; ce qu'on peut s'imaginer aisément, dit l'Auteur de la même Relation, si l'on considère que suivant les Registres de la Douane, on y charge ou décharge annuellement vingt-quatre mille tonneaux de Marchandises. Le fond de la Baie offre un Môle d'environ deux mille piés de long, couvert, du côté du Nord, d'une rangée de Magasins. Il s'avance si loin dans la Baie, que les plus grands Vaisseaux peuvent décharger sans le secours des Chaloupes & des allèges. La principale rue de la Ville, qui vient jusqu'à l'extrémité du Môle, offre en face, à l'autre bout, l'Hôtel-de-Ville, grand & bel édifice, où l'on a réuni la Bourse Marchande, la Chambre du Conseil, celle de l'Assemblée générale, & toutes les Cours de Justice. La Bourse est environnée de Librai-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

res, qui s'enrichissent de leur Commerce. On compte dans Boston jusqu'à cinq Imprimeries, dans l'une desquelles s'imprime une Gazette, qui sort deux fois la semaine. Les Presses sont continuellement occupées, pour l'usage des gens de Lettres, des Collèges & des Prisons, qui sont ici en grand nombre; au lieu que la Nouvelle York n'a qu'un seul Libraire, & que la Virginie, Maryland, la Caroline, la Barbade, & les autres Iles Angloises, sans en excepter la Jamaïque, n'en ont pas un.

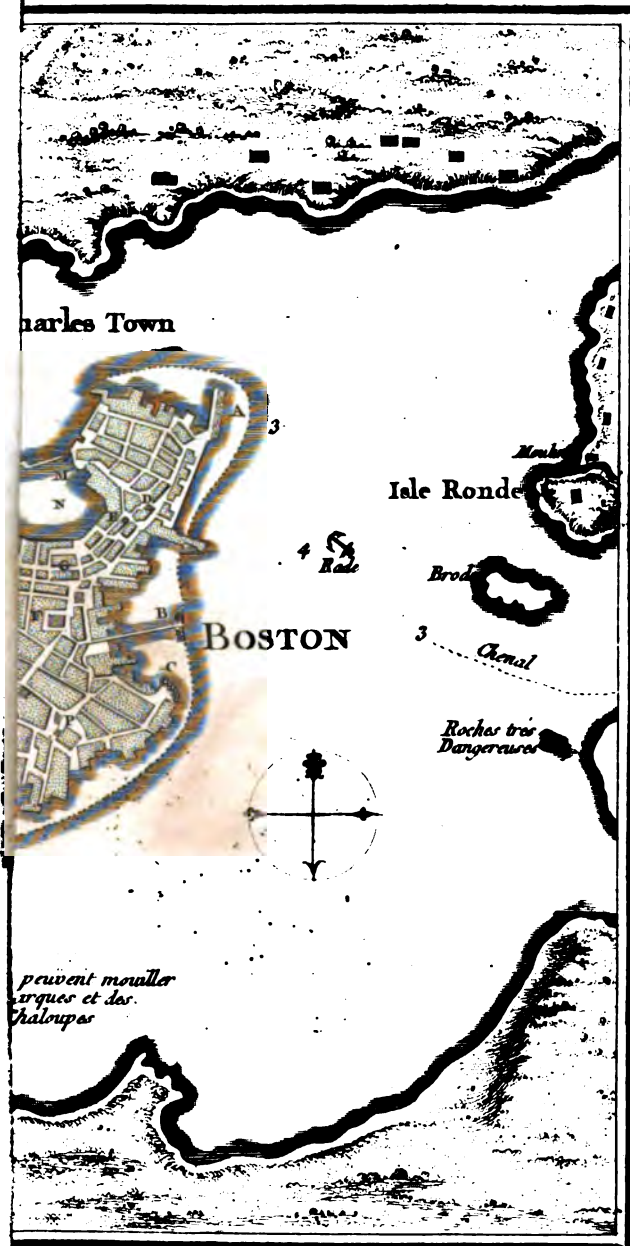
La forme de la Ville, qui est disposée en forme de Croissant autour du Port, & qui contient entre trois & quatre mille Maisons, doit former une belle perspective. On ajoute que le Quai est assez haut, que les rues sont larges, & qu'il ne manque rien à la beauté des Maisons: mais on compare le pavé à celui de Londres; c'est-à-dire, qu'il est extrêmement mauvais. Aussi est-il défendu, sous peine d'amende, d'y faire galoper les Chevaux. On nous fait juger du nombre des Habitans de Boston par le rôle annuel des Morts, qui fait la principale règle des Arithméticiens politiques: il y a plus de vingt ans, dit-on (21) qu'il portoit trois cens trente-quatre Blancs & quarante-six Negres; c'est-à-dire trois cens quatre-vingts Habitans; & les derniers portent environ quatre cens quinze: sur quoi Neal observe qu'en gardant les proportions du calcul de Londres, Boston doit contenir dix-neuf ou vingt mille Ames. La Milice de cette Ville n'étoit composée, il y a plus de quarante ans, que de quatre Compagnies d'Infanterie: dix ans après, elle fut augmentée du double, & d'une Compagnie de Cavalerie. Si l'augmentation de la Milice est proportionnée à celle des Habitans, il faut conclure que leur nombre a doublé dans cet espace.

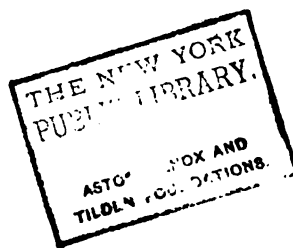
Boston contient dix Eglises, dont les noms marquent la variété des Sectes dont cette Colonie est composée: telles sont l'Eglise *Anglicane*, l'Eglise *Françoise*, l'Eglise *Anabaptiste*, l'Eglise *Quaker* &c. Ce bizarre mélange n'empêche point que la Société n'y soit aussi douce que dans les meilleures Villes d'Angleterre. La plupart des Négocians, faisant le voiage de l'Europe, en rapportent les modes & les usages. Un Anglois, qui passe de Londres à Boston, ne s'apperçoit point qu'il ait changé de demeure; il y trouve le même air, la même conversation, les mêmes habillemens, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les alimens & les préparations: en un mot, Boston est la plus florissante Ville de l'Amérique Angloise. On en a vu partir dans une seule année, six cens voiles, pour l'Europe & d'autres lieux. C'est la résidence du Gouverneur, le Siège des Cours de Justice, celui de l'Assemblée générale, & le centre de toutes les affaires du Pais. On donne à la Ville environ deux milles de long, & près d'un mille dans sa plus grande largeur. La Baie des Massachusets, au fond de laquelle elle est située s'étend d'environ huit milles dans les Terres.

Autres Villes de
la même Provin-
ce.

Dorchester, seconde Ville de la Province, est située à l'embouchure de deux Rivières, fort près de la Côte. Roxbury occupe le fond d'une Baie qui a fort peu d'eau, & qui n'offre pas la moindre retraite aux Vaisseaux: mais le Canton est arrosé d'un grand nombre de sources, & la Ville est

(21) La Relation qu'on suit ici, est de 1741.





remarquable par une Ecole ouverte à toutes les Sectes. Braintry jouit du même avantage. Weymouth est la plus ancienne Ville de la Province, mais elle est fort déchue de sa première splendeur, quoique son Bac soit un passage très fréquenté.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

La Province de Suffolk n'a pas de grandes Rivières ; mais elle est si bien arrosée par quantité de petites, que sa fertilité & ses agrémens la font nommer le Paradis de la Nouvelle Angleterre. On ne trouve pas moins de douze ou quinze jolies Bourgades autour de la Baie des Massachusets, avec quantité de belles Vallées. La pointe Septentrionale de l'entrée se nomme *Pulling-Point*, & celle du Sud *Merton-Point*. Celle-ci est accompagnée d'un petit Village, où les Vaisseaux mouillent ordinairement à leur arrivée.

À l'Ouest des Provinces de Suffolk & de Middlesex, on entre dans celle de Hampshire, qui a les Bourgades d'*Enfield*, ou *Hatfield*, *Hadley*, *Northampton*, *Springfield*, *Southfield*, *Westfield*, & *Brookfield*. Cette Province, étant montagneuse & dans l'intérieur du País, n'approche point de la fertilité de celles des Côtes, quoiqu'elle soit arrosée par la grande Rivière de Connecticut, sur les bords de laquelle toutes ses Bourgades sont situées. La principale est Northampton, qui est le Siège de la Cour de Justice.

Province de
Hampshire.

La Province voisine, sur la Côte, & vers le Sud, est celle de Plymouth, premier Etablissement des Anglois dans la Nouvelle Angleterre. Elle contient les Bourgades de Plymouth, *Scituate*, *Bridge-Water*, *Duxbury*, *Marshfield*, *Middleborough*, *Pembroke* & *Plympton*. Celle de Plymouth, à laquelle on ne peut refuser le nom de Ville, est composée d'environ quatre cens Familles, ou deux mille quatre cens âmes ; mais elle s'est laissée surpasser, dans ces derniers tems, par Scituate, où l'on croit pouvoir en compter le double. Cette Province a deux ou trois petites Rivières, & diffère peu de Suffolk pour la qualité du terroir. En passant d'ici, par Mer, dans la Province de Barnestable, qui est la plus voisine, on trouve le Cap Cod, également remarquable par sa hauteur, & par l'abondance des Morues qu'on y pêche. Il forme une Baie large & commode, qui contiendrait mille grands Vaisseaux, & dont l'entrée a quatre milles de large. Elle étoit environnée autrefois jusqu'à la Mer, de Chênes, de Pins, de Sassafras, & de plusieurs sortes d'arbres aromatiques ; mais la Loi qu'on a proposée dans la Nouvelle Angleterre, pour défendre de couper du bois à moins de dix lieues des Côtes, fait juger que le tems en a diminué l'abondance. Ce qu'on a dit des Baleines, qu'on trouvoit en grand nombre dans la Baie, ne paroît convenir qu'à l'ancien tems. Mais la pêche des Morues s'y fait toujours avec tant d'avantage, que malgré la stérilité du terroir, les environs du Cap sont aussi peuplés qu'aucune autre partie de la Nouvelle Angleterre. Tout le Canton d'Estham est renommé pour son opulence.

Province de
Plymouth.

La Province de Barnestable, qui suit, comme on l'a remarqué, celle de Plymouth, a neuf Bourgades : *Barnestable*, *Estham*, *Manimoy*, *Truro*, *Rochester*, *Sandwich*, *Yarmouth*, *Harrwich*, & *Nantubet*. On compte, aux environs d'Estham, environ cinq cens Indiens Chrétiens, qui ont des

Province de Bar-
nestable.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

Ecoles pour l'instruction de leurs Enfans , & six Instrueteurs de leur Nation , avec un Ministre Anglois , dont les Sermons se font dans leur Langue. Au Sud de cette Province , on rencontre une Baie , qui se nomme la Baie du Monument , devant laquelle sont les deux Iles que le Capitaine Gosnold nomma , en 1602 , la Vigne de Marthe & l'Ile Elisabeth. Les Anglois se récrient ici contre une Relation Hollandoise , qui les fait découvrir vingt ans après , par deux Hollandois , nommés *Christian & Block* , & qui prétendant qu'elles ont fait partie de la *Nouvelle Belge* , leur donne les noms de ces deux Avanturiers.

Les Détroits , qui séparent ces deux Iles de la Côte de Barnestable , forment un très dangereux passage , connu sous le nom de *Malabar*. Une autre Ile , nommée *Nantubet* , dont on ne nous apprend point la situation , mais habitée par des Indiens Chrétiens , devoit être fort peuplée il y a cinquante ans , puisqu'on y comptoit alors cinq Eglises , dont quatre avoient des Ministres de la même Nation , & la cinquieme un Anglois nommé *Gardiner*.

Province de
Bristol.

On trouve ensuite , au Sud , la Province de Bristol , qui a les Bourgades de *Bristol* , *Swansey* , *Rehobeth* , *Taunton* , *Artleborough* , *Little-Compton* , *Norton* , *Darmouth* , *Deighton* & *Friton*. Bristol , quoiqu'une des moins anciennes , est la plus grande & la plus peuplée. Pour le Commerce , elle est , à l'égard de Boston , ce que le Bristol d'Angleterre est à l'égard de Londres. Neal confesse que son terroir n'appartient aux Anglois que par le droit de conquête. Ensuite quelques riches Avanturiers s'étant accommodés avec les Indiens voisins , y bâtirent une Ville plus régulière que toutes celles de la même Province ; & les avantages de sa situation l'ont fait prospérer , avec un succès égal , pour le Commerce & pour l'augmentation de ses Habitans.

Rehobeth dut son origine , il y a plus d'un siècle & demi , à quantité de Familles Angloises , qui se trouvoient trop resserrées dans leur premier Etablissement de Weimouth. Son nom Indien étoit *Saconet* , que plusieurs Relations lui donnent encore. Elle est située dans une Plaine , en forme circulaire , d'un mille & demi de diametre ; & l'Eglise , avec l'Ecole & la Maison du Ministre , occupent le centre. La Bourgade d'Artleborough s'est formée d'un détachement de quelques Familles de Rehobeth , dont elle est peu éloignée vers le Nord.

Swansey & Taunton sont deux grandes Bourgades , ou plutôt deux Habitations composées de Maisons dispersées , dans lesquelles on compte autant de différentes Sectes que de Familles. Une Lettre du Docteur Mather au célèbre *Woodward* , pour qui toutes les découvertes extraordinaires étoient un riche présent , assure qu'à Taunton , sur le bord d'une Rivière où la Marée monte , on trouve un Rocher dont le côté perpendiculaire est gravé de sept ou huit lignes d'écriture , dans des caractères auxquels on ne connoît rien de ressemblant. Proche de Bristol est une Montagne remarquable , nommée *Mount-Hope* , ou Mont de l'Espérance , qui servit long-tems de retraite à un Prince Indien , contre les persécutions des Anglois. Enfin la force des armes les y ayant fait pénétrer , ils s'y attribuent les droits de Conquête : surquoi l'Auteur nous apprend que sous le

Regne de Charles II, un Poëte Comique, nommé Jean Crown, Auteur de deux bonnes Comédies, demanda cette Montagne au Roi; qui avoit du goût pour ses Ouvrages. Il ne paroît point qu'il l'ait obtenue; mais le Roi, mal informé de ce qui se passoit dans la Nouvelle Angleterre, y écrivit aussitôt, pour se plaindre qu'on lui laissât ignorer ce que c'étoit que le Mont Hope, » quoique suivant l'Auteur de la Relation, cette » affaire le regardât peu, & qu'il n'eût aucun droit sur un terrain qui » avoit coûté à ses Possesseurs leur sang & leurs trésors. Le même Ecrivain suppose que Crown étoit né dans cette Colonie, parcequ'il avoit d'ailleurs quelques prétentions sur une partie de la Nouvelle Ecosse, qui étoit passée entre les mains des François, & qu'il faisoit valoir ce prétexte pour demander le Mont Hope. On peut supposer aussi qu'il devoit son éducation à la Nouvelle Angleterre; car aiant fait le Voyage de Turin avec un Ambassadeur Anglois, & voulant tenir compte des raretés qu'il y vit dans la Galerie du Palais, il prit les Statues des douze Césars pour celles des douze Apôtres, & cette savante observation fut publiée dans son Journal. Les Colléges de Boston n'avoient point encore la splendeur qu'on nous assure qu'ils ont aujourd'hui.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.
Anecdote sur
Crown, Poëte
Anglois.

Au-delà du Mont Hope, on trouve l'Ile de Rhode, que les Indiens nomment *Aquetnea*, vers la Baie de *Narraganset*. Sa longueur est de quatorze ou quinze milles, sur quatre ou cinq de largeur. Elle étoit habitée dès l'an 1639, par des Anglois d'une Secte particulière, dont on prétend que faute de Ministres & d'instruction la posterité est devenue aussi barbare que les Indiens. Cependant elle a su conserver ses Privilèges, qui consistent à se gouverner elle-même, ou du moins par un Conseil qu'elle choisit, sans aucune dépendance de la Couronne & de ses Officiers. Elle fait ses propres Loix, avec cette seule restriction, qu'elles ne doivent rien avoir de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette Ile est d'une rare fertilité; & le séjour en est si agréable, qu'on la nomme le Jardin de cette Côte. Ces avantages y avoient attiré un si grand nombre d'Habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au Continent, où ils bâtirent deux Villes, nommées *la Providence* & *Warwick*, qui jouissent de tous les Privilèges de l'Ile. Elle entretient un Commerce considérable de Chevaux, de Moutons, de Beurre, de Fromage & d'autres provisions, avec les Antilles Angloises; effet de ses richesses naturelles, qui ne manqueront point, observe l'Auteur, d'y rappeler quelque jour la politesse. On compte, dans l'Ile de Rhode, deux Villes ou deux Bourgades; Newport, qui est la Capitale, & Portsmouth. Sa distance de Boston est d'environ soixante-six milles.

Ile de Rhode.
Origine & ca-
ractère de ses Ha-
bitans.

La Providence & *Warwick*, deux Villes fondées, comme on vient de le remarquer, par des Colonies de l'Ile de Rhode, sont situées entre les Provinces de Plymouth & de Bristol. On les représente, non-seulement grandes & riches, mais heureuses dans leur Gouvernement, quoique composées de Sectaires, qui vivent sans Magistrats & sans Ministres. Ils s'entretiennent, dit-on, en bonne intelligence avec leurs Voisins. » La liberté qu'ils ont de satisfaire tous leurs desirs n'empêche point que les crimes ne soient rares parmi eux; ce qu'on attribue à leur profonde

La Providence
& *Warwick*.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

» vénération pour l'Ecriture Sainte, qu'ils lisent & qu'ils expliquent
» à leur gré. Ils ont une mortelle aversion pour toutes sortes de tax-
» Leur charité ne se dément jamais pour les Etrangers. Un Voïageur, qui
» passe par l'une ou l'autre de ces deux Villes, peut s'arrêter dans la pre-
» miere Maison, avec autant de liberté que dans une Hôtellerie, & s'ai-
» surer d'y être bien traité. La principale occupation des Habitans, est de
» nourrir des Bestiaux, & de faire du Beurre & du Fromage, deux Ma-
» chandises qui les ont enrichis.

Provinces de
Connecticut & de
Newhaven.

Les Provinces dont il reste à traiter sont celles des Colonies réunies de
Connecticut & de *Newhaven*, qui ont conservé, comme l'Île de Rhode,
tous les Privileges qu'elles avoient obtenus dans leur origine. Ces deux
Provinces ont soixante-dix milles de long, depuis *Stoniton*, dans le Comté
de la Nouvelle Londres, jusqu'à *Rye*, dans celui de *Fairfield*, sur les bor-
diers de la Nouvelle York, & cinquante de large, depuis *Saybrook*, sur
le Comté de la Nouvelle Londres, jusqu'à *Windsor*, dans celui de
Hartford.

Comté de la
Nouvelle Lon-
dres.

Le premier de ces Comtés, qu'on rencontre sur la Côte, est celui de
la Nouvelle Londres, qui a les Bourgades de *Stoniton*, *Saybrook*, *Preston*,
Danfik, *New-London*, *Lyme*, *Lebanon*, & *Killingworth*. Les parties Orien-
tales de ce Pais sont agréables & fertiles : celles du Couchant sont rem-
plies de Montagnes & de Marécages. *Saybrook*, la plus ancienne Ville
du Comté, tire son nom de ses deux Fondateurs, Mylord *Say* & My-
lord *Brook*, zelés Puritains, qui la firent bâtir à l'embouchure de la Ri-
viere de *Connecticut*, *Lyme* est vis-à-vis, sur l'autre rive. *New-London*
est située sur une Riviere, nommée la *Tamise*, qui se divise en trois
bras, sous les noms de *Glass-River*, *Russels-deligt*, & *Indian River*.

Comté de Hart-
ford.

Le Comté de *Hartford*, qui touche au précédent dans l'intérieur des
terres, est le seul de la Nouvelle Angleterre qui n'ait point de Ville ma-
ritime ou de Port ; ce qui n'empêche point qu'il ne soit bien peuplé,
& que ses Habitans ne vivent dans l'abondance. Il a les Bourgades de
Hartford, *Farmington*, *Glastonbury*, *Middle-town*, *Windsor*, *Hadham*,
Sinsburg, *Weatherburg*, *Watersfield*, *Farm*, & *Windham*. La principale,
qui est celle de son nom, a deux Paroisses, nommées l'Eglise vieille &
l'Eglise neuve ; surquoi l'on observe que les différentes Sectes, dont la Nou-
velle Angleterre est composée, s'accordent à ne jamais donner des noms
de Saints à leurs Eglises. Proche d'*Hadham*, la Riviere de *Connecticut*,
qui arrose les bords septentrionaux de ce Comté, est divisée par une Ile,
nommée *Thirty-miles*, ou trente milles, parcequ'elle est à cette distance
de l'embouchure. On trouve, dans les Parties occidentales du Comté de
Hartford, plusieurs chaînes de Montagnes, & d'épaisses Forêts, qui four-
nissent beaucoup de teintures & de cuirs, lorsque ce Commerce étoit
en honneur dans la Colonie.

Comté de New-
haven.

Deux Comtés forment la Province de *Newhaven*, qui s'est unie à celle
de la Nouvelle Londres : l'un, nommé aussi *Newhaven*, a les Bourgades
de *Brainford*, *Derby*, *Guilford*, *Milford*, *Newhaven*, & *Wallingford*,
dont la principale, qui est *Newhaven*, a pris un air de Ville peuplée,
depuis qu'on y a fondé un College, avec une Bibliothèque publique. *Brain-*
ford

ford a l'avantage d'une Forge de fer, sur les bords d'une petite Riviere qui porte ses eaux jusqu'à l'Océan. On est surpris de trouver ici la première Forge de fer, dans un Pais où l'on prétend que les Mines en sont fort communes, & où les Forêts ne sont pas plus rares. Quelle doit être la paresse des Habitans, observe l'Auteur de la Relation, si c'est elle qui leur fait négliger un métal, dont ils auroient à tirer presque autant d'utilité que de l'or ! Deux autres petites Rivières, l'une qui se jette dans la Mer à Gailfort, & l'autre à Milford, ne seroient pas moins favorables au même travail.

Le Comté suivant est celui de Fairfield, qui a les Bourgades de *Fairfield, Danbury, Norwich, Stamford, Woodbury, Greenwich, Ric, & Straitsford*. Ce Comté n'a point de Rivières navigables; car celle qui tombe dans la grande Riviere de Hudson, quoique fort large à son embouchure, ne mérite point cette qualité, parcequ'elle ne conserve pas sa largeur plus de trois ou quatre milles, & qu'elle n'en a pas plus de vingt dans tout son cours. La plupart des Bourgades, ou plutôt des Villages du Pais, sont situées dans de petites Anses, & sont aussi peu remarquables pour leur Commerce que pour leur grandeur. L'intérieur des terres est rempli de Marais inhabités. C'étoit autrefois ce qu'on nommoit le Canton de Mohégén, où les Hollandois s'étoient établis. Il est bordé par la Nouvelle York.

Comté de Fair-
field.

Outre l'Île qu'on a décrite sur cette Côte, on y voit celles des *Faucons, de Fisher, & de Black*, où les Pyrates sont venus souvent faire de l'eau; sans parler de vingt Îlots sans noms, qui ne servent qu'à défendre diverses parties du rivage contre la fureur des vents & des flots.

Les Productions naturelles de la nouvelle Angleterre ne diffèrent point assez de celles de la Virginie, pour demander un article particulier; mais on ne se dispensera point d'un peu d'éclaircissement sur son administration. Elle paroîtra curieuse, si l'on considère la variété de Religions & d'intérêts qui regnent dans toute la Colonie.

Gouvernement
de la Nouvelle
Angleterre.

On a vu que le premier Etablissement s'étoit formé avec une sorte d'indépendance, & sans autre rapport à la Couronne que celui d'une soumission vague, qui consistoit à reconnoître les Rois d'Angleterre pour Souverains. Cependant deux Chartres, ou deux Ordonnances, envoyées successivement par la Cour, furent reçues avec respect, parcequ'elles furent trouvées favorables, & devinrent les fondemens d'une administration plus régulière. Le Gouverneur, qu'on nomme Général, quoique les Colonies de Connecticut & de l'Île de Rhode ne soient pas renfermées dans sa Commission, son Lieutenant, les Officiers Militaires & ceux de Justice, sont nommés par la Couronne; mais la nomination de la Cour de l'Amirauté appartient au Gouverneur. Le Conseil, qu'on peut nommer celui de la Colonie, plutôt que celui du Gouverneur, est choisi annuellement par une Assemblée générale des principaux Habitans, dont la Province des Massachusetts fournit dix-huit, celle de Plymouth quatre, celle de Maine trois, & toutes les autres deux. Le pouvoir de cette Assemblée est très étendu. Toute la partie exécutive du Gouvernement dépend de son approbation, & la Législature même n'en dépend gueres moins. Elle se

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

tient tous les ans à Boston, vers la fin de Mai. Tous les Membres commencent par prêter le serment de fidélité à l'ordre actuel de la Succession royale ; & le zèle de la Nouvelle Angleterre est si ardent pour la Maison d'Hanovre, qu'on s'y vante de n'avoir point un Jacobite dans toute la Colonie. Ensuite le Gouverneur déclare & signe de sa main, qu'il approuve & qu'il confirme les Elections : mais malgré cette formalité on ne lit nulle part qu'il ait droit de s'y opposer, non-plus qu'à celle des Conseillers qui sont choisis par l'Assemblée. Après les avoir élus, elle procède à la création des Cours de Justice, à la levée des taxes, & de tems en tems à porter des loix, qui ne doivent jamais être opposées à celles d'Angleterre. Elles demandent d'être envoyées à la Cour, pour être confirmées par le Roi ; mais si la confirmation n'arrive point dans l'espace de trois ans, elles ont leur plein effet. » Une autorité si peu restreinte a » fait représenter plus d'une fois à la Cour, que dans la dépendance où » sont les Gouverneurs de la Nouvelle Angleterre, jusqu'à l'égard de leur » subsistance, ils peuvent être tentés, pour se rendre l'Assemblée favora- » ble, d'abandonner les prérogatives de la Couronne, & de trahir les » intérêts de la Grande Bretagne.

Loix de la Nou-
velle Angleterre.

Tout Particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possède un fond de cinquante livres sterling, est réputé Citoyen libre, & participe au droit d'élire les Membres de l'Assemblée. Ils sont au nombre de cent. On a publié un Recueil des Loix de la Nouvelle Angleterre, dont il suffira de détacher ici quelques traits, pour faire connoître l'esprit de cette singulière Colonie : *Adultere* ; puni de mort, dans l'homme & la femme. *Bâtardise* ; le Pere obligé de fournir à l'entretien de l'Enfant ; déchargé, si le fait est douteux. *Blasphème* ; la mort. *Prix constant du blé* ; trois schellings le boisseau. *Membre d'une Eglise* ; on n'est point sensé tel, si l'on n'y a pas reçu la Communion. *Enfans* ; la mort pour ceux qui ont maudit ou battu leur Pere ou Mere. *Faux témoignage* ; la mort, s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent* ; Amende du triple. Amendé de cinq schellings, pour s'être servi de cartes ou de dez. Amende de cinq livres sterling, pour en avoir vendu ou gardé provision. Amende, ou le fouet, au gré du Juge, pour avoir dansé. *Hérésie* ; pour avoir nié le quatrième Commandement, le Baptême des Enfans, l'autorité des Magistrats, &c. le bannissement. *Jésuites & Prêtres Romains* ; le bannissement ; & s'ils reviennent, la mort. *Quakers* ; pour en avoir amené un, paiement de cent livres ; pour en avoir amené un qui n'est point Habitant, banni ; pour l'avoir ramené, la mort. Le Quaker étranger, fouetté, marqué de la lettre Q sur l'épaule gauche, & banni ; s'il revient, la mort. *Indiens* ; pour leur avoir vendu des liqueurs fortes ; amende de deux livres sterling la pinte ; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres ; une livre de poudre, cinq livres. Un Indien, qui ne cultive point sa terre, en perd la propriété. *Ivrognes* ; fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage* ; point de Mariage reconnu, s'il n'est fait par le Magistrat. Un Mari qui bat sa Femme, ou une Femme qui bat son Mari, dix livres d'amende. *Dimanches* ; violation du Dimanche, trois livres d'amende. Sa-

medis ; pour avoir danfé le Samedi après le coucher du Soleil , cinq schellings d'amende , ou le fouet. *Juremens* ; jurer ou maudire , un schelling. *Filer* ; tout Particulier qui est fans emploi ou fans travail , obligé de filer. *Sorciars* ; la mort. *Loups* ; pour avoir tué un Loup dans les Plantations , ou dans la circonférence à dix milles , deux livres sterling de récompense. *Culte* ; pour le culte des images & l'idolatrie , la mort. &c.

On a parlé d'un College fondé à Cambridge , en 1630 , sous le nom de College de Harvard. Cette Ville , qui n'est qu'à six milles de Boston , se nommoit auparavant *New-Town*. Le College est composé d'un Président , de cinq Professeurs & d'un Trésorier , & soumis à la visite du Gouverneur , ou de son Député , de tous les Magistrats de la Colonie & des Ministres des six Bourgades voisines. Les appointemens étoient d'abord pris sur le tresor public ; mais le revenu du Bac de Charles-town ayant été attaché au College , & plusieurs Particuliers de l'ancienne & de la Nouvelle Angleterre ayant contribué libéralement à lui faire d'autres fonds , il s'est trouvé en état de subsister avec ces deux secours. Quelque tems après sa fondation , on en fit bâtir un autre , pour l'éducation de la jeunesse Indienne ; mais la difficulté d'inspirer aux Indiens du goût pour les Sciences , l'a fait changer en Imprimerie ; surquoi l'Auteur de la Relation fait observer que rien n'est moins nécessaire en effet qu'un College Indien , lorsque la Colonie ne manque point de Ministres pour instruire les jeunes Sauvages , & que la Langue Angloise est devenue comme la Langue générale du Pais. Quel besoin , ajoute-t'il , de tirer de la charrue des Indiens capables de travail , pour s'efforcer d'en faire des Gens de Lettres ? D'ailleurs ce changement n'empêche point que le College de Harvard ne puisse recevoir ceux qu'on croiroit propres à l'étude : mais jusqu'à présent , il ne s'en est pas trouvé plus de quatre ou cinq , entre lesquels on nomme *Caleb Cheaschaumuk* & *Eleazar* , qui prirent leurs degrés il y a plus de quarante ans.

Il n'est pas surprenant qu'avant la fondation du College , les Livres fussent aussi rares dans la Nouvelle Angleterre , qu'ils le sont encore dans la plupart des autres Colonies Angloises : mais par les libéralités d'un grand nombre d'Amateurs des Sciences , il s'y est formé une Bibliothèque publique , qui dès le tems de la Reine Anne contenoit environ quatre mille volumes. On regrette seulement qu'elle ne soit composée que de Livres d'érudition , & que la partie des Belles-Lettres y ait été négligée , quoiqu'elle fût la plus propre à répandre & perpétuer la politesse dans toutes les Habitations de la Colonie. Un des premiers Livres , qui sont sortis de l'Imprimerie du College , est une traduction des Pseaumes en vers. Trois Ministres , nommés *Eliot* , *Mather* , & *Wells* , furent choisis pour cette entreprise , & publièrent leur Ouvrage en 1640. Il ne fut point applaudi ; & quoique revu , dans une seconde édition , par le Docteur *Dunstar* , Président du College , le Public n'en fut pas plus satisfait. Ces quatre Savans , observe l'Auteur de la Relation , ne devoient pas ignorer que l'érudition & la connoissance des Langues ne suffisent pas pour faire des Poètes , & qu'elles doivent être accompagnées du génie , qui les fait seul , sans le secours de l'érudition. Voici le Jugement que l'Angleterre Euro-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

College de Har-
vard , à Cam-
bridge.

sa Bibliothèque.

Traduction des
Pseaumes en vers

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

péenne a porté de leur traduction : « Quoique détestable dans tout ce qui
 « regarde la Poésie , elle a l'avantage d'être plus fidelle au sens qu'au-
 « cune version connue ; ce qu'il faut peut-être attribuer aux corrections
 « du Docteur Dunstar , qui étoit fort versé dans les Langues Orientales.
 « L'excuse , que les Traducteurs apportent pour le mauvais tour & les mau-
 « vaises rimes de leurs vers , est que *les Autels de l'Etre suprême ne de-*
 « *mandent point d'être polis* : comme s'ils avoient pû faire mieux , ou
 « comme si les louanges de Dieu ne devoient pas être chantées avec toute
 « la perfection dont les Hommes sont capables. Si les Traducteurs ne
 « vouloient donner qu'une version fidelle , pourquoi ne pas la donner en
 « Prose ?

College de New-
haven.

Le College libre de Newhaven , dont on a rapporté aussi la fon-
 dation , rassemble des Ecoliers de toute sorte de Sectes , sans en excep-
 ter apparemment les Quakers , puisqu'on cite leur témoignage à son hon-
 neur. Les Etudiants de ces deux Collèges , qu'on fait monter entre trois
 ou quatre cens , sont en plus grand nombre , à proportion , que ceux
 des Universités d'Oxford & de Cambridge ; « car , en supposant que
 « la Nouvelle Angleterre contienne deux cens mille Ames , & que les
 « Ecoliers y soient au nombre de quatre cens , l'Angleterre Européenne ,
 « où l'on compte huit millions d'Ames , devroit avoir seize mille Eco-
 « liers dans ses deux Universités ; tandis qu'elle n'a pas la moitié de ce
 « nombre.

Indiens de la
Nouvelle Angle-
terre.

Il reste si peu d'Indiens dans la Jurisdiction de la Nouvelle Angleterre ;
 & ceux qui s'y trouvent établis ont pris si généralement l'habit , les
 mœurs , les usages , la Religion & la Langue des Anglois , qu'on ne les
 distingue plus , dans le dénombrement total des Habitans. Cependant ils
 conservent leurs anciens noms.

Massassoits.

Les Massassoits , ou Wampanage , habitent les environs du Mont-Hope
 dans le Comté de New-Bristol. C'est la première Nation avec laquelle les
 Anglois lièrent commerce. Ils firent une étroite alliance avec leur Sa-
 chem , ou leur Roi ; mais le Petit-fils de ce Prince , quoique lié aussi avec
 eux , jusqu'à s'être fait honneur de recevoir d'eux le nom de Philippe ,
 devint le plus mortel de leurs Ennemis , & suscita toutes les Nations
 voisines contre la Colonie de Plymouth. Il périt dans cette guerre , avec
 si peu d'attachement au Christianisme qu'il avoit embrassé , qu'on lui
 entendit déclarer qu'il ne faisoit aucun cas d'une Religion dont il mé-
 prisait les Partisans.

Pokassets.

Les Pokassets sont les Habitans naturels du Comté de Plymouth : leur
 ancienne Reine , amie de Philippe , périt dans la même guerre. Les Pi-
 kats , Nation autrefois intraitable , avoient leurs habitations vers l'em-
 bouchure de la Riviere de Connecticut , entre les Comtés de New-London
 & de Fairfield. Ils s'efforcèrent long-tems de troubler l'établissement des
 Anglois sur les bords de cette Riviere ; mais leurs guerres n'ayant tourné
 qu'à leur propre destruction , le nombre de ceux qui ont survécu est de-
 meuré fort petit. Les Patuxets habitent le Pais qui sépare les Comtés de
 New-London & de New-Bristol. Les Makas , quoique rangés autrefois
 entre les Nations de la Nouvelle Angleterre , appartiennent aujourd'hui à la

Pikots.

Patuxets.

Makas.

Nouvelle York, & font une des cinq qui ont fait une alliance perpétuelle avec cette Province. Les Narragansets ont été redoutables pour la Colonie Angloise, avant qu'elle fût sortie de sa première foiblesse. Ils habitoient aux environs de New-London. Les *Neumteaks* occupoient le País qui forme aujourd'hui le Comté d'Effex. Les *Massachusets*, anciens Habitans des Comtés de Suffolk & de Middlesex, étoient la plus nombreuse Nation de cette Contrée : elle a donné son nom à toute la Province de la Nouvelle Angleterre ; car la Commission du Gouverneur Général porte le titre de Baie des *Massachusets*, dont il n'y a d'excepté que les deux petits Gouvernemens de Connecticut & de l'Ile de Rhode. On en prend occasion de nous apprendre l'origine de ce nom. A l'arrivée des Anglois, le Sachem du País avoit son *Wigwam*, ou son Habitation, sur une petite hauteur, à six milles de Boston. Cette colline avoit la forme d'une tête de fleche Indienne, qui se nomme *Mas*, en Langue du País, comme une hauteur se nomme *Wilufet*. Delà, par estime ou par dérision, la demeure & les Sujets du Sachem reçurent des Nations voisines le nom de *Maswilufet*, que le tems a fait changer en *Massachusets*.

Les *Mohégins* étoient établis proche de la Riviere de Hudson, ou de la Nouvelle York, & n'étoient proprement qu'une extention des *Manimogs*. Les *Manimogs* habitoient le Comté de Barnstable ; & les *Namoskets*, le País qui est entre les Rivieres de la Providence & de Menimack. Les anciens Habitans des Terres, au-delà de Maine, étoient distingués par différens noms, & formoient quantité de petits Etats, longs de huit ou dix milles, dont chacun étoit gouverné par son Sachem. Ces Chefs, ou ces Rois, n'étoient ordinairement que de sages Particuliers, choisis par les Anciens du Canton ; & la Dignité royale demouroit dans une Famille, aussi longtems que la sagesse & le courage de ceux qui en étoient revêtus paroissent justifier ce choix. On ne connoissoit point d'autre noblesse. Quelle barbarie ! observe ironiquement l'Auteur de la Relation. Cependant il y avoit quelque exception à cette règle ; car les Descendans des Sachems jouissoient de plusieurs Prerogatives dans leur Nation.

Si l'on demande quelles sont aujourd'hui les forces des Indiens de la Nouvelle Angleterre ? l'Auteur assure que la dixième partie de la Milice Angloise, qui est ici classée comme à la Virginie, suffiroit pour les précipiter tous dans leurs Lacs, ou pour les détruire jusqu'au dernier. Ils ne font que les Valets des Plantations, vivant, comme les Pauvres dans nos Paroisses, du paiement de leurs services, ou des libéralités gratuites de ceux qui les emploient. La plupart, sans excepter ceux qui ont embrassé le Christianisme, sont d'une paresse qui les rend fort ennemis du travail.

On demandera peut-être aussi, si dans la multitude de Sectes dont cette Colonie est composée, il ne s'élève point des troubles qui nuisent au repos public ? Un éclaircissement, qui répondroit à toute l'étendue de cette question, feroit la matière de plusieurs volumes. A mesure que l'Eglise Anglicane a pris le dessus sur les autres Religions, elle s'est livrée à toute sorte d'emportemens contre les Non-conformistes, & les effets en ont quelquefois été fort sanglans. Les Quakers, surtout, les Puritains & les Anabaptistes, ont été persécutés avec une véritable fureur. Ce zele Anglican

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

Neumteaks.

Massachusets.

Mohégins.

Manimogs.

Namoskets.

Forces de tous
ces Indiens.

Troubles inté-
rieurs de la Nou-
velle Angleterre.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

Histoire des
Sorciers du Païs.

s'est étendu jusqu'aux Sorciers. On auroit peine à s'imaginer quels en ont été les excès, & plus encore à se les persuader, s'ils n'étoient attestés par les Actes mêmes de la Colonie. Un sujet si singulier mérite quelques momens de digression.

En 1691, un Ministre de Salem, nommé *Paris*, fut le premier qui ouvrit une scène également ridicule & tragique, en déclarant que sa Fille & sa Niece, âgées l'une & l'autre de dix à onze ans, étoient sous le pouvoir de la sorcellerie : il faisoit tomber ses soupçons sur une Femme Indienne nommée *Tomba*, qui étoit à son service. On la fouetta rigoureusement, pour tirer d'elle un aveu : elle confessa qu'elle étoit forcier. Un ordre du Magistrat la fit resserrer dans une étroite Prison, où elle demeura fort longtems. Enfin, par honte de la tenir renfermée sans preuve, on lui laissa voir le jour ; mais ce fut pour être vendue, & le prix fut employé à paier les frais de sa détention. Le Gouverneur Général, qui étoit alors Sir William *Phips*, ferma les yeux sur cette étrange aventure.

Elle commençoit à tomber dans l'oubli, lorsqu'au mois d'Août de l'année suivante, Georges *Burrough*, Ministre de Falmouth, dans le Comté de Maine, fut accusé d'avoir jetté un charme sur une Femme de Salem, nommée Marie *Wolcor*, & sur plusieurs autres. Son Procès fut instruit dans les formes, & six Femmes déposèrent contre lui. Leurs imputations sont si badines, qu'elles semblent choquer le bon sens ; mais le malheureux Ministre n'en fut pas moins condamné au Gibet, & la Sentence eut son exécution. Tous les détails du Procès ont été recueillis dans la Collection du Docteur *Matheo*. Quatre des mêmes Femmes formèrent la même accusation contre une Angloise du même lieu, qui fut condamnée au même supplice. Deux hommes accuserent une autre Femme, nommée *Susanne Martin*. L'Auteur donne une partie de son Dialogue, avec le Juge de Paix qui la fit mettre en prison, & demande si le bon sens n'est pas de son côté plus que de celui du Juge.

Le Juge : Êtes-vous Sorciere ? *L'Accusée* : Non. *Le Juge* : Expliquez-moi donc d'où viennent les plaintes du Peuple ? *L'Acc.* Je n'en sais rien. *Le Juge* : Mais d'où pensez-vous qu'elles viennent ? *L'Acc.* Je ne veux point exercer là-dessus mon jugement. *Le Juge* : Ne croiez-vous pas que ceux qui se plaignent sont enforcelés ? *L'Acc.* Non, je n'en crois rien. *Le Juge* : Dites donc ce que vous en pensez ? *L'Acc.* Non ; mes pensées sont à moi, aussi long-tems qu'elles demeurent en moi-même ; mais lorsqu'elles sont dehors, elles sont aux autres. Leur Maître *Le Juge* : Qu'entendez-vous par leur Maître ? *L'Acc.* Si quelqu'un a commerce avec l'Enfer, vous devez m'entendre. *Le Juge* : Fort bien ; mais quelle part avez-vous à ce qu'on en dit ? *L'Acc.* Je n'en ai aucune. *Le Juge* : c'est vous néanmoins qu'on accuse d'avoir apparu, & c'est pour le même crime que d'autres ont été condamnés. *L'Acc.* Je ne puis empêcher ce qu'on dit & ce qu'on fait. *Le Juge* : Le Maître dont vous parlez est sans doute le vôtre. Autrement comment pourriez-vous avoir apparu ? *L'Acc.* Je n'en sais rien. Celui, qui apparut autrefois sous la forme de Samuel, peut avoir pris toute forme.

L'Auteur demande, encore une fois, si ce langage est celui d'une Femme

digne du supplice pour sortilège ? Elle ne laissa point d'y être condamnée. Toutes les dépositions furent choquantes pour le bon sens. Elles se trouvent dans le Recueil que le Docteur Matheo a publié , & sur lequel Néal fait cette remarque : « Il est fort étrange , dit-il , qu'après avoir donné » avec beaucoup d'étendue toutes les dépositions des Accusateurs , on passe » en termes vagues sur les défenses des Accusés. On se contente d'assu- » rer que leurs réponses ne méritoient point d'attention ; qu'elles étoient » pleines de contradictions & d'équivoques ; que les Coupables furent » confondus ; que leur contenance changea , &c. Ainsi le Lecteur est laissé » dans les ténèbres , & ne peut démêler la vérité. Si la défense des Pri- » sonniers fût aussi faible qu'on la représente , l'honneur des Juges ne » demandoit-il pas que toutes les circonstances en fussent oubliées ? Et si » elle étoit de quelque force , la Justice permettoit-elle de l'étouffer ?

Ce fut néanmoins par cette odieuse procédure , que vingt-huit personnes (23) reçurent la Sentence de mort. Une Femme pieuse & respectable , nommée Rebecca Nurse , qui avoit joui jusqu'alors d'une excellente réputation , & qui l'avoit méritée par de grands exemples de vertu , se voyant accusée , & trouvant aussi peu d'attention que de faveur pour ses réponses , prit le parti de se disposer à la mort , & de la recevoir en silence , avec les plus hautes marques de patience & de Religion. Le recit de son exécution ne peut être lû sans horreur. Sa Sœur , condamnée pour le même crime , sans avoir été plus entendue , présenta aux Juges un Mémoire qu'on n'a pas fait difficulté d'insérer dans le Recueil , quoiqu'il semble les couvrir de honte. Il est si court & si singulier , qu'on ne se plaindra point d'en trouver ici la traduction. « Votre humble & malheu- » reuse Suppliante , connoissant sa propre innocence , & voyant les basses » subtilités de ses Accusateurs , ne peut juger que favorablement de ceux » qui se trouvent dans le cas dont elle gémit pour elle-même. Je me suis » vue renfermée l'espace d'un mois , sur la même accusation qui m'ar- » tire aujourd'hui votre Sentence , & j'ai été déchargée par diverses per- » sonnes qui m'avoient accusée. Deux jours après , de nouvelles déposi- » tions vous ont encore portés à me faire arrêter , & je me vois aujour- » d'hui condamnée à mourir. Le Ciel connoissoit alors mon innocence , » & ne la connoît pas moins aujourd'hui. Elle sera connue de même au » grand jour , à la face des Hommes & des Anges. Je ne vous demande » point la vie , car je vois que ma mort est résolue , & que le tems en » est arrivé : mais je souhaite , & Dieu connoît mes intentions ; qu'on » mette fin à l'effusion du sang innocent , qui ne peut manquer d'être » continuée , si les choses ne prennent point un autre cours. Quoique je » fois persuadée que vous emploïez tous vos efforts à découvrir la vé- » rité , & que pour le monde entier vous ne voudriez point trem- » per vos mains dans le sang innocent ; cependant le témoignage de ma » propre conscience m'assure que vous êtes dans la plus malheureuse de » toutes les erreurs. Puisse la miséricorde infinie du Ciel vous conduire » & vous défilier les yeux ! Permettez que je vous supplie très humblement » d'examiner , de plus près , quelques-uns des malheureux Accusés que la

(23) Deux Ministres furent de ce nombre.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE ANGLE-
TERRE.

» foiblesse de leur esprit, ou d'autres raisons, ont fait consentir à se reconnoître coupables. Vous verrez qu'ils vous trompent, ou qu'ils se trompent eux-mêmes : je suis sûre du moins qu'on le verra dans l'autre monde, où vous êtes prêts à me faire passer ; & je ne doute pas, non-plus, qu'il n'arrive tôt ou tard un grand changement dans vos idées. On m'accuse, moi & d'autres, d'avoir fait une ligue avec l'Esprit de perdition : nous ne pouvons avouer un crime dont nous sommes innocens. Je fais qu'on m'accuse injustement, & j'en conclus qu'on ne fait pas moins d'injustice aux autres. Dieu, je le répere, Dieu, qui pénètre au fond des cœurs, & devant le Tribunal de qui je vais paroître, m'est témoin que je ne connois, & que je n'entens rien, à tout ce qui regarde les sortilèges. Comment pourrois-je mentir à lui-même, & livrer volontairement mon ame à la vengeance éternelle ? Je vous conjure de ne pas rejeter cette humble supplique, de la part d'une malheureuse Innocente, qui touche au dernier moment de sa vie.

Une piece si forte & si touchante ne fit aucune impression sur les Juges. Cette Femme, qui se nommoit Marie *Egty*, dit adieu, d'un air ferme, à son Mari, à tous ses Enfans, à tous ses Amis, & se laissa conduire au supplice avec une grandeur d'ame qui ne causa pas moins d'attendrissement que d'admiration aux Assistans. Quoique la crainte eut porté plusieurs des Accusés à se confesser coupables, Néal observe qu'il n'y en eut pas un qui ne se rétractât en mourant, & qui ne demandât au Ciel que son sang retombât sur ses Accusateurs & ses Juges. Quelques Femmes aiant obtenu un répit, les unes parcequ'elles étoient enceintes, d'autres parcequ'elles étoient si jeunes qu'il s'en trouvoit une de dix à onze ans, leur bonheur voulut que dans cet intervalle le Gouvernement ouvrit les yeux. Ce changement leur sauva la vie, & ne fut pas moins heureux pour environ cent cinquante personnes qui étoient alors en prison pour la même cause. Mais, ce qui paroîtroit incroyable, sur des témoignages moins certains, c'est que les Juges de Paix, qui refuserent enfin leur ministère aux Accusateurs, se virent accusés, à leur tour, & forcés de quitter la Colonie pour se dérober aux fureurs du Peuple. On parla diversement du Gouverneur ; c'est-à-dire qu'étant d'un caractère foible, quoiqu'Ami de la Justice, il fut tantôt favorable, & tantôt contraire à la persécution ; mais il paroît que la source du mal vint particulièrement des Puritains, & qu'on eut obligation du remède à l'Assemblée générale.

S V.

ETABLISSEMENTS DE LA NOUVELLE YORK, ET DE LA NOUVELLE JERSEY.

LA liaison ne cessant point, vers le Nord, entre les Colonies Angloises du Continent, on ne sort de la Nouvelle Angleterre que pour entrer dans un autre Etablissement de la même Nation, connu aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle York*, après avoir porté long-tems celui de *Nouvelle Belge*

Belge sous les Hollandois ses premiers Maîtres. Rien n'avoit pu causer tant de chagrin aux Anglois, que d'avoir vu passer, entre des mains étrangères, la possession d'un País qui avoit été découvert par un Aventurier de leur Nation. Le fameux *Henri Hudson*, qu'on verra paroître avec plus d'éclat dans l'article des Voïages au Nord, ayant fait d'inutiles efforts, sous les auspices de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour trouver dans les parties Septentrionales de l'Amérique un passage aux Mers de l'Est ou de l'Ouest, retourna au Sud le long du Continent, passa devant la Nouvelle France, & vint aborder, par les quarante-un degrés quarante-trois minutes, sur une Côte qu'il prit d'abord pour celle d'une Ile. Il lui donna le nom de Nouvelle Hollande, à l'honneur de ceux qui avoient employé ses services. Après avoir reconnu les propriétés du País & les dispositions des Habitans, il remit à la voile pour la Hollande, d'où il étoit parti; & dans un tems où l'ambition n'échauffoit pas moins les Hollandois que le Commerce, son recit excita plusieurs Vaisseaux d'Amsterdam à prendre aussi-tôt la même route. Les Anglois confessent qu'*Hudson* vendit, aux Etats Généraux, le droit qu'il tiroit de sa Découverte, & prétendent qu'ils y formerent opposition, parceque ce marché s'étoit conclu sans la participation du Roi Jacques. Mais on ne voit point quel droit ce Prince pouvoit s'attribuer aux fruits d'une entreprise à laquelle il n'avoit pas eu la moindre part; & s'il avoit à faire quelque plainte, ce ne pouvoit être que de l'infidélité d'un Sujet, qui sembloit avoir oublié sa Patrie. Quelque Jugement qu'on en doive porter, les Marchands d'Amsterdam observerent, dès l'année 1610, une Commission des Etats Généraux, pour aller jeter les fondemens de leur Commerce à la Nouvelle Hollande. Dans le cours de l'année 1613, ils y bâtirent un Fort, par l'ordre des mêmes Etats, qui firent prendre alors au País le nom de *Nouvelle Belge*. Ensuite diverses Colonies, transportées successivement, y fondèrent quelques Villes, dont la principale fut nommée la Nouvelle Amsterdam.

Malgré la jalousie des Anglois, cet Etablissement se soutint, sans troubles, jusqu'à la première guerre que la Hollande eut avec eux, sous le regne de Charles II. Il ne fut insulté, du moins, que par une attaque passagere du Capitaine *Argall*, qui, dans son Voïage de la Virginie à la Nouvelle Ecosse, y ruina quelques Plantations; & les Hollandois, pour se garantir des mêmes insultes, s'adresserent à la Cour d'Angleterre, qu'ils mirent dans leurs intérêts, en lui représentant qu'ils n'avoient formé cette Colonie que dans la vue d'y faire quelques Cabanes, & d'y tenir des provisions en réserve, pour le rafraichissement des Vaisseaux de leur Nation qui pouvoient se trouver dans ces Mers. Ils n'avoient pas laissé, s'il faut s'en rapporter aux Relations Angloises, » d'étendre considérablement leurs » limites, de bâtir plusieurs Villes, de les fortifier, & de rendre leur » situation très florissante. Leur Nouvelle Amsterdam étoit placée dans » une Ile nommée *Monahattan*, à l'embouchure de la Riviere à laquelle » *Henri Hudson* avoit donné son nom, & qu'ils appelloient la grande » Riviere. La Baie, qui en est à l'Est, avoit reçu d'eux le nom de *Nassau*. » Ils avoient construit, sur cette Riviere, à cent cinquante milles de

ETABLISSEM.
DE LA NOU-
VELLE YORK.

Découverte du
Païs par Hudson.

Il lui donne le
nom de Nou-
velle Hollande,

Il vend ses
droits aux Hol-
landois.

Le País prend le
nom de Nouvelle
Belge.

Ancien état de
la Colonie Hol-
landoise.

ETABLISSEM.
DE LA NOU-
VELLE YORK.

Défiance des
Hollandois.

Procédé des An-
glois qui la justi-
fie.

Ils se rendent
maîtres de la
Nouvelle Belge.

Elle reçoit le
nom de Nou-
velle York.

» l'embouchure, un Fort, sous le nom d'Orange; & delà, ils faisoient
» un Commerce très avantageux avec les Indiens, qui leur apportoi-
» de fort loin leurs Pelleteries. Henri Christian, le même qui avoit
» donné son nom à l'île nommée, par les Anglois, la Vigne de Marthe,
» avoit été leur premier Gouverneur; & Jacob Elkin lui avoit succédé.

Quoique ce témoignage puisse être suspect dans un Anglois, il paroît
que dès les premiers tems la Compagnie Hollandoise avoit senti le dan-
ger qu'il y avoit pour elle à s'établir trop près des Colonies Angloises.
On a vu que les Puritains, qui passerent à la Nouvelle Angleterre, se
proposoi-ent de choisir pour leurs Plantations le terrain qui est entre les Ri-
vieres de Connecticut & de Hudson, proche du Comté de Fairfield, &
qu'un de leurs Guides, nommé Jonas, fut soupçonné de s'être laissé ga-
gner par les Hollandois pour leur faire prendre une autre route. Enfin
cette défiance fut justifiée, même avant la guerre, par le présent que
Charles II fit au Duc d'York, son Frere, de tout ce qui appartenoit
aux Hollandois dans la Nouvelle Belge. On n'ajoute point de quel droit,
ou sur quel fondement; mais le Duc n'attendit point que la guerre
fut déclarée (24), pour se mettre en possession de ce qui lui étoit offert:
il fit partir Robert Carre, avec des forces, auxquelles il y avoit peu d'ap-
parence que les Hollandois se trouvaient capables de résister en pleine
paix (25).

Carre se rendit à l'embouchure de la Riviere de Hudson vers la fin
de 1664, c'est-à-dire dans un tems où la Colonie Hollandoise ne pou-
voit encore être informée de la rupture de l'Angleterre avec les États
Généraux. Il débarqua trois mille hommes dans l'île de Monahattan. On
n'avoit jamais envoyé, tout-à-la-fois, dans l'Amérique, un si grand nom-
bre d'Anglois armés. Ils marcherent droit à la Nouvelle Amsterdam. Le
Gouverneur étoit un vieux Soldat, qui avoit perdu un jambe au service
de la République; mais surpris, dans le sein de la paix & de la con-
fiance, il n'entreprit point de résister. Carre avoit ordre d'annoncer la paix &
la protection de la Couronne d'Angleterre, à ceux qui le recevroient avec
soumission. Tous les Habitans accepterent cette loi. On trouva les Mai-
sons de la Ville fort bien bâties, de pierre & de briques, & couvertes
d'un mélange de tuiles rouges & noires, qui, sur un terrain assez haut,
formoient une agréable perspective du côté de la Mer. Plus de la moitié
des Hollandois demeurèrent, & ne firent pas difficulté de prêter serment
au Roi d'Angleterre. Les noms d'une partie des principaux, marquent
encore leur origine, tels que ceux des *Schuylers*, des *Bekmans*, des *Is-
becks*, des *Bankers*, des *Lancays*, des *Rensalaers*, des *Remsdans*, des
Vandams, &c. Ceux qui se refuserent au joug des Vainqueurs obtinrent
la liberté de se retirer, avec leurs effets (26); & leur Place fut bientôt
remplie par les Anglois, qui donnerent le nom de Nouvelle York à la
Ville & à la Province.

(24) La date de la Déclaration de guerre est postérieure de plusieurs mois à celle de la Commission de Robert Carre.

(25) Ainsi, ce n'est pas d'aujourd'hui que

les Anglois ont commencé à se rendre cou-
pables de ces odieuses infidélités.

(26) On a vu que par accommodement
l'Angleterre leur ceda Surinam.

Quelques jours après cette facile conquête, ils se rendirent par la Rivière de Hudson, au pié du Fort d'Orange, qui ne fit pas plus de résistance. Ils lui donnerent le nom de *Fort d'Albanie*, un des titres du Duc d'York. Les Plantations Hollandoises étoient plus dispersées, qu'elles ne le sont ordinairement dans les Colonies Angloises. Il n'y en avoit pas une, du côté occidental de la Rivière. La plus considérable étoit celle de *Hehgate*, au Sud, vers Rye dans la Nouvelle Angleterre. Une fameuse *Antinomienne*, Angloise, nommée Madame Hutchinson, qui s'y étoit retirée, après avoir été bannie de la Province des Massachusets, y avoit été massacrée par les Indiens, avec toute la Famille, composée de seize personnes. Il n'en couta de toutes parts, aux Anglois, que la peine de changer les noms. Carre laissa pour Gouverneur un de ses Officiers, nommé *Nichols*, & vint se glorifier en Angleterre d'une si promptة expédition.

Description de la Nouvelle York.

LES premières bornes de la Nouvelle Belge, dans la Commission Hollandoise, avoient été Maryland au Sud, les Terres Indiennes à l'Ouest, les Terres Françoises au Nord, & la Nouvelle Angleterre à l'Est. Elles furent beaucoup plus resserrées, après les nouvelles dispositions du Roi Charles. Le Duc d'York ne se vit pas plutôt maître du Pais, qu'il en ceda une partie considérable à des Propriétaires subalternes, qui la divisèrent en *Jersey* orientale & occidentale, apparemment pour faire honneur au Chevalier *Georges Carteret*, un de leurs Collegues, originaire de l'Île de Jersey. C'est la partie de ce nom, qui fait aujourd'hui les limites de la Nouvelle York à l'Ouest & au Sud. Au Nord, elle est bornée par *Long-Island*, ou l'Île longue; & vers l'Est, par la Nouvelle Angleterre. La Rivière de Hudson la sépare de Jersey; & c'est une ligne, tirée de Rye à Greenwich, qui la sépare de la Nouvelle Angleterre. Ainsi toute la Province n'a pas plus de vingt milles de profondeur dans le Continent; mais sa longueur est d'environ cent vingt milles sur les Côtes. Dans cette acception, elle est située entre quarante degrés & demi & quarante-un degrés cinquante minutes de Latitude du Nord, & par conséquent dans un climat plus tempéré que celui de la Nouvelle Angleterre.

Division de cette Province,

Toutes les Colonies Angloises de l'Amérique ont affecté de diviser leur Pais en Comtés, peuplés ou non; & les Voyageurs de leur propre Nation traitent cette vanité de ridicule. C'est ainsi que les deux Jerseys, l'Île longue, & les autres parties de la Nouvelle York composent aujourd'hui neuf Comtés, dont cinq, principalement habités par les anciens Hollandois, portent les noms d'*Albanie*, *Ulster*, *Duchesse*, *Orange*, & *King's County*, ou Comté du Roi. Les quatre autres sont ceux de la Reine, ou *Queen's County*, *Suffolk*, *Chester*, & *New-York*, ou Nouvelle York.

Description de son état actuel.

La Ville de ce dernier nom est aujourd'hui beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit sous celui de Nouvelle Amsterdam, & forme, par conséquent, une perspective encore plus agréable. On y compte onze cens Maisons,

Capitale du Pais,

DE LA NOU-
VELLE YORK.

Ses Maisons &
ses Eglises.

Fort Georges.

Ile de Monahartan.

Kingston.

Comté d'Ouest-Chester.

Albanie.

& près de sept mille Habitans. Les édifices y sont fort beaux ; & l'on assure que la moindre Maison y vaut cent livres sterling , ce qu'on ne pourroit pas dire , avec vérité , de la meilleure Ville d'Angleterre. La principale Eglise , qui fut bâtie en 1695 , est d'une singulière beauté. On en compte trois autres ; l'Eglise Hollandoise , la Françoisë & la Luthérienne ; car ici , comme dans la Nouvelle Angleterre , l'entrée est ouverte à toutes les Sectes chrétiennes. Les Habitans , d'extraction Hollandoise , font une partie considérable de la Ville ; mais la langue Angloise leur étant devenue naturelle , ils ne fréquentent gueres d'autre Eglise que celle de la même Nation , surtout ceux qui prétendent aux Emplois municipaux. Avec une Ecole libre , la Capitale de la Nouvelle York a son Imprimerie , d'où sortent , à la vérité , peu d'Ouvrages , puisqu'il n'y a dans la Ville qu'un seul Libraire , & qu'on ne vante pas beaucoup son Commerce. Il ne reste presque aucune partie des anciens murs. La principale défense de la Ville est le Fort Georges , muni de deux Batteries qui regardent la Mer. Il est en bon ordre , & gardé par deux Compagnies de Troupes réglées. L'Hôtel de Ville est un fort bel édifice. On ne nous fait remarquer aucune différence entre le Gouvernement de la Nouvelle York , & celui des Villes d'Angleterre ; mais les factions , qui s'y élèvent entre les Magistrats , causent souvent du trouble dans la Province.

L'Ile de Monahartan , où cette Capitale est située , a quatre milles de long. Elle est fertile , agréable , & la Rivière de Hudson qui l'arrose en fait une riche & délicieuse Plantation. Enfin , pour la vue , pour le plaisir & l'utilité , la Ville & ses environs ne le cèdent à aucune Ville d'Angleterre.

Celle de *Kingston* est située entre New-York & Albanie , sur le bord occidental de la Rivière , à 50 milles de la première. Ses Maisons sont dispersées , à l'exception d'une centaine , qui composent le centre , & qui sont fort bien bâties. On y compte environ deux cens Familles. Une Rivière nommée l'*Esope* , qui descend de la Nouvelle Jersey ; se jette dans celle de Hudson près de cette Ville , & forme une communication avantageuse entre les deux Provinces.

Le Comté d'Ouest-Chester n'a qu'une Paroisse , ou du moins , qu'une Eglise Paroissiale , qui est dans la Bourgade de même nom. *Taskars* , *Chams* & *Munerènok* sont d'anciennes Plantations Hollandaises.

La Ville d'Albanie , autrefois le Fort d'Orange , est à cent quarante milles de New-York , vers le Canada & Quebec. La plupart de ses Habitans sont encore de race Hollandoise , & montent à près de trois cens Familles , qui menent une vie douce , & qui s'enrichissent même par leur Commerce avec les Indiens. C'est là que les Gouverneurs de la Province tiennent ordinairement leurs Conférences avec les Sachems. Une des plus célèbres fut celle qui se tint sous la Reine Anne , où l'on vit deux Sachems des Hurons du Canada , cinq des Indiens nommés les *Twight-wights* & les *Tronondades* , & ceux des cinq Nations alliés avec les Anglois , qui se nomment les *Oneydes* , les *Ouandages* , les *Cayanges* , les *Sinekas* , & les *Maquas* ou Maquois. On observe ici qu'excepté le dernier de ces cinq noms , il n'y en a pas un qui s'écrive & qui se prononce

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE YORK.

Schenectada.

toujours de même. Le territoire de tous ces Indiens s'étend jusqu'aux Etablissements François du Canada, dont les limites au Sud, dit l'Auteur Anglois, ne sont pas à plus de deux cens milles de celles de la Nouvelle York au Nord. Albanie est défendue par un bon Fort de pierre; & l'on y entretient une Garnison de deux Compagnies, dont une partie est détachée à *Schenectada*, autre Ville, située vingt milles plus haut, & défendue aussi par un Fort, qu'on a rebâti dans ces derniers tems. La Vallée de *Schenectada* est un lieu dont on vante les agrémens; & la situation de la Ville, au milieu des Plantations Indiennes, y rend le Commerce florissant. On y compte environ cent cinquante Familles, mêlées d'Anglois & de Hollandois.

Entre *Schenectada* & *New-York*, dans un espace de cent soixante-dix milles, on voioit autrefois plusieurs Nations Indiennes, qui se sont retirées dans l'intérieur du Continent, telles que les *Makentouonis*, les *Pokanis*, les *Ouoranis*, & les *Maukikams*. Les *Maquas* étoient à l'Ouest d'Albanie. Ces Frontieres ont deux ou trois petits Forts, qui se nomment *Half-Moon*, ou la demie Lune, *Nestigau* & *Saracorage*. Tout le Païs, qui borde la Riviere jusqu'à son embouchure, est également agréable & fertile. Il appartenoit entierement aux Indiens avant le siècle où nous sommes, à l'exception du Canton de *Sopersbill* sur le bord occidental de la Riviere de *Hudson*, où les Hollandois n'avoient jamais eu d'Etablissements, mais qui est aujourd'hui cultivé par les Anglois. Les Plantations sont rares encore, dans l'intérieur du Païs.

Au Sud-Est de *New-York* est située *Long-Island*, ou l'île longue, nommée autrefois l'île de *Nassau*, qui s'étend le long du Comté de *Fairfield*, dans la Nouvelle Angleterre, presque jusqu'à l'embouchure de la Riviere de *Hudson*. On vante la bonté de son terroir. Sa longueur est de cent cinquante milles, sur douze de large. Cent Familles Angloises, venues du Comté d'*Essex* dans la Nouvelle Angleterre, en habitoient une partie avant la Conquête de la Nouvelle York; mais les Hollandois de la Nouvelle *Amsterdam* ne cessant point de les chagriner, elles s'étoient retirées à la Pointe Orientale de l'île, où elles avoient bâti une Ville nommée *Southampton*, qui s'étoit érigée d'elle-même en Gouvernement particulier, sous la protection de la Colonie des *Massachusetts*. Elle se soutient encore sous le même nom; & ses Habitans sont devenus assez nombreux, pour avoir formé dans le voisinage une Bourgade, nommée *Bridge-Hampton*. L'île longue compose aujourd'hui trois Comtés de la Nouvelle York; celui de la Reine, *Suffolk* & *Richemond*; car les Anglois, regardant cette île comme une dépendance de la Nouvelle Belge, ne manquèrent point de s'en saisir, en vertu des droits du Duc d'*York*. On s'étonne que les Habitans de *Southampton*, qui en avoient de plus anciens, ne s'y soient pas opposés.

Long Island; ou
l'île longue.

Le Comté de la Reine, ou *Queen's County*, a deux Paroisses; l'une à *Jamaïque*, Bourgade d'environ quarante Familles; l'autre, dans celle de *Hampstead*, au milieu d'une belle Plaine de même nom, qui est célèbre par la bonté des Chevaux qu'elle nourrit, & que cette raison oblige de fournir la portion de Milice, en Cavalerie. On trouve, dans le même Comté, quelques autres petites Places, telles qu'*Utrecht* & *Constable*. Celui de *Suffolk* n'est

Queen's County;
ou Comté de la
Reine.

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE YORK.

Comté de Suf-
folk.

habité que par des Presbyteriens, des Quakers, & d'autres Sectaires, que les Anglois nomment *Indépendans*. *Huntington & Oister-Bay*, ses deux principales Bourgades, sont composées d'environ quarante Familles. Les Hollandois avoient établi dans l'Ile longue des Potteries de terre, qui n'étoient pas moins estimées que celles de Delft; mais les Anglois ont substitué, à ce Commerce, celui des grains, des Chevaux & des Pelleteries. Le milieu de l'Ile offre une plaine, longue de seize milles & large de quatre, qui produit d'excellente herbe, & dont les Chevaux ne sont pas moins en honneur que ceux de Hampstead. Dans tout cet espace, on ne trouve point une pierre, ni un buisson. Le Commerce des Chevaux y est encouragé par des courses & des prix. On a profité aussi de cet avantage, pour établir à *Nortfleet*, Bourgade de l'Ile, une Poste, qui entretient deux fois la semaine une communication réglée entre *Nettlebed*, *Egerton*, *Afford*, *Huntington*, *Oister-Bay*, *Flushing*, *Newton* & *New-York*. A peu de distance de la Côte, on trouve plusieurs petites Iles désertes; mais celle que les Hollandois ont nommée Ile des Etats, ou *Staten*, à la Pointe occidentale de Longue-Ile, n'a pas moins de dix milles de long sur cinq ou six de large, & contient trois Habitations; *Billop*, au Sud; *Palmer*, au Nord, & *Dover*, ou Douvres, à l'Est. On prenoit autrefois des Baleines & des Souffleurs autour de ces Iles; & pendant l'Hiver, on y prend encore quantité de Veaux marins, dont on tire une excellente huile.

Les productions de la Nouvelle York diffèrent peu de celles de la Nouvelle Angleterre. On n'y compte pas plus de mille Indiens; & le nombre des Anglois, vers la fin du dernier siècle, montoit à huit ou dix mille, dont le principal Commerce étoit en Pelleteries, en Poisson sec, & surtout en Merrain, qu'ils fournissoient à l'Ile de Madere & aux Açores. Ils portent aussi diverses sortes de viandes fumées, du Lard, de la Farine, des Oignons, des Pois & des Pommes, aux Antilles.

Ancienne Lan-
gue des Indiens
de la Nouvelle
York.

Laet nous a conservé, sur les Mémoires des Hollandois de la Nouvelle Belge, plusieurs mots de l'ancienne Langue de cette Contrée. On y comptoit jusqu'à cent, ce qui est assez rare parmi les Sauvages de l'Amérique; & les noms des nombres n'y avoient aucun rapport avec ceux des autres parties du Continent. C'étoit, *Cotté* 1. *Nissé* 2. *Naba* 3. *Ouious* 4. *Parrenagh* 5. *Cottash* 6. *Nissas* 7. *Gekas* 8. *Peskon* 9. *Terrén* 10. *Missinak* 20. *Nabinak* 30. *Oudouinak* 40. *Parathginak* 50. *Cottaginak* 60. *Nissastigen* 70. *Gahashinak* 80. *Peskonginak* 90. *Cottapak* 100. Les parties du corps se nommoient; *Ouier*, la tête. *Shinkoy*, les yeux. *Toonne*, la bouche. *Ouieranou*, la langue. *Dukhé*, les épaules. *Nachk*, les bras. *Hykaes*, les ongles. *Thesé*, le ventricule. *Syt*, les piés. *Mytrak*, les cheveux. *Akyouan*, le nez. *Chettoen*, les levres. *Hochkoy*, le menton. *Toorfsay*, la poitrine. *Rinskan*, les doigts. *Chet*, les nerfs. *Nat heg*, le ventre. *Nachkaronck*, le front. *Hittrouab*, les oreilles. *Ouipit*, les dents. *Nekoykangam*, le cou. *Noenakam*, les mamelles. *Rideren*, le ponce. *Mckocht*, le sang. *Prominc*, la cui sse.

L'Homme, *Renoës*. La Femme, *Oskoiau*. Le feu, *Tinteiou*. L'eau, *Empie*. La pluie, *soukeri*. La grêle, *Tassikii*. La gelée, *Kepatten*. La neige, *Quinoui*. Un arbre, *Hittocke*. Un Cerf, *Atto*. Un Ours, *Mackoiyo*. Un

Castor, *Temakoy*. Un Loup, *Metummu*. Un Lion, *Sinkoy-Mackirghh*. Lou-
tre, *Kounamock*. Chien, *Aram*. Renard, *Ououcou*. Cigne, *Ouinckicfo*.
Canard, *Camconcke*. Paon, *Siekenam*. Perdrix, *Ouokin*. Grue, *Tarecka*.
Tourterelles, *Ourikink*. Oie, *Ciahac*. Anguilles, *Syackamek*. Perche, *Ca-
ouicakanoffe*. Truite, *Cackikanem*. Bon, *Ouret*. Mauvais, *Matet*.

L'Auteur d'une Relation Angloise admire que la premiere syllabe du
mot, qui signifie le *cou*, ait la même signification dans sa Langue.

Description de la Nouvelle Jersey.

Ceux, d'après lesquels on vient d'attribuer la Découverte de la Nou-
velle York à Hudson, ne pouvoient ignorer que les Cabots, Verazzani,
Gosnold même & Smith, avoient déjà reconnu la même partie du Con-
tinent, ni faire par conséquent cet honneur à Hudson, qui n'y avoit
abordé que longtems après; mais ils paroissent avoir tout-à-fait ignoré
que les premiers Européens, qui s'établirent sur cette Côte, furent les Sue-
dois, qui y avoient formé trois Bourgades, ou trois Habitations, nom-
mées *Christina*, *Elfsimbouurg* & *Gottembouurg*. Leurs principaux établissemens
étoient du côté méridional de la Riviere, vers la Pensylvanie; & l'on
y voit encore les ruines d'un Fort, qu'on n'a pas cessé de nommer le Fort
d'Elfsimbouurg. Cependant les Suedois tirerent peu d'avantages de leurs Plan-
tations; & les Hollandois, toujours industrieux dans les entreprises du
Commerce, poussèrent si loin les leurs, que le Pais de Berghen, partie
Septentrionale de la Nouvelle Jersey, fut presque entierement défriché
par leurs mains. Quoique Charles II eut compris ce Pais dans la Dona-
tion qu'il avoit faite au Duc d'York, les Anglois ne commencerent à s'y
établir, que plusieurs années après avoir étendu leurs Plantations dans les
autres parties de la Nouvelle York. Ensuite le Duc aiant cédé ses droits,
sur celle-ci, à Mylord Berkeley & au Chevalier Carteret, sous le nom de la
Nouvelle Canardée, ces deux Seigneurs, ou leurs Députés, convinrent de
la subdiviser en deux autres parties, qu'ils nommerent, comme on l'a déjà
fait remarquer, Nouvelle Jersey de l'Est, & Nouvelle Jersey de l'Ouest;
& cette division forma, pendant plusieurs années, deux propriétés dis-
tinctes.

La Nouvelle Jersey de l'Est, où cette partie qui borde la Nouvelle
York, tomba en partage au Chevalier Carteret; & celle de l'Ouest, ou
la partie qui borde la Pensylvanie, à Mylord Berkeley. Toute la Provin-
ce, qui contient ainsi les deux Jerseys, a pour bornes l'Océan au Sud-
Est, la Riviere Delavare à l'Ouest, la Riviere de Hudson à l'Est, & l'in-
térieur du Continent au Nord. Sa position est entre les trente-neuf & les
quarante degrés de Latitude Septentrionale. En longueur, elle s'étend d'en-
viron cent vingt milles sur les Côtes maritimes, & le long de la Riviere
de Hudson; & les Anglois ne lui donnent gueres moins d'étendue dans
sa plus grande largeur. C'est suivant sa division en Est & Ouest qu'on nous
fait connoître ses Comtés, ou, si l'on veut, ses Cantons.

La plus grande, & la plus peuplée des deux divisions, est celle d'*Est-
Jersey*. Elle s'étend, à l'Est & au Nord, le long des Côtes & de la Riviere

DESCRIFT.
DE LA NOU-
VELLE YORK.

Les Suedois
étoient établis
dans ce Pais
avant les Hol-
landois & les
Anglois.

Formation de la
Nouvelle Jersey,
& sa division.

Sa situation.

Ses Comtés.

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE JER-
SEY.

de Hudson, depuis le Port de *Little Egg*, jusqu'à cette partie de la même Riviere qui est par les quarante-un degrés. Au Sud & à l'Ouest; elle est séparée de l'Ouest-Jersey, par une ligne tirée de *Little-Egg* jusqu'aux Rivières de *Cressewick* & de *Stony*, & jusqu'au bras méridional de celle de *Raritan*. Elle s'étend ainsi, de cent milles en longueur, sur la Riviere de Hudson & sur la Côte maritime; mais sa largeur est fort inégale. On la divise en Comtés, qui semblent mériter peu ce titre. Tels sont *Berghen*, *Essex*, *Middlesex* & *Montmouth*.

Comté de Ber-
ghen.

Le Comté de *Berghen* est situé sur la Riviere de Hudson, vis-à-vis *New-York*, & fut le premier cultivé de cette Province. Il est arrosé de plusieurs Rivières, comme toutes les autres parties des *Jerseys*. On nomme, après celle de Hudson, le *Hatinsak*, le *Pasaak*, & quantité d'autres de moindre grandeur. La principale Ville du Comté est *Berghen*; & ce nom, qui est celui de la Capitale de Norverge, fait douter si la premiere Colonie ne fût point Danoise. Il n'y a point d'autre Ville, & tout le reste consiste en Plantations dispersées. La plupart des Habitans de *Berghen* sont *Hollandois*, & toute la Ville ne contient pas plus de soixante Familles. Elle est située sur la pointe occidentale d'une Langue de terre, qui forme un Détroit entre l'Île des *Etats* & le Continent.

Comté d'Essex.

Dans le Comté d'*Essex*, la Ville principale est *Elisabeth*, située au fond d'une Anse, vis-à-vis de la Pointe occidentale de l'Île des *Etats*. C'est le premier Etablissement des Anglois, & celui qui paroît avoir fait le plus de progrès; car malgré le dessein qu'on a eu d'ériger *Perth* en Capitale, il est incomparablement plus peuplé. On y compte plus de deux cens cinquante Familles. D'ailleurs c'est le Siège du Gouverneur, des Cours des Justices, de l'Assemblée générale, & le centre de tout le Commerce de la Province. *Nework*, autre Ville du même Comté, est à six ou sept milles au Nord d'*Elisabeth*, & contient environ cent Familles. Toute la partie occidentale d'*Essex* est arrosée par les Rivières de *Rokway*, de *Pasauk* & de *Whipanny*. La partie du Nord est une chaîne de Montagnes, qui se nomment *Blue-Hills*, ou les Montagnes bleues.

Comté de Mid-
dlesex.

Le Comté de *Middlesex* est la plus peuplée & la plus florissante partie du Pais, dans ses Plantations; tandis que *Perth*, sa Capitale, mérite à peine le nom de Village. Mylord *Berkeley* & le Chevalier *Carteret*, auxquels on avoit vanté la situation de cette Place, avoient ordonné à leurs Agens d'y rassembler le gros de la Colonie; mais *Elisabeth* ne l'a pas emporté pour le nombre. Ce Comté a deux autres Bourgades; 1. *Piscataway*, à six milles de la Riviere de *Raritan*, & composée de quatre-vingt Familles; 2. *Woodbridge*, huit milles plus loin, dans une Anse du Détroit formé par l'Île des *Etats*, & composée de cent vingt Familles. La partie occidentale de *Middlesex* est arrosée par la Riviere de *Milston*, qui coule dans une belle Vallée. Une grande partie des Habitans est de race *Ecossoise*. On a vu, parmi eux, le Comte de *Perth*, créé Duc en France par le Roi *Jacques II*; & ce fut à son honneur que la Ville de *Perth* prit ce nom, auquel on joint *Amboy*, qui est celui de la Pointe où elle est située; de sorte qu'elle se nomme vulgairement *Perth-Amboy*. Elle est à l'embouchure de la Riviere de *Raritan*, qui se jette dans une Baie, nom-
mée

mée *Sandyhook*, & capable de contenir cinq cens Vaisseaux (27). Le Plan d'une Ville, que les Ecoffois du Pais honorent du titre de Cité, avoit été tracé fort régulièrement. On avoit divisé le terrain en cent cinquante quarrés, où l'on devoit bâtir des Maisons, & le centre devoit être une Place ou un Marché de trois arpens. L'espace n'avoit pas été plus ménagé pour tous les lieux qui devoient servir au Commerce. Enfin, le Plan général de la Ville ne contenoit pas moins de mille arpens, avec deux grandes routes qui devoient conduire, du centre, aux Bourgades de *Piscataway* & de *Woodbridge*. Quelques Ecoffois commencèrent à bâtir; mais l'entreprise est demeurée suspendue, & la Ville n'a pas plus de trois cens Habitans. Cependant on assure qu'il ne manque rien à la commodité de sa situation. Un Navire de trois cens tonneaux peut remonter au Port, & jusqu'à la porte des Marchands, dans une seule Marée. Tout le Pais qui borde la Riviere de *Raritan* n'offre que de belles Plantations, dont la plus distinguée fut formée par Robert *Barclay*, ce fameux Quaker Ecoffois qui a publié, en fort beau Latin, l'apologie de sa Secte. Divers bras de la Riviere arrosent quantité de bonnes Terres, qui attendent encore des mains pour les cultiver.

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE JERSEY
Plan de la Ville
de Perth.

Dans le Comté de *Monmouth*, on trouve d'abord *Middletown*, une des jolies Villes du Pais, composée d'environ cent Familles, au milieu d'un grand nombre de Plantations qui ne prennent pas moins de treize mille acres de terre. Elle est située à douze lieues au Nord de *Shrewsbury*, & vingt-six milles au Sud de *Piscataway*, assez proche de la Côte maritime, qui, se courbant dans cet endroit, forme une Baie sablonneuse de son nom. *Shrewsbury*, Ville ou Bourgade la plus méridionale du Comté, passe pour la Capitale, & contient environ cent soixante Familles. Elle est située sur le bord d'une Riviere d'eau douce, à peu de distance de l'embouchure. *Tree-hold* est une autre Bourgade, d'environ quarante Familles, fondée depuis peu dans le même Canton.

Comté de Mon-
mouth.

Cette Province n'avoit point encore d'Eglise, il y a trente ou quarante ans; mais il s'y faisoit des Assemblées de la Religion Anglicane, dans les Bourgades de *Shrewsbury*, de *Perth-Ambay* & d'*Elisabeth*. Les Quakers & les Ecoffois non-conformistes avoient aussi les leurs; & vraisemblablement le progrès de chaque Secte a répondu, depuis, au succès de leurs Plantations.

Ouest *New-Jersey*, où la partie Occidentale de la Nouvelle Jersey, n'est pas divisée en Comtés, comme la plupart des autres Colonies Angloises. Sa pointe la plus orientale est le Cap *May*, à l'embouchure de la Riviere *Delaware*, vis-à-vis du Comté de *Suffex* en *Pensylvanie*. L'espace de terre, qui est entre ce Cap & le Port de *Little-Egg*, ne laisse pas de se nommer le Comté du Cap de May; mais, jusqu'à présent, il n'a point eu de Jurisdiction ni d'Officiers. On n'y trouve que des Plantations dispersées; & la Côte n'a gueres d'autres Habitans que des Pêcheurs. Le Cap *May* est suivi de la Riviere *Maurice*, la plus grande du Canton; & plus loin, de celle de *Cohenxy*, petite, mais navigable pour les Barques l'espace,

Ouest New-Jer-
sey ou partie
Orientale de la
Nouvelle Jersey.

(27) On a vérifié qu'il y a de l'exagération dans l'étendue qu'on donne à tous ces Ports
Tome XIV. A a a

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE JER-
SEY.

de dix ou douze milles, jusqu'à la Bourgade du même nom, qui est composée d'environ quatre-vingt Familles. La Baie & la Riviere Delaware arrosent toutes les parties Sud-Est, Sud & Sud-Ouest de la Nouvelle Jersey occidentale. Les Plantations, dont quelques-unes sont si voisines qu'elles en ont pris le nom de Bourgades, sont situées sur le bord de la Baie & de la Riviere, la plupart dans des Anses. Cette Province, quoiqu'une des plus agréables & des plus commodes pour la vie, est fort éloignée d'être une des mieux peuplées. La Nouvelle York d'un côté, & la Pensylvanie de l'autre, sucent toute sa nourriture.

Antioche est une petite Bourgade, située dans une Anse. *Gibbon & Allonny* en sont deux autres, plus proches de l'embouchure du Delaware. Ensuite on trouve le Fort d'Elsembourg, à l'embouchure même & vis-à-vis du Comté de Newcastle en Pensylvanie. Sur la Riviere de *Salham*, qui se jette dans le Delaware proche de ce Fort, on rencontre une Bourgade, qui prend son nom, ou qui lui donne le sien, à vingt milles de *Cohenzy*.

La Pointe de *Fin*, & la Bourgade de même nom, sont situées vis-à-vis de la Bourgade de Newcastle. On trouve ensuite les Anses de *Namau*, de *Raccocos*, & d'*Almon*, *Low-Island* ou l'Isle basse, & l'Anse de *Wash*, qui est vis-à-vis de *Chester* en Pensylvanie; ensuite l'Anse de *Great-mary*, la Riviere de *Wrodberry*, *Green Bank* ou le Banc verd, & l'Anse de *Glocester*, vis-à-vis de Philadelphie. Tout ce Pais est délicieux, sain, & commode pour les besoins de la vie. *Glocester* est une fort belle Bourgade, d'environ cent Familles. Elle est suivie de l'Anse de *Ponthakin*, de la Riviere de *Northampton*, & de la Bourgade ou Ville de *Burlington*, Capitale de la Province, vis-à-vis de *Bristol* en Pensylvanie. Vingt milles plus loin, on ne trouve plus de Plantations.

Burlington
Capitale.

C'est à *Burlington*, que se renoient les Assemblées de la Province; lorsqu'elle étoit sous un Gouvernement régulier; mais divers troubles ayant aigri les Habirans, ils ont jugé que le seul moyen de parvenir à la paix étoit de rendre à la Cour toutes les Chartes de leurs Privilèges, pour vivre dans une sorte d'Anarchie qui approche de l'indépendance. La Ville contient environ deux cens Familles. Ses Maisons, toutes de brique, ne sont point inférieures à celles de l'Europe, & ses Marchés sont fournis d'excellentes provisions. Au-dessus de *Burlington* est une autre Bourgade, nommée *Maiden-Head*, qui contient cinquante Familles; & plus loin, une autre encore, dont on ne nous apprend point le nom, mais plus petite, avec quelques Plantations dispersées qui bordent la Nation Indienne des *Minosinks*. La Riviere d'*Esopo*, qui sépare cette Province de la Nouvelle York, se jette dans celle de *Hudson* proche de *Kinton*. Il seroit aisé de faire communiquer aussi la Nouvelle Jersey occidentale avec *Maryland*, par une Riviere qui ne coule pas à plus de huit milles du fond de la Baie de *Cheapeake*; mais par des raisons qu'on n'explique point, la *Virginie* & *Maryland* se sont toujours opposées à la proposition d'ouvrir un Canal.

Les deux Jerseys offrant de toutes parts un terrain fertile, il est surprenant qu'elles soient presque désertes. On n'y comptoit pas plus de seize

saïlle Ames au commencement de ce siècle ; & quelque soin qu'on y ait apporté à gagner l'affection des Indiens , il n'en restoit alors qu'environ deux cens , dans une si grande étendue de Païs. Cependant on assure que les premiers Anglois poussèrent le scrupule , jusqu'à n'avoir voulu commencer leurs Plantations qu'après avoir acheté , des Habitans naturels , les Terres à fort haut prix. Les droits des Berkleys & des Carterets sont passés , par des ventes & des transactions , à d'autres Propriétaires.

DESCRIPT.
DE LA NOU-
VELLE JER-
SEY.

§ V I.

ETABLISSEMENT DE LA PENNSYLVANIE.

L'ANGLETERRE regarde aujourd'hui la Pensylvanie comme un de ses principaux Etablissmens en Amérique , & n'en a point en effet dont les progrès aient été si prompts. Quoique la découverte de ce Païs fût aussi ancienne que celle de la Virginie , il étoit demeuré presque désert jusqu'à l'année 1680 , où le goût de la liberté porta de nouveaux Sectaires à s'y établir. On ne remontera point ici à la naissance du Quakerisme ; cette étrange Secte avoit déjà fait éclater ses bizarres principes de Religion , lorsqu'elle chercha un asyle en Amérique : mais il est important de faire connoître quel fut le Chef de cette fameuse transmigration.

Commencemens
tardifs de cette
Colonie.

Il étoit fils d'un Chevalier Anglois , nommé Guillaume Pen , qui avoit commandé une partie des Flottes Angloises sous le Gouvernement de Cromwell , & qui malgré son éloignement pour l'Eglise Anglicane avoit fait sa paix avec la Maison Roïale lorsqu'il l'avoit vue remonter sur le Trône. Ainsi le jeune Pen avoit comme sucé , en naissant , l'esprit d'indépendance ; & loin d'être ébranlé par l'exemple de son Pere , il ne trouva , dans les Ordonnances de Charles II , que de nouveaux motifs pour se révolter contre la forme établie. Ce Prince aiant voulu , dès le commencement de son regne , que le Service Ecclésiastique se fit en surplis , suivant l'usage des anciens tems , Pen , qui étudioit à l'Université d'Oxford , prit cette occasion pour lever le masque. Secondé de Mylord Spencer , son Compagnon d'étude , qui devint ensuite un Politique célèbre sous le nom de Comte de Sunderland , & de quelques autres de leurs Collegues , il insulta les premiers qui parurent en surplis. Au bruit de cette aventure , il fut rappelé à Londres par sa Famille , & forcé de passer en France , pour voyager pendant quelques années : mais il reçut , à Turin , une Lettre de son Pere , qui étant nommé Vice-Amiral ne voulut point se mettre en Mer sans laisser à son Fils le Gouvernement de sa Maison. Le Chevalier Pen ne jouit pas longtems de sa Dignité ; il mourut au retour de son Expédition , après avoir obtenu , pour récompense de ses services , la promesse d'une Donation considérable dans le Continent de l'Amérique. On ne doute point qu'un de ses Parëns , établi à la Nouvelle Angleterre , ne lui eût inspiré ce dessein par de flatteuses peintures du Païs : mais le jeune Pen , plus occupé de ses idées de Religion , fut longtems sans solliciter la faveur promise à son Pere ; jusqu'à ce que voyant sa Secte persécutée

Pen , Chef des
Quakers,

ETABLISSEM.
DE LA PEN-
SYLVANIE.

Il obtient un
grand Pais qu'il
fit nommer Pen-
sylvanie.

Bornes de cette
Concession.

en Angleterre par toutes les Cours spirituelles ; il résolut de s'offrir pour Chef à ceux qui voudroient le suivre , & d'aller prendre possession , avec eux , des Terres qui lui furent enfin accordées. Ses Lettres Patentes sont du 4 Mars 1680 : elles lui donnoient , sous le nom de Pensylvanie , qui est formé du sien , tout l'espace situé entre les quarante-trois degrés de Latitude du Nord , inclusivement , avec les Iles qui appartiennent à cette étendue ; de sorte que le Pais , dont il devenoit Propriétaire , étoit bordé à l'Est par la Baie & la Riviere Delaware ; au Nord par la Nouvelle Jersey occidentale , ou plutôt la Nouvelle York , car il s'étend bien loin au-dessus des deux Jerseys ; à l'Ouest par les Nations Indiennes , vers les sources des Rivières de *Susquahanough* & de Delaware ; au Sud , par Maryland , depuis celle de *Pensterry* , proche des Sauts , jusqu'à *Henlope* vers l'embouchure de la Baie ; ce qui fait plus de cent cinquante milles en ligne droite , mais d'une largeur resserrée par Maryland.

Description de la Pensylvanie.

Sa division en
Comtés.

TELLES sont les bornes qui se trouvent assignées dans les Lettres de concession : mais Pen , aiant ensuite obtenu du Duc d'York une partie déserte de l'ancienne Belge , la fit joindre au premier Acte , & divisa tout , sous le même nom de Pensylvanie , en six Comtés , dont les trois premiers , qui forment la partie haute , furent nommés *Buckingham* , *Philadelphie* , & *Chester* ; & les trois autres , ou la partie basse , *Newcastle* , *Kent* & *Suffex*. La partie haute se termine à *Mercus Hock* , quatre milles au-dessous de la Ville de Chester ; & la basse s'étend environ cent vingt milles le long de la Côte , sur quarante milles de profondeur vers Maryland. Ainsi toute la Province de Pensylvanie , depuis les sauts de *Pensberry* jusqu'au Cap Guillaume , vingt milles au-dessous de *Henlope* , n'a pas moins de trois cens trente milles de long , sur deux cens de large.

On convient qu'il n'y a point un vingtieme de ce grand Pais qui soit habité ; mais il est plus généralement défriché , qu'aucune autre des Colonies Angloises de l'Amérique. Dans la distribution des Terres , Pen se réserva quatre belles possessions dans chaque Comté. La partie basse de Pensylvanie est la plus capable de culture & la plus propre au Commerce. La haute est si mal peuplée , que la plupart de ses Villages n'ont point encore paru dignes de recevoir des noms.

Comté de Buc-
kingham.

La principale Ville du Comté de *Buckingham* est *Bristol*. Elle est située à vingt milles de *Philadelphie* , vis-à-vis de *Burlington* dans la Nouvelle Jersey occidentale , & composée d'environ quatre-vingt Familles. On lui donne , pour Fondateur , *Samuel Carpenter* , riche Partisan du Quakerisme. Cette Ville n'a rien de plus remarquable que différentes sortes de Moulins. *Pensberry* est une Bourgade , située dans une petite Anse , & l'une des possessions que Pen se réserva. Il y bâtit une fort belle Maison , accompagnée de Jardins & de Vergers , où les fruits sont excellens ; avantage qu'ils paroissent devoir à la Riviere de Delaware , qui en fait trois fois le tour. On compte d'ailleurs , dans ce Comté , dix ou douze autres petites Bourgades , qui envoient six Députés à l'Assemblée générale.

Le Comté de Philadelphie, dont la Capitale, de même nom, est aussi celle de toute la Province, offre de toutes parts un terrain fort agréable. Sa plus ancienne Bourgade est *Francfort*, qui est assez bien bâtie, & de la grandeur de Bristol. Ce Canton fut d'abord habité par des Suedois, ensuite par des Hollandois ; mais les uns & les autres s'étoient renfermés dans les Anses des Rivières, comme s'ils n'eussent point connu les agrémens qu'ils auroient pû trouver plus au Sud de la Rivière de Hudson. Les Hollandois avoient une Plantation vers la Baie, dans le lieu qui est occupé à présent par la Bourgade d'Oxford, composée de soixante-dix ou quatre-vingt Familles. Ensuite on trouve *Philadelphie*, plus digne du nom de Capitale par le plan de sa fondation, que par le nombre actuel de ses Maisons & de ses Habitans. Dans les vues de Pen, elle auroit mérité d'être celle d'un grand Empire. Quoiqu'elles n'aient point été remplies, on ne laisse pas de la représenter comme une grande Ville, fort avantageusement située entre deux Rivières navigables, le Delaware & le *Schuilkill* : mais elle étoit tracée pour former un quarré long, d'environ deux milles, d'une Rivière à l'autre. Elle devoit avoir huit rues de cette longueur, coupées à angles droits par seize autres rues d'un mille, toutes d'une belle largeur, & bordées de magnifiques Maisons. On avoit laissé des espaces convenables pour les Marchés & d'autres Places publiques, pour les Eglises, les Ecoles, les Hôpitaux, les Quais & les Magasins. Il paroît même que ce Plan n'a pas été tout-à-fait négligé dans les Edifices qu'on y a faits, & qui se multiplient de jour en jour. On assure du moins, que deux des faces de la Ville sont achevées, l'une à l'Est vers la Rivière de *Schuilkill*, & l'autre à l'Ouest vers le Delaware, qui est large ici de deux milles. La rue qui borde le *Schuilkill* a déjà trois quarts de mille de long ; les Maisons y sont belles, les Magasins en grand nombre, & les Quais commodes. On juge aisément que le reste de l'espace est employé en beaux Jardins. Mais le principal avantage de Philadelphie est la Rivière de Delaware, où les Vaisseaux peuvent mouiller sur un bon fond, avec six ou sept brasses d'eau.

DISCRIPT.
DE LA PEN-
SYLVANIE.

Comté de Phi-
ladelphie.

Sa Capitale, &
& celle de toute
la Penylvanie.

Premier Plan
de cette Ville,
tracé par Pen.

Ses premiers Habitans furent des Quakers, qui continuent encore d'en faire le plus grand nombre. On fut même assez long-tems sans y voir une Eglise Anglicane ; mais, sous le Roi Guillaume, il s'en forma une, à laquelle on donna le nom de *Christ Church*, & qui compose une Paroisse de plus de douze cens Ames. Ce ne fut pas sans peine que les Quakers consentirent à cet Etablissement, & se familiarisèrent avec des Voisins qu'ils n'avoient pû souffrir en Europe. Cependant comme ils tiennent le premier rang, non-seulement par le nombre, mais en qualité de Fondateurs de la Colonie, ils ont reçu, avec les Anglicans, différens Sectaires, qui ont aussi leurs Eglises, tels que des Presbyteriens, des Luthériens Suedois & des Anabaptistes. Ce mélange d'Anglois & d'Etrangers, joint aux facilités de la navigation & du Commerce, a déjà rendu Philadelphie une des plus opulentes Villes de l'Amérique ; & ses Habitans se flattent qu'un jour elle en sera la plus belle. Les François, dit l'Auteur d'une Relation Angloise avec la jalousie ordinaire à sa Nation, n'ont rien & ne peuvent rien avoir à lui comparer.

DESCRIPT.
DE LA PEN-
SYLVANIE.

Autres Villes
ou Bourgades du
même Comté.

A peu de distance, la nature a placé sur les bords du Schuylkill, un très beau Bois, qui fait les délices des Habitans. *Wico* est une Bourgade à demi mille de Philadelphie, où plusieurs Familles Suedoises se sont établies. La même Nation possède une autre Bourgade, nommée *Tenecum*, dont la situation est si incertaine, qu'on ignore si elle est du Comté de Buckingham ou de celui de Philadelphie. *Abingdon & Dublin* sont deux jolies petites Villes, peuplées de Quakers Anglois. *German-Town* en est une autre, qui n'est composée que de Quakers Allemands & Hollandois, dont on fait monter le nombre à deux ou trois cens Familles. On observe, comme une rareté singulière, que toutes les rues sont plantées de Pêchers. Dans l'intérieur du Comté, on trouve *Radnor*, Bourgade de plus de cinquante Familles, bien bâtie & dans une belle situation. Elle portoit autrefois le nom d'Amstel, qu'elle avoit reçu des Hollandois, ses premiers Fondateurs. *Amersland* est encore une Bourgade du même Comté, située entre deux Anses, dont l'une se nomme *Derby*. Delà, passant par *Redloyer*, on entre dans le Comté de Chester.

Comté de Chef-
177.

Sa première Bourgade est *Newton*, qui ne contient pas plus de trente ou quarante Familles. *Chester*, Capitale du Comté, deviendra tôt ou tard une bonne Ville par sa situation, qui offre un excellent mouillage dans la Baie. On n'y compte encore, qu'environ cent Familles, mais la plupart Anglicanes. Plus loin, on trouve une autre Ville, nommée *Chichester*, dont les Habitans sont à peu-près au même nombre, & qui est située aussi dans une Anse fort commode à la navigation. La petite Bourgade de *Concorde* s'offre ensuite. En général les Bourgades de ce Comté ont peu de grandeur, & sont mal peuplées; mais les Plantations y sont en grand nombre. Celle de *Marcus Hook*, à quatre mille de *Chester*, termine la partie haute de la Pensylvanie.

Canton nommé
Nouvelle Suede.

Au-dessous de *Chichester* est une grande Anse, nommée *Brandevin*, qui contiendrait de fort nombreuses Flottes. Elle est suivie de celle qu'on nomme *Christina*, où les Suedois avoient autrefois une Ville & des Plantations. Ce Canton & celui de l'autre côté du Delaware étoient leurs principaux Etablissements; ce qui leur a fait donner, par un Géographe François, le nom de Nouvelle Suede. L'Anse de *Christina* est assez grande & l'on y voit encore, dans ces derniers tems, un Village Suedois, accompagné d'une Eglise. Entre cette Anse & celle qui la suit, on rencontre la Ville de *Newcastle*, qui donne son nom au Comté voisin. Les Terres des environs portent le nom de Pais de Galles, parcequ'elles doivent leur première culture à des Gallois. Elles sont ramplies de Villages, ou de petites Bourgades, telles qu'*Haverford-Ouest*, *Merioneth*, &c; & l'industrie des Habitans y fait regner l'abondance.

Premier Can-
ton de l'Améri-
que qui ait don-
né de la pierre à
chaux.

Montjoy est un terrain considérable, où la Sœur de *Penn* s'étoit établie, & le premier de toute l'Amérique où l'on ait trouvé de la Pierre à chaux. Le reste du Pais n'est pas moins remarquable par son excellent gravier; propriété fort rare dans tout le Continent de l'Amérique. Il est habité par un mélange d'Anglois & de Hollandois. *Newcastle* approche de Philadelphie, pour le Commerce & le nombre des Habitans. Les Maisons y sont fort belles, & l'on y comptoit, dans ces derniers tems près de six cens

Familles. Les Gallois Anglicans & les Presbyteriens Hollandois y ont des Eglises. A dix milles de Newcastle, on trouve un beau Village de Quakers, dont l'Eglise se nomme *Saint Georges*, & fait un sujet d'admiration pour ceux qui savent que ces Sectaires ne reconnoissent point de Saints. Il est suivi des Anses de *Blackbird*, & d'*Apaquanamy*, dont la dernière offre une Bourgade de même nom. On trouve plus loin une autre Anse, qui se nomme de même; leur distinction est celle du Sud & du Nord.

DESCRIPT.
DE LA PEN-
SYLVANIE.

En passant par la Pointe de Bombay & l'Anse de *Duck*, on arrive dans le Comté de Kent, qui contient les Bourgades de *Cranebrook*, *Dover*, *Marden*, & *Mispelliven*, dans autant d'Anses des mêmes noms. *Dover*, autrefois nommé *Saint John's-town*, est composé d'environ cinquante Familles, & passe pour la Capitale du Comté, qui a, comme la Virginie, moins de Villes & de Bourgades que de Plantations dispersées. La situation de *Dover*, ou *Douvres*, est sur le bord de la Baie de Delaware.

Comté de Kent.

La principale Bourgade du Comté de Suffex est *Lewes*, située dans une Anse de même nom & peu éloignée de celle de *Phemb*; on vante la beauté de sa situation, sur le bord d'une Riviere, qui la sépare de la Mer sans lui en ôter la vue, & qui forme un Port commode. *Cedar* est une autre Bourgade, à laquelle Pen donna ce nom, de celui de sa Maison de Campagne dans le Comté de Suffex d'Angleterre. A peu de distance au dessous de *Lewes*, vers l'embouchure du Delaware, on trouve le Cap *Henlopen*, ou Cap Guillaume; & vingt milles plus loin, le Cap James, qui fait les dernières bornes de la Pensylvanie. Le Comté de Suffex, comme celui de Kent, n'a gueres que des Plantations dispersées.

Comté de Suffex.

On ne compte pas moins de quatre-vingt mille Anglois dans les six Comtés de la Pensylvanie, & de quinze mille autres Européens, François, Hollandois, Suedois, & Palatins. C'est trois milles au-dessous de l'Anse de *Lewes*, que commence la ligne de partition, qui sépare la Pensylvanie de Maryland. Pen fait observer adroitement, dans une Relation de l'état de sa Colonie, que cette partie de l'Amérique est, par sa Latitude, à la même distance du Soleil, que Naples en Italie & Montpellier en France, c'est-à-dire, que les deux Cantons qui passent pour les plus sains & les plus agréables de l'Univers. Mais d'autres ont remarqué que les climats du Continent de l'Amérique diffèrent beaucoup de ceux de la même Latitude en Europe. La Baie de Hudson & la Tamise, qui sont dans la même position à l'égard du Soleil, n'en éprouvent pas les mêmes influences; & les Naturalistes en donnent aisément la raison. Il est certain qu'en Pensylvanie, l'air est doux & pur: mais les pluies y commencent vers le 20 d'Octobre, & durent jusqu'au commencement de Décembre. Le froid y est souvent si vif, que la Riviere Delaware se glace, malgré sa largeur. Le Printems dure depuis Mars jusqu'à Juin; mais le tems n'est point uniforme dans cette saison. Pendant les mois d'Été, qui sont Juillet, Août & Septembre, les chaleurs seroient insupportables, si elles n'étoient tempérées par des vents frais. Le vent est Sud-Ouest en Été. Celui d'Hiver est généralement le Nord-Ouest, qui, soufflant des Montagnes glacées, des neiges & des Lacs du Canada, apporte ici tout le froid qu'on y éprouve dans cette saison.

Population de
la Pensylvanie.

Son climat

DESCRIPT.
DE LA PEN-
SYLVANIE.
Ses Productions.

La nature du sol , en quelques endroits de la Colonie , est un sable jaune & noir , en d'autres un gravier , & le plus souvent une terre grasse , surtout entre les petites Rivières & les Ruisseaux , où les Terres sont incomparablement plus fécondes que près des Rivières navigables. On y trouve aussi une terre noire & poudreuse , sur un fond pierreux. Les productions naturelles du País sont les mêmes que dans les Colonies précédentes , avec cette différence qu'elles y paroissent mieux nourries & plus fortes ; observation qui ne regarde pas moins les grains , les légumes & les fruits qu'on y a transportés de l'Europe. Un boisseau de grain en rapporte ici quarante , souvent cinquante , & quelquefois jusqu'à soixante. On a remarqué , avec admiration , dans un champ voisin de la Rivière de Schuikill , qu'un grain d'orge d'Angleterre avoit rendu cinquante beaux épis sur la même tige.

Son premier
Gouvernement.

L'éloignement que les Quakers ont , dans leurs principes , pour toutes sortes de divisions , surtout pour celles qui peuvent conduire à la guerre , a fait regner dans la Colonie une paix si constante , qu'on n'y connoît pas le moindre événement qui puisse servir de matière à l'Histoire. Pen , après avoir obtenu ses Lettres Patentes , ne s'étoit pas contenté d'un titre de cette nature ; il y avoit joint le consentement des Indiens , qu'ils ne lui firent pas paier fort cher. Ensuite il donna , pour premier Gouverneur , à son Etablissement , un de ses Neveux , nommé Guillaume *Markam* , auquel les Quakers des différentes Nations ne firent pas difficulté de se soumettre. Le Chevalier Jones , célèbre Jurisconsulte , dressa les Constitutions du Gouvernement. Par le premier article , le pouvoir législatif devoit résider dans le Gouverneur & l'Assemblée du Peuple ; faveur fort juste , pour une Société de gens à qui l'amour de la paix , de la liberté , & de leur Religion , avoit fait abandonner leur Patrie. D'autres articles établissoient , non-seulement qu'on ne feroit point de Loi & qu'on ne leveroit point d'argent sans le consentement du Peuple ; mais encore que tous les Privilèges & tous les droits des Anglois d'Europe auroient leur pleine valeur en Pensylvanie , & qu'en conservant beaucoup de respect pour la Cour & le Gouvernement d'Angleterre , on n'attendroit point des ordres du dehors pour tout ce qui concernoit le bien , la sûreté & la tranquillité du País. Ces Reglemens & quantité d'autres furent confirmés par deux Assemblées générales , que Pen tint pendant son séjour dans la Colonie. Il créa des Cours de Justice dans chaque Comté ; & pour diminuer le nombre des difficultés & des Procès , il établit , sous le titre de *Peacemakers* , c'est-à-dire de Pacificateurs , des Officiers particuliers , qui devoient être choisis par le Peuple dans chaque Canton & prendre connoissance de tous les démêlés avant que de les faire parvenir aux Tribunaux réguliers.

Comment il
change de forme.

Il passa deux ans entiers dans le País , pour donner une forme constante à ces Etablissements. Mais , étant retourné en Angleterre , & la liberté naturelle de son caractère ne lui ayant pas toujours permis de ménager ses expressions , il y devint suspect , après la disgrâce de Jacques II , sans qu'on eut d'autre reproche à lui faire que son ancienne faveur auprès de ce Prince , qui n'étant encore que Duc d'York lui avoit donné

une

une bonne partie de la Nouvelle Belge. Le Gouvernement de la Pensylvanie lui fut ôté ; & la Cour profita de cette occasion , pour changer la forme qu'il y avoit établie. Quelques années après , d'autres conjonctures servirent à le mettre mieux dans l'esprit du Roi Guillaume ; mais il n'en tira aucun avantage pour rétablir la constitution de sa Colonie : le Gouvernement de cette Province est aujourd'hui le même que celui des autres possessions de l'Angleterre dans le Continent de l'Amérique. Pen mourut en 1718 , & laissa un Fils fort jeune , qui n'alla prendre possession qu'en 1732 , de l'immense héritage de son Pere.

DESCRIPT.
DE LA PEN-
Sylvanie.

§ VII.

ETABLISSEMENT DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

C'EST ici , qu'on est absolument forcé de faire céder l'ordre des lieux à celui des tems. On ignore si depuis l'année 1507 , où de Gourgues quitta la Caroline après son Expédition , les François ou les Espagnols firent d'autres tentatives pour s'y établir : mais il paroît qu'elle étoit déserte en 1622 , lorsque plusieurs Familles Angloises , pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre , vinrent aborder sur la Côte de cette Province , à l'embouchure de la Rivière de May , & prirent le parti de s'y établir. L'état du Pais ne pouvoit être alors florissant , sous quelques Nations Indiennes qui l'habitoient. On en trouve une courte peinture , dans un Mémoire de l'année 1644 , publié par un Anglois nommé *Briestock* , qui y avoit abordé l'année précédente , & qui y fut bien reçu de ses Compatriotes. Leur Colonie n'avoit pas reçu beaucoup d'accroissement , puisqu'on n'y connoissoit encore que les anciens noms , François & Espagnols.

En quel tems
les Anglois com-
mencerent à visi-
ter la Caroline.

» La première Rivière , dit *Briestock* , ou du moins la plus remarquable vers la Virginie , est le Jourdain , qui se jette dans la Mer par les trente-deux degrés de Latitude du Nord. A vingt milles de son embouchure au Sud , on trouve le Cap de Sainte Helene , proche du lieu que les François avoient nommé *Port Royal* , & qu'ils avoient choisi pour y commencer leurs Plantations. Entre le Jourdain & Sainte Helene sont les débris d'*Oristan* , d'*Ostan* & de *Cayagne* ; *Oristan* à six lieues du Cap ; *Ostan* à quatre d'*Oristan* , & *Cayagne* à huit d'*Ostan*. Du Cap de Sainte Helene à la Baie des *Baxys* , on compte trois lieues ; delà , trois à la Baie d'*Asapo* ; & de suite , trois à *Casanusium* , trois à *Capula* , neuf à *Saron* , quatorze à *Saint Alcany* , vingt à *Saint Pierre* , qui est par les trente-un degrés , enfin cinq à *San Matteo*. Il seroit difficile de concilier ces noms avec ceux qui leur ont succédé : d'ailleurs il ne paroît point que *Briestock* les donne pour des Habitations régulières , ni que l'Etablissement Anglois eut pris aucune forme avant le regne de Charles II.

Ce ne fut qu'en 1663 , que ce Prince , sollicité par quelques Sei-

ETABLISSEM.
DES ANGLAIS
A LA CARO-
LINE.

Concession du
Roi Charles II.

Tolérance uni-
verselle accordée
pour la Caroline.

Motifs des Pro-
priétaires.

Unique restric-
tion.

gneurs (28) qui fondoient leurs prétentions sur les anciennes découvertes de Sebastien Cabot, entreprises au nom de l'Angleterre, leur accorda des Lettres Patentes (29), par lesquelles il leur cédoit, sans autre condition que de paier à la Couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, toute la partie du Domaine qu'il s'attribuoit en Amérique, depuis le trente-sixième degré de Latitude du Nord jusqu'à la Riviere de San Mattheo, qui est renfermée dans le trente-unième, avec tous les droits roiaux sur les Pêcheries & les Mines, sur la vie, les *membres*, & les possessions de leurs Vassaux. L'Auteur Anglois d'une Histoire de la Caroline avoue qu'il ignore, à quel titre le Roi Charles donnoit si libéralement de vastes parties de l'Amérique : » mais on ne sauroit contester, dit-il, la réalité de » l'Acte ; & les François ou les Espagnols auroient mauvaise grace de » prétendre, qu'une Terre qu'ils ont cessé de cultiver ne doive jamais » l'être par d'autres.

Les Propriétaires n'eurent pas plutôt obtenu leurs Lettres, que suivant une méthode, justifiée alors par le succès, ils commencèrent par ouvrir l'entrée de leurs possessions à toutes les Sectes. Cette tolérance étoit même autorisée, sans restriction, par l'Acte royal. On nous donne en substance le premier Reglement qui fut publié à cette occasion. Il portoit que les Propriétaires, ayant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une Province, étoient résolus d'accorder la plus grande liberté de Religion qu'on pût desirer, ou dont on eut jamais eu l'exemple dans aucune Société humaine ; que les Naturels du Pais n'ayant pas encore la moindre connoissance du Christianisme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnoit assurément aucun droit de les maltraiter ; que les Chrétiens, qui apporteroient dans la Colonie des principes différens de ceux de l'Eglise Anglicane, s'attendroient sans doute à n'être pas contraints dans leurs opinions, & que par conséquent ce seroit manquer à la bonne foi que de leur faire la moindre violence ; qu'à l'égard des Juifs, des Païens, & des autres Ennemis du Christianisme, on ne voioit pas plus de raison de les rejeter, puisque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumière, on devoit se flatter au contraire que la connoissance de l'Evangile & l'exemple des vertus Chrétiennes pourroient servir quelque jour à leur désillir les yeux ; qu'ainsi tout le monde étoit invité à la Caroline, & sûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les sentimens & pour le culte : qu'on ne mettoit qu'une condition à cette tolérance universelle ; c'étoit que toutes les personnes au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroient à la protection des Loix civiles, fussent attachées à quelque Eglise, ou quelque corps de Religion, & que leurs noms fussent inscrits dans le Registre de leur Secte.

Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, sous le titre de Constitutions fondamentales de la Caroline, & signées par les huit Seigneurs qu'on a nommés, avec cette addition formelle ; qu'elles seroient à jamais

(28) Les principaux étoient Edouard Mylord Ashley, les Chevaliers Carteret, Comte de Clarendon, Georges Duc d'Albermale, Mylord Craven, Mylord Berkeley, Berkeley & Colliton.

(29) Du 24 Mars.

le fondement inaltérable & la règle sacrée du Gouvernement de la Colonie. On doit comprendre que les Ordonnances civiles en faisoient partie. C'étoit le fameux Loke, qu'on avoit choisi pour dresser cette étrange Piece de Législation, à la prière de Mylord Schaftsbury, qui devint un des Propriétaires. Donnons aussi quelques-uns des principaux articles qui concernent le Gouvernement.

ETABLISSEM.
DES ANGLAIS
A LA CARO-
LINE.

Ordonnances
civiles, & Gouver-
nement.

Le premier établissoit pour Gouverneur, sous le titre de *Palatin*, un des Seigneurs Propriétaires, dont le pouvoir devoit durer toute sa vie, & pour Assesseurs, trois autres d'entr'eux. Le Successeur du Palatin (30) devoit toujours être le plus âgé du même corps. Cette Cour, où l'on donnoit droit de séance à tous les autres Propriétaires avec le droit de suffrage & d'autres Privilèges, étoit nommée *Cour Palatine*. Le pouvoir législatif appartenoit à la Cour seule, & le pouvoir exécutif au seul Palatin. Les Députés des Propriétaires pouvoient les représenter, avec toute l'autorité de leurs Maîtres.

La Charte Royale accordant aux Propriétaires le droit de créer de la Noblesse, avec la seule restriction de ne pas lui donner les mêmes titres qu'en Angleterre, un article portoit qu'après la division du Pais en Comtés, ils créeroient dans chaque Comté trois Nobles; l'un sous le nom de Landgrave, les deux autres sous celui de Caciques, dont les Lettres feroient scellées du grand Sceau de la Colonie, & qui composeroient avec les Seigneurs Propriétaires, ou leurs Députés, la Chambre haute d'un Parlement: l'Election de la Chambre basse étoit laissée au Peuple. On comptoit de faire monter le nombre des Landgraves à vingt cinq, & celui des Caciques à cinquante. Les Landgraves devoient avoir quatre Baronies, attachées à leurs Dignités; chaque Baronie, composée de six mille acres de terre. La Dignité de Cacique n'emportoit que deux Baronies, chacune de trois mille acres. Les uns & les autres ne pouvoient aliéner ces fonds, par donation, ni par vente; mais ils pouvoient en louer un tiers pour trois vies. Les Membres de la Chambre basse du Parlement devoient être choisis entre les Tenanciers libres de chaque Comté, comme ceux des Communes d'Angleterre. Ce Parlement devoit s'assembler une fois en deux ans; ou plus souvent, si l'intérêt public demandoit des convocations extraordinaires. Outre la Cour Palatine, qui devoit être regardée comme le Conseil suprême de la Colonie; on devoit établir des Cours subalternes de Justice dans tous les Comtés, des Juges de Paix, des Connétables, une Cour de Chancellerie &c. Chaque Tenancier n'avoit à payer qu'un sou par acre, aux Propriétaires, & pouvoit même racheter ce droit. Tous les Habitans, libres ou non, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, étoient obligés de prendre les armes au premier ordre de la Cour Palatine.

Le premier Gouverneur, ou Député du Palatin, fut le Colonel Guillaume Sayle; & les premières Plantations furent celles des Rivières d'Albermale & de Port-royal. Ensuite, la beauté des pâturages ayant attiré plus de monde vers les Rivières d'Ashley & de Cooper, cette dernière par-

(30) Le premier Palatin fut le Duc d'Albermale.

ETABLISSEM.
DES ANGLAIS
A LA CARO-
LINE.

tie de la Province se trouve aujourd'hui la plus peuplée. Bientôt tout le País fut divisé en Comtés, qui le furent en quarrés de douze mille acres, autant pour le partage des Propriétaires que pour la distinction des Land-graves & des Caciques. Mais les affaires & l'Histoire de la Colonie n'appartenant point à ce Recueil, il est tems de passer à la Description.

Description de la Caroline Angloise.

ON divise la Caroline en deux parties, qui forment aujourd'hui deux petits Gouvernemens ; celle du Nord & celle du Sud : mais la dernière porte ordinairement le seul nom de Caroline, parcequ'elle est la plus peuplée. D'ailleurs cette division n'empêche point qu'elles n'appartiennent toutes deux aux mêmes Propriétaires.

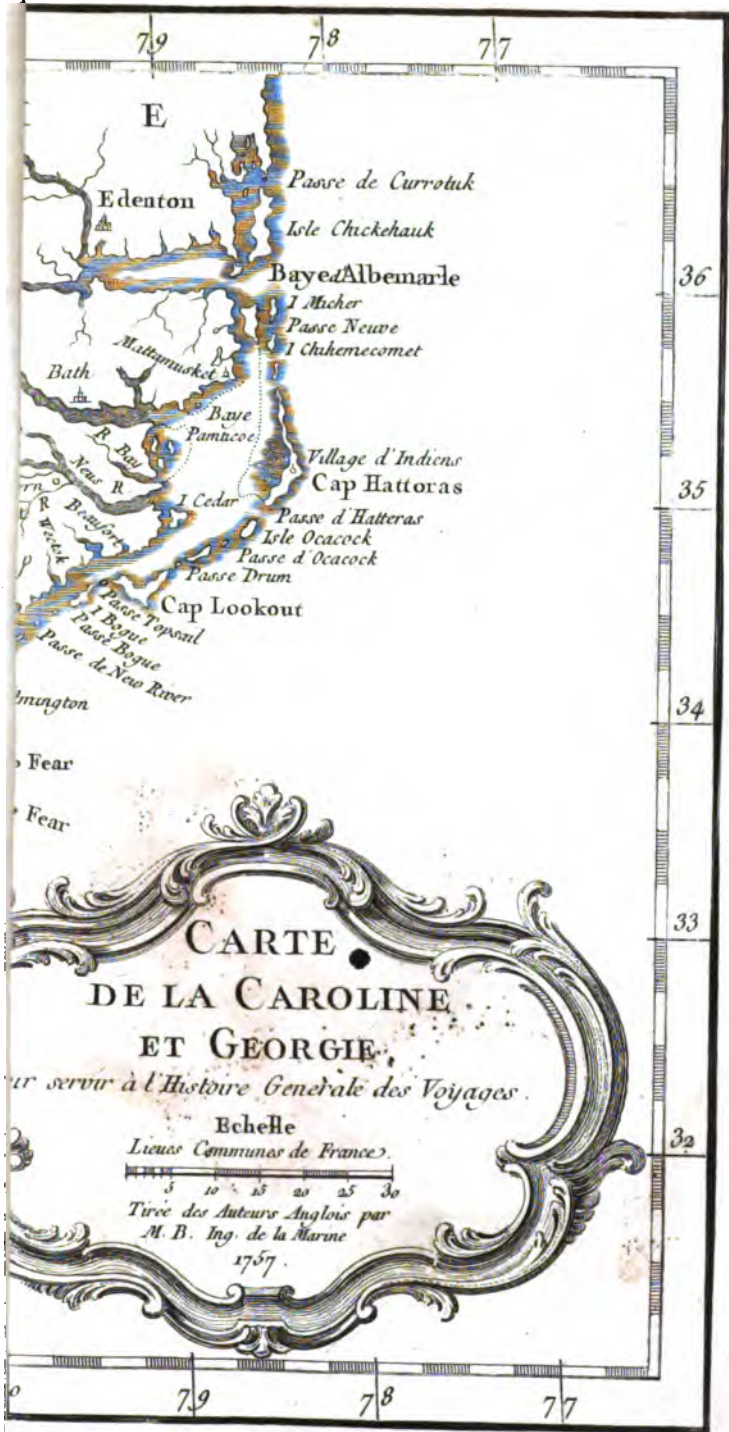
Tout ce País conserve la longueur, qu'il a reçue dans la Charte de Concession ; c'est-à-dire qu'il n'a pas moins de trois cens milles entre les trente-un & les trente-six degrés de Latitude Septentrionale. Sa largeur seroit immense, si le Roi Charles avoit eu droit de l'étendre, comme il fit puerilement dans sa Charte, *jusqu'aux Mers du Sud*, c'est-à-dire au travers de tout le Continent de l'Amérique. Sa situation est des plus commodes pour le Commerce ; sa Côte est fort agréable, sans orages & sans glaces pendant tout l'Hiver. A l'égard du climat, *Archdale*, Voyageur Anglois, en fait cet éloge : « la Caroline, dit-il, est la partie méridionale de » la Floride, entre les vingt-neuf degrés & les trente-six. C'est le cen- » tre de la partie habitable de l'Hémisphère du Nord ; car en supposant » cette moitié du Globe habitable jusqu'aux soixante-quatre degrés, son » centre est la Caroline, qui est par les trente-deux, & parallèle à la » Terre de Canaan. On peut lui donner le nom de Zone tempérée, du » moins comparativement ; parcequ'elle n'est point sujette aux chaleurs » excessives des Colonies plus méridionales, ni aux froids violens des Eta- » blissemens opposés : ses productions répondent au nom de *Floride*.

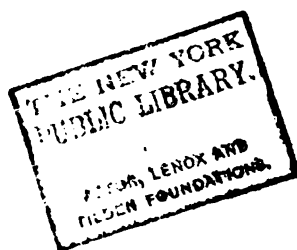
Division de la
Caroline.

Sa division présente est en six Comtés ; deux dans la Caroline du Nord, *Albermale* & *Clarendon* : quatre au Sud ; *Craven*, *Berkeley*, *Colliton* & *Carteret*.

Comté d'Al-
bermale.

Le premier, qui est le Comté d'*Albermale*, borde la Virginie. Il est arrosé par une Rivière de même nom ; c'est dans cette partie de la Province qu'est située l'Île de *Roanoke*, où *Philippe Amidas* & *Barlow* descendirent ensemble, dans le Voyage qu'ils avoient entrepris sous les auspices du Chevalier *Raleigh*. Ce Comté devoit appartenir à la Virginie par sa situation ; ce qui justifie peut-être un peu l'indiscrète libéralité du Roi Charles. On a remarqué que dans l'origine, le Comté d'*Albermale* avoit eu plus de Plantations qu'aucun autre, & qu'il s'y rassembla d'abord plus de trois cens Familles : mais le Canton d'*Ashley* l'emporta bientôt. La Rivière d'*Albermale* offre, sur ses deux bords, quantité d'Anses, qui mériteroient elles-mêmes le nom de Rivières, si leurs eaux venoient de plus loin dans les Terres. A la pointe qu'on nomme *Sandy*, elle se divise en deux bras, le *Noratoke* & le *Notaway* ; & sa pointe Nord est habitée par la Nation Indienne des *Matoromags*. Entre cette Pointe & la Rivière de





Pontego, qui la suit, on trouve le Cap *Hattoras*, dont on a parlé dans la Description de la Virginie. Ensuite, on rencontre celle de *Neufa*. Les *Koranins*, Nation Indienne, habitent les environs du Lac de *Lookout*.

Après le Comté d'Albermale, on entre dans celui de Clarendon, qui contient le fameux Cap de Fear, ou Cap de crainte, à l'embouchure de la Riviere de Clarendon, que l'on nomme aussi Riviere du Cap de Fear. Les environs sont habités par une Colonie de la Barbade. On représente les Indiens voisins, comme les plus sauvages de toute la Province. Ce qu'on trouve ensuite est la Riviere de *Watercy*, ou *Winnyan*, à vingt-cinq lieues de celle d'Ashley. Quoiqu'inférieure à celle de Port-roial, elle est capable de porter de grands Vaisseaux; mais elle n'est point encore habitée. Une autre, nommée *Wingau*, qui coule entre celle-ci & celle de Clarendon, arrose une petite Place, qu'on honore du nom de Charles-town ou Ville de Charles, si peu peuplée, qu'elle mérite à peine le nom de Village.

D'ici, l'on passe immédiatement dans la Caroline du Sud, séparée de l'autre par la Riviere de Zanti. Le premier Comté qui se présente est celui de Craven, habité par un mélange d'Anglois & de François, dont les derniers ont un Etablissement particulier sur la Riviere de Zames. Après celle de Zanti, on rencontre celle de *Sewer*, où quelques Familles de la Nouvelle Angleterre sont venues s'établir. *Berkeley*, second Comté, où l'on passe aussi du Nord au Sud, n'est bien peuplé que du côté méridional, qui est arrosé par les Rivières d'Ashley & de Cooper. Au Nord, il a la petite Riviere de Bowal; & sur la Côte, plusieurs petites Iles, nommées *Hunting-islands* & *Sullivan*. Entre la dernière & la Riviere de Bowal s'élève une chaîne de Montagnes, que la nature de leur terrain a fait nommer *Sand-hills*, ou Monts de sable. La Riviere de *Wando*, qui arrose les parties Nord-Ouest de ce Comté, offre quantité de bonnes Plantations, & se joint à la Riviere de Cooper, pour aller se perdre ensemble dans celle d'Ashley à Charles-town.

Cette Capitale, honorée du nom Roial de Charles par les Anglois, comme les François avoient donné celui de Caroline à toute la Province en considération de Charles IX, est située sur une Langue de terre entre les Rivières d'Ashley & de Cooper, & jouit de l'avantage de deux Anses, l'une au Nord & l'autre au Sud. Sa position est par les trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale, à deux lieues de la Mer. C'est le seul Port libre de la Province; & ce Privilège, qui nuit beaucoup au Commerce, n'a pas manqué d'exciter des plaintes. Les fortifications de la Ville servent plutôt à l'ornement qu'à la défendre: elles consistent en six Bastions, trois sur la Riviere d'Ashley & trois sur celle de Cooper, avec une Demie-lune de chaque côté; mais la disposition de ces Ouvrages est si mal entendue, qu'on n'en peut tirer beaucoup d'utilité. Un Fort, qui commande l'embouchure de la Riviere d'Ashley, rend le passage fort difficile.

Charles-town est le centre du Commerce de la Caroline. Il ne manqueroit rien à sa situation, si son Port pouvoit recevoir des Navires au-dessus de deux cens tonneaux. Tous les environs sont également agréables

DESCRIPT.
DE LA CARO-
LINE ANGLOI-
SE.

Comté de Cla-
rendon.

Comtés de Cra-
ven & de Berk-
ley.

Charles-town,
Capitale de la
Caroline.

Sa description.

DESCRIPT.
DE LA CARO-
LINE ANGLOIS-
SE.

& fertiles. On vante beaucoup la beauté des grands chemins, surtout de celui qui se nomme *Broad-way*. Les arbres, dont la verdure est continue pendant l'espace de quatre milles; forment une promenade si régulière, que suivant les termes de la Relation, "tout l'art des Princes de l'Europe ne fera jamais rien d'approchant. La Ville a plusieurs grandes rues; & quantité de beaux édifices; entre lesquels on en nomme douze ou quinze d'une Architecture distinguée. L'Eglise Paroissiale n'est pas moins remarquable par sa beauté: mais on lui reproche d'être trop petite pour le nombre des Habitans, qui ne cesse point de se multiplier. On trouve, à *Charles-town*, une Bibliothèque publique, fondée par le Docteur *Bray*, à qui la plupart des Bibliothèques de l'Amérique Angloise doivent aussi leur fondation, & dont le zèle, tourné particulièrement à l'augmentation du Savoir, s'emploia toute sa vie à solliciter des contributions en Angleterre. Les Presbyteriens & les Anabaptistes ont leurs Eglises dans la Ville; & celle des Presbyteriens François fait un des ornemens de la principale rue. Celle des Quakers est reléguée dans un Fauxbourg, vers la Rivière d'*Ashley*. On ne compte pas plus de deux cens cinquante familles, dans la Ville & les Fauxbourgs de *Charles-town*; mais l'air y étant favorable à la propagation, il n'y a presque point de mariage qui ne produise dix ou douze enfans. Cette Capitale est la résidence du Gouverneur général & le Siège des principales Cours de Justice. En un mot, c'est l'ame de toute la Province. Tout le Pais voisin est rempli de belles Plantations, qui forment comme autant de petites Bourgades. On nomme celles de *Ferguson*, *Underwood*, *Gilbertson*, *Garnett*, *Mathews*, *Green*, *Gray*, *Starkeys*, *Grimboll*, *Dickson*, *Izard*, *Ytoman*, *Bellenger*, *Gibbs*, *Shinking*, *Moor* & *Quarry*.

La Rivière de *Bäcke*, qui tombe dans celle de *Cooper* à trois milles de *Charles-town* offre les Plantations de *Commings* & de *Johnson*, qui bordent ce qu'on nomme la Baronie de *Colliton*. Sur les bords de la Rivière d'*Ashley*, on trouve celles de *West*, *Gibbs*, *Baden*, *Godfrey*, *Simonds*, *Trevillian*, *Pendarvis*, & *Marshall*. Ce Canton, qui appartient aux *Shaffsbury*, a pour bornes, au Sud-Ouest de la Rivière, une Commune, distinguée par le nom de *grande Savane*. A l'extrémité du Comté, vers celui de *Colliton*, on trouve une Ville, nommée *Dorchester*, dont les Habitans qu'on ne fait pas monter à plus de trois cens cinquante, sont des Sectaires indépendans. La Rivière de *Stono*, qui coule à peu de distance, sépare les Comtés de *Berkeley* & de *Colliton*. Elle est jointe, par un Canal, à celle de *Wadmola*, près d'une Plantation nommée *Blake*.

Comté de Col-
lito.

Les parties Nord-Est du Comté de *Colliton* sont encore habitées par des Indiens: mais ses Rivières offrent quantité de Plantations Angloises, dont la plupart ne sont pas indignes du nom de Bourgades. Le *Stono* & d'autres eaux forment, au-dessous de *Charles-town*, une Ile fort peuplée, qui se nomme *Bouny's Island*. L'*Edistow* Nord & l'*Edistow* Sud, deux des plus grandes Rivières de ce Comté, ont des bords fertiles, dont la culture n'est pas négligée. Elles se joignent toutes trois, six ou sept milles au-dessus d'une Bourgade, ou Plantation, nommée *Paul-Grimboll*. Deux mil-

les plus haut , on rencontre, *Wilten*, qui se nomme aussi *New London*, petite Ville d'environ quatre-vingt Maisons. Deux Landgraves, & d'autres Nobles, ont des Plantations considérables dans ce Canton.

Le Comté de Carteret n'est point encore habité, quoiqu'il passe pour le plus agréable & le plus fertile de la Province. Il est arrosé par une grande Riviere, nommée *Cambage*, qui se joignant à celle de May, forme, à leur embouchure, une Ile maritime, nommée *Edelano*. Tout le País de May étoit habité par la Nation Indienne des *Westos*. On y voit un très beau Lac, dans une grande Vallée, où les premiers Anglois qui arriverent à la Caroline étoient résolus de s'établir; mais les Indiens mêmes leur représenterent qu'étant voisins de Port-roïal, le plus beau Port de la Floride, il y avoit peu d'apparence qu'ils y fussent longtems soufferts par les Espagnols. En effet, quelques Ecoissois, qui avoient tenté de s'y établir sous la conduite de Mylord *Cardross*, s'étoient vus forcés d'abandonner leur Etablissement. Port-roïal est situé à vingt lieues au Sud de la Riviere d'Ashley, par les trente-un degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. L'entrée en est commode, & n'a jamais moins de dix-sept piés d'eau sur la barre. Son bassin est vaste, sûr, & s'étend dans une belle & fertile Contrée, à laquelle on ne connoît rien d'égal dans toute la Caroline. La Riviere qui le forme communique par divers bras à d'autres grandes Rivières. Il n'est pas à plus de deux cens milles de *San Augustin*, où l'Etablissement des Espagnols n'est pas assez considérable pour leur faire voir sans jalousie, ou sans crainte, une autre Nation si proche d'eux. Après Port-roïal, on trouve la Riviere de May, qui est suivie de *San Matteo*, dernier Canton de la Caroline, ou de la Floride Angloise.

Quoiqu'à l'exception d'un peu plus de douceur dans l'air, & d'une plus prompte maturité pour les productions, cette Contrée n'ait rien qui la distingue beaucoup des Colonies précédentes, on remarque qu'elle produit particulièrement de si bon riz, que les Relations Angloises le mettent au-dessus du riz Oriental. Les Indiens de la Caroline étoient plus féroces que ceux de la Virginie; mais leurs guerres mutuelles, la petite vérole & d'autres maladies contagieuses, en ont détruit un grand nombre. La dureté naturelle de leur caractère ne leur ôte point un goût passionné pour la danse. Un Maître à danser François, s'étant attaché, dans le Comté de Craven, à leur apprendre des contre-danses de l'Europe, au son de la Flute & du Hautbois, y fit une fortune considérable.

On ne comptoit point, il y a trente ans, plus de douze mille ames dans toute la Colonie; mais les dernières Relations assurent que ce nombre est fort augmenté; & sans l'expliquer, elles donnent une table de proportion, plus curieuse qu'utile (31). On lira plus volontiers quelques

DESCRIP.
DE LA CAROLINE
ANGLOISE.

Comté de Carteret.

Port-Roïal.

Observations
sur la Caroline,
& ses Habitans.

(31) La voici :

Blancs { Colons,
Marchands, } comme { $\frac{8}{1 \frac{1}{2}}$ } à 12
Artisans, }

Tous les Blancs, les Indiens soumis, les Esclaves Negres, à l'égard du total; les premiers, comme 12 à cent; les seconds, comme 66 à cent; les troisiemes, comme 21 à cent.

Le Parti Episcopal, les Presbytériens François & autres, les Anabaptistes & les Quakers, à l'égard du total; les premiers & les seconds, comme 4 $\frac{1}{2}$ à 10; les troisiemes, comme 1 à 10; les derniers, comme $\frac{1}{2}$ à 10.

DESCRIPT.
DE LA CARO-
LINE ANGLOI-
SE.

autres Observations de la même date. En général, le terrain de la Caroline est uni. Dans l'espace de cent milles de long, sur à-peu-près la même largeur, on ne rencontre aucune hauteur considérable. Cependant il s'en trouve de toutes parts d'assez douces, depuis cinq piés jusqu'à soixante-dix. Derrière une vaste étendue de Pais plat, regne une haute chaîne de Montagnes, qui commençant par les trente-quatre degrés de Latitude, environ cent milles à l'Ouest du Mississipi, courent presque parallèlement avec la Côte maritime, derrière la Floride, la Caroline, la Virginie & Maryland. C'est ce qu'on a déjà nommé les Monts Apalaches, quoiqu'on leur donne aussi le nom d'*Alpetchen*, d'*Apelachéens* & d'*Apelléans*. De leur pié jusqu'à la Mer, on compte assez régulièrement deux cens milles. Les sources de toutes les grandes Rivières, qu'on a décrites, sont dans ces Montagnes.

La Province est capable de contenir & de nourrir soixante-six fois le nombre de ses Habitans actuels. On y sème le Blé d'Inde, ou le Maïs, depuis le premier de Mars jusqu'au 10 de Juin. Un acre de Terres communes produit depuis dix-huit jusqu'à trente Boisseaux. La saison, pour semer le riz, est entre le premier d'Avril & le 20 de Mai. On le sème dans des sillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boisseaux, & quelquefois plus de soixante : mais la récolte ordinaire monte ou baisse entre ces deux termes, suivant la qualité du terrain. Cette dernière moisson se fait en Septembre, jusqu'au 8 d'Octobre, & devient si abondante qu'elle fait à l'Angleterre un Commerce annuel de plus de quatre-vingt mille livres sterling. Les Anglois se flattent qu'avec le tems on ne verra plus, dans les Marchés de l'Europe, d'autre riz que celui de cette Province.

Les Vers à soie n'y commencent pas moins à prosperer. Ils sortent de leurs œufs vers le 6 de Mars, qui est le tems où les feuilles du Meurier s'ouvrent. La résine, le Tar, ou Godron, & la Poix sont en abondance dans toute la Colonie. On tire la résine, en ouvrant, dans les troncs d'arbres, des sillons qui descendent jusqu'au pié, où il se trouve des Bassins pour la recevoir. Mais c'est après avoir ôté l'écorce, du côté qui regarde le Soleil ; afin que le suc, poussé par la chaleur, tombe plus abondamment. On le fait cuire ensuite dans de grandes Chaudières, où il se change en résine. Le Tar & la Poix se tirent par les méthodes communes.

La multiplication des Bestiaux s'est fait admirer ici, depuis l'origine de la Colonie. Avant la fin du dernier siècle, on regardoit comme une grande richesse d'avoir trois ou quatre Vaches : il n'est pas rare aujourd'hui d'en avoir mille, & la plupart des Particuliers n'en ont pas moins de deux cens. Elles vont paître dans les Forêts. On les rassemble le soir. Les Veaux, retenus pendant le jour dans des pâturages bien fermés, viennent les têter. Quelque tems après, on les traie ; on les renferme pendant la nuit ; & le lendemain, on les traie encore avant que de les renvoyer dans les Bois. Les Porcs, dont le nombre est encore plus grand, sont nourris de même. Ils s'écartent de plusieurs lieues, pour chercher du gland & des racines ; mais, étant accoutumés à trouver un abri dans les Plantations, ils ne manquent point d'y retourner le soir.

Le Commerce, qui est le même entre la Caroline & l'Angleterre que dans les autres Colonies, emploie tous les ans vingt-deux Vaisseaux; & l'on n'en compte pas moins de soixante, qui viennent annuellement à Charles-town, de divers Cantons de l'Afrique & de l'Amérique.

Il n'y a point d'autre impôt, à la Caroline, que les droits sur les liqueurs fortes, les Vins, les Sucres, la Farine, le Biscuit, le Poisson sec, les Pelleteries &c, qui montent chaque année à quatre mille cinq cents livres sterling, & qui forment le trésor public: surquoi l'on paie mille livres aux Ministres Anglicans, qui ne sont que dix pour toute la Colonie, mille pour l'achèvement & l'entretien des Fortifications, six cents aux Officiers militaires & aux Sentinelles, deux cents au Gouverneur, trois cents pour les munitions de guerre, & quatre cents pour les Charges accidentelles. Il en reste par conséquent mille, qui forment un fond d'amortissement pour les Billets de crédit, qu'on n'avoit anciennement créés que jusqu'à la somme de six mille livres sterling, mais qui furent ensuite augmentés jusqu'à dix mille. Outre ces Billets, dont le cours est bien établi, les Monnoies dont on fait ici le plus grand usage sont les Louis de France, les pistoles d'Espagne, les Dallers de Hollande & les Piastras du Pérou. On y voit peu de monnoie Angloise, parceque tout le Commerce avec l'Angleterre consiste en échanges. On nous apprend jusqu'aux gages des Ouvriers, qui, arrivant dans la Colonie sans aucun fond, veulent louer leur travail; c'est cinq shellings par jour pour un Tailleur; deux shellings & demi pour un Cordonnier; sept shellings & demi pour un Forgeron; trois shellings pour un Tisserand; six shellings pour un Briquetier, & quatre pour un Tonnelier,

DESCRIPT.
DE LA CARO-
LINE ANGLOI-
SE.

Impôts, Mon-
noie, prix du
travail.

S VIII.

FLORIDE ESPAGNOLE, ET VOÏAGE DU P. DE CHARLEVOIX SUR SES CÔTES;

Avec Saint Augustin, qui doit son origine à Menendez (*), les Espagnols n'ont pas d'Etablissmens plus considérables dans la Floride, que Saint Marc, Saint Joseph, & Pensacola, tous trois dans la partie Méridionale, qui regarde le Golfe du Mexique. Mais comme ce n'est jamais dans les Relations d'Espagne qu'il faut chercher des éclaircissemens sur les possessions de cette Couronne, on connoîtroit peu l'état de ces trois petites Colonies, si l'infortune d'un Voïageur François n'avoit servi à lui procurer des lumieres qu'il a publiées: c'est le P. de Charlevoix, dans le Journal Historique de ses Voïages. Il avoit eu le malheur de faire naufrage dans un Vaisseau nommé l'*Adour*, à la vue de la Floride, près d'une des Iles des Martyrs, en retournant de la Louisiane en France. Une partie de l'Equipage se saisit de la Chaloupe, une autre du Canot; & la troisième, avec le P. de Charlevoix, les Officiers du Vaisseau & les principaux Passagers, prit le parti de construire une Barque que l'Auteur nomme un Bateau, pour retourner à la Loui-

INTRODU-
TION.

Naufrage du P.
de Charlevoix.

(*) Voyez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Floride.

FLORIDE
ESPAGNOLE.

LE P. DE
CHARLEVOIX.
1722.

Comment il re-
tourne à la Loui-
siane.

Foiblesse de
son Bâtimement.

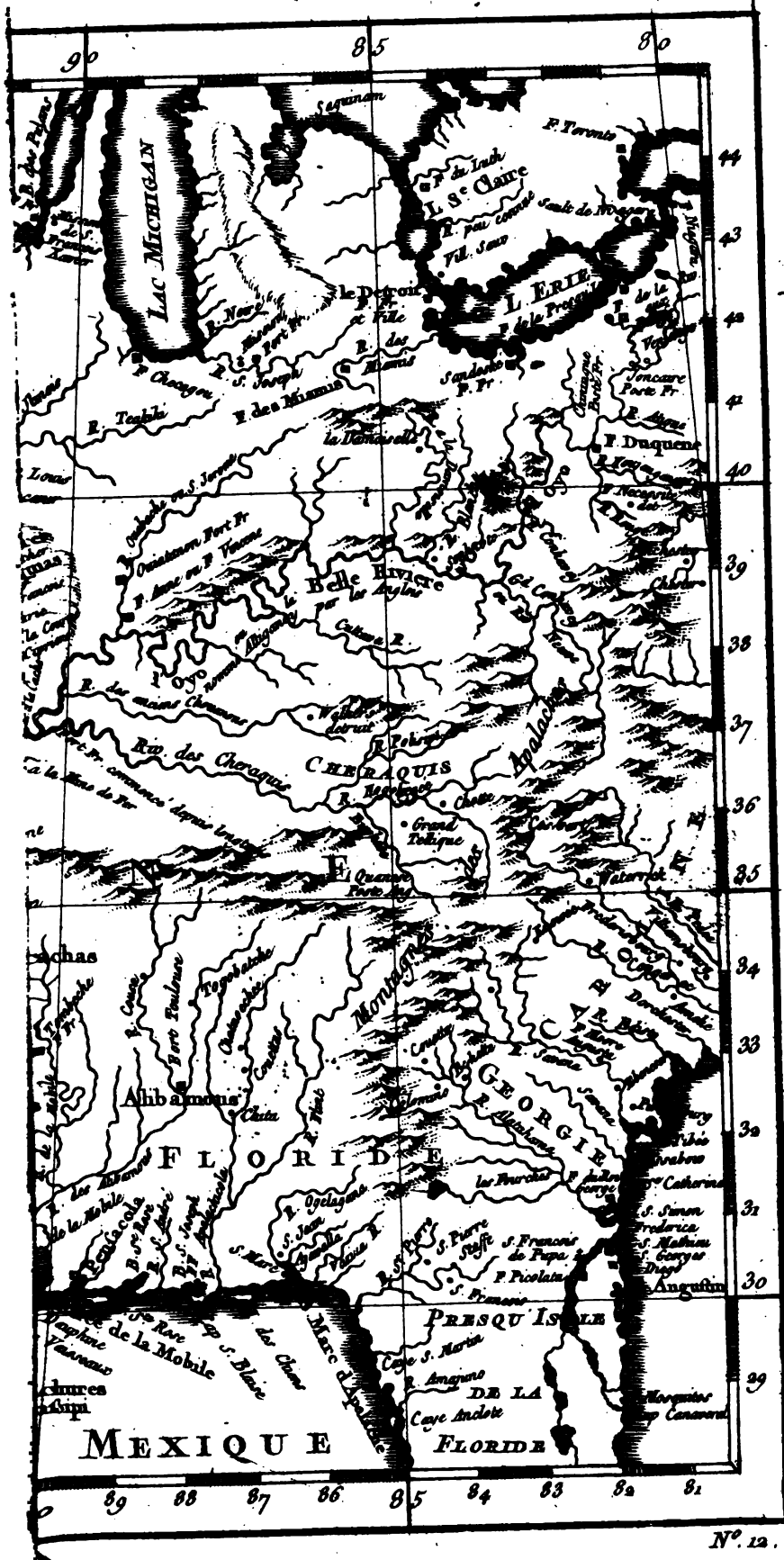
Désespoir de
l'Equipage.

fiane. C'est de ce point qu'il faut suivre le Voïageur & recueillir ses obser-
vations, sans en détacher les incidens de sa route, qui ont aussi leur utilité.

Nous partîmes, dit-il, le 25 d'Avril 1722, sur le midi, & nous vo-
guâmes de concert pendant plusieurs lieues; mais vers le coucher du So-
leil, nous vîmes entrer la Chaloupe dans le Canal qu'il falloit traverser
pour gagner la Havane, sans se mettre en peine du Canot, dont elle
portoit les vivres, & qui ne pouvant la suivre, fut obligé de se joindre
à nous. Le soir, nous débarquâmes ensemble dans l'Ile, où les trois Bâti-
mens étoient convenus de se réunir. Une bande de Sauvages, qui s'y
étoit déjà rendue, nous fit passer toute la nuit sur nos gardes; & nous
remîmes de grand matin à la voile.

Le tems étoit beau & la Mer tranquille. Notre Equipage envia bien-
tôt le sort de la Chaloupe. Ensuite, il en vint aux murmures; & nos
Chefs crurent devoir feindre, au moins, de le satisfaire. On prit donc
la route du Canal. Deux heures après, le vent devint plus fort, & fit
voir toutes les apparences d'un orage. Tout le monde reconnut alors qu'on
ne pouvoit s'engager sans témérité dans une si longue traverse, avec des
Bâtimens tels que les nôtres; car rien n'étoit plus foible que notre Bateau,
& l'eau y entroit déjà de toutes parts. On parla de se rendre à Saint Au-
gustin; mais comme il auroit fallu retourner par le chemin qu'on avoit
fait, on convint assez unanimement de prendre vers le Biloxi (32). Nous
fîmes l'Ouest, dans cette vue. On avança peu pendant le jour, & nous
passâmes la nuit dans le Bateau, où il s'en falloit beaucoup que chacun
eut assez de place pour s'étendre. Le 27, nous campâmes dans une Ile,
où nous trouvâmes des Cabanes abandonnées, des chemins frais, & des
vestiges de souliers Espagnols. Cette Ile est la première des Tortues. Le
terrein en est si mauvais, que je ne comprends point ce que des Hommes
vont faire dans un si mauvais Pays, & si loin de toute Habitation hu-
maine. Nous ne cessions point de faire l'Ouest, & nous voguions avec
une rapidité qui ne pouvoit venir que des courans. Le 28, on continua
d'avancer beaucoup; & quoiqu'avec peu de vent, il sembloit que les Iles
volassent à côté de nous. L'observation de la hauteur, à midi, nous fit trou-
ver vingt-quatre degrés quinze minutes. Si nos Cartes Marines étoient
exactes, nous étions à l'extrémité occidentale des Tortues: c'étoit nous
engager beaucoup en pleine Mer, & j'étois d'avis de laisser toutes ces Iles
à gauche; mais nos Officiers craignoient de ne pouvoir trouver de passage,
entr'elles & le Continent. Ils ne furent pas longtems à s'en repentir, car
nous fîmes deux jours sans voir aucune terre, quoiqu'on fit le Nord &
le Nord-Est. Alors le désespoir saisit l'Equipage; il ne falloit qu'un coup
de vent, tel que nous en avions essuié plus d'un, pour nous submerger.
Le calme même avoit ses inconvéniens; il falloit ramer tout le jour, &
la chaleur étoit excessive. Enfin la terre parut devant nous, & nous y ar-
rivâmes avant midi. Le 4, vers le milieu du jour, nous étions par les
vingt-six degrés cinquante-six minutes, toujours avec la terre en perspec-
tive, mais sans pouvoir en approcher, parcequ'elle est bordée d'Iles &

(32) Voyez, ci-dessous, l'Etablissement des François à la Louisiane, & la Description
de la Nouvelle France.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

de presqu'îles, la plupart très basses, entre lesquelles un Canot d'écorce auroit peine à passer. Notre plus grande peine étoit de n'y pas trouver d'eau. Nous trouvions assez d'abris, & quelquefois un peu de Chasse & de Pêche.

On voit peu de Sauvages dans tout ce Pais; & trois seulement, que nous aperçûmes un jour dans une Pirogue, n'eurent pas la hardiesse de venir à nous. Le 10, on fut obligé de retrancher la ration d'Eau-de-vie, & de réserver le peu qui restoit, pour les plus pressans besoins. Les vivres commençant aussi à manquer, surtout le Biscuit, dont une partie avoit été gâtée, nous fûmes réduits au pur nécessaire; c'est-à-dire qu'à chaque repas, nous n'avions souvent qu'une poignée de riz, qu'on faisoit cuire dans de l'eau saumâtre. Mais cette Côte est l'Empire des Huîtres, comme le Banc de Terre-Neuve, le Golfe & le Fleuve Saint Laurent sont celui des Morues. Toutes ces Terres basses, que nous rangions de fort près, sont bordées de Mangliers, auxquels s'attachent une prodigieuse quantité de petites Huîtres d'un goût exquis. D'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates, sont dans la Mer même, en si grand nombre qu'elles y forment des écueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur-d'eau.

Le 15 au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Espagnole, qui portoit environ quinze Hommes; c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Ils étoient quarante-deux; mais leur Chaloupe étoit si petite, que s'en servant tour à tour, les deux tiers de leur nombre étoient obligés de suivre la Côte à pié. Cette rencontre fut pour nous une faveur du Ciel: sans les instructions que nous reçûmes du Capitaine Espagnol, il y avoit peu d'apparence que nous pussions trouver la route; & le désespoir auroit pu porter nos Mutins à quelque violence. Le 16, le Canot nous quitta, pour suivre les Espagnols. Nous avions le vent contraire; & les dangers de la Côte, qui est plate & chargée de cailloux pointus, nous forçoient d'avoir continuellement la sonde à la main. Ces embarras ne diminuèrent point, les deux jours suivans; & le 20 nous campâmes dans une Ile, qui fait la pointe orientale de la Baie des Apalaches. Toute la nuit, nous aperçûmes des feux sur le Continent, dont nous étions fort proche.

Le 21, étant partis avec un brouillard fort épais, qui se dissipa bientôt, nous aperçûmes des Balifes, que les Espagnols nous avoient avertis de suivre. On les suivit, en portant au Nord; & nous reconnûmes que sans ce secours nous n'aurions pas évité des bancs de sable, couverts d'Huîtres, dont toute cette Côte est semée. Enfin, vers dix heures, nous découvrîmes un petit Fort de pierre, carré, & fortifié assez régulièrement. Nous arborâmes aussi-tôt le Pavillon blanc: mais, quelques momens après, on nous cria, en François, de ne pas avancer davantage. Nous nous arrêtâmes: & bientôt, nous vîmes venir une Pirogue, avec trois Hommes à bord. Un des trois étoit Basque: il avoit été Canonier à la Louisiane, & les Espagnols lui avoient confié le même emploi. Après nous avoir appris que nous étions devant le Fort de Saint Marc, & nous avoir fait les demandes ordinaires, il jugea que, le Capitaine & moi, nous devions descendre seuls, pour nous expliquer avec le Commandant. Nous en fûmes bien reçus. Cet Officier Espagnol étoit un simple Lieutenant,

Cccc ij

FLORIDE
ESPAGNOLE.

LE P. DE
CHARLEVOIX.

1722.

Pais fort désert.

Naufrage d'un
Vaisseau Espa-
gnol.

Arrivée des
Français au Fort
Saint Marc.

FLORIDE
ESPAGNOLE.

L. & P. DE
CHARLEVOIX.

1722.

Description
de ce Fort Es-
pagnol.

Homme d'esprit, qui nous accorda la permission de faire avancer notre Bateau, vis-à-vis du Fort. Il invita les Officiers & les principaux François à dîner ; mais ce ne fut qu'après avoir fait visiter le Bateau, & s'être fait apporter dans son Magasin les armes & les munitions, avec parole de les restituer pour notre départ.

Ce Poste, que de l'Isle a marqué dans sa Carte sous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de *San Marco*, ou *Saint Marc*. Les Espagnols y avoient autrefois un Etablissement considérable, mais déjà fort affoibli, lorsqu'en 1704 il fut entièrement détruit par les Anglois de la Caroline, soutenus d'un grand nombre d'Indiens *Alibamons*. La Garnison Espagnole, qui étoit de trente-deux Hommes, fut faite prisonnière de guerre ; ce qui n'empêcha point les Sauvages d'en brûler dix-sept, entre lesquels on comptoit trois Religieux de Saint François : & de sept mille Apalaches, établis dans ce Canton, il n'y en resta que quatre cents, qui se retirèrent ensuite vers la Maubile, où la plupart sont encore.

Qualités du Pays.

Les Forêts, & les Prairies voisines du Fort, sont remplies de Bœufs & de Chevaux, que les Espagnols y ont laissés multiplier. On y voit quelques Habitations de Sauvages, qui sont apparemment une partie de ces mêmes Apalaches que l'irruption des Anglois avoit mis en fuite, & qui revinrent après la guerre. Leur Baie est précisément ce que les premières Relations Espagnoles nomment le Port d'*Aul*. La situation du Fort est sur une petite éminence, environnée de marécages ; un peu au-dessous de la jonction de deux petites Rivières, dont l'une vient du Nord-Est & l'autre du Nord-Ouest. Deux lieues plus haut, on trouve sur celle du Nord-Ouest un Village d'Apalaches ; & un second à l'Ouest, dans les Terres. Cette Nation, autrefois très nombreuse, & maîtresse d'un fort grand Pays, est réduite aujourd'hui presque à rien, quoiqu'elle ait embrassé depuis longtemps la vraie Religion : mais les secours spirituels lui manquent ; sans compter qu'il est difficile de faire de bons Chrétiens, d'un Peuple, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme fort odieux. On nous dit, au Fort Saint Marc, que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son ancienne splendeur, & qu'on y attendoit cinq mille Familles : c'est beaucoup plus que toute la Floride Espagnole n'en peut fournir. Saint Marc dépend de Saint Augustin, pour le militaire & le civil, mais de la Havane pour le spirituel : cependant c'est du Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qu'il tire ses Prêtres. On va, par terre, de Saint Marc à Saint Augustin : le voyage est de quatre-vingt lieues, & le chemin fort mauvais.

Route de Saint
Marc au Fort
Saint Joseph.

Quelques présents ayant disposé le Commandant Espagnol à nous donner des Guides pour Saint Joseph, qui est à trente lieues de Saint Marc, nous partîmes le 23 ; & nous suivîmes assez lentement la Côte pendant deux jours, après lesquels nos Guides nous firent entreprendre une traversée de trois lieues, pour entrer dans une espèce de Canal, formé par le Continent, & par une suite d'Iles de différentes grandeurs. Sans eux, nous n'aurions jamais osé nous y engager, & nous aurions manqué la Baie de Saint Joseph. Cependant nos vivres diminuoient, & l'eau étoit fort difficile à trouver. Un jour, qu'ayant creusé à dix pas de la Mer,

sur un terrain assez élevé, on n'en avoit tiré que de l'eau saumâtre, je m'avisai de faire un trou sur le bord même de la Mer & dans le sable; il se remplit aussi-tôt d'une eau aussi douce & aussi claire que celle de la plus belle source : mais elle ne fut pas long-tems à tarir, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de pluie, qui, ayant rencontré un fond dur, s'étoit amassée dans cet endroit. Lorsque nous fûmes à la tête des Iles, nous allâmes à la voile jusqu'au soir. Alors le vent tomba; mais la Marée, qui commençoit à descendre, y suppléa pendant toute la nuit. C'est la première fois que j'ai vu des marées réglées dans le Golfe du Mexique; & nos deux Guides nous assurèrent que depuis les Iles jusqu'à Pensacole, le flux est de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain 26, un vent contraire nous retint dans une Ile assez bien fournie de bois, & longue de dix ou douze lieues, où les Alouettes & les Bécasses sont en abondance. Nous y vîmes aussi quantité de Serpens à sonnettes. Elle se nomme aussi l'*Ile à Chiens*; & de sa première Pointe, nos Guides ne comptoient que dix lieues à Saint Marc, & quinze à Saint Joseph : mais ils se trompoient sur cette dernière distance, qui est au moins de vingt lieues.

Le 27, nous échouâmes, à minuit, sur un Banc d'Huitres, aussi larges que la forme d'un chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous tirer d'embarras. Nos Guides nous firent aborder à la Maison de Campagne d'un Capitaine de la Garnison de Saint Joseph, où nous passâmes le reste de la nuit. Nous n'étions plus qu'à sept lieues de Saint Joseph, & nous y arrivâmes le jour suivant, à cinq heures du soir. Nous y fûmes bien reçus du Gouverneur. Deux grandes Chaloupes Françaises y étoient arrivées du Biloxi, avec quatre Officiers qui venoient réclamer des Deserteurs; mais ils ne les y avoient point trouvés, & nous crûmes les avoir aperçus le 24, dans une Barque à voile, qui avoit passé à quelque distance de nous.

Je ne crois pas qu'il y ait un lieu au monde, où l'on dût moins s'attendre à trouver des Hommes, surtout des Européens, qu'à Saint Joseph. La situation de cette Baie, ses rivages, son terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre la raison qui a porté les Espagnols à s'y établir. Une côte plate, exposée à tous les vents, un sable stérile, un Pais perdu, qui ne peut avoir aucune sorte de Commerce, & qui ne peut même servir d'entrepôt; c'est le lieu qu'ils ont choisi (33). Nous avions fait, avant eux, la même folie (34), mais elle a peu duré. Le Fort n'est pas situé dans la Baie même; il est au retour d'une Pointe recourbée, qui renferme une Ile, & n'est bâti que de terre, mais bien revêtu de palissades & monté d'une bonne artillerie. La Garnison est nombreuse, l'Etat Major complet; & presque tous les Officiers ont avec eux leurs Familles. Les Maisons sont propres, commodes, & fort bien meublées; mais dans les rues on a du sable jusqu'à la cheville du pié. Les Dames ne sortent que pour aller à l'Eglise; & c'est toujours avec l'appareil & la gravité qui sont propres à leur Nation. Nous fûmes traités à dîner par

Fort Saint Joseph, & la descente.

(33) Par jalousie des Etablissements François à la Louisiane.

(34) Voyez, ci-dessous, les Etablissements des François.

FLORIDE
ESPAGNOLE.

LE P. DE
CHARLEVOIX.

1722.

Politesse d'un
Sergent Major
Espagnol.

Route de Saint
Joseph à Pensacole.

le Sergent Major, qui, s'étant trouvé à la Louisiane, où il avoit été reçu avec politesse, voulut nous en marquer sa reconnaissance (35). Il y mit le comble, en nous fournissant des vivres pour la suite de notre navigation. Nous partîmes le 30, avec les deux Chaloupes Françaises, & le Fort nous salua de cinq coups de canon.

On fit environ sept lieues ce jour-là, jusqu'à l'entrée d'une Rivière qui sort d'une Baie ouverte au Sud-Est, où nous mouillâmes. Vers minuit, nous profitâmes d'un bon vent, pour gouverner à l'Ouest-Nord-Ouest. Toute la Côte court sur le même ait de vent, pendant vingt lieues, jusqu'à l'Île sainte Rose, sans un seul endroit pour s'y mettre à l'abri. Le 31, nous avions fait ces vingt lieues à quatre heures du soir; & nous mouillâmes derrière une Île, qui ferme la grande Baie de Sainte Rose, dont l'entrée est dangereuse quand la Mer est grosse. Le premier de Juin, profitant de la Marée qui commençoit à monter, nous fîmes une petite lieue, & nous entrâmes dans le Canal de Sainte Rose, qui en a quatorze de long: il est fermé par une Île de même nom, qui a toute cette longueur, mais qui est fort étroite, & qui ne manque point de bois, quoiqu'elle paroisse toute couverte de fable. Le Continent est ici fort élevé, & porte diverses sortes d'arbres. Le terrain y est presque aussi sablonneux qu'à Saint Marc; mais pour peu qu'on y creuse, on rencontre l'eau. Toute la Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poissons. L'entrée du Canal est fort étroite: il s'élargit ensuite, & conserve, jusqu'à Pensacola, une demie lieue de largeur. Vers midi, nous doublâmes la *Pointe aux Chevreuils*, dont le détour fait le commencement de la Baie: on y tourne au Nord, puis au Nord-Est; & le Fort, qui n'est qu'une petite lieue plus loin, se fait appercevoir de cette Pointe. Nous y arrivâmes une heure après.

Origine de l'établissement
Espagnol.

La Baie, qui porte aujourd'hui le nom de Pensacole, aiant été découverte, suivant les Relations Espagnoles, par Pamphile de Narvaez, dans sa malheureuse Expédition de la Floride; Diego de Maldonado, un des Capitaines de Fernand Soto, la reconnut de nouveau, & lui donna le nom de *Port d'Anchusi*. En 1558, Dom Tristan de Luna lui donna celui de *Baie Sainte Marie*. Dom André de Pès, Commandant de la Flotte de *Barlovento*, l'aiant reconnue aussi en 1693, ajouta au dernier de ces deux noms celui de *Galve*, à l'honneur du Comte de Galve, alors Viceroy de la Nouvelle Espagne. Ainsi cette Baie n'est connue, parmi les Espagnols, que sous le nom de *Santa Maria de Galve*. Cependant celui de *Pensacola*, que portoient les Indiens du Canton, est demeuré à la Province. En 1696, Dom Andrés d'Arriola, créé premier Gouverneur, en alla prendre possession, & bâtit dans la Baie de Sainte Marie de Galve un Fort à quatre Bastions, qu'il nomma le *Fort Saint Charles*;

Fort Saint Charles
des de Pensacole.

(35) Il y avoit fait amitié avec M. Hubert, alors Commissaire Ordonnateur de la Colonie, qui étoit de la Troupe errante, & qui avoit avec lui sa petite Fille, âgée de trois ans. Elle n'avoit été qu'ondoiée. Le Sergent Major souhaita que les cérémonies

du Baptême lui fussent suppléées à Saint Joseph, & cette Fête fut célébrée avec éclat. Il fut le Parrain; une Niece du Gouverneur fut la Maraine; & par une faveur rare, toutes les Dames Espagnoles furent du souper.

(36) Voyez le Tome II. de ce Recueil.

avec une Eglise & quelques Maisons. Tel étoit encore l'état de cette Place en 1719, lorsque les François en firent le Siège, sous le commandement de M. de Serigny (37), au nom de la Compagnie d'Occident, qui saisit l'occasion d'une rupture passagère entre les deux Couronnes, pour se procurer le seul Port qu'il y ait sur toute la Côte de la Floride, depuis le Canal de Bahama jusqu'au Mississipi. Dans le cours de la même année, le Fort Saint Charles fut pris par Serigny, repris par les Espagnols, & repris encore par les François (38), qui le possédoient tranquillement lorsque nous y arrivâmes; mais il étoit en si mauvais état, qu'on ne paroïssoit pas s'attendre à le garder. Le Commandant, nommé *Carpeau de Montigny*, étoit au Quartier général du Biloxi, & nous n'y trouvâmes que quelques Soldats. Il ne restoit du Fort Espagnol (39), qui avoit été pris deux ans auparavant par le Comte de Champmêlin, qu'une fort belle citerne, qui a coûté, dit-on, quatorze mille piastras à bâtir.

La Baie de Pensacole seroit un assez bon Port, si les vers n'y perçoient pas les Navires, & si son entrée avoit un peu plus de profondeur. L'*Hercule*, que montoit le Comte de Champmêlin, y toucha. Cette entrée est directement entre l'extrémité occidentale de l'Île Sainte Rose & un Récif: elle est si étroite, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un Navire; & son ouverture est Nord & Sud. De l'autre côté du Récif, on trouve un second Canal, ouvert au Sud-Ouest, qui n'a de l'eau que pour les Barques, & qui est aussi fort étroit. Le mouillage, dans la Baie, est par le long de l'Île Sainte Rose.

Qualité de la Baie.

Nous partîmes de Pensacole, à minuit; & sur les quatre heures du matin nous laissâmes à droite *Rio de los Perdidos*, Rivière célèbre par le naufrage d'un Vaisseau Espagnol, dont la perte, & celle de l'Equipage entier lui ont fait donner ce nom. L'Île *Dauphine* est cinq lieues plus loin, sur la gauche. Entre cette Île & celle de *la Corne*, qui n'en est éloignée que d'une lieue, il y a peu d'eau. La dernière de ces deux Îles est suivie d'une autre, que la figure a fait nommer l'Île ronde. Vis-à-vis est la Baie des *Pascagoulas* (40), où se décharge une Rivière du même nom, qui descend du Nord. De là nous ne mîmes qu'une heure à nous rendre au Biloxi.

Le sage Voïageur, à qui l'on doit ces éclaircissements, se retrouvant dans la Colonie Française d'où il étoit parti, fut bientôt informé de la paix conclue avec l'Espagne, & de la double alliance entre les deux Couronnes. Un des articles étoit la restitution de Pensacole. Cette nouvelle fut apportée de Vera-cruz à la Louisiane par Dom Alexandre *Walcop*, Irlandois, & Capitaine de Vaisseau dans la Nouvelle Espagne, sur un Brigantin commandé par Dom Augustin Spinola. Ces deux Officiers ne

Pensacole est restitué aux Espagnols.

(37) Le détail précédent n'est pas tiré du Journal Historique.

(38) Voyez-en le récit au Tome II. de l'Histoire de la Nouvelle France, p. 436 & suiv.

(39) Les François, après l'avoir repris, avoient ruiné les deux Bastions du côté de

Terre, n'avoient conservé que les deux qui regardoient le Port, & y avoient laissé un Officier, deux Sergens, vingt Soldats & douze Sauvages. *Ibid.*

(40) Madame de Chaumont avoit une Concession dans cette Baie.

FLORIDE
ESPAGNOLE.

LE P. DE
CHARLEVOIX.

1722.

Observation
sur la tempéra-
ture de ce cli-
mat.

diffimulerent point que le dessein des Espagnols étoit d'y faire un Eta-
blissement considérable, & d'y transporter la Garnison & tous les Habi-
tans de Saint Joseph. Dom Walcop en étoit nommé Gouverneur. On ne
peut douter que ce Plan n'ait été suivi de l'exécution.

Le Voïageur ajoute deux observations, qui ne peuvent convenir qu'à
cet article. Dans son retour, étant le 2 de Juillet Nord & Sud de Pen-
sacole, d'où il vouloit assurer son point de Longitude, parceque celle
de l'embouchure du Mississipi n'étoit pas encore bien fixée, il avoit le So-
leil directement sur sa tête; & dans son Voïage des Martyrs au Biloxi,
il avoit essuié les plus grandes chaleurs du Solstice, sans pouvoir s'en ga-
rantir, non plus que des rosées qui tomboient en abondance pendant
les nuits; cependant il souffrit beaucoup plus du chaud, dans le cours du
mois de Juillet, qu'il n'en avoit souffert avant son naufrage. Là-dessus,
dit-il, il se souvint qu'il avoit été surpris plus d'une fois, de voir des
Personnes, nées sous la Zone torride, se plaindre beaucoup des grandes
chaleurs de France. Il avoit été dans le même cas au mois d'Avril. La
différence, qu'il éprouvoit, au mois de Juillet, ne pouvoit venir des vents;
car ils étoient les mêmes, & il en eut toujours dans les deux saisons;
ce n'étoit pas, non-plus, qu'il y fut plus accoutumé; car, ni lui, ni ses
Compagnons, n'étoient pas sujets aux sueurs continuelles qui les avoient
fort incommodés au mois d'Avril. Voici l'explication qu'il croit pouvoit
donner. Au Printems, l'air est encore chargé de vapeurs, que l'Hiver y
assemble: lorsque le Soleil s'approche, elles en sont d'abord embrasées:
& voilà, dit-il, ce qui causoit ces chaleurs pesantes & ces abondantes
sueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril. En Juillet, ces va-
peurs étoient dissipées; & quoique le Soleil fut beaucoup plus près de
nous, le moindre vent suffisoit pour nous rafraîchir, en émoussant la vi-
vacité de ses rayons, presque perpendiculaires sur nos têtes. Or, en Fran-
ce, le Soleil ne dissipe jamais les vapeurs aussi bien qu'entre les Tro-
piques; du moins sont-elles ici plus grossières; & c'est ce qui pro-
duit, non la différence de la chaleur, mais celle de la sensation du
chaud.

Observation
sur le Canal de
Bahama.

La seconde observation regarde le Canal de Bahama. Le Vaisseau, sur
lequel on retournoit en France, n'ayant pu obtenir l'entrée du Port de
la Havane où l'on avoit compté de s'arrêter, on prit le parti de s'avan-
cer vers la Baie de Matance, & l'on y trouva d'autres obstacles, qui dé-
terminerent le Capitaine à continuer sa route. Dans l'espace d'environ
vingt-quatre heures, on découvrit, du haut des mâts, les Terres de la Flo-
ride. A cette vue, on mit le Cap au Nord-Nord-Est: deux heures après,
on prit un peu plus de l'Est, & s'étant remis en route, on se trouva,
deux autres heures après, dans le vrai courant qui mène au Canal de Ba-
hama. On alloit avec la vitesse d'un trait. Nous vîmes en ce moment,
dit le Journaliste, l'*Adour*, ce même Vaisseau dans lequel nous avions fait
naufrage, qui montrait encore un bout du mât; mais dont la carcas-
se étoit toute couverte d'eau; & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien
qu'elle eut échoué vis-à-vis de la plus septentrionale des Martyrs, com-
me on se l'étoit persuadé d'abord, car nous l'avions par notre travers à dix
heures

heutes & demie du matin ; & vers une heure & demie, la dernière de ces Iles nous restoit au Nord. Vers les trois heures, on aperçut, de la Hune, un Brisant que nous allions ranger de bien près, & plus loin une Batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette Batture est apparemment la fin des Martyrs ; & pour l'éviter, nous reprîmes du Sud & de l'Est pendant le reste du jour, avec le courant toujours au Nord : sur le soir, nous portâmes au Nord-Est. Le lendemain à midi, nous étions à l'entrée du Canal, par les vingt-cinq degrés trente minutes. A sept heures & demie du soir, on craignit d'être trop près de terre, & le Cap fut mis au Sud-Sud-Est jusqu'à minuit, avec un très bon vent. Nous reprîmes la route à minuit, & le jour suivant nous ne vîmes plus de terre. Le soir, on se crut hors du Canal ; mais, par une sage précaution, le Pilote continua de faire le Nord-Nord-Est jusqu'à dix heures,

Lorsqu'on est sorti du Canal de Bahama, la droite route, pour gagner l'Ile de Saint Domingue, seroit le Sud-Est : mais les vents, qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ne permettent gueres de la prendre. Il faut s'élever, par une ligne parabolique, jusqu'à la hauteur de la Bermude, qu'il seroit même à propos de reconnoître, s'il étoit possible, pour assurer son point de Longitude. C'est faute de cette connoissance, qu'on est quelquefois obligé d'aller jusqu'au grand Banc de Terre-neuve, avant qu'on puisse compter d'être assez à l'Est de tous les écueils qui sont au Nord & à l'Orient de l'Ile Saint Domingue. Cependant on n'a pas toujours pris ce grand détour, pour aller du Golfe Mexique à cette Ile. Dans les premiers tems de la Découverte, après avoir suivi la Côte septentrionale de l'Ile de Cuba, jusqu'à la Pointe d'Itaque, qui en est l'extrémité Orientale, à quatorze lieues de Matance, on tournoit à droite, laissant à gauche toutes les Iles Lucaies, & celle de Bahama, qui est de ce nombre. C'est ce qu'on nomme à présent le vieux Canal de Bahama ; route où l'eau ne manque point pour les plus grands Navires, mais si pleine d'écueils, qu'à peine les grandes Barques osent aujourd'hui s'y engager,

FLORIDE
ESPAGNOL.
LE P. DE
CHARLEVOIX.

1722.

Route de ce Canal à l'Ile Saint Domingue.

§ IX.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPT. DE LA NOUVELLE GEORGIE.

REVENONS aux Etablissements Anglois, dans l'ordre des tems, après l'avoir fait ceder à celui des lieux, dans l'Article précédent. La plus méridionale & la plus récente des Colonies Angloises de l'Amérique est celle de la Georgie, qui s'est formée sous nos yeux. Ses Fondateurs existent encore. Leur vue, telle qu'ils la publièrent en 1732, en obtenant des Lettres d'Etablissement qui portent cette date, fut de procurer une honnête subsistance à quantité de malheureux Citoyens, qui avoient besoin de ce secours, & de délivrer en même-tems l'Angleterre d'une charge incommode. Ils inviterent dans ces termes, tous les Patriotes bien disposés, à seconder une si charitable entreprise,

Motifs de cet Etablissement.

Les Lettres roiales leur accordent, pour eux & pour leurs successeurs,

Etendue de la concession.

Tome XIV.

Dddd

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRPTION DE
LA GEORGIE.

Une Compa-
gnie se forme.

VOYAGE DE
M. OGLETHORPE.
1732.

1733.

toutes les Terres qui sont entre la Riviere de Savannah , le long de la Côte maritime , & la Riviere d'Alatamaha ; avec les Iles situées devant la même Côte , qui n'en sont pas éloignées de plus de vingt lieues. C'est un País assez vaste , au Sud de la Caroline , séparé de cette Province par la Riviere de Savannah , & bordé au Sud par celle d'Alatamaha , qui est grande & navigable. D'une Riviere à l'autre , du côté de la Mer , on prétend que son étendue est de cent vingt milles (41) ; & vers l'Ouest , jusqu'aux Monts Apalaches , qui se retirent beaucoup dans cet espace , on ne lui donne pas moins de trois cens milles. Tout ce País fut érigé en Province particuliere , sous le nom de *Nouvelle Georgie* , formé de celui du Roi d'Angleterre.

Dès le mois d'Août de la même année , le Chevalier Heathcote , aiant expliqué aux Directeurs de la Banque les deux principaux objets de cette Concession , y joignit d'autres avantages qui devoient en revenir à l'Angleterre , tels que de fortifier ses Colonies d'Amérique , d'augmenter son Commerce , de multiplier ses Vaisseaux , & surtout de tirer de la soie crue de son propre fond ; ce qui pouvoit lui épargner annuellement plus de cinquante mille livres sterling , qu'elle faisoit passer en Italie. Ensuite il déposa une somme considérable pour jeter les fondemens de l'entreprise , & son exemple fut suivi par un grand nombre de riches Particuliers , entre lesquels on en choisit vingt-trois (42) pour la direction générale. Le résultat de cette Assemblée ne fut pas plutôt publié , que toute l'Angleterre s'empressa de contribuer à l'exécution , & le Parlement donna dix mille livres sterling dans la même vue.

Le 6 de Novembre , cent personnes de l'un & de l'autre sexe , choisies avec plus de soin qu'on n'en apporte ordinairement à cette Commission , furent embarquées à Gravesend , sur le Vaisseau l'*Anne* , commandé par le Capitaine Thomas , avec toutes sortes d'instrumens , d'armes & de munitions. M. Oglethorpe , un des Directeurs , se mit à la tête de cette Troupe , pour regler les premieres démarches & présider à l'Etablissement. Le 15 de Janvier suivant , ils arriverent heureusement à la Caroline.

Ils y prirent des Guides , qui les conduisirent d'abord à Port-royal. Le 18 , M. Oglethorpe , aiant débarqué dans la petite Ile de Trench , laissa une garde sur la pointe de cette Ile qui commande le Canal , & qui est entre Beaufort & la Riviere de Savannah. Delà il se rendit à la Bourgade de Beaufort , où il trouva le plus officieux empressement à préparer des huttes pour la réception de sa Colonie. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail , il alla visiter la Riviere de Savannah ; & son premier choix , pour l'Etablissement , tomba sur un fort beau terrain , à dix milles de l'embouchure. Mais c'est à lui-même qu'il faut laisser ce récit , dans les termes de sa propre Relation.

„ Dans le lieu que j'ai choisi , la Riviere forme un croissant , dont les

(41) La premiere Relation dit , soixante ou soixante-dix milles.

(42) Voici leurs noms : Mylord Shaftsbury , Mylord Percival , Mylord Tyrconnel , Mylord Limerick , Mylord Carpenter , MM.

Digby , Oglethorpe , Georges Heathcote , Tower , Mock , Huks , Sloper , Eylis , la Roche , Vernon , Hales , Chandler , Frederick , l'Apôtre , Guillaume Heathcote , White , Kendal , & Bundy.

ETABLISSE-
MENT ET DES-
SCRIPTION DE
LA GEORGIE.

M. OGLE-
THORPE.

1733.

» bords ont environ quarante piés de hauteur dans sa partie méridionale.
» Le sommet est fort uni, & forme une Plaine qui s'étend de cinq ou six
» milles dans le Païs, & de près d'un mille sur la Riviere. Un Navire,
» qui tire douze piés d'eau, peut mouiller à quinze piés de la rive. J'ai
» commencé la fondation d'une Ville au milieu de cette Plaine, sur le
» bord de la Riviere, vis-à-vis d'une Ile où le pâturage est excellent. La
» Riviere est large, & d'eau douce; du Quai de ma Ville on découvre
» la Mer, & l'Ile des Tibigoqui forme l'embouchure. De l'autre côté,
» la vue s'étend sur la Riviere, l'espace d'environ soixante milles. Rien
» n'approche de l'agrément de ce Païsage, entre de grands Bois qui bor-
» dent les deux rives. Tous mes gens arriverent ici le premier de Février.
» Leurs Tentes furent dressées avant minuit. J'écris le 19. La premiere
» Maison fut achevée hier après-midi. Une petite Nation Indienne, la
» seule qu'il y ait autour de nous dans l'espace de cinquante lieues,
» offre de se soumettre au Roi Georges, demande des Terres parmi les
» nôtres, & que ses Enfants soient élevés dans nos Ecoles. Leur Chef,
» & son Favori, qui tient le premier rang après lui dans la Nation, sont
» déjà résolus d'embrasser le Christianisme.

M. Oglethorpe ne chercha point d'autre nom pour sa Ville, que celui
de la Riviere dont elle alloit faire l'ornement. Ainsi le premier Etablisse-
ment, ou, si l'on veut, la Capitale de la Nouvelle Georgie se nomme
Savannah. Une seconde Relation, du 20 de Février, acheve de faire con-
noître sa situation; » J'ai choisi le lieu, où ma Ville est située, non-
» seulement pour l'agrément de sa situation, mais encore parceque la
» bonté du terroir, la fraîcheur des eaux, & d'autres signes, me persua-
» dent que l'air y est fort sain. Elle est garantie des vents d'Ouest & du
» Sud, les plus dangereux de ce Païs, par de vastes Forêts de Pins, la
» plupart hauts de cent piés. On ne voit point de mouffe sur leurs troncs,
» comme sur ceux de la Caroline. J'ai fait mesurer la largeur de la Ri-
» viere, qui est d'environ mille piés.

Savannah, pre-
miere Ville de la
Nouvelle Geor-
gie.

Les Indiens, qui cherchoient à se lier avec les Anglois, se nommoient
les Gammacraus. Ils faisoient partie d'une Nation considérable, qui a reçu
le nom de *Lowercreek*; ou Indiens de l'Anse basse, & qui est divisée en
huit Tribus, dont chacune a son Gouvernement. M. Oglethorpe fut averti
que tous les Chefs demandoient à le voir, pour former une alliance ré-
guliere avec la Nouvelle Colonie. Il les reçut dans un de ses nouveaux
édifices. Cette Audience, & les noms des Tribus & des Micos, paroissent
avec dignité dans sa Relation. *Mico* signifie Roi, dans le langage de ces Indiens.

Premiere Al-
liance de la Co-
lonie avec les In-
diens du Païs.

De la Tribu des Couetas: *Yahou-Laki*, Mico, & *Essa bou*, son Cap-
taine, ou son Général, fils du vieux Brinn, que les Espagnols avoient
nommé Empereur des Anses. Huit Hommes & deux Femmes à leur suite.

De la Tribu des Cuffetas; *Cuffeta*, Mico, & *Tatchiglcutchi*, son Ca-
pitaine, quatre Hommes à leur suite.

De la Tribu des Oufichays: *Ogise*, Mico; & *Neathloutko*, son Capi-
taine. *Ougaki*, autre Capitaine, & trois Hommes de suite.

De la Tribu des Checkaus: *Outhleteboa*, Mico; *Thlentotluki*, *Figir*, &
Soutamilla, Capitaines, avec trois Hommes de suite.

Dddd ij

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
LA GEORGIE.

M. OGLE-
THORPE.

1733.

De la Tribu des *Echetas* : *Chutabké* & *Robin*, deux Capitaines, dont le second avoit été élevé chez les Anglois de la Caroline, avec quatre Hommes de suite.

De la Tribu des *Pulachucolas* : *Guillati*, Capitaine, & cinq Hommes de suite.

De la Tribu des *Oconas* : *Ouikachumpa*, & *Kououo* son Capitaine.

De la Tribu des *Eufauls* : *Tomaumi*, Capitaine, & trois Hommes de suite.

Le Mico des *Yamocraws*, qu'on range entre ces Indiens sans les distinguer par le nom de Tribu, se nommoit *Tomokochi*.

Tous les Micos & leurs Capitaines s'étant assis autour de M. Oglethorpe, Ouekachumpa, Vieillard remarquable par la hauteur de sa taille, fit un long discours, que l'Interprete réduisit aux articles suivans : „ Les Tribus établirent d'abord leurs anciens droits sur le Pais qui est au Sud de la Riviere de Savannah. Quoique pauvres & sans lumieres, celui qui avoit donné la respiration aux Anglois leur avoit accordé la même faveur. Mais elles étoient persuadées que le grand Pouvoir, qui faisoit son séjour au Ciel, & qui avoit donné la respiration à tous les Hommes, avoit envoyé les Anglois pour l'instruction des Indiens, de leurs Femmes & de leurs Enfans ; & dans cette confiance elles leur cédoient volontiers leurs droits, sur toutes les Terres dont elles ne faisoient aucun usage. Le Mico assura que ce n'étoit pas seulement son propre avis, mais que c'étoit aussi la résolution de huit Tribus des Anses, dont chacune avoit tenu Conseil à part, & qui s'étoient accordées toutes à faire partir leurs Chefs, chargés d'un Présent des richesses du Pais.

Alors, tous les Indiens de la suite apporterent huit paquets de peaux, qu'ils étendirent aux pieds de M. Oglethorpe. Ouekachumpa lui dit que c'étoit ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils l'offroient de bon cœur. Il ajouta qu'il remercioit les Anglois de la bonté qu'ils avoient marquée au Mico Tomokichi, qui étoit son Parent, & à ses Indiens ; qu'à la vérité Tomokichi étoit banni de la Nation, mais qu'il étoit Homme d'honneur, grand Guerrier, & que c'étoit son courage, sa prudence & sa justice qui avoient porté d'autres Bannis à le choisir pour leur Chef. Enfin il déclara que les Tribus n'ignoroient point la mort de quelques Anglois, tués par les Cherokis ; & que si M. Oglethorpe le desiroit, elles étoient prêtes à vanger cette violence en portant le carnage & la désolation dans les Terres de ses Ennemis. Lorsqu'il eut fini son discours, Tomokichi entra suivi de quelques Yamacraws, & faisant une profonde inclination, il demanda la liberté de parler : „ J'étois, dit-il, un pauvre Banni. Je suis venu dans cette Terre, pour m'y établir aussi près qu'il m'étoit possible du tombeau de mes Ancêtres. Lorsque les Anglois sont arrivés, j'appréhendois qu'ils ne me forçassent d'en sortir ; car je suis foible, & je manque de blé : mais ils m'ont confirmé dans mes possessions, & ils me fournissent de vivres.

Tous les Chefs des autres Tribus firent successivement chacun leur harangue, qui revenoit à celle d'Ouekachumpa. Ensuite ils conclurent un Traité d'alliance perpétuelle, qui fut signé des deux Partis. M. Oglethorpe fit

Articles du
Traité.

donner , à chacun des Micos & des Capitaines , un Fusil & un Manteau. Les Hommes de fuite reçurent quelques Pièces d'étoffe plus grosse , & d'autres présens. On rapporte aussi les articles du Traité : I. Les Anglois promettoient de porter dans les Habitations des huit Tribus toute sorte de Marchandises , & de les y vendre au prix dont on conviendrait. II. La restitution des biens enlevés ou perdus & la réparation des injures se feroient de bonne foi , de part & d'autre ; & les coupables seroient jugés & punis suivant les Loix Angloises. III. Nulle Habitation Indienne ne seroit exceptée du Commerce. IV. Les Anglois possèderoient toutes les Terres que les Indiens laissent sans usage , à condition néanmoins que lorsqu'ils feroient quelque nouvel Etablissement , la séparation des Terres seroit marquée de bonne foi par les Chefs des deux Nations. V. Les Negres fugitifs seroient rendus par les Indiens , & conduits à quelque Bourgade Angloise ; & pour chaque Negre , s'il étoit pris au-delà de la Rivière d'*Okorivi* , les Anglois donneroient quatre pièces d'Etoffe , ou deux Fusils. VI. Les huit Tribus s'engageoient à chérir les Anglois comme leurs Freres , & promettoient de ne jamais aider aucune autre Nation blanche à s'établir dans le País.

Il paroît , suivant les comptes de M. Oglethorpe , que les premiers frais de l'Etablissement ne monterent pas à plus de vingt-trois mille livres sterling. Outre les Passagers , qui furent embarqués aux dépens de la Direction , vingt-un Maîtres & cent six Domestiques firent le Voyage à leurs propres frais. Dès la première année , on comptoit dans la Colonie six cents dix-huit personnes : composées de trois cents vingt Hommes , cent treize Femmes , deux Garçons , & quatre-vingt-trois Filles.

En 1734 , M. Oglethorpe revint en Angleterre , vers la fin de l'Été , accompagné de Tomokichi , Mico des *Yamacraws* , de *Senanki* , Femme de ce Prince , de *Tonakoui* leur Neveu , d'*Hillispili* , Capitaine Indien , & d'*Apakouski* , *Stimaleki* , *Sintouki* , *Pinguiki* & *Vanpiki* , Chefs d'Habitations , avec leur Interprète. Ils furent logés au vieux Palais de Londres , où l'on prit soin de leur faire faire des habits , pour les faire paroître à la Cour , qui étoit alors à Kensington. Tomakichi présenta au Roi plusieurs belles plumes d'Aigles , qui , dans l'usage de ces Barbares , sont le plus respectueux de tous les présens , & fit à Sa Majesté Britannique un discours dont toutes les expressions furent soigneusement recueillies : « En ce jour , je vois la majesté de votre face , la grandeur de votre Maison , & la multitude de vos Sujets. Je suis venu , au nom de toute la Nation qui se nomme les *Creecks* , pour renouveler la paix qu'ils ont avec les Anglois. C'est dans mes vieux jours que je suis venu ; mais quoique je ne puisse espérer de recueillir moi-même les fruits de mon voyage ; je suis venu pour l'avantage de tous les Indiens des hautes & basses Anses , & pour demander qu'ils soient instruits de toutes les connaissances des Anglois. Ces plumes sont celles de l'Aigle , qui est le plus actif de tous les Oiseaux , & qui vole sans cesse autour de nos Nations. Ces plumes sont un signe de paix dans notre Patrie , & nous les avons apportées pour vous les laisser , O grand Roi ! comme le signe d'une paix éternelle. O grand Roi ! les moindres paroles qui me

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1733.

1734.

Retour de M. Oglethorpe , avec plusieurs Chefs Indiens.

Discours de Tomakichi.

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
LA GEORGIE.

M. OGLE-
THORPE.

1734.
Sépulture d'un
Indien à Londres.

Tomakiehi re-
tourne en Geor-
gie.

» seront adressées par votre bouche , je les rapporterai fidelement à tous
» les Micos de la Nation des Creecks.

Le jour suivant , un Indien du Cortège de Tomakichi étant mort de la petite vérole , on prit soin de le faire enterrer dans un Cimetiere de Londres , mais à la maniere de son Pais ; c'est-à-dire que le corps enveloppé de deux pieces d'étoffe , entre deux planches liées d'une corde , fut porté dans une biere au lieu de la sépulture , & qu'on jeta dans la fosse non-seulement ses habits , mais une grande quantité de grains de verre & quelques pieces d'argent. Tomakichi passa quelque tems en Angleterre , & parut prendre plaisir aux amusemens qu'on lui procura. Il partit à bord du Vaisseau *le Prince de Galles* , commandé par le Capitaine *Dumbar* , qui étoit chargé de transporter en Georgie une troupe d'*Emigrans* de Saltzbourg. Ces Protestans fugitifs arriverent à Savannah , le 17 de Décembre ; & le bruit s'y étant répandu que les Indiens Espagnols avoient passé la Riviere d'Ogiki , *Dumbar* sortit de celle de Savannah , pour ranger la Côte avec quelques autres Bâtimens Anglois.

1735.
Recit du Ca-
pitaine *Dumbar*.

Nous arrivâmes , dit-il dans sa Relation , à *Thunderbolet* le 8 de Janvier ; & les Terres nous y parurent si bien cultivées par les nouveaux Habitans , qu'elles promettoient une abondante récolte. Ils avoient fait de grands progrès , dans leur fabrique de pots de terre. Leur Bourgade n'avoit encore que trois Maisons achevées , mais l'enceinte étoit bien fortifiée. Ils avoient déjà chargé de merrein une grande Barque , pour l'île de Madere. Nous allâmes passer la nuit à *Skidaway* , où les progrès surpasserent mon attente , pour les édifices & la culture des Terres. La garde ne laisse pas de s'y faire si régulièrement , qu'il ne passe point une Chaloupe qu'on n'oblige d'amener , quoique la Batterie ne soit composée que de quelques petites Pieces de Campagne , qui sont à la vérité en fort bon ordre. A deux milles de cet Etablissement vers le Sud , les nouveaux Colons ont une Barque d'observation , qui commande une grande étendue de côte , & qui est toujours prête à mettre en Mer. Nous visitâmes toutes les Iles , jusqu'à celle de *Jckil* , & nous reconnûmes l'embouchure de la Riviere d'Alatamaha : mais , n'ayant rencontré que des Indiens amis de notre Nation , nous prîmes le parti de retourner à Savanah , où nous arrivâmes le 19 de Janvier.

Au mois de Mai 1735 , le Fort de cette nouvelle Colonie étoit presque achevé , & la Ville avoit déjà quantité de bonnes Maisons , dont quelques-unes étoient de Brique. Au mois de Janvier suivant , cent cinquante Montagnards Ecoffois y aborderent , dans le dessein de s'établir sur les Frontieres de la Province , vers les Etablissmens Espagnols ; mais après avoir longtems attendu M. Oglethorpe , qui n'étoit pas encore revenu de Londres , l'impatience leur fit prendre le parti de s'avancer vers les *Puiagas* , où ils se fixerent sur le bord de la Riviere d'Alatamaha , à douze milles de la Mer. Ils y bâtirent un petit Fort , un Magasin , une Chapelle & plusieurs Cabanes , sous le nom de *Darien*. Trois cens Anglois , qui arriverent à Savannah le mois suivant , consolerent les Habitans de n'avoir pû retenir les Ecoffois.

Dans le cours de la même année , M. Pierre *Pury* , de Neuchatel en

Suisse, qui avoit été Directeur de la Compagnie des Indes en France, rassembla un grand nombre de ses Compatriotes, à la tête desquels il demanda au Gouvernement d'Angleterre la permission de former un Etablissement particulier dans la Nouvelle Georgie. Non-seulement elle lui fut accordée; mais aiant obtenu de la Cour de France, à la priere de S. M. B., la liberté de s'embarquer à Calais, & s'y étant rendu avec sa Troupe, les Anglois lui firent l'honneur de l'envoyer prendre par un Vaisseau de Roi, qui le transporta heureusement à Savannah. Il y bâtit une Ville, qu'il nomma Purybourg, à vingt-quatre milles de celle des Anglois, sur le bord Septentrional de la même Riviere. On y comptoit cent Maisons dès l'origine.

Les Emigrans de Saltzbourg avoient aussi formé leur Etablissement au-dessus de la Ville Angloise, & lui avoient donné le nom d'*Ebenezer*: mais divers inconvéniens, qu'ils n'avoient pû prévoir, les dégoûterent bientôt de cette situation, & leur firent souhaiter d'être transférés à l'embouchure de la Sayannah. Le Baron *Van Reek*, qui les commandoit, n'eut pas plutôt appris le retour de M. Oglethorpe, qu'il le pria d'approuver ce changement. Aux motifs communs de sa Colonie, deux Ministres Saltzbourgeois, dont il s'étoit fait accompagner, joignirent celui d'arrêter d'autres Emigrans, qui étoient en chemin pour la Georgie, dans le dessein de s'établir plus au Sud, & qu'ils vouloient engager à demeurer avec eux. M. Oglethorpe ne rejetta point leur demande; mais il voulut reconnoître, par ses propres yeux, la justice de leurs plaintes. Ce délai pouvoit passer d'ailleurs pour un Acte d'autorité, qui confirmoit le domaine des Anglois. Il fit, dans la même vue, non-seulement le Voïage d'*Ebenezer*, mais en même-tems celui des autres Etablissements Etrangers. C'est à sa Relation qu'on s'attache ici.

Je me rendis d'abord à la Plantation Angloise du Chevalier François Bathurst, six milles au-dessus de Savannah. J'y montai à cheval; & delà, passant par un Moulin à scier, établi par quelques Anglois, j'arrivai le soir du même jour à *Ebenezer*. Les Saltzbourgeois y avoient déjà construit un beau Pont de bois, sur la Riviere. Leur Ville étoit composée d'un grand nombre de Cabanes, toutes de simples planches, à l'exception de quatre grands édifices de Brique & de Charpente, deux desquels tenoient lieu d'Eglise, & servoient aussi de logement aux Ministres: le troisième étoit une Ecole, & le quatrième un Magasin public. J'admirai que les Habitans pensassent à quitter un Etablissement si avancé, & je m'efforçai de leur ôter ce dessein; mais ils insisterent sur leurs motifs avec tant de prieres & de larmes, que je fus obligé de me rendre, & je promis de leur tracer le plan d'une autre Ville dans le lieu qu'ils desiroient. J'allai passer la nuit à la Plantation de M. Pury; & dès le lendemain je retournai à Savannah, d'où je partis aussi-tôt, pour aller prendre possession de l'Île Saint Simon: ce fut un voïage d'environ deux jours. En arrivant dans cette Île, je fis mettre la main au travail. On eut bientôt élevé quelques Maisons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, avec un Cellier & un Magasin. Je traçai le plan d'un Fort à quatre Bastions.

Delà, j'allai visiter les Montragnards Ecoissois, dans leur Ville de Da-

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1733.
Purybourg, Etablissement Suisse de M. Pury.

Ebenezer, Etablissement des Emigrans de Saltzbourg.

M. Oglethorpe visite les Colonies étrangères.

Darien, Ville Ecoissoise.

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
LA GEORGIE.

M. OGLE-
THORPE.

1735.

Fort de Frederica.

rien. Ils me firent toute sorte d'honneurs, je les trouvai sous les armes, avec leurs *Plades* (43), leurs larges épées, leurs Targes & leurs Moufquets. En reconnoissance, je me fis habiller à leur mode, & je gardai cette parure pendant quelques jours que je passai avec eux. Ensuite, étant retourné à l'Île Saint Simon, j'y pressai si vivement le travail, que dans l'espace de six semaines j'eus la satisfaction de voir le Fort achevé, & trente-sept Maisons régulièrement bâties. Le Fort fut nommé *Frederica*. C'est un carré régulier, flanqué de quatre Bastions, & ceint d'un fossé, avec quelques Ouvrages extérieurs, bordés d'une Palissade de Cédres. La Ville est derrière, dans un terrain commode, dont j'avois fait la division; & je mis chacun en possession de son espace, pour y bâtir, & l'améliorer à son gré (44). Tout ce qui avoit été déjà semé & planté, dans les Terres voisines, fut déclaré commun, pour l'utilité publique.

Quelques jours après mon arrivée dans l'Île Saint Simon, le Mico Tomokichi & son Neveu, escortés d'un grand nombre d'Indiens, m'apportèrent une provision de chair de Daims & d'autres Bêtes fauves, qui répandit l'abondance dans la Colonie. Ils me dirent que leur dessein étoit d'aller à la chasse du Buffle, jusqu'aux Frontières Espagnoles; mais jugeant qu'ils cherchoient l'occasion de tomber sur les Gardes d'Espagne, que notre foiblesse nous oblige de ménager, je leur fis suspendre leur projet, en leur disant que je voulois être de cette Expédition. Le lendemain ils me conduisirent dans une Île, à l'embouchure du Déroit de Jerkil, où remarquant un terrain élevé qui commande la Rivière, je laissai un Détachement d'Ecossois, sous la conduite de M. Mackay, après leur avoir tracé le plan d'un Fort, dont ils souhaiterent que le nom fut *Saint André*: mais l'Île fut nommée *Cumberland*.

Le jour suivant, nous passâmes le Clogother, autre bras de la Rivière d'Alatamaha; & je découvris une autre belle Île, longue de seize milles, couverte d'Orangers, de Mirthes, & de Vignes sauvages, à laquelle je donnai le nom d'*Amelia*. Le troisième jour, arrivant près de la Vedette Espagnole, les Indiens se dispoient à fondre dessus; mais pour leur en ôter le pouvoir, je les laissai dans une Île, & descendant par la Rivière Saint Jean, je doublai la pointe Saint Georges, qui est la partie Septentrionale de cette Rivière, & la pointe la plus méridionale des possessions Angloises sur la Côte du Continent, où les Espagnols ont une garde de l'autre côté de la même Rivière. Pendant ma course, j'avois donné ordre à M. Mackay de faire, avec un détachement, le chemin par terre depuis Savannah jusqu'à Darien, pour fixer la distance entre ces deux Villes. Il trouva soixante-dix milles en droite ligne, & quatre-vingt-dix par la route que les Lacs & les Marais permettent de suivre.

En 1738, le nombre des Maisons étoit presque doublé, dans la Ville de Savannah; sans y comprendre d'autres nouveaux édifices, tels que des Magazins & des Ateliers. On y voioit une Cour de Justice, consistant en trois Juges & un Greffier. La même année, il se forma au-dessus d'Ebe-

1738,
Progrès de la
Ville de Savan-
nah.

(43) Sorte de vêtement, que les Montagnards d'Ecosse portent au lieu de Manteau.

(44) Cette nouvelle Ville étoit apparemment bâtie pour les Salzbourgeois qui quit-

nezet, que les Saltzbourgeois venoient d'abandonner, une autre Ville, nommée *Augusta*, dans un Canton si fertile, qu'un acre de terre y produit régulièrement près de trente boisseaux de Maiz. Ce nouvel Etablissement attiroit déjà une partie considérable du Commerce Indien, & l'on ne doutoit pas que ses avantages naturels n'en fissent bientôt une des plus florissantes Colonies des Anglois. La Ville d'*Augusta* est à deux cens trente six milles, par eau, de l'embouchure de la Riviere de *Savanah*, & reçoit dans cet éloignement de fort grandes Barques. C'est là que tous les Indiens de la Caroline & de la Georgie portent leurs Pelleteries au Printems. On y comptoit, en 1739, six cens Européens, avec une petite Garnison, que les Directeurs avoient crue nécessaire pour la sûreté du Commerce. La situation de la Ville est sur un terrain de quelque hauteur, au bord même de la Riviere. Diverses routes, tracées vers les Etablissements voisins, vers les *Chetokis*, Nation Indienne au Nord-Ouest, & vers la Vallée des Monts Apalaches, rendent les communications faciles à cheval & à pié. A l'Ouest d'*Augusta* sont les Habitations des *Lowers Creeks*, ou des Anses basses, dont la principale se nomme *Rouetas*, & sur la Frontiere desquelles on a bâti un Fort nommé *Albamas*. Au-delà, les premiers Peuples qu'on rencontre sont les *Chickesfas*, dont les possessions s'étendent jusqu'au Fleuve du *Micissipi*. Les Anglois commençoient à se flatter qu'une étroite alliance, avec cette Nation, leur ouvreroit un commerce avantageux jusqu'à l'embouchure de ce Fleuve.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

Fondation d'*Augusta*, & ses avantages.

1739.

Nation des *Chickesfas*, qui s'étendent jusqu'au *Micissipi*.

On voioit, dans le même-tems, plusieurs belles Plantations au Sud de *Savanah*, deux petites Bourgades, nommées *Highute* & *Hampstead* à quatre milles de cette Ville, & plusieurs Villages en diverses autres parties de la Province. Il s'en étoit formé aussi quelques-uns, dans l'Ile Saint Simon; & la Ville de *Frederica* recevoit tous les jours de nouveaux accroissemens. L'industrie des Habitans les avoit fait parvenir, en ouvrant quantité de fossés pour l'écoulement des eaux, à se faire au voisinage de leurs murs une belle Prairie de trois cens vingt acres, où ils trouvoient le double avantage de nourrir un grand nombre de Bestiaux & de recueillir beaucoup de foin. A peu de distance de la même Ville, le Camp de M. Oglethorpe avoit fait naître une Habitation régulière, composée de Soldats mariés, auxquels il avoit accordé des Terres. Le nombre en devoit être assez grand, puisqu'avant son départ il apprit que dans une seule année ils avoient eu cinquante-cinq Enfans. On commençoit, dans tous ces Etablissements, à brasser de la Bierre & d'autres liqueurs Angloises. Les Femmes s'emploioient à filer du coton, dont elles faisoient des bas, de fort bonne qualité. Une Cour, établie à *Frederica*, étoit le Siège de la Justice pour toute la partie méridionale de la Province.

Après le retour de M. Oglethorpe, qui avoit commandé long-tems avec le titre de Général des forces de la Caroline & de la Georgie, une suite de disgraces arrêta tout-d'un-coup le cours de cette prospérité. Les différends, qui s'éleverent entre l'Angleterre & l'Espagne, eurent de si fâcheuses influences en Amérique, que les Anglois s'y crurent autorisés à garder moins de ménagemens pour la Colonie Espagnole de Saint Augustin. Ils l'attaquerent; ils furent repoussés avec perte; & les Espagnols aiant

Disgraces arrivées à la Colonie.

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRPTION DE
LA GEORGIE.

M. OGLE
THORPE.

1739.

porté la guerre à leur tour dans la Nouvelle Georgie, y pousserent leurs entreprises avec plus de succès. Les Relations, auxquelles on s'est attaché jusqu'ici, sont d'un tems où la fin de ces hostilités étant incertaine, les Anglois se flattoient encore des plus belles espérances. L'Auteur supposant que la Georgie doit être regardée comme une partie de la Caroline, qui appartient, dit-il, à l'Angleterre par des droits incontestables & reconnus des Espagnols mêmes, traite de pretention *insolente* la demande qu'ils en avoient faite, & ne doutoit point, ajoute-t'il, qu'ils n'en reçussent le châtiment qu'ils méritent. Mais il auroit senti que l'insolence n'étoit que dans son langage, s'il eut pu prévoir que loin de parvenir à se venger des Espagnols, les Anglois, par de nouvelles disgrâces qui n'ont pas paru moins justes à leurs Ennemis, ont eu l'humiliation de voir leur Colonie ruinée avant la fin de la guerre. On ignore quels efforts ils ont faits pour la rétablir, & par conséquent dans quel état elle est aujourd'hui.

Terminons l'article des Etablissements Anglois du Continent, par quelques Observations générales, qui portent leur date, & l'explication de leur source.

OBSERVA-
TIONS GÉNÉ-
RALES SUR LES
COLONIES AN-
GLOISES DU
CONTINENT
DE L'AMÉRI-
QUE.

CE NE SONT pas seulement les Côtes, dit M. d'Ulloa (43), qui sont habitées & peuplées d'Anglois; tout l'intérieur du País, à plus de cent milles de la Mer, l'est également. On n'y rencontre que des Villes, des Bourgades, des Villages & des Maisons de Campagne. Tout est défriché, cultivé, fertile. Ainsi cette laborieuse Nation jouit du fruit de son travail, & ne cesse de cultiver la terre, sans se reposer, comme d'autres, sur de vaines idées de fertilité naturelle du País. Boston, Capitale de la Nouvelle Angleterre, est si grande, si bien bâtie, si opulente, qu'elle peut être comparée aux plus florissantes Villes de l'Europe.

- L'assemblage de tant de Nations différentes, qui composent les Colonies Angloises du Continent, rend le nombre de leurs Habitans si considérable, qu'elles forment un vrai Roiaume, dont l'étendue, quoique moins grande, sur la Côte, que celle de quelques autres País de l'Amérique, le cede à peu d'autres dans l'intérieur des Terres, qui ont d'ailleurs l'avantage d'être extrêmement peuplées. La diversité d'origine n'empêche point que tant de Colons ne soient soumis aux mêmes Loix civiles; mais quant à la Religion, la tolérance y est généralement établie pour toutes les Sectes connues. Il n'y a d'exceptée, que la seule Religion Romaine.

Tout le País abonde, particulièrement, en bois de construction pour les Vaisseaux: aussi s'en fabrique-t'il une quantité considérable dans tous les Ports de ses Côtes. Cependant l'opinion commune est que ce bois n'est pas de la meilleure qualité, & que les Bâtimens qu'on en fait ne durent pas plus de huit ou neuf ans. Delà vient qu'on ne l'emploie gueres que pour les Belandres, les Brigantins, & d'autres Bâtimens du même ordre.

Des Contrées si peuplées ne sont sujettes au Prince, qu'autant que ses Loix leur plaisent. La douceur du Gouvernement le rend aimable. Un Gour-

(43) Voyage historique de l'Amérique méridionale, &c. Tome 1, liv. 3, chap. 9. On s'en retranche que quelques traits d'éloquence un peu affectés.

verneur est regardé de tous les Habitans comme un Concitoyen, qui est chargé de la sûreté commune & du bien public. Ils se taxent eux-mêmes, pour son entretien & pour la subsistance des Juges, sans aucune autre espèce d'impôt, de Gabelle & de Tribut. C'est pour se maintenir dans la jouissance de ces exemptions, qu'ils ne souffrent ni Places fortifiées, ni Troupes de Garnison; dans la crainte que le prétexte de les défendre ne devînt un piège pour leur liberté. Toutes ces Provinces peuvent être regardées comme une sorte de République, qui, suivant en partie les Loix politiques d'Angleterre, réforme, ou rejette, celles qui lui paroissent contraires à ses libertés. Les Villes, les Bourgs & les Villages sont les Fortereses, & les Habitans en sont les Garnisons. Ils vivent entr'eux dans une union, qui les feroit prendre pour les Enfans d'une même Famille. Les Grands & les Riches ne s'y distinguent point des Pauvres par l'orgueil & le luxe. La diversité même de Religion, entre cinq ou six Sectes différentes, ne produit point les divisions ordinaires sur un point si délicat; & ce que l'Auteur juge encore plus surprenant, la différence de Nation, entre des Européens, des Créoles, des Métis & des Indiens, n'altère jamais la tranquillité du Gouvernement établi par les premiers. Une société si bien réglée ne sauroit manquer, dit-il, de s'accroître & de prospérer. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril, parcequ'il leur est aisé d'acquérir de quoi subsister; le País est assez grand, assez fertile, pour fournir des Terres aux nouvelles Familles: & c'est ainsi que la propagation ne se relâche jamais; surtout dans une température d'air & sous des Loix, qui éloignent presque également les maladies & la débâche.

Il est remarquable que dans une si florissante Colonie la monnoie courante ne soit pas de métal, & qu'elle ne soit que de papier, avec la forme ordinaire de la monnoie. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes, collées l'une sur l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui leur convient. Il y en a de toutes valeurs. C'est avec ces especes qu'on achete, qu'on vend, en un mot, qu'on fait tout le Commerce intérieur. Mais, comme le papier se salit & s'use, chaque Province a son Hôtel de Monnoie, où l'on prépare les Pieces. Outre cet Hôtel général, il y a des Maisons particulieres, pour la distribution. On y porte les pieces usées, ou trop sales. Des Officiers établis en remettent autant de neuves, qu'on en apporte de vieilles. Ils seroient deshonorés par le moindre défaut de bonne foi, & l'on n'a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. M. d'Ulloa croit en trouver la raison dans les maximes des Quakers, qui furent chargés, dit-il, des premiers Réglemens, du maniment, de la distribution, de la fabrique des Monnoies, non-seulement dans la Pensylvanie dont ils furent les premiers Colons, mais dans d'autres Provinces où ils s'établirent. On sait qu'avec plusieurs rites extravagans, ces Sectaires sont estimables par l'exactitude qu'ils apportent à l'observation des Loix naturelles: ils la poussent jusqu'à la superstition: & l'on n'ignore pas non plus que tous les tourmens, imaginés en Angleterre pour les forcer à prêter les sermens prescrits par la Loi, n'ayant pu les y faire consentir, le Parlement se vit dans la nécessité de statuer que la simple pa-

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

Monnoie particulière des Colonies Angloises de l'Amérique.

ETABLISSE-
MENT ET DES-
CRIPTION DE
SA GEORGIE.

role des Quakers auroit la force d'un ferment solennel. Cette opiniâtreté, qui mérite peut-être un meilleur nom, les a suivis dans les Colonies d'Amérique, où ils jouissent du même Privilège ; & l'Auteur juge que l'exemple de leur droiture & de leur équité peut s'être communiqué aux autres Sectaires. Comme il est inoui, dit-il encore, que les Officiers de la Monnoie aient manqué à la confiance publique, ce seroit un scandale du premier ordre, que de former le moindre soupçon sur leur bonne foi.

Les Négocians vendent les Marchandises de l'Europe, & reçoivent en paiement cette monnoie, dont ils achètent ensuite des Marchandises du País, qu'ils envoient vendre ailleurs par leurs Correspondans, & dont ils tirent de bonnes especes d'or & d'argent, pour les placer à la Banque de Londres. N'ayant besoin, ni d'or, ni d'argent monnoié dans le País même, ils achètent avec les retours annuels de leurs gains toutes les Marchandises qui leur conviennent, & les font apporter à Boston pour leur compte ; ce qui entretient le Commerce d'un côté à l'autre. Ainsi l'or & l'argent monnoies ne sortent point d'Angleterre ; & les riches Habitans de Boston ont à la fois le maniment de deux fonds, celui des Marchandises & de la monnoie de papier, & celui qui leur revient de la Banque, où le capital demeure toujours sans diminution (46).

(46) M. d'Ulloa fait profession de devoir ses lumieres au Marquis de *la Maison-forte*, qui aiant été fait prisonnier par les Anglois

& conduit à Boston, y composa une Relation exacte de cette Colonie, dont il lui laissa prendre un extrait. *Ubi sup.*



CHAPITRE XIII.

SUITE DES VOÏAGES, DES DÉCOUVERTES,
ET DES ÉTABLISSEMENS DES FRANÇOIS*Dans l'Amérique Septentrionale.*

DEPUIS l'année 1549, où l'on a vu les François refroidis tout-d'un-coup pour les Etablissmens en Amérique, on ne connoît d'eux aucune autre entreprise régulière, que celle du Bresil & de la Floride, dont on a donné les Relations (47). Ce ne fut qu'en 1598, après cinquante ans de troubles domestiques, & dans la tranquillité dont ils recommençoient à jouir sous un de leurs meilleurs & de leurs plus grands Rois, qu'ils reprirent le goût des Colonies.

INTRODU-
TION.

Un Gentilhomme Breton, nommé de la Roche, obtint de Henri le Grand la même Commission & les mêmes pouvoirs qui avoient été accordés à Roberval sous François I, & qu'il avoit déjà obtenus lui-même de Henri III, mais dont il n'avoit pu se mettre en état de faire usage. Ses Lettres Patentes, datées du 12 Janvier, le nomment *Troilus de Mesgouet*, Chevalier de l'Ordre, Conseiller d'Etat, Capitaine de cent Hommes d'armes des Ordonnances de S. M. Marquis de Contemneal, Baron de Las, Vicomte de Carentan & de Saint Lo en Normandie, Vicomte de Trevalet, sieur de la Roche, Gommaré, Kermoulec, Gornal, Bonreguigno & Lifcuit. Elles portent que conformément à la volonté du feu Roi Henri III, Sa Majesté l'a créé son Lieutenant-Général aux Pais de Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Labrador, Riviere de la grande Baie, par laquelle on entendoit alors le Fleuve de Saint Laurent, Norimbegue, & Terres adjacentes. Les conditions étoient, qu'il se proposeroit particulièrement le progrès de la Foi Catholique; que son autorité s'étendrait sur tous les gens de guerre; qu'il choisiroit les Capitaines, les Maîtres de Navires & les Pilotes, & qu'ils seroient obligés de lui obéir; qu'il pourroit disposer des Navires & des Equipages qui se trouveroient prêts à mettre en Mer dans les Ports de France, lever autant de Troupes qu'il jugeroit à propos, faire la guerre, bâtir des Forts & des Villes, & leur donner des Loix; accorder, aux Gentilshommes, des Terres en Fief, des Seigneuries, des Châtellenies, des Comtés, des Vicomtés, des Baronies, & autres Dignités relevantes du Roi; donner des Terres aux personnes de moindre condition, avec les charges qu'il lui plairoit d'imposer, mais dont ils seroient exempts les six premières années, ou plus longtemps s'il le jugeoit nécessaire au Service du Roi: qu'au retour de son Expédition, il lui seroit permis de répartir, entre ceux qui auroient fait

VOÏAGE DU
MARQUIS DE
LA ROCHE,
1598.

(47) Ci-dessus, dans ce même Tome; & voyez les premiers Voïages des François dans l'Amérique Septentrionale, au Tome XIII.

SUITE DE
L'ETABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
DE LA ROCHE.
1598.

le Voïage avec lui, le tiers de tous les gains & profits mobiliers, d'en retenir un autre pour lui, & d'employer le troisieme aux frais de la guerre, des Fortifications & des autres dépenses communes; que tous les Gentilshommes, les Marchands, & autres, qui voudroient l'accompagner, en auroient la liberté, mais qu'il ne leur seroit pas libre de faire le Commerce sans sa permission, & cela, sous peine de confiscation de leurs Navires & de leurs effets; qu'en cas de maladie ou de mort, il pourroit nommer un ou deux Lieutenans pour tenir sa place; qu'il auroit la liberté de lever, dans tout le Roïaume, des Ouvriers & d'autres gens nécessaires à son entreprise; en un mot, qu'il jouiroit des mêmes pouvoirs & Privilèges, qui avoient été accordés à Roberval.

Son départ.

Il aborde à l'Ile
de Sable.

Il visite l'Acadie.

Son retour.

Inutilité de son
voïage & sa
mort.

Sort de qua-
rante François
dans l'Ile de Sa-
ble.

Avec une Commission de cette étendue, la Roche voulut commencer par aller prendre lui-même quelque connoissance du País. Il se hâta d'armer un Vaisseau, sur lequel il s'embarqua la même année avec *Chedotel*, célèbre Pilote de Normandie. La première terre, à laquelle il aborda, fut *l'Ile de Sable*, éloignée d'environ vingt-cinq lieues au Sud-Est de l'Ile Roïale, & où l'on assure que dès l'année 1508 le Baron de Lery avoit voulu former une Colonie. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix. A peine cette Ile, qui est fort petite & sans Ports, produit-elle quelques herbes & quelques brossailles. Sa situation est par les quarante-quatre degrés douze minutes du Nord, & la variation observée y est de treize degrés Nord-Est. Dans une circonférence d'environ dix lieues, elle renferme un Lac qui n'en a pas moins de cinq. Ses deux extrémités sont des Ecueils de sable, dont l'un court Nord-Est-quart-d'Est, & l'autre Sud-Est. Elle a des Montagnes, qu'on découvre de sept ou huit lieues; & sa distance est de trente-cinq lieues Nord & Sud de Camceau, Port de l'Acadie. La Roche y débarqua quarante Misérables, qu'il avoit tirés des Prisons de France, & qui eurent sujet d'y regretter leurs Cachots. Ensuite il alla reconnoître les Côtes du Continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie. Il s'y arrêta peu. Après avoir recueilli les connoissances qu'il crut suffisantes pour ses vues, il reprit la route de France, sans pouvoir aborder à l'Ile de Sable, d'où les vents ne cessèrent point de l'écarter. D'autres obstacles (48), qui sembloient l'attendre à son retour, l'ayant empêché de suivre son entreprise, on assure que le chagrin de n'avoir tiré aucun fruit de ses avances, & de se voir hors d'état de les continuer, le mit au tombeau.

On lui reproche de n'avoir pas commencé un Etablissement dans l'Acadie, où la Pêche seule lui auroit produit des retours certains. Les quarante Malheureux, qu'il avoit laissés dans l'Ile de Sable, y rencontrèrent sur le rivage quelques planches de Vaisseaux, dont ils se fabriquerent des Barragues, pour se mettre à couvert des injures du tems. C'étoit le débris de plusieurs Navires Espagnols, qui étoient partis pour faire un Etablissement à l'Ile Roïale. Il en étoit sorti quelques Moutons & quelques Bœufs, qui ayant multiplié dans l'Ile de Sable, furent pendant quelque tems une ressource pour les quarante François. Le Poisson devint ensuite

(48) Il fut plus d'un an Prisonnier du Duc de Mercœur, qui étoit encore le Maître en Bretagne; & ses Ennemis lui rendirent de mauvais offices à la Cour.

leur unique nourriture ; & lorsque leurs habits furent usés , ils s'en firent de la peau des Loups marins. Ils passèrent plus de sept ans dans cette situation. Enfin le Roi , informé de leur aventure , chargea le Pilote Chedotel de les aller prendre : mais , la plupart étant morts de misère , il ne s'en trouva plus que douze. Henri IV eut la curiosité de les voir , dans l'état où Chedotel les avoit trouvés , c'est-à-dire couverts de leurs peaux de Loups marins , les cheveux & la barbe d'une affreuse longueur , & toute leur figure , dans le désordre qu'on peut s'imaginer. Ce bon Prince leur fit donner à chacun cinquante écus , & les déchargea de toutes les poursuites de la Justice.

La mort de la Roche n'ayant point fait oublier la Commission , un fameux Négociant de Saint Malo , nommé *Pontgravé* , qui avoit fait plusieurs Voyages au Port de Tadoussac , sur le Fleuve Saint Laurent , & qui avoit compris que la traite des Pellereries , entre les mains d'un seul , pouvoit être le fond d'un riche Commerce , engagea un Capitaine de Vaisseau , nommé *Chauvin* , à demander au Roi un Privilège exclusif , avec toutes les prérogatives accordées à la Roche. Chauvin trouva de puissans Amis , qui le firent écouter à la Cour. Il équipa aussi-tôt quelques petits Bâtimens , & les conduisit lui-même à Tadoussac. Pontgravé , qui l'accompagna , vouloit monter jusqu'aux trois Rivières , parceque ce lieu , qu'il avoit visité avec soin , lui paroissoit propre à l'Etablissement qu'il méditoit : mais Chauvin , qui ne pensoit qu'à troquer des Marchandises pour des Pellereries , dont il eut bientôt rempli ses Navires , ferma l'oreille à cette proposition. Cependant , en quittant Tadoussac , il y laissa quelques-uns de ses gens , qui y seroient morts de faim ou de maladie pendant l'Hiver , s'ils n'eussent trouvé du secours dans la compassion des Sauvages. L'année d'après , il fit un second Voyage , dont il ne tira pas moins de profit que du premier. Il étoit à la veille d'en faire un troisième , lorsque la mort interrompit ses projets.

On vit naître presqu'aussitôt à Rouen , sous la protection du Commandeur de Chartre , Gouverneur de Dieppe , une Compagnie de Marchands , avec lesquels plusieurs personnes de distinction entrèrent en Société. Ils firent un armement , dont la conduite fut confiée à Pontgravé , qui avoit obtenu du Roi des Lettres Patentes , pour continuer les Découvertes dans le Fleuve du Canada & pour y faire des Etablissements. Dans ces circonstances , Samuel de *Champlain* , Gentilhomme de Saintonge & Capitaine de Vaisseau , étant arrivé des Indes Occidentales , où il s'étoit fait de la réputation , le Commandeur de Chartre lui proposa de partir sur la Flotte Marchande. Il y consentit , avec l'agrément du Roi. La navigation fut assez heureuse. On s'arrêta peu à Tadoussac , où les Vaisseaux demeurèrent à l'ancre ; mais Pontgravé & Champlain , s'étant mis dans un Bateau léger avec cinq Matelots , remonterent le Fleuve jusqu'au Sault de Saint Louis , dernier terme du Voyage de Cartier. Le silence , que Champlain garde sur la Bourgade d'Hochelaga , semble marquer qu'elle ne subsistoit plus (*).

SUITE DE L'ÉTABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE DE CHAUVIN.

PREMIER VOYAGE DE CHAMPLAIN.

(*) Voyez les Relations du Tome XIII.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
I. VOIAGE.

De Monts en-
treprend de peu-
pler l'Acadie.

Son caractère.

Son départ.

Port Rossignol.

Port au Mouton.

Établissement
dans l'île Sainte
Croix.

A leur retour en France, ils trouverent de Chatte mort, & sa Com-
mission de Chef de la Compagnie donnée à Pierre de Guat, sieur de
Monts, Saintongeois, Gentilhomme ordinaire de la Chambre & Gou-
verneur de Pons, qui avoit d'ailleurs obtenu le Commerce exclusif des
Pelleteries, depuis les quarante degrés de Latitude du Nord jusqu'aux
cinquante-quatre, avec le droit d'accorder des Terres jusqu'aux quarante-
six, & des Lettres Patentes de Vice-Amiral & de Lieutenant-Général,
dans toute cette étendue de Pais. De Monts étoit Calviniste; & le Roi
lui permettoit, pour lui & pour les siens, l'exercice de sa Religion en
Amérique, suivant l'usage établi dans le Roïaume. De son côté, il s'é-
toit engagé à peupler le Pais; avec cette promesse, singulière pour un Pro-
testant, d'y établir la Religion Catholique parmi les Sauvages. On le re-
présente comme un honnête homme, qui avoit du zèle pour l'Etat, &
toute la capacité nécessaire à son entreprise; mais il paroît qu'il fut mal-
heureux, & que son Privilège exclusif lui aiant fait des jaloux, il fut tou-
jours mal servi. Comme il avoit conservé la Compagnie formée par son
Prédécesseur, il l'augmenta de plusieurs Négocians des principaux Ports
de France. Tant de forces réunies le mirent en état de faire un armement,
plus considérable qu'aucun de ceux qui avoient précédé le sien. Il étoit
composé de quatre Vaisseaux, dont l'un étoit destiné à faire la traite des
Pelleteries à Tadoussac. Pontgravé eut ordre de conduire le second à Cam-
ceau, & de croiser delà dans tout le Canal qui sépare l'île Roïale de
celle de Saint Jean, pour écarter ceux qui entreprendroient quelque Com-
merce, avec les Sauvages, au préjudice de la Compagnie. De Monts, ac-
compagné de plusieurs Volontaires, de Champlain, de Biencour, & de
Poutrincour, qu'il fit ensuite son Lieutenant, conduisit les deux autres
Navires en Acadie.

On partit du Havre de Grace le 7 de Mars 1604; & le 6 de Mai, de Monts
arriva dans un Port de cette Peninsule, qui borne l'Amérique au Sud-Est.
Il y trouva un Vaisseau François, que les défenses n'avoient point em-
pêché d'y aller faire la Traite: il ne balança point à le confisquer, en
vertu de son Privilège exclusif; mais pour dédommager le Capitaine, qui
se nommoit *Rossignol*, par une faveur plus glorieuse qu'utile, il donna son
nom au Port. Un autre, dans lequel il alla mouiller immédiatement, fut
nommé *le Port au Mouton*, parcequ'un de ces Animaux s'y noïa. Il y passa
plus d'un mois, tandis que Champlain visitoit toute la Côte dans une
Chaloupe, pour chercher un endroit propre à l'Établissement. On observe
qu'il auroit pu s'épargner une si longue recherche, puisqu'il se trouvoit
entre Camceau & la Haïve, les deux meilleurs Ports de l'Acadie, & les
mieux situés pour le Commerce: mais il ne s'y arrêta point; il n'entra
pas même dans le Port Roïal, ni dans la Baie Françoisé, ni dans la Ri-
vière de Saint Jean. Il s'avança vingt lieues plus loin, jusqu'à une petite
île, où de Monts, qui s'y rendit peu de tems après, résolut de s'établir.
Elle reçut le nom d'île de Sainte Croix. Comme elle n'a qu'une demie
lieue de circuit, elle fut entièrement défrichée, & les grains qu'on y
sema rapportèrent fort abondamment. Cependant on ne fut pas longtems
à reconnoître qu'on auroit pu faire un meilleur choix. A l'arrivée de
l'Hiver,

THE
PUBLI
ASTOR
TILDEN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATION

l'Hiver, on se trouva sans bois & sans eau douce. Les chairs salées, auxquelles on fut bientôt réduit, & l'eau de neige fondue, qu'on prit le parti de boire, pour s'épargner la peine d'en aller chercher d'autre dans le Continent, produisirent le Scorbut, qui fit de grands ravages. Enfin; la navigation ne fut pas plutôt libre, que de Monts se hâta de chercher un séjour moins incommode.

Il prit sa route au Sud, & rangea la Côte, qui court Est & Ouest, l'espace de quatre-vingt lieues, depuis la Rivière Saint Jean jusqu'au Kinibekui; puis Nord & Sud, jusqu'à une Pointe que Champlain, dans les courtes qu'il avoit faites pendant l'Hiver, avoit nommée *Malebarre*, parceque sa Barque avoit couru risque d'y échouer. Il en avoit même pris possession pour la France, aussi bien que du Cap Cod, ou Cap Blanc, qui est au-delà; ce qui n'empêcha point, comme on l'a vu dans l'article précédent, que les Anglois ne s'y établissent bientôt. Vers la moitié du chemin de Sainte Croix à la Rivière de Kinibeki, on rencontre celle de Pentagouet, qui traverse, par le milieu, ce qu'on nommoit le Norimbeque, & qu'on a représenté longtems comme une belle & puissante Province, quoiqu'il n'y ait jamais eu que quelques Villages d'Etchemins, assez mal peuplés. De Monts n'ayant pu trouver, dans un si long espace, aucun lieu qui lui convînt, prit le parti de retourner à Sainte Croix, où Pontgravé vint le joindre. Ils trouverent cette Habitation en si mauvais état, que de Monts se confirmant dans la résolution de la transférer, prit celle de retourner vers l'Acadie. Ce fut alors qu'étant entré avec Pontgravé, dans un Port, qu'il nomma Port-Roial, il le trouva si convenable à ses vues, qu'il résolut sur-le-champ d'y transporter sa Colonie. Pontgravé, qu'il créa son Lieutenant, fut chargé de cette Commission.

SUITE DE L'E.
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
I. VOYAGE.

Course de
de Monts.

Il établit les
Français à Port-
roial

Situation de ce
Port.

Ile aux Chèvres.

On observe, dans la Description de Port-Roial, qu'il n'a qu'un défaut, sans lequel il seroit un des plus beaux Ports du monde; c'est la difficulté d'y entrer & d'en sortir. La force des Courans & de la Marée ne permet d'y faire entrer qu'un seul Navire à la fois; encore faut-il qu'il y entre la Poupe en avant, avec des précautions infinies. On ajoute que les Brouillards y sont fort fréquens. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de large. Il contient, presque au centre du Bassin, une petite Ile qu'on a nommée l'*Ile aux Chèvres*, dont les Vaisseaux peuvent approcher de fort près. On n'y trouve, nulle part, moins de quatre à cinq brasses d'eau, & l'entrée en a dix-huit. Le fond y est excellent, & les Navires y sont à l'abri de tous les vents. L'extrémité du Port offre une Pointe qui s'avance entre deux Rivières, & qui ne manque point d'eau pour les Chaloupes. Le climat y est tempéré, l'Hiver moins rude, qu'en d'autres parties de la Côte, la chasse abondante & le Pais agréable. Ce sont de vastes Prairies, environnées de grandes Forêts, & routes les Terres y sont fertiles. Du Port Roial à la Rivière S. Jean, on compte deux lieues; & cette traverse fait la largeur de la Baie Française, qui n'a pas moins de profondeur.

L'entrée de la Rivière de Saint Jean est plus difficile encore, que celle du Port Roial. On recommande aux Navigateurs de prendre sur la droite, sans approcher trop des terres. Ils rencontrent, à la portée du Canon, un

Rivière de Saint
Jean, & singula-
rité d'un arbre.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
I. VOIAGE.

Rapide, sur lequel les Chaloupes & les Barques mêmes peuvent passer en haute Marée, mais à la chute duquel il se trouve une fosse d'environ quatre cens pas de circuit, fort remarquable autrefois par un grand arbre qu'on y voioit debout, & qui sembloit flotter, quoique la violence du courant ne le fit jamais changer de place. Il paroissoit de la grosseur d'une Barrique; mais la Mer le couvroit, quelquefois, pendant plusieurs jours. Il sembloit tourner aussi, comme sur un pivot; car on ne le voioit pas toujours d'un même côté. Les Sauvages lui rendoient une sorte de culte, en y attachant des peaux de Bêtes; & lorsqu'ils étoient en route, ils regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'apercevoir. Cette Rivière est une des plus grandes du País. Ses bords sont couverts de beaux Chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé; surtout de Noiers, dont le fruit est triangulaire & de très bon goût, avec cette autre propriété, qu'il s'ouvre difficilement s'il n'est présenté au feu. On trouve aussi, sur la Rivière de Saint Jean, des Vignes dont le raisin est fort gros, la peau dure & épaisse, & le goût délicieux.

Poutrincour ob-
tient la conces-
sion de Port-
Roiàl.

Pontgravé prit moins de goût que de Monts, pour le Port Roiàl; mais Poutrincour, à qui ce lieu plut aussi, dans le dessein où il étoit de s'établir en Amérique avec sa Famille, en demanda la concession, & n'eut pas de peine à l'obtenir. Elle lui fut accordée par de Monts, en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, & confirmée ensuite par des Lettres Patentes; mais ayant tourné son attention à la Traite, plus qu'à la culture des Terres & à la solidité de son Etablissement, cette faute lui coûta cher.

De Monts perd
son Privilege.

Il s'embarqua vers l'Automne, pour aller prendre sa Famille en France, avec de Monts, qui étoit rappelé par les plaintes des Pêcheurs de tous les Ports, & par la facilité de la Cour à les écouter. Un Mémoire, présenté au Conseil, avoit fait craindre que les Privilèges exclusifs ne fussent nuisibles au Commerce de la Pêche; & de Monts eut le chagrin, à son arrivée, de voir révoquer le sien, qui devoit durer encore deux ans. Cependant, loin de perdre courage, il fit un nouveau Traité avec Poutrincour, & lui fit armer à la Rochelle un Vaisseau, qui mit à la voile le 13 de Mai 1606. Outre plusieurs François de distinction, Poutrincour fut accompagné de Marc l'Escarbot, Avocat au Parlement de Paris, d'un mérite connu, & son Ami particulier, à qui la seule curiosité de voir l'Amérique faisoit quitter sa Patrie. La Relation qu'il a publiée de son Voyage (*); & son Histoire de la Floride Française, l'ont mis dans un rang également distingué entre les Voyageurs & les Ecrivains.

Comment Port-
Roiàl se sou-
tient.

L'absence de Poutrincour avoit été si longue, qu'elle avoit fait craindre aux nouveaux Habitans du Port Roiàl de se voir abandonnés. Pontgravé, qui les commandoit, n'avoit rien épargné pour soutenir leur constance; mais à la fin, découragé lui-même par la disette des vivres, il s'étoit embarqué avec tout son monde pour reprendre la route de France, & n'avoit laissé dans le Fort que deux Hommes, qui avoient consenti à demeurer seuls parmi les Sauvages, pour garder les effets qui ne pouvoient être transportés. Il étoit encore presque à la vue de la Baie Française, lorsqu'il apprit, par une Barque, l'arrivée de Poutrincour à Camceaux. Cette nouvelle le fit retourner à Port Roiàl, où Poutrincour s'étoit déjà rendu.

(*) Voyez l'Avertissement de ce Tome.

sans qu'ils eussent pû se rencontrer : sur quoi l'on fait observer que pour aller de Port Roïal à Camceaux , la route est entre le Continent & l'île longue ; au lieu que pour aller de Camceaux à Port Roïal , les Courans obligent de prendre la pleine Mer. L'abondance aiant recommencé dans la Colonie , on ne pensa plus qu'à s'y fortifier. Champlain vouloit continuer ses découvertes ; mais la saison avancée ne lui permit point de faire plus de dix ou douze lieues au-delà de Malebarre. La culture des Terres eut plus de succès. Tous les grains , qui furent semés aux environs du Port Roïal , fructifierent au-delà des espérances.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
L'ESCARBOT.

Mais , dans cet intervalle , de Monts achevoit de perdre les sinnes en France. Ses Ennemis parvinrent à lui faire ôter absolument sa Commission , sans autre dédommagement qu'une somme de six mille livres , à prendre sur les Vaisseaux qui feroient le Commerce de la Pelleterie. Champlain l'accuse d'être tombé , à peu-près , dans les mêmes fautes que ses Prédécesseurs. Une dépense de quatre ou cinq mille livres , dit-il , auroit pû lui faire reconnoître tout-d'un-coup un Poste avantageux , pour y jeter les fondemens de sa Colonie ; & rien ne l'eut empêché de s'y maintenir avec succès , sans avoir recours à cet odieux Privilège , qu'il n'avoit jamais dû se promettre de conserver longtems. Il semble que le lieu , où il devoit s'arrêter , étoit Camceaux , qui est la tête de l'Acadie , & dans une situation propre à recevoir , en toutes saisons , des secours de France. C'est un Havre d'environ trois lieues de profondeur , composé de plusieurs Iles , dont la plus grande , qui est au milieu des autres , n'a pas moins de quatre lieues de circuit. Le terrain en est fertile , riche en bois , & bien arrosé. Elle forme deux anses , où le mouillage est très sûr ; & dans le Continent , qui en est fort proche , il se trouve une Riviere , nommée la Riviere aux Saumons , où ce Poisson est dans une prodigieuse abondance. Une autre précaution , que de Monts négligea , fut de se pourvoir de semences , qu'il auroit employées en arrivant , & de quelques Bestiaux , qui auroient aisément multiplié dans un Païs si fertile. Ainsi le succès de son Entreprise n'auroit pas dépendu des Navires de France , dont il devoit prévoir les retardemens ; & le seul établissement d'une Pêche fixe auroit été capable de l'enrichir.

Disgraces de
de Monts.

Ses fautes

Situation de
Camceaux.

Riviere aux
Saumons.

L'année suivante , il eut le crédit de se faire rétablir dans son Privilège , mais à condition qu'il entreprendroit un Etablissement dans le Fleuve de Saint Laurent. Sa Compagnie n'avoit pas renoncé à ses services. Il paroît que n'aïant en vue que le Commerce des Pelleteries elle avoit pris seulement le change , & que cet objet lui fit abandonner l'Acadie. Elle équipa deux Navires à Honfleur. Champlain & Pontgravé , auxquels ils furent confiés , reçurent ordre d'aller faire la Traite à Tadoussac , pendant que de Monts solliciteroit de nouvelles faveurs. Elles ne lui furent point accordées ; ce qui ne l'empêcha point d'envoyer un des Navires dans le Fleuve Saint Laurent : mais s'apercevant bientôt que son nom nuisoit à ses Associés , il prit enfin le parti de se retirer. En effet , lorsqu'ils eurent cessé de l'avoir à leur tête , le Privilège leur fut rendu ; mais des Marchands , qui n'avoient pas d'autre objet que de remplir leurs coffres , pensoient aussi peu à faire un nouvel Etablissement , qu'à soutenir celui qui déperissoit dans l'Acadie.

SECOND
VOYAGE DE
CHAMPLAIN.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
II. VOIAGE.

Fondation de/
Quebec.

ci

Voyage du Pere
Biart.

Entreprife de
la Marquise de
Guercheville.

Riviere de Pen-
tagoet.

Arbres du Mil-
li & du Nord plus
propres à la ma-
ture que ceux des
climats tempérés.

Cependant Champlain, moins esclave du Commerce, après avoir soigneusement examiné en quel lieu l'on pouvoit fixer l'établissement que la Cour desiroit sur le Fleuve, se détermina pour celui où l'on a bâti la Ville de *Quebec*; nom formé, ou corrompu, de celui de *Quebeio*, ou *Quebheic*, que les Sauvages donnoient déjà au même Canton, & qui signifie dans leur Langue, *Rétrécissement*, parceque le Fleuve s'y rétrécit jusqu'à n'avoir plus qu'un mille de large; quoique dix lieues au-dessous, il reprenne encore quatre ou cinq lieues de largeur. On compte, delà, sur vingt lieues jusqu'à la Mer. Champlain y étant arrivé le 3 de Juillet 1608, y construisit quelques Barragues, & s'attacha aussi-tôt à faire défricher les Terres. Ainsi c'est à cette année, qu'on peut rapporter la premiere fondation de *Quebec* (*).

L'Acadie demeura fort négligée jusqu'à l'année 1611, où quelques Jésuites y furent envoyés pour la premiere fois, sous l'autorité de la Reine Mere, & sous la protection d'une Dame (49) de la Cour, qui avoit pris fort à cœur les Missions de l'Amérique. L'arrivée de ces Peres, dont l'un, nommé le Pere Biart, a publié une Relation de son Voyage, sembla relever un peu les espérances des Habitans du Port Roial: mais l'absence de Poutrincour, qui s'arrêta trop en France, & qui s'accorda mal avec la Protectrice des Missions, les fit retomber dans la langueur. En 1613, cette Dame forma un autre projet, qu'elle fit goûter à la Reine-Mere; ce fut d'armer un Vaisseau, dont le Commandement fut donné à la Saussaie, & d'y embarquer tout ce qui étoit nécessaire pour commencer une nouvelle Colonie. Ce Bâtiment mit à la voile le 12 de Mars; & le 6 de Mai il mouilla dans le Port de la Haive; mais quoiqu'il ne manque rien à la beauté de ce Port, & que les Terres y soient excellentes, la Saussaie ne jugea point à propos de s'y arrêter. Il passa au Port Roial, où il ne trouva que cinq Habitans, avec deux Jésuites, & un Apotiquaire qui y commandoit. Tous les autres François étoient allés bien loin dans les Terres, pour s'y procurer des vivres. Les deux Jésuites monterent sur le Vaisseau de la Saussaie, & rangerent avec lui toute la Côte, jusqu'à la Riviere de Pentagoet, où il entra, dans le dessein de s'y établir. Cette Riviere, que les anciennes Relations nomment la Riviere de Norimbegue, est à quarante-cinq lieues de celle de Saint Jean. On rencontre dans l'intervalle, mais plus près de la dernière, celle des *Etchemins*, ou de *Peskadamionkanzi*, nom que lui donnent les Sauvages. Autrefois, tout ce Païs, depuis le Port Roial jusqu'au Kinibequi, étoit peuplé de ces Indiens qu'on nomme *Malecites*, & dont le nombre est aujourd'hui fort diminué. L'embouchure de la Riviere de Pentagoet est par les quarante degrés vingt minures. Elle est assez large, & capable de recevoir des Navires de trois cens tonneaux. On vante les agrémens de ses environs & la fertilité du terrain. Outre les Bois communs en France, tels que le Chêne, le Hêtre, le Frêne & l'Erable, il s'y trouve des Pins de soixante piés de haut, dont le grain n'est pas fort gros: sur quoi l'on fait deux observations; l'une que plus on descend au midi, plus les arbres sont pro-

(*) Voyez ci-dessous la Description,

(49) La Marquise de Guercheville.

pres à la mûture ; & l'autre , que ceux de la Norvege y sont néanmoins plus propres que ceux des Pais tempérés. On ajoute que cette différence doit être attribuée au grand froid & au grand chaud , qui empêchent également le grain de grossir en le tenant plus serré. Le Pais de Pentagoet a , comme l'Acadie , quantité d'Ours , qui vivent de glands , & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate que celle du Veau ; des Orignaux , des Castors , des Loutres , des Lievres , des Perdrix , des Ours & des Tortues. Autour de plusieurs Iles , qui sont vis-à-vis de l'embouchure de la Riviere , on pêche quantité de Maquereaux , dont les Anglois font un grand Commerce dans les Antilles. Les Morues , & le *Gaspard* , qui est une petite espece de Hareng , y sont aussi dans une grande abondance. Entre le Pentagoet & le Kinibequi , les Terres étoient autrefois habitées par des Indiens , nommés *Armouchiquois* , sur lesquels Champlain & l'Escarbot s'étendent beaucoup , mais que les François n'ont pu apprivoiser , & qui se sont retirés vers la Nouvelle Angleterre. Ce fut dans ce lieu que la Saussaie jeta les fondemens de sa Colonie , sur la rive Septentrionale du Pentagoet. Il y fit un petit retranchement , auquel il donna le nom de *Saint Sauveur*. Les Volontaires , destinés à l'habiter , n'étoient qu'au nombre de vingt-cinq ; mais l'Equipage du Navire , qui étoit de trente-cinq Hommes , prêta la main au travail. Après avoir achevé les édifices , on commençoit à cultiver les terres voisines , lorsqu'un orage imprévu renversa l'Etablissement dans sa naissance. On a remis ici l'explication d'un événement , qui est demeuré fort obscur dans l'article de la Virginie.

Argal , Capitaine Anglois , étant parti de James-town avec un Navire armé , pour escorter quelques Bâtimens Pêcheurs , apprit que des Etrangers s'étoient établis à Pentagoet. Il ne douta point qu'ils ne fussent François ; & quoiqu'il n'y eut point de guerre alors entre les deux Couronnes , il résolut de profiter de leur foiblesse pour arrêter leurs progrès , fondé , comme on l'a vu , sur la concession du Roi Jacques I , qui avoit permis à ses Sujets de s'établir jusqu'au quarante-cinquieme degré. L'alarme fut vive à Saint Sauveur , en voyant paroître un Vaisseau qui venoit à routes voiles , avec le Pavillon d'Angleterre. La Saussaie prit généreusement le parti de demeurer dans son Fort , pour le défendre ; & la Motte le Vilin , son Lieutenant , fut chargé de la défense du Navire , qui étoit en Rade : mais l'un & l'autre étoient sans Canons , & le Capitaine Anglois en avoit quatorze. Il s'attacha d'abord au Retranchement , sur lequel il fit un très grand feu , qui tua quelques Hommes , entr'autres un Frere Jésuite , nommé *Gilbert du Thet* , à qui Laet attribue moins de prudence que de courage (50). La Saussaie , ne pouvant rien espérer d'une plus longue résistance , se rendit ; & son Lieutenant fut bientôt forcé de l'imiter : mais le Pilote , nommé *Lamets* , & quatre autres , trouverent le moyen de se sauver dans les Bois. Argal commença par faire abattre la Croix , que les Missionnaires avoient plantée dans l'Habitation. En-

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOYAGE.

Colonie de Saint Sauveur.

Elle est détruite en naissant.

Eclaircissement sur ce fait.

(50) Descript. Ind. lib. 2. cap. 21. Il donne aux François une grosse Artillerie , dont il prétend que ce Frere Jésuite fit un très bon usage : mais on suit l'Historien de la Nouvelle France , qui écrit , sans doute , sur les Mémoires de ses Confreres.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
II. VOIAGE.

Supercherie
d'un Capitaine
Anglois.

suite, aiant visité les Coffres de la Saussaie, il y trouva sa Commission ; qu'il prit, sans que personne l'eût remarqué. Après ce vol, il ne laissa point de demander à la voir. La Saussaie ouvrit son Coffre, pour l'en tirer, & fut fort surpris de ne l'y plus trouver. Argal, prenant alors un air sérieux, le traita de Pirate, lui déclara qu'il méritoit la mort, & livra aussi-tôt l'Habitation & le Navire au pillage.

Cependant il parut s'adoucir, à la sollicitation des Jésuites, pour lesquels il avoit d'abord marqué quelques égards. Il offrit même, aux François, une Barque, ou une espèce de Chaloupe pontée, pour retourner en Europe ; mais elle se trouva trop petite pour le nombre. Alors il s'efforça d'engager ceux, qui savoient quelque métier, à le suivre en Virginie, en leur promettant l'exercice libre de leur Religion, & la liberté de repasser en France après une année de service. Plusieurs acceptèrent cette offre. La Morre le Vilin, & le P. Biart même, prirent le même parti. Deux autres Jésuites, qui étoient venus de France avec la Saussaie, s'embarquerent avec eux, pour aller joindre un Navire Anglois qui devoit bientôt partir pour l'Angleterre. Ainsi la Barque se trouva suffisante pour ce qui restoit de François, avec leur Commandant, & un quatrième Jésuite qui ne voulut point les abandonner. Ils n'avoient point de Pilotes ; mais en rangeant la terre de fort près, pour se rendre au Port Roïal, ils apperçurent Lamets & ses Compagnons, qu'ils ne manquèrent point de prendre à bord. De-là, faisant voile vers l'Acadie, ils traversèrent la Baie Françoisé, sans toucher au Port Roïal ; & plus loin, au-delà du Port de la Haive, ils rencontrèrent un Vaisseau Breton, qui les reçut tous & les mena heureusement à Saint Malo.

Ceux qui avoient suivi le Capitaine Argall n'eurent pas le même bonheur. En arrivant à James-town, ils se virent traités de Corsaires, & condamnés à la mort. Envain Argall représenta qu'il leur avoit donné sa parole, & que c'étoit sous cette caution qu'ils l'avoient suivi volontairement : le Gouverneur lui répondit qu'il avoit passé ses pouvoirs, & que leur Chef n'aïant point eu de Commission, il ne pouvoit se dispenser de les traiter en Forbans. Ils s'attendoient au supplice, lorsqu'un mouvement d'humanité porta le Capitaine Argall à leur sauver la vie, par l'aveu de son imposture. La Commission, qui fut produite, désarma le Gouverneur ; mais il prit la résolution de chasser les François de toute l'Acadie. Argall, qui fut chargé de cette Expédition, partit avec trois Navires, sur lesquels il embarqua tous les Prisonniers qu'il avoit amenés de Saint Sauveur. En arrivant à Pentagoet, il y arbora les armes d'Angleterre. De-là, étant passé à Sainte Croix, il y ruina ce qui restoit de l'ancienne Habitation. Il traita de même celle du Port Roïal, quoiqu'il l'eût trouvée déserte. Tout y fut consumé par le feu ; & la principale perte étant tombée sur Pourtincour, ce brave Officier se vit forcé de renoncer à l'Amérique. Après une Conquête si facile, Argall remit à la voile vers James-town, toujours accompagné des François & des trois Jésuites, qu'il avoit rendus spectateurs de la ruine du Port Roïal.

On lui avoit inspiré, contre ces Missionnaires, des soupçons qui commencèrent à leur attirer de fort mauvais traitemens, & qui devoient leur

Les établissemens
François sont rui-
nés dans l'Acadie.

en faire craindre de plus rigoureux en Virginie ; mais la Providence veilloit à leur sûreté. Une tempête , qui dura deux jours avec une extrême violence , dispersa les trois Navires Anglois. Le plus petit , qui n'étoit qu'une Barque , disparut , sans qu'on ait jamais appris quel fut son sort. Celui d'Argall arriva heureusement à James-town. Le troisième , sur lequel étoient les trois Jésuites , & qui étoit commandé par un Officier nommé *Turnel* , fut porté fort loin au Nord , & pris enfin d'un vent forcé de Sud-Ouest , qui l'obligea de faire vent arrière jusqu'aux Açores. *Turnel* , manquant de vivres , mouilla dans la Rade de l'Île de Fayal. Il n'étoit pas sans inquiétude sur le traitement qu'il avoit fait aux Missionnaires ; & vrai-semblablement la moindre plainte leur auroit fait obtenir , des Portugais , une ample vengeance. Dans cette crainte , il leur proposa de souffrir qu'il les tint cachés , pendant qu'on feroit la visite de son Bâtiment. Ils eurent la vertu d'y consentir ; après quoi , n'ayant trouvé aucune difficulté à se procurer des rafraîchissemens , il remit en Mer , & le reste de son Voïage fut heureux. Mais il tomba dans un autre embarras , en touchant au premier Port d'Angleterre : il n'avoit point de Commission ; & le récit qu'il fit de son aventure n'empêcha point qu'il ne fût mis en prison , comme déserteur de la Virginie. Le seul témoignage des Jésuites servit à le délivrer. On assure que vivement touché de cette double générosité , surtout du service qu'ils lui avoient rendu à Fayal , il n'oublia rien pour leur en marquer sa reconnaissance , & qu'ils reçurent toutes sortes de caresses pendant le séjour qu'ils firent en Angleterre. Ils furent enfin redemandés par l'Ambassadeur de France à la Cour de Londres , qui les fit embarquer pour Calais.

On ne s'arrête point à relever , avec nos Voïageurs & nos Historiens , diverses imprudences qui firent échouer les premières entreprises des François dans l'Acadie. L'expérience leur servit si peu , qu'ils retomberent dans les mêmes fautes autant de fois qu'ils tenterent de s'y rétablir. Mais laissant toutes les révolutions qui firent passer cette belle Peninsule , tantôt entre leurs mains , tantôt entre celles des Anglois , jusqu'à l'année 1712 , où elle fut cédée à l'Angleterre par la paix d'Utrecht , il suffit au dessein de cet article d'avoir rapporté les premiers Etablissmens des François ; & l'on remet , à la Description , tout ce qui regarde l'état & les propriétés du País.

D'un autre côté , Champlain , plus ardent que jamais pour le progrès de la Ville de Quebec , y retourna dans le cours de l'année 1610 , & retrouva tout dans le meilleur état qu'il pût espérer. La récolte du seigle & du Froment , qu'il avoit fait semer l'année précédente , avoit été fort heureuse. Il y avoit aussi planté de la Vigne ; mais elle y avoit si peu réussi , que ses gens l'avoient arrachée dans son absence. Quoique la Ville n'eût pas reçu beaucoup d'accroissement , les Habitans s'étoient alliés avec les *Hurons* , les *Algonquins* & les *Montagneux* , trois Nations d'Indiens assez nombreuses , qui les avoient soulagés dans leurs besoins , & qui trouvoient de l'avantage elles-mêmes à se fortifier du secours de ces nouveaux Voisins , contre d'autres Sauvages , nommés les Iroquois , redoutables depuis longtems dans cette partie de l'Amérique. Champlain ,

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
II. VOÏAGE.

Belle action de trois Missionnaires.

L'Acadie cédée aux Anglois par la Paix d'Utrecht.

TROISIÈME VOÏAGE DE CHAMPLAIN.

Etat où il trouva Quebec.

SURTE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
III. VOYAGE.

Spectacle bar-
bare.

pour augmenter la confiance des Alliés de sa Colonie, se mit à leur tête dans une guerre qu'ils avoient déclarée à leurs anciens Ennemis, & battit ces Barbares. Sa surprise fut extrême, au retour, de voir un spectacle qu'il ne connoissoit point encore. Après avoir fait une partie du chemin, les Vainqueurs s'arrêtèrent, & prenant un de leurs Captifs, ils lui reprochèrent toutes les cruautés qu'il avoit exercées contr'eux. Ensuite, lui ayant déclaré qu'il devoit s'attendre aux mêmes traitemens, ils ajoutèrent que s'il avoit du courage, il le témoigneroit en chantant. Ce Misérable entonna aussitôt sa chanson de mort, puis sa chanson de guerre, & toutes celles qu'il savoit; mais sur un ton que les François trouverent fort triste, parcequ'ils n'avoient pas encore eu l'occasion de connoître que toute la Musique des Sauvages est lugubre. Son supplice, accompagné de toutes les horreurs qu'on rapportera dans un autre article, effraya Champlain, qui fit envain ses efforts pour s'y opposer. Cependant les Chefs des Sauvages, s'apercevant qu'il étoit choqué de leur trouver si peu de complaisance, lui dirent à la fin qu'il étoit le maître d'abréger les peines de leur victime, par une prompte mort; surquoi, il le tua aussitôt d'un coup d'arquebuse. Alors les Sauvages lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans un lieu voisin, lui couperent la tête, les bras & les jambes, qu'ils dispenserent de part & d'autre, sans toucher au tronc, quoiqua leur coutume fût d'en manger du moins une partie, ne garderent que la chevelure, qu'ils mirent avec celles de quantité d'autres, tués sur le champ de bataille, & le cœur, qui fut coupé en petits morceaux. On fit manger ces morceaux aux autres Prisonniers, parmi lesquels étoit un propre Frere du Mort, qui fut forcé, comme les autres, d'en recevoir un dans la bouche; mais il le rejetta aussitôt.

Lac de Cham-
plain.

Tout le Pais, que Champlain avoit traversé dans ce Voïage, lui avoit paru fort beau. Les Lacs étoient remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils; mais surtout d'une grande quantité de Castors, parceque le voisinage des Iroquois ne permettant point de s'y arrêter long-tems pour la chasse, ces Animaux, à la faveur des guerres qui regnoient continuellement entre les Hommes, jouissoient d'une paix profonde. Le Poisson étoit innombrable, non-seulement dans la Riviere, mais encore dans un grand Lac qu'elle traverse, auquel Champlain donna son nom, qu'il n'a pas cessé de porter. Il a plus de vingt lieues de long, sur dix ou douze de large dans son milieu; & sa figure tire sur l'ovale. Du milieu de ce Lac, on découvre, au Sud & à l'Ouest, de très hautes Montagnes, dont les plus éloignées, qui en sont à vingt-cinq lieues, paroissent presque toujours couvertes de neige; les Vallées qui les séparent, & qui sont très fertiles, étoient alors toutes peuplées d'Iroquois. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'au Sud. Le Lac de Champlain est suivi d'un second Rapide, après lequel on entre dans un autre Lac, qui n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, & qui fut nommé *Lac du Saint Sacrement*.

Lac du Saint
Sacrement.

Les Indiens, qui s'étoient réunis sous le commandement de Champlain, retournerent dans leurs Cantons, c'est-à-dire les Hurons & les Algonquins aux environs de Quebec, & les Montagueux vers Tadoussac, où il les suivit. Aussitôt qu'ils furent à la vue de leurs Cabanes, ils coururent

perent de longs bâtons , auxquels ils attachèrent les chevelures qu'ils avoient eues en partage , & les porterent comme en triomphe : les Femmes accoururent au-devant des Canots ; & se jettant à la nage , elles prirent , des mains de leurs Maris , ces marques de leur victoire , qu'elles s'attachèrent au cou. Les Guerriers en avoient offert une à Champlain , & lui firent present de quelques armes de leurs Ennemis.

Il s'étoit flatté de trouver un Navire à Tadoussac , pour aller rendre compte au Roi de l'état de la Colonie ; mais il ne put s'embarquer qu'au mois de Septembre 1609. Il fut bien reçu à la Cour , & ce fut alors que le nom de Nouvelle France fut donné au Canada. De Monts faisoit ses derniers efforts , pour rentrer dans son Privilege , & n'obtenoit pas plus de faveur ; mais ses Associés ne l'abandonnant point , il parvint encore avant la fin de cette année à faire armer deux Navires : & comme l'établissement de Quebec , s'étoit fait au nom de la Compagnie , qui l'avoit reconnu pour Chef , ce fut de lui que Champlain & Pontgravé reçurent le Commandement de ces deux Vaisseaux. Leur Voïage , qui se fit dans le cours de l'année 1610 , n'eut gueres d'autre effet que de réprimer , par de nouvelles victoires , les barbaries des Iroquois. Champlain , retourné en France l'année suivante , y trouva de Monts absolument ruiné par la mort du Roi. Ce Gentilhomme , aïant perdu , avec son Maître , tout ce qui lui restoit de crédit , ne se vit plus en état de rien entreprendre. Cependant il exhorta Champlain à ne pas perdre courage , & à chercher quelque puissant Protecteur pour la Colonie. Cette idée , que les Associés regretterent de n'avoir pas eue plutôt , fut exécutée d'abord avec succès. Charles de Bourbon , Comte de Soissons , à qui Champlain s'adressa , au nom de la Compagnie , fut sensible à l'opinion qu'on avoit de son crédit. Il se fit donner en effet par la Reine Mere tout l'autorité nécessaire , & nomma Champlain même pour son Lieutenant , avec un pouvoir sans restriction. A la vérité ce Prince mourut peu de tems après ; mais sa mort ne changea rien aux affaires de l'Amérique , parceque la voie étant ouverte , le Prince de Condé se fit honneur de lui succéder. Champlain , confirmé dans son emploi , partit au commencement de l'année 1613 avec Pontgravé. Ils trouverent l'Habitation de Quebec en si bon état , que rien n'y demandant leur présence , ils remonterent jusqu'à Montréal , où Champlain avoit formé , dans son dernier voïage , le projet d'un nouvel Etablissement. On ne nous apprend point si son entreprise étoit avancée ; mais d'autres vues le rappellerent bientôt en France.

Il y conclut , en 1614 , un nouveau Traité d'Association avec des Marchands de Saint Malo , de Rouen & de la Rochelle ; & le Prince de Condé , qui avoit pris le titre de Viceroy de la Nouvelle France , obtint aux Associés des Lettres Patentes , dans lesquelles son nom parut avec cette qualité. Alors Champlain , ne doutant plus qu'une Colonie , à laquelle il venoit d'intéresser tant de Personnes riches , & qui avoit à sa tête le premier Prince du Sang , ne prît enfin la forme qu'il desiroit , y retourna , suivi de quatre Récollets , qui paroissent en avoir été les premiers Directeurs spirituels , & qui devoient être entretenus aux frais de la Compagnie. Malheureusement une guerre des Hurons contre les Iroquois , dans

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
III VOÏAGE.

Le Canada est nommé la Nouvelle France.

AUTRES VOÏAGES DE CHAMPLAIN.

Princes du Sang qui s'en rendent les Protecteurs.

THE
PUBL

ACT
TILDE

NEW YORK
LIBRARY

AND
FOUNDATION

l'Hiver, on se trouva sans bois & sans eau douce. Les chairs salées, auxquelles on fut bientôt réduit, & l'eau de neige fondue, qu'on prit le parti de boire, pour s'épargner la peine d'en aller chercher d'autre dans le Continent, produisirent le Scorbut, qui fit de grands ravages. Enfin; la navigation ne fut pas plutôt libre, que de Monts se hâta de chercher un séjour moins incommode.

Il prit sa route au Sud, & rangea la Côte, qui court Est & Ouest, l'espace de quatre-vingt lieues, depuis la Rivière Saint Jean jusqu'au Kinibekui; puis Nord & Sud, jusqu'à une Pointe que Champlain, dans les courses qu'il avoit faites pendant l'Hiver, avoit nommée *Malebarre*, parceque sa Barque avoit couru risque d'y échouer. Il en avoit même pris possession pour la France, aussi bien que du Cap Cod, ou Cap Blanc, qui est au-delà; ce qui n'empêcha point, comme on l'a vu dans l'article précédent, que les Anglois ne s'y établissent bientôt. Vers la moitié du chemin de Sainte Croix à la Rivière de Kinibeki, on rencontre celle de Pentagouet, qui traverse, par le milieu, ce qu'on nommoit le Norimbeque, & qu'on a représenté longtems comme une belle & puissante Province, quoiqu'il n'y ait jamais eu que quelques Villages d'Etchemins, assez mal peuplés. De Monts n'ayant pu trouver, dans un si long espace, aucun lieu qui lui convînt, prit le parti de retourner à Sainte Croix, où Pontgravé vint le joindre. Ils trouverent cette Habitation en si mauvais état, que de Monts se confirmant dans la résolution de la transférer, prit celle de retourner vers l'Acadie. Ce fut alors qu'étant entré avec Pontgravé, dans un Port, qu'il nomma Port-Roial, il le trouva si convenable à ses vues, qu'il résolut sur-le-champ d'y transporter sa Colonie. Pontgravé, qu'il créa son Lieutenant, fut chargé de cette Commission.

On observe, dans la Description de Port-Roial, qu'il n'a qu'un défaut, sans lequel il seroit un des plus beaux Ports du monde; c'est la difficulté d'y entrer & d'en sortir. La force des Courans & de la Marée ne permet d'y faire entrer qu'un seul Navire à la fois; encore faut-il qu'il y entre la Poupe en avant, avec des précautions infinies. On ajoute que les Brouillards y sont fort fréquens. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de large. Il contient, presqu'au centre du Bassin, une petite Ile qu'on a nommée l'*Ile aux Chevres*, dont les Vaisseaux peuvent approcher de fort près. On n'y trouve, nulle part, moins de quatre à cinq brasses d'eau, & l'entrée en a dix-huit. Le fond y est excellent, & les Navires y sont à l'abri de tous les vents. L'extrémité du Port offre une Pointe qui s'avance entre deux Rivières, & qui ne manque point d'eau pour les Chaloupes. Le climat y est temperé, l'Hiver moins rude, qu'en d'autres parties de la Côte, la chasse abondante & le Païs agréable. Ce sont de vastes Prairies, environnées de grandes Forêts, & toutes les Terres y sont fertiles. Du Port Roial à la Rivière S. Jean, on compte deux lieues; & cette traverse fait la largeur de la Baie Française, qui n'a pas moins de profondeur.

L'entrée de la Rivière de Saint Jean est plus difficile encore, que celle du Port Roial. On recommande aux Navigateurs de prendre sur la droite, sans approcher trop des terres. Ils rencontrent, à la portée du Canon, un

SUITE DE L'E.
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN:
I. VOIAGES

Course de
de Monts.

Il établit les
Francois à Port-
roial.

Situation de ce
Port.

Ile aux Chevres.

Rivière de Saint
Jean, & singula-
rité d'un arbre.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
AUTRES
VOYAGES.

vres, Mines, conformément à l'Ordonnance, les Pêches, &c. Sa Majesté ne se réservant que le ressort de la foi & hommage, avec une Couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de Roi, & les Provisions des Officiers de la Justice souveraine, qui seroient nommés & présentés par les Associés lorsqu'on jugeroit convenable d'y en établir: que Sa Majesté accorderoit aussi le pouvoir de faire fondre des canons, de bâtir & fortifier des Places, de forger toutes sortes d'armes, offensives & défensives, & de faire généralement tout ce qui seroit nécessaire pour la sûreté du Pais & la conservation du Commerce; avec le droit de conce-der des terres, en telle quantité que la Compagnie jugeroit à propos, de leur attribuer des titres, des honneurs, droits & pouvoirs, suivant les qualités, conditions & mérites des Personnes, aux charges, réserves & conditions qu'elle y voudroit joindre; mais que pour l'érection des Duchés, des Marquisats, Comtés & Baronies, on seroit obligé de prendre des Lettres de confirmation du Roi, sur la présentation du Cardinal de Richelieu, Grand-Maitre, Chef, & Sur-Intendant de la Navigation & du Commerce de France: qu'afin que les Associés pussent jouir pleinement & paisiblement de ce qui leur étoit accordé, Sa Majesté révoquoit toutes concessions faites des mêmes Terres & Ports, accordoit pour toujours aux Associés le trafic des Cuirs, Peaux & Pelleteries; & pour quinze années seulement, à commencer au premier de Janvier 1628, tout autre Commerce par terre ou par mer dans l'étendue actuelle du Pais & autant qu'il pourroit s'étendre, à la réserve de la pêche des Morues & des Baleines, qui seroit libre à tous les Sujets de la Couronne; révoquant toute autre concession contraire, & nommément les Articles accordés aux de Caen & leurs Associés, sous peine de confiscation des Vaisseaux & des Marchandises, au profit de la Compagnie: que cependant tous les François habitués dans les mêmes lieux, qui ne seroient nourris ni entretenus aux dépens de la Compagnie, pourroient faire librement la traite des Pelleteries avec les Indiens, à condition qu'ils ne vendroient les peaux de Castors qu'aux Facteurs de la Compagnie, qui seroient obligés d'acheter les bonnes sur le pié de quarante sols tournois la piece, avec défense de les vendre à d'autres sous peine de confiscation: que le Roi seroit présent, aux Associés, de deux Vaisseaux de guerre, du port de deux à trois cens tonneaux, mais sans provisions; & que si ces Vaisseaux venoient à périr, la Compagnie les remplaceroit à ses frais, hors le cas où ils seroient pris par les Ennemis de l'Etat en guerre ouverte: que si la Compagnie manquoit à faire passer, dans les dix premières années, au moins quinze cens François de l'un & l'autre sexe, elle restitueroit à Sa Majesté la somme à laquelle seroient estimés les deux Vaisseaux de guerre; & que si, dans les cinq années suivantes elle manquoit encore de faire passer le même nombre d'Hommes & de Femmes, sauf le cas de la prise des Vaisseaux en guerre, elle feroit la même restitution, & seroit privée du Commerce accordé par les articles: qu'il lui seroit permis d'embarquer, dans ces deux Vaisseaux, des Capitaines, des Soldats & des Matelots, mais à condition que sur sa nomination, les Capitaines prendroient leurs Commissions de Sa Majesté, aussi-bien que les Com-

mandans des Places & Forts, déjà construits ou à construire; & qu'à l'égard des autres Vaisseaux entretenus par les Associés, le commandement en seroit donné, suivant l'usage, à ceux qu'ils voudroient choisir: que Sa Majesté seroit aussi présent à la Compagnie de quatre coulevrines de fonte verte, accordées auparavant à celle des Moluques: que pour l'encouragement des Arts & des Manufactures, tous Artisans, du nombre de ceux que la Compagnie s'engageoit à faire passer, retournant en France après avoir exercé leurs métiers pendant six ans dans la Colonie, seroient réputés Maîtres, & pourroient tenir Boutique ouverte dans Paris & toutes les autres Villes: que les Marchandises venant du même Pais & manufacturées par l'industrie des François seroient exemptes pendant quinze ans d'impôts & de subsides, dans toutes les parties du Roïaume; & que de même les munitions de guerre, les vivres & toutes les choses nécessaires pour l'aviuaillement & les embarquemens qui regarderoient la Nouvelle France, jouiroient aussi long-tems des mêmes exemptions: que toutes Personnes, Ecclésiastiques, Nobles, Officiers, & autres, sans distinction d'état & de qualité, pourroient entrer dans la Compagnie, sans déroger aux Privilèges de leurs Ordres; que les Associés mêmes pourroient recevoir ceux qui se présenteroient; que s'il s'en trouvoit qui ne fussent pas Nobles d'extraction, Sa Majesté en canoniseroit jusqu'à douze, qui entreroient aussi-tôt dans tous les Privilèges de la Noblesse, & dont la condition passeroit à leurs Enfans; & que Sa Majesté fourniroit, dans cette vue, douze Lettres de Noblesse, signées, scellées & expédiées, avec les noms en blanc, pour être distribuées par le Cardinal Grand-Maître à ceux qui lui seroient présentés par la Compagnie: que les Descendans des François habitués dans la Nouvelle France, & les Sauvages amenés au Christianisme, seroient réputés Naturels François, pourroient en cette qualité venir habiter en France, y acquérir des terres, tester, succéder, recevoir des Legs & des Donations, comme les vrais originaires & regnicoles François, sans aucunes Lettres de Déclaration, ou de Naturalité: enfin que s'il arrivoit quelque guerre, étrangère ou domestique, qui mit obstacle à l'exécution de ces Articles, Sa Majesté accorderoit une continuation de délai, telle qu'on la jugeroit à propos dans son Conseil, seroit expédier & ratifier toutes Lettres nécessaires, & dans le cas d'opposition s'en réserveroit la connoissance à elle-même. On ajoutoit que si les Associés reconnoissoient dans la suite qu'il fût besoin d'expliquer ou d'étendre quelques-uns des Articles, ou d'y en ajouter de nouveaux, Sa Majesté y feroit pourvoir; qu'elle leur permettoit aussi de dresser des Articles de Compagnie, avec les Reglemens & les Ordonnances qu'ils jugeroient nécessaires pour le maintien de leur Société, & qui étant une fois approuvés par le Grand-Maître, revêtus de l'Autorité royale & enregistrés, seroient inviolablement gardés à l'avenir, tant par les Associés, que par les Habitans établis de la Nouvelle France, ou par ceux qui s'y établissent dans la suite.

Ces Articles, signés, le 19 d'Avril 1627, par le Cardinal de Richelieu & par ceux qui avoient présenté le projet, furent approuvés du Roi, & publiés en forme d'Edit. Ensuite le Duc de Ventadour aiant remis sa charge

SUITE DEL'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
AUTRES
VOÏAGES.

Le Cardinal de
Richelieu & le
Maréchal d'Effiat
Chefs de la Com-
pagnie.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
CHAMPLAIN.

AUTRES
VOIAGES.

Obstacles qui
arrêtaient long-
temps la Compa-
gnie.

Les Anglois sur-
prennent Québec.

On doute en
France, s'il doit
être conservé.

Raisons pour
& contre.

de Viceroy, la Compagnie, qui prit le titre de Compagnie de Nouvelle France, se trouva bien-tôt composée de cent sept Associés, dont le Cardinal de Richelieu, & le Maréchal d'Effiat, Sur-Intendant des Finances, furent déclarés les Chefs. On comptoit de ce nombre le Commandeur de Razilly, Champlain, l'Abbé de la Magdeleine, & plusieurs autres Personnes de condition. Le reste étoit d'habiles Négocians, & de riches Bourgeois des principales Villes du Roïaume.

On ne douta plus que la Nouvelle France, soutenue par une Compagnie si puissante, ne devînt un des principaux objets de l'attention du Ministère. Cependant l'exécution de l'Edit du Roi fut suspendue pendant quelques années. Les Anglois, prenant occasion du Siege de la Rochelle pour commettre des Hostilités contre la France, quoique les deux Couronnes fussent en paix, surprirent la Colonie & se saisirent des premiers Convois qui y furent envoyés. Cette disgrâce refroidit une partie des Associés, jusqu'à leur faire mettre en doute si l'on avoit fait une perte réelle, & s'ils devoient presser la Cour de demander la restitution de Québec. Les objections & les réponses semblent mériter d'autant plus d'attention, qu'elles font connoître les véritables vues de la France, dans tout ce qu'elle a fait depuis pour se conserver cet Etablissement. Les uns représentoient que le climat y étoit trop dur, que les avances excédoient le retour, & que le Roïaume ne pouvoit peupler un País si vaste sans s'affoiblir beaucoup.

» D'ailleurs, disoient-ils, comment le peupler ? Et de quelle utilité peut-il
» être, s'il n'est pas peuplé ? Les Indes Orientales & le Brésil ont dépeu-
» plé le Portugal. L'Espagne voit plusieurs de ses Provinces presque désér-
» tes, depuis la conquête de l'Amérique. A la vérité, ces deux Monar-
» chies ont été dédommagées par d'autres avantages, si la perte des Hom-
» mes peut se compenser : mais depuis cinquante ans que nous connois-
» sons le Canada, qu'en avons-nous tiré ? Il ne peut donc être d'aucune
» utilité pour nous ; ou, du moins, il faut convenir que notre Nation n'est
» pas propre à tirer parti de ces Etablissements. Enfin, l'on s'en est bien
» passé jusqu'ici ; & peut-être les Espagnols mêmes voudroient-ils être à
» recommencer. Qui ne sait que Charles-Quint, avec tout l'or & l'argent
» qu'il tiroit du Pérou & du Mexique, n'a jamais pu entamer la France,
» & qu'il a vu souvent échouer toutes ses entreprises, faute de paiement
» pour ses Troupes ; tandis que François I, son Rival, trouvoit dans ses
» coffres de quoi se relever de ses pertes, & faire tête à un Prince dont
» l'Empire étoit plus vaste que celui des premiers Césars ? Faisons valoir
» la France, conservons-y les Hommes, profitons des avantages qu'elle
» a pour le Commerce, mettons en œuvre l'industrie des Habitans ; &
» nous verrons entrer dans nos Ports toutes les richesses de l'Asie, de l'A-
» frique & du Nouveau Monde. A ces raisons, d'autres répondoient que
le climat de la Nouvelle France ne manqueroit pas de s'adoucir, à me-
sure que le País seroit découvert, & qu'on n'en pouvoit gueres douter,
puisque'elle est située sous les mêmes Paralleles que les Régions les plus
tempérées de l'Europe : que le climat en est sain, le terroir fertile, &
qu'avec un travail modique on peut s'y procurer toutes les commodités de
la vie ; qu'il ne falloit pas juger de la France, comme de l'Espagne &

du Portugal, deux Etats que la guerre des Maures & leur retraite avoient épuisés d'Hommes avant la Découverte des deux Indes, & qui, malgré ces pertes, avoient entrepris de peupler d'immenses Régions; que loin de tomber dans les mêmes fautes, on devoit ne faire passer, tous les ans, en Amérique, qu'un petit nombre de Familles, n'y envoyer que des Soldats réformés, avec des Filles tirées des Hôpitaux, & placer les Habitans de maniere qu'elles pussent s'étendre, à mesure que les Habitans s'y multiplieroient; qu'on avoit déjà l'expérience que les Femmes Françoises y sont fécondes, que les Enfans s'y élèvent sans peine, qu'ils y deviennent robustes, bien faits, & d'un très beau sang: que la seule Pêche des Morues étoit capable d'enrichir le Roïaume, qu'elle ne demandoit pas de grands frais, & que c'étoit une excellente École pour former des Mariniers; mais que pour en tirer tout l'avantage qu'elle peut produire, il falloit la rendre sédentaire, c'est-à-dire y occuper les Habitans mêmes de la Colonie: que les Pelleteries pouvoient devenir un objet aussi considérable, si l'on avoit l'attention de n'en pas épuiser la source, pour s'enrichir tout d'un-coup: qu'on pouvoit employer, pour la construction des Vaisseaux, les plus belles Forêts du Pais: enfin que le seul motif d'empêcher que les Anglois ne se rendissent trop puissans dans cette partie de l'Amérique, en joignant les deux bords du Fleuve Saint Laurent à leurs possessions, étoit plus que suffisant pour engager la Cour à se faire restituer Quebec. A l'objection du peu de progrès qu'on avoit fait en Canada depuis cinquante ans, Champlain répondit qu'il venoit uniquement de la mauvaise conduite des Sociétés particulieres.

Les motifs d'honneur & de Religion se joignirent aux raisons de politique & d'intérêt, pour déterminer Louis XIII à ne pas abandonner aux Anglois l'ouvrage de tant d'années. On employa les Négociations; & pour leur donner plus de force, on arma six Vaisseaux, sous les ordres du Commandeur de Razilly. Le Traité de restitution fut signé à Saint Germain en Laie, le 29 de Mars 1630; & l'Acadie y fut comprise, avec l'Île Roïale, qu'on nommoit encore l'Île du Cap Breton. On juge que la facilité des Anglois, à restituer l'Acadie, vint de ce qu'ils n'avoient pas encore pris de mesures pour s'y établir, & de son éloignement de la Nouvelle Angleterre, où la prudence les obligeoit de se fortifier avant que de penser à de nouvelles entreprises. Cependant, dès l'année 1621, la Cour de Londres avoit accordé au Comte de Sterling tous les Pais enlevés aux François; & ce Seigneur y envoya, l'année suivante, un Officier, pour y jeter les fondemens d'une Habitation: mais cet Envoyé, étant parti trop tard, fut obligé de passer l'Hiver dans le Port de Saint Jean, en Terre-Neuve. Delà il se rendit en Acadie, mais ce ne fut que pour entrer dans le Port au Mouton, dont il changea le nom en celui de Baie de Saint Luc, & deux lieues plus loin dans un autre, qu'il nomma le Joli Port, *Pretty Port*, ou le Port Noir, *Black-Port*. Il reprit ensuite la route de Terre Neuve, d'où il retourna bien-tôt en Angleterre; & l'on ignore ce qui empêcha le Comte de Sterling de pousser plus loin cette entreprise: mais après la conclusion du Traité de Saint Germain, le Commandeur de Razilly & d'autres François y formerent de nouveaux Etablissemens.

SUITE DE L'É
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.

AUTRES
VOYAGES.

Quebec & l'Acadie sont restitués aux François.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.
AUTRES
VOIAGES.

Accroissement
& confirmation
de l'établissement
de la Nouvelle
France.

DECOUVERTE
DU MISSISSI-
PI, ET VOIA-
GE DU PERE
MARQUETTE.

Elle est entre-
prise par le Pere
Marquette & Jo-
lyet.

Leur départ &
leur route.

La Compagnie étant rentrée alors dans tous ses droits, on vit partir une Flotte nombreuse pour la Nouvelle France, avec tout ce qui pouvoit servir, non-seulement à réparer les maux que la Colonie avoit soufferts, mais à la mettre en état de n'y jamais retomber. Champlain en fut nommé Gouverneur Général. On s'attacha une partie des Sauvages par le lien de la Religion; & les armes furent employées heureusement, pour éloigner ceux qui s'obstinèrent à rejeter l'Evangile. Le College de Jésuites, fondé à Quebec par la Maison de Gamache, & d'autres Institutions Religieuses qui s'y firent successivement, ne contribuerent pas moins à l'ornement de cette Ville qu'à l'affermissement de la foi & du bon ordre dans les Nations converties. On forma de nouveaux Etablissements, qui se peuplerent par degrés. Celui de Mont-real, aujourd'hui si florissant, prit une forme solide en 1642; & depuis l'Île de ce nom jusqu'à Quebec, les bords du Fleuve Saint Laurent furent enrichis de belles Habitations. Mais c'est assez, pour répondre au titre de cet article, d'avoir conduit le Lecteur jusqu'à la perfection de l'Etablissement. Tout ce qui regarde ce Pais, les Villes & les Habitans, sera rappelé dans la Description générale, & dans les Relations particulieres de quelques Voïageurs. Ici nous continuerons de suivre les découvertes & l'origine des Colonies.

Celle de la Nouvelle France s'étoit accrue & fortifiée pendant une longue suite d'années; lorsqu'en 1670, sous le Gouvernement de M. le Comte de Frontenac & l'Intendance de M. Talon, quelques François du Pais entreprirent de faire de nouvelles découvertes. On savoit, par le rapport des Sauvages, qu'il y avoit, à l'Occident, un grand Fleuve, nommé Michassipi par les uns & Mississipi par les autres, qui ne couloit, ni au Nord, ni à l'Est; d'où l'on concluoit qu'il devoit se rendre dans le Golfe du Mexique s'il avoit son cours au Sud, ou dans la Mer du Sud s'il alloit se décharger à l'Ouest; & l'on ne pouvoit douter qu'il n'y eût beaucoup d'avantages à tirer de l'une ou l'autre navigation. M. Talon, qui avoit obtenu la liberté de retourner en France, ne voulut pas quitter l'Amérique sans en avoir fait éclaircir un point de cette importance. Il en chargea le P. Marquette, Missionnaire Jésuite, qui avoit déjà parcouru presque toutes les Contrées du Canada, où sa vertu l'avoit fait respecter des Sauvages, & un Bourgeois de Quebec, nommé Jolyet, homme d'esprit & d'expérience.

Ils partirent ensemble (54) de la Baie du Lac Michigan, s'embarquerent sur la Riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent jusqu'assez près de sa source, malgré les Rapides qui en rendent la navigation fort pénible. Ensuite, l'ayant quittée pour marcher quelque tems, ils se rembarquerent sur l'Ouisconsin; & s'avancant toujours à l'Ouest, ils se trouverent sur le Mississipi, vers les quarante-deux degrés & demi de Latitude du Nord. Ce fut le 17 de Juin 1673 qu'ils entrèrent dans ce fameux Fleuve, dont la largeur, & surtout la profondeur, leur parut répondre à l'idée qu'ils en avoient prise sur le récit des Sauvages. En se

(54) Nous avons la Relation de leur Voïage, sous le titre de Découverte de quelques Pais & Nations de l'Amérique Septentrionale dans un Recueil de Thevenot, publié à Paris chez Moette, en 1687. in-4°.

laissant conduire au courant, qui n'est encore ici que d'une rapidité médiocre, ils ne furent pas longtems sans rencontrer trois Bourgades de la Nation des *Illinois*, situées au-dessous de l'endroit où le *Missouri*, que le P. Marquette nomme *Pekitanoni* dans sa Relation, joint ses eaux à celles du *Mississipi*. Ils en furent d'autant mieux reçus, que ces Sauvages redoutant les *Iroquois*, qui commençoient à faire des incursions dans leur Pais, apprirent avec joie le secours qu'ils pouvoient esperer de l'alliance des François. Les deux Voïageurs continuerent leur route, après quelques jours de repos, & descendirent le Fleuve jusqu'au Pais des *Akanas*, vers les trente-trois degrés de Latitude. Alors, commençant à manquer de vivres, considerant qu'avec trois ou quatre Hommes sa prudence ne leur permettoit pas de s'engager trop loin dans un Pais dont ils ne connoissoient pas les Habitans, & d'ailleurs ne pouvant plus douter que le *Mississipi* ne se déchargât dans le Golfe du Mexique, ils retournerent aux *Illinois*, ils entrèrent dans la Riviere de même nom, & la remontèrent jusqu'à *Chicagou*, sur le Lac *Michigan*, d'où ils étoient partis. Là, ils se séparèrent; le P. Marquette pour demeurer chez les *Miamis*, Nation puissante qui habitoit le fond du Lac; & Jolyet pour aller rendre compte de leur Voïage à *Quebec*.

Ce n'étoit pas la premiere liaison que les François avoient faite avec les *Miamis*. M. Talon, qui s'étoit fait une étude de bien établir les droits de la Couronne dans toutes les parties du Canada, avoit déjà fait assembler des Députés d'un grand nombre de Nations de l'Ouest & du Nord, qui s'étoient volontairement soumises à la France; & *Saint Lufson*, Subdélégué de l'Intendance de *Quebec*, s'étoit rendu au *Sault de Sainte Marie*, chargé d'une Commission spéciale pour prendre possession, au nom du Roi, de tous les Pais occupés par ces Peuples. Les *Miamis*, qui étoient du nombre, firent un accueil plein d'affection au P. Marquette. Ce Missionnaire mourut parmi eux en 1675, après avoir employé quatre ans à leur conversion.

Sa mort & le départ de M. Talon firent perdre de vue le *Mississipi* jusqu'en 1676. Enfin un autre François, qui étoit depuis quelques années en Amérique, & qui n'y étoit passé que pour s'enrichir, ou se distinguer par quelque entreprise honorable, comprit qu'il n'en pouvoit trouver de plus belle occasion. Il se nommoit Robert *Cavelier*, sieur de la Salle. Sa jeunesse s'étoit passée chez les *Jésuites*, & les engagements qu'il avoit pris dans cet Ordre l'avoient exclu de l'héritage de sa Famille. Il avoit de l'esprit & de la résolution; mais on lui attribue un excès de hauteur & de dureté, qui l'empêcha de recueillir le fruit de ses travaux.

Son premier projet avoit été de chercher un passage au Japon, ou à la Chine, par le Nord ou par l'Ouest du Canada; & quoique dépourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour un si grand dessein, il s'en occupoit uniquement, lorsque Jolyet revint à *Montréal* avec la nouvelle de sa Découverte. Non-seulement la Salle ne douta point, après l'avoir entendu, que le *Mississipi* n'allât se rendre dans le Golfe du Mexique, mais il espéra qu'en remontant ce Fleuve au Nord, il pourroit découvrir le premier objet de ses recherches. Le Comte de *Fronzenac*, dont il avoit obtenu l'a-

SUITE DE L'ÉTABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

LE P. MARQUETTE. 1673.

Droits de la France établis dans le Canada.

VOIAGE DE CAVELIER DE LA SALLE. 1676.

Son caractère.

Son premier projet.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CHEVALIER
DE LA SALLE.

1676.

Faveurs qu'il
reçoit à la Cour
de France.

1678.
Il part avec le
Chevalier Tonti.

Son ardeur &
ses préparatifs.

1679.
Divers accidens
qui le retardent.

mitié, l'assura de son secours, & lui conseilla de repasser en France, pour communiquer son dessein au Gouvernement. Il partit sur le premier Vaisseau.

En arrivant à la Cour, il apprit la mort de M. Colbert, & ce contre-tems lui fit craindre pour le succès de son Voïage : mais aiant remis ses Lettres au Marquis de Seignelay, qui avoit succédé au Département de la Marine, ce Ministre fut si satisfait de son esprit & prit tant de goût pour ses ouvertures, qu'il lui fit obtenir du Roi toutes sortes de faveurs. Sa Majesté lui fit expédier des Lettres de Noblesse, lui accorda la Seigneurie de Catarocouy, proche du Lac Ontario, avec le Gouvernement d'un Fort du même nom, dont il pouvoit tirer de l'utilité pour ses vues, & le revêtit d'un pouvoir fort étendu, pour le Commerce & pour la continuation des découvertes. Le Prince de Conti, près duquel il avoit trouvé de l'accès, devint un de ses plus ardens Protecteurs, & ne lui demanda point d'autre reconnaissance que d'associer à l'entreprise un Homme qu'il honoroit de sa protection. C'étoit le Chevalier de Tonti, frere d'un Officier militaire de la Nouvelle France, & Fils du célèbre Auteur de la Tontine. La Salle regarda cette demande du Prince comme une nouvelle faveur, & n'eut en effet qu'à se louer des services de Tonti, sous le nom duquel nous avons une Relation de ses Voïages (*). Il avoit servi en Sicile avec honneur; il y avoit même eu la main emportée d'un éclat de Grenade: mais il s'en étoit fait mettre une de fer, dont il se servoit fort adroitement.

Ils s'embarquèrent tous deux à la Rochelle, le 14 de Juillet 1678, avec trente Hommes, entre lesquels ils n'avoient pas négligé de prendre des Pilotes & des Ouvriers. Leur navigation fut heureuse. Ils s'arrêtèrent peu à Quebec, dans l'impatience de se rendre au Fort de Catarocouy. Le premier soin de la Salle fut de réparer cette Place, qui n'avoit que des pieux pour défense, & de faire construire une Barque. Ensuite s'étant avancé jusqu'à Niagara, il y traça un autre Fort, dont il confia la garde au Chevalier de Tonti, avec trente Hommes. Il laissa ses ordres pour la construction d'une seconde Barque, à l'entrée du Lac Erié, au-dessus de la chute de Niagara, tandis que parcourant à pié tout le Canton de *Tsonontouan*, il fit, pendant tout le reste de l'Hiver, quantité de courses, qui n'eurent point d'autre objet que le Commerce des Pellereries. Une expédition, telle qu'il la méditoit, ne demandoit pas peu de secours; & c'étoit pour ne les devoir qu'à lui-même, qu'il vouloit commencer par augmenter sa Fortune. Il revint par terre à Catarocouy, d'où il envoya sa Barque à Niagara, chargée de provisions & de Marchandises. Elle continua de faire heureusement quelques autres Voïages; mais s'étant un jour trop approchée de terre, elle s'y brisa.

Cette disgrâce ne le déconcerta point. La Barque, qu'il avoit fait construire à l'entrée du Lac Erié, se trouvant prête au mois d'Août 1679, il s'y embarqua, avec quarante Hommes, & prit la route de Michillimackinac. Une rude tempête, qu'il essuya dans cette traversée, dégoûta une grande partie de ses gens, jusqu'à les faire désertir: mais le Chevalier de Tonti, qui avoit pris une autre route, eut le bonheur de les rencontrer, & les engagea presque tous à le suivre. De Michillimackinac, la

(*) On verra, ci-dessous, l'idée qu'il en faut prendre.

Barque passa dans la Baie, d'où elle fut renvoyée chargée de Pelleteries à Niagara. La Salle se rendit, en Canot, à la Riviere de Saint Joseph, & retourna bientôt à Catarocouy, où il apprit la perte de sa seconde Barque. On rapporte que les Sauvages, l'apercevant sur leurs Lacs, se crurent perdus s'ils ne faisoient abandonner aux François l'idée de les visiter avec des Bâtimens de cette grandeur; que les Iroquois, surtout, profiterent de l'occasion pour jeter de la défiance parmi les Nations Algonquines, & qu'une Troupe d'Outaouais, aiant vu la Barque à l'ancre dans une Anse, y accourut, sous prétexte de voir un spectacle si nouveau pour les Habitans du Pais; qu'avec la confiance qu'on a pour des Alliés, on leur permit de monter à bord, où il ne se trouvoit que cinq ou six Hommes, qui furent égorgés par ces Barbares; & que les Assassins, après avoir enlevé toute la charge du Bâtiment, y mirent le feu.

Ce malheur en eut un autre à sa suite. La Nation, dont la Salle se promettoit le plus pour le succès de son entreprise, étoit celle des Illinois, alors très nombreuse, & qui occupoit plusieurs Postes dont on pouvoit faire des Entrepôts commodes entre le Canada & le Mississipi. Le Chevalier de Tonti s'étoit avancé de ce côté là, pour mettre ces Indiens dans ses intérêts, & n'avoit pas eu de peine à réussir; mais aiant peu de monde avec lui, il ne put garantir ses nouveaux Alliés d'une incursion des Iroquois, qui les surprirent presque sous ses yeux, & qui en massacrèrent un très grand nombre. La Salle arriva dans ces circonstances, & n'eut pas peu de peine à ménager l'esprit des Illinois, que leur disgrâce avoit refroidis pour les François. Ses chagrins augmentèrent bientôt par la perte d'une partie de ses gens, & de ceux mêmes sur lesquels il faisoit le plus de fond. Ces Perfides étoient convenus de l'empoisonner; mais ils furent découverts, & se déroberent au châtimement par la fuite. Sa seule ressource, pour les remplacer, fut d'engager à son service une troupe de jeunes Illinois, avec lesquels il résolut, malgré tant d'obstacles, de commencer sérieusement ses découvertes.

Il chargea d'abord un François, nommé Dacan, & le Pere Hennepin, Récollet, qu'il avoit amené de Quebec, de remonter le Mississipi au-dessus de la Riviere des Illinois, & s'il étoit possible, jusqu'à sa source. Ces deux Voyageurs partirent du Fort de Crevecoeur le 28 de Février 1680. Ils entrèrent dans le Mississipi, & le remonterent jusqu'aux quarante six degrés de Latitude du Nord. Là ils furent arrêtés par une chute d'eau assez haute, qui prend toute la largeur du Fleuve, & que le P. Hennepin nomme le Sault de Saint Antoine de Padoue. Ils tomberent alors entre les mains d'une Nation Indienne, nommée les *Sious*, qui les retint assez longtems Prisonniers, mais sans leur faire aucun mauvais traitement, & qui les rendit à d'autres François, arrivés du Canada. L'Historien de la Nouvelle France ne paroît pas persuadé qu'ils aient continué leur Voyage jusqu'à la source du Mississipi (55), & les fait retourner du Sault de Saint

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1679.

Mauvais sort d'une Barque Française.

1680. La Salle fait remonter le Mississipi.

Difficultés sur la Relation de ce Voyage,

(55) Il traite de Roman la Relation du P. Hennepin, qui leur fait rencontrer plusieurs Habitations Françaises sur ce Fleuve, trouver sa source sur une haute Montagne, & pousser

leur course jusqu'au Lac des *Assinibois*; il porte le même jugement des Missions de Récollets, qu'on trouve marquées en plusieurs endroits sur les Cartes, & qui désignent tout

H h h h ij

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAVELIER
DE LA SALLE.
1680.

Nouveaux ob-
stacles qui arrê-
tent la Salle.

Antoine » pour descendre le Fleuve jusqu'à la Mer, d'où ils retournerent, dit-il, au Fort de Crevecoeur, sans qu'il leur fût rien arrivé de » considérable.

Quelque jugement qu'on en doive porter, de nouveaux embarras, survenus à la Salle après leur départ, le retinrent dans son Fort de Crevecoeur jusqu'au mois de Novembre, & l'obligerent ensuite de retourner à Catarocouy. Dans cette route, ayant remarqué sur la Rivière des Illinois un lieu qui lui parut fort avantageux pour la construction d'un nouveau Fort, il en traça le plan, & fit venir le Chevalier de Tonti, qu'il chargea de l'exécution. Mais à peine l'ouvrage fut commencé, que Tonti, informé du soulèvement des François dans le Fort de Crevecoeur, se vit dans la nécessité d'y courir. Il n'y trouva que sept ou huit Hommes, abandonnés par leurs Compagnons, qui avoient pris la fuite avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter. De nouvelles hostilités des Iroquois lui faisant craindre de ne pouvoir s'y défendre, il en tira les huit François, pour aller passer l'Hiver avec eux dans la Baie du Lac Michigan.

La Salle, qui n'avoit pu recevoir aucun avis de cette retraite, fut extrêmement surpris, au Printemps de l'année suivante, lorsqu'étant allé au Fort de Crevecoeur, il le vit désert. Quoiqu'il n'eût pas un grand nombre d'Hommes, il trouva le moyen d'y mettre une nouvelle Garnison, & de faire travailler au second Fort, qu'il avoit tracé, l'année précédente, sous le nom de Fort Saint Louis. Ensuite s'étant rendu à Michillimackinac, où Tonti étoit arrivé avec sa Troupe, ils en partirent ensemble, vers la fin d'Août, pour Catarocouy. Trois mois se passèrent, soit à faire de nouvelles levées de François, soit à rassembler des provisions. Enfin la Salle prit la route des Illinois, avec tout son monde; & trouvant ses deux Forts dans l'état où il les avoit laissés, il ne pensa plus qu'à l'exécution du projet que tant de malheurs & de contretems avoient retardé.

1682.
La Salle descend
le Fleuve du Mis-
sissipi jusqu'à
l'embouchure.

Ce fut au commencement de l'année 1682, qu'il descendit la Rivière des Illinois; & le 2 de Février, il se trouva sur le Fleuve Mississipi. Le 4 de Mars, il prit possession, avec toutes les formalités ordinaires, du Pais des Akanfas; & le 9 d'Avril, il reconnut l'embouchure du Fleuve. On verra, dans les Relations particulières, quelques autres circonstances de ce Voïage; mais elles y sont mêlées de tant d'erreurs, qu'il n'y a de bien certain que ce qu'on en vient de rapporter. Après avoir achevé cette importante découverte, avec le soin d'établir, par des prises de possession, auxquelles on ne pouvoit rien opposer (56), les droits de la France sur tout le

au plus, dit-il, des lieux où le Pere Hennepin a dit la Messe, ou planté des Croix. Il ajoute que ce Religieux ne savoit pas un mot des Langues de tous ces Peuples, & ne s'est arrêté chez aucun, que pendant sa captivité chez les Sious. En effet, la source du Mississipi est encore inconnue; le Lac des Assinibois est fort éloigné des lieux où les deux Voïagers avoient été, & les François n'avoient alors aucun Etablissement

sur les bords du Fleuve qu'ils descendirent. Il est même assez difficile de comprendre comment ils purent aller jusqu'à son embouchure, le descendre, & le remonter jusqu'aux quarante-six degrés, demeurer Prisonniers chez les Sious pendant plusieurs mois, & cela dans l'espace de moins d'une année. *Histoire de la Nouvelle France*, t. 2. p. 461.

(56) On a déjà vu que Ferdinand Soto avoit

tours connu d'un des plus grands Fleuves du Monde , la Salle se rembarqua , l'onzieme jour d'Avril , & remonta heureusement jusqu'aux Illinois , d'où étant allé passer l'Hiver à la Baie , il ne put arriver , à Quebec , qu'au Printems de l'année suivante. Quelques mois après , il quitta la Nouvelle France , pour aller rendre compte de son Expédition à la Cour.

Quelques mauvais offices que ses Ennemis lui eussent rendus par leurs Lettres , il y fut reçu avec de si hautes marques d'estime , qu'elles l'encouragerent à proposer au Ministre le dessein qu'il avoit formé de reconnoître par Mer l'embouchure du Mississipi , pour en fraier le chemin aux Vaisseaux François , & pour y commencer un Etablissement. Non-seulement son projet fut approuvé , mais il fut chargé des préparatifs.

Sa Commission portoit que tous les François & les Sauvages , depuis le Fort Saint Louis des Illinois jusqu'à la Nouvelle Biscaie , seroient sous ses ordres ; que le Commandant de l'Escadre , qui le porteroit de France en Amérique , se conduiroit par ses conseils sur la route , & lui donneroit , à son débarquement , tous les secours qui pourroient s'accorder avec la conservation des Vaisseaux du Roi. Quatre Bâtimens de différentes grandeurs furent armés à Rochefort , & l'on y embarqua deux cens quatre-vingt personnes , en y comprenant les Equipages. Le reste étoit composé , d'une Famille Canadienne (57) , de cent Soldats , de trente Volontaires , dont plusieurs étoient Gentilshommes , de quelques Filles , & d'un certain nombre d'Engagés & d'Artisans. Mais on avoue que ce choix fut fait avec peu de soin. La plupart des Soldats étoient des Misérables , réduits à l'aumône ; plusieurs étoient estropiés ou contrefaits , & ne savoient pas manier un Fusil. Les Ouvriers ne valoient pas mieux ; & l'expérience fit connoître qu'il n'y en avoit pas un qui entendît sa profession. Entre les Volontaires , on comptoit deux Neveux de la Salle , nommés *Cavelier* & *Moranget* , dont le premier n'avoit pas plus de quatorze ans ; trois Ecclésiastiques de Saint Sulpice , l'un Frere , l'autre Parent de la Salle , & le troisieme nommé *Majulle* ; quatre Récollets , qu'on nomme aussi ; le Pere *Mambré* , qui avoit accompagné la Salle dans ses découvertes ; le Pere le Clerc , qui avoit passé quelque-tems en Canada ; le Pere *Douay* & le Pere *Marquet* , destinés , les uns à demeurer dans le nouvel Etablissement , les autres à faire des Missions parmi les Sauvages ; mais le quatrieme , étant tombé malade dès le premier jour de la navigation , fut débarqué & dispensé du Voiage ; enfin un Bourgeois de Rouen , nommé *Joutel* , à qui la Salle reconnut tant de probité & d'intelligence , qu'il en fit comme son Intendant. Les quatre Bâtimens étoient le *Joli* , Fregate d'environ quarante Canons ; une autre Fregate de six Canons , nommée la *Belle* , que le Roi avoit donnée à la Salle ; la Flutte l'*Aimable* , du port de trois cens tonneaux , sur laquelle étoient tous ses effets , & une Caiche de trente tonneaux , chargée de munitions & de Marchandises. Le Commandant de la

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1683.

Son retour en France.

Il entreprend de visiter le Mississipi par Mer.

Sa Commission & ses préparatifs.

traversé plus d'une fois le Mississipi , que les Espagnols nommoient *Cucagua* ; mais il n'y fit aucun établissement. Voyez l'Histoire de la Compagnie de la Floride , traduite de l'Espagnol , par Citty de la Guette. (57) Dont le Chef se nommoit *Talon*. (58) On a de lui une Relation fort estimée.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CAVELIER DE LA SALLE.
1684.

Départ de l'Escadre.

Fâcheux démêlés entre lui & le Commandant.

Erreurs & embarras de la Route.

1685.

On passe au-delà du Mississipi.

On se trouve, sans le savoir, dans la Baie de Saint Bernard.

La Salle prend le parti d'y débarquer.

Nouvelle disgrâce qui lui arrive.

Fregate Royale, nommé de *Beaujeu*, avoit pour Lieutenant le Chevalier d'*Here*, & *Duhamel* pour Enseigne.

Cette petite Escadre partit de la Rochelle, le 24 de Juillet 1684, avec la Flotte des Iles & du Canada, qui devoit faire voile sous les ordres du Commandant, jusqu'à la vue des Terres d'Espagne. Elle en fut séparée par un accident, qui la retarda de cinq ou six jours, mais qui ne l'empêcha point d'arriver le 16 d'Août à la vue de Madere. Quelques jalouses d'autorité, qui s'éleverent entre le Commandant & la Salle, firent mal augurer du succès d'une entreprise dont ils devoient partager l'honneur, surtout lorsqu'elles eurent causé la perte de la Caiche, qui fut enlevée, à la Côte de Saint Domingue, par deux Pyrogues Espagnoles. Cependant, après avoir relâché dans un Port François de cette Ile, on doubla heureusement la Pointe Occidentale de Cuba; & le 28 de Septembre on découvrit les Terres de la Floride.

On avoit dit, à la Salle, que dans le Golfe du Mexique les courans portoient à l'Est; d'où il conclut que l'embouchure du Mississipi devoit être encore bien loin à l'Ouest. Cette erreur causa toutes ses disgrâces. Elle le fit tourner de ce dernier côté: mais il avançoit peu, parceque de tems en tems il s'approchoit de la terre, qu'il se voioit obligé de suivre à vue, pour découvrir ce qu'il cherchoit. Le 10 de Janvier 1685, il se trouva, comme on l'a conjecturé depuis, assez proche de l'embouchure du Fleuve; mais persuadé qu'il étoit par le travers des Apalaches, il passa outre, sans y envoyer même sa Chaloupe. Quelques jours après, sur quelques explications qu'il reçut des Sauvages, il voulut retourner vers le même lieu. Alors le Commandant, quoiqu'obligé à la déférence par l'ordre du Roi, refusa de suivre ses intentions. De part & d'autre, on s'aggravoit de plus en plus; & la Salle, après s'être obstiné mal-à-propos sur d'autres points, ceda plus mal-à-propos encore lorsqu'il falloit user de l'autorité dont il étoit revêtu. La route fut continuée à l'Ouest, & l'Escadre arriva bientôt à la Baie de Saint Bernard; mais sans la connoître. Cette Baie est éloignée de cent lieues, à l'Ouest, de l'embouchure du Mississipi.

On y mouilla, & les Chaloupes furent envoyées à la découverte. Elles apperçurent une fort belle Riviere, à l'entrée de laquelle il n'y a pas plus de dix ou douze piés d'eau. Après beaucoup de recherches, & plusieurs conseils où l'on ne concluoit rien, parceque l'un des deux Chefs n'ouvroit point un avis auquel l'autre n'affectât de s'opposer, la Salle, qui ne se croioit pas loin du Mississipi, & que la présence du Commandant ne faisoit plus que gêner, résolut de débarquer dans le lieu où il étoit. Dès le lendemain, qui étoit le 10 de Février, il envoya ordre au Capitaine de la *Flutte*, de la décharger de ce qu'elle avoit de plus pesant, & de lui faire passer la Barre. En même-tems, comme il ne se fioit point assez à l'habileté de cet Officier, pour se reposer sur lui d'une manœuvre qui avoit ses difficultés, il ordonna au Capitaine de la *Belle*, de se charger de l'opération. Celui de la *Flutte* regarda cette préférence comme un outrage, & refusa d'obéir. La Salle, embarrassé d'un refus auquel il n'avoit pas dû s'attendre, voulut que ce mouvement de la *Flutte* se fit du moins sous ses yeux: mais lorsqu'il se dispoisoit à s'y rendre, un Lieute-

tant d'Infanterie, nommé la Sabloniere, & cinq ou six autres François, qui étoient à se promener dans un Bois voisin, furent enlevés par des Indiens; & cette nouvelle l'obligea de courir pour les dégager. Tandis qu'il s'éloignoit du rivage, aiant jetté les yeux vers l'embouchure de la Riviere, il apperçut sa Flute, qui manœuvroit de mauvaise grace, & qui sembloit menacée de se briser contre des battures. Le desir de délivrer ses gens l'emporta sur cette crainte; il continua de marcher vers les Indiens, qu'il força de les lui rendre: mais un coup de Canon, qu'il entendit, lui fit juger qu'on l'avertissoit du malheur de sa Flutte. En effet, il la trouva échouée. On n'a point douté que cet accident ne fût venu d'un dessein prémédité du Capitaine, qui se nommoit *Aigron*. Ce Bâtiment aiant à bord les munitions, les ustensiles, les outils, & tout ce qui étoit nécessaire pour un Etablissement, la Salle, qui se reprochoit de n'avoir pas regardé cette perte comme le plus grand malheur qu'il pût redouter, se hâta d'y apporter du remede: mais il fut surpris de voir une partie des Témoins dans l'inaction. Cependant, avec la Chaloupe & le Canot de la Frégate, que Beaujeu n'osa lui refuser, il commença par sauver l'Equipage. Ensuite il songea aux poudres, aux vivres & aux liqueurs, dont il fit porter à terre environ trente Barriques. Si la Chaloupe de la Flutte eut partagé le travail, presque tout auroit été déchargé; mais il paroît qu'on l'avoit éloignée à dessein, & la nuit étant survenue, il fallut attendre au jour suivant pour achever le transport. Bientôt, le vent qui venoit de haute Mer, se renforça & grossit les vagues. La Flute heurta contre des Rochers, qui l'ouvrirent; & dans les ténèbres, quantité de Marchandises, sorties par diverses fentes, furent emportées par les flots. Comme on ne s'en apperçut qu'au point du jour, on ne put sauver, au plus, que trente Barriques de vin & d'eau-de-vie, avec quelque partie des farines, des viandes salées & des légumes.

Cette perte entraîna des suites encore plus fâcheuses. On commençoit à se trouver environné de Sauvages, que toutes les précautions ne purent empêcher d'enlever une partie de ce qu'on avoit sauvé du naufrage. On ne s'en apperçut même, que lorsqu'ils se furent retirés avec leur butin. Ils avoient laissé au rivage plusieurs Canots, dont on se saisit; mais ces foibles repréfailles furent païées bien cher. Ils revinrent, pendant la nuit, pour reprendre leurs Canots; & trouvant endormis ceux qui les gardoient, ils en tuerent deux, *Orry* & *Desloges*: ils en blessèrent quelques autres, & se retirèrent sans autre perte que celle des Canots, qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter. Tant de disgrâces consécutives rebuterent une partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette Expédition; surtout lorsque les plus mal intentionnés eurent commencé à décrier la conduite du Chef, en traitant son entreprise même, de folle & de téméraire. Mais loin d'en être abbattu, jamais il ne montra plus de courage & de résolution. Il fit construire un Magasin, qu'il environna de bons retranchemens; & s'imaginant que la Riviere, où il étoit entré, pouvoit être un des bras du Mississipi, il résolut de la remonter. Comme la Frégate se disposoit à reprendre la route de France, il pria Beaujeu de lui remettre les Canons & les Brûlots qu'il avoit à bord, & qui n'avoient été embarqués que pour

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE.

1685.

Comment la Salle perd un de ses Bâtimens.

Ce qu'on en sauve.

Fâcheuses suites de cette perte.

Départ de Beaujeu. En quel état il laisse la Salle.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAVELIER
DE LA SALLE.
1685.

Fort bâti à l'em-
bouchure de la
Riviere de Saint
Bernard.

La Salle veut
remonter cette
Riviere.

Il s'arrête &
bâtit un second
Fort.

Fort nommé
Saint Louis.

Odieux caractère
des Clamcoets.

l'Etablissement. Beaujeu répondit qu'ils étoient au fond du Vaisseau, dont il faudroit changer tout l'arrimage pour les en tirer, & que cette opération demandoit plus de tems qu'il ne lui en restoit pour éviter, dans son retour, les dangers de la mauvaise saison. Ainsi la Salle se vit réduit aux six petites Pieces de campagne qu'il avoit sur la Belle, sans un seul boulet. Mais Beaujeu lui donna une preuve encore plus éclatante de ses mauvaises intentions. Quoique la perfidie du Capitaine de la Flute fût avérée, il le reçut dans son bord, avec tout l'Equipage de ce Bâtiment, dans la seule vue de le soustraire à la punition qu'il méritoit, & contre la parole qu'il avoit donnée à la Salle de n'embarquer personne sans son consentement. Il mit à la voile vers le 15 de Mars.

Le nombre des François, qu'il laissoit dans la Riviere de Saint Bernard, étoit d'environ deux cens vingt. La Salle fit jeter aussitôt les fondemens d'un Fort; & chargeant Joutel de l'achever, avec cent-vingt personnes dont il lui laissa le commandement, il s'embarqua lui-même sur la Riviere, dans le dessein de la remonter aussi loin qu'il seroit possible. Entre les cinquante Hommes qui devoient l'accompagner, il avoit pris Cavelier son Frere, Chefdeville, deux Récollets & plusieurs Volontaires. Mais sa navigation fut bientôt interrompue. Les Sauvages s'approchant toutes les nuits du Fort qu'il avoit fait commencer, Joutel, qui avoit ordre de les tenir en respect, fit tirer sur eux quelques coups de fusil, dont le bruit alla jusqu'aux oreilles de la Salle. Il ne devoit pas être bien loin. Aussi retourna-t'il sur le champ avec six ou sept Hommes; & trouvant Joutel en sûreté, il lui apprit qu'il avoit déjà découvert un très beau Pais; qu'il avoit dessein d'y construire un second Fort, dans le lieu où il avoit laissé sa Troupe, & qu'il en avoit même donné l'ordre en la quittant. Il partit ensuite, pour la rejoindre; mais à son arrivée, il trouva que plusieurs de ses Ouvriers s'étoient laissés enlever leurs outils par les Sauvages, & leur en aiant fait donner d'autres, il reconnut bientôt qu'ils n'étoient pas plus capables de s'en servir que de les garder. Il fut obligé de faire venir une partie des Artisans, qui étoient demeurés dans le premier Fort; & non-seulement le travail n'en alla pas plus vite, mais les Ouvriers qui restoient à Joutel, irrités apparemment de voir leur tâche plus pesante, conspirerent contre lui. Il en fut informé assez tôt, pour arrêter le désordre en se saisissant des plus coupables; & sur l'avis qu'il en fit donner à la Salle, il reçut ordre de l'aller joindre avec tout son monde. Ainsi le premier Fort fut abandonné: mais le second en fut poussé avec plus de chaleur. Malgré le chagrin que la Salle ressentoit de tant d'obstacles, il se fit lui-même l'Architecte de son Ouvrage: il donnoit l'exemple du travail; & sa fermeté eut le pouvoir d'inspirer enfin l'émulation.

Le nouveau Fort reçut le nom de Saint Louis. On y étoit du moins à couvert de l'insulte des Sauvages du Pais, qu'on avoit déjà reconnus pour une Nation fort dangereuse. Ils se nomment les *Clamcoets*. On les représente cruels, perfides, d'une humeur bouffonne, naturellement railleurs, contrefaisant tout ce qu'ils voient faire, & cachant si bien tous ces défauts sous une apparence de gaieté & de franchise, qu'ils ne sont jamais plus à craindre

à craindre, que lorsqu'ils s'empresrent à marquer de l'amitié. Les Hommes vont presque nus, & les Femmes ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais les uns & les autres ont un air affreux. Plus loin dans les terres, on rencontre d'autres Peuples, qui ont à-peu-près la même barbarie, & qui sont distingués par différens noms. Leurs usages n'ont presque aucune ressemblance avec ceux des autres Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils seront rappelés dans un autre article, aussi bien que les propriétés de leur País. Environ cent lieues plus loin, vers le Nord, on trouve les *Cenis*, ou *Affenis*, qui sont plus humains, plus sédentaires, qui cultivent la terre, où ils sement du Maïs, des Fèves, des Citrouilles, des Melons, & d'autres légumes. Ils plantent du Tabac & nourrissent quantité de chevaux, qu'ils emploient ordinairement à porter le Gibier, qu'ils tuent dans leurs Chasses. La manière, dont ils font la guerre, n'est pas moins différente de celle des autres Indiens de la Floride. Ils sont à cheval, armés d'un Carquois de peau de Bœuf, rempli de fleches, qui leur pend derrière le dos en Bandouliere. Ils ont un arc, & sur le bras gauche un petit plastron de cuir, avec lequel ils parent les fleches. Le mors de leurs Chevaux n'est qu'une corde de crin. Leurs étriers sont soutenus d'une corde du même fil, & tiennent à une peau de Biche, pliée en quatre, qui sert de Selle. Ce ne sont que de petites planches, larges de trois pouces, & longues de cinq. Les *Cenis* ont pour voisins les *Ayenis*, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence, & dont la Nation est moins nombreuse, quoique Joutel ne donne pas, aux *Cenis* mêmes, plus de mille Hommes en état de porter les armes. Ces Sauvages sont bien faits, Hommes & Femmes, & n'ont rien de désagréable dans les traits du visage; mais ils se picquent & se peignent le corps. On ne les voit couverts que pendant le regne des vents du Nord, qui les obligent de se couvrir de peaux bien passées. Quoiqu'on ne leur connoisse ni Temples, ni culte réglé, ils donnent quelques marques de Religion dans le tems de leur récolte, par une certaine consécration des prémices, & par l'offrande qu'ils en font à quelque Divinité qu'on ignore. Leur manière de marquer de l'affection est singulière: les uns se contentent de souffler dans l'oreille, à ceux qu'ils veulent saluer. D'autres commencent par se frotter la poitrine & le bras avec la main, & font ensuite la même chose à ceux qu'ils veulent honorer ou caresser.

La Salle, après avoir achevé son Fort, résolut de faire, sur sa Frégate, le tour de la Baie Saint Bernard, qu'il nomma aussi la Baie de Saint Louis. Il s'embarqua au mois d'Octobre, & ne laissa dans son Fort que trente-quatre Hommes sous les ordres du sage Joutel, en lui défendant de recevoir aucun de ceux qu'il avoit choisis pour l'accompagner, s'il ne se présentoit avec une Lettre de sa main. La mort lui avoit enlevé plusieurs de ses plus braves gens, tels que *Villeperdry*, & *le Gros*, son Gardo-Magazin, qui aiant été piqué d'un Serpent à sonnettes, & ne connoissant point le remède que le País offre à chaque pas pour cette blessure, s'étoit fait couper la jambe, & n'avoit survécu que peu de jours à l'opération. Non-seulement ces pertes affligeoient la Salle, mais elles lui don-

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

[CAVELIER DE LA SALLE.

1685.

Cenis, ou Affenis.

Ces Indiens différencient de tous ceux de la Floride.

Diverses coutumes de la Salle,

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAVELIER
DE LA SALLE.
1686.

Retour d'un
François nommé
du Haut.

noient un air sombre , qui sembloit augmenter sa hauteur & sa dureté naturelles.

Son absence dura plus de trois mois , sans qu'on eut la moindre de ses nouvelles au Fort Saint Louis. Enfin , dans le cours de Janvier 1686 , on en reçut de fort tristes , par un François nommé *Du Haut* , dont le Frere , qu'on distinguoit par le nom de *Dominique* étoit resté dans le Fort. L'aîné , qui avoit suivi la Salle , arriva sans aucune Lettre de sa part. Il étoit seul , dans un Canot ; & vers le soir , on l'entendit sur le bord du *Fleuve* , d'où il appelloit son Frere. La Sentinelle en avertit le Commandant , qui s'attendit d'abord à quelque accident funeste. Il s'avança , pour recevoir ces premières informations. *Du Haut* l'assura que son Commandant jouissoit d'une parfaite santé , & confessa naturellement qu'il étoit sans permission ; mais il donna un tour si naïf au récit de ses aventures , que Joutel crut pouvoir se dispenser d'un excès de rigueur. Voici ce qu'il en a publié lui-même.

Ce qu'il raconte.

La Salle , étant arrivé à la vue de sa Fregate , y envoya cinq de ses meilleurs Hommes , pour ordonner de sa part au Pilote de sonder le mouillage avec un Canot. Le Pilote employa un jour entier à cet exercice ; & le soir , se trouvant excédé de fatigue , il descendit à terre avec ceux qui lui avoient apporté l'ordre. Ils y allumerent un feu , près duquel ils s'endormirent , sans avoir pris aucune précaution contre les Sauvages. Ces Barbares , avertis par le feu , qu'il y avoit des Étrangers dans leur voisinage , s'approchèrent pendant la nuit , massacrèrent les six Hommes , qui dormoient paisiblement , & briserent le Canot. La Salle , ne les voyant point revenir , les alla chercher lui-même , & trouva les restes de leurs cadavres , à demi dévorés par quelques Animaux carnassiers. Il regretta beaucoup son Pilote , dont il connoissoit l'habileté : mais il eut bientôt l'occasion de ressentir plus vivement cette perte. Son premier soin fut de faire avancer sa Fregate dans la Baie , & d'y envoyer toutes les provisions dont il avoit besoin pour son entreprise. Il y laissa quelques-uns de ses gens , avec défense de s'éloigner sans un ordre de sa part , ni de descendre à terre sans escorte. Ensuite il prit vingt Hommes , pour traverser la Rivière dans deux Canots ; & lorsqu'il fut à l'autre bord , il enfonça ses deux Canots dans l'eau , & continua son chemin par terre. Quelques jours de marche le conduisirent au bord d'une belle Rivière , qu'il nomme la *Maligne*. Un peu plus loin , *Du Haut* , s'étant arrêté derrière ses Compagnons , eut le malheur de s'égarer , erra longtems , & se trouva , sans le savoir , vis-à-vis du Fort Saint Louis.

Retour de la
Salle au Fort
Saint Louis.

Comme ce récit n'avoit rien que de vraisemblable , Joutel n'en prit aucune défiance , & se contenta de veiller sur la conduite de *Du Haut*. Dans le cours de Mars , on vit arriver au Fort , la Salle , avec une partie de ses gens. On avoit envoyé les autres chercher sa Fregate ; mais on ne nous apprend point où il l'avoit laissée. Quoiqu'il n'eût point trouvé ce qu'il avoit cherché dans sa course , il parut satisfait d'avoir parcouru de fort beaux Pays. La vue de *Du Haut* , qu'il avoit soupçonné de défection , le surprit beaucoup ; mais lorsqu'il eut appris de Joutel les raisons

qui l'avoient fait disparaître, il ne demanda point d'autre excuse. Le reste de ses gens étant revenu le lendemain, sans avoir pû trouver la Fregate, il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il avoit laissé sur ce Bâtiment, son linge, ses habits, ses papiers & ses meilleurs effets. D'ailleurs son dessein étoit de s'en servir, pour visiter quelques-unes des Rivières qu'il avoit découvertes, & de l'envoier ensuite aux Iles Françaises pour y demander quelque secours ; ou de la monter lui-même, lorsqu'il auroit perdu l'espérance d'entrer dans le Mississipi par les Rivières qui se déchargent dans la Baie, & de ranger toute la Côte du Golfe jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'embouchure de ce Fleuve.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Il ne retrouve point la Fregate.

Mais après avoir employé six semaines à d'inutiles recherches, il prit, avec la fermeté ordinaire, le parti de se remettre en marche, pour faire une nouvelle course. A peine fut-il parti, que Chefdeville, la Sablonnière, & quelques autres de ceux qui étoient restés sur la Fregate, arrivèrent au Fort dans un Canot, avec ses habits, une partie de ses papiers & quelques provisions. Ils venoient apprendre, à Joutel, que la Fregate s'étoit brisée. Les circonstances d'un événement, qui ôtoit à la Salle son unique ressource après tant de disgrâces, ne doivent pas être supprimées. L'eau ayant manqué sur la Fregate, on avoit envoyé quelques Hommes dans la Chaloupe, pour en faire une nouvelle provision. Pendant qu'ils retournoient à bord avec leur charge, ils furent arrêtés par un vent contraire, & la nuit les prit, avant qu'ils pussent arriver. Ceux de la Fregate, qui les avoient vus en chemin pour revenir, allumerent un feu, qu'ils crurent capable de les guider dans l'obscurité : mais cette lumière s'étant éteinte, & personne n'ayant eu l'attention d'y suppléer, ni la Chaloupe, ni aucun de ceux qu'elle portoit, n'ont paru depuis. On les avoit attendus quelques jours, avec des vœux inutiles. Enfin les gens de la Fregate, pressés de la soif, avoient voulu se rapprocher de la Rivière de Saint Bernard ; mais leur extrême foiblesse, autant que le défaut d'habileté, ne leur ayant pas permis de bien manœuvrer, & le vent étant devenu contraire, ils avoient été jetés à la Côte, de l'autre côté de la Baie, & n'avoient pû se garantir d'y échouer. Sans Chaloupe, & dégradés dans un Pais inconnu, ils n'avoient point imaginé d'autre ressource que de construire un Radeau, pour traverser la Baie ; mais ils l'avoient fabriqué si mal, que les premiers qui en avoient fait l'essai s'étoient noyés sans exception. Les autres en avoient construit un meilleur, sur lequel ils avoient mis tout ce qu'ils avoient pû sauver de la Fregate. Ils avoient fait le trajet : mais la crainte d'un autre danger, de la part des Sauvages, ne leur permettant point de faire le chemin par terre, & leur Radeau ne pouvant remonter la Rivière, ils avoient été trop heureux de trouver un mauvais Canot, qu'ils avoient réparé, & qui leur avoit servi à se rendre au Fort.

Nouvelles qu'on reçoit de la perte

Comment l'Equipage se sauve.

Deux mois se passèrent ensuite, sans qu'on pût savoir ce que la Salle étoit devenu ; & son absence fit naître beaucoup de mécontentemens dans la Colonie. Du Haut l'ainé, dont le Frere étoit parti avec la Salle, se mit à la tête des Mutins, & Joutel fut informé qu'il ne prétendoit à rien moins qu'au commandement. Il y a peu d'apparence, néanmoins, qu'il eut déjà formé le noir dessein qu'on lui verra bientôt exécuter.

Mutinerie qui s'élève dans le Fort.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
CAVELIER
DE LA SALLE.
1686.

La Salle y re-
vint après avoir
perdu plusieurs
de ses gens.

Sur nouvelles
vues.

Avec quelle sub-
tilité il se sent en
route.

1687.

Se marche pour
aller aux Illinois.

Les menaces de Joutel eurent même la force de le contenir jusqu'au retour de la Salle, qui revint au Fort vers la fin du mois d'Août. La perte de sa Fregate l'affligea beaucoup, sans lui rien faire perdre de sa confiance. Il avoit pénétré jusqu'aux Ceniz, avec lesquels il avoit fait alliance; mais il n'en étoit pas mieux instruit de ce qu'il cherchoit à découvrir, & le fruit de son voyage se réduisoit à cinq Chevaux chargés de provisions, dont ses nouveaux Alliés lui avoient fait présent. De vingt Hommes, dont il s'étoit fait accompagner, il n'en ramenoit que huit. Le jeune Du Haut, & quatre autres, qu'il avoit renvoyés au Fort S. Louis, n'y étoient pas revenus. Un cinquième, nommé *Bihorel*, s'étoit égaré dans le chemin, & n'avoit pas reparu depuis. Un autre, qui se nommoit *Duménil*, avoit été entraîné au fond de l'eau & dévoré par un Crocodile. Quatre autres avoient deserté dans le Pays des Ceniz. Des infortunes, dont on ne voioit pas la fin, ne pouvoient manquer de faire une vive impression sur la Colonie. La Salle y fit trop peu d'attention. Il avoit déjà formé le plan d'un troisième Voyage; mais les chaleurs, qui étoient extrêmes, l'obligèrent de le différer jusqu'au mois d'Octobre. Dans cet intervalle, les Clamcoets, avec lesquels on n'avoit pu faire de solide alliance, lui tuèrent deux Hommes, presque sous ses yeux; ce qui le confirma dans la résolution de s'éloigner de cette race barbare. Son dessein étoit de chercher une route, qui put le conduire aux Illinois. Il étoit prêt à se mettre en marche, lorsqu'il fut attaqué d'une violente hernie. Joutel, le voyant dans cet état, offrit de faire le voyage avec quinze Hommes, & son offre ne fut pas acceptée. La Salle croioit sa présence nécessaire aux Illinois, & se proposoit d'ailleurs d'envoyer delà son Frere à Quebec, pour donner de ses nouvelles en France.

Vers la fin de Décembre, il crut ses forces assez rétablies, pour lui permettre d'exécuter ses résolutions; & Joutel ayant souhaité de l'accompagner, il laissa, pour commander dans le Fort à sa place, un autre de ses Amis, nommé *le Barbier*. Depuis son retour, les fortifications avoient été mises en état de résister aux insultes des Sauvages. Il y mit assez de vivres & de munitions, pour le nombre d'Habitans qui devoient y rester, c'est-à-dire pour vingt personnes, entre lesquelles on comptoit sept Femmes, deux Recollets, Chefdeville, la Sabloniere & un Chirurgien.

Il partit le 12 de Janvier, avec seize Hommes, dont l'importance des événemens a fait conserver les noms: c'étoient Cavelier, son Frere; Moranger & le jeune Cavelier, ses Neveux; le P. Anastase, Recollet; Joutel, Du Haut, *Marle*, *l'Archevêque*, un Allemand de Wirtemberg, nommé *Hiens*, que d'autres nomment *Jemme* ou *James* & donnent pour un Soldat Anglois, *Liotot*, Chirurgien, *Teffier*, Pilote, le jeune *Talon*, *Sajet*, Domestique de la Salle, & un Sauvage, bon Chasseur. Les cinq Chevaux des Ceniz étoient chargés de la plus grande partie du bagage & des provisions. Quoique la marche se fit par un des plus beaux Pays du monde, on ne laissa point d'avoir beaucoup à souffrir de l'eau des Rivières, que les pluies avoient fait déborder. On rencontra souvent des Sauvages; mais la Salle eut toujours l'art de les apprivoiser par ses caresses. Le plus grand obstacle étant celui des Rivières qu'on avoit quelquefois à

traverser, il inventa la construction d'un Canot qui se portoit avec des perches, & qui fut d'une extrême utilité. A mesure qu'on avançoit, le Pais paroissoit plus peuplé; & lorsqu'on fut à quarante lieues des Cenis, on apprit que ces Sauvages avoient un François dans leurs Habitations.

Mais le tems des malheurs approchoit. Le 17 de Mai, Moranger aiant traité avec un peu de hauteur, dans une partie de Chasse, Du Haut, Hiens, & Liotot, ces trois Hommes résolurent de se défaire de lui, & de commencer par le Domestique & le Chasseur de son Oncle, qui l'accompagnoient & qui auroient pû le défendre. Ils communiquèrent leur dessein à l'Archevêque & à Tessier, qui non-seulement l'approuverent, mais voulurent participer à l'exécution. Ils ne s'ouvrirent point à Marle, qui étoit aussi de la Chasse, & qu'ils auroient souhaité de pouvoir éloigner. Dès la nuit suivante, tandis que ces trois malheureuses victimes dormoient tranquillement, Liotot commença la scene sanglante, en leur donnant à chacun plusieurs coups de hache sur la tête. Le Laquais & le Chasseur expirèrent sur-le-champ. Moranger se leva, mais sans avoir la force de prononcer un seul mot; & les Assassins forcerent de Marle de l'achever, en le menaçant du même traitement, s'il leur refusoit sa main; dans la vue apparemment de l'obliger au secret, en le rendant leur complice. Mais jugeant ensuite que toutes leurs précautions ne seroient pas capables d'en imposer à la Salle & de les dérober à sa vengeance, ils prirent la résolution de le prévenir.

Dans ce noir emportement, ils ne penserent d'abord qu'à le rejoindre, pour tomber sur lui, en faisant main basse sur ceux qui entreprendroient de les arrêter: mais un incident, qu'ils n'avoient pû prévoir, changea quelque chose à leur projet. Une Riviere qui les séparoit du Camp, & dont les eaux étoient grossies depuis qu'ils l'avoient passée, les retint un jour ou deux; & ce retardement, qui leur parut d'abord un obstacle, devint un secours pour leur fureur. La Salle, surpris de ne pas revoir son Neveu, ni les deux Hommes qui l'accompagnoient, ne voulut se fier qu'à lui-même du soin de les chercher. On observa qu'en se mettant en chemin, il marqua un trouble extraordinaire, & qu'il s'informa si Moranger n'avoit pas eu de querelle avec quelqu'un. Ensuite, aiant appelé Joutel, il lui confia la garde du Camp, & lui recommanda d'y faire des rondes, de n'en laisser sortir personne, & d'allumer des feux; pour aider à son retour, s'il lui arrivoit de s'égarer.

Il partit, le 20, avec le P. Anastase & un Sauvage. En s'approchant du lieu, où les Assassins s'étoient arrêtés, il vit plusieurs Aigles, qui voligeoient à peu de distance, & qui lui firent juger qu'il y avoit quelque Bête morte aux environs. Il tira un coup de fusil; les Conjurés, qui ne l'avoient point encore apperçu, ne douterent point que ce ne fût lui, & préparèrent leurs armes. La Riviere les séparoit encore. Du Haut & l'Archevêque la passerent; & voyant la Salle, qui s'avançoit lentement, ils s'arrêtèrent. Du Haut se cacha dans de grandes herbes. L'Archevêque s'avança un peu plus. Un moment après, la Salle, qui le reconnut, lui demanda ce qu'étoit devenu son Neveu. Aussi-tôt Du Haut tira son coup, qui lui donna dans la tête, & qui le fit tomber roide mort.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AME-
RIQUE SEPT.

CAVELIER
DE LA SALLE.
1687.
Son Neveu est
assassiné.

Circonstances
du meurtre.

La Salle est tué
par les mêmes
Assassins.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAVELIER
DE LA SALLE.
1687.

Observations
sur ce tragique
événement.

C'est Joutel, qui rapporte ces circonstances : il les tenoit du P. Anastase, qui étoit présent. Le Pere Hennepin, moins croiable, quoiqu'il cite le même témoignage, prétend que la Salle vécut encore une heure après sa blessure, & que s'étant confessé au P. Anastase, il mourut dans des sentimens fort chrétiens. L'Historien de la Nouvelle France parle d'une Relation manuscrite, dont l'Auteur s'accorde avec Joutel sur la maniere dont la Salle fut tué, mais change quantité de circonstances. L'Archevêque y est nommé d'Yvetot ; peut-être portoit-il ces deux noms. Au lieu d'Hiens, Allemand, elle nomme Jemme, Soldat Anglois, qui avoit exercé la profession de Flibustier, & que la Salle avoit engagé en passant à Saint Domingue. Elle ajoute que ce fut au Domestique du même d'Yvetot que la Salle demanda où étoit Moranger ; que le Domestique, conduit par l'ordre de son Maître, répondit brusquement & le chapeau sur la tête, qu'il étoit à la dérive ; que la Salle, choqué de son insolence, le menaça, & que le Domestique n'en marqua que plus d'audace ; que la Salle s'étant avancé pour le frapper, il se mit à fuir du côté des Assassins ; que la Salle le poursuivit ; & que ces Malheureux, le voyant à portée, tirèrent en même tems sur lui, mais qu'il n'y en eut qu'un qui tira juste.

Observations
sur son caractère
& sur sa mort.

Telle fut la fin d'un Voïageur, à qui les François ont l'obligation de la découverte d'un vaste Pais, dont on ne leur dispute pas la possession ; Homme éclairé, ferme, entreprenant, & digne d'une réputation plus brillante comme d'une meilleure fortune, s'il n'eut ruiné l'une & l'autre par des excès d'entêtement, de mauvaise humeur & de dureté, que ses Amis mêmes & ses Panegyristes se sont accordés à lui reprocher. Quelques-uns de ses Ennemis ont voulu diminuer la compassion qu'on doit du moins à son sort, en publiant qu'il avoit tué de sa main le jeune Du Haut ; qu'il avoit fait le même traitement à plusieurs autres, & que l'ardeur de la vengeance, avoit armé, contre lui, des gens qu'il ne cessoit point de maltraiter. Mais des témoignages moins suspects doivent faire regarder cette imputation comme une calomnie. A l'égard de son entreprise, qui eut si peu de succès, on ne doute point qu'elle n'eût réussi plus heureusement, s'il n'eut pas eu d'autre vue que de former un Etablissement à l'embouchure du Mississipi. Il paroît certain qu'après avoir été dégradé dans la Baie de Saint Bernard, aiant bientôt reconnu qu'il étoit à l'Ouest du Fleuve qu'il cherchoit, il auroit pû, dès le premier voïage qu'il fit aux Cenis, obtenir un Guide de ces Sauvages, puisque dans la suite ils en donnerent à Joutel : mais on assure qu'il vouloit s'approcher d'abord des Espagnols, pour se procurer la connoissance des fameuses Mines de Sainte Barbe. On ajoute même qu'il avoit apporté cette idée de France, où elle étoit si commune, que l'obstination qu'on y eut longtems, à réaliser la même chimere (59), retarda le fruit qu'on auroit pû tirer de son infortune & de ses fautes.

Ce qui fit man-
quer son entre-
prise.

Les suites de sa mort sont rapportées dans un grand détail par Joutel, qui nous représente ses Meurtriers périssant par la main les uns des au-

(59) On se flatta même d'y réussir par une intrigue concertée avec le Comte de Pechalossa ; mais les excessives prétentions de ce Comte la firent manquer.

tres, & qui aiant tremblé lui-même pour sa vie, trouva le moyen, avec les deux Caveliers, le P. Anastase, de Marle, un jeune Parisien, nommé Barthelemy, & Tessier, de passer des Cenis aux Illinois, d'où ils ne partirent que le 21 de Mars 1688 pour Michillimackinac, & delà pour Montréal & pour Quebec. Un Vaisseau, prêt à faire voile en France, les rendit à la Rochelle le 5 d'Octobre. Mais leurs aventures n'appartiennent à cet article, que par le rapport qu'elles ont au Fort qu'ils avoient quitté.

Il y a beaucoup d'apparence que s'ils n'eussent pas été obligés de passer l'Hiver aux Illinois, & s'ils s'étoient rendus en France une année plutôt, la Cour auroit pu prendre des mesures pour secourir, ou pour retirer la petite Colonie, qu'ils avoient laissée dans le Pais des Clamcoets. On conclut, à leur arrivée, qu'il étoit trop tard pour y penser; & suivant d'autres lumieres, il n'auroit pas été moins inutile d'y penser plutôt. Les Clamcoets, qui furent bientôt instruits de la mort du Chef des François & de la dispersion de sa Troupe, fondirent sur le Fort Saint Louis lorsque les Habitans y pensoient le moins, & les massacrerent, à la réserve des trois Fils de Talon, de leur Sœur, & d'un Parisien nommé Eustache de Bremon, qu'ils emmenerent dans leur Village. Un Italien, qui étoit venu du Canada par terre pour joindre la Salle, & qui lui auroit sans doute été fort utile s'il fût arrivé plutôt, sauva sa vie par une ruse assez singulière. Les Sauvages paroissant disposés à le tuer, il leur dit qu'ils avoient tort de vouloir faire périr un Homme qui les portoit tous dans son cœur. Ce discours les étonna: l'Italien continua de les assurer que s'ils vouloient lui donner jusqu'au lendemain, il leur en feroit voir la vérité; ce qui devoit leur coûter d'autant moins, qu'ils seroient toujours maîtres de sa vie. Il obtint le délai qu'il demandoit; & s'étant ajusté sur la poitrine un petit miroir, il se présenta le jour suivant dans cet état. Leur surprise fut si vive, de se voir dans la glace, ensemble ou séparément, que la prenant en effet pour le cœur de cet Homme, ils lui firent grace.

D'un autre côté, les Espagnols du Nouveau Mexique, que l'entreprise de la Salle avoit allarmés, s'étoient déjà donné du mouvement pour la traverser. Ils envoierent chez les Cenis, cinq cens Hommes, qui n'y trouverent à leur arrivée, que l'Archevêque & un Matelot Rochellois, nommé Grollet, & les firent Prisonniers. On ignore si ces deux Hommes leur apprirent la mort de la Salle; mais il est certain que peu de tems après, d'autres Espagnols rencontrèrent *Munier*, & *Pierre Talon*, Frere des Talons qui étoient Prisonniers des Clamcoets, & les menerent dans une Habitation des Cenis, où ils les traiterent assez bien. Ils avoient, dans leur Troupe, quelques Religieux Francisquains, qu'ils vouloient établir parmi ces Sauvages; & comprenant que les deux François, qui entendoient parfaitement la Langue du Pais, pouvoient être fort utiles à leurs Missionnaires, ils crurent devoir employer la douceur pour les y engager. Talon y prit assez de confiance pour leur apprendre que ses Freres & sa Sœur étoient esclaves chez les Clamcoets. Ils y envoierent une Compagnie de Soldats: mais ce détachement ne put amener que deux des Talons, leur Sœur & l'Italien, que leurs Maîtres, qui les avoient pris

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

Sort de la Colo-
nie du Fort Saint
Louis.

Ruse qui sauve
la vie à un Ita-
lien.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

en affection, eurent beaucoup de peine à relâcher. L'année suivante, deux cens cinquante Espagnols retournerent au même Village, d'où ils tirent Jean-Baptiste Talon & Bremont. Ils les conduisirent à Mexico, avec les deux autres Talons & leur Sœur; & le Viceroi les prit tous à son service.

L'Archevêque & Grollet avoient d'abord été conduits en Espagne, d'où ils furent renvoyés au Nouveau Mexique, apparemment pour y travailler aux Mines. L'Italien fut transporté à Vera-Cruz, & renfermé dans une Prison, d'où probablement il ne sortit que pour être employé au même travail. On ne nous instruit point du sort de Bremont. Peut-être sa jeunesse le fit-elle joindre aux Talons, car on attribue la faveur que ces trois Freres obtinrent du Viceroi, à leur âge, qui ne leur avoit pas permis de prendre une profonde connoissance du Pais; au lieu que les autres étoient des Hommes faits, qui venant à s'échapper auroient pû donner des lumieres en France, sur tout ce qu'ils auroient observé dans leurs courses. Huit ans après, les deux aînés des Talons, étant en âge de porter les armes, furent enrôlés pour l'Armada, & embarqués sur le *Christo*, qui en étoit le Vice-Amiral. Ce Vaisseau fut pris, en 1696, par le Chevalier des Augiers; & les deux Freres, heureusement tombés entre les mains des François, revinrent dans leur Patrie, où l'on a sù d'eux-mêmes toutes ces circonstances. Ensuite le Viceroi du Mexique, qui avoit retenu chez lui leur plus jeune Frere, & leur Sœur, les mena l'un & l'autre en Espagne.

La Louisiane est
oubliée pendant
plusieurs années.

Quoique jusqu'à la fin du siecle, les François aient paru comme assoupis sur les découvertes de la Salle, on verra bientôt qu'avant sa mort, ou da moins avant qu'elle fût connue au Canada, le Chevalier de Tontri étoit descendu jusqu'à l'embouchure du Mississipi, dans l'espérance de l'y trouver, & qu'il avoit remonté le Fleuve, avec le chagrin de n'avoir pû découvrir ses traces. Mais ce ne fut qu'en 1697, qu'un Gentilhomme Canadien, déjà célèbre par diverses Expéditions, réveilla l'attention du Ministère pour la Louisiane. On prit, à sa persuasion, le dessein de construire un Fort à l'entrée du Fleuve, que cet Officier, nommé d'Iberville, se flattoit de découvrir.

VOIAGES DE
D'IBERVILLE.
1698.

Départ de deux
Vaisseaux pour
le Mississipi.
1699.

Le Comte de Pontchartrain, alors Ministre de la Marine, fit armer à Rochefort le *François* & la *Renommée*, deux Vaisseaux de guerre, dont il donna le commandement au Marquis de Château-Morand & à d'Iberville. Ils mirent à la voile le 17 d'Octobre de l'année suivante; & le 27 Janvier 1699, ils apperçurent les terres de la Floride. La prudence ne leur permettant point de s'approcher trop d'une Côte qui leur étoit inconnue; ils envoierent un de leurs Officiers, pour faire de l'eau & prendre Langue. A son retour, il leur apprit qu'ils étoient vis-à-vis d'une Baie, nommée Penfacola, où trois cens Espagnols, partis de Vera-Cruz, s'étoient nouvellement établis.

L'Officier François étoit entré dans le Port; & s'étant présenté au Gouverneur, il lui avoit demandé la permission de faire de l'eau & du bois. L'Espagnol, après s'être informé de quelle part il lui faisoit cette demande, s'étoit contenté de lui dire qu'il feroit réponse à ses Commandans; & sur-le-champ il avoit envoyé son Major avec lui, pour complimenter les

les

les deux Capitaines. Cette civilité étoit accompagnée d'une Lettre du Gouverneur , qui portoit que les deux Vaisseaux François étoient libres de faire de l'eau & du bois , & de choisir même un lieu pour y mouiller ; mais qu'il y avoit d'expresses défenses de recevoir aucun Navire étranger dans le Port : que cependant , comme il pouvoit arriver qu'un mauvais tems forçât les Capitaines François d'entrer dans la Baie , il leur envoieoit un Pilote pour les y conduire. Ils écrivirent au Gouverneur , par le Major même , que la Mer étant si grosse qu'ils désespéroient de pouvoir trouver un autre abri , ils se voioient dans la nécessité d'accepter ses offres. Dès le jour suivant , ils envoierent , pour sonder l'entrée du Port , Laurent de Graaf , fameux Flibustier , qui s'étoit fait redouter des Espagnols sous le nom de *Lorencillo* , & qu'ils avoient embarqué en passant au Cap François. D'Iberville s'y rendit aussi dans sa Chaloupe , avec le Chevalier de Surgeres , & trouva 21 ou 22 piés d'eau pour la moindre profondeur. Mais le Gouverneur , qui avoit eu le tems de faire ses réflexions , changea d'avis tout-d'un-coup (60) , & fit prier les François de chercher un autre abri.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

D'IBERVILLE.

1699.

Les deux Vaisseaux prirent le parti de continuer leur route. D'Iberville , qui avoit pris les devants pour reconnoître la Côte , mouilla au Sud-Sud-Est de la Pointe Orientale de la *Maubile* , grande Riviere , parallele au Mississipi. Le 2 de Juillet , il descendit dans une Ile voisine , qui a quatre lieues de circuit , & qui avoit alors un Port assez commode , mais dont l'entrée , où l'on trouvoit en tout tems cinq brasses d'eau , est fermée aujourd'hui par des sables. D'Iberville la nomma l'*Ile Massacre* , parcequ'il apperçut vers la Pointe du Sud-Ouest des têtes & des ossemens d'environ soixante personnes , qu'il jugea qu'on y avoit massacrées. De cette Ile , qui reçut ensuite le nom d'*Ile Dauphine* , il passa au Continent , & découvrit la Riviere des Pascagoulas , où il rencontra quantité de Sauvages. Là , il s'embarqua sur deux Biscayennes , avec Bienville son Frere ; *Sauvole* , Enseigne du Vaisseau , un Pere Recoller & quarante-huit Hommes , pour chercher le Mississipi , dont les Sauvages lui avoient parlé sous le nom de *Malbouchia* , & les Espagnols sous celui de *Palissade* , quoiqu'on ait déjà remarqué que leurs Historiens le nomment *Cucagua*.

Ile Massacre , ou Dauphine.

Il eut enfin la satisfaction d'y entrer , le 2 d'Août ; & trouvant l'embouchure toute hérissée d'arbres , que le courant y entraînoit sans cesse , il jugea que c'étoit l'origine du nom qu'elle avoit reçu des Espagnols. Après avoir reconnu soigneusement des lieux si longtems cherchés , il alla se réjouir de sa découverte avec Châteaumorand , qui le suivoit à petites voiles , & qui n'étant venu que pour l'accompagner jusqu'à cet heureux éclaircissement , partit le 20 , avec le Vaisseau , qui étoit sous ses ordres.

D'Iberville découvre l'embouchure du Mississipi.

Aussi-tôt qu'il eut mis à la voile , d'Iberville rentra dans le Mississipi , pour le remonter , & n'avança pas bien loin sans reconnoître qu'il y avoit peu de fond à faire sur la Relation attribuée au Chevalier de Tonti ,

(60) On a su , depuis , que le motif de l'Etablissement Espagnol , avoit été de prévenir les François.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

D'IBERVILLE.
1699.

Temple des
Bayagoulas.

& sur toutes celles du P. Hennepin (61), qui étoient déjà publiées. Il arriva dans une Habitation de Sauvages, qui se nommoient les Bayagoulas, & qui le conduisirent dans un Temple singulièrement orné. Le toit offroit plusieurs figures d'Animaux, parmi lesquelles on distinguoit un Coq, peint en rouge. L'entrée étoit un appentis, large de huit piés sur onze de long, & soutenu de deux gros piliers par une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte, on voioit d'autres figures d'Animaux, tels que des Ours, des Loups & divers Oiseaux, au-dessus desquelles étoit celle d'un *Chouchouaca*. Cet Animal a la tête & la grosseur d'un Cochon de lait : son poil, gris & blanc, ressemble à celui du Blereau. Il a la queue d'un Rat, & les pattes d'un Singe. La Femelle a sous le ventre une bourse, où elle porte ses Petits.

Le Chef Sauvage, qui conduisoit d'Iberville, fit ouvrir la porte. Elle n'avoit que trois piés de haut & deux de large. Ce Temple n'étoit qu'une Cabane, de la même forme que celles du Village, en forme de Dôme un peu aplati, & de trente piés de diametre. Il y avoit, au milieu, deux buches de bois sec & vermoulu, posées bout à bout, qui brûloient & faisoient beaucoup de fumée. On voioit au fond, une espede d'échafaut, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de Chevreuils, d'Ours & de Bœufs, qui avoient été offertes au Chouchouaca. Cet Animal, qui est le Dieu des Bayagoulas, étoit peint en rouge & en noir dans plusieurs endroits. L'Habitation avoit un second Temple, qui devoit ressembler au premier, puisque la Relation de d'Iberville n'en fait aucune description. Elle étoit composée de sept cens Cabanes, dont chacune ne contenoit qu'une Famille, & ne tiroit de jour que par la porte, & par une ouverture de deux piés de diametre, au milieu du toit.

D'Iberville s'as-
sure qu'il est sur
le Mississipi.

Il trouve une
Lettre du Cheva-
lier de Tonti.

Delà les François monterent jusqu'aux Oumas, où ils furent bien reçus. Cependant d'Iberville doutoit encore que le Fleuve sur lequel il navigeoit fût le Mississipi, parcequ'avec quelques indices, qui pouvoient lui faire juger que le Chevalier de Tonti avoit passé chez les Bayagoulas, il n'en trouvoit pas d'autres, qui sont marquées dans la Relation qu'il croioit de lui. Une Lettre, qui lui fut remise par un Chef Sauvage, acheva de l'éclaircir. Elle étoit du Chevalier même : & l'adresse, à M. de la Salle, Gouverneur de la Louisiane. Tonti lui écrivoit du Village des Quinipissas, le 29 d'Avril 1688, „ qu'ayant trouvé les poteaux, où la Salle „ avoit arboré les armes du Roi, renversés par les bris de la marée, il „ en avoit fait planter un autre, en deçà, environ à sept lieues de la „ Mer, & qu'il avoit laissé une Lettre dans un arbre à côté ; que toutes „ ces Nations l'avoient bien reçu, & qu'elles avoient paru le craindre „ beaucoup, ce qu'il attribuoit à la terreur que la Salle leur avoit inspi- „ rée ; mais qu'il ressentoit un mortel chagrin de s'en retourner sans l'a- „ voir trouvé, après avoir fait visiter par deux Canots les Côtes du Mexi- „ que pendant trente lieues, & celles de la Floride pendant vingt-cinq.

(61) Il n'en fut pas surpris, parcequ'il les avoit déjà trouvées en défaut sur le Canada & sur la Baie d'Hudson. C'est ce qu'il marqua au Ministre, dans une Lettre qui est au dépôt de la Marine.

Cette explication fit retourner d'Iberville dans la Baie du Biloxi, située entre le Mississipi & la Maubile. Il y bâtit un Fort, à trois lieues des Pascagoulas, y laissa Sauvole pour Commandant, Bienville pour Lieutenant, & retourna droit en France.

Il s'y arrêta si peu, qu'il étoit de retour, au Biloxi, dès le 8 de Janvier 1700. A son arrivée, on l'informa que vers la fin de Septembre une Corvette Angloise de douze Canons étoit entrée dans le Mississipi; que Bienville, en allant sonder les embouchures du Fleuve, avoit rencontré les Anglois dans le circuit que fait ce Fleuve, & qu'on a nommé depuis, le *détour aux Anglois*; qu'il leur avoit déclaré que s'ils ne se retiroient, il étoit en état de les y forcer, & que cette menace avoit eu son effet: mais qu'en se retirant, ils lui avoient dit qu'ils reviendroient bientôt avec de plus grandes forces; qu'ils avoient découvert ce Pais depuis plus de cinquante ans, & qu'ils y avoient plus de droit que les François. D'Iberville apprit aussi que d'autres Anglois, venus de la Caroline, étoient chez les Chicachas, où ils faisoient Commerce de Pelleteries & d'Esclaves.

Ces avis le déterminèrent à renouveler la prise de possession de la Salle, depuis laquelle on comptoit déjà vingt ans. Ensuite il fit construire, sur le bord du Fleuve, un petit Fort, où il mit quatre pieces de Canon, & dont il confia la garde à & Saint Denis, Gentilhomme Canadien. Ce Fort, qui étoit placé presque à l'embouchure du Fleuve du côté de l'Est, n'a pas subsisté longtemps. Pendant qu'on y travailloit, d'Iberville fut agréablement surpris de voir arriver le Chevalier de Tonti, avec environ vingt Canadiens établis chez les Illinois. Il ne manqua point de lui parler de la Relation publiée sous son nom. Tonti lui protesta qu'il n'y avoit aucune part, & qu'elle étoit apparemment l'ouvrage de quelque Avanturier, qui l'ayant composée sur de mauvais Mémoires avoit compté de l'accréditer en la lui attribuant. L'Historien de la Nouvelle France observe que le P. Hennepin ne pouvoit désavouer de même sa troisième Relation; parcequ'on savoit que lui-même en étoit l'Editeur, & que ce fut sur ses Mémoires que les Anglois entrèrent dans le Mississipi. Une Lettre de M. de Callieres à M. de Pontchartrain, du 2 de Mai 1699, assure « qu'on préparoit alors, en » Angleterre & en Hollande, des Vaisseaux pour le voyage de la Louisiane, sur la Relation du P. Hennepin, Recollet, qui en avoit fait » un Livre dédié au Roi Guillaume. Dans une autre Lettre, écrite un mois après la première, il marquoit au même Ministre qu'on l'avoit assuré que le Roi Guillaume, dans l'embarras où l'on étoit en Angleterre pour faire subsister les Réfugiés François, en avoit envoyé, l'Automne précédent, un grand nombre sur trois Vaisseaux, pour prendre possession du Mississipi, & que vingt Anglois de la Nouvelle York étoient partis pour se rendre aux Illinois, dans la vaine prévention que toutes les Terres du côté du Sud leur appartoient.

En effet, dès le mois d'Octobre 1698, trois Navires avoient fait voile de Londres pour la Louisiane; mais ils avoient relâché à la Caroline, d'où quelque temps après, il en étoit parti deux, l'un de vingt-quatre Canons, & l'autre de douze. Ils allèrent chercher le Mississipi au fond du Golfe,

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

D'IBERVILLE:
1700.

Anglois qui en-
trent dans le Mis-
sissipi.

Leur retraite &
leurs menaces.

Fort construit
sur ce Fleuve.

Relation de
Tonti désavouée.

Effet de celles
du P. Hennepin.

Dessins du Roi
d'Angleterre sur
le Mississipi.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

D'IBERVILLE.
1700.

Louis XIV refu-
se d'y admettre
les Réfugiés Fran-
çois.

Politique des
Espagnols.

D'Iberville y
est trompé.

Ville dont il
projete la Fon-
dation.

parceque leurs Cartes y plaçoient ce Fleuve. Après de longues recherches, ils reprirent à l'Est ; en suivant la Côte, le plus petit des deux Bâtimens entra dans le Fleuve, & c'étoit celui que Bienville en avoit chassé. L'autre retourna vers l'Ouest, & pénétra jusqu'à la Province de Panuco dans la Nouvelle Espagne. Outre le dessein que le Roi d'Angleterre avoit conçu, de jeter sur le Mississipi un grand nombre de Réfugiés François, qui se trouvoient à la Caroline, & dont cette Colonie n'auroit pas été fâchée de se défaire après en avoir tiré de grands services, ce Prince auroit souhaité de pouvoir s'établir quelque droit sur ce Fleuve, qui lui auroit donné une Croisière commode sur le Golfe. D'un autre côté les Réfugiés François, qui n'avoient pas tout-à-fait perdu l'amour de la Patrie, auroient volontiers saisi l'occasion d'assurer à leur Prince naturel la possession d'un si beau País. On assure même qu'un d'entr'eux, embarqué sur le Navire Anglois qui étoit entré dans le Mississipi, ne le dissimula point à Bienville : il lui dit qu'ils souhaitoient tous que le Roi voulût leur permettre de s'établir, sous sa protection, dans la Louisiane ; qu'ils ne lui demandoient que la liberté de conscience ; qu'ils s'y rendroient bientôt en grand nombre, & qu'en peu d'années ils en feroient un País très florissant. Mais cette proposition ne fut pas goûtée de Louis XIV, qui avoit résolu de ne pas souffrir, en France, ni dans les Colonies qui en dépendoient, d'autre Religion que la sienne. On ajoute, sur le témoignage du feu Maréchal d'Errées, qu'après la mort de ce Prince les mêmes Réfugiés renouvelèrent leurs offres au Duc d'Orléans, Régent du Roïaume, & qu'elles furent rejetées par les mêmes raisons.

Observons, avec l'Historien, que les Espagnols ne se déclaroient pas aussi ouvertement que les Anglois, contre un Etablissement dont ils avoient conçu de grands ombrages, mais qu'ils s'y prirent avec plus d'adresse, pour arrêter ses progrès. Ils ont réussi longtems, par l'appas d'un Commerce de peu d'importance, à retenir les François entre le Fleuve, qu'on négligeoit de peupler, & Pensacola, sur la Côte sablonneuse du Biloxi, dans l'Île Dauphine, qui ne valoit pas mieux ; & sur la Riviere de Maubile, dont il n'étoit pas inutile, à la vérité, de s'assurer, mais qui ne méritoit pas qu'ils y apportassent tous leurs soins : sur quoi l'on ajoute, qu'en cette occasion d'Iberville prit le change, ou que s'il avoit de meilleures vues, il en fut détourné par d'autres Expéditions. Après avoir achevé son Fort, sur le Mississipi, & remonté ce Fleuve jusqu'aux *Natchés*, où il projettoit de former une Ville sous le nom de *Rosalie* (62), il retourna dans la Baie du Biloxi, dont il fit comme le centre de sa Nouvelle Colonie. Les Espagnols n'y apportèrent aucune opposition. Au contraire, le Gouverneur de Pensacola répondit, lorsqu'on lui fit demander la permission d'entrer dans son Port, qu'il avoit ordre d'empêcher les Anglois & toute Compagnie de s'établir aux environs du Mississipi, mais non de refuser l'entrée de son Port aux Vaisseaux François. Il exigea même qu'on lui montrât les Provisions du Commandant, pour s'assurer qu'il étoit au service de France ; & là-dessus, d'Iberville fit observer à la Cour que jamais on n'établirait la Louisiane, si le Commerce n'y étoit libre à tous les Né-

(62) Pour faire honneur à la Comtesse de Pontchartrain, qui portoit ce nom.

gocians du Roïaume. On avoit alors deux principaux objets, expressément marqués dans ses instructions ; la laine, qu'on pouvoit tirer des Bœufs du País, & la pêche des Perles. Quoique les Perles, qu'on avoit présentées au Roi, ne fussent, ni d'une belle eau, ni d'une belle forme, on espéroit qu'il s'en trouveroit d'autres ; & d'Iberville avoit ordre, non-seulement d'en apporter autant qu'il pourroit, mais de reconnoître les lieux propres à cette pêche, & de la faire tenter en sa présence. On eut bientôt reconnu que cet objet méritoit peu d'attention : mais il paroît encore étonnant que l'autre ait toujours été négligé, pour les cuirs comme pour la laine, & qu'on n'ait jamais tenté de faire multiplier en France les Bœufs de la Louisiane (*). D'Iberville donna là-dessus, avant son retour, des ordres qui ne furent point exécutés.

En partant il chargea le *Sueur*, son Parent, d'aller avec vingt Hommes former un Etablissement vers le País des Sious, & prendre possession d'une Mine de Cuivre qu'on y avoit découverte. Ce détachement remonta le Mississipi jusqu'au Sault de Saint Antoine, entra dans la Rivière de Saint Pierre, y fit quarante lieues, & trouva sur la gauche, à cette distance, une autre Rivière qui s'y décharge, qu'il nomma la *Rivière verte*, parceque la terre lui communique cette couleur. Les glaçons dont elle étoit couverte, quoiqu'on ne fut qu'à la fin de Septembre, ne lui ayant pas permis d'y faire plus d'une lieue, il bâtit, dans cet endroit, une espèce de Fort, pour y passer l'Hiver, qui dura jusqu'au commencement d'Avril. Dans un si long intervalle, les vivres manquèrent. Il fallut y suppléer par la chasse du Bœuf. Pour en garder la chair, on fut obligé, faute de sel, de la couper en pieces, & de la laisser à l'air : mais elle s'y corrompit bientôt. L'Auteur assure qu'après avoir eu d'abord beaucoup de peine à s'accommoder de cette nourriture, qui causoit à tout le monde des flux de ventre & la fièvre, avec un si grand dégoût qu'on n'en pouvoit même souffrir l'odeur ; insensiblement les estomacs s'y accoutumèrent si bien, qu'au bout de six semaines il n'y eut personne qui n'en mangeât dix livres par jour, & qui n'en bût quatre écuelles de bouillon. Enfin, loin d'en être incommodés, ils devinrent tous extrêmement gras, & toutes les infirmités disparurent. Au mois d'Avril, ils visitèrent la Mine, dont ils n'étoient plus qu'à trois quarts de lieue. En vingt-deux jours, ils en tirèrent plus de trois cens quintaux de matière minérale, dont le *Sueur* choisit quatre milliers, qui furent envoyés en France. Le lieu, où il fit travailler, est le commencement d'une Montagne, qui a dix lieues de long, & qui paroît entièrement composée de cette matière. Elle est sur le bord de la Rivière ; elle ne produit pas un seul arbre ; & dans le plus beau tems, elle est sans cesse environnée de brouillards. La terre, d'où l'on tire la Mine, est verte, & si chargée de Métal, qu'on l'y gratte avec un couteau : mais il faut en ôter, auparavant, une espèce de croute, aussi dure que le Roc, noire, & brûlée, comme du charbon, par la vapeur qui sort de la Mine. Divers incidens empêchèrent le *Sueur* de pousser plus loin son entreprise.

L'année suivante, d'Iberville fit un troisième Voyage à la Louisiane,

(*) Voyez l'Histoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMI-
RIQUE SEPT.

D'IBERVILLE.

- 1700.

Objets de la
France dans l'E-
tablissement de
la Louisiane.

Découverte d'une
riche Mine de
Cuivre, & l'usage
que le *Sueur* y
fait.

On peut bien
vivre avec de la
viande pourrie.

Situation de la
Mine de cuivre.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

D'IBERVILLE.
1702.

Plusieurs Voisages de d'Iberville à la Louisiane.

L'Ile Massacre, ou Dauphine, est peuplée.

Diron d'Artaguette sert utilement la Colonie.

& commença un Etablissement sur la Maubile. Il y jetta les fondemens d'un Fort, où peu de tems après, Bienville, devenu Commandant en chef de toute la Colonie par la mort de Sauvole, transporta tout ce qui étoit au Biloxi, & ce dernier Poste fut abandonné.

En 1702, d'Iberville revint pour la quatrième fois, & fit construire dans l'Ile Massacre, des Magazins & des Cazernes. Cette Ile aiant un bon Port, il étoit beaucoup plus facile d'y transporter les effets qui venoient de France, que de les envoyer dans des Chaloupes au Fort de la Maubile. Ce fut alors qu'elle reçut le nom d'Ile Dauphine. Elle se peupla par degrés. On y bâtit, quelques années après, un Fort & de plus grands Magazins. Insensiblement, elle devint le Quartier général de la Colonie.

Cependant l'Etablissement de la Louisiane ne commença réellement à prendre quelque forme, qu'en 1708, par l'arrivée de *Diron d'Artaguette*, en qualité de Commissaire Ordonnateur. Son premier soin fut de mettre les Habitans en état de cultiver les terres, qui paroissoient assez bonnes le long de la Maubile, pour les garantir d'un mal où l'on a vu tomber toutes les Colonies naissantes du nouveau Monde, qui étoit la nécessité de courir le Pais pour vivre de la chasse, ou avec les Sauvages, quand les Vaisseaux de l'Europe manquoient à leur apporter des vivres. A la vérité, le succès ne répondit pas à ses esperances. Outre que les environs de la Maubile n'ont qu'une superficie de bonne terre, les brouillards n'y font point amis du Froment : mais on s'en dédommagea quelque tems par des Plantations de Tabac, qui eurent plus de succès. D'Artaguette estimoit le Tabac de la Maubile, supérieur à celui de la Virginie.

L'Ile Dauphine ravagée par un Corsaire,

Les ravages causés dans l'Ile Dauphine en 1710, par un Corsaire Anglois, qui brûla les Habitations & les Magazins, firent penser à fortifier cette Ile. Il eut été plus naturel, observe l'Historien, d'en prendre occasion de transporter l'Etablissement dans le Mississipi, comme on l'auroit dû faire d'abord, & comme on y fut obligé quelques années après : mais il falloit une plus longue expérience pour s'instruire. D'Artaguette, étant retourné en France, y porta de grandes lumieres sur le Pais d'où il venoit.

Cession de la Louisiane à M. Crozat,

Ce fut alors que M. Crozat demanda un Privilège exclusif du Commerce de la Louisiane, qu'il obtint pour seize années, avec la propriété des Mines, Minieres & Minéraux qu'il pourroit découvrir. Entre les conditions portées par ses Lettres Patentes, le Roi l'obligeoit de faire transporter six Filles, ou Garçons, sur chaque Navire qu'il enverroit dans la Colonie. M. de la Motte Cadillac fut nommé pour y commander, & M. Duclos pour y faire les fonctions de Commissaire Ordonnateur. Comme la Louisiane n'avoit encore aucun Officier de Justice, & qu'on ne pouvoit y créer des Juges aussi long-tems qu'elle ne seroit pas plus peuplée, la Cour prit le parti d'y établir un Conseil supérieur, pour juger toutes les affaires, civiles & criminelles ; & ce Conseil fut composé du Gouverneur, du Commissaire ordonnateur & d'un Greffier.

Nouvel ordre dans la Colonie.

M. Crozat, qui avoit associé M. de la Motte Cadillac à son Commerce, lui recommanda particulièrement de faire des détachemens du côté

des Illinois, pour la découverte des Mines, & du côté de l'ancien & du nouveau Mexique, pour établir quelque relation avec les Espagnols de ces deux Provinces. Mais on tira peu d'avantage de la première de ces entreprises, & la seconde fut encore moins heureuse. La Motte Cadillac ne fut pas plutôt débarqué à l'île Dauphine, qu'il fit partir pour Veracruz le Navire qui l'avoit apporté. Voyage inutile. M. de la Jonchère, qui commandoit ce Bâtiment, ne put même obtenir du Viceroy la liberté de vendre sa cargaison. Ce Seigneur lui fit présent de quelques provisions dont il avoit besoin, & l'obligea de remettre aussi-tôt à la voile.

Le Gouverneur de la Louisiane se flatta d'un succès plus certain, dans une tentative par les Terres. Elle ne réussit pas mieux; mais la singularité de quelques événements, dont elle fut l'occasion, mérite un récit plus étendu. Saint Denis, le même à qui d'Iberville avoit laissé en garde le Fort du Mississipi, Fils d'un Père à qui sa valeur avoit fait accorder des Lettres de Noblesse, fut chargé de cette nouvelle Expédition. La Motte Cadillac lui donna pour dix mille francs de Marchandises, & convint avec lui qu'il les laisseroit en dépôt chez les Natchitochés, Nation Sauvage établie sur la Rivière rouge. On avoit fait alliance avec eux, en 1701; & depuis quelques années, plusieurs de ces Indiens étoient venus s'établir sur le Mississipi, aux environs de Colapissas.

Saint Denis crut devoir prendre avec lui ces Natchitochés, & leur en fit faire la proposition par un François, nommé *Penicaut*, Charpentier de Navire, qui avoit accompagné le Sueur à la Mine de cuivre, & qui ayant fait plusieurs autres Voyages sur le Mississipi entendoit presque toutes les Langues des Sauvages de la Louisiane. C'étoit lui-même qui avoit engagé les Natchitochés à leur transmigration; & la confiance, qu'ils avoient pour lui, les disposa facilement à le suivre. Mais les Colapissas, qui les avoient bien reçus, furent si choqués de les voir partir sans leur participation, qu'ils les poursuivirent, en tuèrent dix-sept, & leur enlevèrent un assez grand nombre de Femmes. Le reste se sauva par la fuite, au travers des Bois, & rejoignit heureusement Saint Denis, qui les attendoit au Biloxi.

Il partit avec eux; & dans sa marche, ayant passé par le Village des *Tunicas*, il engagea le Chef de cette Nation à le suivre, avec quinze de ses plus habiles Chasseurs. Le Village des Natchitochés est situé dans une île de la Rivière rouge, à quarante lieues de sa jonction avec le Mississipi. Saint Denis y étant arrivé sans obstacle, y fit bâtir des Maisons, pour quelques François qu'il vouloit y laisser. Il engagea quelques autres Sauvages à se joindre avec les Natchitochés, en les assurant d'une protection constante. Il leur fit même distribuer des outils propres à cultiver leurs Terres, & des grains pour les ensemençer. Ensuite, ayant choisi douze François, entre ceux qu'il avoit amenés, & quelques Sauvages, il quitta la Rivière rouge, qui cesse d'être navigable au-dessus des Natchitochés, & prit sa route à l'Ouest.

Vingt jours de marche le conduisirent chez les *Affinaïs*, voisins des *Cenis*, qu'on croit de la même race, assez près du lieu où la Salle avoit été tué. Ces Sauvages ne se souvenoient pas d'avoir jamais vu de Fran-

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

Tentative singulière pour établir un Commerce avec le Mexique.

VOYAGE DE SAINT DENIS, ET SES AVANTURES.

Il se rend à Presidio del Mon-

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

La Négociation avec le Commandant.

Il est mené à Mexico, & mis en Prison.

Comment il est délivré.

Offre qu'il refuse.

çois, & ne connoissoient pas d'autres Européens que des Espagnols, qui alloient nus comme eux, & qui menoient une vie fort misérable. Ils ne laissèrent point d'accorder des guides à Saint Denis, avec lesquels il fit encore cent cinquante lieues au Sud-Ouest, avant que d'arriver aux premières Habitations des Espagnols. Enfin, il trouva sur le bord d'une grande Riviere, un Fort, qui portoit le double nom de Saint Jean-Baptiste & de *Presidio del Norte*. Dom Pedro de Vilescas, qui y commandoit, le reçut fort civilement, le logea chez lui, avec Medard Jallot, son Chirurgien, & Penicaut, & fit donner d'autres logemens aux gens de sa suite. Après quelques jours de repos, la négociation s'ouvrit. Saint Denis déclara qu'il étoit venu de la part du Gouverneur de la Louisiane, pour proposer aux Espagnols un Commerce réglé avec cette Colonie; & qu'il seroit maître des conditions. Dom Vilescas répondit qu'il ne pouvoit rien sans la permission du Gouverneur de *Caouis*, auquel il promit d'envoyer un Exprès pour lui demander ses ordres. Caouis est à soixante lieues de *Presidio del Norte*, sur le chemin de la Capitale du Mexique. Le Gouverneur, ayant reçu le Courier de Vilescas, envoya prendre Saint Denis par vingt-cinq Cavaliers, examina soigneusement sa Commission, & lui conseilla de se rendre à Mexico, pour y conférer avec le Viceroi. Saint Denis y consentit; mais il ne partit que l'année suivante, avec Jallot; après avoir donné ordre aux François, qui étoient demeurés à *Presidio del Norte*, de retourner aux Natchitochés. On compte deux cens cinquante lieues de Caouis à Mexico: il fit ce Voïage sous la conduite d'un Officier, avec une escorte de vingt-quatre Hommes.

En arrivant dans la Capitale de la Nouvelle Espagne, il fut mené chez le Viceroi, auquel il présenta sa Commission & ses Passeports. Ce Seigneur les lut, & les lui remit; mais, sans vouloir l'écouter, il l'envoia sur-le-champ dans une Prison. Saint Denis y passa trois mois, & n'en seroit peut-être jamais sorti, si quelques Officiers François attachés au service d'Espagne, qui connoissoient d'Iberville, & qui favoient que sa Femme étoit Niece de Saint Denis, n'eussent sollicité en sa faveur. Il fut élargi. Le Viceroi lui fit donner trois cens Piastras, & l'invita souvent à sa table. L'estime n'ayant fait qu'augmenter avec la connoissance, il n'omit rien pour l'engager à préférer le service du Roi Catholique à celui d'une pauvre Colonie. Les Officiers, qui lui avoient fait obtenir la liberté, emploierent eux-mêmes de grandes instances pour le déterminer à suivre leur exemple. Il n'avoit alors aucun grade à la Louisiane; on lui offroit une Compagnie de Cavalerie, & cette offre étoit séduisante pour un Gentilhomme Canadien qui n'étoit pas riche. Il fut ferme néanmoins à la refuser. Le Viceroi lui dit: vous me surprenez d'autant plus, que je vous croïois à demi Espagnol; car je suis informé que vous recherchez la Fille de Dom Pedro de Vilescas. Saint Denis ne dissimula point qu'il aimoit cette jeune personne; mais il protesta qu'il ne s'étoit point flatté de l'obtenir. Vous l'obtiendrez néanmoins, repliqua le Viceroi, si vous acceptez mes offres, & je vous donne deux mois pour y penser. Ce tems expiré, il renouvela ses instances; & le trouvant inflexible, il lui mit entre les mains une bourse de mille Piastras. C'est, lui dit-il en le congédiant,

diant , pour la célébration de vos Nôces ; car j'espère que la Fille de Vilescas aura plus de pouvoir que moi , pour vous arrêter dans la Nouvelle Espagne : à l'égard du Commerce avec la Louisiane , que vous êtes venu solliciter de si loin , il ne m'est pas possible d'y consentir. Le lendemain , il lui envoya un très beau Cheval bai de son écurie , & le fit reconduire à Caouis par un Officier & deux Cavaliers.

Saint Denis y retrouva Jallot , à qui son habileté dans sa profession avoit attiré beaucoup de considération & de faveurs. Delà , ils se rendirent ensemble chez Vilescas , qu'ils trouverent dans un mortel embarras. Il venoit d'apprendre que tous les Habitans de quatre Bourgades sauvages , rebutés de la tyrannie des Espagnols , avoient abandonné le Pais pour chercher d'autres retraites ; & sa crainte étoit qu'on ne le rendit responsable de cette désertion , qui réduisoit d'ailleurs sa Place à de fâcheuses extrémités , parceque la Garnison ne subsistoit que du travail de ces Indiens. Il communiqua sa peine à Saint Denis , qui lui offrit sur-le-champ de marcher sur les traces de ces Barbares , & de faire ses efforts pour les ramener. Dom Pedro l'embrassa tendrement ; mais il l'avertit que c'étoit s'exposer beaucoup que d'y aller seul. Le brave François n'en monta pas moins à cheval , avec le seul Jallot. Il joignit facilement les Sauvages , dont le bagage , les Femmes & les Enfans rendoient la marche fort lente ; & d'aussi loin qu'il les aperçut , mettant son mouchoir au bout d'une Baguette , en forme de Pavillon , il s'avança vers les Chefs , qui ne firent pas difficulté de l'attendre. Il leur représenta en langue Espagnole , le péril auquel ils alloient s'exposer , par un nouvel Etablissement chez des Peuples qu'ils connoissoient peu , ou qu'ils devoient connoître cruels & peu sociables. Ensuite , les pressant de revenir à leur ancienne demeure , il leur promit , de la part de Vilescas , non-seulement , que jamais aucun Espagnol ne mettroit le pié dans leurs Villages s'ils n'y consentoient , mais que dans le Commerce , ils n'auroient qu'à se louer de la Garnison du Fort. Ces promesses eurent la force de les persuader. Dom Pedro , charmé de voir revenir son Hôte avec tous les Sauvages , ratifia ses engagements. Ces Barbares rentrerent avec joie dans leurs Bourgades , où il fut défendu aux Espagnols , sous peine de mort , d'aller , sans une permission expresse. Un service de cette importance fit obtenir à Saint Denis la Fille du Commandant de Presidio del Norte. Il passa six mois avec sa Femme & son Beau-Pere. Enfin , ne pouvant différer plus long-tems d'aller rendre compte de sa Commission , il partit pour la Maubile , avec Dom Juan de Vilescas , Oncle de sa Femme , qu'il laissa enceinte. Quelques tems après , elle le rejoignit dans la Louisiane , où elle eut la satisfaction de le trouver honoré d'un Brevet de Capitaine & de la Croix de Saint Louis , par les bons offices du Comte de Champmolin , Chef d'Escadre , qui avoit rendu , au Conseil de la Marine , des témoignages fort avantageux de sa conduite & de sa valeur.

Pendant le cours de son voiage & de sa négociation , la Motte Cadillac avoit fait divers établissemens chez les Sauvages , soumis quelques Nations , & fait perdre aux Anglois de la Caroline l'habitude qu'ils avoient prise de venir susciter des guerres parmi ces Barbares , pour avoir occa-

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

SAINT DENIS.

Son retour à Presidio del Norte, & service qu'il rend au Commandant Espagnol.

Il épouse la Fille.

Récompenses qu'il reçoit de la Cour.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

Fort de Rosalie.

Raisons qui
s'opposent au
succès de M.
Crozat.

sion d'en obtenir des Captifs. Bienville, après avoir eu quelque peine à réduire les Natchés, les força de construire, à leurs frais, dans leur grand Village, un Fort, avec des Magazins & les logemens nécessaires pour la Garnison & les Commis. Ce Poste fut nommé *Rosalie*, au lieu de la Ville qu'on avoit eu dessein d'y fonder sous le même nom. Comme c'étoit vers le même tems, que Saint Denis étoit revenu de Presidio del Norte, & que la réponse qu'il apportoit, du Viceroy de la Nouvelle Espagne, ôtoit tout espoir d'un Commerce ouvert avec les Espagnols, on crut devoir prendre aussi des précautions pour empêcher qu'ils ne s'approchassent trop de la Colonie; & dans cette vue on fit construire un Fort dans l'Île des Natchitochés.

Mais on s'aperçut bientôt que le Commerce exclusif, accordé en 1712 à M. Crozat, étoit moins utile que nuisible au progrès du Commerce. La principale raison qu'on en apporte, est que n'ayant pas compris lui-même qu'on ne tire rien du meilleur País quand on empêche les Habitans de s'enrichir, il ne fut pas plutôt en possession de ses Droits exclusifs, que les Vaisseaux des Îles n'eurent plus la liberté de paroître à la Louisiane, & qu'en même-tems il fut défendu aux François de la Colonie d'aller à Pensacole, d'où venoit tout l'argent qui rouloit entr'eux. On leur fit défense aussi de vendre leurs Marchandises à d'autres, qu'aux Commis de M. Crozat, qui se virent ainsi maîtres de donner aux Denrées du País une valeur arbitraire, & qui abusèrent de ce pouvoir. Ils mirent les Pellereries à si bas prix, que les Chasseurs, trouvant à s'en débarrasser avec plus d'avantage dans le Canada & dans les Colonies Angloises, se déterminèrent à les y porter. D'un autre côté M. Crozat faisoit aussi des plaintes, qui méritent d'être observées. Il ne cessoit point de répéter, dans les Mémoires qu'il présentait à la Cour, que les François de la Colonie, étant trop foibles pour se faire respecter des Sauvages, se voioient exposés à de continuelles attaques, qui ne leur permettoient d'établir aucun Commerce régulier; que d'ailleurs, tandis qu'ils étoient cantonnés sur la Maubile & dans l'Île Dauphine, où les terres ne produisoient rien, on laissoit libres, aux Anglois, tous les bords du Mississipi, où rien ne les empêchoit de s'établir, & de pénétrer ensuite au Nouveau Mexique; qu'il étoit difficile de comprendre d'où venoit l'indifférence que la Cour marquoit pour la Louisiane, quoiqu'un peu d'attention pût faire connoître que la France n'avoit point de Colonie dont la conservation lui fût plus importante. Enfin M. Crozat se plaignoit de ce qu'on avoit refusé jusqu'alors d'enregistrer ses Lettres Patentes au Conseil de cette Province. Tout le Monde s'y opposoit; & ces oppositions étoient fomentées par les Officiers mêmes, accoutumés à faire le commerce avec les Espagnols.

Il fait de nouvelles propositions qui ne réussissent pas mieux.

Il fit de nouvelles propositions, qui sembloient tendre à mettre les Troupes dans ses intérêts: mais cette démarche n'ayant pas mieux réussi, il n'attendit pas que le terme de son Privilège fut expiré, pour y renoncer. Son chagrin le lui fit remettre au Roi, en 1717.

Etablissement de la Compagnie d'Occident.

Ce fut alors qu'on vit naître cette fameuse Compagnie d'Occident, qui, sous la direction du célèbre *Law*, se chargea peu à peu de la plus grande

partie du Commerce de France, & du sein de laquelle est sortie la Compagnie des Indes. Ses Lettres Patentes, portant un nouvel Etablissement de Commerce, sous le nom de Compagnie d'Occident, furent enregistrées au Parlement le 6 de Septembre. Elles lui accorderoient, pour vingt-cinq ans, 1°. le Commerce du Canada, à la charge de faire travailler aux Cultures & aux Plantations. 2°. Le Commerce de la Louisiane pendant le même tems, & à perpétuité les Terres, Ports, Côtes, Havres & Îles qui composoient cette Province, à laquelle on attachait, peu après, le Pais des Illinois, pour en jouir en toute propriété, Seigneurie & Justice, sans réserve d'autre droit, pour Sa Majesté & ses Successeurs, que la seule Foi & Hommage lige que la Compagnie sera tenue de rendre à chaque mutation de Règne, avec une Couronne d'or du poids de trente marcs. 3°. Le pouvoir de traiter & de faire alliance, au nom du Roi, dans l'étendue de la Concession, avec toutes les Nations du Pais qui ne sont pas dépendantes des autres Puissances de l'Europe, de leur déclarer la guerre, de traiter de paix & de trêve, &c. 4°. La possession absolue des Mines & Minières, qu'elle fera ouvrir pendant la durée de son privilège. 5°. La permission de vendre & d'aliéner les terres de sa concession, de faire construire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugera nécessaires pour la défense du même Pais, d'y mettre des Garnisons, de lever des Gens de guerre en France avec l'agrément de Sa Majesté, & d'établir des Gouverneurs, des Majors, & des Officiers pour le commandement des Troupes.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

La Motte Cadillac & Duclos avoient quitté la Louisiane avant cette révolution. Leurs Successeurs, MM. de l'Épinay & Hubert, étoient arrivés à l'Île Dauphine au mois de Mars de cette année; & quelques mois après, Bienville fut nommé, par la Compagnie d'Occident, Commandant Général de toute la Province. L'Épinay étoit venu avec trois Vaisseaux, qui portoient un grand nombre d'Officiers & de Soldats, quantité de munitions, de vivres, & diverses sortes de Marchandises. Tout fut débarqué dans l'Île Dauphine, à l'exception des Marchandises. Le Vaisseau qui les portoit, commandé par M. de Golleville, eut ordre de les aller trafiquer à Vera-Cruz; mais cet Officier, informé que cinq ans auparavant un autre Navire François n'avoit pu obtenir la permission de faire le Commerce dans ce Port, prit le parti de ne se pas exposer au même refus; il alla mouiller à Villa-ricca (63) d'où il fit avertir secrètement les Marchands Espagnols, qui vinrent acheter toute sa cargaison à bord & la paierent comptant.

Nouvelle forme de la Colonie.

L'Épinay s'employoit de son côté à fortifier l'Île Dauphine, qui contenoit tous les Magasins. Il y reçut les Députés de vingt-quatre Nations Indiennes, alliées aux François. Mais la joie qu'il eut de ce concours volontaire fut troublée par un fâcheux accident. Vers la fin du mois d'Août, l'entrée du seul Port de l'Île Dauphine fut bouchée par un prodigieux amas de sable, qu'une tempête y rassembla tout-d'un-coup. L'Île même fut presque entièrement inondée, & quantité de Bestiaux y périrent. Cette

Malheur qui fait abandonner l'Île Dauphine.

(63) C'est l'ancienne Vera-Cruz, bâtie par Fernand Cortez.

SUITE DE L'E-
TABLISSEMENT DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

Ile Surgere.

La Colonie est
transportée au
Biloxi.

Fondation de
la Nouvelle Or-
léans.

L'entrée du Mis-
sissipi est sondée.

Arrivée des
premiers Con-
cessionnaires.

Divers Etablif-
sement.

On veut s'éta-
blir dans la Baie
de Saint Joseph.

disgrace, qui rendoit inutiles toutes les dépenses qu'on venoit de faire, obligea les François de chercher un autre mouillage pour leurs Vaisseaux. Ils choisirent celui de l'Ile Surgere, qui a reçu depuis le nom d'*Ile aux Vaisseaux*. Elle n'a qu'une Rade foraine, assez bonne lorsque le vent n'est pas du Nord ou du Nord-Est; & ces vents mêmes, les seuls dangereux, y sont rares & peu violens. On se hâta d'y élever un petit Fort; & l'Etablissement de l'Ile Dauphine fut transporté au Biloxi, qui est au Nord de l'Ile aux Vaisseaux, mais dont les Navires ne peuvent approcher de plus près que de quatre lieues. Observons que c'étoit faire un mauvais choix pour le centre d'une Colonie. On nous représente ce lieu comme un sable stérile, inabordable à toute autre espèce de Bâtimens que des Chaloupes. Elle n'a pas laissé d'y subsister cinq ans entiers.

Cependant ce fut avant la fin de cette même année, qu'on jeta, sur le bord oriental du Mississipi, les fondemens d'une Ville, qui est devenue la Capitale de la Louisiane sous le nom de *Nouvelle Orléans* (*). Bienville, étant venu des Natchès à la Maubile pour saluer le nouveau Gouverneur, parla d'un Poste commode qu'il avoit remarqué sur le Fleuve, & fut chargé d'y faire un Etablissement. L'Epinai lui donna des Charpentiers pour y bâtir quelques Maisons, & quatre vingt Faussoniers nouvellement arrivés de France, pour en faire les premiers Habitans. On en verra la situation & le Plan dans un autre article. Cette entreprise fit sentir enfin la nécessité de sonder l'entrée du Mississipi, pour reconnoître quelle sorte de Navires il étoit capable de recevoir, & s'ils pouvoient y entrer avec toute leur charge. On trouva seize piés d'eau sur la Barre. Le Neptune, qui arrivoit de France, y fut envoyé aussi-tôt, & remonta sans peine jusqu'à la Nouvelle Orléans. Mais une expérience si présente ne fit point encore ouvrir les yeux sur l'importance d'y établir le Quartier général; & sous prétexte qu'on manquoit de Bateaux pour le transport de la Colonie, on continua de laisser périr de misère & de maladie des milliers d'Hommes, tandis qu'on pouvoit les débarquer à la Nouvelle Orléans sur les mêmes Vaisseaux qui les apportoit de France.

Au mois de Mars 1718, on vit arriver les premiers Concessionnaires, accompagnés de M. Dugué de Boisbriand, que la Compagnie avoit nommé pour commander aux Illinois. Dans le même-tems, plusieurs Nations Sauvages, dont quelques-unes avoient été long-tems opposées aux François, telles que les *Chetimachas*, vinrent s'établir sur le Mississipi, près de la Nouvelle Orléans. La plupart de ces Indiens étant dans l'usage de cultiver la terre, ils défrichèrent de grands terrains; & leur travail devint une ressource pour cette Ville, à laquelle ils ont quelquefois fourni des vivres. Quelques Concessionnaires envoient aussi une partie de leurs gens sur le Fleuve; & les avantages, qu'ils y trouverent pour s'établir, firent regretter à ceux qui en jugeoient le mieux, qu'on en eût empêché d'autres de prendre le même parti. Les inquiétudes s'étoient dissipées, de la part des Anglois. Toutes les Nations, qui bordoient le Mississipi, vivoient en bonne intelligence avec la Colonie. L'unique moyen de la faire respecter des uns & des autres, étoit de la bien peupler & de s'y fortifier.

(*) On auroit dû dire le *Nouvel Orléans*; mais l'usage l'emporte.

Bienville fit prendre possession, au mois de Juin, de la Baie de Saint Joseph, située à cinquante lieues de l'Île Dauphine vers l'Est. On y construisit un Fort de pierre : mais quoiqu'il y eut dix-huit ans que les Espagnols avoient abandonné cette Baie, le Gouverneur de Pensacole, informé du mouvement des François, leur fit déclarer qu'elle appartenoit au Roi Catholique. Ils avoient déjà reconnu qu'elle ne méritoit pas d'être disputée à l'Espagne; & les raisons, qui les portèrent à se retirer, en contiennent une peinture qui peut tenir lieu de description : premierement, ce poste leur parut absolument inutile, non-seulement parcequ'il est éloigné de leur Colonie, & peu sûr pour les Vaisseaux, mais encore plus, parceque l'entrée aiant plus d'une grande lieue de largeur, la défense en est presque impossible. En second lieu il est également incommode par la difficulté d'y débarquer les secours, par la stérilité du terrain, qui est de sable pur, par l'intempérie de l'air, fort mal sain dans toute cette Contrée, & par la mauvaise qualité des eaux. Enfin les Vaisseaux n'y sont à couvert d'aucun vent.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

Raisons qui la font quitter.

L'année suivante, après la Déclaration de guerre contre l'Espagne, les François se trouverent assez forts, par l'arrivée de divers secours, pour se saisir de Pensacole, qu'ils ne restituerent qu'à la paix. Ils avoient conçu tant de dégoût pour la Baie de Saint Joseph, qu'ils ne penserent pas même à prendre cette occasion pour s'y rétablir : mais ils tenterent de s'assurer de celle de Saint Bernard, ou Saint Louis; & les obstacles qu'ils y trouverent de la part des Sauvages, qui étoient résolus de ne plus souffrir d'Etrangers dans leur País, les firent renoncer à cette entreprise. Cependant on apprit, l'année suivante, que les Espagnols de Vera-Cruz étoient parvenus à bâtir un Fort dans la même Baie.

On se saisit de Pensacola.

Fort Espagnol dans la Baie de Saint Bernard.

En 1722, lorsque la bonne intelligence fut rétablie entre les deux Nations, on commença enfin, par l'ordre de la Compagnie d'Occident, à transporter à la Nouvelle Orleans tout ce qui se trouvoit dans les Magasins du Biloxi, pour y établir le Quartier général. Dans cette transmigration, une Compagnie de Suisses aiant été embarquée avec beaucoup de vivres & de munitions, tourna vers la Caroline, Enseignes déployées & le Capitaine à la tête. Ce ne fut pas la seule désertion; mais la Ville ne laissa point de prendre alors une forme régulière, qu'elle conserve encore. Comme il suffit au dessein de cet article d'avoir conduit la Colonie François jusqu'à ce point, le reste est remis aux Descriptions.

La Nouvelle Orleans se peuple.

PENDANT le cours de cette longue suite d'évenemens, dont le récit ne devoit pas être interrompu, il s'étoit fait d'autres Etablissements, dans un País plus désert, & moins digne en apparence d'exciter la jalousie des Nations de l'Europe, mais qui n'est pas néanmoins sans quelques avantages naturels, auxquels on attachoit assez de prix pour souhaiter de s'y établir des Droits & de s'en assurer la possession. C'étoit la Baie d'Hudson, dont on a rapporté la découverte en 1607. Quoiqu'on ne puisse douter qu'elle n'eut été connue avant le Voïage de Henri Hudson, dans ceux qu'on avoit déjà faits pour découvrir un passage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Amérique, il étoit celui qui s'étoit avancé le

ETABLISSEMENT DANS LA BAIE D'HUDSON.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Les François
s'y établissent les
premiers.

Avantures de
des Groseillers &
Radisson.

Témoignage des
Relations An-
gloises.

plus loin au Nord (64) dans cette vue. Il y étoit retourné trois fois dans l'espace de quatre ans; & les Historiens de sa Nation assurant qu'il y périt en 1611, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir donné son nom à la Baie. Mais il n'est pas moins certain qu'uniquement occupé du passage qui faisoit l'objet de ses recherches, il ne pensa jamais à s'y établir. Les Danois, qui y pénétrèrent sous le règne de Christian IV, & d'autres Anglois, tels que Wilson, le Chevalier Button, les Capitaines Baffin, James, Fox &c. (65) nommerent aussi, comme on le verra dans un autre article, différentes parties de ces Mers & de leurs Détroits, sans avoir entrepris d'y faire le moindre établissement; & si quelques-uns furent obligés d'y passer l'Hiver, ce fut comme au hasard, dans les lieux où de fâcheuses circonstances les forçoient de s'arrêter. Ensuite, les guerres civiles d'Angleterre aiant fait perdre à la Nation le goût des Découvertes, ce ne fut, suivant le témoignage des Anglois mêmes, qu'en 1667, que Zacharie Gillam, conduit par deux transfuges François, traversa les Détroits d'Hudson dans une Ketch nommée la *Nonfuch*, ou la Nompaille, passa dans la Baie de Baffin, jusqu'au soixante-quinze degrés, & delà au Sud vers les cinquante-un degrés, où il bâtit, sur une Rivière qui fut nommée ensuite la Rivière de Rupert, un Fort auquel il donna le nom de *Charles-Fort*.

Mais les François avoient déjà fait des démarches mieux concertées, qui firent regarder cette entreprise comme une usurpation. Dès l'année 1659, ils avoient envoyé à la Baie d'Hudson un Officier nommé *Bourdon*, pour en assurer la possession à la France, & ce soin continua quelque tems de les occuper. Il paroît qu'ensuite ils se relâcherent. Dans cet intervalle, deux François de Quebec, nommés Chouart des Groseillers & Radisson, les mêmes qu'on a déjà traités de transfuges, se trouvant au Lac des Assimpouals, apprirent de quelques Sauvages qu'on pouvoit se rendre par terre au fond de la Baie d'Hudson, où les Anglois n'avoient point encore pénétré. Ils s'y firent conduire. A leur retour, ils proposerent aux principaux Négocians de Quebec d'y envoyer quelques Vaisseaux; & leur projet n'aiant point été goûté, ils passerent en France dans l'esperance d'y être écoutés avec plus de faveur: mais la Cour parut faire si peu d'attention à tous leurs Mémoires, que dans le chagrin de se voir négligés, ils s'adresserent à l'Ambassadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris.

On ne trouve ici de lumieres que dans les Relations Angloises. Nous avions, dit celle que je consulte, nos anciennes prétentions sur la Baie; quoique la partie du Continent qui en fait le fond semble appartenir aux François, parcequ'elle n'est pas éloignée de plus de cent cinquante milles de la Rivière Sainte Marguerite, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent. Mylord Montaigu, notre Ambassadeur, persuada aux deux Mécontents de se rendre à Londres, où ils furent bien reçus de quelques Personnes de distinc-

(64) Jusqu'aux quatre-vingt degrés trente minutes, suivant les Relations Angloises. ignore ce qu'Hudson fit dans ces lieux, & s'il y pénétra bien loin.

L'Historica de la Nouvelle France ne les ayoit pas consultés, lorsqu'il a dit qu'on

(65) Voiez, ci-dessous, les Voies au Nord-Est & au Nord-Ouest.

tion & des Marchands. Gillam fut nommé pour faire le voiage qu'ils proposoient. Ils l'accompagnèrent , & l'aiderent à bâtir un Fort à l'embouchure de la Riviere de Rupert , que les François nomment *Nemiscau*. Gillam ne fut pas plutôt revenu à Londres , qu'il se forma , sous l'autorité de Charles II , une Compagnie , qui prit le titre de Compagnie de la Baie d'Hudson. La date de ses Lettres Patentes est le 2 de Mai 1670 , vingt-deuxième année du Regne de Charles ; & le nom du Prince Rupert (ou Robert) paroît à la tête de ses principaux Membres.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

L'Historien de la Nouvelle France fait une description générale de la Baie. » Après qu'on a doublé , dit-il , la Pointe septentrionale de l'Ile de » Terre-neuve , en faisant le Nord-Ouest , & côtoiant toujours la Terre » de Labrador , on s'élève jusques vers les soixante-trois degrés de La- » titude Nord , & l'on trouve un Détroit qui porte le nom d'Hud- » son. Ce Détroit court Est & Ouest , en prenant du Nord-Ouest , & sa » sortie est par les soixante-quatre degrés. En cet endroit , la Mer forme » une Baie d'environ trois cens lieues de profondeur , & c'est ce qu'on » nomme la Baie d'Hudson. Sa largeur est inégale ; car , en allant du » Nord au Sud , elle diminue toujours , depuis deux cens lieues jusqu'à » trente-cinq. Son extrémité méridionale est par les cinquante-un degrés. » Rien n'est plus affreux que le Pais dont elle est environnée. De quel- » que côté qu'on jette les yeux , on n'apperçoit que des terres incultes » & sauvages , & des Rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues , en- » trecoupés de profondes ravines & de vallées stériles , où le Soleil ne » pénètre point , & que les néges ou les glaçons , qui ne fondent jamais , » rendent absolument inaccessibles. La Mer n'y est bien libre que depuis » le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre : encore y » rencontre-t-on quelquefois , alors , des glaces d'une énorme grosseur , » qui jettent les Navigateurs dans le plus grand embarras. Lorsqu'on y pense » le moins , une Marée , ou un Courant , assez fort pour entraîner le Na- » vire , l'investit tout à coup d'un si grand nombre de ces écueils flot- » tans , qu'aussi loin que la vue puisse porter , on n'apperçoit que des » glaces. Il n'y a pas d'autre moyen de s'en garantir , que de se grapi- » ner sur les plus grosses , & d'écarter les autres avec de longs bâtons fer- » rés. Mais dès qu'on s'est ouvert un Passage , il faut en profiter au plu- » tôt ; car s'il survient une tempête pendant qu'on est assiégé de glaçons , » quelle espérance de s'en tirer ?

Description de
la Baie d'Hud-
son.

Les Relations Angloises ne s'attachent qu'à la Description géographique. Elles placent la Baie entre soixante-quatre degrés de Latitude Nord & cinquante-un , & lui donnent dix degrés , ou six cens milles Anglois , de longueur. L'embouchure du Détroit , suivant les mêmes Journaux , est vers les soixante-un degrés. Sa largeur est de six lieues. A l'entrée même , on trouve une Ile , nommée *la Résolution* ; ensuite les Iles de Charles , de Salisbury & de Nottingham dans le Détroit , & celle de Mansfield à l'embouchure intérieure. La longueur du Détroit est de cent vingt lieues. Des deux côtés , les Terres sont habitées par des Sauvages peu connus. La Côte méridionale est connue sous le nom de Terre de Labrador , & celle du Nord sous autant de noms qu'il y est passé de Navigateurs de diffé-

Description An-
gloise de la mê-
me Baie.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Singularité de l'île de Charlton,

Climat de la Baie.

Marchandises qu'on y porte & qu'on en tire.

rentes Nations, qui s'attribuent l'honneur de la Découverte. Au côté occidental, les Anglois ont bâti un Fort, nommé le Port Nelson, & donné le nom de *New-south Wales* (*) à tout le País. Cette partie de la Baie porte celui de *Button*. C'est l'endroit le plus large de toute la Baie d'Hudson, & cette largeur est d'environ cent trente lieues.

Sur la Côte de Labrador, on rencontre plusieurs Iles, nommées Iles de *Sleeper* & *Baker's-dozen*. Le fond de la Baie, par lequel on entend toute cette partie qui est entre le Cap de *Henriette-Marie* dans *New-south-Wales*, & *Redonda* au-dessous de la Rivière de *Rupert*, n'a pas moins de quatre-vingt lieues de longueur. On y trouve aussi quantité d'Iles, auxquelles les premiers Avanturiers Anglois ont donné différens noms, tels que *Weston*, *Thomas Roé*, *Charlton*, &c.

Le Fort que les Anglois bâtirent à la Rivière de *Rupert*, sous le nom de *Charles-Fort*, n'étoit accompagné d'aucune Plantation; & vraisemblablement il ne le sera jamais. Ils y vécurent d'abord dans de petites Hutes, où leur principal soin étoit de se défendre de la pluie & du froid, mais bien plus souvent du froid que de la pluie. L'île, qu'on vient de nommer *Charlton*, fait une figure extrêmement singulière dans sa situation. Elle est non-seulement couverte d'une mousse fort verte, mais remplie d'arbres, surtout de Bouleaux, de Sapins, & de Genevriers; ce qui fait une perspective si riante pour ceux qui arrivent après un Voïage de trois mois, dans la plus dangereuse des Mers, qu'ils croient voir naître tout-d'un-coup le Printems. Découvrir de la verdure & des arbres qui étendent agréablement leurs branches, au milieu des glaces & des néges, c'est un spectacle, pour employer les termes de la Relation, qui cause la plus étrange surprise & le plus délicieux plaisir. L'air, au fond de la Baie, quoique plus proche du Soleil que celui de Londres, qui n'est qu'à cinquante-un degrés, est d'un froid excessif pendant neuf mois. Les trois autres sont chauds, mais tempérés par les vents de Nord Ouest. Le terrain, à l'Est comme au Couchant, ne porte aucune sorte de grain. Vers la Rivière de *Rupert* il donne quelques fruits, tels que des Groseilles & des Fraises.

Les Marchandises, dont on tire le meilleur parti dans la Baie, sont les fusils, la poudre à tirer, le plomb, les draps, les haches, les chaudrons & le Tabac, qu'on y troque avec les Indiens pour diverses pelletteries. On nous donne un tarif des premiers échanges de la Compagnie Angloise. Pour un fusil, dix bonnes peaux de Castor. Une peau pour la demie livre de poudre. Une, pour quatre livres de plomb. Une, pour chaque hache. Une, pour huit grands couteaux. Une, pour la demie livre de grains de verre. Six, pour un habit de bon drap. Six, pour la livre de Tabac. Une, pour une grande boîte à poudre, ou pour deux petites. Une, pour chaque livre de fonte dans un chaudron. Deux, pour un miroir & pour un peigne. L'Auteur de la Relation donne à juger, sur ce compte, quels durent être les premiers gains de la Compagnie: il les fait monter à trois cens pour cent.

Au premier avis qui vint en France, du nouvel Etablissement des Anglois, on se crut obligé quelque tems à la dissimulation, en faveur de la

(*) Nouvelle Galle.



THE
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Bonne intelligence qui regnoit alors entre les deux Couronnes. Cependant l'Intendant de la Nouvelle France chercha quelque moien d'empêcher du moins la prescription. Le plus court étoit de découvrir un chemin facile, pour aller par terre à la Baie d'Hudson. Une députation des Sauvages du Saguenay, qui venoient demander des Missionnaires, en fournit heureusement l'occasion. Le Pere Albanel, Jésuite, de race Angloise, fut choisi pour les accompagner à leur retour, avec deux François, dont l'un se nommoit *Saint Simon*, Gentilhomme Canadien, Neveu de celui dont on a des Mémoires sur l'Acadie.

Ils partirent de Quebec, le 22 du mois d'Août 1671, & dès le 10 de Septembre ils furent informés que deux Navires Anglois étoient à l'ancre dans le fond de la Baie d'Hudson, où ils faisoient la Traite avec les Sauvages. Cette nouvelle les obligea d'envoier demander, à Quebec, des Passeports, qui leur furent accordés : mais le tems qu'ils avoient passé à les attendre leur aiant fait perdre la saison propre à naviguer sur la Riviere, ils furent contraints d'hiverner sur les bords du Lac de Saint Jean, d'où ils ne purent sortir avant le premier de Juin de l'année suivante. Le 13, ils rencontrèrent dix-huit canots, remplis de Sauvages de la Nation des Mistassins, qui semblerent disposés à leur couper le passage. Le Pere Albanel s'avança seul, & leur dit que les François aiant purgé leur Pais, des Iroquois, un service de cette importance méritoit bien qu'il leur fût permis d'y passer. Ce discours aiant produit l'effet qu'il s'en étoit promis, les Voyageurs entrèrent dans le Lac des Mistassins, auquel on donne vingt journées de tour ; & le 25 ils arriverent au bord de celui de Nemiscan, qu'on représente beaucoup moins grand. Le premier de Juillet, ils se trouverent dans un lieu nommé *Miscoutenagechit*, où les Sauvages, qui avoient demandé des Missionnaires, les attendoient & les reçurent avec de grands témoignages de joie. Cependant ils parurent craindre qu'on ne voulût s'opposer au Commerce des Anglois, qui s'étoient avancés jusqu'à ce Canton, où ils avoient bâti une loge pour la Traite : mais le P. Albanel eut l'adresse de les rassurer. Quelques jours après il partit de ce Village, avec ses deux Compagnons, il parcourut tous les environs du Lac Nemiscan, & s'étant embarqué sur la Riviere de même nom, que les Anglois nommoient *Rupert*, il entra dans la Baie où elle se décharge. Il exécuta l'ordre qu'il avoit de faire divers Actes de prise de possession, qui furent signés non-seulement de lui, mais de Saint Simon, & de dix ou douze Chefs Sauvages, qu'il avoit rassemblés pour cette cérémonie (66).

(66) Les Relations Angloises rapportent l'arrivée de ce Missionnaire au 30 d'Août 1673. Elles racontent qu'il étoit chargé d'une Lettre du Gouverneur de Quebec pour *Bailly*, Gouverneur du Fort Anglois, & d'une pour des Grosseillers ; que par la premiere, *Bailly* étoit prié, en vertu de l'étroite amitié qui étoit alors entre les deux Couronnes, de traiter civilement un Jésuite né de race Angloise ; mais que la seconde fit naître des soupçons aux Anglois sur la Correspondance que des Grosseillers entres-

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Mesures que les François prennent pour arrêter les entreprises des Anglois.

Voyage du P. Albanel & de Saint Simon.

Possession qu'ils prennent de la Baie d'Hudson.

tenoit à Quebec, où il avoit son Gendre, qui avoit même accompagné le P. Albanel pendant une partie du chemin ; que *Bailly* traita fort civilement ce Missionnaire, & qu'il le fit vêtir, parcequ'il avoit été dépouillé de ses habits par quelques Indiens ; Que le P. Albanel passa plusieurs mois dans ce Fort, sous prétexte qu'ayant de la répugnance à retourner par terre au Canada, il étoit résolu de profiter du premier Vaisseau Anglois pour repasser en Europe ; qu'il participa aux miseres où le Fort fut réduit,

M m m m

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

BAIE D'HUDSON.

Suite des aventures de des Groseillers & de Radisson.

Comment ils servent la France après l'avoir trahie.

Variété des témoignages sur leur conduite.

On ne lit point dans les Relations Françaises, ce que devint le Pere Albanel, ni comment des Groseillers & Radisson quitterent le service des Anglois. Ces deux Transfuges, dit l'Historien de la Nouvelle France, poussés par quelque mécontentement particulier, ou par un retour d'affection pour leur Patrie, revinrent en France, quoique Radisson eut épousé la Fille du Chevalier Kirke; & Sa Majesté leur permit de retourner à Quebec, où elle leur accorda même des grâces qu'ils sembloient peu mériter. Quelques années après, il s'y forma une Compagnie du Nord, qui entreprit de chasser les Anglois de la Baie d'Hudson. Personne ne parut plus propre à cette entreprise, que ceux qui avoient été la première cause du mal. D'ailleurs ils s'y offrirent d'eux-mêmes; & tout le monde jugea qu'avec la connoissance qu'ils avoient du Pais, l'ardeur ne leur manqueroit pas pour réparer leur faute, ou pour vanger leurs propres injures. Ils partirent en 1682, avec deux Navires assez mal équipés, & se rendirent droit au Fort Anglois de la Riviere Rupert: mais ils le trouverent en si bon état, qu'ils n'osèrent l'attaquer. Ils rangerent ensuite la Côte occidentale de la Baie, pour chercher un poste avantageux; & le 26 d'Août ils entrèrent dans une Anse où se déchargent deux grandes Rivières qui se réunissent à leur embouchure. L'une, qu'on a remontée fort loin, sans trouver sa source, avoit été nommée la Riviere de Bourbon par un Navire François qui y avoit hiverné en 1675. Des Groseillers nomma l'autre *Sainte Therese*, du nom de sa Femme, Sœur de Radisson. C'est la petite Baie où ces deux Rivières se joignent, que les Anglois ont appelée *Port Nelson*, à l'honneur de Nelson, Pilote de leur Henri Hudson, qui la découvrit en 1611.

Ici les témoignages varient beaucoup (67). L'Historien croit devoir la préférence à celui d'un Mémoire qui fut présenté l'année suivante au

jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Lyddal, qui vint relever Bailly; & qu'il avoit des communications fort intimes avec des Groseillers. Les mêmes Relations, sans parler du tems de son départ, ni de celui de des Groseillers & de Radisson, disent seulement que ces deux François désertèrent, & que la Compagnie Angloise les déclara hors de son service.

(67) Une Relation, qui se trouve dans le Recueil d'Arrêts, & autres Pièces pour l'Etablissement de la Compagnie Française d'Occident, & publiée (Amsterdam, chez Bernard, 1720. in-12.) sous le nom de M. *Jeremie*, qui commandoit dans la Baie d'Hudson avant le Traité d'Utrecht, dit simplement que tandis que Radisson & son Beaufrere hivernoient dans la Riviere de Sainte Therese, des Anglois étoient campés à sept lieues d'eux, sur les bords de la Riviere de Bourbon; que des Groseillers & Radisson les aiant découverts, sans que ceux-ci se défiasent d'avoir des Voisins si proches,

les attaquèrent & les firent tous Prisonniers, au nombre de quatre-vingt, quoique les François ne fussent que quatorze; mais qu'à la vérité, les Anglois étoient ivres, dans un jour de réjouissance que des Groseillers avoit choisi pour les surprendre: que peu de tems auparavant, étant à la chasse, le long de la Mer, il avoit trouvé, dans une mauvaise Chaumine six Matelots Anglois, mourans de froid & de faim, qui avoient été dégradés par un Navire de Boston, & qui n'ayant aucune connoissance du Pais, se trouverent fort heureux de tomber entre les mains des François. Voyez, ci-dessous, les Voies au Nord-Ouest.

Les Relations Angloises se réduisent au détail suivant: en 1682, le Capitaine *Bridger* partit de Londres pour le Port Nelson, avec ordre d'y établir un Comptoir, & d'y bâtir un Fort: mais avant qu'il y fut arrivé, le Capitaine Benjamin *Gillam*, Commandant du Vaisseau le *New-England*, & Fils d'un autre *Gillam*, Commandant du Vais-

Marquis de Seignelay, & qui mérite, dit-il, plus de créance que les Relations des Voyageurs. Suivant ce Mémoire, Radisson & son Beaufrere avoient à peine commencé à se loger sur les bords de la Riviere de Sainte Therese, lorsqu'une Barque, venant de Boston, parut à l'entrée de cette Riviere. Quelques jours après, un grand Navire de Londres vint mouiller au même lieu, & n'allarma pas moins les Bostonnois, qui n'avoient point de Commission, que les François, qui n'étoient pas encore assez bien retranchés pour se défendre; mais il excita bientôt la compassion des uns & des autres. D'affreuses glaces, poussées par la Mer, le heurterent si rudement, que l'aïant enlevé de dessus ses ancrs, elles l'emporterent au large, où il fut brisé par d'autres glaçons. Tous les Anglois, qui étoient à bord, se sauverent sur ces mêmes glaces qui avoient causé leur malheur, & qui les reporterent à l'entrée de la Riviere de Sainte Therese. Ils y furent accueillis fort humainement des François. Radisson & des Groseillers leur fournirent des vivres, & leur permirent de dresser des Baraques sur les bords de la Riviere de Bourbon, après leur avoir fait promettre, par écrit, qu'ils ne s'y fortifieroient point, & qu'ils ne feroient rien au préjudice des Droits de la France. Mais cette promesse fut mal gardée. Les Anglois n'eurent pas plutôt réfléchi sur la supériorité de leur nombre, qu'ils commencerent à se retrancher. Ensuite ils prirent des mesures pour surprendre leurs Voisins, & pour leur ôter le pouvoir de leur nuire. Mais ils furent prévenus, & surpris eux-mêmes par les François, qui les firent tous Prisonniers: leur nombre devint bientôt embarrassant aux Vainqueurs; sans compter que les vivres commençoient à leur manquer. Aussi-tôt que la saison permit de se mettre en Mer, ils embarquerent une partie des Anglois sur un des deux Bâtimens qu'ils avoient

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'Hudson.

seau le *Prince Rupert*, alors au service de la Compagnie, s'établit dans le même lieu. Il n'y étoit que depuis quatorze jours, lorsque Radisson & des Groseillers, Deserteurs du service d'Angleterre, arriverent du Canada. Ces deux François, pour se vanger de quelques injures qu'ils prétendoient avoir reçues des Anglois, avoient entrepris de former ici un Etablissement pour la Compagnie du Canada: Gillam ne se trouva point assez fort pour les repousser; mais il ne laissa point de demeurer au Port Nelson. Dix jours après, Bridger arriva. Les François n'eurent pas plutôt aperçu son Vaisseau, qu'ils lui envoierent déclarer que les Capitaines Radisson & des Groseillers avoient pris possession de ce lieu, au nom de la France. Bridger, qui se crut assez autorisé par la Commission de sa propre Compagnie, n'en déchargea pas moins une partie de ses effets, & se hâta de construire un petit Fort. Des Groseillers & Radisson, loin de l'attaquer, firent avec lui une liaison fort étroite, qui dura depuis le mois d'Octobre 1682 jusqu'au mois de Février suivant. Alors ils se saisirent

de Brigder, de Gillam, de tout leur monde, & de tous leurs effets. Après les avoir gardés quelque tems comme Prisonniers, ils mirent une partie de leurs Gens dans une mauvaise Barque, qui eut le bonheur de rencontrer un Navire Anglois proche du Cap *Henriette-Marie*. Mais Bridger & Gillam furent menés au Canada, où Radisson & des Groseillers déchargerent furtivement une partie de leur Cargaison, dans la vue de tromper leur Compagnie. On ne fait si cette fraude leur réussit; mais ils se sauverent promptement en France. La Compagnie Angloise, informée de cette aventure, écrivit à Radisson, en reçut réponse, & lui promit non-seulement d'oublier les torts qu'il avoit avec elle, mais de l'emploier, au prix qu'il demanderoit lui-même, s'il vouloit entreprendre de livrer les François qu'il avoit laissés au Port Nelson, & de leur enlever toutes les Pelletteries qu'il y avoit amassées. Il y consentit. On lui tint parole, comme il la tint aussi en reprenant le Port Nelson pour la Compagnie Angloise.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Ils trahissent encore une fois la France,

Radisson remet les Anglois en possession de la Baie d'Hudson.

Perte qu'y firent les François.

Il y sont rétablis par le Chevalier de Troie.

amenés de Quebec, en les laissant maîtres de leur route; ensuite ils partirent eux-mêmes avec le reste, sur le Navire qu'ils s'étoient réservé, & sur la Barque de Boston, dont ils n'avoient pas eu de peine à se saisir.

Ils se rendirent à Quebec, où la conduite, qu'ils avoient tenue à l'égard des Anglois, ne plut pas à la Compagnie du Nord. On les chagrina même sur plusieurs articles, qui concernoient la Traite des Pelleteries, dont ils avoient néanmoins rapporté une riche cargaison. Leur mécontentement les obligea de passer en France, dans l'espoir d'y obtenir plus de faveur. Mais soit qu'ils fussent réellement coupables, ou que leurs Ennemis eussent prévenu le Ministère, leur espérance fut trompée, & le desespoir qu'ils en conçurent les fit recourir encore aux Anglois. Mylord Preston, Ambassadeur à la Cour de France, apprit leur situation, & leur conseilla de passer à Londres, Radisson prit ce parti, & fut bien reçu du Chevalier Kirke, son Beau-Pere, qui lui fit même obtenir de la Cour une Pension de cinquante guinées, dont il a joui jusqu'à sa mort.

L'année suivante, la Compagnie Angloise lui donna deux Navires; pour aller se saisir du Fort qu'il avoit construit lui-même à l'entrée de la Riviere de Sainte Thérèse, & où Chouart, son Neveu, Fils de des Groseillers étoit resté avec huit hommes. Il y fut reçu sans difficulté, sur les signaux dont le Commandant étoit convenu avec son Pere & son Oncle. Cependant on nous fait observer que, suivant un autre Mémoire, c'étoit des Groseillers même qui étoit resté dans la Baie d'Hudson, & que son Fils & Radisson traiterent avec l'Ambassadeur par l'entremise d'un Anglois, nommé Gods. Mais l'Historien cite une Lettre du Marquis de Denonville, Gouverneur du Canada, par laquelle il paroît qu'il eut ordre d'assurer le jeune Chouart d'une récompense de la Cour. D'ailleurs il est certain que Chouart est mort en Canada, & Radisson en Angleterre.

La perte, que les François essuierent à la Riviere de Sainte Thérèse, doit faire juger quelle étoit l'importance de ce Poste. On l'a fait monter à trente-deux milliers de Castors, six balles de Martres, deux de Loutres, & quantité de Pelleteries moins précieuses, qui n'étoient néanmoins que le produit d'une année, puisque Radisson & des Groseillers avoient porté, à Quebec, tout ce qui s'étoit trouvé dans leurs Magasins lorsqu'ils étoient partis de la Baie. Aussi le Roi en fit-il faire de grandes plaintes à Charles II; & ce Prince desavoua l'entreprise de ses Sujets: mais il n'eut pas le crédit de faire restituer à son Allié, ce qu'il n'avoit perdu que par une perfidie. Quelques années se passerent dans cette attente. Enfin la Compagnie de Quebec, perdant jusqu'à l'espérance d'obtenir des Troupes de la Cour, pour se remettre en possession du Fort, prit le parti d'en faire elle-même les frais. Elle se procura, sous l'autorité du Gouverneur de la Nouvelle France, quatre-vingts Hommes, presque tous Canadiens, & pour Commandant le Chevalier de Troie, ancien Capitaine, d'une expérience & d'une valeur connues. Sainte Helene, d'Iberville (*) & Maricour, tous trois Fils d'un Gentilhomme de Quebec, s'offrirent généreusement pour une Expédition dont ils n'avoient que de la fatigue & de l'honneur à recueillir.

(*) Le même dont on a déjà parlé avec éloges; mais à l'occasion d'un tems postérieur.

Cette petite Armée se mit en marche au mois de Mars 1686 ; & suivant la Relation Françoisise , elle n'arriva au fond de la Baie d'Hudson que le 20 de Juin. Le premier Fort qu'elle attaqua fut celui de *Monfipi*, dans la Riviere de *Monsoni*. Il n'étoit environné que de pieux , avec quatre Bastions revêtus de terre , au centre desquels s'élevoit une Maison de quarante piés en carré. Ce Poste fut d'abord escaladé ; & les Anglois , après avoir perdu leur Canonier , le seul qui parut se mettre en défense , se rendirent Prisonniers de guerre. Ils étoient au nombre de seize , & leur Artillerie consistoit en douze Canons , de huit & de six. D'Iberville eut ordre ensuite de s'embarquer avec neuf Hommes , dans deux Canots d'écorce , pour aller aborder un petit Bâtiment qu'on voioit à l'ancre. Quatorze Hommes qui le montoient , & qui étoient commandés par le Général même de la Baie , composèrent aussi-tôt pour leur vie. *Sainte Helene* , détaché en même tems avec cinquante Hommes , rencontra un autre Bâtiment à la Côte , mais qui n'étoit pas gardé. Il s'y embarqua , & fit voile vers le Fort *Rupert* , éloigné d'environ vingt lieues de celui de *Monfipi*. Il descendit fort près de la Place , sans aucune opposition , & son premier mouvement fut de marcher à l'assaut. La Garnison , frappée de cette hardiesse , rendit aussi-tôt les armes. Ce Fort avoit été nouvellement rebâti , & le Canon n'y étoit pas encore sur les affûts. Après cette seconde Conquête , tous les François se réunirent ; & s'étant embarqués sur les deux Bâtimens qu'ils avoient pris , ils tournerent vers le Fort de *Quitichouen* , dont la réduction ne leur coûta que de la poudre & des balles. Les grands Magazins Anglois étoient dans cette Place , & furent le principal fruit de cette petite guerre , qui rendit les François maîtres de toute la partie méridionale de la Baie d'Hudson. La Garnison de *Quitichouen* fut envoyée au Port *Nelson* , sur un des deux Bâtimens.

SUITE DE L'E.
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Trois Forts qu'il
enleve aux Ang-
lois.

On croit devoir joindre , à ce récit , celui des Anglois ; moins pour en faire observer les différences , qui ne changent rien au fond de l'événement , que pour faire connoître les noms qu'ils donnoient aux mêmes lieux. Suivant leur principale Relation , ils avoient , en 1686 , cinq Etablissements dans la Baie d'Hudson ; la Riviere d'*Albanie* , l'île de *Hayes* , la Riviere de *Rupert* , le Port *Nelson* , & la *Nouvelle Severne*. Leur Commerce y étoit si considérable , qu'ils tiroient annuellement , de la seule Riviere d'*Albanie* trois mille cinq cens Castors. L'Auteur , sans se souvenir que c'étoient les François qui avoient à se plaindre de sa Nation , observe » qu'ils pouvoient tout entreprendre sous le regne de Jacques II , » & qu'il n'y avoit point d'outrage , qui fut capable de refroidir l'attachement de ce Prince pour Louis XIV.

Relation An-
gloise des mêmes
Faits.

Le 8 de Juillet , dit-il , on vit arriver le Chevalier de *Troies* , avec un Corps de Troupes , devant le Fort de la Riviere d'*Albanie* , où *Sergeant* , Gouverneur Général de la Baie , avoit établi sa résidence. On venoit d'y être informé par quelques Indiens , non-seulement que les François étoient venus de *Quebec* par terre , mais qu'ils avoient déjà surpris les Forts de l'île de *Hayes* & de la Riviere de *Rupert* , & qu'ils amenoient avec eux la grosse Artillerie de ces deux Postes. Deux heures après , les Anglois apperçurent l'Ennemi à peu de distance ; & bientôt ils entendirent le bruit

SUITE DE
L'ÉTABLISSE-
MENT DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

des armées à feu. Une partie de la Garnison déclara qu'elle n'exposeroit point sa vie pour la défense du Fort, sans être bien sûre d'une récompense proportionnée. Le Gouverneur fit distribuer des présens à ces Mutins, & parvint à les ranger au devoir : mais le jour suivant, ils se souleverent avec une nouvelle furie. Le Canonier, nommé *Elie Turner*, leur avoit persuadé qu'il étoit impossible de tenir dans une Place si foible, & paroïssoit résolu de se jeter parmi les François. Il poussa l'audace jusqu'à demander au Gouverneur la liberté de sortir du Fort : mais, sur la menace d'être passé sur-le-champ par les armes, il prit le parti de retourner à son poste.

Le Canon du Fort obligea les François de se mettre à couvert sous les bords du Fleuve, où les boulets ne pouvoient atteindre ; & delà ils incommoderent beaucoup, par leur Mousqueterie, les Anglois qui se présentoient sur leurs remparts. Le Gouverneur, les voyant travailler à la terre, s'imagina d'abord qu'ils ne pensoient qu'à se couvrir d'un retranchement ; mais il reconnut bientôt qu'ils formoient une Batterie. Alors se persuadant qu'ils avoient apporté leur Canon par eau, il se flatta de pouvoir couler leurs Barques à fond ; & l'ordre fut donné de tirer dessus, lorsqu'elles paroïtroient : mais les François avoient trouvé le moien de transporter leurs plus grosses pieces au travers des Bois, & les mirent en batterie avant qu'on put s'en appercevoir. Deux Soldats de la Garnison, sortis pour les observer, rapporterent qu'ils avoient vu la Batterie formée, & l'Ennemi occupé à charger les Pieces. Ce récit fit perdre le courage à tous les autres. Ils s'assemblerent en tumulte, pour faire presser le Gouverneur de demander une bonne composition, & de rendre une Place, qu'ils ne pouvoient défendre sans s'exposer à de fâcheux accidens dont ils ne seroient jamais récompensés. S'ils avoient, lui firent-ils dire, le malheur de perdre une jambe, un bras, ou celui d'être tués, qui prendroit soin de leurs Femmes & de leurs Enfans ? Le Canon Ennemi s'étant fait entendre pendant ces délibérations, ceux à qui l'on avoit confié la garde des Postes ne penserent qu'à les abandonner. Cependant le Gouverneur s'obstinoit à ne vouloir rien entendre, & menaçoit du supplice ceux qui refuseroient de combattre sous ses ordres. Mais la breche, qui fut ouverte aussi-tôt, & le dommage que les boulets avoient déjà fait aux Maisons, le déterminèrent enfin à faire arborer le Drapeau blanc. La date du Traité, entre le Chevalier de *Troies*, Commandant en chef les Troupes de la Compagnie du Canada & *Henri Sergeant*, Gouverneur de la Baie d'Hudson pour la Compagnie Angloise, est le 16 Juillet 1686. On nous en donne les articles, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. I. Le Fort de la Riviere d'Albanie & tous les effets qui appartiennent à la Compagnie Angloise seront remis au Commandant François ; après un exact inventaire des effets, pour la décharge mutuelle des deux Partis. II. Tous les Anglois du Fort, conserveront ce qui est à l'usage de leurs personnes. III. Le Gouverneur demeurera en possession de tout ce qui lui appartient en propre ; & pourra garder près de lui son Ministre, & ses quatre Domestiques. IV. Le Chevalier de *Troies* fera conduire tous les Anglois du Fort à l'Île de *Charlton*, pour y attendre l'arrivée de quelque

Captulation des
Anglois avec le
Chevalier de
Troies.

Vaisseau Anglois, & les aidera de tout son pouvoir jusqu'à leur embarquement. V. Les Magazins seront fermés sur-le-champ, & les clés remises au Chevalier de Troies. VI. Tous les Anglois sortiront du Fort sans armes, à l'exception du Gouverneur & de son Fils.

Ces articles furent exécutés ; mais on se plaignit beaucoup à Londres de l'entreprise des François, quoiqu'elle ne dût passer que pour une juste représaille. Il ne restoit aux Anglois que le Port Nelson & le Fort de la Nouvelle Severne. Quelque tems après, il fut réglé, entre les deux Couronnes, que le Port Nelson seroit commun aux deux Nations, avec une égale liberté pour le Commerce ; projet mal conçu, qui ne fit que donner lieu à de nouvelles hostilités. En 1689, d'Iberville & ses Freres, s'étant rendus avec quelques Troupes au fond de la Baie d'Hudson, rencontrèrent à trente lieues du Port Nelson, le Gouverneur de la Nouvelle Severne, & l'arrêterent sur diverses plaintes. Entre ses papiers, qui lui furent enlevés, ils trouverent des Lettres de la Compagnie de Londres, qui contenoient l'ordre de proclamer, dans la Baie, le Prince & la Princesse d'Orange Roi & Reine d'Angleterre, avec déclaration expresse que la Baie appartenoit toute entiere à la Couronne d'Angleterre. Une prétention si contraire au Reglement de Louis XIV & de Jacques II fut bientôt soutenue de deux Vaisseaux, qui parurent à la vue d'un des Forts François, où d'Iberville s'étoit rendu. L'un de ces deux Bâtimens avoit dix-huit pieces de Canon & quatre Pierriers ; l'autre, un même nombre de Pierriers, & dix Canons. Ils étoient chargés tous deux d'une grande quantité d'armes, de munitions & de vivres ; & leurs Equipages montoient à quatre-vingt trois Hommes, parmi lesquels il y avoit onze Pilotes, de douze que l'Angleterre entretenoit pour la Baie d'Hudson. Les Anglois s'étoient flattés de surprendre les François & de les chasser de tous leurs postes. Quoique d'Iberville eut peu de monde avec lui, ils n'osèrent l'attaquer ; & lui proposant au contraire un accommodement, qu'il ne rejetta point, ils cherchèrent à l'endormir dans une sécurité apparente, pour tomber sur lui lorsqu'ils le verroient sans défiance. Sa pénétration lui fit découvrir toutes leurs mesures. Alors, il se crut en droit d'employer aussi la ruse ; & dans plusieurs embuscades qu'il leur dressa, il leur enleva successivement vingt de leurs meilleurs Hommes, avec un de leurs principaux Officiers.

Son but étoit de les affoiblir. Lorsqu'il s'y crut parvenu, il les fit sommer de se rendre Prisonniers de guerre. Leur réponse fut qu'étant encore plus de quarante sans les Malades, ils étoient résolus de se défendre, avec tout le courage qu'on devoit connoître à leur Nation. D'Iberville n'attendoit que cette réponse, pour détacher une partie de ses gens, avec ordre de les harceler, tantôt dans une petite Ile, où ils s'étoient cantonnés, & tantôt sur leurs Navires, qui étoient arrêtés dans les glaces. Deux jours après, il suivit lui-même. On se canonna pendant quelques heures, sans s'incommoder beaucoup ; & l'impatience des François leur fit prendre le parti de sommer encore une fois le Commandant, avec menace de le traiter sans quartier. Il répondit qu'il y avoit un Traité entre les deux Couronnes, & qu'il étoit surpris qu'on le respectât si peu. D'Iberville repliqua que la premiere infraction n'étoit pas venue des François, & que sans

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Reglement entre les deux Couronnes.

Nouvelles hostilités.

Services de D'Iberville dans la Baie d'Hudson.

Ruse qu'il oppose à celle des Anglois.

Comment il se rend maître de deux Vaisseaux Anglois.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Retour de d'I-
berville.

Comment il
seint d'être aux
Anglois.

Les Anglois
renvrent dans la
Baie d'Hudson.

perdre le tems en explications, il prétendoit que les deux Navires & tous leurs Equipages lui fussent remis. On lui demanda un jour de délai, qu'il accorda. Enfin la réponse, qui lui fut envoyée par écrit, contenoit que les deux Navires seroient remis au Commandant François avec toute leur charge, mais que là-dessus il consentiroit à paier les appointemens des Officiers, qui montoient à la somme de deux mille cinq cens livres, & qu'il leur donneroit un Bâtiment bien équipé pour se retirer. Ces deux articles furent accordés, avec quelque restriction néanmoins sur le nombre des Anglois auxquels il seroit permis de suivre leurs Officiers. Tous les autres demeurèrent Prisonniers : & d'Iberville fut ferme, surtout, à ne relâcher aucun des onze Pilotes.

Il laissa Maricour, un de ses Freres, avec trente-six Hommes, pour garder tous les Postes du fond de la Baie ; Garnison qu'il dût juger trop foible, dans l'attente où il étoit lui-même que les Anglois ne tarderoient point à prendre leur revanche : mais il étoit rappelé à Quebec par le Gouverneur Général, qui lui envoya ordre d'y mener la plus considérable de ses deux prises. Il partit le 12 de Septembre, avec ses Prisonniers. Dans sa route, il rencontra un Navire d'Angleterre, à bord duquel étoit le jeune Chouart, qui n'avoit encore pu se délivrer des mains des Anglois depuis la surprise du Port Nelson. Avec peu de monde, & dans la nécessité de garder ses Prisonniers, il ne put employer la force pour s'en saisir ; mais tentant la ruse, il arbora le Pavillon d'Angleterre ; & le Capitaine, qui le prit effectivement pour un Anglois, convint avec lui qu'ils iroient de conserve, que d'Iberville porteroit le feu pendant la nuit, & qu'ils attendroient un beau tems pour se visiter. Son dessein étoit d'arrêter le Capitaine & l'Equipage de la Chaloupe, lorsqu'ils viendroient à son bord, & de tomber ensuite sur leur Navire, où il comptoit de ne pas trouver beaucoup de résistance : mais ils eurent la Mer si grosse, jusqu'à l'extrémité du Détroit, que les deux Vaisseaux n'aient pu s'approcher, d'Iberville prit la route de Quebec, où il arriva le 25 d'Octobre.

Le Fort de la Riviere d'Albanie, que les François avoient nommé *Sainte Anne* après leur conquête, demeura paisiblement entre leurs mains jusqu'à l'année 1693, & n'en seroit pas sorti, si la Garnison n'eut pas été négligée. Mais la rigueur du climat en ayant fait périr une partie, Maricour, chagrin apparemment de ne recevoir aucun secours, étoit parti lui-même en 1690, pour en aller solliciter à Quebec. Il y fut retenu par des embarras encore plus pressans (68) ; & pendant plusieurs années, la Baie d'Hudson fut oubliée. En 1693, on apprit, à Quebec, que le Fort de Sainte Anne avoit été pris par les Anglois. Trois de leurs Navires avoient hiverné à 70 lieues de ce Fort, & s'étoient approchés lorsque la navigation avoit été libre. Quoiqu'ils se fussent attendus à n'y pas trouver une forte Garnison, ils n'avoient pu s'imaginer qu'il n'y restât que quatre Hommes, dont l'un étoit aux fers. Ce Malheureux, dans un accès de phrénésie, avoit tué le Chirurgien du Fort, & le Pere Dalmas Jésuite. Peut-

(68) C'est l'année où Phibs, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, alla mettre le Siege devant Quebec avec toutes ses forces. Il fut repoussé, mais cette guerre dura longtemps.

être auroit-il poussé plus loin ses fureurs, si l'on ne s'étoit hâté de l'enchaîner. Ceux qui restoit, comprenant que leurs efforts seroient inutiles contre un grand nombre d'Anglois qui étoient déjà débarqués, laisserent leur Prisonnier dans le Fort, avec quarante ou cinquante milliers de Pelleteries, s'embarquerent dans un Canot, sans être apperçus, & furent assez heureux pour gagner Quebec. Les Anglois s'étant emparés de toutes les Pelleteries, & n'ayant pas manqué de mettre une bonne Garnison dans le Fort, cette disgrâce fut d'autant plus sensible aux François, qu'ils n'en pouvoient accuser que leur négligence : sur quoi l'on observe que tandis que Louis XIV surprenoit ses Ennemis, par la diligence avec laquelle il faisoit entrer ses Armées en Campagne, les Vaisseaux qu'il envoie en Amérique étoient toujours d'une extrême lenteur à partir.

Cependant l'arrivée de d'Iberville & de Serigny son Frere (68), qui avoient armé deux Navires, le *Poli* & la *Charante*, & qui prirent par le Canada pour s'y fortifier de cent Soldats du Pais, releva les espérances de la Compagnie du Nord. Elle se promit, non-seulement de reprendre le Fort Sainte Anne, mais d'enlever aux Anglois le Port Nelson, & tout ce qu'ils possédoient dans la Baie. Jeremie, qui étoit de cette Expédition, s'en est fait l'Historien. » Nous partîmes, dit-il, le 10 d'Août 1694, & nous arrivâmes à la Rade du Port Nelson le 24 de Septembre. Notre descente se fit aussi-tôt, avec l'Artillerie & toutes les munitions de guerre. » Le Fort Anglois étoit composé de quatre Bastions, qui formoient un quarré de trente piés, rempli dans le centre par un grand Edifice à double étage. Un des Bastions contenoit le Magasin de la Traite; un autre le Magasin des vivres; & les deux autres servoient de Corps-de-garde, pour loger la Garnison. Tous ces Bâtimens étoient de bois. En ligne de la premiere Palissade, il y avoit deux autres Bastions; l'un, qui servoit de logement aux Officiers; l'autre de cuisine & de Forge pour la Garnison. L'espace, de l'un à l'autre, étoit occupé par une espee de demie Lune, montée de huit Canons, qui la défendoient du côté de la Riviere, & terminée au bas par une platte-forme à raze-d'eau, défendue aussi par six grosses Pieces de Canon. Le côté du Bois étoit sans Batteries; mais chaque Bastion avoit la sienne. On comptoit dans tout le Fort, qui ne consistoit d'ailleurs qu'en deux Palissades de pieux, trente-deux Canons & quatorze Pierriers. La Garnison étoit de cinquante-trois Hommes.

Les François commencerent par établir leurs batteries sur de bonnes Platte-formes, à cinq cens pas des Palissades. Mais le commencement du siège fut triste pour les deux Commandans. *Châteaugué*, leur Frere, jeune encore, qui servoit sur le *Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé, le 4 de Novembre, pour arrêter les forties des Assiégés, fut tué d'un coup de Mousquet. D'Iberville, quoiqu'irrité par cette perte, ne voulut point faire jouer son Canon & ses Mortiers sans avoir fait sommer les Anglois (69).

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Les Anglois rentrent dans la Baie d'Hudson.

Elle est reprise par les François.

VOIAGE DE JEREMIE.

Ils prennent le Port Nelson.

(68) Il paroît que ces braves Freres étoient en grand nombre. On trouve le nom de sept; *Longueil*, d'Iberville, Maricour, Sainte Helene, Bienville, Serigny, &

Tome XIV,

Châteaugué; leur nom de Famille étoit le *Moine*. Plusieurs furent tués, en combattant pour leur Prince & leur Patrie.

(69) Il est assez étrange que Jeremie dise,

NNN

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HU-
DSON.

Ils lui donnent
le nom de Bour-
bon.

Leur Gouverneur, effraïé de l'appareil des Batteries, manquant de bois & désespérant d'en pouvoir faire si les François s'obstinoient à passer l'Hiver dans leur Camp, mais surtout n'ayant aucune expérience de la guerre (70), accepta la composition qu'on lui offrit. Il demanda que tous ses Officiers fussent logés dans le Fort, pendant l'Hiver; qu'on ne touchât point à leurs habits, ni à leurs papiers, & qu'au Printemps ils fussent transportés en France, pour se retirer delà dans leur Patrie. Ces articles furent signés le 14 d'Octobre; & le lendemain d'Iberville prit possession du Fort, qu'il nomma le *Fort Bourbon* (71). Le butin n'y fut pas considérable en Pelleteries, parcequ'au mois d'Août précédent deux Frégates Angloises avoient embarqué tout le Castor; mais on y trouva quantité de provisions de bouche, dont les François étoient mal pourvus, & qui aidèrent à leur faire passer plus agréablement l'Hiver. Cent cinquante Canots, qui leur vinrent ensuite, chargés des plus belles Pelleteries du Nord, les dédommagerent de celles dont ils s'étoient vus frustrés.

La gelée fut si rude en 1695, & l'Hiver si long, qu'il se passa plus de la moitié de l'année, sans que les glaces fussent assez ouvertes pour la navigation. Ce ne fut que le 28 de Juillet, qu'elles permirent de lever les ancres. Le scorbut avoit fait périr vingt François. Il ne restoit, sur les deux Navires, que cent quinze Hommes, dont plusieurs n'étoient pas en état de servir. D'Iberville prit la résolution d'attendre les Vaisseaux Anglois, dans l'espérance de les enlever; de renvoyer ensuite le Poli en France, & d'aller passer l'Hiver au fond de la Baie, avec la Salamandre, pour se remettre en possession du Fort Sainte Anne. Mais, les Anglois n'ayant point paru jusqu'au 7 de Septembre, une saison si avancée, qui ne laissoit plus d'espérance de les voir, le fit changer de dessein. Il prit le parti de faire voile pour Quebec, avec ses deux Bâtimens. Le Gouvernement du Fort Bourbon fut donné à *la Forêt*, & la Lieutenance à Martigny, avec soixante-quatre François & six Indiens. D'Iberville prit ensuite la route du Canada; mais les vents contraires l'ayant arrêté longtems à la Côte de Labrador, & le scorbut continuant d'affoiblir ses Equipages,

au contraire; » qu'ils ne pouvoient plus
» résister à nos Bombes, joint à ce qu'ils
» étoient continuellement chagrinés par
» nos Fusiliers, qui tiroient sans cesse dans
» leurs meurtrières; ils furent enfin obligés
» de se rendre, & ne demandèrent que la
» vie sauve. On s'attache néanmoins à
l'Historien de la Nouvelle France, parce-
qu'ayant connu la Relation de ce Voia-
geur, dont il parle même avec éloge, il ne
laisse pas de s'en écarter ici, sur des Mémoi-
res apparemment plus certains. L. 15. p. 148.

(70) C'étoit un bon Marchand, dit l'Histo-
rien, qui n'avoit jamais eu d'occasion de
voir le feu.

(71) » D'Iberville, suivant Jeremie, fit
son entrée le 15. Le Fort fut nommé
» Bourbon, & la Rivière sur laquelle il est

» situé, reçut le nom de Sainte Therese,
» parceque le jour de la soumission des An-
» glois fut le 14 Octobre, Fête de cette
» Sainte. Ainsi l'Historien s'est trompé en
lui donnant plutôt ce nom. » Le Fort, con-
» tinue Jeremie, étoit assez bien fourni de
» toutes sortes de Marchandises & de Mu-
» nitions. Nos Navires hivernèrent là,
» parceque la saison étoit trop avancée. En
» 1695, le 20 Juillet, d'Iberville partit
» avec ses deux Vaisseaux, & nous laissa au
» nombre de soixante-sept Hommes, sous
» le commandement d'un nommé M. de la
» Forêt. M. de Martigny étoit Lieutenant,
» & moi Enseigne, Interprete des Langues
» Sauvages & Directeur du Commerce. »
Ce recit differe de celui de l'Historien.

il tourna vers la France, où il arriva le 9 d'Octobre. Il sembloit que les deux Nations se fissent un amusement des droits qu'elles s'attribuoient sur la Baie d'Hudson; toujours ardentes à les vanter, & d'une négligence extrême à les bien établir. Dès l'année suivante, Serigny, qui y fut envoyé avec un renfort d'Hommes & de munitions, partit trop tard pour y aborder. Quatre Navires Anglois, quoique presque aussi tardifs, puisqu'ils n'arrivèrent que le 2 de Septembre, avoient déjà paru à la vue du Fort Bourbon, avec une Galiote à bombes. On assure qu'il n'y avoit pas deux heures qu'ils avoient mouillé dans la Rade, lorsque le *Dragon*, commandé par Serigny, & le *Hardi* sous les ordres de la Motte Egron, y arrivèrent aussi. L'inégalité des forces ne leur permettant point de hazarder un combat, ils se retirèrent. Serigny reprit la route de France, où il arriva heureusement; la Motte Egron fit naufrage en voulant se rendre à Quebec, & fut enseveli dans les flots.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. BAIE D'HUDSON.

Naufrage de la Motte Egron.

Le Fort Bourbon, épuisé de vivres, n'étoit point en état de mieux résister. Après quelques jours d'une bonne défense (72), le Gouverneur demanda d'être conduit sur les Terres de France, avec sa Garnison & tous ses effets; & ces deux articles furent accordés: mais les Anglois ne furent pas plutôt dans la Place, qu'oubliant la Capitulation, ils dépouillèrent les Assiégés, & les menerent en Angleterre. Cependant leur prison dura peu: ils obtinrent la liberté, quatre mois après; on les reconduisit même à la Côte de France, où ils ne descendirent, que pour être aussi-tôt embarqués sur quatre Vaisseaux qu'on y armoit pour la Baie d'Hudson.

Perfidie des Anglois.

Serigny avoit communiqué, au Ministre, le chagrin qu'il avoit eu de son retour. On lui donna quatre Vaisseaux, dont il devoit remettre le commandement à d'Iberville son Frere, qui étoit alors dans l'Ile de Terre-Neuve, pour aller reprendre ensemble le Fort Bourbon. D'autres ordres, dont ils étoient chargés, auroient encore pu retarder leur Expédition, si d'Iberville, qui en conçut le danger, n'eût trouvé de justes prétextes pour ne pas s'écarter de sa route. Ils arrivèrent dès le 28 de Juillet à l'entrée du Détroit de Hudson, qu'ils passèrent le troisième d'Août. Aux

D'Iberville reprend la Baie d'Hudson, & détruit une Escadre Angloise.

(72) C'est à Jeremie qu'il faut laisser ce récit : « Le 5, dit-il, les Anglois commen-
« cerent à nous attaquer, avec leur Galiote,
« qu'ils avoient fait avancer à la portée du
« canon, soutenue de deux Navires. Le 6,
« nous observâmes qu'ils faisoient quelque
« mouvement pour tenter une descente. Le
« Gouverneur me donna quatorze hommes,
« avec lesquels j'entrepris de m'y opposer.
« Les Ennemis n'étoient pas moins de qua-
« tre cens. Ils firent plusieurs tentatives :
« mais comme j'étois embusqué dans des
« buissons épais, & que j'avois soin de faire
« tirer mes Gens à propos, les uns après
« les autres, si-tôt que je vois paroître
« une Chaloupe armée, les Anglois retour-
« noient promptement à leur bord, n'osant
« risquer de nous forcer, parcequ'ils ne

« pouvoient juger de notre nombre. Cepen-
« dant ils ne cessoient point de tirer des
« bombes, dont il tomba vingt-deux dans
« le Fort, qui faillirent plusieurs fois d'y
« mettre le feu. Enfin, n'ayant presque plus
« de vivres & de munitions, ni la moindre
« espérance d'être secourus, nous fûmes
« obligés de capituler. Tout ce que nous de-
« mandâmes fut accordé, & les articles
« furent très avantageux; mais on nous
« tint mal promesse. Nous fûmes em-
« menés en Angleterre, & jetés dans une
« prison, pendant que nos Pelleteries &
« autres Effets furent enlevés. Quatre mois
« après, nous repassâmes en France. L'His-
« torien donne quatre cens Hommes à Jere-
« mic: Où les auroit-il pris?

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

quatre Navires que Serigny avoit amenés, d'Iberville avoit joint une Flutte nommée *le Profond*, qu'il avoit armée à Plaisance en Terre-Neuve, montée de vingt-six Canons & de six vingts Hommes. Les autres Bâtimens étoient le *Pelican*, de cinquante Canons, le *Palmier* de quarante, le *Vespe* & un Brigantin, dont on ne nomme point les forces.

Toutes les difficultés sembloient vaincues après avoir passé le Détroit; mais bientôt on se trouva si serré par les glaces, qu'il fallut se grapiner sur les plus grandes. Cette situation étoit dangereuse, parceque les glaces, portées avec violence par les Courans, donnoient de rudes secouffes aux Navires. Aussi le Brigantin fut-il écrasé entre ces écueils flottans; & sa perte fut si prompte, qu'à peine eut-on le tems de sauver les Hommes. Le 28, d'Iberville qui montoit le *Pelican*, se trouva heureusement dégagé des glaces, mais seul, & sans savoir ce qu'étoient devenus ses autres Vaisseaux, qu'elles lui avoient cachés depuis plus de quinze jours. Il se flatta néanmoins qu'ils avoient pris les devans, parceque la veille il avoit entendu le bruit du Canon; & dans cette idée il s'avança vers le Port Nelson, à la vue duquel il arriva le 4 de Septembre (73). Le soir, aiant mouillé fort près du Fort Bourbon, il donna sa Chaloupe à Martigny, pour aller reconnoître la Place.

Le lendemain, aux premiers raïons du jour, il découvrit, à trois lieues sous le vent, trois Vaisseaux qui louvoïoient pour entrer dans la Rade; & ne doutant point que ce ne fût les siens, il leur fit les signaux dont il étoit convenu avec Serigny. Ils n'y répondirent point. C'étoit une Escadre Angloise: il se disposa sur-le-champ à l'attaquer. Cette résolution demandoit une extrême hardiesse. A peine avoit-il cent cinquante Hommes en état de combattre; & des trois Navires qu'il avoit en tête, l'un étoit plus fort que lui, & chacun des deux autres avoit trente-deux pieces de Canon montées. Malgré l'inégalité, il arriva sur eux avec une intrépidité qui les étonna. Ils l'attendirent: vers neuf heures & demie du matin, on commença de part & d'autre à se canoner; & pendant quatre heures, le feu fut très vif. Cependant le *Pelican* n'eut qu'un Homme de tué & dix-sept de blessés. Alors d'Iberville, qui avoit su conserver l'avantage du vent, arriva tout court sur les deux Frégates, & leur envoya de fort près plusieurs bordées, dans la vue de les désarmer. A l'instant, il vit faire au troisieme, nommé le *Hampshire*, un mouvement pour l'approcher. Ce Vaisseau avoit en batterie vingt-six canons sur chaque bord, & deux cens trente Hommes d'Equipage.

Le brave François n'en alla pas moins à sa rencontre, son canon pointé à couler bas; il le rangea sous le vent, vergues à voiles, & lui envoya sa bordée. Elle fut lâchée avec tant d'adresse ou de bonheur, que le *Hampshire*, après avoir fait au plus sa longueur de chemin, fut englouti dans les flots (74). Aussi-tôt, d'Iberville revirant de bord tourna sur le *Hudson*-

(73) Le 5, suivant la Relation de Jeremie.

(74) Jeremie change un peu l'ordre de cette action. « Les Anglois, dit-il, furent bien étonnés, lorsqu'ils virent l'intrépidité avec laquelle M. d'Iberville alla les

» attaquer. Dès sa premiere volée, il en fit » arriver un, qui se rendit, sans oser plus » remuer. Ensuite il pressa le côté à l'Ami- » ral, qui étoit de cinquante canons, con- » tre lequel il fit tirer sa volée à propos »

Bay, celui des deux autres Vaisseaux Anglois qui pouvoit entrer le premier dans la Riviere de Sainte Therese : mais lorsqu'il fut prêt à l'aborder, le Commandant baissa Pavillon. Le troisieme, nommé le *Daring*, c'est-à-dire le *Hardi*, prit la fuite au Nord-Est ; & , dans la premiere chaleur, d'Iberville entreprit d'abord de le chasser : mais reconnoissant bientôt que ce Bâtiment étoit aussi léger à la voile que le sien, & se trouvant lui-même fort maltraité du Canon, qui lui avoit fait plusieurs voies d'eau qu'on avoit peine à fermer, il cessa de le poursuivre. Sa prise l'obligeoit d'ailleurs à quelques précautions. Il envoya vingt cinq Hommes dans sa Chaloupe, pour l'amariner. Ensuite, ayant bouché ses voies d'eau & réparé ses manœuvres avec une diligence extrême, il se remit à la poursuite du seul Ennemi qui lui restoit.

Déjà ce Vaisseau étoit à trois lieues de lui. Cependant, il commençoit à le découvrir, avec l'espérance de le joindre ; lorsque vers le soir, une brume épaisse le déroba tout-à-fait à sa vue. Ce contretems l'obligea de retourner au Port Nelson, où il mouilla près du Hampshire, dont on ne voioit plus que l'extrémité des Mâts, sans qu'on en eut pû sauver un seul Homme. Il apprit de ses Prisonniers, qu'ils avoient été retenus dans les glaces, pendant vingt-cinq jours, & qu'ils y avoient perdu un Brûlot par le même accident qui avoit fait périr le Brigantin François ; qu'ensuite ils avoient rencontré une Flute François contre laquelle ils s'étoient battus six heures entieres, & qui leur étant échappée après une défense opiniâtre, avoit rejoint deux autres Navires de sa Nation dans les glaces. C'étoit le *Profond*, commandé par Dugué. Cette Flute avoit été séparée du *Palmier* & du *Vespe*, le 25 d'Août ; & peu de jours après, elle étoit tombée entre les trois Navires Anglois, qui l'avoient criblée de coups, sans avoir pû l'aborder, ni la forcer de se rendre.

Rien, après une victoire si complete, ne paroissant capable de retarder le Siège du Fort, d'Iberville leva l'ancre le 6 (75), pour aller mouiller au fond de la Rade ; & sa Chaloupe, qui étoit demeurée à la Côte depuis qu'il y avoit envoyé Martigny, lui amena deux Sauvages, dont il reçut diverses informations. La plus importante regardoit l'état du Fort, dont il apprit que la Garnison n'étoit que de trente-cinq Soldats. Il résolut de ne pas attendre ses autres Vaisseaux pour commencer l'attaque ; & sur-le-champ, il fit embarquer dans sa Prise un Mortier & cinquante Hommes. Mais le lendemain, observant que la Mer grossissoit beaucoup, signe certain d'une tempête dans la Baie, il se crut obligé de quitter la Rade & d'aller mouiller au large. Cette précaution fut inutile. Le vent, après s'être un peu calmé, reprit avec tant de violence, que tous les cables s'étant rompus pendant la nuit, le Pelican & le Vaisseau Anglois furent jettés à la Côte, où ils échouèrent à l'entrée de la Riviere de Sainte Therese. L'obscurité n'avoit pas permis de prendre des mesures, qui auroient pû les faire échouer dans un lieu moins dangereux. Aussi se trouverent-ils crevés & pleins d'eau avant le jour. Vingt-trois Hommes y fu-

SUITE DE L'É.
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUB-
SON.

Naufrage de
d'Iberville.

» qu'avant qu'ils eussent le tems de changer » dans l'eau, & couler à fond.
» de bord on vit la moitié de leurs voilures (75) Le 7, suivant Jeremie,

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
BAIE D'HUD-
SON.

rent noïés (76) : mais le reste de l'Equipage se sauva heureusement ; & dans ce trouble , d'Iberville eut l'attention de faire emporter tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque du Fort. Il compta pour rien les vivres , parcequ'il regardoit l'assaut comme une ressource , qui le rendroit maître de toutes les provisions de l'Ennemi. L'ordre étoit déjà donné pour s'y préparer , lorsqu'il aperçut les trois Navires , qui mouillèrent bientôt dans la Rade. Ils avoient essuïé la même tempête qui avoit brisé le Pelican & le Hudson-Bay ; mais comme ils étoient beaucoup plus an large , elle avoit cessé avant qu'ils pussent être poussés vers la Côte. Le Palmier n'avoit pas laissé d'y perdre son Gouvernail , & deux voies d'eau l'obligeoient de faire jouer continuellement ses pompes.

Il ne rentre pas
moins dans le
Fort Bourbon.

Cette jonction procurant des vivres à d'Iberville , il renonça au projet de l'assaut , qui n'étoit pas nécessaire , & qui pouvoit lui coûter beaucoup de monde. Le 10 , il fit débarquer ses Mortiers & ses Bombes à une demie lieue du Fort , où l'Equipage du Pelican étoit cantonné. Les batteries furent dressées , & le feu commença aussi-tôt. Dès le jour suivant , Bailly , Gouverneur général de la Baie , fit proposer les articles , qui sembloient être passés en usage dans les attaques & les redditions mutuelles des deux Nations : qu'on ne toucheroit point à ses Papiers , ni à ses Livres de compte , qui appartenoient à sa Compagnie ; qu'on laisseroit aux Officiers & aux Soldats leurs habits & leurs coffres ; qu'ils seroient traités comme les François ; qu'on prendroit soin de les renvoyer en Angleterre ; enfin qu'ils sortiroient avec leurs armes & toutes les marques d'honneur. Ces conditions ne furent pas plutôt signées , que le Gouverneur parut à la tête de cinquante-deux Hommes ; c'est-à-dire que dans la confusion du naufrage les François aiant fait peu d'attention à leurs Prisonniers , il s'en étoit sauvé dix-sept , qui furent compris dans la Capitulation.

La Baie d'Hud-
son demeure aux
Français.

D'Iberville , aiant pris possession de sa Conquête , y laissa cinquante Hommes , sous le commandement de Serigny son Frere , dont le Vaisseau n'étoit point en état de supporter sitôt la navigation , & s'embarqua sur le Profond avec l'Equipage du Pelican , & quarante-quatre Prisonniers qui lui restoit. Il fit voile le 24 de Septembre , accompagné du Vesper , seul Navire de son Escadre qui n'eut rien souffert des flots ni des armes ; & le 8 de Novembre il arriva heureusement à Bell'Isle. En 1698 , Serigny , étant parvenu à réparer son Vaisseau , remit le commandement à Martigny (77) , & laissa les François tranquilles dans leur Fort.

Jeremie en est
fait Gouverneur.

Il paroît que l'Angleterre se laissa de leur en contester la possession , & qu'ils la conserverent longtems , avec tous les avantages qu'ils pouvoient espérer du Commerce. Jeremie , qui étoit resté Lieutenant Interprete , après le départ de d'Iberville , continua d'exercer ces deux Offices jusqu'à l'année 1707 , & rend témoignage que sous trois Commandans qui se succederent dans cet intervalle , il n'arriva rien de fâcheux à la Colonie. Il obtint alors la permission de repasser en France : mais en arrivant à la Rochelle , il fut choisi pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon. Son départ fut remis à l'année suivante ; & dans l'intervalle , il

(76) Cette perte est échappée à l'Historien.

(77) Son Cousin germain.

leva une Compagnie , pour se faire une nouvelle Garnison. C'est lui seul qu'il faut entendre , dans le cours de quelques années où l'on n'a point d'autres Mémoires que les siens.

Il partit de la Rochelle en 1708. » Lorsque nous fûmes , dit-il , à l'embouchure du Détroit d'Hudson , les vents nous furent si longtems contraires , qu'ils nous obligèrent de relâcher à Plaisance , en Terre-neuve. » Nous tirâmes des vivres du Canada. L'année d'après , étant arrivés au Fort Bourbon , je trouvai le Gouverneur & la Garnison dans le dernier embarras. Ils manquoient de munitions & de vivres. Comme nous y étions arrivés fort tard , & que le Navire s'étoit fort endommagé dans les glaces , il fallut faire un second hivernement ; perte considérable pour la Compagnie , qui avoit à nourrir tout-à-la-fois un gros Equipage & deux Garnisons. Pendant l'Hiver , le Gouverneur que je venois relever fut attaqué d'un asthme , dont il mourut. Sa mort me laissa toute l'autorité.

Les lumieres que Jeremie se procura pendant six ans , soit par ses yeux ou par des récits fideles , ne doivent pas être détachées de cet article. Quoique le Fort soit bâti sur la Riviere de Sainte Therese , c'est par celle de Bourbon qu'on voit descendre tous les Sauvages qui viennent faire la Traite. Cette Riviere , qui roule majestueusement ses eaux , descend par un si long cours , qu'elle traverse plusieurs Lacs , dont le plus proche de la Mer , qui est éloigné de cent cinquante lieues , en a cent de circonférence. Les Indiens le nomment *Tatusquoyaou Secahigan* , c'est-à-dire Lac des Forts. Une Riviere , nommée *Quisquatchioum* , s'y décharge du côté du Nord ; elle prend sa source d'un autre Lac , qu'on place à plus de trois cens lieues du premier , & qui se nomme *Michinipi* , ou grande eau , parcequ'en effet il est le plus grand & le plus profond de tous les Lacs de cette Contrée : on lui donne plus de sept cens lieues de tour. Il reçoit plusieurs Rivières , dont les unes communiquent avec la Riviere Danoise , & les autres dans le Païs des *Placotés de Chiens*. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivières on trouve quantité de Sauvages , dont les uns se nomment *gens de la grande eau* , & d'autres *Affinibouels* ; la plupart d'un caractère fort humain ; au lieu que les Esquimaux , Habitans naturels de la Baie d'Hudson & des lieux voisins sont farouches & barbares. A l'extrémité du Lac , la Riviere de Bourbon reprend son cours qui vient d'un autre Lac , nommé *Anisquaouigaonou* , c'est-à-dire jonction des deux Mers ; parceque vers son centre les Terres se rapprochent beaucoup. Le côté oriental de ce Lac , qui s'allonge entre Nord & Sud , est un Païs de Forêts , où l'on trouve beaucoup de Castors & d'Originaux. Là commence le Païs des *Cristinaux* , & le climat y est beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté occidental offre de fort belles Prairies , où paissent quantité de Bestiaux. Toutes les Terres sont habitées par des Affinibouels. On donne au Lac environ quatre cens lieues de tour ; & sa distance du premier est de deux cens lieues.

Cent lieues plus loin , à l'Ouest Sud-Ouest , & toujours remontant la même Riviere , on rencontre un autre Lac , nommé *Ouenipigoçuhi* , ou petite Mer. Le Païs y ressemble au précédent ; & ses Habitans sont des

SUTTE DEL'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Etat où il la
trouve,

Ses observa-
tions sur le Païs.

Cours de la Ri-
viere de Bous-
bon.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Assinibouels, des Cristinaux & des Sauteurs. On donne à ce Lac environ trois cens lieues de tour. Une Riviere, qui sort de son extrémité, va se décharger dans un Lac moins grand, nommé *Tacamiouen*, où se décharge aussi la Riviere du *Cerf*, dont on ne connoît point encore la source, mais par laquelle on peut en joindre une autre, qui porte ses eaux à l'Ouest; au lieu que toutes celles qu'on vient de nommer vont se rendre, ou dans la Baie d'Hudson, ou dans le Fleuve de Saint Laurent. « J'ai tenté, continue Jeremie, pendant mon séjour au Fort Bourbon, d'en- » voir des Indiens de ce côté là, pour découvrir si cette Riviere ne se » déchargeoit point dans quelque Mer; mais ils ont trouvé des Nations » Barbares qui leur ferment le passage. J'ai interrogé des Prisonniers de » ces Nations, que mes Indiens m'ont amenés. Ces Prisonniers m'ont » dit qu'ils étoient sans cesse en guerre avec une autre Nation, beau- » coup plus éloignée qu'eux vers l'Ouest, qui a pour voisins des Peuples » barbus, logés dans des Maisons de pierre, vêtus autrement qu'eux, & » dont les Chaudieres sont blanches. Je leur montrai une tasse d'argent: » ils me dirent qu'ils y trouvoient de la ressemblance, & que ces Peuples » cultivent la terre avec des outils du même métal. La peinture du grain, » qu'ils sement, me fit reconnoître du Maïs (78).

A l'extrémité Sud-Ouest du Lac Tacamiouen, on trouve une Riviere qui se décharge dans un autre Lac, nommé *Lac des Chiens*, & qui n'est pas fort éloigné du Lac Supérieur, où les Voyageurs François vont tous les jours par la Riviere de Montréal.

Riviere de Sainte Theresse.

A l'égard de la Riviere de Sainte Theresse, sa largeur n'est que d'une demie lieue à l'embouchure, où est situé le Fort Bourbon. En 1700, on fit bâtir, à deux lieues de ce Fort vers le Sud, un autre Fort, qui fut nommé *Phelipeaux*, avec un grand Magasin pour servir de retraite aux Marchandises, dans les cas d'attaque où l'on s'étoit trouvé tant de fois. C'est là que cette Riviere commence à se diviser, par un grand nombre d'Iles dont elle est entrecoupée. A vingt lieues du Fort, elle se partage en deux; & le bras qui vient du Nord, nommé par les Sauvages *Apitibi*, ou Riviere du *Battefeu*, communique avec la Riviere de Bourbon. C'est par là que la plupart des Sauvages viennent en Traite, à l'aide d'un portage, depuis le Lac des Forêts à cette Riviere. Vingt lieues au-dessus de cette premiere fourche, on en trouve une autre, qui vient du Sud, & que les Sauvages nomment *Mataouang*, c'est-à-dire grande fourche: elle communique avec une Riviere, que les François ont nommée Riviere des *Saintes Huiles*. Le bras qui vient de l'Ouest continue de se nommer Sainte Theresse; mais, ne s'étendant plus bien loin, il se disperse en plusieurs petits Ruisseaux d'où il paroît prendre sa source, & sur lesquels il se trouve quantité de Castors, de Loups Cerviers & de Martres.

(78) Le Voyageur ajoute que M. Begon, Intendant de Quebec, lui ayant demandé ses lumieres, pour faire entreprendre la Découverte de ces Pais par le Canada, il lui avoit répondu qu'elle seroit plus facile par les routes qu'on vient de lire; que ce chemin se-

roit le plus court, que le Pais y est plus beau, que l'on n'y manque point de chasse; & que diverses sortes de fruits, tels que des Prunes, des Pommes, du Raisin, & quantité d'autres, y croissent sans culture.

Entrez

Entre les Forts Bourbon & Phelipeaux, coule une petite Rivière, nommée l'*Egarée*, par laquelle on tire quelque bois de chauffage, qui est fort rare autour des deux Forts. Plus bas, & fort proche de la Mer, on en trouve une autre, qui se nomme *Gargoussu*, où la Marée amène quantité de Marsouins. Jeremie croit qu'en y établissant une pêche, on en pourroit tirer annuellement plus de six cens Barriques d'huile.

La Rivière des Saintes Huiles est éloignée du Fort Bourbon d'environ cent lieues au Sud, tirant vers le fond de la Baie. Les Anglois y avoient un Etablissement, qu'ils détruisirent eux-mêmes, après avoir perdu l'espérance de le conserver. En 1702, *Flamanville*, qui commandoit alors au Fort Bourbon, reçut ordre de fortifier ce poste : mais le logement qu'il y fit faire ne subsista que deux ans, parceque la Compagnie de Quebec se lassa des frais. D'ailleurs, quoiqu'il y ait beaucoup de Castors & que le bois y soit moins rare qu'au Fort Bourbon, la Rivière est si platte qu'elle ne reçoit point de Bâtimens au-dessus de cinquante ou soixante tonneaux.

Au Fort Bourbon, la Traite est avantageuse avec les Sauvages, lorsqu'ils y trouvent les Marchandises qu'ils aiment. Sa situation est par les 57 degrés de Latitude Nord. L'Hiver y est extrêmement froid. Il commence vers la Saint Michel, & ne finit gueres avant le mois de Mai (*). Au mois de Décembre, le Soleil s'y couche à deux heures trois quarts & se leve à neuf heures. Dans les beaux jours de froid, où l'air est un peu plus temperé, on est surpris de la quantité de Perdrix & de Lievres qui s'y rassemblent. Jeremie eut la curiosité de compter combien les Chasseurs en apportent au Fort dans un Hiver. Entre 30 Hommes, il se trouva, au Printems, qu'on y avoit mangé quatre-vingt-dix mille Perdrix & vingt-cinq mille Lievres. A la fin d'Avril, les Oies, les Outardes & les Canards y arrivent dans la même abondance, & ne sont pas plus difficiles à tuer. Ces Oiseaux passent deux mois dans le Pais. On donne aux Sauvages une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oies ou vingt Outardes, qu'ils sont obligés d'apporter au Fort. Les Cariboux passent deux fois l'année, & leur premier passage est dans le cours de Mars & d'Avril. Ces Animaux, qui viennent du Nord pour aller au Sud, sont en si grand nombre qu'ils occupent plus de soixante lieues d'étendue le long des Rivières; & Jeremie ne craint point d'assurer que les chemins, qu'ils font dans la neige, sont plus entrecoupés que les rues de Paris. Les Sauvages font alors des Barrières, avec des arbres entassés les uns sur les autres; & laissant par intervalles des ouvertures, où ils tendent des pièges, la quantité de Cariboux qu'ils prennent est incroyable. Le second passage, ou le retour, est dans le cours de Juillet & d'Août.

La pêche est une autre ressource en Eté pour les Européens de la Baie d'Hudson. Ils ne manquent point de tendre des filets, qu'ils ne retirent jamais sans y trouver diverses sortes d'excellens Poissons, tels que du Brochet, de la Truite, de la Carpe, & surtout un Poisson blanc, à-peu-près de la forme du Harang, auquel Jeremie ne croit point qu'il y en ait de comparable dans tout l'Univers. On en fait d'abondantes provisions pour l'Hiver; & la seule manière de le conserver est de le mettre dans

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.
BAIE D'HUD-
SON.

Rivière des
Saintes Huiles.

Propriétés du
climat, & passage
des Animaux.

Passage des
Cariboux.

Poissons

(*) Voyez, ci-dessous, les Voyages au Nord-Ouest, & l'Hist. natur. de l'Amérique Sept.
Tome XIV.

SUITE DE L'E-
TABLESS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Massacre de
plusieurs Fran-
çois.

la négé : il s'y gele , & ne se corrompt plus jusqu'au retour de l'Été. La viande même & toutes les especes de Gibier qu'on a nommées ne se conservent point autrement. Ainsi , conclut le même Voiageur , sous un fort mauvais climat rien ne manque pour la vie , lorsqu'on y reçoit de l'Europe du pain & du vin. Quoique l'Été y soit très court , on s'y fait de petits Jardins , qui produisent de bonnes laitues , des choux verts , & d'autres herbes , qu'on prend soin de saler pour l'Hiver.

Malgré ces secours , la Compagnie de Quebec aiant laissé passer quatre ou cinq ans sans renouveler les munitions & les marchandises du Fort , Jeremie , qui n'avoit pas cessé d'y commander , s'en trouva si dépourvu , qu'il ne put continuer la Traite avec les Sauvages. En 1712 , il se vit forcé , au mois de Juillet , d'envoier une partie de ses gens à la chasse des Cariboux. Sa Garnison étoit fort affoiblie. » Je fis partir , dit-il , mon Lieutenant , les deux Commis & cinq de mes meilleurs Hommes , auxquels je m'étois efforcé de donner une assez bonne quantité de poudre & de vivres. Ils se posterent malheureusement proche d'un Camp de Sauvages , qui manquoient de poudre , parceque la conservant pour ma sûreté & celle de mes gens , je leur refusois la Traite. Ces Barbates , se voiant comme braves par les Chasseurs François , qui tuoient toute sorte de Gibier , & qui faisoient bonne chere à leurs yeux sans leur en faire part , conçurent le dessein de les tuer , pour se saisir de leurs armes & de leurs munitions. Ils en redoutoient particulièrement deux , qu'ils avoient reconnus pour les plus adroits. Une fête nocturne , dont nous connoissions l'usage , leur donna l'occasion de les y inviter. Mes gens se défioient si peu d'une trahison , qu'aiant laissé partir leurs Compagnons pour le Camp Sauvage , ils se coucherent tranquillement. Les deux Convives arriverent au Camp , dans la même confiance ; mais , en entrant dans l'enceinte , ils trouverent les Indiens rangés des deux côtés , la hache & le couteau à la main , & furent poignardés d'autant plus facilement , qu'ils étoient sans armes. Ces Perfides , résolus d'égorgier aussi les six autres , se mirent en chemin avec leurs armes à feu , pour les attaquer pendant leur sommeil. Ils commencerent par une décharge : ensuite , se jettant sur eux la baïonnette à la main , ils les égorgèrent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en eut un , néanmoins , qui , n'aiant été blessé que d'un coup de balle à la cuisse , feignit d'être mort. Les Indiens le voiant étendu & sans mouvement , se contenterent de lui ôter sa chemise , comme à tous les autres ; & dans la fraieur qui accompagne toujours le crime , ils se hâterent de piller la Cabane , pour fuir aussi-tôt. Le malheureux François retrouva la force de lever la tête lorsqu'il ne les entendit plus , & vit ses Compagnons morts autour de lui. Il se traîna jusqu'au Bois , où reconnoissant qu'il n'avoit reçu le coup que dans les chairs , il arrêta son sang avec quelques feuilles d'arbre ; & dans cet état , il prit le chemin du Fort , au travers des ronces. Il étoit neuf heures du soir , lorsque je le vis arriver , nu , sanglant , & tel qu'il devoit être après avoir fait dix lieues sans aucun secours. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur , surtout lorsqu'il m'eut annoncé la mort de mon Lieutenant &

« de tous ses Compagnons. Cependant , je pensai d'abord à me tenir sur
 « mes gardes , dans la crainte que leurs Meurtriers ne fissent quelque tenta-
 « tive sur le Fort. L'artillerie fut mise en état. Comme il ne restoit que
 « neuf Hommes autour de moi , il me parut impossible de garder les
 « deux postes , & je rappelai aussi-tôt la petite Garnison de Phelipeaux ,
 « pour faire garde nuit & jour , sans oser sortir du Fort. L'événement
 « fit sentir la nécessité de cette précaution. Ces Barbares , après nous avoir
 « observés quelques jours , s'approchèrent aussi de Phelipeaux , où n'ap-
 « percevant personne , ils pillèrent tout ce que mes gens n'avoient pas
 « eu le tems d'en apporter , sur tout une certaine quantité de poudre , que
 « j'y tenois en réserve pour le dernier besoin. Ainsi nous passâmes tout
 « l'Hiver dans le Fort , sans vivres , sans poudre , menacés d'y périr de
 « misère , & dans l'appréhension continuelle d'y être attaqués par des Trai-
 « tres , affamés de nos Marchandises ;

Un Navire de la Compagnie , qui arriva l'année suivante , fit renaître
 l'abondance au Fort Bourbon : mais rien n'y étoit plus nécessaire que les
 Marchandises de Traite , dont les Sauvages avoient autant de besoin que
 les François. La faim en avoit fait périr un grand nombre. Comme ils
 ont perdu l'usage des fleches , depuis que les Européens leur portent des
 armes à feu , ils n'ont pas d'autre ressource en Hiver que le Gibier qu'ils
 tuent au Fusil. Jamais ils n'ont tenté de cultiver une Terre , dont ils con-
 noissent la stérilité. Sans cesse errans au milieu des néges , ils ne passent
 point huit jours dans un même lieu. Jeremie assure que lorsqu'ils sont
 pressés par la faim , les Peres & les Meres tuent leurs Enfans pour les
 manger , & qu'ensuite le plus fort des deux mange l'autre. Il ajoute que
 les exemples n'en sont pas rares. « J'en ai connu un , dit-il , qui après
 « avoir dévoré sa Femme , & six Enfans qu'il avoit d'elle , avoit qu'il
 « n'avoit eu le cœur attendri qu'au dernier ; qu'il lui avoit donné ce rang ,
 « parcequ'il l'aimoit plus que les autres ; qu'en ouvrant la tête , pour man-
 « ger la cervelle , il s'étoit senti touché , & qu'il n'avoit pas eu la force
 « de lui casser les os pour en sucer la moelle. On pourroit trouver ce
 récit peu vrai-semblable , sur le témoignage d'un seul Voyageur ; mais il
 est confirmé par les Relations Angloises des mêmes Contrées. On y lit ,
 comme dans celle du Commandant François , que ces Indiens vivent fort
 longtems , malgré leur misère ; que si l'âge les met hors d'état de travail-
 ler , ils font un Festin , auquel ils invitent toute leur Famille ; qu'après
 une longue harangue , dans laquelle ils recommandent l'union , ils pré-
 sentent , à celui de leurs Enfans qu'ils aiment le mieux , une corde , qu'ils
 se passent eux-mêmes au cou , & le prient de les étrangler , pour les dé-
 livrer d'une vie qui fait leur tourment & celui des autres. Tout le mon-
 de applaudit à leur résolution , & le Fils s'empresse de leur obéir. On
 aura l'occasion , dans un autre article , de rappeler leurs usages.

Jeremie fut enfin relevé , en 1714 , mais ce fut par une Lettre du
 Comte de Pontchartrain , qui lui ordonnoit de remettre aux Anglois le
 Fort Bourbon , & tout ce que la France avoit possédé jusqu'alors dans la
 Baie d'Hudson. Louis XIV s'étoit déterminé à leur céder sans retour , par
 l'article XII du Traité d'Utrecht , cette partie de ses Domaines , avec l'Ar-

SUITE DE L'E-
 TABLISS. DES
 FRANÇOIS
 DANS L'AMÉ-
 RIQUE SEPT.
 BAIE D'HUD-
 SON.

CARACTERE
 DES SAUVAGES
 DE LA BAIE.

Ils mangent
 leurs Enfans.

La Baie d'Hud-
 son est cédée ,
 sans retour , aux
 Anglois.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Etat présent des Anglois dans la Baie d'Hudson.

cadie & l'Île de Terre-Neuve. Ce fut un sacrifice considérable qu'il fit à la Paix. Jeremie assure qu'avec un peu de dépense, la Baie d'Hudson pouvoit devenir le meilleur Poste de l'Amérique François, & que le seul Fort Bourbon, bien entretenu de Marchandises, rapportoit alors un profit clair de plus de cent mille livres.

Nous apprenons d'un célèbre Anglois, dans la Relation de son Voyage à la Baie d'Hudson, en 1746 & 1747 (79), que le Fort Bourbon a repris son ancien nom de *Fort d'York*, & que les Anglois ont dans la Baie trois autres Postes, qui portent aujourd'hui les noms de *Churchill*, *Saint Alban*, & *Rivière de Moose*. La peinture qu'il fait de ces Etablissements, & les remarques qu'il y joint sur le Commerce de sa Nation, ne seront pas la moins curieuse partie de cet article.

Le Fort d'York est situé, dit-il, sur la branche méridionale de la Rivière du Port Nelson, appelée par les Anglois Rivière de *Haies*, à cinq lieues de l'endroit où elle se jette dans la Mer, par les cinquante-sept degrés vingt minutes de Latitude, & quatre-vingt treize degrés cinquante-huit minutes de Longitude de Londres; position que je déterminai moi-même, par des Observations très exactes sur l'Eclipse de Lune du 14 Février 1747. Ce Fort, pour en parler sincèrement, n'est qu'un Bâtiment carré, flanqué de quatre petits Bastions, qui sont aujourd'hui couverts, & servent de logemens ou de Magazins. Chaque Courtine a trois petites Pièces d'Artillerie, & le tout est garni de palissades. Une Batterie d'assez gros Canons, qui défend la Rivière, est défendue elle-même par un petit Parapet de terre. Dans les tems de guerre, lorsque tous les Habitans doivent être rassemblés, leur nombre est d'environ trente-trois; d'où l'on peut conclure que ce Fort, quelque formidable qu'il puisse paroître aux Sauvages, ne seroit gueres en état de se défendre, s'il étoit attaqué régulièrement par les moindres Troupes de l'Europe.

A la distance d'environ sept lieues, on voit un Canton couvert de pierres, entre lesquelles il se trouve quantité de Pyrites, parfaitement ronds, à-peu-près de la grosseur d'un boulet de Canon de six livres. Les Anglois du Pais ont la simplicité de croire que la forme de ces pierres est l'ouvrage des François, qui les emploierent dans leurs Canons, lorsqu'ils se rendirent maîtres du Fort. M. Ellis n'y reconnut que l'ouvrage de la Nature, & les regarde comme une preuve certaine que ce Pais est rempli de Métaux, sans en excepter les plus précieux. Les Pyrites, dit-il, contiennent toujours un peu d'or, & sont souvent très riches en argent; mais il est fort rare qu'on y trouve du Plomb ou de l'Etain.

Observations sur le Commerce actuel des Anglois,

L'Etablissement du Fort d'York passe, avec raison, pour le plus important de la Compagnie Angloise qui porte le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est le vrai centre de son Commerce. Elle en tire annuellement, entre quarante & cinquante mille peaux; & suivant tous les témoignages, il lui seroit aisé, avec un peu d'industrie, d'en tirer cinq fois plus. Mais par une Politique inconcevable, & fort nuisible aux intérêts de la

(79) M. Henry Ellis, chargé de faire de nouvelles recherches, pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest dans la Mer du Sud. 12 vol. in-12, traduits en François, & publiés à Paris en 1749. Voyez, ci-dessous, les Voyages au Nord-Ouest.

Nation, elle décourage elle-même ses Comptoirs, jusqu'à mettre tout en usage pour les empêcher d'étendre leur Commerce. L'Auteur ajoute qu'elle ne fait pas le moindre mouvement pour arrêter les progrès des François, en Canada, qui empiètent, dit-il, journellement sur ses avantages, en établissant des Habitations sur ses Rivières, par le moyen desquelles ils interceptent les meilleures especes de fourrures, telles que les Martres, les Zibelines & les Loutres; » les meilleures, parcequ'elles sont les » plus légères, & par conséquent les plus faciles à transporter : car les » endroits où elles s'achètent étant fort éloignés de leur domicile, ils ne » trouveroient pas leur compte à se charger de fourrures ordinaires & » pesantes. D'ailleurs ils ont à cet égard un avantage considérable; c'est » que les Indiens ont toujours plus de penchant à trafiquer avec eux, » qu'avec les Anglois.

M. Ellis croit trouver la raison de cette préférence, dans le prix des Marchandises, que les François paient beaucoup mieux que les Anglois; ce qui lui semble évident par le tarif du Commerce de la Compagnie Angloise, qui réduit généralement toutes les Pelleteries au Castor. » Deux » Loutres, par exemple, ou trois Martres, y sont équivalens à un Castor; tandis qu'il n'y a pas de Castor qui vaille une seule de ces Pelleteries fines. Il arrive delà que les Indiens achètent les Marchandises » Angloises trois fois plus cher que celles des François : non qu'ils manquent de Castors, pour en fournir dans leur Traite; mais ces peaux sont » si lourdes & leur causent tant d'embarras pour le transport, qu'ils sont » obligés d'en porter aux Anglois de plus légères, & par conséquent plus » recherchées; ce qui leur fait une condition bien dure. Il est même certain, que si les François étoient aussi proche des Etablissmens Septentrionaux de l'Angleterre qu'ils le sont de ses Colonies méridionales, le » Commerce de la Compagnie Angloise seroit encore moins considérable; puisqu'à la Rivière de Moose & à Saint Alban, elle a déjà le chagrin de ne pouvoir acheter que leur rebut.

Cependant l'Auteur est persuadé qu'il seroit facile aux Anglois de remédier à ces inconvéniens; ils n'auroient, dit-il, qu'à traiter plus honnêtement avec les Indiens : comme il est certain, d'un côté, que l'intérêt est le seul motif qui les attache aux François, il est sûr de l'autre que les Anglois peuvent donner leurs Marchandises, au même, ou peut-être, à meilleur compte que leurs Rivaux; ce qui arriveroit effectivement, si ce Commerce n'étoit pas dégénéré en monopole dans leur Nation.

Une autre maxime de la Compagnie Angloise, que l'Auteur ne condamne pas moins, » est de choisir ordinairement, pour Facteurs, les moins » dres & les plus stupides des Emploies. N'est-il pas sensible que des Officiers de cette trempe sont les moins propres à soutenir un Commerce? » S'ils ont quelque subtilité, elle se borne à tromper les Indiens; à fourrer, par exemple, le ponce dans la mesure, lorsqu'ils leur vendent de » la poudre à tirer; à mêler une moitié d'eau, dans l'Eau-de-vie qu'ils » leur fournissent; en un mot, à pousser sans scrupule & sans remors » la fourberie au dernier excès. D'ailleurs ils ne font pas difficulté de » vendre au-dessus du prix fixé par la Compagnie. C'est par ces artifi-

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

» ces, joint aux présens qu'ils extorquent des Sauvages, qu'ils gagnent
» ce qu'ils nomment le surplus, & qui ne va pas à moins d'un tiers du
» Commerce. Doit-il paroître surprenant que les sorties annuelles des
» Marchandises de la Compagnie ne passent pas ordinairement trois ou
» quatre mille livres sterling, & que dans l'espace d'environ quarante ans
» le total ne soit pas monté à plus de soixante-mille ? Cependant un ob-
» jet, qui paroît de si peu d'importance pour le Public, devient consi-
» dérable, par le petit nombre de personnes intéressées, & surtout par
» les immenses profits qu'ils en tirent. Mais on fait qu'une branche de
» Commerce peut être tellement ménagée, qu'elle tourne au profit de
» quelques Particuliers, tandis qu'elle est très désavantageuse à tout une
» Nation.

Les regrets du Voïageur augmentent, en considérant les avantages des
Etablissmens Anglois, par leur situation, par les Nations nombreuses qui
les environnent, par la prodigieuse quantité de Pelleteries que ces Indiens
peuvent fournir, & par l'estime qu'ils font des Marchandises Angloises.
Il porte envie au Commerce des François avec les mêmes Nations, qui
est immense, dit-il, quoique leurs Etablissmens n'aient rien de si favo-
rable, & qu'ils soient sujets au contraire à quantité d'inconvéniens : il
fait sentir la facilité qu'il y auroit à redresser des abus qui causent un
» tort extrême à sa Patrie : » toute la peine consiste à former de nou-
» veaux Etablissmens plus loin, dans l'intérieur du Païs, à donner aux
» Indiens des encouragemens convenables, & surtout à faire regner plus
» de justice & d'honnêteté dans le Commerce. Alors, la consommation
» des Marchandises d'Angleterre monteroit à dix fois plus ; & bientôt
» les Anglois prendroient l'ascendant, dans des lieux où les François les
» ont supplantés. Il y a beaucoup d'apparence que ces représentations ont
» échauffé la Nation Angloise, & n'ont pas eu peu de part aux injustes
» entreprises, qui lui font troubler aujourd'hui la paix de l'Europe.

Les trois Forts, qu'on a nommés avec celui d'York, ne méritent point
de Description. Ils contiennent environ soixante-dix Habitans, qui, joints
à ceux du Fort d'York, ne font pas plus de cent Anglois dans toute la
Baie d'Hudson.

Animaux de la
Baie d'Hudson.

Coq de Bruiere.

En parlant des Oiseaux de passage, M. Ellis en décrit quelques-uns qui
n'abandonnent point le Païs. Le Coq de Bruiere, brun & tacheté, abonde
pendant toute l'année dans les terres voisines de la Baie. Il est un peu plus
fort que la Perdrix d'Angleterre, avec le corps plus allongé, & la queue
plus longue à proportion. Le bec est noir, & couvert de plumes brunes ;
la peau, au-dessus de l'œil, est rouge ; le haut de la tête, du col & de
tout le corps, d'un brun noirâtre, mêlé d'Orange foncé & de couleur
de cendre, la queue, d'un brun noirâtre ; la gorge, sous le bec, d'un
blanc jaunâtre ; le col & l'estomac, d'un Orange foncé, avec des taches
noires en forme de demi-Lunes : le dessus du corps est blanc, nuancé de
couleur de crème, & tacheté de demi-Lunes noires : les pattes, depuis la
jointure jusqu'aux piés, sont couvertes d'une espece de duvet brun, mêlé
de noir ; & les piés sont d'un brun rougeâtre. Les trois doigts de devant
ont des ongles assez longs, noirs, & dentelés, au lieu que celui de der-

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HU-
DSON.

Perdrix blanche;

Pélican;

Aigle à queue
blanche.

Le Hibou cou-
ronné.

Gros Hibou
blanc.

Porc Epi de la
Baie d'Hudson.

rière est uni. Il est remarquable que ces Oiseaux habitent ici les Plaines, & les Païs fort bas ; pendant que sous un autre Ciel, la même espece ne se trouve que dans des Païs fort élevés & même au sommet des Montagnes.

La Perdrix blanche est d'une grosseur moyenne, entre la Perdrix commune & le Faisan. Sa figure différeroit peu de celle des nôtres, si la queue n'étoit plus longue. Ces Oiseaux sont ordinairement bruns en Eté, & deviennent tout-à-fait blancs en Hiver, à la réserve des plumes extrêmes de la queue, qui sont noires & racherées de blanc. Pendant la rigueur du froid, ils passent, tous, les nuits dans la nége, qu'ils secouent le matin, en s'élevant droit en l'air. Le jour, ils se chauffent au Soleil, & ce n'est que le matin & le soir qu'ils cherchent leur nourriture. Un Naturaliste Anglois (80), prétend que cet Oiseau n'est pas proprement une Perdrix, & le prend pour l'Oiseau de Bruïere (81), assez commun en Amérique, & même en Europe, sur les Montagnes d'Italie, de Suisse & d'Espagne; mais nulle part en si grande abondance que dans la Baie d'Hudson.

Le Pelican n'y est pas plus rare, & ressemble à celui d'Afrique; mais il est moins gros, & la poche de son bec est moins large.

L'Aigle à queue blanche est un des plus curieux Oiseaux de la Baie. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un coq d'Inde. Sa Couronne est aplatie. Il a le col extrêmement court, l'estomac large, les cuisses fortes, les ailes fort longues & fort larges à proportion du corps, noirâtres sur le derrière, & plus claires aux côtés. L'estomac est marqueté de blanc; les plumes des ailes sont noires; la queue, lorsqu'elle est fermée, paroît très blanche, en haut comme en bas, à l'exception de la pointe qui est noire ou brune. Les cuisses sont couvertes de plumes brunes noirâtres, parmi lesquelles il se trouve en quelques endroits un duvet blanc. Les jambes sont couvertes, jusqu'aux piés, d'un duvet brun, un peu rougeâtre: chaque pié a quatre doigts gros & forts, trois en avant, & le quatrieme en arriere, couvert d'écaïlles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus, d'un beau noir luisant.

Le Hibou couronné, Oiseau singulier, & fort commun dans la Baie, a la tête presqu'aussi grosse que celle du Chat. Il a des plumes qui s'élèvent en forme de cornes, précisément au-dessus du bec, où elles sont mêlées de blanc, & qui par degrés deviennent d'un rouge brun, marqueté de noir. On voit aussi dans les mêmes lieux de grands Hiboux blancs, & d'une blancheur si éblouissante, qu'on a peine à les distinguer sur la nége. Ils y sont en abondance, pendant toute l'année. Souvent ils volent en plein jour, & donnent la chasse aux Perdrix blanches.

Le Porc-Epi de la Baie d'Hudson ressemble beaucoup au Castor, par la forme & la grandeur. Sa tête, peu différente de celle du Lapin, a le nez plat, & tout-à-fait couvert d'un poil court. Ses dents de devant, deux en haut & deux en bas, sont jaunes & très fortes. Il a les oreilles si courtes, qu'elles paroissent à peine, entre le poil de sa peau; les pattes fort courtes aussi, mais les ongles, dont on compte quatre aux pattes de de-

(80) M. Edouards.

(81) En Anglois, *Heath-Game*,

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

vant & cinq à celles de derrière, très longs, creux en dedans, & extrêmement pointus. Tout le corps est couvert d'un poil fort doux, long d'environ quatre pouces, parmi lequel il se trouve, au haut de la tête, du corps & de la queue, une espèce de ruiaux, roides & picquans, de couleur blanche, à pointes noires, qu'on ne retire pas aisément de la peau lorsqu'on en est picqué. Cet Animal fait ordinairement son nid sous les racines des plus grands arbres, où il dort beaucoup. Sa principale nourriture est leur écorce. Il mange de la neige en Hiver, & boit de l'eau en Été; mais sans y mettre les piés. Les Indiens mangent sa chair, & la trouvent également agréable & saine.

Le Volverene.

Un Quadrupede, encore plus singulier, est le *Volverene*; nommé *Quick-Hatch* par les Anglois. Il est de la grosseur d'un grand Loup. Son museau est noir jusqu'au dessous des yeux; le dessus de la tête, blanchâtre; les yeux noirs; la gorge & le bas du cou, tachetés de noir, les oreilles, petites & rondes, tout le corps, d'un brun rougeâtre, foncé du côté des épaules, plus clair sur le dos & aux côtés; tout le poil du corps, assez long, peu épais; les pattes couvertes d'un petit poil noir, jusqu'à la première jointure; les cuisses, brunes; les ongles, d'une couleur claire; enfin, la queue brune jusques vers la pointe, qui est plus épaisse, touffue même, & noire. Le Volverene porte la tête fort bas, en marchant; & son dos paroît toujours vouté. S'il est attaqué, il se défend avec autant d'opiniâtreté que de vigueur. On lui attribue l'adresse de briser ou déchirer en mille piéces toutes les espèces de pièges qu'on lui tend.

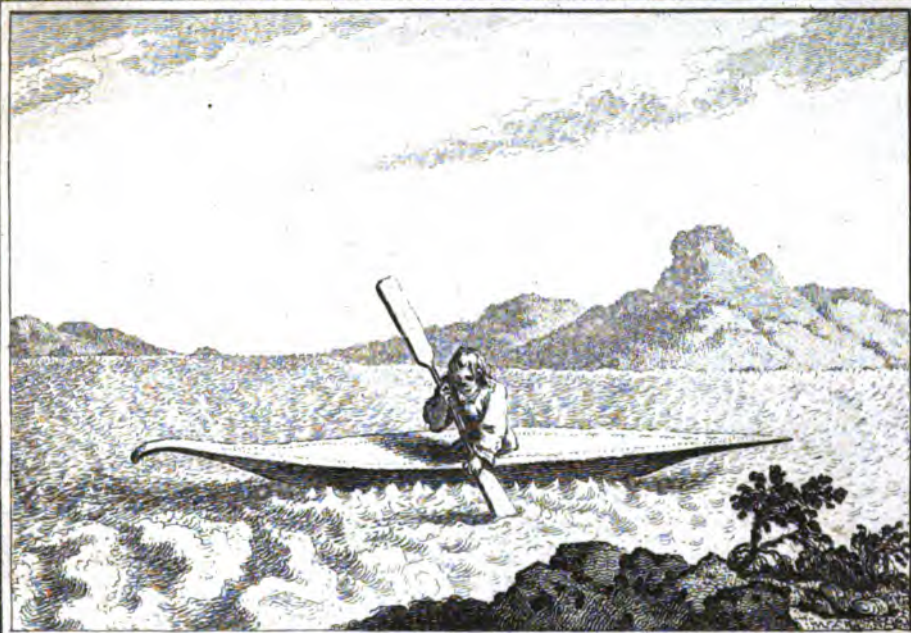
Observations de
M. Ellis, sur les
Habitans de la
Baie d'Hudson.

Répétons que cet article ne regardant que la Baie d'Hudson, & n'ayant été détaché des Voïages au Nord qu'à l'occasion des Etablissmens dont on a donné l'Histoire, tout ce qui est commun à cette Baie avec les autres parties des mêmes Régions est remis à l'article général. Ainsi quelques traits, qui nous restent à recueillir de la Relation de M. Ellis ne conviennent qu'aux Indiens du País. En confirmant ce que nous en avons déjà rapporté, sur le témoignage de Jeremie, de la Potherie, & de quelques autres Voïageurs, il ajoute plusieurs observations, qui répondent à la Commission qu'il avoit particulièrement, de reconnoître la nature du País & le caractère de ceux qui l'habitent.

Leur figure &
leur caractère.

Les Habitans de la Baie d'Hudson, que les Anglois nomment *Nodwais*, & les François, *Esquimaux*, sont d'une stature médiocre, généralement robustes, d'un embonpoint raisonnable, & bazanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincellans, le nez plat, les levres épaisses, les cheveux noirs & longs, les épaules larges, & les piés extrêmement petits. Ils sont gais & vifs; mais subtils, rusés, & fourbes. Les flatteries ne leur coûtent rien. Il est aisé de les irriter; on leur voit prendre alors un air fier: mais il n'est pas moins facile de les intimider. Leur attachement pour leurs usages est extrême. « Je fais, dit M. Ellis, que plusieurs de ces Indiens, ayant été pris dans leur jeunesse, & transportés aux Comptoirs Anglois, ont toujours regretté leur País natal. L'un d'eux, qui avoit vécu longtems parmi les Anglois, & qui avoit toujours mangé à la manière Angloise, voyant ouvrir un Veau marin par un de nos Matelots, se jeta sur l'huile qui en sortoit fort abondamment,

Un Esquimau dans son Canot



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

abondamment, & se hâta d'avaller avec une avidité surprenante tout ce qu'il en put ramasser dans ses mains : ensuite, il s'écria dans le même transport, ah ! que j'aime mon cher Païs, où je pouvois me remplir le ventre de cette huile, aussi souvent que je le voulois. Il ne seroit pas difficile de civiliser ces Peuples, si le Commerce qu'on fait avec eux demandoit qu'on en prit la peine.

Ils sont fort habiles à gouverner leurs Canots. M. Ellis en donne la figure, qu'on pourra comparer avec celle des autres Bâtimens de la même espece, dans les Relations du Nord-Ouest & du Nord-Est. Ils sont, ou de bois, ou de côtes de Baleine, fort minces, & tout-à-fait couverts de peau de Veaux marins, à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du Pont d'y entrer, & qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul Homme, qui s'y tient assis, en étendant les jambes vers l'avant du Canot. De ce rebord, s'élève une piece de peau, qu'il se lie autour du corps, & qui ferme tout passage à l'eau. Les coutures des peaux sont enduites d'une espece de godron, ou de colle, qui n'est qu'une préparation d'huile de Veau marin. C'est dans ces Canots, que les Indiens prennent avec eux tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, surtout des instrumens pour la pêche. Ils y ont aussi des frondes & des pierres, dont ils se servent fort habilement. Leurs harpons sont armés, par un bout, d'une dent de Cheval marin (*), qui sert à darder les gros Poissons, lorsqu'ils ont été blessés, pour achever plus vite de les tuer. L'autre bout est proprement fait pour les blesser : c'est une sorte de barbe, garnie de fer, qui se cramponne & s'arrête dans le corps du Poisson, au lieu que la pointe d'os en sort d'elle-même. Une Sangle, attachée à la barbe, soutient à l'autre bout une peau de Veau marin enflée, qui tient lieu de bouée, pour marquer l'endroit où le Poisson se plonge dans l'eau, & qui le fatigue beaucoup dans sa nage, jusqu'à ce qu'épuisé de forces, il expire. Alors, les Pêcheurs le tirent à terre, & le dépouillent de sa graisse ou de son huile, qui leur sert de nourriture, & qu'ils brûlent dans leurs lampes.

Ces petits Canots, qui ne sont que pour les Hommes, ont environ vingt piés de long, sur dix-huit pouces de large, & se terminent en pointe aux deux bouts. Le Navigateur n'a qu'une rame, assez large, qui sert à ramer alternativement des deux côtés. Mais il y a, pour les Femmes, des Canots plus grands, & ouverts, dont elles manient les rames & qui portent jusqu'à vingt personnes ; les matériaux en sont les mêmes.

L'habillement des Hommes est ordinairement de peaux de Veaux marins, ou de Bêtes fauves. Ils s'en font aussi de peaux d'Oiseaux, terrestres & marins, qu'ils ont l'art de coudre ensemble. Tous ces habits ont une sorte de Capuchon, sont ferrés autour du corps, & ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse. Les culottes se ferment devant & derrière avec une corde, comme on ferme une bourse. Plusieurs paires de Bottes & de Soques, les unes sur les autres, servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes & les piés. La différence, pour les Hommes & les Femmes, est que les Femmes portent à leur robe une queue qui

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HU-
DSON.

Divers usages
de ces Peuples.

Leurs Canots.

Leur habil-
lement.

(*) C'est ce que les François nomment Vache marine.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

BAIE D'Hudson.

Leurs Lunettes contre la nége.

Leurs Instrumens.

Remèdes pour leurs maux.

leur tombe jusqu'aux talons , que leurs Capuchons sont plus larges du côté des épaules , pour y mettre leurs Enfans lorsqu'elles les veulent porter sur le dos , & que leurs bottes , plus grandes aussi , sont ordinairement garnies de baleine. Un Enfant , qu'elles sont obligées d'ôter un moment d'entre leurs bras , est mis dans une des bottes , en attendant qu'elles puissent le reprendre. On voit , à quelques Hommes , des chemises de vessies de Veaux marins , cousues ensemble , & presque de la même forme que nos chemises. En général , leurs habits sont cousus fort proprement , avec une aiguille d'ivoire , & des nerfs de Bêtes , fendus en lacets fort minces , qui leur servent de fil. Ils ne manquent pas même de goût , pour les orner de bandes de peaux , en manière de galons , de rubans & de guirlandes , qui leur donnent un air fort propre.

Rien ne fit prendre , à M. Ellis , une plus haute idée de leur industrie , que ce qu'ils appellent dans leur Langue *dès yeux à nége*. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire , formés pour la conservation des yeux , & noués derrière la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux ; mais elle est fort étroite ; ce qui n'empêche point de voir fort distinctement au travers , sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement ; maladie terrible pour eux , & fort douloureuse , qui est causée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la nége , surtout au Printems , quand le Soleil est plus élevé au-dessus de l'horison. L'usage de ces machines leur est si familier , que s'ils veulent observer quelque chose dans l'éloignement , ils s'en servent comme d'une Lunette d'approche.

On observe le même esprit d'invention , dans leurs instrumens de pêche & de chasse à l'Oiseau. Leurs harpons & leurs dards sont bien faits , & convenables à l'usage qu'ils en font. La construction de leurs arcs est surtout fort ingénieuse ; ils sont composés de trois morceaux de bois , garnis avec autant d'art que de propreté. C'est du Sapin , ou du *Latix* ; mais ces bois n'étant , ni forts , ni élastiques , les Sauvages suppléent à ces deux défauts , en les renforçant par derrière , avec une bande de nerfs , ou de tendons de leurs Bêtes fauves. Ils mettent souvent leurs arcs dans l'eau ; & l'humidité , qui fait rétrécir ces cordes , leur donne tout-à-la-fois plus de force & d'élasticité. Mais on a vu que depuis qu'ils sont en Commerce avec les Européens , ils abandonnent l'arc pour le fusil.

On ne connoît , dans la Baie , aucun mal contagieux. Les maux de poitrine , qui y sont les plus communs , se guérissent en buvant l'infusion d'une herbe , nommée *Vuixze Kapukka* (*), ou par des sueurs. Ces Indiens , pour se faire suer , prennent une grande pierre ronde , sur laquelle ils font un feu , qu'ils entretiennent jusqu'à ce que la pierre en devienne rouge. Ensuite , ils élèvent , autour , une petite Cabane , qu'ils ferment soigneusement ; ils y entrent nus , avec un vase plein d'eau , dont ils arrosent la pierre ; & l'eau , se changeant en vapeurs chaudes & humides , qui remplissent bientôt la Cabane , cause au Malade une transpiration très prompte. Lorsque la pierre commence à se refroidir , ils se hâtent de sortir , avant que leurs pores soient fermés , & se plongent sur-le-

(*) Voir , ci-dessous , l'Histoire Naturelle.

champ dans l'eau froide. Si c'est en Hiver, où le Pais est sans eau, ils se roulent dans la nége. Cette méthode est généralement établie, & passe pour un remede infallible contre la plûpart des maladies du Pais. Celui qu'ils emploient pour la Colique & pour tous les désordres des intestins n'est pas moins singulier; c'est de la fumée de Tabac, qu'ils avallent en abondance.

Leurs idées de Religion sont fort bornées. M. Ellis découvrit, sans rien donner, dit-il, aux conjectures, qu'ils reconnoissent un Ette d'une bonté infinie, & qu'ils le nomment *Ukcouma*, c'est-à-dire, dans leur Langue, le *Grand Chef*. Ils le regardent comme l'Auteur de tous les biens dont ils jouissent; ils en parlent avec respect; ils chantent ses louanges dans un Hymne, d'un ton fort grave, & même assez harmonieux: mais leurs opinions sont si confuses sur sa nature, qu'on ne comprend rien à cette espece de culte. Ils reconnoissent de même un autre Ette, qu'ils appellent *Ouitikka*, & qu'ils représentent comme la source & l'instrument de toutes sortes de maux. Ils le redoutent beaucoup; mais le Voïageur Anglois ne put découvrir, s'ils lui rendent quelque hommage, pour l'appaiser.

Quelque peinture que des Voïageurs mal informés puissent nous faire de leur barbarie, il assure qu'ils ont un fond d'humanité, qui les rend sensibles aux malheurs d'autrui. La tendresse, qu'ils ont pour leurs Enfants, mérite de l'admiration. M. Ellis en rapporte un exemple singulier, qui s'étoit passé presque sous ses yeux. Deux Canots, passant une Riviere fort large, arriverent au milieu de l'eau. L'un, qui n'étoit que d'écorce, & qui portoit un Indien, sa Femme & leur Enfant, fut renversé par les flots. Le Pere, la Mere & l'Enfant passerent heureusement dans l'autre; mais il étoit si petit, qu'il ne pouvoit les sauver tous trois. Une contestation s'éleve. Il ne fut pas question, entre l'Homme & la Femme, de mourir l'un pour l'autre, mais uniquement de sauver l'objet de leur affection commune. Ils emploierent quelques momens à peser lequel des deux pouvoit être le plus utile à sa conservation. L'Homme prétendit que dans un âge si tendre, il avoit plus de secours à tirer de sa Mere; mais elle soutint, au contraire, qu'il n'en pouvoit esperer que de son Pere, parcequ'étant du même sexe, il devoit prendre de lui des leçons de Chasse & de Pêche; & recommandant à son Mari de ne jamais négliger les soins paternels, elle se jeta dans le Fleuve, où elle fut bientôt noyée. L'Homme parvint au rivage avec son Enfant. Mais cette aventure surprit d'autant moins M. Ellis, qu'il avoit déjà remarqué, dans ces Peuples, fort peu d'égards pour les Femmes. Un Homme, qui est assis à terre, se trouve fort offensé qu'une Femme lui cause la moindre incommodité dans cette posture; & c'est un usage établi, que jamais les Hommes ne boivent dans le même vase après leurs Femmes.

La coutume d'étrangler les Vieillards, qu'on a rapportée sur le témoignage de Jeremie, est confirmée par M. Ellis, mais avec des circonstances qui la rendent encore plus étrange. Il l'étend aux deux sexes. « Quand les Peres & les Meres sont dans un âge qui ne leur permet plus le travail, ils ordonnent à leurs Enfants de les étrangler. C'est, de la part des Enfants, un devoir d'obéissance, auquel ils ne peuvent se refuser, » La vieille Personne entre dans une Fosse qu'ils ont creusée pour lui

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'Hudson.

Leur Religion.

Leur tendresse pour leurs Enfants.

Leurs Femmes peu considérées.

Mort violente des Vieillards.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

Charlatans In-
diens.

Avantures cruel-
les de leurs voia-
ges.

» servir de tombeau. Elle y converse quelque tems avec eux , en fumant
» du tabac , & buvant quelque verre de liqueur. Enfin , sur un signe
» qu'elle leur fait , ils lui mettent une corde autour du cou ; & , chacun
» tirant de son côté , ils l'étranglent en un instant. Ils sont obligés en-
» suite de la couvrir de sable , sur lequel ils élèvent un amas de pierre.
» Les Vieillards , qui n'ont pas d'Enfans , exigent le même office de leurs
» Amis ; mais ce n'est plus un devoir , & souvent ils ont le chagrin d'être
» refusés. On ne voit point que , dans le dégoût qu'ils ont de la vie , ils
» pensent jamais à s'en délivrer par leurs propres mains.

M. Ellis , qui fait profession de ne rien publier qu'il n'ait vu de ses
propres yeux , s'étend sur une autre pratique des mêmes Indiens , qu'on
prendroit pour un badinage , s'il n'y joignoit une invective amère contre
la Nation. » On en voit plusieurs , qui font le métier de Charlatans ,
» avec toutes sortes de Drogues qu'ils achètent dans nos Comptoirs , telles
» que du sucre , du gingembre , de l'orge , toutes sortes d'épiceries , des
» graines pour le Jardinage , de la réglisse , du tabac en poudre , &c. Ils
» les débitent en petites portions , qu'ils vantent comme des remèdes
» pour diverses maladies , ou comme des spécifiques pour la pêche , la
» chasse , les combats , &c. C'est des Anglois mêmes , qu'ils reçoivent
» toutes ces idées ; & je ne puis dissimuler qu'un tiers du Commerce de
» la Baie d'Hudson dépend aujourd'hui de ces Charlatans Indiens , qui
» trompent leurs propres Amis , en troquant leurs fausses drogues pour
» de bonnes fourrures , qu'ils viennent trafiquer parmi nous. Cette im-
» posture est , sans doute , avantageuse aux Intéressés ; mais ne seroit-il
» pas plus honorable & plus utile pour nous , d'établir un débit sûr &
» constant des Marchandises de nos Fabriques , en laines & en fer , que
» de souffrir un Commerce infâme , dont les suites ne peuvent être que
» préjudiciables à l'Angleterre ?

Un reproche , qui ne tombe que sur les Indiens , c'est celui qu'ils mé-
ritent , pour l'imprudence qui les empêche de se précautionner contre les
misères auxquels ils sont exposés tous les ans. Ils emploient généreuse-
ment leurs provisions , lorsqu'elles sont abondantes ; sans penser jamais
à les conserver pour l'Hiver. A peine gardent-ils un peu de Poisson &
de Gibier. Il arrive très souvent à ceux qui viennent trafiquer dans les
Comptoirs de la Baie , d'être obligés en chemin , pour avoir compté sur
des secours qui ne se présentent point , de griller un millier de peaux ,
& de les manger. A la vérité , ces disgraces n'ont pas la force de les ab-
battre. Ils ont recours à toutes sortes de voies , pour se soutenir avec leurs
Familles ; & dans les dernières extrémités , leur patience est inébranla-
ble. Souvent ils font deux ou trois cens lieues , dans le fort de l'Hiver ,
par des Pais nus & glacés , sans tentes , pour se mettre à couvert des in-
jures du tems , ou pour reposer la nuit. Dans ces Voies , ils élèvent ,
à l'approche de la nuit , une petite haie d'arbrisseaux , qui leur sert de
retranchement contre le vent & les Bêtes farouches. Ils allument un grand
feu , du côté de la haie , qui est opposé au vent ; & sans autre soin que
d'écarter la neige , ils se couchent à terre , pour dormir entre le feu &
la haie. S'ils sont surpris par la nuit dans une Plaine sans bois , où ils ne

puissent faire ni retranchement, ni feu, ils se couchent sous la nége, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit. Mais ils conviennent eux-mêmes que la plus grande rigueur du froid n'est pas comparable à ce qu'ils ont souvent à souffrir de la faim. C'est dans ces occasions, qu'ils se portent à l'horrible excès de manger leurs Enfans & leurs Femmes. M. Ellis en rapporte un exemple, qui ne cede rien à celui qu'on a déjà lu. Il ajoute, à la honte de sa Nation, que le malheureux Indien, dont il raconte l'Histoire, » pénétré de douleur en arrivant au Comptoir Anglois, n'en put cacher les tristes circonstances, » & que le Gouverneur, qui les entendit, n'y répondit que par un grand éclat de rire : surquoi le Sauvage, étonné de cette barbarie, dit en Anglois corrompu ; *ce n'est pourtant pas un conte à rire* ; & se retira fort mal édifié de la Morale des Chrétiens.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'Hudson.

Le langage de ces Peuples est un peu guttural, sans être rude, ni désagréable (82). Ils ont peu de mots, mais très significatifs, & une manière assez heureuse d'exprimer de nouvelles idées, par des termes composés, qui joignent les qualités des choses auxquelles ils veulent donner des noms.

Leur langage.

Enfin M. Ellis leur attribue deux usages fort singuliers : » ils different, » dit-il, de toutes les Nations connues, par leur manière d'uriner ; » les Hommes s'accroupissent toujours pour lâcher de l'eau, & les Femmes, au contraire, se tiennent debout. Les Maris permettent aux Femmes, ou plutôt les obligent souvent, d'avorter, par l'usage d'une herbe » que la Baie produit, & qui n'est pas inconnue ailleurs ». Au reste, ce dernier usage n'est pas plus barbare ici qu'à la Chine, où les loix permettent à ceux qui ne peuvent nourrir leurs Enfans, de les tuer lorsqu'ils viennent au Monde.

Deux usages singuliers.

M. Ellis donne la description de l'Ile de Marbre, où il fut arrêté par les vents. Elle est située à soixante-deux degrés cinquante-cinq minutes de Latitude, & à quatre-vingt douze de Longitude de Londres. Sa longueur est de six lieues, entre l'Est & l'Ouest, sur deux ou trois de large du Nord au Sud. Tout le terrain, qui est élevé du côté de l'Ouest, & bas de celui de l'Est, n'est qu'un Roc continué, d'une espèce de marbre dur & blanc, varié par des taches vertes, bleues & noires. Mais les sommets des Montagnes paroissent brisés ; & des Rocs d'une énorme gros-

Ile de Marbre ; & sa description.

(82) On trouve, dans une autre Relation Angloise, les mots suivans, recueillis, dit l'Auteur, au fond de la Baie : *Ara-kana*, du pain. *Astam*, venez ici. *Afinne*, tirer, soit de l'arc ou du fusil. *Apit*, fer à battre du feu. *Arremitogisy*, parler, discourir. *Anotch*, sur-le-champ, tout-à-l'heure. *Chickahigon*, une hache. *Eskon*, des ciseaux. *Manitouhighin*, un habit rouge. *Metus*, des bas. *Mokeman*, un couteau. *Pihockeman*, un grand couteau. *Mickedy*, ou *Pikau*, de la poudre à tirer. *Me-kiche*, des grains de verre. *Moufodaeni-*

eko, un caillou. *Nomun niff e to ta*, je ne vous entens point. *Ouma*, ceci, & celui-ci. *Pischiche*, une bagatelle. *Pastofgon*, un fusil. *Pistofgon chiche*, un pistolet. *Petta echom e*, donnez-m'en un morceau, une partie. *Pe quiche ekon gou mouon*, je mange ma nourriture. *Spog om*, une pipe à fumer. *Stenna i*, du tabac. *Soff, im, i*, du cuivre rouge. *Chekahoun*, un peigne. *Taney*, où ? *Tinesonec iso*, comment nommez-vous cela ? *Tequan*, que dites-vous ? *Ta poy*, cela est vrai.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

BAIE D'HUD-
SON.

leur , mêlés avec une confusion inexprimable , semblent devoir leur forme & leur situation à quelque bouleversement inconnu. Ils couvrent de très profondes cavernes , où l'on entend un grand bruit , qui ne peut être que celui de divers torrens d'eau qui se précipitent sur les pierres , & qu'on voit sortir en plusieurs endroits par des fentes. La qualité de ces eaux fit juger à M. Ellis qu'elles passent par quelque Mine de cuivre. Elles sont , tantôt verdâtres , avec un goût de verd-de-gris ; tantôt parfaitement rouges , & teignant de cette couleur les pierres qu'elles arrosent. Les Vallées sont revêtues d'une couche de terre assez mince qui porte très peu d'herbe , & contiennent quelques Lacs d'eau douce , dans lesquels on voit des Cygnes & des Canards. On apperçoit aussi , sur leurs bords , différentes espèces de Bêtes fauves , qui ne peuvent y venir que du Continent , quoiqu'il soit à plus de quatre lieues au Nord : mais ces Animaux y passent apparemment sur la glace , en Hiver , ou même à la nage , en Été ; car ils nagent ici fort légèrement , & se soutiennent fort long-tems dans l'eau. Enfin l'on trouve , dans l'Ile , plusieurs traces d'Hommes , telles que des pierres singulièrement entassées les unes sur les autres , que M. Ellis prit pour des tombeaux , & les fondemens de plusieurs Cabanes , bâties circulairement , en forme de Ruches , d'un mélange de pierres & de mousse. Entre l'Ile & le Continent du Nord , le mouillage est assez bon , à dix ou douze brasses d'eau. Elle n'a qu'un seul Port , qui est au Sud-Ouest , & capable de contenir cent Vaisseaux ; mais l'entrée en est fort étroite , & couverte d'un Ilot fort bas , tout hérissé de rochers , contre lesquels la Mer se brise impétueusement. Il faut laisser cette petite Ile à gauche , pour entrer dans le Port , qui seroit un des plus beaux du monde , si l'entrée avoit plus de profondeur.

Mauvaise in-
fluence des An-
glois sur les In-
diens.

M. Ellis , aiant passé l'Hiver dans la Baie , eut l'occasion d'observer que les Indiens y sont peu sujets aux maladies , & que s'ils en sont quelquefois atteints , elles leur viennent presque toujours du froid qu'ils prennent , après avoir bû des liqueurs fortes. Ils ont , dit-il , cette obligation aux Anglois qui leur en fournissent ; » tandis que par des maximes beaucoup plus sages les François refusent de leur en vendre , dans la crainte de nuire à leur tempéramment , & par conséquent à leur Commerce , » dont le succès dépend de la vigueur du corps , & de l'adresse à la chasse. » Aussi ceux qui vivent parmi les Anglois sont-ils maigres , petits , indolens. Ils s'empotent quelquefois aux plus énormes excès dans leurs débauches : ils se battent comme des Furieux ; ils brûlent leurs Cabanes , ils abusent mutuellement de leurs Femmes ; & l'Hiver , dans l'assoupissement de l'ivresse , ils se mettent à dormir autour d'un bon feu , où ils se brûlent quelquefois horriblement , ou se gèlent de même , suivant qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent trop du foyer. Au contraire , les autres sont pleins de santé , grands , actifs & robustes , tels qu'on les a représentés.



Etablissement des François dans l'Ile Roiale , autrefois le Cap Breton.

SUITE DE L'É-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

LA cession de l'Acadie & de Terre-Neuve ne laissant plus aux François que l'Ile du Cap Breton pour la pêche des Morues, ils sentirent de quelle importance il étoit de tourner leur attention sur un Etablissement qu'ils avoient extrêmement négligé. Cette Ile, qui est située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de Latitude Nord, forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze à seize lieues, l'entrée du Golfe de Saint Laurent. On lui donne environ cinquante lieues de longueur, du Nord-Est au Sud-Ouest, & trente-trois dans sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest. Le Détroit, qui la sépare de l'Acadie, n'a pas plus de cinq lieues de long sur une de large. Quoique fertile en plusieurs endroits, riche en arbres, capable de nourrir toutes sortes de Bestiaux, & surtout d'une commodité singulière pour la pêche des Morues, du Loup marin, du Marfouin & des Vaches marines, qui y est très abondante, les François, qui n'y avoient jamais eu qu'un petit nombre de Maisons, y attachoient peu de prix. Ils l'avoient vue passer plusieurs fois sans regret entre les mains des Anglois; & lorsqu'elle leur fut assurée en 1698, par la paix de Riswick, il ne paroît pas qu'ils en eussent la conservation plus à cœur. Mais, après avoir abandonné leurs prétentions sur l'Acadie & Terre-Neuve, ils ouvrirent les yeux sur des avantages, qui pouvoient leur faire réparer ces deux pertes. L'Intendant du Canada (83) avoit été le premier qui les avoit représentés au Ministère en 1708, dans un Mémoire qui contient des explications curieuses sur les Colonies Françaises de l'Amérique Septentrionale.

Situation de l'Ile
du Cap Breton.

Elle est assurée
aux François.

L'Auteur supposoit que la principale, & presque la seule vue, que la France eut dans ces Etablissements, étoit le Commerce des Pelleteries, surtout celui du Castor; ce qui n'étoit vrai néanmoins que des Particuliers (84): mais on avoit dû prévoir avec le tems, ou que le Castor s'épuiseroit, lorsqu'il deviendrait trop commun, & par conséquent qu'il ne suffiroit pas pour soutenir une Colonie telle que le Canada; que le Commerce du Castor ne pouvoit faire subsister qu'un fort petit nombre d'Habitans; & que si la consommation en étoit assurée, on n'éviteroit le second des deux inconvéniens qu'on vient d'observer, que pour tomber dans l'autre: que cependant les Habitans de la Nouvelle France s'étoient presque uniquement attachés à ce Commerce, comme s'ils eussent été certains que les Castors se reproduisoient aussi promptement que les Morues, & que le débit des peaux égaleroit celui du Poisson: ils avoient donc fait leur principale occupation de courir les Bois & les Lacs, pour se procurer des Pelleteries; ces longs & fréquens voyages les avoient accoutumés à mener une vie

Vues de la France
ce dans ses Colo-
nies.

Projet offert par
l'Intendant du
Canada.

(83) On plutôt les Intendans, car ils étoient alors deux; MM. Raudot, Père & Fils, le premier, chargé de la Justice, de la Police, des Finances & des Affaires générales; le second, de la Marine.

(84) Ne pensant qu'à s'enrichir en peu de tems; & se mettant peu en peine du sort de la Nouvelle France, lorsque leurs vues particulières étoient remplies.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ÎLE ROYALE.

fainéante, qu'ils avoient peine à quitter, quoique le peu de valeur du Castor, eut réduit presque à rien le fruit de leurs courses. La conduite des Anglois dans les Colonies voisines, avoit été bien différente. Sans perdre le tems à voyager au dehors, ils avoient cultivé leurs Terres, établi des Manufactures & des Verreries, ouvert des Mines de fer, construit des Navires; & les Pelleteries n'avoient passé chez eux que pour un accessoire, sur lequel ils avoient toujours fait peu de fond.

On reconnoissoit qu'enfin la nécessité avoit réveillé les Canadiens; ils s'étoient vus forcés de cultiver le lin & le chanvre, de faire des Toiles & de mauvais Droguets, de la laine de leurs vieux habits, mêlée avec du fil: mais l'ancienne habitude d'une vie oisive avoit fait durer une partie de leur misère. Ils avoient assez de blé & de Bestiaux pour vivre tous; mais plusieurs, n'ayant pas de quoi se couvrir, étoient obligés de passer l'Hiver, toujours fort long & fort rude, avec quelques peaux de Chevreuils. Cependant le Roi dépensoit annuellement cent mille écus dans cette Colonie. Les Pelleteries valoient environ deux cens quatre-vingt mille livres; les Huiles & quelques autres denrées en rapportoient vingt mille; les Pensions sur le Trésor royal, que le Roi faisoit aux Particuliers, & les revenus que l'Evêque & les Séminaires avoient en France, montoient à cinquante mille francs: c'étoit six cens cinquante mille livres, sur lesquelles rouloit toute la Nouvelle France & tout son Commerce. Cette somme suffisoit-elle pour faire vivre une Colonie de vingt à vingt-cinq mille âmes, & pour fournir à ce qu'elle étoit obligée de tirer de France? Ses affaires avoient été sur un meilleur pié; elle avoit envoyé longtems pour près d'un million de Castors, sans compter qu'alors elle n'étoit pas si peuplée: mais elle avoit toujours tiré plus qu'elle n'étoit capable de paier; ce qui avoit ruiné son crédit auprès des Marchands, qui n'étoient plus disposés à lui envoyer des effets, sans Lettres de Change, ou sans un nantissement convenable. Il avoit fallu faire passer en France tout l'argent du Canada, pour en tirer des Marchandises; & dans un tems, qui n'étoit pas éloigné, l'épuisement avoit été tel, que ne restant peut-être pas mille écus d'argent monnoié dans le Pais, on avoit été forcé d'y suppléer par une monnoie de Carte.

Avantages que
la France en pou-
voit tirer.

Après cette exposition, qui représentoit l'état de la Colonie jusqu'en 1708, l'Intendant offroit divers moïens de la rendre florissante. Elle pouvoit faire un Commerce de ses denrées, qui étoit seul capable de l'enrichir: c'étoient les viandes salées, les Mâts, les Planches, les Bordages, les Bois de construction, le Merrin, le Godron, le Bray, les huiles de Baleine, de Loup marin & de Marsouin, les Morues, le lin, le chanvre, le fer & le cuivre. Il n'étoit question que d'ouvrir des débouchés, & de faire diminuer le prix de la main-d'œuvre. Cette dernière difficulté venoit de la fainéantise des Habitans & de la cherté des Marchandises de France. Lorsqu'il y avoit moins d'ouvrage, l'Ouvrier vouloit gagner beaucoup plus. D'un autre côté, les Marchandises étoient au double, en Canada, de la valeur qu'elles avoient en France. Si l'on en demandoit la raison, c'étoit que les assurances, de vingt-cinq pour cent, du moins en tems de guerre, les frais de Commission, le fret, qui alloit quelquefois à plus

à plus de quarante écus par tonneau, l'avance de l'argent, les demeures, qu'il falloit paier aux Commissionnaires, & qui devenoient fortes quand les Lettres de Change n'étoient pas païées au terme, enfin le change sur Paris, laissoient peu de profit aux Marchands. Aussi ajoutoit-on qu'il n'y en avoit point de riches dans le País. Il falloit donc, pour relever la Colonie du Canada, que chacun y fut occupé suivant ses talens, & que la diminution du prix des Marchandises y mit tout le monde en état de subsister. Le moien d'y parvenir étoit de trouver quelque lieu, où l'on pût transporter commodément les denrées du País, & prendre les Marchandises de France. On épargneroit ainsi une partie du fret; & cette partie des Habitans, qui croupiroit dans l'oïveté, ou qui couroit les Bois, pourroit s'occuper de la navigation. Mais ce moien ne deviendrait-il pas nuisible à la France, en lui ôtant une partie du profit qu'elle faisoit sur les Marchandises? Non; parceque l'épargne du fret tourneroit aussi-tôt à l'avantage de la France par une plus grande consommation de ses Marchandises. Ceux, par exemple, que l'oïveté réduisoit à se couvrir de peaux de Chevreuils, seroient en état, lorsqu'ils commenceroient à s'occuper, de se vêtir d'étoffes de France.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROIALE.

Quel lieu plus commode pour ce dessein, que l'Ile du Cap Breton? Elle est dans une situation, qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la Nouvelle France. Elle pouvoit fournir à la première, des Morues, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction &c, &c; fournir, à la seconde, les Marchandises du Roïaume à meilleur marché, en tirer une partie de sa subsistance, & lui épargner une partie considérable du fret. La Navigation de Quebec au Cap Breton transformeroit, en bons Marelots, des gens inutiles, ou même à charge à la Colonie. Un autre avantage de cet Etablissement pour le Canada, seroit d'y envoyer de petits Bâtimens pour la pêche des Morues & d'autres Poissons, dont on tire l'huile au bas du Fleuve: ils seroient toujours surs de débiter leurs cargaisons dans l'Ile, & d'y charger des Marchandises de France. On pourroit y envoyer aussi, de Quebec, un Vaisseau chargé des denrées du País, qui prendroit du sel pour la pêche du Golfe, & qui retournant dans l'Ile, où il vendroit sa charge de Poisson, acheteroit, du produit de ces deux Voyages, des Marchandises de France pour les débiter en Canada. Les deux Colonies, s'entr'aidant ainsi mutuellement, & ne pouvant manquer de s'enrichir par un Commerce mutuel, pourroient s'associer pour d'autres entreprises, qui seroient d'un nouvel avantage, & pour elles, & pour le Roïaume, telles que d'ouvrir des Mines de fer. Alors celles du Roïaume, & les Bois, pourroient jouir de quelque repos; ou, du moins, on ne seroit plus obligé de tirer du fer de Suede & de Biscaie.

Dans le Voïage de France au Canada, les Vaisseaux courent toujours de grands risques au retour, s'ils ne prennent la saison du Printems; tandis que les petits Bâtimens de Quebec, qui choisiroient les occasions, & qui auroient toujours des Pilotes exercés, ne craindroient rien en allant au Cap Breton. Qui les empêcheroit même de faire deux Voïages par an, & d'épargner ainsi aux Vaisseaux de France la peine de remonter le

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ILE ROYALE.

Fleuve Saint Laurent, ce qui abrégeroit leur Voïage de moitié ?

D'ailleurs ce n'étoit pas seulement par une plus grande consommation des Marchandises de France, que ce nouvel Etablissement pouvoit devenir fort utile au Roïaume, mais encore, par la commodité qu'il lui donneroît de faire passer ses Vins, ses Eaux-de-vie, ses Toiles, ses Rubans, ses taffetas &c. aux Colonies Angloises. Cet objet seul étoit important; puisque les Anglois trouveroient leur compte à se fournir, au Cap Breton, de toutes ces Marchandises, & pour le Continent de l'Amérique, où leurs Colonies étoient fort peuplées, & non-seulement pour leurs Îles, mais pour celles des Hollandois, avec lesquels ils étoient en Commerce. Combien ne tireroit-on pas d'argent de toutes ces Colonies, dans la supposition même que l'entrée des Marchandises Françaises n'y fût pas ouvertement permise?

Enfin l'Etablissement du Cap Breton ne manqueroit point d'engager les Négocians de France à faire partir des Vaisseaux pour la Pêche des Morues, parceque cette Île fournissant le Canada de Marchandises, les Bâtimens qu'ils enverroient pour cette Pêche feroient leur charge, moitié en Marchandises, moitié en sel, & gagneroient doublement: au lieu que les Navires François, qu'on y emploïoit alors à la Pêche des Morues, ne se chargeoient que de sel.

On faisoit valoir aussi l'augmentation de cette Pêche, qui pourroit mettre la France en état de fournir l'Espagne & tout le Levant. Celle des Baleines, qui est très abondante dans le Golfe vers les Côtes de Labrador, & dans le Fleuve de Saint Laurent jusqu'à Tadoussac, pouvoit entrer encore dans les mêmes vues. Un Navire, destiné à cette Pêche, pourroit se charger, en France, de Marchandises qu'il vendroit au Cap Breton, ou qu'il laisseroit aux Correspondans de ses Armateurs. Il y prendroit des Futailles pour la Pêche, qui est d'autant plus aisée dans ces Parages, qu'elle ne s'y fait pas en Hiver, comme dans le Nord de l'Europe, où, les Bâtimens Pêcheurs étant au milieu des glaces, il arrive souvent que les Baleines se perdent dessous, lorsqu'elles sont harponnées. Non seulement ces Navires pourroient faire un double gain, sur ce qu'ils apporteroient au Cap Breton & sur leur Pêche; mais l'argent, qui passe en Hollande pour les huiles de Baleine, ne sortiroit pas de France.

Outre les Mâts & le bois de construction que l'Île pouvoit fournir d'elle-même, elle est à portée d'en tirer du Canada; ce qui augmenteroit le Commerce entre les deux Colonies, & faciliteroit au Roïaume la construction des Navires. Qui empêcheroit même d'en construire au Cap Breton, où l'on peut tirer du Canada tout ce qui manque à l'Île pour cette entreprise? On pourroit y établir aussi un Commerce de Mâts & de Planches de Sapin avec les Antilles. Enfin il n'y avoit point de relâche plus commode, ni de retraite plus sûre, que l'Île du Cap Breton, pour les Navires, de quelque partie qu'ils vinssent de l'Amérique; & dans les tems de guerre, ce seroit une station, d'où non-seulement l'on troubleroit le Commerce des Colonies Angloises, mais par laquelle on pourroit se rendre maître de toute la Pêche des Morues, avec un petit nombre de Frégates.

A l'explication de ces avantages , l'Auteur du Mémoire joignoit les moïens qui pouvoient faciliter l'exécution du nouvel Etablissement. Mais la guerre , qui continua quelques années , empêcha la Cour de suivre alors un si beau projet. On voit seulement qu'après la cession de Plaisance & de l'Acadie , les François , n'ayant plus d'autre lieu que le Cap Breton pour faire secher les Morues , & même pour en faire paisiblement la Pêche , se trouverent dans la nécessité d'y former une Résidence constante , & de s'y fortifier. Le nom d'Ile Roïale fut substitué à celui d'Ile du Cap Breton. On délibéra longtems sur le choix d'un Port ; & le partage des sentimens étoit entre le Havre à l'Anglois & le Port Sainte Anne. Enfin la facilité d'entrer dans le premier lui fit obtenir la préférence. Il fut nommé Louifbourg , & les fondemens d'une Ville de même nom furent jetés sur une Langue de terre qui en forme l'entrée. Costebelle , qui venoit de perdre le Gouvernement de Terre-Neuve , fut nommé pour commander dans la nouvelle Colonie.

On trouve peu d'éclaircissemens sur les premiers progrès de Louifbourg. Il paroît qu'on avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie , mais que ne trouvant point dans l'Ile Roïale tous les avantages dont ils jouissoient dans leur ancien Etablissement , & les Gouverneurs Anglois n'ayant rien épargné pour les retenir , ils prirent le parti d'y rester. Cependant , quelques années après , il s'en fallut peu qu'ils ne changeassent d'avis. *Richard* , Gouverneur Anglois d'Acadie en 1720 , fut surpris de les voir vivre comme dans une Province de la domination Française : c'est-à-dire que s'étant engagés seulement à ne rien entreprendre contre le service de l'Angleterre , ils y conservoient toutes les prérogatives dont ils avoient joui sous leur Souverain naturel ; qu'ils avoient des Prêtres Catholiques avec l'exercice libre de leur Religion , & qu'ils entretenoient une sorte de correspondance avec l'Ile Roïale. On lui dit que le Gouvernement avoit jugé à propos de leur accorder toutes ces faveurs , pour leur ôter l'envie de se retirer , soit en Canada , soit dans l'Ile Roïale , comme le Traité d'Utrecht leur en laissoit la liberté , avec celle d'emporter tous leurs effets & de vendre même leurs immeubles ; qu'on s'étoit épargné par cette voie les frais d'une nouvelle Peuplade , pour les remplacer ; que d'ailleurs il auroit été difficile de trouver des Habitans aussi laborieux & de la même industrie : qu'au reste , ils n'en avoient jamais abusé , & que c'étoit même à leur considération que les Sauvages Alliés de la France avoient cessé de chagriner les Anglois. Ces raisons ne persuaderent point le Gouverneur , qui crut apparemment les circonstances changées. Il commença par leur interdire tout commerce avec l'Ile Roïale : ensuite il leur fit signifier qu'il ne leur donnoit que quatre mois , pour se résoudre à prêter le serment de fidélité que tous Sujets doivent à leur Souverain. Saint Ovide , qui avoit succédé à Costebelle , fut informé de cette nouvelle prétention , & se hâta de faire représenter aux François d'Acadie que s'ils avoient la foiblesse de céder , ils devoient s'attendre à perdre bientôt la liberté de Religion. Mais cet avis étoit inutile. Ils avoient déjà répondu , au Gouverneur , avec une fermeté qui leur avoit réussi ; jusqu'à lui laisser entrevoir qu'il ne pouvoit les pousser à bout , sans s'attirer

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROIALE.

L'Etablissement est retardé.

L'Ile du Cap Breton est nommée l'Ile Roïale.

Fondation de Louifbourg.

Embarras des François dans l'Acadie.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ILE ROIALE.

Mesures pour
l'île établir dans
l'île Saint Jean.

Projet d'une
Colonie pour
cette île.

Ce qui le fait
manquer.

la haine des Sauvages, qui ne souffriroient point qu'on les forçât au serment de fidélité, ni qu'on les privât de leurs Pasteurs. Richard n'osa risquer de se commettre avec les Indiens de son voisinage, ni s'exposer à voir l'Acadie sans Habitans.

En effet, Saint Ovide avoit déjà pris des mesures pour leur faciliter une retraite dans l'île de Saint Jean, où d'autres François avoient formé le dessein de s'établir. Cette île, qui est fort proche de l'île Roiale, est la plus grande de celles du Golfe Saint Laurent, avec cet avantage, que toutes les Terres y sont fertiles. On lui donne vingt-deux lieues de long, & cinquante de circuit. Elle jouit d'un Port sûr & commode; & ses Bois, qui étoient encore en grand nombre, étoient de la meilleure espèce. Jusqu'à l'Etablissement de l'île Roiale, on avoit fait peu d'attention à celle de Saint Jean; mais alors leur proximité fit juger qu'elles pouvoient être d'une grande utilité l'une à l'autre. Dès l'année 1719, il s'étoit formé une Compagnie, qui avoit résolu de peupler Saint Jean. Le Comte de Saint Pierre, premier Ecuier de Madame la Duchesse d'Orléans, s'étoit mis à la tête de cette entreprise; & des Lettres Patentes, du mois d'Août de la même année, lui accorderoient les îles de Saint Jean & de Miscou, sans autre charge que de rendre foi & hommage au Château de Louisbourg. L'année suivante, il obtint de nouvelles Lettres de concession, pour les îles de la Madeleine, *Botou* ou *Ramées*. L'objet de la Compagnie étoit la culture des Terres, l'exploitation des Bois, & surtout la Pêche. Mais il étoit plus facile alors de trouver des fonds, que de leur conserver la valeur arbitraire qu'on y avoit attachée; & les premières tentatives aiant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

Après avoir commencé par la situation de l'île Roiale, on ne peut se dispenser de s'étendre un peu sur ses propriétés & ses productions, puisqu'elles n'appartiennent pas plus que celles des autres îles à la Description générale du Continent. Sa figure est fort irrégulière. Elle est tellement coupée par des Lacs & des Rivières, que ses deux principales parties ne sont jointes que par un Isthme d'environ huit cens pas de large, qui sépare le fond d'un Port, nommé le Port Toulouse, de plusieurs Lacs auxquels on a donné le nom de *Labrador*. Ces Lacs se déchargent dans la Mer, à l'Orient, par deux Canaux de largeur inégale, formés par une île, nommée *Verderonne*, ou la Boularderie, qui a sept ou huit lieues de long. Les Ports de l'île sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud dans l'espace de cinquante lieues, à commencer par le Port Dauphin, anciennement le Port Sainte Anne, jusqu'au Port Toulouse, qui est presque à l'entrée du passage de Fronzac. Il n'est pas aisé, partout ailleurs, de trouver quelques mouillages pour de petits Bâtimens, dans les Anses ou entre des îles. La Côte du Nord est fort haute, & presque inaccessible; & l'on ne peut guères aborder plus facilement à celle de l'Ouest, jusqu'au passage de Fronzac, après lequel on trouve d'abord le Port Toulouse, connu auparavant sous le nom de *Saint Pierre*. Il est proprement entre une espèce de Golfe, qu'on nomme le petit Saint Pierre, vis-à-vis des îles *Madame*, ou de *Maurepas*. Delà, en remontant au Sud-Est, on rencontre la Baie de Gabori, dont l'entrée, qui est à vingt lieues des îles

Saint Pierre, n'a pas moins d'une lieue de large, entre des Iles & des rochers. On peut s'approcher de toutes les Iles, & quelques-unes avancent d'une lieue & demie dans la Mer. Cette Baie, qui a deux lieues de profondeur, est un bon mouillage. Le Port de Louisbourg, autrefois le *Havre à l'Anglois*, n'en est éloigné que d'une bonne lieue. C'est un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a guères moins de quatre lieues de tour, & l'on y trouve partout six à sept brasses d'eau. Son entrée n'a pas 200 toises de large, entre deux petites Iles, & se fait reconnoître de douze lieues en Mer, par le Cap de Lorembec, qui n'en est pas loin au Nord-Est.

Deux lieues plus haut, on trouve le Port de la Baleine, dont plusieurs Rochers couverts en haute Mer, rendent l'entrée difficile, & qui ne peut recevoir que des Bâtimens de trois cens tonneaux. On ne compte pas deux lieues de ce Port à *Punadou*, ou *Menadou*, autre Baie d'environ deux lieues de profondeur, qui a, presque vis-à-vis de son entrée, l'Ile de *Scatari*, nommée autrefois le *Petit Cap Breton*, & longue de deux lieues. La Baie de Miré n'en est séparée que par une langue de terre fort étroite. On donne à cette dernière Baie huit lieues de profondeur, & deux de large à son entrée : mais elle se rétrécit ensuite, & plusieurs petites Rivières s'y déchargent ; ce qui n'empêche point que les grands Vaisseaux n'y puissent pénétrer jusqu'à six lieues. Outre l'Ile de *Scatari*, cette Côte en a quelques-unes de moindre grandeur, & divers Rochers, dont le plus gros se nomme le *Forillon*. La Baie de Morienne est au-dessus, séparée de celle de Miré par le Cap *Brulé* : un peu plus haut, & directement par les quarante-six degrés huit minutes, on rencontre l'Ile *Plate*, ou l'Ile à pierre à Fusil. Toutes ces Iles & ces Rochers offrent de bons abris, & l'on peut en approcher sans crainte.

Trois lieues au-delà, vers le Nord-Ouest, on trouve l'*Indiane*, fort bon Havre, mais qui ne reçoit que de petits Vaisseaux. De l'Indiane, on compte deux lieues à la Baie des Espagnols, dont l'entrée n'a que mille pas de large, mais qui croît toujours en largeur, & qui se partageant en deux bras, qu'on peut remonter environ trois lieues, forme ainsi deux très bons Ports. De cette Baie à la petite entrée de Labrador, il ne reste que deux lieues, & l'Ile qui la sépare de la grande entrée est à-peu-près de la même étendue. Labrador est un Golfe, qui a plus de vingt lieues de long, & trois ou quatre dans sa plus grande largeur. On ne compte qu'une lieue & demie, de la grande entrée de Labrador au Port Dauphin ou de Sainte Anne ; & l'on peut mouiller au large, entre les Iles de *Sibou*. Une langue de terre, qui ferme presque entièrement le Port, n'y laisse de passage que pour un Vaisseau. Le Port a deux lieues de circuit : à peine les Vaisseaux y sentent-ils les vents, dont ils sont garantis par la hauteur des Terres & des Montagnes qui l'entourent ; d'ailleurs ils peuvent mouiller fort près de terre. Ce sont ces avantages qui ont rendu longtems le choix incertain, pour la construction de Louisbourg, entre le Port Sainte Anne & le Havre à l'Anglois.

Tous ces Havres & ces Ports étant si voisins, il seroit facile d'ouvrir des chemins par terre, des uns aux autres ; & rien ne seroit plus avantageux pour les Habitans, à qui ces communications épargneroient pendant l'Hiver la peine de faire le tour des Côtes.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ILE ROIALE.

Port de Louis-
bourg.

Petit Cap Breton,

Communica-
tions possibles
dans l'intérieur
de l'Ile.

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ILE ROIALE.

Son Climat &
ses productions.

On nous représente le climat de l'Ile, à-peu-près le même que celui de Quebec; & quoique les brouillards y soient plus fréquens, l'air, dit-on, n'y est pas mal-sain. Toutes les Terres n'y sont pas bonnes, mais elles produisent des arbres de toute espece. On y voit des Chênes d'une prodigieuse grandeur, des Pins propres à la mûture, & diverses sortes de bois de charpente, dont les plus communs, après le Chêne, sont le Cedre, le Frêne, l'Erable, le Plane & le Tremble. Les Fruits, & surtout les Pommes, les Légumes, le Froment, & tous les autres grains nécessaires à la vie, le Lin & le Chanvre, y sont d'aussi bonne qualité qu'en Canada, mais moins abondans. On observe que les Montagnes y peuvent être cultivées jusqu'au sommet, que les bonnes Terres y ont leur pente au Midi, & qu'elles sont à couvert des vents de Nord & de Nord-Ouest, par les Montagnes qui les bordent du côté du Fleuve Saint Laurent.

Tous les Animaux domestiques, tels que les Chevaux, les Bœufs, les Porcs, les Moutons, les Chevres, & la Volaille, y trouvent abondamment de quoi vivre. La Chasse & la Pêche y peuvent nourrir les Habitans, une bonne partie de l'année. L'Ile a plusieurs Mines abondantes, d'un excellent charbon; & ces Mines, étant en Montagnes, il n'est besoin, ni de les creuser, ni d'en détourner les eaux. Il s'y trouve aussi du Plâtre. Mais le principal avantage qu'on attribue à l'Ile Roiale, c'est qu'il n'y a point de Côte où l'on pêche plus de Morues, ni d'endroit plus commode pour les faire sécher. Autrefois elle étoit remplie de Bêtes fauves; elles y sont rares aujourd'hui. Les Perdrix y sont presque de la grosseur du Faisan, & ne lui ressemblerent gueres moins par la couleur du plumage.

On a l'obligation à Dom Antoine d'Ulloa, l'un des deux Officiers Espagnols qui accompagnerent les Académiciens de France au Pérou, de nous avoir donné sur Louisbourg, & sur le dernier siège de cette Place, plus d'éclaircissements qu'il ne s'en trouve dans nos propres Relations. Diverses aventures l'avoient conduit à l'Ile Roiale, où le malheur qu'il eut de tomber entre les mains des Anglois en 1745, c'est-à-dire l'année même qu'elle fut enlevée à la France, lui donna une fâcheuse occasion de s'instruire. Il place le Fort même de Louisbourg, par les quarante-cinq degrés cinquante minutes de Latitude Nord, & soixante-un degrés de Longitude à l'Occident du Méridien de Paris.

Description de
Louisbourg.

La Ville, dit-il, est d'une grandeur médiocre. Ses Maisons sont bâties de bois, sur des fondemens de pierre, qui s'élèvent de quelques piés au-dessus de terre. Quelques-unes ont tout le premier étage de pierre, & le reste de merrein. Le Rempart est fortifié à la moderne, avec tous les Ouvrages qui rendent une Place respectable: il manque, dans un espace d'environ cent toises, qui est le côté de la Mer; mais cette partie est défendue par sa situation, & n'est fermée que d'un simple Batardeau, près duquel l'eau est si basse, qu'elle forme une espece de Lagune, inaccessible par les écueils à toutes sortes de Bâtimens; sans compter le feu des Bastions collatéraux, qui défendent très avantageusement cette Estacade. Dans l'enceinte du Rempart, au centre d'un des principaux Bastions, est une Maison fortifiée, qui porte le nom de Citadelle, avec un Fossé, un

Pont-levis & un Corps-de-garde du côté de la Ville , mais sans Artillerie , & sans aucune disposition pour en placer. L'édifice est composé d'un logement pour le Gouverneur , d'un Corps de Cazernes pour la Garnison , avec un Arsenal & des Magasins sous le Terreplein du Rempart , & d'une Chapelle , qui sert d'Eglise Paroissiale à la Ville. Elle n'a d'ailleurs qu'une autre Eglise , qui est celle de l'Hôpital , dirigé par des Religieux de Saint Jean de Dieu , & nouvellement bâti , quoique plus anciennement fondé.

Il ne manque rien , au Port de Louisbourg , pour la sûreté & l'étendue ; mais l'entrée en est étroite. Elle est resserrée par une Ile nommée l'*Ile des Chevres* , sur laquelle on a construit un assez grand Fort. Un Tourillon sert de Phare sur la Côte opposée , pour éclairer les Vaisseaux qui arrivent pendant la nuit. Cette Côte forme une Pointe , qui s'avance jusqu'à l'entrée du Port , & qui offre un autre Fort , nommé la *Batterie Royale*. Au-delà , la Côte s'enfonce , & forme une Anse , ou plutôt une espèce de Golfe , qui est d'une extrême commodité pour la carene des Vaisseaux de toute grandeur. Non-seulement ils y trouvent toujours beaucoup d'eau , mais ils y sont à l'abri de tous les vents. Aussi tous les Bâtimens du Pais y viennent-ils hiverner ; au lieu qu'en Été ils mouillent dans le Port , à un quart de lieue de la Ville , & même plus proche , à couvert aussi de tous les vents , excepté de ceux d'Est , qui peuvent entrer par la bouche du Port , & remuer un peu les flots , mais sans danger pour les Vaisseaux qui sont à l'ancre. Entre la Pointe de la Batterie Royale & celle du Phare , mais plus près de la première , on rencontre un Brisant , qui sort assez pour se faire appercevoir. Toutes les autres parties du Port étant nettes & sans écueil , on y peut aisément louvoier dans le mauvais tems , soit pour entrer ou pour sortir. En Hiver , les glaces ferment absolument le Port de Louisbourg. L'eau gele avec tant de force , qu'on peut le parcourir à pié dans toute son étendue ; & cette gelée , qui commence ordinairement vers la fin de Novembre , dure jusqu'en Mai ou en Juin. En 1745 , elle commença dès les premiers jours d'Octobre.

Louisbourg , seule Ville de l'Ile Royale , est peuplée de Familles Françaises , les unes Européennes , les autres Créoles , de l'Ile même , ou de Plaisance en Terre-Neuve , d'où elles passèrent à Louisbourg après le Traité d'Utrecht. Son seul Commerce , avant l'invasion des Anglois , étoit la pêche des Morues , dont M. d'Ulloa vante l'abondance , & que leur délicatesse fait préférer , dit-il , à celles de Terre-Neuve. La Ville avoit des Particuliers fort aisés , dont les richesses consistoient en Magasins de Morue , & dans les Barques qu'ils entretenoient pour cette Pêche. Quelques-uns en avoient jusqu'à cinquante , montées chacune de trois ou quatre Hommes , qui recevoient un paiement réglé , pour fournir chaque jour une certaine quantité de Morue. Les Magasins s'en trouvoient remplis au retour de la belle saison ; & l'on voïoit arriver alors des Vaisseaux de tous les Ports de France , chargés de toute sorte de denrées & de Marchandises , qu'ils troquoient pour de la Morue , dont ils faisoient leur charge au retour. Les Vaisseaux des Colonies Françaises de Saint Domingue & de la Martinique y apportoit du Sucre , du Tabac , du Caffé , du Taffia , du Miel &c. , & s'en retournoient chargés de Morue. Ce que

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AMÉ-
RIQUE SEPT.

CAP BRETON,
OU
ILE ROIALE.

Description du
Port.

Habitans de
Louisbourg.

Leur fortunes

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CAP BRETON, OU L'ÎLE ROYALE.

Autres Îles Françaises.

Habitans naturels de l'Île Royale.

Conduite que la France tient avec eux.

Leurs usages.

Louisbourg reçoit de trop, en Marchandises, passoit au Canada, où ceux qui exerçoient ce Commerce prenoient des Castors & d'autres Pellereries en échange. Ainsi le plan des Raudots avoit commencé à s'exécuter heureusement. Louisbourg, sans autre denrée que la Morue, étoit en Commerce avec l'Europe & l'Amérique. Cependant on verra bientôt que ce n'étoit pas l'unique Port où les Vaisseaux François en chargeassent. Ils alloient faire cette Pêche eux-mêmes à l'Île de Terre-Neuve, à la Côte du petit Nord & sur le Banc.

Outre les Habitans de Louisbourg, d'autres François, répandus dans les Îles voisines, surtout dans celle de Saint Jean, y avoient leurs Cafés, leurs Magasins, & tout ce qui étoit nécessaire à la Pêche. Ce Commerce, observe M. d'Ulloa, suffisant pour les enrichir, il y en avoit peu qui s'occupassent de la culture des Terres. D'ailleurs l'Hiver du Pais est fort long. La terre, longtems couverte de trois ou quatre piés de neige, qui ne fond qu'en Été, n'est gueres propre à la culture, & l'est moins encore à nourrir des Bestiaux. On est obligé de les renfermer à l'arrivée de l'Hiver, pour les nourrir de foin jusqu'à la belle saison. A la vérité les néges & les glaces ont à peine disparu, que l'abondance renaît dans les champs; & la promptitude, avec laquelle on voit croître les herbes & les fruits, console bientôt les Habitans de la longueur de l'Hiver.

L'Île Royale & les Îles voisines ont aussi des Habitans naturels. Ces Indiens, continue M. d'Ulloa, auxquels les François donnent le nom de Sauvages, sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; mais ils n'en sont point différens par la couleur, & leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils ne sont, ni tout-à-fait soumis à la France, ni tout-à-fait indépendans. S'ils reconnoissent le Roi pour Souverain, c'est sans admettre ses Ordonnances pour leur Gouvernement particulier, & sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui paient même aucun tribut. Au contraire, ce Monarque leur envoie, tous les ans, une certaine quantité d'habits, de poudre & de fusils pour leurs chasses, d'eau-de-vie & d'outils, dans la seule vue de se les attacher. C'est une conduite fort sage, que la France tient aussi avec les Sauvages du Canada. Elle leur envoie d'ailleurs des Missionnaires pour les instruire; & ces Peuples, grossiers, mais capables de reconnaissance, aiment & respectent comme leurs Peres ceux dont ils ont reçu le Baptême & les lumières de la Religion. Il n'y avoit dans l'Île Royale, en 1745, qu'un Missionnaire, nommé l'Abbé Mallard, qui suffisoit pour les Indiens de cette Île. Ces Sauvages, quoique Chrétiens & rassemblés, peuvent passer pour errans, parcequ'il est rare qu'ils s'arrêtent longtems dans un même lieu. Leurs Cabanes sont bâties fort légèrement, comme s'ils ne comptoient jamais d'y faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant sur le terrain où ils veulent se loger, est de construire la Chapelle & l'habitation de leur Pasteur. Ensuite chacun bâtit sa propre Maison. Ils y passent deux ou trois mois, quelquefois cinq, six, ou davantage, suivant la facilité qu'ils y trouvent pour la Chasse. Si le Gibier commence à manquer, ils levent le Camp, ils cherchent un autre lieu qui leur convienne, & leur Curé ne cesse point de les suivre. Ce pendant

pendant plusieurs se rendent volontairement aux Etablissmens François, s'engagent à servir pour un tems, & rejoignent leur Troupe à la fin du terme. Les autres viennent vendre aux François les peaux des Bêtes qu'ils ont tuées dans leurs Chasses.

Quoique l'Ile Roïale ait plusieurs Ports, qui pouvoient être peuplés & fortifiés, les François avoient cru devoir se borner à l'entretien de Louisbourg, pour la conservation d'une Ile Montagneuse & pleine de Bois, qui ne laisse craindre à cette Place aucune attaque par terre.

Le Voïageur Espagnol applaudit à cette conduite, & juge qu'ils n'auroient jamais perdu l'Ile, s'ils n'en eussent perdu la Forteresse. Il ajoute que jamais Louisbourg n'eut été pris, « si dans une conjoncture critique « il n'eut pas manqué des munitions les plus nécessaires, s'il eut été se- « couru, ou si l'opinion qu'il étoit imprenable n'eut fait négliger toute « sorte de précautions. La France, à la vérité, ne manquoit point d'y « envoyer tous les ans, un convoi d'argent & de vivres, pour la subsis- « tance & la paie de la Garnison. Le soin des fortifications n'étoit pas « plus oublié. On y faisoit travailler les Soldats qui n'étoient point oc- « cupés à la garde des Postes; & leur ardeur se relâchoit d'autant moins, « qu'ils voioient leur sûreté comme attachée au bon état de la Place. Mais « l'avarice de ceux, qui étoient chargés du paiement, leur en faisoit re- « tenir une partie, & les Officiers se rendoient coupables de la même in- « justice à l'égard du *Prez*. Ce désordre n'étoit pas nouveau en 1745: il « avoit déjà fait naître des plaintes; & le Gouverneur de la Place étant « mort l'Hiver précédent, cette perte avoit tellement augmenté la confu- « sion, que les Troupes s'étoient deux fois soulevées. Quelque soin qu'on « eût apporté à les appaiser, on n'avoit pas coupé la racine du mal; & « le mécontentement subsistoit, lorsqu'une Escadre Angloise, paroissant « devant Louisbourg, y porta le premier avis du danger qui menaçoit « cet Etablissement.

La Garnison de la Ville & de tous ses Forts ne consistoit alors qu'en six cens Hommes de Troupes réglées, la plupart Suisses, auxquels on pouvoit en joindre huit cens de Milice, formée de tous les Habitans qui étoient capables de porter les armes. Le Gouverneur Général du Canada, informé de ce qui s'étoit passé l'année dernière, & n'ignorant point ce qu'il y avoit à craindre d'une Garnison foible & mécontente, pour une Place de cette importance, fit offrir au nouveau Commandant un secours de Troupes, qui lui auroit suffi, s'il l'eut accepté. M. d'Ulloa fait profession d'ignorer quelles furent les raisons de son refus; mais il ne craint point d'affirmer, que deux mille François aguerris auroient dissipé toutes les forces de la Nouvelle Angletterre.

L'espérance des Anglois avoit été de surprendre la Place, avant l'arrivée du Convoi de France. Ils avoient armé à Boston, avec une diligence extrême; & leur Escadre, avec une Flotte Bostonoise chargée de Troupes & de munitions, étoit devant Louisbourg au commencement de Mai. D'ailleurs, un accident avoit retardé le Convoi François. Il devoit partir de Brest, longtems avant qu'on supposât les glaces fondues à Louisbourg. Mais, un Vaisseau de guerre, prêt à jeter l'ancre avec une Fre-

SUITE DE L'E-
TABLISS. DES
FRANÇOIS
DANS L'AME-
RIQUE SEPT.

CAP. BRETON,
OU
ILE ROIALE.

Raisons qui fi-
rent perdre Louis-
bourg aux Fran-
çois.

Etat de cette
Ville, lorsqu'elle
fut prise.

Elle est attaquée
par les Anglois.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROIALE.

Accident qui la priva de tout secours.

Le Marquis de Maisson-forte y est auvoilé.

gate , avoit eu le malheur d'être réduit en cendre par le feu. Il ne s'en étoit trouvé qu'un autre dans le même Port : encore étoit-il sur le chantier , mais prêt d'être lancé à l'eau. Le Marquis de *Maisson-forte* , Commandant de celui qui venoit d'être brûlé , reçut ordre de réparer sa disgrâce par toutes sortes d'efforts , de lancer à l'eau le Vaisseau neuf , qu'on avoit nommé le *Vigilant* , de l'équiper aussi-tôt , & de mettre sur-le-champ à la voile. Mais toute la diligence imaginable n'avoit pû faire éviter la perte d'un tems précieux , pendant lequel la Flotte Angloise entra dans le Port de Louisbourg , & fit son débarquement , sans oser néanmoins ouvrir la tranchée.

Cependant le *Vigilant* s'étoit mis en Mer. Il arriva , le 30 de Mai , à la vue de l'Ile Roiale ; mais une brumée épaisse , qui fit craindre à *Maisson-forte* de se briser contre quelque écueil , l'empêcha d'abord de porter droit à la Côte. Il fut réduit à faire des bordées , pour attendre un tems plus clair. Dans ces circonstances , il découvrit une Frégate de quarante canons , qu'il reconnut pour Angloise. Son Vaisseau étant de soixante pieces : il ne balança point à fonder sur elle , & lui lacha toute sa bordée. La Frégate feignit de plier , pour l'attirer dans le piège , & prit même la fuite à toutes voiles , favorisée du brouillard. Il la suivit de fort près ; & l'un & l'autre arriverent sous l'Escadre Angloise , au moment que le brouillard commençoit à se dissiper. Ainsi le Commandant François , qui se croioit sûr de la victoire , tomba dans une étrange surprise , en se voyant entouré de Vaisseaux ennemis. Il ne se déconcerta point ; & quoique son Bâtiment , surchargé d'armes & de munitions de guerre , tirât trop d'eau pour lui laisser l'usage de sa batterie basse , il entreprit de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Son Combat.

Il fut d'abord attaqué par la Frégate , qu'il s'étoit flatté d'enlever , & par deux Vaisseaux , l'un de soixante , l'autre de cinquante pieces de canon ; enfin par l'Escadre entière. Le feu , qui commença vers deux heures après midi , fut terrible de toutes parts. *Maisson-forte* & tous ses Gens firent des prodiges de conduite & de valeur. La victoire fut réellement balancée jusqu'à neuf heures du soir , que les François , ayant leur Gouvernail brisé , toutes leurs manœuvres hachées , & leur château-d'avant fracassé , se virent près de couler à fond. Ils se rendirent , avec plus d'honneur que l'Ennemi n'en pouvoit tirer de sa victoire. Mais cette disgrâce entraîna la perte de Louisbourg. Les Assiégés avoient été si découragés par la résistance qu'ils y avoient trouvée , & connoissoient si peu l'art de la guerre , que regrettant les champs & le repos de leur Colonie , ils demandoient déjà leur retour. Le Voyageur Espagnol a vu d'eux-mêmes , que si la prise du *Vigilant* étoit arrivée quinze jours plus tard , ils auroient levé le Siège : mais cet avantage releva leurs espérances. Ils recevoient , sans cesse , des munitions de la Nouvelle Angleterre ; & celles de la Ville devant diminuer de jour en jour , ils ne purent douter du succès.

Belle défense.

Circonstances du Siège de Louisbourg.

On nous donne quelques circonstances du Siège , qui n'avoient pas été publiées. Pendant qu'ils pressioient la Place , ils menaçoient , avec un Corps nombreux , le Fort nommé la Batterie Roiale ; c'est-à-dire que ce Corps étoit campé à quelque distance du Fort , sans oser s'en approcher.

Le Commandant de la Ville connoissoit l'importance de ce poste : mais n'ayant point assez de monde pour en renforcer la Garnison, il s'étoit contenté d'en faire augmenter l'artillerie, avec ordre de faire un feu continu, pour en imposer du moins par les apparences ; & si l'Ennemi s'approchoit enfin avec des forces trop supérieures, il avoit ordonné au Commandant du Fort d'enclouer toutes ses pieces, & de s'embarquer avec ses Gens dans quelques Bateaux qui étoient sous les murs, pour se retirer aussitôt vers la Place. Cet Officier, qui manquoit de courage, ou d'expérience, ou de présence d'esprit, ne s'attacha qu'au second de ces deux ordres. A peine l'eut-il reçu, que sur un foible mouvement des Anglois, il s'embarqua précipitamment avec tout son monde, & se jeta dans la Ville, en criant que l'Ennemi s'étoit approché avec des forces terribles ; imagination fautive, & démentie par la vue du Drapeau de France, qui continua, pendant vingt-quatre heures, de demeurer arboré au Fort. D'un autre côté, les Anglois, retranchés dans leur Camp, d'où ils ne voioient paroître personne sur les Parapets, s'imaginèrent que la Garnison étoit occupée de quelque ouvrage intérieur, & passerent deux jours dans ce doute, sans prendre la hardiesse de s'avancer. Enfin, leur armée étant composée de toutes sortes de Gens, un Indien, moins timide que les autres, offrit d'aller reconnoître le Fort, & partit sans armes. Il parvint à la porte, en contrefaisant le Fou. Là, bien-tôt certain que le Fort étoit abandonné, il entra, il ôta la Bannière de France, & fit connoître qu'il ne restoit point de François pour la défendre. Les Anglois, qui avoient tout observé, accoururent aussitôt, & rétablirent aisément le canon, que les Deserteurs ne s'étoient pas donné le tems de bien enclouer. Ainsi Louisbourg fut battu avec les mêmes armes qui devoient servir à sa défense.

C'est de M. d'Ulloa que cet étrange récit est emprunté. Toute l'Artillerie du Fort consistoit, dit-il, en Pieces de trente-six à quarante livres de balles, & les Pieces du Vigilant étoient du même calibre. Plusieurs batteries, qui furent dressées le même jour, suppléèrent au défaut de l'Artillerie Angloise, qui étoit très foible, & commencerent à battre la Place en breche. Elle se défendit avec vigueur ; mais la breche étant bien-tôt fort large, le Commandant, dont les Troupes étoient fort affoiblies, ne voulut pas attendre un assaut. Il obtint une Capitulation honorable, telle qu'on l'accorde à de braves Gens, qui ne cedent qu'au malheur des circonstances & à la supériorité des forces.

Suivant l'observation du même Voïageur, les Officiers François avoient fort bien reconnu » que l'occasion la plus favorable pour chasser les Troupes Angloises, étoit de les attaquer lorsqu'ils commencerent l'ouverture de leurs tranchées : mais ils se défioient trop de la Garnison, après » des mutineries qui n'avoient jamais été bien apaisées. Dans cette situation ils n'osèrent tenter une seule sortie, pendant tout le cours du Siège, » quelque succès qu'on pût s'en promettre contre des Troupes si mal » aguerries. Ils aimerent mieux emploïer leurs Soldats à la garde des » Postes & au service du canon, que de s'exposer à les voir passer chez » l'Ennemi, soit pour se dérober au châtiment de leur desobéissance, ou

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CAP BRETON, OU ÎLE ROYALE.

Raisons qui la firent perdre à la France.

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

» pour se vanger des vexations dont ils accusoient leurs Chefs ». Il paroît étonnant , à M. d'Ulloa , que malgré tant de malheurs , qui s'étoient rapidement succédés , malgré l'indocilité & la foiblesse de la Garnison , Louisbourg ait tenu six semaines entieres. On fait que l'Île Roïale aiant été rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle , la France n'a rien épargné pour la garantir des mêmes disgrâces.

DESCRIPTION DU CANADA , OU DE LA NOUVELLE FRANCE ,

Contenant les Relations de divers Voïageurs.

Son étendue.

C E n'est pas une exagération , dans les Voïageurs François , de donner plus d'étendue à la Nouvelle France qu'à la moitié de l'Europe. La Hontan , qui écrivoit avant la cession de Terre-Neuve & de la Baie d'Hudson , l'étendoit alors du trente-neuvieme degré de Latitude (84) au soixante-cinquieme , commençant au Sud du Lac d'Erié , jusqu'au Nord de la Baie d'Hudson ; & du deux cens quatre vingt-quatrieme degré de Longitude aux trois cens trente-six ; c'est-à-dire , depuis le Fleuve du Mississipi jusqu'au Cap Rase dans l'Île de Terre-Neuve. Ainsi renfermant l'Europe , avec quelques Géographes , entre les trente-cinq & les soixante-douze degrés de Latitude , du Sud au Nord , & entre les neuf & quatre-vingt-quatorze degrés de Longitude , il se trouve , dans ce calcul , qu'elle n'avoit , avant la Cession , qu'onze degrés de Latitude & trente-trois de Longitude plus que la Nouvelle France. Si l'on y joignoit , ajoute le même Voïageur , toutes les Terres du Nord-Ouest , elle seroit incomparablement plus grande que toute l'Europe : mais on peut se renfermer , dit-il , dans ce qui est découvert , établi , & qui ne comprend que les Païs où les François ont des Forts , des Magasins & des Missions.

Difficultés de la Description.

Il est impossible de donner une Description régulière de cette vaste Contrée , dont toutes les parties n'ont jamais été divisées avec ordre , & ne sont pas même également connues (85). Mais commençons par des

(84) L'Abbé Lenglet , qui comprend , sous le nom de Nouvelle France , le Canada & la Louisiane , la situe entre les vingt-cinq & cinquante-trois degrés de Latitude septentrionale , & les deux cens soixante-sept & trois cens trente degrés de Longitude , prenant sa plus grande étendue du Sud-Ouest au Nord-Est , depuis la Province de Pamlico dans la Nouvelle Espagne jusqu'au Cap Charles , près du Golfe Saint Laurent ; ce qui renferme une distance de plus de neuf cens lieues. Mais voyez la Note suivante.

(85) On doit , au P. de Charlevoix , quantité de bonnes observations critiques , qui , sans jeter un plein jour sur ces obscurités , peuvent servir du moins à tenir le Lecteur en garde contre une infinité d'erreurs ; & le

plan de cet Ouvrage nous oblige d'en adopter quelques-unes. Comme nous n'avons point , dit-il , d'Histoire complète de la Nouvelle France , & que les Relations de ce grand Païs , qui ont le plus de cours , ne sont pas les plus exactes & les plus fidèles , il n'est pas surprenant que les Cosmographes , les Géographes & les Dictionnaires Géographiques & Historiques n'aient pas été plus corrects. Ce qu'il y a de singulier , c'est que les plus anciens sont moins remplis de fautes que les modernes. Il est vrai que de leur tems les Colonies Françaises de l'Amérique Septentrionale étoient peu considérables ; mais ils en ont parlé plus exactement que ceux qui les ont suivis , & qui ont voulu les corriger. On peut

idées générales, pour revenir au détail avec nos plus judicieux Voyageurs.

On donne communément pour bornes à la Nouvelle France, ou, si l'on veut, à la partie de la Nouvelle France qui se nomme Canada, la Mer du Nord, & les Colonies Angloises à l'Orient; d'immenses Contrées Indiennes au Couchant; le País de Labrador & la Baie d'Hudson au Nord; & la Louisiane au Sud, en comprenant sous ce nom le País des Illinois,

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

donner pour raison, qu'ils n'avoient devant les yeux qu'un petit nombre de Mémoires, dont les Auteurs se bornant à rapporter ce qu'ils avoient vu, ou ce qu'ils avoient appris de Témoins oculaires, ne pouvoient être accusés que de quelque exagération. C'est ainsi que le grand Atlas de *Blaeu*, composé en 1677, ayant été particulièrement composé sur l'*India Occidentalis* de Laet, qui n'ayant gueres travaillé lui-même que d'après Verrazani, Cartier, Champlain, Laudoniere & Lefcarbot, tous Voyageurs d'assez bonne foi, étoit pour le tems ce qu'on pouvoit avoir de meilleur. Ceux qui l'avoient précédé, tels que le Théâtre du Monde de Jean & Guillaume *Blaeu*, l'*Arcano del Mare* de Robert Dudley, l'Atlas de Mercator, le Monde de Daviry, la Géographie de Thevet &c, sont beaucoup plus imparfaits, dans les Cartes, & dans les discours; mais si l'on y trouvoit peu de lumieres, ils ne pouvoient pas causer de grandes erreurs.

Cornelle, dans son Dictionnaire Géographique, s'est principalement attaché aux Voyages de la Hontan, mauvais guide sur bien des points, mais assez instruit sur ceux qui faisoient l'objet du Dictionnaire; & cet article n'en est pas le plus défectueux. On ne parle point de la Dissertation sur le Canada, publiée dans le sixieme Tome de l'Atlas de Gueudeville, parce que ce n'est qu'un abrégé, mal digéré, des Mémoires de la Hontan. Robbe & la Martiniere partagent la Nouvelle France en deux Provinces, qui sont le Canada particulier, & le Saguenay; partage imaginaire, & d'ailleurs fort mal ordonné. 1°. La Ville de Quebec, Capitale du Canada François, y est placée dans la Province de Saguenay. 2°. Cette prétendue Province de Saguenay s'y trouve enclavée dans celle du Canada particulier, que Robbe étend au dessous de la Riviere de Saguenay jusques dans le Golfe de Saint Laurent, & au-dessus de Quebec jusqu'au-delà des Lacs. La Martiniere s'est beaucoup plus étendu que Cornelle, & cite presque tous ses Auteurs; mais on lui reproche de n'être pas toujours

heureux dans le choix. L'Abbé Lenglet du Frenoy l'a jetté dans l'erreur par sa division du Canada en partie Orientale & Occidentale, ou Louisiane; mauvaise division, puisqu'elle suppose, faussement, que cette dernière Province est à l'Occident du Canada, tandis qu'elle est au Sud & au Sud-Ouest. Ajoutons qu'en général la Martiniere connoissoit mal ce País. La seule vue des Cartes auroit dû l'empêcher, par exemple, de dire que le Lac du Saint Sacrement reçoit les eaux du Lac Champlain, puisqu'au contraire c'est le Lac Champlain qui reçoit celles du Lac du Saint Sacrement. Il ne connoissoit pas mieux les grands Lacs du Canada, lorsqu'il a placé le Lac Champlain dans le País des Iroquois: ce qui l'a trompé, c'est que ce Lac est formé par la Riviere de Sorel, qu'on appelloit autrefois la Riviere des Iroquois; mais on ne lui avoit donné ce nom que parceque les Iroquois descendoient souvent par cette Riviere dans la Colonie Françoisé. Il fait deux articles de *Michillimacimac* & *Missilli Makimac*, qui ne signifient que la même chose: erreur qui vient apparemment de quelques Relations, où le mot propre, qui est *Michillimacimac*, se trouve défiguré.

De L'Ile a fait des recherches & d'assez heureuses découvertes dans son Atlas; mais sa Carte du Canada est très défectueuse. Aussi en étoit-il peu content; & le Pere de Charlevoix assure que lorsqu'il mourut il avoit entrepris d'en donner une meilleure. Enfin le Critique ajoute que l'article du Canada, dans les deux dernières Editions du Dictionnaire historique de Morey, approche beaucoup du vrai, & reproche seulement aux Imprimeurs de n'avoir pas mieux profité des Mémoires qu'on leur avoit donnés pour le perfectionner. Faisons remarquer, en finissant cette longue note, que M. Bellin, à qui l'on a l'obligation de toutes les Cartes de ce Recueil, a fait aussi celles de l'Histoire de la Nouvelle France. Nous renvoyons le Lecteur à l'éclaircissement qu'il a mis à la tête du Journal historique du P. de Charlevoix.

**DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.**

Baie du Sakinac.

de Sakinac, qui en a seize ou dix-sept de long & six de large. Une Riviere de même nom se décharge au fond de cette Baie, après un cours d'environ soixante lieues. De la Baie de Sakinac on compte trente lieues jusqu'à l'Anse du Tonnerre, & trente autres de cette Anse jusqu'au Fort de Michillimacimac, qui est situé à quarante-cinq degrés trente minutes de Latitude. Ce Poste n'est qu'à demie lieue de l'embouchure du Lac des Illinois; & sa situation le rend d'autant plus important, qu'il n'y a point d'autre passage pour aller chez les Illinois, les Ounamis, à la Baie des Puants, & jusqu'au Fleuve de Mississipi.

**Lac de Michi-
gan, ou des Illi-
mois.**

Le Lac des Illinois, ou Michigan, a trois cens lieues de tour; & dans une si grande étendue, il n'a ni battures, ni rochers, ni bancs de sable. Il est situé dans un beau climat. Ses bords sont couverts de Sapins & de belles Futaies. Une de ses Baies, qu'on nomme la Baie de l'Ours, reçoit une Riviere où la Nation des Ontaouas va faire, de trois en trois ans, la chasse des Castors. Le côté méridional du Lac est rempli de Chevreuils, de Cerfs & de Poules d'Inde. On trouve, dans le Détroit qui conduit du Lac des Hurons au Lac Erié, un Fort nommé Saint Joseph.

**Lac Érié, ou de
Conty.**

Le Lac Erié, qui porte aussi l'illustre nom de Conti, passe pour le plus beau Lac de l'Univers. Son circuit est de deux cens trente lieues. De toutes parts, il offre des perspectives charmantes. Ses bords sont couverts de Chênes, d'Ormeaux, de Châteigniers, de Pommiers, de Pruniers, & de belles Vignes, qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des Arbres, dans un terrain fort uni. Tous les Voyageurs parlent, avec admiration, de la multitude de Bêtes fauves & de Poules d'Inde, qui se trouvent dans les Bois & dans les vastes Prairies qu'on découvre du côté du Sud. Les bords de deux belles Rivières, qui se déchargent au fond du Lac, sans Rapides & sans Cataractes, sont peuplés de Bœufs sauvages. Il est rempli d'Esturgeons & de Poisson blanc; mais les Truites, & d'autres Poissons qui abondent dans les Lacs des Hurons & des Illinois, y sont rares. Sa profondeur est de quatorze à quinze brasses d'eau, sans battures & sans écueils. On n'y connoît les gros vents que dans le cours de Décembre, de Janvier & de Février; & dans cette saison même, ils ne sont, ni dangereux, ni fréquens. Les Errieronons, les Andastogueronons & d'autres Peuples qui habitoient ses bords méridionaux jusqu'à la Riviere d'Oyo, ou la Belle Riviere, ont été détruits par les Iroquois. Le côté du Nord offre une Pointe de terre, qui s'avance d'environ quinze lieues. Vers l'Orient, à trente lieues de cette Pointe, on trouve une petite Riviere, qui prend sa source près de Gananaské, Baie du Lac de Frontenac, & qui seroit un passage assez court d'un Lac à l'autre, si la communication n'étoit interrompue par des Cataractes. De l'embouchure de cette Riviere au Détroit, c'est-à-dire à la décharge du Lac Erié dans celui de Frontenac, il ne reste pas moins de trente lieues. Le Détroit en a quatorze de long, sur une de large. C'est sur sa rive Orientale qu'est situé le Fort de Niagara, d'où l'on compte vingt lieues jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Condé. La Montan donne à cette Riviere, sur le récit des Sauvages, soixante lieues de cours, sans Cataractes: ils l'assurèrent, dit-il, qu'à l'aide d'un portage assez court, on peut passer dans une autre, qui
roule

Fort de Niagara.

roule ses eaux jusqu'à la Mer. Les Iles du Lac Érié, surtout celles du fond, sont de vrais Parcs de Chevreuils, & comme autant de Vergers, où la Nature a pris soin de rassembler toutes sortes d'arbres & de fruits, pour la nourriture des Poules d'Inde, des Faïsans & des Bêtes fauves. Si la Navigation étoit libre, de Québec jusqu'à ce Lac, on pourroit faire, dit-on, de ses rives & des Pais voisins, le plus fertile, le plus riche & le plus beau Roïaume du monde. Un Voïageur assure qu'avec les beautés naturelles, il se trouve d'excellentes Mines d'argent à vingt lieues dans les terres, le long d'un Côteau, d'où les Sauvages ont apporté de grosses pierres, remplies de ce précieux métal.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Beauté du Pays

Lac Ontario,
ou de Frontenac.

Pais des Ire-
quois.

Du Lac Érié, on passe dans le Lac Ontario ou de Frontenac, qui a cent quatre-vingt lieues de circuit. Sa figure est ovale; & sa profondeur, de vingt à vingt-cinq brasses. Il reçoit, du côté du Sud, les Rivières des *Onnontouans*, des *Onnontagues* & de la *Famine*; du côté du Nord, celles de Ganaraské & de Theonontaté. Ses bords sont garnis de grandes Forêts, sur un terrain assez égal, & sans Côtes escarpées. Il forme plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut passer, du Lac des Hurons dans le Lac Ontario, par la Rivière de Theonontaté, à l'aide d'un portage de sept ou huit lieues jusqu'au Lac de Toronto, qui s'y décharge par une Rivière du même nom; & l'on vient de remarquer qu'on y peut passer aussi du Lac Érié par une petite Rivière, mais fort embarrasée de Cataractes, qui prend sa source vers la Baie de Ganaraské. Le Pais des Iroquois, si célèbre dans toutes les Relations de la Nouvelle France, occupe le côté Méridional du Lac Ontario, entre les Colonies Angloises & le Lac. Il est très fertile; mais si dépourvu de Bêtes fauves & de Poissons, que ses Habitans sont obligés de faire leurs Pêches sur les bords du Lac, d'où ils portent le Poisson boucané dans leurs Villages, & d'aller faire leurs chasses au loin. C'est apparemment la nécessité de sortir ainsi de leur Canton, pour se procurer des vivres, qui les a rendus, par degrés, une des plus belliqueuses & des plus redoutables Nations de l'Amérique. Ce fut pour opposer une barrière à des Peuples également inquiets & guerriers, qu'en 1672, le Comte de Frontenac fit bâtir à l'entrée du Lac, dans un lieu nommé *Catarocouy*, un Fort auquel il donna son nom.

Le Fleuve de Saint Laurent, sortant du Lac Ontario au Nord-Est, va passer à Mont-réal, où il reçoit la grande Rivière des Outaouais, traverse toute la belle parrie de l'Etablissement François jusqu'à Québec, & delà se rend majestueusement à la Mer.

Mais c'est de la Mer même, qu'il faut remonter avec un Voïageur plus exact (88). Il donne quatre vingt lieues de long au Golfe Saint Laurent; c'est-à-dire à cet espace de Mer qui est renfermé entre l'Ile de Terre-neuve & l'Ile Roïale à l'Est, & les Côtes du Continent à l'Ouest. La Potherie lui en donne cent de large. L'entrée du Golfe est entre la Pointe Sud-Est de l'Ile de Terre-neuve, & la Pointe Nord-Est de l'Ile Roïale (89).

Observations
sur l'Embouchu-
re du Fleuve S.
Laurent, & sur
les Marées.

(88) Le P. de Charlevoix, qui a publié le Journal Historique de ses Voïages dans l'Amérique Septentrionale.

(89) On fait ici deux observations : 1°. Dans le Golfe de Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées sont dis-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Ile d'Anticosty.

On laisse au Sud quelques petites Iles qui seront nommées dans un autre lieu ; & l'on arrive au Cap des Rosiers , qui est à la Pointe Sud du Fleuve , & qui en fait proprement l'entrée. C'est delà que se mesure la largeur de son embouchure , à laquelle on donne environ trente lieues, depuis ce Cap jusqu'à la Côte de Labrador qui y répond. Elle est coupée, presqu'au milieu , par l'Ile d'Anticosty , qui s'étend environ quarante lieues, Nord-Est & Sud-Est, mais qui a peu de largeur. Cette Ile appartient aux Descendans d'un François (90) , qui avoit eu part à la découverte du Mississipi , & qui obtint cette récompense pour un service qui avoit coûté la vie au Chef de son entreprise. Mais on ne lui fit pas un riche présent : elle est stérile , mal fournie de bois , & sans un seul Havre où le moindre Bâtimement puisse trouver une retraite. Le bruit courut, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent , & l'on fit partir de Québec un Orfèvre , pour en faire l'épreuve : mais on ne fut pas long-tems à se détromper. Le seul avantage de l'Ile d'Anticosty est la Pêche , qui est assez abondante sur ses Côtes.

Côtés du Fleuve.

Le côté méridional du Fleuve forme un beau Pais , habité par la Nation Indienne qu'on nomme les Abenakis ; & le côté du Nord est encore un vaste Desert , où dans l'espace de cinq cens lieues on rencontre à peine quelques races de ces Peuples errans & farouches , que nous comprenons sous le nom général d'Esquimaux. Après avoir passé l'Ile d'Anticosty , on se voit toujours entre deux terres , avec le plaisir de connoître exactement la mesure de sa route ; & l'on n'a plus besoin que de circonspection , pour se garantir des dangers du Fleuve. Mais il seroit difficile de les représenter , si l'on ne s'attachoit à suivre fidèlement le Voïageur (91).

VOÏAGES ET
OBSERVATIONS DU
P. DE CHAR-
LEVOIX.

Il s'étoit embarqué à la Rochelle le 2 de Juillet 1720 , sur une Flutte du Roi , nommée le *Chameau* , & commandée par M. de Vourron ; le 2 de Septembre , il entra dans le Fleuve Saint Laurent. Le Mardi 3 , ayant passé l'Ile d'Anticosty , il laissa sur la gauche les Monts Notre-Dame & le Mont Louis : c'est une chaîne de Montagnes fort hautes , entre lesquelles il y a quelques Vallons , & qui étoient habitées autrefois par des Sauva-

strentes , suivant la diverse position des terres , ou la variété des saisons. En quelques endroits , elles suivent les Vents ; en d'autres , elles vont contre le vent. A l'embouchure du Fleuve , en certains mois de l'année , les Courans portent toujours en pleine Mer ; en d'autres , toujours à terre. Enfin , dans le Fleuve même , jusques vers les sept Iles , c'est-à-dire pendant soixante lieues , il n'y a point de flux du côté du Sud , ni de reflux du côté du Nord. On juge qu'il se fait , sous l'eau , des mouvemens qui causent ces irrégularités ; ou qu'il y a des Courans , qui vont & viennent de la surface au fond , & du fond à la surface , à la manière des Pompes. 2^e La déclinaison de la Boussole , qui , dans quelques Ports de France , n'est gueres que de deux ou trois degrés

Nord-Ouest , va toujours en diminuant jusques par le travers des *Açores* , où elle n'est plus sensible ; mais au-delà , elle augmente tellement , que sur le grand Banc de Terre-Neuve elle est de vingt-deux degrés & plus. Ensuite elle commence à diminuer , mais lentement , puisqu'elle est encore de seize degrés à Québec , & de douze au Pais des Hurons , où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard qu'à Québec. *Journal du P. de Charlevoix* , p. 68.

(90) *Jolyet*. Voyez , ci-dessus , l'Etablissement des François dans la Louisiane.

(91) La Hontran , la Potterie , & la plupart des autres Voïageurs , font aussi le récit de leur Navigation , mais avec moins d'étendue & d'observations utiles.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

ges. Il se trouve même aux environs de Mont-Louis, d'assez bonnes terres, & quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un établissement avantageux pour la Pêche, sur tout pour celle de la Baleine.

La nuit suivante, le vent augmenta. On n'étoit pas loin de la Pointe de la Trinité, qu'on devoit laisser à droite; mais les Pilotes, qui ne s'en estimoiient pas si proche, négligerent de se tenir au large, & cette fausse sécurité mit le Navire en danger. Le 4 au soir, on mouilla, pour la première fois, un peu au-dessous de ce qu'on nomme les *Mammelles de Matance*: ce sont deux têtes d'une même Montagne, qui n'est pas à plus de deux lieues du rivage. Le Pais est extrêmement sauvage. On n'y découvre que de mauvais Bois, des Rochers & du Sable, sans un pouce de bonne de terre. Les sources d'eau y sont belles, & la chasse abondante; mais d'un exercice très difficile. On passa quatre jours dans ce lieu, parce que de l'autre côté du Fleuve on avoit à parer la dangereuse batture de *Manicouogan*, qui s'avance deux lieues dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui, sortant des Montagnes de Labrador, forme un assez grand Lac de même nom, qu'on appelle aussi Lac de Saint Barnabé, & se décharge dans le Fleuve, au milieu de la Batture même. Dans quelques Cartes Françoises, il est nommé la *Riviere noire*.

On appareilla le 8, & l'on fit peu de chemin. On n'avança gueres plus, le jour suivant; mais, la nuit d'après, on fit quinze lieues. Une demie lieue de plus auroit fait passer le plus dangereux endroit du Fleuve, & parvenir aux fortes Marées; car jusqu'ici, elles ne sont sensibles que sur les bords: mais le vent aiant tourné brusquement au Sud-Ouest, on fut obligé de chercher un abri, qui ne se trouva que sous l'*Ile verte*; & l'on y passa cinq jours. Quoiqu'on n'y manquât de rien, l'impatience fit souhaiter de traverser le Fleuve, dans l'espoir de trouver, du côté du Nord, des vents de terre qui pussent faire entrer le Vaisseau dans les grandes Marées. On alla mouiller au Moulin Baude. Cette traverse est de cinq lieues. En arrivant, le religieux Voïageur eut la curiosité de voir le Moulin; on lui montra des Rochers, d'où sort un Ruissseau d'eau claire, c'est-à-dire un lieu commode pour y bâtir un Moulin; mais il y a peu d'apparence qu'on y en bâtisse jamais: le Monde n'a peut-être pas de Pais moins habitable.

C'est un peu au-dessus, que la Riviere de Saguenay mêle ses eaux à celles du Fleuve. Les plus gros Vaisseaux peuvent la remonter, l'espace de vingt-cinq lieues. En y entrant, on laisse à droite le Port de Tadoussac, que la plupart des Géographes honorent du nom de Ville; mais on n'y a jamais vu qu'une Maison Françoisse, & quelques Cabanes de Sauvages, qui s'y rendoient au tems de la Traite, & qui emportoient leurs Cabanes en se retirant, comme on emporte les Loges d'une Foire. Il est vrai que ce Port étoit autrefois l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est, & que les François s'y rendoient, dans la belle saison, soit de France ou du Canada. Après la Traite, les Marchands partoient, & les Indiens reprenoient le chemin de leurs Villages ou de leurs Forêts. Mais ces assemblées étoient passageres; & Tadoussac n'a jamais été qu'un bon Port, où vingt-cinq Vaisseaux de guerre pourroient être à l'abri de tous les vents.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Il entre dans le
Fleuve Saint Lau-
rent.

Pointe de la
Trinité.

Mammelles de
Matance.

Riviere de Ma-
nicouogan.

Ile verte

Riviere de Sai-
guenay.

Port de Tadou-
sac.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Sa figure est presque ronde. Des rochers escarpés, d'une prodigieuse hauteur, l'environnent de toutes parts, & l'eau douce n'y manque point aux Navires. Tout le Pais est rempli de marbre ; mais sa plus grande richesse seroit la pêche des Baleines. Elle y attiroit autrefois les Basques. On voit encore, sur une petite Ile, qui porte leur nom, & qui est un peu au-dessous de l'Ile Verte, des restes de Fourneaux & des côtes de Baleines (92).

Pointe aux
Alouettes & ses
dangers.

Un calme profond, qui dura deux jours, fit regretter aux Gens du Vaisseau d'avoir quitté leur premier mouillage, près duquel il y avoit quelques Habitations Françoises ; au lieu qu'ils ne trouverent ici nulle sorte d'Habitans. Enfin l'ancre fut levée le troisieme jour, & l'on franchit le passage de l'*Ile Rouge*, qui n'est pas sans danger. On est obligé de porter d'abord sur l'Ile, comme si l'on avoit dessein d'y aborder, pour éviter la *Pointe aux Alouettes*, qui est à l'entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup : ensuite on revire de bord. Le passage au Sud de l'Ile rouge est plus sûr ; mais le vent manquoit, pour y retourner. Cette Ile n'est qu'un rocher, presque à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & que plusieurs naufrages ont rendu célèbre. Le lendemain, avec un peu de vent & de marée, on alla mouiller au-dessus de l'*Ile aux Coudres*, à quinze lieues de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & le passage a ses difficultés lorsqu'on est mal servi par le vent ; il est étroit & rapide dans l'espace d'un bon quart de lieue. On observe qu'il étoit autrefois plus aisé, & qu'en 1663 un tremblement de terre déracina une Montagne, la lança sur l'Ile aux Coudres, qui en fut aggrandie de moitié, & qu'à la place de cette Montagne il parut un gouffre, dont il n'y a pas de sûreté à s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Ile, qui a reçu le nom de *Passé d'Iberville*, parceque cet Officier tenta heureusement ce passage ; mais l'usage est de passer au Nord. Au-dessus du gouffre, on trouve la Baie de *Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord. Cette Baie, qui appartient au Seminaire de Quebec, a des Pins rouges fort vantés, & l'on y a découvert, depuis peu, une belle Mine de plomb.

Passé d'Iberville.

Cap Tourmente.

Six lieues plus haut, un Promontoire fort élevé termine une chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cens lieues à l'Ouest. On le nomme *Cap Tourmente*, en mémoire apparemment de quelque tempête. Cependant le mouillage est bon, & l'on y est environné d'Iles de différentes grandeurs. La plus considérable est celle d'Orleans (93), dont les Campagnes bien cultivées se présentent en amphithéâtre, & forment une perspective agréable. Cette Ile, qui n'a pas moins de quatorze lieues de circuit, fut érigée en Comté (94), sous le nom de Saint Laurent, en faveur de François Berthelot, Secrétaire général de l'Artillerie, qui l'avoit acquise de François de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle avoit déjà quatre Villages ; & l'on y compte aujourd'hui six Paroisses, assez

(92) Quelle différence, s'écrie l'Observateur, entre une Pêche sédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle qu'on va faire avec tant de risques & de frais sur les Côtes de Groenland !

(93) Elle avoit été nommée Ile de Bacchus par Jacques Cartier, parcequ'il la trouva remplie de vignes.

(94) En 1676.

peuplées. Des deux Canaux que forme l'Île d'Orléans, le seul navigable est celui du Sud. Les Chaloupes mêmes ne peuvent passer, dans celui du Nord, qu'en haute Marée : ainsi, du Cap Tourmente, il faut traverser le Fleuve, pour remonter à Québec ; & cette traversée demande des précautions. On y rencontre des sables mouvans, sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'eau pour les gros Navires, & qui obligent d'attendre la Marée : c'est un embarras qu'on éviteroit encore, en prenant par la Passe d'Iberville.

Le Cap Tourmente est à cent dix lieues de la Mer, & l'eau du Fleuve y est encore saumâtre ; phénomène assez étrange, malgré la largeur du Fleuve, si l'on considère son extrême rapidité (95).

Enfin, le Lundi 23 de Septembre, le Chaméau mouilla devant Québec. C'est du même Voyageur que nous en devons tirer la Description ; car il déclare que toutes celles qui ont précédé la sienne sont imparfaites ou défectueuses. Ainsi notre exactitude ne consiste ici qu'à n'y rien changer.

Québec est dans une situation fort singulière, à quarante-six degrés cinquante-six minutes du Nord. C'est la seule Ville du Monde connu, qui ait un Port d'eau douce, à six vingts lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de Ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers. Jusqu'à l'Île d'Orléans, c'est-à-dire à cent dix ou douze lieues de la Mer, il n'a jamais moins de quatre ou cinq lieues de large ; mais au-dessus de l'Île, il se rétrécit tellement, tout-d'un-coup, que devant Québec il n'a plus qu'un mille de largeur. Delà vient le nom de Québec, ou *Quebeio*, qui signifie *rétrécissement* en Langue Algonquine (96).

Le premier objet qui frappe les yeux, en entrant dans la Rade, est

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Difficulté à tra-
verser le Fleuve.

Observation cur-
ieuse.

Description de
Québec.

(95) On observe que les Marées montent ici régulièrement cinq heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac, elles montent & descendent pendant six heures ; & plus on monte le Fleuve, plus le flux diminue & le reflux augmente. Vingt lieues au-dessus de Québec, le flux est de trois heures, & le reflux de neuf. Au-delà, il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi-flot, dans le Port de Tadoussac & à l'entrée du Saguenay, elle commence à monter près de Checoutimi, vingt-cinq lieues plus haut sur cette Rivière ; & cependant elle se trouve haute, en même-tems, dans ces trois endroits. Ces effets viennent, dit-on, de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoule la Marée, & fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'entrée de la Rivière dans le Fleuve. Au reste, on nous avertit que cette rapidité n'est réelle que depuis le Tremblement de Terre de 1633. Il renversa, dans la Rivière, une Montagne qui en

rétrécit le lit, & forma une Péninsule qu'on a nommée Checoutimi, au-dessus de laquelle il y a un Rapide que les Canots mêmes ne peuvent franchir. La profondeur du Saguenay, depuis son embouchure jusqu'à Checoutimi, est égale à sa rapidité. On n'oseroit y jeter les ancres, si l'on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Bâtimens aux arbres, dont les bords de cette Rivière sont couverts. *Journal du P. de Charlevoix*, p. 68.

(96) Les Abénaquis, dont la Langue est un Dialecte Algonquin, le nomment *Quebec*, qui signifie ce qui est fermé, parce que de l'entrée d'une petite Rivière, nommée la *Chaudière*, par où ces Sauvages venoient à Québec, du voisinage de l'Acadie, la Pointe de Levi, qui avance sur l'Île d'Orléans, cache entièrement le Canal du Sud, comme l'Île d'Orléans cache celui du Nord ; de sorte que le Port de Québec ne paroît de ce côté-là qu'une grande Baie.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VILLE FRAN-
CE.

Belle Nappe
d'eau de la Rade.
Saut de Mont-
morency.

Rivière Saint
Charles.

Fauxbourg de la
Basse Ville de
Quebec.

Haute Ville.

une belle nappe d'eau, d'environ trente piés de large, & quarante de haut, qui est immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Île d'Orléans. On la voit, d'une longue Pointe de la Côte Méridionale du Fleuve, qui paroît se recourber sur l'Île d'Orléans. Cette Cascade a reçu le nom de *Saut de Montmorency*, & la Pointe celui de *Levi*, à l'honneur de l'Amiral de Montmorency & du Duc de Ventadour, son Neveu, qui ont été sous deux, successivement, Vicerois de la Nouvelle France. On juge d'abord qu'une chute d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, doit être la chute de quelque grande Rivière; mais ce n'est que celle d'un petit Ruisseau, où dans quelques endroits on n'a pas de l'eau jusqu'à la cheville du pié, & qui tire sa source d'un beau Lac, à douze lieues du Saut. La Ville est une lieue plus haut, & du même côté, à l'endroit même où le Fleuve est le plus étroit: mais l'espace, qui est entr'elle & l'Île d'Orléans, forme un Bassin d'une lieue de long & de large, dans lequel se décharge une Rivière nommée *Saint Charles*, qui vient du Nord-Ouest. Quebec est situé entre l'embouchure de cette Rivière & le Cap aux Diamans; qui avance un peu dans le Fleuve. En 1608, les eaux du Fleuve qui, dans la Marée, montoient quelquefois jusqu'au pié du Rocher, se sont retirées insensiblement, & laissent aujourd'hui à sec un grand Terrain, où l'on a bâti la basse Ville. Elle est assez élevée au-dessus du rivage, pour rassurer les Habitans contre l'inondation.

En débarquant, on rencontre une Place de médiocre grandeur & de figure irrégulière, où s'offre en face une suite de Maisons, adossées contre le Rocher, & fort bien bâties. Elles n'ont pas beaucoup de profondeur dans cette situation; mais elles forment une rue assez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche jusqu'à deux chemins qui conduisent à la haute Ville. La Place est bornée, à gauche, par une petite Eglise, & sur la droite, par deux rangées parallèles de Maisons. On en voit une autre rangée, entre l'Eglise & le Port; & une autre encore au détour du Cap aux Diamans, sur le bord d'une Anse qui se nomme l'*Anse des Meres*. Ce quartier est comme le Fauxbourg de la basse Ville.

Entre ce Fauxbourg & la grande rue, on monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'on n'y peut monter qu'à pié, à l'aide de plusieurs degrés: mais, de la Place, on a pratiqué, sur la droite, un chemin, d'une pente plus douce, qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit où les deux montées se réunissent, que la haute Ville commence, du côté du Fleuve; car on trouve encore une basse Ville, du côté de la Rivière Saint Charles. Le premier Bâtiment remarquable qu'on rencontre à droite, du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vingt pas plus loin, on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place-d'Armes, sur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général. Les Récollets ont leur Couvent en face; & le reste du contour est occupé par d'assez belles Maisons. Dans la Place de la droite, on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté, sur un angle formé par le Fleuve & par la Rivière Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le Col-

PLAN de la Ville de QUEBEC



- a. Fort S. Louis
- b. Redoute du Cap au Diam.
- c. Cavalier du Moulin
- d. Les Recolets
- e. Les Jesuites et dependances
- f. Les Ursulines
- g. La Paroisse avec le Semi-
naire et dependances.
- h. L'Eveche
- i. L'Hôtel-Dieu
- k. S^t Roch
- l. Le Saule au Matelot
- m. L'Intendance
- n. Eglise de la Basse Ville
- o. Batterie de Vaudreuil
- p. Batterie Dauphine
- q. Batterie Royale
- r. Batterie du Chateau
- s. Bastion S^t Louis
- t. Bastion de la Glaciere
- v. Demi Bastion de Joubert
- x. Redoute S^{te} Ursule
- y. Redoute au Boureau
- z. Redoute de S^t Roch
- &. Coteau de la Potasse

lege des Jésuites ; & dans les intervalles , il y a des Maisons assez bien bâties.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

De la Place-d'Armes on entre dans deux rues , traversées par une troisieme , qui forme une assez grande Ile , entierement occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. L'autre Place a deux descentes à la Riviere Saint Charles ; l'une qui est fort roide , à côté du Séminaire , & qui a peu de Maisons ; l'autre , à côté du College : & celle-ci , qui tourne beaucoup , est bordée de Maisons assez petites , passe devant l'Hôtel-Dieu à mi-côte , & se termine à l'Hôtel de l'Intendant. L'autre côté des Jésuites , où est leur Eglise , offre une assez longue rue , qui contient le Couvent des Ursulines.

Telle est la forme générale de Quebec. Faisons observer que le fond sur lequel est bâtie toute la haute Ville , est partie de marbre & partie d'ardoise : mais il faut passer à la description particuliere des principaux Edifices.

Principaux édi-
fices de Quebec.

L'Eglise de la basse Ville , dédiée sous le nom de Notre-Dame de la Victoire , est l'exécution d'un Vœu fait en 1690 , pendant le Siege que Quebec eut à soutenir contre les Anglois. Elle sert de Succursale , pour la commodité des Habitans. Sa structure est simple : une propreté modeste en fait l'unique ornement. Quelques Sœurs d'une Congrégation Religieuse , qui sert l'Hôpital , tiennent une Ecole entre cette Eglise & le Port.

Eglise de N. D.
de la Victoire.

Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle , & la moitié des Edifices compris dans le Plan , suivant lequel il doit former un quarré long. Son Jardin s'étend jusques sur la croupe du Rocher , & domine toute la Rade. L'Observateur , se livrant ici à son imagination , ne desespere pas qu'un jour la Capitale de la Nouvelle France ne soit aussi florissante que celle de l'ancienne. » Aussi loin , dit-il , que la vue pourra porter , on ne verra que des Bourgs , des Châteaux , des Maisons de Plaisance ; & déjà ce spectacle est ébauché. Quand le Fleuve de Saint Laurent , qui roule majestueusement ses eaux , & qui les amene de l'extrémité du Nord ou de l'Ouest , y sera couvert de Vaisseaux ; que l'Isle d'Orléans & les bords des deux Rivières qui forment le Port , découvriront de belles Prairies , de riches Côteaux , & des Campagnes fertiles ; & que leur manque-t'il , pour cela , que d'être mieux peuplées ? qu'une partie de la Riviere Saint Charles , qui serpente agréablement dans une charmante Vallée , sera jointe à la Ville , dont elle fera , sans doute , le plus beau quartier ; que toute la Rade sera revêtue de Quais magnifiques , le Port entouré de superbes Bâtimens ; & qu'on y verra trois ou quatre cens Navires , chargés de richesses , qu'on n'a point encore fait valoir , & qu'ils prendront en échange pour celles de l'Ancien & du Nouveau Monde , qu'ils y auront apportées : alors la terrasse du Palais Episcopal offrira un point de vue auquel il n'y aura rien de comparable ; & dès-à-présent c'est un lieu d'une grande beauté.

Palais Episcou-
pal. Beauté de sa
vue , & souhaits
du P. de Charles
voix.

La Cathédrale mérite peu d'être le Siege du seul Evêché de l'Amérique Française. Elle ne seroit pas une belle Paroisse , dans un petit Bourg de France. Ce qu'elle a de plus remarquable est une Tour fort haute , so-

Eglise Cathé-
drale.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Fort de Quebec.

lidement bâtie, & de quelque apparence dans l'éloignement. Le Séminaire, qui touche à cette Eglise, est un grand quarré; mais les Bâtimens sont imparfaits. Deux Incendies, dont le second, arrivé en 1705, les consuma presque entièrement lorsqu'on achevoit de les rétablir, ont retardé les réparations de l'Edifice. Du Jardin, on découvre la Rade & la Riviere Saint Charles, autant que la vue peut s'étendre.

Le Fort est un fort beau Bâtiment, flanqué de deux Pavillons. On y entre par une Cour spacieuse & régulière; mais il n'a point de Jardin, parcequ'il est construit sur le bord du Roc. Une belle galerie, avec un Balcon regnant, y supplée; elle commande la Rade, jusqu'au milieu de laquelle on peut se faire entendre, avec un Porte-voix, & l'on a la vue de toute la basse Ville sous ses piés. En sortant, on entre à gauche dans une grande esplanade, d'où l'on monte par une pente douce à la cime du Cap aux Diamans, qui compose une fort belle Platte-forme. Avec une charmante Perspective, on y respire l'air le plus pur; & l'on y a le spectacle d'un grand nombre de Marfouins, qui jouent sur la surface des eaux. Il n'est pas rare d'y trouver des Diamans, plus beaux que ceux d'Alençon. On les taille fort bien à Quebec. Ils y étoient autrefois fort communs, & le Cap en a tiré son nom. La descente, du côté de la Campagne, est encore plus douce que vers l'Esplanade.

Couvent des
Récollets.

Les Récollets ont une fort belle Eglise; ornée d'une large tribune, qui regne à l'entour, mais un peu massive. C'est l'ouvrage d'un Convers de l'Ordre. Entre plusieurs Tableaux, d'une peinture grossière, on distingue ceux du Frere Luc. La Maison est grande, bien bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin spacieux & bien cultivé.

Couvent des
Ursulines.

Les Ursulines, comme le Séminaire, ont eu le malheur d'essuyer deux Incendies. Elles ont si peu de fond, qu'après la première de ces deux disgrâces, on fut tenté de les faire retourner en France: cependant par leur économie, leur travail & leur sobriété, joint au respect qu'elles s'attirent dans la Colonie, elles sont parvenues deux fois à se rétablir. Elles dorent, elles brodent. Toutes leurs occupations sont utiles & de bon goût.

College des Jé-
suites.

Le College des Jésuites, qui n'étoit autrefois qu'un amas grossier de Barraques Françoises & de Cabanes Sauvages, a pris une fort belle forme; mais la situation n'en est pas fort avantageuse. Il manque de vue. Celle de la Rade, qu'il avoit en perspective, est aujourd'hui masquée par la Cathédrale & le Séminaire. Le Jardin est grand, & terminé par un petit Bois, reste de l'ancienne Forêt qui couvroit autrefois cette Montagne. L'Eglise, en dehors, n'a de beau qu'un assez joli clocher; elle est couverte d'ardoises, & c'est la seule qui le soit au Canada, où jusqu'à présent tout les toits sont de bardeaux. Dans l'intérieur, elle est fort ornée. Une Tribune légère, & bordée [d'une balustrade de fer, peint & doré; d'un fort bon ouvrage; une Chaire bien dorée, & bien travaillée en fer & en bois; quelques bons Tableaux; point de voute, mais un lambris plat, assez orné; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend cette Eglise supportable en Hiver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres: c'est la description du Religieux Voïageur. Il ne recon-
nu

aut point, dans quatre colonnes creuses & grossièrement marbrées, qui font l'ornement du grand Autel, les quatre grandes colonnes cylindriques & massives, d'un seul bloc de porphyre noir, comme du jais, sans taches & sans fils, que la Hontan (97) représente avec affectation. On pardonneroit, dit-il, à ce Voïageur, s'il n'avoit blessé la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Salles; l'une pour les Hommes, l'autre pour les Femmes. Tout y est propre & commode. L'Eglise est derrière la Salle des Femmes, & n'a de remarquable que le Maître Autel, dont le Rétable est fort beau. Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalières de Saint Augustin, d'une Congrégation qui se nomme la *Misericorde de Jesus*. Les premières sont venues de Dieppe, & n'avoient pas mal commencé à se loger; mais leur Maison n'est point achevée. Sa situation, à mi-côte, dans un lieu plat, qui avance un peu sur la Rivière Saint Charles, les fait jouir d'une fort belle vue.

L'Hôtel de l'Intendant porte le nom de Palais, à Quebec, parcequ'il sert aux Assemblées du Conseil Supérieur. C'est un vaste Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques piés, & où l'on monte par un Perron à double rampe. La façade du Jardin, d'où l'on a la vue de la petite Rivière, & qui y conduit de plein pié, est beaucoup plus riante que celle de l'entrée. La cour offre, à droite, les Magazins du Roi: derrière, c'est la Prison. La porte d'entrée est masquée par la Montagne qui forme la haute Ville, & qui ne présente, en cet endroit, qu'un Rocher désagréable à la vue. Ce Palais a souffert deux Incendies, dont on rapporte le dernier à l'année 1726.

En suivant la rue, ou le chemin qui la borne, on entre dans la Campagne, & l'on se rend, par un demi-quart de lieue de marche, à l'Hôpital général. C'est le plus bel Edifice du Canada. Les Récollets en occupoient anciennement le terrain: M. de Saint Vallier, Evêque de Quebec, les transféra dans la Ville, acheta leur emplacement, & fit une dépense de cent mille écus pour la fondation de l'Hôpital. Le seul défaut de cet Etablissement est d'être bâti dans un Marais, qu'il sera toujours difficile de dessécher. Trente Religieuses y sont employées à servir les Pauvres: c'est un essain de l'Hôtel-Dieu de Quebec, distingué néanmoins par quelques Réglemens particuliers, & par une croix d'argent qu'elles portent sur la poitrine. La plupart sont des Filles de condition.

Quebec n'est pas régulièrement fortifié; mais, depuis longtems, on s'efforce d'en faire une bonne Place. Elle est déjà capable d'une vigoureuse défense. Le Port est flanqué de deux Bastions, qui sont presque à fleur d'eau dans les grandes Marées; c'est-à-dire qu'ils sont élevés de vingt-cinq piés; car, dans les Equinoxes, la Marée monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, qui est pris dans le Rocher; & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vingt-cinq piés de canon en batterie. Au-dessus est un petit Fort

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Hôtel-Dieu

Hôtel de l'In-
tendant, nommé
le Palais.

Hôpital Général.

Fortifications
de Quebec.

(97) Ce Voïageur n'a pas toujours traité civilement les Jésuites.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE,

quarré, qu'on nomme la Citadelle ; & les chemins qui conduisent d'une Fortification à l'autre, sont fort escarpés. La gauche du Port, le long de la Rade, offre de bonnes batteries de canons & de mortiers. De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de bastion, d'où un rideau, tiré en équerre, va joindre un cavalier fort exhaussé, sur lequel on trouve un Moulin bien fortifié. En descendant du cavalier, on rencontre, à la portée du fusil, une première Tour, bien bastionnée ; ensuite une seconde, à la même distance de l'autre. Suivant les premières vues, tout devoit être revêtu d'une chemise, qui auroit eu les mêmes angles que les Bastions, & qui seroit venue se terminer à l'extrémité du Roc, devant le Palais, où l'on a déjà construit une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamans. Ce dessein est demeuré sans exécution : mais tel étoit l'état de la Place, en 1711, lorsque les Anglois en tenterent la Conquête avec aussi peu de succès que de prudence : il n'avoit pas changé en 1720 (98) ; & l'on n'a rien publié, depuis, qui nous ait apporté d'autres lumières.

Nombre des
Habitans. Leur
caractère & leurs
usages.

On ne compte gueres, à Quebec, plus de sept mille ames : mais dans ce petit nombre, la peinture qu'on nous fait des principaux Habitans, & de leurs usages, donne l'idée d'une société fort agréable. Un Gouverneur Général, avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers & des Troupes, un Intendant, un Conseil Supérieur & des Juridictions subalternes, un Grand-Voier, un Grand-Maitre des Forêts, dont la Jurisdiction est assurément la plus étendue de l'Univers, des Marchands aisés, ou qui vivent comme s'ils l'étoient, un Evêque & un Seminaire nombreux, des Récollets & des Jésuites, trois Communautés de Filles, bien composées, des Cercles brillans chez la Gouvernante & chez l'Intendante : voilà, suivant les termes du Voyageur, de quoi passer le tems sans ennui. Aussi chacun s'efforce-t'il d'y contribuer. On joue ; on fait des parties de Promenade : l'Été, en caleche ou en canot ; l'Hiver, en Traineau sur la neige, ou en patins sur la glace. On chasse beaucoup : quantité de Gentilshommes n'ont gueres que cette ressource pour vivre à leur aise. Les Nouvelles courantes se réduisent à peu de chose, parceque le País en fournit peu, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois ; mais elles font l'occupation d'une bonne partie de l'année. On raisonne sur le passé ; on conjecture sur l'avenir ; les Sciences & les Beaux-Arts ont leur tour ; & la conversation ne languit point. Les Canadiens, c'est-à-dire les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie ; & nulle part on ne parle plus purement la Langue Française : il est assez remarquable qu'il n'y ait ici aucun accent. On n'y voit point de Particuliers riches, parceque chacun aime à se faire honneur de son bien, & que personne ne s'attache à thésauriser. On fait bonne chère, on se met fort proprement : tout le monde est ici de bonne taille, & le sang est fort beau dans les deux sexes. L'enjouement, la politesse & la douceur font aussi des avantages communs ; &

(98) Un Plan, qui fut alors envoyé en France, par M. de Lery, Ingénieur en chef à Quebec, pour être mis au Louvre avec les autres, ne contenoit rien de plus.

la grossièreté, dans les manieres comme dans le langage, n'est pas même connue à la Campagne (99).

Il est important de suivre le Voïageur dans ses différentes courses, pour joindre, à la description des lieux, d'utiles observations dont elle est toujours accompagnée. Le 19 de Mars 1721, étant parti de Quebec en traîneau, pour se rendre à la Ville des Trois Rivières, qui en est éloignée de vingt-cinq lieues, il fit très légèrement sept lieues jusqu'à la *Pointe aux Trembles*, une des bonnes Paroisses du Pais. L'Eglise en est grande, bien bâtie, & les Habitans y sont fort aisés. En général, les anciens Habitans sont plus riches au Canada, que les Seigneurs; & l'on en donne la raison: ce n'étoit qu'une grande Forêt, lorsque les François commencerent à s'y établir. Des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, à qui l'on donna des Seigneuries, n'étoient pas capables de les mettre eux-mêmes en valeur, & n'avoient pas des fonds assez considérables pour y employer un nombre d'Ouvriers suffisant. Il fallut y établir des Habitans, qui se trouvant obligés de travailler beaucoup avant que de pouvoir y recueillir de quoi subsister, ne purent s'engager, avec les Seigneurs, qu'à des redevances fort modiques; de sorte qu'avec les lods & ventes, qui se réduisent presque à rien, le droit du Moulin, & la Métairie, une Seigneurie de deux lieues de front & d'une profondeur illimitée est d'un revenu fort médiocre, dans un Pais si peu peuplé, & dont le Commerce intérieur est si foible (1).

A dix-sept lieues de la Pointe aux Trembles, on trouve, sur la même route, la Baronie de Beckancourt, qui contient un Village d'Abenakis; & vis-à-vis, de l'autre côté du Fleuve, une autre Baronie, nommée Port-neuf. La demeure du Baron de Beckancourt est à l'entrée d'une petite Rivière, qui coule toute entiere dans son Domaine, & qui en a pris le nom. Elle se nommoit auparavant la *Rivière puante*, pour avoir été quel-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Route de l'Ob-
servateur.

La Pointe aux
Trembles.

Baronies de
Beckancourt & de
Port-neuf.

Rivière autre-
fois nommée
Puante.

(99) Le même Voïageur joint, à ce Portrait, une comparaison des Colonies Angloises du Voisinage avec celle de la Nouvelle France. Qui ne connoitroit, dit-il, les deux Etablissements que par la maniere de vivre, d'agir & de parler, des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il regne, dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces Angloises du Continent de l'Amérique, une opulence dont il semble qu'on ne fait point profiter; & dans la Nouvelle France, une pauvreté cachée par un air d'aisance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la culture des Plantations fortifient la première; l'industrie, soutient la seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du bien, & ne fait aucune dépense superflue; le François jouit de ce qu'il possède, & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Les Anglois Américains ne veulent point de

guerre, parcequ'ils ont beaucoup à perdre, & ne ménagent point les Sauvages, parcequ'ils ne croient point en avoir besoin; la Jeunesse Française, par des raisons contraires, déteste la paix, & vit bien avec les Natures du Pais, dont elle s'attire l'estime pendant la guerre, & l'amitié en tout temps, &c. *Journal d'un Voïage de l'Amérique*, p. 80.

(1) On ajoute que c'est une des raisons qui ont porté Louis XIV à permettre » à » tous Nobles & Gentilshommes habitués » au Canada, de faire le Commerce tant » par Mer que par Terre. Au reste, il n'y a, dans tout le Pais, aucune Seigneurie, même de celles qui sont tirées, à laquelle le droit de Patronage soit attaché. Ce droit est réservé à l'Evêque, par une Ordonnance de l'année 1685, où Sa Majesté déclare qu'il n'est pas censé honorifique. La portion congrue des Curés est payée sur les Dixmes, qui appartiennent à l'Evêque.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.Ville des Trois
Rivieres.

Sa situation.

Lac Saint Pierre.

Iles de Richelieu.

Iles & Riviere
de Saint François.

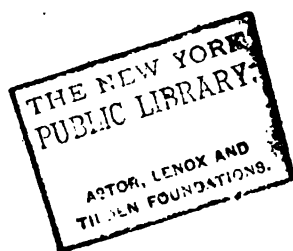
que tems infectée d'un grand nombre de corps morts, après un combat fort sanglant entre deux Nations sauvages. On traverse ici le Fleuve de Saint Laurent pour se rendre aux Trois Rivieres; & rien n'est plus charmant que la situation de cette Ville. Elle est bâtie sur un coteau de sable, qui n'a gueres de stérile que l'espace qu'elle peut occuper en s'aggrandissant; car elle n'a point encore beaucoup d'étendue: mais elle est environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable, & la faire parvenir à l'opulence. Le Fleuve, large d'une demie lieue, coule au pié. Au-delà, ce sont des Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-dessous, & du même côté, le Fleuve reçoit une assez belle Riviere, qui ne s'y joint qu'après en avoir reçu deux autres, l'une à droite, l'autre à gauche; & delà vient le nom de Trois Rivieres, que la Ville a pris dans son origine. Au-dessus, & presque à la même distance, on trouve le Lac Saint Pierre, long de sept lieues & large de trois. Ainsi rien ne borne la vue de ce côté là, & le Soleil paroît se coucher dans les ondes. Ce Lac, qui n'est qu'un élargissement du Fleuve, reçoit plusieurs Rivieres, & n'est pas moins renommé pour l'abondance que pour la bonté de son Poisson.

On ne compte pas plus de sept ou huit cens François dans la Ville des Trois Rivieres, quoiqu'elle ait, dans son voisinage, des Mines d'excellent fer, qui seroient capables d'enrichir une grande Ville. On n'a commencé, que depuis peu à les faire valoir. Au reste le petit nombre des Habitans de cette Ville n'empêche point que sa situation ne la rende importante: c'est un des plus anciens Etablissements de la Colonie; & l'on y a vu, dès les premiers tems, un Gouverneur, avec un Etat Major. Un Couvent de Récollets, une assez belle Paroisse, desservie par les mêmes Religieux, & un très bel Hôpital, qui fait partie d'un Couvent d'Ursulines, où l'on en compte quarante, chargées de l'office d'Hospitalieres (2), sont les principaux édifices des Trois Rivieres. Dès l'année 1650, le Senéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction est absorbée par le Conseil supérieur, avoit un Lieutenant dans cette Ville: aujourd'hui, elle n'a plus qu'une Justice ordinaire, avec un Lieutenant Général pour Chef.

A l'extrémité du Lac Saint Pierre, on voit un grand nombre d'Iles, de différentes grandeurs, qui se nomment les *Iles de Richelieu*; & sur la gauche, en remontant de Quebec, on en trouve six autres, qui bordent une Anse assez profonde, où se décharge une belle Riviere, dont la source est au voisinage de la Nouvelle York. Les Iles, la Riviere, & tout le Pais qu'elle arrose, portent le nom de Saint François. Toutes ces Iles étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux, qui ont disparu. On pêche d'excellens Poissons dans la Riviere de Saint François. L'Hiver, on fait des trous dans la glace, pour y passer des filets de cinq ou six brasses de long, qu'on retire ordinairement chargés de Bars, de Poissons dorés, d'Achigans, & surtout d'une espece de Brochets, nommés *Masquinongés*, qui ont la tête plus grosse que les nôtres, & la gueule sous un museau recourbé. Les Sauvages du Canton sont des Abe-

(2) C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier, premier Evêque de Quebec.





naquis, parmi lesquels il se trouve quelques Algonquins, des Sokokis, & des Mahingans, plus connus sous le nom de Loups, qui étoient autrefois établis sur la Rivière de Manhate, dans la Nouvelle York, & qu'on en croit même originaires. Les Abenakis sont venus à Saint François, des Côtes méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premier établissement, dans cette transmigration, fut une petite Rivière qui se joint au Fleuve de Saint Laurent, vis-à-vis de Sillery, c'est-à-dire une lieue & demie au-dessus de Québec, vers le Sud, près d'une chute d'eau qu'on nomme le Saut de la Chaudière. Ils sont à présent sur le bord de la Rivière Saint François, à deux lieues de son embouchure dans le Lac Saint Pierre.

Des Trois Rivières, en traversant le Lac Saint Pierre, & tirant au Sud, l'Observateur n'employa qu'une demie journée pour se rendre à Saint François (3). Il en partit le 13; & le lendemain il entra dans Mont-réal. Ce dernier trajet est de vingt-cinq lieues. Quelque agrément qu'il y ait à le faire en Hiver, dans un traîneau, par la commodité de se promener sur des Canaux glacés, entre des Îles qui paroissent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers, le coup d'œil n'est pas beau dans une saison, où le blanc prend par-tout la place des plus belles couleurs de la Nature. Le climat est fort rude au Lac de Saint Pierre (4): mais lorsqu'on a passé les Îles de Richelieu, il semble qu'on soit transporté tout-à-coup dans une autre Région. L'air devient plus doux, le terrain plus uni, le Fleuve plus beau, & ses bords plus rians. On y rencontre des Îles, quelques-unes habitées, & d'autres dans leur état naturel, mais qui forment, toutes, les plus beaux Paysages du monde.

L'Île de Mont-réal, qui est comme le centre de ce beau Pays, a dix lieues de long, de l'Est à l'Ouest, & près de quatre dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes, d'inégale hauteur, est presque au milieu de la longueur de l'Île; mais elle n'est qu'à demie lieue de la Côte méridionale, où la Ville de Mont-réal est située. Le nom de *Ville-Marie*, que cette Ville reçut dans sa Fondation, n'a pu passer en usage. Il ne se conserve que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs de l'Île, qui en sont fort jaloux. On a déjà remarqué que ce sont les Sulpiciens. Comme toutes les terres de l'Île sont très bonnes, & que la Ville n'est gueres moins peuplée que celle de Québec, cette Seigneurie, suivant l'Observateur, vaut, du moins, une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit de la sagesse & du travail des Seigneurs.

La Ville de Mont-réal offre un aspect fort riant. Elle est bien située & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vues inspire une gaieté dont tous les Habitans se ressentent. Elle n'est pas fortifiée. Une Palissade

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Païs depuis les
Trois Rivières
jusqu'à Mont-
réal.

Description de
l'Île & de la Ville
de Mont-réal.

(3) Toujours en Traîneau, car la glace avoit encore toute sa force le 11 de Mars.

(4) Plus on descend le Fleuve, plus le froid est piquant, parcequ'on avance plus au Nord. On a dit que Québec est par les quarante-sept degrés cinquante-six minutes

de Latitude: les Trois Rivières sont par les quarante-six & quelques minutes; & Mont-réal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq. Le Fleuve fait un coude au Sud, après le Lac Saint Pierre.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

bastionnée, & fort mal entretenue, fait toute sa défense, avec une mauvaise redoute, sur un petit Tertre qui sert de Boulevard, & va se terminer en pente douce à une petite Place carrée. Autrefois elle étoit ouverte, & sans cesse exposée aux insultes des Sauvages ou des Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire à Riswick, qui la fit fermer, pendant qu'il en étoit Gouverneur; & depuis quelques années elle est ceinte d'un bon mur. Mais sa plus forte défense consiste dans la valeur de ses Habitans.

Haute & Basse
Ville.

Leurs princi-
paux Edifices.

Sa forme est un carré long, situé sur le bord du Fleuve : le terrain s'élevant insensiblement, partage la Ville, dans sa longueur, en haute & basse. La premiere contient la Paroisse, le Séminaire, les Récollets, les Jésuites, & le logement du Gouverneur; la seconde, l'Hôtel-Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Armes. Au-delà d'un petit Ruisseau, qui vient du Nord-Ouest, & qui borne la Ville du même côté, on trouve l'Hôpital général, accompagné de quelques Maisons; & sur la droite, au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrémité de la Ville de ce côté là, on a commencé à former une espece de Fauxbourg, qui sera quelque jour un fort beau Quartier. Les Jésuites n'ont point une Maison spacieuse; mais leur Eglise est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets a plus d'étendue, & la Communauté en est plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville, & se fait reconnoître pour la Maison seigneuriale. Il communique à l'Eglise Paroissiale, qui a plus d'apparence que la Cathédrale de Quebec. Le Couvent des Filles de la Congrégation, quoiqu'un des plus grands edifices de la Ville, suffit à peine pour loger une si nombreuse Communauté : c'est le Chef-d'Ordre & le Noviciat d'un Institut qui a pris naissance au Canada, & qui s'y rend fort utile. L'Hôtel-Dieu est servi par des Religieuses, dont les premieres ont été tirées de celui de la Fleche en Anjou. Leur Eglise & leur Salle des Malades sont deux forts beaux Bâtimens; mais elles n'en sont pas moins pauvres, & les revenus de leur fondation ne sont pas proportionnés à leurs services. L'Hôpital Général doit son établissement à un Particulier, nommé *Charon*, qui emploïa tout son bien à former une Société d'Hommes charitables, dans la double vue de prendre soin des Malades, & d'instruire les jeunes Gens de la Campagne. Son projet fut rempli en 1719 : mais il n'y a pas survécu assez long-tems pour le confirmer; & la Cour ayant refusé à ses Sectateurs la permission de prendre un engagement irrévocable, on craint pour la durée de ce nouvel Institut.

Environs de
Mont-réal.

Entre l'île de Mont-réal & la Terre-Ferme, vers le Nord, on trouve une autre île, d'environ huit lieues de long, & de deux dans sa plus grande largeur. Elle fut d'abord nommée l'île de *Montmagni*, du nom d'un Gouverneur du Canada qui la possédoit. Ensuite elle fut donnée aux Jésuites, qui l'appellerent l'île de *Jesus*. On n'explique point comment elle est passée entre les mains des Sulpiciens, qui ont entrepris de la peupler, & qui lui ont conservé son dernier nom. Le Canal, qui sépare les deux îles, est nommé la Riviere des Prairies, parceque des deux côtés il en arrose de fort belles. Son cours est embarrassé, vers le milieu, par un

Rapide, qu'on appelle le *Sault du Récollet*, depuis qu'un Religieux de cet Ordre, s'y est noyé. Le troisième Bras du Fleuve est fermé d'un prodigieux nombre d'Iles, & porte le nom de *Milles-Iles*, ou de *Rivière de Saint Jean*. A la tête de l'Ile de Jesus, on voit la petite Ile *Bizard* (5); & plus haut, vers le Sud, l'Ile *Perrot* (6), qui a deux lieues de long & presque la même largeur. L'Ile *Bizard* termine le Lac des deux Montagnes, & l'Ile *Perrot* le sépare de celui Saint Louis. Ce qu'on nomme le Lac des Montagnes, est proprement l'embouchure d'une grande Rivière, nommée la Rivière des Ontaouais, qui se jette ici dans le Fleuve Saint Laurent. Elle a deux lieues de long, sur à-peu-près la même largeur. Le Lac Saint Louis, qui est un peu plus grand, n'est aussi qu'un élargissement du Fleuve. Jusqu'à présent la Colonie Française n'alloit pas plus loin à l'Ouest; mais on commence à faire de nouvelles Habitations au-delà, & partout les terres sont excellentes.

Dans les dernières guerres, on a regardé, comme la sûreté de Mont-réal & des lieux voisins, deux Villages d'Iroquois Chrétiens & le Fort de Chambly. Le premier des deux Villages, qui se nomme *Saut de Saint Louis*, est situé en Terre-Ferme, du côté du Sud, trois lieues au-dessus de Mont-réal. Ses Habitans, qui sont en grand nombre, ont toujours été une des plus fortes Barrières de la Colonie contre les Iroquois idolâtres & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a changé deux fois de place, dans l'espace de deux lieues: après avoir été près du Rapide, dont il porte le nom, il est aujourd'hui dans une situation charmante. Le Fleuve y est fort large, & couvert d'Iles; celle de Mont-réal est en perspective d'un côté; & de l'autre, la vue n'est pas bornée vers le Lac Saint Louis, qui commence un peu plus haut. L'Eglise de ce Village & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Pais. Le second se nomme la *Montagne*, parcequ'il a subsisté long-tems sur la double Montagne, d'où l'Ile de Mont-réal tire son nom. A présent, il est en Terre-Ferme, vis-à-vis de l'extrémité occidentale de cette Ile, & ce sont des Sulpiciens qui le gouvernent.

Deux Villages
d'Iroquois Chré-
tiens.

Le Fort de Chambly a toujours passé pour un Poste de la dernière importance. Dans l'origine de la Colonie Française, les Iroquois descendoient jusqu'au centre des Habitations, par une Rivière qui se décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac Saint Pierre, & que cette raison fit nommer alors la Rivière des Iroquois. Depuis, on l'a nommée *Rivière de Richelieu*, en faveur d'un Fort de ce nom, qu'on avoit construit à son embouchure. Ensuite, ce Fort ayant été ruiné, un Officier, nommé *Sorel*, en fit construire un autre, auquel on donna son nom, qui s'est communiqué à la Rivière: elle le conserve encore, quoique le Fort ne subsiste plus. Delà, remontant la Rivière, l'espace d'environ dix-sept lieues, toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on trouve un Rapide, & vis-à-vis, une espèce de petit Lac, formé par la Rivière même: c'est sur le bord du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'est

Fort de Cham-
bly.

(5) Nom d'un Officier Suisse à qui elle appartenait, & qui est mort Major de Mont-réal.

(6) Ainsi nommée par M. Perrot, Père de la Comtesse de la Roche-Alard, & de la Présidente de Lubert.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

situé le Fort de *Chambly*. Il fut d'abord élevé en bois, par un Officier qui lui donna son nom, dans le tems même que Sorel construisoit le sien; mais vers l'an 1721, on l'a bâti de pierres, & flanqué de quatre Bastions. Il n'est jamais sans une forte garnison. Les terres voisines sont si bonnes, qu'on s'est empressé d'y faire des Habitations; & l'on ne désespere pas d'y voir naître quelque jour une bonne Ville. De Chambly au Lac de Champlain, on ne compte que huit lieues: la Rivière Sorel traverse ce Lac; & l'Auteur observe que la Nouvelle France n'a peut-être point de Canton qu'il soit plus à propos de peupler. Il ajoute que le climat y est doux, que les Habitans y auront pour voisins les Iroquois; « bonnes » gens, dit-il, qui ne chercheront point querelle aux François, lorsqu'ils » les verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont en- » core mieux de ce Voisinage que de celui de la Nouvelle York.

Divers Rapides.

Mais continuons de remonter avec lui le Fleuve de Saint Laurent. Il partit du Saut de Saint Louis le premier de Mai, pour aller passer la nuit à la Pointe occidentale de l'Île de Mont-réal. Le lendemain, après avoir employé la matinée à visiter le Païs, qu'il trouva fort beau, il traversa le Lac Saint Louis, pour se rendre aux *Cascades*; nom qu'on donne à un Rapide situé précisément au-dessus de l'Île Perrot, qui fait la séparation du Lac Saint Louis & du Lac des deux Montagnes. On l'évite, en prenant un peu à droite, pour faire passer les Canots à vuide dans un endroit qu'on nomme le Trou; ensuite, les tirant à terre, on fait un portage d'un demi quart de lieue, qui devient nécessaire pour éviter un second Rapide nommé le Buisson: c'est une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, d'environ un demi pié de hauteur. L'Observateur juge qu'on pourroit se délivrer de cet embarras, en creusant un peu le lit d'une petite Rivière, qui se décharge dans une autre, au-dessus des Cascades.

Nécessité d'un
Fort à la Galette.

Au-dessus du Buisson, la largeur du Fleuve est d'un grand quart de lieue; & les terres, des deux côtés, sont excellentes. On avoit commencé à défricher celles qui sont sur la Rivière Septentrionale; & rien ne seroit plus aisé que d'y faire un grand chemin, depuis la Pointe qui est vis-à-vis de l'Île de Mont-réal, jusqu'à l'Anse qu'on nomme *la Galette*. Il paroît même, qu'un Fort seroit mieux placé & plus nécessaire à la Galette qu'à Catarocoui, parcequ'il n'y passe pas un Canot sans être aperçu; au lieu qu'à Catarocoui, on se dérobbé facilement derrière les Îles. Cette observation est d'un Commissaire des Guerres (7), qui fut envoyé, de la part du Roi, en 1706, pour visiter tous les Postes éloignés. Il remarqua, d'ailleurs, « que les terres étant très bonnes, aux environs de » la Galette, on y auroit toujours des vivres en abondance; sans comp- » ter qu'en deux jours de bon vent, une Barque pourroit aller de la Ga- » lette à Niagara. Un des objets, disoit-il, qu'on s'étoit proposés, en » construisant le Fort de Catarocoui, étoit le Commerce avec les Iro- » quois; or ces Sauvages viendroient aussi volontiers à la Galette qu'à » Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; » mais ils éviteroient une traversée de huit ou neuf lieues dans le Lac

(7) M. Clerambaut d'Aigremont.

» Ontario : enfin le Fort de la Galette couvrirait tout le Païs qui est
 » entre la Riviere des Ontaouais & le Fleuve de Saint Laurent ; car ce
 » Canton n'est point abordable du côté du Fleuve , à cause des Rapides ,
 » & les bords de la Riviere des Ontaouais sont faciles à garder.

Le 3 de Mai , l'Observateur fit trois lieues pour se rendre aux Cedres : c'est un troisième Rapide , qui a pris son nom d'une grande quantité de Cedres qu'on voit autrefois dans ce lieu , mais qui ont été presque tous coupés. Le 4 , un accident , qui creva un de ses Canots , ne lui permit point de passer le quatrième Rapide , quoiqu'il ne soit qu'à deux lieues & demie du précédent. Le 5 , il passa le Lac de Saint François , qui a sept lieues de long , & trois dans sa plus grande largeur. Les terres , des deux côtés , sont basses , & n'en paroissent pas moins bonnes. La route , depuis Mont-réal jusqu'ici , tient un peu du Sud-Ouest ; & le Lac Saint François court Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est. Le 6 , il fallut passer les châteaux du Lac : c'est le nom qu'on donne à des Canaux formés par un grand nombre d'Iles , dont le Fleuve est presque couvert en cet endroit , & qui rendent le Païs charmant. Le reste du jour fut employé à franchir des Rapides , dont le plus considérable , qu'on nomme *le Moulinet* , est effroyable à la vue , & coûte beaucoup de peine à passer. On fit néanmoins sept lieues le même jour , & l'on alla camper au bas du *Long Saut* , Rapide d'une demie lieue de long , que le Canots ne montent qu'à demi chargés. On le passa le 7 au matin , pour naviger ensuite jusqu'à trois heures du soir. Après l'éloge que l'Observateur a fait du climat , & la différence qu'il y a remarquée à mesure qu'on monte le Fleuve , il paroît fort surprenant d'entendre ici qu'au milieu du mois de Mai , il gela , la nuit suivante , comme il fait en France au mois de Janvier. On étoit néanmoins sous les mêmes Paralleles que le Languedoc. Le 9 , on passa le Rapide nommé *Ploc* , éloigné du Long Saut d'environ sept lieues , & de cinq des *Gallots* , qui est le dernier. La Galette est une lieue & demie plus loin , & l'on y arriva le 10. Tout le Païs , qui est entre cette Anse & les Gallots , mérite de l'admiration. Les Forêts y sont charmantes ; & l'on y remarque , surtout , des Chênes d'une beauté extraordinaire.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Lac de Saint
François.

A cinq ou six lieues de la Galette , on trouve une Ile , nommée *Tonihata* , longue d'une demie lieue , dont un Iroquois , fort affectionné aux François , avoit obtenu le Domaine , avec une Patente de Concession qu'il se faisoit honneur de montrer. L'Observateur vante l'esprit de ce Sauvage , quoiqu'il n'eût pas laissé , dit-il , de vendre sa Seigneurie pour quatre pots d'eau-de-vie ; mais s'étant réservé l'usufruit , il y avoit rassemblé dix-huit ou vingt Familles de sa Nation : dans toute sa conduite , il affectoit d'imiter les manieres Françaises. Delà jusqu'au Fort de Cataracoui , il ne reste qu'environ quinze lieues , dans l'espace desquelles on traverse une espece d'Archipel , nommé les *Mille-Iles* , & qui en contient du moins plus de cinq cens. Ensuite , on n'a qu'une lieue & demie jusqu'au Fort. Le Fleuve est ici plus libre , & large d'une demie lieue. On laisse à droite trois grandes Anses , assez profondes ; & le Fort est bâti dans la troisième. C'est un quarré à quatre Bastions , qui n'occupe pas moins d'un quart-de-

Ile de Tonihata.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Description du
Fort de Cataro-
coui.

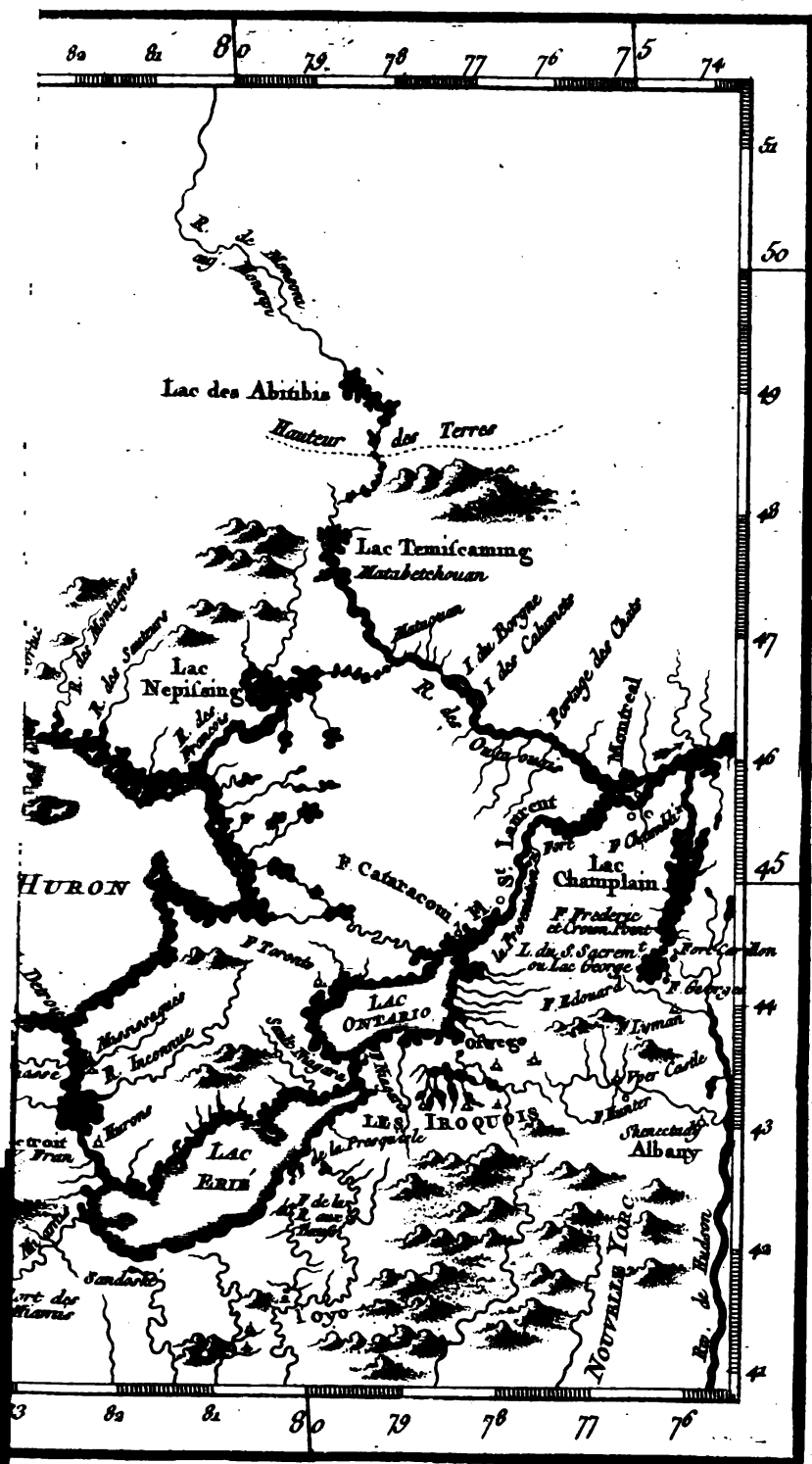
lieue de circuit. Il est construit de pierres, & sa situation est extrêmement agréable, surtout vers le Fleuve, dont les bords présentent un Pays fort varié. Il en est de même de l'entrée du Lac Ontario, qui n'est qu'à une demie lieue. Elle est semée d'Iles, de différentes grandeurs, toutes revêtues d'arbres, & rien n'y termine l'horison. Ce Lac a reçu le bord le nom de Saint Louis; ensuite celui de Frontenac, qui avoit été donné aussi au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac étoit le Fondateur: mais insensiblement le Lac a repris son ancien nom, qui est *Ontario*, & le Fort celui de l'Anse dont il occupe les bords. Le Terrain, depuis la Galette, est très bon, quoique sur la lisière il n'a pas l'apparence. On voit au milieu du Fleuve, vis-à-vis du Fort, une belle Ile, où l'on avoit mis des Porcs, qui ont multiplié, & dont on a pris son nom. L'Ile aux Cedres & l'Ile aux Cerfs en font deux petites, au-dessous de la grande, à demie lieue l'une de l'autre. L'Anse de Catarocoui est double; c'est-à-dire qu'elle a, vers son milieu, une Pointe qui avance beaucoup; & sous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. Le derrière du Fort est un Marais, où le Gibier est en abondance. Autrefois il se faisoit un Commerce considérable au Fort de Catarocoui, surtout avec les Iroquois, dont les Habitations en sont au Sud; & c'étoit pour les attirer, autant que pour les tenir en respect, que le Fort avoit été bâti: mais ce Commerce ne s'est pas soutenu long-temps, & les Barbares n'en ont pas moins fait de mal à la Colonie. Ils ont actuellement quelques Familles aux environs du Fort, comme il s'en trouve aussi quelques-unes des Mississagués, Nation Algonquine, qui a trois Bourgades sur le Lac; l'une au bord Orientale; l'autre à Niagara, & la troisième dans le Détroit.

Vignes des Bois
de la Nouvelle
France.

De Catarocoui, l'Observateur n'avoit que six lieues à faire jusqu'à l'Ile aux Chevreuils, où l'on trouve un fort bon Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais divers obstacles ayant retardé sa navigation, il passa la nuit dans un lieu fort incommode, où il vit néanmoins, pour la première fois, des vignes dans la Forêt. La plupart des arbres ont, dit-il, leur sep, qui s'élève jusqu'au sommet. Il n'avoit point encore fait cette remarque, parcequ'il s'étoit toujours arrêté dans des lieux ouverts; mais on l'assura que rien n'étoit si commun jusqu'au Mexique. Ces vignes ont le pié fort gros, & portent beaucoup de raisins. Les grains ne sont que de la grosseur d'un pois, apparemment faute de culture. C'est un rafraîchissement si délicieux pour les Ours, qu'ils vont les chercher sur les plus grands arbres; mais ils n'ont que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vandé les Forêts entières.

Differentes Ri-
vieres.

Le 13, après avoir passé l'Ile aux Chevreuils, & s'être arrêté trois lieues plus loin, à l'Ile aux Gallots, qui est par les quarante-trois degrés trente-trois minutes, il fallut faire une traversée d'une lieue & demie, pour arriver à la Pointe, que cette raison fait nommer *Traverse*. On gagne ainsi plus de quarante lieues, qu'il faudroit faire en cotoiant la Terre ferme. De la Pointe de l'Ile aux Gallots, on découvre, à l'Ouest, la Riviere de Chouguen, ou d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieues. Dans le calme, on tire droit sur cette Riviere, pour s'épargner encore un cir-



FILE
PH3

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

cuit de quinze ou vingt lieues. Six Rivières qu'on laisse à gauche, en prenant cette route, sont célèbres par l'excellence de leur Poisson : c'est d'abord celle de l'*Assomption*, qui n'est qu'à une lieue de la Pointe de Traversé; ensuite celle de *Sable*, trois lieues plus loin; celle de la *Planche*, deux lieues au-delà; celle de la *Grande Famine*, à deux autres lieues; celle de la *Petite Famine*, à une lieue, & celle de la *Grosse Ecorce*, à même distance. Quoique les apparences eussent promis un beau tems, il changea tout-d'un-coup, & l'Observateur eut beaucoup de peine à gagner la terre la plus proche, dont il étoit encore à trois lieues. Il aborda, vers sept heures du soir, à l'Anse de la *Famine*, qui porte ce triste nom depuis que M. de la Barre, Gouverneur de la Nouvelle France, faillit d'y perdre toute son armée, par la faim & les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois. Les bords du Lac y sont couverts de Forêts, dans lesquelles on distingue les chênes blancs & rouges, qui s'élèvent jusqu'aux nues. On y voit un autre arbre, de la plus grande espèce, dont le bois, dur, mais cassant, ressemble à celui du Plane, & dont la feuille, à cinq pointes, de médiocre grandeur, est d'un très beau verd en dedans, & blanche en dehors. C'est une espèce de Cotonnier, qui porte dans une coque, de la grosseur de celle des Marons d'Inde, un coton, dont il est malheureux qu'on ne puisse faire aucun usage. A quarante-trois degrés de Latitude, & dans une saison aussi avancée, où l'on ressentait quelquefois des chaleurs, telles qu'on les éprouve en France au mois de Juillet, l'Observateur étoit fort surpris de ne pas voir encore une feuille aux arbres. Il attribue cette lenteur de la Nature, aux néges, dont la terre a été couverte pendant plusieurs mois : elle n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines & faire monter la sève. Il y a, dans ce Canton, des Aigles d'une prodigieuse grosseur. On y est sur la Frontière du Païs des Iroquois.

Quelques lieues plus loin, l'Observateur passa devant l'embouchure de la Rivière d'Onnontagué, qui lui parut large d'un arpent. Les terres y sont basses, mais revêtues de beaux Bois. C'est dans cette Rivière que se déchargent toutes celles qui arrosent les Cantons des Iroquois, & sa source est un fort beau Lac, nommé *Gannantaha*, qui a des salines sur ses bords. A dix lieues de l'Onnontagué, on trouve la Baie des Goyogouins. Toute la Côte, dans cet espace, est variée de marais & de terres hautes, un peu sablonneuses, mais couvertes de très beaux arbres, surtout de chênes, qu'on croiroit plantés de la main des Hommes. La Baie des Goyogouins est un des plus beaux endroits du monde. Une Presqu'Île, couverte de Bois, s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. A gauche, on aperçoit, dans l'enfoncement, une petite Île, qui cache l'entrée d'une Rivière, par où les Goyogouins descendent dans le Lac. On se rend de cette Baie à celle des Tsonnotouans; mais on rencontre, dans l'intervalle, une petite Rivière, dont on rapporte des singularités fort curieuses (8). Elle se nomme *Cascouchiagon*. Quoique son embouchure ne soit ni large, ni profonde, elle s'élargit un peu plus haut, & les plus

Rivière d'On-
nontagué.Singularités du
Cascouchiagon.

(8) L'Auteur avertit qu'il les tenoit de M. de Joncaire, Officier digne de foi, & le même qui jeta les fondemens du Fort de Niagara.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

grands Vaisseaux y pourroient être à flot. Ensuite, on est arrêté par une chute, qui n'a pas moins de soixante piés de haut, & de deux arpens de large. Une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde, de même largeur, mais moins haute des deux tiers; & demie lieue plus loin, une troisième, haute de cent piés & large de trois arpens. Après ces grandes Cataractes, on rencontre plusieurs Rapides; & cinquante lieues plus loin, on trouve une quatrième chute, qui ne cede en rien à la troisième. Le cours de cette Rivière est de cent lieues; & lorsqu'on l'a remontée l'espace d'environ soixante, on n'en a que dix par terre, en prenant à droite, pour arriver à l'*Ohio*, ou la belle Rivière, dans un lieu nommé *Ganos*, où l'on trouve une Fontaine dont l'eau a l'épaisseur de l'huile & le goût du fer. Les Sauvages l'emploient dans leurs maladies, pour appaiser toute sorte de douleurs.

Belle Baie des
Tsonontouans.

La Baie des Tsonontouans est charmante. Une jolie Rivière y serpente entre deux Prairies bordées de côteaux; & l'on y découvre des Vallées d'une grande étendue, qui sont bornées par des Forêts. Le 22, on passa devant une autre Baie, qui se nomme le *grand Marais*, & dès l'après-midi du même jour, on entra dans le Détroit de Niagara. C'est un espace de quatorze lieues, qui fait la communication du Lac Érié avec le Lac Ontario, & par lequel le Fleuve Saint Laurent passe du premier dans l'autre. Depuis l'entrée, par le Lac Ontario jusqu'à la grande chute du Fleuve, ce Détroit porte le nom de Rivière de Niagara. L'intervalle est d'environ six lieues, & l'on trouve, à l'entrée, le Fort du même nom. Mais il n'existe que depuis le voyage du P. de Charlevoix. M. de Joncaire, qui en est le Fondateur, avoit alors un petit établissement trois lieues plus loin, sur le bord du Détroit, accompagné de quelques Cabanes d'Indiens. On fait le Sud, en entrant dans la Rivière de Niagara; & l'Habitation de cet Officier, à laquelle on donnoit d'avance le nom de Fort, étoit sur la gauche, à cette distance du lieu où le Fort est aujourd'hui.

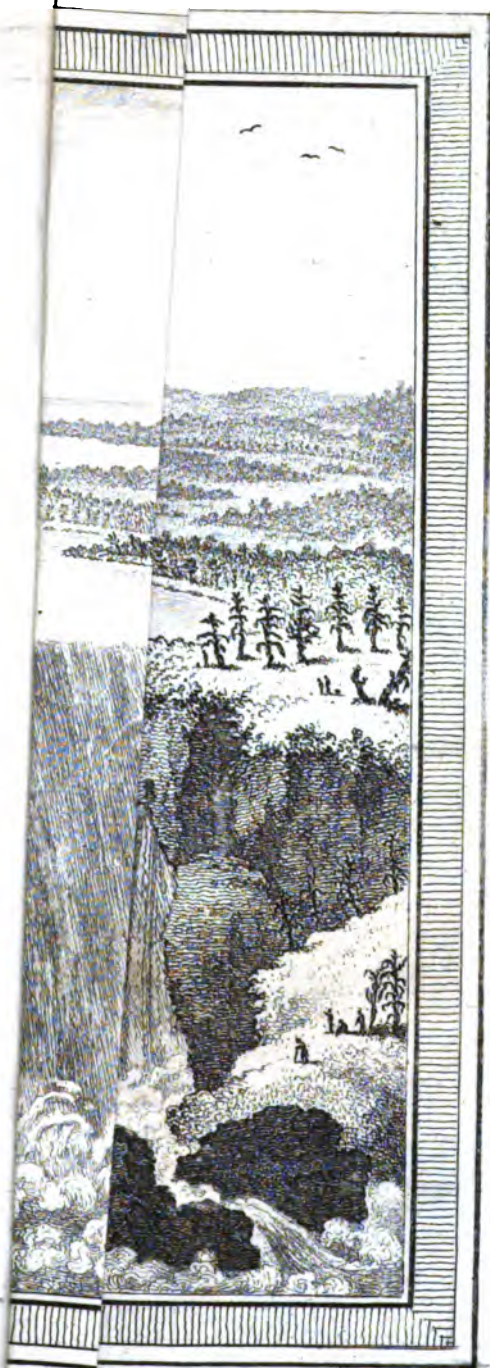
Description du
fameux Saut de
Niagara.

Après avoir passé quelques jours dans une Compagnie fort agréable (9), l'Observateur eut à monter d'affreuses Montagnes, pour se rendre au fameux Saut de Niagara, au-dessus duquel il devoit se rembarquer. Ce voyage est de trois lieues; il étoit autrefois de cinq ou six, parcequ'on passoit de l'autre côté de la Rivière, c'est-à-dire à l'Occident, & qu'on ne s'embarquoit qu'à deux lieues au-dessus de sa chute; mais on a trouvé sur la gauche, à un demi-quart de lieue de cette Cataracte, une Anse où le Courant n'est pas sensible, & où l'embarquement se fait sans péril.

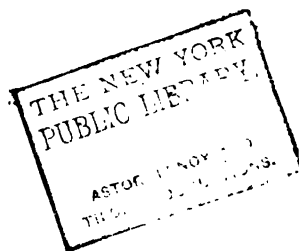
La chute du Fleuve Saint Laurent, dans ce Détroit, forme une des plus belles cascades de la Nature. Suivant les observations auxquelles on s'attache, la Montan s'est également trompé sur sa hauteur & sur sa figure.

(9) Avec M. de Joncaire, il y avoit trouvé le Baron de Longueil, alors Lieutenant de Roi de Mont-réal, & qui en est mort Gouverneur; le Marquis de Cavagnal, Fils du Marquis de Vaudreuil; M. de Senneville, Capitaine, & M. de la Chauvignerie, En-

seigne, Interprète du Roi pour la Langue Iroquoise, qui alloient négocier un accommodement avec le Canton d'Onnontagué. Voyez, ci-dessous, l'Article des Nations Sauvages.



N.º IX.



Il est certain , dit l'Observateur , que si l'on mesure la hauteur par les trois Montagnes qu'on a d'abord à franchir , il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cens piés que Delile lui donne dans sa Carte ; & sans doute il n'a risqué ce paradoxe que sur la foi du Baron de la Hontan & du P. Hennepin : mais en arrivant au sommet de la troisième Montagne , j'observai que dans l'espace de trois lieues , qui me restoit jusqu'à la chute d'eau , il faut plus descendre que monter , & c'est à quoi ces deux Voyageurs n'avoient pas fait assez d'attention. Comme on ne peut s'approcher de la Cascade que de ce côté , ni la voir que de profil , il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les Instrumens : on l'a tenté , avec une longue corde attachée au bout d'une perche ; & cette méthode n'a fait trouver que cent quinze ou six vingts piés de profondeur : mais il n'est pas possible de s'assurer si la perche ne s'est point arrêtée sur quelque Rocher qui avançoit ; & quoiqu'on l'ait toujours retirée mouillée , aussi-bien qu'un bout de la corde , on n'en peut rien conclure , parceque l'eau , qui se précipite de la Montagne , rejaillit fort haut , avec beaucoup d'écume. Pour moi , qui l'ai considérée de tous les points , d'où la vue le permet , j'estime qu'on ne sauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante piés (10).

Sa figure est en fer de cheval , d'environ quatre cens pas de circonférence. Au milieu , elle est divisée en deux , par une Ile fort étroite , & d'un demi-quart de lieue de long ; mais ces deux parties tardent peu à se rejoindre. Celle , qu'on ne voit que de profil , a plusieurs pointes qui avancent ; & celle , qu'on découvre en face , paroît fort unie. La Hontan y ajoute un torrent , qui vient de l'Ouest : peut-être n'étoit-ce que des eaux sauvages , qui venoient se décharger par quelque ravine , pendant la fonte des néges. On juge aisément qu'au-dessous de cette chute , la Riviere se ressent long-tems d'une si violente secousse : aussi n'est-elle navigable que trois lieues après , & précisément devant le lieu où M. de Joncaire avoit son Habitation. Elle ne devrait pas être moins impraticable au-dessus , puisque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute sa largeur ; mais outre l'Ile , qui la divise en deux , plusieurs Ecueils ralentissent beaucoup la rapidité du Courant : il est néanmoins si fort , qu'on ne peut traverser à l'Ile. On avoit dit à l'Observateur que les Poissons , qui s'y trouvoient engagés , tomboient morts dans la Riviere ; mais il ne vit rien d'approchant. On l'avoit même assuré que les Oiseaux , qui volent par dessus , se trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon que la violence du Rapide forme en l'air : cependant il vit de petits Oiseaux voltiger assez bas , droit au-dessus de la chute.

C'est sur un Roc , que cette grande Nappe d'eau est reçue ; & deux raisons portent à croire qu'elle y a trouvé , ou creusé peut-être avec le tems , une Caverne de quelque profondeur. Premièrement , le bruit y est fort sourd , & semblable à celui d'un tonnerre éloigné. A peine se fait-il entendre à la distance de l'Habitation Française ; & ce qu'on y entend peut n'être même que le bouillonnement causé par les Rochers dont la Riviere est remplie dans cette intervalle ; d'autant plus qu'au-dessus de la Cata-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Observations sur
le Lac Erié ou de
Conty.

racte, on cesse de l'entendre beaucoup plus près. La seconde raison, c'est qu'il ne reparoit rien de tout ce qu'on y laisse tomber. Au reste, si l'on apperçoit quelque brouillard au-dessus, c'est par derriere; & de loin, on le prendroit pour une fumée. Le terrain des trois lieues qu'on fait à pié, pour se rendre au Saut, & qui se nomme le Portage de Niagara, n'est ni bon, ni revêtu de beaux Bois; & l'on n'y sauroit faire dix pas sans marcher sur une Fourmilliere, ou sans rencontrer des Serpens à sonnettes, surtout pendant la chaleur du jour.

On compte environ sept lieues du Saut de Niagara au Lac Erié. L'Observateur en partit le 27, & déboucha heureusement dans le Lac. Sa route, en côtoiant la Côte du Sud, eut été plus agréable que par celle du Nord, mais plus longue de moitié. Ce Lac a cent lieues de long, de l'Est à l'Ouest. Sa largeur, du Nord au Sud, est d'environ trente. Le nom d'Erié est celui d'une Nation de la Langue Hurone, qui étoit établie sur ses bords, & que les Iroquois ont entierement détruite: il signifie *Chat*; & les Eriés sont nommés; dans quelques Relations, la Nation des Chats. On trouve, en effet, dans le Pais, quantité de ces Animaux qui sont plus gros que les nôtres; & leurs peaux sont estimées. Le nom de *Conty*, qu'on donne aussi au Lac Erié, lui vient apparemment du Chevalier de Tonti, qui devoit son avancement à ce Prince.

Le 28, après avoir fait dix-neuf lieues, l'Observateur se trouva devant la *grande Riviere*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Quoique les arbres fussent encore sans verdure, le Pais lui parut beau. Il fit peu de chemin le 29 & le 30; mais le lendemain, il en fit beaucoup. Le 1 de Juin, aiant remonté, pendant près d'une heure, une Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & qui coule entre deux belles Prairies, il eut à faire un Portage d'environ soixante pas, pour éviter le tour d'une Pointe qui avance quinze lieues dans le Lac, & qui se nomme la *Pointe longue*: quoique sablonneuse, elle porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours suivans, il cotoïa un très beau Pais, caché quelquefois par des Rideaux desagréables, mais de peu d'étendue. Le 4, il fut arrêté, une partie du jour, sur une Pointe qui court trois lieues Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe pelée*. Le Pais est rempli d'Ours: l'Hiver précédent, on en avoit tué, sur cette seule Pointe, plus de quatre cens.

Ile des Serpens
à sonnettes.

Le 5, vers les quatre heures du soir, on apperçut la terre du Sud, & deux petites Iles qui en sont très proches: elles se nomment *Iles des Serpens à Sonnettes*; & l'on assure qu'elles sont si remplies de ces dangereux Reptiles, que l'air en est infecté. On entra dans le Détroit vers le soir, & l'on y passa la nuit, au-dessus d'une très belle Ile, nommée l'Ile du Bois-blanc. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route n'est gueres qu'à l'Ouest; mais depuis l'entrée du Détroit jusqu'à l'Ile Sainte Claire, qui en est à cinq ou six lieues, & delà jusqu'au Lac des Hurons, elle prend un peu de l'Est par le Sud. Ainsi tout le Détroit, qui a trente lieues de long, est entre les quarante-deux degrés douze ou quinze minutes, & les quarante-trois degrés & demi de Latitude Nord. Au-dessus de l'Ile Sainte Claire, il s'élargit, jusqu'à former un Lac d'environ six lieues de long,

& dans quelques endroits, de même largeur, qui a pris le nom de l'Île, ou qui lui a donné le sien. On représente ce lieu comme le plus beau Canton du Canada. Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois, Ruisseaux, Fontaines & Rivières, tout y est merveilleusement assorti. L'Observateur y vit des terres qui avoient porté du Froment, dix-huit ans sans interruption, sans avoir été fumées. Les Îles y semblent placées à la main pour la satisfaction des yeux : le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux ; l'air y est pur ; le climat temperé & fort sain. Avant le Fort François, qui est à gauche, une lieue au-dessous de l'Île Sainte Claire, on trouve, du même côté, deux Villages assez nombreux, & fort proche l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons *Tiontontatés*, qui, après avoir long tems erré, s'étoient fixés d'abord au Saut de Sainte Marie ; le second, par des *Pouéotamis* : un peu plus haut, on en voit un d'Ontaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les uns & les autres ont été chassés de leurs Païs par les Iroquois.

Le Fort François, qui porte le nom de Pontchartrain, est environné de terres mêlées de sable, qui n'en sont pas moins fertiles, & de très belles Forêts, mais qui ont des fonds presque toujours remplis d'eau. L'Observateur paroît déclaré pour l'opinion de ceux qui souhaiteroient un établissement plus considérable dans ce Détroit, malgré le risque d'approcher trop les Pellereries du Nord des Colonies Angloises. C'est une objection qu'il croit détruire, en prétendant que dans quelque lieu que soient les Sauvages, & quelques précautions qu'on y apporte, on ne les empêchera point de porter leurs Marchandises au-dehors, quand on ne leur fera pas trouver dans la Colonie Françoisé les mêmes avantages qu'ils peuvent espérer avec les Anglois. C'étoit le Chevalier de Tonti, qui commandoit alors dans le Fort de Pontchartrain.

L'Observateur en partit le 18 de Juin, pour se rendre à Michillimacimac. Le Lac Sainte Claire, qu'il traversa, offre des deux côtés un fort bon Païs. Vers la moitié de la traversée, qui n'est que de quatre lieues, on laisse, sur la gauche, une Rivière assez large, qu'on a nommée Rivière des Hurons, parceque les Indiens de cette Nation s'y réfugièrent pendant la guerre des Iroquois ; & sur la droite, presque vis-à-vis, on en voit une autre, plus large encore, qu'on peut remonter l'espace de quatre-vingts lieues, rare avantage pour les Rivières du Païs, sans y trouver le moindre Rapide. La route, depuis le Fort du Détroit jusqu'au delà du Lac Sainte Claire, est à l'Est-Nord-Est : delà on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud, pendant quatre lieues, après lesquelles on trouve à droite un Village de Mississaguès, situé dans un terrain fertile, à l'entrée des plus belles Prairies du monde. De ce Village, au Lac des Hurons, on compte douze lieues, d'un Païs toujours charmant : c'est un beau Canal, bordé de grands Bois, qui sont séparés par des Prairies entrecoupées d'Îles. On y suit toujours le Nord-quart-Nord-Est, jusqu'à l'entrée du Lac des Hurons, où la route est au Nord pendant douze autres lieues. Il n'y en a pas moins de cent, depuis le Détroit jusqu'à Michillimacimac. A vingt-cinq lieues de l'entrée du Lac, on passe sur un Banc de roche nommé les Païs plats, qui n'a pas un demi pié d'eau. Ensuite, on s'avance vers la Baie de *Saguinam*, qui a

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Le plus beau
Canton du Ca-
nada.

Fort de Pont-
chartrain.

Lac de Sainte
Claire.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

cinq ou six lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Le fond de cette Baie, où les Ontaouais ont un Village, est un beau Païs; mais de son entrée jusqu'à Michillimakimac, on ne trouve plus rien qui plaise à la vue. Dix lieues au-dessus de la même Baie, on apperçoit deux Rivières assez grandes, à moins d'une lieue l'une de l'autre; & quatre ou cinq lieues plus loin, l'Anse *Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, mais peu de profondeur.

Fort de Michil-
limakimac.

Le Fort de Michillimakimac est à quarante-trois degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il est fort déchu, depuis qu'on a transféré au Détroit la meilleure partie des Sauvages qui s'y étoient établis. Il n'en reste, près du Fort, qu'un médiocre Village, où le Commerce des Pelleteries ne laisse pas de se soutenir, parceque c'est le passage d'un grand nombre de Nations Indiennes. La situation de ce Poste est très avantageuse, entre trois grands Lacs; celui de Michigan, ou des Illinois, celui des Hurons, & le Lac supérieur; tous trois navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers séparés par un seul petit Détroit; sans compter que les mêmes Bâtimens peuvent aller, sans obstacles, dans tout le Lac Érié jusqu'au Saut de Niagara. Quoiqu'il n'y ait de communication, entre le Lac des Hurons & le Lac supérieur, que par un Canal de vingt-deux lieues, coupé de Rapides, les Canots peuvent apporter jusqu'à Michillimakimac tout ce qu'on tire du Lac supérieur.

Observations
sur le Lac supé-
rieur.

L'Observateur donne au Lac supérieur deux cens lieues de long, de l'Est à l'Ouest; quatre-vingt de largeur en plusieurs endroits, du Nord au Sud, & cinq cens de tour. Toute sa Côte méridionale est sablonneuse, assez droite, & fort incommodée des vents du Nord: la rive septentrionale a moins de danger pour les Voyageurs, parcequ'avec moins de vent elle est bordée de Rochers, qui forment de petits Havres; & rien n'est plus nécessaire que ces retraites, dans un Lac où l'on observe un phénomène assez singulier. Une tempête y est annoncée deux jours auparavant. D'abord on apperçoit, sur la surface des eaux, un petit frémissement qui dure tout le jour, sans augmentation sensible; le lendemain, d'assez grosses vagues couvrent le Lac, & ne se brisent point de tout le jour, de sorte qu'on peut avancer sans crainte, & qu'avec un vent favorable on fait même beaucoup de chemin: mais le troisième jour, on voit le Lac tout en feu; & l'agitation des flots devient si furieuse, qu'on a besoin des asyles qui se trouvent à la Côte du Nord. Sur celle du Sud, on est obligé, dès le second jour, de camper assez loin du rivage.

Saut de Sainte
Marie.

Les Jésuites avoient, dans le Canal par où ce Lac communique à celui des Hurons, une Eglise florissante, qu'ils nommoient le *Saut de Sainte Marie*, parcequ'elle étoit voisine d'un Rapide causé par de gros Rochers. On a déjà remarqué que les Indiens, qui la composoient, ont été transférés à Michillimakimac. Sur les bords du Lac, on trouve en quelques endroits de grosses pièces de cuivre, qui sont l'objet d'un culte superstitieux pour les Sauvages. Ils les regardent comme un présent des Dieux qui habitent sous les eaux; & quoiqu'ils n'en fassent aucun usage, ils ramassent avec soin les moindres fragmens. Anciennement, disent-ils, on y voïoit un Rocher de cette matière, qui s'élevoit beaucoup au-dessus de l'eau; &

comme

comme il ne paroît plus, ils prétendent que les mêmes Dieux l'ont transporté dans quelque lieu caché. L'Observateur ne rejette point l'existence d'un Rocher de cuivre, & juge qu'avec le tems les vagues peuvent l'avoir couvert de sable. Il assure qu'on a découvert, en plusieurs endroits, une quantité considérable de ce Métal, sans avoir creusé beaucoup; qu'il est presque pur, & qu'un Frere Jésuite, Orfèvre de profession, servant à la Mission du Saut Sainte Marie, en a fait des Chandeliers, des Croix & des Encensoirs.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Cuivre des bords
du Lac.

On compte quatre-vingts lieues, du Fort de Michillimakimac à la *Baie des Puans*, ou la grande Baie; & l'Observateur eut l'occasion de faire ce voyage avec le Chevalier de Montigny. Ils s'embarquerent le 2 de Juillet. Pendant trente lieues, ils côtoierent une Langue de terre, qui sépare le Lac Michigan du Lac supérieur, & qui n'a, dans quelques endroits, que quelques lieues de large. Le Pais est fort mauvais; mais il est terminé par une belle Riviere, nommée *la Manistie*, fort poissonneuse, & surtout abondante en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Ouest, on entre dans un grand Golfe dont l'entrée est bordée d'Iles: il se nomme le Golfe ou la Baie des *Nokais*, du nom d'une très petite Nation qui est venue des bords du Lac supérieur, & dont il ne reste que quelques Familles dispersées, qui n'ont pas même de demeure fixe. Ce Golfe n'est séparé de la grande Baie, que par les Iles des *Pouteouatamis*, anciennes demeures des Sauvages du même nom. La plupart sont riches en Bois; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure. Elle contient un Village, dont les Habitans se sont toujours distingués par leur attachement pour les François.

Baie des Puans.

Golfe des No-
kais.

Les deux Voïageurs furent arrêtés, le 6, par des vents contraires: mais le retour du calme leur aiant permis de s'embarquer le soir, au clair de la Lune, ils ne cessèrent point d'avancer pendant vingt-quatre heures. Le Soleil étoit si brûlant, & l'eau de la Baie si chaude, que la gomme de leur Canot se fondit en plusieurs endroits; & cette disgrâce les aiant obligés de s'arrêter, pour les réparations, ils se trouverent assiegés de diverses sortes de Mouches, qui leur firent passer une triste nuit. Le lendemain, après avoir fait cinq ou six lieues, ils se trouverent devant une petite Ile, qui n'est pas loin de la Côte occidentale de la Baie, & qui leur cachoit l'entrée d'une Riviere, habitée par les Malomines. Ces Indiens, que les François ont nommés la Nation des *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture de ce grain, sont rassemblés dans un seul Village. On vante la beauté de leur taille; & l'on prétend qu'avec la Langue des Nokais & des Sauteurs, qui les fait croire de la même origine, ils ont un langage particulier, dont ils ne communiquent la connoissance à personne. Un peu au-dessous de la petite Ile, le Pais change tout-d'un-coup de face, & devient charmant: il a même quelque chose de plus agréable que le Détroit; mais quoiqu'il soit couvert de beaux arbres, il paroît plus sablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on a nommés les *Puans*, habitoient autrefois les bords de la Baie. On raconte qu'en aiant été chassés par les Illinois, ils se réfugièrent dans la Riviere des Outagamis, qui se décharge au fond, & s'y placèrent près d'un lieu si pois-

Nation des Fo-
les Avoines.

Origine du nom
de Baie des Puans.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
ÇA.

Dépouille d'un
Prêtre Espagnol.

Lumieres tirées
d'un recit des
Savages.

sonneux, qu'on ne voioit autour de leurs Cabanes que des Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. C'est l'origine qu'on donne à leur nom. Les François ont, dans la Baie, un assez bon Fort, situé sur la rive occidentale de la Riviere des Outagamis, à douze lieues de son embouchure. On voit, sur la droite, un Village de Sakis; & les Otchagras sont venus depuis peu s'établir autour du Fort. Leur Langue n'a point de rapport à celles des autres Nations du Canada: aussi n'ont-ils gueres de commerce qu'avec les Peuples occidentaux. L'Observateur fut surpris de se voir présenter, par les Otchagras, un pistolet Catalan & une paire de souliers Espagnols, avec une drogue qui lui parut une espece d'onguent. Ils tenoient ces dépouilles, d'un *Aioués*; & leur récit expliqua comment elles étoient tombées entre ses mains. Il y avoit environ deux ans, que des Espagnols, venus, dirent-ils, du Nouveau Mexique, dans le dessein de pénétrer jusqu'aux Illinois, & d'en chasser les François, qu'ils étoient fâchés de voir s'approcher du Missouri, avoient descendu ce Fleuve, & s'étoient jettés sur deux Villages d'*Otortas*, Peuple ami des Aioués. Ces Sauvages, qui étoient encore sans armes à feu, n'avoient pu faire beaucoup de résistance; mais un troisieme Village de la même Nation, qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti, par leur malheur, de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, dressa une embuscade aux Vainqueurs: ils eurent l'imprudence d'y donner, & la plupart furent massacrés. Ils avoient, entr'eux, deux Prêtres, dont l'un fut tué dans l'action, & l'autre, demeuré Prisonnier, se sauva fort adroitement. Son cheval, qu'il manioit avec grace, lui avoit fait obtenir la vie. Un jour, que les Sauvages prenoient plaisir à le voir caracoler, il s'éloigna insensiblement, & bien-tôt il disparut. C'étoit, apparemment, un reste de son bagage, ou la dépouille de quelqu'un des Morts, qui étoit passé chez les Otchagras. L'Observateur, comparant ce qu'il apprit de ces Indiens avec d'autres recits, se persuade volontiers qu'il y a dans le Continent, des Espagnols ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord que ce que nous connoissons du Nouveau Mexique & de la Californie; & qu'en remontant le Missouri, aussi loin qu'il est possible, on trouveroit une grande Riviere qui coule à l'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Il ajoute qu'indépendamment même de cette découverte, qu'il croit plus facile de ce côté-là que par le Nord, des indices uniformes, quoique recueillis en divers endroits, ne lui permettent pas de douter qu'en essayant de pénétrer jusqu'à la source du Missouri, on n'y trouvât de quoi se dédommager de la fatigue & des frais d'une si grande entreprise (11).

Un autre Voïage, qu'il fit de Michillimakimac à la Riviere de Saint Joseph, fait connoître le Lac de Michigan. Il partit, le 29 de Juillet, à midi, avec un vent contraire, qui ne l'empêcha point de faire huit lieues le même jour, d'où il conclut qu'il étoit poussé par les Courans. Cette observation, qu'il avoit déjà faite en entrant dans la grande Baie, ne lui laissa aucun doute que cette Baie, qui est un cul-de-sac, ne se décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, autre cul-de-sac, ne porte ses eaux dans le Lac des Hurons; d'autant plus, dit-il, que l'une & l'autre

(11) Journal historique, p. 301.

tre reçoivent plusieurs Rivières, & que le Michigan, surtout, en reçoit un grand nombre, dont quelques-unes ne sont gueres inférieures à la Seine (12).

Il fit d'abord cinq lieues à l'Ouest, pour arriver au Lac Michigan : ensuite, il tourna au Sud, qu'on ne cesse plus de suivre pendant cent lieues, jusqu'à la Rivière Saint Joseph. Rien ne lui parut comparable au Pais qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac des Hurons. Le 1^{er} d'Août, après avoir traversé, à la voile, une Baie qui a trente lieues de profondeur, il eut à droite les Iles du *Castor*, qui sont couvertes de beaux arbres ; & quelques lieues plus loin, il vit à gauche, sur une hauteur de sable, ce que les Sauvages nomment dans leur langue l'*Ours couché*, & les François, l'*Ours qui dort*. Vingt lieues, qu'il fit ce jour-là, le firent arriver dans une petite Ile, qui est par les quarante-quatre degrés trente minutes, c'est-à-dire presque à la hauteur de Mont-réal. Depuis l'entrée du Lac Michigan jusqu'à cette Ile, la Côte est aussi sablonneuse que le Pais intérieur paroît bon. Il est d'ailleurs si bien arrosé, qu'on ne fait pas une lieue sans découvrir, ou quelque gros Ruisseau, ou quelque belle Rivière ; & plus on avance au Sud, plus les Rivières ont de grandeur, apparemment parce qu'elles viennent de plus loin : cependant la plupart manquent de profondeur à l'entrée. Ce qu'elles ont de plus singulier, c'est qu'on y trouve, presque d'abord, des Lacs, de deux, de trois ou de quatre lieues de circuit ; ce qui vient, sans doute, de la quantité de sables qu'elles charient, & qui étant repoussés par les vagues du Lac s'accroissent à leur embouchure.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Lac de Michi-
gan.

Beauté du Pais.

Le 3, passant devant celle qu'on nomme la Rivière du Pere Marquette, l'Observateur eut la curiosité d'y entrer, pour s'assurer, dit-il, de la vérité des recits qu'on lui en avoit faits. Ce n'est d'abord qu'un Ruisseau ; mais quinze pas plus loin, on entre dans un Lac, d'environ deux lieues de tour. Un gros Morne, qu'on laisse à gauche en entrant, semble taillé de main d'homme pour faciliter sa décharge dans le Michigan. A droite, la Côte est fort basse, dans un espace de cent pas ; ensuite elle devient tout-d'un-coup fort haute. C'est la description qu'on en avoit faite à l'Observateur. Il ajoute que le P. Marquette (13), après avoir fait plusieurs découvertes dans toutes ces Contrées, s'arrêta le 18 de Mai 1675, à l'embouchure de cette Rivière, qu'il y mourut subitement, & qu'il y fut enterré. Les François ont donné son nom à la Rivière ; & les Sauvages mêmes ne l'appellent plus que la Rivière de la *Robbe noire* (14).

Rivière du Pere
Marquette.

Trois lieues plus loin, on trouve celle de Saint Nicolas, qui est accompagnée aussi d'un Lac, plus long que le précédent & moins large. Il est

Rivière de Saint
Nicolas.

(12) Ces grands Courans ne se font gueres sentir qu'au milieu du Canal, & produisent, sur les deux bords, des *Remous*, ou des Contre-courans, dont on profite quand on va terre, comme on y est obligé, en Canot d'écorce.

(13) Un des plus illustres Missionnaires de la Nouvelle France. On a déjà parlé de son voyage sur le Mississipi, en 1673, & de la Relation qu'il en a publiée. Comme

il mourut ici après avoir dit la Messe, & que l'opinion de sa vertu étoit déjà bien établie, on l'invoque, dans les dangers où l'on se trouve quelquefois sur le Lac Michigan.

(14) C'est le nom que les Sauvages donnent aux Jésuites ; comme ils nomment les Prêtres séculiers *Collets blancs*, & les Récollets *Robbes grises*.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Rivière de Saint
Joseph.

Ses propriétés,
& simples du
Pais.

Ginseng qui
s'y trouve.

Deux routes
qui conduisent
aux Illinois.

bordé de Pins rouges & blancs, dont les derniers, qui ont l'écorce pins rude, mais le bois meilleur, donnent une gomme assez fine; au lieu que des autres on ne tire que du brai, dont on fait de très bon godron. Le 6, après avoir passé devant la Rivière noire & s'être reposé au bord de son Lac, l'Observateur entra dans celle de Saint Joseph.

Il lui donne plus de cent lieues de cours. Sa source, dit-il, n'est pas loin du Lac Erié. Elle est navigable pendant quatre-vingt lieues. On la remonte environ vingt-cinq, pour se rendre au Fort François; & dans cet espace, on ne découvre que d'excellentes Terres, couvertes d'arbres d'une prodigieuse hauteur, sous lesquels il croit en quelques endroits quantité de très beau Capillaire. Avec sa fertilité, cette Rivière est si commode pour le Commerce de toutes les parties du Canada, qu'elle a toujours été fréquentée des Sauvages. Les Mascoutins y avoient un Établissement; mais ils sont retournés dans leur Pais, qu'on représente encore plus beau. Les Poutouztamis & les Miamis y ont deux Villages. Ce qu'on nomme le Fort est le logement du Commandant François & de quelques Soldats, qui n'est environné que d'une mauvaise Palissade. Tels sont à-peu-près tous les Forts de cette Contrée, à l'exception de ceux de Chambly & de Cataracouy, qui sont de véritables Fortereses.

La Rivière de Saint Joseph vient du Sud-Est, & se décharge au fond du Lac Michigan. Quoiqu'assez grande, son entrée demande de grandes précautions, parceque dans les Vents d'Ouest, qui y sont fréquens, les lames y ont toute la longueur du Lac; sans compter que les Courans ont grand nombre de Rivières, qui, descendant du côté Oriental, rendent la navigation dangereuse par leur choc avec les vagues. Aussi le Canada n'a-t-il point de Lac où l'on ait compté plus de naufrages.

Il se trouve ici quantité de Simples, entre lesquels on distingue le Ginseng, qui croit en abondance aux bords de la Rivière noire. On fait ce que le P. Laffiteau a publié sur cette Plante, qu'il a nommée *Aureliana Canadensis* (15). Il suffit de remarquer ici que la Rivière noire étant à la même hauteur que la Corée, d'où l'on tire le Ginseng pour l'Empereur de la Chine, la conformité du climat est un grand préjugé en faveur de celui de la Nouvelle France. Sur la Rivière de Saint Joseph, on voit plusieurs arbres singuliers; & les Campagnes qui environnent le Fort sont si couvertes de sassafras, que l'air en est parfumé: mais ce n'est point un grand arbre, tel qu'on l'a représenté à la Caroline; c'est un arbrisseau presque rampant.

L'Observateur s'étoit proposé, non-seulement d'aller jusqu'aux Illinois, qui sont compris à présent, comme on l'a déjà fait remarquer, dans le Gouvernement de la Louisiane, mais encore de descendre le grand Fleuve de Mississipi jusqu'à la Nouvelle Orleans. Suivons-le dans cette belle route, qui fait le lien des deux Colonies Françaises. Du Fort de Saint Joseph, il avoit à choisir, entre deux chemins: l'un, de retourner au Lac Michigan, d'en côtoier toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Rivière de Chicagou, d'où l'on passe, après l'avoir remontée cinq ou six

(15) Voyez, ci-dessous, l'article d'Histoire Naturelle.

lieues, dans celle des Illinois par deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieue. Mais, dans la saison où l'on étoit, le Chicagou n'ayant point assez d'eau pour les Canots, il fallut se déterminer pour la seconde route, qui est moins agréable, mais plus sûre. Il partit de Saint Joseph, le 16 de Septembre, en remontant la Riviere de ce nom. Six lieues au-dessus du Fort, on le fit débarquer sur la rive droite. Il marcha l'espace de cinq quarts de lieue, d'abord en côtoiant la Riviere, ensuite au travers d'une Prairie immense, & semée de petits Bois que les François ont nommée la Prairie de la Tête de Bœuf, après y avoir trouvé une de ces Têtes, d'une monstrueuse grosseur. Il campa dans un très beau lieu, qu'on appelle le Fort du Renard, parceque la Nation des Renards, c'est-à-dire des Outagamis y avoit autrefois un Village, fortifié à la maniere de ces Sauvages. Le lendemain il fit encore une lieue dans la Prairie, entre des Mares d'eau de différentes grandeurs, qui sont les sources d'une Riviere nommée *Theakiki*, & par corruption *Kiakiki*. *Theak* signifie Loup; & les Mahingans, qu'on appelle aussi les Loups, se sont autrefois réfugiés sur cette Riviere. Le Canot, qu'on avoit porté jusqu'ici, fut mis sur une des sources; & les jours suivans, on vogua du matin au soir, avec la faveur du Courant, qui est assez fort, & quelquefois avec celle d'un bon vent. Déjà la gelée commençoit à se faire sentir; ce qui doit paroître surprenant par les quarante-un degrés quarante minutes de hauteur, où l'on se trouvoit. Les détours de la Riviere faisoient faire beaucoup de chemin; mais on avançoit si peu, qu'après avoir fait dix ou douze lieues, on étoit encore à la vue du dernier campement. Cependant elle prend peu à peu un cours plus droit; & ses bords deviennent fort agréables à cinquante lieues de sa source. Jusqu'alors elle est étroite, & bordée d'arbres qui ont leurs racines dans l'eau; mais ensuite, elle forme un petit Lac, environné de Prairies à perte de vue, où les Bœufs Sauvages se font voir en troupeaux de deux ou trois cens. Le seul mal est que le *Theakiki* perd de sa profondeur, à mesure qu'il s'étend en largeur; ce qui obligea de marcher à pié pour décharger le Canot, au risque d'être surpris par des Partis de Souffious & d'Outagamis, attirés par le voisinage des Illinois, leurs plus mortels Ennemis, & qui ne sont pas plus de quarier aux Européens qu'ils rencontrent sur leur route. On est d'autant plus surpris de voir si peu d'eau dans le *Theakiki*, qu'il reçoit plusieurs Rivières.

Riviere de
Theakiki.

Le 27, en arrivant à la *Fourche*, nom que les Canadiens donnent à la jonction du *Theakiki* & de la Riviere des Illinois, l'Observateur fut encore plus étonné que cette Riviere, après avoir déjà fait un cours de soixante lieues, soit si foible ici, qu'un Bœuf, auquel il la vit traverser, n'avoit pas de l'eau jusqu'à mi-jambes. Cependant celle de *Theakiki*, qui amene les eaux de cent lieues, & qui les roule majestueusement, perd ici son nom; apparemment parceque les Illinois, autrefois établis en plusieurs endroits de l'une ou de l'autre, lui ont donné le leur. Après sa jonction, elle devient encore plus belle; & le Pais qu'elle arrose est aussi d'une beauté singuliere: mais ce n'est que douze ou quinze lieues au-dessous de la *Fourche*, que sa profondeur répond à sa largeur, quoique dans cet in-

La Fourche, jon-
ction du *Theaki-*
ki & de la Rivie-
re des Illinois.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Hauteur des
herbes.

Le Rocher,
Fort & Villages
des Illinois.

Sa description.

Supplice des Na-
tions méridiona-
les.

Où l'on voit les
premiers Perro-
quets.

tervalle elle reçoit plusieurs Rivières. La plus grande se nomme Pitti-
coui, & vient du Pais des Mascoutins. Un Rapide, qui coupe son em-
bouchure, a reçu le nom de *la Charbonniere*, parceque les environs sont
remplis de charbon de terre. On ne voit, sur cette route, que d'immenses
Prairies, semées de petits Bouquets de Bois, qu'on y croiroit plantés
à la main : les Herbes y sont si hautes, qu'un homme y disparoit ; mais
on y rencontre de toutes parts des sentiers battus, qui sont le passage des
Troupeaux de Bœufs, de Cerfs & de Chevreuils. Une lieue au-dessous
de la Charbonniere, on découvre, sur la droite, un Rocher de forme ronde,
& fort élevé, dont le sommet est en terrasse. Il se nomme le Fort des Mia-
mis, parceque ces Indiens y avoient autrefois un Village. Une autre lieue
plus loin, sur la gauche, on en voit un de même figure, qu'on appelle
simplement le Rocher : c'est la face d'une hauteur escarpée, qui regne
l'espace de deux cens pas, & toujours sur le bord de la Rivière. On
y apperçoit encore quelques restes de Palissades, d'un ancien retranche-
ment des Illinois. Leur Village est au pié de ce Roc, dans une Ile, sui-
vie de plusieurs autres, & toutes d'une fertilité merveilleuse, qui sépa-
rent en cet endroit la Rivière en deux Canaux assez larges. Faisons parler
un moment l'Observateur. » J'y débarquai le 29, vers quatre heures du
» soir, & j'y rencontrai quelques François, qui faisoient la Traite avec
» les Sauvages. A peine fus-je au rivage, que je reçus les civilités du Chef
» de la Bourgade, Indien d'environ quarante ans, bien fait, doux, d'une
» physionomie aimable, & dont les François me parlerent avec éloge. Je
» montai ensuite sur le Rocher par un chemin assez aisé, mais extrême-
» ment étroit. Je trouvai une terrasse fort unie, d'une grande étendue,
» où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vingt hommes, qui
» n'y manqueroient pas de provisions, surtout d'eau, car on n'en peut ti-
» rer que de la Rivière. La pluie, & plus encore un spectacle qui me fit
» horreur, m'empêcherent de faire le tour de ce Poste, d'où je comptois
» de découvrir une vaste étendue de Pais : j'apperçus, à l'extrémité du
» Village, deux corps, brûlés peu de jours auparavant à la maniere de
» ces Nations méridionales, c'est-à-dire morts de la violence du feu qu'on
» applique à toutes les parties du corps, & livrés aux Bêtes de proie, suivant
» l'usage, dans la posture qu'on leur fait prendre pour l'exécution. Ce sont
» deux Poteaux, plantés en terre, avec deux traverses qu'on y attache,
» l'une à deux piés de terre, l'autre six ou sept piés plus haut : on fait
» monter le Patient sur la premiere, à laquelle on lui lie les piés, à
» quelque distance l'un de l'autre ; on lui lie les mains aux angles de la
» seconde, & c'est dans cette situation qu'on le brûle.

Après s'être arrêté vingt-quatre heures au premier Village des Illinois,
l'Observateur passa le dernier endroit de la Rivière, où l'on ait besoin
de recourir à Portage, & ne lui trouva plus qu'une largeur & une pro-
fondeur ; qui l'égalent, dit-il, à la plupart des grands Fleuves de l'Europe.
Le même jour, il vit pour la premiere fois des Perroquets : c'étoient
des Traîneurs, qui se rendoient sur le Mississipi, où l'on'en trouve dans
toutes les saisons ; au lieu que le Theakiki n'en a que pendant l'Été.
Les deux jours suivans, on eut à traverser un Pais charmant ; & le ;

d'Octobre, on arriva dans un second Village d'Illinois, à quinze lieues du premier. Il est fort agréablement situé au fond du Lac de *Pimiteouy*, nom d'un endroit de la Riviere, où elle s'élargit d'une lieue dans l'espace de trois. Quelques François Canadiens, qui se trouverent encore ici, causerent beaucoup d'embarras à l'Observateur, en lui apprenant qu'il étoit entre quatre Partis ennemis, & qu'il n'y avoit pas plus de sûreté à continuer sa route qu'à retourner sur ses pas. Ses affaires ne lui permettoient point de passer l'Hiver chez les Illinois. Enfin deux des Canadiens s'offrirent à grossir son escorte, & ce secours fortifia son courage. Il reprit sa navigation, le 5 d'Octobre. On compte soixante-dix lieues de *Pimiteouy* au Fleuve *Mississipi*. Depuis le premier Village Illinois, qui est par les quarante-un degrés, la Riviere coule à l'Ouest, en prenant du Sud; mais elle fait plusieurs circuits. D'espace en espace, on y rencontre des Iles, & quelques-unes assez grandes. Les bords sont si bas en divers endroits, qu'au Printems elle inonde la plupart des Prairies qu'elle traverse. On assure qu'elle est par tout fort poissonneuse; mais des Voyageurs, pressés par leur crainte, pensent peu à la pêche. Il est plus facile de tuer un Bœuf ou un Chevreuil; & sur cette route on a toujours à choisir.

Le 6, à la vue de quantité de Bœufs, qui traversoient la Riviere avec beaucoup de précipitation, l'Observateur, ne doutant point qu'ils ne fussent chassés par quelques Sauvages Ennemis, crut devoir renoncer au sommeil, pour employer toute la nuit à s'éloigner. Le lendemain, il passa devant le *Saguimon*, grande Riviere qui descend du Sud. Cinq ou six lieues plus loin, il en laissa du même côté une plus petite, qu'on appelle la Riviere des *Macopines*: c'est le nom d'une grosse racine, qui est un poison pour ceux qui la mangent crue, mais qui étant cuite au feu pendant plusieurs jours devient un bon aliment. Entre ces deux Rivières, à distance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui est précisément la moitié du chemin entre *Pimiteouy* & le Fleuve; & lorsqu'on a passé la Riviere des *Macopines*, on n'est pas long-tems sans appercevoir les bords du Fleuve, qui sont extrêmement élevés, mais il reste encore plus de vingt-quatre heures de navigation avant que d'y entrer, parcequ'ici la Riviere des Illinois varie depuis l'Ouest jusqu'au Sud par l'Est. Il semble, suivant l'expression de l'Observateur, que fâchée de rendre à d'autres eaux le tribut des siennes, elle cherche à retourner vers sa source. Son embouchure dans le *Mississipi* est à l'Est-Sud-Est.

Mais suspendons un peu la suite de ce récit, en faveur d'un Voyage du Baron de la Hontan sur la Riviere longue; expédition célèbre, qui s'est comme sauvée du décri, où l'on a fait remarquer que ce Voyageur est tombé. En effet, sa fidélité paroît garantie par autant de Témoins qu'il avoit de François à sa suite; & cette partie de ses Relations est d'autant plus curieuse, que personne, avant lui, n'avoit pénétré si loin à l'Ouest, dans l'intérieur du Continent.

Il partit de la Baie des Puans le 16 d'Octobre 1688, à la tête de sa Compagnie, avec dix Sauvages Outagamis, qui savoient les Langues des Pais qu'il avoit à traverser. Un Portage le fit arriver le soir à la Riviere

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Second Voyage
des Illinois.

Cours de leur
Riviere.

VOYAGE DU
BARON DE LA
HONTAN SUR
LA RIVIERE
LONGUE.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

de *Ouiscoufinc*, qui n'est éloignée que d'environ trois quarts de lieue de cette Baie. Delà, il n'eut besoin que de quatre jours, pour descendre, par une navigation paisible, à l'embouchure de l'*Ouiscoufinc*, dans le Fleuve de *Mississipi*; & sept autres jours le firent arriver à l'entrée de la Riviere longue. C'est lui qu'il faut faire parler, avec un peu de changement dans son style (16).

Le 3 de Novembre, nous étant engagés dans l'embouchure de cette Riviere, qui forme une espece de Lac rempli de joncs, nous trouvâmes, dans le milieu, un petit chenal, que nous suivîmes jusqu'à la nuit. Après l'avoir passée à dormir dans nos Canots, je demandai le matin à mes dix *Outagamis* si cette navigation parmi les joncs dureroit long-tems? ils me répondirent qu'ils n'avoient jamais été qu'en Canot à l'entrée de cette Riviere, mais que vingt lieues plus loin ses bords n'étoient que des Bois & des Prairies. Il ne fallut pas aller si loin, car le jour suivant, à dix heures du matin, nous trouvâmes la Riviere assez étroite, & ses rivages garnis de Bois de haute-futaie; & naviguant le reste du jour, nous vîmes quelques Prairies d'espace en espace. Le même soir, nous cabanâmes sur une pointe de terre, pour faire cuire nos viandes boucanées. Le 5, nous nous arrêtâmes à la premiere Ile qui se présenta: elle n'avoit ni Hommes, ni Bêtes; & comme il étoit un peu tard pour avancer, nous y passâmes la nuit. Quelques Poissons, que je fis pêcher, sentoient la vase. Le 6, à la faveur d'un petit vent frais, nous allâmes cabaner, douze lieues plus loin, dans une autre Ile. La navigation de cette journée fut fort prompte, malgré le grand calme de cette Riviere, que je crois la moins rapide qu'il y ait au monde. Le 7, nous fumes portés par le même vent dans une troisieme Ile, à dix ou douze lieues de celle que nous avions quittée, & nos Sauvages y tuerent trente ou quarante Faisans. Le 8, des côteaux, revêtus de Sapins, ne nous permettant plus de tirer avantage du vent, il fallut reprendre l'Aviron; & vers deux heures après midi, nous découvrîmes de grandes Prairies sur la gauche, avec quelques cabanes, à un quart de lieue de la Riviere. Aussi-tôt les Sauvages sauterent à terre avec dix de mes Soldats. Ils allerent droit aux Cabanes, où ils trouverent environ soixante Chasseurs, qui, les aiant attendus, l'arc & la fleche en main, mirent bas les armes après avoir reconnu les cris des *Outagamis*. Ils firent présent à mes Soldats de quelques Cerfs qu'ils avoient tués dans ce lieu, & les aiderent même à transporter cette viande aux Canots. C'étoient des *Eokoros*, avec lesquels les *Outagamis* étoient en paix depuis vingt ans, & qui avoient quitté leurs Villages pour leur chasse annuelle. Par politique, plus que par reconnoissance, je leur donnai du Tabac, des Courteaux & des Aiguilles, qu'ils ne se lassoient point d'admirer. Ils se hâterent de retourner à leurs Villages; & le lendemain au soir, nous vîmes paroître, sur le bord de la Riviere, plus de deux mille de ces Sauvages, qui se mirent à danser. Nos *Outagamis* descendirent, & firent embarquer dans nos Canots quelques-uns des principaux, qui ramerent devant nous jusqu'au premier Village, où nous n'arrivâmes qu'à minuit. Je cabanai

sur une Pointe de terre , à un quart de lieue de là , près d'une petite Riviere. Quoique ces Sauvages nous pressassent beaucoup de loger dans leurs Cabanes , je n'accordai la permission d'y aller qu'aux Outagamis , & à quatre Outaouas qui m'avoient suivi ; mais , le lendemain , je visitai les Chefs de la Nation , en leur présentant des Couteaux , des Cizeaux , des Aiguilles & du Tabac : ils me dirent qu'ils étoient ravis de me voir dans leur País , parcequ'ils avoient entendu parler avantageusement des François , par d'autres Nations.

Le 12 , je partis avec une escorte de cinq ou six cens Hommes , que je fus surpris de voir marcher par terre à côté de nos Canots , sans leur avoir demandé ce service. Après avoir laissé à droite un Village de la même Nation , je pris le parti d'en passer plusieurs autres sans m'arrêter , excepté le soir pour cabaner , ou pour faire quelques présens aux Chefs. Ils me donnerent plus de blé d'Inde & de viandes boucanées , que je n'en desirois. Enfin , je poussai jusqu'au dernier Village , où je m'étois proposé de prendre Langue. A mon arrivée , le grand Chef , qui étoit un vénérable Vieillard , envoya des Chasseurs en Campagne , pour nous faire bonne chere. Il me dit que soixante lieues plus loin , je trouverois la Nation des *Essanapes* , avec laquelle les *Eokoros* étoient en guerre ; qu'il ne pouvoit par conséquent m'offrir une escorte jusqu'à leur País , mais qu'il me livreroit six Esclaves de cette Nation , dont je pourrois tirer quelque service ; & que je n'avois à craindre , en continuant de remonter la Riviere , que les surprises de nuit. Il ajouta que sa propre Nation n'avoit plus que vingt mille Guerriers en douze Villages , & qu'elle avoit été beaucoup plus nombreuse avant la guerre qu'elle avoit eue , tout-à-la-fois , avec les *Nodouessis* , les *Panimohas* & les *Essanapes*. Les *Eokoros* sont des Peuples assez civils. Leurs Cabanes sont longues & rondes par le haut , à-peu-près comme celles des Sauvages du Canada , mais composées de roseaux & de joncs entrelassés , & plâtrées de terre grasse : ils adorent le Soleil , la Lune & les Etoiles. Les deux Sexes vont nus , à l'exception du milieu du corps. On remarque , dans leurs Villages , quelque sorte d'ordre & de subordination ; ils sont fortifiés de branches d'arbres & de fascines.

Nous partîmes du dernier , le 21 , à la pointe du jour ; & le soir , nous descendîmes dans une Ile couverte de pierres & de gravier , après en avoir passé une où je ne voulus pas m'arrêter , pour ne pas perdre l'occasion d'un vent favorable. Il continua le lendemain ; & sur la foi des six *Essanapés* , qui m'assurèrent que la Riviere n'avoit ni bancs ni sable , nous fîmes voile , non-seulement tout le jour ; mais pendant la nuit suivante. Le 23 , nous descendîmes sur la rive droite , qui étoit couverte de Bois , & nos Sauvages y entrèrent pour chasser ; mais ils n'y trouverent que de petits Oiseaux. Le vent aiant cessé tout-d'un-coup , il fallut avoir recours aux avirons. Deux lieues plus haut , mes *Essanapes* m'avertirent que nous y trouverions quantité de Lievres. Ils ne me trompoient point ; mais les Bois étoient d'une épaisseur , qui nous obligea d'y mettre le feu en plusieurs endroits , pour forcer ces Animaux d'en sortir. Après la chasse , mes Soldats firent un si bon festin de leur Gibier , qu'étant tombés dans un profond sommeil , j'eus beaucoup de peine à les réveiller , sur une fausse al-

larme qui nous fut donnée par une troupe de Loups. Le 24, nous étant embarqués à dix heures, nous ne pûmes faire plus de douze lieues en deux jours, parceque nos Sauvages voulurent marcher le long de la Riviere avec leurs fusils, pour tuer des Oies & des Canards. Nos Cabanes furent dressées le 26, sur la droite, à l'embouchure d'une petite Riviere, d'où les six Essanapés m'assurèrent qu'il ne restoit que seize ou dix-huit lieues jusqu'à leur premier Village. Je fis partir deux de ces Esclaves, pour y aller annoncer notre arrivée. Le 26, nous ramâmes de toutes nos forces, dans l'espérance d'y arriver le même jour : mais nous fûmes arrêtés par quantité de bois flottans, qui nous obligèrent de coucher dans nos Canots. Enfin, le 27, nous nous approchâmes du Village, après avoir arboré le grand Calumet (*) de paix à la proue de nos Canots.

Aussi-tôt que nous parûmes, trois ou quatre cens Essanapés vinrent au-devant de nous ; & dansant sur le bord de la Riviere, ils nous inviterent à descendre. Lorsqu'ils nous virent proche de la rive, ils voulurent entrer dans nos Canots ; mais je leur fis dire, par les quatre Esclaves de leur Nation, qui étoient autour de moi, que cette liberté me déplaisoit, & sur-le-champ ils se retirèrent. Ensuite je descendis, avec mes Outagamis & mes Outaouas, suivi de vingt Soldats ; & je donnai ordre à mes Sergens d'établir des sentinelles, lorsque le reste de ma Troupe seroit débarquée. A peine eus-je touché au rivage, que tous les Essanapés se prosternerent devant moi, les mains sur le front ; & ce qui me surprit beaucoup plus, je me vis enlever, moi & tous ceux qui m'accompagnoient, par une multitude de ces Barbares, qui nous transporterent, en un instant, jusqu'à la porte de leur Village, avec des cris de joie qui m'étourdissoient. Ils nous remirent à terre dans ce lieu, pour attendre leur Chef, qui sortit bien-tôt avec cinq ou six cens hommes, armés d'arcs & de fleches. Nos Outagamis me dirent alors que ces Peuples étoient des insolens, de venir recevoir des Etrangers avec leurs armes, & leurs crierent de jeter leurs arcs & leurs fleches : mais les deux Essanapés, que j'avois envoies le jour précédent, s'approcherent de moi, me firent entendre que c'étoit l'usage de leur Nation, & me prièrent de n'en prendre aucune défiance. Cependant les Outagamis, obstinés, me pressoient déjà de retourner aux Canots, lorsque le Chef & sa Troupe se déterminèrent à quitter leurs armes. Je ne fis plus de difficulté d'aller vers eux, & nous entrâmes dans le Village avec nos fusils, que ces Barbares ne se lassèrent point d'admirer. Ils ne connoissoient ces terribles Instrumens, que par des récits fort imparfaits. Le Chef, qui étoit un homme de cinquante ans, nous conduisit dans une grande Cabane. Lorsque j'y fus entré avec mes vingt Soldats, on refusa d'y admettre les Outagamis, sous prétexte qu'ayant voulu susciter la guerre, en faisant naître une querelle entre les Essanapés & moi, ils ne méritoient pas d'entrer dans la Cabane de Paix. Je ne laissai pas de faire ouvrir la porte par mes Gens, en criant aux Outagamis de ne maltraiter personne : mais au lieu d'entrer, ils me presserent de retourner sur-le-champ à nos Canots, & je suivis leur conseil. Mais j'emmenai quatre des Essanapés, que j'avois reçus du Chef des Eokoros, pour me

(*) Voyez, ci-dessous, les Mœurs & Usages.

servir de Guides vers les autres Villages de sa Nation. Nous ne fûmes pas plutôt embarqués que les deux autres, parurent dans une Pirogue, avec cinquante hommes, & nous annoncèrent, dans leurs termes, que leur Chef nous barroit la Riviere; à quoi les Outagamis répondirent fierement qu'il falloit donc qu'il y transportât une Montagne. Je défendis que la dispute fût poussée plus loin; & quoiqu'il fût assez tard, nous nous avançâmes vers le second Village, dont nous n'étions qu'à trois lieues.

Pendant le Voïage, j'avois tiré, de mes six Esclaves, des informations sur leur Pais, & particulièrement sur leur principal Village. Ils m'avoient appris que cette Capitale champêtre étoit située au bord d'une espece de Lac. Ainsi, sans m'arrêter à toutes les autres Habitations, où je n'avois fait que perdre mon tems & mon tabac, je résolus d'aller droit au Village principal, pour y faire mes plaintes au grand Chef. En effet, nous y arrivâmes le 3 de Novembre, & nous y fûmes reçus avec beaucoup d'humanité. Nos Outagamis se plainquirent de l'affront qu'ils avoient essuïé. Le grand Chef, déjà informé de cette aventure, répondit qu'ils devoient avoir enlevé l'Auteur du desordre, & l'avoir amené avec eux. Dans l'espace de cinquante lieues, qu'on compte du premier Village au principal, nous avons été suivis d'une multitude d'Essanapes, qui nous avoient paru fort sociables. Mes gens aiant dressé leurs Cabanes à quelque distance du Village, je me rendis, avec douze Soldats, les Outagamis & les Outaouas, à la Cabane du grand Chef. Les quatre Esclaves, dont je me fis accompagner aussi, passerent une demie heure entiere à se prosterner devant lui. Je lui fis un present de tabac, de couteaux, d'aiguilles, de ciseaux, de deux batte-feux avec des pierres à fusil, d'hameçons, & d'un beau sabre. Il parut charmé de ces bagatelles, auxquelles il n'avoit jamais rien vu de semblable; & sa reconnoissance, beaucoup plus solide, éclara aussi-tôt par l'ordre qu'il donna de rassembler des pois, des fèves, des Cerfs, des Chevreuils, des Oies & des Canards, qui furent portés en profusion dans mon Camp.

Il me dit que puisque j'étois résolu de pénétrer plus loin, il me donneroit deux ou trois cens hommes, pour m'escorter jusqu'au Pais des *Gnacfitares*; que ces Peuples étoient d'honnêtes gens, liés d'intérêt avec sa Nation contre celle des *Moxenleks*, qu'il reconnoissoit pour des Ennemis fort belliqueux, dont les moindres armées étoient de vingt mille hommes; que, pour se garantir de leurs insultes, les Gnacfitares & les Essanapés avoient fait une alliance qui duroit depuis vingt-six ans; & que la même raison avoit réduit les Gnacfitares à se réfugier dans des Iles, seule retraite qu'ils eussent trouvée contre des Voisins si terribles. J'acceptai son escorte; & je lui demandai quatre Pirogues, qu'il m'accorda de fort bonne grace. Il me laissa même le choix entre cinquante. Aussi-tôt je fis doler les Pirogues par mes Charpentiers, qui les rendirent de la moitié plus minces & plus legeres. Ces hommes simples ne pouvoient concevoir l'effet de la hache: ils s'écrioient d'admiration à chaque coup; & nous ne pouvions les arracher de ce spectacle, en tirant même des coups de pistolets, quoique l'un fût aussi nouveau pour eux que l'autre. Lorsque les Pirogues se trouverent prêtes, j'abandonnai mes Canots au grand Chef, en le priant de ne pas permettre qu'on y touchât: il me le promit, & sa pa-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

role fut observée fidèlement. Plus je montois la Riviere, plus je trouvois de raison & de douceur aux Sauvages. Ce dernier Village surpasse tous les autres en grandeur. C'est la résidence constante du grand Chef. Sa Cabane est bâtie vers la Côte du Lac, dans un quartier séparé, mais environnée de cinquante autres, où tous ses Parens sont rassemblés. Lorsqu'il marche, on sème des feuilles d'arbres sur son chemin. Il est ordinairement porté par six Esclaves. Son habit roial n'est pas plus majestueux que celui du Chef des Eokoros; il est toujours nu, à l'exception des parties inférieures, qui sont couvertes, devant & derriere, d'une grande écharpe de toile d'écorce d'arbre. Son Village mériterait le nom de Ville, par sa grandeur; mais les Maisons n'en sont pas différentes de celles des Eokoros. La veille de mon départ, étant à m'y promener, je vis courir, avec un extrême empressement, trente ou quarante Femmes. Ce spectacle m'ayant paru singulier, j'en demandai l'explication à mes quatre Esclaves, qui étoient mes seuls interpretes dans cette Terre inconnue. Ils m'apprirent que c'étoient de jeunes Mariées, qui alloient recevoir l'ame d'un Vieillard expirant. J'en conclus que ces Peuples étoient Pythagoriciens; & je demandai pourquoi ils mangeoient des Animaux & des Oiseaux, où leurs ames pouvoient être transférées? On me répondit que la Métempsychose étoit bornée à chaque espece, c'est-à-dire que l'ame d'un Homme n'entroit jamais dans le Corps d'une Bête. Je partis de ce Village le 4 de Décembre; & le grand Chef ne fit pas difficulté de me laisser mes quatre Esclaves. Ici finit l'autorité du calumet de Paix. Les Gnacitares ne connoissoient point ce symbole d'alliance & d'amitié.

Le premier jour, une grande quantité de joncs, qui couvre le Lac, nous permit, à peine, de faire six ou sept lieues: mais nous en fîmes vingt, les deux jours suivans. Le quatrième, un vent d'Ouest-Nord-Ouest nous surprit avec tant de violence, que nous ayant jettés sur la rive, nous y passâmes deux jours sur un fond sablonneux, dont la stérilité nous exposoit à mourir de faim & de froid. Il ne s'y trouvoit point un morceau de bois, pour faire cuire les viandes & pour nous chauffer. Tout le Pays d'alentour n'offroit que des Prairies à perte de vue, ou plutôt des marais de vase, couverts de roseaux. Enfin nous nous remîmes en état de voguer, jusqu'au-dessous d'une petite Ile, où nous pêchâmes quantité de Truites. Six jours de navigation nous firent arriver, le 1, à la pointe d'une autre Ile. Je n'avois pas voulu m'arrêter à plusieurs Villages, devant lesquels nous avions passé pendant la dernière nuit; mais, le froid commençant à devenir fort vif, je détachai ici mes Essanapés, pour aller porter la nouvelle de notre arrivée au premier qui se trouveroit sur la route. Ils revinrent, fort alarmés de la réponse du Chef des Gnacitares, qui, nous prenant pour des Espagnols, leur avoit fait un crime de nous avoir introduits dans le Pays. La prudence ne nous permettoit point d'avancer sans précaution. Après avoir fait assurer le Chef qu'il se trompoit dans l'opinion qu'il avoit de nous, & lui avoir offert tous les éclaircissemens qu'il pouvoit désirer, je fis dresser les Cabanes dans une Ile voisine de la sienne, pour attendre ses résolutions. Nous n'y manquâmes de rien; mais j'eus le tems de m'y ennuyer.

Les Gnacitaires, tremblans pour leur fureté, envoierent des Courriers à plus de soixante lieues, chez des Peuples méridionaux qui connoissoient les Espagnols du nouveau Mexique, & les firent prier de venir examiner nos habits, notre air & notre langage. La distance ne les rebuta point. Ils entreprirent gaiement un voyage, dont l'objet leur parut important. On me les amena. Après avoir considéré nos habits, nos épées, nos fusils, notre air, notre teint, & nous avoir entendus parler, ils reconnurent que nous n'étions pas Espagnols. D'autres explications que je leur donnai, du sujet de mon voyage, de la guerre que nous faisons aux Espagnols mêmes, & du País que nous habitions vers l'Orient, aiant achevé de les persuader, les Gnacitaires me prièrent alors d'aller camper dans leur Ile, & m'apportèrent une provision de grains du País, qui ressemblent fort à nos lentilles.

Je ne fis pas difficulté de passer dans leur Ile, avec six Soldats bien armés & mes Sauvages; mais comme il geloit fortement, depuis dix jours, il fallut couper les glaces en plusieurs endroits. On me fit débarquer à deux lieues d'un Village, où je me rendis ensuite par terre. Ces Sauvages étoient les plus polis, que j'eusse vus dans le Nouveau Monde; la figure de leur Chef suffisoit pour le faire distinguer. Il regne sur tous les Villages des Iles. La sienne avoit de grands Parcs; remplis de Bœufs sauvages, pour la nourriture des Habitans. Je passai deux heures avec ce grand Chef, & notre entretien roula presque entièrement sur les Espagnols du Nouveau Mexique, qui n'étoient éloignés, me dit-il, de son País, que de quatre-vingt *razous*. Chaque *razou* fait trois lieues. Il me pria d'accepter une grande cabane, qu'il avoit fait préparer pour moi, & sa première civilité fut de faire venir quantité de Filles, dont il m'offrit le choix. J'en fus peu tenté; & je lui fis dire, par mes Guides, que les Soldats de mon détachement m'attendoient à l'heure que je leur avois marquée. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre. Cette aventure m'arriva le 7 de Janvier.

Deux jours après, je reçus la visite du Chef; il étoit accompagné de quatre cens des siens, & de quatre Mozenleks, Prisonniers de guerre. J'avois vu ces Etrangers dans la grande Ile, & j'y avois fait peu d'attention; mais en les observant de près, je les pris, à mon tour, pour des Espagnols. Ils étoient vêtus: ils portoient une barbe touffue, & les cheveux jusqu'au dessous de l'oreille; ils avoient le teint fort bazané; enfin leur abord civil & soumis, leur air posé, & leurs manieres engageantes, me firent juger que ce ne pouvoit être des Sauvages. Je me trompois néanmoins. Voici ce que j'appris de leur País, par mes Guides, & par une description géographique que les Gnacitaires me firent, en forme de carte, sur une peau de Cerf.

Leurs Villages sont situés sur le bord d'une Riviere, qui tire sa source d'une chaîne de Montagnes, où la Riviere longue se forme aussi d'un grand nombre de Ruisseaux. Les Gnacitaires, qui se servent de Pirogues pour leurs chasses, suivent ordinairement leur route jusqu'à la jonction de deux Rivières. Leurs Vallées sont remplies de Bœufs pendant tout l'Été, & cette chasse donne souvent naissance à de cruelles guerres. Pour peu

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

que les différentes Nations avancent sur leur terrain mutuel, c'est un sujet de carnage. Les Montagnes ont six lieues de largeur, & sont si hautes qu'elles ne peuvent être traversées que par de grands détours. Elles n'ont, pour Habitans, que des Ours & d'autres Bêtes féroces. La Nation des Mozenleks est nombreuse & puissante. Les quatre Sauvages de ce nom ne se firent pas presser, pour nous donner quelque connoissance de leur País. Ils me dirent qu'à cent cinquante lieues, une grande Riviere, qui est la principale de cette Contrée, se déchargeoit dans un vaste Lac d'eau salée, d'environ trois cens lieues de circuit, dont l'embouchure n'en a que deux au plus; qu'au bas de cette Riviere, on trouvoit six belles Villes, ceintes d'un mur de pierre, & que les Maisons y étoient sans toit, c'est-à-dire en maniere de plate-forme; qu'au tour du Lac, il y avoit plus de cent autres Villes, de différentes grandeurs, & qu'on navigeoit sur cette espece de Mer avec des Bateaux d'une forme extraordinaire; que les Habitans du País faisoient des étoffes, des haches de cuivre, & d'autres Ouvrages, dont mes Interpretes ne purent me donner une juste idée; que le Gouvernement de ces Peuples étoit despotique, c'est-à-dire entre les mains d'un grand Chef sous lequel tous ses Sujets tremblent; qu'ils se nommoient les *Tahuglanks*, & qu'ils étoient aussi nombreux que les feuilles des arbres. Ils ajoutèrent que les Mozenleks conduisoient souvent dans les Villes des *Tahuglanks* un grand nombre de petits Veaux, qu'ils prenoient dans les Montagnes, & dont les *Tahuglanks* faisoient différens usages; qu'ils en mangeoient la chair, qu'ils les dressoient au travail des terres, & que de leurs peaux ils faisoient des vêtemens & des bottes. Ces quatre Mozenleks racontèrent aussi qu'ils avoient été faits Prisonniers par les *Gnacitaires*, dans une guerre qui duroit depuis dix ans; mais qu'ils espéroient d'en voir la fin, & de retourner dans leur País par des échanges. Ils vanterent beaucoup le caractère de leur Nation, surtout en comparaison des *Gnacitaires*, dont ils méprisoient la grossiereté. En effet, quoique je les aie représentés comme les plus civils des Sauvages de ma connoissance, ils n'approchoient point des quatre Mozenleks, à qui je trouvais tant de raison & de politesse, que je croïois voir des Européens. L'un d'eux avoit, au cou, une plaque de cuivre, tirant sur le rouge, qu'il ne fit pas difficulté de me donner. Je la fis fondre, aux Illinois, par un François qui avoit quelque connoissance des métaux; mais la matiere en devint plus pesante & la couleur plus foncée. En me la donnant, le Mozenlek dit que les *Tahuglanks*, dont il tenoit cette espece de médaille, en étoient les Artisans; que ces Peuples portoient la barbe longue de deux doigts; que leurs robes descendoient jusqu'aux genoux; qu'ils étoient coiffés d'un bonnet pointu; qu'ils avoient sans cesse un long bâton, à-peu-près ferré comme les nôtres; qu'ils étoient chaussés d'une bottine qui leur montoit aux genoux; que leurs Femmes ne se montroient point; enfin que malgré leur humeur belliqueuse, qui les tenoit continuellement en guerre avec des Nations puissantes, situées au-delà du Lac, ils n'inquiétoient point les Nations foibles, qu'ils rencontroient dans leurs courses, où qui vivoient autour d'eux.

Je ne pus tirer d'autres lumieres, & j'eus même assez de peine à me

procuter ces explications, avec de mauvais Interpretes, que j'entendois mal, & qui le plus souvent ne s'entendoient pas eux-mêmes. Un obstacle, si difficile à surmonter, étouffa la curiosité qui me portoit à pénétrer plus loin. Je me contentai de faire, au quatre Mozenleks, des presens dont ils furent satisfaits. Je m'efforçai inutilement de les engager, par de plus grandes offres, à me suivre en Canada.

Le retour du Baron de la Hontan n'a de curieux, ou d'utile, que la description générale qu'il fait de la Riviere longue. Il partit des Gnacitares le 26 de Janvier, à la faveur d'un dégel; & dès le cinq de Février, il se retrouva dans le Païs des Essanapés. » La Riviere longue, est dit-il, » d'un cours assez calme, excepté depuis le quatorzième Village jusqu'au » quinzième, où son Courant peut être nommé rapide; mais cet espace » n'est que d'environ trois lieues. Elle est si droite, que depuis son em- » bouchure jusqu'au Lac, elle ne serpente presque point. Ses rivages sont » affreux. Son eau même est dégoûtante. Mais on est dédommagé de ces » désagrémens par son utilité, car elle est si navigable, qu'elle peut por- » ter fort loin jusqu'à des Barques de cinquante tonneaux. En partant de » l'île des Gnacitares, je m'étois d'abord approché de la Terre-Ferme, » pour y faire planter un gros & long Poteau, sur lequel j'avois mis une » plaque de plomb qui portoit les Armes de France. Je ne manquai point » d'en faire planter un autre, à l'endroit où la Riviere cesse d'être na- » vigable pour les grandes Barques; & mes Soldats le nommerent *la borne de la Hontan*. J'arrivai, le 2 de Mars, au Fleuve de Mississipi.

Dans le regret que la Hontan rapporta, de n'avoir pû pousser plus loin ses découvertes, il se crut obligé de publier du moins ses réflexions, qu'il donne pour le fruit d'une longue expérience. » Il seroit très facile, » dit-il (17), de pénétrer jusqu'au fond des Païs occidentaux, en s'y pre- » nant bien. Premièrement, au lieu de Canots, il faudroit employer des » Chaloupes d'une construction particulière, qui tirassent peu d'eau, qui » fussent legeres de bois, portatives, & qui, contenant douze ou treize » hommes, avec trente-cinq ou quarante quintaux de pesanteur, résis- » tassent aux vagues des grands Lacs. Le courage, la vigilance & la santé » ne fussent pas pour ces entreprises; il faut bien d'autres talens, qui se » trouvent rarement ensemble. La conduite de trois cens hommes, avec » lesquels on pourroit tenter quelque chose, est fort épineuse. L'indus- » trie & la patience sont également nécessaires pour les contenir. Com- » bien ne s'élève-t'il point de séditions, de querelles & d'autres desor- » dres, parmi des gens qui, dans l'éloignement où ils sont des Villes, se » croient en droit de tout entreprendre? Il s'agit, pour le Commandant, » de dissimuler, & de fermer quelquefois les yeux, de peur d'irriter le » mal. La voie de la douceur est la plus sûre. S'il arrive quelque muti- » nerie, les Officiers subalternes doivent y remédier, en persuadant aux » Séditieux qu'il seroit fâcheux que le Commandant en fût instruit. Celui- » ci doit toujours feindre d'ignorer ce qui se passe; à moins que le mal » n'éclate en sa présence: & s'il est obligé alors de les punir prompte-

Observations &
conseils de la
Hontan, pour les
Découvertes qui
restent à faire
en Amérique.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

ment, la prudence demande que ce soit à la sourdine. On doit tolérer, dans les voïages, mille choses qu'on ne souffriroit point ailleurs : c'est-à-dire qu'un Commandant doit ignorer le commerce des Soldats avec les Femmes Sauvages, les petites querelles qui peuvent naître entr'eux, leurs négligences à faire les gardes, & tout ce qui ne tend point à la désobéissance ni à la révolte. Il doit avoir dans sa Troupe, un Espion bien récompensé, qui l'informe adroitement de ce qui se passe, & trouver des remedes indirects, lorsqu'il se défie des autres voies. Il ne peut employer, par exemple, trop de finesse & de secret pour découvrir un Chef de Cabale; & lorsqu'il en est si bien éclairci, qu'il ne peut lui rester aucun doute, il faut qu'il s'en défasse avec tant d'adresse, qu'on ne sache ce qu'il est devenu.

Au reste il doit leur donner, de tems en tems, du tabac & de l'eau-de-vie, les consulter dans certaines occasions, les fatiguer le moins qu'il est possible, les exciter à se réjouir, à jouer, à danser, & sur-tout les exhorter à vivre en bonne intelligence. Les meilleurs freins, qu'il puisse leur imposer, sont la Religion & l'honneur du nom François. C'est de sa propre bouche que ces exhortations doivent partir. Il faut des hommes de trente à quarante ans; d'un tempéramment sec & d'une humeur paisible, actifs, courageux, accoutumés aux fatigues des voïages. Entre les trois cens Hommes, il doit se trouver des Charpentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs de long, avec tous leurs Outils, des Chasseurs & des Pêcheurs. Il faut des Chirurgiens, avec des rasoirs, des lancettes, des drogues pour les blessures, de l'orviétan & du senné. Tous les Particuliers de la Troupe doivent être munis d'un capot, d'un buffle, & de bottines, pour résister à la fleche. Ils doivent être armés d'un fusil à deux coups, d'un pistolet de même, & d'une épée de bonne longueur. Le Commandant fera provision d'une bonne quantité de peaux de Cerfs, d'Orignaux & de Bœufs, qu'il fera coudre les unes aux autres, pour faire l'enceinte de son camp, avec des picquets à quelque distance entr'eux. Un quarré de trente piés sur chaque face paroît suffisant. Chaque peau aiant cinq piés de hauteur, & près de quatre de largeur, on peut faire deux bandes, de huit peaux chacune, qui sont tendues & levées en un instant. Il faut porter des Canonieres de *Couti*, longues de huit piés sur six de large; deux mou-lins à bras, pour le blé d'Inde; des clous de toute espece, des pics, des pioches, des bèches, des haches, des hameçons, du savon, & du coton propre à faire des chandelles. On sera muni de bonne poudre, d'eau-de-vie, de tabac du Brésil, & des petites merceries qu'on est obligé de présenter aux Sauvages. Le Commandant n'oubliera point de porter un Astrolabe, un demi cerele, plusieurs bouffoles, simples & à variation, une pierre d'Aiman, deux grosses montres de trois pouces de diametre, des pinceaux, des couleurs, du papier à dessein, & d'autres, pour ses Journaux & ses Cartes, pour dessiner les Animaux, les arbres, les plantes, les grains, & tout ce qui mérite sa curiosité. On seroit même d'avis qu'il eût des Trompettes & quelques Violons, autant pour réjouir sa Troupe, que pour causer de l'admiration aux

Sauvages.

» Sauvages. » Avec cet équipage, on assure que tout homme d'esprit & de conduite peut aller, tête levée, dans toutes les parties orientales de l'Amérique.

Mais il est tems de reprendre le cours du Mississipi. Ce fut le 9, à deux heures & demie du soir, que le P. de Charlevoix entra dans ce fameux Fleuve, laissant à droite une grande Prairie, d'où sort une petite Riviere, dont les bords ont des Mines de cuivre. Cette Côte est d'une singuliere beauté; mais, à gauche, on ne découvre que de fort hautes Montagnes, semées de Rochers, entre lesquels il croît quelques cedres. Cependant elles ne forment qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui couvre de fort belles Prairies. Après avoir fait cinq lieues sur le Mississipi, on rencontre l'embouchure du Missouri, qui est Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est. C'est le plus beau confluent du monde : les deux Rivières sont à-peu-près de la même largeur, que l'Observateur juge d'une demie lieue; mais le Missouri est beaucoup plus rapide, & paroît entrer en Conquérant dans le Mississipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches, sans les mêler, jusqu'à l'autre bord : ensuite il lui communique cette couleur, que l'autre ne perd plus, & l'entraîne, avec précipitation, jusqu'à la Mer.

La nuit du 10, on s'arrêta dans un Village des Caoquias & des Tamarouas, deux races d'Illinois, qui s'étoient réunies sous la conduite de deux Prêtres du Séminaire de Quebec. Il est situé sur une petite Riviere, qui vient de l'Est. Le jour suivant, & cinq lieues plus loin, on passa devant la Riviere de Marameg, qu'on laisse à droite, & où quelques François étoient actuellement occupés à chercher des Mines d'argent. Dès l'année 1719, un Fondateur, nommé *Lochon*, chargé des ordres de la Compagnie d'Occident, avoit creusé dans un lieu qu'on lui avoit désigné. Il en avoit tiré une assez grande quantité de Minerai, dont une livre, qu'il avoit été quatre jours à fondre, avoit produit environ deux gros d'argent, qu'il fut même soupçonné d'y avoir mis. Cependant il y étoit retourné quelques mois après; mais renonçant à l'espoir d'une Mine d'argent, il avoit tiré, de deux ou trois milliers de Minerai, quatorze livres de fort mauvais plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs. Enfin, rebuté d'un travail si stérile, il étoit retourné en France. La Compagnie, qui n'en eut pas moins de confiance aux indications qu'elle avoit reçues, n'attribua ce mauvais succès qu'à l'incapacité du Fondateur, & chargea de la même Commission un Espagnol, nommé *Antonio*, qui se vantoit d'avoir travaillé aux Mines du Mexique. Il ne réussit pas mieux; mais encouragé par des appointemens considérables, il abandonna la Mine de plomb, pour ouvrir un Roc de huit ou dix piés de profondeur; il en fit sauter plusieurs morceaux, qu'il mit dans le creuset, & l'on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'argent. Alors une Brigade de Mineurs du Roi y fut envoyée sous le commandement d'un Officier, nommé *de la Renaudiere*, qui, aiant voulu commencer par la Mine de plomb, prit une peine inutile, parcequ'il n'entendoit point la construction des Fourneaux. On admire ici la facilité de la Compagnie à faire de grosses avances, & le peu de précaution qu'elle apportoit au choix de ses Ouvriers. La Renaudiere

Tome XIV.

Z z z z

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

VOÏAGE DU
P. DE CHAR-
LEVOIX A LA
LOUISIANE,
PAR LE FLEU-
VE MISSISSI-
PI.

Divers Villages
d'Indiens.

Entreprise d'u-
ne Mine d'ar-
gent.

Ignorance des
Mineurs.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

& tous les Mineurs n'ayant pas même été capables de faire du plomb, il se forma une Compagnie particulière, pour les Mines de Marameg, & c'étoit un de ses Directeurs (18), qui présidoit au travail en 1721. Après les avoir visitées soigneusement, il avoit trouvé, une couche de plomb, à deux piés de profondeur, sur toute une chaîne de Montagnes, qui s'étend assez loin. Il s'exerçoit actuellement dans ce lieu, avec l'espérance de trouver une Mine d'argent sous le plomb : mais l'Observateur en augura mal, sur le témoignage d'un autre François, qui étoit depuis quelques années dans le même Canton. En effet, on n'a point appris que cette entreprise ait eu plus de succès que toutes les précédentes.

Mission des
Kaskaskias.

On trouve, après la Riviere de Marameg, les *Kaskaskias*, Mission très florissante, que les Jésuites ont divisée, pour former deux Villages d'Indiens au lieu d'un. La plus nombreuse est sur le bord même du Mississipi. Une demie lieue plus bas, on arrive au Fort de Chartres, qui n'est qu'à cent pas du Fleuve. M. du Gué de Bois-Brillant, Gentilhomme Canadien, y commandoit alors pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'espace, jusqu'au Fleuve, commençoit à se peupler de François. Quatre lieues plus loin, mais à moins d'une lieue du Fleuve, on rencontre une grosse Bourgade de François, presque tous Canadiens, qui ont un Jésuite pour Curé. Le second Village Indien en est éloigné de deux lieues.

Bourgade François-
oise & Fort de
Chartres.

Les François de cette Colonie y menent une vie fort aisée, depuis qu'un Flamand, qui est au service des Jésuites, leur a montré l'art de semer du froment, qui croît fort bien dans leurs terres. Ils ont des Bêtes à cornes & toute sorte de Volaille. D'un autre côté, les Indiens, qui sont Illinois, cultivent aussi leurs champs à leur manière, & nourrissent de la Volaille, qu'ils vendent aux François. Les Femmes de ces Sauvages filent la laine des Bœufs du Païs, & la rendent aussi fine que celle des Moutons d'Angleterre. Elles en fabriquent des étoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé; & le fil, qu'elles emploient pour coudre leurs robes, est fait de nerfs de Chevreuil. Leur méthode est simple : après avoir bien décharné le nerf de Chevreuil, elles l'exposent au Soleil pendant deux jours; elles le battent, lorsqu'il est sec; & sans peine elles en tirent un fil, aussi blanc, aussi fin que le Malines, & beaucoup plus fort. La Bourgade François-oise est bornée, au Nord, par une Riviere, dont les bords sont si élevés, que malgré l'accroissement de ses eaux, qui montent quelquefois jusqu'à vingt-cinq piés, elle sort rarement de son lit. Tout ce Païs est découvert. Ce sont de vastes Prairies, qui ne sont séparées que par des bosquets du meilleur bois. On y voit surtout des Meuriers blancs. Ce Poste, le plus ancien que les François aient dans cette Contrée, a deux avantages qui le distinguent encore plus; celui de sa situation, qui l'approche du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies; & celui de pouvoir être le Grenier de la Louisiane, à laquelle il est en état de fournir des blés en abondance, quand elle seroit entièrement peuplée jusqu'à la Mer. Non-seu-

Avantages de
ce Poste.

lement la terre y est propre à donner du Froment, mais elle ne refuse rien de ce qui est nécessaire à la subsistance des Hommes. Le climat y est fort doux, par les trente-huit degrés trente-neuf minutes de Latitude Nord. Les Troupeaux s'y multiplieront aisément, & l'on y pourra même apprivoiser des Bœufs sauvages, dont on ne tireroit pas moins d'utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, que pour la nourriture des Habitans. L'air y est si bon, qu'on n'y connoît point d'autres maladies que celles qui peuvent venir du libertinage, ou de la misère, ou des terres nouvellement remuées : mais les deux derniers de ces inconveniens ne dureront pas toujours. Enfin la confiance ne sauroit manquer pour les Illinois, qui sont presque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems fort affectionnés aux François.

Diverses Na-
tions Indiennes.

Les *Ojagis*, Nation assez nombreuse, sont établis sur le bord d'une Riviere de leur nom, qui se jette dans celle de Missour, à quarante lieues de sa jonction avec le Fleuve. La Nation des *Missourites* est la première qu'on rencontre sur le Missour, à quatre-vingt lieues de l'embouchure de cette Riviere, dont les François lui ont donné le nom, parce qu'ils ignoroient son nom propre. Plus haut, on trouve celle des *Cansés*; ensuite celle des *Ottotatas*, nommés aussi Maçotatas, & successivement celles des *Ajouis* & des *Panis*, Peuples très nombreux, divisés en plusieurs Cantons, & sous des noms différens. Une Femme de la Nation des Missourites assura l'Observateur (19) que le Missour sort d'une chaîne de Montagnes pelées & fort hautes, derriere lesquelles on trouve un grand Fleuve, qui doit en sortir aussi, & qui coule à l'Ouest. Ce témoignage, dit-il, est de quelque poids; parceque de tous les Sauvages, on n'en connoît point qui voient plus loin que les Missourites.

Grandes Rivi-
res qui tombent
dans le Mississipi.

Tous ces Peuples habitent le bord occidental du Missour, à l'exception des *Ajouis*, qui sont vers l'Est, alliés & voisins des Sioux. Entre les Rivières qui tombent dans le Mississipi, au-dessus de celle des Illinois, les plus grandes sont, 1°. la Riviere aux Bœufs, qui en est éloignée de vingt lieues, & qui vient de l'Ouest: on a découvert, dans son voisinage, une très belle saline, comme on en avoit trouvé d'autres sur les bords du Marameg, & à vingt lieues de la Bourgade Française. 2°. Quarante lieues plus loin, on laisse l'*Affenesipi*, ou Riviere à la Roche, ainsi nommée du voisinage d'une Montagne située dans le Fleuve même, où quelques Voyageurs assurent qu'il se trouve du Crystal de roche. 3°. Vingt-cinq lieues au-dessus, on rencontre à droite l'*Ouiscoufing*, par où le P. Marquette & Jolyet entrèrent dans le Mississipi, lorsqu'ils en firent la découverte. Les *Ajouis*, qui sont à cette hauteur, c'est-à-dire vers les quarante-trois degrés trente minutes, qui voient beaucoup, & qui font vingt-cinq à trente lieues par jour, lorsqu'ils n'ont pas leurs Familles avec eux, racontent qu'en partant de leurs Habitations, on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Quans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, surtout les Femmes. Ils ajoutent que cette Nation est sans cesse en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus

(19) Il le sçavoit déjà de la Nation des Sioux.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

éloignés vers l'Ouest, & qu'on les entend parler d'un grand Lac, fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples qui ressemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtissent des Villes, qui emploient, pour la chasse du Bœuf, des chevaux qu'ils couvrent de peaux de buffles, mais qui n'ont point d'autres armes que l'arc & les fleches. 4°. Sur la gauche, environ soixante lieues au-dessus de la Riviere aux Bœufs, on voit sortir du milieu d'une immense & belle Prairie, couverte de Bœufs & d'autres Bêtes, le *Moingona*, qui a peu d'eau & de largeur en se joignant au Mississipi, mais auquel on donne deux cens cinquante lieues de cours, en tournant du Nord à l'Ouest. On ajoute qu'il prend sa source dans un Lac, & qu'il en forme un second à cinquante lieues du premier. De ce second Lac, on prend à gauche, & l'on trouve la *Riviere bleue*; nom qu'elle tire de son fond, qui est une terre de cette couleur. Elle se décharge dans la Riviere de Saint Pierre. En remontant le *Moingona*, on remarque quantité de charbon de terre; & lorsqu'on l'a remonté cent cinquante lieues, on aperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à cette Riviere, dont les eaux sont rousses & puantes dans le même endroit. On assure qu'on a recueilli, sur ce Cap, diverses pierres de Mines, & qu'on en a rapporté de l'antimoine à la Bourgade Française.

Prairie longue
de 60 lieues.

Une lieue au-dessus de l'embouchure du *Moingona*, le Mississipi a deux Rapides assez longs, qui obligent de traîner les Pirogues. Au-dessus du second, à vingt-une lieues du *Moingona*, on trouve, des deux côtés du Fleuve, des Mines de plomb, découvertes autrefois par M. Perron, & qui portent son nom. Dix lieues au-dessus de l'Ouïscouing, & du même côté, on voit commencer une Prairie de soixante lieues de long, bordée par des Montagnes, qui forment une perspective charmante: il s'en présente une autre du côté de l'Ouest, mais moins longue. Vingt lieues plus haut que l'extrémité de la première, le Fleuve s'élargit; & cet endroit se nomme le Lac de Bonsecours. Il n'a qu'une lieue de large; mais il en a sept de circuit, & de belles Prairies l'environnent. Perron avoit bâti un Fort sur la droite. En sortant du Lac, on trouve l'île *Pelée*, ainsi nommée parcequ'elle n'a pas un seul arbre; mais elle forme une belle Prairie. Les François du Canada en ont souvent fait le centre de leur commerce, dans ces Contrées occidentales. Trois lieues au-dessus, on laisse à droite la Riviere de Sainte Croix, qui vient du Lac supérieur; & quelques lieues plus loin on laisse, à gauche, celle de Saint Pierre, dont l'embouchure n'est pas éloignée du Saut Saint Antoine. On a déjà remarqué que le Mississipi n'est gueres connu que jusqu'à cette grande Cascade.

Difficulté de la
Navigation dans
le Mississipi.

Il faut naviger sagement sur ce Fleuve. On ne se hazarde pas légèrement à s'y embarquer sur des Canots d'écorce, parcequ'entraînant toujours un grand nombre d'arbres, qui tombent de ses bords, ou que les Rivières qu'il reçoit lui amènent, & plusieurs de ces corps étrangers étant arrêtés sur des pointes ou sur des battures, on est souvent menacé de heurter contre une branche, ou contre une racine cachée sous l'eau, ce qui suffiroit pour crever ces frêles voitures; sur-tout, lorsqu'on veut

aller de nuit, ou partir avant le jour. Aux Canots d'écorce, on substitue des Pirogues, c'est-à-dire des troncs d'arbres creusés, qui ont plus de résistance, mais qui étant plus lourds ne se manient pas si facilement. Les Conducteurs qu'on amène de la Nouvelle France, accoutumés aux petites Pagaies qui servent pour les Canots, ne se font pas de même à la rame. D'ailleurs, si le vent devient un peu fort, comme il arrive souvent dans la saison avancée, on n'est point à couvert des flots dans la Pirogue.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Le 10 de Septembre, l'Observateur rentra dans la sienne, & ne fit que deux lieues le premier jour, pour retourner au Mississipi par la petite Riviere de Kaskaskias. Le lendemain, il n'en put faire que six sur le Fleuve. Dans un Pais où l'Hiver est ordinairement fort doux, on est surpris que les feuilles tombent plutôt qu'en France, & que les arbres n'en reprennent de nouvelles qu'à la fin de Mai : l'Observateur n'en donne point d'autre cause que l'épaisseur des Forêts, qui empêche que la terre ne s'échauffe assez tôt pour faire monter la sève. Le 12, après avoir fait deux lieues, il laissa le Cap Saint Antoine à gauche. On commence dans ce lieu à voir des Canes, assez semblables à celles de l'Europe, mais plus hautes & plus fortes. Leurs racines, qui sont très longues, ont naturellement un fort beau vernis, & different peu de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Canes que les Hollandois vendent sous le nom de *Rottangs*. Le 13 & le jour suivant, la Pirogue fut retardée par des vents contraires, dans un Canton dont il n'ignoroit pas les dangers. Il savoit que depuis peu les *Cheraquis* y avoient tué trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. *Ramsey*, Gouverneur de Montréal, & le jeune Baron de Longueuil, Fils du Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre cette Nation, avec laquelle on n'étoit point encore réconcilié, les *Outagamis*, les *Sious* & les *Chicachas* donnoient d'autres inquiétudes à l'escorte, qui ne consistoit plus qu'en trois hommes. On fit quelques lieues dans cette crainte. Le 15, un vent du Nord apporta un froid excessif. Après avoir fait quatre lieues au Sud, on trouva que le Fleuve retournoit quatre autres lieues vers le Nord. C'est après ce grand détour, qu'on laisse à gauche la belle Riviere d'Ouabache, par laquelle on peut remonter jusqu'au Pais des Iroquois, & dont l'entrée, dans le Mississipi, n'a pas moins d'un quart de lieue de large. Toute la Louisiane, au jugement de l'Observateur, n'a point de Canton qui mérite mieux un établissement. Le Pais, arrosé par l'Ouabache, & par l'Ohio (*) qui s'y décharge, est d'une rare fertilité ; ce sont de vastes Prairies, où les Bœufs sauvages paissent par milliers : d'ailleurs la communication avec le Canada n'y est pas moins facile que par la Riviere des Illinois, & le chemin est beaucoup plus court. Un Fort, avec une bonne Garnison, y tiendrait les Sauvages en bride, surtout les *Cheraquis*, aujourd'hui la plus nombreuse Nation du Continent. Six lieues au-dessous de l'Ouabache, on passe devant une Côte fort élevée, d'une terre jaune, qu'on croit riche en Mines de fer.

[Les feuilles tombent ici plutôt, & viennent plus tard qu'en France.]

Trente François tués par les Cheraquis.

Riviere d'Ouabache, & sa communication au Canada.

Les jours suivans amenèrent un froid si rigoureux, que le vin d'Espagne se trouva glacé dans la Pirogue, & l'eau-de-vie aussi épaisse que de

Froid étrange pour le climat.

(*) Sujet de la guerre présente avec l'Angleterre. Voyez l'Eclaircissement qui suit cet article.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Monument Il-
linois.

Débris de la
Concession du fa-
meux Law.

Reproche fait
aux François.

l'huile gelée. L'Observateur, admirant cette rigueur de l'air dans un cli-
mat dont il n'avoit pas moins connu la douceur, ne put l'attribuer qu'aux
Vents du Nprd & du Nord-Ouest, qui continuoient de souffler, quoi-
que réfléchis diversement par les terres, à mesure qu'on tournoit avec le
Fleuve. Ces obstacles retardoient beaucoup la navigation. Le 20, on ap-
perçut, sur la rive droite du Fleuve, un Poteau dressé, qui fut reconnu pour
un Monument des Illinois, à l'occasion d'une victoire qu'ils avoient rem-
portée sur les *Chicachas*. Il offroit deux figures d'Hommes sans tête, &
quelques-unes avec tous les Membres. L'Observateur apprit, de ses Gui-
des, que les premières rendoient témoignage des Morts, les secondes
des Captifs; & que lorsqu'il se trouve des François entre les uns & les
autres, on leur appuie les bras sur les hanches, pour les distinguer des Sau-
vages, qui les ont pendans (20). L'Historien Espagnol de la Floride pla-
ce les *Chicachas* à-peu-près dans le País qu'ils occupent encore. Ils étoient
anciennement plus nombreux; mais on n'y reconnoît point aujourd'hui
les richesses que le même Ecrivain leur attribue. C'est l'alliance des Fran-
çois avec la Nation Illinois qui les a mis en guerre avec eux; & les
Anglois de la Caroline attisent le feu.

Enfin, le 2 de Décembre, l'Observateur arriva au premier Village des
Akanfas, où l'on commence à reconnoître un peu mieux les possessions
Françoises. Ce Village est bâti dans une petite Prairie, sur la rive occi-
dentale du Fleuve. On en rencontre trois autres, qui forment une même
Nation sous des noms particuliers, & dans un espace de sept ou huit
lieues. Les Habitans du premier se nomment les *Ouyapos*; & la Com-
pagnie François y avoit alors un Magasin. On donne, à la Rivière des
Akanfas, une source fort éloignée: elle vient, dit-on, des Panisnoirs,
que l'Observateur ne croit pas différens des *Panifricaras*; il avoit à sa
suite un Esclave de cette Nation. Cette Rivière est embarrassée de Ra-
pides, qui la rendent fort difficile à remonter. Elle se divise en deux
branches, sept lieues au-dessus de ses deux embouchures. Deux lieues au-
dessus de la première, elle reçoit une belle Rivière, qui vient du País
des *Osagas*, & que les François ont nommée la *Rivière Blanche*. Deux au-
tres lieues plus haut, on trouve les Nations des *Torimas* & des *Topin-
gas*, qui ne forment qu'un Village, à deux lieues duquel on trouve celle
des *Sotouis*. Les *Kappas*, Nation nombreuse au tems de la découverte,
sont un peu plus loin; & c'est vis-à-vis de leur Village qu'on voit en-
core les débris de la Concession du fameux Law. C'étoit dans ce lieu
qu'on devoit envoyer les neuf mille Allemands qui furent levés dans le
Palatinat; & l'Observateur déplore les obstacles qui les arrêterent. » Après
« le País des Illinois, la Louisiane, dit-il, n'a peut-être aucun Canton
« plus capable de culture: mais il ajoute que Law fut très mal servi,
« comme la plupart des Concessionnaires; & qu'il y a peu d'apparence
« qu'on fasse jamais des levées d'hommes aussi nombreuses, parcequ'est
« France, au lieu d'observer ce qui a fait manquer les entreprises, pour

(20) Cette distinction vient de ce que les Sauvages ont observé, parmi les François,
l'usage de se tenir souvent dans cette posture.

» corriger les fautes passées, on ne se règle ordinairement que sur le premier succès.

En partant du Village des Ouyapas, l'Observateur alla camper, le 3 de Décembre, un peu au-dessous de la première embouchure de la Rivière des Akanfas, qui n'a pas plus de cinq cens pas de large. Le lendemain, il passa la seconde, qui est beaucoup plus étroite; & le 5, il se trouva devant ce qu'on nomme la *Pointe coupée*: c'étoit autrefois une Pointe assez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Ouest, & dont il a fait une Ile; mais, jusqu'à présent, le nouveau Canal n'est praticable que dans les grandes eaux. D'ici à la principale branche de la Rivière des Akanfas, on compte vingt-deux lieues, quoiqu'il n'y en ait pas dix en droite ligne: mais le Fleuve serpente beaucoup pendant soixante-dix lieues, entre le Village des Ouyapas & la Rivière des Yafous. L'Observateur entra le 9, dans cette Rivière, dont l'embouchure n'a pas plus d'un arpent de large, Nord-Ouest & Sud-Est. Ses eaux sont rousses & mal saines. M. *Bizart*, né en Canada d'un Père Suisse, Major de Mont-réal, avoit bâti depuis peu un Fort sur cette Rivière, à trois lieues du Fleuve: ensuite, reconnoissant qu'il auroit pû choisir un lieu plus commode, il pensoit à transférer son établissement une lieue plus loin, dans une fort belle Prairie, lorsque ce dessein fut interrompu par sa mort. La Compagnie avoit alors, dans ce Poste, un Magasin, comme aux Akanfas; mais le Fort & le terrain appartenoient à des Associés fort illustres (21). L'Observateur s'étonne qu'ils se fussent déterminés pour la Rivière des Yafous: » ils pouvoient, dit-il, choisir de meilleures terres, & de plus » belles situations. A la vérité, il est important de s'assurer de cette Rivière, dont la source n'est pas éloignée de la Caroline; mais un Fort » suffisoit, avec une bonne garnison, pour contenir les Yafous, qui sont » alliés des Chicachas, & qui ont toujours eu des liaisons avec les Anglois. En un mot, une Concession n'est jamais solidement établie, » près d'une Nation contre laquelle on'est sans cesse obligé de se tenir » en garde.

Trois journées au-dessous des Yafous, on trouve, dans le Fleuve, à gauche, au pié d'un gros Cap où l'on assure qu'il y a de très bonnes pierres (22), un gouffre, dont on n'approche point sans danger. Cinq jours après avoir quitté le Fort, l'Observateur arriva dans le Pais de Natchés. Il est à quarante lieues des Yafous, du même côté. Ce Canton, célèbre dans les Relations de la Louisiane, en est le plus beau, le plus fertile & le mieux peuplé. On y débarqua, vis-à-vis d'une butte assez haute & fort escarpée, au pié de laquelle passe un Ruisséau qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette Butte, on monte sur une Colline, d'une pente assez haute, dont le sommet contient un Fort, ou plutôt une Redoute, fermée d'une simple Palissade. Plusieurs monticules s'é-

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Fort de Bizart,
aux Yafous.

Concessionnaires
illustres.

Gouffre du Missi-
sippi.

Fort des Nat-
chés.

(21) Cette Société étoit composée de qui étoit dans la Colonie, avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie.
(22) C'est ce qui manque le plus dans la Colonie.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Dessin d'y pla-
cer la Capitale de
la Louisiane.

Etat de la Co-
lonie François-
aux Natchés en
1721.

Grand Village
des Natchés.

levant au-dessus de la colline; & lorsqu'on les a passés, on n'apperçoit plus, de toutes parts, que de grandes & belles Prairies, entrecoupées de Bosquets. Les arbres les plus communs, dans ces Bois, sont le Noyer & le Chêne; & toutes les terres sont excellentes. On a vu que d'Iberville, le premier qui entra dans le Mississipi par son embouchure, monta jusqu'aux Natchés, & qu'admirant un si beau Pais, il jugea que la Capitale du nouvel Etablissement François ne pouvoit être plus avantageusement située: il en traça le Plan, sous le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de la Comtesse de Pontchartrain. Mais ce projet est demeuré sans exécution, quoique les Cartes n'en aient pas moins placé une Ville de Rosalie aux Natchés. L'Observateur approuve ceux qui ont cru devoir commencer l'Etablissement plus près de la Mer: cependant si la Louisiane devenoit une Colonie florissante, il lui semble, comme à d'Iberville, que le Canton des Natchés seroit le plus convenable à sa Capitale. L'air y est pur, le Pais fort étendu, le terrain fertile & bien arrosé; il n'est pas trop éloigné de la Mer, & rien n'empêche les Vaisseaux d'y monter. Enfin il est à portée de tous les lieux où l'on peut souhaiter de s'établir.

La Compagnie s'y étoit fait un Magasin, gouverné par un principal Commis. Entre un grand nombre de Concessions particulières, dont on recueilloit déjà les fruits, il y en avoit deux de la première grandeur, c'est-à-dire de quatre lieues en carré; l'une, appartenant à une Société de Malouins; l'autre, à la Compagnie, qui venoit d'y envoyer des Ouvriers de Clerac, pour y faire du Tabac. Les édifices de ces deux Plantations formoient un parfait triangle avec le Fort; & la distance d'un Angle à l'autre étoit d'une lieue. Le grand Village des Natchés se trouvoit situé entre les deux Concessions.

Quoiqu'on ne puisse douter que sous un Gouvernement sage, la plupart de ces Etablissements n'aient fait de grands progrès, depuis près de quarante ans, on ne se dispensera point de suivre l'Observateur, qui fait profession de les avoir visités soigneusement. La Concession des Malouins lui parut fort bien placée. Il n'y manque, pour tirer parti d'un si beau terrain, que des Negres ou des Engagés. Celle de la Compagnie est encore mieux située. L'une & l'autre sont arrosées par une même Rivière, qui va se décharger dans le Fleuve à deux lieues de la première. Le Tabac y croît fort bien. J'ai vu, dit l'Observateur, dans le Jardin du premier Commis, de fort beau coton sur l'arbre. Un peu plus bas, on voioit de l'Indigo sauvage, dont on n'avoit pas encore fait l'épreuve: mais on se promettoit qu'il ne réussiroit pas moins que dans l'Île de Saint Domingue; d'autant plus qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, doit être fort propre à porter l'étrangere qu'on y veut semer.

Le grand Village des Natchés ne consiste plus qu'en un petit nombre de Cabanes; & la raison qu'on en donne, est que ces Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils possèdent, ne résident pas volontiers près de lui: ils ont formé plusieurs autres Bourgades, à quelque distance. Les Sioux, leurs Alliés, en ont une aussi dans leur voisinage. On nous décrit leurs Cabanes: elles sont en forme de Pavillon carré, fort basses & sans fenêtres, avec le faite arrondi comme nos fours.

La

La plupart sont couvertes de feuilles & de paille de Maiz. Quelques-unes sont construites de torchis, revêtu, en dehors & en dedans, de nattes fort minces. Celle du grand Chef est plus grande & plus haute que les autres, fort proprement crèpie, & placée sur un terrain de quelque élévation, isolé de toutes parts. Elle donne sur une grande Place, qui n'a rien de régulier. L'Observateur y vit, pour tout meuble, une couche de planches, fort étroite, élevée de deux ou trois piés de terre, sur laquelle il jugea que le Chef étend une natte ou quelque peau, pour se coucher. Ces Cabanes sont fort blanches, quoiqu'elles n'aient aucune ouverture pour la fumée. Le Temple est à côté de celle du grand Chef, à l'extrémité de la Place, & tourné vers l'Orient; il est composé des mêmes matériaux que les Cabanes, mais sa forme est différente: c'est un quarré long, d'environ quarante piés dans sa longueur, sur vingt de large, avec un toit simple de la figure des nôtres, & deux aigles de bois aux deux extrémités. La Porte est au milieu de la longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autre ouverture; & des deux côtés, il y a un banc de pierre. L'intérieur répond au-dehors: trois pieces de bois, placées en triangle, qui occupent presque entièrement le milieu du Temple, y brûlent à l'honneur du Soleil, mais d'un feu lent, qu'un Sauvage, honoré du titre de Gardien du Temple, est obligé d'artifer. Si le tems est froid, le Gardien peut avoir son feu à part; mais il n'est permis à personne de se chauffer au feu du Soleil. Les risons jettent une fumée, qui aveugle les Spectateurs. Pour ornemens, on ne voit, dans tout l'espace du Temple, que trois ou quatre caisses, qui contiennent des ossemens secs; & par terre, quelques têtes de bois, un peu moins grossièrement travaillées que les Aigles du dehors. Vis-à-vis de la Porte, une Table de trois piés de haut, cinq de long & de quatre de large, sert d'Autel. L'Observateur, n'ayant rien découvert de plus, rejette tout ce qu'on lit dans les premières Relations; à moins, dit-il, que les Natchés, alarmés du voisinage des François, n'aient dépouillé leur Temple de ce qu'il avoit de plus sacré pour leur Nation. Il convient d'ailleurs que la plupart des Indiens de la Louisiane avoient autrefois leur Temple, comme les Natchés; qu'ils y entretenoient un feu perpétuel, & que les *Maubiliens* jouissoient même d'une sorte de Primatie, qui obligeoit chaque Nation d'y venir rallumer le sien, lorsque par négligence ou par malheur il s'étoit éteint. Mais, dit-il, le Temple des Natchés est aujourd'hui le seul qui subsiste; & quoique nu, mal propre, en désordre, il est en vénération parmi tous les Sauvages de ce Continent. Au reste, la diminution de ces Peuples est aussi considérable que celle des Nations du Canada. Elle a même été plus prompte, sans qu'on en connoisse la vraie raison: des Nations entières ont disparu; & celles, qui subsistent encore, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient au tems de la Découverte.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Leur Temple,
& son feu perpé-
tuel.

C'est le seul du
Païs.

Mauvais état
du Christianisme.

Les François de l'Etablissement des Natchés arrêterent l'Observateur plus long-tems qu'il ne s'y étoit attendu. Rendons-lui le titre de Missionnaire & de Prêtre, dans les exercices qui l'occupèrent. Il fait une peinture fort étrange de la Religion de cette Colonie. La rosée du Ciel, dit-il, n'est pas encore tombée sur un Païs, qui peut se vanter plus qu'aucun autre

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Les François
sans Prêtres aux
Natchés.

Mariages sans
célébration.

d'avoir la graisse de la Terre en partage. M. d'Iberville y avoit destiné le Jésuite (23), qui l'accompagnoit au second voiage. Il se flattoit d'établir le Christianisme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la conversion n'entraînât celle de toutes les autres : mais ce Missionnaire ne trouva de plus favorables dispositions dans le Village des Bayagoulas ; & lorsqu'il eut formé le dessein de s'y fixer, il fut rappelé en France par d'autres ordres. Ensuite un Ecclésiastique du Canada (24) fut envoyé aux Natchés ; mais ses travaux furent sans succès, quoique, suivant l'expression de l'Auteur, il eût gagné les bonnes grâces de la Femme du grand Chef. Il fut tué par des Sauvages, dans un Voiage qu'il fit à la Maubila. Un autre Prêtre (25) avoit eu le même sort aux Akanfas. Depuis la mort de ces deux Missionnaires, toute la Louisiane, au-dessous des Illinois, étoit demeurée sans Ministre Ecclésiastique, à l'exception des Tonicas, qui ont eu, pendant plusieurs années, un troisième Prêtre (26), qui l'estimoient assez pour en avoir voulu faire leur Chef, mais qui n'en prirent pas plus de goût pour le Christianisme. Cet abandon ne regardoit pas seulement les Infidèles : quoique le Canton des Natchés soit le plus peuplé de la Colonie Française, il y avoit cinq ans, au mois de Décembre 1721, qu'aucun François n'y avoit entendu la Messe, ni vu même un Prêtre. Ne changeons rien aux termes du pieux Voïageur : » Je m'appercus bien, » à la vérité, que la privation des Sacremens avoit produit, dans la plu- » part, une indifférence pour les exercices de la Religion, qui en étoit le » plus ordinaire effet ; cependant plusieurs marquerent de l'empressement » à profiter de mon passage, pour mettre ordre aux affaires de leur con- » science. La première proposition qu'on me fit, ce fut de marier en face » de l'Eglise quantité d'Habitans, qui en vertu d'un Contrat civil, dressé » devant le Commandant & le Commis principal, habitoient ensemble » sans aucun scrupule, alléguant, comme ceux qui avoient autorisé ce » concubinage, la nécessité de peupler le Pais, & la difficulté d'avoir » un Prêtre. Je leur représentai qu'il y en avoit aux Yasous & à la Nou- » velle Orleans, & qu'un devoir de cette importance méritoit bien la » peine du Voïage : on me répondit que les Contractans n'étoient en état, » ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépense nécessaire. Enfin le mal étoit » fait ; il n'étoit plus question que d'y remédier, & je le fis. Je conseillai » ensuite tous ceux qui se présenterent ; mais le nombre n'en fut pas aussi » grand que je l'avois espéré.

Des Natchés, l'Observateur partit le 26 de Décembre, avec un Ingénieur du Roi qui visitoit la Colonie pour juger des lieux où il convenoit de bâtir des Forts. Après quatre lieues, on rencontre une petite Rivière à la gauche du Fleuve. Il fait, en cet endroit, un circuit de quatorze lieues, pendant lequel on passe encore quantité d'Iles ; & dis

(23) Le P. Durr.

(24) M. de Saint Côme.

(25) M. Foucaut.

(26) M. d'Avion. Si l'on demande pourquoi les Jésuites n'emploient point ici leur zèle ? on trouve la réponse dans l'Histoire

de la Nouvelle France : (Tom. II. p. 274.) L'Evêque de Quebec exigeoit d'eux des conditions qui ne leur convenoient pas. La Compagnie des Indes en demanda néanmoins en 1723.

lieues plus loin , on trouve une autre Riviere du même côté. Elle est si poissonneuse, qu'on est réveillé la nuit par le bruit des Poissons, qui battent l'eau de leur queue. Deux lieues au-delà, on arrive à Calla des Tonicas, qui ne paroît d'abord qu'un Ruisseau, mais qui forme un Lac à une portée de fusil de son embouchure. Elle prend sa source dans le Pais des *Tchattas*, & son cours est fort embarrassé de Rapides. Le Village est au-delà du Lac, sur un terrain assez haut, sans enceinte, & médiocrement peuplé. A peu de distance, on en trouve deux autres de la même Nation; & c'est tout ce qui reste d'un Peuple autrefois nombreux. La demeure du Chef est ornée de figures en relief, que l'Observateur ne trouva point méprisables dans une Cabane de Sauvage : mais il en fut moins surpris, lorsqu'il eut vu cet Indien, qui étoit vêtu à la Française, & qui se piquoit même d'une propreté recherchée, sans aucun air d'embarras dans cette parure. Il s'étoit enrichi, par son Commerce avec les François, auxquels il fournissoit des Chevaux & de la Volaille.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Riviere des
Tonicas.

Du fond de la Baie ou du Lac des Tonicas, on pourroit, avec des Canots d'écorce, faire un portage de deux lieues, qui en épargneroit dix sur le Fleuve. Deux lieues & demie au-dessous de la Riviere, on laisse à droite celle qui se nomme aujourd'hui la Riviere rouge, célèbre parmi les Espagnols sous le nom de *Rio Colorado* (27). Elle court pendant quelque tems Est & Ouest; après quoi elle tourne au Sud : mais elle n'est navigable pour les Pirogues que pendant l'espace de quarante lieues, au-delà desquelles on ne trouve plus que des Marais inaccessibles. Son embouchure dans le Fleuve est large d'environ deux cens toises. Dix lieues au-dessus, elle reçoit à droite la Riviere Noire, ou des *Ouatchitas*, qui vient du Nord, & qui est presque sans eau pendant plus de la moitié de l'année; ce qui n'a point empêché les François d'y placer quelques Habitations, dans l'espoir d'y profiter du voisinage des Espagnols (28). Les *Natchitochés* sont établis sur la Riviere Rouge, où la Compagnie des Indes a construit un Fort, pour arrêter ceux qui peuvent lui nuire. Un peu au-dessous de la Riviere rouge, on trouve une fort belle Anse; & cinq lieues plus loin on passe une Pointe coupée, qui épargne aux Voyageurs quatorze lieues de chemin. On a cette obligation à des Canadiens : à force de creuser un petit Ruisseau, situé derrière la Pointe, ils y ont fait entrer les eaux du Fleuve, qui, s'étant répandues avec impétuosité dans ce nouveau Canal, ont laissé l'ancien lit presque à sec. Immédiatement au-dessous de la Pointe, on voioit, en 1721, un Etablissement, nommé *Sainte Reine* (29), dans un terrain très fertile. Une lieue plus loin, on en rencontroit un autre (30), dont les édifices ne consistoient encore qu'en quelques Hutes, couvertes de feuilles. L'Observateur augura mal de ces deux Concessions, parceque les hommes, dit-il, manquoient au travail, & l'amour du travail aux hommes. Il ne parle pas, avec plus d'éloge,

Rio Colorado.

Etablissement
de Sainte Reine.

(27) Ferdinand de Soto, Conquérant de la Floride, termina ses jours & ses exploits à l'embouchure de cette Riviere.

(28) Appas funeste, suivant l'Observa-

teur, qui fait négliger la culture des terres.

(29) Il appartenoit à MM. de Coetlogon & Kolli.

(30) A Madame de Mezieres.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

d'un troisième Etablissement, nommé le *Bâton rouge*, à trois lieues du dernier (31).

Onze lieues au-delà, on trouve les *Bayagoulas*, dont le Village étoit anciennement fort peuplé. Il n'en reste que les ruines, depuis que la petite verole aiant fait périr une partie de ses Habitans, les autres se sont éloignés ou dispersés. On avoit formé, dans le beau terrain qu'ils occupoient, un Etablissement (32) où les Muriers blancs étoient plantés à la ligne. On y faisoit déjà de fort belle soie. Le Tabac & l'Indigo y étoient cultivés avec le même succès. Enfin l'Observateur donne cette Concession pour modele.

Oumas, & Con-
cessions Françoi-
ses.

Il en partit le 3 de Janvier 1722; & vers dix heures du matin il arriva au petit Village des *Oumas*, qui est à la gauche du Fleuve, & qui contient quelques Maisons Françaises: le grand Village de la même Nation est un quart de lieue plus loin dans les terres. Deux lieues au-dessus du petit, le Fleuve s'est creusé sur la droite, où sa pente le porte toujours, un Canal qu'on nomme la fourche des *Sitimachas*, & qui, avant que de porter ses eaux à la Mer, forme un assez grand Lac: la Nation Indienne de ce nom est presque entièrement détruite. A six lieues des *Oumas*, les deux Voyageurs virent la Concession du Marquis d'Ancenis, réduite, alors, presque à rien, par un incendie & par d'autres accidens. Ils arrivèrent, le lendemain avant midi, au grand Village des *Colapissas*, le plus beau de la Louisiane, quoiqu'il ne contint pas plus de deux cens Guerriers. Leurs Cabanes ont la figure d'un Pavillon, avec un double toit; l'un de feuilles de Lataniers, & l'autre de Nattes: celle du Chef a trente-six piés de diamètre. Aussi-tôt que les deux Voyageurs se trouverent à la vue de ce Village, ils furent surpris d'y entendre battre la caisse, & de se voir complimentés de la part du Chef; mais ils le furent encore plus de l'habillement du Tambour, qui étoit une longue robe, moitié rouge & moitié blanche, avec la manche rouge du côté blanc, & blanche du côté rouge. Ils demanderent l'origine de cet usage: on leur répondit qu'il n'étoit pas ancien; qu'un Gouverneur de la Louisiane avoit fait présent d'un Tambour aux Habitans, pour récompenser leur fidélité, & que l'habit étoit de leur invention. Les Femmes Indiennes sont ici mieux faites que dans la Nouvelle France, & leur habillement est plus propre.

Tambour, &
livrée des *Colapissas*.

Cannes brûlées,
Habitation sans
Prêtres.

Cinq lieues plus loin, on arrive aux *Cannes brûlées*, Habitation Française (33), où l'on trouve une grande croix élevée sur le bord du Fleuve; la première que l'Observateur eut apperçue depuis les Illinois. En débarquant, il ne fut pas moins édifié de voir quelques Français qui chantoient Vêpres. Ils étoient sans Prêtre, dit-il; mais ce n'étoit pas leur faute: on leur en avoit donné un qu'ils avoient congédié, après l'avoir reconnu pour un ivrogne. Entre les *Colapissas* & les *Cannes brû-*

(31) A M. Diron d'Artaguet, alors Inspecteur général de la Louisiane, & mort Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

(32) A MM. Paris.

(33) Au Comte d'Artagnan: elle est sur

la gauche. Deux Mousquetaires, nommés MM. d'Artiguere & de Benac étoient les Directeurs de cette Concession, avec M. Chevalier, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi.

lées, on laisse à droite l'ancien Canton des *Tanfas*, qui ont entièrement disparu : c'est le plus beau & le meilleur de toute la Louisiane (34). En-
fin, le 5 de Janvier, dernière journée de la route, les deux Voyageurs
passeront devant un Etablissement nommé les *Chapitoulas*, à trois lieues
de la Nouvelle Orléans, où ils arriveront à cinq heures du soir. Les Cha-
pitoulas, & quelques Habitations voisines, sont dans un terrain fertile &
bien cultivé.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

L'Observateur ne trouva rien de remarquable aux environs de la Nou-
velle Orléans, & ne fut pas même satisfait de la situation de cette Ville.
Ceux, qui en jugent autrement, se fondent, dit-il, sur deux raisons spé-
cieuses; la première, qu'à une lieue de la Ville, au Nord-Est, il se trou-
ve une petite Rivière nommée le *Bayoul* de Saint Jean, qui se dé-
charge à deux lieues delà dans le Lac de Pontchartrain, & que ce Lac
communiquant à la Mer, il est aisé, par cette voie, d'entretenir un Com-
merce sûr entre cette Capitale, la Maubile, le Biloxi, & d'autres Postes
que les François occupent vers la Mer : la seconde, qu'au-dessous de la
Nouvelle Orléans, le Fleuve fait un très grand détour, qu'on appelle
le *Détour aux Anglois*, & qui peut causer à la Navigation un retarde-
ment avantageux contre les surprises. Mais comme ces raisons supposent
que l'entrée du Fleuve ne peut recevoir que de petits Bâtimens, dans cette
supposition l'Observateur demande premièrement ce qu'on peut craindre
de la surprise, pour peu que la Ville soit fortifiée? D'ailleurs en quel-
que endroit qu'elle soit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas
être défendue par de bonnes Batteries & par un Fort? En second lieu,
que sert une communication, qu'on ne peut avoir que par des chalou-
pes, avec des Postes qu'on ne pourroit pas secourir s'ils étoient attaqués,
dont on ne pourroit non-plus tirer qu'un foible secours, & qui sont la
plupart sans aucune utilité? Enfin, le Navire ami, qui veut remonter le
Détour à l'Anglois, est obligé, comme l'Ennemi, de changer de vent
d'un moment à l'autre; ce qui peut le retarder des semaines entières,
dans un passage de sept ou huit lieues. On ajoute qu'un peu au-dessous
de la Ville, le terrain a peu de profondeur des deux côtés du Fleuve,
& qu'il va toujours en diminuant jusqu'à la Mer. C'est une Pointe de terre,
qui ne paroît pas fort ancienne; car il ne faut pas creuser beaucoup,
pour y trouver l'eau; & la quantité de battures & de petites Iles, qu'on
a vues naître depuis vingt ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne
laisse aucun doute qu'elle ne se soit formée de même. Il paroît certain, par
la comparaison des témoignages, qu'au tems de la Découverte, l'embou-
chure du Fleuve n'étoit pas telle qu'elle est aujourd'hui. Cette remarque
se confirme, à mesure qu'on approche de la Mer : il n'y a presque point
d'eau à la Barre, dans la plupart des petites issues que le Fleuve s'est ou-
vertes, & qui ne se sont multipliées que par la succession des arbres en-
traînés avec le courant, dont un seul, retenu par ses branches, ou par
ses racines, dans un endroit peu profond, en arrête bientôt mille. Rien

Remarques sur
la situation de la
Nouvelle Or-
léans.

Changemens de
l'embouchure du
Mississipi.

(34) On fait remarquer que M. du Breuil, & trois Freres Canadiens, nom-
més Chauvins, auxquels il appartenoit, l'avoient mis dans cet état, sans autre se-
cours que leur industrie.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Description de
la Nouvelle Or-
léans.

Où l'on auroit
dû placer cette
Ville.

Passes de Mis-
sissipi.

alors n'est capable de les détacher ; le limon du Fleuve leur sert de ciment , les couvre à la longue ; & chaque inondation laissant une nouvelle couche , il ne faut que dix ans pour y voir croître des cannes & des arbrisseaux. L'Observateur donne cette origine à la plupart des Pointes & des Iles , qui sont si souvent changer de cours au Mississipi.

La Nouvelle Orléans (35), première Ville qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vu bâtir sur ses bords , n'étoit composée , en 1722 , que d'une centaine de Baraques , placées sans beaucoup d'ordre ; d'un grand Magasin , bâti de bois , & de deux ou trois Maisons un peu plus apparentes. Qu'on se figure , dit l'Observateur , deux cens personnes , envoyées pour former une Ville , qui sont campées au bord d'un grand Fleuve , où elles n'ont encore pensé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air , en attendant qu'on leur dresse un Plan , & qu'on leur bâtit des Maisons. L'Ingénieur , qu'on vient de nommer remplit une partie de cette attente ; c'est-à-dire qu'il laisse aux Habitans un Plan fort beau & fort régulier : mais le P. de Charlevoix douta de l'exécution. Cependant on a publié , dans un Mercure de 1742 , que la Nouvelle Orléans étoit divisée en cinq Paroisses , où l'on comptoit jusqu'à huit cens belles Maisons.

Entre la Ville & la Mer , il n'y a jamais eu de Concessions , parcequ'elles auroient trop peu de profondeur ; mais on y trouve quelques petites Habitations particulières , & des Entrepôts pour les grandes Concessions. Un Village de Chaouchas , qu'on y voioit autrefois , & dont les ruines subsistent encore , est aujourd'hui de l'autre côté du Fleuve , une demie lieue plus bas ; & les Sauvages y ont transporté jusqu'aux ossements de leurs Morts. La côte s'élève au-dessous : c'est là que l'Observateur juge qu'on auroit dû placer la Ville ; elle n'y seroit , dit-il , qu'à vingt lieues de la Mer : avec un vent médiocre , du Sud ou du Sud-Est , un Navire y monteroit en quinze heures.

Après avoir passé plus de six mois à la Nouvelle Orléans , il partit le 22 de Juillet , pour se rendre au Biloxi , qui étoit encore le Quartier général de la Colonie Française. La nuit suivante , il descendit par un nouveau circuit du Fleuve , nommé le *Détour aux Piakimines* , & bientôt il se trouva au milieu de ce qu'on appelle les Passes du Mississipi. On ne sauroit manœuvrer ici avec trop d'attention , pour les éviter ; & si l'on y étoit entraîné , il seroit presque impossible d'en sortir. La plupart ne sont que de petits Ruisseaux , dont quelques-uns même ne sont séparés que par des hauts fonds presque à fleur d'eau ; c'est la Barre du Mississipi qui a multiplié ces Passes , à mesure que les eaux du Fleuve , bridées par les nouvelles terres , qui se forment de jour en jour , cherchent à s'échapper par où elles trouvent le moins de résistance ; & si l'on n'y prenoit garde , il seroit à craindre qu'avec le tems , aucune de ces issues ne fût praticable pour les Vaisseaux.

Au-delà de la Barre , on trouve une petite Ile , nommée alors la *Basse* , mais que le P. de Charlevoix , & l'Ingénieur dont il étoit toujours

(35) L'usage l'emporte pour ce nom , quoiqu'aussi choquant que le seroit la *Nouvelle Paris*.

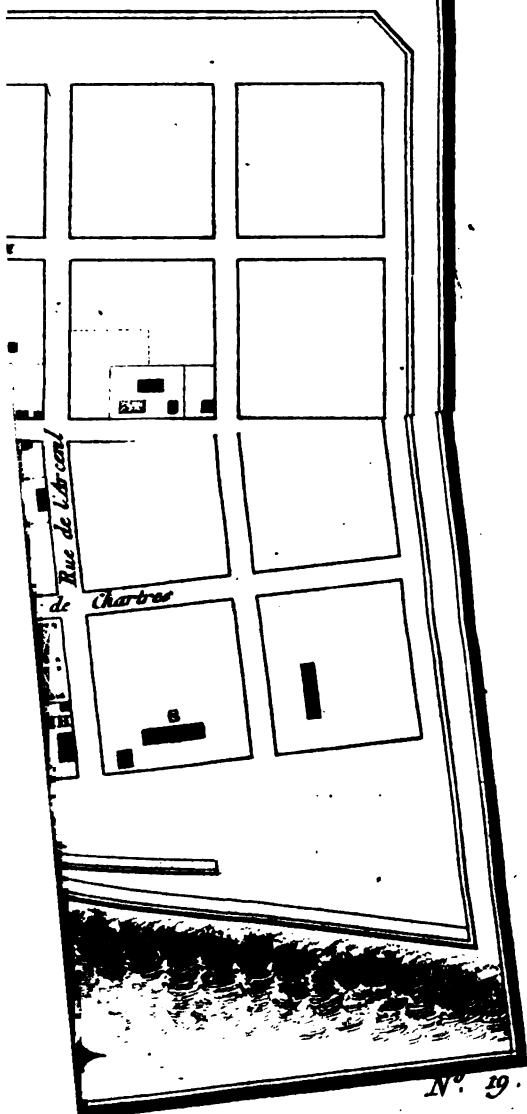
(36) Voyez , ci-dessus , la Relation de l'Etablissement.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-

R. Poudriere

S. Nouvelle Maison des Ursulines

Echelle



74.
 DESCRIPTION
 DE LA NOU-
 VELLE FRAN-
 CE.

Description de
 la Nouvelle Or-
 léans.

Où l'on auroit
 dû placer cette
 Ville.

Passes de Miss-
 sippi.

THE NEW YORK
 PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
 TILDEN FOUNDATIONS.

accompagné, nommerent l'île de Toulouse. Elle n'a gueres plus d'une demie lieue de circuit, en y comprenant même une autre île, qui n'en est séparée que par une Ravine. D'ailleurs elle est très basse, à l'exception d'un seul endroit, que la Marée ne couvre jamais, & où l'on pourroit construire un Fort, avec des Magazins, pour y décharger les Vaisseaux, qui auroient peine à passer la Barre sans être soulagés d'une partie de leur charge. L'Ingénieur, aiant sondé cet endroit, trouva le fond assez dur & de terre glaise, quoiqu'il en sorte cinq ou six petites sources qui ne jettent pas beaucoup d'eau. Il remarqua que cette eau laisse, sur la terre où elle coule, un très beau sel. Quand le Fleuve est bas, c'est-à-dire pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau est salée autour de l'île de Toulouse; mais dans le tems de l'inondation, elle est tout-à-fait douce, & le Fleuve conserve sa douceur une bonne lieue dans la Mer. Le reste du tems, elle est un peu saumâtre au-delà de la Barre. Ceux qui ont écrit que pendant vingt lieues le Mississipi ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer, n'ont publié qu'une Fable (37).

(37) Une partie du jour, employée à sonder & à relever la seule embouchure du Fleuve qui soit navigable, fit faire aux deux Voyageurs des Observations dont tous les Navigateurs doivent sentir l'importance. Elle court Nord-Ouest & Sud-Est, l'espace de trois cens toises, en montant de la pleine Mer jusqu'à l'île de Toulouse, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites îles, qui n'avoient point encore d'herbe, quoiqu'elles fussent assez hautes. Dans cet intervalle, sa largeur est de deux cens cinquante toises, & sa profondeur de dix-huit piés au milieu, fond de vase molle; mais il y faut naviger la sonde à la main. Delà, en remontant, on fait encore le Nord-Ouest, l'espace de quatre cens toises, après lesquelles on trouve encore quinze piés d'eau, même fond. Partout le mouillage est sûr, & l'on y est à l'abri de tous les vents, à la réserve de ceux du Sud & du Sud-Est, qui, lorsqu'ils sont violens, peuvent faire chasser les Navires sur leurs ancrs, mais sans danger, parcequ'ils iroient échouer sur la Barre, qui est aussi de vase molle. On fait ensuite le Nord-Ouest, quart-de-Nord-Est, pendant cinq cens toises. C'est là proprement la Barre, qui a douze piés d'eau, moyenne profondeur; encore y faut-il de l'attention, car on y rencontre des Bancs: cette Barre a deux cens cinquante toises de large, entre des terres couvertes de roseaux.

Dans la Passe de l'Est, qui est immédiatement au-dessus, on fait l'Ouest en plein, pendant une lieue: elle a deux cens cinquante toises de largeur, & depuis 4 jusqu'à

5 piés de profondeur; puis, tout-à-coup, on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande Passe, au sortir de la Barre, on fait encore le Nord-Ouest, l'espace de trois cens toises; & l'on n'y a jamais moins de quarante-cinq piés d'eau. On laisse, à droite, la *Passe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faisant le Nord: cette Passe a pris son nom d'un Officier, qui a commandé dans la Colonie. Ensuite il faut retourner à l'Ouest-quart-Nord-Ouest, pendant cinquante toises; & dans une espece d'Anse, qu'on laisse à gauche au bout de cet espace, il y a trois passes, une au Sud-Sud-Est, une autre au Sud, & la troisième à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette Anse n'a que dix toises de profondeur, & vingt piés de diametre; mais les Passes ont peu d'eau. On continue de suivre le même rhumb de vent; & cinquante autres toises plus loin, on trouve, sur la même main, une seconde Anse, qui a vingt toises de diametre & cinquante de profondeur: elle contient deux petites Passes, d'où les Canots d'écorce auroient beaucoup de peine à se tirer. Delà on tire à l'Ouest, pendant l'espace de 500 toises, & l'on se trouve vis-à-vis de la *Passe à la Loure*, qui est à droite & tournée au Sud-Sud-Est: elle a cinq cens toises de large; mais elle ne peut recevoir que des Pirogues. Ensuite on tourne au Sud-Ouest pendant vingt toises; on revient à l'Ouest pendant trois cens; puis à l'Ouest-quart-de-Nord-Ouest, l'espace de de cent; à l'Ouest-Nord-Ouest autant; au Nord-Ouest huit cens: alors on trouve, à gauche, la *Passe du Sud*, qui a deux cens

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Pronostic pour
la prospérité de
la Colonie Fran-
çoise.

Voyage au Bi-
loxi.

Ce que c'est que
le Biloxi.

En général, la force du Courant rendra toujours la navigation du Mississipi difficile en remontant, & demande même beaucoup d'attention en descendant, parcequ'il porte souvent sur les Pointes avancées & sur des Battures. Il n'y a de sûreté qu'avec des Bâtimens à voiles & à rames. D'ailleurs, comme il n'est pas possible d'y voguer la nuit dans un tems obscur, ces voyages seront toujours fort longs & d'une grande dépense, du moins jusqu'à ce que les bords du Fleuve soient peuplés, à de courtes distances, depuis les Illinois jusqu'à la Mer. Pourquoi feroit-on difficulté de se le promettre, d'un País dont le climat est si doux & le terroir si fertile; mais sur-tout d'un Fleuve, dont l'embouchure est par Mer à douze ou quinze journées du Mexique, & plus proche encore de la Havane, des plus belles Iles de l'Amérique, & des Colonies Angloises?

Conduisons les deux Voyageurs jusqu'au Biloxi, dont on doit attendre aussi la Description, puisqu'il a eu tant de part aux Relations de la découverte (38). De l'Ile de Toulouse, on y compte vingt-huit lieues. Toute cette Côte est extrêmement plate. Les Vaisseaux Marchands n'en peuvent approcher de plus près que de quatre lieues, & les moindres Brigantins de deux. Ceux-ci doivent même s'éloigner, lorsque le vent est du Nord ou du Nord-Ouest, s'ils ne veulent demeurer entierement à sec. La Rade du Biloxi est le long de l'*Ile des Vaisseaux*, qui s'étend une petite lieue de l'Est à l'Ouest, mais qui a peu de largeur. A l'Est de cette Ile est l'*Ile Dauphine*, autrefois l'*Ile Massacre* (39); à l'Ouest sont de suite l'*Ile des Chats*, ou de *Bienville*, l'*Ile à Corne*, & les Iles de *la Chandeleur*.

Ce qu'on nomme proprement le *Biloxi*, est la Côte de la Terre-ferme qui est au Nord de la Rade: c'est le nom d'une Nation sauvage, qui l'habitoit autrefois, & qui s'est retirée vers le Nord-Ouest, sur les bords d'une petite Riviere, nommée la *Riviere des Perles*, parcequ'on y en a pêché quelques-unes. L'Observateur condamne le choix qu'on avoit fait de ce lieu, pour y établir le quartier général de la Colonie. On ne pouvoit,

cinquante de large, neuf brasses d'eau à son entrée du côté du Fleuve, & deux piés seulement à sa sortie dans la Mer. Deux cens cinquante toises plus loin est la *Passé du Sud-Ouest*; même largeur à-peu-près, & jamais moins de sept à huit piés d'eau. Par ce travers, le País commence à n'être plus si marécageux; mais il est noyé pendant quatre mois de l'année. A gauche, il est borné par une suite de petits Lacs, qui suivent celui des *Chetimachas*; à droite, par les *Iles de la Chandeleur*: on juge qu'entre ces Iles, il y a passage pour les plus grands Navires, & qu'il seroit aisé d'y faire un bon Port. Les grandes Barques peuvent remonter de la Mer jusqu'au Lac des *Chetimachas*; & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux chênes du monde, dont cette Côte est couverte.

La largeur du Fleuve entre les Passes, c'est-à-dire pendant les quatre lieues qu'on

compte de l'Ile de Toulouse à la *Passé du Sud-Ouest*, n'est jamais de plus de cinquante toises: mais immédiatement au-dessus de cette *Passé*, il reprend insensiblement sa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & qui en a rarement plus de deux. Sa profondeur va toujours aussi en augmentant, depuis la Barre; ce qui est le contraire de tous les autres Fleuves, qui sont ordinairement plus profonds à mesure qu'ils approchent de la Mer. *Journal historique*, pp. 443 & suiv. Observez qu'on ne répond point des changemens qui peuvent être arrivés depuis. On ajoute que l'eau du Mississipi est une des meilleures du monde, & qui se conserve le plus long-tems saine.

(38) Voyez, ci dessus, Etablissement des François, &c.

(39) Voyez ce qu'elle a long-tems été, *Ibidem*,

dit-il,

dit-il , en choisir un plus mauvais. Outre qu'il ne peut recevoir aucun secours des Vaisseaux , ni leur en donner , la Rade a le double défaut de n'offrir qu'un fort mauvais ancrage , & d'être remplie de vers. La seule utilité qu'on en peut tirer est d'y mettre les Vaisseaux à couvert d'un coup de vent , lorsqu'ils viennent reconnoître l'entrée du Mississipi , dont il seroit dangereux d'approcher au hazard dans un mauvais tems , parcequ'elle n'a que des terres basses. Celles du Biloxi ne sont que des sables , où il ne croît gueres que des Pins , des Cedres & de la *Cassine* , fameux arbrisseau qui se nomme aussi *Apalachine* , & dont les Espagnols de la Floride font infuser les feuilles , pour en prendre comme du Thé (40). On y trouve aussi cette espece de myrthe à large feuilles , dont la graine , jetée au Printems dans de l'eau bouillante , devient une cire verte , moins gluante & moins friable que celle des Abeilles , mais aussi bonne à brûler.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Ses propriétés,
bonnes & mau-
vaiscs.

Mirthe à chan-
delle.

A treize ou quatorze lieues du Biloxi , en tirant à l'Est , on trouve la Riviere de la Maubile , qui court du Nord au Sud , & dont l'embouchure est vis-à-vis de l'Ile Dauphine. Elle prend sa source dans le Pais des Chicachas. Son cours est d'environ cent trente lieues , & son lit fort étroit. Elle serpente beaucoup , & n'en est pas moins rapide ; mais dans le tems des eaux basses , elle ne peut être remontée que par de petites Pirogues. On a vu que les François ont eu long-tems , sur cette Riviere , un Fort qui étoit le principal poste de leur Colonie ; non que les terres y fussent bonnes , mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Espagnols. L'Observateur éprouva que dès le mois de Mars les chaleurs sont déjà fort incommodés sur cette Côte , & conçut que lorsqu'elles ont embrasé le sable , elles doivent être excessives ; mais la Brise , qui s'élève assez régulièrement tous les jours entre neuf & dix heures du matin , & qui ne tombe qu'avec le Soleil , rend le climat supportable. L'embouchure du Mississipi est par les vingt-neuf degrés de Latitude ; & la Côte du Biloxi par les trente.

Riviere de la
Maubille.

Le retour des deux Voïageurs à la Nouvelle Orleans se fit par une autre route. Après être revenus sur leurs traces jusqu'à l'Ile aux Perles , ils laisserent à droite la Riviere du même nom , qui a trois embouchures , dont la séparation se fait à quatre lieues de la Mer. Delà ils s'avancerent à l'entrée du Lac de Pontchartrain , pour le traverser. Cette traversée est de sept à huit lieues. On entre ensuite dans la Baie de Saint Jean , d'où le P. de Charlevoix prit son chemin par terre , & n'eut besoin que de quelques heures pour se rendre à la Ville.

Retour du B^{is}
loxi par le Lac de
Pontchartrain.

On a rapporté , dans un autre article (41) , la suite de son Voïage , & ses observations sur la Floride Espagnole. Celles qui regardent Saint Domingue , seront appellées , avec la même distinction , dans l'article des Iles.

APRÈS avoir donné la description des Côtes du Continent jusqu'au Port de Camceaux dans l'Acadie , on ne peut se dispenser de les suivre jusqu'à l'embouchure du Fleuve Saint Laurent. Tout cet espace , qui forme une

SUITE DE LA
CÔTE DU CON-
TINENT, ILES
ET GRAND
BANC DE TER-
RE-NEUVE.

(40) Voyez , au Tome suivant , l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

(41) Voyez , ci-dessus , ce qui regarde la Caroline.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.Baie de Cheda-
bouctou.

grande partie du Golfe, derrière l'Île Roïale, est peu habitée, & seroit à peine connu des Géographes, si *Denis*, qui y possédoit des terres considérables, ne s'étoit attaché à nous en laisser une fidelle peinture, sur laquelle il paroît que la plupart des Cartes ont été dressées.

Le premier lieu qui mérite quelque attention, en sortant de Camceaux, est une grande Baie nommée *Chedabouctou*, avant laquelle on trouve plusieurs lieues de terre haute & de rochers, qui vont en descendant jusqu'à une petite Île, nommé l'*Île aux Renards*. Là les Terres sont plates, marécageuses, & remplies de petits Etangs d'eau salée. Une lieue plus loin, on trouve une autre Baie, dont l'entrée est fort étroite, avec une barre de sables, qui ne permet aux Chaloupes d'y entrer qu'en haute Mer. La Baie de Chedabouctou forme un très beau Havre, où des Navires de cent tonneaux peuvent entrer facilement, & demeurer constamment à flot. La terre y est bonne, quoique les deux côtés de la Rivière, du même nom, soient bordés de rochers couverts de beaux arbres. *Denis* y avoit une Pêche sédentaire, & son Etablissement y étoit de six vingts hommes.

Passage de
Fronfac.

Ensuite toute la Côte est fort belle jusqu'à l'entrée du petit Passage, qui sépare l'Île Roïale, du Continent. On trouve à huit ou neuf lieues de Chedabouctou un grand Cap, dont le bas, qui est escarpé à pic, forme une Anse commode. Les Vaisseaux qui vont dans le Golfe de Saint Laurent pour la Pêche, & qui arrivant à la Côte de trop bonne heure, sont arrêtés au grand Passage par les glaces, viennent chercher celui-ci, qui se nomme *Fronfac* (42), & mouillent dans cette Anse. » 'J'y ai vu, ajoute » *Denis*, jusqu'à huit ou dix Vaisseaux; & quoique le Courant soit d'une » force extrême dans le passage de *Fronfac*, un Navire y est garanti des » glaces par une Pointe qui s'avancant assez pour détourner la Marée qui » pourroit les apporter du Golfe, les rejette vers l'Île Roïale; comme cel- » les qui pourroient venir de l'autre côté sont rejetées aussi par le Cap. » A cette Pointe, qui est la plus étroite partie du Passage, il n'y a que la » portée du canon, de la terre ferme à l'Île.

En sortant de l'Anse, avant que d'en passer la Pointe, on rencontre des Etangs d'eau salée, où les Huitres & les Moules sont en abondance. Après la Pointe, on trouve une petite Rivière, où les Chaloupes peuvent entrer: une Île se présente dans l'intérieur; & l'on est surpris de reconnoître bien-tôt qu'elle sépare en deux parties une grande Baie, où tombent deux Ruisseaux. Le Pais est agréable, & revêtu de beaux arbres, sur-tout de Cedres & de Trembles. Quoique la Baie n'ait pas deux lieues de tour, elle est si plate en plusieurs endroits, qu'elle se découvre en basse Mer. Ce sont des sables vaseux, où l'on trouve une grande variété de coquillages, qui font, au Printems, la principale subsistance des Sauvages.

Baie d'Arti-
cougueche.

Deux lieues plus loin, en continuant de suivre la Côte, on trouve une autre Baie, qui se nomme *Articougueche*; & dans les terres quantité d'Etangs & de Prairies, bornées par de très beaux Bois. Six lieues au-delà, on rencontre une Rivière nommée *Mirligueche*, par où les Sauvages ap-

(42) Il est nommé Passage du Glis, dans la Carte de Laet!

portent , au Printems , des Pellereries dans leurs Canots , & dont la Baie , ou l'Anse , qui porte le même nom , pénétre fort loin dans les terres. L'Automne y amene une prodigieuse quantité d'Outardes , de Canards , de Sarcelles , & d'autres especes de Gibier , qui s'y arrêtent jusqu'au commencement de Novembre. Les Huîtres y sont excellentes. En montant la Riviere , on ne découvre sur la gauche , pendant l'espace de deux lieues , que de petites Montagnes de plâtre ; ensuite les terres , des deux côtés , paroissent assez bonnes pendant trois lieues , & sont couvertes de fort grands arbres. On rencontre , à cette distance , deux autres Rivières , qui tombent en fourche dans celle de Mirligueche , & qui viennent de plusieurs Lacs , assez éloignés , où les Sauvages tuent quantité de Castors. Le País offre , des deux côtés , de grandes & belles Prairies.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Riviere de Mirligueche.

A trois lieues de l'Anse & de la Riviere de Mirligueche , sur la Côte ; on trouve une autre Anse , avec sa petite Riviere , où l'on pêche des Bars , longs de deux ou trois piés , en si grande quantité , que dans l'espace d'une heure les Sauvages , qui les dardent avec une espece de lance , d'environ sept ou huit piés de long , en prennent jusqu'à deux cens. Delà , pendant quatre lieues , la Côte va toujours en montant jusqu'au pié d'un grand Cap , qui est couvert de beaux arbres , & qu'on découvre vingt lieues en Mer. On le nomme Saint Louis. Il est bordé de rochers , qui en rendent l'approche fort dangereuse lorsque les vents portent à la Côte ; mais entre lesquels il se trouve un petit Bassin , où les Chaloupes peuvent entrer des deux côtés , & demeurer à l'abri , avec l'avantage d'y pouvoir pêcher quantité de Homars , qui fournissent une bonne subsistance. Les terres qui suivent le Cap Saint Louis sont couvertes des mêmes Bois pendant l'espace de dix lieues , après lesquelles on trouve une petite Riviere , dont l'entrée est quelquefois bouchée de sable , mais laisse , dans d'autres tems , un passage pour les Chaloupes. Les terres y sont assez belles , & ne cessent point d'être revêtues d'arbres.

Grand Cap , &
bon asyle.

Les douze lieues suivantes n'offrent qu'une Côte de Rochers , à la réserve de quelques Ansés de différentes grandeurs. Les terres sont basses , & couvertes de grands Chênes. On rencontre ensuite une grande Riviere , nommée *Pictou* , dont l'entrée , platte , & large d'environ trois lieues , est si sablonneuse , que dans la Marée même elle ne peut recevoir que des Barques de douze à quinze tonneaux. A gauche de l'embouchure , on voit sortir une autre Riviere , qui n'en est séparée que par une Pointe de sable , & qui , quoique fort étroite à l'entrée , s'élargit ensuite & forme plusieurs Ansés , où le Gibier de toute espece est dans une abondance surprenante. Les terres y sont très bonnes , le País fort agréable , & les arbres d'une beauté singuliere. La Côte suivante , pendant huit ou neuf lieues , est haute , bordée de rochers dangereux , à l'exception de quelques Ansés où la terre est basse , mais avec des Brisans qui ne laissent pas beaucoup d'abri pour les Chaloupes. On trouve , dans cet espace , une Riviere dont quantité de Roches défendent l'entrée , & vis-à-vis , à quelque distance en Mer , une petite Ile couverte de Bois , que les François ont nommée *l'Ormet*. L'embouchure de la Riviere forme une Baie de deux lieues de profondeur , sur une de large , où la terre est basse en plusieurs en-

Riviere de Pic-
ton.

Ile de l'Ormet.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

droits, & couverte de beaux arbres. Deux Pointes, qui s'approchent au fond de la Baie, forment un Canal qui est l'entrée de la Riviere. On y pêche beaucoup d'Huitres & de Coquillages. Le Pais est assez beau, & présente, dans l'éloignement, quelques Montagnes d'une hauteur médiocre.

Cap Tourmen-
tin.

Deux lieues plus loin, la Côte est ouverte par une autre Riviere, qui pénètre dans les terres entre deux rives fort montagneuses. Celle de la Mer continue de l'être aussi pendant environ douze lieues, & conduit au Cap *Tourmentin*. C'est une grande Pointe, qui s'avance en Mer, & qui n'est qu'à deux lieues & demie de l'Île Saint Jean. Elle est entre deux grandes Baies, bordées de Montagnes ou de Roches; & de toutes parts on ne trouve ici que des Ecueils, les uns découverts, d'autres qui ne s'apperçoivent qu'en basse Mer. Après avoir doublé cette Pointe, la Côte change peu pendant dix lieues; mais on trouve ensuite une Riviere où les Barques entrent, avec la seule précaution de bien prendre le Canal, pour passer une petite Île, après laquelle on est à couvert, & l'on ne manque point d'eau, vis-à-vis d'une grande Prairie, qui forme une Anse de bonne grandeur. Denis nomme cette Riviere la *Riviere de Cocagne*, parceque le mauvais tems l'ayant forcé d'y passer huit jours, il y fit si bonne chere, que pour en faire prendre quelque idée, il est réduit à nommer le Gibier & le Poisson que ses Gens refusoient: c'étoient des Outardes, des Canards, des Sarcelles, des Pluviers, des Beccasses, des Beccassines, des Tourtres, des Lapins, des Perdrix, des Saumons, des Truites, des Maquereaux, des Eperlans & des Huitres. » Ses Chiens » mêmes, dégoûtés par l'abondance, se couchoient près de ces délicieux » alimens sans y toucher ». La beauté du Pais répond à l'excellence de ses productions: il est fort uni, & couvert des plus beaux arbres, avec de grandes Prairies, qui bordent la Riviere l'espace de cinq ou six lieues.

Riviere de Co-
cagne. Abondan-
ce de ses vivres.

Riviere de Re-
chibouctou.

Après la Riviere de Cocagne, on trouve, à dix lieues, celle de *Rechibouctou*, dont l'entrée, quoique bordée de sables pendant près d'une lieue, laisse passage à des Bâtimens de deux cens tonneaux. Elle forme ensuite un fort grand Bassin, mais si plat, que les Navires ne peuvent pénétrer bien loin. Deux autres Rivières tombent dans ce Bassin, l'une fort petite; & l'autre assez grande, qui communique, à l'aide de deux Portages, avec la Riviere de Saint Jean. Les Sauvages n'emploient que deux jours à ce trajet. La petite Riviere communique aussi, par un portage, avec la Riviere de Miramichi, où Denis avoit une Habitation. Il fait ici une peinture fort singuliere du Chef des Sauvages de *Rechibouctou*.

Etablissement &
conduite singu-
liere d'un Sau-
vage.

» C'étoit, dit-il, un Sauvage des plus suffisans que j'aie connus. Tous » les Indiens de cette partie du Golfe le redoutoient. Il avoit sur le bord » du Bassin de cette Riviere, un Fort, composé de pieux assez gros, & » de deux especes de Bastions, dans lequel il étoit logé avec une partie » de ses gens. Une longue piece de bois, qu'il avoit fait attacher au som- » met d'un arbre, percée de chevilles qui en faisoient une sorte d'échel- » le, étoit la guérite d'où il faisoit observer, par un Sauvage monté à » la pointe, ce qui se passoit sur les Côtes. Si quelque Bâtiment paroif-

soit, il faisoit prendre les armes à tout son monde ; & mettant des sentinelles aux avenues , il attendoit tranquillement qu'on approchât de son poste. On demandoit, de sa part, aux Etrangers, ce qu'ils desiroient de lui ; & souvent, il faisoit attendre long-tems sa réponse. Il ne leur permettoit d'entrer, qu'après avoir été salué, une ou deux fois, par une décharge de leurs fusils. On le trouvoit toujours assis sur ses talons, comme un singe, la pipe à la bouche. Jamais il ne parloit le premier ; mais après avoir écouté ce qu'on avoit à lui dire, il répondoit avec une ridicule affectation de gravité. S'il alloit à la Cabane de quelque Sauvage, il faisoit tirer un coup de fusil, pour avertir tous les autres de venir au-devant de lui avec leurs armes ; & lorsqu'il sortoit de sa Chaloupe, il vouloit être salué d'une décharge. Ensuite, se faisant suivre jusqu'à la Cabane, il exigeoit une autre décharge à son entrée. Ceux qui lui refusoient cet hommage ne demeuroient jamais impunis ; mais il ne les maltraitoit point en public ; dans la crainte de trouver quelque résistance de la part des autres. La même politique lui faisoit éviter les parties de débauche, qui sont communes entre les Sauvages, & dans lesquelles tous les rangs sont confondus. Il se cachoit même, lorsqu'il voioit ses gens dans l'ivresse ; ou s'il ne pouvoit prendre cette précaution, il étoit alors assez modeste pour ne pas faire valoir sa grandeur. Le Pais est fort beau ; & la chasse y étant très abondante, il n'est pas surprenant que les Sauvages y fussent si bien fournis d'armes à feu.

En sortant de Rechibouctou, pour s'approcher de la Riviere de Miramichi, on trouve, à gauche, de grands bancs de Salle, qui avancent fort loin en Mer ; après quoi, l'on trouve une grande Baie, qui pénètre plus de deux lieues dans les terres, & qui a presque autant de largeur. Elle est traversée aussi de quantité de sables, qui se découvrent même en basse Marée ; & dans le mauvais tems la Mer y brise par-tout. Un petit Canot, fort tortu, qui conduit dans la Riviere, est le seul passage que Denis ait reconnu sûr ; mais, outre qu'il n'est pas facile à trouver, il ne reçoit que des Barques de douze à quinze tonneaux. Tous ces sables continuent jusqu'à la Riviere de Miramichi.

Rivière de Miramichi.

L'embouchure de cette Riviere est fort étroite, & comme fermée par une petite Ile, qui est sur la droite de l'entrée ; mais on n'a pas plutôt passé l'Ile, qu'on trouve un beau Bassin, large d'une portée de canon, & d'une bonne profondeur, dont les deux côtés sont des Rochers assez hauts, la plupart couverts de beaux Bois. Il s'y trouve néanmoins quelques petites Anses, où l'on peut aborder & descendre avec des Chaloupes ou des Canots. Cette Riviere peut être remontée pendant six lieues, après lesquelles on en trouve deux autres qui s'y joignent ; & les Roches dont elles sont coupées, ferment l'entrée à tout autre Bâtiment que des Canots : l'une monte vers la Baie de Rechibouctou ; l'autre vers celle des Chaleurs, & conduit, avec le secours d'un Portage, à la Riviere de Nepiguit, qui est au fond de cette dernière Baie. On vante la beauté du Pais, dans l'intérieur des terres. Les Fraises & les Framboises, qui y croissent en abondance, y attirent une quantité incroïable de Tourtres. Mais ce que Denis

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

raconte des Saumons, qui entrent dans la Rivière, est encore plus surprenant : « Ils sont en si grand nombre, que pendant la nuit on est réveillé par le bruit qu'ils font en sautant sur l'eau ; ce qui vient du plaisir qu'ils ressentent de pouvoir s'égaier dans un Bassin libre, après avoir eu beaucoup de peine à passer sur les sables où l'eau leur manquoit. Ensuite ils montent dans les Rivières, & jusqu'aux Lacs d'où elles descendent. Les Castors sont fort communs dans ces Lacs.

Mer de Miscoou.

La Côte, jusqu'aux Iles de Miscoou, c'est-à-dire dans l'espace de dix ou douze lieues, est presque toujours de sable. Elle est coupée par des Ruisseaux & des Anses de différentes grandeurs ; où la Chasse est abondante, & revêtue sans cesse de grands Bois, dont la plupart des arbres sont des Cedres. Deux lieues avant les Iles de Miscoou, on rencontre une grande Anse, qu'on nomme le passage de *Caraquet*, & qui aboutit à la Baie des Chaleurs. Elle a des Iles, qui seront décrites à leur tour : mais, en continuant de suivre la Côte, on trouve un autre passage, du moins pour les Barques, entre les deux Iles de Miscoou. L'entrée n'en est pas sans danger, parceque des deux côtés plusieurs pointes de sables, où la Mer bat furieusement, la rendent fort étroite : mais, après les avoir passées, on se trouve dans un Canal assez large, entre les deux Iles. Celle qu'on laisse à droite, & qui est la plus petite, n'a qu'environ quatre lieues de tour, dont une partie est composée de marécages bas & sans arbres, où les Outardes se rassemblent au Printemps pour faire leurs Petits. Au-delà des Marécages, la terre est couverte de Sapins, mêlés de Bouleaux ; après quoi l'on rencontre une autre Pointe de sable, qui forme une assez grande Anse, où les Navires Pêcheurs mouillent en sûreté, à la faveur des deux Iles. Il ne s'y trouve point de Rivière d'eau douce ; mais la nature y supplée par une source fort extraordinaire. A deux cens pas de la Côte, vis-à-vis des Bois de Sapin, & vers le milieu, on voit sortir du sein de la Mer un bouillon d'eau douce, de la grosseur de deux poings, qui conserve sa douceur dans un circuit de vingt pas, sans que le flux ou le reflux arrête ou trouble son cours ; de sorte qu'il hausse & baisse avec la marée. Les Pêcheurs y vont faire de l'eau, dans leurs Chaloupes, & la puisent avec des seaux, comme dans une Fontaine. L'endroit d'où elle sort n'a pas moins d'une brassée de fond, aux plus basses Marées, & l'eau d'alentour est aussi salée qu'en pleine Mer.

Source d'eau
fort étrange.

La grande Ile de Miscoou a sept ou huit lieues de tour, & plusieurs Anses, bordées de Prairies & d'Etangs, où la chasse des Oiseaux ne cesse jamais d'être fort abondante. Elle a quatre Ruisseaux, dont deux reçoivent des Canots. La plupart des Bois y sont de Sapins. La terre y est bonne, quoique sablonneuse, & toutes les especes d'Herbages y croissent fort bien. Denis, qui s'y étoit fait une Habitation, y planta des noiaux de Pêche, de Pavis, de Presses, & d'autres Fruits à noiaux, qui vinrent parfaitement ; & la Vigne ne promettoit pas moins : mais il se plaint que deux ans après, un Concessionnaire de la Compagnie, nommé *Aunay*, vint le déposséder ; & ce défaut de stabilité, dans les possessions, est un obstacle, dit-il, qui empêchera toujours que le País ne se peuple. La sortie, comme l'entrée, des Navires, est entre la grande Ile & la Pointe de la

petite. On range de près la grande, pour prendre le bon Canal, qui n'a jamais moins d'une brasse & demie d'eau, & l'on ne cesse point de la cotoïer pendant trois lieues.

Ensuite, on peut entrer dans la Baie des Chaleurs, par le petit passage qui vient de celle de Miramichy, & qui n'est propre que pour des Barques avec lesquelles on côtoie les Iles de *Toufquet*, ou plutôt quelques bancs de sable qui portent ce nom. La plus grande de ces Iles a deux endroits où les Bâtimens Pêcheurs peuvent mouiller; mais ils ne peuvent s'y rendre que par l'entrée de la Baie des Chaleurs. Cette grande Ile de *Toufquet* n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de tour. La Pêche, surtout celle du Hareng & du Maquereau, y est fort abondante. Denis donne quatre lieues d'étendue à la Baie des Chaleurs, qu'il nomme aussi *Toufquet*, parcequ'elle contient les Iles de ce nom.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Baie des Cha-
leurs.

En sortant du Canal des Iles de *Miscou* pour arriver à la grande entrée de la Baie des Chaleurs, on range, pendant dix lieues, une Côte fort escarpée, au pié de laquelle la Mer bat avec tant de force, qu'un Navire qui s'y perdrait n'auroit aucune ressource. Ensuite on trouve une petite Riviere, qui ne peut recevoir que des Chaloupes. Trois lieues plus loin, on est à l'entrée d'une grande Anse, dont il part une Pointe, qui, s'avancant vers la Mer, fait un côté du Bassin de *Népiguit*. La profondeur de cette Anse est d'une lieue. On découvre ici de grandes & belles Prairies, qui s'étendent d'une demie lieue au-delà de l'entrée du Bassin. Il a lui-même plus d'une lieue & demie de longueur, sur une de large; mais il demeure presque sans eau, en basse marée, & l'on y voit alors une quantité incroyable d'Outardes, de Canards & de Cravans, qui se retirent à la Côte lorsque la Mer commence à remonter. De quatre Rivières, qui se déchargent dans ce Bassin, trois viennent des Montagnes qu'on découvre dans l'éloignement; l'autre, qui est la plus grande, quoiqu'elle ne reçoive que des Canots, est celle qui vient de *Miramichi*. Ces Rivières sont remplis de Saumons; & les Sables du Bassin offrent une prodigieuse abondance de toutes sortes de coquillages. Ses bords sont de belles Prairies, au-delà desquelles la terre est couverte de grands arbres. Une seconde pointe de sable qui répond à l'autre, & qui rend l'entrée du Bassin assez étroite, forme une sorte de Canal, où l'on pêche en abondance, au retour de la marée, des Maquereaux, des Saumons, & souvent des Esturgeons d'une grandeur singulière. Denis avoit une Habitation sur le bord du Bassin de *Népiguit*. Sa Maison y étoit flanquée de quatre petits Bastions, avec une Palissade & six petites pièces de Canon en batterie. Quoique les Terres n'y soient pas des meilleures, il y avoit un grand Jardin, dont il tiroit toutes sortes de légumes. Les pois & le blé, les pepins de Pommes & de Poires y croissoient fort bien; & de toutes parts on y voïoit des Framboises & des Fraises.

Bassin de Né-
piguit.

Habitation de
Denis sur le Bas-
sin de *Népigi-
guit*.

En sortant de *Népiguit*, on trouve, après avoir fait deux lieues, une petite Riviere, que les Canots peuvent remonter long-tems, & dans laquelle on prend de si grands Saumons, que Denis en avoit vu de la longueur de six piés. La chasse, les arbres, & la bonté du terroir, excitent aussi l'admiration des Voïageurs. Trois lieues plus loin, la Côte

Saumons longs
de six piés.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
GE.

Baie de Risti-
gouches.

Ce que c'est que
Grave.

Port Daniel.

Pointe aux Ma-
quereaux, & Pê-
che des Morues.

s'ouvre par une grande Baie, qui a quatre lieues de large & dix-huit à vingt lieues de profondeur. Les terres y sont hautes, & bordées de rochers. Entre plusieurs petites Rivières, qui tombent dans cette Baie, on en distingue quelques-unes, par lesquelles on peut remonter, à l'aide de quelques Portages, jusqu'à des Lacs qui se déchargent dans le Fleuve de Saint Laurent. Les Sauvages n'emploient ordinairement que trois jours à faire cette route. La Baie, qui est d'ailleurs fort abondante en Gibier, & dont toutes les Côtes sont couvertes de grands arbres, se nomme *Ristigouche*. Au-delà, cinq ou six lieues de terres hautes n'offrent que des Rochers; après lesquels la Côte s'abaisse, & forme une grande Anse, environnée de Prairies, d'Etangs & de fort beaux arbres. Ensuite, on coitoie deux lieues d'une terre, qui s'avance assez pour former un Cap, nommé le petit *Paspec-biac*, près duquel fort une Rivière où les Chaloupes peuvent se mettre à l'abri, & d'où l'on a, jusqu'au grand *Paspec-biac*, quatre lieues de Côtes bordées de rochers, qui sont battues des flots en haute Marée. On trouve aussi-tôt une grande Pointe de Cailloux, mêlés de sable, que les Pêcheurs nomment *Grave*, & sur lesquels ils font secher leur Poisson. La Pointe de cette Grave offre une entrée, pour des Chaloupes, dans une Rivière qui ne manque jamais de Plies, de Moules & de diverses sortes de Coquillages. La Grave fait d'ailleurs une Anse où les Bâtimens Pêcheurs mouillent à quatre cables, & qui peut contenir deux Vaisseaux à l'aise.

On double ensuite une grande Pointe de sable, après laquelle on trouve une autre Anse, d'une lieue de profondeur. La Côte, qui succede, est fort escarpée l'espace d'une autre lieue; mais s'abaissant tout-d'un-coup, elle forme une troisième Anse d'un mille de profondeur, au fond de laquelle fort une petite Rivière. La terre y est bonne, & les Bois fort beaux. De cette Anse, on compte, jusqu'au Port *Daniel*, quatre lieues, qui ne sont encore que des Rochers escarpés, au pié desquels la Mer bat furieusement. L'entrée de ce Port a plus d'une demie lieue d'ouverture, dont les deux côtés sont de hauts Rochers. On prend à droite, pour éviter des écueils qui s'avancent de l'autre côté. Un Navire ne peut pénétrer plus d'un quart de lieue, & mouille alors sans danger; mais, vis-à-vis du mouillage, on découvre, à droite, une grande Anse de sable, où les Barques sont en sûreté. Plus loin, du même côté, on trouve une grande Roche de pierre à chaux; & de l'autre, des sables, qui se découvrent en basse marée. Vis-à-vis de la Roche, une pointe de sable forme un petit Détroit où les Barques peuvent passer, & qui est l'entrée d'un grand Bassin, d'une lieue de profondeur, où tombent deux grands Ruisseaux & plusieurs petits. Ce lieu, qui se découvre au départ de la marée, est peuplé alors de toutes sortes de Gibier & de Coquillages. Il est bordé de Prairies. Les terres y sont belles & couvertes de très beaux arbres. Enfin, Denis en vante beaucoup les agrémens.

Après le Port Daniel, on a deux lieues d'une Côte pierreuse, terminée par un Cap, ou un Rocher fort haut, qu'on nomme la *Pointe aux Maquereaux*, parceque ce Poisson y est en abondance. La pêche des Morues n'y est pas moins heureuse. Ce Cap est à douze lieues du Cap d'Es-
poir;

poir ; & dans l'intervalle on trouve une grande Baie, d'environ quinze lieues de tour, où tombent trois Rivières. La Morue donne beaucoup, dans cette Baie ; mais elle n'a point d'autre abri, qu'entre deux Îles, éloignées de plus d'une lieue de la Pointe aux Maquereaux ; & cette Rade ne reçoit point de Navire au-dessus de quatre-vingt tonneaux. Trois lieues plus loin, en suivant la Côte de la Baie, on trouve une petite Rivière, dont l'entrée, quoiqu'étroite & tortueuse, conduit dans un grand Bassin, d'environ deux lieues de circuit, où dans la basse Marée, qui en découvre une partie, l'abondance du Gibier ne peut être comparée qu'à celle des Coquillages. Le País est agréable ; la terre assez basse, mais très bonne. La plupart des arbres, qui bordent le Bassin, sont des Cedres & des Pins : plus loin dans les terres, ce sont des Erables, des Frênes, des Bouleaux, des Chênes, des *Mignogons*, & d'autres sortes de bois. Cinq lieues au-delà, une autre Rivière, qui ne reçoit que des Barques, est moins large intérieurement que la précédente ; mais elle a plus d'eau, & l'on y pénètre beaucoup plus loin. Le País est à-peu-près le même. Quatre lieues après, on en trouve une troisième, qu'on a nommée la grande Rivière, parcequ'elle a plus d'eau que les deux autres : mais une Barre de cailloux & de sable ; que la Mer y amène, en rend l'entrée plus difficile ; ce qu'on attribue à sa situation, qui étant au fond de la Baie, & vis-à-vis de l'entrée, l'expose à la violence du vent de Mer. Son embouchure demeure quelquefois fermée, jusqu'à ce que l'abondance de l'eau, que la Barre arrête, fasse assez d'effort pour repousser cet obstacle, & se fasse une ouverture par l'endroit où les vagues ont poussé moins de cailloux. Ainsi l'entrée, qui est aujourd'hui d'un côté, est demain de l'autre. C'est dans ces Rivières que les Barques Normandes du *Banc aux Orphelins* cherchoient un asyle, lorsqu'elles étoient pressées de la tempête, & que leurs Navires étant à l'Île *Percée*, c'est-à-dire à dix-huit ou vingt lieues de ce Banc, elles ne pouvoient retourner à bord, si le vent ne les favorisoit beaucoup. Mais Denis ajoute qu'on commençoit à voir moins de Normands dans cette Baie, parcequ'ils n'y cherchoient pas tant des Morues, que des Pelleteries, dont la Traite étoit fort diminuée.

On trouve ensuite six lieues d'une Côte haute & revêtue de Sapins, dont le bout est éloigné de quatre lieues de l'Île *Percée*, & d'une lieue du Cap *Enragé*. Tout ce Parage est fort dangereux, & souvent on y est combattu par deux vents contraires. L'Île *Percée* est une grande Roche, qui n'a pas moins de soixante brasses de hauteur, escarpée à pic des deux côtés. Sa longueur n'est aujourd'hui que d'environ quatre cens pas ; mais elle alloit autrefois jusqu'à l'Île de *Bonne-Aventure*, & Denis fut témoin de ses révolutions. » La Mer, dit-il ne cesse point de la manger par le pié. » J'ai vu qu'elle n'avoit qu'un trou en forme d'arcade, par où les Chauloupes passaient à la voile, & c'est ce qui l'avoit fait nommer l'Île » *Percée* : il s'en est fait deux autres, qui ne sont pas si grands, mais » qui croissent tous les jours. Ces trous, qui affoiblissent son fondement, » feront cause à la fin de sa chute. Les Navires qui vont y faire la Pêche » mouillent à quatre ou cinq cables de l'Île, ou quelques autres Rochers » servent encore à rompre la Mer. J'y ai vu, tout-à-la-fois, onze Bâti-

Île *Percée*, &
trous qui lui font
donner ce nom.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.Table de Ro-
land.

Baie des Morues.

Cap & Rivière
de Gaspé.

Cap des Rosiers.

Description des
Iles du Golfe
Saint Laurent.Iles aux Oi-
seaux, & autres.

» mens Pêcheurs; & la Pêche y est si bonne, qu'ils s'en retournoient tous
» chargés ». A deux portées de fusil de la Côte, s'élève une grande Monta-
gne, platte & de forme quarrée, qui se nomme la Table de Roland, & qu'on
découvre de dix-huit ou vingt lieues en Mer. Elle touche à d'autres Mon-
tagnes, qui vont toutes, en descendant, jusqu'au fond de la Baie des Morues.

Cette Baie est à trois lieues de l'Île Percée. La Chasse y est excellente
dans la saison des Tourterres; & les Pêcheurs s'accommodent si bien de ce
séjour, qu'ils y font des Jardins, où ils cultivent des Choux, des Pois,
des Fèves, & diverses sortes de Salades. Vis-à-vis, à la distance d'une
lieue & demie de l'Île Percée, on voit celle de Bonne-Aventure, qui
n'est pas moins haute, mais qui a deux lieues de tour, & qui est toute
couverte de Sapins. C'est delà qu'on entre dans la Baie des Morues, cé-
lebre pour la Pêche dont elle tire son nom. Sa profondeur est de quatre
lieues, sur trois de largeur. Une petite Rivière, qui sort au fond, ne peut
être remontée que par les Chaloupes, & ne conserve même, en basse
marée, qu'un petit passage pour les Canots. Alors la plus grande partie
de la Baie se découvre aussi, & ne laisse voir qu'une plage sablonneuse.
Les terres voisines n'en sont pas moins agréables: elles produisent de si
beaux sapins, qu'on n'y est jamais embarrassé pour la Mûture. Les Vais-
seaux Pêcheurs mouillent à quatre lieues de cette Baie, dans une Rivière
nommée *Gaspé* (*); & leurs Chaloupes viennent faire les préparatifs de la Pê-
che dans une petite Île qui est à l'entrée de la Baie, devant la Pointe
qu'on nomme le *Forillon*. *Gaspé* offre une belle Grave, pour deux grands
Vaisseaux. La terre des environs est fort haute, couverte d'herbe & de
Bois. On avoit trouvé, sur ces hauteurs, quelques apparences d'une Mine
de plomb; & la Compagnie François se laissa persuader d'y faire quel-
que dépense: mais Denis reconnut qu'elle consistoit dans quelques pe-
» tites veines, qui couroient sur la roche, & que la force du Soleil avoit
purifiées. » Toute la Mine, dit-il, n'est qu'Antimoine, & n'est pas assez
» abondante pour mériter les frais du travail ». On n'apperçoit, sur la
Rivière de Gaspé, que des Montagnes séparées les unes des autres, & tou-
tes couvertes de Bois. En sortant de cette Rivière, on passe un grand Cap;
& trois ou quatre lieues plus loin, on découvre le Cap des Rosiers, qui
fait la Pointe Méridionale de l'entrée du Fleuve Saint Laurent.

Tout l'espace qu'on vient de parcourir, depuis le Cap de Camceaux
dans l'Acadie, jusqu'au Cap des Rosiers, formoit le Domaine du Voia-
geur, à qui l'on en doit la description. Si l'on y joint toutes les Îles de
la même partie du Golfe, qui étoient comprises aussi dans sa Conces-
sion, c'étoit un Royaume d'une fort vaste étendue. Denis donne aussi la des-
cription des Îles.

Il reprend à l'entrée du Golfe, entre le Cap de Retz (43), qui appar-
tient à l'Île de Terre-neuve, & le Cap de Nord, ou de Saint Laurent, dans
l'Île Royale. La première Île, qu'on trouve dans cet espace, est celle de
Saint Paul, à cinq lieues du Cap Nord, & dix-huit du Cap de Retz. Vingt
lieues plus loin dans le Golfe, on rencontre les *Îles aux Oiseaux*, où l'on

(*) Delà le nom de *Gaspésie*, qu'on a donné à toute cette Contrée.

(43) Le P. de Charlevoix, & la plupart des autres Voyageurs, l'ont nommé Cap de Raze.

trouve en effet tant d'Oiseaux, qu'une Chaloupe, qu'on y détache en passant, revient aussi-tôt chargée d'œufs & de Petits. Ensuite on découvre les Iles Ramées, qui sont au nombre de sept, toutes rangées le long de l'Ile Roïale, à sept ou huit lieues au large. Elles sont suivies d'une Ile beaucoup plus grande, nommée la *Magdeleine*, qui reçoit dans son Havre des Navires de quatre-vingt ou cent tonneaux, & de celle de *Brion*: mais ces deux Iles ne sont qu'un amas de Rochers, revêtus pourtant de Sapins & de Bouleaux. Huit ou dix lieues plus loin, on rencontre l'Ile de *Saint Jean*, sur la route de l'Ile Percée; & Denis recommande aux Navigateurs de ne pas trop s'en approcher, parceque toute la Côte est environnée de sables, qui ont des battures à plus d'une lieue au large.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

Cette Ile, célèbre, comme on l'a déjà remarqué, par l'entreprise du Comte de Saint Pierre, a vingt-cinq ou trente lieues de long, & n'en a pas plus d'une de large au milieu, qui est sa plus grande largeur; de sorte que se courbant un peu, & se terminant en pointe par les deux bouts, elle représente fort bien la figure d'un Croissant. Le côté, qui fait face au Continent, est bordé de Rochers. Elle a deux Anses, où deux Ruisseaux viennent tomber dans la Mer, & qui reçoivent de grandes Barques, avec l'avantage de pouvoir les mettre à couvert dans plusieurs petits Havres. Du même côté, les Bois de l'Ile sont fort beaux, & la terre y paroît bonne. La plupart des arbres sont des Sapins, des Hêtres & des Bouleaux. Le côté du Golfe offre aussi deux Havres, d'où sortent deux petits Ruisseaux; mais l'entrée en est platte, & l'accès fort dangereux. On regrette qu'il ne soit pas plus facile, parceque la Pêche est fort abondante à cette Côte, & qu'on y est d'ailleurs assez proche du Banc aux Orphelins, où le Poisson est aussi beau que sur le grand Banc. La Marée inonde plusieurs parties de l'Ile, & forme quantité d'Etang, environnés de Prairies dont on vante le pâturage. Les Oiseaux y sont en abondance. On y trouve des Grues, & surtout un grand nombre d'Oies grises & blanches. Les autres Iles, jusqu'au Passage de Fronfac, ont été nommées, & ne méritent pas plus d'explication.

Ile Saint Jean.

Mais ne laissons pas en arriere le grand Banc de Terre-neuve, qui fait comme une dépendance naturelle de la Colonie Française, par sa situation. Ce qu'on nomme le Grand Banc, est proprement une Montagne cachée sous les eaux, à près de six cens lieues de France, du côté de l'Occident. Denis lui donne cent cinquante lieues d'étendue, du Nord au Sud; mais suivant les Cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionale est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Le P. de Charlevoix observe que ses deux extrémités se terminant en pointe, il est difficile de marquer exactement sa largeur. La plus grande, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. Quelques-uns de nos Matelots y ont mouillé à cinq brasses, quoique jusqu'à Denis on n'y en eut jamais trouvé moins de vingt-cinq, & qu'en plusieurs endroits il y en ait plus de soixante. Vers le milieu de sa longueur, du côté de l'Europe, il forme une espece de Baie, qu'on nomme la Fosse; ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, &

Description du
grand Banc de
Terre-neuve.

DESCRIPTION
DE LA NOU-
VELLE FRAN-
CE.

près l'un de l'autre', l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le peut trouver. Le Grand Banc est précédé, par le travers du milieu de sa longueur, d'un moindre, qu'on nomme le *Banc Jaquet*. Quelques-uns en ajoutent même un troisième, auquel ils donnent la figure d'un Cône; mais la plupart des Pilotes n'en font qu'un des trois, & prétendent que le grand a des cavités, dont la profondeur trompe ceux qui, ne filant point assez de cable, croient en distinguer trois. Quelle que soit la grandeur & la figure de cette Montagne, on y trouve une prodigieuse quantité de Coquillages, & plusieurs especes de Poissons de toutes grandeurs. La plupart servent de nourriture aux Morues, dont on croit pouvoir dire, sans exagération, que le nombre égale celui des grains de sable qui couvrent le Banc. Tous les ans, depuis près de trois siècles, on en charge deux ou trois cens Navires, sans qu'on remarque presque aucune diminution. Au reste ce Parage a des incommodités, qui rendent la navigation fort désagréable. Le Soleil ne s'y montre presque jamais; & l'air y est ordinairement couvert d'une brume froide & épaisse, qui fait connoître le Banc à ses approches: le P. de Charlevoix a donné ses conjectures sur ce Phenomene (44). Après avoir passé le grand Banc, on en rencontre plusieurs petits, tous presque également poissonneux.

ECLAIRCISSEMENT SUR LES DIFFERENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

INTRODUC-
TION.

QUOIQUE les discussions politiques conviennent peu au dessein de cet Ouvrage, il conviendrait encore moins de passer, sans quelques mots d'explication, sur une guerre actuelle, dont les lieux que j'ai décrits sont le théâtre & l'objet. En renvoyant, pour le fond du droit, aux Mémoires des deux Nations, je me borne à recueillir historiquement les faits qui ne peuvent être contestés d'aucune part. La France & l'Angleterre sont aux mains, après avoir vécu long-tems dans une profonde paix: il est question de diverses parties de l'Amérique Septentrionale, sur lesquelles ces

(44) Il établit d'abord qu'on ne peut l'attribuer au voisinage des Terres, puisque le Cap Raze, qui est la terre la plus proche, en est éloigné de trente-cinq lieues, & que d'ailleurs l'Ile de Terre-neuve n'étant embrumée que du côté du Grand Banc, il paroît au contraire, que c'est du Grand Banc que viennent les Brouillards dont le Cap Raze est ordinairement enveloppé. Ensuite il observe un autre signe de l'approche du Grand Banc; c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on nomme communément ses *Ecorres*, la Mer est toujours glapissante, & les vents impétueux. Ne pourroit-on pas, dit-il, regarder cette agitation comme la cause des Brouillards qui y regnent, & penser que

l'eau, dont le fond est mêlé de sable & de vase, épaissit l'air & l'engraisse, tandis que le Soleil n'en attire que des vapeurs grossières, qu'il ne peut tout-à-fait résoudre? Si l'on demande, d'où vient cette agitation de la Mer sur les *Ecorres* du Grand Banc, lorsque partout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond; le religieux Voyageur répond que dans ces parages on éprouve tous les jours des Courans, fort variés dans leur direction, & que la Mer, irrégulièrement poussée, heurtant avec impétuosité contre les bords du Banc, qui sont presque partout à pic, en est repoussée avec la même violence. *Journal historique*, p. 50.

deux Puissances ont été long-tems d'accord. Voïons par quels malheureux degrés la discorde est venue répandre ses plus noirs poisons.

Situons-nous d'abord entre le Traité d'Utrecht (45) & celui d'Aix-la-Chapelle (46), intervalle de trente-cinq ans, pendant lequel les Anglois ont occupé l'Acadie dans le sens du premier de ces deux Traités, c'est-à-dire, comme nous l'avons rapporté dans un autre article, sur le pié de ses anciennes limites (47). Ils ne témoignent, alors, ni desir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils se trouvoient resserrés. Les ruptures, qui survenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne, produisoient des hostilités réciproques en Amérique; mais c'étoient des effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici, que de l'Acadie, & des cessions de la France en 1713; car les difficultés sur le cours de l'Oyo ne furent pas proposées; ni connues, ni soupçonnées, au Congrès d'Utrecht: c'est un objet si moderne, qu'il n'a pas même fait partie des Articles discutés entre les Commissaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle, que les Anglois, fiers de leurs forces maritimes, & formant le projet de plusieurs nouveaux Etablissémens, entreprirent de donner, au Traité d'Utrecht, une interprétation favorable à leurs desseins. Sur les premières difficultés, la Cour de France proposa, dès 1749, la voie des Commissaires, pour régler les limites des Colonies respectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre, avec deux déclarations fort remarquables; l'une, qu'elle avoit envoyé l'ordre de ne commettre aucun attentat, soit du côté de la Nouvelle Ecosse, soit du côté de la Baie d'Hudson, contre les possessions ou le Commerce des François; la seconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des Etablissémens, dans cette partie de la Nouvelle Ecosse sur laquelle la France avoit des prétentions. Malgré des engagements si formels, les Anglois de l'Acadie se permirent, en 1750, des hostilités manifestes; non-seulement sur les possessions Françaises dans le Continent, mais jusques sur les Navires envoyés de Quebec pour porter des munitions & des subsistances aux Postes de la Frontiere du Canada. Le Commandant des Troupes Angloises (48), en Acadie, avoit reçu d'Europe des Recrues, des Colons & de l'Artillerie; & dans son empressement pour établir les nouveaux Habitans Anglois, il commença par chasser les Familles Françaises qui tenoient des Terres dans la Presqu'île. Bien-tôt il étendit l'invasion jusques dans l'Isthme de la Baie Française, où il construisit un Fort. Le même esprit porta les Anglois à s'emparer de plusieurs Bâtimens François, entr'autres du *London*, dans le Golfe Saint Laurent, & du *Saint*

(45) En 1713.

(46) En 1748.

(47) Il est démontré, dans le Mémoire des Commissaires François, à l'Extrait duquel on s'attache ici, que l'Acadie cédée aux Anglois occupe seulement la partie méridionale de la Peninsule; que Port Royal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le district de l'Acadie; qu'ainsi

le Pais, au Nord de la Peninsule, est de la domination Française, & par conséquent, à plus forte raison, l'Isthme, ou Langue de terre, de cinq lieues de large, qui sépare la Baie Française du Golfe Saint Laurent. Voyez la Carte, & relisez (ci-dessus,) l'Article du Traité d'Utrecht, qu'on a rapporté dans le tems de cette Cession.

(48) M. Cornwallis.

DIFFÉRENDS
DES FRANÇOIS
ET DES AN-
GLOIS.

François à l'entrée de la Baie François. Envain la Cour de France demanda satisfaction pour ces insultes. Le Marquis de la Jonquiere, Gouverneur du Canada, se vit obligé d'user de représailles, en faisant arrêter, dans l'Île Roïale, trois ou quatre Bârimens Anglois qui furent aussi confisqués. Il est donc certain que sur Mer, comme dans le Continent, l'Anglois fut le premier Agresseur. A la vérité, il trouva dans les Commandans François plus de résistance qu'il n'en devoit attendre, au sein de la Paix, contre des violences imprévues. C'est cette continuelle fermeté, qui a préservé la Nouvelle France d'un embrasement général, & tempéré les triomphes de la Nation Britannique.

La bravoure François ne s'est pas moins signalée, sur les rives de l'Oyo, qu'aux confins de l'Acadie. On a vu que cette Rivière fait une des communications du Canada avec la Louisiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676, la fréquentoient seuls, lorsque dans ces derniers tems il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore, le long de l'Oyo, ni Forts, ni Comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Pensylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre, étoient bornées à l'Ouest par les Apalaches, Montagnes qui semblent placées par la Providence pour séparer les deux Nations en Amérique (49), comme l'Océan les sépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749, que des Traiteurs Anglois, autorisés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & fréquenterent l'Oyo, pour commercer avec les Sauvages du País (50). Ensuite le Gouverneur employa, pour détacher ces Barbares des intérêts de la France, deux Aventuriers, l'un Anglois (51), l'autre Deserteur Canadien (52), qui portoient des présens aux Nations des bords de l'Oyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la destruction des François. C'est ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere, dans un Interrogatoire qu'il fit subir à quatre Traiteurs ou Contrebandiers, pris par ses ordres au Fort de Miamis, entre les Lacs Erié & Michigan. Bien-tôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques secretes. Pendant toute l'année 1753, on n'entendit parler, au Canada, que des préparatifs de guerre qui se faisoient dans leurs Colonies (53). Aussi, dès les premiers mois de 1754, leurs Troupes passerent les Apalaches avec un train d'Artillerie, construisirent un Fort entre l'Oyo & la Rivière aux Bœufs, tracerent le Plan d'un autre, & s'établirent dans les Terres de la domination François. Envain les François leur députerent un Officier, nommé M. de Jumonville, pour leur représenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Souverains. Toute la Terre a vu comment il fut traité. A peine ent-

(49) Consultez ici la Carte. Les Anglois en ont ajusté une à leurs prétentions, mais sans fondement, puisqu'avant les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun Etablissement sur l'Oyo, qu'on nomme aussi la *Belle-Rivière*.

(50) C'étoit une véritable contrebande, puisque, suivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce avec les Sauvages, que sur son propre territoire.

(51) *Georges Crocken*

(52) *André Maujour*.

(53) Ces préparatifs furent avoués si clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les Gazettes Angloises du tems, avec les Harangues mêmes des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

il commencé à faire connoître le sujet de sa Commission , qu'on tira sur lui & sur son escorte. En un mot, il fut indignement assassiné , avec huit des siens , & les autres furent faits Prisonniers , à l'exception d'un seul , qui trouva le moyen de s'échapper. Sept d'entr'eux , aiant ensuite obtenu la liberté par de longues sollicitations , rapportèrent qu'ils avoient essuïé d'indignes traitemens.

Cependant l'assassinat de M. de Jumonville causa de l'indignation aux Sauvages mêmes , & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'est ce qu'on lit dans le Journal du Major *Washington* , Chef u Détachement qui se rendit coupable d'une si lâche violation du Droit des Gens. Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les retenir (54). Les harangues , les promesses & les présens furent multipliés ; mais avec peu de succès. Sur la premiere nouvelle de l'Assassinat, M. de Villiers, Frere du malheureux Jumonville , fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de *la Nécessité* , construit par les Anglois. Cette Expédition fut prompte ; & l'Officier François se trouva maître de sa vengeance ; mais respectant le nom de la Paix , dont les droits subsistoient encore entre les deux Couronnes , il usa de sa victoire avec modération. Les Anglois furent renvoïés libres ; & le Vainqueur se contenta de deux Otages. On eut soin de lui donner deux Espions fort habiles , qui pendant tout leur séjour au Fort du Quêne , principale Place des François sur l'Oyo , entretenrent une Correspondance constante avec les Généraux Anglois. Il est fort glorieux pour la France , qu'entre les Papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755 , il se soit trouvé une Lettre d'un de ces Espions , nommé *Robert Strobo* , dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne-foi & le desir de la Paix. Strobo , écrivant au Major *Washington* tout ce qui se passoit dans le Fort , s'étendoit particulièrement sur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conseil de diverses Nations , les François avoient déclaré « qu'ils ne venoient point dans le Pais pour faire la guerre , mais que les Anglois ne vouloient point les laisser tranquilles ; qu'ils » espéroient que les Sauvages , leurs Enfans , ne souffriroient point qu'on » insultât leur Pere ; que cependant s'ils avoient envie de se joindre » aux Anglois , ils pouvoient suivre leur inclination ; mais que s'ils vou- » loient mieux penser , ils demeureroient en paix ». Dans la bouche d'un Espion & d'un Ennemi , jamais il n'y eut de preuve si forte en faveur de la franchise & de la modération.

Pendant ce tems-là , les Commissaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été question des limites de l'Acadie. Ensuite on étoit passé aux prétentions des deux Puissances , sur l'Ile de Sainte Lucie. Les difficultés , qui venoient de s'élever sur l'Oyo , formerent une branche de négociation particuliere entre les deux Cours , par

(54) On remarque , dans le Journal de cet Officier , une politique fort singuliere : en traitant avec les Sauvages , il n'attribuoit à sa Nation aucun droit sur les Pais voisins de l'Oyo , & ne donnoit l'Angleterre

que pour Protectrice des Indiens maîtres de ces Contrées ; tandis que dans tout autre lieu , hors de la présence des Sauvages , les Anglois se donnent pour Souverains de l'Oyo & des Peuples qui habitent ses rives.

DIFFÉREND
DES FRANÇOIS
ET DES AN-
GLOIS.

la voie des Ambassadeurs & d'autres Ministres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faisoit seule le Commerce de l'Oyo & de ses environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre ? trois choses, dont la première ne signifie rien, dont la seconde contredit l'objet des Commissaires employés par les deux Cours, & dont la troisième ne peut se concilier avec les hostilités (55). Cependant la France porta si loin la droiture & la confiance, qu'elle ne laissa point de se rapprocher, autant qu'il lui fut possible, des articles qu'on lui proposoit. Elle consentit que tout fût remis, dans l'Amérique Méridionale, au même état où tout étoit ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht ; que le territoire, situé entre la Rivière d'Oyo & les Montagnes, fut évacué provisionnellement par les Sujets des deux Rois ; que tous les Forts, construits depuis le même Traité, dans toutes les parties de l'Amérique Septentrionale contestées entre les deux Nations, fussent démolis de part & d'autre ; & qu'enfin, dans l'espace de deux ans, toutes les contestations fussent terminées par la voie des Commissaires. C'étoit faire tous les frais de l'accommodement. Mais l'Angleterre comptoit sur les forces qu'elle avoit en Mer, & ne pensoit qu'à multiplier les difficultés, pour faire traîner l'affaire en longueur : elle changea ses demandes. Il fut question alors de démolir, non-seulement les Forts situés entre l'Oyo & les Montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frédéric, & tous ceux qui se trouvoient entre l'Oyo & l'Ouabache, ou la Rivière de Saint Jérôme ; à quoi l'on ajoutoit que les Lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à personne, mais seroient indistinctement fréquentés par les Sujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne suffisoit plus de tout remettre sur le pié du Traité d'Utrecht : on exigeoit que la partie contentieuse de la Peninsule fut abandonnée définitivement aux Anglois ; qu'ils entraissent en possession de vingt lieues de Païs, depuis la Rivière de Pentagoët jusqu'au Golfe Saint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce Fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à personne. Ces

(55) 1°. Le Roi d'Angleterre demandoit que la possession du Territoire, du côté de la Rivière d'Oyo, fut remise dans le même état où elle étoit au tems de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les stipulations du même Traité, &c. Mais quel pouvoit être le but & l'avantage de cet article, puisqu'il n'est mention, ni directement, ni indirectement, du Territoire de l'Oyo dans les stipulations du Traité d'Utrecht ? Alors la France seule fréquentoit cette Rivière, & la possession des Païs circonvoisins ne pouvoit être un sujet de jalousie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht sur une matière qui n'y est pas même nommée ? 2°. Sa M. B. proposoit que les autres possessions, dans l'Amérique Septentrionale, fussent restituées dans le même état où elles étoient au tems de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les Cessions & Stipulations portées

par ce Traité. Mais c'étoit précisément l'objet du travail des Commissaires. On les avoit nommés, pour fixer le sens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces Possessions. Proposer, comme un Article préliminaire, que ces Possessions fussent remises sur le pié des Cessions & des Stipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre, par conséquent, inutile l'opération des Commissaires. 3°. La Cour d'Angleterre déclaroit que la défense de ses Droits & Possessions, & la protection de ses Sujets, avoient été les seuls motifs de l'Armement qu'elle avoit envoyé dans l'Amérique Septentrionale, & qu'il s'étoit fait sans intention d'offenser personne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la Paix générale. Mais cette déclaration se faisoit le 22 de Janvier, c'est-à-dire un mois après le départ de l'Armement ; & la suite a fait voir que rien n'étoit moins sincère.

propositions

propositions décidoient de la querelle. Le ministère des Négociateurs devenoit fort inutile ; & d'un trait de plume la France perdoit , non-seulement ses plus anciens droits , mais ce qu'il y avoit de plus nécessaire au Commerce de sa Colonie. On est étonné des prétentions mal conçues de la Cour Britannique. Aussi celle de France déclara-t'elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive Méridionale du Fleuve Saint Laurent , ni les Lacs dont les eaux se jettent dans ce Fleuve , ni les vingt lieues de Pays sur la Baie François , ni le Territoire entre l'Oyo & l'Ouabache. D'ailleurs , c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de se relâcher sur le reste , & donner une nouvelle marque de goût pour la paix : mais le Ministère de Londres n'en insista pas moins sur ses demandes. Il avoit pris des mesures , pour les grandes hostilités qu'il croioit capables de le rendre supérieur à toutes les Conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique : l'Amiral Kepper devoit le seconder dans ces Mers , avec son Escadre ; & l'Amiral Boscowen venoit de partir , avec ordre d'attaquer les Vaisseaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de Février 1755. Sur le champ il avoit pris des mesures pour rassembler de l'argent , des Troupes , des vivres & des munitions de guerre ; pour faire préparer les chemins & voirurer l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inspirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée , afin que l'effort fût général , & que la Nouvelle France , attaquée de toutes parts , ne pût éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer , sans délai , les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Johnson , à la tête de près de quatre mille hommes , devoit surprendre le Fort Frédéric , sur le Lac Champlain ; il étoit chargé aussi de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley , Gouverneur de la Nouvelle Angleterre , avoit pour département le Lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces dispositions , l'Amiral Boscowen , qui attendoit les Convois de France à l'entrée du Golfe Saint Laurent , commença ouvertement la guerre , le 8 de Juin , en attaquant deux Vaisseaux François (55) , qui ne se défioient point encore de ses intentions. Malgré la plus vive résistance , il ne put manquer de les prendre , avec le double avantage de la surprise & de la supériorité du nombre (56). Une action si brusque fut comme le signal des opérations concertées , & sembla promettre aux Anglois tous les succès de la guerre.

En effet , rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter , si la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne-foi. Le Colonel Shirley , connu à Paris , où il avoit été employé pour la Négociation même , avec le titre de Commissaire , avoit plus d'habileté pour le Cabinet , que pour le commandement des armes. Son zele , échauffé par les circonstances , lui fit rompre toutes mesures , le 28 de Juin suivant , lorsque , dans le dépit de voir les Sauvages trop bien disposés en faveur de la France , il mit à prix (57) la tête de chaque Indien , pris ou tué par ses Gens. Cette

(55) L'Adelaïde & le Lys.

(56) Sa Flotte étoit d'onze Vaisseaux de guerre.

(57) A deux cens livres,

DIFFÉREND
DES FRANÇOIS
ET DES AN-
GLOIS.

démarche, aussi contraire aux Loix de la bonne Politique qu'à celles de la Justice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre, qu'il y eut de Sauvages informés d'une si téméraire & si cruelle proclamation. Braddock en ressentit les premiers effets. Il s'étoit réservé l'opération la plus pénible, c'est-à-dire l'attaque du Fort du Quêne & toute la Campagne qu'on alloit ouvrir sur l'Oyo : il fut le plus malheureux dans l'exécution, puisque, le 9 de Juillet, il perdit une bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici sur des événemens dont la mémoire est récente, & qui font encore le sujet de toutes les Nouvelles publiques : mais si jusqu'alors il pouvoit rester, aux Curieux indifférens, des doutes sur la conduite & les vues de l'Angleterre, une découverte, qui fera l'étonnement des siècles futurs, y jeta tout-d'un-coup le plus grand jour. La défaite des Anglois, près du Fort du Quêne, livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs Ennemis, tous les Papiers de Braddock.

Entre ces Papiers, trésor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les Instructions qui lui avoient été données avant son départ de l'Europe, en date du 25 Novembre 1754, c'est-à-dire dans la plus grande chaleur des Négociations pour l'accommodement ; avec une Lettre, qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces Pièces ont été publiées dans le Mémoire des Commissaires François. On y voit que malgré toutes les apparences & les protestations contraires, l'invasion générale de la Nouvelle France étoit résolue à la Cour Britannique. Plans de Campagne, entreprises sur les Forts de la domination Française, combinaisons de secours entre les divers corps de Troupes, levées de Gens de guerre, Subsidés, précautions pour les vivres & pour l'artillerie &c, rien, en un mot, n'y est oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainsi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix, en Europe, que pour assurer les avantages qu'elle se promettoit en Amérique ; & ce double personnage fut poussé si loin, que le 9 de Mai 1755 elle fit remettre encore à l'Ambassadeur de France un Mémoire, où elle déclara » que ses dispositions étoient toujours d'entrer, sans retardement, dans » l'examen & dans la discussion amiable de tous les points contestés ; » que dans toute la suite de la Négociation elle avoit procédé avec candeur » & confiance ; & qu'elle avoit exposé naturellement ses intentions, &c.

On rend justice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entreprise fort compliquée. Ses Lettres aux Ministres d'Angleterre, qui firent aussi partie de sa dépouille, donnent de lui cette idée. Mais elles nous apprennent qu'il n'avoit pas trouvé, dans les Colonies Angloises, toute la facilité qu'il espéroit pour le succès de son Expédition ; qu'en particulier les Provinces de Pensylvanie, de Maryland & de Virginie, refusoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très foibles secours, & » que la première fournissoit même aux François tous les approvi- » sionnemens dont ils avoient besoin ». Ce qu'il est naturel d'en conclure, c'est que ces Provinces n'étoient pas bien persuadées de la nécessité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amérique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour

de Londres, qui vouloient la guerre. Braddock se plaint, dans ses Lettres, du peu de concert & de zèle qu'il remarquoit sur ce point dans les Peuples des Colonies. Les Gouverneurs, dépendant de la Cour, se prêtoient aux desirs du Général : mais le Corps de chaque Province, surtout des trois qu'on vient de nommer, ne se déterminoit pas volontiers à des armemens dangereux & d'une grande dépense, qu'il jugeoit peu nécessaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit, dans les mêmes Lettres, que la plupart étoient attachées aux intérêts de la France ; & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire sur celles qui avoient embrassé le parti de l'Angleterre, parcequ'on s'étoit conduit à leur égard avec *très peu de ménagement & beaucoup de mauvaise foi.*

Au reste, dans les Harangues qu'on leur faisoit de sa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déjà fait observer dans celles du Major Wafington ; c'est-à-dire que pendant que les Anglois se donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce Pais, ils répétoient sans cesse, aux Indiens, que leur dessein étoit de les remettre en possession de leurs terres, usurpées par les François (58).

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France ; & pour favoriser cette entreprise, il falloit jouer quatre différens rôles : 1°. Faire entendre, aux Colonies Angloises, que la France vouloit les détruire ; 2°. Répéter continuellement aux Sauvages qu'on venoit vanger leurs torts, & les remettre en possession de leur bien ; 3°. Assurer, en Angleterre & dans les Colonies, que le grand Pais de l'Oyo, & des Lacs Ontario & Erié, est du Domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter, avec la France, beaucoup de zèle pour la paix ; & soutenir l'apparence d'une Négociation, qui devoit être sans succès. De ces artifices, le dernier est celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins, qu'elle a fait servir le plus long-tems à ses vues. Malheureusement pour elle, ses propres témérités l'ont démasquée ; & jusqu'à présent (59) il ne paroît pas qu'elle ait eu sujet de s'en applaudir.

[*Il se répand de nouvelles accusations contre les Missionnaires de l'Amérique méridionale : mais, comme je n'ai rien écrit, en leur faveur, que sur des témoignages certains, j'en attendrai d'aussi peu suspects & d'aussi bien éclaircis, pour changer d'opinion & de langage.*]

(58) On lit, par exemple, dans une Lettre de Braddock au Comte d'Halifax, qu'on lui avoit présenté un Contrat passé en 1701, par lequel six Nations voisines de l'Oyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur Pais de Chasse, c'est-à-dire une étendue de soixante milles en profondeur, du côté des Lacs Ontario & Erié. Si ce don étoit réel, il est bien étrange que cinquante-quatre ans après, on dise, aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre est de les rétablir dans leurs

possessions. Il ne l'est pas moins que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au lieu d'exiger de ces Indiens le service que tout Sujet doit à ses Souverains, on ne fit que leur demander leur assistance. Tout est rempli, dans les mêmes Papiers, de ces incon séquences sur les Droits que l'Angleterre s'attribue.

(59) Au mois de Novembre 1757.

FIN DU TOME XIV.

De l'Imprimerie de DIDOT.

AVIS AUX RELIEURS,

POUR PLACER LES CARTES.

N.		Page
1	RIVIERE DE LA PLATA,	55
2	Plan de BUENOS-AIRES,	79
3	LE BRESIL,	222
4	Suite du BRESIL,	228
5	Plan de SAN SALVADOR,	232
6	Suite du BRESIL,	234
[Les Cartes du reste de la Côte sont dans les Volumes précédens , & suivent l'ordre des découvertes].		
7	Carte de la GUIANE,	374
8	Carte de la VIRGINIE, &c.	484
9	NOUVELLE ANGLETERRE, &c.	527
10	Plan de BOSTON,	532
11	CAROLINE, GEORGIE,	564
12	FLORIDE, LOUISIANE,	570
13	ACADIE, ISLE ROIALE,	592
14	Baie de HUDSON	640
15	Cours du Fleuve SAINT LAURENT,	690
16	Plan de QUEBEC,	695
17	Suite du Fleuve SAINT LAURENT,	700
18	Carte des Lacs du CANADA,	706
19	Plan de la NOUVELLE ORLÉANS.	742

POUR PLACER LES FIGURES.

No.		Page
I.	ZAK-ROT, ou Rat de Surinam; & Crapaud à pattes de Canard,	330
II.	Transformations des Grenouilles d'Amérique & d'Europe,	333
III.	Indien & Indienne de la Guiane,	388
IV.	Armes des Indiens Guianois,	Ibid
V.	Habits & Maisons des Floridiens,	455
VI.	Atours des Indiens,	514
VII.	Suite des Atours des Indiens,	526
VIII.	Esquimaux de la Baie d'Hudson,	664
IX.	Cataracte de Niagara,	708

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]



